DOM. ARGENTINENSIS
IHS

1/8

BV
2290
.A2
L48
JESUITICA
OVERSIZE
1849:oct.-
1864:oct.

OCLC 213948149
10/8/2009
3/1/2011

D 96

Lettres des scolastiques de Laval
1849 - 64

DOM. ARGENTINENSIS
IHS

SOCIÉTÉ DE MARIE
M R

Europe. — France. La compagnie a accepté dans le Nord le grand séminaire de Blois; dans le midi ceux de Montauban et d'Aix. Nous avons en outre le petit séminaire de Montauban.

— Extrait d'une lettre du P. Petit. N.D. d'Aÿ 14 octobre 1849.

.. Arrivé à Rohanne, je fis rencontre de deux capucins. Je les aborde et entre avec eux dans un wagon. Là je me fis connaître, de suite nous voilà bons amis. C'était le R.P. Laurent Provincial et le P. Ambroise. Ils venaient de Paris et retournaient à Lyon par St Etienne. Or ce P. Laurent est de Chambéry. il était de plus ami intime de mon frère J. Baptiste .. Je leur témoignai le désir que j'avais entendu exprimer parmi les nôtres, et le mien tout spécial de les voir ouvrir plusieurs maisons à Paris et dans les grandes villes. Voici ce qu'ils me répondirent à ce sujet. « C'est en partie pour cela que je me suis rendu à Paris, « dit le P. Laurent et voici comment cette affaire s'est engagée: Les curés de l'Abbaye aux « bois de St Médard, de N.D. des Victoires etc.. nous ont demandés. et en même temps, sans « s'être concertés avec eux, d'autres personnes faisaient auprès de nous les mêmes démarches. « Nous nous sommes donc rendus à Paris. Je me présentai à Mgr. qui me dit: je le désire bien ardemment, mais d'après une règle de conduite que je me suis imposée je ne puis vous donner aucune réponse avant d'avoir consulté mon conseil, faites moi par écrit cette demande, je la lui soumettrai. Le soir même je lui remis ma requête. et le lendemain il me disait: je suis heureux de vous annoncer que mon conseil à l'unanimité a approuvé votre établissement. Je vous préviens que c'est tout ce que je puis faire. pour de l'argent, où en prendrez vous? quant à moi je ne puis vous en donner. — le bon Dieu y pourvoira — et le P. Laurent ajoutait en souriant: nous sommes plus pauvres que saint François, il n'avait pas de dettes, ~~et~~ nous, nous n'avons que cela; cependant je « n'en dors pas moins tranquille. J'ai parcouru tout Paris avec mon compagnon, tel que « vous nous voyez, et pas un mot ne nous a été dit. — Dans un endroit, ajouta le P. Ambroise, « on s'est mis à nous regarder et à dire: tiens, voilà les jésuites qui reviennent. — Nous « avons été chez M. de Falloux; il nous a parfaitement reçus. — Je voudrais voir cent « religieux de votre ordre dans Paris;. puis il nous invita à dîner ». — Avant le repas le « R.P. Laurent demandait à la petite enfant de M. de Falloux qui n'avait jamais vu de capucins: mon enfant, ne vous faisons nous point peur? — et M. de Falloux de répondre sur le champ avec une candeur admirable: tu le sais, mon enfant, tous les amis de Dieu sont nos amis ... = Je lui disais encore qu'ils auraient beaucoup de novices à Paris. — Mon Père nos pieds nus arrêtent beaucoup d'hommes. Mr Combalot me disait que c'était cela qui l'arrêtait. = Le P. Ambroise me cita un trait touchant. Le voici: Veuillot dans ses libres penseurs a un chapitre où il nomme un auteur, et dans un autre chapitre sans le nommer il l'attaque avec une grande force. Or cet auteur a lu les libres penseurs. Cette attention charitable de Veuillot le toucha et commença à le faire réfléchir. là dessus vint le choléra. il se convertit fait venir un de nos pères, se confesse. Le Choléra ne l'ayant point emporté, aussitôt qu'il peut écrire il envoie une lettre à Veuillot, où il lui marque que c'est à sa charité qu'il est redevable de la grande grâce qu'il a eue d'ouvrir les yeux à la vérité, et qu'il le conjure de lui accorder son amitié, car lui aussi il ne veut plus vivre et travailler que pour la bonne cause; qu'il le conjure de venir le voir, que ses forces seules l'empêchent d'aller jusque chez lui, pour le remercier. Veuillot lui répond que dès le lendemain il sera près de lui, lui promet que dans la prochaine édition des libres penseurs son nom

disparaîtra ainsi que le fameux chapitre et lui exprime toute la joie que lui cause sa conversion. – Le lendemain de grand matin on annonce à Veuillot qu'un Mr le demande; c'était notre converti, qui n'avait pu attendre plus longtemps et venait se jeter dans les bras de son ami – Veuillot l'engage à dîner. – Vous vous trouverez en compagnie de quelques écrivains catholiques. Le soir, ce furent de véritables agapes. Le R. P. Laurent, M. l'abbé Martinet et plusieurs autres nous nous trouvions à cette ~~fête~~ touchante...

Extrait d'une lettre du F. Vignon. Cronchiennes 14 8bre 1849

..permettez moi mon R. P. de vous raconter les petites aventures de mon itinéraire... Le Choléra sévissait avec violence dans plusieurs paroisses du diocèse d'Amiens. quelques pères furent expédiés de St Acheul au secours des cholériques; le p. Bailly lui même s'était dévoué mal-gré sa santé si chétive. Ma présence fit penser à m'envoyer à sa place, interrogé sur ma vaillance je répondis que je n'avais pas peur, et de plus je manifestai un vrai désir espérant par là attirer les bénédictions divines sur mon troisième an. Cependant le P. Mallet hésitait encore lorsque M. le curé de Poulainville village assez voisin d'Amiens, fit avertir qu'il était exténué, que le choléra ravageait sa paroisse, qu'il en était lui même menacé et qu'il n'y échapperait pas si on ne venait à son secours. En effet il a fini par une attaque qui l'a emporté. Comme j'étais le seul dont on put disposer, le choix ne fut pas long. Je partis aussitôt. C'était le 24 septembre veille de St Firmin mon bien heureux patron. Je le remerciais tout en cheminant de ce qu'il me faisait entrer dans la carrière des apôtres, le jour où il avait si glorieusement parcouru celle des martyrs, je méditais aussi sur les desseins de la providence qui avait choisi le même jour pour me gratifier des trois biens insignes de la naissance, du sacerdoce et de l'apostolat. Enfin j'arrive vers le soir au village: ma vue rend presque la santé au bon curé; je le trouve entouré de remèdes anticholériques et préparant lui même toutes les potions des malades. à chaque instant on venait des différentes maisons, on lui expliquait les progrès du mal et en conséquence il opérait des mélanges selon l'ordonnance du médecin, ayant toujours soin d'y ajouter un peu d'eau de la salette. Il n'était donc pas malade à garder le lit, mais il avait besoin de repos. Une neuvaine se terminait aussi le jour même: elle était surtout en l'honneur de St Firmin, c'est pourquoi je fus de bon augure quand on apprit mes nom et prénom; on continua les mêmes prières jusqu'au dimanche suivant, jour où devait se célébrer solennellement la fête de St Firmin. j'eus soin d'y ajouter aussi une invocation à St Michel. Confesser et administrer une pauvre femme; voilà tout mon ministère pour le premier jour ou plutôt la première nuit; j'ai pu ensuite avoir mon sommeil complet, ce fut la seule fois pendant les huit jours que je suis resté. – La visite des malades ne fut cependant pas ma grande occupation, les cas graves furent assez rares; il n'en est mort que cinq pendant mon séjour. Un mot sur ces pauvres malades, la plupart étaient non seulement dans la misère, mais dans une pauvreté dégoûtante ayant à peine quelques restes d'une chemise en lambeaux, aussi il fallait voir les escadrons de puces s'élancer sur moi par toutes les ouvertures du lit. Bon, leur disais je, vous voulez sans doute me faire pratiquer la patience pendant que j'y exhorte mon malade, la leçon n'est pas mauvaise: très bien mes cavalières je vous permets de sauter pour délivrer un peu votre victime, quant à moi je saurai faire expier dans votre propre sang vos instincts sanguinaires. Mais bref sur ces intrépi-des amazones et tous les combats qu'elles m'ont livrés et venons en au vrai champ de bataille. – Vous comprenez mon R. P. que je veux parler du confessionnal, oui je le répète, ç'a été là mon champs de bataille depuis le 25 jusqu'au dimanche suivant.

À peine avais-je le temps de satisfaire à tous nos exercices. Pendant [illegible] journée je recevais indistinctement; mais le soir je n'admettais que les hommes et [illegible] ainsi depuis huit heures jusqu'à minuit. Qui donc pouvait attirer ainsi cette foule ? certainement ce n'était pas ma prédication, car je ne desserrais [illegible] les dents que pour faire la prière du soir; mais il y avait avec moi un habile missionnaire; il prêchait avec cette éloquence qui entraîne et convertit. Oui, mon R.P., vous ne sauriez croire combien le P. Choléra a fait de merveilles en Picardie et dans tout le nord. Pour mon compte je n'ai que des actions de grâces à lui rendre, il m'a envoyé bon nombre de gros poissons qui n'avaient point voulu mordre à l'hameçon depuis 20 30 et peut être 40 ans, puis après eux un plus grand nombre encore qui se tenaient éloignés depuis 9 ou 10 ans époque à laquelle le P. de S. Alouarn avait donné une mission. Ma tête chauve me fit tout d'abord passer pour un vieux routier qui devait savoir parfaitement la géographie du péché, avec toutes ses capitales et les chemins qui y conduisent. Il y avait un tel élan que le plus fameux ivrogne du pays voulut aussi se confesser. or pour se donner du courage il commença par bien s'enivrer. puis il entra en cet état dans le lieu saint et se met à prêcher tout haut l'assistance, déclarant qu'il voulait enfin donner bon exemple et réparer tous ses scandales. quelques hommes essayèrent de l'arracher mais en vain. Comme je n'étais pas à l'Église on vient me dire ce qui s'y passait, me prévenant d'agir avec précaution parcequ'il était méchant. Aussitôt qu'il m'aperçoit il interrompt son sermon et s'élance vers le confessional, tout le monde tremblait et m'avertissait. Enfin j'arrive à lui, il était dans la posture d'un vrai pénitent. je tire gravement la planchette, le laisse parler quelques secondes puis je l'arrête en disant de faire un acte de contrition et de revenir le lendemain pour achever sa confession. là dessus il s'en alla très pacifiquement au grand étonnement de tous et rentra au cabaret enchanté de sa confession et menaçant de tuer sa femme, si elle ne se confessait aussi. En résumé j'étais un peu long parfois par exemple près de 3/4 d'heure sur la sellette.. mais loin d'en être mécontent, on publiait partout que j'avais une habileté incomparable pour débrouiller les consciences, enfin que je savais si bien dépister le gibier qu'il ne pouvait y avoir de chasseur plus adroit. Je suis bien certain, mon R.P. que vous ne le croyez pas, mais enfin d'autres ont été moins incrédules, ils vinrent en faire l'expérience et s'en trouvèrent fort bien. Le Dimanche il y eut communion générale M. le curé qui se trouvait assez bien voulut la donner de sa propre main, elle dura plus d'une demi-heure. ce fut la dernière fois qu'il célébra. Voilà, mon R.P. le fruit des prédications du Choléra à Poulainville ... mes adieux furent un coup de foudre pour ceux qui ne s'étaient pas confessés, la communion du matin avait ébranlé tous les retardataires. ils me virent partir avec regret. j'aurais bien voulu rester encore quelques jours, mais impossible le R.P. provincial avait mis son veto. Je partis donc le lundi, laissant M. le curé un peu fatigué de la veille, sans cependant donner la moindre inquiétude. heureusement je fus remplacé le même jour, car le lendemain il fut vivement pris du choléra et quelques minutes avant mon départ de St Acheul on vint annoncer sa mort.. C'était vraiment un bon pasteur, il conservait une grande affection pour St Acheul, il connaissait bien le P. Gamard il s'appelait Lépine.. requiescat in pace.

Extrait d'une lettre du f. Astromoff au P. Gagarin Avignon 15 juin 1849

Un jeune Anglais de 21 ans protestant avait entendu prêcher un de nos pères, pendant le carême, à Montpellier. La grâce le travaillait et le poussait à chercher la vérité.

Malgré les violents préjugés qu'il avait contre les Jésuites, il va trouver le Père, et a plusieurs entretiens avec lui, il se confirme dans la persuasion que la religion catholique est la vraie religion et prend meilleure opinion des Jésuites. Après le carême le père retourne à Avignon et laisse le jeune homme livré à une lutte intérieure. Bientôt après accompagné de quelques-uns de ses amis jeunes comme lui, mais catholiques l'Anglais arrive à Avignon dans notre maison et ils y font une retraite qui détermine le jour du patronage de St Joseph (29 avril) par le baptême du jeune homme dans notre chapelle domestique. Le même jour il reçut la 1re communion. Les jours qu'il passa dans la maison et qui furent pour nous des jours de bénédiction, il les employa à la méditation et à la prière, car pour l'instruction religieuse le Père dit qu'il n'eut pas besoin de s'en occuper. L'amour de la Ste Vierge s'est gravé dans son cœur d'une façon incompréhensible à l'esprit humain et qui ne peut s'expliquer que par la commisération illimitée de Marie pour les hommes. Cet amour si étranger jusqu'alors au cœur du jeune protestant devint si sensible dès les premiers jours qu'il demandait au père s'il n'y avait pas de péché à aimer Marie avec l'ardeur avec laquelle il sentait qu'il l'aimait. Quand il priait à la chapelle devant son image, il lui semblait qu'elle même l'instruisait, le fortifiait, le consolait, le remplissait d'espérance; tout était clair pour lui. il éprouvait des consolations dont il avait jusque là ignoré l'existence; il était prêt à se jeter à ses pieds, mais il était retenu par un profond respect et par le tremblement qui l'agitait." Quant à la présence de N.S. dans la sainte Eucharistie elle lui était comme sensible, tant sa foi était vive, et au moment où à la messe le son de la clochette annonce que le Seigneur descend, à la pensée de la tache que le péché imprime dans l'âme, notre jeune homme tremblait et sentait vivement son néant. Il n'est pas facile de raconter tout ce qui s'est passé le jour de son baptême. ce spectacle m'a rappelé le récit du baptême du P. Marie Ratisbonne. Sa vue seule nous frappait et nous inspirait des sentiments de reconnaissance pour Jésus et pour Marie. Le soir après la bénédiction, il tomba sans connaissance et en revenant à lui il dit: "avoir vécu 21 ans sans connaître et sans aimer la Ste Vierge!" – A son retour à Montpellier il découvrit avec fermeté à sa mère l'heureux changement qui s'était opéré en lui, et maintenant il prie pour sa conversion avec l'espoir d'être exaucé. Ces jours-ci il a été confirmé à Montpellier, n'ayant pas pu l'être à Avignon le jour de son baptême parceque Mgr était absent. Voilà en quelques lignes l'histoire de la conversion de ce jeune homme; peut-être sera-t-elle publiée, et j'espère que vous y verrez un grand nombre de traits bien touchants de la Providence à son égard; je les omets pour ne pas rendre ma lettre trop longue et parceque je ne veux pas prendre sur moi de faire ce récit qui demande une autre bouche que la mienne..

– <u>Angleterre</u>. Extrait d'une lettre du P. Ramière. Stonyhurst 19 septembre 1849.

..En retour des intéressants détails que vous m'envoyez sur nos missions vous avez droit d'attendre de moi quelques renseignements sur l'état de la religion en Angleterre. J'essaierai de satisfaire de mon mieux votre attente en vous faisant part des observations que j'ai été en état de faire en personne dans ma dernière excursion. On a beaucoup parlé en France du mouvement catholique en Angleterre. Ce mouvement entendu au sens d'une tendance des Protestants vers le Catholicisme semble éprouver actuellement un temps d'arrêt, ou plutôt l'Église Anglicane obéit maintenant à une réaction dont personne ne peut prévoir le terme. La vague qui avait jeté sur le rivage de la vérité tant d'intelligences d'élite qui ne pouvaient plus supporter le ballottement de l'erreur, roule maintenant vers les abîmes sans fond du rationalisme. Si je dois en croire des personnes que j'ai tout lieu

tout lieu de croire bien informées, Oxford même, cet antique boulevard de ce qu'on nomme ici la haute Eglise, Oxford où la doctrine de l'autorité et de l'infaillibilité de la tradition avait été jusqu'à ce jour défendue à toute outrance, semble maintenant avoir pris en haine ces mêmes doctrines, à la vue des conséquences inattendues qui en ont été tirées. On avait jusqu'ici réussi à s'arrêter sur la route de l'orthodoxie à moitié chemin entre Berlin et Rome. L'esprit pratique de John Bull s'accommodait assez bien de ce milieu. Mais voilà que des esprits plus inquiets, allant trop loin à la découverte sont tombés à l'improviste en plein Romanisme. Comment s'étonner que l'alarme au camp ait été si grande que l'on ait en toute hâte battu la retraite et cherché refuge sous les canons du rationalisme. Il est donc arrivé ce que des esprits clairvoyants avaient prédit à l'avance: Dans ce grand parti qui combattait pour les symboles et les conciles du quatrième siècle, quand il n'a plus été possible de se faire illusion sur l'identité de l'Eglise de Trente avec l'Eglise de Nicée et du symbole de S. Pie V avec celui de S. Athanase, deux partis se sont formés: Ceux qui aimaient la vérité plus qu'ils ne craignaient Rome, se sont jetés dans nos rangs; ceux qui avant tout voulaient rester Protestants, ont pris de dégoût toutes les controverses et se sont attachés à leurs riches prébendes sous le nom de Pusey [illegible] tractarian est devenu pour tout pieux protestant synonime de Gog et de Magog. Il est maudit du haut des chaires et un témoin oculaire rapportait dernièrement que dans la petite ville où il passe les vacances, le D. Pusey est montré au doigt et que dans le cabinet de lecture on affecte de ne pas s'approcher de lui. On ne se fait pas une idée de l'incroyable présomption de cet homme. Il paraît qu'il a un assez bon nombre de pénitents, qu'il retient dans l'illusion en leur imposant de très-sévères pénitences. Il a même réussi à fonder à Plymouth une sorte de couvent de Sœurs de la Charité dont on a beaucoup parlé il y a quelque temps. Cet établissement avait été vivement attaqué par les Protestants eux-mêmes. Mais après une enquête, l'Evêque d'Exeter les a solennellement approuvées. Reste à savoir comment cela finira. Tout bien compté cependant, on peut dire que le Puseysme est mort comme parti, depuis le jour où M. Newman est devenu catholique. Mais si ce mouvement si remarquable que le souffle de Dieu avait produit au sein de l'Angleterre n'y est plus reconnaissable maintenant que par la réaction qui l'a suivi, il ne s'est pas pour cela arrêté. C'est au sein du catholicisme qu'il faut maintenant en étudier les conséquences. L'épreuve sans doute n'est pas encore complète et quelques hommes dont je respecte profondément les opinions trouvent des sujets d'inquiétude dans la position, peut-être un peu trop indépendante à leur avis, que ces nouvelles recrues ont prise dans nos rangs. On n'avait pas voulu voir la majorité des anciens Puseystes former comme ils l'ont fait un corps à part, sous la conduite de leurs anciens chefs M.M. Newman et Faber. Car quoiqu'ils professent la règle de l'Oratoire, je ne pense pas que dans cette congrégation les différentes provinces soient unies par des liens de dépendance bien étroits à l'autorité centrale. Mais pour être juste il faut dire qu'aucune des institutions déjà établies en Angleterre ne leur offrait des conditions bien favorables pour faire le genre de bien qu'ils étaient appelés à faire dans leur position particulière. Du reste ils ont eu jusqu'à ce jour tout le succès qu'ils pouvaient désirer, et ce succès ils l'ont acheté par leur zèle et leur dévouement. Ils ont maintenant 3 maisons, l'une à Londres, l'autre à Birmingham, et une troisième que le P. Faber avait fondée pour en faire le chef-lieu d'un nouvel ordre, qu'il avait voulu établir avant de se joindre à M. Newman. J'ai passé un jour entier dans la maison de ces bons Pères à Birmingham; à Londres j'ai été bien souvent assister à leurs offices et j'ai eu bien lieu d'être édifié de tout ce que j'ai vu et entendu. Je ne puis m'empêcher de croire que nous autres, vieux Catholiques, nous avons beaucoup à apprendre de ces nouveaux venus. Ils sont surtout remarquables par une qualité; c'est par la hardiesse avec laquelle ils parlent aux Protestants. Je ne voudrais pas répondre qu'ils n'aillent quelquefois un peu trop loin, je ne voudrais pas dire que tous les prêtres catholiques dussent comme eux aller en soutane dans les rues de Londres; mais je me garderais bien aussi de les condamner trop légèrement. Ils doivent connaître, aussi bien et mieux que nous, les dispositions de leurs coréligionnaires, et l'expérience semble leur avoir donné raison contre ceux qui l'étaient trop

hâtés de leur prédire des naufrages. Le temps me manque pour vous donner des détails sur les établissements que viennent de fonder les Rédemptoristes et les missionnaires de Provence. Mgr Newman qui est à la tête de tout ce mouvement semble vouloir emporter l'Angleterre d'assaut.

Italie.

Naples.= A Naples le P. Capelloni est le premier des Nôtres qui ait paru en chaire après le rétablissement de l'Ordre. Un peuple immense était réuni pour l'entendre. Le Père commença son discours par ces paroles : Je le sais, M.F., oui je le sais; ce n'est pas le peuple de Naples qui a chassé les Jésuites... A ces mots la foule s'écria : Non, Père, non; ce n'est pas le peuple. Un si beau commencement n'était que le prélude du rétablissement complet de la Compagnie dans cette Province. Bientôt le Cardinal Archevêque de Naples adressa au roi en faveur des Jésuites une lettre déjà publiée par les journaux, et le pieux Monarque s'empressa de répondre aux désirs du Prélat. Aujourd'hui nos collèges sont ouverts en Sicile, et tout se prépare à Naples, pour l'ouverture des classes. Une lettre d'un de nos Pères datée d'Aquila nous apprend que les PP. y ont repris l'habit de la Compagnie qu'ils ont ouvert les classes) dans leur collège et leur pensionnat. Le Roi et ses Ministres montrent ouvertement leur affection pour la Compagnie, et ces derniers ont prié le P. Grani de leur donner une retraite. Cette province est donc, par la grâce de Dieu, en pleine voie de prospérité.

Rome = Extrait d'une lettre de Rome.

« Dans l'incendie du collège romain la perte a été très grande, mais les objets religieux ont peu souffert. Les chapelles de S. Louis n'ont pas été brûlées, mais elles ont été dévastées parce que pour savoir ce qu'elles renfermaient, on a arraché ce qui était fixé. On a retrouvé tout, à l'exception de quelques-unes des fioles qui contenaient de la farine multipliée par S. Louis de Gonzague. Les peintures à fresque sont sauvées, les tableaux n'ont pas été endommagés. La caisse qui a contenu pendant longtemps les ossements de S. Louis avait disparu. Les soldats avaient cassé l'urne qui la renfermait et l'avaient rejetée comme un vieux bois insignifiant par la fenêtre, sur la place. Un Frère Coadjuteur après avoir invoqué S. Antoine et S. Louis, a soulevé les débris qui la cachaient et l'a retrouvée. La prima primaria (congrégation centrale) a beaucoup souffert, mais subsiste encore. Ce qui est entièrement perdu c'est le grand salon et le cabinet de physique. Heureusement les meilleures machines ont été enlevées l'année dernière, au moment de la dispersion.

..... Une des choses qui prouvent qu'il y a en France un mouvement religieux, c'est la dévotion des soldats français pour la Médaille de la Ste Vierge. Tous ceux qui peuvent nous parler, nous demandent des médailles; beaucoup préfèrent avoir celle du Pape ayant sur le revers S. Pierre et S. Paul, parce que c'est un souvenir de Rome qu'ils envoient dans leurs lettres à leurs familles, la poste se prêtant à cela, mais beaucoup portent ostensiblement la médaille miraculeuse. Malheureusement on n'en est pas encore à s'approcher volontiers des Sacrements. Je connais beaucoup l'abbé du Cosquer qui seul prêtre français a eu la pensée de se faire chapelain des troupes. Il a confessé dans le temps du siège 1500 soldats environ. Il m'a dit qu'il avait eu bien des preuves que la foi est encore forte dans nos troupes, qu'il faudrait peu de chose pour donner le branle et ramener un très-grand nombre de soldats à la pratique des devoirs religieux. Quand il est arrivé dans la tranchée il était vêtu en soutanelle, pantalon noir etc. Il entend un soldat demander à un autre : Qu'est-ce que c'est que ça qui passe ? – Imbécile, tu ne vois donc pas que c'est un curé. – Ah bon ! tant mieux ; au moins nous ne mourrons pas comme des chiens. – Il est arrivé une fois au moment où un vieux soldat ayant trois chevrons donnait la sépulture à 2 de ses camarades. Après qu'il les eut mis en terre, il dit en faisant avec la main 3 croix, comme le prêtre qui bénit : « Au nom du Père + et du Fils + et du S. Esprit +. Si je meurs je veux qu'on me rende les mêmes honneurs. » Un capitaine d'artillerie avait fait un jour une plaisanterie un peu légère. Craignant d'avoir offensé M. du Cosquer, il le prit à part et lui dit : *Ne croyez pas que je sois sans foi*, et il montre sous son uniforme un scapulaire et la médaille de la Ste Vierge. Quelques jours après, ce même capitaine le prit de nouveau à part, et lui dit : J'ai perdu ma médaille ; c'est à mon tour d'aller ce soir à la tranchée

chée et je n'osepas y aller sans médaille.„ Puis il lui raconta qu'ayant un jour renversé le berceau de son enfant et l'enfant n'ayant pas eu de mal, sa femme lui dit: Vois-tu, c'est la Ste Vierge qui nous l'a sauvé, et que là-dessus elle le fit consentir à porter la médaille. „Eh bien! depuis ce jour, Monsieur, quand j'ai ma médaille, „j'ai une confiance illimitée, je n'ai peur de rien; mais quand je ne l'ai pas, je suis tout poltron, j'ai peur d'aller au feu.„ Le trait le plus remarquable est la mort de l'aide-de-camp du général Levaillant. C'était un saint officier; au premier assaut, il tombe blessé de deux balles, l'une au bras, l'autre au ventre. Il donne aussitôt ses ordres, et gesticulant avec son épée, il ajouta: „Mais avant tout qu'on aille me chercher l'abbé „du Cosquer.„ Il se confessa immédiatement. Son Général vint le voir quelque temps après, et lui adressa cette question: „Vous souffrez beaucoup, commandant? — Beaucoup, mon Général, mais pas encore assez pour Dieu.„ A ces mots, dits avec simplicité mais avec un accent de conviction, le Général devint rouge, tombe à genoux, et se mit à pleurer à chaudes larmes. Le commandant vécut comme un saint pendant 15 jours. La dernière nuit il dit à M. du Cosquer: „Mon vieux père est mort en m'embrassant; ma femme est morte, il y a „3 ans, en m'embrassant; il ne me reste plus que ma vieille mère et ma petite fille; qu'on leur fasse dire „que je meurs en les embrassant, et qu'on leur fasse porter les objets dont je me sers.„ Parmi ces objets était un très-grand crucifix que le commandant portait toujours sur la poitrine, sous son uniforme.

Un jour M. du Cosquer remarqua un maréchal-des-logis, chef du train, qui semblait désirer de lui parler. Il alla à lui, et lui dit: „Vous devez être bien fatigué? — Dam oui, mais on souffre cela pour Dieu — Puis il continua: Vous ne vous doutez pas que je suis un de vos confrères? — C'est vrai, je ne m'en doutais pas, répondit M. du Cosquer en souriant, car vous n'avez guère l'uniforme de l'emploi.„ Alors ce militaire lui raconta qu'il avait fait malgré son père tout son cours de théologie, qu'il l'avait fini étant encore trop jeune pour être prêtre, et que son père l'avait retiré du séminaire, lui disant qu'il devait éprouver sa vocation dans le monde. Pressé par son père, il lui dit: „Si je m'engage, et si après 7 ans de service je veux encore être „prêtre, y consentirez-vous?„ Son père ayant répondu affirmativement, il s'est engagé. Il termina son histoire en disant: „J'ai 5 ans de service; dans 18 mois je rentrerai au séminaire.„ Il se fit le servant de messe de M. du Cosquer, et aimait à parler avec lui du rit et du chant romain. M. du Cosquer disait tous les dimanches une messe basse pour les soldats. Un jour son servant lui dit: „Pourquoi ne chantez-vous pas une grand'messe?„ M. du Cosquer lui objecta que la chapelle était trop petite, et qu'ils n'avaient pas de chantres. — „Comment nous n'avons pas de chantres! Et ma compagnie? Croyez-vous donc que je n'ai „pas appris le chant romain à mes soldats?„ De toutes les marques de gratitude qu'on lui a données celle qui lui a fait le plus de plaisir, c'est un déjeuner auquel les sous-officiers d'un régiment l'ont invité. A la fin du repas, un sergent-major se leva, vint à lui, et lui dit: „M. le curé, nous avons vu tout „ce que vous avez fait: au nom de tous nos camarades morts, au nom de mes camarades ici présents, „au nom de tout le régiment, je viens vous en remercier, et je vous demande la permission de „vous embrasser.„ Les 17 sergents-majors présents vinrent tous le serrer dans leurs bras.„

= Les nouvelles des Etats-pontificaux sont très-satisfaisantes: Dieu veuille que le gouvernement français n'y entrave pas les affaires dans leur marche vers une restauration complète. Dans les mauvais jours quelques-uns de nos PP. sont toujours restés dans la ville de Rome. Sept étaient emprisonnés, aucun n'a été ni tué ni frappé. Nos maisons sont du nombre de celles qui ont le moins souffert. Mais les Français ont eu de la peine à sauver l'Eglise du Jésus, où une mine était sur le point d'éclater lorsque cette magnifique église a été arrachée aux républicains. Il s'est commis beaucoup de sacriléges durant le règne de l'impiété, et ce qui effraie pour l'avenir c'est que la jeunesse et le peuple romain en étaient les témoins indifférents. — Cependant la réorganisation du collége romain se poursuit avec ardeur. Il y a déjà quelque temps, Sa Sainteté Pie IX recevait avec beaucoup de bonté les PP. Bresciani et Rossi. Le Pontife les encouragea à faire le bien au Jésus où nos PP. confessent, et où ils ont repris leurs leçons d'Ecriture-Sainte. Le Pape ajouta que les classes seraient ouvertes au collége romain au commencement de 9bre; que ceux qui nous avaient remplacés dans cette maison l'avaient déjà quittée; c'étaient les élèves du séminaire de Rome, qui avaient été autorisés à y transporter

ter

provisoirement leurs pénates). — Déjà au milieu du mois d'octobre tous les futurs professeurs du collège romain étaient partis d'Amérique, d'Angleterre, de Belgique et de France pour leur destination. — La Compagnie espère obtenir pour les Germaniques la maison de St Apollinaire qu'ils avaient avant la suppression. Une lettre datée de Forli le 8 9bre nous apprend que le père Recteur y est de retour et qu'on va y ouvrir les classes, du moins pour les cours inférieurs.

Parme. Il y a environ deux mois le Duc de Parme et Plaisance, cédant à la plus étrange bizarrerie, a publié un bon matin un ordre du jour auquel on était loin de s'attendre. Son Altesse invitait tout simplement et fort poliment les Jésuites de ses États, sans excepter ceux qui vivaient retirés chez leurs parents, à évacuer le territoire, dans un délai déterminé, s'ils ne voulaient pas, disait le Prince, le forcer à prendre des mesures plus sévères. A cette nouvelle l'Évêque de Plaisance se rend à Parme pour intercéder en faveur des proscrits. Il attend 8 jours l'audience désirée: enfin le Duc le reçoit très froidement, et lui fait entendre qu'il n'a à rendre compte de sa conduite à personne, qu'après tout il s'expliquera avec le souverain Pontife. On ne put obtenir qu'une grâce temporaire pour deux de nos frères, l'un Polonais et aveugle, l'autre Italien et malade. Le reste dut partir. Cet état de choses n'a pas duré longtemps. Une démonstration a eu lieu à Parme en faveur des Jésuites: le Duc intimidé a répondu qu'il ne prétendait pas chasser les Jésuites, et il a révoqué son édit.

Turin — Turin est encore dans un état désespéré, humainement parlant. Ceux de nos PP. qui y sont vivent séparés, et dans des maisons particulières. Les mauvais y sont en nombre, et le mal est si grand qu'au dire des journaux un député a osé proposer ouvertement à la Chambre la suppression de la Religion catholique. Dans la seule ville de Turin il y a environ 20 journaux, dont 1 est religieux, 2 ou 3 offrent des nuances plus ou moins tranchées, et le reste est ouvertement impie. On imprime impunément des libelles infâmes contre les dogmes les plus sacrés de la Religion. Les Évêques ont peu d'influence et se voient décriés par une partie de leur clergé. Le siège épiscopal de Gênes reste vacant. Turin est toujours privé de la présence de son premier Pasteur. L'œuvre infernale des souscriptions pour l'abjuration du catholicisme y est poussée avec fureur, et surtout en Sardaigne, où elle est soutenue par l'évêque protestant in partibus Mediterranei. Du reste la presse catholique ne dort pas en Italie, et les opuscules du P. Curci, en réponse au trop fameux Gioberti, ont une grande vogue.

Lombardie — Nos maisons ont été rendues. Le noviciat de Vérone s'ouvrira. Toutefois un grand nombre de PP. et de FF. de toutes les parties de l'Italie, si l'on excepte ceux de Naples, vivent encore dispersés dans nos différentes Provinces. — Une lettre récemment arrivée ajoute à tous ces détails que le Pape prépare une bulle en faveur de la Compagnie, que le R. P. Général publiera bientôt les témoignages de 72 Évêques italiens en faveur des Jésuites dispersés dans leurs diocèses pendant ces derniers troubles.

Prusse — Un Père d'Allemagne nous donne des renseignements intéressants sur la Prusse. On sait que le Roi a eu à comprimer, il y a quelques temps une révolte de Polonais: or 200 insurgés des meilleures familles étaient en prison et gravement compromis. Le supplice attendait le plus grand nombre. Le Pape l'a su; il a écrit une lettre au Roi pour demander la grâce de ces malheureux. M. l'abbé Brinkmann curé de Cologne a été chargé de remettre cette lettre à sa Majesté. Tandis que le Roi lisait, le Prêtre apercevait de grosses larmes qui sillonnaient les joues royales; et la lecture finie, sa Majesté dit au curé: « Savez-vous pourquoi je pleure? — Sire, répondit M. le curé, je n'oserais pas me permettre de vous en demander la raison. — Eh bien, dit alors le Monarque, c'est le Pape qui m'écrit pour me demander la grâce des Polonais; je vois bien que c'est le véritable père des Catholiques. » Puis il versa des larmes en abondance; et le lendemain les Polonais détenus jouissaient de la liberté. — La Prusse est donc encore un des pays qui offrent les plus belles espérances à la Religion. La Compagnie y trouvera aussi sa place. Nous apprenons que les PP. Suisses se réunissent en Westphalie, où ils ont quelques résidences. Déjà ils y ont donné quelques retraites, et ils ont été accueillis avec enthousiasme par les populations qui évangélisées jadis par nos PP., en ont gardé un excellent souvenir.

Autriche — L'empereur d'Autriche paraît bien disposé pour la Compagnie; mais nos pères n'ont encore rien fait dans ses états. Quelques uns ont vu défiler en bon ordre les troupes Russes qui retournaient de la Hongrie bien chargées de butin, il ajoute infelix Hungaria multum passa, et valdè depopulata, et bene spoliata, post tantos labores tictandem fructus. Nous sommes tout au plus tolérés en Galicie où le clergé séculier nous voit d'assez mauvais oeil. —

Espagne. — La province d'Espagne gémit toujours sous le poids de l'oppression qui accable depuis tant d'années ce pays infortuné. Nous avions d'abord cru à quelques nouvelles rassurantes. Le culte disait-on, commençait à y prendre son antique splendeur, le clergé était libre; la compagnie était sur le point d'y former des résidences d'y ouvrir des colléges. Tout cela n'était qu'un beau rêve. Deux de nos pères [illegible] professor historiae [illegible] viennent de parcourir ce royaume pour y confronter leur traduction des oeuvres de Sainte Thérèse avec les manuscrits espagnols. Ils ont été en rapport avec plusieurs évêques ils ont vu le R. P. Provincial à Madrid, ils ont aussi visité un grand nombre de couvents; ils sont donc en même d'apprécier l'état des choses. Ils nous apprennent que le clergé mis à la solde comme les troupes (un franc par jour) a reçu tout au plus une année dans l'autre le tiers d'un traitement déjà si insuffisant. Un évêque a été obligé de fermer 38 églises dans son petit diocèse, parceque le vin manquait pour le Sacrifice. Il est arrivé à quelques prêtres d'avoir été saisis et jetés en prison pour avoir refusé l'absolution à quelques détenteurs de biens ecclésiastiques. Voilà la liberté des constitutions espagnoles!

A coté de ces vexations on retrouve cependant encore quelque bien. Le nonce apostolique est plein de dévouement, il a obtenu la démission de tous les évêques intrus, et les a remplacés par des prêtres zélés.

Le peuple des campagnes est d'une insouciance remarquable, il dédaigne le mauvais exemple des hautes classes, et les libelles impies vomis par une presse voltérienne; il ne s'occupe nullement de ce qui se passe à la capitale; et obéit aveuglement aux ordres de son gouvernement sans en chercher la raison. On lui demande de l'argent pour le clergé, il le donne, et la misère de ses prêtres ne lui fait pas même penser que cet argent est détourné de sa fin.

Heureuse indifférence! Car si elle a ses inconvénients, elle a aussi l'avantage de préserver les masses de la contagion. Mais si l'on songe qu'il y a peu de vocations à l'état ecclésiastique que la plus grande partie du clergé est composée de viellards, qui ou infirmes ou accablés par les divers charges du ministère sont presque dans l'impossibilité d'instruire la jeunesse; on sentira combien il est important d'adresser au ciel des prières ardentes pour nos voisins transpyrénéens.

Voulez vous maintenant interroger les cloîtres? Les persécutions n'y manquent pas; mais, comme toujours, elles y enfantent de grandes vertus. On sait qu'il n'y a plus de religieux en Espagne; le gouvernement ne peut donc imposer ses lois ou ses caprices qu'aux Ordres de femmes. Or, depuis cinq ans, il leur est défendu de recevoir des novices. La mort pourtant les décime; elles diminuent, elles arrivent au nombre de treize; c'est le nombre fatal. Le gouvernement y a l'œil. Que la mort frappe encore une victime, et les agents de la police arrivent. Ils vous montrent les réglemens du Concile de Trente; il vous est donc défendu de vous réunir dans un même couvent au dessous de douze ou treize, et ces nouveaux ministres des lois ecclésiastiques, pleins de zèle pour la règle, s'emparent des délinquantes, et les transportent, sans autre forme de procès, dans une autre maison. Il arrive ainsi que certains monastères renferment
des religieuses de trois ou quatre ordres différents. Cependant, il ne faut pas se figurer que ces
moyens oppressifs produisent le découragement. Loin de là, ces filles du ciel offrent à l'Espagne le
spectacle ravissant des plus grandes vertus, et dans tout le pays, il n'y a qu'une seule voix pour
louer leur admirable et sainte résignation.
Il est difficile que le Juif errant ne pénètre partout; si l'on frappe son peuple, il change de
forme; mais son esprit est toujours le même; et, vrai caméléon, sans changer de nature, il a
le secret de changer ses couleurs. Si la malignité parle ainsi de nous, il faut lui accorder ce
qu'il y a de vrai dans ce portrait singulier. Les Jésuites sont donc en Espagne, comme partout
ailleurs; mais ils se gardent bien d'y vivre réunis. Le P. Provincial est à Madrid; son Socius
est à Madrid; mais il n'y a ni Provincial, ni Socius. Celui-ci est là en qualité de confesseur
de telle personne; celui-là y exerce les fonctions d'aumônier de tel couvent; et chacun a sa
maison séparée. Malheur à eux, s'ils se réunissent! Car, pour avoir tenté l'entreprise périlleuse,
le Père Provincial a déjà été arrêté. Les braves gens, il est vrai, ont usé pour cette fois d'indul-
-gence; ils se sont contentés de le transporter à une lieue de la ville. La leçon a été
efficace, et le R. P. Provincial ne veut plus provoquer une deportation en vraies et dues
formes. Espérons que le jour viendra où nous respirerons plus à l'aise dans la patrie des
saints. Dans les provinces, nos Pères sont dispersés aussi bien qu'à Madrid; mais ils y sont

exposés. La maison de Loyola n'a point souffert; elle est sous la sauve-garde des provinces basques, qui regardent Ignace comme leur gloire. L'édifice, qui renferme son ancien château, est magnifique et capable de renfermer 5 ou 6 mille élèves; les murailles formées de pierres énormes et d'une épaisseur démesurée bravent les révolutions, et il faudrait un travail immense pour les détruire. Ce précieux monument, élevé par la munificence des peuples basques et des rois d'Espagne, est maintenant confié aux soins d'un frère coadjuteur. On nous espère parvenir à y mettre cinq ou six de nos Pères. Prions pour que la ferveur des justes opprimés attire sur les Espagnols les bienfaits de la miséricorde divine. Il suffirait de deux ans de liberté, selon l'appréciation du R. P. Provincial, pour ranimer entièrement leur religion.

Amérique. (Extrait d'une lettre du R. P. Provincial d'Autriche.) Le P. Lipinski et ses compagnons sont enfin arrivés heureusement dans le Brésil, après avoir couru bien des dangers. Ils ont été très-bien reçus par l'Évêque de la ville métropolitaine, qui leur a fourni toutes les ressources nécessaires, et les a envoyés, non pas à l'Ile Ste Catherine, comme il avait d'abord été décidé, mais à Rio de la Grande. En conséquence, ils se sont remis en mer pour passer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique.

Nouvelle Orléans (Extrait d'une lettre du P. Blackney.) traduit de l'italien. « Je n'ai pas de nouvelles des autres Missions; mais la nôtre est très florissante. Au collége de Springhill, il y a 135 pensionnaires; au grand Côteau, une soixantaine; ici, à la Nouvelle Orléans, nous avons 85 externes. . . . . Je fus envoyé l'an dernier de Springhill à la Nouvelle Orléans pour prêcher le carême; il plut à Dieu de bénir mes fatigues à un tel point qu'il y eut grand nombre de conversions, soit de pêcheurs, soit de protestants. Le carême fini, on me donna le soin de l'hôpital, dit de la charité. Luthériens, méthodistes, protestants de sectes aussi opposées que diverses, tout y refflue. A dire vrai, j'éprouvai une grande consolation en voyant tant d'hommes vieillis dans l'erreur et le péché rendre à Dieu, avec une sérénité toute céleste, leur ame fortunée. Mais les consolations n'étaient pas sans douleurs; car plusieurs mouraient, comme ils avaient vécu, peut-être cependant plus obstinés que coupables. Je laisse des faits dont la seule narration vous ferait glacer le sang dans les veines.. Au mois de Mai, je fus rappelé à Springhill, où je restai enseignant, 5 ou 6 heures par jour, un peu de tout et beaucoup de riens, prêchant tous les dimanches et jours de fête, confessant, traduisant, transcrivant, faisant tout ensemble, même mon troisième an. . . . Mais voilà que je fus reparti pour la N. Orléans, au commencement de cette année 1849. Nous y avons ouvert une école pour les externes.. Devinez l'emploi qui m'est échu en partage. Je suis devenu nourrice. Ma classe se composait des bambins de 5 ans 1/2, 6 ans, 6 ans 1/2. Quelle merveille maintenant, s'il arrivait fréquemment de ces disgrâces, que connaissent toutes les nourrices du monde! J'enseignais donc.. quoi? que A n'est pas B; il m'en coûta 13 jours de fatigue pour parvenir à persuader à tous que H n'est pas K, et que BA n'est pas BO. Ajoutez à ces misères que les malades sont nombreuses et terribles dans ce pays-ci, et qu'à cause du très-petit nombre de prêtres, je dois me tenir toujours prêt à secourir les malades... Bientôt arriva le carême; je dus le prêcher dans deux églises,.. huit sermons [illegible] par semaine, sans négliger ma classe. Il est vrai que, le samedi, je ne prêchais point; mais, en revanche, toute ma journée se passait au confessionnal. Pour le dimanche, il fallait impitoyablement trois sermons. J'oublais mille incidents différens; des visites aux moribonds, au sortir de la chaire; confessions opportunes et importunes, tous les jours et à toute heure; baptêmes d'adultes accompagnés de la profession de foi... Au mois de Mai, je prêchai tous les deux jours sur la Ste Vierge, et Dieu sait avec quel plaisir; car le mois de Mai n'avait jamais été prêché en Anglais à la N. Orléans. Le P. Cuerios prêchait tous les deux jours en français. Savez vous comment on venait au sermon? Ni à pieds, ni en carosse; mais en bateaux à voile et à rames. C'est que le Mississipi, s'enflant outre mesure, s'était débordé à neuf milles de la ville et se précipitait à grands pas vers nous; déjà il avait transformé la campagne en un vaste lac, et il ne tarda pas à se rendre maître de la ville. Jamais je n'avais vu un pareil déluge. Pendant six mois, on ne voyait autour de nous que les eaux et les maisons, qui semblaient sortir du sein même des eaux. Je me trompe; on voyait encore de gracieuses nacelles à rames et à voiles, qui, glissant légèrement çà et là, portaient les voyageurs et des vivres. Comme bien d'autres, je me suis mis aussi à me promener sur cette nouvelle mer, j'ai compté plusieurs fois jusqu'à 15 nacelles réunies ensemble sous les croisées de notre maison, qui, heureusement, a été préservée de tout accident. » Une autre aventure. Au commencement de Mai, la Ste Vierge, pour me consoler, m'envoya un jeune protestant, qui ayant cherché plusieurs fois son ministre fit ce raisonnement: Entre l'Eglise Episcopale et l'Eglise Catholique, il y a assez peu de différence. Donc, ne trouvant pas mon ministre, je pourrai me servir également bien du ministre catholique. Tel fut son raisonnement, et il vint se faire instruire, fit sa profession de foi devant l'autel de la Ste Vierge, et après s'être bien disposé par une confession générale, il reçut plein de joie le baptême sous condition.

N. B. A Rome, il n'y a encore que 15 Pères; les réparations du collége romain sont à peu-près terminées. On a ouvert 5 colléges dans les Etats Pontificaux; on parle de 4 autres maisons encore. Le Souverain Pontife a visité nos Pères à Naples, et est resté plusieurs heures avec eux; ils étaient plus de 100 et ont été admis au baisement des pieds. Les PP. Pattaglia et Tomassi sont à Vals, le premier comme préfet des études, le second comme professeur de philosophie.

Europe.- France.- Mission de Brest.- On sait qu'au mois de décembre 20 Jésuites évangélisaient le bagne de Toulon. Après les succès si importants de cette retraite, le père Lavigne partit pour le bagne de Brest sur une invitation du ministre de la marine. Le père Rubillon lui adjoignit 18 Pères et 2 novices scholastiques. Laval fournit les 5 pères Ratisbonne, Wilhelm et Lelasseux. L'histoire de cette retraite sera bientôt livrée à l'impression, aussi nous bornerons-nous à quelques traits particuliers. Les sermons se faisaient dans d'immenses salles où deux pères pouvaient prêcher à la fois sans se gêner mutuellement. Leur 1ère chaire fut un lit de camp. Les forçats enchaînés deux à deux étaient étendus à leurs pieds. 2800 galériens, dont environ 80 étaient protestants, quelques autres juifs ou idolâtres entendaient plusieurs fois par jour la parole de Dieu. Dans les commencements les fruits furent peu sensibles, mais bientôt vint la consécration à la Sainte Vierge, un magnifique spectacle frappa tous les regards. L'émotion fut générale et les grâces répandues en abondance ne restèrent pas infructueuses. L'impulsion était donnée. Le nombre des confessions s'accrut. Bientôt les forçats s'imposèrent des sacrifices sur les revenus si minimes de leurs travaux, obtinrent la permission d'acheter des instruments de musique et formèrent un bel orchestre pour rehausser l'éclat des cérémonies religieuses. Plusieurs d'entre eux devinrent des apôtres, et ne contribuèrent pas peu à la conversion de leurs frères.- Un jour les galériens disaient à un de leurs camarades: "Si tu donnes ton nom pour la confession, nous le donnerons tous." Le jeune forçat répondit aussitôt: "Eh bien, je le donne", et les autres suivirent son exemple: il raconta cette histoire au Père et ajouta: "j'ai fait cela pour ne pas détourner mes compagnons de leur devoir, quoique je n'aie pas la force de l'accomplir moi-même."- Le Père Wilhelm comptait parmi les principaux zélateurs de sa salle, un prêtre, un religieux, un professeur de l'université, et un protestant. Le Prêtre lui dit, qu'il portait les fers depuis 25 ans pour un crime dont il était innocent. Il est respecté de tous les habitants du bagne; il a établi parmi les forçats l'oeuvre de la propagation de la foi.- Un jour un galérien dit au Père: "Voilà un homme, auquel vous ne faites pas attention; mais je Vous conseille de le gagner, car il a beaucoup d'influence dans le bagne. Cet homme était le professeur de l'université. Le Père l'aborde, lui fait compliment sur son air vénérable. Le forçat se redresse fièrement et répond: "Oh, Monsieur, c'est qu'au bagne même il se trouve des hommes qui ont beaucoup d'influence". Gagné dès lors par les compliments du Père, il ajouta: "Je viendrai à la tête de mon bataillon."- Le protestant ne fut pas moins zélé. Il amena pour sa part 60 galériens au tribunal de la pénitence, sans cependant se convertir lui-même.- Le P. Marie a eu à faire avec un juif qui après avoir entendu la 1ère instruction lui dit: "Mais, Monsieur, j'admets tout ce que Vous avez dit; et même je parierais que depuis que Vous êtes chrétien, Vous êtes encore plus juif qu'auparavant." Oui, reprit le P. Marie, beaucoup plus, et même beaucoup plus que vous, car quand nous parlerons des prophéties, vous vous verrez obligé ou de renoncer au judaïsme comme moi, ou de nier les prophètes. Vint enfin le jour des prophéties. A sa rentrée dans la salle après le sermon, le P. Marie trouve le juif environné de forçats, il existait parmi eux une vive altercation. Le Père demande, quel en était le sujet. Mon P., répondirent ceux-ci en montrant le juif, il prétend que le Messie ne doit venir qu'à la fin des temps. "Que lui avez vous répondu, dit le Père. Et eux de reprendre: nous lui demandions: à quoi bon le médecin, quand le malade a expiré? "On ne pouvait mieux répondre" leur dit le missionnaire, et le juif s'éloigna tout confus; mais en fermant les yeux à la vérité.- Le même Père était dans un corps de garde pour entendre les confessions. Un jeune forçat à l'attitude fière, entre et s'écrie d'un air courroucé: "Je ne sais, Monsieur, qui a pu Vous donner mon nom; si je suis entré ici, ce n'est que pour éviter les châtiments que m'eût attirés un refus; mais je Vous déclare que je ne suis nullement décidé à me confesser; ainsi je Vous prie de me laisser sortir." Le Père prenant alors un air de sévérité lui dit: [illegible], croyez vous qu'un prêtre fasse plus de cent lieues pour vous faire commettre des sacrilèges? Partez bien vite! Cette réplique sans doute inattendue interdit le forçat, il ne répondait rien; et cependant il ne sortait pas. Alors le Père lui dit avec douceur: Je vous ai parlé en prêtre, mais je suis toujours votre ami. Si vous voulez vous asseoir nous causerons quelques instants. Le condamné s'assit, causa quelques instants; bientôt il tomba aux genoux du Père et fit sa confession.- Il serait trop long de raconter tous les traits, nous terminerons par ce dernier.- Il y avait dans la salle des incorrigibles un vieux galérien qui enfermé trois fois au bagne s'était vu enfin condamné à perpétuité, et les fautes qu'il avait commises au bagne même l'avaient fait reléguer pour 3 ans dans la salle des incorrigibles. Le P. Lelasseux chargé de cette salle le trouva enchaîné au plancher, écumé de rage. Il cherche à le convertir, mais impossible de rien gagner sur cet homme endurci, qui d'ailleurs, orphelin dès son bas âge, ignorait tous les principes de la religion. Toutes les instances furent inutiles pendant plusieurs jours. A côté de cet incorrigible se trouvait un autre vieux galérien condamné au même supplice, bien instruit sur la religion, mais endurci dans une haine invétérée à laquelle, disait-il, il ne pouvait renoncer. Le Père lui dit: Vous connaissez bien la religion, instruisez votre camarade, et Dieu pour vous récompenser vous donnera peut-être la force de le pardonner. Il le promit et il commença des instructions. Le Père venait de temps en temps voir le disciple devenu plus docile. Les progrès étaient lents. Un jour le P. de Damas entra dans cette salle pour prêcher sur la Sainte Vierge. Durant tout le sermon les vieillards fondirent en larmes, et à la 1ère visite du missionnaire de la salle, les galériens convertis demandèrent à s'approcher du tribunal de la pénitence. Marie avait dissipé la haine du 1er et l'endurcissement du second.- Voleur de profession, ce dernier raconta au Père qu'étant à Marseille il avait dérobé entre autres objets un petit tableau de la Sainte Vierge. Son habitude était de se défaire au plutôt des objets volés; mais ce tableau lui avait plu. Il avait entendu dire que cela s'appelait la Ste Vierge, il ne put se déterminer à le vendre, le conserva avec lui, et l'appela sa vierge de Marseille. Souvent il aimait à la contempler. De la contemplation il passa bientôt à la vénération. Un jour étant en danger de mort et se croyant perdu sans ressource, il se leva, prit sa vierge de Marseille, se mit à genoux devant elle, et lui demanda en grâce de le sauver. Il fut aussitôt soulagé et bientôt après entièrement rétabli. Depuis lors, jamais dans les souffrances il ne s'adressait en vain à la Vierge de Marseille. Avant de l'admettre à la confession le Père lui dit de faire le signe de la croix; mais il ne savait comment s'y prendre. Le Missionnaire dut saisir la main du forçat et l'exercer à faire le signe de la croix. Après lui avoir fait comprendre les principales vérités, il lui dit qu'il pouvait se confesser. La confession terminée, le condamné éprouva des consolations qu'il ne pouvait exprimer. Il se jette sur le Père, l'embrassa en le remerciant du bonheur qu'il lui procurait. Il disait ensuite: "quoique bien scélérat j'avais pourtant été content dans bien des circonstances: mais jamais je n'avais ressenti ce que je ressens maintenant. Le P. de Damas lui demandait: "à qui devez vous votre conversion?" Il réfléchit quelques instants sans répondre, le P. de Damas ajouta: n'est-ce pas à votre Vierge de Marseille? "Oui", s'écria-t-il, avec effusion. Je n'y pensais pas, et cependant c'est vraiment ma Vierge de Marseille qui m'a converti."- Le jour de clôture venu, les forçats se rendirent à l'église de l'hôpital située à quelque distance du bagne. L'église était trop petite, ils remplissaient la cour, et leurs voix

[illegible] instruments, fit retentir au loin les chants sacrés, car tous voulaient contribuer à la solennité. Elle fut [illegible] hommes qui [illegible] le travail [illegible] entre [illegible] Dieu début [illegible] heure avant midi [illegible]
[illegible] la manière la plus sensible [illegible] des [illegible]
[illegible] innombrables et quelques protestants et si les Pères avaient [illegible] encore quelques jours [illegible] à l'action de la grâce. — Les jeunes élèves de l'école [illegible] adressèrent une pétition [illegible] pour demander [illegible] retraite. La permission fut refusée, mais si nos Pères n'ont pu [illegible] donner à leur œuvre toute [illegible] Mr. Curé de Brest qui a prié le [illegible] de prêcher tous les soirs avec un [illegible] et les [illegible] de cette ville qui il n'y a pas bien longtemps avait chassé nos pères [illegible].

Extraits de diverses lettres. — Vannes le [illegible] 1849. [illegible] le bon P. Le Leu (mort ici à la fin du mois de Juin 1849). Le bon Dieu s'est plu à [illegible] authentique. Le R. P. Recteur était allé près du tombeau de notre [illegible], comme à l'ordinaire, grand nombre de personnes. Il remarquait entre autres une pauvre femme qui suivait la foule et portait un enfant sur les bras [illegible] son enfant, que quelques instants, le reprend et se retire. [illegible] le P. Recteur va aux informations, il fait prier la mère de venir à la maison. Bientôt elle arrive [illegible] son enfant, et raconte la merveille qui vient de s'opérer. Depuis sa naissance sa fille était [illegible] le tombeau du P. Le Leu, l'enfant dit à sa mère [illegible] ses jambes [illegible] s'étaient alongées, avaient pris de la consistance, et depuis ce moment [illegible]

Bruxelles 5 Janvier 1850. [illegible] congestion cérébrale [illegible] dans une [illegible] de toute sa maison [illegible] Ste Vierge [illegible] [illegible] saint homme [illegible] Le Dieu [illegible] comme [illegible] [illegible]

Notre Séminaire de Blois [illegible] sont totalement [illegible] à tout ce qui nous touche [illegible] [illegible] à Mr. le nouveau [illegible]

Paris le [illegible] avril 1850. — Le zèle de nos Pères a pu recueillir pendant ce carême une ample moisson à Paris. [illegible] Ravignan s'est fait entendre de nouveau [illegible] à Notre Dame avec un grand succès. Il a donné [illegible] la [illegible] le jour de Pâques, pendant une heure [illegible] le P. Provincial et le P. Socius ont dû [illegible] grand le nombre de ceux qui réclamaient [illegible] Montalembert et le Rédacteur de l'Univers sont [illegible] exercices aux ouvriers allemands qui sont en grand [illegible] de leur faire [illegible]

[illegible] — L'année scolaire 1849 touchait à son terme, lorsqu'une loi nouvelle [illegible] dont le jury formé par le ministre devait leur conférer le grade d'élèves universitaires [illegible] l'examen de [illegible] la première épreuve. La loi une fois portée il n'y avait plus moyen de [illegible] dans différentes villes avec des professeurs de [illegible] [illegible] Notre Collège de Tournay a présenté [illegible] élèves [illegible] Notre-Dame de Namur ont presque tous passé leur examen d'une manière brillante. [illegible] dans les autres villes. Mais il est fâcheux que ce nouveau programme [illegible] N'est-ce point un pas déjà fait sur la liberté ? et qui peut dire où l'on s'arrêtera ? En attendant la [illegible] les missions sont ouvertes dans les villes aussi bien que dans les campagnes. [illegible] serait insuffisante pour tant [illegible] au milieu de ces populations [illegible] la Belgique, [illegible] ne continuait à appeler les étrangers à son secours [illegible] triomphe dans cette contrée [illegible] lutte avec une nouvelle [illegible] depuis quelques années et ce n'est peut-être pas sans avantage. — Le Borinage n'est pas la gloire de la Belgique. Le [illegible] nourrit des hommes à demi sauvages enfermés dans les mines et les houillères [illegible]. Il y a quelques mois un Jésuite était là pour éclairer ce pauvre peuple. Il finit [illegible] la foule [illegible] on entendait et c'était tout ; lorsque du haut de la chaire le père montre [illegible] déjà dans l'enceinte de la ville [illegible] que le dévouement seul peut inspirer, il déclara de la part de Dieu que si on ne se convertissait point, le terrible fléau allait faire d'horribles ravages ; que l'on aille donc au tribunal de la pénitence et le Missionnaire [illegible] de la part de Dieu que le fléau s'éloignera. "Si je vous trompe, ajouta-t-il, voilà ma poitrine, [illegible] et vous me prendrez." On s'est converti en foule et le choléra n'a plus paru en ville, bien qu'il continuât ses ravages dans les environs. Depuis lors, quand le P. [illegible] au lieu de sa mission, on se dit : "Voici le Père du choléra." Nos Pères de Mons ont entrepris sérieusement la conversion de cette contrée ; force sera au diable de lâcher prise. — A côté de cet état affligeant du Borinage, [illegible] de ses traits [illegible] de piété que nous avons retrouvés au milieu de la population Belge. Il est en face du Collège Notre Dame à Tournay une petite

cour.

… de 12 mètres de longueur sur 8 [illegible] … 25 [illegible]
épargnaient tous les jours sur le produit de leur [illegible] …
les veilles: on monte au dernier étage, on [illegible] dans le [illegible] …
un grand nombre de flambeaux disposés en cœur, des jeunes filles chantaient des cantiques [illegible] …
cachante; bientôt une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, [illegible] …
monie se prolongeait bien avant dans la nuit. [illegible] le spectacle [illegible] …
de Marie furent tout étonnés de [illegible] au milieu d'eux un prêtre: [illegible] …
[illegible] si belle œuvre par la confession et la 1re communion: il leur donna donc rendez-vous [illegible] …
pas fait leurs Pâques depuis de longues années, ils se confessèrent et communièrent [illegible] …
où un déjeuner était préparé. Nous avons vu ce spectacle se renouveler [illegible] … [illegible] de Marie.

= Lettre du P. Vignon au P. [illegible] [illegible], [illegible] janvier 18[illegible]. = [illegible] …
Les biens du clergé sont le seul rempart de l'anglicanisme: les conversions [illegible] …
pauvres avec un succès immense: un [illegible] de ministres anglicans se font [illegible] …
[illegible] fait du mal, et en retient plusieurs dans le protestantisme. [illegible] …
tion, le P. [illegible] rejette avec mépris la question de son importance, et [illegible] …
[illegible] la foi catholique sans y joindre d'abord l'anathème [illegible] …
décret pontifical, il ne s'agit plus que de payer à la sacristie [illegible] …
Parmi les autres causes il en est qui avancent lentement [illegible] …
grande bonne foi de nos pères. Ainsi dans la cause du [illegible] …
[illegible] déclarer expressément s'ils croyaient ou non qu'il eût pratiqué des [illegible] …
Rome: vous voyez quel doit être cette pièce d'une grande valeur, à cause du nombre des [illegible] …
[illegible] allait être abandonnée, mais la [illegible] fit recommencer le procès qui [illegible] …
[illegible] Le P. Perrone nous a cité un mot du [illegible] à l'occasion de Bellarmin [illegible] …
qu'un Jésuite [illegible] soit placé sur les autels. Cependant, a ajouté le P. Perrone, [illegible] …
on ne peut douter qu'il n'ait alors pratiqué l'obéissance à un degré héroïque [illegible] …
[illegible] extension que son culte obtient dans ce pays; je ne citerai rien que [illegible] …
[illegible] dans la [illegible], je ne sais pas si on en connaît bien l'origine, mais l'efficacité [illegible] …
[illegible] attendant, je vais essayer de vous en donner une nouvelle preuve. Depuis [illegible] …
[illegible] non seulement des [illegible] mais même de [illegible]. Je connais bien des faits [illegible] …
[illegible] on a été comme l'instrument. Il rencontra dans une famille un enfant [illegible] …
[illegible], il paraissait incurable, et les médecins l'abandonnaient [illegible] …
[illegible] espérance humaine, le Père lui proposa d'aller au [illegible]; elle [illegible] …
événement et quelques autres semblables donnèrent un grand éclat [illegible] …
valeur très infecte, rien ne fut négligé pour découvrir le mal et le guérir [illegible] …
jour n'était pas encore arrivé, lorsqu'elle [illegible] surgir dans l'intérieur [illegible] …
sions, ses nerfs se contractaient avec une violence que nul remède ne pouvait calmer [illegible] …
l'efficacité de l'eau Ste fut si prompte, que dès ce moment l'enfant [illegible] …
[illegible] la boire: un jour il en demandait avec instance [illegible] …
m'avez-vous pas donné de l'eau de St Ignace! Enfin la neuvaine terminée [illegible] …
que chacune d'elles a fait dans le public une vive impression, et qu'elles contribuent [illegible] …
conséquences immenses: une pauvre femme était menacée de perdre la vue; [illegible] …
yeux [illegible] entamés, et les couleurs étaient si enflammées et si [illegible] …
était [illegible] bruit de cet événement se répandit dans tout [illegible] …
[illegible] frères sont occupés toute la journée à faire la distribution [illegible] …
de l'église; les riches affluaient comme les pauvres, et l'on venait de plusieurs [illegible] …
[illegible] peut-être quelques détails sur les résultats, ce serait trop [illegible] …
[illegible] nombre en action de grâces [illegible] chapelle est remplie [illegible] …
[illegible] les reliques de S. Ignace, des croix en or, un chapelet de [illegible] …
[illegible] nous en suivre les exercices, mais bientôt les confessionnaux [illegible] …
[illegible] riches, voyant d'une part la mort de sa [illegible] …
[illegible] nos pères convertissent [illegible] protestants et un [illegible] …
[illegible] de Marie: la foule que nous avons [illegible] …
[illegible] bien avant dans la nuit on rencontre [illegible] …
[illegible] digne d'être exaucée [illegible] …
[illegible] avait [illegible] pied, il boitait [illegible] …
[illegible] mais enfin l'heure de la [illegible] arrive, il faut partir [illegible] …
[illegible] immédiatement [illegible] …
= [illegible] … 1849 [illegible] …
[illegible] …
[illegible] nouvelles [illegible] …

de la médaille. Le P. Ramière enseigne la métaphysique aux nôtres et à 3 séculiers; il a aussi une classe d'éthique en anglais pour les séculiers. [illegible] la mission de Billington, située à une lieue de Stonyhurst, où une centaine de personnes font leurs Pâques… On nous annonce l'arrivée du T. R. P. Gal. A 2 h. après midi, on aperçoit deux voitures dans le lointain; on se précipite vers la porte; c'était en effet le père si désiré; le silence le plus absolu est encore recommandé; le lendemain matin, au commencement de la classe, un rhétoricien demande à son professeur si le T. R. P. a bien passé la nuit, s'il est fatigué de son voyage. Le professeur détourne en vain la question; il sort sous prétexte de chercher un livre, et raconte au R. Recteur ce qui s'est passé. On sonne la récréation. Les drapeaux de la nation et de la marine sont hissés sur les tours; le canon retentit, et le R. P. Gal paraît à l'entrée de la cour. Les élèves se précipitent vers lui, tombent à genoux, et reçoivent sa bénédiction avec un gd recueillement; bientôt les jeux, animés par sa présence, deviennent plus joyeux et plus bruyants que jamais. Le lendemain est encore un jour de fête; les enfants donnent une soirée musicale; à la fin le R. P. Gal demande l'air national, qui est entonné en chœur avec le plus gd enthousiasme; il remercie les élèves en français, les engage à élever leurs âmes de l'harmonie terrestre aux ineffables concerts du ciel, et à persévérer dans les sentiments de piété qu'ils viennent de manifester. La plus vive émotion régnait; on voyait couler des larmes de joie, et au moment où le père quittait le salon, de bruyants applaudissemens retentissaient dans tout le vieux château de Stonyhurst.

= Collège de Benarth. 30 8bre. Nous sommes 30. [illegible] Trois de nos professeurs sont Italiens. Dans les environs du collège, il y a 2 villes. La 1ère S. Asaph, siège épiscopal, à une distance d'une lieue, est remplie de méthodistes de toutes les nuances; la 2de Denbigh, est à la distance de 2 lieues. Dans ces deux villes se trouvent plus de cent catholiques, tous très pauvres, Irlandais pour la plupart, et très ignorants. Ceux qui le peuvent viennent ici à la messe; [illegible] sont visités par les scholastiques une ou deux fois par semaine. Le P. Recteur et le R. procureur, les seuls de nos pères qui sachent anglais, vont à [illegible] ville située à 2 lieues ½ d'ici, et qui compte 300 catholiques; ils y visitent les malades, disent la messe le dimanche et le jeudi, etc; c'est pourquoi les instructions de notre église sont confiées aux scholastiques. Le 15, nous avons reçu le T. R. P. Gal. Sa paternité a planté dans le jardin un chêne qui a été nommé le chêne du R. P. Gal. = Lettre du P. de Villefort. [illegible] en voyant nos maisons d'Irlande et d'Angleterre. Nous avons 4 maisons en Irlande, une résidence et un collège pour les externes à Dublin, un pensionnat avec 100 élèves à Clongowes, dans le diocèse de Kildare, et un autre qui ne peut guère contenir plus de 60 élèves à Tullabeg, dans le diocèse de Meath. Les samedis et les dimanches, nos pères entendent de nombreuses confessions dans les églises de ces 2 pensionnats; plusieurs pénitents, hommes et femmes, y viennent de 20, de 30 milles. Le P. Lynch me disait qu'il avait entendu la confession d'un homme, qui, ne marchant qu'à l'aide de béquilles, avait fait 60 milles pour venir le trouver. Les maisons que sa paternité a visitées en Angleterre sont celles de Londres, les 2 de Preston, Stonyhurst, pensionnat de 150 élèves, et séminaire pour nos philosophes, le noviciat d'Hodder place, St Beuno, Liverpool, le collège de Benarth dans le pays de Galles près de S. Asaph; c'est là que nos scholastiques étudient la théologie; parmi eux se trouvent 7 convertis; de quelques uns d'entre eux M. Newman disait que la crème des puséistes convertis étaient entrés dans la Cie; parmi les philosophes il s'en trouve encore 4, et 3 au noviciat. Sa Pté a visité aussi le collège de Mount St Mary's, dans le Derbyshire, bâti depuis quelques années seulement; il ne peut contenir que 82 pensionnaires, et toutes les places sont prises; l'esprit de ces enfans est excellent; il y a parmi eux encore plus de simplicité qu'à Stonyhurst; enfin les missions de Bristol et de Worcester. Les missionnaires qui cultivent les lieux qui n'ont pas pu être visités se sont rendus dans ceux où le T. R. P. G. s'est arrêté. A Liverpool, à Mount St Mary's et à Londres, chacune de ces réunions a compté plus de 10 pères étrangers à la maison qui étaient accourus des missions les plus rapprochées. Vous pouvez aisément vous figurer combien les cœurs étaient dilatés, car il leur arrive bien rarement de pouvoir se réunir en si gd nombre. Plusieurs sont déjà bien âgés; ils conservent néanmoins tout le zèle, toute la ferveur de leurs 1ères années; la vie néanmoins que beaucoup d'entre eux mènent est bien dure; le T. R. P. a souvent avoué qu'avant cette visite il n'avait pas une idée juste des travaux de nos PP. d'Angleterre, ni des sacrifices auxquels ils doivent se condamner; aussi la santé d'un assez gd nombre, même parmi ceux qui sont encore jeunes, est-elle altérée. Le nombre des conversions qu'ils opèrent s'élève, année commune, à 400 environ. J'avais d'abord cru qu'ils retenaient pendant un temps trop considérable les nouveaux convertis, avant de les admettre à faire leur abjuration; mais leur conduite n'a été malheureusement que trop justifiée par les défections presque en masse qui ont suivi des abjurations reçues en masse à la fin d'une courte mission ou d'une retraite donnée par des prêtres ou des religieux étrangers à l'Angleterre, et dont les journaux avaient beaucoup parlé. Nos pères ont pour principe de travailler constamment, solidement et à petit bruit; ils ne sont pas assez nombreux; rogemus Dnum messis. Durant ces 30 dernières années, ils ont bâti 24 églises, et en ont agrandi ou considérablement réparé une quinzaine. Il n'y a aucun vicariat apostolique où ne se trouve quelqu'une de nos maisons ou missions; elles sont disséminées dans 20 comtés différents. La province a 53 établissemens en Angleterre, savoir 2 collèges pour les nôtres, 2 pour les externes et 1 noviciat; restent 48 maisons dont 3 sont provisoirement desservies par des prêtres séculiers; dans 33 le missionnaire est seul. C'est sur ceux de nos Pères qui se trouvent dans une position si délicate que se fait surtout ressentir l'efficacité du sang de nos martyrs anglais et de leur ordre dans le ciel; les grâces de préservation qu'ils reçoivent sont en quelque sorte visibles. Plusieurs de ces petites missions sont moins importantes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient au commencement de ce siècle, car elles étaient alors le seul moyen de conserver quelques étincelles de foi, qui [illegible] Il serait sans doute à désirer qu'on pût en remettre quelques unes au clergé séculier, mais il est fort douteux que les vicaires apostoliques voulussent les accepter telles qu'elles sont, c. à. d. avec des revenus tout-à-fait insuffisans pour l'entretien du missionnaire, à tel point que la province doit subvenir aux besoins de plusieurs de ces missions; elles offrent d'ailleurs sans sortir de l'Angleterre, un champ presque aussi vaste à l'exercice du zèle et des privations du genre de celles que présente le Canada ou toute autre mission étrangère. 8 de ces missions sont entretenues par des familles catholiques; dans quelques unes, le missionnaire loge et prend ses repas au château; plusieurs sont très étendues; celle de Wardour a [illegible] ou 800 cathques disséminés sur un rayon de plus de 8 ou 9 milles.

= Italie = Les provinces de Piémont et de Lombardie sont toujours dans le même état de souffrance; cela n'empêche pas nos Pères dispersés de donner des missions qui font beaucoup de bien. = Lettre du P. Savaggi. 2 jours avant de partir de Naples pour Rome, j'ai vu le T. R. P. G., qui m'a dit de répondre à tous ceux qui me demanderaient de ses nouvelles, qu'il ne s'est jamais si bien trouvé depuis 30 ans. Il a obtenu dans sa dernière visite au pape la sanction du refus qu'a fait le P. Larkin [illegible] qu'on voulait lui donner au Canada. Vous avez peut-être entendu parler de l'interdit lancé pour 2 ans contre les noviciats de Sicile, à la suite des dernières révolutions, mais vous aurez sans doute appris aussi l'honorable exception faite en faveur de notre noviciat de Palerme, qui compte plus de 40 novices. Le gal Filangieri, surnommé le Radetzki de la Sicile a suivi pendant 3 jours les exercices avec tout l'état major de l'île et tous les employés civils dans l'église du Jésus de Palerme, et à la fin il a reçu publiqt la 1re communion; on a donné les exercices 80 fois dans cette ville soit en public soit en particulier durant le carême; 16 fois c'était pour les militaires. = Lettre du P. Coluzzi. Rome, 13 janvier 1850. Le 7 janvier a eu lieu le retour de nos pères de St Albert au collège romain. Le P. Passaglia a commencé les cours de dogme; ceux de morale et de physique ont commencé aujourd'hui; nos pères ont la moitié du [illegible] [illegible] occupé par les soldats français et par le séminaire romain; je suis à S. André avec une 40taine de scholastiques; nous traversons la ville 2 fois par jour pour aller en classe au Jésus; nous n'avons pas reçu d'injures mais quelquefois des regards farouches ont été dirigés sur nous. Le dernier jour de l'année, on a fait au Jésus la fête accoutumée; l'église était bien remplie, tout s'y passa avec beaucoup d'ordre; toutes les maisons de notre province sont ouvertes, à l'exception de Camerino et de Città di Castello; on ne fait cert. pas les classes dans toutes, et plusieurs resteront à l'état de résidence. A son arrivée à Naples, le P. Curci est allé voir le pape à Portici; il a été très bien accueilli par la cour qui ne voulait plus le laisser partir. Ici on change beaucoup d'employés; là des mécontents, et bon nombre de paroles contre le gouvernt des prêtres; le parti vaincu paraît fonder des espérances sur une commotion en France; on ne voit rien de bien clair à l'état actuel; peut-être le drame commencé n'est-il pas encore à son dénouement. – Une lettre postérieure nous apprend que les classes inférieures ont été ouvertes au collège romain le 19 janvier; il y a plus de 600 élèves outre ceux qui viennent des divers pensionnats de la ville; les réparations sont interrompues, faute d'argent.

Espagne. — Nous avons [illegible] Le [illegible] nous en fournit de nouvelles preuves en plusieurs [illegible] de la Catalogne [illegible] au mois de [illegible] le Père Joseph Mach écrit qu'il en a donné une exclusivement pour les hommes [illegible] hommes ont fait leur communion; 300 autres devaient s'approcher avec eux [illegible] pendant tout le temps de la Mission [illegible] le vide s'est fait dans les cabarets [illegible] bien des fabriques nombreuses de la ville [illegible] femmes à leur tour donnèrent des changements [illegible] générale a eu lieu plus nombreuse du double que [illegible] suivaient la direction du Père qui leur donnait les exercices. — A [illegible] de Catalogne [illegible] les magistrats civils et militaires ont fait leur communion, malgré les recommandations que [illegible] le gouvernement de [illegible] gneusement les missionnaires. Les filles de l'endroit ont envoyé au Père une députation [illegible] arrêté, afin que les exhortations leur fournissent aussi qu'à leurs mères une raison [illegible] tous les hommes venaient en foule au [illegible] du Père pour commencer leurs [illegible] afin de pouvoir être absous avant les autres. A la fin de la Mission une [illegible] de la Ste [illegible]

— Grand-duché de Bade. — Extrait d'une lettre du P. Hasslacher. [illegible] 1849. [illegible] La mission dans le grand-duché de Bade est le commencement de la renaissance religieuse dans ce pays. Le peuple et la [illegible] du jeune clergé surtout, sont avides d'instruction religieuse. Les bons prêtres déplorent l'insuffisance de leur éducation cléricale. [illegible] autres n'administrent les sacrements qu'une fois l'an, ou n'entendent au tribunal sacré que de déclarations générales, telles que celles-ci: "Je m'accuse d'avoir péché en pensées en paroles et en actions." L'état religieux est donc dans l'état le plus déplorable. On le sait et voudrait sortir de cet état [illegible] pauvres prêtres, faiblesse ou peur dans ceux qui devraient donner l'impulsion; tout cela pesait et pèse encore sur le pays. [illegible] l'humiliation du grand-duc, et la présence des garnisons prussiennes qui tiennent en échec les corps francs ont ranimé le courage [illegible] la demande des missions on s'est adressé à nos prières et nous avons commencé à Soechingen [illegible] dont les prêtres défense de prendre part à la mission; mais dont le peuple accourait d'une distance de plus de [illegible] lieues. [illegible] confesseurs séculiers de l'Alsace et en somme 32 prêtres; car on avait invité tout ce qu'il y avait des bons prêtres dans le pays. [illegible] dans 3 s'est élevé à 11 ou 12000; un de nôtres faisait aux prêtres tous les matins la méditation, et tous les soirs l'examen. [illegible] la mission leur a valu plus d'une retraite. Les demandes de missions ne finissaient pas, mais nous n'en avons accordé jusqu'ici qu'une seule à 2 lieues de Fribourg. Le 25 novembre Mgr de Fribourg m'a invité à prêcher dans sa cathédrale. Défense était faite de dire que [illegible] tout le monde le savait. La foule était immense; mais pas une voix ne s'était élevée contre moi. J'ai visité le chapitre [illegible] m'a invité à rester à Fribourg. Si nous eussions été dix fois plus nombreux, l'Allemagne aurait changé [illegible] manifeste. La pensée seule qu'ils ont au milieu d'eux un Jésuite, c'est-à-dire un représentant de l'ancien [illegible] les encourage. Ils m'ont donné une gravure qui représente St Boniface baptisant les anciens Germains, comme image de ce que [illegible] pour l'Allemagne, et comme l'humble expression de ce qu'ils sont eux-mêmes, car ils me disaient [illegible] c'est ainsi que [illegible] nous."

— Prusse. — Le mouvement Catholique en Prusse est plus prononcé que jamais. [illegible] de tous côtés. L'assaut est donné sur deux point différents, en Westphalie et dans la [illegible] capitale; et le roi est [illegible] bien disposé en faveur des Catholiques. — Voici ce que le P. Klinkowstroem [illegible] de Westphalie: "Je [illegible] vous répondre par une lettre aussi riche que la vôtre; mais je n'ai pas le temps, c'est pourquoi je vous dis seulement quelques mots. La divine providence m'a conduit l'été passé jusque dans Norderney, île située dans la mer du nord. [illegible] la messe pour les Catholiques dans la salle d'une campagne du roi, et j'ai prêché dans l'église protestante. De là j'ai passé à Brême, ville archiprotestante. J'ai été obligé d'y annoncer deux fois la parole de Dieu dans l'église des Catholiques de cette ville, et on m'aurait retenu à Brême, comme missionnaire, si je ne m'étais sérieusement arraché de leurs mains. Vous aurez sans doute entendu parler de la mission de St Maurice à Munster. Toute la ville de Munster et [illegible] la Westphalie veulent à présent avoir des missions. La chose est en train, et elle ne peut plus être arrêtée. Le gouvernement le sait et laisse faire. Les PP. Burgstahler et Ketterer de Suisse, et ainsi que mon Frère ont des missions à donner jusque dans le mois de mai 1850, et dans ce moment-ci je me prépare moi-même pour une mission prochaine. Le P. Lohmann écrit sous la date du 4. Xbre de [illegible] en Westphalie: "Je ne puis pas encore répondre à votre demande sur notre nouvelle résidence de Westphalie. J'ai appris que Madame [illegible] a offerte aux nôtres une jolie petite maison d'abord destinée à des sœurs de charité et abandonnée par celles-ci. 3 Pères, 1 frère habitent en ce moment cette résidence provisoire. Ils sont presque toujours à mission. Nous avons en outre une demie résidence à Lembeck. C'est une charmante solitude. Une belle chapelle, qui contient environ 200 hommes avec le caveau du Comte Merveldt, un petit couvent pour 8 sœurs de Charité, où l'on élève 12 orphelines et où on soigne de 10 à 20 malades, et la petite maison pour le P. Stoppar et le F. Müller avec 4 chambres, cuisine, cave &c, voilà ce qu'elle renferme. Jusqu'à présent un prêtre seul pouvait demeurer chez le P. Stoppar pour faire les exercices, mais le comte a converti d'une aire abandonnée en une chambre et antichambre, de manière que 2 retraitants peuvent être reçus à la fois. Pendant le mois de l'été et de l'automne le P. Stoppar avait continuellement avec lui des prêtres ou des laïques qui faisaient la retraite et parmi eux se trouvèrent des personnes d'une grande influence. En un mot, les choses vont grâce à Dieu bien en Westphalie. Les missions se répandent chaque jour davantage; il est impossible que nos Pères répondent à toutes les invitations. Pendant l'Octave de la Tout-Saint le P. Joseph Klinkowstroem, une vicaire de Münster et un Franciscain ont fait une mission dans un faubourg jadis très décrié de Münster appelé St Maurice. Le concours était si grand qu'à l'après midi du dernier jour il était impossible au prédicateur de parvenir à la chaire, même de pénétrer dans l'église. On érigea donc à la hâte sur le cimetière même une [illegible] d'où l'on prêchat. Le sermon fini l'évêque lui-même monta en chaire, adressa quelques paroles au peuple et reçu la profession de foi. Cet hiver encore une mission doit être faite à Münster même. Je ne sais pas encore qui fera cette mission, j'espère que ce ne soient pas les nôtres seuls; cela pourrait exciter la jalousie. — L'Univers dans son numéro du 29 mars 1850 a donné les résultats importants de cette mission faite par 3 de Pères, Burgstahler, Joseph et Maximilien Klinkowstroem.

— **Haute Silésie** — Extrait d'une lettre du P. Proszalowicz. — Deutsch Piekar le 1er Mars 1850. — Mr. Morawski m'a écrit de Posen pour m'appeler au secours du P. Flossowski dangereusement malade. À mon arrivée il était déjà hors de danger. J'y ai visité plusieurs familles polonaises. Toutes m'ont bien édifié; on commence enfin après des épreuves bien sanglantes à s'attacher sincèrement à Dieu. J'étais dans une maison laïque; après le souper j'entends une cloche; bientôt un domestique ouvre la porte et dit: "Messieurs, c'est le moment de la prière." À l'instant tous les membres de la Société et les hôtes se rendent à la chambre où on a coutume de prier. Là était un Crucifix surmonté d'une image de la Vierge. De deux côtés étaient placées celles de St. Stanislas et de St. Casimir. Nous fîmes la prière et l'examen, puis la dame de la maison entonna un cantique à Marie. À la fin le mari qui était à genoux à côté de moi, me baisa la main et me dit à haute voix: "Bénissez-nous, mon Père." Je me suis levé, et les larmes aux yeux, j'ai invoqué les bénédictions célestes sur ces pieux catholiques. — J'ai vu Mr. César Plater, ami de Mr. de Montalembert et ancien pénitent du Père Général à Rome. Il a acheté des propriétés dans le grand duché de Posen. Il s'est consacré tout entier à Dieu. Il catéchise lui-même les hommes du peuple. Il m'a conduit à Posen pour faire une visite à Msgr., qui m'a très-bien reçu, m'a donné juridiction dans son diocèse, et a témoigné un vif désir d'avoir des Pères de la Compe. J'ai donc prêché et confessé. J'ai admiré les bonnes dispositions de ces peuples et leur sincère attachement à la Compe. — Le nombre de nos Pères augmente toujours dans la Silésie prussienne. Nous travaillons à la propagation des bons livres. J'en ai expédié un grand nombre en Autriche, en Russie et en Prusse. Nous rédigeons aussi un journal Catholique. — Le même Père nous apprend sous la date du 17 novembre que le révérend Mr. Fitzek, vicaire-général de Piekar, sans s'arrêter aux difficultés qu'aurait pu susciter le gouvernement prussien, a offert à 4 de nos Pères un asile dans sa maison. On lui a d'abord envoyé 2 Pères et un Frère. Le prince-évêque de Breslau voyant le bien qu'ils faisaient a prié le Père Provincial de Galicie de lui envoyer autant d'ouvriers qu'il pourrait en fournir. Deux nouveaux Pères ont été envoyés et bien occupés. Le gouvernement n'a fait aucune [illegible]. Le grand vicaire ne s'arrête pas là. Il veut une résidence dans sa paroisse. Il a obtenu de diverses quêtes 9000 écus, il a bâti une église en l'honneur de la Ste. Vierge. Il vit comme un enfant de la Compe. et répète souvent ces paroles: La Ste. Vierge a su se procurer une église, et elle saura bien procurer une résidence à ses serviteurs. Il a maintenant 7 Pères.

— **Autriche. Galicie.** — Extrait d'une lettre du P. Czechanowski. — Neu Sandec 17 Janvier 1850. — Les affaires de l'église qui avant la révolution se présentaient sous un aspect peu brillant sont aujourd'hui dans un état plus déplorable. Les Juifs s'affermissent au moyen de la Constitution, et avec eux les partisans des sectes de tous les temps se déchaînent contre l'église et contre ses ministres. En Bohême les [illegible], secte infâme, et leurs pareils dits [illegible] lèvent la tête et demandent aux [illegible] liberté d'exercer leur [illegible] de [illegible] à Prague [illegible] aux protestants une église qui appartenait autrefois à la Compe. La plupart des évêques sont sans autorité; [illegible] des revenus ecclésiastiques et la modicité des pensions ne leur laissent que la perspective d'une [illegible]. [illegible] le règne du Joséphisme plus triomphant que jamais; l'éducation se précipite à grands pas vers le libéralisme [illegible] de la [illegible] tous les esprits, l'indifférence en matière de religion fait tous les jours des progrès, plusieurs même se réjouissent [illegible] — Quant à nous, nous sommes aussi méconnus du ministère que du clergé. Toutefois grâce aux soins de son Excellence Mr. [illegible] gouverneur de Galicie, le ministre a accordé au petit nombre de vieux Jésuites qui vivent en Galicie, une pension de [illegible] par jour pour les prêtres et [illegible] pour les frères coadj., avec cette clause expresse qu'ils sachent que c'est par pure grâce et pour cette année seulement [illegible] libre à eux de recourir à ceux de leurs frères qui vivent richement dotés hors de l'empire. — [illegible] de Lemberg [illegible] paraît attaché à la Compe.; quoique dans son diocèse nous devions encore [illegible] y pas [illegible]. — Jusqu'ici nous avons conservé un asile dans tous nos anciens collèges excepté à [illegible] [illegible] du cercle d'[illegible] leur maison, pour faire place à un [illegible] [illegible] stolat et [illegible]. Notre petite église est très fréquentée surtout par les habitants de la campagne, qui [illegible] et [illegible] le rétablissement de [illegible]. — Extrait d'une lettre du P. Cayher. Lemberg le 13 Mars 1850. [illegible] dans le même état. Le ministère n'a encore porté aucune décision à notre sujet [illegible] dans nos contrées. [illegible] le [illegible] de [illegible] a eu lieu à Lemberg la consécration de Msgr. [illegible] [illegible] J'espère obtenir la [illegible] d'un conseil [illegible] vient de publier les décisions du concile de Vienne. [illegible] de tous leurs [illegible] tes et des Jésuites [illegible] à l'avenir [illegible]. Une décision du ministère nous [illegible] notre [illegible] de Lemberg [illegible]

— **Tirol.** — Brixen le 22 Février 1850. — Nous sommes encore [illegible] en attendant que le [illegible] nous avons plus de crainte que d'espoir. Son Éminence le Cardinal Schwarzenberg qui était à la tête des députés du clergé à Vienne avait quitté cette ville lorsqu'il ne pouvait point s'accorder avec les [illegible]. Il est retourné. Le [illegible] de demander à l'empereur la confirmation des décisions de leur concile. Dans le cas de refus ils réuniraient un nouveau concile [illegible] pour défendre les droits de l'église dans ses rapports avec l'état; et [illegible] la confirmation à Rome [illegible] séparerait l'église de l'état. — Dans une lettre de Vienne sous la date du 25 mars, le gouvernement a donné [illegible] le Cardinal Archevêque de Salzbourg le titre de prince [illegible] de Hongrie [illegible] Catholiques, le [illegible] au protestantisme. Son Éminence a posé 2 conditions: le consentement du Pape et la confirmation par le gouvernement de toutes les demandes présentées par le concile de Vienne. —

— **Amérique.** — **Nouvelle-Grenade.** Les PP. Gil [illegible] et Fernandez ont fait des merveilles dans la nouvelle Grenade. Les villes entières [illegible] au devant de leurs missionnaires et les accompagnaient au son lugubre des cloches. — **Mission du haut-Canada.** — Extraits d'une lettre du P. Baudry. — Québec le 11 9bre 1849. — .... Il n'y avait encore que 2 ou 3 jours que nous étions sur la mer, lorsqu'elle justifia pour nous son nom de perfide: elle engloutit dans ses flots notre second qui tomba des cordages dans l'abîme; et il ne reparut plus. Ce n'était pas la seule victime que nous devions perdre: une semaine ne s'était pas encore écoulée et déjà le choléra se montrait avec toutes ses horreurs. Un pauvre vieillard succomba le premier, c'était un Allemand. Le P. Durthaller fut appelé, mais c'était trop tard. Le malade était sans connaissance et reçut les Sacrements dans cet état et mourut quelques heures après. Si le P. Durthaller n'eut pas eu presque continuellement le mal de mer il aurait pu faire beaucoup de bien parmi les [illegible] Allemands qui étaient sur notre vaisseau. — Un protestant qui faisait [illegible]

assez de français pour comprendre le P. Larcher, ayant été atteint de la maladie commune, fut visité par ce père, qui lui demanda s'il ne serait pas content de voir un prêtre catholique; il répondit qu'il y avait long-temps qu'il songeait à devenir cath.que Le P. Larcher l'instruisit, le confessa et le baptisa. Il était [illegible] à notre [illegible] New York. Le port de N. York est un des plus beaux du monde. La ville n'offre rien de bien remarquable que sa position charmante; elle n'est séparée de 2 autres villes que par les eaux qui baignent ses murs; mais des bâteaux à vapeur, qui se croisent sans cesse, sont comme autant de ponts qui n'en font qu'une seule cité. Voilà pourquoi l'on élève le chiffre de la population de New York à 500000 âmes, bien que prise isolément elle n'en renferme guère que 350000. Il y a environ ¼ de catholiques. Au jubilé [illegible] 30000 communions. Les Américains qui n'ont point embrassé notre S.te religion n'en ont à proprement parler aucune, bien qu'ils se disent protestants; ils [illegible] une indifférence à peine concevable. Q.t aux édifices, vous en chercheriez en vain qui vaillent la peine d'être visités, si ce n'est l'hôtel de ville. La plupart de [illegible] en briques ou en planches. Les rues sont très larges et bien alignées, mais si mal entretenues qu'en plusieurs endroits on ne peut conduire [illegible] elles sont d'ailleurs remplies de boue. Les voitures encombrent la voie publique. Les habitants de Paris eux-mêmes auraient peine à se figurer le mouvement [illegible] on voit bien que c'est un peuple de commerçants. Pauvres gens! s'ils se donnaient autant de peine pour le ciel, quel beau trône ils y occuperaient un jour! [illegible] le dimanche on ne voit plus cette foule empressée; voitures, bâteaux à vapeur, tout s'arrête, aucun atelier, aucun magasin qui soit ouvert. Le [illegible] juin, nous nous embarquâmes, non pour [illegible] les fureurs de l'Océan, mais pour contempler les bords enchanteurs de l'Hudson. [illegible] une musique [illegible] donna le signal du départ [illegible] steamboat [illegible] on y compte au moins 200 lits; le trajet de N. York à Montréal qui est d'environ 150 lieues ne coûte que de [illegible] à 80 f. Je ne vous parle ni des vastes forêts où la hache commence [illegible] ses 1.ers coups, ni du beau lac Champlain que nous avons traversé dans toute sa longueur. [illegible] nous embrassions nos pères de Montréal. Montréal compte [illegible] Presque toute la classe élevée parle l'anglais; cep.t le français est aussi compris [illegible] à peu d'exceptions près la seule langue en usage dans les campagnes. [illegible] a fait ici q.ques ravages; un bon nombre d'âmes doivent leur salut à ce terrible fléau. Une procession en l'honneur de la S. Vierge a été faite. Jamais je n'ai vu d'hommage [illegible] à notre aimable mère. La statue était placée sur un char magnifiq.t paré, lequel était traîné par des jeunes gens en aube. Les membres les plus honorables du clergé en chape [illegible] ornemens sur lesquels reposait l'image de Marie [illegible] qui [illegible] monde ici vénère à si juste titre suivait immédi.t le char. La multitude était innombrable, et qui pouvait [illegible] ferveur tout le monde priait. Les protestants, dont plusieurs font abjuration surtout à l'art.e de la mort sont au nombre d'environ 12000. Toutes les sectes, et elles sont nombreuses, ont [illegible] temples. Il n'existe que 3 églises catholiq.s mais elles sont spacieuses. Celle des Irlandais, bâtie par [illegible] présente le style du 13.e siècle dans toute sa pureté. [illegible] 2 ou 3 jours, j'allai donner un triduum aux dames du S.C. qui possèdent un bel établiss.t à 3 lieues de M.al dans une île nommée par nos anciens pères qui en étaient seigneurs [illegible] A mon arrivée je reçus l'ordre de partir pour aller prêcher une neuvaine. Les chaleurs étaient excessives, 36° Réaumur. Si la terre que j'ai cultivée pendant ce [illegible] pas fertile, ce ne sera pas faute d'avoir été arrosée d'abondantes sueurs. Entre autres pécheurs que j'ai eu la consolation de voir revenir au bon Dieu, il en est un dont la conversion m'a causé une joie bien vive. Il avait depuis long-temps abandonné le toit paternel et s'était allé aux montagnes rocheuses où il a vu et entendu le P. de Smet. [illegible] ramené depuis q.que temps dans sa paroisse, lui a touché le cœur pend.t la retraite. Là aussi j'ai pu admirer un miracle de la grâce [illegible] notre zèle a parcouru presque tout le diocèse de M.al pour établir la société de tempérance. Presque tous ont renoncé aux boissons enivrantes, et les cas d'ivrognerie sont devenus si rares que je n'en ai rencontré aucun dans les lieux où j'ai exercé mon ministère. Il y a bien des paroisses où il n'y a plus de vin que celui qui est nécess.re pour dire la S.te messe: dans beaucoup d'auberges on ne trouve qu'une petite bière incapable de produire l'ivresse. J'ai descendu le magnifique fleuve S. Laurent jusqu'à Québec. La position de cette ville est tout-à-fait pittoresque. Assise sur un rocher que l'on dirait suspendu au milieu des airs sans base qui le soutienne, elle voit tomber à ses pieds un des plus beaux fleuves du monde. On porte à 45000 le nombre de ses habit.s Les protest.s dont [illegible] pas aussi nombreux qu'à Mont.l La langue angl.e gagne beaucoup; je ne suis guère que la moitié d'un homme parce que je ne connais que le français. A part les protest.s, les hab.s de Q. sont vraiment admirables, il en est peu qui n'accomplissent pas leurs devoirs religieux. Un des curés, dont la paroisse renferme près de 18000 cath.es me disait que, dans une retraite qu'il a fait donner, il eût été très facile de compter ceux qui avaient négligé de répondre à la grâce. On remarque cep.t avec douleur que qq. esprits égarés par nos démagogues et philosophes français et protest.s aussi par les mauvaises passions, parviennent à l'aide de leurs mauvais journaux à diminuer l'empire que la foi exerce ici sur les cœurs. La besogne abonde. 2 congrégations d'hommes en l'hon.r de la S. V. ne nous en donnent pas mal. L'une fondée par nos anciens pères compte environ 300 membres; l'autre en a 600. Les gens les plus distingués s'y font inscrire. Nous avons une belle chapelle. Le dimanche après une prédication d'un quart d'h.e nous y donnons le salut. Il y a toujours foule. Tout le monde nous aime, nous vénère. Oh! qu'il nous sera difficile de soutenir la réputation de sainteté qu'ont laissée nos anciens pères. Le bon archevêque est plein de bonté pour nous [illegible] à notre égard comme une mère; les 2 curés nous témoignent aussi les plus vives sympathies. Je ne pense pas qu'il y ait en France une seule résidence [illegible] humainement parlant. J'espère bien que le bon Dieu ne nous abandonnera pas, et qu'il nous ménagera qq. croix, autrement on serait tenté de coller son cœur à la terre de l'exil, et d'oublier la véritable patrie.

Océanie

Mission de la nouvelle Hollande. – Vous ignorez peut-être l'issue de l'expédition de nos Pères [illegible] entre un grand nombre des Compétiteurs désireux d'étendre enfin les travaux de la Comp.e dans la 5.ème partie du monde. Les 2 Pères [illegible] witter et Maximilien Klinkowstroem n'avaient pas fait un long trajet sur le vaisseau qui les transportait avec la colonie d'Allemands qu'ils reconnurent dans cette espèce d'Arche, non des émigrants catholiques suivant la condition acceptée du R.P. Provincial, mais une bien autre espèce de bêtes, des hérétiques, des rationalistes, athées, 2 familles seulement catholiques. Forcés néanmoins de continuer, nos Pères ne laissent pas que de prêcher, d'exhorter, de tonner même au milieu des tempêtes de l'Océan et des discordes des colons. A peine entrés à Adélaïde le 6 décembre 1848, ceux-ci se dispersent de côté et d'autre et laissent avec sa famille réduite à une extrême misère l'entrepreneur de la colonie, pieux Silésien dont l'unique tort était d'avoir eu plus d'écus que de prévoyance. Quant à nos 2 Pères, dénués aussi de toute ressource, ils s'adressent à l'évêque d'Adélaïde, bon Irlandais, mal environné. Ils doivent se résigner à se séparer. Le P. Kranewitter pénètre dans l'intérieur des terres, suivi de la famille catholique venue d'Europe. Son compagnon reste comme prédicateur des Allemands à Adélaïde où il n'y a pas plus de 20 Allemands Catholiques. Sa demeure pendant le jour, c'est le jardin de l'évêque; exposé à un soleil ardent; pendant la nuit une sorte de [illegible] sans lit ni autres objets nécessaires. – Quelques temps après, une pieuse femme touchée de sa misère lui fit apporter tous les jours l'eau qu'il ne pouvait acheter et dont il est pourtant indispensable de se laver fréquemment dans ce pays, si l'on veut conserver la santé du corps et des yeux en particulier. – Un Prêtre lui prêta aussi une couverture qui le défendit des piqûres des insectes pendant la nuit. Pendant ce temps, il prêchait en Allemand dans cette ville qui n'avait jamais entendu de sermons catholiques dans cette langue. Pour la messe, une fois, il voulut la dire un jour de la semaine; de la part de l'Evêque on vint l'avertir qu'il ne le pouvait. Il suffit, dit on, que vous célébriez les jours de fête. Il dut en conséquence ôter les vêtements sacrés dont il était déjà revêtu. – Afin de remplacer sa chaussure et ses habits déchirés on lui signifia de faire une quête après son sermon. Le P. Klinkowstroem protesta. La quête se fit malgré lui. Et ses auditeurs fidèles à leur menace ne reparurent plus. – Au milieu de tant d'embarras que faire? Point d'argent pour rejoindre le P. Kranewitter qui vivait tant bien que mal et travaillait au milieu d'assez braves gens. Point de conseil auprès de l'évêque ni de qui que ce soit, pas même de confesseur. Celui à qui il s'était adressé une première fois, le pria, après l'avoir entendu, de ne plus revenir. Le Prêtre était le principal auteur des troubles de Calcutta. – Pour tout dire on regardait ces bons Pères comme des espions de Rome et on les traitait en conséquence. Du reste

les efforts d'un nombre suffisant de Prêtres et de Missionnaires, des Passionistes surtout qui depuis [illegible] ont échoué contre la barbarie de ces peuplades inconstantes de même que la [illegible] du gouvernement [illegible] – Ainsi dépourvu d'espoir et de santé le P. Klinkowstræm donne en gage à un Maître du navire anglais [illegible] qu'il lui paierait tout le prix à son arrivée à Londres. Après neuf mois de navigation deçà et delà, il est [illegible] nous a lui-même fait ce récit. – Pour le P. Kranewitter, comme le R. P. Provincial l'a laissé libre de [illegible] qu'il jugerait [illegible] à ne pas revenir. De deux frères inscrits dans le catalogue comme envoyés en Australie [illegible] sance. Sur les 3 navires européens arrivés à Adélaïde les maladies avaient fait de grands ravages [illegible] succombé

– **Asie – Mission de Syrie. – Lettre du P. Abougit. – Collège S. Joseph de Ghazir, Février 1848.** – [illegible] trouvé à lire votre correspondance apostolique. Mettez-vous un instant à notre place & vous devinerez, sans peine l'impression [illegible] ritables de nos FF. d'Europe... Un mot tout d'abord sur notre cher Collège ou si vous l'aimez mieux Séminaire de Ghazir [illegible] du clergé d'Orient, pour vous faire apprécier l'à-propos de cette œuvre, je devrais [illegible] dans l'abaissement de son clergé envisagé dans sa généralité. [illegible] peu instruits qu'étrangers à l'esprit ecclésiastique. [illegible] la formation d'un bon clergé était donc l'entreprise la plus sûre. – S. Joseph ne compte pas encore [illegible] ans d'existence. [illegible] difficiles surtout à cause de la pénurie des livres et de l'insuffisance du personnel enseignant. Imaginez-vous que le collège s'est ouvert avec une seule [illegible], et un seul professeur, qui était aussi surveillant perpétuel, préfet des classes, [illegible] de l'excellent P. Sinagra. Je suis arrivé à Ghazir le 2 août 1845. [illegible] collège. Il [illegible] naire qu'ils possèdent à peu de distance de Ghazir. Le P. Sinagra occupe ce poste depuis plus d'une année et grâce à Dieu [illegible] à ses élèves mais encore aux Maronites des environs. Nous avons été ici jusqu'à 4 Jésuites. [illegible] P. Cady. Les 4 Pères professent. Le R. P. Canuti notre recteur enseigne la [illegible] le latin. Le P. Scaramucci, Romain, vénérable vieillard de 63 ans, [illegible] plus avancés et un petit cours d'italien aux plus jeunes. Le P. Monier Avignonnais, est professeur [illegible]. Votre Serviteur très-humble est professeur général de latin pour tous les élèves [illegible] vous dire que ma classe est complexe, quoique je n'aie que 16 élèves. J'ai trois classes [illegible] obligé d'enseigner le latin au moyen de l'italien, autre embarras qui n'est pas moindre [illegible] enseigner en français à plus de la moitié .... En dépit de ces obstacles la plupart grâce à Dieu font d'assez rapides progrès [illegible] de latin sont devenus les bons quatrièmes ou de médiocres 3es. Les succès sont dus plutôt à leur application [illegible] ont plus besoin du frein que de l'aiguillon; aussi augurons-nous favorablement [illegible] d'une protection visible de Marie et de S. Joseph. – La mission que nous avons ouverte à Ghazir le beau jour de la fête [illegible] assidûment les fidèles des deux sexes, a déjà produit des fruits solides et précieux. [illegible] Dieu nous donne un missionnaire, exclusivement missionnaire, suffisamment maître de la langue [illegible] oratoire et en deux ans [illegible] sons auront changé de face. Hélas, jusqu'ici cette mission n'a pu [illegible] enseignement et occupés du collège. 3 sur 4 prêchent à tour de rôle les dimanches [illegible] Monier et moi enseignons publiquement le catéchisme l'un aux garçons, l'autre aux petites et [illegible] les confessions des fidèles. Dieu merci, toutes ces œuvres jointes aux visites des malades [illegible] dans le concours toujours croissant qu'attirent nos cérémonies religieuses et surtout [illegible] Un mot encore sur les ordres religieux. Ils sont tombés dans un avilissement peut-être plus [illegible] circonstances nous aient forcés à fermer notre Collège à ces pauvres religieux [illegible] de trois ordres différents; l'un d'eux promettait beaucoup, c'était un génie qui fécondé par une bonne éducation [illegible] des fruits très-abondants. Mais au commencement de la dernière année scolastique, le manque de ressources [illegible] par élèves, les Supérieurs de leurs ordres ont refusés et se sont montrés sourds à toutes les instances [illegible]. Un autre essai d'un autre genre avait été fait il y a quelque temps par le P. Planchet sur la demande de Mgr. le Délégué [illegible] au Couvent de Thamiche où les électeurs de l'ordre principale (les Antoniens – libanais – [illegible]) se trouvaient réunis. [illegible] retraite – mais l'esprit d'intrigue [illegible] suffirait à lui seul pour [illegible] triste esquisse un trait moins sombre; c'est que dans nos rapports avec ces religieux [illegible] d'estime et de égards pour nous. Ils nous accueillent toujours volontiers dans leurs couvents; l'hospitalité [illegible] caractéristique de tous les monastères d'Orient.

Je finis par un mot sur l'échec que viennent d'essuyer Messieurs les Biblistes [illegible] d'où ils ont été chassés eux leurs femmes et leurs enfants ni plus ni moins qu'à coups de pierres. [illegible] un instant les soutenir, mais l'affaire ayant été portée devant le Pacha de Beyrouth, les Maronites ont fait bonne contenance [illegible] Messieurs les chassés. On s'est abstenu de prononcer sur le fond de la cause.

Le grand-prince du Liban dans l'intérêt de la paix, a consenti à payer à ces Messieurs de 1000 à 1500 piastres comme indemnité de leurs frais de voyages; mais en même temps il a déclaré [illegible] comme responsable des avanies que les biblistes et tous les gens de même farine pourraient [illegible] populations soumises à son autorité. –

Je communique à nos élèves de Ghazir vos correspondances [illegible]. Ils y prennent un grand intérêt. Assurez tous ceux qui concourent de façon [illegible] à la rédaction de la correspondance, de notre sincère et vive gratitude.

— Mission de la Chine — Lettre du P. Le Maître à Mgr l'évêque du Mans. — presqu'île de Hai-men le 1er 9bre 1849

Votre bonne lettre du 31 mai est venue me trouver à 40 lieues environ au nord de Chang-hai. Je finissais une mission de 15 jours dans une partie de la presqu'île, qui depuis 4 ans a perdu chaque année ses deux récoltes sous les eaux. Dans ce nouveau pays du Hai-men nous avons environ 5000 Chrétiens, et le nombre va toujours en augmentant. Seulement je ne pense pas arriver cette année à baptiser autant de payens que la misère emportera de vieux Chrétiens; j'espère cependant, qu'à la fin de 1849 les chiffres des baptêmes dépassera la vingtaine pour l'année suivante je compte sur un plus grand nombre. Trai des catéchumènes, qui promettent bien, surtout dans le nord, où je me suis avancé à 5 ou 6 lieues de ma dernière Chrétienté; il y avait là depuis long-temps une pauvre famille chrétienne perdue au milieu des payens: un bon vieillard de cette famille avait gagné l'estime de ses voisins. Le P. Werner mon prédécesseur à Hai-men alla le premier visiter cette famille. Bon nombre de payens vinrent le voir et parurent écouter avec plaisir la parole de Dieu. Je suis allé les voir à mon tour, il y a deux mois, j'ai trouvé 3. hommes bien préparés au Baptême. Je leur ai accordé la grâce qu'ils demandaient avec instance, j'ai ensuite reçu et interrogé ceux qui se sont présentés pour le catéchuménat. De ce 1er voyage, j'en ai enrôlé une 40taine, dont plusieurs sont des hommes capables et assez influens dans le pays. Cependant une famille riche et la plus redoutée de tout le pays, avait dit hautement qu'elle s'emparerait de l'Européen quand il viendrait voir les Chrétiens. Elle m'en voulait surtout, parceque je baptisai un de ses membres, jeune homme plein de talens et donnant de grandes espérances. On ne m'avertit de la résolution de cette famille que quand je fus sur les lieux; je me recommandai à Dieu, et crus qu'il fallait faire bonne contenance, mais je défendis aux Chrétiens de se battre, ni d'essayer de me défendre, si l'on venait pour me prendre, et je grondai un catéchumène qui avait apporté un coutelas, dans l'intention de s'en servir si quelqu'un mettait la main sur moi. Le 1er jour tout se passa fort bien, je confessai les membres de la famille chrétienne, et instruisis quelques payens. Le soir, comme je venais de souper, j'entendis un peu de bruit dans la cour, je regarde par la fenêtre et vois une 40ne d'individus, qui entraient. c'étaient les domestiques de cette famille riche conduits par 2 jeunes bacheliers militaires de la même famille. Je leur crie: entrez, entrez, que nous parlions. Aussitôt ma chambre est pleine, et la moitié de la troupe était encore dehors. — La chambre est trop petite, leur dis-je, venez dans la chapelle que nous nous voyons à l'aise, et que nous parlions. — Je vais aussitôt m'asseoir au milieu de la chapelle, et me mets à parler à tout ce monde comme à des gens qui sont venus avec la meilleure intention. Les 2 bacheliers écoutent et interrogent, tous les autres gardent le silence. Nous causâmes de la Chine et de l'europe, de la terre et du ciel, de tout ce que nous savions, et encore d'autres choses, je n'avais jamais été plus à mon aise pour m'expliquer. Enfin les 2 jeunes gens me remercièrent, firent retirer leurs gens et se retirèrent eux-mêmes avec politesse. Quelques uns disaient dans la cour: il n'y a pas moyen de prendre cet Européen, il ne dit que de bonnes paroles. — Lorsqu'ils furent partis, les chrétiens vinrent tout tremblants me dire: Père ils vont revenir cette nuit vous prendre, car ils ont dit dans tout le pays, qu'ils voulaient s'emparer de vous. Je répondis aux chrétiens: Soyez tranquilles, je me charge de tout: seulement, s'ils reviennent, avertissez-moi, et n'essayez pas de les repousser. La nuit je dormis sans que personne vînt me réveiller. Le lendemain au soir, un des bacheliers amena deux de ses amis, non plus pour me prendre, mais pour me voir. Le jour suivant je dis: il faut aller rendre la visite. Tout le monde recula de peur. Je me mets en route et trois braves se hazardent à m'accompagner. Nous rencontrons en route des bandes de travailleurs qui nous demandent selon la coutume chinoise: où allez-vous? — Je vais là me promener chez la famille Tsam — Ils me regardent tous avec de grands yeux en disant: ils voulaient hier le prendre, et le voilà aujourd'hui, qui va se promener chez eux. Cependant nous arrivons devant la maison; c'est une vaste enceinte tout entourée de larges fossés et formant un véritable bourg. Nous nous rendîmes à l'école où un vieux bachelier instruit les jeunes bacheliers. Nous nous présentâmes et fûmes reçus avec politesse: tous les chefs de la famille vinrent dans la salle, et nous parlâmes de suite de la religion. La conversation fut animée: mon catéchiste qui est un jeune converti, avait étudié toutes les superstitions, il les réfuta d'une manière triomphante. Tous dirent que nous avions la vérité; le vieux bachelier dit, que nous faisions bien de croire en Dieu, mais que pour lui il voulait garder sa routine; les jeunes gens dirent qu'ils voulaient étudier la religion Chrétienne pour se décider; et la nuit approchant, nous nous retirâmes accablés des politesses chinoises. S'il n'y a pas de conversions dans cette famille, il sera du moins difficile que désormais elle s'oppose à la conversion des autres, et c'était pour nous une chose à redouter, si Dieu ne nous avait aidés d'une manière spéciale. Nous continuons toujours à baptiser et à faire baptiser bon nombre de petits payens: j'espère pour ma part en avoir un mille au bout de l'année, sans compter ceux que baptiseront des chrétiens envoyés à cette intention dans les villes où il n'y a pas de chrétiens. — Croiriez-vous que malgré l'affreuse pauvreté des chrétiens chez lesquels je viens de faire mission, ils recueillent et entreprennent de nourrir tous les enfans payens qu'ils peuvent rencontrer. Si j'avais quelque chose à donner en aumône, ce serait bien là l'occasion de distribuer largement: mais je n'ai que quelques piastres de l'oeuvre de la Ste enfance, et je donne avec parcimonie, afin de pouvoir donner à un plus grand nombre. Dieu daigne récompenser au centuple ceux qui nous aident à sauver ces pauvres abandonnés. — Je viens de recevoir une lettre de M. Berneux. Il est rentré à Leaotong. Ceux qui l'avaient tracassé sont aux fers, mais d'autres lui en veulent et il est obligé de prendre des précautions pour ne pas tomber entre leurs mains. Le P. Plet est arrivé à Chang-hai depuis 15. jours. Mes 5000 Chrétiens de Hai-men sont partagés en 30 petites Chrétientés ou paroisses; les Chapelles sont presque toutes faites de paille et de roseaux, la plus belle sans contredit a été bâtie l'année dernière avec 1000 fr que m'envoya Mr Du Bois. Plus de mille personnes peuvent y assister à la messe.

Extrait d'une lettre du P. Vuillaume Li-Ka-Wé près Xang-Hai 28 Nov. 1849. — C'est à Hong-Kong, le jour même de notre arrivée dans cette île Anglo-Chinoise, 11 Août 1849, que j'ai reçu votre bonne lettre; nous l'apportions, sans le savoir, sur le bâteau à vapeur qui nous amenait. Dieu vous rende au centuple la joie dont elle m'a comblé le cœur! Il me sera bien doux, je vous assure, de continuer avec vous cette toute fraternelle correspondance. N'eussions-nous d'autre but que d'entretenir ainsi le feu divin de la charité, ce serait beaucoup, à mon avis; c'est d'ailleurs l'esprit et la coutume de nos anciens. Sans doute non diligamus verbo neque linguâ, sed in opere et veritate: mais échanger la parole à de si grandes distances équivaut incontestablement à ce que St. Ignace appelle exhibitio operis. Recevez donc cette lettre comme un témoignage d'une bonne volonté. Nous restâmes dans la susdite île près de 3 semaines à attendre le départ d'un vaisseau qui voulût nous prendre; nous logions chez le R. P. Antonio Feliciano, franciscain, procureur de la Propagande. C'est un des hommes les plus amis de la Cie dans ces parages, où nous avons, comme partout, nos ennemis. Il nous montrait un jour, tout à fait sur le port, une maison qu'il fait actuellement couvrir, et qu'il destine, nous disait-il en riant, à devenir la procure de notre mission; ce qui n'est peut-être pas un rêve. Quoiqu'il en soit c'est Mgr. Forcade qui se trouve être actuellement administrateur en titre de Hong-Kong et de quelques îlots environnants, il appartient comme vous savez à la congrégation des Missions Etrangères. Ces MM. étaient alors une quinzaine à leur procure chez Mr Libois, la plupart nouvellement arrivés, et attendant l'hiver pour se rendre dans leurs missions respectives. Ils ont été très bons pour nous. Ils venaient nous chercher presque tous les soirs et nous conduire en promenade. Le premier que vit le P. Hélot est un ancien condisciple de Fribourg. Vous avez lu dans une des premières lettres du R. P. Gotteland (autographiées) l'expédition que fit autrefois Monsgr. Forcade avec deux compagnons aux îles Leou-Tcheou dépendantes du Japon, expédition qui lui valut je crois, l'Episcopat et le titre de Préfet-Apost. de cette contrée si chère, dans tous les sens, à la Cie; eh bien, qu'en résulta-t-il me demandez-vous? Mon bien cher Père, je le tiens de la bouche même de Mr Leturdu, un des deux compagnons de Monsgr. Forcade, (l'autre est mort dans l'île). Ces insulaires du reste ne sont pas plus Japonais qu'autre chose, c'est un peuple conquis; mais on n'a pu faire une seule conversion, vu que la police du gouvernement s'y oppose. Il paraît que les grands et tous ceux qui gagnent à maintenir les basses classes dans la dégradation païenne, ou dans la plus abjecte servitude, ce qui revient au même, sont le principal obstacle à surmonter. Et cependant à Singapour chez le consul de France j'avais entendu dire sérieusement à un certain capitaine de navire qui se croit peut-être républicain pur, que les Japonais sont libres, riches, heureux; que le gouvernement est admirable, qu'il se gardera bien d'introduire la religion parceque c'est une semence de divisions.... La chrétienté de Victoria se compose en grande partie des soldats irlandais et autres Européens. Là les Chinois se convertissent peu; ils sont plus de 20 mille, mais c'est le très petit nombre d'entre eux, m'affirmait quelqu'un, qui n'a pas mérité dix fois au moins la corde ou les galères: La fondation de Victoria, sous ce rapport, ne ressemble pas mal à celle de Rome. Les Anglais en ont fait l'entrepôt de leur commerce d'opium: Nous avons visité un magnifique trois-ponts chargé de dollars et puis de cette marchandise; il est en station dans le port, uniquement pour cela. Que de ruines s'opèrent avec tous ces monceaux d'or et d'argent du trafic Anglais. Quelles charges sur ces âmes! Pendant que nous étions là nous apprîmes un événement qui sera peut-être l'occasion d'une guerre: c'est l'assassinat du gouverneur Portugais de Macao, Mr d'Amaral; le Mandarin, gouverneur de Canton avait mis sa tête à prix. Nous quittâmes Hong-Kong la veille de la Nativité sur un navire Marchand la Countess of Seafield......

Le P. Hélot pansait à la fois et le second qui avait des plaies à la jambe et le premier des matelots qui en avait à la main et le dernier boy ou mousse qui s'était contusionné l'épine dorsale en tombant, et deux ou trois autres individus, avec le même onguent; et les effets, montraient que c'était un véritable panacée. Quand le temps nous laissait un peu tranquilles nous ne manquions pas d'offrir le St. Sacrifice, comme nous avions toujours fait, excepté sur la Méditerranée. Un bon matelot flamand le seul catholique avec nous, que porta la Countess of Seafield se faisait un grand bonheur d'y assister; il dérobait ce temps à son sommeil. Nous demeurâmes trois jours à tenter l'embouchure de l'Yang-tse-Kiang où nous devions entrer dans le Wou-Song. C'est sur ce dernier fleuve à sept ou huit lieues de la mer qu'on trouve enfin Chang-Hai.

Dieu soit béni! Nous y descendîmes le premier octobre pleins de santé, le cœur bien content. Personne ne vint nous chercher; nos pères savaient que nous étions en route, mais notre vaisseau n'avait point été signalé d'avance. Le drapeau français que nous vîmes arboré sur le rivage nous tira de peine en nous indiquant l'habitation de notre consul. L'excellent Mr de Montigny nous fit l'accueil je ne dirai pas le plus poli, c'est trop peu, mais bien le plus cordial et le plus fraternel. La maison qu'il occupe appartient, comme on parle ici, à la religion. Il se loue beaucoup des missionnaires, qui de leur côté n'ont qu'à le remercier de sa générosité à leur rendre tous les bons offices qui sont en son pouvoir. De chez le Consul nous allâmes chez Monseigneur en chaises à porteurs. Nous n'avons point actuellement de résidence commune à Chang-Hai — mais à deux lieues de là à Zi-Ka-Wé. Pauvre Zi-Ka-Wé! C'est presqu'uniquement une ambulance de malades. Les 8/10 de la population qui nous environne ne peuvent se tenir debout: ajoutez qu'on nous promet la famine: le riz, le coton qui font la richesse de cette contrée du Kiang-nan ont manqué par les trop grandes pluies, et après la famine, viendra sans doute, selon les lois ordinaires la peste. En attendant je vais commencer à monter à l'assaut de cette effrayante langue chinoise; plus effrayante pourtant de loin que de près. Labor improbus omnia vincit ou plutôt omnia possum in eo qui me confortat. Dans notre status domus cinq sont désignés comme étudiants de Chinois les PP. Gotteland, Lorigueт, Hélot, Plet & votre serviteur. Cette lettre partira peut-être avec les PP. Bucher & Plet qui retournent en Europe à pour cause de santé. Durant les 6 dernières semaines j'ai beaucoup acquis en fait d'habitudes du pays; quatre reprises de cette fièvre qu'on appelle fièvre de rizière m'ont mis au courant de cette maladie commune. Adieu les Chinois pendant les jours d'accès. Mais V. R. veut mieux dompter les natures françaises en ce qu'elles ont de trop vif —

et le trop impétueux pour le peuple du Tien nam. Et mais le souffrir, dans l'ordre surnaturel ne vaut-il pas mieux que l'agir? Quelques Missionaires échappent à la fréquence de la maladie: c'est pour tomber plus dangereusement un jour ou l'autre. Quoiqu'il en soit, ce doit être un sujet non de se quereller avec Dieu, mais de le bénir, de voir cette maison d'argile ou s'affaisser insensiblement sur elle-même, ou s'écrouler tout d'un coup; pourvu que dum sumus in corpore peregrinamur a Domino semper. Savez-vous pourquoi je fais résonner cette corde à vos oreilles? Le voici: c'est le devoir d'un ami de communiquer des pensées qui lui viennent presque à tous les instants libres, ce sont les plus intimes. (Pardonnez mes oublis, je viens d'avoir un petit accès.) C'est trop parler de moi cependant. Allons P. Caffin! dites que vous avez souffert avec votre habituelle gaîté une fièvre maligne, dont vous n'êtes pas encore bien remis; vous P. Languillat, que vous avez grand besoin de reprendre les forces débilitées par huit jours de grandes douleurs et qui servaient si bien votre zèle apostolique; vous R. P. Supérieur (P. Poissemeux) que vous devez porter, avec une santé souvent attaquée, le double fardeau des sollicitudes domestiques et des tracas extérieurs, si j'invoquais ainsi les PP. Loriquet, Gonnet, Fornier, Brouillon, Roze etc vous parleraient dans le même sens. Vous n'attendez sans doute pas de moi mon bien cher Père, que je vous donne maintenant des nouvelles de nos chrétientés; à chacun le sien, tant que je ne serai point missionre, je m'abstiendrai de faucher dans le pré d'autrui. On m'a transformé en professeur de dogme; nous avons 6 scholastiques; le f. Nicolas Massa, coadj. depuis 18 ans, a reçu de N. R. P. G. l'ordre de commencer sa théologie. Vous voyez que nous sommes obligés ici de courir plusieurs lièvres à la fois, et des lièvres dont un seul est assez difficile à prendre. Outre cela le gd travail consiste à se refondre dans un nouveau moule, sous peine d'être, au lieu d'un instrument, un obstacle entre les mains de Dieu. Tout a été dit sous mille formes sur ce sujet, mais il faut rester sur ces lieux mêmes pour en avoir l'intelligence; il faut vivre avec les Chinois comme l'un d'eux. Le cœur, mon b. cher père, vous suggère-t-il d'éprouver la chose par vous-même? Ah! que je le voudrais pour cette mission! Nous avons reçu par l'ami de la religion les nouvelles gales les plus intéressantes; qt à la Cie presque rien, et pour nous, avec ce qui regarde le Souv. pontife, le père commun, notre mère est bien ce qui nous occupe davantage; vous ne pourrez me donner trop de détails, quand vous aurez la bonté de me répondre. Lorsque je serai en mesure de vous rendre la pareille en monnaie de ce pays, je le ferai.

Lettre du P. Lemaître. Presqu'île de Haymen, 1er 9bre 1849. La plupart de nos Xtiens au milieu des malheurs d'une inondation effroyable, sont dans une résignation qui me confond. La gde consolation dans une des parties les plus désolées, c'est que les gdes vagues de l'année dernière n'ont pas renversé notre belle chapelle. Les Xens des environs viennent volontiers y assister à la messe, de 1, 2 et même 3 lieues de distance. 1000 personnes peuvent y être à l'abri du soleil et de la pluie, et, s'il fait beau, plus de 2000 autres, se tenant devant la chapelle, pourraient voir le prêtre à l'autel. Les Xens qui dans l'inondation ont perdu tout ce qu'ils possédaient, paraissent oublier qu'ils n'ont ni habits pour se couvrir, ni rien pour apaiser leur faim, et ne pensent qu'aux objets de religion qu'ils ne retrouvent plus. Une bonne vieille me disait il y a 2 jours: Père, j'ai perdu dans l'inondation un crucifix indulgencié, que j'avais gagné en baptisant et nourrissant 5 enfants payens; impossible de le retrouver; que faire? Baptise de nouveau 5 enfants payens, et je te donnerai un autre crucifix. Elle s'en alla contente, comme si je lui avais rendu tout ce qu'elle a perdu. La misère est partout à son comble; déjà qq. Xens sont morts de faim avant que j'aie pu les secourir et pour le corps et pour l'âme. Cet hiver il en mourra certaint un gd nombre; c'est une raison pour moi de faire mission de tous côtés, afin que tous soient bien préparés à la mort.

6. S. Galicie. Le gouvernement a rendu à nos Pères les biens dépendants des collèges de Tarnopol et de Neu-Sandec. L'archevêque de Lemberg commence à employer nos Pères dans son diocèse, et on espère qu'il leur confiera des paroisses à administrer. Par suite de certaines intrigues particulières nos pères âgés, qui demeuraient au Vieux-Village, (Starawieś) ont dû quitter la maison de l'ancien noviciat, et ils se sont établis dans une petite maison voisine de l'église. Celui de nos pères qui est resté en Australie, avec 2 frères coadjrs a commencé à donner des missions avec succès à Adélaïde.

Qq. détails sur la mort du P. Hubner, de la province de Suisse, décédé en Amérique. Tombé malade le 26 Août (1849) il fut reçu à l'hôpital des Sœurs de la charité; les médecins déclarèrent que la maladie serait de peu de durée; il voulut cept faire une confession de toute sa vie, puis il demanda instamment au P. Anderledi le sacrement de l'extr. onction et le S. viatique. "Il me conjurait, dit ce Père, de ne pas différer, jusqu'à ce qu'il eût perdu l'usage de ses sens, et de ne pas m'éloigner de son lit. Le 8 7bre il me pria de ne lui parler que de Dieu, de la S. V. et des anges, de faire avec lui des actes de contrition, d'amour de Dieu et surtout d'humilité: car ce que j'ai, disait-il, ne vient pas de moi, mais des mérites de J. C.; et quand, avant l'absolution gale, je lui demandai s'il avait fait son acte de contrition, il répondit: Je le fais continuellt depuis le commencement de ma maladie; aidez moi cept, mon bien cher père. Le lendemain, la maladie s'aggravait, et voyant la sollicitude des médecins et des sœurs de la charité, il leur dit: Pourquoi cette inquiétude? Soyez bien persuadés que je ne désire rien tant que de sortir de cette vie; lorsque nous fûmes seuls, il me dit: que je suis malheureux! J'ai toujours demandé à Dieu de mourir dans une forêt, abandonné de tous les hommes, et maintenant je meurs entouré de toute sorte de soins. Il était oppressé par une chaleur extrême, cept le médecin voulait qu'il fût bien couvert, mais lorsque par oubli il mettait ses mains hors du lit, et que je lui rappelais l'ordre du médecin, il me répondait: Oui, mon père, c'est la règle; il m'avoua que la chaleur lui était contraire, et qu'il ne croyait pas les moyens employés convenables à sa maladie, mais il se hâtait d'ajouter d'un air joyeux: je me soumets volontiers à la règle. Le même jour il reçut l'ext. onction avec la plus gde piété, répondant à toutes les prières, et demandant pardon à tous ceux qui étaient présens du scandale qu'il pouvait leur avoir donné. Tout le monde fondait en larmes; toute la nuit, il souffrit cruellt de la tête; vers 3 h. ½ il demanda le S. viatique; il était temps, car le plus souvent, après l'avoir reçu, il était privé de ses sens; il ne comprenait mes paroles que lorsque je l'entretenais de piété, et il me demandait souvent des oraisons jaculatoires. L'agonie commença à 10 avant midi; je lui appliquai l'indulgence plénière; revenu aussitôt à lui, il me reconnut; j'en profitai pour lui demander pardon du peu de ménagements que j'avais peut-être usé à son égard: Que faites-vous? me dit-il; vous êtes mon père et mon unique consolation. Comme nous nous tenions étroitement embrassés en versant des larmes, il continua ainsi: Non, mon t. cher père, non, vous ne me demanderez plus pardon; à midi ½ vint une 2de agonie. Ceux qui étaient présens disaient: c'est fini; je commençai donc la recommon de l'âme. Revenu à lui, à notre gd étonnement, il demanda: qui était là? Je lui répondis en lui montrant un crucifix: Jésus et les anges étaient avec vous. Il ajouta: mais ce n'était pas ainsi en croix qu'il s'est présenté à moi; oh! qu'elle est douce sa présence! Vers 3 hres il tomba ds une 3e agonie. Il se précipite hors de son lit, puis tenant les yeux fixés sur un point, il s'écrie: voilà que jous fuit. Je récitai 2 fois la recomm.on de l'âme, mais il semblait qu'il ne pouvait point mourir avant l'arrivée du P. Brunner, qui vint vers 6 h. du soir; 10 minutes après le malade rendait paisiblement son âme à Dieu. Né de parens hérétiques, et médecin avant sa conversion, le P. Hubner s'était senti porté au cathol.me en voyant les cathques mourir avec un visage plus tranquille et plus joyeux que les protestants, et remplis d'une espérance plus vive. Tout le Valais s'est ressenti de son zèle; il eut une gde part à la victoire remportée par les cathques sur les troupes fédérales ds le canton du Tésin; il avait conduit lui même les soldats, et les avait animés par l'espérance certaine du triomphe. Après le combat, il se dévoua au salut des blessés, et le duc de Schwartzenberg disait qu'il n'avait jamais vu un meilleur général, un médecin et un prêtre plus habile.

N. B. Plusieurs pères nous ont fait connaître le bien que produit cette correspondce, et le bonhr qu'elle leur procure; nous prions donc les nôtres de nous communiquer toutes les nouvelles qui peuvent édifier, ce sera à la fois une œuvre de charité et de zèle. On ne s'étonnera pas de rencontrer qq. fautes; des frères initiés depuis peu à la langue française ont voulu prêter leur concours.

P.S. Au moment où nous terminons cette correspondance, nous recevons les lettres suivantes :

Lettre du P. Max. Klinkowstræm, Ostenfelde près de Warendorf en Westphalie, 29 janvier 1850. Depuis le 16 9bre jusques aujourd'hui je n'ai été chez moi que 2 jours; le reste du temps j'ai donné continuellt des missions; à présent je sais bien pourquoi le bon Dieu m'a rappelé de l'Australie. Deo gratias! Le 18 9bre j'ai commencé notre première mission dans la ville de Frankenhorst près de Münster. La grande église pouvait à peine contenir le monde. 21 Confesseurs étaient continuellement occupés. Le sermon sur les occasions prochaines du péché eut le meilleur résultat. Beaucoup de mauvais livres nous furent rendus ou brulés. Les habitants de Frankenhorst montrèrent leur persévérance dans le bien en suivant les exercices des autres missions partout où cela leur fut possible. Ils ont voulu nous témoigner leur reconnaissance en nous pourvoyant abondamment de linge &c. Le 26. 9bre nous retournâmes chez nous. Le 1er Xbre nous nous rendions à la commune de West-kirchen où la mission devait commencer le lendemain, pour se terminer le 10. Ici nous fûmes reçus à coups de canon et au son des cloches. À notre départ on nous a fait les mêmes honneurs d'une manière encore plus solennelle. Ici aussi la grâce a merveilleusement agi pendant ces jours de bénédiction. Le 15 Xbre de grand matin nous nous transportâmes à Hortmar. Tout le monde nous avait représenté cette commune comme difficile; mais Dieu sait convertir les pierres en enfants d'Abraham. Nous ne devions donc pas désespérer. Aussi le bon Dieu a-t-il béni nos travaux d'une manière admirable. Des inimitiés déjà anciennes furent déposées publiquement. Des pécheurs publics qui depuis 20 ans n'avaient pas vu l'église se sont confessés. L'enceinte de la grande église était trop étroite. Malgré le froid le plus perçant la large rue qui passe devant l'église, était pleine de monde. Pour pénétrer dans l'église et monter en chaire nous dûmes entrer au moyen d'une échelle par la fenêtre de la Sacristie; car il était absolument impossible d'y parvenir par la porte. Le 25 au soir nous terminâmes la mission avec le plus heureux succès. De retour au presbytère nous y trouvâmes à notre grand étonnement le P. Devis. Il me mena à une autre mission, commencée ce jour-là même à Marl par le P. Joseph Klinkowstroem, mon frère et le P. Behrens. Il leur eût été impossible de la continuer à eux seuls. Il fallait donc travailler sans relâche, malgré mon épuisement. La mission de Marl dura jusqu'au 1er Janvier. Les commencements furent difficiles; mais à partir du 5e jour Dieu a répandu sur nos travaux les plus abondantes bénédictions. Cette mission à peine terminée, il fallait entreprendre une seconde à Loeringen, à 18 lieues d'Oldenbourg. Le voyage était considérable et les chemins très mauvais. Le P. Burgstahler ne voulait pas me permettre de partir, j'avais bien besoin de repos; nous partîmes cependant, le P. Behrens, le P. Joseph et moi; je n'ai jamais prêché dans une église plus grande que celle-ci; c'était la 1re fois que nous en trouvions une qui fût suffisante. Les protestants assistèrent aux sermons; plusieurs semblaient résolus à se faire catholiques. Un article non moins insensé qu'injurieux, publié dans l'Observateur d'Oldenb. excita une indignation gle, et le juge, quoique protestant, a pris des mesures pour poursuivre le calomniateur. Les démocrates ont été humiliés; un d'eux qui avait déclaré qu'il tiendrait des danses pendant toute la mission, dès le 3e jour était aux pieds du confesseur. Un prêtre, le plus influent de la ville, prévenu contre les missions, suivit les exercices, et le 2e jour il était tellement ravi qu'à un dîner il porta ce toast: Si le roi de Prusse dit que les soldats seuls peuvent nous défendre des démocrates, moi je dis que les Jésuites seuls en sont capables, et que seuls ils peuvent rétablir l'ordre troublé. Ils n'instruisent pas seulement la jeunesse et le peuple, mais ils nous apprennent aussi à nous vieux prêtres, comment nous devons travailler dans notre ministère. C'est pourquoi vivent les Jésuites! et 25 prêtres qui étaient réunis donnèrent leur assentiment. J'ai entendu dire à plusieurs prêtres: nous nous efforçons de bien prêcher, mais cela ne sert à rien, et ne plaît à personne: les Jésuites prêchent simplement et leurs sermons produisent beaucoup de fruit, et plaisent à tout le monde. Nous eûmes beaucoup de peine à empêcher le peuple de nous donner une sérénade aux flambeaux et nous dûmes recevoir une députation qui venait nous exprimer la reconnaissance génle. Dieu bénira de si bonnes dispositions. Nous visitâmes à Osnabruck Mgr l'évêque qui nous reçut de la manière la plus amicale, puis j'allai commencer une mission à Oelde. Je devais faire le sermon sur la réconciliation des ennemis; il y a bien long-temps, ce me semble, que je n'ai pas eu peur en chaire, mais cette fois je tremblais: car la division régnait entre la plupart des habitants, et la haine pour les employés était telle qu'un bon nombre de ces derniers ne pouvaient plus rien acheter en ville et que les malades eux-mêmes ne pouvaient pas obtenir ce qui leur était nécessaire. Mais, grâces à Dieu, les cœurs furent touchés, et le lendemain bien des ennemis vinrent nous trouver nous serrant les mains, et nous déclarant qu'ils étaient réconciliés. Quelle n'était pas la joie dans toute la ville! À notre départ la ville entière accourut devant le presbytère; malgré le vent et la neige, des messieurs et des dames des 1res familles accompagnèrent notre voiture jusques hors de la ville et plusieurs personnes nous firent cortège jusqu'à Ostenfelde à la distance d'une lieue. C'était ma 8e mission, depuis que je suis en Westphalie; du 16 9bre au 29 janvier je n'ai pas prêché moins de 85 fois; grâce à Dieu, je me porte mieux et suis plus gai que jamais. Jusqu'à présent 34 missions ont été demandées; l'évêque les aime beaucoup. Il n'y a aucun doute que le bon Dieu n'ait des desseins particuliers sur la Cie en Allemagne; n'est-il pas remarquable que, chassés de l'Allemagne du Sud, nous ayons trouvé des cœurs si bien préparés dans le Nord, où les protestants sont cependant bien plus nombreux.

= Forli (états de l'Eglise), 26 mars 1850. Nos Pères ont donné une mission dans l'église de notre collège, à la suite de laquelle plus de 1000 personnes ont communié; maintenant on donne les exercices aux nobles et aux employés. Le nombre de nos élèves augmente de jour en jour; tout ici prend une excellente tournure. Il paraîtra bientôt à Naples un journal dirigé par les PP. Curci, Taparelli, etc. – Des lettres de Rome annoncent que le carême a été prêché avec succès par nos pères dans les églises du Jésus et de S. Louis des français. Le P. Ferrand, un des pères envoyés à Rome, sur le désir exprimé par le souverain pontife pour s'occuper des soldats français, a obtenu à Pâques une nombreuse communion générale.

Extrait d'une lettre d'un officier de marine. Brest, 17 mars 1850. Le court passage de la Cie à Brest a été pour moi plein de charmes, et je ne passe jamais devant la porte du Gesù de cette ville sans me rappeler ces bonnes causeries qui nourrissent l'âme. Je ne sais si vous avez reçu qq. nouvelles des suites de vos travaux au bagne. Après la mauvaise volonté qui vous avait avant accueillis, et le refus exprimé de croire à une amélioration possible chez ces pauvres condés, on devait bien s'attendre à ce qu'on ferait sonner bien haut les chûtes probables; la chose n'a pas manqué; on m'a raconté que peu de jours après la mission 2 des forçats qui avaient approché des sacrements avaient reçu la bastonnade pour crime de sodomie; dans ces derniers temps on a fait courir le bruit que les chapelets, médailles, livres avaient été joués entre eux, et vendus en bloc; ce dernier fait, sans me rien prouver en faveur de l'opinion émise, m'affectait; je voulus m'en assurer, et j'eus la certitude qu'on avait fort légèrement généralisé une faute partielle. Ces bonnes gens ne veulent pas comprendre (et malheureust bien des cathques aveceux) qu'une seule âme conservée 24 hres en état de grâce est un bienfait qui suffirait à payer toutes vos peines. Le ministre protestant a fait succéder ses prêches à vos instructions; le minre de la marine l'avait autorisé à évangéliser ses coreligionres seulement. Vous avez eu un digne successeur dans le prédicateur qui est venu nous prêcher le carême; il n'est pas un Pe éloquent, mais mieux que cela, un apôtre plein d'une audace extrême, un vrai soldat du Xt. En arrivant, M. Béhuré déclara que 3 sermons à S. Louis ne lui suffisaient pas, et qu'il entendait donner 2 retraites, la 1re pour les ouvriers, la 2de pour les milites et marins. La 1re a déjà eu lieu; on compte sur 800 confessions; celle des milres commencera demain. Les 3 colonels ont promis de l'annoncer à leurs hes et le général de brigade a fort bien reçu le prédicateur. M. Béhuré, qui est un ami bien chaud de la Cie, vous attribue hautement le succès de cette belle récolte que vous aviez laborieusement préparée.

– Nous apprenons que nos Pères sont appelés à donner une mission dans la prison de Fontevrault, et que l'aumônier de la prison de Genève a suivi une retraite des … de Brest et de Toulon.

Les Scholastiques de Laval aux PP. & FF. de Quimper.

Scholasticat de Laval le ... 1850

Pax Christi.

Europe. France. — Lettre du P. Derice. Marcillé le 20. Avril 1850: « Notre petite mission de Marcillé ne va point mal. Le début a été fort poétique ou plutôt très-biblique. Dimanche dernier, j'allai donner un exercice à 7 kilometres d'ici. 400 habitants de la commune de Marcillé y ont une chapelle située sur une élévation, au milieu des bois. Le vicaire leur dit la messe. C'est tout ce que ces pauvres gens ont de cérémonie religieuse. Après la grand-messe de Marcillé, je montai donc à cheval et je traversai des sentiers escarpés, comme ceux des Alpes. J'arrivai sur la cime de la montagne. 24 clochers s'offrirent à ma vue dans le bassin immense, qui se déroulait à mes pieds. De toutes parts des files de villageois endimanchés et bruyans gravissaient les pentes des collines. On eut dit des rubans aux couleurs variées, qui s'agitaient parmi les sapins et les hautes bruyères. La cloche mêlait à ce murmure confus une voix aussi sauvage que la nature de ces lieux. Nous chantions vêpres aux pieds des statues de Ste. Anne, de St. Joseph, de St. Joachim et de Ste. Barbe tous jouflus à l'égal de montagnards. Paysans, femmes, enfans, tout le monde chantait. Je me trompe, tout cela hurlait, mais ça partait du coeur. La chapelle, la sacristie, le marchepied de l'autel, les tertres qui avoisinent les portes, une partie des bois étaient pleins de villageois debout et serrés comme des paquets d'asperge. Prêcher à cette multitude ainsi amassée était chose impossible. Nous allames nous établir dans la foret, je me tins debout sur la pointe d'une colline. Les petits garçons et les petites filles à mes pieds; les grandes personnes derrière eux. Tous étaient assis sur l'herbe: nous fîmes retentir les échos du chant des cantiques. Je leur fis l'instruction, puis je distribuai des prières, tandisque plus de 800 mains s'etendaient et s'agitaient pour avoir part à mes largesses. Je me suis cru un instant missionnaire aux montagnes rocheuses, et ce moment a été un des plus doux de ma vie. Depuis ma visite, ces bonnes gens viennent de leur désert me priant de les confesser. Ils me charment par leur simplicité et leur droiture; je ne partirait point sans aller de nouveau les benir ». — Lettre du R. P. Pierre Stumpf Supérieur de la Résidence de Strasbourg au P. Nisard. N. D. d'Ay le 18. Avril 1850. Notre station a été prêchée par le P. Valuy de la Résidence de Lyon. Elle a été couronnée d'un plein succès. Ce même Père a prêché pendant 8 jours et 2 fois par jour, à la Conférence de St. Vincent de Paul. Ces Messieurs se réunissaient dans notre chapelle, et ils étaient au nombre de 80. — Le P. Valuy a également prêché la retraite des Dames dans la chapelle des Dames de Glaubitz. Mgr. a donné la Communion générale à environ 130 Dames. Pour assurer et perpétuer le fruit de ces 2 retraites, le P. Valuy fit imprimer deux Règlements de vie, l'un pour les Messieurs, l'autre pour les Dames. C'est le P. Chervaux, de la Résidence de Lille, qui a prêché le Carême à Strasbourg, et 1 fois par semaine à Colmar. Ici vraiment mirabilia. Depuis les prédications des PP. Macarthy et Lacordaire, on n'avait plus vu d'auditoire aussi considérable. Il égalait, pour ne rien dire de plus, l'auditoire allemand des PP. Mettner et Hasslacher. Il était formé de 2 tiers d'hommes. On compte grand nombre de retours bien consolants. Il en est de même à Colmar. — Que vous dirai-je maintenant de l'œuvre des militaires! Il y a tous les jours réunion. Le bon P. Hasenforder occupe maintenant les 3 appartemens du 1er. Tout est plein. Notre maison ressemble, tous les jours, a une veritable caserne. Le jour de Paques, nous comptions 154 Communions, dont 15 premières. Le Commandant des Pontonniers, M. Meignan, et M. Dagon, le Capitaine du génie furent à la tête de ces braves. Un des militaires relevait la Cérémonie en tournant le petit Harmonium, dont on nous a fait présent. — J'ai reçu l'abjuration d'un militaire dans notre chapelle; on en prépare un maintenant au Baptême. Mgr. a administré le lundi de Paques le Sacrement de Confirmation à une quarantaine de Militaires. Sa Grandeur fut bien touchée du recueillement de ces braves gens. Au mois de Janvier dernier, un Commandant d'Artillerie voulut faire benir le mariage de sa fille dans notre chapelle, j'y consentis, à condition que le curé de la Cathédrale fit lui-même la Cérémonie. Tout s'arrangea ainsi. Le Général d'Artillerie, M. Legendre, qui commande maintenant à Paris, assista avec plusieurs Colonnels et Officiers d'Etat Major, tous en grand Uniforme; le Receveur général, ainsi que d'autres Messieurs, honorèrent également cette Cérémonie de leur présence. Huit Carosses stationnaient dans les deux petites ruelles des échasses. Tout s'est passé à la satisfaction de tout le monde. — Lettre du P. Latour, Poitiers, le 17. Juillet 1850. — La question des Colléges est résolue pour cette année; si nos bons Poitevins s'étaient un peu plus pressés, nous aurions eu probablement cette année quelques classes. La grande maison voisine de la notre avec le beau parc, qui l'accompagne devait être achetée par souscription. On a beaucoup écrit, beaucoup sollicité auprès de R. P. Provincial; mais il est impossible, nul n'est tenu. Nous en sommes à regretter que les démarches aient été si tardives; notre collège

nation est en dislocation. La circonstance était favorable, pour commencer un établissement; Dieu ne l'a pas voulu. Il faut espérer que la bonne volonté des personnes qui s'étaient offertes à ouvrir la souscription, se réveillera l'année prochaine, s'il y a quelque espoir de succès. — Nous n'avons rien à ajouter aux récits des journaux sur nos Colléges de Vannes et d'Amiens.

Italie. — Province de Turin. — Lettre du P. Petit. Notre Dame d'Ay. le 16. Avril 1850. J'ai été en Savoie. Elle se démoralise à vue d'œil: .. un mot sur le collége de Chambery: ... C'était pitoyable, détestable. Ceux qui l'ont pris se sont modelés, sur les licées français; mais ils sont bien au dessous. C'est un amalgame de pédants, hostiles à la soutane. Le Censeur est un ancien censeur renvoyé du Lycée de L... qui, au sortir delà, était Sous-directeur de Ménagerie, et c'est là qu'on est allé le chercher; aussi dit-on à qui veut l'entendre, qu'il n'a pas changé de métier. — Un de mes anciens condisciples a accepté la charge d'Aumônier, il ne peut faire aucun bien. Il ne peut pas parvenir à rapprocher de lui les 20 misérables écoliers qui forment le Pensionnat... Le Lundi gras tout ce ramassis d'enfants internes et externes fit un tel vacarme à la messe, que l'Aumônier, après trois sommations du haut de l'autel, se vit obligé après l'evangile de prendre le calice et de s'en aller.... où fut la punition? elle se traite par le mode de centralisation, les rapports se font et se promènent depuis trois mois de Chambery à Turin... L'an dernier, ces enfants ne voulurent pas d'aumonier... ne parlons pas des confessions... chacun en prend autant qu'il le trouve bon... des membres du clergé donnent leur concours, tout en déplorant l'impuissance où ils sont non pas de faire un peu de bien, mais d'empêcher les désordres les plus criants.

Vérone. En Lombardie les affaires vont bien, l'héritage Fagnani est rendu à la compagnie avec les autres biens. Au mois de 9bre le duc de Modène s'est engagé à rouvrir les colléges de Modène et de Reggio, ils sont déja entre les mains de nos pères, quand à celui de Parme Radesky a dit: c'est moi qui m'en charge. Du reste le duc de Parme ne nous est nullement contraire.

Nous apprenons par une lettre du P. Ciechanowiecki (Tsiehanovetski) qu'à Venise, grâces aux soins du Marechal Radezky la maison et l'eglise de la compagnie ont été restituées. Le bienfait est dû aussi à Sa Majesté Marie Anne, épouse de l'ancien Empereur Ferdinand. Vous ignorez peut-être quelle est la fondatrice de ces deux colléges. L'impératrice avait voulu que ce don restât caché; mais lorsqu'elle a appris que cette fondation avait été confisquée au profit du fisc, après la révolution de 1848, elle a été obligée de faire valoir son titre et son nom de fondatrice, protestant que c'était là son domaine mais qu'elle en avait donné l'usufruit aux Jésuites.

Province Romaine. Extrait d'une lettre de Rome du 17. Avril 1850. — Le retour du S. Père a été un vrai triomphe pour la religion, et les Romains ont reconquis l'honneur perdu. L'accueil, les acclamations, la joie vraie et universelle mais modérée et religieuse étaient bien differentes de ces cris forcenés et de ces tumultueux hosanna des révolutionnaires des temps passés. Le Souverain Pontife a été très-satisfait. Tous les bons sont contents et les Français eux-mêmes ont été très-étonnés, car tout a surpassé de bien loin leur attente. Durant trois jours, on a vu tous les soirs dans la ville de Rome une illumination générale, brillante et spontanée; bouteilles ardentes, torches magnifiques, desseins lumineux... c'était à ravir. En un mot les Romains ont accueilli le pape, comme les enfants accueillent leur propre père, comme de vrais catholiques devaient accueillir le chef de l'Eglise. Qu'on juge après cela quel est le veritable voeu du peuple Romain.

Lettre du P. Fr. Massaretti à un Scholastique de Laval. Rome le 11. Mai 1850. ..... Il serait difficile d'exprimer la joie sincère et les sentiments mêlés de respect et de vénération exprimés par les héros de la grande nation en voyant leur voeux accomplis et — — — leur expédition couronnée de succès. L'air du général et des autres officiers, celui de leurs soldats le montraient clairement. Ceux-ci formaient le cordon en grande tenue dans l'église de St Pierre. Quand le Pape entra, oubliant leur poste, ils se précipitèrent vers lui, attirés par le désir de le contempler de plus près. Vous avez appris sans doute l'audience particulière que le pape a donnée ensuite aux officiers français; un autre jour on a fait une revue de toute l'armée française sur la place St Pierre. Le Souvrain Pontife monté sur un trône que l'on avait élevé devant la porte principale de la basilique donna sa bénédiction à la troupe agenouillée, tandis qu'une salve prolongée

— Nous apprenons que nos Pères sont appelés à donner une mission dans la prison de Fontevrault, et que l'aumônier de la prison de Genève a suivi avec succès les exemples de Brest et de Toulon.

tillerie se faisait entendre au fort St Ange. — N. R. P. G. est arrivé le 27. a Rome. Le 29, il est venu au
collége romain vers 11½, et nous a fait une exhortation; il nous a surtout engagés à rendre grâce
Dieu pour cette protection si particulière qu'il a accordée à la Compagnie pendant ces jours de dé-
tre, et à nous rendre deplus en plus dignes des grâces qu'il nous réserve encore. Après cette courte
hortation, il est descendu de chaire et a entonné le Regina coeli, toute la communauté y a répondu;
suite N. T. R. P. s'étant tourné vers nous, nous a dit: embrassons-nous, nos T. Ch. P. et FF. vous étiez
milieu du danger, pendant que nous étions en sûreté; mais toute-fois pleins de sollicitude pour vous.
uis il s'est dirigé vers le P. Provincial, et a embrassé tout nos pères et nos frères jusqu'au dernier, di-
nt à chacun un petit mot avec cette douceur qui lui est si naturelle; après dîner il a visité les travaux.
Nos affaires vont bien, grâce à Dieu. les classes se font régulièrement et avec beaucoup de tranquillité.
nombre des élèves n'est pas si grand que les années passées, mais il est suffisant, nous comptons plus
600 élèves; ils nous satisfont autant par leur piété, que par leur docilité et leur application. Les com-
unions sont fréquentes, et souvent on a dû envoyer plusieurs communiants à l'autel du St Sacrement,
te d'hosties consacrées. On a repris tout les principales fonctions. outre le carême donné au Jésus, on nous
demandé un prédicateur pour St Lorens (in Damaso); celui qui avait été designé, ayant fait défaut: on choisit
P. Facchini, qui par son extérieur donna dabord peu à attendre; à en juger par les paroles de celui qui
t chargé de le complimenter, au nom du chapitre de cette eglise; toute-fois dès le 1er jour le succès sur-
ssa tellement toute espérance, que le chapitre nomma une commission pour aller remercier le père
cteur d'une choix aussi heureux. Le P. Facchini a donné audience pendant tout le carême, et lors-
au sortir du sermon il montait en voiture pour retourner au collége, la foule se pressait autour
lui pour le voir encore, lui temoigner sa sympathie, et lui baiser la main. — Je ne vous parle
s des retraites et exercices données aux nobles, aux dames etc. tout cela a lieu comme avant la ré-
lution. Nos pères donnent le mois de Mai au Jésus, aux Caravites, à Ste Marie des monts. Je
iens à ce qui nous touche de plus près. N. T. R. P. G. ayant été admis à l'audience du St Père, peu de
nps après son arrivé, lui parla entre autres choses de l'habit qu'il desirait voir aux nôtres, la reponse fut
le-ci: „Vous êtes bien ainsi." nous continuerons donc a porter la soutane de prêtres séculiers. Le P. G. de-
nda si on pourrait porter la ceinture avec le chapelet ou cte..., le St Père y consentit avec bonté.
le est la réforme provisoire de notre costume. St André est occupé en partie par les soldats français
lades, il y a 8 ou 10 novices, nous sommes une centaine au collége romain, sur ce nombre nous
nptons 24. théologiens. — Au Jésus on avait perdu 10 calices, on n'en n'a rendu que 4. ou 5. Les
ches enlevées au Jésus ont été remplacées, grâces a la générosité des Romains.

Lettre du P. DeVillefort. Rome le 30. Avril 1850. — ... C'est samedi dernier 27. a 6. heures du soir
e N. T. R. P. Général est arivé a Rome. Quoique 300 soldats français soient encore casernés au Gesù, la par-
où se trouvent les chambres de Sa Paternité se trouvait libre. Le P. Rosaven a retrouvé aussi sa chambre
la quelle on n'avait pas touché, durant les 25 mois de son absence, grâce à la précaution qui avait
prise de murer une porte qui donne sur le corridor. En général le T. R. Père a trouvé tout dans un
t bien meilleur qu'il n'osait l'espérer. Plusieurs rencontres heureuses ont signalé son voyage de Naples à
me. Il avait pris la voie de terre, pour ménager aux nôtres du collége de Firentino la consolation
ne visite. A l'entrée des états pontificaux, dans la petite ville de Ceprano se trouvait Msgr. Badia
légué de la province de Frasinone; il s'y etait rendu pour prendre congé des officiers Napolitains,
nt les troupes rentraient ce jour là même dans le royaume de Naples. Instruit, je ne sais comment,
l'arrivée du T. R. P. Général, il se rendit par une pluie battante, à pied, près de la voiture arrêtée un
stant à l'octroi, pour le complimenter, et pendant qu'il parlait à la portière de la voiture, arrivent
tous côtés des invitations. Pour ne point faire de jaloux, Sa Paternité donna la préférence à la première
il avait reçue; c'était celle du marquis Ferrari de Rome, qui a de grandes possessions a Ceprano; nous
dinâmes avec Mgr le Délégué... A Firentino toutes les autorités vinrent complimenter le T. R. P.
i y passa une journée. Pie IX. en traversant Firentino, avait fait une visite à notre collége,
il s'arrêta près de trois quarts d'heure. Les personnes de la suite du Pape ne s'attendaient pas
ns doute à ce qu'il allât voir nos Pères, après la visite de la cathédrale; car la direction donnée
x nombreuses voitures qui encombraient les rues étroites qui mènent au collége, mettaient
Pape dans l'impossibilité d'y aller autrement qu'à pied. Il pleuvait et les rues étaient boueuses.
ur l'observation qu'on lui fit qu'il etait impossible de tourner sa voiture, le St Père répondit:

4

J'ai compris [illegible] de gens du peuple voulurent alors se jeter par terre dans la boue, pour que le St Père marchât sur leur dos et ne se mouillât pas les pieds. Pie IX profondément touché de ce témoignage de dévouement et d'affection refusa de l'accepter, et il se rendit à pied chez nous... L'accueil que le Souverain Pontife a reçu dans la province de Frosinone, à Ferentino surtout, lui a souvent arraché des larmes. Cette dernière ville dont la population s'élève à 15000 âmes n'a pas un seul de ses habitants qui ait voté pour la constituante. De son attachement au St Siège dérive celui qu'elle a pour la compagnie. Tout ce qui appartient au collège a été heureusement préservé, fidèlement gardé, puis rendu par les dépositaires.

Angleterre. Lettre du P. Ramière à un P. de Laval. Perrymead Priory, lundi 12 août 1850. Je me trouve près de Londres, dans une charmante solitude où je suis venu pour donner une retraite aux Dames du Sacré-Cœur. C'est vraiment pour moi l'accomplissement de la parole de N. S. Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum. Il y avait bien longtemps que je n'avais pu respirer à l'aise comme je le fais maintenant. Cependant je ne vis pas entièrement séparé du monde. Presque tous les jours je sors un peu pour voir ce qui se passe autour de moi. Aujourd'hui je suis allé faire une visite aux Dames du bon Pasteur, dont le couvent est à 3 milles d'ici. J'ai été bien édifié par tout ce que j'ai vu. Car cette œuvre si admirable partout a un intérêt tout particulier dans un pays protestant. Elles ont réuni 80 pénitentes, dont plusieurs ou peut-être le plus grand nombre étaient protestantes à leur entrée dans la maison, et se trouvent ramenées par leurs égarements mêmes au vrai bercail, qu'elles n'eussent peut-être jamais su trouver si elles n'eussent pas perdu leur honneur. De pareils établissements feront ici plus de bien que des missions, car ils sont une démonstration vivante et bien touchante de la sainteté de l'Eglise Catholique. Hier, j'assistai à un autre spectacle non moins consolant. J'allai entendre Mgr Wiseman, qui prêcha matin et soir, dans la grande et belle Eglise de S. Georges. Je ne sais si vous savez que ce prélat si éminent est appelé à Rome par Pie IX, qui veut le faire Cardinal et même, dit-on, lui confier une des charges les plus élevées dans l'administration de l'Eglise. Quelques uns disent qu'il veut le nommer Préfet de la Propagande. On ne peut sans doute que féliciter Sa Sainteté du choix qu'elle a fait et qui ne pouvait tomber sur un sujet plus digne. Mais il n'en est pas moins vrai que l'absence de Mgr Wiseman sera une grande perte pour l'Angleterre où il avait acquis, en particulier sur les protestants, une influence qu'il ne sera guères possible de remplacer. Aussitôt qu'on sait qu'il doit prêcher, l'Eglise de St Georges se remplit. C'est, je vous assure, un beau spectacle que de voir, au cœur même de la capitale du protestantisme, une foule aussi compacte de personnes appartenant en apparence aux classes élevées de la société, se presser autour de la chaire d'un évêque catholique. En pareilles occasions, l'Eglise Catholique déploie ici toutes ses pompes aux yeux des protestants peu accoutumés à la splendeur des cérémonies religieuses. Les ornements sont d'une grande richesse; tout est dans le style moyen âge, parfaitement en rapport avec l'architecture de l'Eglise et avec les peintures des vitraux. Mgr Wiseman, qui est un fort bel homme, montant en chaire, entouré de son clergé, et récitant le texte de son sermon, la mitre en tête et la crosse en main, apparaissait vraiment comme un Docteur de l'Eglise. Son discours fut très beau, très apostolique, très capable d'émouvoir les protestants qui s'étaient portés en foule pour l'entendre. Il parla sur la charité de l'église cath. ... [illegible] il ajouta que de tous les services, que la charité cath. rend à l'humanité, celui qui à ses yeux est le plus important, celui qui anime le plus son zèle, c'est l'aumône de la vérité faite à ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'erreur. Il prit de là occasion de justifier le prosélytisme cath. des calomnies, auxquelles il est souvent en butte, et de protester dans une péroraison très éloquente, que de tous les biens, qu'il souhaitait à sa patrie, il n'en était aucun qu'il ne fût prêt à sacrifier au bonheur de voir ses enfants de nouveau réunis dans la communion d'une même foi et d'une même charité. On dit que dans la soirée son sermon a été encore plus beau; il y a décrit les progrès du catholicisme en Angleterre en dépit de tous les obstacles, et certes le temple magnifique, dans lequel il parlait, l'auditoire qui se pressait pour l'entendre, la splendeur qui l'entourait, formaient un beau commentaire à ses paroles. — Stonyhurst 19 août. Avant de quitter Londres j'assistai à une magnifique soirée que Mgr Wiseman donna à son clergé avant de partir pour Rome....... Il sera certainement profondément regretté par tous ceux qui ne désirent que le triomphe de la vérité, car quoiqu'on se soit plu quelquefois à lui attribuer des vues étroites, aucun homme n'a plus fait que lui pour faire tomber toutes les restrictions que l'esprit de parti avait jusqu'ici imposées au zèle. Sous l'administration de ses prédécesseurs un seul de nos Pères avait les pouvoirs pour confesser à Londres; dès qu'il est entré en charge il a ouvertement déclaré que son plus vif désir était de voir à Londres une résidence de 12 Jésuites. Les Prêtres de l'église française qui avaient été jusqu'ici en butte à mille taquineries jalouses à cause de la faveur qu'ils rencontrent auprès des catholiques de Londres, ont vu toutes ces persécutions cesser depuis que Mgr Wiseman est à Londres. Sous son administration a été ouverte notre charmante Eglise de l'Immaculée Conception, libre de plusieurs charges vraiment tyranniques qu'on avait mises comme conditions à la permission de la bâtir, les Oratoriens se sont établis au centre de Londres, les Rédemptoristes à Clapham l'un des faubourgs de la métropole; cinq à six nouvelles chapelles ont été ouvertes dans les quartiers les plus populeux. Quantité d'écoles ont été établies pour l'éducation des pauvres et de la classe moyenne. Plusieurs couvents de femmes lui doivent aussi leur fondation ou leur renouvellement, et tout cela s'est accompli en moins de 3 ans. — Pendant que l'église cath. reconstruit ainsi avec patience l'édifice que la tempête du 16ème siècle avait renversé, l'église anglicane, qui jusqu'ici avait conservé un peu plus de fixité que les 1000 autres formes du protestantisme, se voit condamnée à révéler au monde tout ce qu'il y a d'absurdité dans son enseignement et de servitude dans sa constitution. Vous n'avez pu manquer d'être informé des luttes qui viennent de se livrer entre le parti de la haute église qui s'appuie surtout sur la tradition, et le parti de la basse église, qu'on nomme aussi le parti évangélique, qui prétend ne s'appuyer que sur l'écriture, mais qui suit les erreurs de Calvin...... Les évangéliques ont remporté un complet triomphe et le parti de la haute église a reçu le coup de mort.... On s'attendait à beaucoup de conversions dans la haute église, mais on ne compte que celles de M. Markell et de deux autres.

... apprenons que nos Pères sont appelés à donner une mission dans la prison de Fontevrault, et que l'aumônier de la prison de [illegible] a suivi une [illegible] et de Toulon.

12 P.S. du m[...] Lettre [...] le reste du [...] notre premi[...] étaient conti[...] rendus ou [...] tout ou cela [...] nous retourn[...] se terminer [...] encore plus [...] mes à Hortn[...] Nous ne devr[...] posées publiq[...] trop étroite. [...] en chaire nous [...] du soir nous [...] Il me mena [...] eût été impo[...] jusqu'au 1er [...] Cette mission [...] les chemins [...] Behrens, le P. [...] testants assi[...] d'Osnabr. exce[...] qui avait de [...] contre les m[...] nous défendr[...] ment la jeun[...] vivantes Jésu[...] mais cela n[...] monde. Nous [...] venait nous [...] manière la p[...] me semble q[...] était telle qu[...] était nécessa[...] qu'ils étaien[...] des Messieurs [...] Ostenfelde à [...] à Dieu, je m[...] le bon Dieu [...] si bien prépa[...] = Forli [...] communié[...] tournure. Il [...] par nos pères [...] s'occuper de [...] Extrait [...] la poste du [...] Après la ma[...] ce qu'on fer[...] approché de [...] n'aient été p[...] qu'on avait [...] âme conserve [...] le min[...] de [...] bien chaud

- Allemagne = Bade et Würtemberg. - Lettre du R. P. Stumpf Supérieur de la résidence de Strasbourg 18 Avril 1850 . . . . . Nos Pères viennent de donner la 7ème Mission dans le grand-duché de Bade. La 1ère avait été donnée à Saeckingen par 2 pères, auxquels on associa pour s'introduire doucement quelques bons prêtres du grand duché. On a compté plus de 30 confesseurs dans cette mission et environ 11000 communions. . - Le P. Stoeger n'a pris part qu'à l'importante mission de Schwaetzingen près Heidelberg et Mannheim. Sa débile santé ne lui a pas permis de partager les pénibles travaux de ses infatigables confrères. Il a prêché depuis une retraite chez les religieuses du couvent du St Sépulchre à Baden. Cette dernière oeuvre ne manquait pas d'importance, car ces bonnes dames ont des rapports très-fréquents avec des personnes notables de divers pays qui se trouvent pendant la saison des eaux dans cette petite ville. La Supérieure de la maison a 83 ans, l'aumonier qui est sourd en compte 80. J'espère que le P. Stoeger pourra donner successivement des retraites dans toutes les autres maisons dont plusieurs ne sont religieuses que de nom. - La foule est telle dans les missions, que dernièrement à Urloffen le P. Hasslacher fut obligé de prêcher en plein air à un auditoire de plus de 8000 personnes; l'église était trop petite pour les contenir. On y a vu de bons fidèles qui ont fait 30, 40 et jusqu'à 50 lieues pour participer à la faveur de la mission. Les églises se remplissaient dès 2 heures du matin. À 8 heures du soir, on demandait encore la Ste Communion. Mgr l'archevêque a bien voulu lui-même faire la clôture de la mission de Kirchgarten. Le P. Hasslacher prêcha après cette mission la fête patronale à la métropole de Fribourg. Le Père m'écrivit l'autre jour d'Ueberlingen (petite ville près de Constance) que le Commandant Prussien protestant était venu en personne au presbytère pour inviter les missionnaires à dîner; il voulut même les faire chercher en voiture. Le P. Hasslacher comptait tous les jours à ses sermons un grand nombre de soldats. Le général en chef Mr de Schreckenstein, excellent catholique, envoya ordre partout de favoriser, et au besoin de protéger les missions. - - - - Extrait d'une lettre du P. Hasslacher à un Scholastique de Laval - Strasbourg le 29 Juillet 1850 - Les missions augmentent extraordinairement en Allemagne. Celle de Constance, le siège de l'indifférence religieuse est d'une grande importance. Pendant l'Avent une mission doit avoir lieu à Fribourg en Brisgau. À Cologne on travaille à réaliser une mission, mais aura-t-elle lieu, et Msgr l'accordera-t-il? c'est incertain. Mayence qui a maintenant un si bon évêque dans la personne de Msgr de Kettler ne restera certainement pas long-temps en arrière, car une mission y est plus nécessaire que jamais, et il y a des hommes très remarquables qui la désirent. À Bade même et dans le Würtemberg on ne désire plus que des missions. On les demande de tous côtés et chaque mission est une semence pour plusieurs autres. Mais malheureusement nous ne pouvons les donner que l'une après l'autre, et cela à peine, parce que les intervalles sont trop courts, pour nous laisser reprendre de nouvelles forces. Nous attendons depuis plusieurs mois du secours de l'Autriche, mais jusqu'à présent, personne n'est venu. De manière que nous devons abandonner à leur sort beaucoup de villes et de communes sans pouvoir porter secours à de milliers d'âmes, qui ont la meilleure volonté du monde. Priez donc, afin que le Seigneur envoie des ouvriers dans sa vigne, et que les forces du petit nombre de ceux qui y travaillent, redoublent et se soutiennent. - Pour la mission de Walduren où, comme vous le savez est le célèbre pèlerinage du précieux Sang, il y venait une foule innombrable d'hommes. Mgr Sthal évêque de Würzbourg y était présent et fit la clôture. Il a été élève du Collège Germanique, ainsi que son secrétaire. Dans une église médiocre se trouvaient une fois 12000 hommes. Dans la dernière mission il y avait beaucoup de protestants; tous ont été très-contents; plusieurs d'entre eux n'auraient pour aucun prix omis un sermon. Dans une autre mission on voyait accourir les juifs: et après un sermon, un d'entre eux disait: "Vraiment je ne ferai plus de petit lit au Messie" (c'est-à-dire, je ne l'attendrai plus, il ne viendra plus) car ils ont la coutume de lui faire tous les ans un lit, où il doit naître. -

- Bavière - Extrait d'une lettre du P. Faller, écrite de Louvain à un Scholastique de St Acheul. . . . . Connaissez-vous la mort du Comte Fugger, votre ancien condisciple de Fribourg? Il avait été reçu dans la Compe. Après avoir méprisé la grâce de sa vocation, il s'est engagé, est devenu officier et durant la révolution qui a eu lieu l'an passé dans le palatinat, il s'est rangé sous les drapeaux des rebelles. Il a été arrêté au mois de mars et condamné à mort; mais ce qui semblait causer sa perte fut le commencement de son salut. Il fut tellement touché de la grâce, qu'on ne peut lire, sans verser des larmes, les lettres qu'il écrivit à sa famille, la veille de son supplice. Les voici: j'ai cherché à les traduire: "Mes bien chers parens! La grâce de Dieu a vaincu. J'ai satisfait au précepte pascal; je suis prêt à paraître devant Dieu. Ce n'est point à la crainte du supplice que je le dois, c'est à la protection de la Ste Vierge, à laquelle j'ai fait un voeu, il n'y a pas encore 2 ans. Les liens de l'enfer sont donc brisés. L'Antechrist qui regnait en moi a été terrassé par ma mère céleste. La foi revit dans mon coeur. Mon courage augmente; aujourd'hui enfin, j'apprends ma sentence... Il faut mourir... le sang a bouillonné dans mes veines; j'étais tenté de tout briser; mais ma foi, mais mon Dieu qui était venu à moi dans le St Sacrement, m'a donné le courage. Quel courage!.. Je reconnais dans sa volonté un bien infini, et je l'adore. Cette fois il veut que je sois fusillé; qu'il en soit donc ainsi. Pesez bien toutes mes paroles, car ma pensée est tout entière dans cette lettre. Je ne trompe plus... Je vous demande pardon - Oh pardonnez-moi! Il n'y a plus de ressentiments dans le tombeau... Heureux celui qui meurt dans la foi - les anges reposeront avec lui et un jour ils porteront son corps glorieux au lieu du supplice, où il tomba poenitent. Oh! qu'il sera beau ce corps, en ce jour, quand l'âme environné d'une beauté céleste joindra de nouveau son corps à lui. Pardon! je vous ai bien offensés! Je vous embrasse tous.. le juste vit éternellement. Aussi j'espère et je vous le dis avec foi: Nous nous reverrons bientôt; n'oubliez pas votre Theodore dans vos prières". Voici la lettre du prêtre qui l'accompagna au supplice. "Landau le 11 mars 1850." Le comte Théodore Fugger a été exécuté ce matin à 6 heures, après une conversion parfaite. Il est mort dans les sentiments les plus chrétiens. Hier après avoir reçu la Ste Communion avec une dévotion incroyable, il se sentit admirablement fortifié. Quand je le quittai il me dit: "J'ai un gage très-certain de la vie éternelle. Je suis un pécheur; mais Dieu a pitié de ma misère; je le sais, je le crois, c'est ma consolation au moment de la mort. Cette grâce m'a été obtenue par la mère de mon Dieu, à laquelle j'avais adressé les prières les plus ardentes. Oh douce consolation!" À 2 heures après midi j'allai le voir de nouveau et je passai la nuit avec lui. Souvent il embrassa

la médaille

6

la médaille de la Ste Vierge, qu'il a toujours gardée suspendue à son cou. Ce matin à 3 heures il me disait: "Marie m'est propice; elle m'a obtenu un doux sommeil." En allant au supplice il me tenait la main et répétait à haute voix: "Ave Maria &c Ave Maria, mater mea coelestis &." Dès qu'il a eu les yeux bandés, il m'a serré de nouveau la main en disant: "Dieu sera votre récompense... Ave Maria". C'est alors que je l'ai quitté. La décharge a eu lieu, et déjà il cessait de vivre.

— Prusse — Extrait d'une lettre du P. Praszalowicz à un Père de Laval — Berlin 2 Août 1850... Les prêtres de cette ville m'ont offert une hospitalité cordiale. J'entends ici les confessions. Les Catholiques de cette ville au nombre de 20000 sont très-pieux et très-exemplaires. Le reste de la population se compose de protestants, athées &c Leur nombre s'élève à 400000. Me voici donc dans une ville, où l'impiété est si grande, que beaucoup de parents ne laissent plus administrer le baptême à leurs enfants. Les temples des protestants que l'on rencontre à chaque pas, sont vides, même les jours de fête. Dans cette ville immense il n'y a qu'une église catholique, où l'on fasse l'office divin. C'est ici qu'un petit nombre de vrais serviteurs de Dieu se groupe pour arrêter la juste colère du ciel par des prières ferventes. J'ai eu occasion de voir Potsdam où Voltaire lavait autrefois le linge sale de Frédéric. C'est ici que demeure le roi, plein de soucis et de chagrins, le corps blessé, l'âme ~~blessé~~ plus blessé encore. Jamais potentat ne se trouva dans un état plus déplorable. On lui tend des pièges dans les rues et jusque dans son palais. Il a un coeur excellent, juste, accessible aux sentiments religieux et même très-attaché au catholicisme. —

— Autriche. Tyrol. — Extrait d'une lettre du P. Bosizio à un Scholastique de Laval. — Innspruck le 11 Mai 1850. —.. Ici les choses ne sont pas aussi mûres qu'on pourrait le penser pour le rétablissement de la Compe. Mais le bon Dieu s'est servi de nous pendant la dispersion de notre province pour le salut des âmes. Le P. Thuiner a donné le mois de Marie dans notre église. Cette année plus que par le passé, on y voit un grand nombre d'auditeurs de toutes les classes de la société. Notre RP. Recteur a donné un triduum dans l'église des PP. Capucins au grand applaudissement de toute la ville. Il a eu surtout la consolation de voir beaucoup de personnes du 1er rang suivre les exercices avec la plus grande persévérance. Nos Pères dispersés dans les diverses paroisses y sont très-aimés et il est très difficile de les retirer de leurs postes. Le P. Schwitzer a prêché le carême à Prague dans la chapelle royale du palais. Les habitants de la cité y accouraient en foule. Les sermons commençaient à 6 heures et 1/2. Les personnes qui voulaient avoir une place, se mettaient en route à 3 ou 4 heures et ceux qui arrivaient à 5 heures ne pouvaient déjà plus se frayer un passage. — Le P. Wogtechowsky a dû revenir dans le diocèse de Leitmeritz. Il y a été forcé par une députation nombreuse composée de Supérieurs de 14 communautés et de plusieurs bourgeois, chargés d'obtenir son retour. Mgr de Leitmeritz l'a chargé de prêcher le carême à Rozdzalowitz, ce qui ne s'y était point vu encore, et pendant la semaine il était obligé de faire le catéchisme dans les environs, au milieu d'un concours extraordinaire. Les hussites, les helvites &c l'outragent sans cesse et jusque dans les journaux; mais le P. Wogtechowsky répond à tout cela: "Deo gratias". — Encore un mot sur la mort du F. Coadj. Salinhofer qui le 22 mars s'est endormi dans le Seigneur. Le bon vieillard, ancien exilé de la Russie, a trouvé pendant la dispersion l'hospitalité dans un couvent de PP. Franciscains en Styrie. Déjà il gardait le lit depuis 4 mois, plein de résignation, et ne désirait qu'une chose au monde, c'est d'avoir quelqu'un de nos Pères à ses derniers moments; il fut exaucé. Lorsqu'il était sur le point de mourir, il dit à un fr. Franciscain qui était près de lui ces paroles remarquables: "St Ignace était ici il y a un instant, voilà que je pars" et il expira paisiblement en faisant du geste son dernier adieu. —

— Galicie — Extrait d'une lettre du P. Ciechanowiecki à un Scholastique de Laval. — Neu-Sandec le 14 mai 1850..... Vous aurez appris l'abrogation du placet royal. La liberté rendue à l'église par l'empereur — Communication libre avec le St Siège et avec leur troupeau en dehors des entraves gouvernementales rendue aux évêques — Les Séminaires ecclésiastiques remis à l'administration indépendante des prélats, les synodes diocésains et provinciaux permis; la juridiction des prélats sur leurs clercs reconnue &c &c et ce grand changement opéré ici par la droite du très-haut. Qui l'aurait jamais espéré, après cette horrible tempête qui vient de bouleverser l'empire? — Au moment où Pie IX reprenait possession de Rome, un seul coup a renversé tout l'édifice du Joséphisme. Tout n'est pas parfait, mais tout marche à grands pas vers la perfection. Aussi les ennemis de l'église écument-ils de rage; ils menacent du tumulte et de la révolte. — Les journaux annoncent un grand danger à l'empire, la servitude aux curés et au clergé inférieur, les maux aux fidèles. Mgr l'Archevêque de Vienne a sagement prévenu ces clameurs dans une encyclique adressée au peuple. Il y démontre que ce ne sont là que de vaines tentatives d'hommes perdus, qui, tandisqu'ils cherchent pour eux-même la liberté de commettre toute sorte de crimes, voudraient enlever aux catholiques la liberté de vivre saintement. — Ici on espère le rétablissement de la Compe. Nous savons d'une manière assez certaine qu'il s'agit maintenant, de nous rendre nos collèges ici, aussi bien que dans le reste de l'Empire. Aussi mille fables circulent parmi le peuple, et partout on entend ces paroles: "Nous aurons les Jésuites au premier jours." Il y a cependant encore bien des difficultés... prière et confiance!.. — —

— Asie — Mission du Mont Liban. — Extrait d'une lettre du P. Abougit à un Père de la résidence de Laval — Collège St Joseph de Ghazir, le 14 Juin 1850..... Hier, 13 Juin, fête de St Antoine de Padoue, tout le collège de Ghazir s'est transporté, de bon matin, à un beau couvent arménien sous le vocable de ce grand Saint et à 3/4 d'heure environ de notre maison. Il s'agissait, non seulement de faire une visite de dévotion à l'église du couvent, mais encore et surtout d'y chanter, mirante populo, une grande messe latine, laborieusement préparé par le P. Monier. On commença par faire communier les élèves pour leur permettre de déjeûner avant la cérémonie et ne pas les laisser à jeun jusqu'après de Midi. — Vers les 9 heures, notre RP. Recteur, le P. Canuti, assisté de 7 élèves en aubes aux rebords rouges, était à l'autel de St Antoine, maître-autel de l'église et remarquable par son élévation au dessus du niveau de l'entrée. Nos chantres, armés de leur feuillets notés, ont exécuté leur Kyrie, leur Gloria, leur Credo &c avec beaucoup de précision et d'entrain, beaucoup plus qu'on ne devait en attendre d'un coup d'essai. — Les cantiques français ont été entremêlés aux chants latins, et le tout a paru satisfaire autant qu'étonner nos bons Arabes, peu habitués à une telle cérémonie. Mais le capital de la fête a été le panégyrique de saint, fait en Arabe et en bel Arabe, par notre RP. Recteur. C'est la première fois qu'un Jésuite élève

la voix

... apprenons que nos Pères sont appelés à donner une mission dans la prison de Fontevrault, et que l'aumônier de la prison de Genève a suivi une ... de Brest et de Toulon.

la voix dans cette église, c'est la première fois peut-être que la parole de Dieu y est prêchée solennellement. Tous ceux qui ont pu apprécier le panégyrique, ont eu lieu d'en être contents. — Il va sans dire que maîtres et élèves, nous avons tous diné au couvent. — Dans la soirée, un salut solennel, donné toujours par le P. Recteur, assisté de deux religieux arméniens en chappe et de six élèves en aubes, a terminé dignement cette belle journée. Nous n'avions jamais été invités à pareille fête; il y a donc encore de ce côté-là un progrès dont nous nous réjouissons, parcequ'il témoigne hautement de l'influence qu'acquiert chaque jour notre établissement de Ghazir. — Mais nous avons eu il y a quelques jours, mieux, beaucoup mieux, que cela. Nous [illegible] eu une procession de la Fête-Dieu qui a passé toutes les idées de nos Ghaziriens et de leurs voisins. L'an passé, à l'occasion de notre chapitre public, nous avons fait un coup d'essai en ce genre, mais très-modeste. Cette année-ci on s'est enhardi et on a fait du magnifique. Un bel ostensoir dont nous sommes redevables à la libéralité pieuse de la famille du P. Sebast. Gaillard de Lyon était porté entre les vénérables mains de notre Délégué lui-même, l'excellent Mgr Vitadelli, archevêque de Philippes. Le R. P. Supérieur de la mission a adressé 3 fois la parole au peuple. La dernière fois il a parlé sous les murs de notre Collège du haut d'un beau perron qui se trouve entre la double entrée extérieure de notre chapelle. — C'était un spectacle bien touchant que la multitude avide et recueillie qui remplissait le magnifique Médane (place pour les courses de chevaux) situé devant notre maison et qui pouvait enfin contempler à son aise la beauté de la cérémonie. — Je passe sur bien des détails qui n'ont guère d'intérêt que pour nous. — Mais je ne puis vous laisser ignorer l'heureux effet produit par notre procession. — Tous nos Arabes étaient aux Anges. On était accouru des villages voisins, sous un soleil ardent et par des chemins très-difficiles; on en est retourné aussi édifié qu'enchanté; et qui avait vu était tout fier d'aller tout raconter à qui n'avait pas vu. Je crois que cette cérémonie nous aura fait beaucoup de bien dans l'opinion publique; qu'elle aura, en particulier, accru considérablement notre influence et notre naissante popularité. Elle aura aussi donné un grand élan à la piété et parlé fortement au cœur, comme aux sens de tous. Une bonne âme s'écriait durant la cérémonie : O Jesus! Jesus! c'est comme le ciel, comme le ciel!.... et coup sûr beaucoup de spectateurs ont éprouvé, avec plus ou moins de force des sentimens analogues. — Dieu en soit mille et mille fois béni!.... [illegible] (qui du reste nous est on ne peut plus favorable) s'est montré très-satisfait de tout. Nous l'avons possédé plus de 8 jours et il n'a pas cessé de nous combler d'amitié. Il a écrit sur le champ à la S. Congrégation de Propagande [illegible] choses très-flatteuses pour nous et très-favorables à notre établissement.

Amerique. — Missions du Canada. — Lettre du Père Larnet à un Scholastique de Laval. — St John's College Fordham 31 Mai 1850. near New-York. — Les hommes sages aiment beaucoup le caractère américain, ils ne mettent pas en doute un aussi bon fond de religion chez les Américains que chez la généralité des nations. Que n'a-t-on des hommes vraiment apostoliques qui sachent bien l'Anglais! comme ils moissonneraient au milieu des Américains même! Voici une petite statistique qui m'est tombée sous la main, je la crois assez exacte :

An	1808	1830	1840	1850
Dioc.	1	11	21	30
Évêq.	2	10	17	27
Prêtr.	68	232	482	1801
Stations			538	
Séminaires	2	0	13	29
Collèges	2	8	12	17
Pension de Filles	2	20	47	91

Le 25 Mai les Pères Desjacques, Thiry, Beaudevin ont été ordonnés Prêtres ainsi que deux Séminaristes. Le jour de la Pentecôte, nos élèves nous ont donné une Messe du P. Lambillotte, et le trente, il y a eu première Communion et Confirmation. Monseigneur a été si content de leur musique, qu'il a regretté de ne pouvoir pas rester toute la journée. Bon nombre de personnes étaient venues de la ville, toutes ont été très-édifiées. Priez bien pour cette maison, il semble qu'elle est destinée à opérer un grand bien en Amérique. Puissions-nous correspondre aux desseins de la Providence. Grande nouvelle! nos Pères de New-York viennent d'acheter une des plus belles places de cette ville (5 lots), et ont la permission de bâtir un beau Collège et une belle Eglise qui sera comme paroisse.

— Lettre du Père Haveguez à un Scholastique de Laval. Montreal 2 Mars 1850. Vous rappelez-vous une certaine phrase du vieux cahier des instructions du Noviciat, à l'endroit où il parle de la manière de se chauffer : comment font nos Pères du Canada? je vais vous le dire : dernièrement le P. Saché et le P. Baudry étaient allés à Beaufort, non loin de Quebec, pour prêcher et confesser. La Neuvaine et les confessions étaient déjà en train. Nos deux Missionnaires arrivèrent un dimanche soir par une poudrerie affreuse (on appelle ainsi une neige abondante poussée par un vent violent) [illegible]; il en était tombé une si grande quantité, que la porte de l'église se trouva obstruée le lendemain matin; et le Sacristain obligé de déblayer le terrain, n'avait pas eu le temps d'allumer les calorifères de l'église, lorsque le P. Baudry vint y dire la première Messe. Il faisait froid! c'était terrible. Le pauvre Père, après l'élévation, ne sentait plus ni ses doigts ni ce qu'il touchait. Bientôt les mains toutes entières sont comme paralysées. Il continue néanmoins, donne la communion à beaucoup de fidèles: ses yeux seuls pouvaient certifier de la réalité du Sacrement qu'il administrait; aux dernières oraisons, il n'y avait plus moyen d'y tenir. Le Père s'appuye le coudes sur l'autel, et tombe sans connaissance. Aussitôt grande rumeur dans l'église. On accourt, on le relève, on le transporte à la Sacristie qui était un peu plus chaude que l'église, et quand il revint à lui, son premier cri fut: Ah! mes mains! mes mains! jusque là le Père Saché était inquiet; ce pouvait être un cas d'apoplexie; mais quand il entendit : mes mains, il comprit ce que c'était, et se rassura. Voilà comment font nos Pères au Canada! Cependant rassurez-vous, vous qui viendrez nous rejoindre à la nouvelle France. Quand vous direz la Messe dans les églises du Canada, vous aurez bien moins froid que dans vos églises du vieux pays, comme on dit ici. Il faut voir et sentir le feu que l'on fait ici; il y en a quelquefois trop. Mais alors comment sortir d'une étuve, pour s'exposer à un froid de 24 degrés Réaumur! Alors comment font nos Pères du Canada? Le voici : on s'affuble la tête d'une énorme casquette à longs poils, on s'enveloppe le menton et le cou

et le cou d'un vaste schal, on prend sa capotte, puis son manteau, puis des gants bien fourrés, enfin des souliers de caoutchouc, pour ne pas glisser, et le froid aura bien de la peine à percer toute cette fourrure. Il n'y a que le nez et les yeux qui souffrent. Le nez gèle quelquefois. Que font alors nos Pères du Canada? Un passant que l'on rencontre a la complaisance de vous dire: Monsieur, votre nez est tout blanc. Alors on se frotte le nez avec de la laine (on en est tout couvert); ou bien, ce qui vaut mieux encore, on prend une poignée de neige qui ne manque jamais ici en hiver, et on se réchauffe le nez en s'en frottant. Pour les yeux, il se remplissent de larmes qui deviennent quelquefois dures comme de la glace. Avec tout cela, vous ne me croirez peut-être pas, mais c'est un fait, et tous les Européens qui sont ici le disent: on souffre beaucoup moins du froid ici qu'en Europe, ou si vous le voulez, qu'en France. Cela est si vrai que l'hiver est ici le temps des plaisirs, des promenades, des courses joyeuses. Il faut voir comme tout le monde s'évertue dans leurs élégants sledges, tout couverts de belles fourures. A Montréal le St Laurent, malgré sa longueur de 2 ou 3 lieues, est toujours gelé pendant l'hiver, les voitures passent sur cette glace comme sur la terre ferme, le P. Martin se rendant un jour à la prairie, a rencontré sur la route 400 et quelques voitures dans un trajet de 3 lieues sur le fleuve. A Québec, il est très-rare que le fleuve soit entièrement pris: il n'y a que de vastes glaçons flottans qui montent et descendent avec la Marée. Dernièrement le P. Saché devant aller prêcher dans une paroisse de l'île d'Orléans, voit arriver à sa porte un canot (il demeure dans la partie la plus élevée de la haute ville,) le Père s'embarque. En un clin d'oeil, le voilà au bas de la montagne, il glisse sur le fleuve toujours traîné par 4 hommes aussi légers que des rennes. Arrivé au bord de l'eau le canot s'élance, les conducteurs d'un saut rapide sont à côté du Père, ils se mettent à ramer. Un glaçon se présente, les rameurs redeviennent traîneurs; et ainsi de suite; mais avec une telle agilité qu'une demi-heure suffit pour faire un trajet de 3 milles et ½ .... Le passage de l'eau à la glace et de la glace à l'eau se faisait si doucement, que le Père aurait pu dire son bréviaire sans s'en apercevoir.... Priez pour notre pauvre Collège. Le rez de chaussée est déjà bâti. On espérait poser le toit avant l'hiver prochain et voilà que nos espérances semblent se s'évanouir. Mais il me semble que le bon Dieu viendra à notre secours, surtout si vous l'en priez. Alors nous pourrons faire quelque chose de plus, et ne pas végéter, comme nous l'avons fait depuis 8 ans que nous travaillons à notre collège, sans en venir à bout.

— Lettre du P. Pierre Point, Missionn. de la Comp. de Jésus dans le haut Canada, à un Père de la même Comp^ie. — Sandwich 15 Mai 1850.

Mon R. P. Pax Ch^i. Mille remerciments pour les interessantes nouvelles que vous ne cessez de nous envoyer. Je désirerais bien vous rendre la pareille; mais, en fait d'évènements, ce pays-ci ne ressemble guère au vôtre où tout marche si vite. Le nôtre est stationnaire sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres: il y a bien quelque mauvais levain qui soulève le sol que nous foulons; mais bientôt le terrain se rassoit et nous continuons paisiblement notre marche. Ici les volcans physiques sont éteints depuis long-temps, et les volcans politiques ne sont pas bien dangereux. Certains montagnards sous le nom de Torys, enfants de la Tempérance, font bien des efforts, il est vrai, pour semer la discorde par leurs utopies; mais nos Canadiens peu enthousiastes de nouvautés, ne mordent pas à l'hameçon trompeur, ils restent fidèles à leur vieille foi. — Nos Missions avec leurs missionnaires vont leur train. De temps en temps elles arrachent à l'infidélité et à l'hérésie quelques unes de leurs victimes. Si elles vont doucement, au moins elles iront longtemps; car ici, pourvu que les oeuvres soient solidement établies, c'est tout; leur existence est assurée. Si nos travaux n'obtiennent pas tout le succès que nous pourrions en attendre, vous en savez la raison, aussi bien que nous: le seul défaut d'auxiliaires pour les féconder en est la vraie cause. Nos Pères se multiplient, mais l'immensité des lacs et des forêts qu'ils ont à parcourir ne leur permet pas d'atteindre le plus grand nombre des sauvages, et leurs pauvres chrétiens mêmes errent partout faute de pasteurs; ces pauvres Pères sont désolés de ne pouvoir pas secourir ceux qui gémissent et appellent au secours, et de ne pouvoir pas aller à la poursuite de ceux, qui ne les fuient que parcequ'ils ne les connaissent pas. Ici c'est le bon P. Hanipaux, avec ses vingt cinq villages qu'il peut à peine visiter une ou deux fois l'année, tandis que le vieux P. Nicolas lutte à la brèche contre les efforts des Ministres Protestants, et les démons de l'île des Manitous. Là nous retrouvons le P. Kohler dans son canot ou sur ses raquettes courant sur la neige ou sur l'eau de son grand lac, pour disputer à l'hérésie protestante, à l'idolâtrie indienne, à la corruption civilisée, des âmes malheureuses et esclaves du démon. Le bon Père a beau crier secours et miséricorde, seul et désolé, il entend tous les échos lui répéter: nous n'avons personne à vous envoyer. — Que font les P. Choné et Frémiot au poste avancé du fort Williams?... ils courent, ils gèlent, ils brulent... ils crient aussi: du secours! Dernièrement le P. Frémiot m'écrivait: par trois fois le précieux sang a gelé dans mon calice, de la Consécration à la Communion; mes doigts sont tout raides; je tremble des pieds à la tête. Le P. Choné m'apprend aussi que le 4 Février leur nouvelle maison à peine finie a été la proie d'un incendie rapide qui a dévoré le travail de 250 dolars. Après quoi, sans s'occuper davantage du désastre, il ajoute: Nous voyons de nombreux sauvages errer dans tous les rayons de la mission et comment aller les visiter? O mon Rever. Père, envoyez nous donc des ouvriers dans cette partie si délaissée de la vigne du Seigneur, et alors nous respirerons et nous pourrons satisfaire nos desirs et ceux de tant d'âmes qui n'attendent pour être à Dieu que la présence d'un missionnaire qui leur apprenne à le connaître et à l'aimer. — Nous avons été bien consolés par les lettres autographiées qu'on nous a envoyées de Vals et de Laval. Elles nous valent de bonnes lectures spirituelles et sont nos meilleurs journaux. Oh! comme on voit que N. Seigneur bénit sa petite Compagnie, et comme à ces récits, on se sent heureux d'être les enfants de cette bonne mère! Ces lettres, adressées à nos missionnaires lointains les aident à supporter les peines inévitables du S. ministère dans leurs contrées respectives et sont leur plus doux délassement. Elles servent merveilleusement encore à entretenir l'esprit de piété dans le coeur de nos Chrétiens à qui nous faisons la lecture des passages les plus interressants dans nos réunions de l'Archiconfrérie. C'est ainsi que la charité de nos frères Scholastiques, dilatant le coeur des pères et des enfants nous aide tous à glorifier Dieu. Qu'ils nous continuent cette bonne oeuvre si méritoire pour eux et d'un stimulant si efficace pour notre zèle. Tout à Vous en N.S. Pierre Point S.J.

~~Lune aussi modique ressource. Mes images m'ont servi à faire revenir à confesse les sauvages qui s'étaient pareillés la veille~~......

- Extrait d'une lettre du P. Menet à un Scholastique de Laval - Sault St Marie, Michigan 12 Juillet 1850 - ..... Nous avons, grâce au ciel, une église passablement ornée, un presbytère confortable avec un jardin qu'on peut agrandir à volonté, et que je me plais à cultiver moi-même dans mes moments de loisir; et de plus en face de l'église un autre morceau de terre, où s'élève en ce moment une maison qui, en attendant qu'on puisse avoir une maîtresse d'école pour les petites filles, ou ce qui vaudrait infiniment mieux quelques bonnes sœurs, pourra être louée. Peu à peu, et à mesure que les secours de la providence viendront, on bâtira des chapelles dans les principaux postes de la mission. Vous êtes à même de connaître le Sault par les lettres que j'ai écrites il y a deux ans, et par d'autres. Au risque de m'exposer à des redites, auxquelles sont sujets les viellards, si vieux je suis, je vais vous faire connaître aussi brièvement que possible notre Mission.. Elle ne comprend pas moins de 100 lieues d'étendue. Jetez un coup d'oeil sur le lac Huron et sur le lac Supérieur, ce roi de tous les lacs Americains, et vous trouverez leur point de jonction à un endroit qu'on nomme indifféremment Rapide, chûte et Sault, auquel nos Pères ont ajouté le nom de Marie qui lui est resté et qu'il porte depuis 210 ans. C'est là que vit, loin de toutes les révolutions européennes, votre très-humble serviteur, aussi gai, aussi content que lorsqu'il conversait familièrement avec Cicéron, Virgile, Horace, Bossuet, Lafontaine, Molière, Skarga, Krasicki et tant d'autres bons vieux amis de collège.. Je me surprends parfois à regretter de ne les avoir pas près de moi, pour leur rendre de temps en temps quelque courte visite; mais les temps sont changés, mes occupations ne sont plus les mêmes; je suis devenu curé, ne vous en déplaise; mais tous les curés de ce pays-ci sont missionnaires, qu'ils aient pour ouailles des peaux rouges, blanches ou mixtes.- Il est évident que, sur une aussi grande étendue la population, dont la majorité est catholique, se trouve clairsemée et groupée par endroits: autrement il faudrait beaucoup d'autres missionnaires. Elle peut compter de 2000 à 2500 âmes. On y parle 3 langues le Sauteux (Chippeway) le français et l'Anglais. Je suis pour les Français et les Anglais, quand l'autre père n'est pas ici; il comprend mieux ou du moins il parle mieux l'Anglais que moi, il prêche quelquefois en cette langue, je ne puis guère que catéchiser et entendre les confessions. Sa mission à lui, c'est la mission sauvage. Il fait presque toutes les excursions lointaines; il a plus de peine que moi, surtout en hiver. L'hiver est long et rigoureux il y a ordinairement 4 à 5 pieds de neige. Les tourmentes sont fréquentes. On les appelle ici les poudreries, par imitation de ce qui a lieu dans un désert. La neige est comme le sable, emportée par le vent, forme des bancs mobiles, s'amoncelle par sillons, change de place et de forme suivant la direction et la violence du vent. Hiver comme été, impossible de voyager en voiture, ou à cheval; il faut des raquettes en hiver, des canots, des Steamboats en été. Il n'y a, par terre, ni route, ni sentier battu.- Le poste le plus peuplé de la mission, c'est le Sault. On y compte 1200 âmes sur les deux bords de la rivière formée par la chûte. A une lieue du rivage, ce sont des forêts vierges immenses, souvent marécageuses, qui n'ont jamais vu d'autres habitants que des loups-cerviers, des renards, des chats sauvages, des belettes, des martes, des chevreuils, des lièvres, des écureuils, des perdrix &c. Les bois presque impénétrables entretiennent le froid, l'humidité et fourmillent de maringouins.. Ne vous effrayez pas de ce mot: je pensais, en lisant autrefois l'histoire des missions, que c'était une sorte d'insectes-monstres. Ce n'est autre chose que nos cousins d'Europe: leur nombre seul les rend incommodes. Dans le moment, où je vous écris ces lignes, je suis souvent obligé de mettre la plume de côté, pour me débarrasser de leur importunité et les empêcher de me sucer le sang, ce qu'ils font, quand ils peuvent, avec l'avidité de bestioles faméliques. Là où le pays se peuple et s'assainit par le défrichement des terres, l'écoulement des eaux et la coupe des bois, ils disparaissent, et leur incessante vexation avec eux.- Je trouve le climat fort sain, l'air pur, comme dans toutes les contrées élevées. Le sol est assez fertile et peut produire toute sorte de blés. Les patates y viennent bien. L'année dernière, j'en ai recueilli une soixantaine de minots (double décalitre) avec pois, haricots, carottes &c. Tout cela fruit de notre labeur, nous aide d'entretenir vache, cochon, poules, canards &c. Je me fais aider par des journaliers, mais le moins que je puis: car la main d'œuvre est chère, pas moins de cinq francs par jour. A présent j'ai un homme qui nous prépare une prairie. Je deviens cultivateur, fermier, en petit. Dieu nous préserve de l'être en grand!...... Comme dans les pays neufs, tous les edifices ici sont en bois; c'est plus vite fait, et moins couteux; mais à mesure que le bois deviendra rare, on fera comme dans les vieux pays; il faudra penser à d'autres matériaux. Les charpentiers ne manquent pas: tout Américain l'est plus au moins, et même chaque habitant sait faire presque toute sorte d'ouvrages. Adressez-vous au premier venu, il sera, si besoin est, bucheron, charretier, cuisinier, laboureur et matelot. En Amerique il y a beaucoup moins de spécialités qu'en Europe. Les rangs n'y sont pas marqués, les classes se confondent. Le Président actuel est Whig, tous les démocrates ont été détrônés, ils ont perdu leurs places et plusieurs d'entre eux sont dans la rue. Vienne un président démocrate, et l'autre bout de la bascule sera à terre. Un homme est riche aujourd'hui, demain il sera pauvre; on n'en fait point de cas: lui-même n'en est pas fort étonné. Il s'ingéniera d'une autre manière; et fut-il ballotté par le sort et jouet de mille accidents imprévus, il trouvera moyen de se relever: comme le chat, il retombera toujours sur ses pattes. Quoiqu'en Amérique, personne n'ait honte de travailler de ses mains, pas même ceux qui naguère vivaient dans l'aisance il est cependant difficile de trouver des serviteurs et des servantes: aussi la plupart d'entre eux ne s'engagent-ils qu'au mois. La domesticité est dans un triste état. Servir, c'est une honte. Les enfants même ont honte de servir leurs parents. Ils sont élevés dans une trop grande indépendance, et ceci est de mauvais augure pour la stabilité des états comme des familles: car il est écrit: "Père et mère honoreras, afin de vivre longuement." Dès qu'un jeune homme peut se passer de ses parents, (et il le peut, communément parlant, à 14 ou 15 ans) il dit adieu, souvent pour toujours, à la maison paternelle; et s'il y revient, ce n'est pas pour lui offrir ses services, mais pour en recevoir. Il n'y a pas ici de mendiants. Celui qui ne peut gagner sa vie, est aux frais de la comté. Mais c'est une honte, et on aime mieux souffrir, les vieillards excepté. Est pauvre qui veut, tant il est facile de trouver de quoi vivre. Les pauvres cependant ne manquent pas, pas plus qu'en Europe, en vérité; mais c'est leur faute: [illegible] paresse, insouciance, mauvaise conduite, ivrognerie surtout! Comme dans tous les pays du nord, où il n'y a pas de vin, les

liqueurs fortes et où rien n'est [illegible] se vendent à bas prix, et font beaucoup de mal. C'est pourquoi dans de tels pays, [illegible] totale de liqueurs spiritueuses, là où elle peut s'établir, fait un grand bien; mais cela ne tient pas. Ils appellent ceci tempérance, et c'est précisément la tempérance, qui seule est à recevoir, et que toute personne a promise à son baptême, qu'il est difficile d'obtenir. Si les sauvages sont plus portés que les Blancs à l'intempérance ce n'est pas à mon avis, inclination naturelle, plus forte que chez ceux-ci; mais l'ignorance, la grossièreté, l'oisiveté en est la cause. Là où ils se civilisent, ce qui ne se fait et ne se fera jamais que par le travail, ils ne se montrent pas moins sobres que les blancs. Le Sault S.te Marie est un lieu de passage et de commerce, c'est comme un port de mer, où aborde toute sorte de monde. Jugez par là de la difficulté de notre saint ministère au milieu d'une population qui change plus au moins chaque année et n'offre pas de prise à une instruction suivie. Notre église est fréquentée, c'est même la seule qui le soit habituellement et qui mérite le nom d'église. Ceux qui ne sont pas catholiques, n'ont pour la plupart aucune religion, comme cela est fort commun aux états unis. S'ils vont à quelque réunion religieuse ce n'est pas la piété qui les y pousse, mais plutôt la curiosité. Souvent il en vient chez nous, quand surtout il y a quelque prédicateur nouveau, comme dernièrement lorsque nous avons eu la visite des RR. PP. Boulanger et Point de Sandwich et de Mgr. l'évêque de Détroit pour la confirmation. Parmi les confirmés, qui étaient au nombre de 70, se trouvait un homme de 85 ans. Le dimanche précédent j'avais baptisé [illegible] enfants de la même famille. Le père et la mère n'ont aucune religion; mais ils ont foi au baptême catholique de leurs enfants. Dans tous les états de l'union américaine, dans le sein de cette Babylone de sectes, toutes plus inconstantes et plus absurdes les unes que les autres, le catholicisme qui se présente seul avec son ancienneté, son unité et sa stabilité, ne saurait manquer d'inspirer le respect. Notre habit, que nous nous sommes bien gardés d'échanger, comme ailleurs, avec l'habit civil, loin de nous exposer au ridicule, ne nous attire que plus de vénération. On comprendra toujours et partout, que non seulement pour les moeurs, mais même pour l'habit, il ne doit pas être dit que: "Sicut populus ita et sacerdos." Je suis devenu causeur — je m'arrête — Priez et faites prier nos FF. Scholastiques de Laval, afin que nous plaidions ici et par nos paroles et par nos exemples la cause de Dieu et de son église .... Tout à vous en N.S.J.C. — Jean B. Menet S.J.

— Williamsville — Cette ville située tout près de Buffalo, est devenue pour nos PP. dispersés de la province de Suisse, le centre d'une mission allemande, dont les fruits augmentent de jour en jour et s'étendent en même temps sur les Irlandais et Français, qui habitent dans ces contrées. Voici un extrait d'une lettre du P. Fritsch, supérieur de cette mission sous la date du 26 juillet: "Quant aux protestants convertis nous n'en avons jusqu'ici que trois: un homme et 2 femmes, dont une ne demeure pas même dans notre mission. J'ai rencontré [illegible] nous fîmes route ensemble à cheval pendant assez long temps et il me fit connaître ses peines. Je me mis à l'oeuvre. La [illegible] semme [illegible] beaucoup de zèle, elle savait lire, aussi son instruction fut-elle très-facile. Elle n'avait point été baptisée, [illegible] était fille d'une Yankée. Elle est déjà venue plusieurs fois se confesser ici, ce qui est assez pénible pour elle. Dernièrement la petite soeur de son mari, [illegible] lui demanda comment elle se plaisait dans sa nouvelle religion? "Oh, dit-elle, je n'échangerais pas mon bonheur contre tous les trésors de l'Amérique." Ces mots firent beaucoup d'effet [illegible] en les [illegible] aiment leurs aises. — Le dimanche de la Pentecôte 9 enfants [illegible] français reçurent ici la 1.re communion. Je [illegible] de rendre la cérémonie aussi solennelle que je le pus, autant plus que [illegible] la mère et la grande-mère de 4 de ces enfans étaient sur le point de passer aux [illegible] les [illegible]. — Depuis [illegible] que nous avons passées ici nous avons bâti 3 églises. Quoiqu'inachevées elles sont propres au service divin et se remplissent déjà tous les dimanches d'un auditoire très-attentif. On y a remarqué toujours des protestants. Il y a une de ces 3 églises dans laquelle je ne puis me trouver que tous les 3 dimanches, j'y fais suivre chaque fois le sermon allemand d'un sermon anglais, et j'ai la consolation de voir venir non seulement les Irlandais mais encore les Yankées. Ceux-ci entre autres marquent leur étonnement de ce que les Prêtres catholiques citent des textes de l'écriture en faveur de la Confession. Cette dernière église a été ouverte le 30 décembre. Le plus proche voisin ouvrit aussi une buvette. Un prêtre qui avant nous avait visité cette paroisse, y prêcha avec mon consentement en leur reprochant fortement ce désordre. Que faire, disent les pauvres gens? Nous venons de loin et par ces grands froids nous ne pouvons pas attendre l'instruction et les vêpres à l'église. Un poêle y obvierait à tous ces inconvénients. L'usage commun dans toute l'Amérique en cette matière me détermina à leur accorder cet avantage. Le poêle est arrivé, et il n'y a plus que quelques jeunes gens qui se laissent séduire par l'occasion prochaine. Il me suffit d'exprimer mon déplaisir pour faire évacuer la buvette et pour forcer même le propriétaire à la fermer. Il est vrai l'on ne réussit pas de même partout. En arrivant nous trouvions six maisons de ce genre en face de l'église. Le dimanche elles doivent être toutes fermées selon les lois de ce pays; mais les jours de fête qui tombent dans la semaine, les lois n'obligent personne et c'est alors qu'on les ouvre pendant les offices. Toutefois jusqu'ici un discours véhément a suffi pour les faire fermer. Malgré cela il est impossible d'abolir tous les abus dans un pays, où tout le monde a sans cesse le mot de liberté à la bouche, où à chaque instant arrivent tant d'hommes animés d'un désir insatiable de licence et au milieu de toutes les sectes; mais j'espère que nous irons loin. Ce qui augmente le plus notre espoir c'est que depuis que nous avons fait la 1.ère communion d'un grand nombre d'enfants, cependant il reste encore beaucoup à désirer et à faire. En attendant nous avons établi l'archiconfrérie du coeur immaculé de Marie dans une paroisse voisine afin de nous assurer la protection de cette divine mère. Puissions nous être plus utiles aux Français qui se trouvent dans cette paroisse, mais que la distance des habitations tient éloignés de nos églises. Nous ne pouvons leur accorder qu'une instruction par mois et encore est-elle peu fréquentée. — Voici encore sur l'île Manitouline quelques détails que le P. Visiteur m'a communiqués: Les Indiens qui l'habitent et dont 1300 professent la foi catholique, bâtissent une église en pierre qui aura 100 pieds de longueur sur 50 de largeur. Les murailles s'élèvent déjà à une hauteur de 10 pieds, quoiqu'ils n'y ait que 2 maçons, l'un Français canadien, l'autre Indien. Les pierres sont transportées sur des radeaux, on va les chercher à une distance de 9 milles anglais. On les dépose sur la côte. Mais c'est là que commence le travail le plus pénible. Il faut les monter à une hauteur considérable, car l'église domine au loin le lac Huron. Les maçons eux-mêmes transportent, toute la journée, les pierres sur les épaules. De tout petits enfans, des garçons et des filles depuis 4 ans jusqu'à 13 vont chercher du sable près de la mer, d'autres fournissent l'eau pour le mortier, car elle manque sur la hauteur. Les charpentiers travaillent avec ardeur, la toiture même est achevée. Les Missionnaires doivent nourrir les ouvriers, car il est bien difficile d'apprendre aux Indiens à faire des provisions pour l'avenir. — Dans la même île un chef vint trouver le R.P. Boulanger et lui parla en ces termes: "Père, je bâtis une chapelle dans mon village et il me faudrait une cloche. — Bon, dit le R.P., quand la chapelle sera achevée, l'autel placé, le clocher élevé, et la maison des missionnaires préparée, tu auras une cloche. Le P. Point en a procuré une de 40 à 50 livres; et cette année lorsque le vieux chef a appris le retour du R.P. Boulanger, il s'est précipité à sa rencontre et il lui a dit: "Père, la cloche est arrivée, mais elle n'est pas encore bénite." Le R.P. Boulanger se rend sur le lieu accompagné de 2 Pères et bénit avec toute la solennité possible la cloche qu'on avait redescendue. Lorsqu'on demanda à l'Indien, s'il l'avait déjà mise en branle, il répondit: "Personne ne l'a osé, parce qu'elle n'était pas encore baptisée. — Et quel doit être son nom? Oh! il faut qu'elle s'appelle Marie." Il serait difficile de rendre toute la joie de ces bonnes gens.

— Nous apprenons que 2 Pères sont chargés de donner une mission dans la prison de Fontevrault, et que l'aumônier de la prison de Genève a suivi une [illegible] de Brest et de Toulon.

Lettre du P. Frémiot à un P. de Laval. – [illegible] immaculée conception près le Fort William. –

[illegible] vais vous raconter une petite excursion que je viens de faire à la rivière aux Tourtes. Je partis le 27. Il m'en coûtait de partir si tôt, car je laissais un malade administré ce matin là même, et qui mourut deux jours après. Je laissais une 1re Communion de 8 à 10 enfants, qui devait avoir lieu le dimanche suivant. Mais, si j'avais manqué cette occasion, je n'aurais trouvé personne pour me conduire. Les sauvages étaient revenus de la pointe, quand j'arrivai à la rivière aux Tourtes, mais ils étaient campés à une [illegible] lieue de là sur le lac, cependant, dès qu'ils eurent connaissance de mon arrivée, ils roulèrent leurs maisons d'écorce et vinrent les déplier près de la chapelle. Parmi eux se trouvait une vieille veuve, venue récemment du fond du Lac, et qui depuis sa jeunesse, elle ne marche plus qu'en se trainant sur les genoux et sur les mains, ce trajet ne l'effraya pas. Là aussi était un autre impotent, un jeune homme à qui la maladie ôtait complètement l'usage de ses jambes; 2 hommes le transportèrent sur un brancard. Aussitôt commença une espèce de petite retraite. Chaque soir sermon sur les grandes vérités, et le matin, avant la messe, instruction familière sur la pénitence et le décalogue. Presque tous les sauvages se confessèrent 2 fois, et le 10e jour, fête du Rosaire, ils communièrent tous sans exception, le jeune malade reçut la 1re Communion dans sa loge. Ce fut un jour de bien douce joie pour tous les cœurs. Le lendemain s'en ressentit. Je baptisai une jeune fille de 20 ans que son futur mari avait amenée à la Pointe et que j'avais instruite pendant la retraite, et aussitôt après son baptême, elle reçut la bénédiction nuptiale. C'était la 1re que nous donnions à la rivière aux Tourtes. Le dimanche suivant j'assistai à une autre noce. La mariée était une fille de 15 à 18 ans qui vint au catéchisme et à l'école tout l'hiver dernier, qui 2 jours encore avant son mariage vint s'asseoir au milieu des petites filles durant le catéchisme et chanter des cantiques avec elles. Son père, parti quelques jours avant qu'elle revint de l'Isle Royale, lui avait laissé pour toute dot quelques hardes empaquetées dans une couverture. Il m'avait donné aussi une paire de souliers sauvages: "Peut-être en auras-tu besoin plus tard lui dis-je" – "Non j'ai encore de la peau". Je ne me doutais pas qu'il n'en eût pas laissé à sa fille qu'il savait devoir probablement se marier bientôt. Aussi ne fus-je pas peu surpris de voir celle-ci s'en venir pieds-nus pour se confesser un quart d'heure avant son mariage. "Est-ce que tu n'as point de souliers?" lui demandai-je. – "Non mon Père" – "Eh bien je t'en donnerai, lui dis-je, au moins pour aujourd'hui. C'est un cadeau de ton père. Il a pensé sans doute que tu en recevrais un semblable de ton futur." Vous serez peut-être surpris de voir si peu d'apparât chez nos sauvages dans une circonstance néanmoins si solennelle pour tous les peuples. Mais, outre leur pauvreté il en est une autre cause qu'ils héritent de leurs ancêtres. Les infidèles, n'ayant point, à proprement parler de mariage, n'ont point non plus de solennité nuptiale. Deux personnes qui veulent s'unir le font sans cérémonie aucune, sans même en dire un mot à leurs parents, qui ne s'offensent nullement d'un pareil procédé. Quelquefois, un beau matin, deux jeunes gens disparaissent, ils sont allés dresser une loge quelque part bien loin dans le bois; c'est une nouvelle famille. Et s'il leur plaît d'ajouter à cela le divorce ou la polygamie, personne encore ne le trouve mauvais. Pauvres sauvages, quand est-ce que la lumière de la vérité se fera jour au sein de ces ténèbres, où vous êtes ensevelis. Pour exciter votre commisération en faveur de ces pauvres âmes, et leur mériter souvent la faveur de vos pieux memento, j'vais vous redire un petit colloque que j'eus avec cette néophyte, pendant que je l'instruisais: "Mon enfant, le Grand-Esprit t'a fait une grande miséricorde, en te destinant un priant pour mari et en te procurant ainsi le bonheur de connaître et d'embrasser la prière. Tu l'as peut-être opposé mais tu ne la connaissais pas bien..." – "Je ne le connaissais pas du tout." – "Ne pensais-tu pas cependant que quelqu'un avait fait le Ciel, la terre, toutes choses." – "Oui" – "Et qui est-ce pensais-tu?" – "Je ne m'en inquiétais pas." – "Ne savais-tu pas que certaines choses étaient mauvaises et d'autres bonnes." – "Je le savais" – "Ne pensais-tu pas que ceux qui font bien seront récompensés, et que ceux qui font mal seront punis." – "Je le pensais." – "Mais [illegible] crois-tu qu'il punira les méchants et récompensera les bons?" – "Je n'avais pas réfléchi à cela" – N'aimerez-vous pas à croire avec moi mon R. P., que c'était là une âme droite, un cœur innocent, que Dieu s'est hâté de retirer des ténèbres de l'infidélité pour l'appeler à l'admirable lumière de son Evangile. Ses parents ont promis de venir au printemps et de se faire instruire — Je restai encore huit jours à la rivière aux Tourtes, car il y avait presque la moitié des sauvages que je n'avais pas vus. Ils avaient passé l'été à l'Ile Royale, et plusieurs devaient y retourner pour y passer l'hiver, après être venus arracher leurs patates. On les attendait depuis longtemps. Ils arrivèrent le 4me jour après la retraite, et je fis pour eux un petit Triduum d'instructions. Ils ramenèrent un enfant de 10 à 11 ans mort depuis 8 jours. C'était celui-là même qu'on avait voulu guérir l'été dernier par des superstitions payennes. Il fut enterré le vendredi matin après la messe; je pris occasion de faire un vigoureux sermon sur la mort corporelle présente... [illegible] je donnai quelques avis paternels sur les moyens de persévérance: l'assiduité à faire la prière en commun et l'importance de l'agriculture. Je laissai pour souvenir, à mes bons sauvages de petites images dont chacune coûte la 50me partie d'un sou. Ils en font le plus grand cas... Vous voyez mon R. P., qu'il en faut bien peu pour contenter nos sauvages. Je regrette de n'avoir plus de chapelets. Il est dommage de voir se perdre une si belle dévotion, faute d'une aussi modique ressource.

12 Province du Maryland. – Lettre du P. Schupts à un P. Suisse... Old-town. 24 Octob 1849. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'Old town (vieille ville)? C'est une petite île formée par le majestueux fleuve Penobscot et située au Nord des Etats-unis. Cette île est habitée par une tribu de sauvages tous catholiques. Leurs cabanes sont groupées autour d'une jolie église qui semble s'élever au-dessus d'elles pour les protéger, dans ce pays tout protestant. C'est là, mon Rev. P. c'est sur cette île séparée du reste de l'univers par un large fleuve, c'est au milieu de ces sauvages, que je suis destiné à vivre et à mourir, si Dieu le veut. Old-town est une mission fondée par un Père de l'ancienne Compnie. le Père Ralse qui, après avoir converti ces sauvages fut massacré par les Americains en haine de la foi. C'est le jour anniversaire du rétablissement de la Compagnie le 7 Aout que je suis venu prendre possession de ce précieux héritage de nos anciens Pères. Les Sauvages qui avaient été avertis de mon arrivée, m'avaient préparé une brillante réception. Quand ils me virent paraître sur la rive opposée, ils se réunirent tous à l'endroit où je devais débarquer. Dès que je mis pied à terre le canon et les cloches saluèrent mon arrivée, et le grand pavillon flottait dans les airs pour faire hommage à J. Ch. dans la personne de son ministre. Les Sauvages m'entourèrent bientôt avec des démonstrations qu'un Européen qui les voit pour la première fois a peine à comprendre; ensuite ils me conduisirent processionnellement à l'Eglise, où après une courte prière et une petite allocution en français, je m'aperçus bientôt que je parlais hébreux, personne ne me comprenait. Je sortis de l'Eglise, je fis un tour sur l'île, partout des visages amis, mais pas une seule parole intelligible. Alors me retirant seul dans la chambre qu'on m'avait préparée, je sentis pour la première fois l'immensité du sacrifice que j'avais fait, et l'étendue des travaux que j'avais à entreprendre. Une pensée de découragement allait s'emparer de moi; mais elle fut bientôt dissipée par l'air compatissant de mes bons sauvages. — Une autre fois peut-être je vous décrirai les moeurs et les coutumes bizarres des Indiens; aujourd'hui, je me contenterai de vous dire ce que j'ai fait au milieu d'eux. D'abord j'ai appris leur langue la plus difficile du monde; maintenant, je ne sais par quel miracle, je parle sauvage. J'ai prêché et fait le catéchisme en sauvage. Cependant je suis loin de posséder cette langue, je la sais assez pour la comprendre, pour être compris. Leur église était nue, je l'ai ornée, le presbytère tombait en ruine, je l'ai relevé, et tout cela avec l'argent de la Providence, car les sauvages n'ont rien: il est impossible de se faire une idée de leur pauvreté. Les Sauvages sont très-portés à l'ivrognerie. Savez-vous ce que j'ai fait pour détruire ce vice dégradant, et d'autant plus dégradant chez eux, qu'une fois ivres ils redeviennent sauvages dans toute la force du terme? J'ai établi une Société de tempérance, et décrété que quiconque s'enivrerait encore ne pourrait rentrer dans l'église qu'après avoir fait une réparation publique du scandale donné. Ils eurent peur; il y en eut cependant quelques-uns qui succombèrent à une ancienne habitude devenue pour eux une seconde nature. Je fus inexorable, et après des tergiversations, des menaces, et des répugnances incroyables, on vit ces fiers enfants de la nature s'avancer jusqu'au milieu de l'église et là à genoux, et le front humilié, demander pardon à tous les fidèles réunis de la faute scandaleuse qu'ils avaient commise. Une chose qui vous fera comprendre l'horreur qu'ils ont de l'adultère, c'est que d'après un ancien usage, une femme qui s'est laissé séduire, doit renoncer à entrer dans l'église durant une année entière. Mais le plus beau triomphe remporté par la religion, c'est la réunion de deux partis qui les divisaient depuis long-temps. Il y a douze ans, un différent s'éleva au sujet de certaines terres vendues par un de leurs gouverneurs; les Sauvages courent aux armes, ils se divisent en 2 camps ennemis, choisissent des chefs et plantent des mâts devant la maison de ces chefs. Les mâts sont l'emblème du pouvoir, et les sauvages y tiennent plus qu'à leur propre vie. On ne saurait se faire une idée des haines et des troubles que ces divisions ont causées parmi eux. Chaque année régulièrement, on les voyait descendre de leurs montagnes, où ils se dispersaient pour aller à la chasse, prendre les armes et se déchirer comme des bêtes féroces. Les vainqueurs après avoir promené l'épouvante sur toute l'étendue de l'île et signalé leur triomphe par toute sorte d'excès finissaient par couper le mât des vaincus, au bruit du canon et du tambour et des instruments d'une musique enragée, puis ils déclaraient la déchéance du parti ennemi. Peut-être vous décrirai-je plus tard les dangers que j'ai courus dans une de ces campagnes sauvages, durant les douze années de trouble. plusieurs prêtres qui m'ont précédé, après avoir inutilement tenté de remédier à ces maux qu'on regardait comme incurables avaient tous fini par abandonner l'île. Cette année enfin après des efforts persévérans nous sommes parvenus contre toute attente à opérer une réconciliation parfaite. Je dis, <u>nous</u>, car Monseigneur qui à une science extraordinaire joint une prudence consommée et une incroyable énergie, a dû s'en mêler. On a vu ces hommes depuis si long-temps exaspérés les uns contre les autres se réunir, se donner le baiser de paix, et cimenter leur réconciliation par des jeux et des danses, où les deux partis se trouvaient confondus. Les deux mâts, source de tant de colères et de tant de troubles, furent abattus, et à leur place on éleva une belle et grande Croix qui a été bénite solennellement par Mgr l'évêque lui-même. Sur les bras de cette croix destinée à perpétuer la mémoire de cette belle réconciliation, et à réunir désormais sous son ombre tous les partis des sauvages, on lit écrites en gros caractères ces paroles évangéliques: Rogo... ut omnes unum sint. Depuis ce moment la discorde a fui loin de nous et une paix inaltérable a changé cette île en un délicieux séjour jusqu'à l'arrivée d'un autre fléau dont je vous parlerai tout-à-l'heure. Outre les Indiens ma mission embrasse quelques Irlandais en faveur desquels j'ai dû apprendre l'Anglais; et tous les Canadiens (français) qui se trouvent répandus dans toute l'étendue de l'état du Maine, c. a. d. un pays 2 fois plus grand que la Suisse tout entière. Il ne s'agit pas pour moi

[illegible] les, desservir comme ferait un curé, je me contente de visiter de temps en temps les principales localités et d'y donner des missions. Naturellement je devais commencer par ceux d'Old-Town qui placés sur les deux rives opposées du fleuve qui forme mon île, peuvent aisément en traversant la rivière se réunir dans mon Eglise. Depuis long temps sans Prêtre, ils avaient fini pour la plupart par abandonner toute religion. Il n'y avait plus pour beaucoup d'entre eux ni Messe, ni Confession, ni Communion, ni mariage ni jeûne ni abstinence, ni fête, ni Dimanche, ils étaient comme des payens. Comme ils n'avaient pas entièrement perdu la foi, il ne m'a pas été difficile de les ramener à la pratique de la religion. J'ai été moi même les chercher jusque dans leurs maisons, et les inviter à venir à l'Eglise. Maintenant mon Eglise se trouve trop petite pour contenir tout le monde, tous se sont approchés des Sacrements. Les Canadiens des autres villes et villages apprenant ce qui se passait à Old-town voulurent aussi me voir. Des lettres m'arrivaient de toutes parts, et comme Mgr m'avait donné tout pouvoir et toute juridiction, je résolus de les contenter. Voici comment je commençais les premiers sermons que je dus leur faire. Mes frères, savez-vous ce que je viens chercher au milieu de vous? Ce que je viens chercher ce n'est pas votre argent, je n'en ai pas besoin, je n'en veux pas. Ce que je viens chercher, c'est uniquement le salut de vos âmes. En Amérique, où l'argent est la seule idole qui ait des adorateurs, un pareil début eut un effet magique. Après cela je pouvais dire tout ce que je voulais, j'étais sûr de ne rien rencontrer que des obstacles ordinaires. Aussi, partout où j'ai été, j'ai vu tous les Canadiens revenir en masse à la pratique de la religion, bien que la plupart ne se fussent pas confessés depuis 15, 20, 30 ans, et c'étaient des conversions véritables. Voici ce qui est arrivé à Waterville où il y a une centaine de familles Canadiennes. Dans cette malheureuse ville, les trois quarts des hommes sans exagération et un bon nombre de femmes étaient des ivrognes de profession. Quelques braves gens qui, dans cette masse d'ivrognes, étaient rari nantes in gurgite vasto, me prièrent d'aller aussi les visiter. Tous les Prêtres qui connaissaient la ville me disaient: vous pouvez y aller, mais soyez sûr que vous y perdrez votre temps et vos peines; s'il est comme moralement impossible de convertir un ivrogne de profession, comment osez-vous espérer de convertir toute une population d'ivrognes? Malgré cela je partis; j'y donnai une mission de 25 jours. Le triomphe fut complet. une Société de tempérance fut établie. l'ivrognerie a entièrement disparu, et depuis, cette ville infernale a été changée en une espèce de Paradis terrestre. Et il y a bientôt un an que cela dure. Les Américains, témoins de ce changement, ont donné de l'argent et du terrain aux Canadiens pour bâtir une église à condition que le Prêtre viendrait résider au milieu d'eux. Mais malheureusement cela me sera impossible. Voilà mon R.P. les bénédictions que Dieu daigne répandre sur mes travaux. Et ce que je dis de Waterville je dois le dire de tous les autres endroits que j'ai visités. La grâce de la Compagnie se fait sentir d'une manière éclatante. Les Américains qui voient l'efficacité du ministère catholique commencent à réfléchir. Bien des préjugés sont déjà tombés. Je pense que le temps n'est pas éloigné où il nous sera donné, dans les contrées que j'habite, d'agir directement sur eux. Mais pour cela il faut bien savoir l'anglais. Nous étions heureux au milieu de ces bénédictions du Ciel, lorsque tout à coup un terrible fléau vint répandre la consternation et le deuil sur mon île. Un Dimanche matin il y a un peu plus d'un mois, ces paroles, comme un coup de tonnerre vinrent éclater à mes oreilles: accourez, il se meurt!! Le choléra venait de se manifester sur mon île et il y exerça d'affreux ravages. Dans l'espace de deux semaines, près de cinquante catholiques avaient succombé. Dès les premiers jours, les sauvages frappés de stupeur, s'empressèrent de se disperser dans toutes les directions. A l'exception du Prêtre, d'un autre homme et de q.q. enfans, tous les autres qui étaient restés sur l'île tombèrent malades l'un après les autres. Il n'y avait point de cabanes habitées où il n'y eut plusieurs personnes atteintes à la fois par l'épidémie. Dans une petite maison où il n'y avait que deux petites chambres sans lit, on vit jusqu'à 15 malades étendus par terre sur un peu de paille qui n'était plus que du fumier, et parmi eux, des morts abandonnés, des mourants, des malades en proie aux convulsions, aux crampes, et aux autres symptômes de cette terrible maladie. Et pour soigner tant de malades, il n'y avait qu'une petite fille de 12 à 13 ans. Je suis entré plus de vingt fois peut-être dans cette maison, les infections qui s'en exhalaient ces cris de douleur, ces convulsions, la vue de ces cadavres autour desquels étaient entassés tant de malades expirants les uns sur les autres, faisaient un spectacle affreux. Eh bien, ce même spectacle se renouvelait presque dans chaque maison. Mais bientôt l'Epidémie étendit ses ravages, et gagna l'autre bord de la rivière où les Canadiens étaient établis. Pour comble de malheur, le curé de Bangor, où le choléra sévissait avec plus de fureur encore, après des fatigues inouïes, tomba lui même malade, une fièvre ardente l'avait saisi, de sorte que pendant q.q. jours, je me vis chargé seul de deux grandes paroisses, Old-town et Bangor, éloignées de quatre lieues l'une de l'autre. Il est vrai que le chemin de fer effaçait la distance. On venait me chercher pour Bangor, on venait me chercher pour Old town, je me doublais, et j'eus le bonheur de ne laisser mourir qu'une personne sans sacrements. Mais m.r.p. vous ne sauriez vous faire une idée de la position du Prêtre que le devoir enchaîne au sein même de l'épidémie. A chaque instant du jour et de la nuit, il a devant les yeux le spectacle de la mort, il n'aperçoit autour de lui que des gens qui meurent ou qui tremblent, et celui qu'il a vu la veille plein de force, le lendemain il le voit mort ou mourant, et sachant qu'il n'est pas immortel, il n'a d'autre perspective que d'être atteint lui-même, et de mourir sans Prêtre, sans ami, sans Sacrements. Malheur à celui qui n'est pas prêt dans de pareils moments!... Mais enfin tout est fini, et Dieu m'a conservé la vie.

Adélaïde en Océanie méridionale. – Extrait d'une lettre du P. Louis Kranewitter à son Provincial. (Clare-Village, 10e Juin 1849, à 60 lieues de distance d'Adélaïde, du côté du Nord).

Je commence cette lettre le 1er Dimanche de la belle et sublime sollennité de la Fête-Dieu. Ma position de missionnaire devient déja plus agréable. Les ff. Schreiner et Sadler sont aussi avec moi; Le bon Dieu n'a pas voulu me laisser longtemps seul. Vous allez comprendre par la suite de la lettre, la nécessité de leur secours. Avec ce petit commencement et la grâce de Dieu je suis en état de fonder en Océanie une mission permanente pour les Allemands, et même une résidence bien tranquille pour notre Compagnie. Jusqu'à présent les choses vont pauvrement; mais les mains laborieuses font ici des merveilles. — Mon voyage me paraît un vrai rêve; je n'y pense qu'avec peine: car il n'y rien de plus pénible que d'être balotté des mois entiers sur le vaste Océan. Toutefois en voici quelques traits qui pourraient peut-être vous intéresser. — Le 15 Août notre vaisseau quitta le port de Hambourg. Le 27 Septembre, fête des Sts Anges, nous eûmes pour la 1re fois le bonheur de prêcher à tout notre équipage composé de Catholiques, de protestants, de juifs et de chrétiens paganisés. Depuis ce temps le P. Max. Klinkowstræm leur distribue avec succès la parole divine tous les dimanches. –

Le 10 Octobre on entendit le cri de joie: Terre, terre! En effet, on aperçut une ligne noire visible à l'aide d'une lunette d'approche; à 11h. on voyait à l'oeil nu le promontoire brésilien Frio. Quatre heures plus tard nous étions déja dans le port de Rio Janeiro, qui vit alors pour la 1re fois le pavillon allemand. Rio a 190,000 habitants dont 2/3 sont des nègres qu'on voit en foule chargés comme des bêtes de somme trotter en cadence, chantant des airs mélancholiques et lamentables. C'est un triste spectacle! – Là nous avons fait une heureuse rencontre, celle d'un prêtre allemand, le seul qui existe dans le vaste royaume du Brésil; il s'appelle de Reiss et est autrichien d'origine. Il nous fit un accueil très amical, et nous fit une peinture de l'état de la religion, peinture qui nous a rempli d'effroi; s'il n'était pas prêtre, nous n'en aurions pas cru la moitié. L'indifférence des habitants en fait de religion domine partout, quoiqu'il y ait 5 maisons de religieux dans la ville. Il y a aussi près de là des capucins italiens; ce sont vraiment des hommes de Dieu. Nous les avons visités le lendemain, et ils nous ont reçus de la manière la plus prévenante. Les PP. Capucins ont là une résidence et font venir des sujets de l'Italie; ils sont maintenant au nombre de 5, 4 prêtres et 1 frère lai. Leur maison est située sur le point le plus élevé d'une colline qui forme une espèce de terrasse; où j'ai apperçu, en montant, une petite eglise avec 2 tourelles, et du côté gauche, un grand bâtiment, semblable à un couvent; de plus j'ai remarqué qu'à droite il y avait encore un autre bâtiment qui était renversé ou tombé en ruine; les débris voisins avaient l'air d'avoir formé autrefois des galleries en colonnes. Audessus de la porte de la chapelle on voit gravée l'année 1565 et un peu plus haut, le nom de Jésus. Vous pouvez concevoir ce que je sentais en ce moment. Mes pressentiments furent confirmés par les renseignements que nous donnèrent les vénérables PP. Capucins. Ce fut là le premier et le dernier établissement de nos Pères; la chapelle a été batie probablement par le Vénér. P. Anchiéta; sa situation est une des plus belles que cet Apôtre ait pu choisir à Rio. D'un côté elle donne sur le magnifique port et la ville entière; de l'autre elle a une pente fertile qui conduit à un jardin riant; maintenant il est fermé. Il n'y a guères de nos établissements que dans l'intérieur du royaume; le plus proche, celui de Ste Catherine, est à 40 lieues de Rio. Le temps ne me permit pas de les visiter. Le jour du départ arrivé, les PP. voulurent à toute force nous retenir chez eux, disant qu'il fallait attendre que la santé de mon collègue fut parfaitement rétablie; ils promettaient de nous procurer des places sur un autre vaisseau, et même de les payer. Malgré toutes les instances de leur affection si touchante, nous dûmes les quitter, non sans verser des larmes. Le 16 Octobre nous sortimes donc du port de Rio. – Le 4 Décembre retentit pour la 2e fois le cri: terre, terre! Ce fut l'île Kangourou. Enfin le 8 nous nous trouvâmes dans le port d'Adélaide. Vers 4 heures du soir le P. Klinkowstroem et moi, Weikert et 3 autres compagnons de voyage, nous sommes descendus sur le sol australien, vaste plaine dont le fond, du côté de l'orient, était bornée par une chaîne de monticules, couverts de verdure. Avant tout notre attention s'arrêta sur des coquillages innombrables, et puis sur la végétation. Tout était nouveau, inconnu. Pas un buisson, pas une plante, pas un arbre semblable à celui de nos pays, excepté la giroflée rouge vivant solitaire sur le sol sablonneux. Adélaide est à 2 lieues allemandes de la mer; des fiacres entretiennent la communication entre le port et la ville. C'est avec peine que nous trouvâmes la „Catholic chapel„ et la demeure épiscopale, ainsi que celle du Docteur Backhaus. Weikert, père de 8 enfants, brave cultivateur et chrétien fervent, cultivait alors une pièce de terre à 60 lieues de là, près d'un village nommé Clare-Village. Ce village est habité pour la plupart par des catholiques irlandais qui viennent d'achever une petite eglise; l'évêque la consacrera dans peu de temps. Comme sous le rapport linguistique je pouvais être utile à la fois à la famille allemande de Weikert et aux catholiques irlandais, je pris la résolution de l'y accompagner. Monseigneur agréa mon plan. Il remercia Weikert de nous avoir amenés, et me recommanda d'avoir un soin particulier des catholiques allemands, dispersés dans les environs. Il me promit aussi de procurer une pierre d'autel et des ornements pour les endroits où ils se trouveraient réunis plusieurs ensemble; car ces pauvres gens manquaient jusque là de prêtres, et couraient même le danger d'abandonner leur religion, faute d'office divin. J'acceptai cette charge avec reconnaissance et le 14 Décembre (1848) je partis pour le Clare-Village avec Weikert. L'été était brûlant; l'herbe tout desséchée; cependant la chaleur n'est pas si accablante

lante parceque elle est constamment rafraîchie par le vent de mer ainsi que par l'abondante rosée de nuit. Quelquefois, il est vrai, il ne tombe pas une goutte de pluie durant des mois entiers. Les chemins ne sont pas trop mauvais; je trouve même que les voyages à pied dans notre Tyrol et au coeur de l'été sont plus pénibles qu'ici. Nous nous établîmes dans une maison toute neuve, bâtie par un catholique irlandais dans une charmante vallée. Elle n'a qu'un rez-de-chaussé à 5 chambres sans fenêtre; cela n'empêche pas qu'elle ne soit dans ces pays-ci une « large-house ». Je ne pouvais pas de suite commencer mes visites à la ronde: l'humidité de l'hiver m'en a empêché jusqu'à ces jours, d'autant plus que je n'avais pas de cheval; maintenant Dieu y a pourvu. La semaine prochaine, après l'Assomption, j'espère faire ma 1re excursion apostolique. – Mon compagnon, P. Max. Klinkowstræm resta d'abord à Adélaide pour avoir soin des catholiques allemands qui s'y trouvent; mais bientôt il se vit obligé de quitter et la ville et le pays: le climat ne lui va point. L'air de l'Océanie est, selon le témoignage de notre docteur Bayer, un vrai poison pour ceux qui ont le foie attaqué. Aussi des maux de tête très violents ainsi qu'une dissenterie l'ont conduit au bord du tombeau. Le 17 Mars 1849 il est retourné en Europe sur un vaisseau anglais. Mais Dieu dans sa miséricorde a bien voulu me dédommager d'une telle perte, et la nouvelle de son départ m'est arrivée en même temps que votre lettre que je n'ai ouverte qu'après avoir célébré les SS. Mystères. Que Dieu soit béni mille et mille fois! Les bons ff. Schreiner et Sadler que vous m'avez annoncés ne se firent pas longtemps attendre. Ils arrivèrent heureusement au mois d'Avril, juste à l'époque où nous avions besoin de mains secourables. Nous leur bâtîmes donc à côté de notre demeure une cabane où ils prendront leur repos. Ils ont eu bien à travailler; mais déjà les affaires vont mieux et la recompense sera abondante. Je fis une convention avec Weixert de partager tout: travail, peines, dépenses, revenus. Notre voisin, qui eut pour partage un morceau de terre supérieur au nôtre, s'en va à Adélaide et nous le laisse sous des conditions assez avantageuses. Ainsi nous vivons sinon bellement, au moins aisément. Cette année-ci nous sommes en état de cultiver ces 2 pièces de terre à la fois; nous continuerons ce ménage encore 2 ans, et puis, nous tacherons d'acheter au gouvernement quelque pièce plus agréable et mieux située. Le bon Dieu bénira ce projet, je l'espère. En 4 ans d'ici je serai en état d'envoyer de l'argent à ceux qui voudront venir nous tenir compagnie, ou bien je me trompe grandement. Tous les PP. que vous voudrez envoyer seront très utiles; ils doivent, il est vrai, sacrifier leurs commodités et se préparer à un rude travail au moins au commencement; mais, je le répète, le travail est bientôt recompensé. Du reste disposez de tout à votre gré: nous sommes prêts à suivre le moindre signe de votre volonté. En attendant nous allons exécuter votre recommandation, qui est de cultiver une portion suffisante et fertile et d'y employer nos chers frères.

On pourrait croire que le pays est abondamment pourvu de prêtres, vu qu'il y a 1 évêque avec 10 prêtres pour une communauté de 4000 catholiques; cependant il n'en est pas ainsi. L'Océanie méridionale est une colonie qui avance à grands pas vers son amélioration. Il n'y a que 10 ans que les colonies ont commencé, et déjà la population a atteint 40000. Tous les mois des vaisseaux nous amènent de nouveaux émigrants anglais, et tous les ans ceux arrivent de l'Allemagne qui s'établissent ~~en~~ à Adélaide, ou plutôt à la campagne. Si cela continue ainsi, bientôt j'aurai besoin d'un prêtre pour m'aider. Ceux qui voudraient venir, feront bien de se pourvoir de tout ce qui est nécessaire pour célébrer la Ste Messe. ~~Nous autres~~ nous n'avons dans notre petite eglise ni tabernacle, ni image au dessus de l'autel et quant aux ornements, pas d'autre un peu passable ~~excepté~~ que celui que nous avons apporté avec nous.

Le climat est extrêmement doux; l'hiver d'ici est comme l'été du Tyrol. On n'a pas ici de fruits indigènes, mais tout ce qu'on plante réussit très bien, surtout le raisin et les fruits du midi. Ainsi que personne ne se plaigne d'être obligé de cultiver ces terres. Mais on serait bien trompé, si l'on espérait d'y trouver ces choses déjà toutes prêtes, ne fussent que des instruments ou des semences.

Post-Scriptum... Extrait d'une lettre du P. Bouillet aux scolastiques de Laval – Strasbourg le 6 9bre 1850. – Les missions continuent en Allemagne et vont cette année se faire sur une plus grande échelle. Cinq bandes de missionnaires chacune de 3 hommes, vont être lancées, deux sur la Westphalie, une sur le Wurtemberg, une sur Mayence et le diocèse, une sur le Duché de Bade. Là 12 missions ont été données jusqu'ici; 30 sont encore actuellement demandées. Chaque mission donnée enfante ordinairement 5 autres. Dans une des paroisses qui vont être prochainement évangélisées, le Curé défendit à ses paroissiens d'aller à une mission qui se donnait dans le voisinage; ils y allèrent cependant et quand ils eurent fait leur mission ils vinrent trouver leur excellent pasteur, et ils lui dirent: Nous voulons que vous demandiez une mission. – Mais comment? – Comment une mission? Si vous ne la demandez, nous vous chassons à coups de poings. La mission fut demandée... Au nombre des missions qui auront lieu prochainement dans le Duché de Baden, est celle de la ville de Fribourg pour l'Avent... Les RR. PP. Schlosser, Roh et un autre viennent d'évangéliser Constance. La ... ont été un peu froidement les premiers jours. Ils étaient occupés il est vrai même au confessional, mais il n'y avait pas affluence de manière à donner aussi de la besogne aux confesseurs auxiliaires. Nos pères ont cru que les grandes vérités qu'ils avaient traitées dès l'abord étaient un pain trop fort pour des âmes faibles dans la foi. Aussi l'affluence fut plus grande quand ils en vinrent aux vérités dogmatiques. De plus, le spectacle des Cérémonies de la mission, qui partout fait une grande impression, brisa la glace des coeurs et la débacle eut lieu. Toute la population

16

tenue en lisse par ses rangées et deux mauvais curés de la ville resta éloigné des Sacrements. En cette ville Ronge avait reçu il y a quelques années les honneurs d'une ovation. Les Dames voulurent faire en faveur des missionnaires la contre partie de ce triomphe sacrilège de l'apostat. Décorations de la façade de l'Église, de la Chaire etc etc. C'était dit-on magnifique! C'eût été bien autre chose au départ, si nos pères n'avaient prévenu cette fois, par un prompt départ les honneurs du grand triomphe. Mais l'affluence de la multitude, l'encombrement de l'Église, les gémissements, les baisers de mains qu'on mouillait de pleurs, les torrents de couronnes et de fleurs que l'on jetait de toute part dans leurs voitures, l'accompagnement de la foule jusque hors de la ville, c'était déjà un assez beau triomphe, triomphe d'autant plus beau qu'il était spontané. Il fut tel que ces opiniâtres même étaient entraînés et saluèrent les missionnaires malgré leurs résolutions antérieures. On en vit même qui ce jour là pensèrent enfin à pleurer ou pleurèrent sans y penser. Bref, ce jour, disent nos pères, a dû faire un bien immense dont d'autres recueilleront le fruit plus tard.... Il y a là dans cette ville je ne sais plus quel ecclésiastique qui ne consacre que de l'eau rougie parce qu'il n'aime pas le vin. Dans un autre endroit, les Missionnaires s'étonnaient de voir qu'on donnât la Communion à tout le monde, sans une messe nouvelle pour consacrer; On prend des informations auprès des Curé et vicaires qui les renvoient en disant, qu'ils ne s'occupent pas de ces choses là. On interroge le Sacristain. C'était lui qui mettait de nouveaux pains dans le Ciboire à mesure qu'il en manquait: il croyait que c'était bien assez que l'attouchement des mains du Prêtre pour les consacrer. Ailleurs encore un prêtre consacra dans la Sacristie ou ailleurs, en faisant, comme on bénit un chapelet, pour donner la communion à quelqu'un. Faut-il parler des confessions ensuite? Tout est à refaire à peu près. Il y en eût un qui avant Pâques donna une absolution générale à tous ses paroissiens et les envoya à la Communion. Le peuple cependant est si bien disposé pour la religion. C'est curieux, dit-on, de voir ces multitudes, la tête droite, les yeux tous braqués vers le prédicateur et aspirant, la bouche béante, la parole de vie. Sur 13 à 14 cents prêtres du duché de Bade, il n'y en a au dire de Mgr l'Evêque que deux cents de bons. Toutefois beaucoup se réveillent; il en vient jusqu'à des 60 faire leur mission avec les fidèles. Plusieurs reprennent ou prennent le bréviaire qu'ils semblaient ne pas dire avec la meilleure foi du monde. En voilà-t-il pour vous de l'ouvrage R.R.P.P. etc. qui savez l'allemand! Que trouverez-vous en Amérique qui vaille cela? - Les protestants s'émeuvent; ils assistent, ils font la comparaison. En une mission, tout un village protestant serait venu en corps à la mission, sans je ne sais plus quelle circonstance. Ailleurs, dans le duché de Bade encore, les protestants dirent: Il faut que nous ayons aussi notre Mission. - Cela est fait. On fait venir des prédicateurs protestants, on calque la marche des catholiques. Trois missionnaires sont présents, en y comptant le ministre de l'endroit; 3 sermons auront lieu par jour. Le premier ouvre la mission en faisant observer qu'il a femme et enfants. Il les a abandonnés pour l'intérêt de ses auditeurs. Il faut bien que lui et les siens en soient dédommagés. Le ministre du lieu, rationaliste, fait le second sermon d'après ses idées sans doute. Le troisième, piétiste enragé, parle de l'enfer et le fait chauffer rouge, si rouge que le ministre rationaliste se fâche, renvoie vite ses deux auxiliaires et la mission fut finie. Heureusement, afin d'éviter toute comparaison, ils avaient choisi pour lieu de la mission, non la ville missionnée par les catholiques, mais un village obscur à côté. - La mission monstre, ce fut celle de Walldürn près la frontière de Bavière. Cent mille hommes y vinrent entendre la parole de Dieu. L'Evêque de Wurzbourg l'honora de sa présence. Il y eut toutes ces démonstrations d'enthousiasme dont la mission de Constance a pu vous donner une idée. - Dans le Wurtemberg il y a en ce moment 7 ou 8 demandes. Hier deux députés de Inmied sont venus presser les pères de venir, parce qu'on les avait reculés pour la troisième fois. Voilà 3 fois qu'ils écrivent et ce sont 3 lettres chaque fois; lettre du Curé, lettre du Président du Comité Catholique, lettre couverte des signatures d'un certain nombre d'habitans. Le collège de la Ville surtout veut avoir la mission avant les vacances. On se propose même de se faire autoriser pour cela à en reculer l'époque. Il y a dans le Wurtemberg un jeune clergé excellent et déjà assez nombreux. - Dans la Westphalie le nombre de demandes s'élève en ce moment à 65 elles sont promises. Il va y avoir mission à Cologne dans deux paroisses en même temps. La mission de Münster a été magnifique, toute la ville a été remuée. Mais je n'ai pas de détails et d'ailleurs le temps et le papier me manqueraient pour en donner. - Mgr l'Evêque de Münster prête une partie de son palais épiscopal pour servir de résidence à nos pères. De plus un Noviciat va être ouvert aux portes de la Ville. Quelques novices Suisses d'Issenheim en seront le fondement.

Laval le 17 8bre 1850 — Dieu vient d'appeler à lui un de nos plus grands bienfaiteurs. Plusieurs de nos PP. ont emporté de Laval le bon souvenir de Mr. Lelasseux, souvent ils ont été édifiés par ses vertus et surtout par sa grande charité. Deux jours avant de rendre le dernier soupir, il disait à un des nôtres: Je vous aime tous beaucoup, mais s'il m'est permis d'avoir une prédilection, permettez-moi de vous dire qu'elle est pour vos exilés. Ce sentiment s'était déjà manifesté dans les soins empressés avec lesquels Mr Lelasseux cherchait à faire oublier à nos PP et FF bannis de leur patrie tout ce qu'il peut y avoir de pénible dans l'exil.

Déjà depuis quelques années Langlotierre (campagne de Mr Lelasseux) était toute entière à la disposition des Scholastiques de Laval, c'était là que Mr. Lelasseux les recevait comme ses propres enfants et qu'il leur procurait tous les délassements que sa charité ingénieuse savait si bien varier. Avant d'échanger la terre pour le ciel, il a recommandé à sa famille les bonnes œuvres si nombreuses qu'il avait commencées durant sa vie, il a demandé que L'anglotierre continuât à être tous les ans pendant les vacances le lieu de repos des Scholastiques de Laval.

- Nous apprenons que nos pères sont appelés à donner une mission dans la prison de Fontevrault, et que l'aumônier de la prison de Genève a suivi avec succès les exemples de [illegible] et de Toulon.

.12 P.S. du
Lett
le reste d
notre prem
étaient con
rendus au
tout ou ce
nous retou
se termino
encore plus
mes à Hor
Nous ne d
posées pub
trop étroit
en chaire m
au soir nom
Il me men
eût été imp
jusqu'au
cette missio
les chemins
Behrens, le
testants as
d'Osenb.
qui avait
contre les
nous défen
ment la fe
viendes Tés
mais cela
monde. Nou
venait nou
manière la
me semble
était telle q
était nécess
qu'ils étai
des Messieu
Ostenfelde
à Dieu, je
le bon Die
si bien prep
= Fort
communic
tournure.
par nos pè
s'occuper
Extra
la porte du
Après la m
ce qu'on f
approché
avaient été
qu'on avai
âme conser
le min
m'est p
ne lui suff
des milit.
bien chau

Laval, 3 9bre 1850. 1

Mon Révérend Père,

P.C.

Votre Révérence a été informée de la mort de notre bien cher Frère Delizy arrivée à la maison de Laval le 22 8bre dernier. Nous croyons que vous accueillerez avec plaisir quelques détails sur sa vie et en particulier sur ses derniers moments, véritablement remarquables par les vertus rares que cet excellent Frère fit admirer en lui.

Le F. Alexandre Delizy, né à Bouresches, près de Château-Thierry, dans le diocèse de Soissons, fit ses études dans les petits séminaires du diocèse. Ses talents développés par un travail assidu et consciencieux, le rendirent toujours l'un des élèves les plus distingués des différentes maisons où il passa. Après sa seconde, ne se croyant pas appelé à l'état ecclésiastique, il quitta le séminaire de Laon. Son intention était d'entrer dans une école de marine, et dans ce but qu'il avait depuis long-temps en perspective, il s'était consacré avec ardeur aux mathématiques. Son caractère montrait déjà dès lors un grand fonds de foi, cette rectitude de vue et cette droiture de volonté ferme et généreuse qui en devinrent plus tard les traits saillants et distinctifs. Après quelques démarches pour la réalisation de son projet, il changea de vues et se porta vers une autre position, à laquelle il dut renoncer aussi. La position que Dieu lui réservait n'était pas dans le monde. Aussi malgré tous les éléments de succès désirables, malgré le concours bienveillant de plusieurs personnes haut placées, tous ses projets échouèrent. Il était à Paris en 1844, suivant les cours de Rhétorique et de mathématiques du collége Louis-le-Grand, où son travail et les qualités de son esprit lui obtinrent un rang distingué. C'est là que Dieu lui fit comprendre sa volonté. Il entendit à N.D. des Victoires un sermon qui l'impressionna vivement; il comprit que Dieu l'appelait à son service dans une voie plus parfaite que la voie commune; il prit sur-le-champ la résolution de faire tout ce que Dieu lui demandait. Il n'hésitait que sur le choix d'un Ordre religieux. Ses regards se portèrent tout d'abord sur la Compagnie. Mais ensuite l'institut des Dominicains lui parut plus conforme à ses idées et à ses goûts. Il alla donc trouver le R. P. Lacordaire et s'offrit à lui. Celui-ci, après avoir bien examiné le jeune postulant, lui dit: « Je veux bien vous recevoir; mais cependant il me semble que notre règle n'est pas celle qui vous convient le mieux. Réfléchissez-y encore. - Avez-vous pensé aux Jésuites, lui demanda-t-il? Je crois leur régime plus propre à votre nature que le nôtre. Pourtant réfléchissez, et venez me dire votre décision. » Pour prendre cette décision plus sûrement, il voulut s'éclairer des lumières d'une bonne retraite, qu'il alla faire à la rue des Postes. Il comprit que le P. Lacordaire avait deviné juste, sollicita son admission dans la Compagnie, et l'obtint sur le champ. Aussitôt il écrivit à sa famille pour en obtenir le consentemt. Sa mère vint en personne le lui accorder à Paris, et il partit immédiatement pour Issenheim, où il entra au noviciat le 2 Janvier 1845.

Là notre Frère se forma en silence aux vertus solides avec cette persévérance calme et courageuse qui ne se dément jamais, et qui est le cachet d'une âme forte et droite. Du noviciat il passa au Scholasticat dans le Collège de Brugelette, pour y suivre le cours de philosophie.

Peu de temps après, il fut chargé de la surveillance dans le collège. Tous ceux qui vécurent avec lui savent avec quel zèle il unissait l'application à l'étude aux fatigues et à tous les devoirs de cette fonction difficile. Plusieurs fois il s'exprima énergiquement sur l'intention qu'il avait de ne rien négliger dans l'étude des sciences et dans l'acquisition des qualités et des vertus d'un bon religieux. Tous ses travaux, et ses rédactions de physique entre autres, sont par leur étendue et par leur netteté une garantie de la sincérité de ses paroles. C'était ordinairement à lui que le professeur renvoyait ceux des élèves et des Nôtres qui désiraient avoir par écrit tous les développements de la classe. On confia ensuite au F. Delizy l'enseignement des Mathématiques. Il y apporta le même zèle et le même dévouement. On admira particulièrement dans la dernière année l'infatigable ardeur qu'il déploya pour faciliter et assurer les progrès de ses élèves ; il leur consacrait avec un dévouement parfait son temps et ses forces, et les élèves eux-mêmes durent plus d'une fois le prier de se ménager davantage. C'est dans l'exercice de cette fonction que la maladie de poitrine, dont il portait les germes depuis long-temps révéla ses progrès. Trop confiant dans sa robuste constitution, il n'avait guère jusqu'alors regardé, que comme les effets d'un rhume opiniâtre, les symptômes inquiétants de la phthisie pulmonaire. D'ailleurs son caractère, ennemi de tout ce qui sortait de l'ordre commun, se prêtait assez difficilement aux assujétissements et aux soins particuliers qu'exige une santé altérée. Vers le mois d'Avril de cette année, il dut renoncer à l'enseignement ; et dans le courant de Mai, il quitta Brugelette pour venir à Laval, dont le climat plus doux semblait préférable pour sa santé. Ce départ fut pour lui un sacrifice très-pénible ; et sa classe, affligée de cette séparation, voulut lui laisser le souvenir et l'expression de ses regrets en lui offrant une belle gravure, portant sur le revers, avec quelques sentences de l'Ecriture Ste, le nom de tous ses élèves.

Dès qu'il fut à Laval, il dirigea sa conduite par le grand principe qu'il s'était rendu familier depuis longtemps. C'était : le but une fois connu, d'y marcher par le chemin le plus court. Envoyé dans cette maison pour y prendre soin de sa santé, il ne s'y occupa d'aucune autre chose et ne négligea aucun des moyens recommandés à cet effet ~~par~~ le médecin ou l'infirmier. Mais il était trop tard. Dès les premières visites, le médecin déclara que la maladie était mortelle, et que notre ch. F. frère succomberait dans un délai plus ou moins rapproché selon le développement plus ou moins rapide de la phthisie. C'est dans cette dernière partie de sa vie surtout, que brillèrent toutes les qualités de son âme, et qu'il montra à quel haut degré de vertu peut conduire une vie, extérieurement commune, quand elle est inspirée par le désir sincère d'être tout à Dieu et soutenue par l'énergie d'une âme droite et généreuse.

On n'avait pas appris à notre cher Frère l'arrêt qui le condamnait. Il espérait qu'un repos absolu secondé par des remèdes énergiques et de sages précautions amèneraient un prompt et complet rétablissement. Les exigences de cet état contrariaient tous ses goûts : l'étude lui était interdite ; les conversations mêmes ne lui étaient permises que dans une mesure très-restreinte. Cependant il s'y soumit avec un si parfait abandon qu'il semblait ne pas même songer à s'impatienter. L'infirmier affirme n'avoir pas surpris, pendant cette maladie de plusieurs mois, un seul mot qui révéla une âme troublée et ennuyée.

Il passait cependant la plus grande partie de la journée dans la solitude; car, outre la nécessité du silence qui lui était recommandé, il voulait ne pas causer le moindre dérangement à ses frères. Au reste, il assurait que cette solitude loin de le fatiguer, lui était agréable. Le caractère général de toute sa conduite et des vertus dont il nous donna l'exemple pendant tout ce temps, était une tranquillité sans effort et sans gêne, qui annonçait un esprit parfaitement maître de son imagination, habitué à considérer justement dans chaque chose le vrai principe, et à se diriger avec bonne foi, d'après les lumières de sa conscience et l'esprit de son état. En un mot, un amour sincère du vrai fortifié en tout par un grand esprit de foi était la règle de sa conduite et de ses paroles.

On le laissa, comme nous avons dit, dans l'espoir dont il se flattait d'une guérison prochaine et à peu près complette. Il parlait encore, en Septembre, de retourner à Brugelette, pour y suivre le cours spécial de mathématiques. « Je pourrai tout au plus, ajoutait-il cependant, être répétiteur des nôtres. » Ses forces allaient en effet chaque jour en décroissant. Aussi pendant notre retraite, le P. Spirituel jugea que le moment était venu de lui annoncer la redoutable nouvelle. Déjà depuis quelque temps il essayait de l'y préparer. Il dit donc à notre bon frère que son état inspirait de sérieuses inquiétudes et qu'il laissait même peu d'espoir de guérison. « Mais, mon Père, reprit le F. Delizy, je crois que vous êtes dans l'erreur; sur ce point, c'est au médecin que je m'en rapporte. Or il m'a dit et répété que ma poitrine est excellente; j'ai tout simplement un catharre qui me tiendra long-temps, il est vrai; mais vous êtes dans l'erreur en me croyant menacé » Le R. P. Recteur ne réussit pas davantage dans une pareille tentative. Le R. P. Provincial, qui nous donnait la retraite, se chargea donc de lui annoncer la vérité sans déguisement. Cette fois, notre cher malade comprit que les médecins l'avaient tenu dans l'illusion sur son état. La vive surprise, qu'il ne put manquer d'éprouver, lorsque cette illusion fut dissipée soudainement, était de nature à révéler ses sentiments les plus intimes. L'événement a montré que la divine Providence avait tout ménagé pour que notre cher frère nous montrât, dans cette circonstance difficile, un exemple de force et d'égalité d'âme dont nous avons été aussi pénétrés qu'édifiés. Le F. Infirmier qui savait le but de la visite du R. P. Provincial à son malade, entra chez le F. Delizy, sitôt qu'il fut seul. Il le trouva tout joyeux; son émotion était douce et ne troublait pas son calme. On eût dit, suivant l'expression du R. P. Provincial, qu'il ne s'agissait pour lui que d'un changement de résidence. « Oh! quel excellent Père, dit aussitôt le F. Delizy, et quelle bonne nouvelle! Au moins, lui, m'a dit les choses comme elles sont. Il m'a dit la vérité toute entière. Comme je suis content de cette nouvelle! » — Puis il ajouta: « Allez me chercher le P. Spirituel; je ne puis lui pardonner de ne m'avoir pas parlé plus franchement. » Le P. Spirituel vint: « Ah! mon Père, je vous en veux beaucoup, dit le cher malade, et je ne vous pardonnerai que quand vous aurez dit une Messe à mon intention. » Le Père accepta la pénitence, et ils s'entretinrent ensuite du ciel et du bonheur d'y aller bientôt. Le F. Delizy fit ensuite appeler un frère qui passait habituellement quelque temps avec lui, pour lui tenir compagnie et lui faire quelques lectures. Il commença par annoncer avec beaucoup de calme à ce frère la nouvelle du changement de destination de la maison de Liesse; il ajouta ensuite: « Voici une nouvelle d'un autre genre. Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus. » Celui qui le visitait lui témoigna sa surprise et son contentement de le voir prendre avec tant de calme et de tranquillité une nouvelle de cette nature. « De quoi voulez-vous que je me trouble, reprit-il, je suis venu dans la Compagnie pour y mourir. J'arrive au but, et plus vite que je ne m'y attendais; c'est tant mieux. » Il se fit ensuite apporter ses papiers, en fit le triage avec le plus grand sang froid, envoya à un frère novice, son ancien élève, ses travaux sur la physique, brula ceux qu'il ne voulut pas laisser voir, et se dé-

barrassa du reste. « Maintenant, dit-il au Frère qu'il avait appelé près de lui, emportez moi tous ces livres de mathématiques et d'histoire. Je ne veux plus entendre parler que de la mort, du ciel et de l'amour de Dieu. » De fait il ne parla plus et ne permit plus qu'on parlât d'autre chose dans les visites qu'on lui faisait. Ce calme, qui dominait si pleinement les sentiments de la nature, paraissait à plusieurs si extraordinaire que la fermeté de caractère bien connue de notre Frère n'empêchait pas de craindre une réaction, après que l'impression du moment et la première ferveur du sacrifice auraient passé. Mais le temps en développant cette joie et cette tranquillité fit voir que c'était une de ces grâces privilégiées que Dieu accorde aux âmes droites, auxquelles le Psalmiste a dit : Lætamini in Dno et exultate, justi, et gloriamini omnes recti corde. Le F. Delizy voulut annoncer lui-même cette nouvelle à sa famille. Voici dans quels termes il lui fit part des impressions de son âme.

« Laval, 19 7bre 1850. — Mes chers parents, je n'ai appris que depuis quelque temps ce que vous savez déjà par le R. P. Supérieur sur les conséquences de ma maladie. Croyez bien que je ne vous en eusse rien caché, si je l'avais connu plus tôt. Cette nouvelle, je vous assure, ne m'a nullement ému ; ou si j'ai ressenti quelque émotion, c'était de joie. J'ai dit avec David : Je me suis réjoui à ce que l'on m'a dit : nous allons aller dans la Maison du Seigneur. Voir mon Dieu ! En jouir ! L'aimer parfaitement, et cela pour une éternité, pour toujours ! Que mon sort est heureux ! Oh ! quand je ne me serais fait Jésuite que pour voir la mort avec tant de joie, que je me trouverais bien payé de mon sacrifice. » Dans une autre lettre, écrite huit jours après celle-ci, il exprimait les mêmes sentiments avec plus de vivacité encore.

« 27 7bre. — Mes chers parents, j'ai peu de choses à vous dire sur ma maladie. Je vais chaque jour m'affaiblissant peu à peu, sans souffrances ; heureux, content, joyeux de ce que le bon Dieu daigne abréger pour moi le temps de l'épreuve et m'appeler à lui. Ah ! si vous saviez combien il est doux de mourir, quand on s'est abandonné à lui tout entier ! Quand on songe que nous avons la Ste Vierge pour mère, quand on ne pense plus qu'à ce beau ciel, où nous l'aimerons sans mesure et sans partage, sans fin, toujours, toujours, toujours ! Quel mot ! Je ne sais pas quand le bon Dieu m'appellera, seulement il est sûr que cela ne passera pas l'hiver ou le printemps. En tout cas, je me prépare pour la fête de la Toussaint !

Il avait en effet fixé la Toussaint comme le terme probable de sa vie. C'était l'opinion d'un médecin étranger qui l'avait visité dans les premiers jours de Septembre. Le médecin ordinaire de la Maison croyait que la maladie durerait plus long-temps. Mais au bout de quelques jours, l'état réel du malade se révéla par un affaiblissement subit, qui alla toujours depuis en croissant. Aussi s'exprimait-il ainsi dans une lettre au R. P. Delvaux, la dernière qu'il écrivit lui-même.

« Laval, 27 7bre — Mon Révérend Père, Les mourants sont ordinairement brefs, aussi ma lettre sera-t-elle fort courte. Je vous écris, mon bon Père, cette dernière fois pour vous remercier de tant de soins, de bonté et d'affection que vous m'avez témoignée, et aussi pour me recommander à vos bonnes prières et à celles de nos P.P. et F.F. Demandez leur pardon, mon R. P., des scandales que j'ai donnés par mon irrégularité, mon manque de charité et mes autres défauts, en leur rappelant que plus je les ai scandalisés, plus ils doivent prier pour moi. Car ce sont surtout les malades faibles qui ont besoin de toniques fortifiants. Si on pouvait disposer de quelques Messes et communions pour moi à Brugelette, je serais bien heureux. Ah ! je paierai tout largement, quand je serai au ciel. Je me dispose à la mort pour la Toussaint. Je ne finirai pas, mon bon Père, sans vous dire un mot de ma joie. Que je suis heureux, joyeux, content de mon sort ! À l'annonce de la grande nouvelle, je n'ai éprouvé, la petite émotion naturelle passée, qu'un sentiment de bonheur et de confiance en la miséricorde de Dieu,

indéfinissable. Que la grâce de la Compagnie est donc puissante pour produire un tel effet sur un misérable comme moi! Et puis quelle grâce de mourir d'une maladie qui me laisse du temps, et toutes mes facultés jusqu'au dernier soupir! Oui, Dieu est bon et miséricordieux. Misericordiae Dni multae. Misericordias Dni in aeternum cantabo! Et puis songer que Marie est ma mère, ma bonne mère!... Adieu, mon Rd P., au revoir dans la patrie."

Ce qui frappait dans la conduite du F. Delizy et dans ses sentiments si beaux et si consolants, c'est qu'il était impossible d'y voir les traces de l'illusion et l'effet d'une imagination exaltée. Le caractère naturellement calme et positif de notre Frère eût déjà rendu difficile une erreur de cette nature; son abandon entier, sa confiance simple et inébranlable dans le P. spirituel qui le guidait, l'en eussent seuls préservé. Cette tranquillité même était si vraie qu'elle se reproduisait jusque sur ses traits. Au lieu de cet air ferme et un peu préoccupé qui leur était habituel, ils avaient pris une expression de douceur et de joie intime, qui fut remarquée de tous ceux qui le visitèrent. Il était lui-même surpris de se trouver si calme et si fort au milieu des préoccupations de la mort, et il répétait souvent qu'il était redevable de ce bienfait aux prières de ses F.F. Il demandait en effet ces prières à chaque occasion, et d'autant plus librement que la plupart du temps il voyait ses demandes prévenues par la charité la plus affectueuse. Oh! priez bien pour moi maintenant, disait-il, je vous promets qu'au Ciel je rendrai largement ce que j'aurai reçu ici bas. Il entretenait et développait ces idées si douces et si consolantes par la récitation des Psaumes qui expriment le mieux les sentiments de la confiance et de l'amour, mais surtout par la lecture du pieux ouvrage du P. Crasset, intitulé: La douce et sainte mort. Il aimait aussi à réciter les litanies des Saints et celles des agonisants, et dans toutes ces prières il ne s'attachait qu'aux sentiments d'affectueuse confiance, qu'elles inspirent, à l'exclusion de tout ce qui ressentait la crainte et l'inquiétude.

Jusqu'au 17 8bre, notre Frère se soutint assez bien. La maladie semblait avoir un instant suspendu sa marche rapide. Ce jour là, le malade avait, comme de coutume, passé un temps considérable hors du lit sans fatigue notable. Le 18, il n'était plus reconnaissable. Son état avait changé complètement, et un affaissement soudain et général révéla l'épuisement de la nature. Le Frère qui servait notre malade lui offrit son déjeuner ordinaire. Je ne puis plus rien prendre, répondit-il, je sens que la fin approche. Son affaiblissement était tel en effet, qu'il ne lui permettait pas d'écouter la lecture qu'on lui faisait ordinairement dans la matinée. Cependant il s'entretint avec deux Frères, qui étaient venus le voir, de son sujet favori, c.à.d. du ciel, du bonheur d'y voir Dieu, N.S., la Ste Vierge et toute la cour céleste. = Est-ce que vous voudriez y arriver avant la Toussaint? lui demanda l'un des Frères; c'est le terme le plus prochain et vous ne devez pas anticiper. — Oh! j'anticiperai certainement, reprit le F. Delizy, encore deux ou trois jours, et je sens que ce sera tout. — Un de ses grands sujets de joie, quand il parlait du bonheur d'aller au ciel, c'est que là, disait-il, il n'y a plus de routine. On aime et on sert Dieu sans cesse, avec toute la perfection dont on est capable. On parla aussi de cette paix inaltérable, à laquelle il semblait préluder déjà sur la terre, et qui allait pour lui se confirmer au ciel. " Ah! la paix, reprit notre bon Frère, je sais déjà un peu quel bonheur c'est. Vous autres, arrangez-vous, si vous pouvez, avec vos résolutions; moi, je vais chercher cette paix près du Bon Dieu."

Le mal avait fait des progrès si rapides, que, de l'avis du médecin, on administra, dans la soirée, l'Extrême-Onction et le St Viatique au malade. La communauté entière était présente. Notre Frère voulut demander pardon, par l'organe du Rd P. Recteur, de toutes les impatiences, de tous les défauts de charité dont il se croyait coupable, et il demanda à ses Frères que leurs prières

pour lui fussent en raison des mauvais exemples qu'il leur avait donnés. Le lendemain, il voulut écrire une dernière fois à sa famille, pour lui exprimer le regret qu'il éprouvait de n'avoir pas eu la consolation de la voir avant sa mort. Il dicta une lettre de quatre pages, qui était comme son testament, selon son expression. Il la terminait par l'expression d'un désir qui avait été celui de toute sa vie, mais dont il ne vit que du haut du ciel l'accomplissement qu'il hâta, nous ne pouvons en douter, par sa puissante intercession près de Dieu.(1) Cette lettre fut suivie de deux autres, l'une à un prêtre son parent, et l'autre à un de ses anciens amis. Il les signa toutes trois, et dit en déposant la plume: Cette fois, c'est mon reste pour le monde. Je n'ai plus trop de temps pour moi-même; je veux que mes derniers moments soient tout à Dieu. Il comptait en effet mourir la nuit suivante et soupirait après ce moment que redoutent tant d'autres; il comptait les instants qui l'en séparaient encore. Toutefois en exprimant ce désir, il ajoutait toujours avec son calme ordinaire: Au reste, comme et quand Dieu voudra, je suis sûr que ce sera bientôt, c'est l'essentiel. Enfin le 22 arriva. Le Médecin vint voir le malade vers midi: Eh! bien, mon Frère, lui dit il, je vous disais bien que je vous reverrais encore aujourd'hui. C'est bien long, n'est-ce pas, quand on désire tant voir le bon Dieu? – Oh! reprit le F. Délizy, qu'est-ce que cela en comparaison de l'éternité? – Mais vous souffrez davantage maintenant? – Ce n'est rien auprès de ce que N. S. a souffert. – Sans doute, mais pourtant vous verriez arriver la fin avec joie? – Oh! quand le bon Dieu voudra. En se retirant le Médecin annonça que le malade ne passerait pas le reste de la journée. En effet, dans l'après-dîner, sa faiblesse augmenta encore et vers 5 heures il sentit approcher le dernier moment. On lui récita une dernière fois les prières des agonisants, qu'il suivait très-bien, sans pouvoir y répondre. Vers 5 ½ la respiration devint plus pénible, et l'agonie commença. Le P. Spirituel qui ne le quitta pas pendant tout cet après-dîner, lui suggérait des pensées de consolation et de force. Et l'on remarqua que lorsque notre F. entendait quelques paroles de confiance en la Ste Vierge et d'amour pour la Compagnie, sa figure s'illuminait et semblait exprimer l'assentiment de son cœur. L'extrême faiblesse du malade ne lui permettait plus le moindre mouvement et semblait annoncer l'instant suprême. En ce moment on vint avertir le R. P. Recteur de l'arrivée de la Mère et de la sœur du mourant: un accès de goutte sciatique avait retardé le départ de la pauvre Mère, qui arrivait justement au moment où il n'était plus possible de la conduire près de son fils. Toutefois le R. P. Recteur annonça leur arrivée au F. Délizy, en lui manifestant le vif désir qu'elles avaient de l'embrasser une dernière fois. Notre F. comprit qu'une entrevue dans un moment si difficile n'était pas possible: il préféra offrir ce dernier sacrifice au Dieu qui l'en allait récompenser: Il n'est plus temps, dit-il au R. P. Recteur. C'est tout ce que sa faiblesse lui permit de répondre. On lui offrit un peu plus tard son chapelet, dont il baisa la médaille une dernière fois, pour qu'on le remît à sa Mère qui le reçut comme le dernier et le plus précieux gage de l'attachement et de l'affection de son enfant.

Cependant l'agonie se prolongeait bien au delà de l'attente générale. Ce ne fut que vers 7h et quelques minutes, que la mort tira son dernier assaut. Le mourant eut une crise violente et qui paraissait très-douloureuse. C'était en effet le coup fatal. Cette crise dura peu; elle fut suivie immédiatement d'un état de prostration qui annonçait les derniers signes de la vie. Cet état se prolongea jusqu'à 8 ¼. Cette fin ressemblait à un véritable sommeil. Le mourant, couché sur le côté droit, la main sous la tête, et tenant son crucifix de la main gauche, était dans une immobilité complette. Sa respiration était interrompue par un temps d'arrêt qui revenait après un certain nombre d'aspirations; ces aspirations diminuèrent graduellement, jusqu'à ce qu'enfin un léger mouvement de la bouche accompagné d'un râle étouffé annonça la dernière.

Le lendemain le corps fut exposé dans la chapelle de la Congrégation, et le Jeudi, 24, le service funèbre se fit à l'Eglise St Vénérand. Une partie du clergé de la ville y assista, et accompagna le convoi jusqu'au cimetierre. Notre bien-aimé et bien regretté Frère, repose à côté du P. Coince et du F. Thomas.

Son grand souhait était de célébrer au ciel la belle fête de la Toussaint; Dieu a exaucé ses prières plus tôt qu'il ne l'avait espéré. Notre Frère est allé au ciel, nous en avons tous la confiance, en nous laissant sur la terre, avec le précieux souvenir des vertus dont il fut un modèle surtout pendant sa maladie, le témoignage consolant, que la mort, au sein de la Compagnie militante, est une prédestination à la gloire de la Compagnie triomphante.

---

(1) C'était de voir sa famille depuis long-temps éloignée de la pratique des devoirs essentiels de la religion, accomplir enfin ce qui leur manquait pour être bons Chrétiens. Le jour de son enterrement, sa mère et sa sœur voulurent offrir la Ste Communion à son intention.

Scholasticat de Laval, 8 Septembre 1851.

Nos Révérends Pères et très-chers Frères

P.C.

Depuis les dernières lettres que nous vous avons envoyées, le bon Dieu n'a pas cessé de répandre partout ses bénédictions sur les travaux de la Compagnie, et nous avons à enregistrer aujourd'hui de nouveaux fruits de grâce et des résultats bien consolants.

La Résidence de Laval a dû envoyer dans les diocèses voisins tous ses Missionnaires, réclamés avec plus d'activité que jamais à l'occasion du Jubilé. Dès le commencement de l'année, ils évangélisaient tous à la fois le canton de Couptrain et partout des conversions nombreuses ont répondu à leur zèle. On a signalé entre autres la paroisse d'Orgères où tous les habitans, sans exception se sont approchés des Sacrements. La Pallu, une des paroisses les moins religieuses de la contrée, a vu 300 retours sur une population de 900 hommes et 1600 communions. A Nexa, cinq hommes et trois jeunes gens fesaient leurs Pâques; la Mission n'a laissé qu'onze retardataires. Le tiers de la population de la Basouge est occupé aux mines de charbons de terre; là régnaient l'impiété, le blasphème et la corruption. Les cérémonies de la Mission ont fait sortir ces pauvres gens de leurs souterrains, et les deux tiers ont participé aux faveurs du Jubilé. A Evron sept-cents conversions ont récompensé les travaux des Missionnaires. à Epiniac, quatre personnes seulement ont refusé de suivre le mouvement de toute la population. Mais un des résultats les plus consolants a été recueilli à Lassay, petite ville de 2.000 âmes, héritière des souvenirs de 93, sans instruction, sans principes et sans moeurs. Le dernier évêque du Mans y avait été publiquement insulté en 1830; le curé ne tentait la mission qu'avec une vive inquiétude; les missionnaires furent accueillis avec une froideur décourageante. La grâce triompha de tous ces obstacles; des cérémonies touchantes et bien ménagées gagnèrent les coeurs; quelques clubistes seulement ont résisté à l'élan de la mission et à leur départ, les missionnaires furent reconduits comme en triomphe par la population entière, au milieu des cris de **vive la religion, vivent les Jésuites!** -

Le mois de Marie célébré dans notre église nous a offert un spectacle bien touchant. Tous les matins une foule compacte venait faire la méditation. Le soir l'église était trop petite pour contenir les fidèles qui venaient assister au sermon et au salut.

Sur tous les points de la province les mêmes faits se renouvelent. Ainsi on nous écrit de la Résidence de Lille que le travail est si abondant qu'il faut appeler au secours des autres maisons. Tailly a vu presque tous ses habitants s'approcher de la table sainte. Toute la petite ville de Berghes a été remuée. Turcoing a donné près de 12000 confessions dans la seule paroisse de St Christophe. À Morlaix, ville de 13 à 14 mille âmes, on a donné un jubilé spécial aux hommes. Malgré des prévisions décourageantes, dès la première conférence, 15 à 16 cents hommes étaient réunis; 13 cents participèrent à la communion générale et le nombre des communiants s'éleva les jours suivants à près de 3 mille. - Ce n'est là qu'une bien minime partie des oeuvres accomplies et des succès obtenus par les ouvriers de toutes nos maisons. Mais ils peuvent donner une idée de l'ensemble. Les nouvelles que nous avons reçues des Collèges sont aussi satisfaisantes. À Vannes les constructions se continuent, et pourront donner place l'année prochaine à 150 internes. On compte de plus sur 350 externes. À Amiens on se félicitait toujours de l'heureux effet de l'externat sur la ville. Les distributions de prix qui ont terminé l'année, et les discours du R.P. Recteur à Vannes, du P. Professeur de Rhétorique à Amiens ont produit sur la population une très-heureuse impression. - Brugelette vient de terminer une de ses plus heureuses années pour le bon esprit, le travail des élèves. L'éclat des fêtes chrétiennes qui se sont succédées pour la triple visite de Msgr le Nonce, pour celles de Mgr Canoz et de Mgr Franzoni n'a pas peu contribué à entretenir ces bonnes dispositions. Le P. de Boylesve, professeur de Philosophie, a publié à l'occasion de la distribution des prix un opuscule intitulé: **Appel à la jeunesse.** Mêmes nouvelles du midi. Le R.P. Recteur de Dole écrivait: "Je n'exagère pas en portant à plus de deux cent le chiffre des missions demandées à la résidence de Dole. Nous avons été appelés dans toutes les principales villes de Franche-Comté. Mais ce que je ne saurais exposer, ce sont les fruits de grâce qui partout ont accompagné nos travaux. Notre Collegium inchoatum prospère aussi, et nous fait concevoir les plus heureuses espérances. Nous voilà à l'oeuvre pour le rétablissement de l'église du Mont-Roland. Les fondations sont creusées, et pendant le mois de Mai, nous poserons la première pierre." - A St Etienne, écrivait le R.P. de Blacas, le Collège va bien. On s'occupe de nous bâtir un magnifique pensionnat. La population bourgeoise et ouvrière se montre admirable pour nous. J'ai commencé une bibliothèque générale de bons livres, un cercle pour la bourgeoisie, et un autre pour nos ouvriers, qui sont ici au nombre de 70000. J'ai commencé aussi une oeuvre de soldats; le général et le colonel m'ont autorisé à donner le jubilé aux troupes."

Les lettres de Vals ont donné des détails sur la plupart des autres Collèges. On nous apprend que la province de Lyon va ouvrir un nouveau Collège près de Lyon.

= Allemagne = Bien que les journaux aient annoncé l'heureux succès de la mission de Bonn, nous nous reprocherions de ne pas reproduire cette lettre du P. Hasslacher, un des ouvriers les plus actifs et les plus connus dans ces missions.

+ Strasbourg 23 avril 1851. - Mon Révérend Père, - On me dit qu'à Paris on est très désireux d'avoir de temps à autre quelque nouvelle précise de nos missions en Allemagne: et c'est pour satisfaire à ce désir, que je vous donne ici en abrégé ce qu'il y a de plus remarquable sur la mission de Bonn que je viens de donner avec les PP. Roh et Joseph Klinkowstroem. Elle a duré 15 jours. Nous la commencions le 1er dimanche du Carême, avec confiance en Dieu, il est vrai, mais aussi nous sentions vivement la difficulté de prêcher dans une ville, qui n'est presque qu'une université, où il y a près de mille étudiants et une centaine de Professeurs de toutes les Facultés. - Mais bientôt nos craintes se dissipèrent, et nous eûmes la satisfaction de voir confondus ceux qui prétendaient que les missionnaires ne savaient qu'en imposer au peuple et aux ignorants: car ici ce n'ét.

[illegible] pas le peuple seul qui se réunissait pour se rassasier de la divine parole de l'Evangile, c'étaient les hautes intelligences, c'était une Université toute entière qui rendaient témoignage à la verité catholique, enseignée par trois pauvres religieux d'un [illegible] et meprisé comme ennemi de la lumière et de la liberté. Nous donnions 4 exercices par jour: le matin à 5 h. une méditation suivie d'une messe avec exposition du St. Sacrement, et chantée par le peuple avec une devotion et une onction qu'on ne peut trouver que dans ces pays-là. Le chant fut dirigé par les élèves du pensionnat où demeurent les théologiens catholiques, qui ne veulent pas demeurer en ville, et qui assistèrent à tous les exercices de la mission. - à 8 h. grande messe avec bénédiction et exposition suivie par le 2d exercice, un sermon. - à 2½ h. sermon, précédé et suivi par un quart d'heure de chant. à 6 h. Complies, chantées en latin par les élèves du pensionnat, avec exposition et bénédiction, terminées à 7 h. et suivies par le dernier sermon. Jamais je n'ai vu des Offices si dignes, si beaux, si édifiants, qu'ici pendant la mission. Du premier au dernier jour, déjà pour la méditation de 5 h. la Cathédrale était presque remplie d'une foule attentive et recueillie, composée surtout d'hommes et d'étudiants, mais en général de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition: on a vu bien des larmes couler des yeux de ces jeunes gens qui, peut-être pour la première fois de leur vie, se trouvaient transportés dans une vie intérieure, qui était pour eux comme un rayon de l'éternité. Les autres sermons étaient tellement fréquentés, que souvent à 1. h. personne ne pouvait plus entrer à l'église, quoique le sermon ne commençât qu'à 2 heures ½. Il y avait des jours, où des milliers de personnes devaient renoncer au sermon et s'en retourner sans pouvoir entrer. Dans l'auditoire se trouvaient le plus grand nombre des professeurs et des étudiants. Il y avait des professeurs et des médecins qui malgré leurs occupations nombreuses, n'omettaient aucun sermon, même la méditation du matin. Et ici je ne parle pas seulement des Catholiques, ni des théologiens; sans distinction de religion et de faculté, théologiens, philosophes, medecins, jurisconsultes; catholiques, protestants, juifs même, se pressèrent pour entendre les verités fondamentales de la religion catholique, qui, pour être si simples et si élémentaires, sont tellement oubliées, que l'exposition rapide et énergique qu'on en fait dans les missions, avec leur portée pratique de tous les jours, pour toutes les conditions de la vie et de la société, parait quelque chose de nouveau, et remplit de bonheur ceux qui sont assidus à suivre les exercices. Ceux qui ne viennent qu'une fois ou deux, ou qui ne viennent pas du tout, voyant les autres dans un enthousiasme qu'ils ne comprennent pas, s'irritent contre eux et contre la mission, et même contre la religion, et se rendent d'autant plus coupables, qu'ils pouvaient être heureux, s'ils voulaient profiter de la mission. Pour se venger, ils débitent toutes sortes de calomnies contre la mission, et les missionnaires sont partout précédés et accompagnés d'une foule de préjugés qu'ils doivent éloigner pour faire jour à la confiance. à Bonn on avait répandu, et tout le peuple le croyait, que nous étions appelés par le roi, pour prêcher contre les socialistes: et même après que nous eussions prêché quelques jours, et qu'on vît bien qu'il ne s'agissait nullement de politique, le peuple disait encore dans sa bonne foi: „Pourquoi le roi n'a-t-il pas fait venir plutôt ces hommes-là?" Les etudiants étaient si bien convaincus que nous parlerions de politique, qu'ils s'étaient donné le mot pour nous interrompre avec bruit, à la première manifestation politique que nous ferions: mais ils furent bien étonnés que nous ne leur fissions pas ce plaisir, et ils continuèrent à venir avec d'autres intentions. Parmi les auditeurs on remarquait aussi très fréquemment les princes héréditaires de Prusse, de Nassau et de Waldeck, qui se trouvent à Bonn, pour achever leurs études. C'est surtout sur le prince de Prusse que la mission a fait la plus profonde impression, et d'après tout ce que les personnes les mieux instruites en disaient, c'est dans sa vie un évènement qui ne peut manquer d'avoir les suites les plus salutaires. à Coblence, où il assistait vers la fin de la mission à la fête de son père, il n'a pas fait mystère de son émotion. - Ce qui était surtout consolant dans cette mission, c'était de voir nos confessionaux assiégés d'un côté de personnes du sexe, et de l'autre d'une foule d'hommes de tout âge, de toute condition, surtout d'étudiants et de jeunes gens. Le plus souvent le côté d'hommes était plus rempli encore que celui des femmes. Et ceci est d'autant plus consolant, que la mission avait été precédée par le Jubilé, et était suivie par le temps pascal. Aussi cite-t-on en ville quantité de personnes qui à la mission se sont confessées pour la première fois depuis grand nombre d'années, et probablement on n'en connaît que très peu de celles qui ont eu ce bonheur. - Le préjugé politique qui nous avait precédé se dissipait bientôt, et les hommes de toutes les opinions prenaient la mission pour eux comme pour les autres. Un étranger, entre autres, entra un soir dans un hôtel ou café démocrate, et commença ses invectives contre la mission: mais bientôt il se vit obligé de quitter le salon. Il se plaignit de ce traitement au maître d'un autre hotel, celui-ci lui dit: "Monsieur, si cela vous est arrivé dans cet hôtel, à plus forte raison je vous conseille de ne pas ouvrir la bouche ici. Quoique nous n'ayons pas été indifférents en matière de religion, comme en politique, et que nous ayons enseigné le dogme catholique dans toute sa précision, nous ne nous sommes pas aliéné les protestants: au contraire, nous avons gagné plus d'un coeur, nous avons éclairé plus d'un esprit. Partout, où les protestants assistent aux missions, ils commencent à sentir des désirs qu'ils n'osent pas s'avouer. Aussi le pasteur protestant à Bonn, après la mission, a exhorté les fidèles publiquement, à rendre grâces à Dieu des bénédictions qu'il avait versées sur Bonn par la mission. Il est vrai, il en était un des auditeurs de plus attentifs.

Le témoignage qui m'a fait plus de plaisir, fut celui des étudiants, qui voulaient nous témoigner leur joie par une procession aux flambeaux: on a su empêcher cette démonstration trop bruyante pour une solennité religieuse et ils se sont contentés d'une députation, qui nous exprima leurs sentiments de reconnaissance. Les bourgeois de Bonn firent la même chose, et nous acceptions toutes ces démonstrations d'amour et d'estime non pas pour nous, mais pour celui dont nous étions les indignes ouvriers. Ceci est vrai surtout pour ce qui se passait à notre départ. Le chemin du presbytère jusqu'à la station du chemin de fer était encombré d'une foule qui voulait nous serrer la main une dernière fois de sorte que littéralement on devait nous arracher, sans quoi nous ne serions

pas

serions pas arrivés à la station. On avait de la peine à retenir ses larmes. Tout ce monde se réunit à la station et attendait le départ du convoi et au moment du départ on entendait ce qu'on n'avait plus entendu depuis bien long temps: "Vivent les pères de la Compe de J." Et un instant après nous passions à un autre endroit de la ville, où une autre partie du peuple nous attendait et poussait les mêmes cris lorsque nous passions. Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Cologne a honoré la mission de sa présence pendant deux jours, ainsi que Mgr l'évêque Baudry, son coadjuteur et quelques chanoines, avec beaucoup d'habitants de Cologne, où nous avons donné la mission il y a 3 mois &c. En union de vos prières et SS. sacrifices, mon RP. votre très devoué bien qu'indigne serviteur en JC. P. Hasslacher.

La mission d'Aix-la-Chapelle a été brillante. On aimera peut-être à en voir le compte-rendu dans les journaux allemands.
- 2 Mai. - La mission qui sera donnée dans notre ville durera quinze jours depuis le 4 mai jusqu'au 18. Elle aura lieu en trois églises à la fois et elle sera donnée par 9 Pères de la Ce de J. A Aix-la-Chapelle même elle sera donnée dans l'église collégiale par les PP. Roh, Pattiss, Anderledy; dans l'église paroissiale de St Nicolas par les PP. Hasslacher, Joseph Klinkowstroem, de Waldbourg-Zeil. Dans l'église du faubourg Burscheid par les PP. Wertenberg, Thuiner, Wilmers. - 10 Mai. - Nous donnerons seulement aujourd'hui quelques traits rapides sur la marche de la grande mission, désirée avec tant d'ardeur et commencée dimanche dernier par les PP. de la Compe de J. - Dès le commencement le nombre des auditeurs était très-considérable, mais ce nombre a augmenté à chaque sermon à un tel point, que beaucoup de monde se trouve en ce moment obligé de se tenir sur les places qui entourent les églises bienque la cathédrale puisse contenir 9 à 10000 hommes; celle de St Nicolas 6000. Des milliers d'ouvriers qui ne peuvent assister aux sermons que le matin et le soir à 7 h. se trouvent dans le même cas. Toutes les classes des habitans, même protestants et juifs se pressent autour des chaires - On a parlé beaucoup d'une mort subite, arrivée le huit. Un homme ivre retournait le soir à 9. h. à son logis; il monta l'escalier en proférant des blasphèmes et des imprécations contre la mission; mais à peine arrivé au haut de l'escalier, il tomba de telle sorte qu'il eut le crâne fendu et qu'il resta mort sur la place. Cet événement a ramené plusieurs personnes à des pensées sérieuses.
- 13 Mai - Hier vers les 5. h. du soir est arrivé ici son Eminence le Cardinal de Geissel. Son Eminence assista le soir même au sermon dans la cathédrale qui était entièrement remplie. Après le sermon il donna la bénédiction à la foule rassemblée. - 15 Mai - Hier soir on a fait une sérénade à la lueur des flambeaux en l'honneur de son éminence et des RR. PP. Missionnaires. On se dirigea d'abord vers la demeure de son Eminence, lequel du haut de son balcon adressa à son peuple des paroles de reconnaissance. Après cette visite la foule immense qui assistait à cette solennité se dirigea vers la demeure du RP. Hasslacher, Supérieur de la mission, pour lui exprimer la reconnaissance de toute la ville pour le bienfait de la mission. La fête se termina par une allocution du P. Hasslacher, dans laquelle il remercia les habitants de la ville du zèle qu'ils avaient voulu témoigner pour la mission. - 21 Mai - La mission de notre ville a été terminée dimanche passé par les excellents discours du P. Hasslacher dans l'église de St Nicolas et du P. Roh dans l'église collégiale. Que d'autres missions, comme celle de Bonn et de Mannheim aient eu un retentissement plus grand, qu'elles aient excité plus d'admiration, nous ne voulons pas le mettre en discussion en ce moment, mais nous pouvons affirmer hardiment, que la lumière victorieuse de la verité n'a jamais pénétré plus profondément une population nombreuse, que dans la mission d'Aix-la-Chapelle, ville qui compte près de 50000 âmes. Le premier sermon et les 58 qui l'ont suivi, ont attiré des milliers d'auditeurs de la ville et des environs. Plus de 10000 personnes assistèrent au dernier sermon de la Cathédrale et plus de 6000 à St Nicolas. - Reconnaissance, admiration et vénération pour les vénérés PP. de la Compe de J. dans toutes les conditions, de la part du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant. Bien des coeurs égarés, sont changés; les confessionaux assiégés; des conversions très nombreuses et très consolantes, des restitutions, des sociétés formées pour la sanctification des dimanches et des jours de fête, voilà quelques uns des effets les plus saillants de la mission. - Une lettre particulière ajoute:

« Le nombre des conversions a surpassé, ce que l'on dit, toute attente. Des hommes qui ne voulaient point entendre les sermons de mission se sentaient pressés d'aller à confesse. De pauvres ouvriers des fabriques, qui étaient à peine suffisamment vêtus, couraient après nos Pères dans les rues, en leur glissant de l'argent dans les mains, et en les assurant, les larmes aux yeux, de leur vive reconnaissance. Nos Pères, pour ne pas offenser ces bonnes gens, devaient accepter ces offrandes. Arrivés à l'église ils les donnaient aux Prêtres pour les distribuer aux pauvres. La ville voulait faire en honneur de nos Pères une veritable manifestation triomphale. Mais nos Pères en ayant été instruits d'assez bonne heure, purent l'empêcher. En revanche, les habitants de la ville se réunirent le jour de leur départ au nombre de plusieurs mille dans le débarcadère. Plusieurs centaines de personnes de distinction payèrent des billets pour avoir la faculté de se trouver dans l'intérieur du débarcadère. Le moment des adieux présentait une scène tout à la fois triste et joyeuse. De tous côtés, c'étaient des salutations, des acclamations. A quelque distance du débarcadère se trouve située une fabrique. Les ouvriers de cette fabrique s'étaient habillés comme les jours de fête et attendirent ainsi le moment où les vagons devaient passer, pour donner à nos Pères un dernier témoignage de reconnaissance. Je dois ajouter que les boulangers de la ville sont convenus de ne plus faire le pain le jour de dimanche. Désormais ils travailleront le Samedi jusqu'à minuit. Près de 100 marchands se sont accordés pour tenir fermées les boutiques les dimanches. On dit que les Nôtres auront une maison à Aix-la-Chapelle. - En ce moment on donne une mission à Ettlingen près de Karlsruhe dans le grand-duché de Baden. En même temps la mission sera donné à Spire. Après viendra le tour des villes d'Elberfeld, de Düsseldorf, de Mayence &c &c - et ce qui est plus remarquable, de Francfort sur le Main. - On dit aussi que des Missions seront données par nos Pères à Berlin, à Dantzig, et dans d'autres villes de la Poméranie. Celle de Berlin serait donnée pour répondre aux desirs de sa Majesté le roi de Prusse - Le diocèse de Mayence, écrivent les FF. Novices d'Issenheim d'après le récit du P. Wertenberg, change de face à vue d'oeil. Le nouvel évêque, qui est un ancien élève de Fribourg a un zèle admirable. Il est à peine âgé de 34 ans et partage les travaux de mission de nos Pères. Il obéit au supérieur comme un autre et prêche tant qu'on veut. C'est le premier confesseur de Mayence. Une messe se dit tous les jours à 5 h. du matin dans la cathédrale pour les ouvriers et c'est lui-même qui la célèbre. Son palais épiscopal est ouvert à tous les membres de la Compe qui passent par ce chemin.

4

... L'archiduc Maximilien a visité le Collége de Linz et s'est montré très-satisfait de la direction de nos Pères. Il a promis de faire construire un bâtiment qui pourra contenir 100 élèves; il sera élevé cette année jusqu'au premier étage, et construit en style gothique, pour répondre au reste de l'édifice. Un grand nombre d'élèves se présentent pour l'année scholaire qui va s'ouvrir. Mais l'étendue de la maison ne permettra d'en recevoir que 50 environs.

On sait qu'un petit séminaire va s'ouvrir pour la Compe dans le diocèse de Leitmeritz. L'ex-impereur Ferdinand a offert pour cette destination sa maison de Pollitz. Elle sera disposée de manière à contenir 200 élèves. Cette année on n'ouvrira qu'une classe.

Msgr l'évêque de Budweis a dit qu'il n'aurait de repos que lorsqu'il aurait obtenu nos pères dans son diocèse. Msgr l'évêque de Szatmar en Hongrie a écrit directement à Rome pour demander nos Pères. Deux lui ont été accordés; on espère que plusieurs iront les rejoindre.

La grande oeuvre des missions s'ouvre dans la Silésie prussienne. Dix de nos Pères de Gallicie les ont commencées au mois de Juillet. Elles ont duré 8 jours à Piekary et 12 jours à Tarnowice, avec le plus heureux succès. Tous les jours à Piekary 8000 hommes se pressaient autour de la chaire érigée en plein air; à la fin de la mission leur nombre montait à 20000. Hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles étaient séparément groupés autour de leur drapeau. Les confessions générales ont été si nombreuses que bien que 20 prêtres fussent assis au confessional depuis 5 hres du matin jusqu'à 10 hres du soir, on n'a pu entendre tous ceux qui se présentaient et trois pères ont du rester, pour répondre à leurs voeux. Le P. Praszalowicz, un des prédicateurs de la mission de Tarnowice écrit que la ville est complètement changée. Les Missionnaires sont assis du matin au soir au confessional. Le peuple ne sait comment leur témoigner la reconnaissance, et il a fait en leur honneur une procession aux flambeaux. Un grand nombre de villes appellent les missionnaires.

- Italie - Province de Rome - La maison de St Eusèbe a été rendue à nos Pères. Le Collège de Velletri leur a été offert; il est, dit-on, accepté. Le jour de St François Regis le R.P. Rubillon, assistant de France, célébrait la messe au Gésu assisté de deux de nos Frères d'Italie autrefois exilés parmi nous et qui représentaient en ce jour les deux Provinces de Lyon et de Paris.

Plusieurs de nos Pères publient en ce moment des ouvrages de science et de théologie. Le P. Patrizzi surveille à Fribourg en Brisgau l'impression de ses travaux sur l'Herméneutique sacrée. Le P. Passaglia vient de faire paraître à Ratisbonne un livre sur le souverain Pontife. Le P. Pianciani va faire imprimer un ouvrage sur la création. Il paraît en ce moment une sixième édition de l'essai théorique sur le droit naturel du P. Taparelli; il s'en fait en même temps un traduction en Allemagne. -

La Province de Piemont vient d'ouvrir des missions en Corse. Il y a espérance de voir établir plusieurs résidences en Piemont. Il y en a une depuis trois ans à Turin.

Le R.P. Ferrari Provincial de la Province de Venise, écrivait que tout va bien à Modène, à Reggio et à Massa, soit pour les classes soit pour les oeuvres apostoliques. Les retraites données dans les villes ont opéré de grands fruits. Dans les derniers jours du Carême 7 de nos pères prêchaient dans la seule ville de Modène. Le pensionnat de Modène renferme autant d'élèves qu'il peut en contenir. A Reggio et à Massa, le nombre est plus petit. A Venise et à Chioggia les Nôtres ont donné le mois de Marie. A Milan deux de nos Pères font beaucoup de bien. La province de Venise s'est chargée de la mission de Trévigne - Une autre mission s'est ouverte à Dyrrachium en Albanie. - Une lettre postérieure du P. Socius annonce qu'il y a plus que jamais espoir fondé de voir la Compe intégralement rétablie dans le royaume Lombard-Vénitien.

Le P. Cabrini écrit de Verone: "J'ai été continuellement en course. J'ai donné une retraite à Verone, une autre dans le diocèse de Vicence, plus tard à Venise pendant 17 jours le plus souvent à 9000 auditeurs, puis à Milan pendant 15 jours, avec un immense concours, et il faut le dire à la plus grande gloire de Dieu, avec un immense fruit aussi. Il a fallu prolonger la mission, et appeler à notre aide plusieurs autres de nos Pères. Les stations d'avent et de carême, ont été aussi très-heureuses pour un grand nombre d'âmes. On m'a assuré que les vocations à la Compagnée ne manquent pas."

- Angleterre - Nos Pères ont commencé à bâtir à Preston une eglise dédiée à Ste Walburge, sans autre ressource que les aumônes des Catholiques - Voici quelques détails sur le nouveau séminaire de Benarth, fondé pour les théologiens de la province anglaise, et dans lequel ont professé les Pères Perrone, Mario &c pendant la dispersion des provinces d'Italie. Il est situé dans le pays de Galles, au sein d'une population protestante méthodiste. Quand le séminaire a été fondé, il y avait à peine quelques pauvres Catholiques sans église et sans pasteur. Les scholastiques à leur arrivée se sont mis à faire des Catechismes à la maison et dans les petites villes du voisinage. L'un d'eux, ancien ministre anglican fesaient quatre lieues tous les dimanches, pour aller instruire des petits enfans. Afin d'enseigner les Gallois, on a du apprendre leur langue, et maintenant tous les dimanches quatre de nos Frères font le catéchisme en Gallois. Presque tous les Scholastiques se sont chargés de plusieurs protestants qu'ils instruisent. Le P. Cardella prêche à St Asaph, et y opère un grand bien. A la fin d'une petite mission, il a fait une communion générale, la plus nombreuse qu'on ait vue depuis 300 ans. A notre arrivée en ce pays, il y avait très peu de communions pascales; en 1850 on n'en comptait que 50; cette année le chiffre s'est élevé à 150.

- Belgique - Collège d'Alost, Mai 1851.. Vous savez, que nos Pères ont fait un bien extraordinaire, généralement parlant, pendant le Jubilé. Il n'y a pas de grande ville où l'on n'ait pu compter des conversions remarquables. Dans quelques unes des morts subites sont venues appuyer éloquemment les prédications des missionnaires. Vous avez inscrit dans vos lettres autographiées quelques détails sur le typhus qui a désolé plusieurs maisons de la Belgique. J'ajouterai un mot qui je pense vous fera plaisir. C'est la maladie et la mort du f. Henri Adams. Il était entré au Noviciat avec des dispositions admirables; fort de sa aevotion au Coeur sacré de Jésus et

à la T. Ste Vierge, dévotion qui fut pour lui, comme il me l'écrivit, une sauve-garde et une source de bénédictions, il avait de- venir le modèle des Novices pour être plus tard un excellent ouvrier de la Compe. quand après 6 à 7 semaines de Noviciat, il sentit le germe de la maladie dont il mourut. Je devrais plutôt dire qu'il mourut victime de la Ste Obéissance; car c'est ainsi qu'on en parle à Tronchiennes: comment cela? - Se sentant malade il en parla à qui de droit; on lui prescrivit un bain de pied. L'infir- mier ayant eu la maladresse de lui apporter une eau brûlante, le bon f. Allard crut que par obéissance il devait y plonger les pieds. Ce que l'on voulait prévenir, arriva par suite de ce bain: le sang se porta à la tête, le mal empira et bientôt il n'y eut plus d'espoir. Pendant les quelques jours de sa maladie il se montra admirable. Un jour qu'il causait tout seul dans son lit, on lui demanda pour- quoi il parlait ainsi: "C'est parceque je ne puis dormir, répondit-il, et je cause avec la Ste Vierge." La mère du f. Allard apprenant la mort de son fils prononça cette admirable parole: "Eh bien, si j'avais su que mon enfant dut mourir six semaines après son entrée au Noviciat de la Compe. de J., je l'aurais encore volontiers laissé partir. A défaut d'autres nouvelles, je vous parlerai encore de la mort d'un frère Scholastique, professeur des juvénistes à St. Acheul, qui avait émigré avec ses élèves pour fuir le fléau qui désolait Tronchiennes. Il avait été deux mois alité, écrit un Père Belge; ce n'est que 5 jours avant sa mort qu'il s'était douté de son état. Il es- pérait toujours retourner en Belgique et se remettre à Namur. Le Mardi 18 mars il reçut les derniers Sacrements. Sur la proposition qu'on lui fit de faire le lendemain la communion à son intention, il répondit: "Oui, pour que la volonté de Dieu soit faite, et même s'il le veut, pourque je meure avant minuit, pour être au ciel à la fête de St. Joseph." Le mardi il dicta une lettre à sa bonne soeur, reli- gieuse de Champion, avec un sang froid incroyable. Le mercredi matin il communia avec beaucoup de dévotion mais toujours avec un inaltérable calme. Son agonie accompagnée d'un râle pénible commença à 11 1/2 du matin. A 1 h 3/4 on récita les prières des agonisants avec toute la communauté. Il suivait distinctement les prières et prenait lui-même son crucifix pour le baiser. Il demanda au R.P. Recteur l'ordre de mourir se rappelant un fait analogue du Ménologe. Le P. Recteur lui dit qu'en prononçant le **proficiscere** il le fe- rait autant qu'il était en son pouvoir. Alors le f. Bodart demanda au R.P. Recteur s'il connaissait son nom de baptême pour les funérail- les du lendemain. Sur la réponse du P. Recteur qu'il ne se le rappelait pas pour le moment, il dit toujours avec le même calme: "Ale- xandre". Mais l'agonie se prolongeait: à 11 hes de la nuit, l'infirmier lui dit: "Je vois que vous vous en allez." A minuit et à 2 hes on réci- tait encore les prières; enfin à 5 hes le bon f. Bodart rendit son âme à Dieu après avoir remercié le Père et le Frère qui l'assistaient. Il avait dit cette même nuit: "Ah! j'attends le bon Dieu! que je serai content de voir N. S. Jésus Christ." Son désir de mourir était tel que lorsque l'infirmier lui présentait un peu d'eau de fleur d'orange, il disait: "que faites-vous? vous retardez le moment de ma mort." Il eut ce même jour toutes les messes des Pères. Il vient de rejoindre ce frère généreux, qui en le remplaçant à Bruxelles voulait lui sauver la vie! Ce frère qui l'avait remplacé dans la chaire de Rhétorique à Bruxelles, est le f. Gyselinck dont les lettres autographiées à Laval le 23 février 1851, ont raconté la mort.

Louvain le 10 Juin 1851. "Vous me demandez des nouvelles de notre cher Frère Iten. Ce bon Frère n'est plus de ce monde. Le 7 de ce mois il remettait sa belle âme dans les mains du Seigneur. Pendant tout le temps de sa maladie il nous a édifiés par sa parfaite résigna- tion à la divine volonté et par le vif désir qu'il manifestait de se voir réuni à Dieu et à Marie. Souvent au milieu des violentes douleurs qui lui arrachaient des cris, on l'entendait répéter: "Oh Jesu da patientiam, da patientiam et adauge dolorem! - Il y a long-temps qu'il avait un pressentiment de sa mort prochaine. Ses pressentiments étaient fondés. Il parait qu'il portait le germe d'une maladie, qui depuis deux ans se développait avec beaucoup d'activité. Vous vous rappelez la terrible catastrophe qui nous fit quitter la Suisse. Le F. Iten n'eut que le temps d'échapper à la hâte de Schwitz..... Pendant son voyage à travers le St Gothard, où il fut détenu pen- dant trois jours par les neiges et les frimats de décembre, un froid violent, joint au jeûne et à la fatigue, lui causa un asthme. Le typhus qui pendant plusieurs semaines sévissait dans notre maison, ne semblait épargner le F. Iten, que pour lui donner le plaisir d'être nuit et jour au chevet de ses frères souffrants. Raconter tous les soins qu'il leur prodiguait, serait trop long. Au mois de Mars qui fut le pre- mier de sa maladie il reçut pour pratique du mois: praeparatio ad mortem. Le mois d'avril, il avait la Passion de Notre-Seigneur (Vendredi Saint). Aussi ce jour-là il ne pouvait contenir les ardeurs de son amour: "Oh, s'écriait-il, si je pouvais mourir aujourd'hui". puis fi- xant ses yeux vers le ciel: "O Jésus, si je pouvais mourir aujourd'hui, quelle grande grâce!" Et se tournant vers moi: "Dites aux scholastiques de prier pour que la volonté de Dieu se fasse, rien que la volonté de Dieu!" Une autre fois: "Oh, mon cher frère, me disait-il, je comprends combien peu de chose c'est que la science!" Enfin au mois de Mai, il eut pour patron St Gregoire de Nazianze, jour où il a été enterré et pour vertu pratique: Contemplatio divinarum perfectionum.

-Espagne- Les lettres suivantes donneront une idée des travaux de nos Pères dans ce pays.

-Extrait d'une lettre du R.P. Jean Bapt. Vidal au R.P. Morey, provincial d'Espagne- Barcelone 3 Juillet 1851. ..... Que vous dire, mon R.P., de la mission d'Igualada? Elle a été commencée sous de bons auspices; attaquée avec toute la fureur de l'enfer, interrompue pendant 15 jours, et terminée enfin avec le plus éclatant succès. Ça été une victoire complète sur le démon. Le peuple généralement était favorable à la mission; la municipalité en grande partie et une certaine classe peu nombreuse y étaient contraires. Igualada est une ville de 20000 âmes à peu près. Comme il n'y avait pas moyen de prêcher dans les eglises à cause de la foule, avec la permis- sion du maire, on prêcha sur la place, de manière toutefois que les exercices fussent terminés avant la nuit. Cette disposition fe- sait penser, que peu de monde pourrait assister à la mission, l'heure étant incommode, surtout pour les ouvriers. Mais tout le monde a été bien étonné en voyant que la place et les maisons environnantes se remplissaient d'une grande foule, qui écoutait la parole de Dieu avec une ardeur inexprimable, avec une attention très-vive, avec le silence le plus profond. En effet, de dix à onze mille personnes se réunissaient sur cette place, sans compter les enfants et les personnes qui remplissaient les balcons. Et l'on voyait cette multitude d'auditeurs s'augmenter de plus en plus. Après 7 ou 8 jours, l'enfer ne put pas dissimuler sa rage. Il excita quelques hommes pervers qui sous prétexte qu'il y avait à craindre des émeutes, ébranlèrent le maire et M. le Curé. On nous dit qu'il était prudent d'interrompre la mission, et on nous conseilla de faire nos paquets et de sortir de la ville. C'était là ce que

... [illegible] ; mais le bon Dieu ne le voulait pas. Nous répliquâmes, que nous étions prêts à quitter la mission, au premier [ordre] du prélat, qui nous avait envoyés ; qu'en présence de la crainte fondée ou non, qui s'était répandue, nous cesserions de prêcher et qu'en attendant que son Excellence nous envoyât ses ordres, nous continuerions à entendre les confessions matin et le soir. Beaucoup de contestations eurent lieu entre Mgr l'évêque de Vich et le gouverneur civil d'un côté, et la municipalité d'Igualada de l'autre. Quinze jours s'écoulèrent, après quoi le gouverneur envoya à la municipalité un ordre exprès, d'après lequel la mission devait se continuer et en effet elle se continua à partir du 16 jusqu'au 30 Juillet. Plusieurs raisons nous empêchèrent de prêcher sur la place. Dans l'église qui pouvait contenir quatre mille personnes à peu-près, on prit le parti de faire chaque jour trois exercices différents. Le premier à quatre heures du matin ; le second à 8 hres ; le troisième à 8 hres du soir. Les deux premiers pour les femmes seulement, celui du soir pour les hommes. J'étais bien consolé, en voyant toute église se remplir d'hommes fatigués par le travail, dans une saison très incommode à cause de la grande chaleur. Il y a eu 3 ou 4 communions générales. Le 29 juillet a été le jour de clôture. Dieu nous a fait voir que la cause du succès de la mission était à lui et que lui même s'était chargé de la protéger. Notre bonheur à nous a été de partager en petite partie ~~sa croix~~. Dans ces derniers jours quelques individus répandirent des calomnies contre nous. Ils nous dénoncèrent au gouverneur de la province, comme des révolutionnaires, des incendiaires, des assassins. Mais ils ne purent produire contre nous une seule expression qui fut de nature à blesser les autorités ou d'autres personnes. Ces calomnies ne troublèrent point notre repos ; nous nous souvenions de ces belles paroles : Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. .. La grande majorité du peuple nous témoigna partout la plus sensible affection. Les mêmes fruits ont été recueillis dans les villes de Bas, Sta Coloma, Blanes, Guillalves, Maya &c. Dans la ville de Sta Coloma le peuple a voulu avoir une petite résidence de nos pères et a contribué à payer les frais de l'établissement.

- Extrait d'une lettre du R.P. Soler au R.P. Morey - Barcelone 16 Juillet 1851. - Vous ne trouverez pas mauvais, mon R.P. que je cite ici quelques traits pour faire voir, que la foi n'est pas encore éteinte en Espagne. A Barcelone, lorsqu'il arrive que le St Viatique passe devant le théâtre, la scène s'interrompt, les acteurs se mettent à genoux, et les musiciens jouent la marche royale, tandis que le Curé donne la bénédiction avec le St Sacrement au corps de garde qui présente les armes. - Dans le temps que je donnais la mission à Monserrate, il vint un jour une procession de 14 hommes avec leur Curé, qui en rochet et pieds nus avait suivi son peuple pendant une marche de neuf heures. Le lendemain ils retournèrent de la même manière jusqu'à l'endroit d'où ils étaient partis. - Aujourd'hui fête de N.D. du Carmel, à onze heures du matin un homme d'un village voisin traversait la Rambla, promenade de la ville de Barcelone, en se traînant par terre, et portant une chaîne attachée au cou. Il allait accomplir un voeu qu'il avait fait l'année dernière à la Vierge du Carmel.

- Afrique - Le P. Bujeja écrit de l'Algérie : "Le Jubilé a été ouvert par le chant du Veni Creator. Mgr m'avait invité à le prêcher avec lui dans toute la province d'Alger. Nous avons parcouru ensemble bien des villes fort éloignées les unes des autres. Durant ces stations de 6, 8, 10 ou 12 jours, nous prêchions deux fois par jour, nous entendions les confessions. Nous fesions des catéchismes &c &c. Le grand-Vicaire de Mgr et le R.P. Jordan prêchaient aux Français ; moi, je m'adressais aux Maltais, aux Italiens et aux espagnols. Nous avons ainsi visité les villes de Douéra, Bouffarik, Coleah, Tomma, Marengo, Busmaïn, Teschull, Cherchell, Tenès &c villes aujourd'hui très-considérables. Partout nous avons été bien accueillis, et le concours des populations a répondu à notre zèle. En route j'ai eu à confesser au milieu des déserts, tantôt à découvert en pleine campagne, tantôt à l'abri de quelque rocher. Souvent nous marchions accompagnés de soldats armés, pour nous préserver contre les incursions des Arabes. - Le bien qui se fait ici est très-grand. Combien de chrétiens qui ne s'étaient pas confessés depuis 40, 50, 60 ans et plus encore ! Plusieurs ne se distinguaient des Arabes que par le baptême ! Il est beau de voir ces pauvres catholiques si abandonnés, courir après les missionnaires, pour entendre la parole de Dieu. Messis quidem multa &c. A Alger, pendant le jubilé, il y a eu 10 jours d'exercice pour les hommes, puis autant de jours pour les femmes Maltaises. On a prêché séparément pour les Français, les Allemands, les Espagnols &ca. - Le P. Bujeja a dû ensuite évangéliser avec le R.P. Jordan la ville de Blidah, plus considérable qu'Alger et parcourir ensuite toujours avec Mgr la province de Constantine.

- Amérique du Nord - Le Collége St Jean près St ~~New~~-Yorck prospère. Le nombre des élèves est de 180 à 190 ; celui des Séminaristes ne dépasse guère 30. Le Collége ouvert à New-Yorck même ne compte jusqu'ici que 130 à 140 élèves ; mais on en espère beaucoup plus pour l'année prochaine. L'église nouvellement bâtie sera une des plus belles de la ville. Il y a grand concours pour les messes et les confessions.

Le Collége de Georgstown dans le Maryland compte 113 pensionnaires. Parmi eux se trouve le fils de l'ambassadeur français, Mr de Bois. Le Collége de Washington renferme 360 élèves.

Le noviciat de Frederich compte 22 novices. Il a perdu l'année dernière le P. Shaw, jeune Américain de grande réputation. Mgr l'évêque de Boston qui fondait sur lui toutes ses espérances, lui avait refusé la permission d'entrer au Noviciat. Le P. Shaw s'adresse à Dieu, et après quelques jours de prière, il se présente devant Mgr, lui demande de nouveau la permission d'entrer au Noviciat de Frederich, ajoutant qu'il ne lui restait que quelques mois à vivre, et qu'il mourrait au Noviciat. A ces paroles Mgr ne dit plus d'opposition. Le P. Shaw partit, et il mourut au bout de 6 mois. Son père, qui n'a pas le bonheur d'être membre de l'église catholique, porte religieusement à son cou une médaille de la Ste Vierge que ce cher fils lui envoyait

quelques jours avant sa mort.

Les Pères du 3e ans ont donné des missions dans le Maryland à partir du Carême. La première mission fut donnée à St Inigos, où l'on recueillit une moisson très-abondante. On voyait accourir une foule nombreuse de Catholiques qui sentaient le besoin d'instruction. Les protestants se montraient étonnés du zèle des ministres catholiques. Un grand nombre entra dans le sein de l'église, en déclarant que s'ils ne l'avaient pas fait plus tot, c'était faute de la connaître. Les mêmes résultats ont été obtenus dans tous les autres missions.

Le Collége de Worcester va très-bien; il a fourni 6 ou 7 élèves au noviciat.

Le P. Voos est allé au secours du P. Bapst, pour évangeliser les indigènes et surtout les Irlandais; invité par les protestants à leur faire un sermon sur la tempérance, il leur plut tellement, qu'ils l'engagèrent à leur donner un cours de controverse. Ils promirent de bâtir eux-mêmes à cette fin une église catholique.

Amérique du Sud - Brésil - Il y a trois ans, le P. Parès alors Supérieur de la mission, aidé de quelques autres pères, entreprit de civiliser les Indiens nomades de la province de Rio-grande. L'indolence de ces sauvages qui leur inspire l'horreur de tout travail, leur amour pour la liberté, leur aversion pour les Portugais, s'opposaient à la réalisation de ce dessein. Cependant à force de patience et de travail, les pères parvinrent à former trois réductions appelées de Guarika, Campo do Moio et Nonchay, composées de 470 personnes. Six pères cultivent ces réductions. L'indolence des Indiens présente un obstacle à l'instruction des Indiens; l'on compte principalement sur l'éducation des enfants. Le président de Porto Alegre a promis de donner des ordres, pour qu'on établit les réductions dans manière stable, et qu'elles fussent fournies de tous les secours qui sont en son pouvoir.

Montevideo - L'externat de nos pères marche très-bien. Les examins publics ont eu beaucoup d'éclat. En même temps, qu'ils dirigent le Collége, nos pères exercent le ministère de la prédication et de la confession. Ils ont en outre deux Congrégations, l'une pour les jeunes gens, l'autre pour les jeunes filles, et elles produisent toutes deux beaucoup de fruit.

Chili - Les pères de deux résidences de Santiago et de Valparaiso font des excursions continuelles par tout le territoire de la République, en donnant des retraites au clergé et des missions au peuple. Parfois ils doivent franchir une distance de 80 lieues, pour aller exercer leur ministère. Un plus grand nombre de sujets trouveraient là une ample matière à leur zèle.

République de l'équateur - La Compagnie a été rétablie dans la république de l'équateur. Voici les détails que donne le P. Blas sur cet événement: « A notre arrivée en ce pays le chapitre de l'église métropolitaine nous prit en affection, et nous céda pour notre habitation la maison et l'église du chapitre, jusqu'à ce que le gouvernement nous eut rendu l'ancienne résidence de la Compe. J'ai demandé des passeports pour ceux de nos PP. et FF. qui étaient arrivés comme miraculeusement à Guayaquil, et malgré l'opposition d'un des principaux chefs de la révolution, je les ai obtenus. J'ai demandé ensuite les scholastiques et les novices d'Ibarra. Les scholastiques étudient la philosophie, les mathématiques, les langues Anglaise, Française et Italienne; ils ont des répétitions de Grec et de géographie. Toutes ces choses sont ici nécessaires, parce qu'elles sont enseignées dans les collèges nationaux, si l'on en excepte le grec et l'italien, et encore beaucoup veulent-ils apprendre ces deux langues parcequ'elles sont inconnues dans la république. Il faudrait aussi des sujets instruits dans l'histoire naturelle. Toutes les villes ont adressé des pétitions chargées des signatures des évêques, des chapitres, des monastères, des tribunaux &c. pour obtenir la Compe. Tous nous demandent pour les Collèges, les confessions, les congrégations et les prédications. Il faudrait encore songer aux tribus sauvages, ici plus nombreuses qu'ailleurs. Pour les evangéliser, les moyens ne manqueraient pas: le gouvernement prêterait un secours efficace.

C'est le 2 avril (anniversaire de la pragmatique de Charles III), que nous reprimes possession de notre ancienne maison. Ce fut un jour d'allégresse pour la ville. Les principaux citoyens avaient reçu des billets d'invitation pour prendre part à la fête. A 10 hs se rendirent à notre résidence les membres des communautés religieuses, MM. les Curés, le chapitre, la cour suprême de justice, le ministre d'état, l'état major de l'armée, les personnages les plus distingués de la ville, plusieurs députés de la convention. Toutes les rues, la place où l'on devait passer, étaient remplies. Les balcons, les fenêtres étaient garnies de personnes qui jetaient des fleurs. Nous suivions le cortège, revêtus du manteau et la birette en tête. Ce fut ainsi que nous entrâmes dans l'église aux applaudissements du pays. Là fut lu du haut de la chaire le décret de notre rétablissement, puis le gouverneur de l'archevêché prononça un discours sur ce texte: Euntes ibant et flebant mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione &c. Enfin le St Sacrement fut exposé et le Te Deum chanté.

La Nouvelle-Grenade voudrait marcher contre l'Equateur pour punir ce pays d'avoir reçu les Jésuites. Mais le peuple veut défendre sa religion et sa liberté. Nous ne pouvons empêcher ces discordes, et le voulussions-nous, notre départ serait impossible.»

- **Asie - Chine** - Extrait d'une lettre du P. Lemaitre - Haimen 21. 8bre 1850.- Nous aurons encore cette année une grande misère. La récolte du coton, grande ressource du pays, se préparait magnifique, et tout le monde était dans la jubilation, quand tout-à-coup est venu un grand orage, suivi d'une pluie de quatre jours, qui a donné de l'eau à la hauteur d'un à quatre pieds. Vous vous rappelez que le pays de Haimen est une vaste alluvion du fleuve Kiam sans aucune autre élévation ou vallée, que les digues faites pour arreter la mer, et les canaux creusés pour l'écoulement des eaux. Si la pluie est trop abondante et que les canaux ne puissent pas suffire pour l'écoulement, il y a inondation générale. Ajoutez que près de la mer et du fleuve, il y a tous les jours marée ascendante et descendante, et que si le vent soulève les flots au-dessus des digues, il y a inondation et souvent destruction des maisons; en sorte que les habitants du pays vraiment riches quand le coton réussit, sont presque toujours pauvres à cause des inondations. Cette année donc le beau coton de Haymen a été gâté par une inondation générale dans le mois de Juillet. Cependant il n'avait pas péri, et deux mois de beau temps l'avaient tellement fait pousser, que cette année allait compter parmi les bonnes années. Déja les marchands de l'intérieur arrivaient avec des capitaux énormes pour faire leurs provisions; les villes et les bourgs étaient pleins de vie et de joie. Les immenses magasins à coton, vides depuis 3 ou 4 ans, étaient tous réparés à neuf; tous criaient que les jours d'abondance étaient arrivés. Mais celui qui dispose de la vie et de la mort, savait que la

récolte

[illegible] famine valaient mieux pour nous que l'abondance. Il a fait souffler son vent dévastateur qui a brisé cette [illegible] coton, et une pluie de 3 jours et 3 nuits a de nouveau fait de Haymen une vaste mer. Voila une [illegible] seconde inondation a eu lieu, et il y a encore bien des endroits d'où l'eau ne s'est pas entierement [illegible] gens qui ont tout à souffrir sur cette terre; si du moins ils se préparaient [illegible] une vie meilleure [illegible] patrie. Priez pour tant d'âmes qui se perdent tous les jours.

Lettre du P. Plet à un Scholastique. Zikawéi le 12 Mars 1851. Mon très cher Frère, P.C. Vous savez sans doute que l'année dernière, nous avons perdu notre Empereur Taokuam, qui après sa mort a dû passer par dessus la ville de Chang-Haï pour aller jouir de son repos de l'occident; à sa place son fils Jéfum occupe le trône. De ce changement que résultera-t-il pour le bien de la religion? Rien de mal, nous l'esperons de la divine providence. Il y a bien eu quelques actes qui n'annonçaient pas pour nous les dispositions les plus favorables; mais on les pourrait peut-être attribuer à l'humeur encore enfantine de Jéfum, car il n'a pas que 18 à 19 ans, ce qui ne fait guère pour la maturité que 14 ou 15 ans en Europe. Ainsi il aurait condamné à l'exil, sur son titre de Chrétien, un maladroit, qui s'est rendu à Pékin pour réclamer au nom de Mgr de Bési, la Cathédrale de Pékin. À Chang-Haï nous avions un todé (c'est le mandarin exclusivement chargé de traiter avec les étrangers) qui s'entendait bien avec le consul et nous. Accusé d'être trop favorable aux Européens, on le nomme à un poste plus élevé; avant d'entrer en fonction, on l'invite à faire un tour à Pékin; et là on l'arrête pour le mettre en jugement. Plusieurs fois on a menacé de chasser les Européens de Chang-Haï, d'effrayants epouvantails de guerre ont circulé pendant quelque temps, des décrets contre les religions étrangères, mais rien de plus que ces paroles et ces menaces. Il est vrai, le jeune Empereur n'a pu encore montrer ce qu'il est, parceque pour faire des décrets proprement dits, il lui faut attendre un an à partir du jour de son avènement au trône. Parmi les malheureux enfants que la faim dévorait l'an dernier, quelques uns nous furent amenés par la providence. D'abord un petit garçon de 10 ans, puis un autre que leurs parents qui ne pouvaient les nourrir, nous abandonnaient. Il fallait occuper et instruire ces petites créatures, et par conséquent les faire étudier. Nos quelques petits abandonnés sont devenus un petit collège de 33, jusqu'à ce qu'il monte au nombre de 43 par la réception de ceux qui sont admis à faire partie du petit collège, et parmi ce nombre se trouvèrent plusieurs fils ou parents de bacheliers, plusieurs qui ont déjà étudié 6, 8 et même 9 ans. Les élèves ont à côté de la maison principale de Zikawéi une maison pour eux où ils boivent, mangent, dorment et crient toute la journée leurs lettres. Comme la chapelle était trop petite, on en bâtit une plus grande, sur un terrain que nous devons à la charité d'un Chrétien de Chang-Haï. C'est le P. Hélot qui préside à son exécution. On espère qu'elle sera finie pour la fête de St. Ignace. Les élèves ont 4 maîtres de Chinois; de plus un bachelier préfet des études est chargé de la visite des maîtres et des élèves pour l'école de Zikawéi et pour celle du P. Languillat, car le P. Languillat aussi a une école. Ses élèves même sont généralement plus âgés et plus avancés que ceux qui sont maintenant à Zikawéi: cependant il a deux écoles une pour les plus grands, et l'autre pour les petits; même dans cette dernière, il a deux enfants payens et il est bien à présumer qu'il en aurait un plus grand nombre si la place ne lui manquait pas. Indépendamment du fruit que ces écoles permettent d'espérer par leur nature, elles en ont un autre aussi, bien précieux, c'est l'honneur qu'elles apportent à la Religion. Les payens sont dans l'admiration en voyant ces établissements fondés par la charité. Que vous dirai-je de la mission si intéressante et si fructueuse pour le ciel des petits enfants? Il y a deux manières de les recueillir: à Somming et Haïmen, où sont les Pères Le Maître, Werner et Vuilleaume, ils sont [illegible] dans les familles particulières et même très-souvent ils sont élevés presqu'exclusivement aux frais des Chrétiens. Sur le continent il y en a aussi dans les familles, mais il y a deux établissements pour les recevoir, un dans le district du P. Languillat exclusivement destiné pour les petites filles, et un autre de l'autre côté du Wampu destiné pour les enfants de l'un et de l'autre sexe. C'est maintenant le P. [illegible] qui est chargé de la direction de ce dernier. Dans le premier il y a de 100 à 150 petites filles, dans le second de 150 à 200 des deux sexes. Tant qu'il y aura de l'argent pour les recevoir on n'en manquera pas. Maintenant les payens qui savent que nous les recevons présentent eux-mêmes leurs enfants; il en est venu un dernierement me présenter sa petite fille qui avait 5 ans, auparavant il avait vendu sa femme, parceque, disait-il, il n'avait plus de riz pour nourrir l'une et l'autre.... Vous apprendrez sans doute par les journaux l'expédition glorieuse de Mr le Consul français sur les côtes de la Corée pour secourir de malheureux naufragés. C'étaient des pêcheurs bretons; un seul périt, 9 vinrent à Chang-Haï demander des secours pour les 20 autres. De suite Mr le consul s'embarque accompagné de son secrétaire et d'un anglais, puis les 9 naufragés; après une navigation périlleuse (car peu s'en fallut qu'ils ne fussent jetés sur les rochers) et surtout ennuyeuse parcequ'ils ne savaient où [illegible], ils découvrirent enfin que les matelots étaient dans une île qu'on leur indiqua. Là ils étaient détenus tous dans une ou deux [illegible] sous lesquelles on faisait constamment du feu, suivant l'usage du pays, mais à cela près traités avec hospitalité. Le Mandarin [illegible] les leur rendre, et à l'instant le consul les fit tirer de leur espèce de prison et les fit embarquer. À leur arrivée à Chang-Haï, on célébra solennellement une messe d'actions de grâces, pour remercier Dieu de leur délivrance. Ce fut Mgr. Maresca lui-même qui la célébra, [illegible] y était rendu suivi de tous ces braves bretons, tous en très bon ordre. Le R.P. Brouillion leur adressa quelques mots en les engageant [illegible] à se préparer à un nouveau coup semblable par une bonne confession &. Après la messe il y eut salut; Te Deum que tous chantaient [illegible] comme vous le pensez bien. Je crois que la moitié de ces braves gens est déjà repartie pour la France. Cette action fait grand honneur [illegible] français. La veille de l'Ascension nous avons reçu le P. Brueyre revenu de Chang-tong. Il y avait trois ans qu'il y était [illegible] à son arrivée à Chang-Haï le Père fut invité par Mgr Célestin à visiter le séminaire, dont il avait été supérieur autrefois [illegible] la journée de l'Ascension, et le soir arriva à Zikawéi avec le R.P. Supérieur. Je parle dans la supposition que vous savez [illegible] supérieur. C'est maintenant le R.P. Brouillion. Le P. Poissemeux remplace, pour quelque temps au moins, le P. Jonnet rétenu [illegible] à cause de maladie. Le P. Borgniet fait mission aussi à Sanzo, pour remplacer aussi ou aider les pères malades. À la ma[illegible] nous avons deux Pères en grande retraite, le P. Languillat et le P. Werner. Ils doivent faire leurs derniers voeux avec les PP. d'Hélot et [illegible] que le f. Delcuze le jour de la fête de St. François-Régis. Vous connaissez sans doute le décret par lequel le T.R.P. Général élève P. Languillat à la profession de 4 voeux. Voici les paroles, autant que je me les rappelle: "P. Languillat propter peritiam linguae sinicae [illegible] pro Christo labores ad solemnem professionem 4 votorum promoveatur."....

Les Scholastiques de Laval aux PP. & FF. de

Pax Christi.

Nous venons une fois encore vous communiquer les détails intéressants que nous avons pu recueillir dans nos correspondances. Ces lettres de Laval, on nous l'a répété bien des fois, sont reçues avec plaisir et lues avec intérêt dans toutes nos maisons. Mais c'est par dessus tout pour les pauvres missionnaires, si peu au courant des nouvelles de l'Europe qu'elles ont un attrait particulier. Nos apôtres ne cessent d'y faire allusion dans leurs lettres en nous remerciant de ce qu'ils appellent nôtre généreuse entreprise. Cette pensée nous encourage, nos Révérends Pères et nos très chers Frères, à continuer cette œuvre que la charité sait nous rendre douce.

France. Nous sommes heureux de pouvoir commencer l'article de la France, en transcrivant une lettre que le R. P. Provincial a bien voulu nous envoyer. Elle est de Monseigneur l'Évêque de Châlons, qui, venant de lire dans les journaux, la description des fêtes célébrées à Rome pour la béatification du Vénérable Pierre Claver, voulut prendre immédiatement la plume, pour en féliciter la Compagnie. La lettre de Monseigneur de Prilly) est datée du 4 Octobre. Après ces mots : post missam, le Prélat continue : « Je viens, mon Révérend Père, de dire la messe d'action de grâces pour remercier Dieu du nouveau triomphe qu'il a accordé à votre sainte Compagnie, dans la personne du bienheureux Père Claver, que la Religion a placé solennellement sur nos autels. Depuis longtemps, je connaissais sa vie ; je la faisais lire à nos enfants du petit séminaire d'Avignon dont j'étais alors chargé. J'en faisais, et de tout mon cœur, des commentaires que je crois bons, parce que c'était Dieu qui les inspirait. Cette vie m'a toujours paru admirable, et dès les premiers jours de mon sacerdoce, je l'ai aimée, goûtée, admirée. C'est à elle que je devais cet esprit de piété qui régnait généralement dans notre maison.
Le bienheureux Père Claver était déja par nous invoqué ; aujourd'hui la grande voix de l'Eglise proclame ce nom si illustre devant Dieu, et comble de joie tous les Fidèles par les honneurs qu'Elle lui a rendus.
Nous partageons la vôtre, mon Révérend Père, et celle de toute votre Compagnie. Nous avons lu avec un vif et religieux intérêt, tous les détails de ce qui s'est fait à Rome, à cette occasion ; nous avons suivi dans toutes ses démarches et dans toutes les cérémonies, le Vénérable Père Roothaan, votre Supérieur général et digne Père ; nous nous sommes associés à l'expression de ses sentiments, et de toute notre âme. Que je le félicite des grâces qu'il a obtenues ! Ainsi, tandis que le monde s'agite, ne sait ce qu'il veut et s'inquiète pour l'avenir, la cause de Dieu triomphe ; nous sommes en paix, et nous attendons, sans crainte et sans inquiétude, l'accomplissement de ses desseins. Bienheureux Père Claver, priez pour nous ! Je n'ai presque point d'autre parole aujourd'hui dans la bouche ; elle se présentera à moi fréquemment dans tous les autres jours de ma vie. Recevez, je vous prie, mon Révérend Père, la nouvelle expression de mon attachement et de ma vénération, pour vous et pour toute votre sainte Compagnie. ✠ M. J. Evêque de Châlons.

Collèges. Les Collèges de Brugelette, de Vannes et d'Amiens sont parfaitement lancés. On avait craint de voir diminuer à Brugelette le nombre des élèves ; mais un professeur nous écrivait dans les premiers jours de l'année : Le collège est un peu plus nombreux que l'an dernier. Même nombre de pensionnaires (et je parle d'après les chiffres officiels.) Plus grand nombre d'externes. Le Révérend Père Recteur dans une lettre aux Scholastiques de Laval se félicite à son tour du bon esprit et de l'application des élèves. On pourra se faire une idée de la piété et du zèle précoce qui anime quelques-uns des plus jeunes élèves, en sachant que l'un d'eux trouva le moyen pendant les vacances, de recueillir 7 douzaines de noms pour l'œuvre de la Sainte Enfance, et de rapporter au Collège plus de 50 francs recueillis sou par sou, afin de procurer le baptême aux pauvres petits Chinois.
Les nouvelles de Vannes, pour ce qui concerne le bon esprit, ne sont pas moins satisfaisantes. Le Collège se

2.

composé de 360 élèves. Le nombre des internes est déjà de 130 ; mais les bâtiments se continuent avec activité, et l'on espère, l'année prochaine, pouvoir loger un bien plus grand nombre d'enfants.

Le collège d'Amiens compte 216 élèves, parmi lesquels 156 pensionnaires et 60 externes libres.

Belgique. Plusieurs lettres de Belgique nous donnent aussi d'excellentes nouvelles sur les collèges de la Cie dans ce royaume. « Nos collèges, nous écrit-on, sont plus florissants que jamais. Depuis quelques années cependant, certaines lois semblent vouloir nuire aux succès des établissements dirigés par le Clergé et les Religieux : telle est la loi des Examens du Jury gouvernemental. Ces examens doivent être subis par tout jeune homme qui veut obtenir dans l'état une position tant soit peu honorable. Le premier de ces examens se passe généralement au sortir de la Rhétorique ; il correspond assez bien à l'examen pour le Baccalauréat en France, et confère aux candidats le titre d'Élève universitaire. En dépit de cette loi, le nombre de nos élèves au lieu de diminuer n'a fait que s'accroître, et le R. P. Provincial comptait au commencement de 9bre plus de 160 nouveaux pensionnaires dans les différents établissements de sa province. Les examens passés devant le Jury ont été très satisfaisants. Namur et Liège surtout ont eu à se féliciter de leurs brillants succès. A Liège, 16 élèves se sont présentés et 15 ont été reçus, plusieurs même avec la grande distinction ; le seul qui ait échoué s'était présenté contre le gré des Pères. Chose plus remarquable encore : le seul candidat de tout le royaume, qui devant le Jury ait obtenu la plus grande distinction, est un élève des Jésuites. Il a fait son éducation au collège de N. D. de la Paix à Namur, et il vient d'entrer au Noviciat de Tronchiennes avec 4 autres élèves du même collège. On peut ajouter ici que Namur n'a jamais eu autant de pensionnaires depuis sa fondation, qu'il n'a jamais donné tant de sujets à la Cie, ni tant de consolations aux Supérieurs. — Mgr Canoz a visité dernièrement le collège d'Alost ; le sermon qu'il fit dans l'église du collège a produit une grande impression sur le peuple ; les élèves surtout ont été vivement touchés au récit des besoins de la Mission du Maduré ; aussi ne voulurent-ils point laisser partir le zélé Prélat sans lui faire une pieuse aumône : les Congréganistes, à eux seuls, lui offrirent au moment de son départ la somme de 175 fr. — Le nouveau collège de Mons est ouvert ; il a commencé avec une trentaine d'élèves distribués en deux classes : cours préparatoire et 6e. — Le nombre des Novices de 1re année à Tronchiennes est très-consolant ; la plupart sortent de nos collèges. »

Italie. Une lettre de Rome, datée du mois de Décembre, nous donne les détails suivants : « Non seulement la Province Romaine possède aujourd'hui toutes les maisons qu'elle occupait avant sa dispersion momentanée, mais elle a pu en ouvrir deux nouvelles : l'une à Velletri et l'autre à Ascoli. Le St Père lui-même a daigné en fonder une troisième à Sinigaglia, sa patrie. Ce collège ne tardera point à s'ouvrir. Celui de la Propagande est le seul qui ne nous ait pas été rendu. On avait parlé de sa restitution ; on assurait même que dans ce cas le P. Joseph Bertrand en serait le Recteur ; mais je sais de bonne source que le T. R. Père Général ne désire que médiocrement rentrer en possession de cet établissement, et très-probablement nous n'en serons plus chargés à l'avenir. Les Propagandistes conservent néanmoins pour nos Pères une affection vraiment touchante. On aime à les voir venir, division par division, rendre visite au P. Bresciani, leur ancien Recteur, ou à quelques-uns des autres Pères qu'ils ont le mieux connus. Souvent on les voit se grouper dans les rues autour d'un ou deux Jésuites et leur témoigner le plus vif attachement. Il y a peu de temps, l'un d'entre eux a obtenu du St Père l'autorisation d'entrer au noviciat de la Cie : c'est un jeune Indien de beaucoup d'espérance. — Les Germaniques ont quitté le Gesu pour aller habiter le Borromeo : ce palais, jadis la demeure de St Charles, était, avant la dispersion, le pensionnat des Nobles. Je vais vous expliquer en deux mots la cause de ce changement. Les Évêques d'Autriche, vous le savez, ont cru devoir adresser à l'Empereur un certain nombre de suppliques. Entre autres choses les Prélats demandaient que le gouvernement de Vienne voulût bien s'interposer pour obtenir du Souverain Pontife, que l'Apollinaire, [illegible] demeure des Germaniques, leur fût enfin rendu. Cette maison leur avait été enlevée au [illegible] de la Suppression, et depuis lors on y avait établi le séminaire Romain. L'Ambassadeur [illegible] fit sa demande : mais le St Père se trouva dans un grand embarras : il ne savait où

[illegible]tos pro christo labores ad solemnem professionem 4 votorum promoveatur!"...

placer le Séminaire. Force fut donc de donner provisoirement aux Germaniques le local dont nous avons parlé. Mais afin qu'il soit bien constaté que le Collège Allemand n'est pas et ne pourra point devenir propriétaire de cet établissement, nos Pères y ont de nouveau constitué un petit pensionnat. Le collège germanique est cette année plus nombreux que jamais. Il compte 30 élèves de plus que dans le temps passé. Encore un mot, à propos de l'Autriche. La nation Allemande a son Eglise à Rome, comme la plupart des nations de l'Europe: elle se nomme l'Eglise dell'anima. Avant la dispersion, nous ne pouvions y annoncer la parole de Dieu; il nous était même défendu d'y entendre les Confessions. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. L'Ambassadeur d'Autriche, étant chargé de la nomination du clergé Allemand qui doit desservir cette église, a voulu que le P. Stoeger fût supérieur de ces Ecclésiastiques: ce bon Père occupe l'appartement, destiné aux Supérieurs, auprès de son Eglise. — Il y a eu dernièrement à St. Eusèbe un très-grand nombre de retraites, et ces retraites ont fait beaucoup de bien. Plusieurs Cardinaux ont voulu, pendant l'année, recevoir les saints Exercices dans cette maison, et sous la direction de nos Pères. — La partie du Collège Romain, détruite par les flammes, a été si parfaitement restaurée, que la maison n'a rien perdu de sa beauté. On évalue à 120 mille francs le chiffre des dépenses. Le gouvernement a puissamment contribué à cette restauration. La grande salle des séances et le cabinet de Physique sont plus beaux et plus grandioses qu'ils ne l'avaient jamais été. Ces travaux ont été exécutés sous la savante direction du P. Marchi. Vous savez que le P. Marchi est un artiste distingué, très-fort en archéologie, très-estimé, et souvent consulté par tous nos artistes de Rome. Les différentes classes du collège Romain réunissent aujourd'hui plus de 900 élèves. Ce chiffre semblera fort beau, si l'on observe combien sont nombreux les établissements d'éducation qui existent dans cette capitale du monde chrétien. — Le P. Ange Secchi, professeur d'Astronomie et directeur de l'Observatoire, promet des succès de plus en plus brillants. Il s'occupe avec activité d'un grand nombre de travaux et lit souvent, dans les réunions de l'Académie des Sciences de Rome, des mémoires justement applaudis. Il vient de publier un ouvrage de longue haleine, sous ce titre: Actes de l'Observatoire du Collège Romain; et une célébrité astronomique de Naples lui a demandé permission de lui offrir la dédicace d'un ouvrage scientifique. Ces brillants débuts rendent un peu moins sensible la perte du célèbre P. de Vico. A propos de ce bon Père je vous dirai que les élèves du collège Romain voulurent naguères payer à sa mémoire un dernier tribut d'hommages. Ils prièrent le P. Général de vouloir bien célébrer un service solennel pour le repos de son âme; et l'association musicale des élèves exécuta une fort belle Messe de Requiem. Cette association se nomme Cappella Gregoriana; c'est Grégoire XVI lui-même qui daigna lui imposer son nom. Le P. de Vico, bien connu par ses belles compositions musicales était leur Maestro di Cappella. — Le P. Perrone s'occupe maintenant à écrire une histoire générale des hérésies. Il vient d'achever un nouvel ouvrage, en trois volumes, sur l'Eglise Catholique. Ce dernier travail va paraître incessamment. Le bon Père a eu la consolation de voir sa Théologie adoptée pour leurs Séminaires par les Evêques de 18 Conciles d'Europe et d'Amérique. Comme il est actuellement obligé d'assister à dix Congrégations Romaines, on lui permettra, dit-on, de descendre de la chaire de Théologie, pour s'occuper exclusivement de ses ouvrages. On assure même que le P. Franzelin sera son successeur. Ce Père Franzelin est un jeune Tyrolien de beaucoup d'espérance, actuellement professeur de langues orientales au collège Romain. — La Civiltà Cattolica acquiert tous les jours une plus grande importance. Son influence augmente avec le nombre de ses abonnés. Le mois dernier elle en comptait 10 mille; depuis quinze jours ce nombre s'est accru de 2 mille nouveaux abonnements. Vous le comprendrez sans peine, si vous savez que les gouvernements de Rome et de Naples y ont fait abonner officiellement toutes les bibliothèques municipales. L'Ebreo di Verona a obtenu un succès qu'on peut appeler prodigieux. On l'édite en même temps dans huit des principales villes de l'Italie. Le P. Bresciani, qui en est l'auteur, en a fait faire une belle édition à Rome, ayant soin cette fois d'y ajouter des notes et des documents historiques.

le personnel de la rédaction composé de Pères des différentes provinces d'Italie forme une petite communauté à part et dépend du Père assistant d'Italie. Je pourrais citer bien des conversions éclatantes faites par cette mission d'un nouveau genre. Vous jugerez de l'importance de la Civiltà en sachant que plusieurs personnages distingués ont avoué publiquement et n'ont pas craint de faire imprimer, que si leurs livres avaient eu quelque succès, ils le devaient aux louanges de la Civiltà Cattolica qui donne une analyse de toutes les productions de la presse italienne. Le Saint Père est de plus en plus satisfait de l'entreprise de cette revue, et s'en regarde comme le fondateur. Tous les quinze jours il reçoit ceux des rédacteurs qui vont lui porter le dernier numéro et leur prodigue les marques de la plus entière bienveillance. Souvent il leur indique les matières qu'il aimerait à voir discuter. Bien plus, il daigne fréquemment corriger lui même les articles les plus importants. On garde avec respect dans les archives les manuscrits ainsi annotés et corrigés par son auguste main. Les deux grands avantages de la Civiltà sont 1° d'unir les gens de bien et surtout les membres du clergé, qui, sachant que cette revue est sous la surveillance du Pape, adoptent volontiers ses idées. 2° de faire connaître et aimer la Compagnie de ceux qui n'ont jamais vu les Jésuites à l'œuvre. C'est ainsi que la Toscane qui jusqu'ici ne nous connaissait point, nous vénère maintenant et nous désire avec ardeur. Vous savez comme moi que la Compagnie a eu cette année à Rome deux grandes consolations spirituelles dans la Béatification du P. Claver et le décret sur la prochaine Canonisation du P. de Britto. Ce dernier décret a cela de remarquable que les rites Malabares y paraissent implicitement reconnus comme innocents en eux-mêmes. Un de nos Pères en ayant remercié le Souverain Pontife « Je suis très satisfait, répondit Pie IX, de cette justification de la Compagnie, et avant de signer le décret, j'ai voulu examiner la chose attentivement et par moi même, sur les pièces et les documents authentiques »

Puisque nous en sommes sur le sujet des béatifications, un mot à propos du Vénérable Bellarmin, il ne pourra manquer de vous être agréable. Je crois qu'on a généralement sur la cause de ce saint personnage des idées inexactes. Le Père qui a soin des archives ou se conservent les causes de nos Saints m'a assuré que nulle difficulté ne s'oppose désormais à la Béatification du Vénérable Bellarmin. Tout est fini, m'a-t-il dit, on n'attend plus qu'un Souverain Pontife qui annonce l'intention de procéder aux dernières formalités. Léon XII avait décidé la Béatification. La mort seule l'empêcha d'exécuter son pieux dessein. C'est Benoit XIV qui a fini les examens de la cause et décidé que l'on pouvait procéder sans crainte et le mettre au nombre des Bienheureux. Il est certain d'autre part qu'aucune prohibition ne s'y oppose. Tout ce qui a été dit en sens contraire est donc faux, erroné, dénué de tout fondement. – Celui des Nôtres qui approche le plus fréquemment de Sa Sainteté, est le P. Mignardi, Directeur de la maison des exercices de St Eusèbe. Il se rend au Vatican tous les huit jours; plusieurs ont été jusqu'à croire que le Pape l'avait choisi pour confesseur; mais ce bruit me parait dépourvu de fondement. Je puis dire en général que depuis le retour du S. Père à Rome, l'estime et l'affection du peuple et du clergé pour la Compagnie se sont singulièrement accrues. Le mois de Mai a été prêché par un des Nôtres à S. Charles del Corso. L'auditoire était nombreux; les fruits ont été consolants. Le P. Sagrini que l'on regarde à juste titre comme l'une des gloires de la chaire Italienne a prêché le carême dans la basilique de Ste Marie Majeure, avec un grand succès. Les conférences du P. Passaglia au Gesu ont de même parfaitement réussi. On les publie en ce moment dans la Civilisation Catholique, et une traduction de ces beaux discours se prépare maintenant en Allemagne.

Le P. Boero a publié une histoire de la république Romaine. Au bout de deux mois, la première édition était entièrement épuisée. – Le P. Valle élève de la première année de Théologie a soutenu dans la grande salle du Collége Romain, 90 thèses sur l'Incarnation. Sept Cardinaux assistaient à cette dispute scholastique. On y voyait aussi tout ce que Rome possède de Théologiens distingués. Parmi les argumentants se trouvait le Fondateur de l'Armonia de Turin. Le professeur aussi bien que l'élève ont été comblés d'éloge. J'ai même entendu plusieurs Cardinaux se dire l'un à l'autre en se retirant: « En vérité ce Père Passaglia est un nouveau Père Petau » Un scholastique, le F. Tessieri a été nommé par le Pape, Directeur en chef du médailler établi au Musée Vatican. Malheureusement la collection des monnaies d'or a été entièrement volée pendant les horreurs de la république. Le P. Marchi continue dans les catacombes ses études et ses découvertes. Le Pape l'a nommé Directeur du Musée d'Archéologie Chrétienne qu'on rassemble au Palais de Latran. – Il est question de fonder au Collége Romain un journal scientifique, mais je crois qu'on attendra encore avant de mettre ce projet à exécution. Au Gesu une commission nommée par le R. P. Général s'occupe des modifications à apporter au

...os pro christo labores ad solemnem professionem 4 votorum promoveatur!"....

ratio studiorum. Jusqu'ici tout est encore à l'état d'examen. — Je passe maintenant à la province de Naples. C'est peut être de toutes les provinces d'Italie, celle qui jouit actuellement d'une plus grande prospérité. Non seulement elle possède toutes les maisons anciennes, mais elle a pu en ouvrir deux nouvelles. L'une à Reggio (de Calabre), l'autre à Potenza dans la Basilicade. Le dernier collége est entièrement construit par les soins de sa Majesté. — L'Evêque d'Andria nous a donné son grand séminaire. On parle aussi de celui de Capoue. Nos pères ont établi dans la maison du Gesù à Naples, un séminaire de hautes études, dans lequel chaque évêque du royaume envoie deux ou trois de ses meilleurs sujets. Le Roi a confié à la Compagnie son école militaire, pour laquelle il bâtit, hors de Naples, un magnifique établissement. En attendant, il a voulu que dans l'école actuelle, le P. Costa fut professeur de langues étrangères, et le P. de Sinno, professeur de mathématiques. Le P. Provincial cherchait mille prétextes, inventait mille difficultés pour ne point se charger de l'école militaire; mais un jour le Roi lui dit en riant: Voilà bien ces fameux Jésuites, tant qu'il s'agit de recevoir mon argent, et de jouir de ma protection, je les trouve parfaitement disposés; mais si je veux les mettre au travail, il n'en est plus de même! Oui, oui, mon Père, vous vous chargerez de mes futurs officiers. Je vous dispenserai seulement de leur enseigner l'exercice à feu!!! Bon gré, mal gré, il fallut obéir. — Le Roi honore de sa protection la Civiltà Cattolica. Il l'a exemptée de tous les droits imposés aux productions venant de l'étranger. Il a chargé la poste de la transporter gratis, et à ses frais; enfin il vient d'y faire abonner, comme je vous l'ai dit, les bibliothèques municipales. — Le pensionnat des Nobles compte cette année deux cents élèves. Jamais il n'a été aussi nombreux. On y ajoute avec activité de nouveaux bâtiments, car de nombreuses demandes sont faites de tous côtés. Les externes sont au nombre de mille. A l'époque du dernier tremblement de terre qui détruisit trois villes du royaume de Naples, le Roi chargea plusieurs des nôtres de consoler ces malheureux; quelques uns de nos Pères furent aussi priés de faire partie du comité établi pour la distribution des secours. Le Roi voulut visiter par deux fois ces populations désolées, il partagea leurs cabanes provisoires, et se montra leur père, plutôt que leur souverain. On a recueilli cinquante mille ducats, pour subvenir aux premiers besoins de ces infortunés. La direction de toutes les prisons de Naples a été restituée à notre compagnie; non seulement on nous a confié le soin de régénérer les âmes, mais nous avons en outre à nous occuper du matériel. Je serais infini si je voulais énumérer toutes les améliorations qu'il a déjà été possible d'y introduire. Je dirai seulement que plusieurs d'entre elles ressemblent moins à des maisons de détention qu'à des communautés religieuses. Les prisons destinées aux femmes, sont les plus édifiantes. Grâce au zèle éclairé du P. Cattinelli, vieillard aux cheveux blancs, elles offrent le plus touchant spectacle qu'il soit possible d'imaginer. Une congrégation de gentilshommes a été fondée pour porter à ces malheureux les secours de la piété et les consolations de la foi. Ces MM. s'acquittent de ce pieux office avec un zèle et une générosité au dessus de tout éloge. On ne peut voir sans admiration, des jeunes personnes distinguées, des femmes de qualité, la reine elle-même servir à table, aux jours plus solennels ces pauvres de Jésus-Christ. On a vu des captives pleurer à chaudes larmes, au moment de quitter leurs compagnes d'infortune. — Tout va bien dans la province de Sicile. Je vous parlerai seulement de la nouvelle méthode que les Pères de cette province ont adoptée cette année dans leurs classes. Les études grecques et latines ne sont pas plus négligées qu'auparavant, mais on a eu soin de les ménager de telle sorte qu'elles puissent laisser le temps nécessaire pour donner aux élèves une connaissance approfondie des autres sciences réclamées par les besoins de notre société actuelle. Le temps seul pourra décider de l'opportunité de ces nouvelles modifications. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui c'est que nous voyons par les lettres de nos Pères et par la correspondance de plusieurs parents de nos élèves, que tous sont d'accord pour se féliciter de cette nouvelle mesure. On a déjà publié cette année, plusieurs

ouvrages en rapport avec la méthode adoptée. — La Province Piémontaise jouit encore de l'hospitalité des autres Provinces. Plusieurs de ses membres ont donné dernièrement en Corse, à l'occasion du Jubilé, des missions dont les fruits ont été des plus abondants. Ceux qui demeurent dans le Piémont, prêtent leur ministère à quelques bons curés, ou sont encore en qualité de précepteurs dans les maisons de nos amis. Les évêques en emploient aussi quelques-uns à diriger leurs séminaires. Mais le plus grand nombre travaillent avec leurs frères dans les autres Provinces. —

Pour ce qui est du gouvernement de Modène, il nous est toujours très favorable. On y a adopté dans les classes de philosophie le cours du Père Liberatore et dans celle de morale, l'ouvrage du Père Taparelli d'Azeglio. Vous savez que ces deux ouvrages ont eu en Italie, un très grand nombre d'éditions. La Toscane à son tour offre des espérances. Il y a tout lieu de croire qu'avant peu de temps nous pourrons y ouvrir des maisons. Deux de nos Pères y sont déjà établis et s'occupent surtout à donner des missions au clergé. Les Pères Passaglia et Bellotti ont prêché la retraite au séminaire de Pistoie. Ce fait est significatif, si l'on remarque combien de mauvaises doctrines avaient infecté cette ville et combien elle avait été toujours hostile à notre compagnie. On espère surtout la maison et l'Eglise de St. Miniato, près Florence, et le collège de Prato. Remarquez-le cependant rien n'est encore certain sur cet article. Le plus grand obstacle sera le manque de sujets; car grâce à Dieu l'ouvrage ne manque pas, et tous nos Pères et Frères sont utilement employés dans la vigne du Seigneur.»

Ici finit la lettre de notre correspondant d'Italie.

Espagne — La Province d'Espagne a la consolation de pouvoir maintenant occuper un plus grand nombre de sujets. Une lettre du P. Mack, supérieur des missionnaires Espagnols dans le diocèse de Gérona donne quelques détails sur leurs travaux. Après le repos nécessité par les chaleurs excessives, nous écrit ce Père, après la retraite faite à Notre Dame de Montserrat, nous recommençâmes au mois de septembre, l'œuvre de nos missions. Toutes, grâce à Dieu, elles ont produit d'excellents fruits, mais celle de Ariñs de Mare mérite une mention particulière. Les autorités sont venues nous recevoir à notre arrivée; elles ont assisté, revêtues de leurs décorations, à la procession du premier jour, et ne manquent jamais d'assister aux exercices du soir. Hier, Dimanche, nous avons été obligés de partager notre auditoire et de faire deux sermons différents, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes; l'Eglise fut pleine à chaque fois, bien qu'elle soit très vaste. Enfin deux communions générales extrêmement nombreuses, plusieurs restitutions, nombre de mauvais livres consumés par les flammes, une magnifique fête de clôture, voila les faits principaux de cette mission bénie de Dieu. — Nous savons d'ailleurs, que dans les différentes Provinces d'Espagne, tous nos Pères s'occupent de la même manière, avec beaucoup de zèle et de succès. Les Jésuites, nous écrit-on, gagnent de plus en plus dans l'esprit des populations. Les Evêques nous favorisent de tout leur pouvoir. L'Eglise de Manrèse nous a été rendue. Ceux des Nôtres qui travaillent dans la république de l'Equateur ont été l'objet d'attentions spéciales de la part de la divine Providence. Au milieu de la révolution qui vient d'éclater dans ce pays, ils ont été laissés parfaitement tranquilles, quoiqu'il existât contre la Compagnie une violente opposition.

Silésie Prussienne. — Neuf missions depuis le mois de Juillet ont été données dans ce pays. Nous avons pu recueillir d'intéressants détails sur celle de Piekary, de Tarnowice, de Wojsznik, de Biskupice, de Myslowice, de Pless, de Tost et de Beuthen; mais comme les succès ont été ainsi que les travaux partout les mêmes, nous nous contenterons de transcrire une lettre, traduite du Polonais, qui donne les détails les plus étendus sur la mission de Myslowice.

Mission de Myslowice. — Myslowice paroisse de la haute Silésie s'estime heureuse d'avoir été évangélisée par les PP. de la Compagnie de Jésus. Depuis long-temps on avait expliqué aux fidèles dans des réunions catholiques la signification de ce mot: missions, et leur but véritable. Elles étaient universellement désirées. Tous attendaient avec impatience que ces exercices si utiles pour les âmes et si profitables aux fidèles pussent avoir lieu dans nos contrées. La mission donnée à Pickary avait donc dû naturellement exciter parmi nous un vif intérêt, et notre joie fut au comble, lorsqu'on nous assura du haut de la chaire, qu'après les travaux de la moisson, une série d'exercices aurait lieu dans notre paroisse. L'ouverture de la mission fut fixée au 6 7bre et l'ardeur des désirs allait en augmentant à mesure qu'approchait le moment solennel. Les jeunes gens aussi bien que les vieillards s'y préparaient à l'envi, et des centaines de mains étaient occupées à prendre les dispositions nécessaires pour ces jours de salut. Il s'agissait de former une vaste enceinte dans une prairie d'une douzaine d'arpents. C'était dans cette plaine en effet, que devait retentir la parole de Dieu, c'était le champ fertile où devaient couler pour des milliers d'âmes, les canaux de la divine grâce. Un immense autel avait été dressé. Il était surmonté d'un magnifique tableau, représentant la nativité de la Ste Vierge, et les ornements destinés à encadrer cette religieuse peinture étaient d'argent massif. Deux longues rangées de sapins venaient se réunir derrière l'autel et former dans le fond un rideau de verdure. La chaire était placée à droite de l'autel. Le 6 7bre, le son de toutes les cloches nous annonça pendant une heure entière, l'ouverture de ces jours de salut et de bénédiction. A 6 heures du soir, les Pères missionnaires au nombre de huit, ayant à leur tête le R. P. Antoniewicz leur supérieur, s'avançaient dans l'enceinte transformée en temple chrétien; ils étaient accompagnés par tous les membres du clergé. On commença par bénir l'autel, puis on chanta les vêpres, et le veni creator fut entonné, en présence d'une foule immense. La prose achevée, le R. P. Supérieur demanda publiquement pour lui et ses compagnons le pouvoir d'annoncer la parole de Dieu. A cette demande, le curé lui présenta l'étole, et prenant lui-même la parole, il annonça avec émotion au peuple prosterné que ces hommes apostoliques étaient les envoyés de Jésus-Christ, le souverain pasteur des âmes. Puis se tournant vers les missionnaires, il leur recommanda de prendre bien soin de son peuple, et de reconduire toutes ses brebis dans le divin bercail. Alors le P. Antoniewicz monta en chaire; il parla du but que se proposaient les missionnaires en visitant ces contrées, exhorta les fidèles à profiter des miséricordes divines, et indiqua l'heure et l'ordre des exercices pour les 8 jours de la mission. Ce discours d'ouverture fut suivi de la bénédiction du Très Saint Sacrement, qui fut ainsi que les jours suivants, solennellement donnée par Mr le Curé. Le lendemain, dès 6 heures du matin, la foule remplissait le temple improvisé et écoutait avec un profond silence la première instruction. A 9 heures messe votive chantée par le pasteur. Pendant la messe la 1re communion fut distribuée aux enfants des écoles. Les jeunes garçons étaient groupés autour d'un drapeau vert, et les jeunes filles rangées en ordre auprès de leur drapeau blanc. Tous ces enfants modestement agenouillés demandèrent d'abord pardon à leurs parents et au pasteur de leurs âmes, des fautes qu'ils avaient pu commettre. Les parents levèrent la main en signe d'amnistie, ils bénirent leurs enfants, et le vénérable curé, pour affermir ces liens de paix et d'amour, fit descendre sur tous sa bénédiction sacerdotale. Cette scène touchante produisit une impression profonde. Elle restera long-temps gravée dans tous les cœurs. Quelques jours après, le spectacle de la communion générale n'émeut pas moins vivement les nombreux spectateurs. Rien ne fut beau comme l'amende honorable à laquelle prirent part tous les membres de l'assemblée. Les jeunes gens s'adressèrent à leurs parents, les épouses à leurs maris, ceux-ci à leurs épouses, et tous sollicitèrent mutuellement les uns des autres le pardon de leurs offenses passées. Bientôt après, tous sans exception se préci-

plièrent à genoux en présence du pasteur, et le supplièrent les larmes aux yeux d'oublier leurs premiers égarements. Celui-ci déclara solennellement que la réconciliation était universelle et bénit son troupeau. Les sermons prêchés en plein air à un auditoire de près de 10,000 hommes faisaient sur tous ces heureux convertis une telle impression, que lorsqu'ils rencontraient leur curé, on les voyait se précipiter à ses genoux pour le remercier du bonheur dont ils lui étaient redevables. Quelques pluies étant survenues pendant les exercices, on vit avec attendrissement des vieillards de 80 ans, traverser l'enceinte, en portant sur leur dos la paille nécessaire pour se préserver du froid et de l'humidité. Bientôt ces petites précautions furent inutiles, car des communes entières se chargèrent spontanément de ce soin charitable. L'enthousiasme excité par la parole de Dieu fut tellement universel qu'il n'y a pas un seul individu dans toute l'étendue de la paroisse qui n'ait suivi les exercices. Les contrées voisines accouraient par caravanes extrêmement nombreuses. On venait de la Galicie, on venait même de la Pologne Russe, quoique les frontières en soient gardées avec exactitude. Un jour un brave homme arriva tout mouillé, pour assister à l'office. On l'interroge, et il se trouve que sa femme revenue de la mission, au travers de la rivière, lui avait imposé l'obligation de venir sans délai aux exercices, refusant de vivre avec lui, s'il ne voulait obtempérer à son désir. Ce pauvre homme avait dû traverser la rivière à la nage pour arriver à Myslowice. Un autre s'écria, au moment où le P. Antoniewicz descendait de la chaire: « Ah! mon Père, vous entendrez ma confession. Voilà six ans que je n'ai eu ce bonheur, et je suis venu de si loin! » Vers la fin de la mission, trois curés voisins y conduisirent processionellement tous les habitants de leur paroisse. De façon que pendant les derniers jours, plus de 14000 auditeurs se pressaient à tous les exercices autour de la chaire et de l'autel. La plupart venaient avec l'intention de faire une confession générale de leurs péchés, et 40 confesseurs auraient été facilement employés. Faute de missionnaires un grand nombre de pénitents furent renvoyés à leurs confesseurs ordinaires, et au moment où je vous écris ces lignes, les confessionnaux sont encore assiégés bien que déja plus de 7100 personnes se soient approchées de la Ste table. Pendant tout le temps de la mission les cabarets furent désertés, et cependant l'affluence qui augmentait de jour en jour semblait rendre nécessaire la fréquentation de ces sortes de lieux. Mais non, les fidèles aimaient mieux apporter avec eux leurs petites provisions, et prendre leur repas dans l'enceinte du cimetière; d'autres achetaient leur diner sur la place publique. A la clôture, l'innombrable assistance fut groupée autour des quatre bannières. Les jeunes gens, les jeunes filles, les hommes et les femmes avaient un drapeau de couleur différente. Après les vêpres et un discours de circonstance, une croix de chêne de 30 pieds de hauteur fut plantée dans le champ de réunion, vis à vis de l'autel. Cette croix soutenait un Christ de métal du poids de 102 livres. Elle fut d'abord bénie par le curé, puis adorée par le clergé et tous les assistants. Cette cérémonie terminée, le P. Kiejnowski fit un nouveau discours qui électrisa l'assemblée, et la procession se mit en marche. A ce moment la vaste plaine de 12 arpents pouvait à peine contenir la foule des pieux fidèles. La cérémonie se termina par le chant solennel du Te Deum et par la bénédiction du S. Ste Sacrement. Je dois ajouter ici que les Allemands qui habitent nos contrées, ne furent point privés des bienfaits de cette grâce insigne. Deux Pères leur annonçaient la parole divine dans l'Eglise, pendant que les Polonais se réunissaient en plein air. La foi des fidèles ne voulut point que les âmes de leurs parents défunts fussent oubliées dans cette circonstance; et le lendemain de la cloture une messe solennelle de requiem fut célébrée sur l'autel même de la mission. Puis on se rendit processionnellement au cimetière et le P. supérieur fit un ser[mon] au peuple sur la tombe de leurs pères. On se rendit cependant encore dans l'endroit

la croix de la mission devait être définitivement placée. Impossible de retenir ses larmes en voyant l'empressement du peuple à coller ses lèvres sur le signe de notre rédemption. Au pied de la croix, le P. Kiejnowski donna ses derniers conseils. Il exhorta les habitants de la paroisse à revenir souvent au pied du monument, pour s'y rappeler les leçons d'un Dieu crucifié, et demander la grâce de la persévérance. Il fit prier le peuple pour le chef suprême de l'Église, pour le premier pasteur du diocèse, pour le vénérable curé, pour les missionnaires, pour tous les assistants. Mr le Curé prit alors la parole, il remercia avec attendrissement les ouvriers évangéliques, et la foule s'écoula lentement en proie à la plus vive émotion, et versant des larmes de joie et de reconnaissance.

Pour conserver le souvenir de ces jours de salut, un ornement complet des plus précieux fut offert à l'Église; de plus les ouvriers et les ouvrières, voulant aussi donner de leurs économies, firent entre eux une petite collecte, et deux autels vont être décorés à leurs frais. Ce sera un témoignage vivant de la sincérité de leurs résolutions.

— Un journal racontant également les merveilles de la mission de Pless, termine en ces termes: Il est impossible d'exprimer l'amour et la vénération que les PP. J., ces vrais successeurs des apôtres, se sont conciliés par leur parole pleine de l'esprit de Dieu, étrangère à toute politique humaine, et traitant uniquement de la doctrine de l'Église. Les membres des différentes sectes, qui les avaient entendus, ne se lassaient point de louer la solidité et l'inspiration divine des sermons. Aussi un grand nombre d'entre eux allèrent rendre visite aux missionnaires.

Une lettre du P. Praszzatowicz, prédicateur à la mission de Pless, confirme les assertions du journal dont nous venons de citer les paroles. « Jusqu'ici, dit ce Père, nous n'avons pas trouvé d'Église assez vaste pour contenir nos auditeurs. Force nous est donc de faire nos missions en plein air, par la pluie et le beau temps. Tout le peuple, les grands comme les petits, les hommes, les femmes de qualité, les jeunes fidèles, tous en un mot passent la moitié des jours en plein air autour de notre chaire. Le jour de la clôture, une pluie torrentielle tomba dès le matin. La ville entière, et les populations environnantes se trouvaient cependant réunies dans le cimetière où s'annonçait la parole de Dieu. La pluie augmentait au lieu de diminuer, le peuple cependant restait inébranlable. Nous autres missionnaires ne savions trop que faire. Laisser ainsi nos auditeurs exposés à la pluie, ne serait-ce pas en mécontenter le plus grand nombre? Nous annonçons donc que nous sommes prêts à rester avec eux exposés aux injures du temps; mais que nous les exhortons pour plus de précaution, à se partager dans deux Églises différentes. Malgré cet avis nul ne quitta son poste. Bientôt toutes les mains s'élèvent et l'on déclare qu'on est décidé à rester avec nous. Et c'est à Pless, résidence des protestants les plus acharnés, que nous étions témoins de ces miracles de la grâce. Mais que dire des adieux qui toujours nous sont faits au départ. Les habitants ne savent comment nous exprimer leur tristesse et leur reconnaissance. Les députations se succèdent portant des adresses de remerciements. La foule environne notre demeure; et lorsqu'en montant en voiture, nous lui donnons la dernière bénédiction, les cris et les sanglots sont si sincères et si déchirants, qu'il nous est bien difficile de retenir nos larmes. Les routes que nous devons traverser sont jonchées de fleurs, et des arcs de triomphe s'élèvent de distance en distance. Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. —

Un de nos Pères rapporte le trait suivant à la suite des détails sur la Mission de Tost. Un curé des environs vint par curiosité assister à nos exercices. Il écouta pendant la journée les pauvres missionnaires, et le soir touché de la grâce, il annonça sa ferme résolution de nous céder toute sa fortune pour commencer une résidence et nous offrit à l'instant 8000 thalers et tout le matériel nécessaire à la fondation. — Le même désir de garder les Jésuites se manifeste avec enthousiasme dans tous les lieux où nous passons. Le clergé, les séculiers et les protestants sont unanimes sur ce point, et se servent de la voix des journaux pour nous adresser leurs prières. L'Archevêque de Posen nous

10. a écrit dernièrement pour nous conjurer de donner des missions dans son diocèse. La chose est impossible cette année, mais nous espérons l'an prochain pouvoir nous séparer en plusieurs bandes et répondre à tous les appels. » — Au moment de faire partir ces lettres nous apprenons que le R.P. Bassnowski, Provincial de Galicie, reconstitue sa province en Silésie, et y rappelle, en toute hâte, plusieurs des Pères qui sont en France depuis la dispersion.

Amérique. — Extrait d'une lettre du P. de Smet. Université de St Louis 25 octobre 1851.

Je viens de terminer ma visite parmi les Indiens. Je me suis avancé jusqu'aux montagnes rocheuses — ma course a été longue et périlleuse; j'ai parcouru plus de 4000 milles; mais j'ai eu le bonheur de baptiser environ 1600 petits enfants et un bon nombre d'adultes. La picotte et le choléra ont terriblement ravagé ces malheureuses tribus pendant mon séjour au milieu d'elles. Aujourd'hui le temps me manque, plus tard je vous parlerai plus au long des dispositions des sauvages et du pays que je viens de visiter au nom du Gouverneur Général; je prépare en ce moment une carte du grand territoire indien. — Je tâcherai de vous en envoyer une copie dans le courant de l'hiver.

J'ai perdu mon compagnon de voyage le P. Hoeken, mort au milieu des cholériques et véritable martyr de la charité. — Dans mon absence le R.P. Elet est mort et en lui je perds, non seulement un frère en J-C, mais un ami fidèle et un guide éclairé. J'ai été consolé toutefois, en trouvant à St Louis, un successeur au R.P. Elet, un successeur dont le mérite et la prudence nous étaient connus depuis longtemps. Partout dans nos maisons, sa présence a fait la meilleure impression. Nos différents collèges marchent bien. Le succès et le progrès de nos missions parmi les Potowatomies et parmi les Osages sont vraiment admirables. Le grand Chef des Osages, le Cheveu-Blanc a été baptisé ~~a été baptisé~~ dernièrement par le R.P. Bax. — Dans une seule petite Église parmi les Potowatomies on compte tous les Dimanches de 80 à 130 communions.

Extrait d'une lettre du P. Murphy. — Le bon P. de Smet est de retour depuis trois jours avec une députation d'Indiens qui vont à Washington pour se présenter à leur Grand Père le Président des États-Unis, mais ils m'ont fait dire par leur interprète qu'ils aimeraient mieux intéresser en leur faveur le Chef des Robes noires, c-a-d. votre humble serviteur. Comme ils se sont arrêtés en passant dans une de nos maisons, ils ont été émerveillés, surtout à la vue des récoltes et des écoles établies pour les enfants. Ils demandent donc des Robes noires pour en faire autant chez eux. —

Le Père Hanipaux écrit de Ste Croix grande Malitouline à la date du 5 Juillet 1851, une longue relation de plusieurs voyages parmi les sauvages. Comme elle sera reproduite dans les lettres sur nos missions du Canada, nous remarquerons seulement avec lui, que la religion fait des progrès sensibles au milieu des sauvages; que le culte extérieur devient plus digne de notre Dieu, et que l'amour de l'ordre, de la propreté, du travail commence à se naturaliser parmi ces pauvres Indiens. Dans un voyage de plus de 60 lieues qu'il dut faire sur un lac glacé, deux fois le Père faillit perdre la vie en brisant la glace sous ses pas; et une 3e fois il allait se précipiter dans un abyme que cachait un pont de glaces mouvantes, mais Dieu veilla visiblement sur son apôtre, et le mena à bon port. — Arrivé à Penitangwishine village Canadien, mais qui renferme aussi beaucoup d'Anglais et d'Irlandais, le P. Hanipaux y trouva l'ivrognerie portée à l'excès ainsi que tous les vices qui l'accompagnent. Cependant ses prédications, le secours d'un bon missionnaire Canadien, et surtout la grâce divine firent accepter par les habitants la tempérance totale de toute liqueur enivrante. Les habitants s'engagèrent à l'abstinence proposée, et les commerçants promirent avec serment, que quand on leur apporterait de l'argent à pleines mains, jamais ils ne verseraient une goutte de ces boissons à ceux qui venaient d'y renoncer. Une vingtaine d'individus n'ont pas eu le courage de s'engager à la tempérance totale; mais on convint publiquement que lorsque quelqu'un d'entre eux serait trouvé dans les rues ou les chemins, les enfants iraient le couvrir de poussière, et qu'on lui barbouillerait tout le visage avec de la peinture qu'on tirerait du premier magasin ouvert. On décida même qu'un habitant de la place, pour avoir droit à la liqueur prohibée, devait nécessairement avoir un bonnet rouge en se présentant à quelqu'auberge que ce fut. De manière qu'on appelle Bonnets rouges, ceux qui ne se sont pas engagés à la tempérance totale. —

— Missions allemandes. — Un journal américain racontant les travaux du P. Xavier Weninger en parle avec un véritable enthousiasme. Cet admirable apôtre, dit-il, tout-à-fait digne du nom du grand St F. Xavier, parcourt le nord, l'ouest et le midi de l'Amérique septentrionale avec un zèle infatigable et des succès prodigieux. Puis entrant dans le détail, il énumère les différentes missions du Père, ses travaux et ses triomphes.

— Asie — Chine. — Le P. Gotteland écrit de Chang-hai le 17 Mai 1851: J'ai appris hier qu'il y a certainement des Chrétiens au Japon. Un prêtre Chinois d'origine et qui a été missionnaire en Corée m'a dit qu'en 1834, un roi du Japon avait écrit au roi de Corée: qu'il s'était échappé de ses états cinq hommes de la religion de Jésus, que s'ils passaient en Corée, il le priait de les faire arrêter, et de les lui renvoyer. Le prêtre chinois nous raconta cela comme on raconte les faits avérés dont on n'a pas le moindre doute; il était lui-même en Corée lors de cet événement. —

— Le P. Languillat écrit du District des Pou-tou, 29 Juin 1851 — Pendant plusieurs années nos confréries quoique comptant beaucoup de membres, n'avaient existé que de nom. Enfin avec la protection spéciale de Marie, après avoir triomphé de beaucoup d'obstacles, j'ai vu mes désirs entièrement réalisés. Le 25 Mai dernier la congrégation fut solennellement érigée, et chaque jour de nouveaux membres viennent s'y agréger...

Scholastical de Laval le 1852

Les scholastiques de Laval aux PP. et FF. de

Nos R.R. Pères et nos TT. C.C. Frères. Pax Christi.

Comme il s'est trouvé que déjà nous avions recueilli d'assez riches matériaux, nous avons pensé vous être agréables, en profitant, pour continuer notre correspondance, des quelques jours de repos accordés au Scholasticat, à l'occasion des fêtes de Pâques. Qu'on nous permette de rappeler ici que ces lettres autographiées sont un simple journal. Pour l'ordinaire nous nous contentons de reproduire des pages écrites à la hâte, avec l'abandon permis à l'intimité, et sans que leurs auteurs aient jamais pensé qu'elles pussent être destinées un jour à recevoir quelque publicité. — Nous commencerons aujourd'hui par donner quelques détails sur le bien opéré par nos Pères de la province de Paris. Le récit des missions de Liesse et d'Ensisheim suffira pour donner un spécimen des fruits abondants recueillis par nos ouvriers évangéliques.

France. On écrit de Liesse, peu de temps après le départ des lettres de Janvier. La mission qui vient d'être donnée au Sanctuaire de la sainte Vierge a été visiblement bénie de Dieu. Le P. Liot et le P. Douillet entreprirent de faire tous les soirs des instructions au peuple, en forme de conférence. Ces dialogues spirituels durèrent un mois, et furent écoutés avec plaisir par la population. A coup sûr, ces pauvres gens en avaient grand besoin. Je puis le dire sans blesser la charité, car le fait est notoire; il s'agissait, pour le plus grand nombre, de remonter dans l'histoire de leur vie jusqu'à leur première Communion, ou dumoins jusqu'à la seconde confession, faite à l'époque de leur mariage. On avouait, sans difficulté, que dans ce malheureux pays les sacrements étaient désormais tombés en désuétude. Vers la fin de la mission, la grâce divine ayant touché quelques-uns des habitants, leur exemple entraîna les autres. Jamais, affirme-t-on, pareil mouvement ne s'était vu à Notre-Dame de Liesse. On cite plusieurs familles, dont tous les membres, entièrement changés, excitèrent l'étonnement et l'admiration, en se présentant au banquet sacré. Pendant la nuit de Noël, j'ai pu voir de mes yeux les fruits de la mission. A minuit, l'église était remplie, et à la seule messe solennelle nous avons eu plus de quatre cents communions. Voulez-vous quelques-uns de ces faits particuliers qui font toucher au doigt les desseins pleins de miséricorde de la divine Providence? ... Le bon Frère Portier, pendant le temps du Jubilé s'efforçait de conduire au sacré tribunal tous les pécheurs qui se trouvaient à sa portée. Un soir, il conduisait à la chambre d'un Confesseur un de ces malheureux. Celuici aperçoit plusieurs Pères réunis dans le corridor (Nous prenions la récréation). Aussitôt il s'avance, se jette à genoux au milieu de notre bande et se met à crier de toutes ses forces: « Messieurs, je suis la plus grande canaille qui existe dans le monde. Il y a trente ans que je ne me suis pas confessé; mais je vous assure que je veux le faire, je veux tout révéler, je veux me convertir» Nous tâchions de l'apaiser; sed magis clamabat. Le Frère Portier, lorsque ses raisons n'étaient pas écoutées, prenait tout simplement par un bras et conduisait à la chapelle ou dans la chambre de quelque Père ceux dont il voulait obtenir une bonne Confession. Il se servit de ce pieux stratagème, pour convertir un marchand qui, à notre grand regret, travaillait les dimanches et les fêtes en face de la maison. Le pauvre homme résista jusqu'à la porte de la chambre; mais il fallut entrer; et grâce à Dieu il sortit changé. On l'entendit crier de tout son cœur, en descendant les escaliers: « Je n'ai pas tout dit, mais soyez tranquille, je reviendrai demain, et je dirai le reste.» Il fut en effet fidèle à sa parole. Cet homme est maintenant l'édification de tous ceux qui l'entourent; il a engagé plusieurs de ses voisins à imiter son exemple, et nous avons la consolation de voir avec quelle exactitude il observe le saint jour du Seigneur. A propos de la Sanctification du Dimanche, je dois vous dire que les travaux ont cessé, même dans la campagne. Le contraire jusqu'ici se faisait sans scrupule.

Vous savez déjà que les deux prédicateurs de la mission sont devenus, l'un curé et l'autre vicaire de la belle Eglise de Notre-Dame de Liesse, mais peut-être ignorez-vous de quelle manière ils ont été reçus par la population. Une certaine pétition avait couru au nom de Mr le Maire. Il s'agissait, disait-on, de demander à l'Evêque de conserver l'ancien curé. Beaucoup de braves gens signèrent avec confiance, mais bientôt on apprit que cette pétition déclarait au premier Pasteur l'éloignement prétendu des habitants de Liesse pour les Jésuites, et que sa grandeur avait fait une réponse remplie de fermeté. A cette nouvelle, le peuple fut indigné, et une autre pétition, plus chargée de signatures

que la précédente, déclara ouvertement qu'ils voulaient un Jésuite pour prendre soin de leurs âmes. Mais c te première démarche n'était que le prélude d'une réparation plus solennelle. Le jour de la circoncision l'Adjoint réunit une partie des habitants et les conduisit à notre demeure. Vers deux heures après midi nous vîmes arriver plus de deux cents hommes. Ils marchaient en rangs, et leur ancien curé s'était m à leur tête. Les femmes ne pouvant pénétrer dans la cour, étaient en grande nombre réunies dans la ru et devant la porte de la maison. Le curé fut le premier à prendre la parole. Il dit à ses successeurs co bien était grande sa consolation, lorsqu'il songeait entre quelles mains il laissait son troupeau. Il ajou ta qu'il espérait que tout le peuple répondrait aux soins, qu'ils lui avaient déjà prodigués avec des fruits dignes de leur zèle. L'adjoint fit à son tour, au nom des habitants un petit discours fort bien çu. Il observa, entre autres choses, que si le terrible cri: Tolle! s'était échappé de quelques bouches, ce vait pas été du moins après un faux et menteur Hosanna, puisque les Jésuites voyaient au contraire le plus doux et le plus sincère triomphe succéder à l'outrage. « Nous protestons, dit-il, contre la prem «re démarche, et nous déclarons solennellement que nous avons été trompés. Oui, j'atteste au nom de «toute la paroisse qu'elle veut un Jésuite pour curé, et le veut sincèrement. Elle l'aimera, elle suivra «ses conseils, elle se laissera, en toutes choses, conduire par sa main paternelle. Nous n'aurons jama «d'autres pasteurs que les Jésuites! Ils ont éprouvé la sincérité de notre attachement, pendant les e «ercices de la mission; ils verront notre affection s'accroître de jour en jour.» Le P. Liol et le P. Douill remercièrent ces Messieurs des sentiments qu'ils venaient d'exprimer, et leur promirent de se sacrifi tout entiers aux intérêts de leur bonheur. Les femmes attendaient leur tour avec impatience; les deux Pères furent donc obligés de sortir dans la rue, pour leur dire, qu'elles prouvaient assez, par leur ass duité aux offices, leurs sentiments à l'égard des Jésuites. Ils les assurèrent en même temps qu'ils n'épa gneraient nulle fatigue pour procurer le salut de leurs âmes, et faire descendre sur leurs enfants et leurs maisons toutes les bénédictions du ciel. &. &. Ainsi se termina cette admirable démonstration qui remplit de joie les pieux fidèles, aussi bien que leurs nouveaux pasteurs. Les habitants de Liesse vont donc enfin apprécier le trésor qu'ils possèdent, honorer la Vierge miraculeuse, et la remercier de ces insignes faveurs.

La seconde mission dont nous avons promis de vous entretenir est celle que nos Pères de Stras bourg ont donnée, pendant le carnaval, dans la ville et dans la maison de force d'Ensisheim. Les les de ce vaste et magnifique établissement n'entendaient point pour la première fois retentir sous leurs voûtes la parole des fils de St Ignace, car ce séjour du crime a été autrefois l'école de la vertu, et la prison n'est autre chose que l'ancien Collège de notre Compagnie. Nous empruntons les détails suivan à la lettre d'un Père Novice d'Issenheim, appelé au secours, pour recueillir les fruits: « La mais de force d'Ensisheim, écrit-il, renferme près de 1100 prisonniers, de tous pays, de tout âge, des jeune gens de 17 et 18 ans; des vieillards de 80 ans, des ignorants et des hommes d'étude; un prêtre même q avait presque perdu la foi, et un jeune séminariste qui vient de terminer sa quatrième. Le minim de la peine pour ceux qui viennent habiter cette prison, est toujours de 3 ans. Pendant les premi jours, le terrain ne semblait pas facile à défricher. Un grand nombre de prisonniers causaient à la chapelle et pendant les sermons. Ils le faisaient sous les yeux des gardiens; mais de telle sorte pendant qu'il était impossible de distinguer les fauteurs du désordre. Un bourdonnement habile, f mé sans ouvrir la bouche, et comme sait si bien le faire une bande d'écoliers mutinés, rendai inutiles les efforts de la plus exacte surveillance. La grâce cependant ne tarda point à vaincre les obstacles, et les résultats de cette mission ont été des plus satisfaisants. Parmi les prisonniers on compte 800 Catholiques; les autres sont Juifs ou protestants, à l'exception d'un disciple de Maho met; eh bien sur 800 Catholiques, 150 seulement ne se présentèrent pas au tribunal sacré, 650 chan gèrent entièrement de vie et revinrent sincèrement à Dieu. Encore faut-il ajouter qu'un certai nombre de ceux qui avaient été rebelles à la grâce, voulurent le jour de la clôture, faire l'aveu de leurs fautes. Vous voyez que la prise fut abondante; et ce qu'il y a de plus consolant, c'est que c me à la pêche miraculeuse, presque tous étaient de gros poissons. Nous avions à entendre des co fessions de 20, 30, 40, 50 ans. J'eus pour ma part un brave homme de 49 ans, qui achevait sa dix année de réclusion et ne s'était jamais confessé. Il savait bien qu'il avait été baptisé, mais voilà to Il fallut lui faire le catéchisme et le préparer à se confesser et à recevoir son Dieu pour la pr mière fois de sa vie. Oh! qu'il était heureux! « Voilà plusieurs nuits que je ne dors pas, me dit il en se présentant, je résistais, je ne voulais point venir à vous; mais hier soir, quand je vou ai vu dans l'Eglise, j'ai cru entendre une voix intérieure qui me disait: Si tu ne vas point trouver ce prêtre-là, tu es un homme perdu! .... Oh! mon Père, voudrez-vous bien me recevoi Dieu voudra-t-il me pardonner? Dès mon enfance j'ai été un très-mauvais sujet; je n'ai jama voulu aller au catéchisme, jamais je n'ai voulu me confesser. Quand je lui appris et lui expliqu le Credo, le Pater, et l'Ave, il était au comble de la joie. Ah! que c'est beau! me disait-il; ah! qu'il

faut que le bon Dieu soit bon! Je lui racontai la vie et les souffrances de N. S. Jésus Christ; alors vous eussiez vu ce brave homme s'indigner contre les Juifs, à l'instar de Clovis; et comme je lui expliquais que nos péchés avaient été la cause unique de la cruelle passion du Sauveur, des larmes lui roulaient dans les yeux. « C'est fini, s'écriait-il, je veux vivre en Chrétien; et il me serrait la main avec une énergie difficile à rendre. Un autre nous disait: « Je n'y tiens plus, je passe la nuit à prier et à songer aux sermons; je me sens comme broyé. Dites, que faut-il faire? je ne veux rien épargner, je veux me mettre en quatre, s'il le faut, pour avoir mon pardon. J'ai répondu aux camarades: Il n'y a que ceux qui veulent rester impudiques et scélérats, qui ne vont pas se confesser. Moi, je veux changer, je me confesserai. Cette nuit, ajoutait-il, j'entendais comme un bourdonnement à mon oreille: ne va pas te confesser, ne va pas te confesser; c'était le démon qui me détournait; mais j'ai prié la Ste Vierge, j'ai eu de la force et me voilà..... C'est pour la troisième fois, que Dieu me remet dans la bonne voie, disait un troisième. J'ai fait une bonne première communion. En Afrique, un Arabe qui s'était glissé dans les broussailles, me coucha en joue, j'entendis la balle siffler à mes oreilles, et je compris que Dieu m'avait sauvé à cause de ma pauvre âme; mais hélas! je suis retombé dans ma vie licencieuse. Pour aujourd'hui, c'est fini, je suis bien décidé. Ah! c'est qu'il m'en a coûté pour venir me jeter à vos pieds. Il a fallu résister aux camarades et batailler avec moi-même; oui, mais Dieu m'appelait, et il y aurait eu vingt canons braqués sur ma poitrine pour m'empêcher d'aller à confesse, que j'aurais marché quand même. C'est fini, c'est fini; je jure d'être fidèle.» Et en disant ces mots, il serrait les dents, il montrait les poings, d'une façon vraiment saisissante. J'ai vu un pauvre malade, incarcéré depuis 25 ans et dont la figure était effrayante, changer de physionomie après la réception des Sacrements et supporter avec patience les douleurs de sa maladie. C'était chose ordinaire d'entendre ces malheureux remercier Dieu des peines qui leur sont infligées par la justice humaine, et déclarer hautement, qu'ils étaient bienheureux d'avoir été frappés par lui, dans des vues de clémence et de miséricorde. Tous les gardiens (ils sont au nombre de 24) voulurent aussi profiter des grâces du jubilé. Les Juifs et les Protestants étaient enchantés d'assister aux exercices; et plusieurs, m'a-t-on assuré, seraient venus se jeter à nos pieds, si des bureaucrates n'avaient pas cru devoir défendre, au nom de la liberté de conscience, que nos frères égarés continuassent à jouir des bienfaits de la retraite. Le pauvre prêtre dont je vous ai parlé, fut un des premiers à revenir à Dieu. C'est lui qui a rédigé la lettre de remerciements écrite par les prisonniers français. Les prisonniers allemands nous adressèrent aussi une lettre, à la fois simple et touchante. Voici la lettre française; vous y remarquerez un peu de recherche dans le style; mais rappelez-vous que c'est un homme d'étude qui a tenu la plume. « Bons Pères, soyez « bénis de Dieu, vous qui êtes venus au nom du Seigneur nous annoncer sa divine parole et faire « descendre dans nos coeurs le baume salutaire de ses consolations. Puissions-nous conserver « toujours l'étincelle de la charité ardente qui vous brûle, et que vous avez si bien su nous communiquer. Oh! oui, bons Pères, ils sont beaux les pieds de ces Anges de la terre, qui viennent nous « visiter dans notre misère, et nous rappeler que nous sommes enfants de Dieu et ses héritiers. « Fasse le ciel que nous ayons le courage de persévérer dans l'oeuvre que vous avez commencée « parmi nous! Si par malheur, le démon nous fait trébucher dans la voie de la vertu, nous nous « souviendrons de l'enfant qui tombe souvent, et qui ne laisse pas de se relever et de recom- « mencer à marcher. Dans nos efforts le mauvais esprit viendra, sans doute, nous enlever la con- « trition nécessaire au pardon de nos fautes; eh bien, nous descendrons dans le torrent de la vie, nous « nous regarderons éloignés de tout secours, et nous penserons au jugement terrible de Dieu pour « l'éternité. Alors, nous irons puiser la force du Chrétien dans la sainte communion, et puis, « notre mère, notre avocate auprès de son divin fils, viendra à notre aide; elle qui a été si fé- « conde en prodiges, écoutera cette prière: Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie &c &c. – Oh! « non; nous ne l'oublierons pas. – Veuillez, bons Pères, veuillez recevoir tout ce que nous ne « pouvons vous exprimer, tout ce que sentent nos coeurs. Vous avez passé au milieu de nous, « en faisant le bien, et notre digne aumônier, par son zèle et par ses vertus, saura faire fruc- « tifier la semence que vous avez jetée sur nos terres.» Cette lettre écrite au nom de tous est suivie d'un très-grand nombre de signatures ....

Puisse le divin Maître imprimer le sceau de la constance à d'aussi belles résolutions! ....

Collèges. Dans nos dernières lettres nous n'avons pu nous étendre sur l'article des Collèges de la province de Paris; nous sommes heureux de pouvoir y suppléer aujourd'hui, par des détails plus étendus ..... On nous écrit d'Amiens, vers le milieu du mois de Mars: Le Collège de la Providence a commencé sa seconde année sous d'heureux auspices. Grâces aux fidèles

constructions terminées pendant les vacances, il a pu ouvrir ses portes à un assez grand nombre de pensionnaires. Les dispositions les plus favorables ont été prises, dans la distribution du local, pour rendre moins difficiles les évolutions des différentes catégories d'écoliers, qui doivent nécessairement se voir, quelquefois se croiser, sans pourtant jamais se confondre. Le nombre des élèves monte en ce moment à plus de deux cents, dont voici la répartition exacte: Près de 80 pensionnaires; (le nombre a été toujours en croissant, depuis le commencement de l'année) environ 30 demi-pensionnaires, qui passent tout le jour au collége, 35 externes restants, dont la condition est la même que celle des demi-pensionnaires; excepté qu'ils vont prendre leurs repas chez leurs parents. Externes des pensions de la ville et externes libres, ne fréquentant le collége qu'aux heures des classes, près de 70. Le tout présente un effectif de 215; de manière que le collége ne le cède, pour le nombre, qu'au petit Séminaire diocésain, fondé après la suppression de St Acheul. Le P. Lefebvre est venu donner aux élèves les exercices de la retraite. La grâce tomba sur une bonne terre, et il y eut des scènes bien touchantes de repentir dont le prédicateur a été l'heureux témoin. Pour rendre plus durables les fruits de la retraite, on la termina par un pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, érigée dans l'ancienne Eglise de St Acheul. Après les adieux du P. Lefebvre, un des élèves lut à haute voix la Consécration à la Ste Vierge. Au recueillement extérieur, à l'attitude religieuse des assistants, on devinait aisément que tous les coeurs se confondaient dans un même sentiment. La présence de 200 jeunes-gens, au milieu de ce Sanctuaire, le fit sortir un instant de son perpétuel silence et fournit matière à plus d'un rapprochement. On peut juger des bienfaits de la retraite par le bon esprit qui anime toutes les divisions. Une chose digne de remarque, c'est le contentement de ceux que le soir rappelle au sein de la famille et qui le matin, au son de la cloche, reviennent fidèlement au collége; toujours même joie à la sortie comme au retour. L'effet de cette transition tourne à l'avantage de l'éducation et exerce une heureuse influence sur les familles. Sans jouir des agréments ménagés ailleurs par la nature ou par une fondation de plusieurs années, les élèves sont joyeux et contents quoiqu'assez resserrés dans leurs cours. L'attrait de la nouveauté existe encore, et la moindre distraction les charme et les amuse. Tantôt, ce sont des séances inattendues, tantôt le bruyant tirage d'une loterie au profit des missions. Ils ont favorisé cette idée jusqu'à verser près de mille francs pour la propagation de la foi, et cela, sans préjudice du sou de chaque semaine pour cette oeuvre admirable, du sou de chaque mois pour la Ste enfance, et des actes particuliers de bienfaisance faits par les Congréganistes dans la visite des pauvres. Tous ces moyens entretiennent le bon esprit, favorisent le succès des études. Les Pères de la maison d'Amiens se réunissent parfois à St Acheul. C'est là qu'oubliant les peines de la veille, on se prépare aux fatigues du lendemain. L'ancienne Abbatiale sert maintenant au collége de maison de campagne.—

On nous écrit de Vannes, à la date du 21 Mars. Voici quel est aujourd'hui le chiffre exact de nos élèves: 129 internes, 213 externes. En tout 342. Comme la classe de sixième se composait d'une centaine d'enfants, nous l'avons divisée en deux sections, de même force et de même nombre. Il serait injuste de se plaindre du travail et du succès. Nous employons avec fruit les moyens d'émulation indiqués par le "Ratio" et usités dans nos colléges. La régularité laisse peu à désirer. L'esprit est bon. Nos Bretons ont des têtes fortes; mais ils regardent à deux fois avant de faire un coup de tête; et quand ils voient que l'autorité est déterminée à ne pas céder, ils se rendent à la raison. Les internes jouent bien; ils aiment les promenades, qui sont du reste belles et variées dans ce pays. De la part des internes, la fréquentation des Sacrements est édifiante. Les externes avec leur foi Bretonne sont un peu moins fervents. Nous obtenons toutefois de belles communions générales à toutes les fêtes; c'est-à-dire, tous les mois ou toutes les trois semaines. Ils arrivent alors à confesse, sur une simple annonce faite à l'archiconfrérie. Il se peut bien que parmi les externes et internes il se rencontre quelques Collégiens esprits-forts. Aussitôt qu'on s'en aperçoit, on a soin de leur faire servir la messe en public, et si l'on entrevoit, pendant les avis, quelque sourire philosophique, il est payé en bonne monnaie. Nous avons établi l'archi-confrérie le jour de la clôture de la retraite; elle compte 385 noms inscrits au registre. Les recommandations se font chaque dimanche après vêpres avec une grande simplicité. La propagation de la foi existait déjà l'année dernière; nous l'avons étendue parmi les externes; 11 décuries existent chez les internes, et 12 chez les externes. Les internes sont aussi généreux qu'à Brugelette, quoique moins riches. Les externes sont assez pauvres en général; s'ils donnent moins en matière, ils donnent autant en réalité spirituelle. Les décuries des internes ont déjà dépassé de beaucoup les 26 francs requis. Puis est venue la Ste Enfance. Bien qu'un certain nombre appartienne à l'oeuvre établie dans la ville, 20 séries se sont formées parmi les internes et 23 parmi les externes. La plupart des séries ont déjà

dépassé leur chiffre. Vous pouvez juger par ces œuvres de la foi et de la charité de nos braves enfants. Nous avons creusé de nouvelles fondations. Le 12 mars la première pierre a été posée. Tout nous fait espérer que la Providence répandra sur le collège St François-Xavier ses plus abondantes bénédictions.

Le collège de Brugelette se fait remarquer cette année par l'ardeur que ses élèves déploient pour le travail. Les examens qu'ils sont obligés de subir tous les mois n'ont pas peu contribué à exciter l'émulation. Quelques fêtes brillantes, en reposant agréablement l'esprit, ont aussi ranimé les courages. Mgr Gonella, Nonce de Sa Sainteté auprès du roi des Belges, et Mgr Canoz ont voulu, pendant les jours gras, embellir par leur présence tous les divertissements usités au collège en pareille circonstance. Le mercredi, le Nonce distribua les cendres à tous les habitants de la maison, et le discours fut prononcé par Mgr Canoz. La fête du Bienheureux Pierre Claver a aussi été célébrée avec une grande solennité. Le magnifique tableau fait par un frère Coadjuteur pour la cérémonie d'Anvers, avait été prêté par nos Pères de la Province Belge. Ce tableau prenait place au milieu d'une riche colonnade élevée dans le fond de l'Eglise. Toutes les corniches, entourées d'un cordon de lumières, supportaient de jolis orangers chargés de fruits. Une grande partie des murailles avaient été recouvertes de draperies en damas rouge, relevées par des guirlandes de fleurs. Mgr Gonella avait bien voulu revenir de Bruxelles, et il pontifia solennellement à tous les offices. Le R. P. Provincial de Belgique était aussi venu ajouter par sa présence à l'éclat de cette fête de famille. Dans un panégyrique profondément senti, le R. P. Delvaux fit remarquer avec bonheur que parmi les Religieux qui assistaient à cette cérémonie, se trouvaient un compatriote du Père Claver, un ancien habitant de Majorque, berceau de la Sainteté du Bienheureux, et quatre scholastiques venus de Carthagène ou de ses environs. A la fin du joyeux repas qui fut donné, à l'occasion de cette fête, dans la grande salle des exercices, Mgr Gonella prit la parole pour répondre au toast que le R. P. Recteur avait porté à Sa Sainteté Pie IX : « Mes enfants, dit Son Excellence, je veux porter un autre toast qui, j'en suis bien sûr, vous fera grand plaisir à tous: A cette grande Société qui vient de donner un nouveau Saint à l'Eglise! Vive la Compagnie de Jésus!» Ces paroles furent accueillies de nos élèves par les plus bruyants et les plus sincères applaudissements.

Un nouveau collège sera ouvert dans la ville de Metz à la fin des vacances prochaines. Mgr Dupont des Loges a publié à cette occasion une lettre pastorale extrêmement flatteuse pour notre Compagnie.

Œuvre des Allemands. On nous écrit de Paris à la date du 15 février : Vous savez que la Résidence établie rue Lafayette pour l'œuvre des Allemands, a vu s'achever sa petite église. Les exercices du Jubilé y ont été donnés avec le plus grand fruit; et depuis ce temps elle se remplit trois ou quatre fois chaque Dimanche d'un peuple fervent et recueilli. Il semblait qu'un champ assez vaste était ouvert au zèle de nos missionnaires; il fallut donc songer à se procurer des ressources pour l'avenir. Le P. Chable, toujours fécond en idées ingénieuses, a trouvé le moyen non seulement de subvenir aux nécessités présentes, mais encore de donner à son œuvre de plus grands accroissements. Son plan est de remplacer la petite église provisoire par un temple aussi vaste que magnifique. Peu content d'avoir intéressé à cette entreprise la charité des pieux fidèles, il est parti avec le dessein de recueillir d'abondantes aumônes. Il avait eu soin de se procurer un grand nombre de lettres de recommandation pour les prélats de l'Eglise et les grands seigneurs des différents royaumes où il devait passer. A en juger par le nombre de ces lettres, par les choses qu'elles contenaient et par les personnages qui les avaient données, le succès paraissait évident. Son Excellence Mr de Hübner, ambassadeur de Vienne à Paris, le Consul d'Autriche, les autres envoyés et chargés d'affaires avaient été remplis de bienveillance. Le P. Chable partit donc pour visiter les villes de l'Autriche et des autres contrées de l'Allemagne. Il devait revenir ici pour le temps du Carême; mais à peine arrivé à Vienne, le premier but de son voyage, il se vit accueilli avec tant de bienveillance par les dignitaires ecclésiastiques et les premiers magistrats, par l'Empereur lui-même et l'Impératrice mère, qu'il a cru devoir y rester jusqu'à Pâques. L'Empereur, dit-on, s'est chargé du soin de fonder la résidence et d'assigner un revenu aux Pères qui doivent y travailler. Mr et Mme de Metternich ainsi que plusieurs autres personnages de haute distinction ont aussi promis leur généreux concours. En partant de Vienne, le P. Chable doit se rendre à Prague où réside actuellement l'ancien Empereur. Pas de doute que Sa Majesté ne donne encore dans cette circonstance une preuve de sa grande piété. Les Evêques, comme je vous le disais, sont on ne peut mieux disposés. Le vénérable Evêque de Munster vient d'envoyer mille francs, qu'il avait recueillis dans son diocèse. L'Archevêque de Paris a bien voulu qu'un sermon de charité fût prêché dans toutes les églises de la capitale en faveur de l'œuvre des Allemands. On dit que la présence du P. Chable à Vienne ne peut manquer d'avoir des résultats plus importants encore, en réveillant l'opinion et fixant l'attention des Grands et du Clergé sur notre Compagnie.

Belgique. Toutes les œuvres de la province de Belgique sont en ce moment très-florissantes : Il sera facile de s'en convaincre par la lettre suivante écrite de Louvain le 19 Mars. « Nos missionnaires sont constamment occupés ; les missions, les retraites, les prédications suivent leur cours ordinaire. Je voudrais pouvoir vous donner un aperçu exact de leurs travaux, mais je ne suis pas assez au courant pour cela. Voici cependant quelques détails qui pourront vous en donner une idée… Mgr. l'Évêque de Gand a témoigné au R. P. Recteur de Ste. Barbe combien il avait été satisfait du zèle de nos Pères et des autres religieux pendant le temps du Jubilé. Sur les 312 églises ou sanctuaires du diocèse, les Religieux ont prêché dans 183, les Jésuites dans 72 ou 73. Sa Grandeur disait dernièrement au P. Van de Kerckhove, son confesseur, qu'il est intimement convaincu qu'il faut attribuer à la Compagnie la réforme de la chaire et du confessionnal dans son diocèse. Quoiqu'il n'y ait pas eu de retraite ecclésiastique dans les diocèses de Bruges et de Gand, à cause du Jubilé, nos Pères ont cependant donné les exercices spirituels à plus de quinze cents prêtres. Les membres de la Compagnie prêchent maintenant dans un grand nombre d'églises. Ils occupent trois chaires à Louvain et cinq à Bruxelles. Le P. Delcourt prêche à Ste. Gudule, le P. Barbieux à St. Jacques-sur-Caudenberg, et le P. de Duve dans l'église dite de Finisterre. A Gand, c'est le P. Dufau qui prêche la station dans la cathédrale. Le P. Rossier, ancien Recteur du collège de Fribourg, prêche de même dans la cathédrale de Liège. La Province compte en ce moment trois nouvelles églises de plus : celle du collège de Tournai, pour laquelle Mr. Geerts de Louvain sculpte en ce moment un fort bel autel de marbre blanc ; celle de Bruxelles, dont la consécration doit avoir lieu pendant l'été, et celle de Liège, encore en construction, mais qui sera bientôt terminée. Le collège de Liège compte aujourd'hui 425 élèves ; celui de Namur, 375 ; celui de Bruxelles, 325 ; celui de Gand, 250 ; celui d'Anvers, 230 ; celui d'Alost, 220 ; celui de Tournai, 200 ; enfin le collège (inchoatum) de Mons en possède 34 dans ses deux classes de cours élémentaire et de sixième. A Anvers, nous avons acheté une partie des bâtiments de l'ancienne maison professe ; on se propose d'y ouvrir une grande école de commerce. Il y a eu à ce sujet quelque rumeur en ville ; mais il paraît que déjà c'est un fait accompli. La solennité de la béatification du Père Claver a déjà été célébrée dans quelques maisons. On nous a envoyé d'Anvers une description de la cérémonie qui vient d'y avoir lieu. Dans le chœur, un grand tableau transparent, représentait le Bienheureux montant au Ciel et couronné par les Anges ; il produisait un effet admirable. Un autre tableau, peint par notre Frère Quartier, représentait l'apôtre au milieu de ses nègres chéris. Des médaillons d'un mètre et demi de hauteur, sur lesquels se trouvaient peints les principaux traits de la vie du Bienheureux, un grand étendard aux armes de Pie IX, les reliques entourées d'un grand nombre de cierges, 20 lustres dorés, des arbustes odoriférants, etc, etc… tout cela formait, dit-on, une magnifique décoration. Pendant les trois jours de la fête, les offices ont été célébrés par les premiers dignitaires de la Métropole, et les panégyriques prononcés en flamand par les PP. Schoofs et v. Hertbeme, et en français par Mr. Donnet, grand vicaire de Bordeaux, le P. Leynaerts, Rédemptoriste et le P. Boone, Recteur du Collège de Bruxelles. L'affluence fut si grande que l'Église était toujours remplie une heure et demie avant les offices. Je vous parlerai tout-à-l'heure de la consécration de cette église ; mais auparavant permettez-moi de vous raconter une guérison merveilleuse, opérée dernièrement par l'intercession du nouveau Bienheureux. A Liège, une Religieuse hospitalière de St. Laurent souffrait depuis longtemps d'une cruelle laryngite. Les médecins avaient fini par l'abandonner, en déclarant que le mal était désormais incurable. Sur ces entrefaites un grand vicaire de Paris raconte à Mgr. l'Évêque les miracles opérés dans la Capitale de la France par le B. Père Claver. Peu de jours après la Supérieure de St. Laurent vient visiter Mgr. et lui fait part de l'état désespéré de la malade. « Pourquoi, lui répond sa Grandeur, pourquoi ne s'adresse-t-elle pas au Bienheureux Claver ? » Sur l'invitation de la Supérieure, la bonne Religieuse entreprit une neuvaine ; le neuvième jour, elle s'approcha de la Ste. Table, et après son action de grâces se releva parfaitement guérie. — Mgr. Canoz vient de quitter la Belgique, où il a recueilli d'abondantes aumônes. Avant son départ, il a fait insérer dans le journal de Bruxelles une lettre datée de Brugelette, dans laquelle il adresse ses remercîments à tous les Belges, bienfaiteurs du Maduré. Tous les Nôtres ont eu la consolation de le voir, car il a visité successivement toutes nos maisons. Il a fait aussi une petite excursion dans la Hollande. A Anvers, comme je vous le disais, il a consacré la petite église du collège avec ses trois autels. La cérémonie commença à 7 h. 1/2 et ne se termina qu'après 2 heures du soir. Le R. P. Provincial faisait l'office de Diacre ; le R. P. Recteur de Louvain celui de Sous-diacre ; quatre Supérieurs de maisons portaient les saintes reliques destinées aux autels. Aucune des cérémonies prescrites par le Pontifical n'avait été omise. On dit que Mgr. doit emmener avec lui trois membres de la Province.

Passons maintenant sur la Hollande. Le 9 décembre dernier notre église de Rotterdam a été bénite avec solennité. Le Bourgmestre, les Échevins et quelques membres du Conseil assistaient

à cette bénédiction. Parmi les représentants de l'autorité se trouvaient un Juif, deux Protestants et trois Catholiques. Le discours fut prononcé par un prêtre séculier. Il a donné une explication dogmatique du texte latin: oportet eum adorare in spiritu et veritate. L'inauguration des orgues de La Haye a aussi été l'occasion d'une belle cérémonie.

Allemagne. Lettre d'un Père de la Province dispersée d'Allemagne. « Vous voulez des nouvelles... eh bien, soit! je vais glaner à droite et à gauche, et tâcher de vous recueillir une petite moisson de faits plus ou moins nouveaux, plus ou moins remplis d'intérêt. Vous a-t-on mandé ce que nous avons appris, il y a déjà longtemps, du Père Socius du R. P. Provincial de Suisse? Établi à Aix-la-Chapelle, nous écrivait le P. Faller, pendant les courses du R. P. Minoux, je bâtis, je confesse, je donne des retraites. Le P. Hasslacher est venu pendant quelques jours charmer ma solitude; or le P. Hasslacher a la réputation d'être un célèbre prédicateur et les habitants d'Aix-la-Chapelle ont faim et soif de la parole de Dieu. Il en résulta que le jour de Noël l'affluence fut telle qu'on aurait dit que tous les habitants s'étaient donné rendez-vous à St-Nicolas pour s'étouffer les uns les autres. Notre Père a répondu à l'attente générale. Il nous faudrait ici un Père bien savant pour les conférences des hommes, un Père bien dévoué pour l'instruction de la classe ouvrière, un homme plein d'onction et de piété pour la jeunesse des écoles, enfin un infatigable missionnaire pour les retraites à donner aux ecclésiastiques et dans les maisons religieuses. Malheureusement pour nous le P. Hasslacher doit évangéliser Mayence, et il est bien à craindre qu'il ne soit gardé dans cette ville après la mission, pour y fonder une résidence. De Mayence, les PP. Roh, Roder, de Zeil et leurs compagnons se rendront à Würzbourg, puis à Aschaffenbourg. Outre ces deux missions, quatre de la plus haute importance seront données dans le diocèse de Cologne par les PP. Pottgeisser, Wertenberg, etc. Vous ne sauriez croire ce que le peuple attend de nous. Il espère trouver des miracles de sainteté, des prodiges de science, de dévouement et d'abnégation religieuse. Impossible de se faire une idée du mouvement qui s'opère en faveur de notre sainte religion. Les couvents sortent de terre comme par enchantement. Les Vereins se multiplient à l'infini, et avec des intentions parfaites. Ils nous disent ouvertement que notre mission est de réhabiliter la science et de faire refleurir la piété. Je vous avoue que je me sens étourdi en voyant la force et la rapidité de cet admirable mouvement. Priez beaucoup, demandez que le R. P. Provincial puisse répondre aux nombreuses demandes qui lui sont faites. Le P. de Forell dans une lettre datée des premiers jours de Décembre, confirme ces consolantes nouvelles. Vous savez que le P. de Forell est maintenant ministre au noviciat de Friedrichsburg, autrement dit, de Munster, qui fut fondé il y a deux ans. Le nombre des novices, écrit ce Père, s'est élevé jusqu'au chiffre de 47. Les derniers arrivés sont un Wurtembergeois, un habitant de la Souabe, un citoyen de Francfort, enfin un Suisse, ancien Landaman, et ancien capitaine au service de Rome. La mission donnée en ce moment (8 Décembre) dans la ville de Paderborn (Westphalie) a un succès complet. Elle doit durer 15 jours. Les journaux rapportent, et le P. Devis, témoin oculaire, affirme sérieusement, qu'il est impossible de faire le signe de la Croix et d'essuyer ses larmes, tant la foule est nombreuse et compacte dans l'enceinte de la Cathédrale. Il paraît que ce n'est point là une phrase exagérative, mais une pure réalité. Les Catholiques, les juifs et les protestants se pressent dans la nef que le P. Roh remplit de sa voix éloquente. Après la mission de Paderborn et quelques instants de repos, nos ouvriers évangéliques commenceront une nouvelle mission à Hildesheim. Suivra la grande et importante mission de Mayence. Pour le coup ce sera un véritable assaut; car Mgr l'Évêque veut qu'en même temps les exercices soient donnés à Cassel. Les PP. Burgsthaler et de Mehlem continuent à évangéliser notre Westphalie. La mission de Carlsruhe a parfaitement réussi; on y est surtout enchanté du P. de Zeil. Les militaires se sont confessés en grand nombre. L'Évêque de Fribourg en Brisgau a traversé plusieurs fois processionnellement et entouré des missionnaires les rues d'une ville où une soutane ne pouvait autrefois se produire, sans attirer à celui qui en était revêtu des avanies de plus d'un genre. Huit jours après avoir écrit ces lignes, le P. de Forell ajoutait: les missionnaires de Paderborn sont venus prendre ici un peu de repos avant la mission d'Hildesheim. A Paderborn, les Protestants et les Juifs se sont cotisés pour offrir aux Pères un magnifique ciboire. Trois familles protestantes sont revenues à la foi de leurs aïeux. Au départ des missionnaires, un jeune enfant protestant, agé de 10 ans, est venu déposer sur leur tête une couronne de fleurs. Une souscription s'est ouverte dans le but de nous acheter une maison pour le scholasticat, et le premier souscripteur est encore un protestant qui promet une somme considérable. Mgr a logé les Pères dans son palais épiscopal; il assistait à leurs sermons avec la plus grande exactitude. Tels sont les détails donnés par le P. de Forell; j'y joins l'appréciation d'un Prêtre des environs de Paderborn, écrivant en France à un des Pères de notre Compagnie. Pendant 15 jours, lui disait-il, vos missionnaires ont prêché dans la Cathédrale, en présence de Monseigneur, du chapitre et d'un immense concours de peuple.

Brulant du désir de les voir et de les entendre, je quittai ma cure avec mes 4 frères qui partageaient mon impatience. Nous voilà tous les cinq en route pour la ville, dont une distance de dix lieues nous séparait. Le temps était détestable; mais rien au monde n'eût pu nous arrêter. Arrivés à Paderborn, nous avons eu le bonheur de voir et d'entendre les zélés missionnaires. Je vous laisse à penser avec quelle joie, quelle religieuse attention nous avons recueilli leurs saintes paroles. Tout le monde a été enchanté; et les succès que les Pères ont remportés, montrent quelles abondantes bénédictions Dieu s'est plu à répandre sur leurs travaux apostoliques. Dans la cathédrale seule on a compté plus de 6 mille communions. A leur départ, le Bourgmestre et les autorités de la ville, voulant témoigner aux Pères leur profonde reconnaissance, leur ont offert un fort beau calice en argent. Depuis le palais épiscopal jusqu'à la gare du chemin de fer les rues étaient encombrées par la foule, qui jetait sur les pas des humbles missionnaires des guirlandes et des couronnes de fleurs. On pleurait de joie. Chacun voulait voir une fois encore ces Pères vénérés. Vos chers missionnaires nous assurent que nulle part la Compagnie de Jésus n'est aussi bien traitée qu'en Prusse. — Ici se termine la lettre de ce pieux ecclésiastique. Je vous ai parlé, continue notre correspondant, des succès admirables du P. Roh; avez-vous entendu raconter une de ses conversions les plus célèbres, arrivée il y a déjà quelques mois? la voici: Dans une des missions, un prêtre vient trouver le P. Roh, et lui déclare qu'il est déterminé à renoncer aux dogmes catholiques pour embrasser la doctrine luthérienne; toutefois, ajoute-t-il, je voudrais auparavant discuter avec vous quelques points de la foi chrétienne. Le Père accepte, mais le prêtre multiplie ses difficultés avec tant de perfidie, que le diable lui-même semblait parler par sa bouche (ce sont les propres expressions du missionnaire) et qu'au bout de trois jours aucun résultat ne paraissait obtenu. Alors le P. Roh lui dit avec autorité: « c'est assez; vous savez et vous comprenez que l'Eglise catholique peut répondre à toutes les difficultés, résoudre toutes les objections et satisfaire l'intelligence »; puis saisi d'une inspiration intérieure: « maintenant, s'écrie-t-il, tombez à genoux, et confessez vos péchés. » Etonné de ces paroles, le prêtre veut s'excuser: « je ne crois, dit-il, ni à la confession, ni aux autres sacrements de l'Eglise. » — « Tombez à genoux et confessez vos péchés, continue le Père. » — A ces mots le pauvre prêtre se jette aux pieds du missionnaire, et commence l'aveu de ses longs égarements. Aussitôt la contrition pénètre dans son cœur, des larmes abondantes s'échappent de ses yeux; et après avoir reçu l'absolution, il promet de quitter le monde et d'aller se réfugier au fond d'un monastère, pour y passer dans les exercices de la pénitence le reste de ses jours. Ce malheureux raconta ensuite l'histoire de sa vie: elle n'était qu'un acte continuel de haine formelle contre Dieu, et il avait demandé la dispute dans l'unique dessein de se procurer l'affreux plaisir de blasphémer l'Eglise de Dieu et de la confondre dans la personne de quelque docte Jésuite. N'est-ce pas ici le cas de s'écrier: Misericordiæ ejus non est numerus. — Voulez-vous maintenant un fait moins important, mais qui prouve combien l'opinion est changée sur notre compte dans les pays Allemands. Un jeune scholastique, venant de Munster en France, rencontre à table d'hôte dans un restaurant du chemin de fer, un jeune homme de sa connaissance. Celui-ci l'ayant reconnu: Bonjour, mon cher Jésuite, s'écrie-t-il, et il l'embrasse cordialement. A ce mot de Jésuite tous les yeux se détournent, et le bon scholastique paraît un peu interloqué. « Ne craignez rien, continue son ami, les choses ont bien changé dans ce pays. On n'y maudit plus les Jésuites. Il y a deux ans, si un membre de votre Compagnie s'était présenté parmi nous, il eût été enseveli sous une grêle de pierres; aujourd'hui vous allez éprouver le contraire. » Ce disant il le conduisit à la place d'honneur, et pendant le repas notre frère n'eut qu'à se louer des attentions et de la politesse des convives.

Passons maintenant à des nouvelles un peu plus récentes. Une mission a été donnée à Neus, près de Dusseldorf. Elle a été ouverte le 1er février et prêchée par les PP. Hasslacher, Pottgeisser et Vertenberg. Le nombre de ceux qui voulaient profiter du bienfait de la mission alla toujours en augmentant; et vers la fin des exercices l'affluence fut si considérable, qu'un soir les missionnaires se virent contraints de renvoyer le peuple et d'annoncer que l'instruction ne pouvait avoir lieu. Il y avait en effet sujet de craindre que plusieurs personnes ne fussent étouffées au milieu de la foule. Les confessionnaux furent constamment occupés depuis le matin jusqu'au soir, et les hommes ne s'y pressaient pas avec moins d'ardeur que les femmes. En dépit d'un temps assez peu favorable, un grand nombre de pieux fidèles passaient la nuit devant la porte de l'église. On les entendait avec édification prier Dieu à haute voix et chanter des cantiques. Les vérités de notre sainte religion, proposées avec simplicité, émouvaient tous les auditeurs, et les cœurs les plus endurcis n'ont pu résister à la grâce. Le sermon de clôture et d'adieu, prêché par le P. Hasslacher a produit la plus vive impression. L'auditoire composé de plus de 15 mille personnes, était groupé autour d'un rocher, sur lequel avait été plantée la croix de la mission. Cette foule immense écoutait avec tant de recueillement la parole divine, que le vol d'un oiseau fendant l'air eût pu se faire entendre. Si parfois le silence était interrompu, ce n'était que par les soupirs et les sanglots des assistants. Les fruits de la mission ont été des plus abondants. On pourrait citer mille preuves à l'appui de cette vérité.

Je dirai seulement que les restitutions les plus considérables ont été faites, et qu'une bibliothèque de mauvais livres a été solennellement brulée. Le P. Hasslacher assure que depuis sept ans qu'il s'est dévoué à l'œuvre des missions, il n'en a jamais vu de plus bénie de Dieu. Les missions de Mayence et de Bensheim, écrit dernièrement le P. Roh, ont dépassé nos espérances. Les résultats ont été magnifiques. A Bensheim, après un de mes sermons, le pauvre rédacteur d'un journal connu sous le nom de Messager du peuple, reçut en guise de correction fraternelle une volée de coups de bâton. On le pria de vouloir bien quitter son bureau, et la gazette fut suspendue. Cette feuille depuis longtemps favorisait la secte des Rongiens et blasphémait la foi catholique. Pendant le cours de la mission elle n'avait cessé de calomnier les missionnaires et d'injurier Mgr. l'Evêque, qui depuis le matin jusqu'au soir écoutait les confessions avec un zèle vraiment apostolique. Ce messager du peuple avait inséré des articles contre la doctrine perverse des Jésuites, et affirmé que suivant nous: la fin sanctifie toute espèce de moyens. J'ai promis du haut de la chaire une somme de mille florins, au profit des pauvres de Bensheim pour quiconque découvrirait cette doctrine perverse dans un seul des livres publiés par les 32 mille écrivains de notre Compagnie. Celui qui découvrira ce passage devra, pour obtenir la récompense, se présenter aux professeurs du collège de Bensheim. J'ai donné jusqu'à la fin du mois de Mars pour faire les recherches nécessaires. En attendant j'ai renvoyé mon auditoire à l'Epître aux Romains, ch. III. v. 8: Et non (sicut blasphemamur, et sicut aiunt quidam nos dicere) faciamus mala ut veniant bona: quorum damnatio justa est.

On écrit de Neisse (Silésie Prussienne): L'empereur d'Autriche a reçu pendant son voyage en Galicie un grand nombre de suppliques pour le rétablissement de la Compagnie de Jésus dans ces contrées. Les placets étaient présentés avec une égale ardeur par la haute noblesse et par la bourgeoisie. Le vénérable Archevêque de Léopol et M. le Comte Goluchowski, gouverneur de la Galicie, ont été interrogés par le Cabinet de Vienne. On a voulu savoir leur sentiment sur le rappel de nos Pères en Galicie et l'abrogation du décret porté en 1848. Ces deux éminents personnages ont fait une réponse si favorable, qu'il est presque impossible de douter du succès de cette affaire. On promet de nous rendre, si nous sommes rappelés, les maisons de Tarnopol et de Stara-Wies, ainsi que l'église de Léopol. Ceux qui jusqu'ici s'étaient montrés hostiles à notre Institut, semblent maintenant avoir déposé tout sentiment de malveillance. Il n'est point rare de trouver dans leurs journaux de longs articles à notre louange. La ville de Léopol vient de nous donner une nouvelle preuve de son affection pour la Compagnie. Le gouvernement lui ayant permis d'ériger un collège, elle a témoigné le désir de nous mettre à la tête de cet établissement. Sa supplique a été envoyée au Ministère. Nous ignorons encore quelle sera la réponse. Mais avant tout, c'est vers la Silésie et le Duché de Posen que se portent aujourd'hui nos espérances. Cent vingt missions allemandes ou polonaises sont déjà demandées à nos Pères; il va sans dire que le manque d'ouvriers empêcha de recueillir entièrement une si riche moisson. Aussi le Chapitre de Breslau a-t-il appelé à notre secours les bons Pères Liguoriens. Ces derniers parcourent les campagnes, et les villes nous sont réservées. Faute de missionnaires, il faudra peut-être renoncer à prêcher cette année dans le Duché de Posen. Nous y sommes attendus cependant avec la plus grande impatience, et l'affection de la Noblesse et du Clergé pour nous s'y manifeste par des faits bien significatifs. Le vénérable Archevêque de Posen promet de présider à la première mission qui se fera dans ce pays. Le comte Plater veut nous acheter un ancien monastère dans la ville de Schrim. Le Comte Morawski veut à son tour nous bâtir un collège et le doter de biens considérables. L'un et l'autre de ces Messieurs ont déjà commencé à mettre leur projet à exécution, et prennent la responsabilité de cette entreprise vis-à-vis du gouvernement. Il est à peu près certain qu'un noviciat sera fondé dans ces contrées. Nous pouvons sans témérité espérer un bon nombre de novices. Nous recommandons instamment nos missions aux prières et SS. Sacrifices de nos Pères et Frères.

Italie. Son Altesse Mr. le Prince d'Arenberg écrivait dernièrement à un père de Brugelette: En arrivant à Rome j'ai été voir le R. P. Pierling; c'était un jour de poste; tout le monde au Jésus avait la plume à la main. Je me suis retiré; je n'ai point voulu troubler ceux qui avaient de l'occupation. J'étais hier dans mon cabinet, quand on vint m'annoncer que le R. P. Général était dans mon salon. Vite je m'y rends: en effet j'avais sous les yeux cette grande, vénérable et puissante personne, accompagnée du R. P. Pierling. La santé du T. R. Père m'a semblé meilleure que l'an passé; sa taille est parfaitement droite; rien ne montre l'affaiblissement de l'âge avancé.

Correspondance de Rome). „Comme je sais combien vous vous intéressez aux nouvelles causes des saints personnages de la Compagnie, c'est par là que je veux commencer aujourd'hui. La fête du B. Pierre Claver sera prochainement célébrée dans l'église du Jésus. On espère pouvoir solenniser à la même époque celle des 40 martyrs. Vous savez que ces illustres Pères ont déjà reçu les honneurs du culte public en Espagne, en Portugal et dans les Colonies de ces deux Puissances. Bien plus ils ont été solennellement vénérés à Rome pendant 50 années. Le culte public décerné aux Saints avant la décision de l'Eglise peut devenir un empêchement à leur canonisation, s'il est prouvé que les Papes ne l'ont jamais autorisé; mais si les Souverains Pontifes ont accordé leur consentement, il est bien plus facile d'obtenir la canonisation. Des documents authentiques prouvent jusqu'à l'évidence que le culte des 40 martyrs était approuvé par le Chef de l'Eglise. Comment peut-on [illegible] que le Culte public ait été décerné à ces Vénérables

Pères dans la ville de Rome et pendant 50 ans, sans que le Souverain Pontife en ait eu connaissance. On pense que la dernière Congrégation qui doit décider cette affaire se réunira pendant l'Octave de Pâques. La cause la plus avancée après celle dont je viens de vous entretenir, est celle du Vénérable P. Bobola, polonais. Déjà deux miracles ont été approuvés, et plusieurs autres sont en ce moment soumis à l'examen. Les espérances que fait naître cette cause, paraissent si bien fondées, qu'on parle de célébrer en même temps l'année prochaine la fête du P. de Britto et celle du V. P. Bobola. Les causes des Vénérables Canisius, Réalino et Berchmans pourront venir ensuite; mais de longues études sont encore nécessaires, et nous ne pouvons espérer de les voir aussi prochainement sur les autels. Vous avez parlé dans vos dernières lettres de la cause du Vénérable Bellarmin; permettez moi de vous donner sur cette affaire des détails encore plus étendus. Sous le pontificat de Benoît XIV, les miracles du Cardinal furent approuvés dans une Congrégation tenue à cet effet. La prudence néanmoins fit différer les formalités qui devaient suivre l'acte d'approbation; on craignait les Parlements français. Il était probable en effet qu'ils ne manqueraient pas de faire du bruit à l'occasion de cette affaire, et de troubler ainsi la paix générale de l'Eglise. Peu de temps après, Benoît XIV écrivit aux Evêques de France. Dans son bref qui existe encore, le Pape leur demande utrum expediat, s'il est expédient de publier le décret de Béatification. Le décret a donc été composé; très-probablement il existe encore, et il doit se trouver dans les archives du Château St Ange. Supposé qu'il n'existât plus, rien n'empêcherait d'aller en avant; puisque la Congrégation a décidé la cause d'une manière favorable, son jugement doit être exécuté. Le pape Léon XII répondant aux instances qui lui avaient été faites par la Compagnie, détermina le jour où une nouvelle Congrégation devait se réunir pour conclure cette affaire. Malheureusement le jour fixé pour la réunion fut celui de la mort de l'illustre Pontife... Pie VIII, son Successeur, avait eu d'abord le projet de continuer l'entreprise de Léon XII, mais le Cardinal qui devait être relateur de la cause, ayant déclaré confidentiellement au Pape qu'il n'était point favorable à cette béatification, Pie VIII conseilla au P. Général d'attendre encore quelques années. Les convenances demandaient qu'aucune nouvelle démarche ne fût ~~faite~~ par la Compagnie avant la mort du Cardinal dont je vous ai parlé. Cet obstacle n'existant plus aujourd'hui, le R. P. Boero demande que l'on veuille bien chercher dans les archives du château St-Ange le décret de Léon XII. Ce Père est intimement persuadé qu'on finira par l'y trouver. Si les recherches sont couronnées de succès, le décret ne tardera pas à être publié. Le Saint Père paraît favorable à cette entreprise, qui est du reste appuyée par plusieurs Cardinaux. — Je passe maintenant à d'autres détails sur les colléges et sur les ministères. Comme le collége d'Ascoli, qui nous a été rendu, n'était point assez vaste, la municipalité vient de décréter qu'un nouveau local plus grand et plus commode serait mis à notre disposition. Cette détermination est due en partie aux prières de Mgr l'Evêque et des personnages les plus distingués de la ville. A Sinigaglia on continue avec beaucoup d'ardeur la construction du Collége fondé par le Saint Père. Pie IX vient de donner à ce collége le beau tableau du Bienheureux Claver, que, suivant l'usage, le T. R. P. Général lui avait offert le jour de la béatification. Ce tableau représente le Bienheureux baptisant des nègres chéris. Il a deux mètres et demi de hauteur sur un mètre de largeur. — On continue de donner dans la maison de St Eusèbe de fréquentes retraites. Celle des jours gras s'est fait remarquer cette année par le nombre et la qualité des personnes qui ont voulu passer dans le recueillement ces jours de plaisirs et de désordres. — Au Jésus on a conçu l'idée de fonder une bibliothèque, destinée à fournir de bons livres aux confesseurs qui sentiraient le besoin d'en faire lire à leurs pénitents. La Congrégation des Nobles a déjà offert 450 francs pour commencer cette œuvre. On recueille d'autres aumônes en ce moment, et tout fait espérer que cette entreprise sera couronnée de succès. Au collége Romain, le P. Secchi, directeur de l'Observatoire, a fait construire une nouvelle salle astronomique. Dans ce cabinet il a fait placer un cercle équatorial, construit à Rome sous sa direction, et qui se fait remarquer par son admirable exactitude et sa parfaite invariabilité. Le P. Perrone fera paraître un ouvrage en trois volumes, comme vous l'annonciez dernièrement; mais ce nouveau travail n'est point sur l'Eglise catholique, comme on vous l'avait mandé; c'est une histoire du protestantisme. Le P. Secchi a lu dernièrement dans une séance de l'Archigymnase Romain un mémoire fort savant. Il y démontre qu'à force de recherches, il vient de découvrir la poésie Saturnienne des anciens peuples de l'Egypte. Le savant Archéologue ne s'est pas contenté de lire les lettres indiquées par les divers hiéroglyphes, mais réunissant les lettres, il en a fait des mots, et il est ainsi parvenu à démontrer que les obélisques sont ornés de vers de huit syllabes et rimés deux à deux. Cette découverte va ajouter à la gloire que le P. Secchi s'était précédemment acquise par ses nombreux travaux sur les hiéroglyphes égyptiens. — Les conférences prêchées au Jésus par le P. Minini réunissent un fort bel auditoire. On est surtout charmé de la manière dont il sait unir l'éloquence à la solidité de la doctrine. Le P. Lavigne attire de même autour de la chaire à St Louis-des-Français, un auditoire aussi nombreux que distingué. Sa parole à la fois solide [illegible] et imagée, éclaire les intelligences et touche profondément les cœurs. Le P. Stoger est fort aimé à l'Anima par les bons prêtres Allemands dont il est supérieur. On songe à établir dans cette église une congrégation composée de tous les Allemands qui sont venus s'établir à Rome. Plusieurs nouveaux convertis (on en compte 8 ou 9) suivent en ce moment les cours du collége Romain

Il est question de les réunir près de St Pierre et d'en faire une petite communauté.

Provinces de Naples et de Sicile. Décidément la Compagnie n'acceptera point l'école militaire dont le roi de Naples avait eu l'intention de nous charger. La ferme opposition du R. P. Général a triomphé des désirs du Monarque. Toutefois nos Pères continuent à occuper les deux chaires de mathématiques pures et de langues étrangères. Le P. Heraclée Grossi a été chargé de prononcer l'oraison funèbre du Général Suisse, Mr Stockalper. Cet homme éminent a bien mérité de la Compagnie. C'est à sa famille que nous devons la fondation du noviciat de Brigg, et sa restitution après le rétablissement des Jésuites en ce pays. Le même P. Grossi a été invité cette année à donner les exercices de la retraite aux membres de la haute Magistrature. A Naples nos classes sont plus fréquentées que jamais. Celle de droit canon compte 60 élèves. La congrégation des Dames hospitalières vient d'être rétablie; les plus grandes dames de la ville se sont hâtées de s'y faire inscrire. Leur fonction est de consoler les pauvres femmes des hôpitaux et de pourvoir à leurs besoins. Rien de plus touchant que de voir ainsi des dames du plus haut rang s'arrêter au lit des malades, et rendre aux pauvres de J. C. les services les plus humiliants. Une œuvre pour la propagation des bons livres, établie à Naples par le P. de Cesare, y fait un très grand bien. Ce Père vient aussi d'établir dans tout le royaume des missions pour les troupes. Le P. Fontana, de la province de Sicile, prêche le carême à Naples avec un grand éclat. Il a été invité par le roi à prêcher à la cour les trois heures d'agonie. Les constructions se continuent avec activité dans les pensionnats de Naples, de Potenza et d'Aquila. Les pensionnaires de Naples sont au nombre de 110. Vous avez été un peu trop généreux dans vos dernières lettres, en élevant, par une faute de copiste, ce nombre jusqu'à 200. A Lecce, la municipalité voulant fonder des cours de Médecine, de Droit et d'Architecture, a demandé que le Recteur de notre collège fût président-né de cette Institution. Le Roi et le ministre de l'instruction publique le désirent ardemment; mais cette affaire est bien délicate, et l'on ne sait point encore si le R. P. Général acceptera la proposition. Plusieurs ouvrages viennent de paraître à Naples et en Sicile. Le P. Garrucci a publié de savants travaux sur les inscriptions antiques de Salerne. Il prépare un recueil général de toutes les inscriptions du royaume; il en a déjà plusieurs milliers. Cet ouvrage auquel le gouvernement doit concourir sera d'une haute importance pour l'histoire et l'archéologie. Le P. Bottalla continue à publier son cours d'histoire à l'usage de nos classes. Le P. Prerit a donné une traduction italienne de tous les discours de Mr le Comte de Montalembert. Le jeune père Ferdinand Ferrante, de la province de Sicile, a aussi fait paraître un charmant recueil de lectures zoologiques, remarquables par le bon goût, la pureté du style et le choix des sujets. Le P. Lanzilli a fondé à Naples une Académie de jeunes philosophes, qui s'exercent à réfuter les écrits des philosophes anti-catholiques.

Province Lombardo-Vénitienne. Le décret du jeune empereur qui restitue à la Compagnie ses anciennes possessions et tous les revenus arriérés depuis 1848, fait naître les plus légitimes espérances. Déjà les journaux annoncent qu'à Milan une église vient de nous être donnée. Quelques-uns des plus riches habitants de la ville, et particulièrement le duc Scotti et Mr Brambilla nous ont aussi acheté une maison près de cette église, pour y fonder une résidence. Toutefois à Milan l'opposition est encore assez puissante. Tous les journaux, excepté la Bilancia et le Courrier Italien, font la guerre non seulement aux Jésuites, mais encore aux Évêques et aux membres du Clergé qui prennent notre défense. A Vérone, il n'est pas encore possible d'habiter la maison du noviciat, transformée momentanément comme vous le savez, en hôpital militaire. Cependant grâce à un legs assez considérable, qu'un ami de la Compagnie nous a fait en mourant, une petite maison a pu être louée, et quelques novices y sont maintenant réunis. C'est dans ce noviciat provisoire qu'habite le R. P. Provincial. Le P. Ferrari a trouvé le moyen de se faire aimer et estimer de tous les employés du gouvernement. Le Maréchal Radetzki entr'autres a pour lui une bienveillance particulière. A Venise la résidence se compose de huit prêtres. Des congrégations y ont été formées pour les dames de haut rang, pour celles qui appartiennent à la bourgeoisie, pour les négociants, les artistes, et enfin pour les filles repenties. Deux missionnaires sont constamment employés à parcourir les campagnes. On pourra juger du fruit de leurs travaux par la lettre suivante, écrite au R. P. Provincial par le Curé d'une des paroisses que ces Pères ont évangélisées.

« Mon Très-R. P. Provincial, voilà que les bons Pères qui ont régénéré notre petite ville, sont de retour auprès « de vous. Dieu seul peut connaître combien est grande la consolation dont mon cœur surabonde; et « après Dieu à qui en suis-je redevable, sinon à votre Sainte Compagnie, à cette Compagnie dont les enfants « renouvellent la face de la terre? Tout en effet a été renouvelé dans ma paroisse. Voici quelques détails « sur le bien produit par la mission. Le concours a toujours été des plus consolants. Les populations « voisines aussi bien que les plus éloignées s'y rendaient à l'envi. Tous, à très-peu d'exceptions près, se « sont approchés du Sacré Tribunal, et ont donné ces marques de véritable repentir, qui sont géné« ralement suivies d'une conversion durable et constante. Pour ce qui est des communions, il « suffira de vous dire que le jour de la clôture trois mille cinq cents personnes se sont approchées « de la table sainte. Les Pères étant demeurés avec nous deux jours encore pour confesser les retar« dataires, j'ai distribué ce matin la communion à 400 fidèles, et j'ai eu la consolation de voir « que le prêtre qui célébrait la messe après moi en a communié un aussi grand nombre. « Il semblait qu'aujourd'hui encore nous avions une seconde communion générale. Je vous

« de plus qu'un grand nombre de pécheurs éloignés depuis longtemps des sacrements, se sont présentés au « tribunal de la pénitence ; et parmi ces infortunés, il en était plusieurs qui avaient déclaré ouvertement « qu'il n'était point encore né le prêtre qui les déciderait à confesser leurs fautes. Bref les fruits sont im- « menses. Aussi le jour de la communion générale, j'ai fait vœu, en présence de toute ma paroisse, de « renouveler tous les cinq ans les exercices de la mission, et dès à présent je vous prie de m'envoyer pour « cette époque de zélés missionnaires qui recueilleront, je l'espère, une aussi abondante moisson. J'ai « une ferme confiance que le bien qui s'est opéré au milieu de nous, malgré les nombreuses difficultés qui « s'opposaient à la mission, va réveiller le zèle de mes confrères. J'espère que méprisant toute considération « humaine, ils voudront eux aussi donner à leurs troupeaux cet élan si salutaire. Pour moi, mon très « Révérend Père, de concert avec mon clergé et mes chers paroissiens, je ne cesserai d'offrir de ferventes « prières au Dieu des miséricordes, afin qu'il daigne faire descendre la rosée de ses plus douces bénédictions « sur cet arbre admirable qui a toujours produit et produira toujours des fruits si abondants de « grâce et de salut. C'est en implorant votre paternelle bénédiction que le pasteur et son troupeau vous « présentent, etc. ... » — La province de Venise a aussi établi des missions dans la Dalmatie, l'Herzégo- vine et l'Albanie ; elle possède un collège, celui de Massa, dans lequel sont occupés jusqu'à nouvel ordre les Jésuites Piémontais. Ce collège a reçu le jour de St Ignace la visite de l'ex-Impératrice et du duc de Modène, accompagné de la princesse sa femme et de sa sœur. Ces illustres personnages ont donné à nos Pères des marques d'affection et du plus bienveillant intérêt. Je vous parlais des Pères de la Province de Piémont, peut-être entendrez-vous avec plaisir quelques détails sur leur mission de Corse que vous avez annoncée dans vos lettres de Janvier. Les Pères Missionnaires y ont été accueillis avec la plus grande bonté par l'Évêque d'Ajaccio, Mgr Casanelli. Ce prélat leur donna à tous une paroisse à évangéliser, afin qu'un plus grand nombre de ses diocésains pus- sent profiter des exercices du Jubilé de 1851. Les Corses aiment la parole de Dieu, et ont en général un très-grand fond de croyances religieuses ; aussi les sermons furent-ils suivis avec le plus grand empressement. Les fruits ont répondu à cette bonne volonté ; et dans un grand nombre de villages 6 ou 7 pécheurs seulement restèrent sourds aux salutaires impressions de la grâce. En tous lieux les autorités et les personnages les plus marquants se signalèrent par un zèle admirable. Dans plusieurs localités les employés militaires suivirent les instructions avec une édifiante exactitude et s'approchèrent de la Ste Table, en corps et avec les insignes de leurs fonctions. Un grand nombre d'ini- mitiés furent apaisées ; beaucoup de réconciliations ont rendu la paix aux familles. Un pécheur qui autrefois avait donné de grands scandales vint trouver le missionnaire et lui déclara qu'ayant résolu de se réconcilier avec Dieu, il était disposé à faire toutes les réparations qu'on exigerait de lui. Le curé pensa qu'une pénitence publique pourrait être utile au bien de son troupeau, et le nouveau converti s'y soumettant avec la plus noble générosité la subit au milieu de l'Église, à la grande édification de tous ceux qui l'avaient connu. Plusieurs personnes voyant des ennemis auxquels elles n'avaient point parlé depuis de longues années, les saluer dans les rues et les embrasser avec cordialité, furent si touchées de ce changement, qu'elles vinrent elles aussi se jeter aux pieds du missionnaire, proclamant que de pareils faits suffisaient à leurs yeux pour prouver la divinité de notre auguste religion. Dans une petite bourgade appelée Cauro, la population entière accompagna le missionnaire à son départ ; toutes les cloches furent mises en branle ; Mr le Maire demanda au Jésuite la permission de lui baiser la main, et son exemple fut suivi par les plus riches habitants qui tous avaient les yeux remplis de larmes. Les mêmes adieux touchants se répétèrent dans un grand nombre de localités, et entr'autres à Petreto, où le missionnaire, la veille de son départ fut prié d'allumer un magnifique feu de joie, nommé Maggio dans ce pays, et qui avait été dressé en son honneur. — Toscane. Le P. Ricasoli habitait Florence depuis plusieurs mois. Voyant que la moisson croissait de jour en jour, il fit prier le R. P. Provincial de Turin de lui envoyer plusieurs membres de sa province dispersée. Le P. Ponzini, l'un des premiers rendus à cet appel, commença par donner des missions dans les campa- gnes et des retraites dans les séminaires. Ces œuvres ont été bénies de Dieu. On cite surtout la mission de Loretta : le missionnaire fut obligé d'y prêcher en plein air ; c'est qu'en effet il n'y avait point d'église assez vaste pour contenir les dix mille auditeurs qui voulurent profiter et qui profitèrent en effet de ces saints exercices. Le P. Ponzini avait déjà prêché dans plusieurs des grandes églises de Florence, lorsqu'une circonstance particulière lui fournit l'occasion de se faire connaître de toute la ville. Le 20 Décembre, le magnifique autel, élevé à Ste Vierge dans l'église cathédrale, fut dépouillé de ses ornements par des mains sacrilèges. La perte est évaluée à plus de 900 écus. L'Archevêque voulant réparer ce scandale, pria le P. Ponzini de prêcher à la Cathédrale pendant le triduum de réparation. Ce choix était significatif et appelé à faire un grand effet sur l'opinion. Pendant les trois jours le Dôme de Florence

une des plus grandes églises du monde, fut si rempli de pieux fidèles, que le prédicateur ne pouvait arriver à la chaire qu'avec le secours de plusieurs soldats chargés de lui frayer la route. L'archevêque de Florence, l'Evêque de Fiesole, trente-huit chanoines et soixante bénéficiers, le légat du Pape, le Grand Duc et la Duchesse sa femme, le Prince héréditaire, la Grande Duchesse douairière, son frère, le Comte de Trapani frère du roi de Naples et sa femme, ainsi que toute la cour, assistaient à cette réparation faite à la Reine du ciel. Le succès fut complet, et les plus grands éloges ont été donnés à la piété et à l'éloquence de l'orateur. La cour voulut savoir son nom; aussi l'Archevêque au comble de la joie s'écria-t-il que désormais nous étions maîtres du terrain. Depuis ce moment le P. Lonzini ne sait comment répondre aux nombreuses demandes qui lui sont faites. On l'a prié de donner à Ste. Félicité la Station du Carême. Ste. Félicité est la paroisse de la Cour et le Grand-Duc peut y assister dans une tribune aux cérémonies religieuses. L'élan est donc donné. Plusieurs nouveaux Pères viendront apporter le concours de leurs talents et de leur zèle; et tout porte à croire que les résultats seront de plus en plus satisfaisants. Un mot maintenant sur St. Miniato. A 20 minutes de Florence s'élève sur un riant coteau une belle église bâtie dans le 9e. Siècle. A côté se trouve une ancienne maison religieuse. Ce sont là deux propriétés de l'ancienne compagnie, qui autrefois y avait placé une maison d'exercices. Lors de la suppression, en 1773, une congrégation de gentilshommes établie par nos Pères dans cette église, avait de concert avec eux l'administration de ces propriétés. A partir de ce moment ces Messieurs partagèrent avec l'Archevêque et le conseil municipal la direction de ces biens. De père en fils le désir et l'espérance de nous les rendre se sont conservés dans les familles de nos anciens congréganistes. Rien de plus touchant que le spectacle dont le P. Ricasoli fut témoin, lorsqu'il mit pour la première fois le pied dans cette demeure. Les bons paysans qui ont la garde de la ferme et qui sont fils ou petits-fils de ceux qui ont servi nos anciens pères, ont conservé jusqu'à ce jour une partie des usages de la Compagnie; et leur manière de servir à table est la même que dans les réfectoires de nos communautés. Lorsque le P. Ricasoli fut arrivé à Florence, on le reçut comme un des maîtres de la maison, et les bons campagnards firent éclater leur joie de mille manières. Tout porte à croire que la cession de St. Miniato nous sera faite dans les formes légales. Vous le voyez donc, le premier pas est fait; priez pour que les suites répondent à d'aussi heureux commencements.

Au moment de terminer ces lettres, nous recevons du R. P. Provincial de Venise le décret impérial dont nous avons parlé. Nous allons en donner la traduction fidèle.

No. 5046. Venise 1er. Avril 1852.

La Délégation Impériale et Royale de Venise
Au Très-Révérend Père
D. Joseph Ferrari
Provincial des Révérends Pères Jésuites à
Venise.

Sa Majesté Impériale, Royale, Apostolique, par sa détermination Souveraine du 15 Mars dernier communiquée par son Excellence Monsieur le Gouverneur général Feld-maréchal Comte Radetzki dans un décret du 26 du même mois, No. 549, a bien voulu déclarer que la détermination souveraine du 7 Mai 1848, qui approuvait la suppression de l'Ordre des Jésuites en Autriche, n'est point applicable au Royaume Lombard-Vénitien, que par conséquent on devra lever le séquestre mis sur les biens de cet Ordre et lui en faire la restitution, si elle n'a point encore eu lieu.

Conformément à cette détermination Souveraine, son Excellence le Gouverneur-général nommé plus haut a fait savoir qu'elle avait chargé Mr. le Lieutenant de la Lombardie de faire en sorte que la fondation Fagnani eût son accomplissement avant l'époque à laquelle la propriété du patrimoine en question devrait passer au Roi de Sardaigne. Elle a de plus ordonné de faire tout ce qui serait nécessaire pour assurer la restitution des biens qui existent dans ces provinces.

En exécution du décret de la Lieutenance, donné le 27 Mars dernier, sous le No. 1592, la Délégation Impériale et Royale s'empresse de vous communiquer, Révérend Père Provincial, les dites déterminations. Elle doit en même temps vous inviter à faire connaître avec

toute la promptitude et la précision possibles, s'il est dans ces Provinces des biens qui n'aient point encore été restitués à l'Ordre, et quels sont ces biens, et à donner toutes les indications nécessaires, pour que l'on puisse exécuter la bienveillante détermination du Souverain.

Vous recevrez en même temps les deux suppliques ci-incluses, que vous aviez présentées, ainsi que les documents qui s'y rattachent.

Le délégué Royal
Altan.

Amérique. Mission de Ste Croix Grande Manitouline. Nos missionnaires sont parvenus à tirer de l'infidélité pendant l'année dernière 77 âmes, ce qui est beaucoup aux yeux du Ministre anglican leur voisin, qui peut-être, au dire du S. Point, n'a pas fait entrer dans son bercail la 77e partie de ce nombre. Une soi-disant haute école, appelée école de Cobourg, est très nuisible aux jeunes Catholiques. Ceux-ci pouvant y recevoir gratis pendant 10 ans l'entretien, la nourriture et l'instruction, y sont envoyés par leurs parents, qui répondent aux reproches du Père: offrez-nous les mêmes conditions, nous vous donnerons la préférence. Le R. P. Boulanger et Mgr de Toronto ont donc pensé à neutraliser son influence. Une école va être établie dans le local de l'ancienne église de nos Pères; la nouvelle église en effet est entièrement achevée. L'association de la tempérance totale dont il a été parlé dans les dernières lettres se maintient mieux qu'on n'avait osé l'espérer. Il va sans dire, écrivent les missionnaires, que bien des vents se sont déchaînés; mais à part quelques feuilles malades, que l'orage a fait tomber, l'arbre a tenu bon et déjà il donne de beaux fruits. Nos Pères de Ste Croix, malgré l'opposition de ceux qui font la traite dans ce pays, s'occupent à diriger le travail des Sauvages et à le rendre indépendant. A cet effet bon nombre de têtes sont distribuées aux Indiens en récompense de leurs travaux; et ainsi le temps de la grande pêche, si périlleux pour les Chrétiens, sera de plus courte durée. Des instruments et des outils de toute espèce leur sont aussi offerts comme prix de leurs fatigues. Pour soustraire les Indiens à la cupidité des chercheurs de fortune qui les réduirait à un état d'esclavage pire que celui des nègres, il faut leur montrer les pièges qui leur sont dressés et les avantages d'une ferme bien tenue; il faut leur offrir à bon marché les vivres et les instruments nécessaires; il faut établir un magasin dans chaque localité et se procurer une barque pour les affaires de ces divers établissements. Ce plan, nos Pères ont déjà commencé à le mettre à exécution, et ils espèrent que les résultats ne tarderont point à répondre à leurs efforts. La nouvelle église, comme nous le disions, vient d'être terminée; elle a été bâtie par les Indiens sous la direction du bon Frère Jennesseaux, qui est à la fois architecte et maître d'école. Le clocher est surmonté d'une belle croix de 12 pieds de hauteur. Trois mille barils de sable ont été transportés par les petits écoliers que l'on récompensa par des bons-points. Un pauvre petit enfant qui n'avait point encore 5 ans, se fit faire par sa mère une petite corbeille. On lui mit sur la tête la valeur d'une bouteille de sable, et le voilà parti. Pour arriver au terme du voyage il fallait faire en grimpant plus de 500 pas. C'était beaucoup avec un tel fardeau. Cependant les nerfs tendus et tout le corps en avant, il était sur le point d'arriver, quand le devant emportant le derrière, tout le système fit la culbute. Malheureusement le panier ne fermait pas hermétiquement; par suite le malheur de Perrette. Les larmes alors vinrent avec tant d'abondance, que pour ramener la joie dans les yeux du bon petit Sauvage, il fallut l'assurer que pas un grain de son trésor n'avait été perdu et que son bon Ange avait tout ramassé. Le frère aîné de cet enfant faisait le même voyage en portant sur ses épaules des planches de 12 pieds, et ses petites sœurs tressaient des guirlandes d'immortelles. Pendant ce temps les Congréganistes imitaient les fleurs artificielles d'Europe avec tant de perfection, qu'un oeil Parisien pourrait à peine les distinguer. Les hommes et les jeunes-gens ont été employés à transporter les pierres, et ils en ont réuni jusqu'à 138 mille pieds cubes. Le plus vieux des chefs, ne pouvant monter à l'échelle, se faisait hisser sur les murailles par le même moyen que St. Paul employa jadis pour en descendre, et servait les travailleurs avec plus de soin que tous les autres. Il espérait, disait-il, qu'étant si près de son dernier jour, Dieu, pour le récompenser d'avoir contribué à lui bâtir une belle maison, ne lui refuserait pas une petite place dans son royaume.

Scholasticat de Laval le 29 7bre. 1852.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de Strasbourg.

Nos RR. Pères et nos FF. CC. Frères   Pax Christi.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis la dernière publication des lettres de Laval; nous reprenons aujourd'hui le détail des œuvres de la Compagnie à l'endroit où nous avons dû nous arrêter vers le milieu du mois d'avril. Nos relations n'auront donc pas toujours l'agrément de la nouveauté; mais comme nous écrivons surtout pour nos Pères Missionnaires, nous avons pensé qu'il s'agissait moins de donner des nouvelles que de réjouir les membres de la Compagnie à la vue du bien qui s'opère dans les différentes parties du monde pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

France. Lettre d'un Scholastique de Laval à un Père de la Province de Turin. – Vous me demandez, mon R. Père, des détails sur cette chère maison où vous avez passé de si beaux jours; vous vous plaignez de ce que les lettres autographiées ne donnent aucun détail sur les œuvres de nos Missionnaires; je vais satisfaire aujourd'hui votre pieuse curiosité, en extrayant des récits qu'on a bien voulu me mettre sous les yeux tout ce qui me paraîtra capable de vous réjouir et de vous édifier. Un grand nombre de missions ont été faites cette année dans les environs de Laval; presque partout d'amples moissons ont été recueillies. Je vois, par exemple, que dans la mission de Ste Croix à Vitré (diocèse de Rennes), l'Eglise trop vaste pour la paroisse était complètement remplie par le concours des gens du voisinage; qu'à la première communion générale le Curé remarqua à la Ste Table plus de 300 personnes sur la conversion desquelles il ne comptait pas; et que Dieu a daigné bénir le zèle et les travaux de cet excellent Pasteur, en ramenant au bercail le tiers de ses brebis qui étaient égarées. – La paroisse de Grez-en-Bouère (diocèse du Mans) laissait beaucoup à désirer; les hameaux surtout avaient porté à leur comble la débauche et l'immoralité; et cependant, à l'exception de la bourgeoisie, presque tous les paroissiens se sont approchés de la Ste Table. Les retours à Dieu ont dépassé le chiffre de 300. – Parthenay (diocèse de Rennes) avait été dirigé pendant 32 ans par un Curé qui ne prêchait que deux fois chaque année; de là désertion du Tribunal sacré et de la Table Ste. Le nouveau Curé appela nos Pères, et le succès fut si consolant qu'un seul homme refusa de s'approcher des Sacrements. Les trois quarts de la population ont reçu le Scapulaire; on a établi pour les hommes la Société de tempérance; enfin Mr le Maire, à la tête du Conseil Municipal et des principaux habitants de la commune, est venu remercier le Missionnaire des merveilles que le Seigneur avait opérées par son ministère en faveur de Parthenay. – Trois petites missions ayant été données dans le diocèse de St Brieuc, sur dix mille cinq cents personnes que renfermaient les trois paroisses, à peine cinq ou six hommes sont restés éloignés du Sacré Tribunal; on estime à plus de deux mille les retours à Dieu. Les mêmes résultats ont été obtenus dans un grand nombre d'autres localités, à Vaiges par exemple. – « Il y a eu ici, écrivait le Curé peu de temps après « le retour des Pères, il y a eu ici ébranlement général. Les personnes qui avaient un certain éloignement pour les « Missionnaires, en parlent maintenant avec un profond respect et une grande vénération .... Je ne pouvais m'attendre « à des fruits si abondants de salut. A une torpeur qui me désolait j'ai vu succéder la faim et la soif de la parole de Dieu. « Il est vrai que vos Pères ont réuni à un grand zèle beaucoup de tact et une grande habileté à manier les esprits... etc. » – Je ne m'arrêterai pas plus longtemps, mon R. Père, à vous donner des détails qui après tout sont toujours à peu près de même nature; je crois cependant vous être agréable en vous transcrivant le récit de plusieurs cérémonies qui pourront vous donner l'idée d'en organiser de semblables quand l'occasion vous en sera donnée. La première cérémonie dont je vous parlerai et qui eut lieu dans la petite ville d'Ernée, fut la consécration des enfants. Ils furent invités à se réunir dans l'Eglise avec des rameaux et des couronnes, et de tous côtés ils y accoururent; les plus jeunes y vinrent aussi portés par leurs parents. Quand ils furent rassemblés et distribués dans les bancs qui leur étaient réservés, la cérémonie commença. Après une allocution que l'émotion et les cris d'une bonne partie de son auditoire le forcèrent d'abréger, l'un des Pères bénit du haut de la chaire les croix, chapelets et médailles que les enfants tenaient à la main; puis douze élèves du collège de la ville et douze jeunes demoiselles de la pension parcoururent les rangs avec d'immenses corbeilles remplies de petits gâteaux en guise de pain bénit. Douze cents brioches avaient été préparées; mais bientôt on s'aperçut que ce nombre était insuffisant, et il fallut en partager le plus grand nombre pour que chaque enfant pût avoir sa moitié. Ces agapes terminées, la procession se mit en marche, et Mr le Curé portant le Très-Saint Sacrement s'avançait en bénissant tour-à-tour les files d'enfants agenouillés sur son passage. En même-temps un chœur fort bien nourri chantait le psaume Laudate pueri Dominum; une bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement mit fin à la cérémonie. La seconde fête s'improvisa comme par enchantement le jour même de la clôture de la mission, et eut pour objet l'inauguration de l'œuvre de la Ste Enfance. Sur une invitation faite par les Missionnaires, toute la ville se mit en mouvement: les serres, les jardins furent dépeuplés; et en quelques heures, orangers, myrtes, camélias et autres fleurs furent transportés dans l'Eglise. On les groupa autour du Sanctuaire en massifs pleins de grâce; on les aligna avec goût dans la grande allée du milieu. Tous les enfants dont les noms avaient été recueillis pour l'œuvre de la Ste Enfance, étaient encore une fois placés par sections dans les bancs réservés; Ces enfants étaient au nombre de 580. Auprès d'eux se trouvaient assis sur des sièges d'honneur

et avec le titre de patrons de l'œuvre un certain nombre de Messieurs et de Dames du plus haut rang. Leur nom ainsi que leur présence garantissait à l'entreprise l'éclat et la durée. Des médailles de la Ste Enfance furent distribuées aux petits garçons et des images aux petites filles; puis le Curé se fit apporter l'urne où les noms de tous les jeunes associés avaient été déposés, et il en tira pour chaque section deux noms qui envoyés en Chine y devront être portés par les premiers enfants baptisés. Grande fut la joie des élus, grande aussi la joie de leurs mères, qui, riches et pauvres, avaient voulu concourir à augmenter le nombre des associés. Les enfants eux-mêmes s'étaient chargés de former des séries; l'un d'eux, agé de huit ans, allait de maison en maison et pressait ses camarades de souscrire. — « Ma mère est pauvre, lui disait-on parfois. » — « Bah, répondait le petit apôtre, la tienne est-elle plus pauvre que la mienne? Viens, nous irons la solliciter ensemble, et nous ferons si bien qu'elle nous donnera ses douze sous. » Les plus pauvres en effet oubliaient leur misère et s'empressaient de donner leur nom. D'autres enfants bienque portés sur les listes du bureau de mendicité voulurent cependant se faire inscrire: « Nous mendierons, s'il le faut, et nous vendrons notre pain, mais nous voulons être associés. » Cette fête de la Ste Enfance couronna dignement les fruits de la mission. — La dernière cérémonie dont je veux vous parler est la fête des prisonniers qui termina la station de St-Calais, dans le département de la Sarthe. Sur la demande de ces malheureux, l'un des Pères leur donna pendant treize jours des instructions sur les grandes vérités de la religion. Ils écoutaient ses avis avec recueillement et docilité. Chaque soir on récitait le chapelet en commun, et la prison ne retentissait plus que du chant des cantiques qu'ils apprenaient pour le jour de la fête. Monseigneur ayant promis de leur dire la Ste Messe, l'autel fut dressé avec toute la magnificence possible dans la cour de la prison. A 7 heures et demie commença le St Sacrifice: deux prisonniers se tenaient debout au coin de l'autel un flambeau à la main. Mr le Sous-Préfet et tous les magistrats avaient accueilli avec bienveillance l'invitation des Missionnaires: ils assistaient à la messe, rangés autour de l'autel; et l'on en vit plusieurs laisser tomber des larmes quand derrière eux les pauvres détenus entonnèrent leur chant grave et pieux. Au moment de la Ste communion deux prêtres en surplis soutenaient la nappe. Ces pauvres captifs reçurent la Ste Hostie avec un recueillement et une piété qui arrachèrent des larmes à tous les assistants. L'un d'eux, âgé de trente et un ans faisait ce jour-là sa première communion. Les appartements du concierge ne suffisaient pas pour contenir la foule qu'attirait une pieuse curiosité; la rue voisine était remplie, et l'on écoutait avec un religieux silence le chant des prisonniers. Afin de rendre la fête plus complète une surprise avait été ménagée à ces pauvres frères. Il s'agissait d'un grand dîner. Les principales familles s'étaient empressées de fournir chacune quelque partie du repas, et à l'heure convenue on vit apporter de tous les coins de la ville les pièces d'un splendide festin. La table placée en face de l'autel toujours orné comme le matin rappelait à ces malheureux qu'à la religion seule ils devaient tout le bonheur de cette journée. Les prêtres voulurent avoir l'honneur de servir eux-mêmes les prisonniers. Mr le Sous-Préfet et les autres magistrats non empêchés daignèrent encore assister à ce joyeux festin: un compliment leur fut adressé par un des détenus. Enfin cette délicieuse journée se termina par un cantique de circonstance et une prière faite aux pieds de la Très-Sainte Vierge. Ces fêtes ont eu le plus grand retentissement dans toute la ville; aussi le nom de la Compagnie ne recevait-il plus de toutes parts que des bénédictions et des hommages. — Ces détails pourront vous donner une idée, mon R. Père, du bien qui s'opère dans notre France par le moyen des Missionnaires. Vous voyez que si les résultats sont moins éclatants que dans plusieurs autres parties de l'Europe, ils sont cependant aussi réels et aussi consolants. — Je vais maintenant recueillir ce et ... pour vous les envoyer toutes les nouvelles de la province de Paris qui sont arrivées jusqu'à nous. L'œuvre des colléges est visiblement bénie de Dieu: vous savez sans doute que celui de Metz s'ouvrira vers le milieu du mois d'Octobre, et que l'ancien pensionnat de M. Poiloup, à Vaugirard (banlieue de Paris) appartient maintenant à la Compagnie; il s'ouvrira de même à la prochaine rentrée des classes. Mgr l'Évêque de Luçon, dans l'espoir d'obtenir des Jésuites, a fait bâtir un assez beau collége qu'il veut absolument mettre entre nos mains. Le R. P. Provincial ayant déclaré que le manque de sujets l'empêchait de répondre aux désirs du Prélat, Mgr a publié une lettre pastorale dans laquelle en prenant à ses diocésains qu'il ne renonce point à l'espoir de nous avoir un jour, il les invite à prier avec ferveur pour que les vocations à la Compagnie deviennent de plus en plus nombreuses. Le bruit s'étant répandu à tort ou à raison qu'un collége de Jésuites s'établirait prochainement à Strasbourg, l'opinion publique accueillit parfaitement cette nouvelle; vous pourrez en juger par ce passage d'un Journal alsacien. « Un bruit s'est répandu dans notre ville, disait l'Ami du peuple du 30 mai 1852; s'il se confirme, il réjouira tous les cœurs catholiques de l'Alsace; les bâtiments de St-Étienne, assure-t-on, doivent être cédés aux Jésuites pour y fonder un collége. Notre « pays où la savante Compagnie de Jésus dirigeait autrefois tant de brillants établissements d'instruction « publique, aura donc enfin le bonheur de posséder de nouveau un collége de Jésuites. Nous pensions qu

« ~~les familles~~ les familles les plus distinguées du pays allaient envoyer leurs enfants dans les collèges de Lorraine
« et de Franche-Comté ; car il est impossible de se le dissimuler, en fait de science et d'éducation d'autres maîtres ne
« sauraient se mesurer avec les enfants de St. Ignace ; aujourd'hui nous avons l'espérance de les voir au milieu
« de nous. Notre Alsace pourrait attirer à elle l'héritage encore inoccupé de Fribourg ; et dès lors comme dans les
« temps passés, elle verrait affluer à Strasbourg la jeunesse studieuse de toutes les nations, mais surtout celle
« de la Suisse et de l'Allemagne. L'avantage d'un établissement de ce genre serait si considérable que nous
« avons peine à comprendre comment aucune ville d'Alsace n'a encore fait de propositions à cet égard ; d'autant
« plus que notre pays peut apprécier en considérant les bâtiments de leurs anciens collèges ce qu'il a
« perdu en perdant les Jésuites. Bienheureuse la ville qui saura la première dans les circonstances actuelles
« profiter d'une aussi favorable occasion. » Vous voyez par cet article, mon R. Père, que les anciens
services de la Compagnie ne sont point encore entièrement oubliés... Les distributions des prix ont
eu lieu dans nos différents collèges avec la solennité accoutumée. Celle de Brugelette a été précédée d'une
séance académique donnée par les élèves du Cours de Sciences. « A Vannes, toutes les principales autorités
« de la ville, dit le Courrier du Morbihan, assistaient à la distribution du Collège St. François-Xavier ;
« on y voyait aussi un grand nombre de fonctionnaires et d'ecclésiastiques ; un concours considérable de
« spectateurs remplissait la chapelle où la pluie avait contraint de célébrer cette fête qui devait avoir
« lieu dans les jardins du collège. Le R. P. de Boylesve a pris pour sujet de son discours la gloire dont le
« prix est un symbole. » Le Courrier du Morbihan donne ensuite plusieurs passages de ce dis-
-cours qui a fait sur les auditeurs une vive impression. Au collège de la Providence d'Amiens,
le professeur de Rhétorique, le F. Dufour d'Astaffort, a de même prononcé un discours sur le progrès
en matière d'enseignement : il y réfute les objections que l'on est accoutumé de faire dans notre siècle
contre l'enseignement religieux. Ce travail a été imprimé et distribué aux nombreux spectateurs
accourus à la distribution. Au grand séminaire de Blois nos Pères ont à se féliciter de l'affection de leurs
élèves. Un témoin oculaire nous disait dernièrement que les Séminaristes leur témoignent autant de confiance
et d'attachement que les élèves des collèges qui laissent le moins à désirer sous ce rapport. La station du carême
a été prêchée à Blois cette année par un Dominicain ; il a vécu pendant ce temps au milieu de nos Pères et a paru
si heureux de cette hospitalité qu'on a pensé nous être agréable en nous envoyant une de ses lettres : elle
prouve en effet le désir que ressentent les nouveaux ordres religieux établis en France d'être unis entre
eux par les liens de la charité. A Laval du reste vous avez pu vous convaincre de cette vérité en voyant
avec quelle joie et quelle prévenance nos Pères sont reçus à la Trappe et chez les Bénédictins de Solesmes.
Voici donc le passage de la lettre dont je vous ai parlé : « Une personne me fournit l'occasion de vous
« écrire, mon R. Père ; je m'en félicite... Je suis heureux de pouvoir vous dire encore l'excellent souvenir
« que j'ai gardé de la bonne hospitalité que j'ai reçue au grand Séminaire de Blois ; j'y ai été heureux et content.
« Veuillez, mon R. Père, agréer ma reconnaissance pour votre bonne part, et la témoigner à tous vos bons
« Pères, et en particulier au T. R. P. Supérieur. C'est un acte de fraternité que nous avons accompli ; j'espère
« que St. Ignace et St. Dominique s'entendront du haut du ciel, afin de nous donner aux uns et aux autres
« l'occasion d'échanger souvent la fraternelle hospitalité des enfants de Dieu... etc. etc. Je me recommande
« ainsi que tous mes frères à vos bonnes prières et à celles de vos Pères. Veuillez leur offrir à tous mon pro-
« fond et affectueux respect. etc... » Ici finit la lettre du P. Dominicain. Je vais maintenant, mon R. Père,
vous dire quelques mots de la béatification du P. Claver. Nous avons reçu de Blois et d'Angers des détails
fort intéressants sur les fêtes de cette béatification. A Blois, par exemple, Monseigneur l'Evêque a
permis à nos Pères de faire le triduum dans l'ancienne église de la Compagnie. Sa Grandeur a offi-
cié pontificalement et prononcé un petit discours qui a fait le plus grand plaisir à tous les assistants. La
décoration de l'église était, dit-on, extrêmement gracieuse, et l'affluence des fidèles beaucoup plus consi-
-dérable qu'on n'avait osé l'espérer. A Angers de longues guirlandes de verdure serpentaient au-
-tour des gracieuses colonnes de l'église gothique, et d'innombrables festons courant d'arceaux en
arceaux encadraient sur leur passage douze chiffres d'or de Jésus et de Marie. Six tableaux immenses
placés aux fenêtres en guise de stores offraient à la piété des fidèles des textes de l'écriture en rapport
avec la circonstance. Dans le fond de l'église, la statue du P. Claver était environnée de nuages,
des lumières disposées avec art au milieu de ces nuages jetaient leurs feux sur la statue, et se
reflétant sur un fond couleur orange produisait un effet difficile à décrire. Pendant la cérémonie
douze petites négresses environnaient l'autel, humblement prosternées devant l'ami et le patron
de leurs compatriotes. Les Angevins ont été dans l'admiration : jusqu'à 9 heures et demie le concours
des fidèles fut si considérable qu'il fallut retarder les litanies pour satisfaire leur pieuse curiosité. Pen-
-dant huit jours les reliques restèrent exposées, et chaque soir l'apothéose était illuminée. Voilà, mon
R. Père, tout ce que j'ai pu recueillir d'intéressant pour aujourd'hui. Je me recommande etc....

Description des fêtes de la Béatification du P. Claver au Scholasticat de Laval.

Le journal l'Echo de la Mayenne ayant publié sur ces fêtes un article assez étendu, nous

[illegible] n'avoir rien de mieux à faire que d'en copier ici les passages les plus importants ; il donnera bien mieux qu'une corres-
pondance particulière l'idée exacte de l'impression produite par cette solennité sur les bons habitants de Laval. Nous ajouterons seulement 2 choses :
la première, que les fêtes étaient attendues par le peuple avec un si vif empressement que le commissaire de police crut devoir mettre plusieurs
[illegible] à la disposition du R. P. Recteur, ce qu'il fit en effet dans une lettre non seulement très convenable mais très respectueuse et très chré-
tienne. La seconde chose qu'il ne faut point omettre, c'est que le soir de la fête la foule ne cessa de remplir l'Eglise depuis le moment du Salut
jusqu'à l'instant où il fallut enfin éteindre l'illumination de l'apothéose et congédier les fidèles. Plusieurs auraient voulu, disaient-ils
[illegible] la nuit entière en présence d'un si beau spectacle. Nous ne parlerons pas des communions qui ont été extrêmement nombreuses par-
[illegible] connaît assez la piété des religieux habitants de Laval. Voici donc l'article imprimé le lendemain de la fête dans le journal
[illegible] de la Mayenne : « Il est difficile de ne pas reconnaître que les Jésuites possèdent au suprême degré le sentiment des œuvres religieu-
[illegible] de l'habileté dans les manifestations du catholicisme. Au milieu des savanes de l'Amérique, dans les bois, sur la
[illegible] de l'Indien, ils enseignent au sauvage sans connaître un mot de sa langue, la religion du Crucifié avec une
[illegible] images ; et au moyen de pompeuses cérémonies dans nos églises, ils attirent et font agenouiller aux pieds des
[illegible] l'esprit [illegible] orgueilleux qui se croyait trop civilisé pour s'arrêter à la pratique d'une religion inventée selon lui pour le
peuple. On conservera longtemps parmi nous le souvenir des fêtes religieuses qui viennent d'avoir lieu dans l'Eglise de St Michel de
notre ville, à l'occasion de la Béatification du P. Claver de la Compagnie de Jésus, mort il y a bientôt 2 siècles après 40 ans de travaux
pénibles et pleins de périls pour arracher aux ténèbres de l'ignorance et aux chaînes de l'esclavage une race d'hommes avilie jusqu'à
l'abaissement de la brute. Dès 4 h. du matin, dimanche dernier, la foule se rendait de toutes les rues de la ville à l'antique cha-
pelle des chanoines de S. Michel restaurée à l'intérieur par les soins des PP. Jésuites, mais trop petite aujourd'hui pour contenir les
nombreux fidèles qui y accouraient de toutes parts. Le carré oblong situé au devant de l'Eglise figurait un vestibule formé d'un arc de
triomphe avec cette inscription sur la corniche Beato Petro Claver, et d'arcades aux colonnettes contournées de guirlandes.
Au dessus s'étendait, comme à la fête Dieu, un ciel en toile blanche au centre duquel était une large couronne de feuillage
[illegible] de fleurs et encadrant les lettres JHS. Des caisses d'orangers paraient de leur verdure les degrés de la porte de l'Eglise
dont le fronton était orné du portrait du saint apôtre avec ces paroles de St Luc : Spiritus Domini super me &. On lisait
au milieu du cintre de l'arcade en face : Satiavit sedentes in tenebris et umbra mortis ; et sur la porte de la chapelle du Bien-
heureux Alphonse : Justus qui ambulat in simplicitate sua beatos post se filios derelinquet (Prov. 20) L'agencement des décors à
l'intérieur de l'Eglise était un spectacle non moins nouveau que gracieux et doux à l'œil. Depuis le bas de la nef jusqu'au chœur, appendaient des drape-
ries [illegible] blanches avec des franges couleur d'or qui ondoyaient en plis légers sur le fond azuré des arcades entre chaque colonne.
[illegible] de damas à fleurs rouges. Un petit autel avait été dressé en face de la chaire recouverte elle même de damas et de ganses dorées
pour recevoir les reliques du Bienheureux Claver, représenté en un tableau au dessus de cet autel. Il est peint, tenant en sa main droite
un bâton de voyage surmonté d'une croix ; il est entouré de nègres demi-nus, à genoux ou assis à terre, de chefs de chair rouge, la tête
empanachée de plumes d'oiseaux ; tous l'écoutent avec attendrissement. On sait qu'il a partagé leurs souffrances et soigné leurs plaies
avec un zèle et un dévoûment inconnu même aux sublimes inspirations de la sœur de charité. On lisait de chaque côté du tableau, dans deux
[illegible] : Pater eram pauperum — Omnium me servum feci — Du sommet de la voûte du chœur par derrière tête
[illegible] comme d'un immense baldaquin de longues et riches draperies semblables à des vagues d'écharpes festonnées
[illegible] des nuances les plus tendres pour voiler le sanctuaire de la divinité. L'autel toujours si beau, si bien orné et au devant duquel
[illegible] la lumière réverbérée de deux magnifiques candélabres est surmonté d'une gloire projetant ses rayons d'or à travers un cercle
de nuages entouré [illegible] qui laissent apercevoir dans un lointain vaporeux l'image du Saint Apôtre s'élevant vers les Cieux au milieu
d'un [illegible] céleste, [illegible] recevoir la récompense que Dieu a promise à ses serviteurs. Beaucoup de personnes ont fait l'éloge
du goût et de l'habileté [illegible] décorateurs de l'arcade où se trouvait placé le trône de Mgr L'Evêque du Mans et de celle placée
en face [illegible] 2 tableaux encadrés de chaînettes d'argent et ayant pour couronnement les rayons multipliés d'une demi-
[illegible] de gaze et de soie blanche, jaune et rose. De tels préparatifs annonçaient des cérémonies extraordinaires ; elles n'ont pas
[illegible] au dessous des espérances des fidèles. Chaque jour du Triduum a été célébré avec un grand concours de peuple avide d'entendre le récit
de la vie apostolique du Missionnaire de Carthagène. Mgr l'Evêque du Mans a donné la bénédiction au salut du dimanche et officié pon-
tificalement toute la journée du mercredi. Il était assisté de Mr Vincent son grand vicaire et du R. P. Recteur de St Michel revêtu de la
chape ; de Mr le Curé de la Trinité faisant les fonctions de diacre et de Mr le Curé de St Vénérand, faisant les fonctions de sous-diacre.
La grand'messe a été chantée en musique (par les PP. de S. Michel) cette messe était de Mercadante. On a remarqué le Kyrie eleison,
[illegible] grave, religieux et soupirant la prière ; le motif Et incarnatus est et le Crucifixus du Credo. Le premier gracieux et tendre,
le second sévère et dramatique ; le Benedictus de Lesueur pendant l'Elévation qui a plongé l'assistance en une pieuse extase,
les psaumes des vêpres chantés en faux bourdon par 40 voix et surtout le Dixit d'Azioli d'un effet admirable. Je ne saurais passer
sous silence le Justus de Lambillotte ; il a produit une vive impression. On ne se lassait point d'admirer le jeu fin et délicat de l'or-
ganiste, scholastique de la Compagnie de Jésus, mariant la mélodie de son jeu à la suavité d'expression des magnifiques voix des
chanteurs. Le Panégyrique du Bienheureux Claver a été prononcé à l'Evangile par le R. P. Dericquebourg. C'est lui, je
m'en souviens, qui à une époque déjà éloignée embellissait par ses chants les fêtes du Triduum pour la Béatification d'Alphonse
Rodriguez dans la chapelle de Ste Anne d'Auray, et c'est lui aujourd'hui encore qui contribue puissamment à la solennité
de la Béatification du B. P. Claver, lui qui vient toucher et attendrir les âmes en leur révélant que la religion seule donne la vé-
ritable immortalité. Parmi les nombreux ecclésiastiques accourus des communes voisines et même éloignées pour édifier les
assistants et embellir de leur présence cette glorieuse solennité, les regards se sont portés avec un intérêt tout religieux sur le
vénérable curé du Bignon martyr échappé au glaive de la persécution par la volonté du Ciel — Un Salut solennel a terminé

cette série de fêtes. Tous les feux des lustres, des cierges [illegible] à la voûte du chœur, des rubans et des bougies de lumières sur l'autel et d'un tourbillon d'étoiles autour de la gloire resplendissante du Bienheureux. Pendant le salut, un vieillard, vêtu d'une blouse, était assis au milieu d'une foule compacte sur les degrés de l'église. Ses yeux, affaiblis par l'âge, pouvaient à peine apercevoir l'image du Bienheureux au dessus du grand autel. Dans le but de ne point perdre le fruit de sa prière, il s'adressait tout haut au portrait du saint martyr placé au dessus de la porte de l'église. Ses voisins (j'en faisais partie) ayant eu l'air de rire de lui comme d'un homme sortant du cabaret, il les regarda [illegible] et leur dit : « Oui, oui, il veut me guérir, je lui en demande bien [illegible] que je souffre d'une blessure que j'ai attrapée au siège de Saragosse ; et pour que vous n'en doutiez point, je vais vous la montrer. » Ces paroles changèrent en un instant l'expression des physionomies, et chacun admira en silence la foi de ce vieillard qui avait répandu son sang pour la patrie, et qui maintenant réclamait par l'intercession d'un prêtre espagnol la fin de ses souffrances qui avaient trouvé leur origine dans le siège affreux d'une ville espagnole. Que le Seigneur exauce sa prière ! Avant de se retirer Mgr l'Évêque du Mans a prononcé du pied de l'autel quelques paroles bien senties et bien dignes. Pour délasser les lecteurs de l'Écho de la Mayenne de mon long article, j'aurais désiré pouvoir leur offrir en entier ou en partie l'ode qui a été chantée dans l'église de St-Michel en l'honneur du Bienheureux Claver ; mais la modestie de l'auteur, scholastique de St-Michel, naguère avantageusement connu dans les lettres par des pièces de poésie, y a mis un insurmontable obstacle. Dans le but de réparer, autant que possible, ce fâcheux contretemps, je m'empresse d'annoncer à mes compatriotes que notre ville aura sans doute l'année prochaine le bonheur de voir de non moins touchantes cérémonies pour la solennité de la béatification de quarante martyrs de la Société de Jésus que des hérétiques jetèrent au fond de la mer au moment où ils se rendaient, ouvriers intrépides, au travail de la vigne du Seigneur dans les déserts du nouveau Monde. »

Extraits d'une lettre d'Issenheim. Nous avons reçu d'Issenheim une lettre à la fois très longue et très intéressante ; nous regrettons que les bornes qui nous sont imposées nous empêchent de la reproduire en entier ; nous en extrairons du moins les passages les plus intéressants. « Le départ du P. [illegible] pour [illegible] a produit sur les habitants d'Issenheim une très vive impression. La nouvelle leur en fut donnée à l'ouverture du mois de Marie, et ce bon peuple témoigna par des pleurs et par des sanglots combien il était sensible à cette perte inattendue. Plusieurs missions ont été données dans les environs du noviciat. Celle de [illegible] a eu de fort beaux résultats ; bon nombre de protestants ont assisté aux exercices. Les prisonniers d'Ensisheim dont il a été fait mention dans les dernières lettres de Laval, n'ont point été entièrement délaissés. Quel bonheur pour ces pauvres gens ! Depuis la mission beaucoup d'entre eux ont cessé de vivre ; on a remarqué que la mort choisissait de préférence les nouveaux convertis. Ceux des prisonniers [illegible]. Il faut maintenant que nous vous racontions l'admirable conversion d'un Juif que Marie voulut bien conduire comme par la main dans notre solitude. Depuis l'âge de 15 ans, ce jeune homme cherchait une religion qui pût enfin lui donner le secret du bonheur. Au collège il ne pouvait retenir ses larmes en voyant ses condisciples prier devant ce Jésus, crucifié par ses pères. Les hommes chargés de son éducation voulurent l'amener à la connaissance de l'Évangile ; mais ils étaient protestants, et leur doctrine ne put le satisfaire. Plus tard il s'adressa à un prêtre catholique, mais malheureusement il en reçut une réponse peu digne d'un ministre de J. C. Plusieurs curés d'Allemagne ne le reçurent pas non plus avec la charité qu'il avait droit d'attendre, et dès lors il donna tête baissée dans la philosophie ; mais par un miracle de la grâce son esprit demeura sans atteinte, et son cœur resta pur au milieu des absurdités de Kant, Fichte et Schelling. Sa famille cependant ne cessait de le poursuivre, et pendant les vacances le forçait d'observer les moindres pratiques du Talmud ; mais la grâce était plus forte. Aussi la veille du jour où il passa son examen du doctorat se prosterna-t-il devant l'image de Jésus crucifié, lui promettant de lui consacrer son premier-né s'il le délivrait des tracasseries de ses parents. Un jour Mr Maas (c'est le nom de notre converti) interrogeait comme juge d'instruction un homme qui avait été saisi par la justice. À la fin de la séance, l'accusé lui dit : Que je suis heureux, Monsieur, de n'avoir pas rencontré en vous un de ces juges barbares et inflexibles ! Je n'ai rien à vous offrir pour vous témoigner toute ma reconnaissance ; mais je prierai pour vous. Et pourquoi, répondit notre jeune homme, ne prieriez-vous pas tout de suite un instant avec moi ? Aussitôt ils tombent à genoux, et fondant en larmes récitent ensemble la Salutation angélique. C'était pour la première fois que M. Maas entendait cette délicieuse prière. Depuis ce temps elle n'est pas sortie de sa mémoire : il voulut l'enseigner à sa fiancée, jeune protestante qui à son tour lui apprit le Pater. À Issenheim il avait sans cesse le chapelet à la main ; pendant les instructions il le tirait fréquemment de sa poche et le baisait avec amour. Assis à sa fenêtre vis à vis de la statue de Marie qui s'élève au milieu des jardins, il ne pouvait en détourner les yeux. Le P. Maître l'interrogeait sur son amour pour la Ste Vierge : « Mais je l'aime quasi plus que le bon Dieu, » répondit-il. Il nous disait que depuis le jour où il avait entendu la prière de Marie, il n'avait cessé de l'adorer. Cet amour du reste n'a rien de surprenant, puisque l'auguste Vierge daigna lui apparaître, vêtue de blanches couleurs et tout éclatante de lumière. Une autre fois il vit sur la porte de sa chambre se dessiner une croix lumineuse : l'apparition dura de dix à quinze minutes ; et pendant ce temps le jeune néophyte prosterné devant le signe de notre rédemption priait avec ferveur. Quand je raconterai ces choses à ceux

rationalistes de mon pays, nous disait M. Matt, ils se moquent de moi ; mais je ne m'en fâche pas, et je me contente de leur répondre : vous ne comprenez rien à toutes ces choses. » La cérémonie du baptême fut très touchante ; l'attitude de l'enfant [illegible] serait chose difficile à décrire. Après la messe il ne pouvait plus parler que de la joie qui débordait [illegible]. Il nous a quittés pour retourner dans sa patrie ; et le P. [illegible] qui l'a vu à Fribourg en Brisgau, nous assure qu'il persévère toujours dans sa première ferveur. — Que vous dire maintenant de la fête du B. Claver ! La cérémonie se fit d'abord à [illegible]bach. L'ornementation de l'église était à la fois simple et grandiose. Une banderole azurée flottait sous la voûte à l'entrée du chœur, et chaque pilier portait un écusson entouré de verdure et de fleurs. Dans le fond de l'église brillait le chiffre de la Compagnie environné d'une gloire de rayons d'or ; au dessus un tableau représentant l'apothéose du Bienheureux reposait mollement sur un manteau royal de couleur blanche bordé de pourpre et semé d'étoiles d'or. Tout cela ressortait à merveille au milieu de la verdure de plusieurs sapins dont le feuillage montait jusqu'à la voûte. N'oublions pas les quatre belles colonnes dont les élégantes corniches servaient de support à des inscriptions écrites en lettres d'or. Voilà pour le chœur. Mais que dire maintenant de l'autel, de ses pyramides de cierges, de ses statues de saints, de ses lustres en mousse, de ses rideaux de toutes couleurs, de ses guirlandes surtout. Cent cinquante mètres en avaient été faits par les habitants d'un village voisin, pendant que les dames de Soultz nous façonnaient de jolies fleurs. La chapelle des reliques du Bienheureux était aussi parfaitement ornée, et attirait surtout l'attention des fidèles. L'office du matin commençait ordinairement par la lecture des Lettres apostoliques : elle était toujours écoutée avec avidité. Après cette lecture les accords de l'orgue invitaient le peuple à prier, et tout le monde tombant à genoux suivait du cœur un touchant Ave Maria exécuté par les novices. Ce chant était deux fois par jour le prélude d'un grand sermon prêché par quelqu'un des curés les plus distingués du diocèse. Après le premier sermon, grand'messe ; après le second, salut solennel du Très Saint Sacrement. Grâce aux paroisses des environs notre sacristie était vraiment fort riche. Les curés cantonaux célébrèrent pendant les deux premiers jours ; le vendredi, ce fut le vénérable Abbé de Notre-Dame de la Pierre qui officia pontificalement : il était environné de vingt-trois officiants. Pendant les cérémonies du soir arriva Mgr. Bovieri, ministre du St. Siège en Suisse. Les bons pèlerins étaient au comble de la joie ; ils allèrent jusqu'à s'imaginer que le Prélat avait été envoyé par Notre Saint Père le Pape pour assister à la cérémonie. Mgr. de Strasbourg arriva dans la même soirée, et chanta le lendemain la messe pontificale. Ce dernier jour de fête fut un véritable triomphe pour Notre Bienheureux. Dès cinq heures du matin il était devenu presque impossible d'arriver à l'autel : quatre gendarmes ont été obligés de nous frayer passage. De ma vie, nous disait Mgr. de Strasbourg, je [illegible] de Notre-Dame des Ermites. Une grande dame offrit cinq francs à une pauvre femme pour obtenir sa place près de la grille du chœur. La place, les corridors, les tribunes, les escaliers, tout était envahi ; la chaire elle-même n'était point respectée. Il y avait, assure-t-on, plus de huit mille pèlerins à la messe ; et pendant la journée il y eut de douze à treize mille visiteurs. Plus de quatre mille hosties ont été distribuées, et les communions auraient encore été plus nombreuses, si par malheur les petites hosties n'étaient venues à nous manquer. Pour s'en procurer il fallut parcourir tous les villages des environs, de plus l'accès de la Ste Table était devenu impossible à tous ceux qui se trouvaient dans le fond de l'église. Plus de mille personnes n'ont pas pu se confesser, et à trois heures du soir on distribuait encore la Ste communion. Nous avons appris que dans [illegible] paroisses assez éloignées curés et vicaires avaient été fort occupés à entendre les confessions. [illegible] jours avant la fête toutes les chambres de Soultz étaient retenues par les pèlerins de Bâle, Mulhouse, [illegible], Belfort, Colmar, Thann, etc. Les employés du chemin de fer nous dirent que c'était comme [illegible] trains de plaisir, et qu'à chaque fois tous les compartiments étaient pleins. Pendant quatre jours [illegible] s'était transformé en une ville populeuse ; du matin au soir l'église était remplie, [illegible] milliers de personnes durent attendre jusqu'après midi pour pouvoir y mettre les pieds. [illegible] très nombreux ; les messes commençaient à quatre heures et demie et continuaient jusqu'à onze heures ; les confessionnaux ne suffisaient plus ; à chaque pas dans les corridors, à la [illegible], à l'église, on rencontrait un prêtre avec une quarantaine de pénitents à genoux autour de [illegible] et la piété du peuple furent admirables ; malgré la fatigue et les privations de tout [illegible] les figures étaient épanouies ; tout le monde disait que c'était par excellence la fête de la joie. [illegible] gens s'adressaient aux novices : « Mon frère, leur disaient-ils, ne pourriez-vous pas nous [illegible] ? Nous sommes restés à jeun jusqu'à midi sans pouvoir nous approcher du tribunal [illegible] les novices leur assignaient le premier coin venu, y plaçaient une chaise et un petit [illegible] les confessions commençaient. Les dames faisaient d'abord la grimace en voyant nos [illegible], mais bientôt le respect humain disparaissait, elles se mêlaient à la foule, et [illegible] quand après trois ou quatre heures d'attente elles pouvaient s'approcher du [illegible]. D'autres disaient : je ne suis pas venu pour communier ; mais en voyant tout ce [illegible] ici, il m'est impossible de résister à l'élan général. Plusieurs de nos Pères entendirent [illegible] confessions. Le P. Bruder à lui seul en reçut cent cinquante le dernier jour. Les maîtres

les fabriques de Cernay, Guebwiller etc. ... n'ouvrant resisté aux désirs de leurs ouvriers, en ... de prendre part à la fête. Vous savez qu'ils sont presque tous protestants et par suite peu amis des pélerinages de la Ste Vierge ... du culte des Saints. Il était touchant de voir de grand matin des flots de pélerins arriver par les sentiers de la montagne, en récitant pieusement leur chapelet. Beaucoup d'entre eux étaient ... la veille à 10 heures de la nuit. Les ouvriers du voisinage accouraient à 8 heures du soir, tout couverts de la sueur et de la poussière de la journée, s'agenouiller devant le maître-autel pour baiser la relique du Bienheureux. Dans une des visites de ... après dîner, le R. P. Recteur la fit baiser aux trois Prélats et à tout le clergé. Ces visites s'annonçaient au son de la grosse cloche, et chaque fois le peuple répandu dans la forêt ou dans les auberges laissait là son repas inachevé pour joindre ses prières à nos chants d'allégresse. L'Abbé des Bénédictins pleurait de joie. « Je revis, disait-il, à la vue d'un si grand nombre de jeunes-gens. Hélas ... dans mon couvent, je ne suis entouré que « de têtes chauves; et les radicaux n'attendent que ma mort pour en fermer la porte et chasser tous mes frères. « Mais le bon Dieu est toujours là, et la Ste Vierge n'est pas moins puissante aujourd'hui que dans le bon vieux temps. » Mgr Boivin était enchanté: il nous appelait ses confrères, parlait à tout le monde et avait toujours sur les lèvres quelque mot d'édification... Il félicita Mgr l'Evêque de la bonne intelligence qui règne dans ce pays entre le clergé séculier et les membres de la Compagnie; il encouragea les prêtres à resserrer tous les jours davantage ces liens d'amitié fraternelle. « Oui, nous serons toujours unis, répondit Mgr de Strasbourg, car nous savons « apprécier les services qui nous sont rendus par ces bons pères. » Nous ne parlerons pas de Mgr de Strasbourg; vous savez que les novices sont ses enfants gâtés. Il regrettait vivement de n'avoir pu ... amener le fameux Evêque de Spire pour faire le panégyrique du Bienheureux. Après la Messe il n'a cessé d'être au milieu de nous; il nous a réitéré sa promesse de faire avec les novices une course dans les montagnes aux vacances prochaines; mais auparavant il veut que nous venions le voir dans son château de Sigolsheim. Les autres invitations ne nous ont pas manqué: la plupart des Curés demandent avec instance que nous fassions une promenade à leurs presbytères; les Bénédictins nous réclament aussi. Vous voyez qu'on pourra rétablir, quand on voudra, l'expériment du pélerinage. Avant de terminer ces détails sur la fête de Thierbach, il faut vous raconter une petite aventure qui vous divertira, je l'espère: Un citadin protestant demandait à un bon paysan catholique: « Et pourquoi donc tant de cérémonies à la gloire de cet homme ...? Si c'est une « bonne chose, pourquoi ne pas faire de même pour tous les autres? » — « Et pourquoi, lui répondit le brave campa- « -gnard, pourquoi sur la place Vendôme a-t-on donc élevé une statue au grand Napoléon, tandis qu'on n'a point « songé à vous en élever? » — « Ah! c'est que Bonaparte a remporté ... brillantes victoires, ce que tous ... « n'ont point fait ... ... et tous assurément n'imitent point son exemple. » Voilà pour la fête de Thierbach. Issenheim eut aussi la sienne; elle se fit dans l'église paroissiale qui avait été décorée avec beaucoup de goût. Plus de 600 personnes s'approchèrent de la Ste Table. Nos bons villageois disaient que depuis l'existence d'Issenheim, jamais on n'avait vu pareille solennité. « Ah! si nous avions tous les soirs des sermons comme ceux-là, disait Mr le « Maire au R. P. Recteur, quel bien ce serait pour les habitants! » Le premier il s'avança pour baiser la relique, il était précédé du Suisse et environné de son Conseil municipal. Le Curé était au comble de la joie. Sept mille gravures représentant le B. P. Claver ont été distribuées à Thierbach et à Issenheim. Espérons que ces fêtes laisseront de précieux souvenirs dans l'Alsace, et que le nouveau Bienheureux obtiendra à ces catholiques populations de conserver intact le don si précieux de leur foi.

Belgique. Nous n'avons reçu aucune lettre de la province de Belgique; seulement les trois ou quatre nouvelles suivantes sont parvenues jusqu'à nous. Au commencement du mois de septembre, Son Eminence Mgr le Cardinal de Malines a consacré la nouvelle église de Bruxelles; il s'était offert lui-même ... pour leur rendre ce service. Le volume des Bollandistes s'imprimera vers le commencement de 1857. L'ouvrage du P. De Backer (Bibliotheca Societatis Jesu) est assez avancé, et déjà le quart du premier volume a été livré à l'impression. A Gand on imprime le Compendium historiae Societatis du P. ... qui jusqu'ici n'avait point vu le jour.

Espagne. 1re Lettre d'un Père de la Province d'Espagne à un Scholastique de Laval. Les affaires de la Compagnie en Espagne marchent un peu lentement; la tournure qu'elles prennent est de nature cependant à nous donner d'assez belles espérances. Avec la permission du gouvernement, Mgr l'Evêque de Pampelune a établi quelques Jésuites dans le château de Loyola; ils y partagent leur temps entre l'étude et les divers travaux des missions. Il est bien vrai que dans l'autorisation donnée le nom de Jésuites n'a point été désigné d'une manière explicite; mais néanmoins c'est aux membres de la Compagnie que le gouvernement a entendu l'accorder, et cela pour répondre aux désirs de Mgr l'Evêque, des autorités et de la députation de Guipuzcoa. Impossible de ne pas voir dans cet événement un trait de la Providence et le désir de St Ignace de conserver à la Compagnie le château de ses pères. Pendant 12 ans Loyola ne fut point habité, et durant ce temps néanmoins on formait mille projets infructueux sur sa destination. Dans le cours de ces 12 années, l'administration de Guipuzcoa s'est chargée de tous les frais d'entretien et de réparation; et aujourd'hui elle nous remet entre les mains

ce Sanctuaire vénéré, si cher à tous les enfants de la Compagnie, ainsi que les magnifiques bâtiments qui l'entourent. — L'Évêque des Canaries est un ancien Supérieur des Lazaristes d'Espagne, comme il est très affectionné à notre Institut, il a prié avec beaucoup d'instance le R. P. Provincial d'accepter la direction de son grand et de son petit séminaire, ainsi que l'administration de l'église St-Michel. Le R. P. Corey a accepté ces offres et sept de nos Pères, accompagnés de trois frères s'y établiront cette année. A l'extérieur rien ne les distinguera des prêtres séculiers, mais dans l'intérieur de la maison ils auront parfaite liberté de suivre nos coutumes et d'observer nos règles. — De nombreuses missions continuent à produire en Espagne les fruits les plus consolants. Je vais vous donner quelques détails sur ces travaux apostoliques, en commençant par ceux de la Navarre; mais avant de parler des résultats il faut vous dire un mot de la méthode suivie par nos Pères dans ces pieux exercices. Les cérémonies [illegible] de grand matin, et [illegible] toujours par le chant du Salve Regina; on célèbre ensuite une première messe [illegible] est suivie d'une instruction sur l'une des grandes vérités de la foi; et après le cantique à la divine Bergère [illegible] autre messe est célébrée. A dix heures c'est le tour des petites filles et des petits garçons. ils assistent d'abord au St. Sacrifice, pendant lequel leur attention est soutenue par le chant des cantiques. Après la messe ils écoutent une petite instruction que le missionnaire sait mettre à leur portée; ils répondent aux questions qui leur sont faites, reçoivent des médailles s'ils ont bien répondu et se retirent joyeux après avoir terminé la cérémonie par le cantique à la divine Bergère. On ne saurait s'imaginer les fruits obtenus par cette mission d'enfants; elle est d'une grande utilité pour eux d'abord, et ensuite pour les adultes, qui veulent y assister et y accourent de tous les côtés à la fois. Le soir a lieu la grande cérémonie. A la nuit tombante les missionnaires sortent processionnellement de la maison où ils font leur demeure; ils sont précédés du clergé qui chante des cantiques pour appeler le peuple aux exercices. Un prêtre en surplis, et c'est presque toujours le curé de la paroisse, porte la croix de la mission ou bien la bannière du rosaire ou de la Vierge du Mont Carmel au milieu de deux torches allumées. Lorsque la procession est entrée dans l'église, on entonne le Salve Regina ou les litanies de la Ste Vierge, et après quelques courtes prières, le missionnaire, précédé du prêtre qui porte la croix de la mission, monte en chaire pour faire au peuple une instruction en forme de catéchisme. On chante ensuite plusieurs cantiques, et un autre Père commence le grand sermon du soir, qui se termine toujours par un acte de contrition. A ce moment le missionnaire se prosterne aux pieds du crucifix, et le peuple chante avec ferveur le célèbre cantique: Perdon, o Dios mio. Le tout terminé, la procession se remet en marche vers la maison des Pères qui avant de se retirer donnent avec le Crucifix une bénédiction solennelle à tout ce peuple agenouillé devant leur porte. Voici maintenant quelques détails sur les résultats obtenus par ces pieuses industries. Partout des restitutions ont été faites, soit aux églises, soit aux autorités des villes, soit aux particuliers. On a vu bon nombre de personnes qui [illegible] demander humblement à leurs ennemis le pardon de leurs anciens torts. Bien plus dans quelques missions des personnages appartenant aux premières familles de l'endroit où se donnaient les exercices sont venus faire des excuses publiques à ceux qu'ils avaient offensés. Dans une ville le missionnaire engagea les confesseurs du haut de la chaire à refuser l'absolution aux jeunes gens qui s'obstineraient à [illegible] des armes offensives. Cette recommandation eut son effet, et les coupables vinrent en assez grand nombre déposer leurs armes aux pieds du missionnaire qui s'empressa de les faire porter aux autorités chargées du maintien de l'ordre public. Impossible de vous dépeindre l'empressement des campagnes voisines de [illegible] qui choisissent nos Pères pour point central de la mission. Rien de plus touchant que de voir au déclin du jour des troupes de trois et quatre cents personnes regagner à la lueur des torches leurs pauvres habitations. Souvent les chemins sont couverts de neige, mais ces braves gens oublient la rigueur de la saison [illegible] à haute voix le chapelet, ou en faisant retentir les airs de leurs [illegible] sont toujours terminées par une nombreuse communion générale, et ce sont [illegible] les premiers pour s'approcher de la table de vie. On a remarqué [illegible] à l'occasion de ces communions générales la population était au moins doublée. [illegible] la procession du Très-Saint Sacrement qui se fait le dernier jour et avant le [illegible] solennellement porté dans la ville, dont les rues tout jonchées de fleurs [illegible] le plus grand soin. De distance en distance s'élèvent des reposoirs [illegible] témoignage du zèle et de la foi des habitants. Avant de terminer [illegible] je veux vous parler d'un petit pèlerinage entrepris par nos Pères [illegible] de la Compagnie: Il s'agit d'une petite course au château de Xavier. [illegible] de quelle vénération sont environnés les Saints de la Compagnie dans notre catholique Espagne. Le petit village de Xavier ne compte guère qu'une centaine d'habitants; on y voit cependant une belle église [illegible] est conservé jusqu'à ce jour avec la plus grande vénération le baptistère [illegible] des Indes, cette gloire brillante de la Navarre. Le baptistère a la forme d'un grand vase [illegible] d'une seule pièce et a environ un mètre et 20 centimètres de largeur. Autrefois il était revêtu de lames d'argent et l'on voit encore les traces de ce riche ornement; mais il en fut dépouillé [illegible] lors des guerres de l'empire. Nos missionnaires ont [illegible], la chapelle élevée près de là et le petit sanctuaire où se [illegible] de sang chaque fois que le

Saint Missionnaire devait éprouver quelque malheur. On voit encore aujourd'hui les traces du sang miraculeux). Un religieux Carme prend soin de ces lieux vénérés, et l'on y célèbre chaque année la fête de St. François-Xavier. A cette occasion les dépenses sont faites par les bons villageois dont la piété n'a jamais fait défaut. Pendant une petite collation nos Pères aperçurent auprès d'eux une bonne mère de famille: « Ma brave femme, lui dit un des missionnaires, vous êtes tous de braves gens dans ce village, n'est-il pas vrai? » — « Eh! répondit la villageoise, comment serait-il possible que nous ne le fussions pas? Nous avons été baptisés au lieu même où notre Saint a reçu le premier Sacrement. » — Voici maintenant un autre fait qui pourra vous intéresser: Un de nos Pères a donné dernièrement les exercices de la retraite à cinquante Religieux de St. Augustin, qui ont été autorisés par le gouvernement à se réunir à Montaigu dans un magnifique couvent; ils s'y préparent aux fatigantes missions des Iles Philippines. Le Supérieur de cette édifiante communauté vint trouver lui-même le Père dont je vous ai parlé: « Je voudrais, lui dit-il, mettre au cœur de mes Religieux le zèle et les vertus que je vois briller dans votre Compagnie. Pour arriver à ce beau résultat, j'ai pensé n'avoir rien de mieux à faire que de m'adresser à vous; car je crois que rien ne contribuera plus à notre sanctification que de faire les exercices de votre illustre Fondateur. » Il va sans dire que la prière du Supérieur fut exaucée; et ces bons Religieux se mirent aux exercices de St. Ignace. Ils les suivirent avec tant de ferveur, avec des fruits si abondants, que le Missionnaire ne pouvait que leur répéter: « Ah! mes Pères, je ne vous ai prêché que de parole; mais combien vous m'avez prêché vous-mêmes pendant cette retraite par votre « ferveur et par vos saints exemples! » A Valence, notre ancienne église qui jusqu'ici servait de magasin, et que l'on destinait, à ce qu'il paraît, à un usage bien plus profane encore, a été rendue à la Compagnie par le gouvernement. Grâce à la générosité des fidèles, on a pu lui rendre son antique splendeur; et déjà nos Pères y ont établi la confrérie royale du Très-Saint Sacrement. Impossible de décrire l'enthousiasme du peuple de Valence à l'occasion des fêtes magnifiques auxquelles a donné lieu l'ouverture de cette ancienne église. Le jour de la communion générale on a vu un grand nombre d'hommes s'approcher de la Ste Table; le salut a été précédé d'une belle procession à laquelle trois généraux se sont fait un devoir d'assister. L'un de ces généraux était déjà membre de l'Archiconfrérie du Très-Saint Sacrement; le second a demandé son admission à l'issue de la cérémonie; et l'on assure que le troisième présentera la même requête, lorsque nos pères iront le remercier de sa bienveillance et de son généreux concours. Les fidèles demandent avec instance qu'on veuille bien rétablir la confrérie du Sacré Cœur qui existait jadis dans cette église. Les jeunes gens ont déjà trouvé moyen de faire construire un autel à St. Louis de Gonzague, et demandent aussi qu'on établisse en leur faveur une nouvelle congrégation sous le patronage de celui qui a été présenté par les Souverains Pontifes comme le modèle de la jeunesse.

2e Lettre d'un Père de la Province d'Espagne à un Scholastique de Laval. Ceux de nos Pères qui résident à Madrid, ont célébré avec une grande solennité la béatification du B. Pierre Claver dans la magnifique église des Visitandines. Voici quelques-unes des réflexions publiées par le journal de Madrid la Esperanza: « La décoration du temple était à la fois simple et grave: c'est qu'en effet les tentures dont on se sert d'ordinaire pour décorer les églises n'auraient servi cette fois qu'à dérober aux yeux la beauté de l'architecture, la richesse des marbres et la perfection des mosaïques). Le jeudi soir le tableau du Bienheureux a été découvert à l'instant où sa Grandeur Mgr. l'Evêque des Canaries entonnait solennellement l'hymne Iste Confessor. Après cette prière de l'Eglise et plusieurs autres exercices de piété, un chant à la gloire de l'Apôtre des Nègres a été exécuté par les premiers professeurs de Madrid. Pour faire l'éloge de l'orchestre, le meilleur peut-être que l'on ait jamais entendu même à la Cour, il suffit de dire qu'il était dirigé par le célèbre organiste Mr. Jimeno. Ce morceau de musique, aussi bien que ceux qu'il nous a été donné d'entendre aux offices des autres jours, n'avait pas seulement un véritable mérite artistique; il était encore parfaitement étranger à ce goût profane et mondain que l'on retrouve parfois dans des compositions destinées aux solennités religieuses. Pendant le triduum les offices ont été célébrés par des Princes de l'Eglise: le premier jour, c'est son Excellence Mgr. le Nonce de Sa Sainteté qui a officié pontificalement; le second jour avait été réservé à l'Illustrissime Evêque d'Astorga, et le troisième à son Eminence l'Archevêque de Tolède. Chacun de ces jours, la voix des frères de Claver, cette voix toujours éloquente et toujours chère aux bons Espagnols, a rappelé matin et soir avec autant d'onction que de talent les gloires du nouveau Bienheureux. C'est tout ce que nous dirons de ces brillants discours, dans la crainte d'alarmer l'austère modestie des Pères de la Compagnie. D'ailleurs nous reviendrons encore sur la béatification de leur Saint Confrère, et sans doute il leur sera sensible de voir combien nous avons à cœur de rendre publics les triomphes et les gloires de leur pieux Institut. Aujourd'hui nous voulons seulement être l'écho des sentiments qui dans ces derniers jours ont amené à l'église des Visitandines les Religieux Piaristes, ces fils du grand Calasanz. Ils ont pris une si grande part à la joie de ceux qui dans des jours meilleurs partageaient avec eux les pénibles travaux de l'enseignement!... Nous voulons être l'écho de la fleur de la noblesse espagnole, l'écho des anciens élèves du royal Séminaire des nobles et du collège Impérial. Plusieurs d'entre eux, peu contents d'accourir pour payer à leurs anciens maîtres ce tribut d'amour et de reconnaissance, ont encore voulu célébrer dans leurs familles par des fêtes brillantes un événement qui comble de joie la sainte Compagnie de Jésus.... En un mot nous voulons constater les sentiments du peuple de Madrid, qui sans distinction d'âge, de partis ou de conditions, vient de prouver que les dix-sept années qui déjà se sont écoulées depuis la proscription des Jésuites n'ont pu lui faire oublier tout ce qu'il doit de reconnaissance à cette illustre Compagnie. » Ici, mon R. Père, finissent les réflexions du journal la Esperanza. Passons maintenant à Valladolid. Nos Pères y ont prêché le mois de mai. Les cérémonies ont été fort brillantes, et on a suivi dans les exercices les méthodes autrefois en usage dans le collège impérial de Madrid. Chaque jour la musique de la Cathédrale célébrait les louanges de Marie, et les aumônes venaient en abondance. Rien de consolant comme l'empressement du peuple et des personnes même les plus distinguées,

comme la ferveur et la [illegible] de tous les visitants. Le zèle des prêtres séculiers s'est réveillé plus que jamais dans cette heureuse circonstance, et voyant que les vicaires étaient en petit nombre, ils se sont empressés d'offrir leur concours et de partager avec eux les travaux du sacré ministère. Le jour de l'ascension a eu lieu la première communion générale de tous les enfants. C'était un spectacle qui ne s'était jamais vu dans [illegible]. Les jeunes communiants étaient au nombre de trois cents: les adultes ont eu leur communion générale le jour de la Pentecôte. Nos Pères ont aussi donné une petite mission aux prisonniers, et les exercices de la retraite aux étudiants de l'université. Soixante-dix de ces jeunes gens ont promis de venir et viennent en effet tous les quinze jours entendre une petite conférence proportionnée à leurs besoins. Quelques mots maintenant sur la Catalogne. Depuis plusieurs années nos Pères s'occupent à évangéliser cette province, et les fruits merveilleux qu'ils [illegible] dans leurs missions ne sont pas de ces fruits trop hâtifs qui n'arrivent jamais à la maturité. Je veux vous citer un merveilleux exemple de conversion solide et de persévérance. L'un de nos Pères prêchant un triduum dans un petit village a retrouvé plusieurs pénitents parfaitement conservés, et entre autres une malheureuse pécheresse revenue à Dieu dans la mission de l'année dernière. Cette Magdeleine repentante avait eu néanmoins des luttes terribles à essuyer: il ne se passait, pour ainsi dire, aucun jour qu'elle ne trouvât caché dans quelque coin de la maison l'infâme complice de ses désordres. Une fois entre autres ce misérable lui glissa dans la main 20 onces d'or, c'est à dire 1680 francs, que la nouvelle servante de Jésus-Christ repoussa loin d'elle avec indignation. La grâce a triomphé de tout, et elle demeure inébranlable. Les deux missions données dernièrement à Balaguer et à Borjas-blancas sont surtout dignes de fixer l'attention. Voici quelques détails sur la mission de Balaguer; je les extrais du journal de Madrid El Catolico: « Le P. Coll, religieux Dominicain, et les Jésuites qui l'accompagnent, nous avouent que depuis qu'ils sont occupés aux travaux des missions, ils n'ont vu qu'une seule fois la main de Dieu agir aussi visiblement qu'elle le fait à Balaguer. Ces hommes apostoliques font leurs voyages à pied et ne vivent que d'aumônes, encore refusent-ils de recevoir des vins délicats, de la volaille ou des mets recherchés. Après leur frugal repas le frère Coadjuteur qui les accompagne distribue aux pauvres de J. C. les restes de la table, et ils se remettent de nouveau entre les mains de la Providence. Ils ne prennent pas plus de quatre heures de sommeil; aussi tous ceux qui sont témoins de leurs fatigues auraient-ils bien de la peine à comprendre comment leurs corps peuvent se soutenir, s'ils ne connaissaient les merveilles de la grâce de Dieu. Pendant le sermon de la passion prêché par le P. Coll, des larmes abondantes n'ont cessé d'accompagner le récit de la mort du Sauveur. La vaste église de Ste Marie se remplissait chaque soir, et le Dimanche il fallut prêcher en plein air car l'auditoire se composait de quatorze mille personnes. Rien de plus touchant que de voir arriver à Balaguer les habitants de huit villages voisins: ils marchent ainsi pendant une, deux et même trois heures, en récitant le chapelet à haute voix et sont accompagnés de leurs curés et de leurs magistrats. Chose pareille ne s'était pas vue depuis St Vincent Ferrier, qui jadis, s'il faut en croire la tradition, annonça la parole de Dieu sur cette même place de Balaguer. Les enfants, les hommes et les femmes s'étaient d'abord approchés séparément de la Ste Table; mais le Dimanche de Quasimodo fut désigné par les missionnaires pour la communion générale. Ce jour-là dès le matin non seulement l'église, mais toutes les places environnantes étaient encombrées par la foule. Plusieurs milliers de personnes s'approchèrent du divin banquet. La table eucharistique avait été richement décorée; de jeunes enfants vêtus de blanc se tenaient près de là, et les pieux fidèles s'avançaient dans un ordre merveilleux pour recevoir le pain des forts. La veille de ce beau jour les curés et les confesseurs des villages voisins étaient venus au secours des Pères et avaient été forcés de passer le jour et la nuit dans leur confessionnal. Pendant la mission on avait porté solennellement un Christ miraculeux pour obtenir de Dieu un temps plus favorable; mais cette première procession ne suffisant point à la piété des habitants, il fallut en faire une nouvelle en l'honneur du Très-Saint Sacrement: elle fut plus solennelle que celle de la Fête-Dieu. Le clergé et les autorités civiles s'y étaient prêtées du reste avec la meilleure grâce. La procession terminée, le sermon d'adieu se fit sur la place publique, et en présence de plus de 14 mille auditeurs. Le missionnaire était profondément ému; des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux, et sa voix trouvant de l'écho dans tous les cœurs, on n'entendit bientôt plus dans cette immense multitude que des soupirs et des sanglots. On les voyait sans cesse élever les mains vers le ciel ou s'essuyer les yeux. Les missionnaires restèrent encore quelques jours pour évangéliser les prisonniers, donner la retraite aux Religieuses de Ste Claire et glaner les épis restés à terre pendant l'abondante moisson qui venait d'avoir lieu. Maintenant grâce à Dieu les oreilles ne sont plus déchirées par les blasphèmes et les imprécations; on n'entend plus parler de vol, d'usure et de jeux scandaleux; en un mot l'intempérance, la luxure et les autres vices paraissent anéantis. Un fait bien extraordinaire, ou plutôt bien miraculeux, est venu pendant les exercices réveiller la foi de la population. L'illustrissime Mgr Claret, Archevêque de Cuba, a composé pour l'instruction des jeunes filles un petit livre de piété extrêmement utile. Un jour au sortir du confessionnal l'un des Pères Missionnaires prêta cet opuscule à une jeune personne d'une vingtaine d'années qui se trouvait en service dans une maison de Balaguer. Son maître, homme imbu d'idées anti-religieuses ne tarda pas à s'apercevoir des pieuses lectures de sa servante. „Que lisez-vous là? lui demanda-t-il un jour avec autorité„ — „Eh! mon Dieu, répondit la pauvre fille, je lis un livre qui m'a été donné par le Père Missionnaire„ — „Et pourquoi lire de pareils livres? Tenez, ajouta-t-il, voilà celui auquel vous devriez plutôt consacrer vos instants.„ Et il lui montrait un ouvrage détestable, rempli de doctrines erronées, qui se trouvait près de là sur une table. Alors saisi tout-à-coup d'une rage satanique, il arracha le livre de piété des mains de la jeune fille, et le jetta au milieu du foyer. Aussitôt la flamme s'élance, et respectant le bon livre qu'on venait de lui livrer, se jette sur le mauvais qui était cependant assez éloigné de son action, et le réduit en cendres. A la vue de ce prodige, l'impie possesseur

de l'ouvrage pervers est saisi d'étonnement, et la réflexion augmentant sa frayeur, il sort avec rapidité, monte les escaliers et crie à tous ceux qu'il rencontre : „ Jésus ! Jésus ! que vient-il d'arriver ? Ma servante et les missionnaires sont possédés du diable „ ou la protection du Seigneur est pour eux. .. „ Le lendemain il venait à confesse, accusait ses péchés avec une sincère contrition et se préparait à s'approcher de la Ste. Table pour le jour de la communion générale. Le Père de la Compagnie qui avait remis à la pauvre servante le livre miraculeux, le conserve aujourd'hui avec le plus grand soin, comme un témoignage de ce prodigieux événement qui est devenu public et a singulièrement réveillé la foi des habitants. Voilà, mon R. Père, ce qui concerne Balaguer ; je vais maintenant vous donner quelques détails sur la mission de Borjas-blancas. Cette mission, commencée sous les auspices du Cœur immaculé de Marie, a réussi au delà de toute espérance. Borjas-blancas cependant avait beaucoup perdu depuis quelques années de la pureté de ses mœurs et de la simplicité de sa foi. Ce malheur, il faut l'attribuer à sa position topographique, aux dernières guerres qui en avaient fait une place fortifiée, à la disette de prêtres et enfin à une inondation de livres pestilentiels, comme le Juif errant, les mystères de Paris, etc, etc., que tous les habitants, les jeunes gens surtout, lisaient avec fureur. Malgré tout cela, l'entrée des trois pauvres missionnaires fut un véritable triomphe pour notre sainte Religion. Deux heures avant d'arriver au siége principal de la mission ils rencontraient déjà de pieux villageois qui venaient les recevoir au son de toutes les cloches. Cette multitude augmentait à chaque pas et avec tant de rapidité, qu'une demi-heure avant d'arriver à Borjas-blancas, les missionnaires pouvaient à peine se frayer un passage, tant la grand'route était encombrée par les pieux fidèles qui tous voulaient leur presser ou leur baiser la main. Ces fleurs promettaient de beaux fruits ; la grâce de Dieu les fit bientôt mûrir. Quoique l'église fût extrêmement vaste, il fallut dès les premiers jours prêcher au milieu de la place. C'est qu'en effet les populations accouraient de deux, trois et quatre lieues, ayant leurs Curés à leur tête, et chantant les prières du chapelet. L'affluence fut telle auprès des confessionnaux que plusieurs fidèles passaient les nuits entières à la porte de l'église pour pouvoir s'approcher le matin du Sacré Tribunal. Les Pères ne prenaient jamais plus de quatre heures de repos, et cependant beaucoup de personnes furent obligées d'attendre deux, trois et même quatre jours pour avoir le bonheur de se confesser à l'un des missionnaires. Parmi ceux dont la patience était ainsi mise à l'épreuve, il y avait des ouvriers qui perdant pour se confesser des journées entières de travail, étaient obligés de se contenter d'un simple morceau de pain ; il y avait des mères de famille qui trouvaient à peine de quoi soutenir la vie de leurs enfants ; il y avait de pauvres étrangers qui avaient abandonné leurs maisons, leurs familles et les travaux de la campagne. Je ne vous parle pas des conversions de 10, 20 et 30 années ; je vous dirai seulement qu'une grande quantité d'armes et de livres défendus furent déposés aux pieds des missionnaires, que la paix et la concorde remplacèrent les dissensions intestines qui régnaient auparavant dans toute la contrée, que le blasphême, vice dominant de ce pays, parut entièrement extirpé et que l'on vit aussi disparaître la haine et les préjugés contre la religion catholique et la petite Compagnie de Jésus. Je vais terminer cette longue lettre, mon R. Père, en vous copiant un passage d'une relation envoyée à notre R. P. Provincial par le P. Visiteur de l'Amérique Méridionale.

„ Je vous avais écrit, dit le P. Visiteur, que je devais avec un autre Père donner une mission dans l'antique Guatémala ; nous avons en effet exécuté notre projet du 9 au 25 mars. Nous avons eu 12 mille communions ; plusieurs mariages, nuls depuis 20 et 30 ans, ont été revalidés. La première communion a été très-édifiante et la plantation de la croix très-solennelle. Le soir, au sortir de l'église les fidèles se partageaient en groupes, et regagnaient leurs maisons en chantant au milieu des rues quelques prières en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. Enfin nous avons fait à la grande édification du peuple une procession de pénitence. Tous les prêtres d'abord et ensuite les hommes et les femmes portaient une couronne d'épines et une corde au cou ; en outre plusieurs hommes et même plusieurs femmes avaient chargé leurs épaules de croix longues et pesantes, et ceux qui n'avaient pu se procurer cet instrument de supplice saisissaient sur la route d'énormes blocs de pierre, pour ajouter en les portant aux saintes cruautés de notre pèlerinage. Le curé marchait en avant accompagné des hommes, moi je suivais avec les femmes. Lorsque nous fûmes arrivés au village de Jocotenango, je fis un sermon au peuple sans quitter ma couronne d'épines et la corde qui me pendait au cou. Le Seigneur a daigné bénir nos efforts, et depuis mon retour les curés m'ont écrit que la mission continuait et continuerait longtemps encore à porter des fruits de salut et de bénédiction. „

Italie. Nous regrettons de n'avoir aujourd'hui que très-peu de nouvelles sur l'Italie. Notre correspondant de Rome est assez gravement malade, et les lettres qui nous avaient été promises sur les affaires de la Sicile ne nous sont point encore parvenues. Nous espérons pouvoir réparer ce déficit dans nos lettres de Noël ; pour le moment nous nous contenterons d'insérer quelques lignes d'une lettre de Palerme. Palerme, 17 Juillet 1852. „ Nous avons ici deux congrégations qui comptent chacune plus de 500 membres. Beaucoup de ces congréganistes sont d'anciens élèves du collége, des étudiants en droit ou en médecine, des gentilshommes, etc, etc. Les séculiers se réunissent à nos élèves, et dans l'une de ces pieuses assemblées la méditation se fait tous les jours avec la plus grande exactitude. Le matin des dimanches et des fêtes nos onze cents externes se réunissent dans les classes pour y chanter l'office de la Ste. Vierge ; (les classes dans ce collége sont de véritables chapelles avec autel, tableaux, peintures à fresque sur les voûtes, etc, etc. .. Pendant ce temps quinze ou vingt de nos Pères entendent les confessions, puis vient le St. Sacrifice ; cette nombreuse jeunesse y assiste avec dévotion ; les tables de communion sont toujours bien garnies. La St. Louis de Gonzague se célèbre ici pour les écoliers non pas le jour, mais la veille de la fête. Le matin de cette belle solennité on voit chaque élève s'avancer dans l'église avec un gros bouquet de fleurs qu'il vient déposer à l'autel de St. Louis. Les enfants qui doivent faire leur première communion sont placés dans le chœur et tiennent en main un lys d'une blancheur éclatante ; ils sont eux-mêmes vêtus de blanc, et n'ont pas comme en France 11 ou 12 ans, mais 6, 7 ou tout au

plus 8 ans. Cette touchante cérémonie se fait toujours pour la fête du St. Patron de la jeunesse; il y a sermon, musique, grande pompe religieuse; car il faut ici que tout parle aux yeux, que tout parle aux oreilles, et rien de mieux je vous assure. Le jour de la fête est réservé aux prêtres séculiers et aux diverses familles religieuses qui viennent officier dans notre église. Depuis 4 heures du matin jusqu'à midi les autels qui sont au nombre de 9 ne cessent pas d'être occupés. Le jour de St. Ignace il y aura même empressement, à ce qu'on m'assure; et de plus tous les officiers de la troupe (il y a ici de 15 à 18 mille hommes depuis 1848), toutes les autorités civiles et militaires assisteront à la messe et au panégyrique de St. Ignace. Après l'office ils passeront dans nos cloîtres (cloîtres magnifiques et presque royaux, pour le dire en passant), et on leur servira une collation en rapport avec la circonstance. Le soir ils reviendront prendre part à la procession solennelle qui se fait de l'église de notre collége à celle de la maison professe. »

Allemagne. Nous avons reçu un grand nombre de lettres et d'articles de journaux sur les missions d'Allemagne; nous les avions d'abord traduits avec l'intention de les communiquer à nos PP. et FF.; mais nous y avons renoncé dans la crainte de les fatiguer. C'est qu'en effet les merveilles opérées par nos missionnaires sont assez peu différentes les unes des autres; ce sont toujours comme dernièrement à Oppeln et à Ohlau des auditoires de 12 mille âmes; ce sont des Princes de l'Eglise qui comme Mgr. le Prince Evêque de Breslau viennent remercier nos Pères le jour de la clôture et confirmer les peuples dans leurs excellentes résolutions; c'est un zèle inimaginable pour s'approcher du Tribunal Sacré; ce sont des triomphes préparés aux missionnaires le jour de leur départ, etc, etc. Nous renonçons donc aujourd'hui au plaisir de transcrire ces nouvelles envoyées à Laval par nos Pères Allemands et par nos bons Frères novices d'Issenheim.

Cayenne. Tout le monde sait que nos Pères ont été appelés par le gouvernement à donner leurs soins aux forçats et aux déportés de Cayenne; nous allons reproduire plusieurs lettres qui fournissent des détails intéressants sur cette œuvre admirable. Extrait d'une lettre du P. Morez. Nous avons quitté Brest le dimanche du Bon Pasteur, 25 avril; nous étions 5 Jésuites, savoir, les PP. Hus, Ringot et moi, et les deux frères coadjuteurs Schmoderer et Putsch. Nous nous sommes embarqués sur la frégate la Forte: c'est un beau navire de guerre de 60 canons qui faisait comme moi son premier voyage sur l'Océan. Il renfermait dans ses flancs 800 personnes: forçats, déportés, soldats, gendarmes, marins, avec une cargaison énorme de vin, de farine, de vivres de toute espèce pour les passagers, et pour l'approvisionnement des îles désertes où il devait nous déposer. Il était vraiment beau de voir cette masse énorme se balancer sur les flots et filer 3, 4 et quelquefois 5 lieues à l'heure. Parmi les forçats les uns jouaient des instruments; d'autres confectionnaient des chapeaux de paille qui devaient leur être d'un si grand secours sous la zône torride; d'autres maniaient l'aiguille ou le marteau. Les déportés politiques paraissaient absorbés dans de profondes méditations sur l'inconstance des choses humaines; ils regardaient tristement la frégate fendre les flots et les emporter impitoyablement à près de deux mille lieues de leurs frères et de leurs amis. Les matelots faisaient l'exercice du sabre, du pistolet, du fusil, du canon, ou bien se livraient à leur manœuvre ordinaire; tandisque les officiers de marine jouaient au tric-trac, comme dans un café. Pour nous, au milieu de tout cela nous avons trouvé moyen de faire nos exercices et même de célébrer tous les jours la Ste. Messe dans la petite chambre qui nous a été destinée. Le dimanche la célébrait plus solennellement sur le pont de la frégate qui se convertissait en église. Les pavillons des différentes nations, arrêtés par des cordages, formaient une espèce de sanctuaire aérien qui mettait le prêtre à même de célébrer à l'abri du vent et à la vue de tout l'équipage. Parmi nos paroissiens forçats, il s'en trouve bien une trentaine qui sont excellents musiciens. Il va sans dire que pendant cette messe paroissiale la musique vocale se mariait agréablement et pieusement avec la musique instrumentale. Sous le tropique nous avons assisté au baptême, si célèbre dans les annales maritimes: nous en avons été quittes pour un peu d'eau que les matelots nous ont fait couler dans la manche. Ils ont eu beaucoup d'égards pour nous, mais en revanche ils ont fait subir à nos frères un véritable baptême d'immersion.

Le P. Ringot écrivait à son tour le 11 mai 1852: Nous touchons presque à Cayenne; encore quatre cents lieues, et nous en faisons 60, 80, 90 par jour. C'est une douce et belle traversée: le personnel du bord est excellent, poli, honnête, prévenant. Je dois cette justice à nos chers condamnés, qu'ils ne sont pas les moins sages. Tous admirent leur docilité, leur bon esprit, leur bonne conduite à tous égards. Chaque jour la prière, l'exercice du mois de Marie, etc. C'est à l'île du Salut que nous descendons, là que nous nous fixerons pendant plusieurs mois; puis nous nous séparerons pour suivre nos condamnés sur les différents points de l'île de Cayenne où ils seront placés. Nous aurons une maison à Cayenne, où nous nous réunirons de temps en temps pour nous reposer, nous refaire au besoin, vaquer aux exercices spirituels, etc. -- Nous aurons de plus une habitation dans les lieux où les différentes divisions du bagne seront établies. C'est le gouvernement qui se charge de nous procurer ces résidences. Le nombre des Pères sera de 6, et il y aura 3 frères coadjuteurs. Nous donnerons nos soins à 6 ou 8 mille condamnés, qui seront divisés en trois catégories: les très-bons, les bons, les moins bons. Les premiers travailleront moins et seront mieux traités pour la nourriture que les seconds, et ceux-ci mieux que les hommes de la 3e. catégorie. De là encouragement et émulation, car on pourra passer de la 2e. et 3e. catégorie à la première, et vice versa. Les très-bons, après les épreuves voulues et sans détermination de temps, pourront arriver à la liberté et à la réhabilitation; ils deviendront alors propriétaires d'une maison qu'ils auront bâtie, d'un champ qu'ils auront défriché et dont les produits leur seront concédés pour leur entretien et celui de leur famille. Les hommes mariés pourront faire venir leurs femmes, leurs enfants; les célibataires pourront se marier, s'ils sont jugés capables d'être à la tête d'une famille et d'élever leurs enfants. Ceux qui ne se rendraient pas dignes de la liberté resteront au bagne tout le temps

de leur condamnation. La liberté du reste ne sera accordée que graduellement : un village, un canton, une île. Il y en a peu de [illegible] en France. Voilà sans doute de belles et bonnes idées : se réaliseront-elles ? je l'espère pour un bon nombre de condamnés, et l'on peut dire que le sort et l'avenir de ces infortunés sont entre leurs mains. Leur position ne sera pas plus dure à Cayenne qu'en France : toutes les précautions hygiéniques seront prises contre les rigueurs du climat. Ils ne travailleront que 2 heures le matin et 3 heures le soir ; et ceux qui cultiveront la terre seront abrités par des tentes contre les rayons du soleil toujours funestes dans la Guyane.

22 Mai. _ Nous voici heureusement arrivés. Tout notre monde est dans la jubilation. Nos condamnés placent leurs tentes et élèvent leurs baraques et les nôtres. Mr le Préfet apostolique et ses prêtres nous ont fait le plus cordial accueil ; tous les hommes du gouvernement sont on ne peut mieux disposés à notre endroit. Nous sommes aux îles du Salut, très-bon climat pour la Guyane. Dans deux mois un détachement se dirigera vers la montagne d'argent sur l'Oyapock, où nos anciens Pères avaient un magnifique établissement. Cette position est saine : c'est là que nos Pères envoyaient leurs Européens nouvellement arrivés en Guyane pour les acclimater. Nos Pères possédaient encore ici avant 1773 le bel établissement de Beauregard, celui de Loyola et le collège de Cayenne. Ce dernier est si beau que le gouvernement n'a pas dédaigné d'en faire le palais du gouverneur de la colonie. La Guyane est encore toute pleine du souvenir de nos vieux et dignes Pères. Les pauvres nègres en nous voyant, (on leur avait dit que c'étaient les Pères qui revenaient dans le pays) accouraient à notre rencontre, nous saluaient avec une expression rare de bonheur, aimaient à s'arrêter devant nous pour nous contempler à loisir. Ils se disaient : „ Quoi ! les bons Pères, ils vivent encore ! „ Ils croyaient voir les Pères qui habitaient la Guyane, il y a 100 ans et plus. J'espère, Dieu aidant, que nous ferons du bien à ces populations.

Le P. Morez continue à la date du 24 Juin : Nous voici donc dans la Guyane française après 24 jours seulement de navigation. C'est le jour même de l'Ascension que le navire qui nous portait est venu mouiller devant l'Ile du Salut à 12 lieues au-delà de Cayenne. Dès le lendemain nous avons reçu l'ordre de débarquer tous les cinq. Un bâteau à vapeur partant alors pour Cayenne, le P. Hus, le P. Ringot et le F. Schmoderer se sont embarqués immédiatement sur ce bâteau pour aller s'entendre avec le gouverneur de la Guyane et le Préfet apostolique au sujet de notre mission, et moi je suis resté seul à l'Ile du Salut avec le F. Futsch au milieu de sept cents forçats déchaînés. Toutefois le danger n'était pas là pour nous : la pluie tombait par torrents, comme elle a coutume de le faire dans ce pays-ci pendant 8 ou 9 mois de l'année. Le soleil du tropique dardait ses rayons homicides à côté du nuage, des serpents se promenaient en différents endroits des îles du Salut, et nous n'avions pas d'asile pour nous garantir de la pluie, du soleil et des serpents. Il y avait bien là des cabanes venues de France, comme l'avaient annoncé les feuilles publiques, mais ces cabanes ou baraques gisaient à terre par Nos d'ordre : elles étaient encore in fieri et n'étaient pas montées ; On attendait les forçats pour le faire. Nous étions dans un grand embarras et pour nous et pour nos chers forçats, lorsque le gouverneur a donné au navire qui nous avait amenés l'ordre de nous recevoir à bord pour la nourriture et le logement, jusqu'à ce que les baraques soient suffisamment disposées. En moins de 15 jours il y avait aux Iles du Salut assez de cabanes montées pour y loger 700 forçats. Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, j'ai dit la Ste Messe et prêché dans l'une de ces cabanes à un auditoire de 6 à 700 personnes. Bientôt à côté de cette Cabane-Eglise on a vu s'élever comme par enchantement la cabane-presbytère, la cabane-hôpital, la cabane-pharmacie, la cabane-lingerie. Aujourd'hui la cabane-hôpital est habitée par six excellentes sœurs hospitalières venues de France ; la cabane-presbytère par le P. Ringot qui est venu me remplacer aux Iles du Salut et m'a envoyé à Cayenne. Ici j'ai trouvé le R. P. Hus menant une vie nomade, mangeant chez Mr le Préfet Apostolique, couchant chez M. l'abbé Guyodo, Missionnaire du Saint Cœur de Marie, prêchant 3 ou 4 fois par semaine les exercices du mois de mai. Les instructions du P. Hus ont été bien suivies et bien goûtées. Le gouverneur de la Guyane, Mr Sarda, y assistait très-exactement sur un petit trône, entouré de ses aides-de-camp.

Le P. Ringot complète ces détails dans une lettre du 19 Juillet : Jamais je ne me suis aussi bien porté en France qu'à l'Ile du Salut. Ici je domine la terre et la mer ; je respire à pleine poitrine un air pur et frais. Nous arrivons à la fin de l'hiver, et la moyenne de chaleur a été de 26 et 27 degrés, que sera-ce de l'été ? Tous nos Pères et Frères sont à Cayenne : ils se portent à merveille. Je suis seul ici avec le F. Mercier ; Nous tenons ménage dans une petite baraque de 20 mètres carrés. Là nous avons chacun notre chambre, un réfectoire, une chapelle, un parloir et une salle d'attente pour les audiences particulières. Nos chers transportés vont bien, très-bien pour le plus grand nombre. J'entends les confessions tous les jours, et je suis occupé du matin au soir. Les dimanches messe solennelle avec chant, (voix magnifiques), musique à grand orchestre, sermon à la messe et aux vêpres, tenue et attention admirables des assistants. Nous organisons parmi nos hommes des Sociétés de 25 individus, et nous obtenons de magnifiques résultats. Pour entrer dans ces sociétés il faut : 1o principes religieux et conduite sincèrement chrétienne ; 2o moralité ; point de voleurs (de praesenti), point de joueurs, d'escrocs, d'industriels, point d'hommes à excès, etc. ; 3o travail, chacun selon ses forces ; 4o subordination à tous ses chefs. Ils s'engagent de plus à s'aider, se soutenir, s'avertir, se réprimander, à accepter la réprimande et enfin à livrer à la justice celui qui se rendrait coupable d'un délit grave. Ces sociétés ont pour but de les préparer à la liberté entière et à la vie sociale. Ils me demandent encore d'établir parmi eux la Société de St Vincent de Paul, la propagation de la Foi et la Confrérie de la bonne mort, faveurs que je leur accorderai avec le temps. Nous en avons 400 ainsi enrôlés :

c'est un excellent noyau qui fera du bien à toute la masse. C'était le seul moyen pour détruire le mauvais esprit du bagne et introduire le bon esprit, l'esprit religieux et de famille. Nous n'irons sur la grande terre que vers la Toussaint; l'acclimatement, la santé et la conservation des hommes demandent qu'on attende à cette époque. Arrivés sur la grande terre, nos transportés seront placés par catégories: les libres qui deviendront propriétaires jouiront de leurs droits civils et pourront avoir leurs familles près d'eux; les non-libres, c'est-à-dire, les hommes qui n'inspirent pas encore assez de confiance pour qu'on les rende à la liberté; ceux-ci seront surveillés et conduits militairement; ils travailleront pour vivre, seront bien nourris, bien logés et vivront en commun; - enfin les indociles, les indisciplinés, les relaps seront au bagne, car le bagne est déjà ressuscité, et nous avons en ce moment trois forçats, robes rouges et chaînes; ce sont deux voleurs et un assassin. Ce projet est encore un peu vague; les chefs n'ont pas de plan bien arrêté, mais la force des choses les amènera là sous peine d'échouer complètement. Voilà ce qui se passe à l'Ile du Salut; vous me dispenserez du revers de la médaille, et je ne vous tracerai pas le tableau des incorrigibles qui sont ici ce qu'ils ont été partout joueurs, voleurs, etc.. Cependant je les trouve tous polis, honnêtes et d'une conduite tout-à-fait convenable envers leur Aumônier. Pas un ne refuse de se confesser quand la maladie est grave; ils le regardent tous comme un ami, un frère. Ils sont si convaincus que les hommes de Notre Compagnie les aiment et sont disposés à leur faire toute espèce de bien; que quand ils reçoivent une faveur, une grâce, ils disent tous: c'est notre père qui nous a obtenu ce bienfait. Ils sont persuadés que c'est à nous qu'ils doivent d'être sortis du bagne, et de jouir de tout le bien-être qu'ils trouvent ici. Dieu daigne les conserver dans ces dispositions! Elles nous permettront de leur faire plus de bien. Priez pour cette grande œuvre; priez surtout pour ceux qui peuvent lui servir ou lui nuire beaucoup. Que Dieu leur donne l'intelligence et le cœur; et il y aura ici des prodiges. — Le P. Ringot termine sa lettre en demandant des Paroissiens, des Journées du Chrétien, des Pensez-y-bien, etc.. des chapelets, des médailles et des crucifix.

Chine. Extrait d'une lettre du P. Poissemeux. Nous avons organisé une grande œuvre qui a pris à merveille; c'est une école supérieure pour former des catéchistes et des maîtres d'école. Ces deux années elle contenait 14 élèves, l'an prochain le nombre s'élèvera jusqu'à 21. L'école appartient à la Compagnie; elle est sous sa direction, et reçoit les soins du P. Languillat. Un bachelier avec deux autres maîtres y enseigne. Cette œuvre fait espérer de grands fruits, et ceux-ci, je pense, ne se feront pas longtemps attendre. Quelques-uns des élèves sont avancés en âge, quelques-uns même sont mariés. C'est dans notre Poutom que se trouve établie l'école dont je viens de parler; Haimen en a aussi une à peu près de ce genre. Nous nous appliquons à multiplier autant que nous pouvons les écoles primaires dans la mission; il y a plusieurs districts où cela prend fort bien. Et le grand Séminaire? Il n'est plus à Wamdam, mais dans un endroit bien plus commode, à Wamkaleu près de Changhai, au delà du Wampu; il est sur un pied magnifique. La Compagnie fait absolument cause commune et même bourse commune avec nos Évêques pour la direction et l'entretien de ce Séminaire. Il est regardé par eux et par nous comme la pépinière où s'élèvent des jeunes gens qui, leurs études finies, choisiront librement entre le Clergé séculier et le clergé régulier, sans en excepter la Compagnie. Nous avons marché à grands pas comme vous voyez: c'est la bénédiction qui dans l'ordre de la Providence vient après la tribulation. Vous avez vu, je crois, un petit commencement d'école dans notre maison; je baptisai les deux premiers élèves le jour de Pâques une dizaine de jours avant votre départ. On ne saurait croire combien Dieu a béni cette œuvre. La même année, le jour de St. Michel, je conduisais le petit troupeau au nombre de plus de 20 enfants dans un joli local bâti ad hoc et très-commode: il est situé au-dessous de ma fenêtre, au nord-ouest de notre maison sur l'emplacement des baraques que vous y avez vues. Grâce à la propreté, au bon ordre, à la bonne tenue de la maison et des enfants, qui n'avaient plus l'air de petits mendiants payens, mais qui étaient devenus de charmants petits Chinois, plusieurs Chrétiens firent des démarches pour placer leurs enfants dans le nouveau collége. L'année n'était point terminée que notre maison regorgeait d'écoliers. Depuis, le collége, car on lui donne ce nom, compta toujours 40 élèves, dont le très-grand nombre appartient aux meilleures familles d'entre nos Chrétiens. Cette année 4 bacheliers enseignent les 4 divisions des élèves, et 2 maîtres les aident pour la surveillance. Ce collége de Zikawei est plus solide que jamais, reconnu qu'il est par la Propagande. On y poussera les enfants jusqu'aux degrés littéraires Chinois; puis chacun sera libre d'embrasser l'état que son goût et la vocation divine lui indiqueront. Savez-vous que nous venons d'avoir un concile chinois à Changhai? Oui, nous avons eu un Concile, un excellent Concile. Les Pères étaient Mgr. Maresca et son Coadjuteur; Mgr. Mouly, administrateur de Pékin; Mgr. Forcade, vicaire apostolique du Japon; Mgr. Baldus, vicaire apostolique du Honan, et Mgr. Daguen, vicaire apostolique de la Mongolie. Les questions les plus graves ont été traitées avec les meilleures intentions et avec la plus grande sagesse: il pourrait bien se faire qu'il n'y eût bientôt plus de vicaires apostoliques, mais des Évêques titulaires dans toute la Chine et même dans tout notre Orient. Les actes du Concile nous sont assurément favorables, puisqu'on a choisi parmi nous un secrétaire pour les transcrire. C'est aussi un de nos Pères qui a été chargé de composer la lettre du Concile au St. Père. Tous ces excellents Prélats nous ont comblés d'amitiés; ils ont presque toujours résidé chez nous et ont paru enchantés de tout ce qu'ils ont vu. Pour moi je regarde ce concile et la présence de tant de Prélats à Changhai pendant un si long temps, non-seulement comme un grand bonheur pour cette chrétienté, mais encore comme une protection de Dieu sur notre Compagnie.

Scholasticat de Laval 24 Décembre 1852.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de Strasbourg.

Nos R.R. Pères et nos C.C. C.C. Frères,

P. C.

Nous allons profiter des vacances de Noël, et suivant l'usage vous communiquer les nouvelles qui nous sont parvenues depuis la dernière publication des lettres de Laval.

France. Lettre d'un Père du Collége de Metz. – Nous avons sujet d'être satisfaits des débuts de notre Collége ...... Les habitants de la ville montrent une véritable sympathie pour l'œuvre que nous entreprenons. La Messe du St Esprit n'a pas été seulement une fête de famille, mais une magnifique cérémonie publique. Cette Messe a été célébrée dans la spacieuse chapelle de l'Evêché, et Monseigneur lui même a offert le saint sacrifice après une chaleureuse allocution prononcée devant un auditoire nombreux et des plus distingués. La figure de ce bon Prélat fait plaisir à voir; tout en lui respire la sainteté. Sa voix était très émue; il ne parlait qu'en tremblant, mais son discours était fort beau. Il traita la question si importante de l'éducation, parla de sa nécessité, de ses suites, de ses différentes méthodes, et en particulier de celles qui sont adoptées par la Compagnie. Il toucha aussi la question des classiques. Tout cela était entremêlé de gracieux compliments adressés aux magistrats, aux [illegible], aux nouveaux maîtres, aux élèves qu'ils allaient former &c ... mais j'aime mieux vous copier un article du journal **L'Indépendant**: les appréciations des étrangers valent mieux, dit on, que celles qui sont données par les membres de la famille. Voici donc un extrait du Nº du 20 Octobre. « Hier à 9 h. du matin, une imposante solennité avait réuni dans la Chapelle de St « [illegible] Mgr l'Evêque de Metz officiant pontificalement célébrait la Messe du St Esprit pour appeler les bénédictions du Ciel sur « le nouveau Collége de Jésuites dont les cours se sont ouverts ce matin. M.M. les généraux de division Marey-Monge et d'Aigrement, Mr le Préfet de la Moselle, « Mr le Procureur Général près la Cour d'appel de Metz, M. l'Inspecteur général du 3e Arrondissement, M. le Général commandant l'Ecole militaire, des Colo- « nels et autres officiers [illegible], M. le Recteur de l'Académie, un grand nombre de magistrats et de fonctionnaires de nos ad- « ministrations civiles et militaires attestaient par leur présence tout l'intérêt que le Gouvernement prend à l'œuvre si heureusement fondée dans nos « murs. M. [illegible] de la Cathédrale et le Clergé des Paroisses se pressaient autour de leur chef vénéré dans cette pieuse cérémonie qui ouvre [illegible] nouvelle à l'espoir des familles chrétiennes dans nos contrées ... » (Je passe un long paragraphe sur l'exhortation de Mgr et j'arrive à la fin de l'article). « Nous ne voulons pas terminer cette [illegible] d'une cérémonie qui laissera de durables impressions dans l'âme de ceux qui y « ont assisté, [illegible] tenue des Elèves pendant toute sa durée. Ces jeunes gens étaient sincèrement pénétrés de tout ce qu'il y a de fécond « [illegible] et moral [illegible] constante et affectueuse sollicitude de leur premier Pasteur, et c'est avec un « [illegible] qu'ils ont entendu sa parole [illegible]. Et maintenant à l'œuvre, dignes Prêtres du Seigneur! A l'œuvre, Jésuites, « qui fûtes pendant trois Siècles les victimes dévouées de la calomnie, de l'ignorance et des passions perverses. Les jours de l'équité réparatrice [illegible] « pour vous. Vous apprendrez à nos enfants avec beaucoup d'autres bonnes choses à adorer la main de Dieu, soit qu'il éprouve, soit qu'il récompense. Votre « [illegible] tous les dévouements, de tous les courages, de tous les sacrifices qui peuvent éprouver l'humanité. Votre parole aura donc de « l'autorité quand vous recommanderez à vos Elèves l'amour de Dieu, l'amour des hommes et celui de la Patrie qui ne sont que de vains mots dans l'ab- « négation de la personnalité si puissante aujourd'hui. Nous attendons les résultats avec confiance, avec la persuasion qu'ils seront tels que la date du 20 Octobre « 52 restera comme une date bénie dans la reconnaissance des familles » — Cette citation est un peu longue, mais elle vous fera plaisir. Un autre journal sans avoir le même enthousiasme a parlé dans le même sens. — On nous écrit de **Moulins** à la date du 15 Décembre: L'esprit de nos Elèves est excellent. Ces enfants sont d'une docilité et d'une candeur qu'on ne peut exprimer; et puis ils nous témoignent tous une affection si franche que l'on travaille volontiers sur un si bon terrain. Nous avons à l'heure qu'il est 300 Pensionnaires et plus de 90 Externes: et tous sont [illegible] des meilleures familles du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Berry, du Nivernais, de la Bourgogne et du Lyonnais. Ce petit monde jusqu'à présent marche avec un entrain admirable. La retraite annuelle a été prêchée à nos élèves il y a 15 jours par le P. [illegible], Supérieur de Dôle, et c'est le P. Ferrand qui devait la prêcher aux Elèves de ce dernier Collége. Ici elle a produit les plus beaux résultats.

Hollande. Extrait d'une lettre d'un Scholastique de Maestricht à un Scholastique de Laval. Vous avez entendu parler, mon cher Frère, du projet qu'avaient les Supérieurs de fonder un Scholasticat à Maestricht. Déjà la maison est établie; elle voit de jeunes théologiens la parcourir dans tous les sens; elle entend résonner le bruit des arguments. Voici quelques détails sur ce nouveau Séminaire de la Compagnie. C'est au commencement du mois de Juillet qu'un Père et un Frère coadjuteur sont venus prendre possession des bâtiments achetés par le R.P. Provincial de Hollande. Le 15 Octobre, les premiers préparatifs étaient achevés, et le R.P. Vermeulen, notre Recteur, se rendit à Maestricht pour y présider à l'arrivée de la nouvelle communauté. Le jour de St François de Borgia, tout le monde était réuni; et pour la fête de la Maternité on était en mesure de proclamer du haut de la chaire notre status domus. Jugez comme ces mots Collegium Trajectense ad Mosam résonnèrent agréablement à nos oreilles. Ce jour devait être pour tous un jour de réjouissance. Aussi fut-il célébré par des pièces de poésie et par de gais refrains. De fait n'avons-nous pas bien sujet de nous réjouir dans le Seigneur [illegible] sur nous avec tant de bonté. La maison se compose de 40 Frères Scholastiques et 3 Frères coadjuteurs. Sur ces 44 religieux, [illegible] appartiennent à la Province de Hollande et 30 à la Province de Suisse. Ajoutez y 2 Irlandais pour compléter le chiffre. 10 des nouveaux étudiants de Maestricht ont habité l'Amérique pendant 3 ou 4 ans. Notre maison n'est pas bien grande, mais elle est parfaitement située. Bientôt Dieu aidant, un nouveau bâtiment s'élèvera pour recevoir les scholastiques. Nos jardins sont petits, mais agréables. Ils sont fermés d'un côté par un des murs de fortification de la ville, et de l'autre, par la caserne de cavalerie. Ainsi 2 milices sont l'une auprès de l'autre et peuvent entendre le signal des exercices qui leur sont propres. Le son de la trompette arrive jusqu'à nous et la clochette du bidelle résonne à l'oreille des soldats. Dieu veuille –

veuille que les uns et les autres nous combattions sous le même chef. Les habitants de la ville nous sont très-favorables les autorités civiles et militaires se déclarent ouvertement nos protecteurs et nos amis.

Italie. Rome. Le scholasticat du Collége Romain s'est ressenti cette année de l'urgente nécessité de pourvoir au personnel des nouveaux colléges. Les philosophes ne sont que 24: 2 Français, 2 Hollandais, 2 Napolitains, 2 Lombards et 2 Piémontais; les autres sont de la province Romaine. Le théologat se compose de 21 scholastiques, dont 4 Français, 1 Anglais, ancien docteur de l'Université d'Oxford, et 3 Piémontais. On a retranché, du moins pour cette année, le petit cours de théologie dogmatique et les leçons de liturgie. L'externat est aussi nombreux qu'on a droit de l'espérer dans une ville comme Rome, qui possède des établissements de tous les genres. Les externes sont au nombre de neuf cents, parmi lesquels 100 théologiens et 200 philosophes. Le collége de Velletri est ouvert; celui de Sinigaglia fondé par le St. Père, le sera seulement l'année prochaine; celui d'Ascoli vient aussi de s'ouvrir sous les plus favorables auspices: on espère être en mesure de le transférer l'année prochaine dans un nouveau local plus vaste et plus commode, qui nous a été donné par le St. Père. On est présentement occupé de la restauration de ce futur collége, et les travaux se continuent avec rapidité. — Voici maintenant quelques détails sur les causes de nos Vénérables. Une Congrégation de Cardinaux a été convoquée le 14 du mois de Décembre pour examiner en dernier ressort la cause du P. Bobola. On espère beaucoup que la canonisation sera décrétée; dans ce cas on la ferait en même temps que celle du P. de Britto, qui aura lieu vers la fin de l'année prochaine. Le St. Père a daigné parcourir lui-même tous les actes du P. Bobola, et il paraît animé en faveur de la cause des dispositions les plus favorables. On espère aussi célébrer dans la même circonstance les fêtes de béatification de la Vénérable Marianne de Paredès. C'est le T. R. P. Général, comme vous le savez sans doute, qui est le postulateur de cette cause. Celle des 40 Martyrs touche de même à sa fin. Celles des Vénérables Berchmans, Canisius et Réalino viendront ensuite; on y travaille sans relâche, et, on peut le dire, avec succès. Le Vénérable Bernardin Réalino a fait dernièrement à Lecce, ville du royaume de Naples, un nouveau miracle qui a eu le plus grand retentissement. Ce saint homme a vécu dans cette ville pendant de longues années. Le P. Boero vient de publier sa vie; tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elle est extrêmement intéressante. Ce même écrivain va bientôt donner au public celle du P. de Britto. Puisque je vous parle du P. Boero, il faut que je vous dise en passant que son histoire de la révolution romaine a été rééditée à Naples, et traduite en allemand. On prépare en ce moment à Rome une édition des œuvres du P. Carminati, que la mort vient d'enlever à la Compagnie. Ce savant Religieux était regardé à juste titre comme un latiniste du premier ordre. On a le projet de publier d'abord ses inscriptions et ses poésies latines. Malheureusement la plus grande partie et les plus remarquables de ses productions ont été perdues lors de la tempête révolutionnaire dans le collége de Gênes dont il était Recteur. Il a été impossible jusqu'ici de les arracher aux mains de ceux qui les possèdent. Le succès de la Civiltà Cattolica augmente de jour en jour. Nosseigneurs l'Archevêque de Milan et l'Evêque de [illegible] ont cru devoir en faire un éloge public et la recommander à leurs diocésains dans un de leurs mandements. Le P. Christie, ancien élève d'Oxford, est venu à Rome sur la demande du T. R. P. Général, pour prendre soin des nouveaux convertis anglais qui fréquentent notre collége. Ces convertis sont au nombre de onze et forment une académie à part dirigée par ce Père. La plupart, depuis quelques semaines, habitent le nouveau collége anglais fondé par le Pape à leur intention. Ils lui ont été présentés tous ensemble ainsi que le P. Christie par Mgr. Talbot; et le St. Père, après quelques avis pleins de sagesse, leur a donné sa paternelle bénédiction avec grand bonheur et grand espoir pour l'Angleterre. Les préparatifs pour la définition de l'Immaculée-Conception avancent rapidement, et l'on peut concevoir de solides espérances; oui, malgré les lenteurs nécessaires de la Cour de Rome il se pourrait que bientôt l'Univers Catholique fût consolé par une décision émanée du Siége de Pierre. On a établi dernièrement un comité de théologiens, présidé par le Cardinal Fornari. Il se compose de deux Monsignori (l'un de ces deux prélats est Monsignor Audisio), d'un Franciscain, d'un brave Dominicain qui a démontré que St. Thomas n'a pas songé le moins du monde à nier le privilége de l'Immaculée-Conception, enfin de deux Jésuites, le P. Perrone et le P. Passaglia. Ces deux derniers travaillent avec une grande activité sur cette intéressante question par l'ordre exprès du Souverain Pontife. Le P. Passaglia prépare un gros in-folio de concert avec le P. Ballerini. Le but de cet ouvrage est de recueillir les traditions de l'Eglise, en laissant de côté tout système sur le péché originel, toute question, toute formule scholastique; il s'agit simplement d'élever au-dessus du privilége de la Mère de Dieu, la glorieuse nubes testium, nécessaire pour une décision dogmatique. Il est difficile, à ce qu'il paraît, de se faire une idée de la place occupée par la Ste. Vierge comme toute pure et toute immaculée dans l'appréciation des Pères, et dans les liturgies Grecques, Arméniennes, Cophtes et Syriaques. L'ouvrage du P. Forn, professeur de dogme à Benarth (Angleterre) est destiné à faire la meilleure impression. La partie de ce travail qui concerne l'Ecriture Ste. viendra, dit-on, fort à propos. Vous savez que, suivant le désir du St. Père, des milliers de messes doivent s'offrir pendant le courant de l'année prochaine pour remercier Dieu du glorieux privilége accordé à la Reine du Ciel. La fête du 8 Décembre s'est célébrée ici avec la plus grande pompe; elle a été précédée d'une neuvaine solennelle dans la plupart des Eglises de Rome. A St. Louis, Mgr. l'Evêque du Mans a chanté la messe pontificale. Le général Gémeau y assistait entouré de son Etat-major; les PP. Rubillon et de Villefort y avaient été nommément invités. Le P. Lavigne prêche l'Avent à St. Louis avec un grand succès; nos soldats y ont aussi leurs vêpres séparément à 6 h. du soir: toute l'église est remplie, et la tenue fort convenable. Les Messieurs de St. Louis sont fort zélés; et nos Pères, surtout le P. de Villefort, confessent un grand nombre de militaires. Néanmoins les officiers se font un peu tirer l'oreille; pour la première fois le P. Lavigne leur a fait cette semaine une conférence particulière: cette œuvre pourra-t-elle se continuer? je l'espère; il me semble qu'elle serait capable de produire un très-grand bien. Les prédications sur les places publiques ont repris leur cours, et plusieurs de nos scholastiques y obtiennent les plus grands succès, jusqu'à forcer des hommes mal intentionnés et venus dans le dessein de rire de la parole de Dieu, à se mettre à genoux devant la Croix. Les soldats français assistent en grand nombre à ces prédications, un peu étonnés mais respectueux et attentifs. Le P. Bazin viendra ici pour prêcher la station du Carême. — Une petite nouvelle maintenant qui peut-être n'est point parvenue jusqu'à vous. La Compagnie va fonder à Bombay une maison qui sera comme un pied-à-terre pour la mission de Maduré; il y aura collége, noviciat, scholasticat. Le P. Steins, longtemps Recteur de Catwyck, vient de partir pour être Recteur de cette maison. On a compris que s'établir de but en blanc au Maduré, était

chose impossible. Le séjour de Bombay sera une transition pour les missionnaires d'Europe, une retraite pour ceux que le travail aura mis hors de combat. La Compagnie s'y recrutera aisément et y fera du bien. Tout ceci est le plan et l'œuvre du P. Pucinelli qui est actuellement à Rome. — **Province de Naples**. Sa Majesté le Roi de Naples vient de publier un décret qui donne à nos Pères la surveillance de toutes les prisons de la Capitale. Ils ne seront pas seulement chargés de prodiguer aux prisonniers les secours spirituels; ils exerceront encore une espèce de contrôle sur l'administration. Ceux-là mêmes qui ont la funeste habitude de décrier tous les actes du roi Ferdinand, ont applaudi à ce décret. Sa Majesté vient aussi d'accorder à nos colléges par un décret spécial les droits et les prérogatives de ses gymnases royaux. Dans l'église du Gesù nuovo, et sous la direction du P. Grossi, on élève en ce moment un magnifique autel. Les statues de bronze qui doivent en faire partie seront coulées gratis dans les fonderies du roi, qui a voulu par ce nouveau bienfait ajouter encore aux marques non équivoques de sa royale satisfaction. Le pensionnat des nobles se compose de 126 élèves; l'externat est toujours très-florissant, puisqu'il compte environ mille élèves. Au reste le même empressement à fréquenter nos classes se fait remarquer dans les autres colléges de la province. Le gouvernement du roi nous a aussi offert deux nouveaux colléges; mais nos pères se sont vus dans l'impossibilité de les accepter. Le noviciat se compose actuellement de 44 novices scholastiques. Le P. Garrucci, archéologue distingué et membre de l'académie d'Herculanum, a commencé la publication d'un journal d'archéologie profane et sacrée: ce journal paraît tous les mois. Le P. Garrucci a pour collaborateur dans cette publication le savant Mr. Minervino, qui est aussi de l'académie d'Herculanum. Le P. Liberatore vient de refondre entièrement sa philosophie et d'en publier la 8e. édition.

Malte. Au collége de Malte, le R. P. Sapetti a fait jouer en public par les élèves un drame sur le B. P. Claver, qui a fait le plus grand plaisir à tous les assistants. — **Province de Turin**. La province de Turin vient d'accepter dans la Romagne la direction du séminaire de Bertinoro. Cette ville est située près de Rimini: son Évêque est plein d'estime et d'affection pour la Compagnie. Le R. P. Bayma, le nouveau Recteur du séminaire a été reçu aux portes de la ville par les principales autorités. La même province a aussi ouvert, le jour de la St. Stanislas, un noviciat près de Carrare dans le duché de Modène. La petite maison qu'il occupe est agréablement située. C'est au milieu des chalets que les novices se prépareront à évangéliser les pauvres de Jésus-Christ. Déjà ils s'exercent auprès de ces bonnes gens aux fatigues de l'apostolat. La petite chapelle du noviciat est très-fréquentée: tous les soirs on y chante le salut et on y récite le chapelet. On y prêche les Dimanches et les Fêtes; de plus le catéchisme s'y fait le matin pour les petites filles et le soir pour les petits garçons. Les vives instances de la population ont contraint les Supérieurs d'y établir une espèce de petite école primaire, dont les classes se terminent toujours par une instruction religieuse: les élèves sont au nombre de 80; et bien que l'école soit destinée aux plus petits enfants, de jeunes garçons d'un âge plus avancé se font un plaisir d'en profiter. Le jour de la St. François-Xavier, Mgr. l'Évêque de Massa est venu installer la nouvelle communauté. Il avait donné rendez-vous dans notre maison à tous les curés du voisinage. Dans un sermon qu'il fit au peuple, il engagea tous les assistants à louer le Seigneur qui envoyait au milieu d'eux des hommes, que par une pieuse exagération il appelait des Saints. Il engagea ensuite Messieurs les Curés à se servir des Jésuites pour tous les genres de ministères. Le jour de la visite de Mgr. était un jour de jeûne; le Vénérable Prélat, malgré ses soixante-douze ans, voulut s'en retourner à jeun pour dîner à Massa. Il a promis cependant de venir un autre jour dîner au noviciat, mais à condition, a-t-il ajouté, que le P. Maître donnerait auparavant à tous les novices la permission d'accepter un repas dans le palais épiscopal.

Province de Venise. Milan nous témoigne plus de sympathie que toutes les autres villes de la Lombardie. Mgr. l'Évêque nous estime et nous aime. Il a parlé fort avantageusement de la Compagnie à Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Il vient aussi dans un mandement de recommander la Civiltà Cattolica à tous ses diocésains. Plusieurs de nos amis ont acheté pour nos Pères, comme vous le savez, la petite église de St. Damien, et une maison particulière, pour y établir une résidence. Mgr. Scarpa, très-connu en Italie comme savant et comme prédicateur, vient aussi de nous faire présent de sa magnifique bibliothèque. — A Venise, les choses vont à merveille; cependant nous n'y possédons encore qu'une simple résidence. Le P. Secchi, notre fameux archéologue, est dans cette ville pour compléter ses recherches sur le Concile de Florence, sujet d'un savant ouvrage qu'il se propose de donner au public. La bibliothèque de St.-Marc et plusieurs autres collections d'archives et de manuscrits lui ont fourni des matériaux très-précieux et entièrement inconnus jusqu'ici. Il se félicite surtout de la découverte d'un manuscrit qui suffirait à lui seul pour jeter les plus grandes lumières sur un fait historique d'aussi haute importance. Les Pères de la province de Venise se sont aussi chargés de la direction du Séminaire de Raguse; mais ils n'ont pas jugé à propos d'accepter l'enseignement. On se propose d'ouvrir l'année prochaine le pensionnat de Crémone, celui de Padoue et celui de Brescia. En ce moment on prépare dans cette dernière ville l'ancien collége de la Compagnie, qui est à la fois et très-grand et très-beau. C'est à Padoue que le R. P. Provincial fera sa résidence; c'est là aussi qu'on se propose de transférer les philosophes et les théologiens qui ne sont que temporairement dans la résidence de Reggio. Je vous ai parlé de cette ville après toutes les autres, parcequ'elle va me fournir des faits si intéressants, que j'ai voulu terminer par là les différentes nouvelles des provinces d'Italie. C'est à Padoue, comme on sait, que notre Bienheureux Père eut l'idée de fonder son premier collége; St. Ignace doit donc jeter sur cette ville un regard de bonté; aussi le Vénérable Ecclésiastique qui fut pendant plusieurs années directeur de la maison que nous occupons aujourd'hui, a-t-il raconté le fait suivant en présence de nos pères et des personnages les plus distingués de la ville. « Dans l'année 1802, notre St. Fondateur apparut à une brave femme, nommée Jérôme Moscata; et la guérissant d'une grave infirmité, il lui adressa ces paroles: Un temps viendra où mes enfants habiteront dans ces lieux ». Ecoutez maintenant, et dites-moi si nous n'avons pas sujet de nous écrier encore une fois: digitus Dei est hic. Vous savez combien dans les circonstances présentes il est difficile d'obtenir une maison occupée par les troupes; eh bien, St. Jean de Verdara que nous possédons aujourd'hui pouvait loger deux mille hommes, (on comptait jusqu'à cinquante chambres dans un seul corridor); des troupes d'infanterie et de cavalerie en étaient en possession depuis quatre années; et cependant au jour indiqué, sans obstacle, sans contestation, les soldats étaient casernés dans un local beaucoup moins commode, et St.-Jean nous était livré le jour de l'évacuation des troupes; le contrat fut signé, mais avec des

circonstances

circonstances si particulières que le vieux notaire chargé d'y présider avouait ingénument n'avoir rien vu de pareil pendant 52 ans de profession. Peu de temps après être débarqué à Padoue, le R. P. Provincial fut conduit à la Délégation Impériale et Royale. A son arrivée les affaires furent suspendues; les Membres du Conseil, le Maire de la ville, un grand Vicaire député de Mgr l'Evêque, le Vice délégat se trouvaient réunis; et la pièce fut lue en grande solennité, ainsi que la lettre dans laquelle Mgr donnait son consentement. Le R. P. Provincial avait quelques modifications à demander, elles furent aussitôt accordées, et toutes les autorités présentes voulurent apposer leur signature non seulement à la pièce principale mais encore au procès-verbal de la séance. Après la signature du contrat les fonctionnaires voulurent encore se procurer le plaisir de remettre eux mêmes le nouvel Etablissement entre les mains du R. P. Provincial. La chose se fit en effet, et cela en dépit de je ne sais quel subalterne, objectant que tout le bagage militaire n'était point encore transporté. Aussitôt les voitures de grand gala furent commandées et le Délégat monta dans la 1re, laissant la place d'honneur au R. P. Provincial et à Mr le grand vicaire. Mr le Maire qui occupait la 2e voulut laisser la 1re place au R. P. Socius. Remarquez que les voitures étaient découvertes, qu'il fallut traverser toute la ville, passer sous les fenêtres de l'Université et se faire voir devant le fameux café Petrocchi. Les 2 voitures principales accompagnées d'une suite imposante se rendirent ainsi comme en triomphe jusqu'aux portes du Collège où Mr le Maire remit solennellement les clefs entre les mains du R. P. Provincial. Impossible de se faire une idée de la célérité avec laquelle l'acte de donation fut ensuite expédié au lieutenant de Venise. Ceci se passait le 27 Juillet. Il fut décidé cependant que les Nôtres ne s'établiraient dans la maison que le 3 du mois d'août; mais en leur absence, le Clergé de la ville voulut célébrer la fête de S. Ignace dans la nouvelle église de la Compagnie. Nos Pères avaient le projet le jour de leur arrivée de chanter le **Te Deum** sans grande pompe extérieure à raison de la pauvreté de l'Eglise, mais les Curés se chargèrent de l'ornementation et les magistrats s'invitèrent eux mêmes à la cérémonie. Les objections du R. P. Provincial furent inutiles; ils voulaient, disaient-ils, donner à la Compagnie un témoignage d'amour et de respect. Le soir donc à 7 h. au signal du Maître de cérémonies de la Cathédrale, le Délégat, le Maire, le Vice-Délégat, le Présid. du tribunal et plusieurs autres fonctionnaires, tous revêtus de leurs uniformes, les Curés de la ville, les Professeurs du Séminaire, [illegible] ecclésiastiques en grand nombre, d'illustres personnages & quittèrent processionnellement notre maison pour se rendre à l'Eglise [illegible] à la Cathédrale [illegible] en 1re ligne ayant à sa droite M. le Délégat et le P. Provincial à sa gauche. Venait ensuite le grand Vicaire [illegible] le Maire et le P. Socius. Le Te Deum fut chanté en présence d'une foule immense et d'un Clergé composé de 150 Prêtres [illegible] furent ensuite invitées par nos Pères à une petite collation. On peut se faire une idée de la joie des [illegible] à la Compagnie dans cette petite fête qui assure au nouveau Collège [illegible].

Province de Sicile. Au moment de terminer l'article de l'Italie [illegible] de Palerme [illegible] sur la fête de l'Immaculée Conception... « Je ne sais pas s'il est possible de rencontrer pour le glorieux privilège de la Mère de Dieu un plus grand attachement, un plus vif enthousiasme que ceux qui se manifestent parmi les bons habitants de Palerme. La fête du 8 Décembre se célèbre avec solennité dans toutes les Eglises de la ville, mais [illegible] surtout celle des Franciscains [illegible] qui attire ce jour là toute la population. La neuvaine préparatoire se fait avec une grande pompe et affluence [illegible] de la fête, tous les Jésuites de Palerme qui ne sont pas retenus à la maison [illegible] processionnellement toute la ville, se rendent à l'Eglise des Franciscains et ne s'en retournent qu'après avoir [illegible] cette année [illegible] nous étions au nombre de 90. Le soir du même jour le Sénat vient faire [illegible] de la **Vierge Immaculée**. [illegible] bres jurent à Marie de défendre son glorieux privilège jusqu'à l'effusion de leur sang. [illegible] ce que nous appelons ici Chapelle Royale. Le Roi de Naples [illegible] Roger premier du nom. Il est Vicaire apostolique en Sicile [illegible] Sarrasins. En sa qualité de Vicaire Apostolique, le Roi, 2 fois l'année, à la fête de l'Immaculée Conception [illegible] Ste Rosalie Patronne de Palerme, jouit du privilège de faire les fonctions de [illegible] tiennent à Naples, il peut [illegible] droits en faveur de son lieutenant général en Sicile [illegible] son Excellence accompagnée [illegible] seigneurs de la Cour et d'une suite [illegible] de voitures de gala, dans [illegible] un escadron de cavalerie et un bataillon d'infanterie. Son Excellence se rend à l'Eglise des Franciscains pour prendre part au St Sacrifice de la Messe [illegible] avec une solennité difficile à décrire. [illegible] la cérémonie, le Roi ou son [illegible] tenant [illegible] dans la main droite et posant la gauche sur le livre des Evangiles, renouvelle le serment prononcé la veille par tous les membres du Sénat. Le soir de la fête le lieutenant général s'est rendu avec la même pompe dans l'Eglise de St François pour accompagner la statue de la Vierge Immaculée que l'on conduit processionnellement et comme en triomphe jusqu'à la Cathédrale. La sainte image est placée sur un énorme brancard, ce brancard ressemble à une tour ambulante, ornée de guirlandes et couverte en [illegible] de torches et de cierges allumés; il est porté par une 40e d'hommes qui tous marchent pieds nus. Un grand nombre de Confréries précèdent la statue, mais celle qui marche en tête de toutes les autres mérite une mention particulière. [illegible] armés [illegible] et [illegible] quelque temps qu'il [illegible] ils mettent [illegible] sur les [illegible] passe le char triomphal de Marie. Notre Eglise a le bonheur de recevoir pendant quelques minutes la statue vénérée [illegible] qui lui servent de cortège. C'est à ce [illegible] paraît un hommage rendu à la Compagnie pour le zèle ardent qu'elle a toujours mis à défendre envers et contre tous le glorieux privilège de la Mère de Dieu. La statue reste [illegible] dans l'Eglise Cathédrale jusqu'au dimanche suivant. [illegible] la procession. Elle est aussi solennelle que celle du 8 Décembre, mais avec cette différence [illegible] pour le Roi ou son Lieutenant, mais Mgr le Cardinal qui préside la Cérémonie. La statue est ainsi reportée dans l'Eglise des Franciscains [illegible] la dévotion, la ferveur, l'enthousiasme et les bruyantes démonstrations des bons habitants de Palerme. Le cri de Viva Maria est mis [illegible] répété par la foule. Ce qu'il y a de plus consolant pr la foi, c'est que les sacrés tribunaux et les tables eucharistiques sont aussi fréquentés que pr les solennités paschales pendant les huit jours de l'Octave.

et les 8 jours de la neuvaine les rues sont encombrées ; on voit des bandes de pieux pèlerins suivre la tête nue et le rosaire à la main le trajet parcouru chaque année par la Statue de la Reine du Ciel. Notre nombreuse jeunesse prend part à la joie publique, elle se rend à l'Eglise de St François pour la communion générale. Heureux le pays où tous les rangs de la société se font une gloire et un bonheur de s'unir aux saintes joies de l'Eglise et de se mêler à ses augustes cérémonies.

Espagne. Lettre d'un Père de la Province d'Espagne à un P. Scholastique de Laval. Vous n'avez pas oublié mon R. Père, la vision du F. Guerrido ; la Ste Vierge avait apparu à ce bon religieux peu de temps avant le massacre de nos Pères de Madrid et lui avait dit en pleurant : Bientôt la Province d'Espagne sera dispersée, mais je vous couvrirai de mon manteau, je vous rassemblerai après de longues épreuves et vous reconduirai au sein de la Patrie. Ce jour de la Miséricorde vient enfin de luire pour nous : aujourd'hui de toutes les parties du monde, nos Pères peuvent se réunir sur le sol de l'Espagne. La maison de Loyola n'est plus seulement habitée par quelques Missionnaires, mais la Reine, le 19 Octobre a signé le décret qui nous remet en pleine possession du berceau de notre glorieux Père.

« Les Pères Jésuites, disait à ce sujet le journal **La Esperanza**, ont reçu du gouvernement l'autorisation de s'établir dans les Iles Philippines. Ils prendront un soin particulier des Iles de Mindanao et des autres contrées habitées par les infidèles. Le principal Collége de la Cie dans notre Péninsule sera placé dans la maison de S. Ignace de Loyola, Province de Guipuzcoa. » Le 6 Novembre le petit Noviciat établi par la province d'Espagne dans la ville d'Aire sur l'Adour, a été transféré, au grand regret de toute la ville dans le château de Loyola. La fête de St Stanislas a été célébrée avec une grande magnificence. Notre personnel augmente de jour en jour ; les vocations sont si nombreuses que la maison serait déjà remplie, si les Supérieurs acceptaient tous ceux qui viennent offrir leurs noms. Nous avons donc l'espoir de former un parfait noviciat tel que le demandent aujourd'hui les besoins de notre malheureuse Province. Les populations qui entourent Loyola sont toujours très simples, très affectionnées à la Compagnie et pleines de dévotion pour S. Ignace. Nous avons reçu depuis notre arrivée la visite de Monseigr l'Evêque de Pampelune, insigne bienfaiteur de notre Compagnie l'un de ceux qui ont le plus contribué à son rétablissement. Dans tout le reste de l'Espagne, nos Pères travaillent avec un grand succès à la vigne du Seigneur. Les missions sont des plus nombreuses et les fruits des plus consolants. De toutes parts le Clergé ainsi que les autorités civiles se font un devoir de les favoriser. Vous savez sans doute que le journal **La Actualidad**, vient d'être supprimé par un décret royal. Cette feuille était l'écho des plus mauvaises doctrines ; elle nous faisait une guerre à mort, et réveillait contre nous de vieilles calomnies qui sont encore très neuves dans notre Péninsule. Nous devons ce nouveau triomphe au zèle infatigable de Mgr l'Evêque de Barcelone qui a écrit plusieurs lettres Pastorales pour prendre notre défense. Dans la dernière de ses lettres, qui fut signée par tous les Evêques de la Catalogne, il nous donnait les plus vifs témoignages de sa bienveillante affection. Que vous dirai-je de nos Missionnaires d'Amérique ? Sunt bona mixta malis. Vous savez comment la République s'est conduite à l'égard de ceux de nos Pères qui sont à l'Equateur. En revanche, la Mission de Guatemala réussit au gré de nos désirs ; Mgr l'Archevêque, le peuple et le Gouvernement sont entièrement dévoués à la Compagnie. Le Collége établi dans cette Mission s'accroît de jour en jour. Le R. P. Gille, qui, comme vous le savez, fait les fonctions de Visiteur est chéri du peuple ; il le soulève et l'entraîne où il veut. J'espère sous quelques jours être à même de vous envoyer d'autres nouvelles et des nouvelles plus consolantes encore, s'il est possible. —

Missions de Madagascar. Nous avons reçu plusieurs lettres du gouverneur de l'une des îles voisines de Madagascar. C'est Mr le Doyen de Belœil (village situé près de Brugelette), qui a bien voulu les communiquer aux PP. de ce Collége. Le Capitaine Bonfils, dont nous allons parler, est gouverneur de l'île Mayotte. On sait que Mayotte appartient au groupe des Comores, et qu'elle se trouve à l'entrée septentrionale du canal de Mozambique, entre l'île de Madagascar et le Continent africain. Voici comment le P. Jouen dans une lettre adressée de Saint-Denis au R. P. Delvaux, parlait de Mr Bonfils le 2 Juin 1851 : « La première démarche de Mr Bonfils a été de venir nous voir, et de prier l'un des Nôtres de le préparer à faire ses Pâques. Vous dire la joie de nos cœurs à l'arrivée d'un tel Commandant, serait chose impossible. Mr Bonfils s'est montré pour nous un ami, un frère ; et certes il y a eu du courage à lui de s'afficher de la sorte, car ici comme partout les préventions sont grandes. Heureusement comme il est Gouverneur, homme on ne peut plus aimable et spirituel, et de plus, intelligence supérieure, il laisse tomber à ses pieds tous les petits quolibets, et passe tranquillement son chemin. La Providence nous l'a donné au moment où la présence d'un tel homme était indispensable, car notre pauvre mission va toujours bien doucement. Les peines et les tribulations sont beaucoup plus grandes que vous ne pensez. Priez donc beaucoup et faites beaucoup prier. » Voici maintenant quelques extraits des lettres de cet excellent Gouverneur. « Mayotte, mon Cher Doyen. Le petit mot du P. Delvaux m'a fait un grand plaisir, je crains que ces bons Pères ne s'exagèrent le peu qu'il m'est donné de faire pour le succès de leur mission. — J'y suis sans doute porté de tout mon cœur ; mais quelle œuvre ils ont entreprise ! Vous ne pouvez vous en faire une idée. Les Missionnaires louvoyaient avec le courage le plus audacieux, avec la persévérance la plus évangélique ; mais leurs efforts étaient superflus : le terrain n'est pas préparé. Cependant j'ai confiance dans le dernier parti qu'ils ont pris, celui de déplacer les enfants, de les élever à la **Réunion**, et de les constituer ensuite à l'état de petites colonies chrétiennes dans le pays où ils sont nés. J'espère qu'ils réussiront ainsi dans la proportion de 40 pour 100 ; et s'il en est ainsi, ce sera déjà merveilleux. De mon côté je vais leur venir en aide ; et vous comprendrez mon système, lorsque je vous l'aurai expliqué en peu de mots... J'ai 12 mille habitants à Mayotte : quelques uns sont Musulmans, les autres n'ont pas de religion. Pas un ne travaille. La terre produit abondamment et spontanément de quoi nourrir ses habitants, et cela leur suffit. Cette population est éparse, disséminée, livrée à elle même : on ne s'en est jamais préoccupé. Elle s'est jetée sur cette île le jour où nous en avons pris possession ; elle a profité de notre insouciance ou de notre incapacité pour envahir la place et maltraiter les aborigènes au cri de **Væ victis**.... Voyez-vous, cher Doyen, Sodome et Gomorrhe n'ont rien produit de plus hideux que les crimes journaliers qui se commettaient ici avant mon arrivée. Les Missionnaires en étaient réduits à prier Dieu de jeter un regard de compassion sur ce peuple deshérité. Vous l'avez su sans doute par vos amis de Brugelette et vous en avez gémi. J'ai promis aux PP. de leur préparer ce terrain aujourd'hui maudit, de rendre féconde cette boue fangeuse et de la leur livrer ; mais c'est l'affaire de plusieurs années, il ne faut point se le dissimuler. J'ai pris pour point de départ la peur. Je suis impitoyable. Vous n'avez pas l'idée des résultats que j'ai obtenus par ce moyen là. Par la peur je veux arriver au travail et je suis en bonne voie. Le travail

me

me venant en aide, je lutterai plus facilement contre les passions qui naissent de l'oisiveté. Par le travail je créerai des intérêts, des intérêts stables qui auront leur base dans le sol : ils seront les éléments de la propriété. Dès que j'aurai introduit la propriété dans mon système, je verrai même sans mon secours la famille se constituer. Or la famille c'est le pilier le plus solide de toute religion et surtout de la nôtre qui est une religion de charité. A ce moment je pourrai dire aux bons Pères : ite et docete omnes ; mais avant ce temps-là leurs efforts seraient stériles, et l'expérience le leur a trop prouvé. Nous n'avons plus en ce moment à Mayotte que le P. Buisson. J'ai dû expédier à la Réunion le P. Cotain qui avait besoin de repos : il est parti les larmes aux yeux et avec l'espérance de revenir. Ce sont tous de bien bons prêtres, et j'ai la satisfaction de voir le respect dont chacun les entoure dans mon gouvernement. Aujourd'hui nos églises sont convenables, et j'attends de Paris des ornements que j'y ai commandés. Le P. Malthieu qui avait tenté une incursion au centre de Madagascar, a dû regagner la Ressource sans avoir réussi. Le collége de la Réunion absorbe les Jésuites ; ils ne sont réellement pas assez nombreux. Ah ! j'oubliais de vous dire que chaque quinze jours je réunis des centaines de noirs pour leur indiquer ce qu'ils ont à faire, et que je profite de l'occasion pour leur faire des prônes que la chaire de Belail ne renierait pas, je vous le garantis. Je salue de cœur les Pères de Brugelette, etc.... » Dans une autre lettre du capitaine Bonfils, datée du 28 Juin 1852, nous lisons que l'école établie à la Réunion pour les petits Malgaches réussit à merveille, et que nos Pères ont 200 élèves.

Mission de Ste. Marie chez les Potowatomies. Lettre du P. Paul Marie de Ponziglione, de la province de Turin, à Mr. Vincent de Ponziglione, son frère. Mon bien cher frère. Je viens remplir mes engagements et te raconter le voyage qu'il m'a été donné de faire dans notre chère mission des Potowatomies. J'accompagnais Sa Grandeur Mgr. Jean-Baptiste Miège, et nous avions avec nous deux frères Coadjuteurs. Le 17 Mai, à 4 heures du soir, nous embrassions nos PP. et FF. de l'Université de St. Louis, et nous montions à bord de l'Isabelle, qui ce soir-là même devait quitter la terre. La traversée fut un peu longue et nous n'arrivâmes à la ville de St. Joseph que le 7e. jour après notre départ. Sur les rives du Missouri, les villes sont rares ainsi que les villages ; mais la main de la nature bien mieux que celle des hommes, sait donner aux campagnes un aspect enchanteur. Rien de plus admirable que les paysages qui se déroulent devant les yeux : plaines et coteaux, forêts et montagnes s'entremêlent avec une admirable variété. Ce qui frappa surtout mon imagination, ce fut l'aspect des tours gigantesques, des bastions et des châteaux magiques qui de tous côtés s'offraient à nos regards. Je dis magiques, et j'en ai bien le droit, car ce n'est après tout qu'une douce illusion, produite par d'énormes rochers et des monceaux de pierre calcaire, élevés çà et là sur le flanc des montagnes. De toutes les villes bâties sur le rivage du Missouri, celle de St. Joseph est à coup sûr la mieux située. Assise avec grâce sur le versant d'un coteau, elle est baignée par un petit golfe que le fleuve forme dans cet endroit : elle compte peu d'années d'existence, et doit son merveilleux accroissement aux chercheurs d'or de la Californie qui tous viennent débarquer devant ses murs. A peine notre navire a-t-il jeté l'ancre devant St. Joseph, qu'un riche négociant Irlandais s'approche des étrangers, et nous examinant avec une scrupuleuse attention : « Vous êtes, nous dit-il, des prêtres catholiques ? — Oui, Monsieur. — Vous êtes même des Jésuites, n'est-ce pas vrai ? » Et sur notre réponse affirmative, nous recevons de lui l'accueil le plus touchant. Nous venions de rencontrer un de ces amis dévoués comme la Compagnie en a sur toutes les plages. Il eut pour nous des soins tout paternels, et nous conduisit auprès du curé de St. Joseph. Ce digne ecclésiastique nous reçut avec la plus grande affabilité, et le jour suivant, il voulut que Sa Grandeur annonçât la parole de Dieu aux fidèles réunis pour la Messe paroissiale. Malgré les vives sollicitations de notre hôte qui refusait de nous laisser partir, il fallut se remettre en route et nous le fîmes en effet le jour de l'Ascension. Entre St. Joseph et la mission que nous devions atteindre, le voyageur rencontre une interminable prairie ou plutôt un vaste désert, dont la surface ondoyante est semée par intervalles d'humbles coteaux et de petits vallons. Cette monotonie est coupée cependant par une promenade de 4 heures environ à travers la forêt. Souvent il arrive que le voyage se prolonge pendant 5, 6 ou 8 jours, sans qu'il soit possible de trouver un seul homme pour indiquer la route. Si le temps est mauvais, il faut en prendre son parti bravement car on ne peut trouver à chercher un abri. Si le temps est serein, le soleil darde sur vous ses rayons brûlants et la soif devient insupportable ; mais il faut encore savoir prendre son mal avec patience, car l'œil chercherait en vain quelques branches d'arbres ou la trace de quelques filets d'eau. A peine si l'on en rencontre quelquefois, après avoir marché dix ou douze milles. Tu comprendras sans peine qu'il est impossible de voyager seul à travers ces vastes solitudes ; aussi s'arrange-t-on de manière à voyager en compagnie. Nous formâmes une petite caravane, et nous nous fîmes suivre de deux jeunes gens pour le transport des bagages, la conduite de deux chariots et le soin des montures. Le 27 donc à 9 heures du matin, après avoir passé le Missouri, nous nous mîmes en route à travers les prairies. Après cinq heures de marche, il fallut se résigner à recevoir sur la tête un terrible ouragan. Soudain de sombres nuages s'amoncellent dans les cieux, des éclairs se croisent en tous sens, le mugissement du tonnerre est effroyable, la foudre s'élance avec un horrible fracas et fond sur les voyageurs qui étaient alors les points culminants du désert ; mais Dieu qui la dirigeait lui défendit de nous réduire en poudre. Tous néanmoins nous sentîmes dans la tête une violente secousse ; pour mon compte je vis une étincelle s'échapper de mes tempes de la même manière que si un physicien en eût approché sa bouteille électrique. Nos chevaux éprouvèrent sans doute une pareille commotion. A la lueur instantanée d'un éclair suivi d'un épouvantable coup de tonnerre, nous les vîmes prendre le mors aux dents et s'élancer avec fureur. Dieu nous protégea au milieu de tous ces dangers mais la grêle et une pluie torrentielle nous firent passer la plus affreuse nuit qu'il soit possible d'imaginer. Mouillés comme nous l'étions, il fallut poursuivre notre voyage ; mais le soir du lendemain force nous fut de chercher un abri près d'une petite colline pour n'être pas submergés par les eaux qui continuaient à tomber par torrents. Là nous attachons nos chevaux autour des deux chariots et nous dressons une tente sous laquelle on est un peu moins exposé aux fureurs de l'orage qu'au milieu de la plaine. Un peu de feu nous eût été bien nécessaire, mais il n'y fallait point songer ; toutefois nous soupâmes gaîment et de bon appétit, puis nous étant enveloppés dans nos couvertures, nous tâchâmes de goûter un instant de repos. Le jour suivant la petite caravane se remit courageusement en marche, et la pluie cessa vers le milieu du jour, mais nos chevaux étaient trop fatigués pour qu'il nous fût possible d'avancer rapidement. A la tombée de la nuit, nous étions au bord des deux rivières Jumelles, ainsi nommées, parce qu'elles coulent parallèlement l'une à côté de l'autre ; mais du moins nous avions de l'eau, nous avions du bois à discrétion. Nous pûmes donc nous réunir auprès d'un bon feu, et la nuit fut beaucoup moins pénible que celle qui l'avait précédée. Mgr. voulait arriver à son église avant la fête du Dimanche ; aussi voyant que les chariots entravaient notre marche, il me proposa de le suivre ; j'acceptai avec empressement, et le 30, de très-bon matin, nous nous dirigions à grands pas vers notre chère mission. Malgré l'exactitude que nous mettions à suivre les traces des dernières caravanes, pendant longtemps nous eûmes la frayeur

de nous être éloignés du chemin. Ce ne fut que vers trois heures du soir qu'il plut à la divine Providence de nous enlever une inquiétude devenue très sérieuse. Au bord d'une petite rivière qu'il nous fallait passer à gué, des voyageurs Indiens nous assurèrent qu'il nous restait seulement 30 milles à parcourir avant de toucher au terme de nos fatigues. Tu peux penser quelle fut notre allégresse. Dès lors nous résolûmes d'aller passer la nuit dans un petit village Indien, peu éloigné de cet endroit; nous le découvrîmes en effet sur les 9 heures du soir. Tu ne saurais croire combien nous étions fatigués: nous avions parcouru dans notre journée près de 70 milles. Cependant le brave Canadien dont nous reçûmes l'hospitalité, nous entoura de tant de soins empressés, que le lendemain, de très-bonne heure, nous étions en état de nous remettre en marche. Il ne nous restait plus que 20 milles; et à 10 heures du matin, nous avions le plaisir d'embrasser nos Pères et nos chers Frères coadjuteurs. Le reste de la petite caravane ne toucha au terme du voyage que dans la soirée du jour suivant. Impossible de te dépeindre la joie de nos bons Indiens, en apprenant que la Robe-rouge (c'est ainsi qu'ils appellent Mgr.) était venue les visiter. Une seule chose leur faisait de la peine. Sa Grandeur était arrivée à l'improviste; par conséquent ils n'avaient pu venir en grande solennité à sa rencontre et le recevoir avec magnificence; mais ils s'en sont bien dédommagés le lendemain de notre arrivée. A 9 h. ½ une grande procession, précédée d'un détachement d'Indiens à cheval et d'une compagnie de mousquetaires, s'avança majestueusement vers notre chétive habitation. Le cortège était divisé en trois catégories, et chacune d'elles avait dans ses rangs plusieurs banderoles et un grand étendard. Les jeunes-gens défilaient d'abord; les jeunes filles les suivaient; les pères et mères, le peuple et le clergé fermaient la procession. Les jeunes personnes exécutèrent un cantique dont la musique m'a fait un grand plaisir; le peuple entier répétait le refrain, ce qui produisait un effet magnifique. De temps en temps nos guerriers saluaient l'arrivée de Mgr. et ces salves étaient vraiment exécutées avec beaucoup d'ensemble. Lorsque la procession fut arrivée sur la grand' place où se trouve notre maisonnette, les deux files se séparèrent en forme de demi-cercle, et le clergé traversa les rangs pour aller chercher Sa Grandeur. A peine se fut-elle présentée devant la porte qu'elle fut saluée par la décharge de toute l'artillerie. A ce signal la procession se forma de nouveau, et prit le chemin de l'église. Mgr. Miège assista à la grand' messe du haut de son trône; et comme il ne connait point encore suffisamment la langue des indigènes, un de nos pères fit le sermon. Après la messe il y eut un Te Deum solennel, et la procession reconduisit l'Évêque dans sa pauvre demeure. Toutes ces cérémonies furent exécutées avec un si bel ordre, un ensemble si parfait, qu'on n'eut rien pu désirer de mieux dans nos églises d'Europe. Le jour de la Pentecôte, Mgr. pontifia pour la première fois, et donna la confirmation à 175 personnes. Si le temps eût été meilleur, le nombre des confirmés aurait été bien plus considérable.... Quelque parfaite que puisse être la carte géographique placée devant tes yeux, il te sera presque impossible d'y trouver l'endroit où je suis en ce moment. Voici quelques données pour t'en faciliter la découverte. A l'ouest de la carte de l'Amérique Septentrionale, tout près des états du Missouri, tu rencontreras un large territoire, appelé Nebraska, et borné par le fleuve Kansas. C'est sur les bords de cette rivière, entre le 39.e et le 40.e degré de latitude boréale, à 96 degrés de longitude de Greenwich, que se trouve le pays appartenant aujourd'hui à la tribu des Potowatomies. Toutes les maisons des villages qui nous entourent sont construites en bois, aussi bien que notre Cathédrale. Nos Indiens ont un caractère fort inconstant: une petite contrariété est suffisante pour leur faire abandonner la contrée dans laquelle ils se sont établis. Cette population, cultivée par nos Pères depuis près de 14 ans, se trouvait, il n'y a que quelques années, à 100 milles du pays qu'elle occupe aujourd'hui. L'air y est excellent, et la campagne fertile; aussi espérons-nous bien qu'ils n'iront pas de si tôt placer leurs tentes ailleurs. Le gouvernement des Etats-unis a établi parmi eux à ses frais et dépens deux maisons d'éducation; une pour les filles, dirigée par les Dames du Sacré-Cœur; l'autre pour les garçons, qui a été remise entre nos mains. L'anglais et le français sont ici les deux langues habituelles: elles sont parlées non-seulement par les Anglo-Américains et par les Canadiens, mais aussi par les sauvages qui répètent fréquemment: la Robe-noire française est la seule qui soit bonne. Sous le nom de Robe-noire anglaise ils désignent les ministres protestants. Par une faveur du Ciel aucune de ces Robes anglaises n'habite notre mission. Le peuple parle ordinairement la langue potowatomique qui est d'une très-grande difficulté pour tous les étrangers. Sa douceur, ainsi que sa richesse, étonne tous ceux qui ont nourri quelques préjugés contre la langue des Sauvages. Aux sons formés par nos Indiens j'étais, au premier abord, tenté de croire qu'ils parlaient grec; malheureusement il n'y a aucun ouvrage considérable composé dans cette langue. Un de nos pères qui habite au milieu de ce peuple depuis de longues années, est parvenu cependant à rédiger une petite grammaire, un catéchisme et un livre de prières: ces trois petits ouvrages sont imprimés, et très-communs dans le pays. On prépare maintenant un dictionnaire; ensuite on travaillera à une grammaire plus grande et plus complète. Le costume des Sauvages est fort extraordinaire: je ne puis énumérer les divers habillements en usage parmi ces peuplades. Généralement on peut dire qu'un Indien pense avoir plus d'autorité, plus de beauté, à mesure qu'il est revêtu d'habits plus chamarrés, bigarrés d'un plus grand nombre de couleurs. Tous, hommes et femmes portent sur leurs autres habits un soi-disant manteau de laine rouge, vert ou blanche, qui n'est autre chose qu'une couverture de lit. Dans les journées les plus chaudes de l'été, ils ne peuvent se résoudre à quitter cette espèce de manteau. Ici, tu le vois, chacun s'habille comme bon lui semble; aussi nos pères profitant de cette grande liberté ont-ils conservé l'usage de la soutane. Cette soutane du reste sert à nous protéger contre la fureur des peuplades infidèles qui respectent la Robe-noire comme le ministre du grand Esprit. En général on peut faire l'éloge du caractère de nos Indiens. Dans les villages cultivés par nos pères, et dans les environs, les habitants sont catholiques à peu d'exceptions près, et qui plus est, catholiques pratiquants. Les lois de l'hospitalité sont ici dans toute leur vigueur. Avez-vous besoin de quelque chose pour vous ou pour votre famille? il suffit de vous présenter à la porte d'une habitation, vous êtes sûr d'obtenir sans le moindre intérêt ce que vous désirez. Sur ces plages point de tribunaux, pas de juges, pas de prisons; tout est dirigé par le grand Chef de la famille. Il est temps d'achever cette longue lettre. Bientôt nous nous remettrons en route pour une autre mission située à 180 milles de celle-ci. Je me recommande à tes bonnes prières, etc.... Paul Marie de Ponziglione S. J.

Canada. Lettre du P. Jaffré. Chatham, le 30 7.bre 1852. Les Missionnaires de Sandwich ont à cultiver un champ d'une immense étendue, et leurs travaux sont d'autant plus considérables que le bon grain semé par le divin Maître s'accroît de jour en jour. Toutefois quatre vigoureux moissonneurs pourraient obtenir de beaux résultats; mais par malheur mes trois compagnons, faute de parler anglais, ne peuvent donner libre cours à leur zèle, et de fréquentes indispositions viennent souvent abattre leurs forces. Ils sont donc obligés de se renfermer principalement dans les limites de Sandwich et de la Belle Rivière; mais là du moins ils sont parfaitement établis. Rien de plus consolant que les résultats obtenus par l'œuvre de la tempérance, organisée par leurs soins

Joins l'année dernière. Des milliers de personnes, au nombre desquelles on voit figurer les plus fameux ivrognes, se sont enrôlés sous cette nouvelle bannière et presque tous persévèrent dans leur excellente résolution. Ceux qui savent que les protestants nous opposent ici des difficultés presqu'insurmontables, n'admireront pas moins ce que nos PP. sont parvenus à faire pour l'éducation de la jeunesse. Des maîtres catholiques parfaitement choisis ont été placés de tous côtés; des époques régulières ont été fixées pour la visite des écoles et il a été convenu que celui des Nôtres qui ferait cette visite recevrait alors la confession de tous les écoliers. Ce résultat est consolant sans doute, mais nos PP. ont obtenu bien mieux que tout cela. Ils viennent de procurer à Sandwich l'immense bienfait d'un Établissement religieux. Des dames du Sacré Cœur vont tenir un orphelinat, un externat et un pensionnat, c.à.d. réunir autour d'elles la plus grande et la meilleure partie des jeunes personnes. Voilà pour mes compagnons. J'ai pour ma part un terrain plus étendu à parcourir; je dois aller de tous les côtés à la fois évangéliser des localités plus vastes et plus importantes que Sandwich; Chatam, par exemple, a aujourd'hui une population 10 fois plus nombreuse, et dans quelques années son chiffre sera doublé. C'est une ville qui prend les plus rapides accroissements et paraît destinée à devenir la Métropole de l'[illegible] malheureusement la langue anglaise y est absolument nécessaire, et le protestantisme y est profondément enraciné. Aujourd'hui, il serait maître absolu, il aurait tout soumis à ses lois, [illegible] les Irlandais tout comme les autres, si une Église Catholique n'y avait pas été bâtie dans l'année 1847. La construction de cet édifice a été fatale à l'hérésie et maintenant tous les progrès sont en faveur de la vérité catholique. Outre l'Église, nous avons établi une maison d'école [illegible] connaître la légalité, ce qui lui vaut le salaire du Gouvernement. Cette année même, nous avons bâti près de l'église une tour de 35 pieds d'élévation. Dans sa base nous placerons une petite sacristie. Cette tour nous a déjà coûté 9000 francs, bien qu'elle soit encore dépourvue de ses ornements; et la cloche que nous y avons fait suspendre nous a coûté 1600 francs. Ce monument est regardé comme la 1re merveille de toute la contrée. Inter cæcos, monoculus Rex. Les habitants de la ville viennent de me proposer une somme annuelle de 630 francs pour faire sonner la cloche 3 fois par jour, le matin, à midi et le soir [illegible] j'ai accepté avec reconnaissance, car le mieux sera [illegible] à genoux et de réciter l'Angelus. Maintenant je construis un presbytère; il sera bâti en briques et ne coûtera pas moins de 14 mille francs. [illegible] la maçonnerie est terminée, et le toit est posé. La moitié de la somme a été payée, et j'espère être en mesure de solder la 2de vers la mi-Décembre prochaine, époque où les clefs de la nouvelle maison me seront mises entre les mains. Je compte sur la Providence qui nous secourt visiblement et nous fournit toujours le moyen d'arriver à nos fins, sans nous laisser la moindre dette. Cette providence de Dieu à notre égard est si manifeste que les protestants eux mêmes sont forcés de proclamer que tout nous réussit au gré de nos désirs. Ah! que ne connaissent-ils la véritable source d'un succès qu'ils ne comprennent qu'à demi! Ils pourraient l'adorer avec nous. Si ces progrès matériels doivent fournir à nos frères égarés le sujet de sérieuses réflexions, la vue de nos progrès dans les choses de la foi ne devraient pas moins exciter leur admiration. Ils voient en effet notre nombre s'accroître de jour en jour dans des proportions [illegible]; ils voient que notre Église réunit déjà plus de [illegible] les dimanches et les fêtes [illegible] cependant notre petit troupeau remplissait à peine il y a peu de temps l'étroite enceinte d'une petite chambre [illegible] figurer dans nos rangs des médecins, des négociants, des fonctionnaires publics et naguère néanmoins les derniers rangs de la société [illegible] seuls [illegible] en partage. Que doivent-ils penser de [illegible] [illegible] de la ville pendant la moitié de l'année. Il m'en coûte, je l'avoue, de laisser [illegible] [illegible] Pendant mes courses apostoliques j'ai [illegible] [illegible] une quête pour avoir de l'argent, des matériaux ou des corvées d'ouvrage. Ces quêtes sont pénibles mais elles sont nécessaires. Les protestants eux mêmes sont mis à contribution pour nous aider dans nos projets et souvent j'ai eu à me féliciter de leur généreux concours. En ce moment je fonde mes espérances sur les ouvriers employés au chemin de fer qui se fait dans notre voisinage. Ces ouvriers sont, pour la plupart, des Irlandais catholiques; par suite ils font partie de mon troupeau. J'avoue néanmoins que cette portion là n'est pas la plus facile à desservir car ils sont extrêmement disséminés [illegible] fréquemment des malades. J'y vais aussi à certaines époques déterminées pour leur procurer à tous les bienfaits du [illegible] du Sacrement de pénitence et de l'instruction religieuse. Dans ces circonstances une pauvre cabane devient à la fois et mon Église et ma demeure. Cette cabane est faite de grossières planches réunies par quelques clous qui n'empêchent pas l'air d'entrer de tous les côtés à la fois. Ordinairement elle n'a qu'une 20e de pieds en longueur, une 20e de largeur et une 12e de hauteur. Avouez que c'est un bien petit espace pour une 12e de personnes qui doivent y prendre leurs repas pendant le jour et s'y loger pendant la nuit. Toutefois j'éprouve le plus grand plaisir à me trouver au milieu de ces bons Irlandais; j'admire l'esprit de foi dont ils sont animés et le [illegible] respect dont ils entourent le ministre de J.C. On parvient facilement à les réunir, même au milieu de la semaine pour assister aux saints mystères, confesser leurs péchés ou entendre l'exposition de la divine parole. Dès qu'ils savent que le Prêtre est venu et qu'il désire les avoir près de lui, ils accourent aussitôt avec le plus grand empressement. Le Wisky, les jurements et les querelles m'opposent seuls quelques difficultés. Ces obstacles [illegible] tout est gagné; à l'instant même j'ai d'excellents chrétiens. Je dois ajouter que partout où ils se trouvent, ils jouissent d'une grande réputation de générosité. Ils ne peuvent pas donner beaucoup, car ils ne sont pas riches; mais tous donnent quelque chose; et ces petites fractions forment d'ordinaire un total assez considérable. Plusieurs ne possédant rien pour le moment, soit par défaut de sobriété, soit parce qu'ils étaient débarqués depuis peu, ont été jusqu'à prendre un petit à compte sur leurs gages futurs. Il est rare que les protestants mêlés dans le chantier avec les catholiques s'abstiennent d'imiter leur exemple quand il s'agit de faire l'aumône. Tel est le portrait de nos bons Irlandais: dans cette dernière classe de la société, ils peuvent avoir de grands défauts mais ils sont toujours amis du Prêtre; toujours, même au sein de la plus affreuse misère, ils conserveront un cœur sincèrement catholique; toujours ils contribueront à bâtir des temples à la gloire du vrai Dieu. On sait que plusieurs Églises se sont élevées par leurs soins et par leurs aumônes sur le continent d'Amérique. Puisque je parle ici de constructions, je dois dire en finissant qu'il m'a été donné de bâtir une nouvelle Église à [illegible]. J'y puis déjà faire les offices et célébrer les Sts Mystères; mais les ornements y sont bien rares et je n'ai pas l'argent nécessaire pour me les procurer. Vous le voyez, mon R. Père, je m'occupe beaucoup du matériel, mais en agissant de la sorte je prépare les voies à ceux qui viendront après moi. Je jette les fondements de plusieurs belles Paroisses où le Clergé séculier se plaira bientôt à résider. Toutefois je m'efforce de ne pas négliger le soin des âmes &... Je me recommande avec instances aux prières et SS. Sacrifices de tous nos PP. et F.F. d'Europe.

Plusieurs nouvelles intéressantes sur l'Angleterre et la Belgique nous sont arrivées un peu tard; elles trouveront place dans le prochain N.° des lettres de Laval.

Scholasticat de Laval, 6 février 1853.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de Strasbourg.

Nos RR. Pères et nos TT. CC. Frères

P. C.

Les embarras de la poste nous ont déterminés à rendre moins volumineux les différents N.os de notre Journal : il nous a semblé préférable d'augmenter le nombre des envois lorsque des matériaux intéressants nous seraient restés entre les mains. Nous nous proposons donc à l'avenir de donner au commencement du Carême et vers les solennités de la Pentecôte les nouvelles qui n'auraient pu trouver place dans les lettres publiées à Noël ou pour les fêtes de Pâques. Aujourd'hui nous allons tenir les engagements contractés à la fin de notre dernier N.o.

France. Collége de Metz. On nous écrit : Nous comptons en ce moment 250 élèves dans nos deux maisons : 80 pensionnaires, 70 demi-pensionnaires, le reste externes. A la rue des Trinitaires se trouvent les petits jusqu'à la 6.e inclusivement ; les autres sont casés tant bien que mal rue des Augustins. L'esprit des élèves est excellent dans les deux maisons ; quant au travail je n'ai jamais trouvé aussi bien que dans notre première division : c'est un plaisir de les voir à l'ouvrage pendant l'étude, un plaisir de les entendre en classe. La plupart de nos externes et demi-pensionnaires veillent jusqu'à 11 heures afin de bien soigner leurs devoirs ; aussi pour ne pas être dépassés, nos pensionnaires ont-ils demandé comme une grâce qu'on voulût bien leur accorder la veillée. Cette faveur fut concédée aux Æ. de travail pour l'étude et la classe. Jusqu'ici les notes nous ont suffi pour conduire nos enfants ; Dieu veuille que cela continue de la sorte. Comme on vous l'a dit, rien n'a manqué à la solennité de la messe du St-Esprit. Depuis ce jour les quatre généraux, le Préfet, etc.. sont venus plusieurs fois faire des visites au R. P. Recteur. Le Général de Division l'a même invité à une grande réunion, où sont venues converger toutes les autorités civiles et militaires ; et l'on a pu voir une robe de Jésuite au milieu des épaulettes et des fonctionnaires en grande tenue. Vous le voyez, si nous avons un peu à souffrir à cause de l'exiguité du local, Dieu nous compense amplement et par les bonnes dispositions de nos élèves et par la bienveillance du public. Nous avons pu constater souvent cette bienveillance, surtout en allant faire les invitations pour la messe du St-Esprit : les généraux et les militaires en général ont reçu nos Pères avec une cordialité qui allait jusqu'à la confidence ; les autorités civiles n'avaient pas ces visages officiels qu'on rencontre si souvent ailleurs. Les principaux magistrats nous ont confié leurs enfants. Nous n'avons en ce moment contre nous que les mamans : elles trouvent que nous faisons trop travailler nos élèves, et que les sorties ne sont ni assez fréquentes ni assez longues. Dernièrement plusieurs d'entre elles ont demandé l'abolition des études, vu que cela empêchait leurs enfants de manger et de dormir. Elles avouent cependant que jamais ils n'ont été si sages ni si prévenants. Priez donc pour nous obtenir un local aussi vaste que nos espérances.

Belgique. Lettre d'un Père de la Province de Belgique à un Scholastique de Laval. (Comme nous l'annoncions dans le dernier N.o, des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêchés de publier cette lettre dans le mois de Décembre) « La bienveillance du haut clergé envers la Compagnie s'est manifestée d'une manière bien consolante à l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur du B. P.e Claver : tous les Evêques en effet, le Cardinal-Archevêque à leur tête, ont voulu prendre une part aussi active que touchante aux solennités du triduum. Comme aux fêtes célébrées à Tournai se rattache la consécration du Collége à la S.te Vierge, nous croyons que vous lirez avec plaisir les détails suivants. M.gr l'Evêque de Tournai a voulu dans cette circonstance nous donner un nouveau gage de sa haute estime et de sa sincère affection. Sa Grandeur, assistée de tous les Chanoines, officia pontificalement le premier jour du triduum, et la messe fut exécutée par la musique de la Cathédrale. Pendant le repas donné au Collége, le R. P. Recteur ayant porté un toast, dans lequel il rappelait tout ce que M.gr Labis avait fait pour cet établissement, confié par lui à la Compagnie, nommé par lui Collége de Notre-Dame, et dont le magnifique édifice maintenant achevé allait être consacré à la S.te Vierge, le jour de sa glorieuse Assomption, M.gr répondit avec effusion, et rappela à son tour ce que l'ancienne Compagnie et ce que la nouvelle avaient fait pour la religion ; que le B. P. Claver avait toujours eu des imitateurs, et que les missions et les colléges des Jésuites avaient plus fait pour le bien des peuples que tous nos modernes faiseurs de théories ne pourraient jamais faire. Le jour de l'Assomption devait avoir lieu la bénédiction du collége et de la statue de la S.te Vierge. Cette statue, faite d'après le type de N. D. des Victoires, est de toute beauté : elle a une douzaine de pieds de haut, et elle est placée dans une niche au-dessus de la grande porte d'entrée, du côté des cours des élèves. M.gr avait été invité à la cérémonie, mais il était souffrant. « Et d'ailleurs, dit-il au R. P. Recteur, j'ai béni et posé la première pierre du collége ; le T. R. P. Général a béni et posé la première pierre de l'église ; c'est maintenant le tour du R. P. Provincial, à lui de donner la dernière bénédiction. » Nous fûmes un peu contrariés par la pluie, et l'on ne put illuminer les deux cents fenêtres du collége ; il fallut se contenter d'éclairer au gaz et aux bougies une centaine de fenêtres de la partie rentrante de l'édifice. Malgré cela, l'effet produit par les lanternes chinoises, par les lampions en verre de couleur, par les transparents, les triangles, les cercles de bougies, les étoiles, les noms de Jésus, formés par le gaz, l'effet, dis-je, était ravissant. Une pile de 30 éléments lançait une gerbe éblouissante de lumière au pied de la statue de Marie. La cérémonie commença vers 9 heures ; la pluie avait cessé très à propos. Seulement le vent éteignait de temps en temps le gaz qui éclairait les cours. Après le chant du Magnificat et des cantiques on récita les prières pro benedictione domus, pro benedictione imaginis B. V. M., on proclama les 40 jours d'indulgence

accordée par Sa Grandeur à ceux qui dorénavant réciteront à genoux devant la Statue 3 ave et 3 gloria; puis un beau petit feu d'artifice auquel personne ne s'attendait termina fort heureusement la cérémonie. Je ne puis omettre ici le chronogramme gravé sur le marbre noir au pied de la Statue: ceux qui le blâmeront qua tale ne pourront le blâmer comme inscription; le voici. SANCTA MATER DEI SINE LABE CONCEPTA. (1852). — Nos colléges soutiennent leur réputation; et cette année surtout nos élèves ont vraiment triomphé dans les examens passés devant le Jury pour le grade d'élève universitaire. Plus du tiers des jeunes-gens qui se sont présentés à ces examens, a été refusé; or sur le nombre total il y avait soixante-dix élèves des Jésuites: trois d'entre eux seulement ont échoué. Plusieurs ont obtenu des distinctions; un bon nombre a mérité la mention honorable. Au Jury de Gand un élève d'Alost a répondu avec tant de succès qu'au milieu même de l'examen l'auditoire a plusieurs fois applaudi. Sur 9 élèves du collége de Tournai, 8 ont été admis, malgré la sévérité du Jury de Mons, devant lequel plus de la moitié des candidats ont échoué. De plus le Président du Jury a donné des éloges publics à deux d'entre eux, et leur a dit qu'ils étaient les meilleurs élèves qu'il eût reçu cette année. Dans tous nos autres colléges le succès a été le même; aussi le nombre de nos élèves s'est-il sensiblement accru, et les jeunes-gens qui fréquentent les autres colléges du royaume se disent-ils les uns aux autres que chez les Jésuites on fait de très-bonnes études. — Mr. de Montpellier, ancien chanoine de la cathédrale de Namur est venu faire une visite à nos Pères, après sa nomination au siége épiscopal de Liége. On écrit du collége N. D. de la Paix à Namur: « Nous avons eu le bonheur de recevoir Mgr. de Montpellier et de dîner avec lui. A 10 heures la Communauté s'étant réunie au salon, le R. P. Recteur remercia le nouvel Evêque de l'honneur qu'il voulait bien nous faire. — En vérité, répondit Monseigneur, si je ne venais point au collége de la Paix, je ne sais pas où je pourrais aller. — Nous le conduisîmes aussitôt dans la salle des Exercices où les élèves étaient réunis. Sa Grandeur répondit au compliment de manière à produire une vive impression. Voici la pensée principale de ce petit discours: J'ai remarqué en arrivant au milieu de vous une expression de joie, un frémissement de bonheur qui semblait dire: c'est un des nôtres!! Eh bien! oui, je suis des vôtres! Depuis que j'ai connu la Compagnie, je me suis en quelque sorte identifié avec ses membres, et je me suis efforcé de témoigner cette sympathie dans toutes les circonstances. Depuis que je suis à Namur j'ai vécu d'une vie de communauté avec les Jésuites; et maintenant plus que jamais je leur montrerai que je leur suis entièrement dévoué. — Mgr. dîna avec la communauté; à la fin du repas le R. P. Recteur porta un toast des plus chaleureux. Prenez garde, mon R. Père, répondit le Prélat, me donner des éloges, c'est louer la Compagnie, puisque je lui dois tout. » A 3 heures Mgr. nous quitta en nous disant: Lorsque je n'aimerai plus la Compagnie, je ne serai plus Evêque.

Hollande. Les lignes suivantes sont extraites d'une lettre du R. P. Maître des Novices de Ravenstein: Notre Province, grâce à Dieu, devient de plus en plus florissante. Le Scholasticat de Maëstricht marche bien; il y règne une union et une charité parfaite entre les bons FF. Suisses et les FF. Néerlandais. Le collége de Culembourg a reçu après les vacances plus de 40 nouveaux élèves; celui de Catwyck conserve son nombre ordinaire, et à Sittard on paraît toujours très-content de notre enseignement. A Ravenstein (maison de probation) nous sommes 32 personnes, et je donne actuellement la grande retraite à 14 novices de 1re année. Les habitants de la ville et des environs nous sont très attachés, ainsi que Mgr. Zw[illegible] et les prêtres de ce district. Le gouvernement nous laisse tout-à-fait tranquilles, et le Ministre de l'Intérieur est très-favorable aux Catholiques.

Italie. Ouverture du collége de Velletri, d'après la relation donnée par le Journal officiel (il giornale di Roma). Le 7 novembre 1852 sera mémorable dans les annales de la ville de Velletri: ce jour-là il ne s'agissait pas d'inaugurer un nouveau pont, une voie publique, un édifice profane, mais de procéder par une cérémonie solennelle à l'ouverture d'un collége dirigé par les RR. PP. de la Compagnie de Jésus. Le projet de cette érection avait été conçu par la commission municipale nommée après les troubles de 1849, et présidée par Son Excellence Mr. Graziosi, Chevalier des Ordres de Pie, de François 1er de Naples et de Charles III d'Espagne. Cet illustre personnage, comme on le sait, remplit aujourd'hui dans notre ville les fonctions de Gonfalonier. Son Eminence le Cardinal Vincent Macchi, Evêque de Velletri et d'Ostie, Légat de la Province Maritime et Doyen du Sacré Collége accueillit cette proposition avec bonheur, et s'empressa de déposer aux pieds du Saint Père le Mémoire rédigé par la Commission. Sa Sainteté voulant bien applaudir à une pensée si féconde et si importante pour notre cité, ne tarda point à faire expédier son bref d'autorisation. Dès lors la Municipalité fit préparer un édifice convenable; mais comme notre ville désirait jouir le plus tôt possible des avantages que lui promettait la venue des RR. PP. Jésuites, Son Eminence le Cardinal Macchi offrit à la Municipalité son ancien Séminaire, en attendant qu'un édifice plus convenable pût être remis entre les mains des nouveaux professeurs. On le vit luire enfin ce jour appelé par tant de vœux, ce jour qui devait inaugurer un établissement capable d'améliorer, comme nous en avons la ferme confiance, la situation civile et morale de nos concitoyens. Dès 10 heures du matin, l'antique Basilique de St. Clément, siége des Evêques d'Ostie, ne pouvait contenir les flots de peuple accourus de toutes parts. Le Doyen du Sénat se rendit à l'église avec ses voitures de grand gala, escorté par la cavalerie et par une foule immense qui faisait entendre des applaudissements sur le passage de ce vénérable vieillard, qu'elle regarde comme son père. Bientôt le Cardinal fit son entrée solennelle au son de toutes les cloches et aux joyeux accords des musiques de la ville. Il fut reçu dans la cathédrale par les autorités civiles et militaires, par les Prélats, le Chapitre et les RR. PP. Jésuites. Quelques instants après une grand'messe fut chantée par l'Evêque suffragant, et Son Eminence y assista du haut de son trône. Les RR. PP. Jésuites étaient placés autour de l'autel et attiraient tous les regards. Impossible de ne point remarquer le profond recueillement de la foule: plus d'une larme fut répandue, lorsque les musiciens della cappella, exécutant un motet d'un effet admirable, firent entendre ces paroles: dies sanctificatus illuxit nobis: venite, gentes, et adorate Dominum quia hodie descendit lux magna super terram. Lorsque le Saint Sacrifice fut achevé, tous les personnages éminents vinrent en grande cérémonie prendre place sur des siéges disposés en forme de cercle au milieu de la nef. On ne pouv

se laisse d'admirer sur son trône magnifique la noble et vénérable figure du successeur des Pierre Damien, des de la Rovère, des Farnèse et de tant d'illustres personnages qui ont rendu célèbre le siège antique de la cité d'Ostie. Un archevêque et trois Evêques siégeaient à côté de son Eminence; venaient ensuite les autorités civiles et militaires, la magistrature, le Chapitre, les Curés, les Supérieurs des Ordres Religieux; le séminaire épiscopal avait une place réservée, et les dames de qualité avaient été rangées de manière à pouvoir assister à la cérémonie. N'oublions pas de dire que les futurs élèves des Jésuites avaient voulu prendre part à cette solennité, et que par leur excellente tenue ils ont su attirer l'attention des nombreux spectateurs. Bientôt il se fit un profond silence, et les plus anciens membres de la commune venant se placer devant le Gonfalonier, lui présentèrent sur un plat d'argent le bref de Sa Sainteté. Celui-ci se leva de son siège, et alla remettre le bref entre les mains de l'Eminentissime Prince. Le Cardinal à son tour se leva de son trône, et d'une voix profondément émue adressa la parole aux membres de l'administration. Il lui était impossible, leur dit-il, d'exprimer la joie que son cœur éprouvait en voyant se réaliser le plus ardent de tous ses vœux; il ajouta que cet acte était le plus beau de leur gouvernement. La Municipalité s'étant retirée, les R.R. P.P. Jésuites vinrent s'agenouiller au pied du trône de son Eminence qui remit le bref au P. Blosi en lui adressant quelques paroles des plus touchantes. « Je vous remets enfin, lui dit-il, un bref ardemment désiré. Ce jour est à coup sûr un des plus beaux jours de ma vie. Je touche au terme de ma carrière, et bientôt il faudra me présenter au tribunal de Dieu; mais j'en ai la douce confiance, l'acte que je viens faire sera pour moi d'une grande consolation et me donnera des forces dans le moment suprême. Les enfants que vous avez placés sous ma houlette pastorale, dirai-je au Souverain Juge, je les ai remis entre les mains de votre bien-aimée Compagnie, afin qu'elle les élevât dans la crainte du Seigneur dès leurs plus tendres années. Oh oui, cette pensée fera naître en mon âme la plus douce confiance dans les miséricordes de mon Dieu. Je sens au fond du cœur une voix qui me dit que cette solennité sera pour mon cher troupeau l'heureux prélude d'une ère nouvelle de paix et de félicité. » Le R. P. Blosi pouvant à peine retenir ses larmes répondit au Prélat par des paroles empreintes de la plus vive reconnaissance, du plus sincère dévouement. Il récita ensuite à haute voix de concert avec les autres Pères la profession de foi que doivent prononcer à l'ouverture des classes tous les instituteurs de la jeunesse. La formule n'est autre chose qu'un abrégé des articles de la foi catholique, des décrets des conciles, des décisions des Souverains Pontifes. Ces augustes paroles empreintes d'une grande majesté firent sur le nombreux auditoire une impression profonde. Un discours fut ensuite prononcé par un éloquent orateur, le P. Salvatore Orzelli. Enfin après le chant du Veni Creator, son Eminence le Cardinal Doyen congédia la foule en lui donnant une solennelle bénédiction au son de toutes les cloches et au bruit majestueux d'une salve d'artillerie. Ce jour qui laissera de profonds souvenirs dans nos cœurs, a été célébré par plusieurs pièces de poésie; nous citerons entre autres celle du Révérendissime Chanoine M.r Di Lazzaro, et celle de M. l'abbé Firenza. — Voici maintenant quelques nouvelles sur les autres maisons d'Italie. On nous écrit de Rome: Je vous avais mandé que le manque de sujets avait obligé de refuser les deux colléges de Bari et de Cosenza offerts à nos Pères par le gouvernement Napolitain; je puis vous dire aujourd'hui que non seulement ils sont acceptés, mais que déjà il a été possible de les ouvrir. Il y a longtemps que je ne vous ai rien dit du Séminaire fondé à Naples dans notre maison du Gesù nuovo en faveur des meilleurs sujets du royaume qui y sont envoyés par leurs Evêques. Cet établissement compte à peine une année d'existence, et déjà cependant il a dépassé toutes les espérances de nos Pères. Au début les séminaristes étaient au nombre de 20; aujourd'hui l'on en compte environ 50. Par leur piété et leur application ils se sont rendus dignes émules des élèves du collége germanique. Ce séminaire voit au rang de ses plus ardents protecteurs son Eminence M.gr le Cardinal Archevêque de Capoue. Ce Prélat dont la sainteté est si éminente qu'on lui attribue plusieurs miracles, a contribué plus qu'aucun autre à la réussite de l'entreprise; aussi le Souverain Pontife vient-il de l'honorer d'un bref de félicitation. Voici quelques-unes des paroles de ce bref: Itaque tum tibi, Dilecte Fili Noster, tum iisdem Venerabilibus Fratribus (les Evêques qui se sont montrés favorables à l'érection du séminaire) de consilio pro accurata cleri educatione inito vehementer gratulamur, ac plane non dubitamus quin susceptum opus omni laude dignum, divina aspirante gratia, maximas utilitates rei sacræ et civili sit allaturum. — Le nombre des abonnés à la Civiltà Cattolica s'est accru de deux mille au commencement de la nouvelle année; nos Pères savent à peine comment répondre à cet empressement général. — Le P. Secchi, le célèbre antiquaire, vient de publier enfin son ouvrage écrit en langue grecque: c'est la réfutation d'un livre de polémique édité par le patriarche grec schismatique. — Le P. Secchi, l'astronome, fait bâtir en ce moment sur la voûte de l'église du Collége romain un nouvel observatoire plus vaste et plus élevé que celui qu'il doit remplacer. — La ville de Padoue, comme on le disait dans la dernière lettre, avait obtenu un externat dirigé par la Compagnie; peu contente de cette première démarche, elle a demandé d'ouvrir aussi un pensionnat. L'empereur d'Autriche ayant accordé son autorisation, le pensionnat s'ouvrira prochainement. Les Pères de Milan, qui jusqu'ici avaient reçu l'hospitalité d'un noble bienfaiteur, ont aujourd'hui une maison et une église qui leur appartiennent. On est sur le point d'établir à Raguse une nouvelle résidence. A la fin des vacances prochaines, on ouvrira à Crémone un pensionnat des nobles.

Espagne. Nous attendons de jour en jour les nouvelles qui nous ont été promises sur les missions de nos Pères en Espagne; toutefois nous avons reçu quelques lettres: en voici les principaux passages. Le nouveau provincial, le R. P. Olascuaga, vient de commencer sa visite. Le jour de l'Epiphanie, ceux de nos Pères qui sont à Madrid ou dans les environs ont renouvelé solennellement leurs vœux. Cette touchante cérémonie n'avait pu avoir lieu depuis 1835, époque de notre bannissement. Le mois dernier, la statue de S.t Ignace, cette riche, cette magnifique statue d'argent, dont sans doute vous avez entendu parler, a été rendue à notre collége de Loyola. — L'œuvre de la S.te Enfance vient d'être introduite dans la Péninsule Espagnole. La Reine ayant donné l'exemple en enrôlant sa fille aînée, la jeune princesse des Asturies, le peuple s'empresse de contribuer à une aussi belle œuvre. Le Conseil de direction est ainsi composé: 1.° Son Eminence le Cardinal de Tolède, 2.° le R. P. Olascuaga, Provincial de la Compagnie de Jésus, (observez ces derniers mots qui sont écrits en toutes lettres); viennent ensuite les noms des plus illustres familles de l'Espagne. Inutile de vous dire que cette marque d'honneur est des plus significatives. Les journaux

s'occupent beaucoup en ce moment du rétablissement des Jésuites : les uns s'en félicitent, les autres affectent de la crainte ; mais tous s'accordent à reconnaître le besoin des missions ; ils avouent que le peuple désire ces saints exercices et qu'il en profitera. On lit dans Católico qu'un collége est déjà préparé pour nos Pères dans l'île de Cuba, et qu'on est occupé à en bâtir aux frais du gouvernement un second qui sera vraiment royal. — Il n'est que trop vrai que le gouvernement de l'Equateur a publié au grand regret de tous les gens de bien un décret d'expulsion contre la Compagnie ; mais un journal rapporte que l'Ambassadeur d'Espagne a pris nos Pères sous sa haute protection et s'est opposé à leur départ : c'est qu'en effet le gouvernement voulait forcer les Missionnaires à passer par Guanacas, route très-difficile, et pendant laquelle ils auraient été exposés à mille dangers et à des privations de tous les genres. Ainsi grâce à la fermeté de l'ambassadeur et aux nombreuses réclamations du peuple, nos Pères sont encore retenus dans cette malheureuse république.

Angleterre. Lettre d'un Père de la province de Turin, professeur à Benarth (Angleterre) à un Scholastique de Laval. (Des extraits de cette lettre, écrite en français par notre correspondant, ont été publiés par la Civiltà cattolica.) Benarth, 24 Xbre 1852. — Vous désirez, mon R. Père, avoir quelques détails sur l'état de la religion catholique en Angleterre, et sur la situation de la Compagnie de Jésus dans ce pays ; je vais m'efforcer de satisfaire une aussi légitime curiosité. Le nombre des églises et des chapelles pour l'Angleterre et le Pays de Galles s'élève à 648 ; de son côté l'Ecosse en compte 133, ce qui comme vous le voyez nous donne pour total 781. Les colléges catholiques en Angleterre sont au nombre de 10, mais l'Ecosse n'en possède qu'un seul. Ces pays renferment 17 maisons religieuses pour les hommes et 75 couvents de femmes. Il y a dans l'Angleterre et le Pays de Galles 876 prêtres répartis de la manière suivante : 110 dans le diocèse de Westminster, 127 dans celui de Liverpool, 128 dans celui de Birmingham, etc. En Ecosse 132 prêtres : ce qui donne un total de 1008 ministres de Jésus-Christ. Ajoutez à ce nombre les Evêques et les Vicaires Apostoliques envoyés dans les Colonies : 4 sont en Europe, 15 en Asie, 3 en Afrique, 22 en Amérique, 9 en Océanie. — Un mot seulement sur la statistique religieuse de l'Irlande. Elle possède 4 Archevêchés et 25 Evêchés. Le premier des Archevêques Irlandais est Mgr Dixon, ancien professeur d'Ecriture sainte au grand Séminaire de Maynooth : il a été sacré le 14 novembre dernier. Le P. O'Reilly, ancien ami du Prélat, nous a rapporté que la cérémonie avait été magnifique, et qu'un grand nombre d'Evêques assistaient à cette solennité. Dans les colonies de Sa Majesté Victoria, les Catholiques sont au nombre de 87,357. J'oubliais de vous dire que 3 nouvelles églises avaient été ouvertes en Angleterre dans l'année 1851, et 10 en 1852. D'après les derniers catalogues, les membres du clergé Anglican récemment convertis au catholicisme sont au nombre de 9 ; les simples particuliers sont bien plus nombreux ; on en compte environ 132 : dans leurs rangs je vois figurer 4 ou 5 princes et beaucoup de baronets, de comtes et de marquis. Toutefois je suis intimement convaincu que la liste des conversions est incomplète, et que l'on peut à peine enregistrer la dixième partie de ces consolants retours à l'antique religion de l'Angleterre. Je connais un Père de la résidence de Londres qui reçoit continuellement des abjurations ; mais Dieu seul peut en connaître le véritable chiffre, car son humilité lui fait dérober à tous les yeux les fruits d'un si saint Ministère ; d'ailleurs vous comprenez que dans un grand nombre de circonstances la prudence chrétienne fait un devoir d'éviter les dangers de la publicité. Quoiqu'il en soit, le nombre des convertis est très-considérable. Grâces immortelles en soient rendues à Dieu ! Avant de vous parler de ce qui concerne la Compagnie, il sera bon peut-être de vous mettre au courant de l'état des diverses religions réformées dans cet infortuné pays. L'église d'Angleterre offre l'aspect d'un immense cadavre qui déjà tombe en dissolution : ce que je vous dis là doit être pris à la rigueur. Ceux-là mêmes qui en font partie et peuvent suivre avec attention la marche et les progrès de cette décadence en sont vivement frappés. J'ai dit que l'église d'Angleterre ressemble à un cadavre ; ce cadavre est divisé en deux parties, la haute et la basse église, qu'on s'obstine à regarder comme parfaitement unies, mais qui en réalité n'ont d'autre lien qu'une haine commune pour la religion catholique. La haute église se considère comme la reine et la maîtresse de toutes autres, parce qu'elle est établie par la loi ; elle admet la hiérarchie, donne à la tradition une autorité plus ou moins imposante, et possède une liturgie écrite. Les puseystes appartiennent à la haute église. Les évêques de cette fraction de l'hérésie ne sont pas nombreux ; mais il en est parmi eux qui possèdent des richesses incommensurables. La basse église admet aussi l'épiscopat, mais elle vise continuellement à diminuer son autorité. Ces deux sectes célèbrent leur office dans un seul et même temple, mais à des heures différentes, comme vous le pensez bien, car sur beaucoup de points les ministres des deux églises prêchent des doctrines diamétralement opposées. Il n'est pas facile de définir la croyance de l'église établie par la loi sur certains dogmes d'une importance majeure. J'ai interrogé trois de nos Pères qui ont été membres des deux grands colléges d'Oxford et de Cambridge : l'un des trois a même été professeur de philosophie dans le premier de ces établissements pendant plusieurs années. Voici ce qu'il faut conclure de leurs réponses : les anglicans de la haute église admettent ou plutôt semblent admettre quelque chose de sacramentel dans leurs ordres sacrés ; néanmoins indépendamment de la question de fait qu'il n'est pas toujours facile d'examiner, ces Ordres sont si sûrement invalides, qu'après leur conversion les ministres qui veulent faire partie du clergé catholique sont ordonnés de nouveau et sans condition. Leur baptême bien souvent est aussi fort douteux. Un de nos Pères, ancien presbytérien écossais, me disait l'autre jour qu'il avait eu des craintes sérieuses sur son baptême, bienque ce sacrement lui eût été administré chez les presbytériens, qui le confèrent plus consciencieusement que tous les autres. Avant de recevoir les ordres sacrés, il a obtenu d'être rebaptisé sous condition. Voici la manière dont bien souvent les évêques ou les prêtres anglicans confèrent le sacrement de la régénération. Le ministre range autour de lui huit ou dix enfants qu'il est appelé à baptiser, puis trempant dans l'eau l'extrémité de ses deux doigts il donne une chiquenaude, et les arrosant de quelques gouttes d'eau, il dit au singulier : ego te baptizo. Pour ce qui est de la présence réelle, quelques-uns la croient, d'autres ne la croient pas, un très-grand nombre vit dans le doute, et cela dans un même collége, dans une même chapelle, à Oxford par exemple. Dans cette université les étudiants sont obligés tous les trois mois de s'approcher de la même table : quelques-uns s'y rendent avec dévotion, avec la ferme confiance d'y recevoir leur

...seigneur et leur Dieu ; d'autres ont la persuasion qu'ils n'y feront autre chose que rompre le jeûne en mangeant un morceau de pain ...ant ou mettant sur leurs lèvres quelques gouttes de vin. Le plus grand nombre ne sait pas trop ce qu'il va faire. Toutefois, il paraît ...mes dans ces collèges, ceux qu'on peut appeler les bons, les jeunes gens édifiants, ne voudraient pas s'approcher de ce banquet avec la conscience d'un péché grave. Pour calmer les troubles et les agitations de leurs consciences plusieurs vont se confesser, car il ne leur est point défendu de le faire ; mais hélas ! ils ne reçoivent aucune absolution, puisque la pénitence est rayée parmi eux du nombre des sacrements. D'après ce que je viens de vous dire sur le baptême, la pénitence et l'eucharistie, vous pourrez juger de tout le reste. Puisque je vous ai parlé d'Oxford, permettez-moi de vous dire sur ce Collège tout ce qu'il m'a été possible d'en apprendre. Le Collège d'Oxford doit sa supériorité sur celui de Cambridge à la rigueur de la discipline qui est beaucoup plus grande, à ce qu'il paraît. Ainsi par exemple tous les étudiants sont obligés de rentrer au Collège avant 9 heures du soir. Les auteurs latins et grecs y sont étudiés avec le plus grand soin. Aristote est l'auteur de prédilection pour la philosophie, mais on l'étudie beaucoup plus au point de vue littéraire qu'au point de vue philosophique. J'aurais de jolies anecdotes à vous raconter au sujet des docteurs Pusey, Palmer &c.... elles font bien voir que le doute et l'incertitude sont et seront toujours le perpétuel héritage des hérétiques ; ne pouvant tout écrire, je choisis un fait entre mille. Un pauvre Puséyste qui admet l'authenticité de l'épître de S. Jacques, se rendit auprès d'une bonne femme pour la consoler à ses derniers instants. Il nous est prescrit, lui dit le ministre, de prier auprès de vous ; et à l'appui de sa thèse il lit le passage du Saint Apôtre : Infirmatur quis in vobis ? inducat presbyteros ecclesiæ, et orent super eum. Il aurait dû s'arrêter là ; mais il eut l'imprudence de continuer ungentes eum oleo. Comme sa bible était en langue vulgaire, la bonne femme comprit à merveille. Monsieur le Ministre, lui dit-elle, où donc est l'huile dont vous allez vous servir ? Le pauvre docteur restait interloqué et cherchait vainement une réponse. Mais le texte, continua la brave femme, le texte parle de l'huile, tout aussi bien que des prières ; si vous n'avez pas d'huile vous pouvez bien garder votre prière. Le pauvre Docteur fut obligé de revenir chez lui demissis auriculis, pour y méditer à loisir l'explication du texte de St. Jacques. Vous savez qu'une grande partie de ces docteurs Puséystes se sont déjà convertis. La conversion la plus célèbre fut celle du doyen des 4 censeurs. Cette charge de censeur est une des plus importantes de l'Université. Le personnel d'Oxford se compose de 1500 personnes. Les étudiants sont au nombre de 1200 et sont partagés en 20 collèges. Priez pour la conversion de cette Université qui serait un centre magnifique pour l'éducation catholique de l'Angleterre. Prions surtout la Vierge immaculée. On sait que le célèbre Scot défendit dans l'Université d'Oxford le glorieux privilège de la Mère de Dieu, avant d'amener à ce sentiment catholique tous les docteurs de la Sorbonne. En Angleterre, comme je vous le disais, la haute et la basse Eglise forment en quelque sorte le tronc de l'hérésie ; il serait impossible d'énumérer toutes les branches desséchées tombées d'un arbre sans sève et sans vigueur. Toutes ces branches continuent à se subdiviser et ne retiennent d'autre lien commun que l'interprétation de la Bible. Les Quakers qui nient presque tous les mystères et ne baptisent point, sont à la fois très-nombreux et très-riches. Les Presbytériens sont toujours répandus en Ecosse. Le nombre des Méthodistes est aussi bien considérable ; mais tout cela n'est pas nouveau pour vous : toutefois je veux encore vous parler des Anabaptistes parce qu'il m'a été donné d'assister dernièrement à une petite dispute soulevée entre un de mes élèves et un partisan de cette dernière secte. Mon compagnon, ancien capitaine, qui a vécu dix-neuf ans sur la mer et qui aura besoin de dispense pour s'être battu contre les Chinois, poussa la discussion avec beaucoup d'esprit. Le pauvre anabaptiste après avoir dit ce qu'il savait, et aussi bien entendu ce qu'il ne savait pas, finit par confesser qu'il n'avait pas toute la vérité mais il espérait, continua-t-il, que Jésus-Christ lui ferait connaître le reste. Il nous avoua aussi avec franchise que tous leurs ministres étaient des menteurs et nous en fournit lui même des preuves évidentes. Nous l'avons engagé à venir le Dimanche suivant dans notre chapelle, et il nous en fit la promesse. L'hérésie particulière des Anabaptistes consiste à nier la validité du baptême des enfants. Pour avoir plus de facilité à convaincre leurs adeptes, les ministres ont donc imaginé d'ajouter quelques mots aux divines paroles de Jésus-Christ : Euntes ergo ... &... Voici comment le brave homme dont je vous parlais tout à l'heure avait appris le texte : "Allez donc, instruisez tous les hommes ; et s'ils font des actes de contrition en disant ... &.. baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit." Avec un pareil texte l'argumentation devient en effet très-facile. Les enfants sont incapables de produire un acte de contrition ; donc, ils ne peuvent pas recevoir le baptême. De nouveaux sectaires ont surgi depuis quelque temps, mais n'ont pu réussir à faire fortune en ce pays. Ces misérables font profession de vie commune, c'est à dire, qu'ils s'engagent à commettre du matin au soir les crimes les plus affreux. Vous comprenez que tant de divisions doivent engendrer dans le peuple une déplorable ignorance. Croyez-vous à l'existence de Dieu, demandait un magistrat à un pauvre jeune homme cité devant son tribunal ? — Monsieur, répondit celui-ci, je n'ai point encore sur ce sujet d'idée bien arrêtée. Dimanche dernier, un jeune homme de 16 à 18 ans était venu assister au milieu des enfants au catéchisme du frère Grehan. Voyant que des chapelets étaient distribués à ses voisins, il voulut aussi s'en procurer ; mais le pauvre enfant interrogé par le catéchiste, répondit avec simplicité qu'on ne lui avait appris ni le Pater ni l'Ave, qu'il n'avait jamais entendu parler du bon Dieu, ni prononcer le nom de Jésus-Christ. Il paraît néanmoins que cet enfant est d'un excellent caractère, qu'il est très-spirituel et très-intéressant, mais son père entièrement occupé de son négoce, l'a laissé vivre dans l'ignorance. Revenons à la Compagnie. Nos Pères d'Angleterre sont continuellement occupés et font un très-grand bien. Ceux qui remplissent les fonctions de curé se rendent à des époques déterminées aux maisons mères auxquelles ils appartiennent, pour se retremper dans l'esprit religieux. Dans plusieurs maisons, à Binarth par exemple nos Pères ont la charge d'une Eglise et y exercent le saint ministère les jours de dimanches et de fêtes. J'admire la foi des bons paysans Irlandais ; je voudrais que vous les puissiez entendre ces braves gens prier à la messe et réciter à haute voix leur acte de contrition. Ceci bien entendu n'empêche pas quelques misères ; ainsi dernièrement par exemple un pauvre Irlandais ayant trouvé le moyen de s'introduire dans la classe, alla se jeter aux pieds d'un Père Scholastique et lui promit solennellement de ne plus s'enivrer à l'avenir. Vous autres Théologiens, examinez la question de savoir s'il était tenu à sa promesse, supposé qu'il fût ivre en ce moment. Le fait est que peu de jours après ayant retrouvé le même Père à la promenade, il voulut lui offrir un gage pour affermir sa résolution. On travaille donc beaucoup, mais sans bruit et pour de bonnes raisons ; il est sûr que l'éclat ne vaut rien ici en tous lieux et partout. Toutefois nous ne sommes pas retirés au fond des catacombes, et grâce à Dieu, le diable se ressent de la présence de nos Pères. Le R. P. Recteur nous est revenu dernièrement avec un gros ...hurne qu'il a pris dans notre Eglise de Liverpool. Les exercices de...

la mission ont eu dans cette ville de fort beaux résultats. De nombreuses confessions générales ont été obtenues, et 1600 personnes se sont approchées de la sainte table. Les nôtres, si je ne me trompe, sont au nombre de 218; c'est la moitié plus que les Bénédictins qui n'ont guères qu'une centaine de prêtres. Nos frères coadjuteurs sont très peu nombreux, à cause des dépenses qui seraient extraordinairement considérables. Nous avons ici dans notre Eglise, un assez bel orgue et un orchestre choisi. Exécuter de la musique est vraiment une œuvre de zèle; car elle fait sur le cœur des Welches l'impression la plus salutaire. Nous avons déjà obtenu deux conversions par ce moyen. Et pourquoi pas? puisque le violon d'un de nos Pères attirait autrefois tant d'âmes à Jésus-Christ sur les plages de l'Océanie. Le diable n'ignore pas quelle peut être la douce influence de la musique; aussi a-t-il inspiré aux Méthodistes d'en faire usage dans leurs chapelles. Puisque je vous parle de science musicale, permettez-moi de vous dire en passant qu'un de nos Pères anglais vient de faire pour la ville de Londres un recueil des plus beaux cantiques du P. Lambillotte. On parle beaucoup du confortable anglais, fort bien; toutefois je puis vous assurer que notre maison, qui cependant nous a coûté fort cher, serait facilement reconnue par St. Ignace pour la demeure de ses enfants. Et table et régime est aussi simple que monotone. C'est donc comme dans les autres maisons de la Compagnie; mais ici comme partout nous avons en revanche un excellent esprit de famille, une bonne humeur perpétuelle, une charité franche et cordiale. Je vais terminer cette longue lettre par le récit d'un fait que je ne crains pas d'appeler miraculeux. Nous avons ici un frère coadjuteur originaire de Naples, qui entre parenthèses a exécuté de fort jolis travaux dans notre maison et dans notre chapelle. Ce bon frère avait été obligé de revenir du fond des Indes par suite d'une horrible dysenterie que les médecins ne pouvaient point guérir: son retour en Europe n'avait point apporté de soulagement à son infirmité, lorsqu'entendant parler du saint puits (le puits de Sainte Winifride situé à Hollywell, et auquel j'ai eu le bonheur d'aller en pélerinage), il prit la résolution de s'y baigner. Il se plongea en effet dans ces eaux salutaires qui depuis tant de siècles ont guéri des milliers de croyants, dans cette fontaine, monument de condamnation pour les protestants incrédules qui ont la garde et s'obstinent à nier sa vertu surnaturelle; or, et c'est de lui que je le tiens, sa guérison fut complète et instantanée. Remarquez qu'il ne s'y [illegible] qu'un seul bain à la suite d'une neuvaine en l'honneur de la sainte. Je ne sais pas comment les hérétiques qui expliquent tous ces faits [illegible] par la vertu naturelle des eaux de la fontaine, pourraient donner une explication des miracles opérés à distance après une promesse ou l'invocation du nom de Sainte Winifride.

Allemagne. Autriche. L'opinion générale en Autriche est très favorable au développement de la Compagnie. On entend répéter dans tous les cercles et par des hommes de tous les rangs: La mission de la Compagnie de Jésus est de travailler de toutes ses forces à l'éducation de la jeunesse; c'est à elle de nous préparer des jours meilleurs et de nous procurer un plus bel avenir. Ce désir est d'autant plus ardent parmi les gens de bien que les mauvais redoutent davantage de le voir se réaliser. Pendant son séjour à Vienne, le Révérend Père Provincial d'Autriche a offert à sa Majesté l'Empereur le don des deux messes demandées par le T. R. P. Général à tous les enfants de la Compagnie. Sa Majesté a témoigné une grande joie et n'a pu retenir une vive émotion. L'Empereur a [illegible] accueilli avec plaisir l'idée conçue par nos Pères de donner une mission dans la ville de St. Hippolyte. Il paraît que l'Archevêque de Vienne était disposé à donner une maison dans la Capitale pour y établir un Scholasticat, mais un établissement de ce genre n'était pas nécessaire puisque celui de Baumgartenberg doit être ouvert incessamment. Je vous parlais du désir conçu par nos Pères de donner une mission dans la Cathédrale de St. Hippolyte (Basse-Autriche); ce désir a été réalisé et les succès ont dépassé les espérances. Permettez-moi de m'étendre un peu sur cette première mission donnée dans l'Archiduché d'Autriche. Commencés vers la seconde moitié du mois de Décembre, les saints exercices ont duré quinze jours entiers. L'église était toujours si parfaitement remplie que beaucoup de personnes ne trouvaient point de place et se voyaient forcées de s'en retourner. Le Dimanche 19 il fallut que les sermons de 10 heures et d'une heure ½ se fissent sur la grande place vis-à-vis de la Cathédrale. [illegible] de la société se confondaient au pied de la chaire évangélique; on y voyait des ecclésiastiques, des magistrats et des militaires de tous les grades. [illegible] des injures et l'amour des ennemis produisit le plus grand effet. L'auditoire ne put retenir son émotion lorsque le Missionnaire s'écria qu'au nom de la Compagnie [illegible] il pardonnait toutes les injures et les calomnies dont son ordre avait été victime pendant les derniers troubles. Les officiers ont montré dans cette circonstance un zèle vraiment admirable. L'un d'entre eux rencontrant aux portes de l'église un des habitants d'une riche abbaye située dans le voisinage, lui dit avec naïveté: "Mon Révérend Père, il y a ici de bonnes choses à apprendre. Dites donc à vos confrères de mettre leur Prélat à leur tête, et de venir en profiter." Tous ceux qui tenaient contre les Pères ou contre la Mission des propos injurieux se voyaient à l'instant expulsés des hôtels et des Cafés de la ville. Un Capitaine entre autres s'écria au milieu d'un Café qu'il ne souffrirait point qu'en sa présence un seul mot fût prononcé contre l'Eglise ou contre la foi Catholique. Il fallut fermer les théâtres désormais devenus déserts: les confessionnaux au contraire étaient continuellement occupés. Pour satisfaire à tant de pieuses exigences, force a été de prolonger les faveurs spirituelles. Monseigneur l'Evêque était enchanté de pareils résultats. Tous les prêtres de St. Hippolyte et des environs ont vu avec du dessein, reconnaissant avec modestie les effets de la mission. Bien loin de se montrer jaloux des éloges donnés aux Missionnaires, ils mêlent leurs voix à ce concert unanime de louanges. Toutes les classes de la Société professent maintenant la plus grande estime pour les membres de la Compagnie. Il est sérieusement question de fonder un petit séminaire à St. Hippolyte. Mr. le Chanoine [illegible] a offert à cette occasion une somme de 20 mille florins; un autre chanoine en propose 2 mille. Le Clergé n'attend plus qu'un mot de son Evêque pour concourir à cette bonne œuvre par des sommes plus ou moins considérables; mais presque tous demandent avec instance que ce nouveau séminaire soit remis entre les mains de la Compagnie. Encore quelques détails. Les officiers de la garnison allèrent si loin dans leur pieux enthousiasme qu'ils prièrent les missionnaires de faire deux sermons particuliers en faveur des soldats. Un journal terminait ainsi un article à la louange de la mission de St. Hippolyte: "Elle va donc se terminer la première mission que les Jésuites aient donnée en Autriche depuis la suppression [illegible] de leur Compagnie. Les ennemis de l'Eglise et les apôtres de la révolution auraient-ils jamais pensé en 1848, voir de pareilles choses dans l'année 1852 ... [illegible] les pensées de Dieu. Grâces immortelles soient rendues au Seigneur!" Encore un trait avant de terminer. L'impression produite par les saints exercices fut [illegible] si profonde que les magistrats ont ordonné de frapper des médailles de bronze, d'or et d'argent pour perpétuer la mémoire de ces jours de bénédiction. Soli Deo honor et gloria. **Bohême.** Un décret impérial nous a remis entre les mains le petit séminaire de la [illegible] de Maria [illegible] [illegible] pèlerinages les plus fréquentés de la Bohême. L'ancienne Compagnie y possédait un établissement. **Hongrie.** Le Primat de la Hongrie [illegible] vers la fin du mois de Janvier, et avoir eu une entrevue avec le R. P. Provincial [illegible] lui avait déjà demandé que pendant le carême une mission fût donnée dans la ville de Pesth par les membres de la Compagnie. Il va sans dire que le R. P. Provincial [illegible] se rendre à cette invitation. On nous invitait de Szegedin [illegible] après de longues résistances nous avons accepté à Szegedin la charge entière de l'enseignement. Ce qui nous faisait redouter cette entreprise c'était d'avoir à travailler avec nous onze prêtres séculiers. Toutefois nous nous sommes mis à l'œuvre et nos relations avec eux ont toujours été des plus franches et des plus amicales. Malgré cela le Prince Prélat désire avec ardeur nous confier entièrement la direction de ce gymnase. Le Prélat, il est vrai, a le droit de choisir ses professeurs et d'avoir l'œil sur tout ce qui touche à la morale, mais pour la partie scientifique il doit s'entendre avec le gouvernement. Au reste le gouvernement protège ce Collège, et il désire en général pour la Hongrie surtout, que l'éducation soit confiée aux membres du Clergé. Les étudiants sont nombreux. Cette année, il y

en a plus de 400. 200 habitent le pensionnat, mais jusqu'ici nous n'avons été employés que dans les classes. La conduite des jeunes gens est très bonne; leur obéissance est exemplaire, et ils nous aiment sincèrement. Plusieurs ont déjà demandé la faveur d'être admis dans la Compagnie. Le 14 de ce mois l'Empereur a signé le décret qui nous accorde une Eglise et les bâtiments de l'ancien gymnase. Aux termes du décret, ces bâtiments doivent être arrangés de telle manière qu'ils puissent nous servir de Noviciat. Cette nouvelle maison de la Compagnie s'ouvrira prochainement. Peu de temps auparavant nous avions reçu la visite du Sérénissime Prince-Primat de la Hongrie; il était accompagné du Comte Karoly, fondateur du Noviciat. Le Prélat nous a adressé une allocution des plus touchantes. Tous les Evêques rivalisent de zèle pour obtenir que les Jésuites soient établis le plus tôt possible dans toutes les parties de la Hongrie. Le T. R. P. Général a écrit dernièrement au Prince-Primat une lettre de remerciements dans laquelle il lui donne le titre de Restaurator Societatis Jesu in Hungaria. Le Comte Karoly dont je vous parlais tout à l'heure, déploie un zèle au dessus de tout éloge. C'est lui qui a fait des démarches auprès des Evêques de la Hongrie pour obtenir que tous les étudiants et tous les Séminaristes qui s'y sentiraient appelés de Dieu, pussent sans aucune difficulté être admis dans la Compagnie. Il paraît que le gouvernement est animé à notre égard des dispositions les plus favorables; c'est du moins ce que nous ont attesté des personnages haut placés qui venaient de recevoir une audience de l'Empereur. Ceux d'entre nous qui s'occupent de l'enseignement sont logés dans un ancien couvent de Trinitaires. Ce monastère entouré de vastes enclos et la belle Eglise qui l'avoisine nous ont été donnés ces jours derniers par un décret du gouvernement. A Némethy-Szathmar où deux de nos Pères sont établis depuis longtemps, Monseigneur l'Evêque fait jouer mille ressorts pour obtenir du R. P. Provincial que nos Pères se chargent de l'enseignement de son Collège. Il propose à ce qu'il paraît des conditions très-favorables, et l'on croit bien que cette affaire ne peut manquer de s'arranger. — **Galicie.** On écrit de Sandec: Le noviciat de Staramiesto est ouvert. Nous avons reçu dernièrement trois novices Scholastiques venus de la Silésie Prussienne. Le P. Provincial vient aussi d'admettre un candidat originaire de St Pétersbourg. C'est un jeune bachelier qui a fait ses études philosophiques à Rome dans notre collège germanique. — **Tyrol.** La mission de Méran dans le Tyrol a parfaitement réussi, à la grande satisfaction de tous les gens de bien. L'affluence fut très considérable, la persévérance des fidèles approcha vraiment de l'héroïsme. Et encore un grand nombre de préjugés ont été déracinés. Le doyen ne savait pas comment exprimer aux missionnaires sa joie et sa reconnaissance. La mission de Botzen eut encore de plus beaux résultats. Tous les habitants de la ville voulurent assister aux exercices, et plusieurs fois la foule répandit des larmes et fit entendre des sanglots pendant les exercices. Le Prévot ne revenait pas des marques de sensibilité données par les habitants du Tyrol, dont tout le monde connaît l'âme trempée et le cœur intrépide. Un Juif riche négociant demanda à la fin de la mission d'être reçu dans le sein de l'Eglise et publia lui même dans les journaux l'histoire de son adhésion à la seule religion véritable. Deux fois la parole fut adressée aux étudiants de la ville et cinq d'entre eux demandèrent la faveur d'être admis dans notre Compagnie. [illegible] à un des Nôtres: Je viens de recevoir une lettre de Botzen; on me mande que depuis la mission un grand nombre d'étudiants se sentent attirés à devenir Jésuites. Une des plus grandes dames de la Bohême, la Comtesse Nostiz qui passe tous les ans quelques mois à Botzen voulut suivre les exercices avec toute sa maison [illegible] d'environ 20 personnes. Cette dame nourrie d'abord contre les enfants de St Ignace les plus [illegible] [illegible] mais elle fut [illegible] qu'elle adressa à l'un des missionnaires une pièce de poésie, dans laquelle elle [illegible] en fort beaux vers sa reconnaissance pour les bienfaits de la Mission. Les Archiducs Louis et Rainier qui se trouvaient par hasard à Botzen ont voulu admettre nos Pères à une audience particulière. [illegible] missions de Méran et de Botzen [illegible] Rattemberg commença sous de tristes auspices. La [illegible] était défavorable à l'entreprise et la ville de Rattemberg faisait opposition. Toutefois la grâce triompha, et bientôt les populations déposèrent leurs premiers sentiments. Les fruits [illegible]: plusieurs personnes [illegible] enfin à pardonner à leurs ennemis. Le jour du départ des Missionnaires tous les habitants sortirent de leurs maisons [illegible] leurs portes, ils versaient des larmes et imploraient avec instance une dernière bénédiction. Le bruit de ces merveilles arriva jusqu'à la ville de Rattemberg [illegible] témoigna le désir d'obtenir à son tour une mission donnée par les Jésuites. — **Silésie Prussienne.** Nos Pères ont été obligés à cause des ravages du choléra [illegible] leurs missions dans la Silésie et dans la Posnanie; presque tous les missionnaires se sont alors répandus dans les différentes paroisses pour y prodiguer les soins de leur ministère. C'est un malheur, car les saints exercices faisaient le plus grand bien. Breslau, la capitale de la Silésie a joui des bienfaits d'une mission: voici quelques détails sur cet heureux événement. Les exercices ont duré quinze jours. Trois vastes Eglises pouvaient à peine contenir les hommes qui venaient se ranger autour de la chaire évangélique. Trois croix de mission ont été solennellement plantées. Dans toutes les Eglises les paroles les plus touchantes ont été adressées aux missionnaires pour les remercier de leurs travaux et de leurs fatigues. Mgr l'Evêque suffragant a voulu chanter lui même un Te Deum d'actions de grâces. Une députation des principaux habitants de Breslau est venue exprimer à nos Pères au nom de toute la ville leurs sentiments de profonde gratitude. — **Grand-Duché de Posen.** [illegible] d'Obra, village de la Posnanie que le P. Antoniewicz dont les lettres de Laval ont raconté les admirables travaux, a rendu le dernier soupir. Cet excellent Père était venu dans ce village avec plusieurs compagnons pour prendre possession d'un ancien monastère au nom de la Compagnie. Le 7 Novembre, après avoir fait [illegible] il n'avait point de suites [illegible]; toutefois le mal empira et le lendemain il dit à un de nos Pères qui vinrent le voir: Je sens les premiers symptômes du choléra, je vais certainement mourir, mais j'en remercie le bon Dieu; j'ai toujours demandé de mourir au milieu de mes frères, et voilà qu'il exauce ma prière. Puis se tournant vers le P. Ministre [illegible] médecins furent appelés; l'un d'entre eux [illegible] déclara que le Père était attaqué du Choléra et que sa faible constitution ne pourrait y résister; toutefois il l'entoura des soins les plus assidus et resta des nuits entières au chevet de son lit. Les sœurs de la miséricorde montrèrent aussi dans cette circonstance le plus grand dévouement. Mais Dieu voulait couronner le zèle de ce généreux Apôtre; il rendit l'âme le 14 Novembre et sa dépouille mortelle fut déposée dans un des caveaux de l'Eglise. A la nouvelle de sa précieuse mort, Mgr l'Archevêque de Posen, et NN. SS. les Evêques de Gnesne et de Breslau ont célébré solennellement pour le repos de son âme des messes de requiem. Mgr de Posen a pontifié dans l'ancienne Eglise de la Compagnie, entouré de son chapitre et de tout le clergé. L'Evêque suffragant a célébré dans une autre Eglise, une messe à laquelle assistaient tous les Séminaristes. Plusieurs panégyriques ont été prononcés par des prédicateurs distingués, et ces oraisons funèbres ont été livrées à l'impression. Le P. Antoniewicz était regardé comme l'Apôtre de ce pays: tout le monde le pleure, et nos Pères d'Obra reçoivent journellement des lettres de condoléance. On nous écrit de la même résidence d'Obra: Le travail ne nous manque pas; nous avons beaucoup de sermons à faire, beaucoup de confessions à entendre. Nous vivons d'aumônes; et cependant nous ne manquons de rien, grâce à la divine Providence et à la pieuse libéralité des Fidèles. Resterons-nous longtemps à Obra? nous n'en savons rien. La maison qui nous a été donnée doit servir de résidence à une réunion de prêtres émérites. Monseigneur qui n'a point de prêtres dont il puisse disposer, s'est fait un bonheur de nous l'offrir; mais le président de la Province, homme bien connu par sa haine pour le Catholicisme et la Compagnie de Jésus, ne peut manquer de ressusciter l'ancien projet, bien qu'il soit en suspens depuis seize ans. Si cette résidence nous est enlevée, nous sommes bien sûrs au moins de conserver celle que nous possédons à Schrimm. Elle nous a été donnée par le Comte César

[illegible]. Un généreux bienfaiteur nous a remis entre les mains un ancien couvent et son église mis en vente par le gouvernement. **- Brandebourg.** Vous savez qu'une réunion Catholique se donne rendez-vous chaque année dans une des principales villes de l'Allemagne, pour s'y occuper des intérêts de la religion. La dernière session s'est tenue dans la ville de Berlin. Le Comte Joseph de Stolberg mit sous les yeux des défenseurs des droits catholiques un mémoire de 13 pages in-folio, suivi d'une pétition qu'il s'agissait de signer et de présenter au Roi de Prusse. Voici les principaux articles de cette pétition: Les Catholiques pourront avoir en tous lieux un ministre de leur religion. Les Évêques seront entièrement libres dans leurs fonctions et dans l'éducation de la jeunesse Catholique. Les Jésuites pourront s'établir et travailler dans le Royaume. Les charges publiques seront distribuées entre les Protestants et les Catholiques &c &c.. Tous les membres du comité, à l'exception de deux ou trois ont signé cette pièce qui a été remise entre les mains du Roi. Sa Majesté a reçu l'[illegible] est un peu montée contre les Catholiques, à raison des nombreuses calomnies qui chaque jour parviennent à ses oreilles; toutefois on espère les meilleurs résultats de la démarche audacieuse qui vient d'être tentée. En attendant les missions continuent. Dans le comité dont je vous parlais tout à l'heure, il se trouvait même quelques prêtres qui profitant de leurs moments de loisirs, se répandaient dans les campagnes pour évangéliser les peuples.. On remarque parmi les hommes haut placés et les ministres protestants un mouvement vers le Catholicisme. Nous citerons entre autres parmi les nouveaux convertis Mr. Basert, pasteur de Bunzlau, le Comte Spil de Dierstorf et l'officier des gardes Mr. Rochus de Rochow. **- Westphalie.** On nous écrit de Paderborn: "A la fin de la mission de Paderborn la plus grande partie des habitants sentit renaître dans son cœur l'amour ardent que ses Pères avaient toujours porté aux Jésuites, et même aux malheureux débris de la Compagnie supprimée. On témoigna donc le désir de nous voir retourner dans cette antique cité. Les Supérieurs répondirent à la demande qui leur fut faite qu'ils se rendraient volontiers à Paderborn si un Scholasticat pouvait s'y établir. La condition fut acceptée, et dès lors Mr. l'abbé Lismann et le Jurisconsulte Mr. Schmit ouvrirent des souscriptions. Les sommes s'amoncelèrent si rapidement que peu de temps après on était à même d'acheter une maison et de la meubler entièrement. Quelques difficultés furent alors soulevées par de faux amis, mais le courage et la prudence en [illegible]. Pendant ce temps là, les dames nous préparaient du linge et Mr. Lismann parcourait les campagnes pour nous fournir des provisions. Enfin, au bout de quelques mois on écrivit au P. Provincial qu'il pouvait envoyer le Recteur du nouveau Scholasticat. Nous nous y sommes donc établis dans le mois [illegible] dernier. Nous avons maintenant ici 19 Rhétoriciens. Nous vivons d'aumônes. On nous les apporte de plus de 10 lieues à la ronde. Nobles et paysans se disputent le bonheur de nous entretenir. Nous vivons en toute sécurité; le gouvernement est hostile, mais nous savons qu'il se contentera de nous faire des menaces. D'ailleurs le choix des hommes envoyés à la diète est de nature à faire naître de solides espérances. **- Sigmaringen.** Le Noviciat de Gorheim marche bien. Les novices sont au nombre de 12; ils seraient bien plus nombreux, si les lois militaires n'entravaient point les vocations. En Prusse, ces lois sont très-sévères; pour recevoir de jeunes novices il faudrait les ordonner peu de temps après leur arrivée. Le chiffre total des novices de la Province de Germanie Supérieure s'élève cependant à 53. La maison de Gorheim est assez spacieuse: autrefois elle a servi de couvent; plus tard on l'avait transformée en caserne. Vous avez sans doute appris qu'aux termes du décret du 5 Novembre les Jésuites devaient s'éloigner de Gorheim; mais l'Archevêque de Fribourg en Brisgau écrivit aussitôt une énergique protestation qui força le gouvernement à tolérer nos entreprises. A propos de cette démarche de Monseigneur de Fribourg permettez-moi de vous dire quelques mots sur Nos Seigneurs les Évêques d'Allemagne. Ils ont une confiance sans bornes dans les membres de la Compagnie. Pendant [illegible] dans toutes les parties de l'Allemagne, nous disait dernièrement un Supérieur, j'ai été confus de cette confiance avec laquelle ces premiers pasteurs [illegible] pour le salut de leurs troupeaux. Je pourrais bien prêcher comme ces jeunes hommes, disait un vénérable Évêque après avoir entendu [illegible] missionnaires, mais je produirais moins de fruit, car la grâce de toucher les cœurs est attachée d'une manière spéciale à la vocation religieuse. Le Supérieur dont je vous parlais tout à l'heure ajoutait que la vie des Évêques actuels a fait sur lui la plus vive impression et que [illegible] de véritables religieux. Le Cardinal de Cologne nous est entièrement dévoué. Croyez-moi, disait-il à nos Pères, n'abandonnez pas [illegible] force armée viendra vous en chasser. Criez bien haut que les Évêques vous ont appelés. Dites aussi à Monseigneur de Fribourg qu'au moment du danger nous donnerons la main pour vous protéger et vous défendre. Revenons à Gorheim. Les novices vont faire le catéchisme dans la ville de Sigmaringen. Une congrégation de jeunes gens a été établie sous l'invocation de S. Fidèle martyrisé dans ce pays. Deux de nos Pères ont aussi donné une retraite dans la prison d'[illegible]. Le plus célèbre de tous les détenus était un avocat, ennemi déclaré des Jésuites. Dieu a touché son cœur le premier jour; dès lors il est devenu un véritable apôtre et n'a cessé d'encourager ses camarades par ses exemples et ses paroles. Pour nous éloigner de Gorheim le gouvernement a offert au P. Provincial un magnifique couvent et une très-belle église; mais on se gardera bien d'accepter car ces bâtiments se trouvent dans un pays [illegible] et nous savons qu'on voudrait à tout prix parvenir à protestantiser la province de Sigmaringen. **- Bavière.** Six de nos Pères doivent pendant le Carême donner une mission dans la ville de Wurtsbourg. Les exercices de St. Ignace y ont déjà été donnés à cent prêtres dans un réfectoire de l'ancienne Compagnie. La Mission à Bamberg a bien réussi; on se propose d'en donner une prochainement dans la ville d'Aschaffenbourg. **- Francfort sur le Mein.** Une mission a été donnée dans la ville de Francfort: son succès a dépassé les espérances de nos Pères. Le curé du reste s'était conduit vis-à-vis de la population avec une prudence admirable; deux ou trois personnes seulement avaient été prévenues sous la foi du secret de l'arrivée des missionnaires. La veille de l'ouverture du Jubilé, le curé monte en chaire, et après avoir engagé son troupeau à profiter des faveurs spirituelles qui leur sont accordées: Mes Frères, dit-il, je veux travailler avec ardeur au salut de vos âmes, mais je ne me sens pas la force nécessaire pour répondre à toutes les exigences; aussi ai-je cru de mon devoir d'appeler pour me seconder trois zélés collaborateurs. Le public comprit à merveille, et ces mots: les Jésuites! les Jésuites! volèrent sur toutes les lèvres... Le lendemain les missionnaires se mettaient à l'œuvre, et les commencements furent si heureux, que dès le 2.d jour l'administration envoyait aux Pères leurs billets de séjour, qu'ils n'avaient point encore demandés. Le P. Provincial de la Germanie Supérieure arriva à Francfort le jour de la clôture. Oh! que n'êtes-vous arrivé plus tôt, lui dirent les Prêtres de la ville; vous auriez assisté à un magnifique triomphe remporté en Allemagne par l'Église Catholique. Le P. Roh, les journaux à la main a réfuté toutes les calomnies répandues pendant la Mission contre la Compagnie; la réfutation fut si éloquente et si victorieuse que les auditeurs ne pouvant retenir leur indignation contre des assertions aussi impudentes bondissaient sur leurs sièges. Les éloges donnés aux Missionnaires dans cette circonstance par MM.rs les Ecclésiastiques étaient si grands et si pompeux que le P. Provincial soupçonna qu'ils pouvaient bien être revêtus d'une teinte d'exagération: il s'adressa donc à un homme célèbre et digne de foi pour connaître toute la vérité: celui-ci confirma pleinement l'assertion des premiers narrateurs.

Scholasticat de Laval, 28 Mars 1853.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de Strasbourg

Nos R.R. Pères et nos TT. CC. Frères

P. C.

Nous allons vous communiquer les nouvelles qui nous sont parvenues depuis la fin du mois de Janvier.

France. Guérison miraculeuse obtenue par l'intercession du P. Maunoir. Lettre du Vicaire de Caulnes, près Broons, à Sa Grandeur Mgr l'Évêque de St-Brieuc. (Cette lettre a été communiquée par Mgr de St-Brieuc à nos Pères de la Résidence de Quimper.) « Le P. Bazin dans une retraite donnée à Broons, avait dit que si l'on connaissait des malades désespérés des médecins, on pouvait les recommander au P. Maunoir déjà célèbre par plusieurs miracles; or je fus appelé pour administrer une jeune fille de quinze ans, dans une famille qui venait de perdre une autre enfant. Elle était malade depuis 4 mois, et ne laissait plus aucun espoir de guérison, suivant l'avis de 4 médecins qui l'avaient successivement traitée et abandonnée. La pensée me vint de la recommander au P. Maunoir. Ma proposition fut accueillie avec joie; et l'enfant fit en ma présence et en la présence de plusieurs personnes du village, le vœu d'aller à Plévin, au tombeau du bon Père et d'y faire dire une messe d'actions de grâces à laquelle elle communierait, si Dieu voulait lui rendre la santé. A l'instant même la malade éprouva un mieux sensible. J'étais à peine sorti qu'elle demanda à se lever: elle voulait se rendre auprès de sa mère, mourante elle-même: et elle m'a dit qu'elle s'y serait rendue toute seule et sans secours étrangers, si on avait voulu la laisser faire. Elle demanda à manger: ses forces revinrent, et bientôt elle se crut capable de faire le voyage de Plévin. En effet elle a accompli son pieux pèlerinage: elle l'a fait sans ressentir aucun malaise; seulement pendant la messe, de la consécration à la communion elle a éprouvé un grand serrement de cœur: le trajet de Glomel à Plévin qu'elle avait voulu faire à pied, quoique à jeun, pourrait expliquer cette indisposition. Depuis son retour, elle devient de plus en plus forte, et continue à se livrer aux plus rudes travaux. »

Le Père qui nous envoie cette relation nous parle aussi de la conversion éclatante d'un pauvre jeune homme, obtenue par le moyen du St Scapulaire. Comme la Très-Sainte Vierge semble avoir voulu se servir de nos Pères pour ramener au bercail cette brebis égarée, nous allons transcrire les faits principaux de ce consolant retour à Dieu. Ce jeune homme, âgé de 25 ans, était venu de Brest à Quimper, pour assister aux fêtes du Carnaval. Chassé par son père, avec la menace d'être déshérité, après avoir par son inconduite fait descendre au tombeau sa pauvre mère, il avait accepté une place dans un des ateliers de Brest. Au moment de partir pour Quimper, il retrouva dans sa malle le Scapulaire que sa mère mourante lui avait remis entre les mains avec la demande de le porter toujours. Poussé par les remords, il se l'passa au cou, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, puis il se mit en route. La grâce l'attendait là. Elle le travailla pendant 2 jours, et le poussa enfin vers l'église St Mathieu. Après une bonne heure et demie passée dans un état qu'on ne peut définir, il s'adresse à l'une des personnes qui se trouvent auprès de lui. « Pourriez-vous, lui dit-il, m'indiquer un Père Confesseur? — Un Père confesseur, Monsieur, ce n'est point ici; mais en sortant, prenez la rue du coin, suivez-la et vous verrez l'église St Joseph; c'est là que se trouvent les Pères confesseurs. » — Le jeune homme ne comprit point qu'il s'agissait des Jésuites, mais il suivit les indications et se présenta à notre église; il fut conduit ensuite au R. P. Supérieur et raconta toute son histoire. Le lendemain il se confessa et repartit pour Brest, tout-à-fait disposé à persévérer dans le bien, et à reconnaître l'insigne faveur qu'il vient de recevoir de la Très-Sainte Vierge.

Belgique. On nous écrit de Louvain: Le 12 Mars nous avons eu dans notre chapelle une abjuration publique. Notre catéchumène, né en Écosse d'un père presbytérien et d'une mère catholique, fut élevé dans l'Église presbytérienne; mais un voyage qu'il fit en Angleterre fort jeune encore lui inspira du respect pour l'église épiscopale et il commença par fréquenter les temples de ce culte. Plus tard il se rendit à Oxford, où il prit le grade de maître-ès-arts; il reçut ensuite les ordres des mains d'un Évêque anglican, exerça successivement la charge de Ministre dans deux diocèses d'Angleterre, puis devint chapelain d'un Évêque écossais. Après avoir exercé pendant dix ans les fonctions de ministre et les avoir abandonnées, il avait fait un voyage sur le continent. Jamais il n'avait eu de rapports avec les puséistes, et même il leur était contraire; mais Dieu sut l'attirer à lui par d'autres moyens. Il sentit d'abord un désir, un besoin de se confesser; bientôt quelques doutes surgirent dans son esprit. De retour en Écosse il eut avec sa mère des conversations qui accrurent encore ses inquiétudes; enfin cédant à l'action de la grâce il partit pour Louvain, et pendant plusieurs mois se fit instruire par un de nos Scholastiques qui est un Anglais converti. Le jour de la canonisation de St Ignace et de St François-Xavier, l'ancien Ministre anglican a fait dans notre chapelle la profession de foi catholique; il a été rebaptisé sous condition, et on lui a donné le nom du glorieux Apôtre des Indes. La cérémonie s'est faite avec toute la solennité possible; mais ce qui ajouta singulièrement à sa beauté, ce fut la posture humble et recueillie de notre fervent néophyte. Il répondit en latin et d'une voix très-ferme à toutes les interrogations prescrites par le rituel romain. Au moment de la communion il versa un torrent de larmes, ce qui fit une grande impression sur tous les assistants. Le lendemain, dans la chapelle de notre collège d'Anvers, un jeune Allemand, âgé de seize ans, faisait aussi son abjuration solennelle. — Les Bollandistes viennent d'achever la publication du 8e volume d'Octobre: il est dédié au duc de Brabant et le portrait du jeune prince est placé en tête du volume. On réimprime aussi le 6e volume qui était devenu extrêmement rare. Le compendium theologiæ moralis du P. Gury a déjà reçu en Belgique les honneurs de trois éditions, plusieurs prélats, et entre autres Nosseigneurs les Évêques de Bruges et de Tournai l'ont recommandé d'une manière toute spéciale aux membres de leur clergé. Le P. Van Ysegem a publié en français un ouvrage très-remarquable sur le premier imprimeur belge, Thierry Maertens, citoyen d'Alost. Les journaux ont donné les plus grands éloges à ce travail. On vient de mettre sous presse une nouvelle édition de la vie du Vénérable Berchmans, écrite en latin. Une vie du P. Oviedo et de ses compagnons a été récemment imprimée à Bruxelles; on n'attend plus que le décret de cultu pour la lancer dans le public.

2. Italie. Lettre d'un Scholastique de Rome à un Scholastique de Laval. Collège Romain 19 Mars 1853. Mon bien cher frère: Je vais aujourd'hui vous donner comme elles se présenteront, toutes les nouvelles que je croirai capables de vous intéresser. Voici d'abord quelques détails sur la maladie du T. R. P. Général; comme vous le savez, c'est le 12 février dans la nuit qu'il fut frappé subitement; la veille il était sorti comme d'ordinaire, il s'était couché sans aucun symptôme alarmant, et le matin vers trois heures sans que personne le soupçonnât il était à l'extrémité; heureusement il eut encore la force d'agiter le cordon de sa sonnette, le f. Trigos accourut et le trouva étouffant sous l'oppression d'un mal inconnu; aussitôt il court avertir, les PP. arrivent à la hâte et quelques-uns même sans avoir pris le temps de se vêtir entièrement; l'extrême-onction est administrée et c'est alors, dit-on, que le R. P. commença à revenir à la vie; bientôt les médecins furent près de lui et le f. Antonacci qui était arrivé avant eux avait déjà tout préparé pour une saignée; elle fut jugée indispensable et depuis bien des fois réitérée. Cette nouvelle qui nous fut apportée dès cinq heures du matin par le R. P. Vice-préposé lui-même, jeta partout la consternation; Rome tout entière prit part à notre douleur; le Saint-Père à qui l'on avait envoyé demander sa bénédiction, la manda en disant que ce ne serait pas la dernière; vous voyez qu'il a été bien inspiré; depuis chaque jour son majordome se rendait au Gesù pour s'informer de la santé de Notre Père; tout ce qu'il y a de plus distingué à Rome s'y portait également et la liste ouverte à la porte relatait chaque jour la venue d'une multitude de Cardinaux, d'Évêques, de Religieux, de Princes et d'autres personnes de tout rang, soit italiens, soit étrangers; comme on ne pouvait introduire et que tous étaient avides de nouvelles, chaque matin le médecin de la maison, durant tous les jours qu'a duré le danger, dressait un billet officiel constatant l'état du malade, lequel billet était reproduit à un grand nombre d'exemplaires et se distribuait aux visiteurs ainsi que dans les principales maisons de Rome. Cependant de nombreuses prières s'élevaient au ciel: le Gesù, le Collège Romain et plusieurs autres maisons, outre un triduum solennel, avaient fait un vœu à la Ste Vierge pour une santé si précieuse; je crois que Marie l'a eu pour agréable, car il y a eu un mieux sensible: cependant toutes nos craintes ne sont point encore passées; le R. P. est toujours très-faible et ne peut se tenir sur ses pieds gonflés d'une manière extrême; ce qu'il prend lui fait mal; ce matin même au moment de la Communion, il a eu une défaillance et s'est senti frappé de cette idée que sa fin était prochaine; il a donc envoyé chez le Pape pour protester de sa reconnaissance et réclamer encore une bénédiction. Dieu veuille qu'elle serve à nous le conserver encore! Au milieu de ses souffrances il est extrêmement édifiant; toutes ses pensées sont pour Dieu et pour les Saints et pour son cher bréviaire qu'on lui avait d'abord interdit et qu'il a fallu bientôt lui rendre, au moins en partie; souffre-t-il au cœur (où est le siège de son mal), il se met aussitôt à parler du Sacré Cœur de Jésus et se rappelle quelques textes en son honneur; souffre-t-il dans les jambes, il aime à répéter que N. S. Père Ignace y a également éprouvé de grandes douleurs, en un mot tous ceux qui l'approchent attestent qu'on trouve en lui cette union intime avec Dieu qui ne se rencontre que dans les plus grands Saints. Les médecins craignant la fatigue, ont voulu l'écarter de ces pensées pieuses, mais on les en a empêchés avec raison, car l'état de notre père c'est l'état de St Louis de Gonzague auquel il fallait plus d'efforts pour ne pas penser à Dieu que pour s'occuper de lui. Sa gaieté lui reste encore et vous en jugerez par ce petit trait: il y a quelques jours Louis Veuillot est allé lui rendre visite; le P. Général le confondit d'abord avec son frère Eugène qu'il avait vu à Paris, puis ayant su que c'était le rédacteur en chef de l'Univers: Monsieur Veuillot, lui dit-il, j'ai fait ce matin ma méditation sur un texte de Térence. Veuillot un peu surpris répondit en riant au P. Général qu'il fallait être aussi saint que lui pour trouver à s'édifier dans un auteur semblable. Mais Monsieur, reprit notre bon père, ne peut-on pas faire une bonne méditation sur ce passage: homo sum et nihil humani a me alienum puto. — Passons à un autre sujet: comme je vous le disais dans ma dernière lettre les Anglais nouveaux convertis qui se destinent à l'état ecclésiastique ont été réunis ensemble dans une maison patronée par le Pape; malheureusement cette maison située à côté de St Pierre se trouve par trop peu à la portée du Collège Romain, et il s'en suivait que plusieurs d'entre ces jeunes gens ne pouvaient plus venir si régulièrement à nos cours; pour obvier à cet inconvénient, depuis quelques jours le P. Cardella, professeur de Philosophie, se rend chez eux et leur fait une classe spéciale; néanmoins plusieurs assistent encore aux leçons du P. Passaglia. — C'est bien une lacune que les Français soient à peu près les seuls qui n'aient pas leur Collège à Rome; dernièrement Dieu a suscité à quelques prêtres vertueux la pensée de faire un essai, et voici comment. Les missionnaires de la Congrégation de M. Liberman, qui comme vous le savez sont maintenant réunis au S. Esprit, ont, grâce à Dieu, hérité de leur fondateur un esprit vraiment romain et Catholique. M. Liberman avant de mourir avait exprimé le désir ardent que ses prêtres eussent une maison à Rome; ceux-ci ont donc pensé à y établir un Scholasticat, et en même temps ils ont formé le dessein de recevoir chez eux les jeunes ecclésiastiques français qui viendraient ici faire leur Théologie; toutefois comme un bruit vague s'est répandu que la Compagnie pensait à la même œuvre, ils ont eu la délicatesse de faire préalablement demander au R. P. Assistant de France si ce bruit avait quelque fondement, ajoutant que les Jésuites étaient beaucoup plus capables qu'eux de faire réussir une pareille entreprise et qu'ils ne viendraient qu'en leur défaut offrir ce secours au jeune clergé français. On leur répondit que la Compagnie n'y pensait nullement, et là-dessus ils firent quelques démarches; cette proposition fut très-bien accueillie du Souverain Pontife qui mit à leur disposition la maison et l'Église de St Nicolas des Lorrains autrefois desservie par des Français. Les bons pères sont arrivés depuis peu et cette œuvre à peine commencée pourrait prendre des développements considérables et être bien utile à l'Église pour répandre en France les doctrines catholiques. Nul doute que ces jeunes gens ne fréquentent les cours du Collège Romain. — Vous avez parlé dans vos lettres du nouvel observatoire que l'on élève ici; c'est une belle construction digne du P. Secchi; ses fondements reposent sur les piliers énormes de l'Église du Collège en sorte qu'ils ne peuvent éprouver aucun mouvement ni de tassement ni de vibration; une vaste salle astronomique, une bibliothèque, plusieurs chambres pour les observations, deux escaliers qui donneront au public la facilité de venir visiter les salles sans déranger les Pères, une organisation parfaite entre toutes les pièces, tout cela fera de cet observatoire le plus beau et le plus important de Rome, bien qu'on en élève maintenant un autre au Capitole sur des vastes proportions. Ajoutez qu'un télescope est déjà commandé qui sera un des instruments les plus grands qui existent au monde. Le P. Secchi vient de découvrir une planète, et son rapport est envoyé à l'Institut de Paris; à moins qu'il n'ait été précédé, il obtiendra la médaille et le prix qui est considérable. — Le P. Bres... a composé une réfutation de l'ouvrage de Theiner, qui est sur le point de paraître; je pense qu'une partie au moins sera aussi publiée en français à Paris, où elle est déjà depuis longtemps. Le P. Manfredini, secrétaire général de la Compagnie, vient aussi de publier un ouvrage en italien sur les exercices de St Ignace et le P. Patrizi continue à faire imprimer ses dissertations sur différentes parties

Bible, principalement sur les prophéties qui ont trait directement au Messie. - Nous ne savons encore rien relativement à la béatification du P. Bobola; le S. Père durant longtemps avait oublié cette cause; on l'en a fait ressouvenir; mais la réponse n'est pas encore rendue; néanmoins pour qui connait les sages lenteurs de la Cour de Rome, il n'y a rien encore de désespéré. - Le Collège germanique est toujours florissant; il compte maintenant une soixantaine d'élèves parmi lesquels se trouvent deux fils du célèbre auteur de la vie d'Innocent III; l'un d'eux qui est en Théologie annonce de grands talents; il en est de même de la plupart des autres, et généralement aux menstruales comme aux sabbatines, les germaniques se distinguent par leur esprit clair et précis, ainsi que par leur science acquise; car ce sont assurément nos plus grands travailleurs. La modestie de ces jeunes gens n'est pas moins remarquable; on les prendrait facilement pour des religieux et partout où ils vont, ils édifient ceux qui les approchent. Je les voyais, il y a quelques jours, agenouillés tous ensemble autour de la confession de St. Pierre; c'était un magnifique spectacle, et il me semblait que le Prince des Apôtres du fond de son tombeau jetait un regard d'amour sur ces futurs soutiens de l'Eglise d'Allemagne, et répandait dans leurs cœurs son zèle et son esprit Apostolique. - Un mot de l'Eglise du Caravita dirigée par nos Pères; j'ai voulu une fois être témoin de l'exercice de la discipline : lorsqu'après les prières récitées lentement et religieusement j'entendis entonner sur le rhythme de la passion un chant qui résumait les circonstances les plus touchantes des souffrances de N. S; puis lorsque l'on eut emporté successivement toutes les lumières et qu'enseveli dans une nuit absolue la voix du prêtre se fit entendre pour exhorter les pécheurs à la pénitence et au repentir, un frémissement involontaire s'empara de moi; mais ce fut bien autre chose lorsque commença la cérémonie; c'était une grêle de coups à faire trembler; la voix du prêtre récitant le miserere pouvait à peine dominer le bruit; on dit le psaume en entier, puis le Salve Regina, puis d'autres prières encore; le Père qui présidait avait beau crier basta, le frère agitait en vain sa sonnette, rien n'arrêtait le zèle des pénitents; je vous assure qu'un pécheur témoin d'un pareil spectacle ne peut sortir qu'avec la contrition dans le cœur; un prêtre qui y avait assisté m'a dit qu'il tremblait de tous ses membres; un autre rapportait à Monseigneur d'Amiens qu'il n'avait rien vu d'aussi édifiant à Rome. Il se fait vraiment dans cet oratoire un bien immense; les confrères pleins d'un zèle apostolique exercent leur œuvre avec ardeur; les retraites qui se succèdent sans interruption pendant le carême sont extrêmement suivies, et produisent des fruits consolants. - Le P. De Villefort continue ses soins à nos bons Français; il est connu dans l'armée sous le nom de Père des soldats; on leur donne maintenant une retraite à S. Louis; ils s'y rendent avec exactitude et je crois que les pâques seront nombreuses. Le P. Bazin qui prêche le carême dans cette église a aussi eu la consolation de voir plusieurs conversions remarquables. - Les affaires d'Espagne sont en bon train; le P. Munar avec deux autres viennent de s'embarquer pour la Havanne, où l'on va fonder un Collège; les PP. seront d'abord reçus dans le couvent de la Merci qu'on a mis à leur disposition; mais le Gouverneur se propose de leur faire bâtir une maison plus commode et plus spacieuse. - Je ne vous parlerai point du Maduré; cette pauvre mission est plus éprouvée que jamais; le schisme (si toutefois c'en est un) lève la tête avec plus d'audace que jamais; un nouvel évêque non approuvé par le Pape est arrivé à Goa le jour même de la S. François-Xavier; il parait même qu'une ambassade très-nombreuse de Chinois, séduits par les portugais répandus dans le céleste empire, s'est rendue à Lisbonne pour obtenir des prêtres qui ne fussent pas en communion avec Rome. Sur tous ces faits déplorables le P. Puccinelli a présenté un long mémoire au Pape, et une Congrégation extraordinaire de Cardinaux a été créée pour examiner la question. D'autre part on vous a envoyé il y a quelque temps une relation très-intéressante de la conversion et de la mort d'un jeune médecin de Goa, qui après avoir souffert de nombreuses persécutions s'est fait chrétien et est entré au Noviciat de la Compagnie. Comme cette relation est très-longue et qu'elle paraîtra sans doute dans les lettres du Maduré, je m'abstiens de vous en donner le contenu. - Le F. De Backer est ici pour continuer son ouvrage sur les écrivains de la Compagnie. - Aujourd'hui fête de S. Joseph je me suis uni dans la communion à votre fervente communauté pour implorer la protection de notre patron commun sur la Compagnie, et en particulier sur les deux Scholasticats de Laval et de Rome. Il y a ici une grande dévotion à S. Joseph; c'est un jour de communion générale pour les élèves. Ne m'oubliez pas dans vos prières &c...

Nous empruntons les détails suivants à la lettre d'un Père de la Province de Venise. Presque toute la Dalmatie a été évangélisée pendant le Carême par des Pères de la Compagnie. C'est un nouveau champ qui vient de s'ouvrir au zèle des missionnaires; il promet des fruits abondants. La permission d'ouvrir un pensionnat dans la ville de Padoue en même temps que l'externat dont on vous a parlé, nous est arrivée sans retard. Sa Majesté l'Empereur d'Autriche a voulu qu'elle nous fut expédiée directement et sans subir les interminables formalités de la bureaucratie. Vous savez que Mgr. Scarpa a fait présent à notre maison de Padoue d'une magnifique bibliothèque : un curé de la ville a imité son exemple; ce qui nous met en possession d'un grand nombre d'ouvrages; tous sont parfaitement choisis; ce sont en général les meilleures éditions qu'il soit possible de désirer. Nous avons entre autres presque tous les Pères de l'Eglise. Madame la Comtesse Landi née Tedeschi vient de mourir à Plaisance; elle a légué à la Compagnie une somme de deux-cent mille, neuf-cents zwanzigers. On sait que le zwanziger vaut environ 85 centimes de notre monnaie. Vous avez parlé dans les lettres de Laval d'une apparition de St. Ignace dans la maison de St. Jean de Verdara; j'ai recueilli sur cet événement de plus amples détails, et je crois vous être agréable, en vous les faisant parvenir. Dans les magnifiques bâtiments de S. Jean appartenant jadis aux Chanoines réguliers et plus tard donnés par la République de Venise à l'œuvre des enfants trouvés, vivait une pauvre femme nommée Gérolama Mascata qui professait pour St. Ignace une très-grande dévotion. En 1802 elle tomba malade et eut aussitôt recours à son saint protecteur. D'après les conseils d'un excellent prêtre qui desservait l'Eglise, et qui aussi avait une dévotion spéciale pour notre Bienheureux Père, elle commença une fervente neuvaine. La maladie néanmoins ne perdit point d'abord de son intensité, au contraire elle augmenta chaque jour davantage et bientôt réduisit la malade à la dernière extrémité. Mais le matin du 8 Juillet qui suivant plusieurs, était le dernier jour de la neuvaine la malade ayant goûté quelques instants d'un léger sommeil vit très-distinctement à ses côtés St. Ignace revêtu de l'habit ordinaire de la Compagnie. "Lève-toi, lui dit-il, car te voila guérie. Je désire, ajouta-t-il, que dans ce lieu on rende honneur à l'une de mes images, car un jour je dois y venir habiter." A son réveil la bonne femme était au comble de sa joie; elle craignit d'abord d'avoir été trompée par un songe agréable, mais s'étant levée et promenée un moment dans sa chambre, elle reconnut qu'elle était parfaitement guérie; elle sortit à l'instant et se mit à crier de toutes ses forces; je suis guérie, St. Ignace m'a rendu la santé. Les médecins accoururent et après avoir fait toutes les investigations nécessaires, ils déclarèrent à l'unanimité que le miracle était incontestable. Le bruit de ce prodige s'étant répandu dans la ville

beaucoup de personnes voulurent voir celle qui en avait été l'objet et d'abondantes aumônes furent faites à cette occasion, à l'œuvre des enfants trouvés. Les directeurs de la maison sur les instances réitérées de cette brave femme firent représenter les traits de St. Ignace. Ce tableau placé dans un cadre ovale de 2 ou 3 pieds de hauteur fut suspendu sur un autel dans une des chapelles de l'Eglise: il y resta pendant un bon nombre d'années et fut l'objet de la vénération des fidèles surtout pendant les 14 ans que vécut encore la bonne femme guérie par notre bienheureux Père. Ce tableau fut ensuite entièrement oublié. En 1846 l'œuvre des enfants trouvés fut transportée dans un autre bâtiment; en Mars 1848 ce magnifique local fut changé en caserne, et les tableaux de l'Eglise furent enlevés pour être placés en lieu sûr. Mais voilà qu'au commencement de 1852, un brave homme qui depuis 40 ans était au service de l'Eglise, s'imagina, sans en avoir reçu l'ordre d'aller chercher le tableau de St. Ignace au milieu des vieux meubles où il avait été relégué et de le placer au maître autel sur la tenture destinée à remplacer le magnifique tableau qui s'y trouvait jadis. On le tournait en dérision et on lui faisait observer qu'il était ridicule de placer un si petit cadre dans un espace destiné à recevoir un autre infiniment plus grand; mais le brave homme se prenait à rire et répondait à ses détracteurs: Laissez-le où il est; et vous verrez que bientôt il sera le maître de la maison; or à ce moment, il ne savait pas même ce que c'était que les jésuites. Depuis le grand tableau a été remis au maître autel et celui de St. Ignace a repris la place qu'il occupait autrefois; mais on plaça près de là un ex voto, qui rappelle la guérison de Girolama avec l'année et le jour de cette faveur miraculeuse. Ces faits sont publics, ils sont rapportés par des respectables ecclésiastiques et par d'autres personnes dignes de foi qui assurent avoir entendu la brave femme raconter elle même son histoire. Ce sont ces témoins qui ont recueilli les détails que je vous envoie.

Espagne. Une mission a été donnée à Loyola par nos Pères de la Province d'Espagne. Comme un excellent Prêtre d'Azcoitia qui occupe dans cette ville une charge fort importante a publié dans la Esperanza de Madrid un article très étendu sur les saints exercices, nous allons en traduire les principaux passages: "Aussitôt que les Pères de la Compagnie de Jésus se virent après une si longue et si pénible absence rétablis enfin dans le Collège de Loyola, leur première pensée fut de procurer aux bons habitants de ce pays les bienfaits inestimables d'une mission. Ils voulaient préluder par là à des travaux apostoliques qui bientôt devaient s'étendre et faire sentir leur influence à toutes les villes de la Province. Mais avant d'entreprendre cette œuvre de zèle, les Révérends Pères ont voulu replacer dans leur Eglise la riche et sainte image de leur bienheureux fondateur. Ils adressèrent donc leur requête aux autorités de la commune d'Azpeitia, où depuis leur départ l'image miraculeuse avait été l'objet de la vénération publique. Les raisons alléguées par la Compagnie avaient tant de force que leur demande fut exaucée. Lorsque le jour de la translation fut arrivé, tout le pays se mit en mouvement. Une foule immense sortit d'Azpeitia conduite par les membres de la commune et par le clergé de la cité. La sainte image portée en triomphe sur un brancard richement décoré était entourée d'une troupe de soldats-volontaires qui lui formaient une garde d'honneur. Lorsque la procession fut arrivée près de la porte de l'Eglise de Loyola, les porteurs se retournèrent afin que la statue vénérée semblât dire un dernier adieu à cette ville d'Azcoitia qui lui avait accordé un asile, qui l'avait reçue avec tant de piété dans l'enceinte de ses murs. A ce moment les soldats de l'escorte firent entendre le salut militaire. Alors les Révérends Pères Jésuites revêtus du rochet s'avancèrent vers la porte de l'Eglise et se rangeant des deux côtés du brancard, ils conduisirent ainsi jusqu'à l'autel l'image de leur bienheureux Père. Pendant ce temps les voûtes sacrées retentissaient d'hymnes et de cantiques en honneur de St. Ignace. La statue fut déposée au-dessus du maître-autel, et la cérémonie fut terminée par une messe solennelle. Dans la soirée ont revint encore aux pieds du Saint chanter des cantiques à sa louange. Un des Pères missionnaires profita de cette circonstance pour monter en chaire et annoncer aux fidèles accourus de toutes parts l'ouverture d'une mission. En attendant le catéchisme devait être fait chaque jour aux petits enfants par les Novices de la Compagnie. Cette nouvelle mit tout le pays en émoi d'autant plus que Mrs. les Curés d'Azpeitia et d'Azcoitia voulant seconder les désirs des RR. Pères avaient annoncé publiquement du haut de la chaire qu'une mission serait donnée par les PP. Jésuites dans l'Eglise de Loyola. Les exercices commencèrent par une fête solennelle; les autres jours on faisait une instruction après la messe de 5 h.½ afin que les plus pauvres paysans pussent avant leur travail entendre la divine parole. A 2 h.½ se faisait une autre instruction, et le sermon venait plus tard. La traduction du Salve Regina chantée en langue basque par les petits enfants, et la prière de l'Ordon chantée par les Novices produisaient toujours une salutaire impression. L'infatigable P. Ignace Guerrico, connu par ses travaux apostoliques dans notre Province et celle de Santander faisait les exercices du matin et de l'après-diner; les sermons étaient prêchés tour à tour par les PP. Joseph Larrutegui et François Ugarte qui s'acquittèrent de ce ministère avec beaucoup d'onction et des succès vraiment prodigieux. On n'a pas idée du nombre de pèlerins qui accouraient à Loyola de tous les bourgs du voisinage. Depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 h. du soir l'Eglise était toujours remplie. Aux heures des sermons toutes les tribunes étaient occupées par MM. les Ecclésiastiques, par les autorités d'Azpeitia et d'Azcoitia, et par des personnages du plus haut rang. Souvent l'enceinte de l'Eglise fut trop étroite; il fallait ouvrir les portes pour satisfaire la foi de ceux qui obligés de rester dans le vestibule, redoublaient d'attention, pour ne perdre aucune parole sortie de la bouche du Missionnaire. Le dernier jour un grand nombre de pieux pèlerins ne purent prendre part aux exercices; pour les consoler il fallut ouvrir une chapelle intérieure; aussitôt, ils s'y précipitèrent et la remplirent comme par enchantement; l'un des Pères fut obligé d'improviser un sermon et une petite fête dans le genre de celle qui se célébrait dans l'Eglise. Oh! pourquoi les ennemis de la Compagnie de Jésus n'ont-ils pas été témoins du spectacle qu'offrait pendant ces jours de grace la grande et magnifique Eglise de St. Ignace de Loyola? nous aurions pu leur montrer les enfants de cet institut, et leur dire: Voyez, ils font ce qu'ils ont fait, dans tous les temps, ils se dévouent au bonheur des peuples, ils font briller la lumière divine aux yeux de leurs frères, ils enseignent à tous les vérités du salut, base et fondement de la civilisation véritable. Comme on prévoyait que le nombre de ceux qui voudraient s'approcher du banquet sacré serait très considérable, on fut obligé de désigner trois jours particuliers pour la communion générale. Le recueillement des 6000 personnes qui s'approchèrent de la sainte table contribua puissamment à embellir cette cérémonie à laquelle les Missionnaires avaient voulu donner le plus grand éclat. Que ne puis-je énumérer tous les traits admirables dont j'ai été l'heureux témoin; qu'il me soit permis cependant de mentionner ici l'empressement héroïque des bons habitants de la Campagne. On les voyait au milieu de la nuit descendre du sommet des montagnes des torches à la main. Si par malheur ils arrivaient à l'Eglise après l'ouverture des portes, ils trouvaient les confessionnaux assiégés, et malgré la rigueur du froid, il leur fallait attendre trois ou quatre heures avant de parvenir jusqu'au Père Missionnaire. Leur patience était à toute épreuve. On en a vu passer la journée entière dans l'Eglise sans prendre la moindre nourriture. Que de retours à Dieu! que de confessions générales! que d'hommes après trente ou quarante années d'égarements sont entrés dans la route du devoir! aussi lorsqu'à la clôture de la Mission, on entonna le Te Deum, il était facile de voir sur la figure des assistants qu'une joie céleste inondait leurs âmes et qu'ils ne savaient comment reconnaître la bonté infinie du Dieu des miséricordes. Un petit souvenir fut distribué au peuple; ce souvenir est un petit ouvrage composé en langue basque par un Père de la Compagnie; il renferme les principales vérités développées pendant la mission, et les pratiques suggérées aux fidèles pour obtenir le don de la persévérance." Le journal la Esperanza après avoir publié ces détails, profite de l'occasion pour remercier la Reine d'avoir rendu le Collège de Loyola aux enfants de la Compagnie; il la conjure d'utiliser dans toute la monarchie le zèle de ces hommes apostoliques qui travaillent avec tant de dévouement pour la gloire de la Religion et la prospérité des royaumes.

St Ignace de Loyola.

Vue prise de la route d'Azpeitia.

Scholasticat de Laval 12 septembre 1853.

Les scholastiques de Laval aux PP. et FF. de [illegible]

Nos R.R. Pères et nos CC. CC. Frères,

P. C.

Au moment de recueillir nos matériaux pour la lettre de Septembre nous avons reçu de Guatemala le récit de l'expulsion, du voyage et des souffrances de nos jeunes Frères de l'Equateur. Il nous a semblé que cette relation serait pleine d'intérêt pour tous les membres de la Cie. Nous l'avons donc traduite, et afin d'être surs de la donner toute entière dans ce N.o de la correspondance, nous [illegible] [illegible] aujourd'hui les nombreuses nouvelles qui nous sont arrivées d[es] autres Provinces de la Cie, mais nous nous empresserons de les faire connaître dans la lettre de Noël. Le R. P. [illegible] qui a eu la bonté de distribuer à nos jeunes Frères les différentes parties de la relation qu'ils voulaient nous faire parvenir. De cette manière [illegible] la suite de leur long et pénible voyage. Le P. Jan Roman nous écrit que non seulement cette relation n'est point exagérée, mais que nos FF. sont encore restés bien au dessous de la vérité. Il nous paraît d'autant plus important d'insérer cette observation que les récits sont parfois assez merveilleux pour qu'on [illegible] au 1er abord les croire empreints d'une certaine teinte d'exagération.

1°. Lettre du Frère Raymond Silva. Guatemala 26 Mai 1853.

Mon bien Cher Frère. . . . . Vous êtes resté 2 ans ½ sans recevoir de nouvelles directes de nos anciens FF. [illegible] [illegible] [illegible] au défi de nous justifier entièrement d'un si long retard. Hélas! Cher Frère, je confesse, nous devons paraître inexcusables à ceux qui jugent l'Amérique, non parce qu'elle est en effet, mais par ce qu'elle devrait être. Ecoutez maintenant, et voyez s'il était facile de faire parvenir nos lettres jusqu'à vous. Depuis notre arrivée dans la République de l'Equateur au mois de Juin 1850, jusqu'au moment de notre expulsion, nous n'avons guère eu plus de 2 ou 3 mois de repos et de tranquillité; le reste du temps, il a fallu vivre au milieu des séditions et des révoltes, au milieu du trouble et de la confusion. La Nouvelle Grenade d'une part, et de l'autre les républicains rouges de l'Equateur affirmaient avec impudence que la Cie de Jésus était la seule cause de ces lamentables révolutions. Dès lors, il nous devenait impossible de communiquer avec nos FF. Comment livrer notre correspondance à des hommes qui ouvraient nos lettres, en lisaient le contenu et les déchiraient ensuite en mille morceaux? Cette conduite des républicains de l'Equateur n'a rien qui doive vous surprendre; ils imitaient en cela l'exemple [illegible] qui avaient organisé contre la correspondance de nos PP. une véritable conjuration. La poste n'était pas plutôt arrivée que, s'emparant des lettres, ils les [illegible] triomphalement au milieu de la place publique et les jetaient dans les flammes au cri mille fois répété de Vive la liberté! Voilà comment nous sommes restés plus de 2 années sans recevoir la moindre nouvelle de nos familles, qui habitent, comme vous le savez, dans la nouvelle Grenade. Notre position devint encore plus critique en Nov. 1851, lorsque le général Flores descendit à l'île de Puna, avec l'intention de s'emparer du territoire de l'Equateur; les soupçons [illegible] plus que jamais sur les enfants de St Ignace, et dès lors, il ne fallut plus songer à communiquer avec l'extérieur. Maintenant, mon C. F. je vous le demande, notre silence est-il tout à fait inexcusable? Nous avons le projet de vous expliquer en détail, comment il se fait que nous vous écrivons aujourd'hui de Guatemala; mais pour que rien ne manque à cette narration, je vais commencer par vous raconter brièvement ce que nous avons [illegible] dans la ville de Quitto pendant ces 3 dernières années. Je ne vous parlerai pas de l'enthousiasme avec lequel nous avons été reçus par la population; vous avez pu le voir dans une brochure dédiée à sa Sainteté Pie IX et intitulée Rétablisst de la Cie de Jésus dans l'Equateur. L'Eglise de nos anciens PP. la plus belle sans contredit de toute l'Amérique mérid.e nous fut remise entre les mains. [illegible] comment vous faire une idée de la richesse de ce temple. [illegible]

-nuance d'or et de vermillon. L'architecture est des plus soignée ; ce ne sont que des groupes, des statuettes et des bouquets de fleurs. Malheureusement, les objets qui servent immédiatement au culte ne répondent point à cette magnificence. Tout le trésor a été vendu et dispersé après le départ de la Cie. L'ancien ostensoir brille aujourd'hui dans la chapelle royale de Madrid. [illegible] chef-d'œuvre à 80.000 piastres. Je vous ai vanté l'architecture de notre Eglise, mais il était grand temps que des hommes zélés fussent appelés à en prendre soin. Ce beau monument était si négligé avant notre arrivée qu'il n'aurait pas [illegible] à se convertir en un monceau de ruines. Nous avons commencé les réparations les plus indispensables, mais il faudrait bien du temps pour le remettre à neuf. Plusieurs dames de la ville apprirent que nous avions le désir de rendre au temple la splendeur de ses anciens jours : elles vinrent nous trouver et nous proposèrent de se distribuer les différents autels. Nous acceptâmes avec reconnaissance, et dès lors elles s'occupèrent avec tant de zèle des réparations et des embellissements qu'au bout de 3 ou 4 mois les 2 nefs latérales étaient remises à neuf. Oh ! que cette bonne ville de Quitto nous a témoigné d'intérêt ! De tous côtés on semblait deviner nos désirs, et souvent on venait au devant de nos besoins avant que nous-mêmes nous eussions eu le temps d'y réfléchir. Cependant nos PP. étaient loin de s'occuper exclusivement des travaux matériels ; ils prêchaient, ils confessaient, ils donnaient des missions ; à toutes les heures du jour et de la nuit ils étaient appelés pour visiter les hôpitaux, confesser les malades, accompagner les criminels au dernier supplice &c.... Les jours de Dimanches et de Fêtes, l'affluence était si considérable dans notre Eglise qu'un étranger témoin de ce spectacle aurait pu croire aisément qu'il y avait ce jour là communion générale. Les missions de la campagne n'étaient pas moins fructueuses ; voici un petit trait qui vous donnera une idée du bien qui s'y faisait avec le secours de la grâce. Deux villages étaient en guerre l'un contre l'autre et ne voulaient point entendre parler de réconciliation ; nos PP. y furent appelés ; ils travaillèrent ce champ difficile et réussirent au delà de toutes leurs espérances. A la fin des exercices une procession fut organisée : elle partit d'un des villages ennemis pour se rendre dans celui où devait avoir lieu la réconciliation. A l'issue de la Gde Messe tous les villageois se réunirent ; on voyait flotter au milieu d'eux une bannière d'étoffe blanche sur laquelle était écrit en feuilles de couleur verte : Vive la Compagnie de Jésus ! Et tous s'embrassèrent aux cris mille fois répétés de Vive la religion ! Vive la sainte Compagnie de Jésus ! C'est à ce moment que le chargé d'affaire de la Nouvelle Grenade écrivait à son gouvernement : « Partout où ils passent, les Jésuites laissent des traces de sang. » Ces paroles vous donneront l'explication des tristes accidents qu'il me reste à vous raconter.

Il est bien vrai, je vous l'ai déjà dit, l'Eglise nous avait été concédée mais nous n'avions reçu d'abord qu'une très petite partie de l'habitation qui l'avoisine ; on devait peu à peu nous céder le reste du bâtiment. Malheureusement les révolutions ne nous laissèrent que quelques mois de tranquillité, et il fallut pour lors se contenter du peu qui nous était donné. Nous continuâmes nos études, mais vous ne pouvez vous imaginer combien nous étions à l'étroit. Les philosophes étaient au nombre de 4 dans une chambre 2 fois moins grande que celles qui à Popaian étaient destinées à recevoir 2 scholastiques ; encore, un de ces petits réduits devait-il servir à la fois de classe, de bibliothèque et de salle de récréation. Les humanistes avaient leurs appartements des 2 côtés d'un corridor où on leur avait élevé des alcoves dans le genre de celles que vous avez vues dans nos Collèges. Nous n'avions point d'air dans la maison ; il nous était impossible de sortir, le continuel mouvement des troupes nous effrayait ; nous avions beaucoup à souffrir de la rigueur du froid, et bientôt l'étude était devenue très pénible. Aussi plusieurs de nos frères ne purent y tenir plus longtemps et 3 scholastiques furent atteints d'une fièvre cérébrale. Les supérieurs se décidèrent alors à suivre l'avis des médecins ; toute étude fut interdite ; nous fûmes envoyés à la campagne pour nous y reposer pendant quelques semaines. Lorsque M. Urbina fut élevé aux honneurs de la Présidence, nos amis commencèrent à craindre sérieusement de nous voir expulser de la république : malheureusement, ces craintes n'étaient pas dépourvues de fondement. Le Président, il est vrai, ne pouvait prendre cette détermination sans le consentement de la Convention, mais il ne tarda point à la réunir et l'ouverture de la session fut fixée pour le milieu du mois de Juin. On croyait généralement que la cause des Jésuites serait débattue dans les 1res séances ; il n'en fut rien. Le dernier jour de la session et une heure avant sa clôture, il n'avait pas été question de la compagnie, lorsqu'au moment de se séparer, la Chambre, en dépit de 38 pétitions dont elle ne voulut pas même entendre la lecture, malgré les représentations de plusieurs députés, adopta les articles suivants : 1° La société de Jésus ne convient point à l'Equateur. 2° La pragmatique sanction du Roi notre maître, (Charles III) conserve toute sa force et toute sa valeur. — Voilà donc le décret de notre expulsion ; décret qui comme vous le voyez, est une preuve de notre innocence. Cette fatale nouvelle se répandit dans la ville de Quitto le 5 Nov. à 11 h. ½. Nous avions commencé depuis 3 jours les Exercices de la retraite et nous ne songions point aux coups qui nous menaçaient, lorsqu'un grand mouvement : un mouvement général se fait entendre dans cette vaste cité. En un clin-d'œil notre Eglise est remplie ; les rues qui l'avoisinent peuvent à peine contenir la foule qui s'y presse. Tous les rangs de la société se confondent ; tous viennent rendre hommage et dire le dernier adieu à leurs PP. vénérés. Vous peindre la douleur, je dirai presque, le désespoir des habitants de cette bonne ville serait chose impossible. Je ne pourrais jamais approcher de la vérité. Vous n'en serez point étonnés si je vous dis qu'on y rencontre [illegible] saints personnages qui au jugement de nos PP. ils n'ont rien à envier à leur illustre compatriote, la Vénérable Marie Anne de Jésus, si justement nommée le Lys de Quitto. Le fait est, qu'à la nouvelle de notre expulsion des dames de qualité, oubliant en quelque sorte leur faiblesse et leur condition, se mirent à parcourir les rues et les places publiques ; elles pleuraient, elles réunissaient le peuple ; elles le conjuraient de prendre les armes s'il en était besoin, pour la défense de la Religion et des ministres de l'Evangile. Quelques-unes d'entre elles déployèrent encore plus de courage, s'il est possible ; malgré leur timidité, elles s'élancèrent dans la caserne, violèrent sans crainte la consigne de la sentinelle, annoncèrent aux soldats ce qui venait d'arriver, et les exhortèrent à leur prêter main forte. Les soldats promirent leur concours, alors elles se répandirent dans la ville pour encourager le peuple dont l'affliction était aussi vive que la leur. Les hommes se réunissaient de leur côté ; on a vu des groupes composés de 4 ou 500 habitants, promettre avec serment de défendre les PP., jurer qu'ils pourraient bien passer sur leurs cadavres, mais qu'ils ne s'éloigneraient point tant qu'il leur resterait à eux-mêmes quelques gouttes de sang dans les veines. Pour tout dire en un mot, je crois qu'une ville assiégée se voyant sur le point de tomber entre les mains des ennemis ne donna jamais plus de marques de douleur et de désespoir que n'en donna cette chère ville de Quitto pendant la soirée du 5 Novembre et pendant toute la nuit suivante. Cependant l'arrivée de la poste apaisa un peu l'effervescence générale, car les lettres

affirmaient que le décret n'avait point reçu de sanction définitive et n'était point encore signé. Ces nouvelles plus rassurantes n'empêchèrent pas les habitants de passer les nuits sur pied, et de faire la garde au nombre de 3 ou 4000 h. dans les rues et dans les faubourgs pour éloigner les dangers qui pouvaient menacer nos têtes. Notre sort fut bientôt fixé après que nos supérieurs eurent rejeté avec un saint mépris les sept propositions abominables, dans lesquelles le Président Urbina nous demandait de nous éloigner spontanément de la République de l'Equateur. Le 18 Novbre à 3 h. de l'après midi on reçut à Quitto une copie du décret définitif; décret qui le 21, devait avoir son entière exécution sur toutes les terres de la République. A vous d'imaginer ce qui se passa dans notre ville pendant ces jours de deuil. Je puis à peine y songer sans avoir les yeux mouillés de larmes, comment pourrai-je vous le décrire?. Rappelez-vous, Cher Frère, ce qui vous est arrivé lors de votre départ de Bogota, rappelez-vous la conduite des habitants de cette ville; et vous pourrez vous faire une idée du spectacle qui nous a déchiré le cœur. J'ai lu autrefois un petit opuscule intitulé Las lagrimas de las Bogotanas et je puis vous assurer que les habitants de Quitto ont encore surpassé ceux de Bogota en regrets et en affection pour la sainte Compagnie à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Je vous ai décrit l'agitation du peuple lorsque la nouvelle de notre départ était encore douteuse: Je vous laisse à penser ce qu'elle dut être quand toutes les espérances furent évanouies! Oui, mon Cher Frère, nous sommes partis malgré le deuil et l'affliction de tous les habitants: nous avons été accompagnés par des cris lamentables, par des pleurs et des gémissements vraiment inénarrables; et cela, pour obéir à la volonté de 3 ou 4 hommes pervers, désapprouvés par tout un peuple.

A minuit, le 21 Nov. nous nous mettions en route; cette heure avait été choisie par le gouvernement pour éviter une sédition. Bénissons Dieu, qui dans ses impénétrables jugements et dans son infinie sagesse a permis ce malheur! Sa main divine a tout dirigé pour le mieux; elle appaisa le cœur du peuple et arrêta cette foule immense; (Il y en avait autant dans les rues qu'on n'en vit jamais aux solennités de la Fête-Dieu) elle arrêta cette foule immense qui aurait pu faire une révolution, mais qui se contenta de nous accompagner de ses pleurs, de ses cris, de ses lamentations. C'est ainsi qu'il nous fallut abandonner cette vigne déjà couverte de fruits, et qui nous donnait de si belles espérances. Je finis ma lettre, mon cher Frère, je laisse à un autre le soin de vous raconter ce qui nous advint après notre départ.

IIe Lettre du Fr. Antonin Espinosa – Mon bien Cher Frère, P. C, – Nous connaissons assez votre cœur pour savoir combien vous désirez apprendre les détails de notre expulsion. Nous l'entreprenons avec courage, mais il faut l'avouer, notre tâche est assez difficile. Tant de choses se sont passées! Nous avons employé tant de jours pour faire le voyage de Quitto à la ville de Granada de Nicaragua et pour parcourir les 230 lieues qu'il nous restait encore à faire jusqu'à Guatemala! Toutefois, je vais me mettre à l'œuvre, et vous raconter notre histoire depuis le départ jusqu'à notre arrivée dans la ville de Panama. Nos autres frères se sont chargés de continuer la narration. Ainsi donc, le Président Urbina, pour plaire à 2 ou 3 de ses adeptes et à quelques rouges de la nouvelle Grenade et de la République de l'Equateur, Urbina avait méprisé la voix de tout un peuple qui prenait hautement notre défense; il avait ressuscité l'ancienne pragmatique de Charles III et avait signé notre arrêt d'expulsion. A minuit nous quittions notre demeure mais la ville entière était sur pied, et les cours étaient remplies d'amis dévoués qui voulaient assister à notre départ et nous dire un dernier adieu. La nuit était froide et la pluie tombait; néanmoins, le peuple encombrait les rues par lesquelles on supposait que nous devions passer; la plupart des habitants était aux fenêtres ou sur le seuil de leurs portes; ils pleuraient amèrement et réprouvaient la conduite d'un gouvernement qui n'avait point voulu faire droit à leurs requêtes. Ah! que ces lamentations nous déchiraient le cœur, quand nous venions à nous rappeler que 3 ans auparavant, les rues que nous traversâmes lors de notre arrivée à Quitto étaient jonchées de fleurs, et qu'on nous recevait au son des cloches et des fanfares, au milieu des joyeuses acclamations de toute la ville! Le spectacle était bien changé! Nous avons vu, Cher Frère, plusieurs dames des plus opulentes sortir échevelées, de leur demeure, et presque folles de douleur, s'élancer au devant des chevaux; s'emparer des rênes et nous obliger en quelque sorte à user de violence pour pouvoir continuer notre route. Pauvres et riches, grands et petits semblaient s'être ligués pour nous déchirer l'âme par leurs sanglots, et arracher à nos pauvres cœurs le peu de courage qu'ils conservaient encore. Après être sortis de la ville, nous résolûmes d'aller attendre dans une maison de campagne le lever de l'aurore. Inutile de vous dire que ces quelques heures furent bien pénibles, et qu'il nous fut impossible de fermer l'œil. nous avions entendu trop de soupirs, nous avions vu trop de larmes, pour n'être pas profondément émus. Au point du jour nous reprîmes notre marche et dirigeâmes nos pas vers une autre maison de campagne où nous devions passer la nuit; c'est là que nous vîmes arriver un grand nombre de nos amis qui avaient marché tout le jour afin de nous rejoindre. Un pareil dévouement nous était d'autant plus sensible qu'il avait plu tout le long du jour, et que ces messieurs et ces dames avaient dû nécessairement souffrir pour nous donner cette dernière marque de leur inviolable attachement. Le 3e jour, nous ne fîmes qu'une très petite course à cause de la pluie qui tombait par torrents. Nous avions donc dressé notre tente chez un des bienfaiteurs de la Cie et nous commencions à y jouir d'un peu de repos, lorsque notre tranquillité y fut inopinément troublée par l'arrivée d'un courrier. Il s'adressa au P. Blas, notre supérieur, et au nom du commandant-général, il lui ordonna de s'éloigner du territoire de la république le plus rapidement qu'il lui serait possible. Cette mesure, à ce qu'il paraît, était dictée par les frayeurs du gouvernement: c'est qu'en effet, le bruit avait couru que, refusant d'obéir, nous avions soulevé contre lui toutes les populations. Cet ordre nous était donné à la nuit tombante, il nous parut donc impossible d'obéir à l'instant et nous remîmes au lendemain le soin de l'accomplir. Nous dormions bien tranquilles, lorsqu'à 1 h. du matin, nous entendons à l'entour de la maison un bruit confus accompagné par intervalles de paroles fortement accentuées. La frayeur d'une part, et de l'autre l'extrême lassitude firent qu'au premier abord, personne ne se décidait à sortir, pour voir ce dont il était question. Le P. Blas, fut le premier à quitter sa chambre et dans le corridor, il trouve un piquet de soldats. Celui qui était à leur tête s'adressa au P. supérieur, et en termes fort grossiers, il lui ordonna, au nom du Préfet de la ville de Quitto de sortir à l'instant même de cette demeure, et de ne point attendre le lever du soleil. Notre Père, usant de termes polis et respectueux fit observer qu'il lui était impossible d'obéir à une pareille injonction, et demanda un peu de temps. L'officier finit par l'accorder, et le P. Blas, parcourant nos chambres, nous annonça

ce dont il s'agissait. Le 5 [illegible] mai, nous reprîmes notre route, escortés par un groupe de soldats qui reçurent l'ordre de ne pas nous perdre de vue un seul instant. A partir de ce moment notre voyage devint extrêmement pénible, car les gardes nous obligeaient à courir, et nous forçaient bon gré malgré à franchir les espaces désignés par le chef militaire sans se soucier de la faiblesse et de la lassitude de plusieurs de nos jeunes compagnons, qui entreprenaient un voyage pour la 1re fois de leur vie. Pendant 3 jours consécutifs, nous fûmes ainsi confiés à la garde des soldats, mais un des chefs qui nous accompagnaient promit enfin au R. P. Blas de faire des démarches auprès du gouverneur général de Quito, pour nous délivrer de cette surveillance. Il avait reconnu, disait-il, la parfaite inutilité d'une semblable mesure. Un courrier ne tarda pas à venir nous annoncer que la demande étant accordée, les militaires pouvaient se retirer. Au moment de partir, ces braves gens nous témoignèrent la plus vive affection; ils nous dirent que nous n'étions pas expulsés par les habitants du pays, mais seulement par 3 ou 4 rouges; ils nous assurèrent que tous les soldats étaient disposés à prendre notre défense et qu'ils l'auraient fait, s'ils avaient trouvé un chef pour se mettre à leur tête. Ce même jour, nous passâmes au pied du mont Chimborazo, et nous y fûmes accueillis par la pluie, la grêle et la tempête. Nous voilà donc trempés jusqu'aux os, aventure d'autant moins agréable que nous devions passer la nuit dans une petite cabane ouverte à tous les vents. Nous arrivâmes dans ce misérable réduit, et là, privés de toute consolation humaine, fatigués et tremblants de froid, [illegible] nous-mêmes à manger à la gamelle, à l'exception de quelques FF. qui aimèrent mieux se servir du vase qu'on leur avait donné pour boire. Ce spectacle n'était pas des plus gais; mais nous ne pouvions nous empêcher de sourire en voyant ces 30 Jésuites et les séculiers qui les accompagnaient tenir d'une main un morceau de viande, de l'autre une croûte de pain et manger d'assez bon appétit. Ce qui nous consolait, c'était de voir la joie spirituelle avec laquelle tous les [illegible] supportaient cette petite épreuve. Cette pensée nous donnait du courage pour nous soumettre [illegible] autrement lourdes que la Providence nous réservait. Le jour suivant nous arrivâmes à la [illegible] de Riobamba, et nous y fûmes accueillis avec la plus touchante affection. Nos PP. toujours enflammés de zèle pour le salut des âmes profitèrent du calme qui nous était accordé pour entendre [illegible] un très grand nombre de confessions. Nous désirions attendre dans cette ville notre petit bagage qui n'avait pu nous suivre, mais il fallut renoncer à cette pensée car le Préfet de la ville avait reçu ordre de nous faire continuer notre route. Nous voilà donc partis [illegible] à de nouvelles fatigues. Je vous raconterai en peu de mots l'histoire de notre voyage depuis Riobamba jusqu'à un petit village qui est situé à 2 jours de marche de la ville de Cuenca. Nous manquions d'un grand nombre de choses nécessaires à la vie: nous avions de mauvais jours et des nuits plus mauvaises encore [illegible] les montagnes arides et dépourvues de toute habitation, il nous fallut construire pour y passer la nuit de petites cabanes [illegible] autre chose que un peu de paille et quelques branches d'arbres. Plusieurs fois, nous [illegible] de nous éloigner de la route ordinaire. Enfin nous eûmes la douleur de voir un de nos FF. tomber malade [illegible] le courage héroïque avec lequel il supporta les [illegible] de l'esprit et les douleurs du [illegible] notre arrivée dans le village [illegible] nous fûmes [illegible] tous habitants [illegible] la Providence [illegible] Nous étions intimement convaincus [illegible] Quito [illegible] par la [illegible] conduite au Pérou mais les [illegible] que [illegible] peu [illegible] par un [illegible] Cette [illegible] et de [illegible] un [illegible] son [illegible] nous [illegible] courage [illegible] et comme le gouverneur lui avait donné de bonnes [illegible], il ne tarda point à nous écrire que la nouvelle était entièrement dépourvue de fondement et que nous avions l'autorisation de passer 8 jours à Cuenca. Forts de cette espérance, nous reprîmes notre route, à l'exception d'1 Père et de 3 FF. dont 2 étaient gravement malades. Le 15 Décbre, près d'un mois après notre départ, à 2 h. de l'après-midi, nous faisions notre entrée dans cette grande et belle ville de Cuenca qui compte environ 60000 habitants. Une lieue avant d'arriver nous avions rencontré sur la route un grand nombre d'ecclésiastiques et de séculiers qui, pour nous faire honneur, étaient venus au devant de nous: dans les rues et les places publiques par lesquelles il nous fallut passer, il y avait beaucoup de monde; les balcons étaient remplis ainsi que le seuil des portes, et sur toutes les figures on [illegible] à la fois une expression de douleur et de tristesse profonde, un sentiment d'amabilité et de douce commisération. Un silence mystérieux régnait sur notre passage; on n'entendait que le pas des chevaux; les bons habitants de Cuenca voulaient nous signifier par là combien ils rougissaient de la conduite du gouvernement à notre égard, et combien ils prenaient part aux persécutions qu'on nous faisait subir. Une magnifique maison nous avait été préparée, et pendant tout le jour, nous fûmes occupés à recevoir les visites des principaux habitants. A 9 h. du soir, la maison était encore remplie par nos nombreux amis; mais le bon Jésus qui veut que sa [illegible] endure ce qu'on lui fit souffrir autrefois à lui-même, permit que notre joie fût changée en tristesse; il voulut nous apprendre à mépriser le monde, il voulut nous rappeler qu'il faut livrer combat et que le temps du repos n'est pas encore venu. Pour la 1re fois depuis longtemps, nous avions espéré passer la nuit assez commodément; nous étions endormis depuis 2 ou 3 h. lorsqu'à minuit un vacarme épouvantable se fait entendre à la porte de l'hôtel: un petit domestique va voir ce qui se passe, et il apprend qu'un officier envoyé par le Commandt général veut à l'instant même s'entretenir avec le R. P. Supérieur. Le militaire est introduit auprès du P. Blas; il lui déclare sans ménagements, qu'un courrier vient d'arriver dans la ville. Ce courrier, ajoute-t-il, est envoyé par le Commandant général; on m'ordonne de vous expulser à l'instant même, et je vous prie d'obtempérer à cette injonction le plus promptement possible; autrement il pourrait vous arriver quelque chose de plus fâcheux encore. — Notre pauvre Père objecta l'impossibilité d'obéir à cet ordre barbare: il était minuit; nous n'avions pas de chevaux, nous ne possédions pas le plus petit morceau de pain

[illegible] étaient demeurés en arrière &c. Le P. Blas termina ces observations en demandant qu'il lui fut permis d'écrire au comman[illegible] pour lui exposer sa cruelle situation. L'officier ne voulut rien entendre, et donna aux soldats qui étaient restés à la porte, [illegible] montrer. Ces soldats nous amenaient des chevaux qu'on avait recueillis cette nuit là même dans tous les coins de la [illegible] les pauvres bêtes étaient [illegible], elles avaient sur le dos de si affreuses blessures, que nous vîmes bien qu'on venait de les [illegible] aux pauvres Indiens qui les avaient [illegible] pendant toute la journée. Nous ne tardâmes pas à nous convaincre de l'inutilité des prières et des observations, et comme l'officier nous pressait toujours avec la plus vive violence, il fallut nous mettre à seller nos montures et à faire les apprêts du voyage. Nous quittâmes donc la ville de très grand matin, entourés de soldats et n'emportant avec nous que les habits qui nous couvraient. Les malades dont j'ai parlé et 3 autres FF. restés en arrière pour différentes raisons, n'étaient point encore arrivés à Cuenca. Nous avons tous pensé que ce départ était l'œuvre des rouges, furieux du bon accueil qui nous avait été fait dans la ville, et qu'il n'avait point été commandé par le gouvernement. Le gouvernement nous [illegible], il est vrai, mais il ne pouvait sans barbarie donner de pareils ordres. Bien peu d'habitants eurent connaissance de notre départ, car tout le monde croyait que nous devions nous arrêter 3 jours. En passant par une des places de la ville, nous entendîmes un officier supérieur donner aux soldats l'ordre de nous conduire par la route nommée voie del Naranjal; ce mot nous fit frémir; [illegible] la route indiquée (si toutefois on peut lui donner ce nom) était précisément celle qui nous causait tant de frayeur; il s'agissait [illegible] dépourvu de maisons, d'arbres, d'aliments, de passages frayés; il s'agissait de franchir des mon[illegible] dans lesquelles on souffre extrêmement de la rigueur du froid. Ah! mon Cher Frère, [illegible] ce moment. Car si Dieu n'avait touché le cœur d'un grand nombre de personnes, [illegible] froid pendant [illegible] de marche à travers ce désert; mais Dieu vint à notre aide, et le 1er jour de notre marche [illegible] couvertures, des aliments [illegible] partie des choses nécessaires à la vie. Ces objets nous furent [illegible] plus nobles [illegible] de la ville, qui [illegible] venait de se passer, s'élancèrent sur leurs chevaux [illegible] jamais reconnaissants, nous eûmes encore à supporter bien des [illegible] 2e jour nos montures furent si fatiguées qu'il fallut en descendre, marcher à pied et les [illegible] moins [illegible] selles qui les couvraient. Ah! mon Frère, que de fois il m'a été impossible de [illegible] enfants [illegible], ces jeunes novices qui partageaient notre infortune! Ils n'étaient point [illegible] jamais [illegible], et je les voyais s'avancer au milieu des précipices, les pieds nus, en[illegible] les vêtements imbibés de pluie pendant des jours [illegible] soleil &c. Pendant tout ce voyage, nous ne vîmes [illegible] des précipices [illegible] de l'eau [illegible] de distance en distance les crânes de quelques victimes de la rigueur du froid. [illegible] 21 Dec. nous trouvâmes enfin une maison pour nous abriter pendant la nuit, c'était la [illegible] fois depuis notre départ [illegible] Cuenca. Le lendemain nous montâmes sur de petits canots [illegible] si étroits, et nous si nombreux qu'il fallut [illegible] pendant les 2 jours que nous [illegible] Naranjal; enfin le 24 nous arrivâmes à la [illegible] nous attendait dans l'île de la Puna. [illegible] s'il mérite ce nom; mais ce[illegible]pendant [illegible] un vaisseau de guerre [illegible] ce bâtiment qui est si petit [illegible] nous n'avions que 3 cabines [illegible] de nous établir sur le pont pour le [illegible] la nuit [illegible], et nous arrivâmes après quelques heures à Esmuralcas où un autre navire nous attendait. [illegible] meilleur car nous avions [illegible] un endroit quelconque pour éviter la pluie et nous [illegible] d'Esmuraldas, nous [illegible] vers Panama, qui appartient à la nouvelle Grenade. [illegible] pour faire une idée de tout ce que nous avons eu à souffrir pendant [illegible] navigation. C'est en qualité de criminels que nous nous trouvions sur le navire; nous [illegible] d'une saleté repoussante puisqu'il nous avait été impossible depuis plus d'un mois de changer de linge ou de vêtement. Nous étions couverts d'[illegible] qui faisaient soulever le cœur de nos compagnons et nous causaient à nous mêmes un continuel supplice. [illegible] nourriture, nous avions ce qu'il plaisait à nos ennemis de nous donner et nous le recevions quand il leur plaisait de nous le présenter; enfin, nous étions presque tous victimes du mal de mer, car la plupart d'entre nous, et les plus jeunes surtout n'avaient jamais quitté la terre ferme. Le 4 janvier nous arrivâmes au port de Panama où la Providence nous réservait de plus grandes épreuves et de plus grandes humiliations. Mais je [illegible] la plume au P. Navarro qui se charge de vous raconter la suite de ce long et pénible voyage. Adieu.

IIIe Lettre du F. Eugène Navarro —

A moi, mon Cher Frère, de vous raconter nos aventures au port de Panama. Nous avions le dessein de cacher notre arrivée car nous savions parfaitement que nous serions victimes de bien des vexations, si l'on venait à savoir que des Jésuites étaient à bord du vaisseau Le Carmen. Nous passâmes la journée du 25 Janvier fort tristement à fond de cale jusqu'à l'arrivée d'un capitaine espagnol qui nous assura que dans ce port franc, nous serions parfaitement tranquilles. Il s'entretenait encore avec nous lorsqu'une chaloupe arborant un drapeau aux couleurs de la Nouvelle Grenade nous amena le capitaine du port. Celui-ci vint droit à notre capitaine et lui demanda compte de sa conduite au sujet des Jésuites qu'il avait à son bord. Le pauvre homme tâcha de s'excuser et fit tous les aveux qu'on exigeait de lui. Sur ces entrefaites, le commissaire de police nous ramena 2 frères qui étaient descendus pour nous procurer des vêtements. Bientôt notre capitaine fut conduit à terre par des officiers maritimes, et nous sûmes d'un messager qui de sa part vint nous demander la liste de nos noms et de nos prénoms qu'il passerait la nuit dans la maison du gouverneur. Les Supérieurs comprirent à l'instant ce dont il s'agissait: nos ennemis allaient [illegible] tous leurs efforts pour nous éloigner de l'Amérique du Sud, et pour nous forcer à passer l'isthme de Panama; ils tinrent [illegible] conseil vers le milieu de la nuit, et voilà ce qui fut décidé. Auprès de notre navire s'en trouvait un autre qui arborait à son mât le pavillon de l'Angleterre; trois mariniers s'étaient offerts pour aller trouver le capitaine anglais et lui proposer de

nous recevoir ; là du moins nous serions à l'abri de la fureur des rouges. On accepta la proposition et les 3 hommes partirent. Au bout de quelque
temps, nous fûmes surpris de voir qu'ils ne revenaient pas ; nos craintes commençaient à devenir sérieuses, lorsque nous voyons entrer sur
le navire un officier, l'épée nue à la main, et 12 soldats portant la bayonnette au bout de leurs fusils. Le silence qui régnait de toutes p[art]
modéra leur ardeur guerrière : néanmoins, l'officier distribua ses hommes dans le bâtiment pour nous empêcher sans doute de nous
sauver à la nage, et il se promena lui même sur le pont avec tant de délicatesse, que ses coups de talons réveillèrent tous ceux qui
avaient pu fermer les yeux. Pour mon compte, j'avoue que je n'eus [illegible] plus grande frayeur [illegible] dans cette circonstance
car m'étant réveillé en [illegible] mot fusillez arriva jusqu'à mon oreille, et je crus que tout était
fini. Par qui avons nous été trahis ? [illegible] pas positivement. Le fait est que, vers minuit, le gouverneur avait été in[struit]
de ce qui se passait sur le [illegible] nous furent envoyés pour prévenir toute évasion. Le 6, fête de l'Epiphanie, [illegible]
pour la nature, un jour d'angoisses et de sacrifices, mais en même temps un jour de gloire et de bonheur pour les enfants de S[aint]
Ignace. A 8 h. du matin, 3 chaloupes nous furent amenées ; le capitaine du port les suivait. Il vint à nous et intima au P. [illegible]
l'ordre de se rendre à terre avec tous ses compagnons pour se mettre à la disposition du gouverneur de Panama. Nous sommes
dans un port franc, répondit le P. Supérieur, nous n'avons rien à faire dans la ville ; je ne vois pas de quel droit, les autorités de
Panama voudraient nous forcer à débarquer. En entrant dans la nouvelle Grenade, reprit le Capitaine, vous avez violé la loi
qui défend aux Jésuites de se présenter dans ce pays, et, par suite, vous devez subir les conséquences de vos infractions aux ordres du
gouvernement. La violence seule et la contrainte, nous ont poussés vers cette rive, répliquèrent nos supérieurs : [illegible]
peuples conservant les premières notions de la justice, un acte involontaire a-t-il été regardé comme un crime ! Le malheureux
capitaine, se voyant confondu, répondit brusquement : Et quand vous auriez de bonnes raisons, est-ce à moi de les examiner ?
J'obéis à mes chefs ; et ce disant, il nous indiquait suffisamment par ses gestes que les soldats sauraient bien nous forcer à
l'obéissance. A la bonne heure, s'écria le P. SanRoman, faites nous violence, nous obéirons à la force pour sortir du [vais]
seau, mais à la force seulement. Toutes les nations civilisées apprendront par là comment, dans un pays catholique, des [prêtres]
catholiques sont traités par un gouvernement qui se flatte d'être à l'avant-garde du progrès et de la civilisation. Le cap[itaine]
fut réduit au silence ; il écrivit une note au gouverneur, lui rendit compte de notre résistance et lui demanda ses instructions.
Le P. Supérieur écrivit de son côté pour protester contre l'injustice des 2 gouvernements et demander la faveur de se rendre [à]
Costa Rica. Au bout d'une heure, une chaloupe apporta la réponse du gouverneur dont voici les pensées principales :
« Je suis désolé, mon cher Monsieur, de ne pouvoir me rendre à vos désirs, mais mes instructions sont formelles. Je dois [vous prier]
de vous diriger vers le port de Colon, situé de l'autre côté de l'isthme de Panama. Je vous ai fait préparer de bons mulets
pour vous et pour vos compagnons. Vous trouverez un esquif pour passer le Chagres ; une place dans le chemin de fer
et pour votre nourriture, vous recevrez quelques pièces d'argent ; on vous fournira ensuite les moyens d'atteindre la Jamaïque
ou les Etats Unis. Gardez vous de faire la moindre résistance : outre qu'elle serait parfaitement inutile, elle m'obligerait [à]
prendre des mesures extrêmement pénibles. Je suis &... » Au premier abord, nous résolûmes de ne point changer de
solution et nos PP. renouvelèrent leurs protestations en présence du Préfet de police ; mais les autorités finirent par trouver le
moyen de vaincre nos répugnances. Vous êtes des ministres de paix, nous dirent-ils, soumettez vous aux puissances séculières, au[tre]
trement vous serez responsables des funestes événements qui vont suivre. Ceux-là seuls, qui foulaient aux pieds les lois les plus
sacrées, devaient assumer sur leur tête, une pareille responsabilité. Toutefois, nos supérieurs [illegible] les [illegible] des [pauvres]
enfants qu'on pourrait tourmenter d'autant plus aisément qu'ils n'étaient point revêtus du sacerdoce, et craignant d'autre [part]
de donner des armes à la calomnie, nos Supérieurs déclarèrent qu'ils protestaient hautement contre un acte aussi [ignominieux]
mais que néanmoins ils allaient obéir. Une ½ heure après, nous étions à la disposition de nos ennemis qui, peu satisfaits [de]
ce triomphe, y joignirent les reproches les plus injurieux, et mirent une partie de l'escorte dans chacune de nos barques. A [la]
descente du vaisseau, nous fûmes accueillis par une ondée si furieuse que nos pauvres haillons furent transpercés ; aussi [en]
arrivant au port, fûmes-nous l'objet des moqueries d'une foule immense ; qui, en tournant en dérision notre misérable ac[cou]
trement, augmenta la honte que nous avions de traverser la ville au milieu des soldats, comme d'indignes malfaiteurs.
Vers midi ½ nous fûmes conduits à la maison du gouverneur, mais nous n'y restâmes que peu de temps, et l'ordre fut [donné]
de nous loger dans une maison située sur la grand place ; nous nous y rendîmes donc, toujours accompagnés par une p[o]
pulace vile et moqueuse, par des soldats, des agents de la police. Le bon maître voulait sans doute nous donner la glo[ire]
d'imiter sa passion. En arrivant sur la place, nous trouvâmes fermée la maison qu'on nous destinait, ce qui engagea nos gu[ides]
à nous conduire sur une terrasse voisine où l'on eut la cruauté de nous laisser 2 h. entières. Une foule nombreuse s'était [réu]
nie sur la place, et elle ne nous épargna pas, je vous assure, les regards froids et nargueurs, les moqueries et les éclats [de]
rire. Jamais nous n'éprouvâmes à la fois tant de douleurs et tant d'humiliation : plusieurs d'entre nous ne pouvai[ent]
plus se tenir sur leurs jambes ; ils étaient debout depuis le matin, et avaient pris leur dernier repas sur les 3 h. du jo[ur]
précédent. Que faire ? nous étions là comme emprisonnés, et les autorités se souciaient fort peu de nos besoins. Sur ces
[en]tre faites, la Providence vint à notre secours. Elle nous envoya un vénérable religieux de l'ordre du Carmel qui, après
avoir consolés par des paroles pleines d'onction et d'évangélique charité, se chargea de nous procurer quelques morceaux [de]
pain. Il ne s'arrêta point pas ses bienfaits : il alla trouver les autorités, leur fit de sanglants reproches, et leur demanda [de]
nous conduire au séminaire. Le gouverneur n'osa point refuser, et nous y fûmes reçus par le Recteur, Mr le Chanoine
Fermin Jeban, avec une charité [illegible] toujours gravée dans le fond de nos cœurs. Cette manière d'agir ne nous [illegible]
[illegible] était de la part [illegible] mais nous eûmes plus sujet d'être étonnés de la conduite des étrangers et m[ême]
[illegible] qui se trouvaient alors à Panama. Ces messieurs se cotisèrent et au bout d'une heure, ils nous apportèrent

100 pièces de monnoie destinées à nous procurer un bon repas. Notre sort nous a fait compassion, nous dit au nom de tous celui qui avait été chargé de nous présenter la collecte et nous avons été indignés de la conduite du gouvernement. Donnez moi une protestation, ajouta-t-il que je puisse répandre dans la ville et envoyer aux journaux de mon pays; s'il est vrai comme on l'affirme, qu'on doive vous enchaîner pour vous conduire loin de Panama, nous sommes disposés, moi et mes amis, de faire une émeute et de vous délivrer.

Le 7, après avoir obtenu de nous fortifier contre de nouvelles douleurs en recevant le pain des anges et avoir pris une tasse de café qui fut pour ce jour là notre unique nourriture, nous enfourchâmes nos mulets; plusieurs de nos compatriotes avaient voulu retenir quelques uns d'entre nous, ils avaient même prié le gouverneur de leur défendre de partir, le gouverneur se contenta de permettre d'abandonner leurs frères, et, grâce à Dieu, tous nous avons su préférer aux biens séducteurs du monde, la sainte ignominie de la Croix de Jésus. Notre escorte en sortant de Panama se composait de 12 soldats; le chemin qui devait nous conduire à l'isthme est le plus abominable qu'il soit possible d'imaginer. Nous avions renoncé à guider nos mulets; nous leur laissions les rênes sur le cou, et, à la lettre, ils nageaient dans la boue. Nous vîmes bientôt que le jeune officier qui nous accompagnait avait reçu les ordres les plus sévères; il ne nous laissait pas un seul moment de liberté: il nous fallait, comme des enfants qui veulent quitter l'école, demander au jeune homme la permission de nous éloigner de la troupe et il ne l'accordait qu'en détachant 1 ou 2 hommes pour nous accompagner. Le 8, nous arrivâmes au village de Cruces, où, après avoir attendu pendant 2 h. sur la place, nous fûmes conduits à l'hôtel et bien traités pendant la nuit. Le lendemain matin, nous montâmes sur le bateau qui, par le Chagres, devait nous conduire à Barbacoa. Là nous prîmes le chemin de fer et nous arrivâmes sains et saufs à Colon. Le F. Ayerve vous racontra la fin de cette longue pérégrination.

IVe Lettre du F. Antoine Ayerve. Mon Cher Frère, ... En arrivant à Colon, nous fûmes remis par le chef de l'escorte entre les mains de Mr Mongollon, natif de Bogota, qui, heureusement, avait eu autrefois plusieurs rapports avec nos Pères. Ce brave homme, au lieu de nous traiter en prisonniers, fit retirer les soldats qui depuis Panama ne nous avaient pas perdu de vue un seul instant, et nous procura un logement commode pour y attendre le moment de notre embarcation. Colon est un beau port creusé par la nature, dans la Mer atlantique. Il est si profond que les plus grands navires peuvent y pénétrer sans danger, et désormais, il remplacera le port de Chagres aujourd'hui presqu'entièrement désert. L'année dernière le port de Colon était une plage abandonnée; depuis lors, plus de 400 maisons s'y sont élevées comme par enchantement, et bientôt on les verra s'élever par milliers. Nous restâmes 3 jours à Colon, mais il nous fut impossible d'y entendre la messe; car bien que ses habitants soient catholiques, ils ont trop d'occupations mercantiles pour songer à bâtir une Eglise. Comme je vous l'ai dit, l'autorité locale nous montra une certaine bienveillance; toutefois, elle voulut obéir exactement aux ordres qui lui avaient été donnés. D'après ses instructions, on devait fréter un navire et nous diriger sur la Jamaïque ou les Etats-unis, mais nous interdire le chemin de Guatemala. On nous offrit donc de monter un bateau à vapeur chargé d'américains qui retournaient à New-york après un voyage dans la Californie, ou bien de nous installer sur la Sylphide, et de partir pour la Nouvelle Orléans. On nous assura que nous serions parfaitement traités dans ce dernier bâtiment, qu'il n'y aurait point de passagers, et que nous jouirions d'une pleine liberté. Nos PP. ajoutèrent foi à cette promesse et acceptèrent la proposition dans l'espoir de gagner le capitaine. Un brave espagnol nous servit d'interprète et comme le voyage ne devait durer que 3 jours au lieu de 15, et que le prix devait être le même, le Capitaine promit en effet de nous diriger vers le centre de l'Amérique. Forts de cette espérance, nous nous embarquâmes le 13 Janvier, mais nous vîmes bientôt que nous avions encore été la victime d'une cruelle déception. Il n'y avait pas dans tout ce navire un seul endroit sur lequel l'œil put s'arrêter avec plaisir, car il était réellement d'une malpropreté fabuleuse. Dans l'espèce de caveau où nous devions passer la nuit, l'odeur était si forte, la chaleur si insupportable, l'obscurité si grande, qu'y demeurer longtemps était un vrai supplice. D'ailleurs on trouvait pour tout meuble dans ce réduit obscur, des espèces de couchettes formées de planches grossières, qui ressemblaient beaucoup moins à des lits qu'à des chevalets. Je vous avoue que nous aimions infiniment mieux passer la moitié de la nuit sur le pont, exposés à toutes les intempéries de la saison, que d'entrer, le soir, dans cet affreux séjour. Dès le lever de l'aurore nous en sortions avec rapidité car il nous était impossible d'y fermer l'œil. Vous peindre la hardiesse, l'indolence et la grossièreté de l'équipage à notre égard serait chose impossible. En voulez vous des preuves? Lorsqu'il s'agissait de faire la manœuvre, ce qui arrivait fréquemment, le seul moyen de nous avertir de quitter le pont consistait à nous pousser violemment et à nous chasser à coups de pieds. Pour nous faire savoir qu'on avait l'intention de laver le navire, on nous jetait des seaux d'eau dans les jambes ou sur le corps, et nous les recevions presque toujours, bien que nous fissions tous nos efforts pour nous enfuir et l'éviter. On nous avait dit que nous serions seuls sur le vaisseau, et cependant il y avait avec nous sept pauvres vieillards presque tous malades auxquels il fallut donner des soins, car les matelots, en leur qualité de protestants, les avaient entièrement délaissés. Voici l'ordinaire de nos repas: Un peu de biscuit, un morceau de viande si grasse et si salée qu'elle faisait bondir le cœur, une tasse de café sans saveur et sans sucre. A ce même ordinaire, on ajoutait parfois un peu de riz sans aucun assaisonnement; pour ce qui est de l'eau, comme elle n'avait pas été renouvelée depuis plusieurs mois, elle était entièrement corrompue. Toutes ces friandises étaient servies au milieu du caveau dont je vous ai parlé, à côté des pauvres vieillards sur une table dont la saleté faisait horreur. Les assiettes de ferblanc et les autres ustensiles n'étaient pas nombreux, mais ils suffisaient bien, je vous assure, car personne n'osait y toucher. On nous avait donné pour nous servir à table un des vieillards malades, mais nous obtînmes du R. Ministre que les Scholastiques rempliraient eux mêmes cet office. Après cela, vous ne serez pas surpris d'apprendre que les heures des repas étaient pour nous des heures de mortification et que les supérieurs étaient obligés de nous prier, de nous ordonner même de prendre quelque chose pour ne point périr, faute de nourriture. Plusieurs d'entre nous ressemblaient à des squelettes ambulants

[illegible] à [illegible] le sang sur le pont, nous étions réduits à nous asseoir par terre, car on nous avait défendu [illegible] [illegible] un [illegible] à tâche de nous refuser les choses nécessaires et la sybarde était pour nous un véritable purgatoire [illegible] [illegible] son tourment particulier. Nous [illegible] que tous ces supplices allaient bientôt finir mais la Providence [illegible] [illegible] en fut autrement. Le P. Suarez ayant demandé au capitaine [illegible] réellement [illegible] [illegible] comme il en était convenu. Non certes, répondit celui-ci à notre grande surprise puisque le gouverneur [illegible] [illegible] mon départ un billet par lequel je m'engage à vous conduire aux États-Unis et à vous [illegible] en prisonniers. Le P. [illegible] au capitaine qu'il leur avait manqué de parole, qu'il n'avait pas le droit de nous traiter comme il le faisait, [illegible] [illegible] territoire le gouverneur ne pouvait retenir sur lui et son vaisseau la moindre autorité. Eh bien, répondit le pauvre [illegible] [illegible] je vais me diriger sur St Jean pour y prendre du bois et de l'eau. [illegible] [illegible] quatre avec moi [illegible] à terre, vous avez refusé de me suivre. [illegible] [illegible] du navire, que vous obteniez le consentement de mon pilote [illegible] [illegible] [illegible] mais enfin voyant que nos prières nous pourrions [illegible] quelque chose [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] St Jean. Après 4 jours de navigation [illegible], nous [illegible] de cette terre [illegible]. [illegible] nous apprêtions à rendre grâce au Ciel lorsqu'une affreuse tempête s'éleva soudainement et nous repoussa [illegible] [illegible] fait-il [illegible] 30 milles [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] nous ravâmes 8 jours dans ces parages maudits. Oh qu'on a [illegible] [illegible] Nous nous accusions [illegible] d'infidélité, nous demandions pardon [illegible] [illegible] [illegible] ce qui augmentait nos souffrances, c'est que [illegible] [illegible] [illegible] le mauvais traitement des matelots [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] il nous semblait [illegible] [illegible] [illegible] vaisseau [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et de [illegible] [illegible] que cependant [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] le 22 janvier [illegible] [illegible] [illegible] il plut à Dieu [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] chanter joyeusement le **Te Deum**.

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] nous verrons [illegible] [illegible]

Nous avons reçu [illegible] une 6e lettre écrite par le P. Ignace Velasco. Le bon P. nous raconte la joyeuse arrivée [illegible] [illegible] [illegible] NN. PP. s'efforcèrent comme on le pense bien [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] voulurent témoigner leur admiration et prendre part [illegible] [illegible] en célébrant dans une académie les vertus et le courage de nos jeunes confesseurs de la foi.

Italie. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] par les PP. Basile et Ayala. [illegible] [illegible] y annoncer la parole de Dieu [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] nuit et jour [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de nos PP. [illegible] [illegible] du gouvernement [illegible] [illegible] [illegible] nos sentiments et nos [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] que les missions furent [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] le plus glacial. [illegible] nos PP. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] conduites par les Curés, venaient processionnellement à leur rencontre [illegible] [illegible] [illegible], qui garde avec vénération le souvenir de nos anciens PP. que les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. Voici une petite anecdote qui vous montrera quel amour et quel respect [illegible] nos vénérables [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] 8 [illegible] 2 enfants de St Ignace prêchaient à Smokvica [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] la fête [illegible] [illegible] village qui [illegible] [illegible] [illegible] avec honneur et charité [illegible] [illegible] consacré au Seigneur, les travaux doivent être suspendus. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de l'homme de Dieu et continua son travail avec une nouvelle [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] élève la voix avec autorité et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] il quitta son travail et [illegible] [illegible] [illegible] les paroles [illegible] du Missionnaire furent bientôt répétées de tous côtés par ceux [illegible] [illegible] [illegible] à l'instant même. Le malheureux qui en avait été l'objet se vit méprisé, délaissé [illegible] [illegible] [illegible] en malheur et une malédiction sembla peser sur tout ce qui appartenait au transgresseur de la [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] lorsque les PP. Basile et Ayala arrivèrent à Smokvica. Ils allèrent [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] conjura, les larmes aux yeux, de le réconcilier [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] qu'on me délivre de la honte et du mépris [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] rien ne fut plus facile que cette réhabilitation ; on les réconcilia tous avec leur [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et ils furent par là même réconciliés avec le peuple entier.

COLLEGE SAINT-MICHEL.

SAINT-ETIENNE.

Scholasticat de Laval, 9 Avril 1854.

Les Scholastiques de Laval aux P. P. & F. F. de

Nos R. R. Pères et nos C. C. C. C. Frères.

P. C.

Le 15 Février eut lieu dans notre église la solennité de la béatification du P. de Britto. Le désir que nous avions de rendre cette fête aussi belle que possible fut béni du ciel. Les décorations sans être d'une magnificence splendide, ravissaient par leur simplicité tout à la fois noble et gracieuse. Une musique choisie avec goût, préparée avec soin, et surtout habilement dirigée, exécuta avec la perfection désirable plusieurs morceaux des plus grands maîtres.
2000 Communions furent distribuées pendant le Triduum; et le jour de la fête, la foule ne cessa de se presser autour du sanctuaire pour y vénérer l'image du Bienheureux. Cet empressement des

fidèle fut une de nos consolations les plus douces. Alors il semble que la gloire qui rayonne autour de nos Saints se reflète et rejaillit sur la Compagnie entière! En voyant sa mère exaltée, le cœur de l'enfant se dilate et dans la joie qui l'inonde, il sent davantage encore s'il se peut, le bonheur de lui appartenir.

Voici en quels termes le journal l'Echo de la Mayenne fait la description de la fête. Nous copions les passages les plus importants.

Mercredi 15 Février. — La solennité de la béatification du P. Jean de Britto a mis en mouvement la population [illegible] de notre ville. Pendant les trois jours du triduum, l'église de St Michel n'a pu contenir la foule empressée d'assister aux offices du matin et du soir, et dans les intervalles des quels elle n'a pas cessé d'être [illegible] par la procession continuelle des visiteurs.

« Les décorations de l'église étaient différentes de celles qu'on avait admirées à l'époque de la béatification de Pierre Claver. Un goût plus sévère y avait présidé. L'effet était non moins riche et rappelait, par la couleur des ornementations, les tortures sanglantes d'un martyr.

« Du bas de la nef jusqu'au chœur, des draperies roses, garnies de couronnes couraient le long de la corniche, au dessous de la quelle une seconde draperie rouge relevée élégamment de distance en distance, laissait apercevoir un écusson portant ces deux lettres J-B au milieu de deux palmes. De grands tableaux de damas rouge, bordés d'or en forme des tables de la loi de Moyse, remplissaient les cintres qui relient entre elles les colonnes de la nef, cannelées avec de la gaze pour les mettre en rapport avec leur couronnement, métamorphosé en un autre ordre d'architecture. Le fond du chœur entièrement drapé de rouge, présentait, à l'entrée, sur deux écussons, d'un côté, les armes du Souverain Pontife Pie IX et de l'autre, les armes de la Compagnie de Jésus. I.H.S. Au dessus de l'autel apparaissait l'image du Bienheureux de Britto, derrière les rayons d'une immense gloire, au dessus de laquelle se dessinaient deux palmes aux rameaux étendus et scintillants de fruits lumineux, effet produit par des verres aux couleurs de l'émeraude, du rubis & du topaze etc. Au dessous de cette gloire, de chaque côté de l'autel, encadrés d'oriflammes de [illegible] banderolles de diverses couleurs, deux écussons de velours portant ces inscriptions,

l'un, Martyr — l'autre, Apostolus.

« Ainsi que pour l'exposition des reliques du Bienheureux Claver, un petit autel était dressé dans la nef en face de la chaire pour y recevoir non les reliques de Jean de Britto mais la gravure représentant la scène de son martyre.

« Mgr l'Évêque du Mans a officié pontificalement toute la journée. Il était assisté du R.P. Supérieur de St Michel et d'un grand Vicaire. Mr Vincent, en chapes, de Mr le Curé de la Ste Trinité, faisant les fonctions de diacre et de Mr le Curé du Grand Saint Jean de Château-Gontier, faisant les fonctions de sous diacre. La grand'messe a été chantée en musique par un chœur nombreux de voix habilement dirigées. Pendant que Mgr l'Évêque se revêtait de ses habits pontificaux, un Père Jésuite a exécuté sur l'orgue un morceau rempli de modulations aussi bien rendues que bien [illegible]. La musique de la Messe était de différents compositeurs. Le Kyrie, le Gloria et l'Agnus Dei de Bellami. Dans certains passages de ces deux dernières compositions, il y a de la poésie [illegible]. On a été vivement impressionné par le magnifique [illegible] [illegible] de Maria Virgine et Et [illegible] resurrectionem mortuorum du Credo du P. Lambillotte. Le [illegible] [illegible] de [illegible], a été exécuté pendant l'offertoire. Ce morceau aux effets mélodieux exigeait une étude toute spéciale pour formuler notre sentiment sur sa grandiose et savante contexture. Après un Sanctus au brillant Hosanna de [illegible], une autre belle composition du même auteur a rempli des harmonieuses pensées de la prière les moments silencieux de l'élévation. — A l'Évangile, le R.P. [illegible] a prononcé en chaire le panégyrique du Bienheureux de Britto. L'orateur s'est montré plein de verve et chrétiennement inspiré dans l'éloge du martyr portugais. Il s'était [illegible] d'une noble [illegible] quand il a rappelé à Mgr du Mans qu'il était le Père de [illegible] Pères, et que le sang qui coule dans ses veines [illegible] en ce moment la gloire du martyr parmi les idolâtres de la Chine. — Les Vêpres avaient attiré dans l'église la même foule compacte. On a écouté avec une pieuse attention le chant [illegible] de tous les versets des Psaumes Dixit Dominus, musique du P. Lambillotte, et Credidi, musique d'[illegible]. Nous avons remarqué ces deux passages du dernier psaume. Ego dixi in excessu meo: omnis homo mendax et O. Domine! quia ego servus tuus, ego servus tuus & filius ancillæ tuæ! C'était touchant, et musicalement vrai. Nous ne pouvons non plus passer sous silence ce verset du psaume Confitebor: Sanctum et terribile nomen ejus: initium sapientiæ timor Domini, chanté par une seule voix suivant le thème du plain-chant [illegible]. Il a produit une impression universelle. Ce qui atteste que, [illegible] que l'on éprouve de l'indifférence en écoutant le chant des psaumes, du grandiose dans sa

« simplicité, c'est qu'trop souvent ce chant est confié à des hommes qui n'y comprennent rien et ne
« peuvent conséquemment inspirer aucune piété à ceux qui les écoutent.
« La solennité de la béatification de Jean de Britto s'est terminée le soir par un salut solennel des plus
« brillants. Le *Justus ut palma florebit*, de Rossini, a été de nouveau chanté avec un *Adoremus*,
« de Lambillotte, et un *Ave Regina Cœlorum*, de Mertian. Ce dernier morceau est d'une suavité
« qui plaît au cœur comme le joyeux refrain de nautoniers rentrant au port. Au moment de la bénédiction,
« le R. P. Supérieur de St Michel, debout au pied de l'Autel, a lu à haute voix les lettres de la béati-
« fication du martyr portugais, délivrées par le Souverain Pontife Pie IX en Août 1853. — L'Église n'ayant
« pu contenir toute la foule, on rencontrait encore à huit heures et demi du soir des processions d'ouvriers
« se rendant de toutes les parties de la ville, à St Michel, pour jouir du ravissant coup d'œil que
« présentait l'illumination du chœur. ~~Malheureusement le temps ou la pluie avait mis obstacle à~~
~~« l'illumination du Dôme [illegible] couleur du bienheureux qui [illegible] son tableau [illegible]~~
~~« [illegible] avec colonnettes & feuillage entremêlés [illegible] au devant de l'Église et sur~~
~~« [illegible] lequel on lisait Beate Joanni de Britto~~ »

Le même Père qui a prêché le Triduum du bienheureux de Britto, donne la Station de Carême
à l'église de la Trinité à Laval. Depuis longtemps on n'avait vu un pareil mouvement dans la
population et, nous dirions presque, un pareil enthousiasme pour suivre le cours des ins-
tructions. Il a fallu pendant quelques semaines ménager pour les hommes un jour spécial
dans lequel on leur parlerait plus utilement & aussi plus à l'aise. A la suite d'un sermon sur la
sanctification du Dimanche, l'œuvre des ouvriers fut résolue. Elle consiste comme dans plusieurs
autres grandes villes, à fournir à cette classe de la société le moyen de passer agréablement et sainte-
-ment le jour du Seigneur. Ce n'est pas le seul fruit de la Station. Dieu se plait en secret à
faire des miracles de grâce, et il répand une abondance de bénédictions sur l'immense foule qui se
presse attentive et recueillie autour du prédicateur. Parfois cette foule est si compacte que le sanctuaire
est envahi, et, jusque sur les degrés de l'autel on s'estime heureux de pouvoir entendre cette parole, qui,
remplie de grâces et de charmes, ne laisse pas de bouleverser bien des consciences esclaves sous la tyrannie
du péché.

Rouen — 15 Mars 1854.

Nos fêtes de béatification ont été resplendissantes. Sermons de préparation le matin et le soir pendant
trois jours. Auditoire nombreux & choisi. Le jour de la fête, messe basse par Mgr l'Archevêque,
assisté de deux vicaires généraux et d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Le panégyrique fut prêché par
M. le Curé de Pont Audemer. Tout le monde remarqua ces paroles de son discours : « de Britto
voulait être à Dieu, il se voua au sacerdoce, il voulait être parfait, il choisit la Compagnie de Jésus pour
sa mère » La musique fut délicieuse. Les élèves de l'école Normale à l'aide desquels les enfants de chœur
de St Ouen exécutèrent avec toute perfection de magnifiques motets d'un effet admirable. Mgr fut plein de bontés et
daigna présider à tous les offices de la journée.

Quimper — Février 1854

Un mot sur nos missions bretonnes. Je ne sais trop comment on fait dans les autres pays où l'on
raconte tant de merveilles des missions [illegible]. On vient à l'église, on y reste le jour
du matin au soir, on écoute avec une avidité incroyable, on se confesse, on communie et puis c'est tout.
L'extraordinaire, quand il y en a, se passe entre Dieu & les âmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que
le fruit n'en est pas moins solide et que les pasteurs ne sont pas sans remarquer le bien qui s'opè-
-re par nos travaux. Les populations nous témoignent la plus entière confiance ; tout le monde
voudrait se confesser aux Pères Jésuites. Une personne me disait : « Mon Père, est-ce que j'ai
fait un péché ? On m'a dit que c'était mal. Hier, voulant absolument me confesser, j'arrivai à la
paroisse vers 3 heures du matin ; mais comme la porte de l'église était fermée, je suis entrée par la
fenêtre. » — Une mère de famille : « Je suis la première aujourd'hui ; c'est qu'après avoir atten-
du mon rang hier toute la journée & l'avoir attendu en vain, j'ai pris le parti de passer la nuit dans
le confessionnal. — Mais est-ce que vous n'avez pas eu peur ? — Oh ! non, je me suis mise devant
le St Sacrement, et j'ai prié jusqu'à onze heures ; puis je me suis endormie quelque temps. J'ai
pourtant trouvé la nuit un peu longue. » Les bonnes gens ! quel bien ne ferions-nous pas, si
nous étions plus nombreux ! Vous ne sauriez croire comme tous ces cœurs s'ouvrent à la grâce au
bout de quelques jours d'exercices. A mesure qu'ils comprennent les choses, ils s'étonnent de n'avoir
pas mieux servi le bon Dieu. En général ils sont peu instruits sur la religion. On les prêche
trop, et on ne leur fait pas assez le catéchisme. Les Recteurs ou les prêtres qui travaillent
avec nous paraissent admirer eux-mêmes les dispositions où ils trouvent leurs pénitents. Quelqu'un
me disait : « Tous ces gens là veulent être absous & des deux mains. Ils sont comme des fruits
mûrs ; pour peu qu'on les touche, ils se détachent de l'arbre du péché et font tous les sacrifices qu'on leur

demande.....» Si pourtant il se rencontre quelqu'un qui hésite encore à lever la main pour dire : Ego te absolvo, les pénitents eux-mêmes ont peine à les comprendre. Dans une de nos missions, je vis entrer dans ma chambre les deux prêtres de la paroisse. « Mon Père, dit le Recteur, il y a un confesseur qui va tout gâter — Et comment donc? — C'est qu'il ne donne pas l'absolution. Ce matin j'ai rencontré plusieurs hommes qui paraissaient désolés. Ils voulaient faire leur mission, et on les a remis à un mois, à deux mois!...» Voici, reprend à son tour le vicaire, voici ce qui m'est arrivé à moi-même. Hier, j'ai rencontré un homme qui me dit en pleurant : « Mr le Vicaire, j'ai été à confesse, mais je n'ai rien eu. — Vous n'avez rien eu! mais à qui vous êtes-vous adressé? — à Mr *** — C'est que vous n'avez peut-être pas l'intention de changer de vie — Oh! je vous réponds que si.... Je ne veux pas aller en enfer, je veux me sauver coûte que coûte. — S'il en est ainsi, allez trouver un des Pères. — Oui, mais comment les aborder? Ils ont trop de monde. — Essayez toujours, et s'ils ne peuvent vous entendre, je vous confesserai. — Ah! que je vous remercie! Je puis donc encore faire ma mission! Et en disant ces mots il me prit la main et la baisa. Il pleurait de joie!...» Ce prêtre qui refusait l'absolution, je l'ai retrouvé dans un autre endroit. Il était moins sévère et mieux disposé en notre faveur. J'en jugeai par une petite conversation que j'entendis sans être aperçu. « Que pensez-vous des missions des Jésuites? demandait à notre Confesseur un recteur venu pour nous visiter. — Je crois qu'elles font du bien; cela réveille, et il y a beaucoup de pécheurs qui reviennent à Dieu. mais il faut convenir qu'ils donnent l'absolution à tout le monde. Tenez, voici un cas que j'ai proposé à ce Père :... Du reste ce sont les principes de St Liguori, et St Liguori est un grand Théologien; il avait le génie de la Théologie!... Vous voyez, mon cher frère, d'après ces quelques détails que nous ne sommes pas sans faire du bien. Nous prions beaucoup le P. Maunoir, et sous sa protection le Seigneur ne cessera de bénir nos travaux.

Italie —— Rome. Mars 1853.

Quelques nouvelles sur le Collège Romain. Le cours de Théologie se maintient fort nombreux, et les Français augmentent de jour en jour. Nous avons vu assister à nos cours de dogme Mr Pitard, professeur d'humanités du Collège Louis-le-Grand et Mr l'abbé Gaume, qui déjà deux fois est venu entendre le P. Passaglia. Mr Sauzet, l'ex-président a aussi demandé comme une faveur d'être admis à quelques-unes de nos disputes scolastiques. Peut-être sera-t-il invité pour la prochaine menstruale. — Le P. Passaglia fait ce qu'il peut pour préparer les voies à la proclamation si désirée de l'Immaculée Conception. Son savant ouvrage sur le culte de Marie, où il suit la tradition jusqu'à ses premières sources, est sous presse dans ce moment, et déjà les 300 premières pages sont imprimées. Il paraît qu'il y aura 2 forts volumes in 8°. Ceux qui les ont lus disent que c'est la mine la plus riche que l'on possède pour les panégyriques de la Ste Vierge. — A l'occasion de la dernière rénovation, nous avons eu le bonheur de voir plus à notre aise le T. R. P. Général. Sa Paternité a relevé à la gloire de la Province de Paris, le nombre des novices qui s'élève à 170. Elle a ajouté qu'à la suite d'une mission prêchée à Presbourg par le P. Rot, la municipalité avait demandé une maison de Jésuites. Quant aux événements de Fribourg, l'Évêque disait l'année dernière que bien longtemps, il avait regardé la cause du Catholicisme comme perdue dans ces contrées, mais que depuis les missions prêchées par nos pères, il était certain que cette malheureuse guerre finirait au triomphe de la Religion. —

Une nouvelle mission très importante vient d'être confiée à la Compagnie, c'est celle de Bombay, qui embrasse tout le pays depuis Bombay jusqu'aux confins de Goa. Elle est destinée, ce semble, à devenir le centre de toutes nos missions d'Orient. On érige dans la ville même de Bombay un magnifique Collège où les P.P. Missionnaires pourront apprendre la langue et s'acclimateront peu à peu avant de se livrer aux travaux de l'Apostolat. De plus on fonde un noviciat près de la ville, afin de pouvoir lever quelques recrues Anglaises, Irlandaises ou Indiennes. Cette mission n'est encore confiée à aucune Province en particulier; elle relève directement du P. Général, qui a déjà envoyé 4 Pères, deux Anglais et deux missionnaires du Maduré. Le P. Strickland, un des deux Anglais, vient de quitter Rome pour se rendre à sa destination. —

Le 30 Janvier fut célébrée la Béatification des généreux martyrs Jean de Britto & André Bobola. On les a réunis ensemble pour plus de solennité. C'est au Gesù que la fête a eu lieu; mais toutes les maisons de Rome y ont contribué selon leur pouvoir. L'Ornementation de notre grande & belle église, était au dessus de toute description. De larges draperies de velours et de soie, bordées de

franges d'or descendaient du haut de la coupole avec une élégance charmante et décoraient l'entrée de toutes les chapelles. Les tapisseries des Gobelins, présent de Henri IV, représentant les principales scènes de la vie de St Ignace, ornaient le sommet des pilastres. Ajoutez à cela une illumination où des milliers de bougies venaient se réfléchir dans les marbres précieux qui couvrent l'église du pavé jusqu'à la voûte. Une musique composée des premiers artistes de Rome, distribués en 3 chœurs & se répondant avec un ensemble admirable; alors vous aurez quelque faible idée de cette fête vraiment magnifique. Une vingtaine de cardinaux, grand nombre d'évêques, les généraux des principaux ordres religieux, 550 prêtres tant séculiers que réguliers se sont disputés pendant 3 jours l'honneur de dire la messe au Gesù. Aussi depuis 6 heures du matin jusqu'à midi tous les autels étaient occupés par les prêtres du dehors. Le cardinal-Vicaire est venu le premier de tous les cardinaux offrir le St Sacrifice dans notre église & a ainsi ouvert le Triduum, c'est lui qui l'a terminé en pontifiant au salut du dernier jour. La foule des fidèles était immense, et ce qu'il y avait de plus admirable, était le recueillement et la piété de tous les assistants. Parmi eux se trouvait le prince, héritier présomptif de la couronne de Prusse. Déjà il était venu visiter l'observatoire du P. Secchi, la bibliothèque, le musée & les principales curiosités du Collège Romain. Accompagné d'une suite nombreuse, il se présenta au Gesù une demi-heure à peu près avant le commencement des Vêpres. Le P. Sierling le reçut & le conduisit à la chambre du P. Général, où il est demeuré jusqu'aux Vêpres. Alors notre T. R. Père, l'a accompagné à la tribune et le prince est resté jusqu'à la fin de l'office; c'est à dire à peu près, 2 heures. — Le mardi-gras, le Souverain Pontife vint au Gesù, comme il a coutume de venir chaque année, sans doute pour faire honneur à la Cie de l'institution des Quarante heures. Après avoir adoré le T. S. Sacrement, le St Père se dirigea vers la sacristie et nous fûmes admis comme d'usage au baisement des pieds. Le P. Général se tenait debout à la droite de Pie IX et présentait la communauté. Impossible de vous peindre la joie, la confiance, l'effusion que le Vicaire de J.C. se plaisait visiblement à témoigner au Général de la Cie. C'était cette expansion familière qu'on ne peut avoir qu'envers un intime. Notre T. R. Père qui conserve toujours son calme dans les plus grandes circonstances, était très ému. Le St Père prenait plaisir à élever son pied le plus haut possible pour qu'on le baisât plus commodément, mais il le laissa retomber pour les nombreux étrangers qui vinrent ensuite. De plus il y avait un petit mot gracieux pour ceux qui se présentaient. Quand après tous les Pères, les Théologiens s'approchèrent, avec l'humble scholastique: « Ah! voilà maintenant pour servir la messe; » Puis fixant sur eux un regard de bonté O jeunesse angélique! » dit-il en souriant. Un scholastique lui présente son chapelet à bénir en lui disant « Santo Padre! - Sicuro mio figliuolo: » lui répond-il, et en bénissant son chapelet, il lui serre la main avec tendresse. — Il paraissait si content d'être au milieu de nous, que comme un bon père de famille au milieu de ses enfants, il traînait en longueur la cérémonie autant que possible. Il s'arrêtait à chaque pas, en traversant la sacristie, et il ne serait pas facile de dire combien il nous a donné de bénédictions. Arrivé à sa voiture, il ouvrit lui même la portière et se retournant vers le P. Général, il lui fit un geste d'adieu qui ressemblait beaucoup moins à une bénédiction qu'à un gage évident d'une affection singulière. Tous les Romains qui encombraient la place du Gesù, purent se convaincre encore une fois que Pie IX aime de cœur notre Cie. Nous n'avons pas tardé à connaître la raison de cette prédilection que le St Père a laissé entrevoir. Il y a quelques jours, tous les Généraux d'ordres religieux, excepté le Général de la Cie de Jésus, étaient mandés au Vatican par ordre du Souverain Pontife, & là fut décidé ce que les journaux vous ont appris touchant les vœux simples après le Noviciat, et les vœux de profès dans un temps plus reculé, comme cela se pratique parmi nous.

Au moment où nous écrivons ces lettres nous recevons de Rome les nouvelles suivantes: Samedi 8 Avril la Sacrée Congrégation des Rites s'est réunie pour examiner une dernière fois la cause du Vble P. Azevedo et de ses 39 Compagnons. Pendant ce procès si glorieux à la Cie, le St Sacrement était exposé au Gesù; et dans toutes nos autres maisons de Rome, c'était à qui prierait avec plus de ferveur pour l'exaltation de nos SS. Martyrs. Le ciel ne pouvait pas rester sourd à nos vœux. Le culte des 40 martyrs, est reconnu par la Sacrée Congrégation, et de nouveau il est accordé à la Cie, qui pourra désormais introduire l'office des 40 Bienheureux dans son Bréviaire & dans son Missel. La fête n'étant pas établie pour la 1ère fois, mais bien restituée, il n'y aura pas besoin de Béatification solennelle à St Pierre et on les honorera tout comme si le culte n'avait jamais été interrompu. De plus dans la même séance, la cause du B. de Britto est entrée dans une nouvelle phase; il a été décidé que l'on peut désormais procéder à la Canonisation.

Cayenne — Extrait d'une lettre du P. Gaudré. - Ile Royale du Salut. Xbre 1853

Quelques nouvelles de notre traversée & de notre chère mission de Cayenne. Quoique nous ayons été fort maltraités dans le Golfe de Gascogne, néanmoins notre traversée a été heureuse & nous avons à remercier Dieu de la protection et des tendres soins qu'il nous a prodigués. Pendant une semaine seulement nous avons lutté contre la tempête, et plusieurs fois les vagues ont été assez bonnes pour confisquer notre dîner. Par l'effet des coups de vent, je me suis vu jeté dans un coin de la chambre avec mon couvert, un plat de légumes, des pliants, le chien du navire, etc; tout cela pêle-mêle. C'est ce que les marins appellent un bon coup de tabac. Ces braves gens savent toujours prendre le beau côté des choses. Après trois semaines de navigation, la mer a entièrement changé, et ce fut pour nous une toute autre existence.

A partir des îles Madère nous avons vécu

sous le plus heureux climat et les vents alizés nous ont menés directement à Cayenne. Partis de Paimbœuf, le 12 8bre, nous sommes arrivés le 28 9bre, et le même jour nous embrassions le P. Hus, qui nous prodigua les soins de la plus tendre charité. — La joie de notre arrivée a été cependant mêlée de douleur... Nous demandions des nouvelles de nos Pères... Et le P. Morez, comment va-t-il ? Le P. Morez, dit le bon frère que nous interrogions, mais il est au ciel. En effet dans une matinée des premiers jours de 7bre, le P. se trouve indisposé, va prendre l'air sans éprouver de changement; il rentre dans sa case, s'assied, étend les mains sur ses genoux, et tenant les yeux élevés vers le ciel, il expire doucement en prononçant les saints noms de Jésus & de Marie ! — Le P. Rollinat fut immédiatement envoyé de Cayenne à la montagne d'argent. Le 8 Xbre le P. Leroy se rendit à l'île St Joseph, au milieu de 300 transportés politiques. Il n'est séparé de l'île royale du Salut que par un très petit bras de mer. Le P. Boulongne résidait dans cette île du Salut, et j'y arrivai le 13 Xbre pour le remplacer. Je trouve ici plus de 1500 transportés, sans compter ceux qui vont arriver bientôt. Avec le secours du bon Dieu & de la Ste Vierge, j'espère faire quelque bien. J'ai déjà rencontré des moribonds admirablement disposés, quelques âmes vraiment régénérées; mais qu'est-ce que cela en présence de tant de misères! Mon début a été des plus tristes. Le Père qui m'a précédé, était environné, assiégé par un certain nombre de transportés dont il se servait en diverses occasions. Dès le premier jour, j'eus la plus grande peine à leur faire quitter la case du Père, dans laquelle ils s'étaient presque établis. J'y réussis cependant; mais le lendemain j'appris que trois ou quatre d'entre eux étaient au Secret. Une perquisition ayant été faite constata un grand nombre de vols. Un ciboire, des chemises etc... avaient disparu... Jugez d'une existence qui se passe au milieu de tels hommes; et cependant je remercie Dieu de mon lot. Je compte cette grâce comme une des plus grandes et des plus précieuses de ma vie. — Plus on quitte de choses pour Dieu, plus on reçoit de faveurs de sa divine libéralité. Ici on sent qu'il faut se donner tout entier à notre Seigneur, et j'en ai bien pris la résolution. — Une des principales satisfactions naturelles que j'éprouve ici c'est de pouvoir donner une bonne poignée de main à nos militaires de la garnison. Quelle différence d'hommes! on sent qu'il y a là du cœur & de la droiture! Notre Commandant en particulier, d'un sens extrêmement pratique, nous porte beaucoup d'intérêt, et favorise de tout son pouvoir la cause de la Religion. — Le P. Bigot est parti pour la station de l'Yapok. C'est la plus maltraitée, et la mortalité y est très grande; ce qui n'empêche pas notre bon petit Père de s'y porter avec le courage d'un apôtre. Le R. P. Supérieur espère réunir le P. Leroy qui vit un peu en rentier dans son île, à celui qui vous écrit; et alors nous pourrions encore goûter ici quelque peu de ces délices de la vie de Communauté que vous connaissez si bien en France.

Allemagne — Cologne, Janvier 1854.

La maison que nous habitons est tout près de l'ancien Collège de nos Pères, transformé maintenant en grand séminaire. Elle est très vieille & surmontée d'une tour du 16me siècle. Là, nous sommes, il est vrai, un peu à l'étroit; mais tant mieux, car: ubi spatia sunt arctiora, arctiora etiam vincula charitatis. En outre, il faut bien que nous nous exercions aux privations de la vie apostolique, privations si grandes chez nos missionnaires. Nous les voyons épuisés, exténués de travaux et de fatigues. Cependant ils marchent toujours & combattent vigoureusement sur le champ de bataille. C'est toujours le même cri qu'on répète: Des Ouvriers, des Missionnaires, messis multa; mais hélas! toujours aussi: operarii pauci. Dans la ville de Cologne, nous faisons le catéchisme aux enfants, et bientôt tous les scholastiques auront le bonheur d'instruire ceux que Notre Seigneur chérissait si tendrement. Son Éminence le Cardinal Archevêque, a demandé un de nos Pères pour faire des Conférences, les Dimanches et jours de fête. Au commencement, le nombre des auditeurs n'était pas considérable; mais le bruit ayant couru qu'un Jésuite ferait un sermon savant, les savants sont accourus, et aussi ceux qui veulent passer pour savants. Les sujets traités jusqu'à présent sont presque purement philosophiques. Pour vous en donner une idée, voici ce que nous avons entendu le 2 Octob. (20me Dimanche après la Pent.) Pour prouver l'existence de Dieu, le prédicateur (le P. Roder) a pris pour première démonstration, l'argument ex idea. Il a cité St Anselme mot-à-mot et l'a ensuite commenté. Je vous assure qu'il y a très peu de personnes capables de bien suivre les Conférences. Malgré cela, tout le monde est dans l'admiration et l'auditoire s'augmente de plus en plus. Il n'y a que les vieilles femmes, à ce qu'il paraît, qui ne tiennent pas à la gloire d'avoir assisté à un sermon savant; car dès qu'elles s'aperçoivent qu'elles n'y comprennent rien, elles regardent le prédicateur d'un œil dépité et s'en vont. Le bien qui se fait quoique peu sensible, n'en est pas moins réel. D'abord ces Messieurs sont attirés par ces beaux

sermons, et ils voient qu'ils ne sont pas les seuls hommes savants, les seuls hommes du progrès. Au contraire ils sont forcés de se dire à eux-mêmes qu'il y en a d'autres qui les surpassent de beaucoup. Ensuite, on leur montre à l'évidence la folie de l'athéisme et du rationalisme. Enfin, et c'est ici le fruit principal, l'orateur possède dans un degré éminent le don de poser dans le cœur de l'indifférent et du philosophe orgueilleux, quelques bonnes paroles de vie. Avec la bénédiction du Seigneur cette semence ne sera point perdue; mais plus tard nous en avons la confiance, elle donnera des fruits abondants de grâces et de salut.

Un Père nous écrit d'Hermanstadt (Transylvanie - Janvier 1854) La mission donnée dans cette ville vient d'avoir le plus beau succès. Les ministres protestants ayant connu d'avance notre prochaine arrivée, avaient jeté le cris d'alarmes, et par tous les moyens possibles avaient prémuni leurs brebis contre les ruses des Jésuites. Leurs Philippiques ne réussirent guères. A peine fûmes-nous descendus de voiture que le peuple se mit à nous entourer, à nous féliciter, à nous porter presque en triomphe à la demeure qui nous était assignée. Au premier sermon d'ouverture, l'église était comble. Magistrats, officiers, généraux, tous les nobles & ce qu'il y a de plus singulier, les ministres protestants eux-mêmes s'étaient empressés d'accourir, et occupaient les premières places. Nous n'avons point manqué une si belle occasion de prêcher la doctrine Catholique, et avec une sainte liberté nous avons abordé les sujets les plus controversés: l'Église, le purgatoire, les indulgences et la confession. Les protestants n'en revenaient pas. Accoutumés à entendre de la part de leurs ministres des discours fleuris et pleins de précautions oratoires, ils aimaient notre langage franc; disaient que chez nous était la vérité et le salut; et un grand nombre abjura l'hérésie pour rentrer dans le sein de l'église catholique.

Jamaïque — Kingston, 1853.

Notre mission est fort étendue. Elle embrasse non seulement toute l'île de la Jamaïque; mais aussi les îles de Bahama & la colonie anglaise de Yucatan. Le P. Bertolio est seul dans ce dernier endroit. Dans l'île de la Jamaïque nous sommes 7 et demeurons dans la maison du P. Benito Fernandez, vicaire Apostolique. A Kingston nous avons une école et deux églises appelées, l'une la Ste Trinité, & l'autre St Patrice. Il y a 1100 Catholiques, parmi lesquels nous comptons les personnages les plus influents. Les habitants sont divisés en grand nombre de sectes. Il y a des Méthodites, des Trembleurs, des Calvinistes, des Protestants de l'église établie, des Libre-penseurs, des Juifs & quelques payens. Nos Pères sont respectés partout. On dit que le Pape a envoyé dans la Jamaïque l'élite de ses ministres.

P. S. A Noël, nous avons regretté vivement, Nos Révérends Pères & Nos très chers Frères, de n'avoir pu communiquer à toutes les maisons de la Compagnie, les détails édifiants que nous avions recueillis dans nos correspondances. Nous voulons réparer ce déficit en ajoutant à cette lettre ce qui devait, ce nous semble, vous intéresser davantage.

Cayenne Lettre du P. Pollinat à un P. de Laval.

A bord de l'Armide 27 Juillet 1853. La mission de Cayenne vient de perdre un de ses ouvriers les plus dévoués. Le P. Herviant a rendu son âme à Dieu, le 12 Juin dernier. Nous pouvons juger dans quels sentiments il est mort, par ceux qui l'animaient pendant sa vie. J'en trouve l'expression dans quelques unes de ses lettres qui m'ont été communiquées. On n'y peut qu'admirer avec quel amour et quel dévouement ce religieux avait embrassé la mission si ingrate qu'il a remplie auprès des transportés. Une Dame de Brest qu'il avait dirigée autrefois lui écrivait, il y a quelques mois, et plaignait sa situation. Le P. Herviant lui répondit en ces termes:

« Ne plaignez donc pas, Madame, non ne plaignez pas le Bienheureux. J'avais besoin d'une immense « expiation, je n'agissais qu'avec tiédeur dans mes actions, je menais une vie trop douce; ici j'ai trouvé « ce qui me manquait, l'isolement et les souffrances. J'ai trouvé quelque chose de mieux encore, « j'ai trouvé sur ce sol brûlant celui que j'aime par dessus tout, Jésus mon Seigneur & mon Dieu. « Il m'y avait précédé il m'y attendait! Ah! quel gracieux accueil m'a fait ce bon maître! Il me « semblait le voir sur la plage Américaine me tendant les bras à la descente du navire, et me disant: « Celui qui quitte pour moi son père, sa mère et tout ce qu'il possède, aura la vie éternelle & le « centuple dans ce monde. Il faut un centre pour un cœur aimant, il lui faut un but incessant; il « faut qu'il puisse travailler, s'immoler, se consumer pour celui qu'il aime! C'est ce que je puis faire: « Nous laissera-t-on à Cayenne? O Cayenne chérie! il me semble que je perdrais tout en te perdant! « Ici on touche la croix, on la savoure, elle nous enveloppe, nous purifie, nous sanctifie; jamais, « non jamais les délices humaines ne présenteront de pareilles douceurs! »

Une seconde lettre n'est pas moins touchante. Le P. Herviant se trouvait alors chargé des repris de justice et des détenus politiques qu'on avait rassemblés dans une même île. Ce qui donne à cette lettre un intérêt tout particulier, c'est qu'elle fut écrite quelques semaines avant sa mort. C'est la dernière de sa vie. Elle est adressée à Mme la supérieure du refuge de Brest.

« Le bon Dieu, dit-il me bénit au delà de ce que je mérite, il me donne assez de santé & de forces pour « travailler à la sanctification des âmes. Mon troupeau s'est accru de 300 nouvelles brebis. Je ne pourrais « pas dire avec orgueil comme certaines mères : « mes enfants sont gentils, rien ne les égale ; » Non, « mes enfants, à moi, sont des repris de justice. Ils sont charmants quand je leur promets quelque « chose, ou que rien ne les gêne, mais le P. n'a-t-il rien à donner, ou bien sont-ils malades ; je n'ai plus d'accès « auprès d'eux, ils me repoussent & ne veulent pas se confesser comme une pauvre mère près d'un « enfant malade je rode autour de leurs cases, je cherche le moment propice pour les voir & pénétrer « jusqu'à eux. Oh ! qu'ils sont pénibles pour un homme qui n'a jamais pratiqué, les derniers jours « qu'il passe en ce monde ! Oh ! que je souffre quand je suis là, auprès d'un mourant et que je ne puis rien « pour son salut ! seul vis-à-vis de ces malheureux je prie, je supplie, mais hélas le plus souvent « je ne suis pas entendu, & lorsque je conduis au cimetière leur dépouille inanimée, je frémis sur leur « sort éternel !..

« Vous voyez que j'ai grand besoin de prières. Je suis toujours sur mon rocher, soupirant après la « grande terre !... Ce serait pour moi un contentement humain, un travail plus facile d'évangéliser « les Indiens !.... Mais dois-je quitter ma croix, cette délicieuse croix qui nous détache, nous « purifie et nous mûrit pour le ciel !... Non je ne ferai pas une démarche pour changer à mon « sujet les desseins de mes Supérieurs.... »

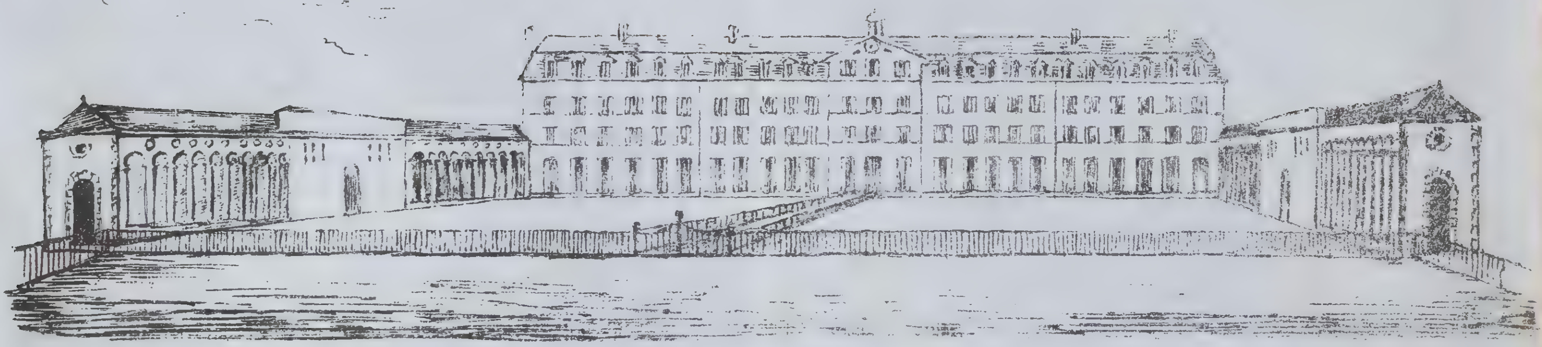
Espagne — Loyola, 16 Décembre 1853.

Loyola semble rajeuni. Réparé orné même, comme par enchantement, on dirait qu'il sort de ses ruines plus beau que jamais. Soixante-dix religieux y vivent en communauté. Noviciat, 3me an, Théologat, Résidence, maison de retraite ; en un mot tout ce qui constitue une Province s'y trouve en petit. On y porte la soutane de la Compagnie. La bibliothèque est belle, grande & précieuse en manuscrits. Notre église & surtout la chapelle de St Ignace est fréquentée par un grand nombre de pèlerins. Le peuple nous est très attaché. Quand nous traversons la petite ville d'Azpeitia les femmes qui travaillent assises à la porte de leurs maisons se lèvent pour nous saluer, et les petits enfants en baisant leur main nous disent : Ave Maria purissima !

Nous avons des résidences dans les villes principales & on nous demande partout. Si nos Pères étaient trois ou quatre fois plus nombreux, ils ne suffiraient pas encore pour recueillir l'abondante moisson qui leur est offerte. Les missionnaires ne jouissent pas d'un moment de repos. Quand ils arrivent pour donner une mission, on vient à leur rencontre, on leur baise les mains, les habits, on crie : Vive les missionnaires ! Vive les bons Pères ! Vive la Compagnie de Jésus ! C'est un véritable triomphe. Dans les instructions, dans les catéchismes, nous recommandons aux enfants, aux grandes personnes, à tout le monde de dire Ave Maria purissima toutes les fois qu'un blasphème est prononcé ; et cette pratique a déjà produit des fruits excellents. — Un voiturier vint à passer dans une ville évangélisée par nos Pères. Comme ses chevaux n'allaient pas assez vite, il se mit à jurer & à blasphémer mais à peine eut il prononcé quelques paroles que les petits enfants poussèrent le cri Ave Maria purissima ! Ce cri est répété par les passants, il vole de bouche en bouche, et bientôt retentit par toute la ville. Le voiturier tout surpris arrête ses chevaux, & n'ose faire un mouvement. Une bonne Dame le tira d'embarras en lui disant : « Mon frère, ne soyez pas étonné de ce qui se passe, nous avons eu la mission, les Pères Jésuites nous ont convertis, et dans notre ville on ne blasphème plus. » — Alors le pauvre homme ôtant son chapeau, s'écria : Béni soit le saint nom de Jésus ! moi aussi je veux me convertir et me confesser !...

A Valladolid où nous avons une résidence, sans compter les retraites données aux prisonniers, aux hôpitaux, aux élèves, au clergé, aux religieux, nos Pères, dans l'espace de cinq mois ont entendu 7,755 Confessions prêché 102 sermons et brûlé 66 mauvais livres. Ce que je dis de la Résidence de Valladolid peut s'appliquer aux treize autres résidences que nous possédons dans le royaume.

A. M. D. G.



COLLÉGE ST FRANÇOIS-XAVIER - VANNES [Morbihan]

Scholasticat de Laval 4 Juin 1854

Les Scholastiques de Laval aux P. P. & F. F. de
Nos R. R. P. P. & nos T. T. C. C. Frères.

P. C. France

Vannes Collège St François-Xavier - Avril, 1854.

Une œuvre s'est établie [illegible] Collège en faveur des externes pauvres. Elle consiste à soutenir dans leurs études, les élèves qui [illegible] bonne conduite peuvent plus tard donner à l'Église des prêtres pieux et savants. Ce sont les externes [illegible] qui soutiennent leurs condisciples, et ils ont déjà versé entre nos mains 5 à 600 fr. Par le moyen des Congrégations, le Collège donne du pain aux pauvres deux ou trois fois par semaine. Cette année, comme la misère a été plus grande, il a fallu redoubler d'efforts. Pendant les mois de Décembre, Janvier et Février les Congréganistes ont [illegible] de familles malheureuses et plus de 2,000 livres de pain ont été distribuées -

Cayenne ~ 12 Février 1854.

Lettre du P. Hus supérieur de la mission de Cayenne au P. Liaigre.

Que je suis en retard avec vous! J'en serais honteux, s'il y avait de ma faute. J'espère que cette lettre m'excusera; vous y verrez que depuis votre départ de Cayenne pour la France, j'ai été presque constamment ou en courses ou malade. L'île de St Joseph a été sans aumônier depuis que vous l'avez quittée jusqu'au 7 Décembre, où le P. Leroy y a pris votre place. Il était arrivé ici le 28 Novembre avec les PP. Bigot et Gaudré, les FF. Bazin et Lingleton. Le P. Leroy n'a plus trouvé à St Joseph aucun de vos anciens paroissiens. Ils avaient, au mois de Juin été transférés à l'île la Mère, où ils ont vécu pendant deux mois avec les Politiques. Le ménage, que troublaient des rixes fréquentes et des menaces plus terribles a dû être dissout. Il y avait évidemment incompatibilité d'humeurs. Les Politiques furent envoyés à St Joseph, où ils sont encore et les volontaires et les libérés restèrent, et depuis sont seuls à l'île la Mère. Cette séparation a produit de bons effets pour tous. Les Politiques, sous la direction ferme de Mr de la Richerie commandant de toutes les îles du Salut, se sont épris d'un bel amour du travail; ils ont débroussé toutes les parties cultivables de l'île St Joseph, ont fait de fortes murailles pour soutenir les terres, les ont labourées à la houe, ensemencées de maïs, plantées de bananiers, caféiers etc.. et tout cela pousse à merveille. L'aspect de votre île est entièrement changé. Votre chapelle est restée ce qu'elle était, mais à 50 pas à la droite on a nivelé le terrain et élevé deux grandes et belles cases, l'une pour les officiers, l'autre pour les troupes. Un débarcadère spacieux et commode a été construit; en un mot tout est bien et présente un agréable coup d'œil. Ceux des Politiques qui sont devenus malades et le nombre en a été grand, ont été portés à l'île royale, où une case-hôpital leur a été cédée. C'est ce qui a rendu la privation d'aumônier moins sensible. D'ailleurs le Père Boulogne s'y rendait de temps en temps de l'île royale. Je crois vous avoir dit que j'avais le dessein de placer le Père Ringot à l'île la Mère et d'envoyer le P. Herviant au nouvel établissement sur l'Oyapock. Vous savez que la divine Providence ne m'a pas permis d'exécuter ce projet en son entier. Après deux mois de repos le P. Ringot partit pour l'île la Mère le 31 Mai. Il y trouva le P. Herviant en bonne santé, et devait passer 4 jours avec lui. Le surlendemain le P. Herviant fut pris d'une fièvre qui n'annonçait rien de grave. Cependant les médecins de l'île jugèrent prudent de ne pas le laisser revenir par le bateau à vapeur, qui après avoir déposé le P. Ringot à son nouveau poste était allé à la montagne d'argent. Huit jours après, le 11 Juin, un autre bateau à vapeur, revenant de l'Oyapock mouilla, vers 6 heures du matin, à l'île la Mère. Le P. Herviant était un peu mieux; il revint et arriva à la maison à 10 heures du matin. Il ne se plaignait que d'une très grande fatigue; mais son visage était rouge, comme s'il eût reçu un coup de soleil. Je lui avais fait préparer un lit, il s'y coucha et dormit environ 3/4 d'heure. A son réveil, il me supplia de lui faire donner quelque chose parce qu'il se sentait extrêmement faible. Il n'avait pas de fièvre. Je lui fis apporter un bol de bouillon, 2 œufs laités et un petit morceau de pain. Il en prit à peu près la moitié et but un 1/2 verre d'eau rougie. Mr Laure que j'avais fait appeler vint à 1 heure après-midi, examina le malade avec les soins qu'il veut bien nous donner, approuva le petit repas que j'avais fait prendre et conseilla l'hôpital. J'en étais sorti moi-même depuis 5 jours seulement après y être demeuré 15 jours pour une fièvre qui durant 60 heures m'avait tenu aux limites de la vie. Le P. Schmoderer y était depuis 3 semaines pour cause semblable; mais moins violente. Le P. Herviant s'habilla seul et se rendit à pied à l'hôpital. Dans la soirée Mr Laure lui fit prendre une médecine qui eut un excellent résultat. La nuit fut un peu agitée mais on l'attribuait à l'effet de la médecine. Le lendemain matin le malade était si bien que Mr Laure m'envoya dire que victoire complète était remportée. A 11 heures le P. Herviant avait pu prendre quelque chose avec l'autorisation du médecin, et s'en était bien trouvé. A 2 h. et 1/2, une crise subite et terrible avec convulsions affreuses & délire complet. Le médecin de garde fait appliquer des sinapismes aux pieds aux jambes & aux cuisses. Mr Laure averti par les sœurs était accouru et avait fait mettre des sangsues tout autour du cou et derrière les oreilles, en même temps il m'avait fait appeler. Oh! comme je fus saisi, quand j'aperçus ce pauvre Père, le cou et la poitrine tout couverts de sang s'agitant avec tant de violence que 3 infirmiers avaient peine à le retenir sur son lit et ne proférant que des paroles sans suite et sans aucun sens. Je demandai à Mr Laure s'il y avait danger. — Oui, mais espoir encore. Je m'approchai du lit, parlai au Père. Il reconnut ma voix, se calma, reprit son bon sens. Tout le monde sortit et je pus l'entretenir l'espace de 10 minutes. Après cela les convulsions et le délire. On rentra; les soins furent continués et parurent avoir quelques succès. Mais une 1/2 heure après je regardai Mr Laure. Ses yeux étaient pleins de larmes. Je lui demandai s'il y avait changement. — Oui, grand danger. — Je renouvelai l'absolution et donnai l'extrême onction. Le calme reparut sans la raison et dura une 1/2 heure, mais la vie s'en allait. Je donnai l'indulgence plénière, récitai les prières des agonisants; à 5 h. et 1/2 un frisson de tout le corps fut le dernier signe de la vie. Trois frères des écoles étaient venus. Ils m'offrirent de passer la nuit en prières auprès du cadavre; et le lendemain ils le revêtirent des habits sacerdotaux, le placèrent dans son cercueil qui fut exposé dans la chapelle de l'hôpital où 5 messes furent célébrées. J'allai annoncer cette nouvelle à Mr le Préfet Apostolique qui avec Mr l'abbé Gorgue voulut bien se charger de tous les préparatifs des funérailles. J'écrivis un mot au Gouverneur et à l'Ordonnateur; je demandai les prières des communautés religieuses. Le lendemain l'enterrement se fit à 5 heures, avec une si grande pompe qu'on n'avait rien vu de semblable à Cayenne. Mr le Préfet Apostolique officiait, 4 prêtres portaient le drap mortuaire étendu devant le cercueil, qui porté sur les épaules de 4 transportés

était découvert et laissait voir le corps orné comme pour la célébration de la messe. Tous les autres prêtres, les enfants de chœur, le Gouverneur avec ses aides de camp, le Colonel avec son État major, l'Ordonnateur avec les chefs des services maritimes et civils, presque tous les employés, les Sœurs hospitalières, les Sœurs de St Joseph avec leurs élèves en habits blancs, les Frères avec leurs enfants, les Directeurs du Collège avec leurs élèves, une si grande foule de fidèles que plus de la moitié ne put pénétrer dans l'église, suivirent le convoi jusqu'au cimetière. L'église était tendue de noir dans toute sa longueur; un catafalque avait été élevé au milieu du chœur et plus de 200 bougies brûlaient à l'entour. L'office fut chanté très solennellement et le lendemain matin, un service de 1ère classe fut célébré. Le P. Herviant est enterré dans un endroit du cimetière réservé aux prêtres qui meurent à Cayenne.

Je vous ai dit mon bien cher Père qu'au moment où le P. Herviant nous fut enlevé, j'étais mal remis encore d'une fièvre qui avait failli m'emporter moi même. Cette mort si inattendue, si subite m'impressionna tellement qu'elle m'occasionna une autre maladie. Je perdis tout-à-coup l'appétit et le sommeil, et, pendant 3 semaines, j'éprouvais une si grande difficulté à respirer que je ne pouvais ni me coucher ni presque marcher. Je fis en cet état la visite des P. P. Boulogne à l'île Royale, Ringot à l'île La Mère, Morez à la Montagne d'Argent. Ils étaient en bonne santé et les conversations que j'eus avec eux me firent du bien. A mon retour, le F. Schmoderer était à peu près guéri, et, quelques jours après, il sortit de l'hôpital où il avait passé 6 semaines.

L'établissement St Georges à 12 lieues au delà de l'embouchure de l'Oyapock, 20 lieues de la Montagne d'Argent, avait été commencé vers la mi-Juin, par 100 nègres pris dans les autres pénitenciers et à la geôle de Cayenne. Au commencement de Juillet, 60 transportés Français y furent envoyés de l'île Royale. Plusieurs tombèrent malades après le 2e ou 3e jour de travail. Je n'avais pas d'aumônier à y placer. J'obtins de m'y rendre tous les 15 jours, tantôt par les bateaux à vapeur, tantôt par les goëlettes qui font ce service. J'ai continué ces courses qui me faisaient passer 16 ou 18 jours par mois en voyage sur mer, jusqu'au 16 Xbre, où j'y ai envoyé le P. Bigot et le F. Bazin. Je dois en excepter le mois de 7bre pendant lequel je fus retenu ici par une nouvelle attaque de fièvre, et, 2 jours encore, on désespéra de ma vie. Comme j'étais fort inquiet pour St Georges où les malades se multipliaient chaque jour et mouraient sans secours, je priai Mr le Préfet Apostolique de permettre qu'un des Pères du St Cœur de Marie, fit cette course pour moi. Je l'obtins sans peine. Le P. Mignon trouva à l'île Royale le P. Boulogne, à l'île La Mère le P. Ringot, tous deux en bonne santé. A la Montagne d'Argent, le P. Morez avait eu à diverses reprises de légers accès de fièvre, mais s'en était remis. Comptant sur ma visite ce bon Père faisait sa retraite annuelle et en était au 5e jour. C'était le 28 7bre. Il se confessa au P. Mignon, m'écrivit une petite lettre où il me parlait de ses accès de fièvre dont il se disait guéri. De mon côté, j'étais toujours souffrant, une large plaie suite d'un vésicatoire ammoniacal appliqué à la jambe droite pendant ma maladie ne voulait pas se fermer. Cependant j'obtins ou plutôt j'extorquai de Mr Laures la permission de faire le voyage de la mi-Octobre. Je portais quelques bouteilles de vin vieux et d'autres provisions que je croyais propres à rétablir entièrement le P. Morez. Je descendis au port de la Montagne d'argent le 17 à 6 heures et 1/2 du matin. Aussitôt qu'ils m'aperçurent, les hommes qui étaient là, m'entourèrent et me dirent: Savez vous la nouvelle? – Non, et quelle nouvelle? – Notre Père est mort; il y a près de 15 jours qu'il est enterré!. Je gravis, comme je pus cette triste colline. Tous ces MM de l'État Major vinrent à ma rencontre et mêlèrent l'expression de leurs regrets à celle de ma douleur. Ils me dirent que le 1er 8bre, le P. Morez avait été repris de la fièvre avec une certaine violence, mais sans symptômes alarmants. Le 2, la fièvre était revenue et avait empêché le Père de faire les Offices; cependant elle était un peu moins forte que la veille. Le 3, fièvre encore, mais faible. Le Père s'était levé vers 9 h. A midi il était descendu à la chapelle et avait fait le baptême d'un enfant indien. Plus tard il s'était promené à l'ombre l'espace d'une heure. A 6 heures, une attaque pernicieuse s'était subitement déclarée, avait enlevé le sentiment et la raison, et, malgré tous les moyens employés par les médecins, le Père rendit son âme à Dieu vers 9 h. et 1/2. Comme cette mort avait été subite, le médecin fit garder le corps jusqu'au soir du 5, où il fut enterré avec toute la pompe possible mais sans prêtre. Depuis lors, aucun moyen de communication avec Cayenne pour y apporter cette nouvelle. Je me fis conduire au cimetière. On me montra la tombe, et là je priai et pleurai de tout mon cœur. Je revins et demandai ce qui s'était passé depuis le décès du Père. Sept hommes étaient morts; 4 avaient été administrés; 3 étaient mourants. Je confessai ces derniers et leur donnai l'extrême onction qu'ils reçurent avec les meilleures dispositions. Dans la nuit, nous partîmes pour St Georges où pendant un jour et 1/2 que j'y passai, je fis 3 enterrements, j'entendis les confessions de 10 hommes et donnai l'extrême onction à 2. J'ai omis de dire que dans la soirée du 17, je pus écrire à tous les Pères qui sont dans la colonie pour leur apprendre la triste nouvelle et demander les suffrages. La Goëlette qui portait mes lettres arriva assez tôt pour que le P. Rollinat arrivé à Cayenne le 30 Sepbre avec le F. Provost, put écrire au R. Père Provincial par le courrier du même mois. Ainsi les secours que nous pourrons donner à notre cher défunt n'éprouveront aucun retard.

Je rentrai à Cayenne le 26, et le 29 le P. Rollinat partit par le Voyageur. Il vit en passant le Père Ringot à l'île La Mère, passa une journée à la Montagne d'argent, se rendit à St Georges, revint 2 jours après à la Montagne, où il est depuis avec le F. Provost. Les dernières nouvelles que j'ai reçues

deux m'apprennent qu'ils sont tous les deux malades de la fièvre, mais sans gravité. Si je ne les trouve pas guéris le 17, où j'espère les voir, je les remplacerai par le P. Raulin et le F. Aillery, arrivés à Cayenne avec le P. Dabbadie et le F. Lichtlé, le 30 Janvier. Le 13 Décembre, j'ai envoyé le P. Gaudré et le F. Pingrenon à l'île royale, et le P. Boulogne qui avait besoin de repos et n'avait pas fait sa retraite est revenu à Cayenne. Nous sommes huit ici maintenant; les PP. Boulogne, Dabbadie, Raulin et moi; les FF. Schmoderer, Futsch, Lichtlé et Aillery. Avec les misères dont je vous ai déjà parlé, j'en ai eu deux autres encore. D'abord pendant les 6 semaines qui suivirent la mort du P. Herviant, j'eus les jambes, les cuisses et les reins couverts de clous, qui m'ont fait passablement souffrir dans mes voyages. Ensuite dans les 1ers jours de Janvier, un panaris est venu se nicher au bout de l'index de la main droite. Un mois entier, j'ai été privé de dire la Ste Messe. J'ai recommencé depuis 3 jours seulement, mais sans être entièrement guéri. Excusez pour cela mon griffonnage, et priez Notre-Seigneur qu'il me fasse la grâce d'honorer et porter comme je le dois ces parcelles de sa croix.

Voilà mon Révérend et très cher Père les détails qui nous sont personnels. Dans tous nos établissements les fièvres et les dyssenteries ont fait constamment de grands ravages. Le mois d'Octobre seul nous a enlevé 64 hommes. A St Georges, où depuis le mois de Juillet 160 transportés Français avaient été envoyés, 88 étaient enterrés au 1er Janvier. Plusieurs surveillants, gendarmes et soldats sont morts aussi. A très peu d'exceptions près, tous ceux qui ont pu recevoir les sacrements, les ont reçus et avec des dispositions qui nous ont comblé de consolations. Oh! j'ai la ferme espérance que la plus part d'entre eux nous devront après Dieu leur bonheur éternel. Plusieurs protestants sont devenus bons catholiques, beaucoup de nègres qui n'avaient reçu que le baptême ont été instruits et admis à la 1ère Communion. Enfin parmi ceux qui survivent nous avons bon nombre de conversions qui se soutiennent bien. En somme notre ministère a été par la grâce de Dieu très fructueux. Il nous a donné et nous donne de bien abondantes et bien consolantes compensations aux épreuves que le ciel nous a envoyées. Mr l'amiral Fourichon successeur de Mr Sarda dans le gouvernement de la Guyanne, était venu ici avec des craintes très prononcées pour le résultat de la transportation et de la colonisation. Quelques jours après son arrivée, il visita tous les établissements pénitenciers et parcourut l'ancienne colonie. Il vit tout par lui-même et dans les plus grands détails, se fit rendre un compte exact de tout, et dès lors il fut entièrement persuadé qu'il y avait impossibilité absolue. Un rapport en ce sens fut envoyé par lui au ministre de la marine, à qui dès le mois de Juin et par tous les courriers suivants il avait demandé son remplacement. Il vient d'avoir lieu et notre Gouverneur aujourd'hui est Mr Bonar capitaine de vaisseau ancien Gouverneur de Taïti. Quoiqu'il n'eut aucun espoir de succès Mr Fourichon n'a épargné ni travaux, ni fatigues, ni soins, ni veilles. On eut dit en le voyant à la besogne qu'il comptait sur un succès assuré et que tous ses intérêts en dépendaient. Chaque mois il a renouvelé la visite de tous les établissements et pourvu aux nécessités qui se présentaient de toutes parts. C'est un administrateur parfait. Doué d'une intelligence prompte, juste et très vaste, il saisissait et embrassait tout avec une netteté et une sagacité qui lui ont acquis l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Actif et laborieux, comme bien peu d'hommes le sont, il savait unir pour ainsi dire l'exécution à la détermination. Que Dieu le protège, que son immense valeur soit comprise; il rendra les plus éminents services à la France. Madame Fourichon a constamment édifié par ses vertus religieuses et charmé par ses belles et précieuses qualités. Les regrets qu'ils laissent ici sont unanimes. Nous leur avons, moi personnellement de grandes obligations. Je vous serai bien reconnaissant si par vos prières et celles de nos Pères et Frères que vous demanderez pour eux vous nous aidez à payer cette dette. Dans une chute de cheval qu'il a faite à Gorée en venant ici, notre nouveau Gouverneur s'est foulé les nerfs d'une cuisse. Il est forcé de rester dans ses appartements. Mais comme il se porte bien d'ailleurs, il travaille sans relâche à acquérir la connaissance du pays et des habitants. Il voit très bien les difficultés mais il espère et c'est beaucoup. J'ai eu l'honneur de le voir déjà plusieurs fois. Je le crois très capable et animé des meilleures intentions. Que Dieu lui soit en aide, notre coopération dans les limites de notre mission ne lui fera pas défaut.

Maduré

Fête célébrée à Trichinopoly à l'occasion de la Béatification du B. Jean de Britto.

Le Dimanche 22 Janvier on annonça publiquement à la messe paroissiale que le Souverain Pontife Pie IX ayant daigné béatifier dans la ville Sainte le Vénérable Jean de Britto décapité pour la foi au Marava dans le village d'Oriour, sa fête fixée par Mgr au 4 Février jour de son martyre, serait solennisée pendant 3 jours consécutifs avec toute la splendeur possible, et précédée d'une neuvaine en son honneur. On fit connaître en même temps les exercices et les cérémonies qui devaient avoir lieu dans le courant de la neuvaine et du Triduum, en engageant tous les chrétiens à célébrer cette fête avec toute la piété et la dévotion dont ils seraient capables. Cette annonce les surprit agréablement; aucun d'eux n'avait encore été témoin d'une fête à l'occasion d'une béatification, et ils s'attendaient à voir quelque chose de plus qu'ordinaire. Mgr voulut donc qu'on mit à contribution toutes nos ressources, sans avoir égard aux dépenses ni à la peine afin de remplir l'attente de nos chrétiens et de donner à ces jours toute la solennité possible. - Le 25 Janvier, on ouvrit la neuvaine au son des cloches, des tambours et des boites; un drapeau représentant l'image du Bienheureux de grandeur naturelle, fut hissé à la cime d'un mat de 60 pieds devant, et la musique indienne suivie d'une vingtaine de banderoles de diverses couleurs parcourut lentement les rues pour annoncer que la fête commençait. La statue du Bienheureux tenant une palme à la main fut placée dans le chœur de l'église sur une estrade élevée, et exposée pour la première fois aux regards et à la vénération des fidèles. Les exercices de la neuvaine qui avaient lieu le soir

furent très suivis. On commençait par réciter le chapelet; ensuite on faisait la lecture de la vie du Bienheureux, distribuée de manière à la terminer en 9 jours. Après cette lecture, venait le sermon analogue à la circonstance. Il était suivi d'une lecture sous forme de prière dans laquelle on proposait brièvement à la piété des fidèles une vertu du Bienheureux Martyr en la demandant à Dieu par son intercession. Chacune de ces demandes au nombre de 9, se terminait par le Pater et l'Ave. Vers la fin de cette espèce de méditation, on exposait le T. S. Sacrement, et l'exercice se terminait par le Salut et la bénédiction. Mgr Canoz avait invité tous les M.M. des Missions étrangères nos voisins à honorer la fête de leur présence. Aucun ne fit défaut. C'était une fête commune à eux et à nous; ils voulurent tous y participer et augmenter la solennité par leur concours. Il en vint même de si loin qu'il eut été indiscret de les inviter. Mr Boutelou supérieur du Séminaire représentait la mission du Meyssour. Mgr de Drusipare invité le premier témoigna la peine qu'il éprouvait de ne pouvoir se rendre à la solennité. Il avait donné sa parole d'aller consacrer une nouvelle église, et la chrétienté était déjà prévenue de l'arrivée de son pasteur. Sa Grandeur sut faire céder au devoir le désir qu'elle avait de s'unir à ses prêtres pour honorer le patron d'une Mission qui fut longtemps la sienne. Nous aurions éprouvé une vraie satisfaction de voir parmi nous ce respectable et vénéré prélat, et quoique nous fussions très nombreux, son absence laissa un vide.

Le 2 Février, est la fête d'une Congrégation d'hommes canoniquement établie et affiliée à celle de Rome et qui, malgré son institution récente, compte déjà plus de 120 membres, tous d'une conduite irréprochable et s'approchant tous les mois des Sacrements. Ce jour là aussi, 4 des Nôtres prononcèrent leurs derniers vœux entre les mains de Mgr. Tous les Pères et les hôtes de la maison assistèrent à cette cérémonie qui a toujours quelque chose de touchant pour le cœur et dont les Indiens saisissent le sens quoiqu'ils n'en comprennent pas les paroles. Cette coïncidence des deux fêtes ne servit pas peu à augmenter la joie et la solennité de la journée. Après la grand' Messe qui eut lieu à 9 h., les mères de famille à l'exemple de la T. Ste Vierge offrant son divin fils au temple, vinrent s'agenouiller devant la statue du Bienheureux, lui vouer à haute voix leurs enfants, en le priant de les bénir, de les prendre sous sa protection et de les présenter à Dieu pour en faire un jour de bons et fervents chrétiens. Puisse cette jeune génération ne jamais oublier qu'elle a eu l'avantage d'être offerte la première au Bienheureux sans lequel peut-être plusieurs d'entre eux seraient nés comme tant d'autres dans l'infidélité. Le soir, les Congréganistes firent avec grande pompe leur procession d'usage et la journée se termina par les exercices ordinaires de la Neuvaine.

Le 1er jour du Triduum, l'église prit un nouvel aspect; tout le chœur fut tendu de draperies rouges, vertes et blanches; des 3 arceaux qui le séparent des 3 nefs pendaient des festons blancs et roses, et les statues avec l'entablement du grand autel disparurent sous un immense tableau fait pour la circonstance. Ce tableau de 3 mètres sur 5, exécuté par le peintre de la mission représentait une façade gothique à 3 portiques. Dans le 1er portique, le Bienheureux était dans son costume de Missionnaire un crucifix à la main et annonçant les vérités de la Foi: dans le 2d, on le voyait en surplis et en étole versant l'eau du baptême sur un Indien à genoux; dans le portique du milieu, il était en prière, le cou découvert, attendant que le bourreau lui procurât la couronne qu'un ange tenait suspendue sur sa tête. Dans la matinée, il n'y eut de particulier que la grand'Messe et l'affluence plus considérable des fidèles. Le soir, on chanta les premières Vêpres solennelles. Mgr officiait en chappe et en mitre avec diacre et sous-diacre. Au salut qui fut exécuté le moins mal possible, l'autel déjà paré de ses plus beaux ornements, couvert de vases de fleurs et de magnifiques candélabres, devint tout à coup éblouissant d'une infinité de lumières disposées avec symétrie. Le tableau du Bienheureux parut environné d'une auréole tout étincelante de clartés. Après la bénédiction donnée par Mgr on donna à baiser la relique du Bienheureux et l'empressement fut si grand que le silence qui du reste n'est pas mis au rang des vertus par nos Indiens, souffrit quelques atteintes bien pardonnables en pareille circonstance.

Le lendemain qui était le jour de la fête devait être aussi le plus solennel. La Messe pontificale avait été annoncée pour 7 h. A 6 1/2, tout le clergé composé de 22 prêtres partit en procession de notre maison pour se rendre à l'église. Au moment où l'on se mit à défiler, la grande cloche se mit en branle, les boîtes détonnèrent et la musique indienne dont le principal mérite est d'être fort bruyante fit entendre des sons étourdissants. La marche était ouverte par la croix pontificale et 2 acolythes suivis de quelques enfants de chœur. Venaient ensuite les prêtres tous en chasuble, chantant le Benedictus. Mgr revêtu de ses habits pontificaux venait en crosse et en mitre sous un dais porté par 6 Congréganistes. Le Cortège s'avança à pas lents à travers la foule qui couvrait la grande place de l'église et qui recevait à genoux la bénédiction au passage de Sa Grandeur. Arrivé dans le chœur de l'église, Mgr s'étant assis sur un riche trône qui lui avait été préparé quitta la chappe pour prendre la chasuble, et la Messe solennelle commença. A l'Evangile Mr Mehay monta en chaire. Il était venu de Tranquebar à 30 lieues de Trichinopoly, pour prendre part à la fête, et, quoiqu'il n'eut été prévenu que 2 jours à l'avance, il voulut bien se charger du panégyrique du Bienheureux. Il possède la langue et surtout la prononciation dans toute la perfection désirable; aussi il désespère tous les Missionnaires, et quand les indigènes entendent quelqu'un qui ne prêche pas mal, ils ne croyent pas lui adresser un éloge plus flatteur que de dire qu'il approche de Mr Mehay dont la renommée est répandue dans tout le pays. C'est lui qui en 1837, fut chargé de parcourir le Maduré pour faire connaître aux chrétiens

les dispositions du St Père et leur annoncer l'arrivée des Jésuites qu'ils avaient demandés. Il fut leur introducteur dans la Mission, travailla longtemps avec eux et leur rendit des services dont nous conserverons toujours le souvenir. Il prit pour texte ces paroles: *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent*; paroles qu'il appliqua au Bienheureux dont il raconta les travaux, les vertus et la mort glorieuse, mais il le fit avec tant de clarté, de naturel et d'intérêt, que son discours qui dura plus d'une heure fut écouté avec l'attention la plus profonde et la mieux soutenue. Pour ne pas trop prolonger la Cérémonie, les Communions avaient eu lieu aux messes précédentes; il y en eut environ cinq cents. Ce n'est pas beaucoup sans doute eu égard à la population de Trichinopoly; mais il faut remarquer que nos Chrétiens ne choisissent jamais les fêtes les plus bruyantes pour s'approcher des Sacrements. Ils craignent les distractions et, s'ils communient ces jours là, ils s'éloignent de tout bruit et de toute assemblée tumultueuse.

Après dîner, les enfants de l'école à l'occasion de la fête, vinrent nous donner une petite séance amusante. C'est un exercice de danse, mais une danse des plus animées, des plus variées, des plus curieuses et qui n'a rien de commun avec les danses Européennes. Ils sont ordinairement au nombre de 12 dans un costume élégant et léger, ayant chacun une espèce de petit sceptre à chaque main, et des grelots aux pieds. Après avoir salué gracieusement l'assemblée ils se mettent à chanter et à danser, chacun frappant sur les bâtons de son émule. Le début est d'abord assez calme; mais bientôt les évolutions commencent, les mouvements se compliquent, le chant s'anime; ils sautent, ils courent, ils se baissent; ils se relèvent, ils se mêlent, ils se croisent dans tous les sens, rencontrant toujours à propos le bâton que chacun doit toucher en passant, frappant tous la mesure en cadence et exprimant par la célérité de leurs sauts et le cliquetis de leurs instruments tous les tons d'une musique rapide. On ne se lasse pas de voir l'agilité, la variété, la précision de tant de mouvements divers et d'attitudes différentes exécutés avec un ensemble admirable. Ces exercices font une partie de l'éducation indienne; ils remplacent dans ce pays les jeux gymnastiques de nos Collèges et sans en avoir les dangers, ils offrent aux enfants un amusement aussi utile et tout à fait dans leur goût. Après avoir chanté et gambadé pendant une heure, les petits bonshommes étaient fatigués, ils reçurent chacun quelques bananes et un biscuit; Mgr leur donna une médaille avec sa bénédiction et ils se retirèrent aussi satisfaits que nous l'étions de leur adresse. Le soir, on chanta les Vêpres et on donna le salut avec la même solennité que la veille; mais l'affluence devint encore plus considérable à cause de la procession qu'on avait annoncée. Elle eut lieu à la nuit close selon l'usage. Les statues de St Michel, du Bienheureux et de la Ste Vierge, placées sur des brancards élégants ornés avec goût, et tout brillants de dorures, partirent de l'église, au son de la bruyante musique indienne, avec accompagnement de chant, de boîtes et de cloches de tous les calibres. La procession se développa dans les allées d'un enclos assez vaste attenant à l'église. A la lueur d'une multitude de torches et de feux de Bengale elle offrait un spectacle qui n'était pas indigne d'un œil Européen. De temps à autre, tout bruit et toute musique cessait et le catéchiste adressait à haute voix des prières au Bienheureux auxquelles répondaient tous les Congréganistes. A mesure que la procession se retirait, des fusées sans nombre commencèrent à sillonner les airs, et quand elle fut rentrée à l'église, un beau feu d'artifice vint récréer les regards des spectateurs. En même temps la façade de l'église s'illumina et un grand transparent placé dans la fenêtre au dessus de la porte d'entrée représentait le Bienheureux dans la gloire.

La principale fête était terminée, le lendemain qui était le dernier jour du Triduum, il y eut encore grand' Messe, le soir au salut, Mgr Mehay voulut bien adresser un second discours à la foule qui remplissait l'église. Le sermon terminé on chanta le Te Deum, et, après avoir baisé une seconde fois la relique, la foule se retira pour revenir bientôt assister à la dernière séance qui n'est pas la moins intéressante pour ces peuples; c'était la tragédie sans laquelle il aurait manqué quelque chose à la fête. Dans ce pays, les pièces de théâtre qui sont très communes ont toujours lieu la nuit. Elles commencent vers 10h. pour se terminer à l'aurore. Une nuit fait un acte; il y a donc autant de nuits qu'il y a d'actes dans la pièce. Les acteurs sont continuellement sur la scène et débitent leur rôle en chantant. Les vraisemblances sont très peu observées, jamais changement de décoration et la surabondance des faits détruit toutes les règles de l'unité. Les Indiens ne sont pas délicats et, malgré tous ces défauts, ils ont une avidité incroyable pour ces sortes de représentations qui attirent autant de monde que le lieu peut en contenir. Ce lieu est toujours une grande esplanade; car ils n'ont pas de salles de théâtre. La place qui est devant notre église se trouva donc couverte de spectateurs de toute caste et de toute religion. On leur représenta l'histoire du Bienheureux depuis sa naissance jusqu'à sa mort et le tout se termina en 2 nuits. Heureusement notre présence n'était pas de rigueur. Toutefois pour ne pas laisser croire que nous prenions peu d'intérêt à une pièce dont le héros était un martyr de la Cie Mgr et plusieurs des nôtres assistèrent pendant quelques heures au 2d acte.

Déjà dans plus d'une localité, les fidèles ont reçu des marques de la protection du Bienheureux Martyr et, quelques traits sinon miraculeux au moins très remarquables prouvent qu'on ne l'invoque pas en vain. Sans parler du Choléra qui régnait parmi les Chrétiens de Trichinopoly et qui cessa entièrement le 1er jour de la Neuvaine, il s'est opéré deux guérisons qui méritent d'être rapportées.

Un père de famille de Tringuebar avait une fille atteinte de dyssenterie; l'enfant était si mal que les médecins l'avaient abandonnée. Le père désolé résolut de faire un vœu en l'honneur du Bienheureux de Britto dont il venait d'apprendre la béatification. Il n'eut pas plus tôt prononcé son vœu qu'elle fut complètement guérie.

Le 22 Janvier, un de nos Pères du Marava vit arriver chez lui à 10h. du soir quelques hommes qui venaient de 4 milles à la lueur des torches, lui demandant une médaille et de l'eau bénite pour un père de famille atteint d'un violent choléra. Le Père n'ayant pas de médaille sous la main, leur donna avec de l'eau bénite une petite image sur le revers de laquelle il écrivit ces mots: Bienheureux Jean de Britto sauvez le cholérique Joseph. Puis ayant fait toucher cette image à un morceau du pieu auquel le corps du Bienheureux fut attaché après sa mort, il renvoya les députés en leur inspirant la confiance. Le lendemain à midi, le frère du malade revint trouver le Père pour lui apprendre que le cholérique était parfaitement guéri, grâces aux prières du Bienheureux Martyr.

Belgique ~ Tronchiennes — Mai 1854.

La fête de la béatification de nos Bienheureux Martyrs a été célébrée à Tronchiennes les 26, 27, & 28 Avril. La chapelle était ornée avec goût. Le chœur ainsi que l'autel étaient tout transformés. De superbes draperies rouges, parsemées d'or, masquaient le blanc des murs. A droite, un magnifique tableau représentait le martyre cruel du P. Bobola; à gauche un autre représentait celui du P. de Britto, et dans un 3e qui se trouvait au milieu les deux saints étaient réunis dans la gloire. Le tabernacle était recouvert de velours rouge, garni d'or; 4 lustres étaient suspendus dans le chœur. Sur 3 écussons se voyaient les armes du Souverain Pontife, du Nonce Apostolique et de Mgr. l'Evêque de Gand. Le 1er jour fut consacré au Bienheureux de Britto, le 2d au Bienheureux Bobola et le 3e aux deux Sts. Mgr. Gonella Nonce Apostolique passa à Tronchiennes tout le temps des fêtes. Le 26, le R. P. Provincial nous distribua le pain de vie. A 8h. eut lieu la Messe pontificale. Mgr. Gonella a fait les ordinations de deux Sous-diacres et de plusieurs minorés. A 5h., il a donné le salut précédé du panégyrique du Bienheureux de Britto par un Scholastique. Le 28 fut le jour le plus solennel. Mgr. Gonella nous distribua de bonne heure le pain des Anges. Vers 7h 1/2 arrivèrent Nos Seigneurs les Evêques de Gand et de Liège, et un peu plus tard Mgr. l'Evêque de Bruges. Jugez combien l'arrivée de ces illustres personnages vint rehausser la fête. Mgr. de Gand célébra la Ste Messe. A 10h., eut lieu une séance académique donné par les Scholastiques. Les sujets étaient tirés de la vie des Bienheureux et furent entremêlés de chants très bien choisis. A peine la séance était-elle terminée que leurs Grandeurs ont bien voulu se mêler à tous nos Pères et Frères, et cela avec un abandon que nous ne pouvions assez admirer. On ne saurait croire la bonté, la bienveillance et l'amabilité qu'ils ont eu pour nous tous. A 4 heures, panégyrique du Bienheureux Bobola par un Scholastique; ensuite salut par Mgr. l'Evêque de Gand. Les 3 Evêques sont partis le soir. Le Nonce n'est parti que le lendemain, en disant: Merci mes Pères, j'ai passé ici quelques jours en famille.

Espagne ~ Loyola — Mai 1854

Que la maison de notre St. Père Ignace est donc changée! Elle s'embellit de jour en jour d'une manière toute extraordinaire. La charité, la joie, l'application aux études, l'ordre le plus exact règne dans cette bienheureuse retraite. Les Pères n'ont pas un moment de repos à cause du nombre de prêtres et de séculiers qui viennent y faire les Sts. Exercices. Les fêtes se font dans notre église avec une grande solennité. Les jours de la Semaine Sainte on eut cru se trouver dans une cathédrale; plus de 50 Jésuites en rochet assistaient à tous les offices. Le R. P. Gil assistant d'Espagne a officié le Jeudi et le Vendredi Saint. Ce Père débarqué à Cadix le 28 Février, a reçu partout les plus grandes marques d'estime et de respect de la part des plus hauts personnages. Les journaux ont parlé de lui avec grandes louanges. Ce qui montre que nous sommes de plus en plus connus et aimés. Vingt missionnaires de la Cie parcourent les provinces de Castille, Navarre, Aragon, Catalogne et les pays Basques. Les 2 Pères Missionnaires de la maison de Loyola, le P. Guerries et le P. Lagarra ont donné depuis le commencement de l'année 4 missions de 16 jours chacune, et entendu plus de 18,000 Confessions générales. A Burgos, on a donné une retraite de 8 jours à 5000 hommes. A Lerida le succès de nos Pères a été complet. Les PP. Costa, Mach, Irisarri, Avino, Aguilera, Bataller &c chargés de cette mission, se distribuent le travail. Les uns donnent les exercices à plus de 100 prêtres dans la chapelle du palais épiscopal. Les autres à plus de 500 élèves du Séminaire. Le P. Costa se charge des religieuses et de leurs pensionnaires, tandis que les autres Pères dans des églises différentes donnent la Ste Mission à plus de 10,000 âmes. Les enfants ne furent pas oubliés, un Père en prépara 400 à la 1re Communion. L'affluence au tribunal de la pénitence était si grande que 70 confesseurs, occupés matin et soir à entendre les confessions, purent à peine satisfaire les désirs de ceux qui s'empressaient autour d'eux. Mgr. et MM. les Chanoines s'asseyaient tous les jours au St. Tribunal. Les communions s'élevèrent au nombre de 10,000, Mgr. lui-même voulut, accompagné de quelques dignitaires, distribuer à son peuple le pain des anges. Il fut occupé à ce St. ministère depuis 8h. jusqu'à midi. Enfin je termine par vous transcrire une phrase que j'ai lue dans un journal. « La Ste Mission de Lérida a produit des conversions notables; chaque jour nous en voyons des preuves. Les Confessionnaux sont très fréquentés, on rend aux autorités ecclésiastiques beaucoup de mauvais livres, plusieurs restitutions ont été faites, et on montre le plus vif intérêt pour tout ce qui concerne la Religion. »

Les Colleges de Guatemala et de Canaries marchent d'une manière très satisfaisante, et le nombre des élèves s'accroît toujours de plus en plus. Nos PP. de la Havane ont ouvert sous les plus beaux auspices le Royal Collège. Le nombre des élèves est allé au delà de toutes leurs espérances. Dès que les habitants eurent appris que nos PP. allaient se charger de l'enseignement, ils se hâtèrent de rappeler leurs enfants disséminés dans les Colléges des

États-Unis pour les mettre entre nos mains. Quelques journaux Espagnols tout en annonçant l'ouverture du Collège de la Havane a montré le grand besoin qu'a l'Espagne de confier aux Jésuites l'éducation de la jeunesse et les désirs avec lesquels toute la nation attend une semblable mesure du gouvernement. Ce qui vient encore de prouver les sympathies qu'on a pour nous ce sont les fêtes de nos Bienheureux, les PP. de Britto et Bobola, qui ont été célébrées à Madrid les 27, 28, 29, et 30 Avril. Les journaux en ont fait la description en voici le résumé : On a célébré les fêtes dans l'église des religieuses appelées Las Salesas. Ont officié Mgr Franchi, Son Eminence le Cardinal Archevêque de Tolède et le R. P. Provincial. Presque tout ce que la capitale renfermait de grands et nobles personnages, s'est fait un honneur d'assister à ces fêtes. On y remarquait surtout l'Infant Don François et le Patriarche des Indes. Les panégyriques prononcés par 3 de nos PP. ont produit la plus vive impression et mérité les plus beaux éloges. Voici les dernières lignes d'un article qu'on lit sur ce sujet dans la Esperanza : « Le clergé et le peuple de Madrid qui, en grand nombre, ont voulu embellir par leur concours les fêtes que les PP. de la Compagnie de Jésus viennent de célébrer dans cette capitale, ont donné un nouveau témoignage d'affection pour les enfants de notre compatriote Ignace de Loyola. Ils ont manifesté l'intime conviction qu'ils ont de la fausseté de tant de calomnies par lesquelles on a noirci les Jésuites. On commence enfin à reconnaître l'utilité de ces hommes qui travaillent avec tant de zèle pour l'instruction de la jeunesse, pour la moralisation des peuples, pour la conversion des pécheurs et des ennemis du nom Chrétien ! »

Irlande ~ Dublin ~ Mai 1854.

Les Cérémonies pour la fête de la béatification des PP. André Bobola et Jean de Britto eurent lieu dans notre église de Dublin les 22, 23, 24 et 25 Mai : Elles se firent avec une grande pompe. Trois Archevêques et six Evêques vinrent relever la magnificence. Mgr l'Archevêque de Dublin voulut bien lui-même prononcer le panégyrique du P. Bobola « Je dois cette occasion, dit-il, pour féliciter les PP. de la Compagnie de Jésus de la nouvelle gloire qui rejaillit sur leur société, gloire que la voix de l'Église vient de proclamer en béatifiant solennellement les illustres Martyrs que nous honorons ! Je les remercie au nom des fidèles de Dublin, au nom de l'Irlande, du soin et de la sollicitude qu'ils savent déployer en toute circonstance pour maintenir la dignité du temple de Dieu. Je les remercie de la splendeur et de la perfection avec laquelle ils relèvent les cérémonies de notre Ste Religion. Oui, je leur en rends grâces de tout mon cœur et les fidèles de Dublin doivent leur en être sincèrement et profondément reconnaissants : »

Italie ~ Turin ~ Mai 1854

La Californie vient d'être agrégée à notre Province de Turin. ~ Quelques Mazziniens armés en véritables assassins débarquèrent dernièrement à Sarzana et jetèrent la terreur dans ces contrées. Ceux des nôtres qui habitent le Noviciat de Carrare furent obligés de se disperser et se dirigèrent, le 13 Mai au soir, vers le collège de Massa. Mais dès le lendemain ils purent retourner à leur poste et cette alerte n'eut pas de suites fâcheuses. — Le bruit court qu'on doit ouvrir l'année prochaine un nouveau Collège à Raguse, collège qui sera confié aux PP. de la Province de Venise. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mgr l'Evêque de Raguse a obtenu de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche la permission de mettre l'enseignement entre les mains des Jésuites.

Sicile ~ Palerme ~ Avril 1854

Voici la manière dont se font ordinairement les missions en Sicile. Le peuple, le clergé, et les autorités civiles viennent à la rencontre des Missionnaires et le sermon d'ouverture a lieu sur une place publique. Le lendemain commence la retraite du clergé, puis vient la retraite des hommes et enfin celle des jeunes gens. Tous s'enferment pendant 8 jours au nombre de 4, 5, ou 600 dans les maisons destinées pour les Sts Exercices. Ils vivent en communauté sans jamai[s] [di]re mot. Les riches payent pour les pauvres, et 2 Pères sont dans chacune de ces maisons. Toute communication est interdite entre les retraitants et les personnes du dehors. Les 8 jours écoulés, tous s'étant confessés et ayant communié sortent en procession, portant chacun différents instruments de pénitence et vont en se disciplinant à la cathédrale où les attendent leurs parents et leurs amis. On chante le Te Deum et un dernier sermon termine les Exercices.

P. S. ~ Vous savez déjà sans doute, nos RR. PP. & nos TT. CC. FF., la perte que nous venons de faire. Le R. P. Fournier Recteur de la maison de Laval, nous a quitté le 17 Mai, pour se rendre à la mission de Chine où il [est] nommé Visiteur.

L'Écho de la Mayenne, journal de Laval parle ainsi des Cérémonies qui eurent lieu dans notre église pendant le mois de Marie. « Pendant les 31 jours du mois de Mai, l'église de St Michel a vu, le matin et le soir, une foule empressée remplir son enceinte pour célébrer la gloire de la Ste Vierge. Tout en ce lieu révèle la grandeur de la Foi et la sublimité de la prière. Ce recueillement des fidèles ; ces splendides décorations des autels ; cette statue de la Ste Vierge, au milieu d'un bosquet de verdure et de fleurs ; ces draperies garnies de guirlandes de mousse d'où se détachent des lys et des roses ; ce portique orné de colonnettes au-dessus du maître-autel derrière lequel étincelle le manteau de la Vierge ; ces écussons décorés du chiffre de Marie au milieu d'une couronne de fleurs bleues ou d'or ; ces tableaux gothiques portant diverses inscriptions : *Ave gratia plena !* — *Ecce mater tua ;* — *In me omnis spes ;* puis, ces chants si beaux, si solennels, si bien faits pour le cœur de l'homme ; ces harmonies ravissantes d'expression et de sentiment sous les doigts du R. P. Basnian ; ces saluts qui ne semblent pas appartenir à la terre ! Ah ! nous le disons dans toute la sincérité de notre âme, un tel spectacle suffit pour donner la foi et enfanter un peuple de Chrétiens. »

Scholasticat de Laval, 8 7bre = 54

Les Scholastiques de Laval aux P.P. & F.F. de
Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.F...

P.C.

France

Poitiers, - Juin 1854.

Consécration de l'Eglise du Jésus. ~ (Extrait du Journal de la Vienne)
Mardi 20 Juin, eut lieu la consécration de la nouvelle église qui vient d'être élevée par les R.R. P.P. Jésuites de la résidence de Poitiers. La cérémonie fut présidée par les Vénérables Evêques de Poitiers et d'Angoulême. -
La pensée pieuse et charitable qui a inspiré le R. P. Roufseau, a été d'ouvrir une église digne de la majesté et de la grandeur de Dieu. C'est beau, c'est admirable, et cependant, si l'architecture est ornée et gracieuse, elle est modeste et réservée en parure. ~ Les P.P. Jésuites sont venus planter leur tente à Poitiers, à côté des demeures monumentales qu'autrefois ils avaient occupées. Une partie de la génération actuelle leur doit le bienfait de l'instruction et de l'éducation religieuse. Après l'exil, ils sont revenus au pays, et, laissant à d'autres sans regret la jouissance des fruits de leurs travaux, ils se sont mis à l'œuvre de nouveau, avec cette confiance que la foi seule peut donner. ~ Lorsque toutes les parties de la nouvelle église ont été consacrées, Mgr de Poitiers a exprimé en termes profondément sentis et tirés de son cœur, suivant sa propre expression, quelle doit être la reconnaissance de l'antique cité d'Hilaire pour le nouveau bienfait dont les P.P. de la Compagnie viennent de la doter. Sa Grandr a loué les P.P. de leur persévérante ardeur à accomplir le bien, et, les comparant, avec cette grâce et ce charme d'expression que nous ne saurions rendre, à des abeilles, il les a montrés reconstruisant une église plus belle à côté de celle qu'ils n'ont plus. Le pontife a rappelé que leur fondation à Poitiers était due à Henri IV, ce roi populaire qui avait une connaissance si profonde du cœur humain, et qui savait apprécier les avantages du concours spirituel des ouvriers apostoliques, même pour les choses de la terre. Mgr a dit sa joie de voir prospérer et s'accroître dans sa ville épiscopale les œuvres monastiques; il a exprimé le regret de n'avoir pas été appelé à la vie religieuse, dont il a fait ressortir tous les mérites. Son vœu le plus cher a-t-il ajouté, serait qu'on pensât de lui-même, après lui, ce qu'on disait d'un ancien et saint Evêque, que s'il n'a pas eu le bonheur de vivre sous l'austérité de la règle monastique, il a toujours été pour les ordres religieux, un protecteur et un ami dévoué : *Etsi non monachus, monachorum amicissimus.*

Poitiers - Août 1854

Un nouveau Collège de la Compagnie vient d'être fondé à Poitiers, au moment même où nos P.P. ferment le Collège de Brugelette. Nous sommes accueillis ici avec les plus vives sympathies. Pas une criaillerie contre nous, ostensiblement du moins, et au contraire, grandes démonstrations de joie. La position est importante, et elle sera vraiment belle, si les études sont fortement poussées. Les bâtiments du nouveau Collège sont assez vastes, quoique trop petits pour nous. Ils pourront contenir 130 pensionnaires cette année. Nous nous bornons aux réparations de stricte nécessité, ne voulant rien faire de provisoire. Le Frère qui dirige les travaux, fera un beau plan qu'on doit suivre rigoureusement dans la construction. On espère qu'avant peu d'années Poitiers possèdera un magnifique Collège.

St Acheul - Août 1854

Pendant le Carême, le P. Picardat a donné les Exercices dans plusieurs paroisses du diocèse de Beauvais. A Crèvecœur, petite ville d'environ 2000 habitants bon nombre de protestants vinrent au devant du Père et lui

tinrent à peu près ce singulier langage : Etes-vous le prédicateur que nous attendons, l'orateur que tout le monde désire ? = Orateur ou non, répond le Père, il est certain que je suis envoyé pour donner la mission. = Après quelques autres questions assez insignifiantes un ministre reprit : Pourquoi donc, Monsieur, adorez-vous les anges et les Saints ? = Avant de répondre, dit le Père, permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un ange ? = Un ange ? mais Mr, c'est une partie de Dieu. = Eh bien, si les anges sont une partie de Dieu, adorez donc les anges, comme vous adorez Dieu. Nous autres, Mr le Ministre, nous ne croyons pas que les anges soient des parties de Dieu et nous ne songeons guères à leur rendre le culte d'adoration. — Le ministre ne jugea pas à propos de continuer la discussion et se retira en disant qu'un autre plus habile saura bien réfuter tous les sophismes des Catholiques. Un autre en effet vint trouver le Père au milieu de la mission, accompagné de quelques-uns de ses confrères. La dispute s'engagea sur les péchés, et le ministre voulant prouver que tous les péchés sont mortels, cita à l'appui de son assertion plusieurs textes tronqués de la Ste Ecriture. Lorsqu'il eut fini, le Père reprit tous ces textes les uns après les autres, les rétablit dans leur intégrité, les expliqua et montra si clairement combien une telle doctrine était fausse, que le ministre confondu n'eut rien à répliquer.
Parmi les protestants qui assistèrent à la conférence, 10 abjurèrent leurs erreurs et bon nombre de mauvais Catholiques se convertirent sincèrement. — Une autre paroisse que le Père a évangélisée est Ermenonville, première sépulture de J. J. Rousseau, et digne d'un tel hôte. Les fruits de la parole divine ont été si abondants que Mgr l'Evêque de Beauvais est venu tout exprès pour terminer les Sts Exercices. Dans le discours qu'il a adressé aux habitants, Mgr n'a pas craint de dire : Puisque Ermenonville est converti, il ne faut désespérer d'aucune paroisse. - Là, demeurait une demoiselle d'un âge assez avancé, et qui exerçait une grande influence sur ceux qui l'entouraient. Elle niait plusieurs points de notre Ste religion et en particulier l'éternité des peines de l'enfer. Le Père alla la trouver et lui adressa ces paroles que je rapporte textuellement, à cause de leur grande simplicité : = On dit, Mademoiselle Julie, que vous ne croyez pas à un enfer éternel ? = C'est vrai, Mon Père. - Eh bien moi je vous dis que vous devez y croire ; d'abord vous croyez que J.C. est Dieu, n'est-ce pas ? = Oui, je le crois. - Eh bien, J.C. a dit qu'il y avait un enfer et un enfer éternel, c'est dans l'Evangile en toutes lettres. Or, si J.C. est Dieu vous devez le croire. - Qu'est-ce que vous avez à dire à cela Mademoiselle Julie ? - Rien, si non que je veux me confesser. Ce qu'elle fit aussitôt et beaucoup d'autres à son exemple.

Cayenne — Extrait d'une lettre du P. Leroy, Janvier 1854.

Au mois de Xbre, le P. Hus m'a envoyé à ma destination qui est l'île St Joseph. Les détenus politiques sont mes paroissiens. Je leur dis la Ste Messe les Dimanches, à 8 h. Tout le monde est présent, car le règlement l'exige. Le soir, à 6 h. 1/2, nous chantons les Vêpres auxquelles assistent les hommes de bonne volonté. Quand je passe au milieu de ces pauvres transportés, je les trouve toujours bien polis à mon égard, même ceux qui par ailleurs ne sont pas des mieux notés. J'ai eu occasion de causer avec plusieurs dans ma chambre et même avec ceux que je rencontrais au travail. Je crois que tous me regardent comme un ami. Puissent-ils en venir bientôt jusqu'à vouloir accepter le secours de mon ministère.

Lettre du P. Gaudré - Janvier 1854

Arrivés à Cayenne, nous avons été reçus par le R. P. Supérieur avec la plus grande charité. Après une douzaine de jours donnés au repos, j'ai été envoyé à l'île Royale du Salut, à 13 lieues de Cayenne. L'île St Joseph où le P. Leroy exerce le ministère au milieu de ses 200 transportés politiques, n'est séparée de l'île Royale que par un petit bras de mer. Dans quelque temps, nous avons l'espoir d'être réunis ; nous participerons ainsi par une faveur spéciale aux avantages & aux délices de la vie de communauté. Mon ministère embrasse ici : 1o le service des hôpitaux dans une douzaine de salles ; un peu plus de 200 malades. 2o Le service des transportés valides. 3o Les rapports avec la garnison. Loin de sa patrie et de sa famille le soldat est heureux de se voir aimé par le prêtre. Je prépare en ce moment à la première communion un petit caporal qui me repose de mes fatigues et qui fait mes délices par les excellentes dispositions qu'il apporte à cette grande action. Ce que je trouve de plus consolant est le service des hôpitaux. L'action de la grâce y est souvent visible, surtout quand après avoir refusé les sacrements, les malades entrent par un changement mystérieux dans toutes les bonnes dispositions qui procurent une mort chrétienne. Un arabe avait refusé constamment le baptême. Toutefois il finit par consentir. Je n'étais pas sans quelqu'inquiétude, lorsqu'après le baptême, cet homme auquel toutes mes interrogations pouvaient à peine tirer un oui ou un non, me serra la main avec une effusion qui témoignait de tout son bonheur et de l'intelligence qu'il avait de la grâce reçue. — Nous avons ici bien des obstacles à surmonter. Notre chapelle est beaucoup trop petite ; nous attendons avec impatience la réalisation de la promesse du commandant qui doit faire construire une grande case pour le service divin. — Parmi les condamnés il y en a de sincèrement repentants, il y en a de profondément pervers. Tous sont confondus pêle-mêle et soumis au

même régime. Il paraît cependant qu'on songe à faire disparaître ce vice radical. Il y a quelques jours, l'île Royale a subi une légère épuration. Trente de nos plus mauvais transportés ont été dirigés sur la grande terre. J'espère, à l'aide d'une bibliothèque, établir avec mes bons paroissiens des rapports plus étendus et plus fréquents. Je terminerai par un trait édifiant. Il s'agit d'un transporté qui s'était fait le domestique du P. Morez. Le R. P. Supérieur ayant voulu lui offrir quelque chose en reconnaissance de tous les soins qu'il avait rendus à notre cher défunt, ne put lui faire accepter le moindre petit présent. Mon Père, répondait-il toujours, je n'ai besoin de rien. je vous demande une seule grâce : si le Père qui doit remplacer le P. Morez, n'a pas de Frère avec lui, je vous en conjure, permettez-moi de le servir. Je serai suffisamment récompensé si je puis toute ma vie être témoin des vertus et du dévouement des Missionnaires qui ont tout quitté pour nous faire aimer le bon Dieu. = En résumé nous trouvons généralement les cœurs bien disposés. Nous devons cela en grande partie aux missions de Brest & de Toulon. Jamais je n'aurais soupçonné que les exercices eussent pu produire sur ces hommes une si forte et si durable impression. Ils aiment la Religion, les prêtres, les Jésuites ; et parlent souvent des P. P. Lavigne, de Damas, Brat, Wilhem &c..

Lettre du P. Louis Bigot au Rd P. Provincial.

St Georges (Guyanne Française) 29 Mars 1854.

Le pénitencier de la Guyanne Française compte 5 établissements dont Cayenne est le centre. C'est à Cayenne que demeure le Gouverneur, c'est là que se trouvent les tribunaux et les hautes administrations ; là aussi, nous avons une maison assez grande où réside le R. P. Hus avec 2 frères. Les divers établissements pénitentiaires correspondent deux fois par mois avec Cayenne, au moyen d'un vapeur et d'une goëlette qui leur apportent toutes les choses nécessaires à la vie ; car ils ne produisent absolument rien. Un mot seulement sur chacun d'eux. Le plus rapproché de Cayenne est dans une petite île appelée l'île la Mère (pour la distinguer d'une île voisine appelée l'île le Père et maintenant déserte.) Là, se trouvent les volontaires, c'est-à-dire les transportés qui ayant fini leur temps de travaux forcés, de réclusion ou de surveillance, ont demandé à venir en Guyanne, pour faire partie de la colonie projetée, et participer aux avantages qui leur étaient promis. L'air est bon dans cette île : On assure même que les habitants de Cayenne y venaient autrefois pour achever de se rétablir lorsqu'ils avaient été malades. Néanmoins, le P. Ringot qui en est l'aumônier, écrivait l'autre jour, qu'un bon nombre de ces pauvres volontaires, se voyant déçus dans leurs espérances, finissent par succomber sous le poids de leur ennui et de leur tristesse ; mais aucun d'eux ne meurt sans sacrements. — Le 2d établissement pénitentiaire est dans les îles du Salut. On donne ce nom collectif à 3 îles peu distantes l'une de l'autre et dont chacune a son nom particulier. La 1ère est l'île St Joseph ; la 2de l'île Royale, la 3e l'île du diable. Dans l'île St Joseph sont les déportés politiques. Le P. Leroy est leur aumônier. Il a peu de consolations au milieu d'eux, sous le rapport de la fréquentation des sacrements, parceque le respect humain les arrête, mais ils lui témoignent tous beaucoup de respects, même ceux qui se disent protestants. De plus, comme tout est miséricorde en Guyanne pour ces infortunés, la divine Providence a voulu qu'il n'y eut point d'hôpital dans l'île St Joseph ; de sorte que l'on est obligé de transporter ceux qui tombent malades à l'hôpital de l'île voisine, où le respect humain ne les arrêtant plus, ils meurent chrétiennement comme les autres. = Cette île voisine dont je parle est l'île Royale. Là, se trouvent les transportés venus des bagnes de Brest, de Toulon et de Rochefort. Le P. Dandré est leur aumônier ; mais comme sa santé n'est pas forte, le P. Leroy le seconde. Il paraît que le bon Dieu bénit surabondamment leurs travaux. Un bon nombre se confessent et communient plusieurs fois l'an, sans parler d'une cinquantaine d'excellents chrétiens qui communient tous les mois. Certes, je crois qu'en France on trouverait peu de paroisses qui offrissent un si consolant ministère. — Je ne dirai rien de la 3e île appelée l'île du diable, parcequ'elle n'est pas habitée. Seulement on y envoie les plus mutins y passer temporairement quelque temps, ce qui, joint à son singulier nom, peut faire supposer que ce n'est pas un paradis terrestre. — L'air est très bon aux îles du Salut. Nos F. F. ont payé leur tribut au climat par quelques jours de fièvre, mais ils se portent très bien maintenant et le petit F. Pingrenon s'y trouve mieux qu'en Europe. — Le 4e établissement pénitentiaire est à la montagne d'argent. C'est une presqu'île qu'on pourrait peut-être appeler une île, puisque le seul côté par lequel elle tient à la terre ferme est un immense marais qu'il est impossible de traverser. Plût à Dieu que ce fut une île entourée de tous côtés par la mer, comme celles dont je viens de parler, car il s'exhale de ce marais des vapeurs fiévreuses qui sont, il est vrai, un peu dissipées par la proximité de la mer, mais qui rendent l'état sanitaire de cet établissement bien inférieur à celui des précédents. La mortalité pour les transportés Européens y est, m'a-t-on dit, de 40 pour 100 en moyenne annuelle depuis la fondation. C'est là qu'est mort le bon P. Morez. — Enfin vient le 5ème établissement pénitentiaire appelé St Georges. C'est le plus récent et le moins considérable de tous ; mais c'est le seul qui puisse s'étendre indéfiniment sur la terre ferme. C'est aussi le plus insalubre, puisqu'il n'a pas comme les autres l'avantage d'être entouré par les eaux de la mer. Le fleuve Oyapock

remplir leur pénible mais précieuse mission. — A ces quelques détails nous ajoutons une lettre d'un ancien [illegible]

sur la rive du quel a été fait l'établissement de St Georges répand dans les terres environantes une grande quantité d'eau qui demeure stagnante, et qui, avec les pluies torrentielles qui tombent pendant 8 mois de l'année, forme des marais d'où sortent des exhalaisons malsaines. Peu d'Européens peuvent passer à St Georges un mois entier sans fièvre. Les noirs seuls résistent. L'établissement commença en Avril 1853, mais avec quelques noirs seulement. En Juillet suivant, 180 transportés blancs y arrivèrent; mais le climat ne tarda pas à en abattre un grand nombre. Au commencement de Décembre de la même année, près de la moitié avait succombé. Pour comble de malheur, ils n'avaient pas de prêtre, aussi le découragement et le désespoir s'emparèrent d'eux. Plusieurs se laissèrent mourir de faim; deux se pendirent à des arbres, et avec des circonstances qui exprimaient une véritable rage; un 3e se noya volontairement. Tous les autres étaient dans un état d'exaspération ou d'abattement impossible à décrire. Quelques uns, m'a-t-on dit, s'étaient écriés avant de mourir: ah! s'il y avait là du moins un prêtre!.... Voilà l'état où je trouvai St Georges, lorsque j'y arrivai, le 19 Xbre 1853. A peine débarqué, je m'empressai de me rendre à l'hôpital. En voyant un Père, tous ces pauvres malades jetèrent un cri de joie, le premier peut-être qui fut sorti de leur cœur depuis bien des années. Quoi, mon Père, s'écrièrent-ils de tous côtés, vous venez avec nous; mais ce n'est qu'en passant, n'est-ce pas?.... Non assurément, leur dis-je, j'ai appris en Europe que vous mouriez sans sacrements et que vous soupiriez après la venue d'un Père, aussitôt j'ai tout quitté, j'ai entrepris un voyage de 1300 lieues, pour venir vous consoler, vous mettre tous dans le chemin du ciel; puis, s'il le faut, souffrir et mourir avec vous!.... Ce peu de paroles que je n'avais pu prononcer sans émotion furent répétées de case en case, et Dieu daigna s'en servir pour disposer favorablement les transportés à profiter des grâces que je venais leur offrir de sa part. La venue d'un Père fut un véritable événement pour toute la colonie, on ne parlait que de cela. Enfin nous ne mourrons plus comme de viles animaux, disait celui-ci; nous aurons du moins quelqu'un qui nous aime, disait celui-là, car s'il ne nous aimait pas, serait-il venu de si loin dans un pays comme la Guyanne pour souffrir avec nous!... = Il n'y avait dans tout St Georges qu'un homme qui parut peiné de ma venue, c'était le Commandant, non qu'il fut affligé d'avoir un aumônier pour sa colonie, mais parceque n'ayant pas été prévenu de mon arrivée, il n'avait pu me recevoir comme il l'eût désiré, et qu'il n'avait qu'une case de transporté à m'offrir pour moi et le Fr Bazin qui m'accompagnait. Je me hâtai de lui dilater le cœur en l'assurant que nous nous contentions de beaucoup moins. Il la fit blanchir à la chaux en quelques heures, et dès le soir, nous pûmes y coucher sur deux lits d'hôpital que l'on nous prêtait provisoirement. C'était peu de jours avant Noël. Il est inutile de dire avec quelle joie intérieure nous nous voyions traités à peu près comme la Ste Famille à Bethléhem. Nous employâmes une partie de la nuit et la journée du lendemain à partager notre case en 3 compartiments et cela ne nous fut pas difficile au moyen de quelques draps en calicot que nous avions apporté avec nous. Je me logeai à droite, le F. Bazin à gauche, et le milieu devint un emplacement bien propre mais bien pauvre pour une petite chapelle domestique d'environ 8 pieds carrés, laquelle étant fermée après la Messe par un grand rideau me laissait encore à l'entrée de ma case un tout petit carré où je pouvais mettre six chaises pour recevoir les visites. — Il n'y a dans St Georges ni église ni chapelle. Le Dimanche on réunit les transportés sous un hangard destiné à devenir un [illegible] pour le four. Là, je dis une messe basse que j'interromps après l'Evangile par une instruction de 20 minutes. L'après-midi, je chante Vêpres sans complies et je fais une Conférence d'une 1/2 heure. Presque tous les transportés noirs et blancs qui ne sont pas à l'hôpital, viennent assidument à la messe & aux vêpres. Ils paraissent écouter les instructions avec un vrai désir de s'instruire. Il s'en faut encore beaucoup qu'ils soient tous convertis, et je n'en suis pas étonné; car d'après les dossiers de leurs procès dont on m'a donné le résumé, la plus part ont à revenir de bien loin, voleurs de toutes cathégories, faussaires, incendiaires, assassins, voilà mes chers paroissiens. J'en ai un très grand nombre qui sont condamnés à perpétuité, d'autres à 20 ans, 40 ans, 60 ans par suite de condamnations successives, l'un d'eux a été condamné pour sa part plus de 20 fois. La plus part ne savent pas même l'oraison dominicale. On conçoit que ces infortunés n'en viennent pas tout d'un coup à demander la communion fréquente. Pour moi, j'admire l'action de la grâce en eux; je vois par la manière dont ils meurent, que Dieu a sur tous de grands desseins de miséricorde; cela m'inspire pour eux je ne sais quel intérêt qui me ferait regarder comme un bonheur de mourir en les servant. = Les deux tiers de la population de St Georges se composent de transportés noirs que l'on a fait venir de la Martinique et de la Gouadeloupe, outre ceux que la Guyane elle même a pu fournir. Beaucoup d'entre eux n'ont pas encore fait la 1ère Communion et plusieurs ne sont même pas baptisés. Je leur fais tous les jours le catéchisme et je leur apprends leurs prières. Les transportés blancs diminuent tous les jours en nombre. Ceux qui ne sont pas à l'hopital se traînent péniblement comme des hommes à demi malades et en effet ils le sont tous. Ils sont convaincus qu'avant la fin de l'année, ils seront tous descendu dans la tombe; et c'est ce que croient depuis longtemps les médecins. Aussi le nouveau gouvernement parait vouloir ne plus envoyer à St Georges de nouveaux transportés Européens. Quoiqu'il en soit de l'avenir j'espère bien conduire au ciel tout ce qui me reste de l'ancien troupeau. J'admire comment la miséricorde divine a été choisir dans chaque pénitentiaire ceux qui en étaient comme la lie, pour les amener ici et en faire en quelques mois, presqu'autant d'élus car je n'ai aucun doute sur le salut de ceux qui sont morts entre mes bras depuis mon arrivée à St Georges, vous pouvez en juger vous même mon R. Père, par ces quelques détails sur la mort de 3 transportés qui m'avaient paru d'abord les plus difficiles à gagner.

Le 1er était un homme violent comme il en est peu. Presque toutes les fois que j'entrais à l'hopital, je le voyais hors de lui-même, jurant, tempêtant contre les médecins, contre les infirmiers, contre la maladie qui le faisait horriblement souffrir. Hé bien! cet homme une fois touché de la grâce devint tellement calme, tellement résigné, que le jour de sa mort, il me disait, en me montrant une poignée de vers qu'il tirait d'une de ses plaies: « Voyez, mon Père, comme les Sacrements donnent du courage! je souffre beaucoup, oui beaucoup, mais j'offre de bon cœur mes souffrances et ma mort en expiation de mes péchés. » Quelques heures après, il rendit son âme à Dieu, le sourire sur les lèvres, et après avoir bien recommandé qu'on l'enterrât avec sa médaille et son scapulaire. — Le 2e était un mécanicien fort estimé du Commandant à cause de son habileté et de son industrie. Dès le 1er jour où je visitai tous les malades en particulier, en m'arrêtant à chaque lit selon l'usage, il me dit d'un ton qui me brisa le cœur, lorsqu'il vit que je m'approchais de lui: « Passez à mon voisin, Monsieur l'Aumônier, car avec moi il n'y a rien à faire. J'ai commis tous les crimes, j'ai profané tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. D'ailleurs, vous voudriez que je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal, hé bien, moi je ne veux pas pardonner. Ce sont des monstres que je haïrai toujours. S'il faut aller en enfer, j'irai, mais je ne pardonnerai jamais » — Je me gardai bien d'entrer en discussion avec lui dans l'état d'exaspération où je le voyais; et, comme il n'était pas encore en danger de mort, j'affectai pendant 7 ou 8 jours, de passer devant son lit sans même le regarder, et en adressant à ses deux voisins de droite et de gauche, les paroles les plus affectueuses. Enfin, le pauvre homme humilié de se voir si exactement exaucé dans sa demande, m'appelle très poliment et me dit: « Mon Père je n'y puis plus tenir; les remords me déchirent; je vois qu'il n'y a plus d'espoir de guérison pour moi. Je sens le besoin de faire une confession générale de toute ma vie. mais j'en suis épouvanté. » — « Soyez tranquille, lui répondis-je, la chose n'est pas si difficile que vous le pensez. Je sais tout cela par cœur, vous n'aurez qu'à dire oui ou non, et à peu près combien de fois pour chaque péché grave; ce sera fini très promptement. » Nous commençâmes en effet la confession et le lendemain il reçut le St Viatique. Il vécut encore plus d'un mois et communia 4 ou 5 fois. Quand il se vit baisser, il demanda lui-même l'Extrême-Onction, puis s'adressant à moi avec cette expression de foi qui manifeste la présence de l'Esprit Saint dans une âme: « Mon Père, me dit-il, je souffre des douleurs inouïes, et cependant je goûte intérieurement un bonheur que je n'avais jamais goûté. Tenez je n'ai plus qu'une crainte, c'est de recouvrer la santé, car jamais je ne me trouverai mieux disposé à mourir. » Il mourut en effet peu de jours après, laissant tous ses compagnons de souffrance édifiés des exemples de patience qu'il leur donna jusqu'au dernier moment.—

Le 3e était un homme très instruit qui s'était trouvé par ses opinions excentriques entraîné dans une multitude de mauvaises affaires qui l'avaient enfin conduit au bagne. Là, il s'était rendu odieux à tous par ses remarques malignes & ses sarcasmes. Transporté de Brest aux îles du Salut et puis à St Georges, il avait profité de la confiance des commissaires qui avaient fait de lui leur écrivain pour compulser tous les dossiers où les causes de la condamnation de chacun se trouvaient écrites. Il y avait joint des notes d'autant plus offensantes qu'elles étaient plus vraies; de sorte qu'il s'était fait autant d'ennemis qu'il y avait de transportés. Je le trouvai à l'hopital, dès ma première visite; sa maladie n'avait encore rien d'inquiétant. « Monsieur l'abbé, me dit-il, quand il me vit à côté de lui, j'ai beaucoup lu Voltaire… » — « Alors je vous plains sincèrement, mon cher ami, lui répondis-je, car cette lecture a dû nécessairement fausser vos idées sur bien des points. » Puis, sans entrer en discussion, je lui demandai des nouvelles de sa santé; je lui témoignai le plus d'intérêt qu'il m'était possible et nous nous quittâmes bons amis. Je continuai à le visiter tous les jours, comme les autres malades. Cet homme qui avait des yeux de lynx ne me perdait pas un moment de vue pendant tout le temps que je passais à l'hopital, surtout lorsque je venais administrer les moribonds. Chaque fois que je regardais du côté où était son lit, je rencontrais ses yeux braqués sur moi d'un air inquisitorial, comme pour s'assurer si je croyais moi-même à tout ce que je disais et à tout ce que je faisais. Enfin un certain jour que je venais lui demander comme à l'ordinaire des nouvelles de sa santé: « Mon Père, répondit-il, je sens que Dieu vous a envoyé pour moi. Dès aujourd'hui, je commence une confession générale, et l'on verra si mon changement est sincère… » Il fut en effet dès ce jour un tout autre homme. Jamais je n'ai vu l'action de la grace divine se montrer d'une manière plus sensible! Il communia 5 ou 6 fois avant de recevoir le St Viatique & l'Extrême-Onction, demanda pardon publiquement de tout le tort et de tous les chagrins qu'il avait faits à ses compagnons d'infortune et reçut le Scapulaire avec une ferveur angélique; puis, me prenant la main qu'il mit sur son cœur: « Mon Père, me dit-il, avec un regard et une expression de reconnaissance qui m'attendrirent jusqu'aux larmes: mon Père, je vous ai tout dit, oui absolument tout! j'ai entièrement déchargé mon cœur comme je l'aurais fait aux pieds de J. C. Si Dieu me rendait la santé, je m'attacherais à faire autant de bien que j'ai pu faire de mal. Mais je sens que je me meurs, et je meurs le cœur plein de confiance. Oui, Dieu m'a pardonné, je le sens au fond de mon âme. Je serai donc éternellement heureux et c'est à vous, mon Père, que je devrai mon éternel bonheur! Si vous aviez tardé d'un mois à venir à St Georges, l'enfer eut été certainement mon partage… »

Je l'empêchai de parler plus longtemps, parceque son émotion pouvait lui être nuisible. Tous ceux qui l'entendaient pleuraient à chaudes larmes; et moi-même je me retirai en sanglotant. Deux heures après on vint m'avertir qu'il s'était endormi doucement dans le Seigneur. — N'est-il pas vrai, Mon R. Père, que deux ou trois traits comme ceux là, sans parler des autres compensent surabondamment tous les accès de fièvre, toutes les migraines, toutes les insomnies et en général toutes les misères corporelles que la Guyane Française offre aux missionnaires qui viennent servir les pauvres transportés?.. Oh la belle œuvre que celle des pénitentiaires de l'île la Mère, des îles du Salut, de la Montagne d'Argent et de St Georges!

remplir leur pénible mais précieuse mission. — À ces quelques détails nous ajoutons une lettre d'un ancien élève [illegible]

Là, rien pour les sens, rien pour l'amour propre, rien pour la nature corrompue, au contraire, tout y est sacrifice; mais aussi tout y est consolation pour le missionnaire qui prend franchement son parti et qui tâche de s'oublier pour ne penser qu'à Dieu et au salut des infortunés que l'Europe a perdus, mais que la miséricorde divine lui adresse en Guyanne pour les sauver! – Je termine enfin ma trop longue lettre, trop longue pour vous, mon R. Père, parceque vous n'aurez probablement pas le temps de la lire; trop longue pour moi, car elle m'a épuisé. Mais j'ai été entrainé par le désir d'obéir pleinement au R. Père Supérieur qui m'a formellement recommandé d'écrire à votre Révérence, tout ce que j'aurais de détail sur nos pénitentiaires. Je me suis étendu sur ce qui concerne St Georges parcequ'en réalité je n'ai encore vu que St Georges. Daignez donc me bénir, Mon R. Père, pour me récompenser de ce que ce travail m'a pris de temps et pour m'assurer que vous me pardonnez la fatigue que je vous aurai occasionnée par la lecture de ma longue épître... Je suis... &c L. Bigot S.J.

Extrait d'une lettre du P. Dabbadie au Rd P. Provincial – St Georges Guyanne française 1er Mai 1854.

Voici une 3e victime qui vient de succomber sous le poids du travail et sous les ardeurs d'une fièvre dévorante. Notre excellent Père Bigot, aumonier de l'établissement pénitentiaire de St Georges, nous a été enlevé en deux jours par une fièvre pernicieuse, le Vendredi 28 Avril, à 8h et 1/4 du soir. La fièvre ne l'avait pour ainsi dire pas quitté depuis le mardi après le Dimanche de la Passion jusqu'au Samedi-Saint. Le plus souvent il employait une heure à dire la Ste Messe, et quelquefois se voyait forcé de l'interrompre pour s'asseoir. Un jour il ne put achever un enterrement, et de faiblesse, il faillit lui-même tomber dans la fosse où l'on venait de descendre le mort. – Cependant il ne laissait pas de remplir son ministère avec un courage extraordinaire et un zèle d'apôtre, il visitait ses malades, faisait tous les enterrements, employait chaque jour beaucoup de temps à l'instruction des noirs, prêchait 2 fois le Dimanche, chantait presque seul les Vêpres, se tenait presque continuellement au confessional enfin quoiqu'il put à peine se trainer, il semblait se multiplier, et comme tout embrasé du zèle des âmes et de la gloire de Dieu. – J'arrivai à St Georges, le lundi de la Quasimodo. Je devais remplacer le bon Père et l'envoyer à Cayenne prendre quelques jours de repos. Le mardi, nous allâmes ensemble visiter les autorités. Le Mercredi, jour du départ pour Cayenne, je dis au Père de se coucher un peu pour reprendre des forces et se préparer au voyage. Il le fit, et dormit tranquillement pendant une heure ou une heure et 1/2. Le moment du départ étant arrivé, je le réveillai, et comme je le trouvai faible, je lui proposai de rester ou du moins de voir le docteur « Non, Non, me dit-il, le P. Supérieur me demande; il faut partir. » Je résolus de l'accompagner pendant une grande partie du trajet. Sur le batiment, il se trouva d'abord assez bien; mais le lendemain matin Jeudi, on s'apperçut d'un violent redoublement de fièvre et, quelque temps après, le Père perdit connaissance pour ne plus la retrouver au moins d'une manière indubitable. Heureusement que nous n'étions pas très éloigné de St Georges. Le capitaine s'arrêta, et il fut décidé qu'il fallait regagner le rivage pour donner à notre cher malade tous les soins que réclamait son état. Un canot fut mis à notre disposition; le Père y fut déposé doucement, et je me mis à ses côtés pour lui couvrir le visage, lui changer les compresses d'eau froide et lui donner à boire de la quinine de temps en temps. Après quelques heures d'un pénible trajet nous étions de retour à St Georges. Après les premiers soins donnés au malade, comme il y avait danger, je lui donnai l'absolution, l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière, qu'il reçut à peu près sans connaissance. La nuit que je passai à ses côtés fut assez bonne jusqu'à 11 heures, je crus même quelquefois qu'il m'entendait, et je profitai de ces instants pour lui renouveler l'absolution. A 1 heure après minuit il lui prit un râlement que je crus être celui de l'agonie et qui dura jusqu'à 5 h. A 5 h 1/2, j'allai dire la Ste Messe pour la guérison du Père. Je lui avais déjà appliqué la relique du B. P. Claver en promettant 6 Messes, s'il venait à guérir; mais le bon St jugea plus à propos de récompenser le pauvre malade dans le ciel et de l'y établir le protecteur de St Georges, comme il en avait été le fondateur sur la terre. La journée du Vendredi se passa assez bien, sauf un 2d râlement vers 1 heure mais moins fort que le premier. Vers les 4 heures du soir un 3e embarras des bronches, avec une sueur très abondante revint encore et augmenta jusqu'au moment de la mort. Je vis bien que les prières lui étaient désormais plus nécessaires que les remèdes, aussi vers 5 h et 1/2, je laissai nos pauvres noirs venir réciter à genoux leur chapelet pour le bon Père qui était à l'agonie et qui n'était séparé d'eux que par un simple rideau. En voyant d'un côté notre cher malade étendu sur son lit de douleurs où il luttait péniblement avec la mort, et de l'autre, nos bons noirs, ses enfants bienaimés tous à genoux, récitant leur chapelet à haute voix & avec une ferveur admirable, je ne pouvais moi-même retenir des larmes d'attendrissement et m'empêcher de penser que Dieu très certainement accorderait à ce Martyr de la Charité ou la santé ou quelque chose de bien meilleur une belle place dans le ciel avec les pauvres transportés qu'il y avait envoyés avant lui. – Cependant la respiration du Père devenait de plus en plus difficile, sa bouche se remplissait d'écume qu'il voulait mais ne pouvait rejeter. Vers les 8h. un infirmier vint pour passer la nuit avec moi. Nous ne crûmes pas prudent de le changer de linge, malgré la sueur abondante dont il était trempé. Nous nous contentâmes de placer doucement un drap sous lui; mais comme il était oppressé et que sa tête était trop basse, je voulus la lui relever un peu. Ce fut alors que je m'apperçus qu'il allait nous échapper je lui donnai promptement une dernière absolution et une minute après il remit doucement sa belle âme entre les mains du bon Dieu le Vendredi 28 Avril à 8 h 1/4 du soir, à l'âge de 47 ans 1/2 après 25 ans de Religion, et 4 mois 8 jours d'Apostolat à St Georges. – Aussitôt après sa mort, nous nous mîmes à prier pour notre bon Père puis nous rendîmes à son corps les derniers devoirs. Pendant ce temps, j'étais suffoqué par la douleur, l'infirmier pleurait, et le commandant qui avait eu la bonté de nous visiter pleurait aussi; mais sans doute les anges du ciel se réjouissaient d'avoir acquis un nouveau compagnon dans ce Martyr de la charité, car ce bon Père, comme vous savez était un modèle de vertus, de simplicité, de modestie, de douceur et de zèle. – Le Samedi matin, nous plaçâmes son lit dans la partie antérieure de la case, après avoir ôté le rideau qui la sépare de la chapelle. Dès la veille au soir nous l'avions revêtu de la soutane. Son visage nullement défiguré

était calme et souriant. La colonie vint le visiter sur son lit de mort. Tous sans exception, le regrettaient amèrement, et même beaucoup ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes : « Oh ! qu'il a délivré d'âmes de l'enfer, disait l'un d'eux. — Il m'a fait faire ma 1ère Communion, disait un autre. J'aurais bien donné ma vie et de bon cœur pour sauver la sienne ». — A 6 h., j'allai visiter le commandant et lui demander que l'enterrement se fît dans la matinée afin qu'il y eut une messe et que tous nos transportés pussent y assister. C'était leur ardent désir à tous ; le Commandant le comprit et les exempta du travail pour le jour entier. Le Père fut enseveli dans un cercueil de bois d'acajou. Les noirs et les blancs demandaient comme une grâce de porter le corps. Les infirmiers obtinrent la préférence et les coins du poêle furent tenus par les deux docteurs, le commissaire et le brigadier. Je dis la Ste Messe dans la chapelle, le corps présent, et toute la colonie vint l'accompagner jusqu'à sa tombe qu'on avait creusée dans le cimetière des militaires. — Voila, Mon R. Père quelques détails sur cette mort qui est une grande perte pour notre mission, et le sujet pour nous tous d'une amère douleur, mais qui ne laisse pas d'avoir ses consolations, puisque c'est un 3e patron que la mission de Guyanne compte dans le ciel. Il est à croire que le mot confirmé par une expérience de 1800 ans se vérifiera encore ici : Sanguis Martyrum semen Christianorum : oui, nous osons l'espérer les travaux et les sueurs de notre frère moissonné si promptement, ne peuvent manquer d'être pour la mission une semence à la fois de Chrétiens, d'Apôtres et de Martyrs. Une semence de vrais Chrétiens parmi nos transportés qui comprendront par tous les sacrifices que nous faisons, ce que c'est que le prix d'une âme. Une semence de nouveaux apôtres parmi nos P. F. d'Europe, qui comprendront que lorsqu'un brave tombe glorieusement sur le champ de bataille, il faut que 10 autres accourent à l'instant pour prendre son poste et cueillir plus vite la palme du martyre. Le bon P. Bigot regardait sa vocation à la mission de Cayenne, comme l'une des graces les plus précieuses de sa vie. En effet dans son cahier de résolutions je lis au haut d'une page : *Anniversaires*. (Ceux qu'il célébrait tous les ans comme des faveurs du ciel) puis au dessous : la date de sa naissance, de son baptême, de sa 1re Communion, de ses 1ers et derniers vœux, des Sts Ordres reçus et enfin de son envoi à Cayenne, le 10 7bre 1853. Il s'était confessé à moi le Mardi soir et avait encore dit la Ste Messe le Mercredi matin, avant veille de sa mort. Le même jour, je me confessai à lui et il me disait : ici mon frère, il faut toujours être prêt à mourir. Ce bon Père a fait plus que de bien mourir, sa vie est pleine de sacrifices. A St Georges, il n'est resté que 4 mois ; mais par le bien qu'il a fait, et les regrets qu'il laisse on peut dire qu'en peu de temps il a fourni une longue carrière : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Amérique — Haut-Canada — *Lettre du P. Frémiot au R. P. Provincial.*

Ste Croix de Manitouline, 26 Mai 1854. — Voici demain 8 jours que je quittai la chère mission de Pénétangouchine après y être resté près de 2 mois. J'étais parti de Ste Croix le 24 Mars. Il n'y avait que 15 que je me reposais d'une mission de 3 mois pendant laquelle j'avais fait régulièrement 4 et jusqu'à 5 instructions par jour et encore ce repos de 15 jours comprenait-il 8 jours de retraite ; je pensais le prolonger pendant la saison des sucres ; mais un Missionnaire est-il fait pour se reposer sur la terre ? Pénétangouchine restait sans prêtre depuis Noël, et qui plus est sans espérance d'en avoir un de si tôt. Dieu & la Ste Obéissance m'y envoyèrent. Je partis comme je l'ai dit, le 24 Mars, veille du jour où ce grand Dieu daigna descendre du ciel pour partager notre exil et grâce à la protection de St Joseph auquel nous fîmes un vœu, mes compagnons et moi, nous arrivâmes heureusement le 5e jour après notre départ. Vous dire la joie des bons habitants de Pénétangouchine serait chose difficile. Rien ne saurait égaler leur empressement à me procurer toutes les choses nécessaires à la vie ; les uns apportaient des meubles et des ustensiles de ménage, les autres des comestibles quelquefois déjà tout prêts à être mis sur la table. Il était donc bien juste, Mon R. Père, de me dépenser au service de ce bon peuple et je vous avoue sans vanité que je ne me suis pas ménagé. Je me suis couché plus souvent à 11 h. qu'à 9. Le Dimanche, je prenais ordinairement mon repas à 1 h. ou 1 h. 1/2, parce que la messe ne commençait qu'à 10 h., et que pendant la Messe, il fallait prêcher en Français, en Anglais et quelquefois même parler en Sauvage. A peine avais-je pris mon dîner à la hâte que je faisais le Catéchisme jusqu'aux Vêpres ; il avait lieu ainsi que le soir, une nouvelle instruction. Le résultat de la Mission a été excellent malgré les obstacles que j'y apportais, par ce que le Dieu bon & miséricordieux qui m'avait appelé voulait à tout prix secourir tant d'âmes de bonne volonté qui soupiraient après un prêtre, et parce que nos vénérables Martyrs de Pénétangouchine les Jean de Brébeuf, les Gab. Lallemant, les Charles Garnier &c. aidaient du haut du ciel leur indigne successeur à sanctifier encore une fois ce glorieux théâtre de leurs travaux. Qui pourrait dire combien je puisai d'espérance, de force et de consolation dans leur si fraternel souvenir, comme aussi dans leurs vénérées reliques que j'avais si souvent sous les yeux ou sur les lèvres. Oui ce sont eux qui de concert avec St Joseph ont fait cesser de lamentables scandales. Ce sont eux qui ont tellement fait désirer la Compagnie dans ces parages qu'on y voudrait plus d'autres prêtres. Pendant les 7 semaines que j'ai résidé à Pénétangouchine j'ai entendu 866 Confessions, donné 650 communions, fait 104 Instructions sans compter les visites des malades et les autres devoirs du ministère. Le 5me Dimanche après Pâques j'abandonnai cette mission bien aimée à la garde des SS. anges et de Ste Anne sa patrone. Les larmes ne manquèrent pas à mon dernier discours ni à mes adieux. En vérité les jugements de Dieu sont impénétrables ; il n'accorde pas même un seul prêtre à des âmes qui en demandent à grands cris, et il en envoie plusieurs à d'autres qui n'ont pour eux que de l'indifférence & du dédain : *Judicia Dei abyssus multa.*

Extrait d'une lettre du P. Hanipaux au R. P. Provincial — 19 Juillet 1854.

Je viens vous apprendre une bien triste nouvelle, c'est la mort du P. Frémiot le plus jeune de nous tous et celui qui promettait le plus pour notre mission. Il était parti le 28 Juin pour une tournée chez les Sauvages à Misisagnig. Il devait partir de cette place le 5 Juillet. La veille il était allé le long de la rivière dans le dessein de prendre un bain, mais le soir

remplir leur pénible mais précieuse mission. — A ces quelques détails nous ajoutons une lettre d'un ancien élève [illegible], âgé de 19 ans,

comme il ne revenait pas à l'heure ordinaire, Mr Soyer commis du fort de Misisagnig envoya son fils pour le chercher. Celui-ci suivant le cours de l'eau, rencontre les habits du Père, mais plus de Père. Il revient, dit ce qu'il a vu; on tremble qu'il ne se soit noyé, on retourne, on l'appelle, on le cherche; mais en vain, toutes les perquisitions furent inutiles. Mr Soyer nous envoya alors une lettre qui nous annonçait la triste nouvelle « Je continuerai les recherches, ajoutait-il jusqu'à ce qu'on le trouve, et je l'ensevelirai avec tout le respect convenable. » Le 4e jour on vit le corps sur l'eau, entraîné par le courant. Cette rivière est profonde, très large & très rapide. Mr Soyer l'ensevelit en effet comme il nous l'avait promis, et l'enferma dans un double cercueil. Le F. Jennessaux avec 4 Sauvages fut envoyé pour nous amener les tristes dépouilles, et elles nous arrivèrent dans la nuit du 14 au 15. Un service fut célébré le jour de la sépulture avec toute la pompe possible. Beaucoup de Sauvages y assistaient & pleuraient leur bon Père. C'était en effet leur Père. C'était le missionnaire peut-être le plus infatigable. Il était d'une délicatesse et d'une sensibilité extrême et malgré cela, il souffrait avec un courage extraordinaire toutes les privations que nous offre la vie de Missionnaire. Ici, notre lit ordinaire, surtout dans nos voyages, c'est la terre, le sable, un rocher uni, des branches de sapin étendues sur la neige, ou bien une planche, ou bien une natte qui souvent n'est pas plus douce que la planche. Toujours poussé par le zèle, le bon Père qui n'était pas capable de faire une demi-journée de marche à pieds, faisait si bien son compte, qu'il n'était jamais arrêté par les obstacles. Malgré les distances, le chaud, le froid, les pluies, les glaces, il se trouvait là où il y avait du bien à faire.

Chine ~ *Extrait d'une lettre du P. Lemaitre. Zi-Ka-Wei 4 Mai 1854.*

Chang-hai est encore occupé par les rebelles & assiégé par les Impériaux. Jusqu'ici ce qu'ont souffert nos chrétiens est peu en comparaison de ce qu'ont souffert les payens. Nos établissements ont été protégés par la Providence, d'une manière admirable. Nous sommes au centre de la guerre; tout près de nous il y a continuellement des incendies, des meurtres, des vols, des pillages et nous en avons été jusqu'à présent pour quelques tuiles ou vitres cassées, encore les boulets que nous avons recueillis dans la maison et dans le jardin suffisent-ils à peu près pour payer les dommages. Dans les courses que je suis obligé de faire, j'ai vu les boulets de bien près; mais ils n'avaient pas encore permission de me tuer. A Zi-Ka-Wei tout est si tranquille qu'en y entrant on y oublie la guerre & ses dangers

Extrait d'une lettre du P. Languillat ~ Mai 1854.

Impossible de prévoir qu'elle sera l'issue de tous les événements qui se passent sous nos yeux. La Chine n'est peut-être pas encore assez châtiée. Il faudra qu'elle soit selon moi humiliée davantage et presque anéantie pour reconnaître le vrai Dieu & sa Religion. Quoique cette révolution nous ait mis en rapport avec grand nombre de familles distinguées qui n'ont que des paroles de louange à la bouche, cependant c'est encore: *O Stulti et tardi corde ad credendum*

Tout est lent en Chine. Toutefois le peu que nous avons fait est immense. Nous faisons le mois de Marie partout avec redoublement de ferveur. Si vous pouviez vous transporter dans notre église de Zi-Ka-Wei, vous la verriez ornée de telle manière que votre œil habitué aux belles fêtes de l'Europe ne dédaignerait pas de s'arrêter sur la statue de Marie immaculée, nouveau chef-d'œuvre, dû au ciseau de notre F. Ferer. Nous avons aussi dans bien des districts fait le mois de St Joseph. La dévotion à ce St Patriarche a pris beaucoup d'élan parmi nos Chrétiens. Vous savez qu'il est le grand patron de la Chine, et que nous sommes sous sa protection spéciale.

P. S. Un Scholastique du Collège de Vannes a eu la bonté de nous transmettre sur la mort du P. Piron quelques détails que nous nous empressons de communiquer.

Vannes ~ 26 Août 1854 ~ Vous me demandez, cher Frère, que je vous écrive les circonstances de la mort de notre bon Père Piron. C'est pour moi une vraie consolation d'essayer de satisfaire en ce point vos désirs. Impossible de vous figurer notre joie & celle de tous les élèves quand la nouvelle se répandit que le R. P. Provincial amenait avec lui le P. Piron. C'est qu'il était aimé plus que jamais Père de ma connaissance n'a été aimé; & il le méritait bien. Les premiers jours qu'il passa au milieu de nous, tout le monde avait les meilleures espérances, mais dès le lendemain de la St Ignace, on a vu qu'il avait du danger, et bientôt on jugea bon de lui donner l'Extrême-Onction. Les Congréganistes assistaient à cette touchante cérémonie. Quand après avoir dit: Adieu mes Frères, le bon Père ajouta: Adieu, mes enfants, tous fondirent en larmes. Cependant le Collège et pour ainsi dire toute la ville demandait au bon Dieu la guérison de ce bien aimé Père, & toujours le mal empirait. Il souffrait des douleurs atroces dans le corps & dans l'âme. Tous ceux qui l'ont vu dans une de ses crises ont encore le cœur brisé au seul souvenir. L'excès de ses souffrances le faisait crier vers le bon Dieu comme notre Seigneur sur la croix: *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Oh mon Dieu, donnez moi donc de la patience!.. puis il pressait contre son cœur & sur ses lèvres son crucifix et sa médaille de nos Bienheureux avec une véhémence indicible. Nous lui avons lu successivement la passion de N. Seigneur selon les 4 Evangélistes, puis les Ps. Il suivait parfaitement et répétait à voix basse les mots les plus saillants. Le Samedi, fête de N. D. des Neiges, il avait eu une crise telle que tout le monde croyait qu'il ne verrait pas la nuit. Pendant la classe du soir le F. Infirmier me pria de lui faire la lecture accoutumée. Le Père était plus calme, il prit le livre et me montra où l'on en était resté. C'était le dernier chapitre de la passion de N. S. selon St Luc. Je lisais lentement, profondément ému moi-même, et m'appercevant que le P. répétait certaines paroles avec une sensible émotion: *Tolle hunc et dimitte nobis Barrabbam. - Crucifige, crucifige. Pater dimitte illis - Domine memento mei cum veneris in regnum tuum -- Hodie mecum eris in paradiso - Pater in manus tuas commendo spiritum meum.* Ces dernières paroles il les a répétées tout haut en joignant les mains sur la poitrine. Le Mercredi matin le F. Infirmier me laissa encore seul avec lui vers 5 h 1/2, le bon Père se mit tout à coup à grelotter dans son lit: Couvrez-moi, me dit-il, et donnez-moi de l'eau de St Ignace, j'allai chercher des couvertures et j'humectai tout son visage avec un linge trempé dans de l'eau de St Ignace. Il répétait toujours: *Ste Pater Ignati ora pro filio tuo.* J'avais grand peur de le voir expirer entre mes bras. Je lui dis: je vais appeler le F. Infirmier. Non, laissez le faire tranquillement sa communion. Je vais appeler un Père; Non, priez seulement pour que le bon Dieu me donne jusqu'au bout une grande patience. A 8 h, le mal empira, et 12 h. après il est mort après avoir enduré les douleurs d'un Martyr.

Scholasticat de Laval 25 D.bre 54.

Les Scholastiques de Laval aux PP. & FF. de

P. C.

Nos RR. PP. & nos TT. CC. FF.

France — Collèges Paris-Institution Sainte-Geneviève - Extrait d'une lettre aux Scholastiques de Laval ... 10 8bre /54.

L'école préparatoire au baccalauréat ès sciences, à l'école polytechnique, aux écoles de St. Cyr, des mines, des eaux et forêts, etc. comprend deux grandes divisions, le cours de mathématiques spéciales, et le cours de mathématiques élémentaires. Le premier prépare directement à l'école polytechnique, le second se subdivise en deux cours, l'un de première, l'autre de seconde année. Celui de première année est pour les commençants, celui de seconde prépare au baccalauréat ès sciences, à St. Cyr, à la marine, aux eaux et forêts, et contient en outre ceux qui doivent suivre l'année suivante le cours de mathématiques spéciales et se présenter plus tard à l'école polytechnique. Les élèves sont au nombre de 42, et se subdivisent de cette manière : 17 dans le cours de première année, 18 en seconde année et 7 en mathématiques spéciales. Tous sont dociles, pleins de respect pour nous et parfaitement disposés à suivre la direction que nous leur donnons. Plusieurs ont été préfets de Congrégation dans nos collèges et l'un d'eux a quitté sa famille deux jours avant la rentrée, parce qu'autrement, disait-il, il eut été obligé de passer la journée du Dimanche en voiture et n'eût pu entendre la Sainte-Messe. Le travail est bon. Chaque semaine, tous les élèves doivent subir un examen de 10 à 12 minutes ; ce qui les tient en haleine et nous promet d'excellents résultats - Quant au goût militaire, inutile de vous dire qu'il est développé chez nos jeunes-gens au plus haut degré. Quand nous sortons, pas un soldat ne passe devant nous, qu'il ne soit toisé des pieds à la tête. Nous connaissons tous les uniformes, et les moindres galons sont soumis à la plus scrupuleuse analyse ; mais nos sympathies sont pour les chasseurs de Vincennes. « Mon Père, qu'est ce que c'est que ce cavalier là ? » - « Oh ! je ne sais pas. » - « C'est un chasseur, je crois. » - « Un chasseur ... tu n'y entends rien, c'est un guide. » - « Un guide ! ça ! Je te dis que c'est un chasseur ; je le sais bien moi, puisqu'il y a le cousin d'une de mes tantes qui est aide de camp de Canrobert ! ... » - Il y a quelques jours, nous avons été en promenade au Champ de Mars. On faisait la petite guerre. Aussitôt les visages de nos élèves de s'épanouir ; nous n'avions pas assez d'yeux pour regarder les généraux et les aides de camp. « Mon Père, qu'est-ce qu'il faut faire pour être aide de camp ? » - « Il faut sortir dans les 30 premiers de St. Cyr pour avoir le droit de subir l'examen d'Etat-Major ... » - « Alors il faut beaucoup travailler ? ... » - « Sans doute. » = Il paraît que l'odeur de la poudre avait excité les courages au plus haut degré et développé une ardeur de travail extraordinaire. « Mon Père, me disait-on au sortir du champ de Mars un élève qui ne brillait pas dans un de nos collèges par son travail, est-ce que j'ai obtenu une bonne note à mon dernier examen ? » - « Oui, elle n'était pas mauvaise ... » - « Oh ! mais je vais travailler, il faut la prochaine fois que j'aie 15 (la note la plus élevée.) Que diraient mes parents, si je revenais à la maison les mains vides ? ... » - [illegible] en rentrant à dévorer tous les problèmes d'Algèbre et de Géométrie ; en attendant on commença par faire main basse sur le petit pain du goûter. —

Extrait d'une lettre aux Scholastiques de Laval - 23 8bre /54. Le Père Gloriot est venu causer avec nos quarante enfants qui, comme vous le savez, doivent être tous Maréchaux de France ou Amiraux. Ce qu'il a raconté est admirable. Selon lui, aux croisades il ne devait pas y avoir autant de consolations ou au moins pas d'avantage. - Non seulement tous les soldats, mais tous les officiers portent la médaille. Le Maréchal de St. Arnaud portait de son vivant le scapulaire et la médaille et il a voulu mourir et être enterré avec ces témoignages d'affection pour la très-sainte Vierge. Le P. Parabert lui a administré les derniers Sacrements. Pendant la traversée, les restes du Maréchal étaient dans le vaisseau à fond de cale et c'est là que le P. Gloriot récitait chaque jour aux pieds du catafalque l'office des morts, alternativement avec les militaires qui l'accompagnaient. Les officiers qui n'avaient pas de livres formaient de petits groupes autour de ceux qui en avaient et la psalmodie se faisait de la manière la plus édifiante. - Les souffrances de l'armée, les privations, les ravages du choléra, tout cela a été cruel ; mais au milieu de ces douleurs, les consolations les plus abondantes, des morts admirables, et parmi ceux qui se portent bien, beaucoup de confessions et de communions. Chaque jour à 4 h ½ du matin, le P. Gloriot disait la 1re Messe, à laquelle assistaient les officiers, et toutes les fois, il y avait plus de 12 communions. Les aumôniers vivent sous la tente, partageant les fatigues et les dangers du soldat ; ce qui établit bien vite une véritable fraternité, et quand on les voit se dévouer avec tant d'abnégation, les rapports deviennent faciles et intimes. On regrette seulement qu'il n'y ait pas un plus grand nombre d'aumôniers. Il n'y en a qu'un pour douze mille hommes, c'est écrasant ; mais le bon Dieu les soutient visiblement et leur donne les forces nécessaires pour remplir leur pénible mais précieuse mission. - A ces quelques détails nous ajoutons une lettre d'un ancien élève de Brugelette Paul de Leuse, âgé de 19 ans,

[illegible] aussi s'est dévoué d'une manière admirable au service de l'armée d'Orient. — A bord du Montebello, 13 août 1854. — « Cher papa, depuis que je suis ici, bien des choses se sont passées et de bien tristes. Si je t'en fais part, c'est que tu le saurais d'une autre manière. Il y a 3 jours, à 10h du soir, j'entends dire : « le choléra est à bord. » Aussitôt je monte chez le commandant, et je lui dis : « Commandant, je suis à vos ordres pour soigner les malades; je ne suis pas du bord, je n'ai pas de service à faire, disposez de moi. » — Il me serre la main et me dit : « C'est très-bien jeune homme, » avec un accent qui m'a récompensé du sacrifice que je faisais de ma vie. Je me suis mis à l'œuvre; les malades arrivaient à chaque instant; ils tombaient raides sur le pont; en deux heures, ils étaient morts. Je dirigeais tout. J'avais du commandant le pouvoir le plus absolu sur tout ce qui était dans le navire; il m'est passé 300 malades par les mains; nous en avons perdu 130; tout est fini maintenant. Le commandant en chef m'a présenté à l'amiral en disant : « Voici, amiral, le volontaire qui se conduit si bien. » — Cela m'a remonté. — Voilà 3 jours que je n'ai dormi que sur le pont. Je suis le seul homme à bord qui n'ait rien ressenti. L'équipage m'adore; c'est à se gonfler d'orgueil, si je ne savais d'où me vient cette force morale et physique. Un souvenez-vous en est la cause. Pas un homme n'est mort que dans mes bras : les officiers s'étonnaient en me voyant. Je suis de fer, toujours en l'air, Dieu et la Sainte Vierge sont avec moi. On envoie le rapport au ministre; je suis dessus. — Pardonne-moi si je me suis loué. Ce n'est pas orgueil, mais je ne le cache rien au monde. Ne me dis plus maintenant que tu m'aimes plus que je ne t'aime. En pleine mer, entre des mourants et des cadavres, je sais combien tu étais et vous tous dans mon cœur. — Mets un gros cierge pour moi à Chartres; fais dire par l'abbé de Ségur une messe d'actions de grâces et donne 200 fr. pour moi aux pauvres de Montboissier. Surtout ne demande rien pour moi si on m'avait oublié sur le rapport. Je ne voudrais pour rien au monde être ou paraître intéressé. On ne risque pas sa vie pour un ruban; on la sacrifie à un devoir, à une conviction, à son [illegible] à sa [illegible]. — ......

Poitiers. — Collège Saint Vincent-de-Paul — Extrait du journal de la Vienne — 27 9bre 1854. — [illegible] a eu lieu l'ouverture du nouveau collège confié aux Pères de la Compagnie de Jésus — Dès 8h, une assistance nombreuse et choisie se pressait dans la nef de la chapelle du [illegible] et [illegible] élèves du collège de St Vincent-de-Paul défilaient sous les yeux de leurs parents heureux d'assister à la touchante cérémonie qui allait placer sous la protection du Seigneur et sous les inspirations de l'Esprit-Saint les travaux de leurs chers enfants. — Arrivé la veille, après une assez longue absence, pour donner aux RR. PP. de la compagnie de Jésus un nouveau témoignage de sa paternelle affection, Mgr. l'évêque de Poitiers, malgré les fatigues résultant d'une pénible tournée, [illegible] cette solennité [illegible] de son cœur. — Mgr a offert le St Sacrifice assisté de ses deux grands vicaires. Des élèves du collège sous la direction d'un maître des cérémonies, tenaient les insignes et flambeaux, et on voyait que l'habit qu'ils avaient revêtu pour figurer au milieu du sanctuaire n'avait rien qui répugnât à leurs cœurs religieux, et qu'ils le tenaient assez honorable pour le porter avec bonheur. — Dans l'enceinte réservée, nous avons remarqué bon nombre d'ecclésiastiques, auxquels s'étaient mêlés les chefs des plus honorables familles. C'était pour la plupart des élèves des RR. PP. de Montmorillon, heureux de pouvoir donner à leurs anciens maîtres, dans la personne de leurs successeurs, un témoignage de confiance et d'amour en confiant à leurs soins si justement appréciés un dépôt bien précieux et bien cher. — Après la Ste messe, Mgr l'évêque s'est avancé au milieu du sanctuaire et a pris la parole. — Il a d'abord [illegible] à Dieu de ce qu'il lui était permis de voir se réaliser une pensée dont le secret était au fond de son cœur, au moment même où, quelques mois auparavant, ses mains consacraient à l'Éternel la chapelle du Jésus, et il s'est félicité de voir succéder aux prêtres dévoués qui lui avaient prêté pendant plusieurs années le concours d'un zèle sans bornes, les hommes de dévouement aussi qui n'avaient point hésité à répondre à son appel. — Choisissant ensuite un sujet qui sortait des circonstances et prouvant par ses paroles mêmes que le jour des demi-vérités était passé, Mgr a développé [illegible] cette pensée, que de tout temps, avant même que J.C. eut dit à ses apôtres : « Ite et docete » l'enseignement avait été un des attributs essentiels du sacerdoce, [illegible] le plus hardi pouvait seul contester au prêtre, et précisément à cause de son titre de prêtre, l'exercice de ce ministère, qui est pour lui non seulement un droit sacré, mais encore un devoir absolu. — S'adressant aux enfants, Mgr leur a montré que si la providence les avait placés dans les rangs élevés de la société, ce serait manquer de reconnaissance pour cet immense bienfait qui ne leur était pas dû que de ne pas rehausser cette situation privilégiée par ces connaissances acquises qui de tout temps, et en France surtout, ont été le complément nécessaire de l'homme [illegible]; que la France, à l'heure qu'il est, semblait être, il fallait bien le reconnaître, encore moins irréligieuse que vraiment illettrée, et qu'il appartenait à la religion qui sauva les lettres et les sciences de la barbarie sauvage et brutale, de les sauver encore de la barbarie civilisée dont les menace une surexcitation toute matérielle. — Mgr a terminé en disant à ses jeunes auditeurs que ce serait [illegible] rôle utile et glorieux qui semblait leur être assigné par la providence que de ne pas répondre aux soins paternels et dévoués des excellents maîtres qui s'étaient chargés de faire d'eux des hommes chrétiens et savants, qu'ils ne seraient pas en un mot dignes du nom de Français s'ils ne justifiaient pas cette définition d'un vieil auteur latin pour lequel ce nom était synonyme d'hommes de goût, éminemment versés dans l'étude des belles lettres, des sciences bonnes et des arts libéraux. —

Poitiers. Extrait d'une lettre à un scolastique de Laval 24 9bre 1854. — Le nouveau collège compte 157 élèves. — Les philosophes au nombre de dix paraissent avoir un esprit excellent, et généralement la grande division agit à notre égard avec une simplicité et une confiance qui souvent n'existe pas chez nos élèves, après plusieurs années passées dans nos collèges. — Les Lambins sont aussi pleins de bonne volonté et de souplesse. La plupart viennent de leur famille et ne savent pas ce que c'est que résister. La retraite a été sérieusement faite, et nous espérons qu'elle portera d'heureux fruits. N'allez pas croire cependant que nous n'ayons que de petits saints, nous ne nous faisons pas illusion; mais en somme nous ne pouvions véritablement débuter sous de meilleurs auspices. — Les enfants disent que notre discipline est sévère mais juste. Ils s'applaudissent de notre manière d'agir avec eux, et trouvent nos études très-fortes ... « De fait on travaille bien ici, disait un ancien de nos collèges, j'y travaille malgré moi; que veux-tu? c'est dans l'air. Je ne sais pas à quoi cela tient, mais on nous pousse de tous côtés, et tout le monde pioche ..... » —

Metz — Collège St Augustin — 21 8bre 1854. — Nous comptons dans les deux années du cours de science 25 élèves, 20 en rhétorique, 30 en seconde, 27 en troisième, 34 en quatrième, 66 en cinquième, 65 en sixième et 40 dans les classes élémentaires; en tout 306 élèves. De ce nombre 135 sont pensionnaires dont 74 dans la division des grands; 66 sont demi pensionnaires dont 31 dans la division des grands. Les autres sont externes. — La rentrée a été très gaie. Les nouveaux ont été charmés de l'accueil que leur ont fait les anciens. A l'heure qu'il est la machine est lancée et bien lancée. Nous avons confiance que l'année entière répondra à de si beaux commencements. —

Amiens — Collège de la Providence — 29 9bre 1854. — La rentrée a été fort belle et nous comptons 60 nouveaux pensionnaires. Nos enfants se subdivisent de cette sorte : 190 internes, 60 demi-pensionnaires et 30 externes; ce qui donne un chiffre total de 290 à 300 élèves. — Notre charmante église avance merveilleusement vite. On espère avoir terminé la maçonnerie dans quelques temps; c'est un véritable plaisir de suivre les travaux; chaque jour on voit de nouvelles choses. Tous les connaisseurs d'Amiens sont dans l'admiration sur la légèreté et l'élégance de cette construction. Une maison de campagne vient aussi de nous être acquise; c'est l'ancienne résidence des évêques d'Amiens et elle est située sur les bords de la Somme. Tout un bras du fleuve nous appartient et de plus une île magnifique plantée de grands arbres. —

Italie — Rome — 14 7bre 1854 — Extrait d'une lettre d'un père du collège romain aux scolastiques de Laval. — L'armée d'Italie a toujours à Rome deux hôpitaux militaires; à savoir St André et St Dominique in Sixto. Quand vient la saison des chaleurs, ces deux hôpitaux ne suffisent plus, on en prend un troisième et si aux fièvres vient se joindre le choléra, comme cette année, on en prend un quatrième. Pour desservir ces hôpitaux on s'adressa à la compagnie qui accepta. Le père [illegible] fut d'abord envoyé à St Dominique; puis au bout de 15 jours, il dut revenir au collège romain pour une nouvelle quinzaine à l'infirmerie, mais pour son propre compte. J'eus le bonheur d'être désigné à sa place. — A l'hôpital St Dominique s'était adjoint celui de St Silvestre en sorte que j'avais en tout près de 100 soldats malades. Jamais je ne me serais figuré la consolation qu'on éprouve auprès d'un soldat mourant en bon chrétien. Il y a dans ces braves gens tant de franchise, de candeur, de simplicité qu'ils ne paraissent pas connaître ce que c'est que le respect humain et qu'ils vous ouvrent sans façon tous les plis et replis de leur cœur. — Ce n'est pas à dire cependant que j'arrivais toujours sans difficulté à la terrible affaire de la confession, mais enfin à force de patience et d'efforts, j'eus la consolation de n'en voir mourir aucun

qui n'était pas en son passeport parfaitement en règle. Je tâchais d'abord de connaître l'homme auquel j'avais à faire et de m'introduire peu-à-peu dans sa confiance; puis selon que je le croyais opportun, j'employais la prière ou le commandement. Un soir sur l'avis de l'infirmier qui me désignait les malades, je me dirige vers un lit où gisait un nouvel hôte que je n'avais pas encore vu. Après m'être informé de l'état de sa santé et lui avoir témoigné le plus d'affection possible : « Mon ami, lui dis-je tout d'un coup, il y a longtemps que vous ne vous êtes confessé ? » « Ma foi, répond-il, je n'y ai pensé depuis ma première communion. » – « Tout n'est pas perdu, mon brave, l'occasion est bonne, nous voilà tous deux seuls, quelques minutes de courage et l'affaire sera bientôt réglée. » – « Oh ! pour ça, reprend-il avec force, n'y comptez point; c'est inutile. » – Vainement essayai-je par mille moyens de l'amener à une résolution plus sage; pendant une demi-heure, je restai là au chevet de son lit, parlant de son pays, de sa famille, de son régiment, pour tomber ensuite comme une bombe sur la confession. Il était invulnérable de toutes parts. Voyant que je n'obtenais rien : « eh bien, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas aujourd'hui, ce sera pour demain. » – « Vous pouvez revenir demain, ou plus tard, répond-il, ~~ma~~ je ne me confesse pas » – « Au moins vous allez accepter une jolie petite médaille de l'Immaculée Conception. » – « Pour ça, bien volontiers. Voyez-vous, Monsieur l'Aumônier, moi je suis encore catholique; voyez, j'ai toujours eu un petit chapelet dans ma poche… » – Pendant qu'il cherche un chapelet qu'il a beaucoup de peine à trouver, j'enfile la médaille dans un cordon et la lui passe autour du cou. Prenant ensuite mon chapeau et lui donnant une poignée de main : « Ainsi, c'est entendu, lui dis-je, je reviendrai demain, et vous vous confesserez, n'est-ce pas ? » « Oui, me dit-il, d'une voix tremblante, revenez demain; demain je me confesserai » – Ce changement opéré en lui aussitôt qu'il eut reçu la médaille de l'Immaculée Conception, était l'œuvre de Marie. Je l'avoue, en voyant ce pauvre sergent ému jusqu'aux larmes je ne pus retenir les miennes, et revenant vers lui : « Pourquoi donc, lui dis-je, attendre jusqu'à demain; allons, mettons-nous à l'œuvre, un peu de cœur et tout sera fini. » – C'est vrai, répond-il, je ne vois pas pourquoi attendre plus longtemps, tenez je vais vous dire tout; la Sainte Vierge le veut… » – Je le confessai sur le champ et depuis ce jour, il ne laisse passer aucune occasion de me témoigner la plus vive affection.

Rome 24 9bre 1854. – Il m'est impossible de vous dire tout ce que nous éprouvons dans ce moment de consolation et de joie. C'est lundi 20 9bre que s'est ouverte dans le palais du Vatican l'Assemblée des Évêques accourus ici pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. Trois Cardinaux présidaient au nom du Souverain Pontife. Au dessous d'eux étaient assis 140 à 150 Archevêques et Évêques disposés selon l'ordre de leur dignité et de leur âge dans l'Episcopat. Des sièges étaient réservés pour les membres de la Commission Pontificale composée de prélats, d'un religieux de chaque ordre, et de trois Jésuites; savoir le R. P. Perrone, recteur du Collège Romain et les PP. Passaglia et Schrader professeurs de Théologie. La Bulle Dogmatique avait été distribuée à tous les Évêques quelques jours à l'avance pour qu'ils puissent l'étudier tout à leur aise et présenter leurs difficultés dans la séance. La commission était chargée de défendre la Bulle, et le P. Passaglia devait répondre au nom de la commission. – Le premier jour, quoique la séance n'ait pas été publique, vous comprendrez facilement qu'au Collège Romain, il ne nous a pas été difficile de recueillir quelques détails sur ces grandes délibérations catholiques dont la pensée fait battre d'espérance et de joie le cœur de tous les enfants de Marie. Pendant près de deux heures le P. Passaglia tint l'auguste Assemblée suspendue à ses lèvres. C'était cette mâle éloquence, cette vaste érudition, ce dévouement au siège apostolique et surtout cette foi vive et ardente, que le Concile de Trente vit autrefois briller dans Laynez avec tant d'éclat. Plusieurs fois des applaudissements respectueux vinrent interrompre l'intrépide champion de Marie; et quand il eut fini, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put esquiver les remerciments qu'on s'empressait de lui offrir avec toute l'effusion de cœurs profondément émus. Le P. Passaglia avait été digne de la Vierge Immaculée, digne du Saint-Siège, digne de la Compagnie. <u>Quelques difficultés sans portée</u> furent ensuite résolues. Je dis quelques difficultés sans portée, car la Bulle les avait si bien résolues d'avance, que les opposants qui s'étaient crus le mieux armés se voyaient complètement démontés avant de livrer bataille. Le lendemain 21, jour de la Présentation de la Sainte Vierge, on reprit les délibérations de la veille. Nos trois pères du Collège Romain y ont parlé avec tant d'ardeur qu'ils sont revenus exténués de fatigue. Le P. Passaglia surtout n'en peut plus; si les séances durent ainsi 8 jours, je crois qu'il sera martyr de l'Immaculée Conception. D'après ce que disait le R. P. Perrone, on avait désigné 8 théologiens pour parler dans cette séance; mais c'était toujours aux trois Jésuites qu'on avait recours, en sorte qu'ils ont dû faire les frais jusqu'à extinction : Le R. P. Perrone était infatigable, le jeune P. Schrader a enchanté tout le monde par sa science et sa modestie; mais le P. Passaglia a de nouveau pendant près de deux heures ravi d'admiration ses augustes auditeurs. « On passerait des journées entières à l'entendre, disait l'Archevêque de Milan. » Je ne puis mieux résumer le rôle de la Compagnie dans le grand acte qui se prépare qu'en vous disant que devant toute l'Eglise, l'ordre de St. Ignace parait être le postulateur de la cause de la Vierge Immaculée. – Si les PP. Perrone et Passaglia brillent avec tant d'éclat dans l'assemblée Episcopale, leur position vis-à-vis du Souverain Pontife lui-même n'est pas moins honorable. Il y a quelques temps le Cardinal Archevêque de Ravenne, voulant avec trois autres Cardinaux et 22 Évêques tenir un Concile dans sa métropole, avait écrit au P. Passaglia une lettre la plus aimable et la plus flatteuse pour le choisir comme Théologien de son Concile. Mais au moment de partir le P. Passaglia reçut un fermati du Pape qui lui défendait de sortir de Rome et de s'absenter un moment sans permission de sa part. C'est auprès de nos Pères que le Vicaire de J. C. daigne souvent chercher consolation, et certes il en a grand besoin. Vous ne sauriez croire tous les obstacles que des esprits brouillons cherchent à créer au St. Père. « On sème partout des épines sous mes pas, disait un jour Pie IX aux PP. Perrone et Passaglia; on veut à tout prix entraver la promulgation de la Bulle… » – « Quoi de surprenant ! répondit le P. Perrone, avec un à propos qui fit sourire le St. Père, le diable se voyant sur le point de recevoir le dernier coup de talon qui doit lui écraser la tête remue tête et queue pour l'esquiver. » – Le 23 9bre nouvelle session; le P. Passaglia, disent les Évêques Italiens, est de plus en plus sublime. Le P. Schrader, disent les Évêques français, parle comme un Ange. – Le Pape est continuellement aux écoutes dans une tribune d'où il voit et entend tout sans être vu.

Rome 12 Decembre 1854. – A la dernière séance des Évêques, on proposa un plus grand nombre de difficultés, et tous les théologiens parlèrent les uns après les autres pour y répondre. Le P. Passaglia trépignait sur son banc, il eut voulu sur le champ prendre la parole; mais il ne fut appelé que le dernier et termina brillamment la discussion. Il parla long-temps et si bien, qu'il fut interrompu par les applaudissements. Puis on lut les paroles mêmes de la définition. Tous les Évêques pleuraient; plusieurs criaient : Viva Maria Santissima ! – Après la lecture, ils s'approchèrent des Cardinaux présidents pour les prier de dire au Pape qu'ils adhéraient de tout cœur à cette définition, et qu'ils n'avaient fait des objections que pour mieux faire éclater la lumière et la vérité. Le P. Passaglia fut invité à faire le discours le jour de la fête; mais il refusa en disant que cela convenait mieux à un Cardinal. – Le lundi 4, on nous lut au réfectoire la circulaire du Cardinal Vicaire qui annonçait officiellement la définition tant désirée, accordant une indulgence plénière à quiconque assisterait le 8 à la messe pontificale, et enfin dispensant du jeûne et de l'abstinence pour ce jour là. Le 8 dès 7h nous courions à St. Pierre; et après avoir long-temps attendu, au milieu d'une foule si compacte qu'on croit que jamais cette basilique n'avait tant contenu de personnes, nous avons vu entrer le Pape, à pied, précédé de 200 Évêques ou Cardinaux, tous portant chape et mitre blanches. Un instant après le Pape a reçu l'obédience de tous. Après le chant de Tierce, la messe commença, avec la solennité des plus grandes fêtes. La France était, après l'Italie, la nation la mieux représentée, non seulement par son ambassadeur qui occupait la première place dans les tribunes diplomatiques, non seulement par la foule des officiers et des soldats de la garnison, mais encore par un nombre incroyable d'ecclésiastiques et même de laïques

venus exprès pour la fête. Après l'Évangile et le Postulatum du doyen des Cardinaux, le Pape à genoux, a entonné le Veni Creator que tout le peuple a chanté. Puis, debout, la tiare en tête et d'une voix forte et distincte, il a lu le décret lentement et en s'arrêtant plusieurs fois pour donner un libre cours à ses larmes. Ceux qui étaient présents n'avaient jamais rien vu de si beau. « à la gloire de Dieu, à la gloire de Marie etc.... par l'autorité de Pierre et par la Nôtre .... Nous déclarons, définissons etc... que la doctrine qui enseigne que Marie par un privilège singulier accordé en vue des mérites de J.C., a été exempte de la tache originelle, est contenue dans la révélation .... etc. » Je ne puis vous donner plus exactement les paroles principales prononcées par le Souverain Pontife, parceque ce décret, comme la Bulle n'a pas encore été distribué. Aussitôt après, le canon a retenti et toutes les cloches de Rome ont été mises en branle pendant une heure. Le Pape a entonné le Te Deum que tout le monde a chanté, et la messe terminée, il a béni une magnifique couronne d'or destinée au tableau de l'Immaculée Conception qui se trouve dans la Chapelle du chœur. Precédé de tous les Cardinaux et Évêques et porté sur la Sedia il est allé faire ce couronnement solennel. Ainsi s'est terminée cette magnifique cérémonie qui laissera dans tous nos Cœurs des souvenirs impérissables. — Il était deux heures quand nous sommes rentrés au collège romain. Après le dîner tous les Jésuites de Rome se sont rendus à l'Église du Gésu où le T.R.P. Général, assisté des PP. Ferrari et Rubillon a donné le Salut d'action de grâces et entonné le Te Deum. En sortant nous avons vu défiler la longue procession des enfants de St François, allant à l'Ara cœli, pour remercier Dieu d'une définition qu'ils avaient tant desirée. Cette procession, qu'ils font tous les ans à pareil jour, n'avait jamais été si belle. Le matin tous leurs généraux aussitôt après la messe s'étaient présentés au Pape pour lui offrir un lys d'argent. On dit qu'un Dominicain prépare un livre pour prouver que St Thomas n'a rien contre ce dogme. — Le soir la ville était illuminée mieux encore qu'à la St Pierre tant est grande la dévotion des Romains envers Marie! Les plus pauvres maisons dans les rues les plus étroites avaient voulu se signaler. La Compagnie ne resta pas en arrière; l'immense façade du collège romain était toute resplendissante de lumières, et au Gésu tout le monde admirait deux transparents représentant l'un l'Immaculée Conception, l'autre le Pape tenant en main le décret pendant que la Ste Vierge se montrait à lui sur un nuage brillant. Nous autres Français nous avons encore fait une attention spéciale à l'ambassade, au cercle des Officiers et à la Trinité du Mont, qui tous avaient voulu manifester leur amour pour Marie par des illuminations plus éblouissantes et plus magnifiques les unes que les autres. — L'évêque du Mans s'est fait porter à St Pierre et a assisté à toute la cérémonie dans un coin; car il ne peut ni se tenir debout ni marcher. Le Pape a été extrêmement touché de cette piété de l'évêque du Mans envers Marie et je dirais presque envers le Souverain Pontife qui l'avait invité. Plusieurs fois le cardinal Antonelli en a parlé avec attendrissement. Mgr Bouvier est maintenant au lit, entre les mains des médecins, attendant sa guérison de la Bienheureuse Vierge, mais disant volontiers son Nunc dimittis, après avoir été témoin du plus beau triomphe de Marie.

Sicile — Palerme 12 Juin 1854 — Un miracle éclatant s'est opéré à Palerme par l'intercession des BB. de Britto et Bobola, dont on a célébré la béatification le 2 Juin. Le dernier jour du triduum, au moment où toutes les cloches de la ville étaient mises en branle pour honorer les deux nouveaux Bienheureux, (ce qui se faisait deux fois le jour pendant le triduum) une personne agée de 35 ans qui depuis 9 années entières était étendue à terre sur un matelas dans une espèce de paralysie complète de tous ses membres, sans pouvoir jamais rester un seul moment debout et souffrant parfois des convulsions très douloureuses, se sentit un vif désir d'invoquer les deux Bienheureux et de recouvrer la santé par leur puissante intercession. Elle prit alors une image qui les représentait et la serrant contre la poitrine en présence de plusieurs personnes elle pria avec ferveur les deux Bienheureux de lui accorder au moment même une complète guérison. Ce qu'elle demandait avec tant de foi lui fut accordé. Au moment même une commotion violente se fit dans tous ses membres, et sentant qu'elle était guérie elle demanda ses habits. Elle les revêtit elle-même avec facilité, se leva sans peine et commença à marcher, ce qu'elle n'avait pu faire depuis 9 ans. Des sentiments de reconnaissance l'amenèrent aussitôt dans l'Église de la Maison professe. Elle y vint accompagnée de ses parents, de ses voisins et d'une foule considérable qui remplit bientôt la grande nef en poussant les cris mille fois répétés: miracle! miracle! Vive les BB. de Britto et Bobola. — Le soir cette femme revint dans notre église pour le Panégyrique et le chant des vêpres. Depuis ce moment elle continue à être complètement délivrée de la paralysie, des convulsions et des douleurs aigues qu'elle éprouvait. Mirabilis Deus in Sanctis suis.

Guyanne française — Cayenne 26 Août 1854. Extrait d'une lettre du Père Dabbadie. —

J'ai quitté St Georges pour quelque temps et j'ai été me reposer dans une île charmante, vrai paradis terrestre. Représentez-vous, sans rien exagérer, au milieu de l'Océan une île oblongue, qui s'élève en forme de cône et d'amphithéâtre sur une longueur d'une demi-lieue, plantée d'arbres toujours verts, qui en forment comme un bouquet de fleurs au milieu des eaux. Pas tout à fait au bas de la côte vous apercevrez une jolie maison à trois chambres au rez-de-chaussée avec une mansarde au dessus. C'est l'ancienne habitation d'un pilote d'où l'on découvre au loin tout l'Océan ainsi que les batiments et canots qui le parcourent. A droite de la maison vous avez l'ombrage de magnifiques cocotiers; en avant sont deux jolis petits jardins semés de toutes les fleurs du pays et plantés d'arbres inconnus en France; à gauche coule une fontaine d'une eau excellente qui ne tarit jamais; derrière et sur le penchant de la colline, une foule de bananiers chargés de fruits sont arrosés par 3 ou 4 sources qui vont ensuite se jeter dans la mer. Vis-à-vis de cette délicieuse habitation qui est au couchant de l'île, vous avez en vue toutes les côtes du continent et en particulier les côtes de la montagne du diamant couvertes d'arbres toujours fleuris. Bien entendu que là, comme ailleurs, le soleil vous darde sur la tête ses rayons brûlants et perpendiculaires, mais la chaleur est tempérée par une forte brise de mer qui vous rafraichit sans cesse. Voilà le joli pays où j'ai passé une quinzaine de jours très agréablement. Cette maison n'appartient plus à un pilote, c'est le château de P. Ringot; ce jardin c'est le jardin semé planté arrosé par le bon petit frère Aillery; cette île ravissante est l'île la Mère située à 6 lieues de Cayenne et habitée par 400 libérés qui attendent là qu'on leur donne des terres à cultiver sur le continent. La beauté de l'île et sa salubrité parfaite n'empêche pas ces pauvres gens de s'y ennuyer, travaillés qu'ils sont par le souvenir de la France, car il n'est pas cage si belle qui puisse plaire à un oiseau privé de sa liberté. Nous avons une bibliothèque dont ils dévorent les livres et qui sert à tromper un peu leur ennui; ce qui fait qu'on est continuellement assiégé par des gens qui rapportent les volumes et viennent en chercher de nouveaux. —
Après quinze jours de repos qui m'ont parfaitement guéri de mes fièvres je retournai à St Georges dont je suis l'aumonier. On a retiré le peu de blancs qui restaient encore, et il en était grand temps. Car sur 160 qui étaient venus à St Georges, 120 à 125 étaient déja morts de dyssenterie ou de fièvres. Maintenant nous n'avons presque plus que des noirs au nombre de 200, ce sont de bons enfants, et qui, plus tard avec de la patience et de l'instruction, feront de parfaits chrétiens. Beaucoup d'entre eux ont coutume de se réunir tous les soirs pour dire en commun le chapelet, qui est suivi d'un petit catéchisme. Un de ces noirs qui montre un grand zèle à faire confesser et communier ses camarades me disait dernièrement, « mon Père si vous saviez combien j'étais mauvais avant ma conversion, j'avais surtout l'habitude de la colère et du blasphème. D'après l'avis du bon P. Bigot, je me suis mis à répéter: „O Marie, ô ma Mère, venez à mon secours. Je disais ces paroles presque à chaque instant du jour et par là je me suis corrigé entièrement. Quand les moments de colère me viennent je me sens une force surnaturelle et il me semble impossible d'offenser le bon Dieu. » —

Pendant le Mois de Marie, causant avec un transporté blanc qui a laissé en France sa femme, ses enfants et une fortune assez considérable, je l'engageai à mettre sa confiance en la Ste Vierge: « Mon Père, me répondit-il, si je ne l'avais pas fait, il y a longtemps que je serais tombé dans le désespoir, et que j'aurais mis un terme à mes jours, mais dès que les tentations m'assiègent, surtout la nuit, je prends aussitôt mon Chapelet, et je le récite de tout mon cœur. Bientôt la Ste Vierge me donne la force qui me manque, et je m'endors en ne pensant plus à rien. » — Un jour que j'avais prêché sur le St Scapulaire, un vieillard blanc de 60 ans vint me trouver pour le recevoir: « Mon Père, me dit-il, la dévotion à la Ste Vierge me vient de ma pauvre mère. Un jour elle me dit dans mon enfance: Si jamais tu te trouves dans le malheur, surtout n'oublie pas la Ste Vierge; souviens-toi de lui dire tous les jours 3 Pater, 3 Ave avec un Salve Regina. Depuis lors, mon Père, jamais je n'y ai manqué, et la bonne Marie m'a toujours protégé. Voilà pourquoi je voudrais bien recevoir le St Scapulaire. — Un autre blanc, malade depuis assez longtemps, avait fait une mauvaise première communion, et ayant passé toute sa vie dans le sacrilège et une multitude de désordres, avait fini par se faire condamner au bagne. — « Je ne puis pas me confesser, disait-il, j'en ai trop fait, il est impossible que Dieu me pardonne. A l'exception de l'assassinat j'ai commis tous les crimes. » Je l'encourageai de mon mieux et l'excitai à la confiance. Il me promit de se confesser le lendemain. Il tint parole et se confessa, mais avec les sentiments de la contrition la plus vive de la sincérité la plus entière, et en versant un torrent de larmes. Après sa confession, je le félicitai de son courage et l'engageai à remercier Dieu d'une si grande grâce. « Mon Père, me dit-il, je n'ai jamais fait que du mal dans ma vie, comme vous le savez. Il n'y a qu'une chose à laquelle je n'ai pas manqué et que je tenais de ma mère: c'est un Salve Regina tous les jours en l'honneur de la Bienheureuse Vierge. Souvent au milieu de mes crimes, je le disais par routine et sans savoir trop pourquoi; mais pourtant je n'y manquais pas. » Cet homme converti par la Ste Vierge toute seule ressentit après sa confession et sa première Communion une joie telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblable. — J'ai la consolation de voir tous mes chers malades revenir à bien, au moins avant de mourir, et ils reçoivent les derniers Sacrements avec de grands sentiments de piété. Un seul m'a échappé par la faute d'un infirmier noir qui avait négligé de m'avertir à temps et aussi par la faute du malade lui-même. Le jour de sa mort, un de ses camarades l'engageait à faire avertir le Père: « Oh! j'ai bien le temps, dit-il, nous verrons demain. » — Le lendemain n'appartient qu'à Dieu et le malheureux fut emporté le jour même sans avoir pu se confesser. — Un autre fut plus sage et plus chrétien. Il avait reçu le Saint Viatique et l'Extrême-Onction depuis plusieurs jours. Le Père le voyant assoupi et épuisé, passa dans sa visite du soir sans lui adresser la parole; mais le pauvre malade, inspiré de Dieu et faisant un suprême effort, me rappelle plusieurs fois et me dit d'une voix éteinte: Mon Père j'ai besoin de me confesser une fois encore avant de mourir. Il le fit et quelques instants après il rendit sa belle âme entre les mains de son Créateur.

Cayenne — 2 9bre 1854. — Extrait d'une lettre du F. Provost, Coadjuteur temporel aux Scholastiques de Laval. — Lorsque je suis arrivé à Cayenne l'an dernier, j'y ai séjourné six semaines, et je fus ensuite envoyé à la Montagne d'argent avec le P. Bolinat. Rendu à mon poste, je me suis occupé à des travaux de charpente pour ajouter un bas côté à notre Église trop petite. Ces travaux et autres non moins fatiguants sous un climat tropical ont épuisé mes forces et ma santé. Je suis revenu à Cayenne avec une jambe raccourcie de six pouces; mais grâce aux secours de la médecine qui pendant 8 jours m'ont été prodigués à l'hôpital, ma jambe s'est très-bien redressée et est à peu près guérie. Ma santé qui était tout à fait délabrée est bonne maintenant et je pourrai de nouveau être envoyé à mon poste. — Un mot sur la Montagne d'argent et sur nos chers transportés. La Montagne d'argent, qui forme une presqu'île, est très-beau et très-riche pays. Les fruits de toute espèce y abondent; le coton, le café, l'indigo, la canne à sucre, le maïs peuvent se cultiver avec succès. Cette terre était appelée jadis, à cause de sa fertilité et de sa beauté, la terre de promission. N'allez pas croire cependant que nos condamnés y sont comme dans un paradis terrestre; non ces pauvres malheureux ne voient devant eux aucun avenir; ils n'ont aucun espoir et sont dans la tristesse et l'angoisse. Les mauvais traitements, les maladies et les travaux pénibles auxquels ils sont livrés, tout cela les jette dans le découragement et leur fait compter sur une mort certaine et peu éloignée. Toutefois, ce qu'il y a de consolant, c'est que la plupart reviennent au bon Dieu, et sentent qu'il n'y a de vraie consolation que dans la pratique des devoirs du chrétien. Le Dimanche, ils assistent à la Messe et aux Vêpres; ils y sont amenés en bon ordre et s'y tiennent d'une manière très-édifiante. A peine en peut-on compter quelques-uns qui au lit de la mort n'ont pas reçu les derniers Sacrements et n'ont pas demandé pardon de leurs fautes passées. Les Noirs ne donnent pas moins de consolation. Un jour j'étais parti de la Montagne d'argent pour me rendre à Ouanary, village situé près d'une petite rivière de ce nom. J'allais là dans l'intention d'acheter du bois pour faire un autel, et je fis la route avec 52 condamnés et un surveillant qui se rendaient au même endroit et aussi pour acheter du bois de construction. Ce village forme une chrétienté composée de 120 noirs environ et qui pour le moment est tout à fait abandonnée. Autrefois le Préfet Apostolique de Cayenne envoyait chaque année un Missionaire pour visiter ce petit troupeau; mais comme les ecclésiastiques lui manquent, il n'a pu continuer cette bonne œuvre. Lorsque ces bons noirs apprirent qu'un frère devait venir dans leur village, ils se rassemblèrent aussitôt, et à mon arrivée, je trouvai différents groupes d'hommes et de femmes et d'enfants qui m'attendaient. Une des femmes qui savait un peu de français me dit: « Nous ne pouvons pas faire notre salut ici; nous n'avons pas de père pour nous confesser et pour nous dire la Messe; nous ne pouvons pas communier; envoyez-nous donc le Père de la montagne. — Les hommes et les autres femmes répétaient: Nous ne pouvons pas faire notre salut; nous ne pouvons pas; le Père de la Montagne! le Père de la Montagne!..... De distance en distance je trouvai des groupes ainsi rassemblés qui me disaient tous la même chose. Souvent j'avais besoin de me faire interpréter leur idiôme par le surveillant qui était ému jusqu'aux larmes. Arrivé à l'extrémité du village, je fus prié d'aller voir une vieille femme qui ne pouvait pas venir. J'allai à la case indiquée, et de loin j'aperçus cette pauvre femme, soutenue par les bras, et qui m'attendait sur le seuil de la porte. Dès qu'elle sut que j'étais là, elle me tendit la main et me dit: « cher frère, vous êtes avec mon père à la Montagne d'argent, dites-lui qu'il vienne me confesser et me donner le bon Dieu; car je vais mourir bientôt. Dites-lui comme je suis vieille et aveugle, que je veux aller dans le Paradis, et qu'il vienne avant ma mort. » — Oh! que dans ce moment j'avais peine à retenir mes pleurs! Je promis que je ferais tout mon possible pour amener le Père, et je fis la même promesse à tous ceux qui me pressaient de la sorte. Il y avait des enfants de 12 à 15 ans qui n'étaient pas encore baptisés, de pauvres jeunes gens qui attendaient un prêtre pour se marier — A la sortie du village, je rencontrai le gouverneur de cette petite colonie. C'est un Français qui a fait toutes ses études, et qui est venu chercher fortune dans ces contrées. Je lui fis part de tout ce que j'avais vu et entendu, et du désir que ces bons noirs avaient d'avoir un Prêtre. « Ils sont, me répondit cet homme, peu digne du nom de Français, ils sont assez bien policés. Quand il vient un Prêtre chez

«moi, il trouble mes travaux, ennuie mes gens et les rend paresseux. Je ne veux pas de curé ici, autrement je le chasse. » Je partis bien triste et le cœur navré. Je rendis compte au Père Hus de tout ce qui était arrivé; il me dit qu'il connaissait ce français, et qu'il était à peu près impossible de faire quelque bien, tant que ce village serait sous la tyrannie d'un tel homme.

Amérique — États-Unis — Collège de St Jean — 1er 9bre 1854. — Dernièrement il s'est passé un fait qui a excité contre les protestants l'indignation la plus vive. Il s'agit du P. Bapst qui appartient à la résidence de Boston, province du Maryland. Dans une petite ville des environs, le père combattait avec [illegible] les diaboliques d'indignes sectaires qui travaillent à pervertir le peuple en répandant le mensonge et la corruption au moyen de leurs mauvaises bibles. Il semblait, à force de courage et de zèle, les avoir réduits au silence; mais une nuit, une troupe de ces bandits se rendent à la maison où logeait ce bon père, se jettent sur lui et l'accablent d'injures. Poussant les vociférations les plus horribles, ils le traînent dans une autre maison, à quelque distance. Là, ils lui arrachent ses habits, le plongent dans une cuve de goudron ou de poix fondue et le roulent ensuite dans un tas de plumes. En cet état, ils le placent sur un bâton, le maltraitent de la façon la plus révoltante et lui font parcourir l'espace de plusieurs milles. Cependant les gens de la police qu'on avait eu soin d'avertir, parvinrent à découvrir les traces des brigands. Ceux-ci se voyant découverts et ne voulant pas laisser leur proie s'apprêtent à jeter le père dans un puits voisin; heureusement, ils n'en eurent pas le temps et force leur fut de se sauver et de se cacher. Le Père eut pu donner les renseignements qu'on lui demandait pour découvrir les auteurs du crime; mais fidèle imitateur de la patience et de la douceur de notre divin maître, il ne voulut rien dire, et il se traîna, comme il put, jusqu'à sa demeure dans le triste état où ses bourreaux l'avaient laissé.

Au commencement d'octobre, un concile s'est tenu à New-York. On y comptait 8 évêques. Le R. P. Boulanger était au nombre des pères du concile. Parmi les décrets, le plus important est celui qui a rapport au mariage; comme le concile de Trente n'avait pas encore été promulgué en Amérique, aux États-Unis du moins, les mariages clandestins étaient très fréquents. Or, un des décrets du concile de New-York ordonne l'observation des lois du concile de Trente par rapport à la publication des bans du mariage. Le dernier jour du concile, nous avons reçu au collège la visite de Mgr. Goesbriand, français-breton, évêque de Burlington. Quelques jours après, Mgr. l'archevêque, accompagné des évêques de Boston et d'Albany, a bien voulu nous accorder la même faveur. Les élèves de notre collège ont donné en leur présence une très belle séance littéraire et musicale. Tous les discours, ainsi que les pièces de vers, ont été, non seulement lus, mais fort bien déclamés. Il y en avait en grec, en latin, en français et en anglais. Tout le monde a été frappé de la beauté des morceaux de musique et de leur parfaite exécution. Bon nombre de parents d'élèves étaient présents et se sont retirés satisfaits de la séance. — Voici une petite anecdote qui est une preuve, entre bien d'autres, des fruits de la bonne éducation de nos collèges. Elle a pour sujet un ami dévoué et surtout un bon chrétien de notre marine française. Dans les premiers jours d'octobre, 4 vaisseaux de guerre français, appartenant à la flotille qui stationne sur les côtes de Terre-Neuve, vinrent dans le port de New-York s'approvisionner, pour retourner ensuite en Europe où ils doivent rejoindre une des escadres de l'armée d'Orient. Le capitaine d'un de ces vaisseaux accompagné de son aumônier et de quelques autres officiers, est allé rendre visite à Mgr l'archevêque de New-York. Quand Mgr. à son tour est allé rendre sa visite à bord, une salve d'artillerie a salué son arrivée, puis il a été reçu par l'équipage avec tous les honneurs dus à sa dignité. Le brave capitaine a aussi visité nos 2 collèges et même à Fordham, il a dîné 2 fois avec nous dans le réfectoire de la communauté. En partant, il embrassait le R. P. Boulanger comme un vieil ami et lui disait avec émotion qu'il s'estimerait heureux d'être dans la compagnie en qualité de simple frère coadjuteur. Cet excellent homme est breton; il a fait ses études sous nos pères au collège de Ste Anne, où il a été condisciple du R. P. Coué.

Haut-Canada — Sault Ste Marie — 23 juillet 1854 — Extrait d'une lettre du Père Kohler, au R. P. Cotel, recteur et maître des novices à Issenheim. Le village de Garden River voit augmenter le nombre des Catholiques, malgré tous les efforts que font les ministres méthodistes pour se faire des adeptes. Depuis 3 ans, ils se trouve là un prédicant de cette secte à poste fixe, et il est parvenu à gagner quelques sauvages de la plus mauvaise espèce. Ce succès a stimulé un ministre anglican qui, lui aussi, a voulu s'établir au milieu de nous, et y demeurer, tant que sa femme s'y plaira, bien entendu. Cet homme singe un peu les missionnaires catholiques. Pour avoir plus la mine d'une robe noire, il se promène parfois avec une espèce de soutane, comme la mienne. Il a visité ma chapelle en mon absence, et veut, dit-il, en construire une sur le même plan; mais avant tout, il faut qu'il se donne à lui et à sa femme le confortable, sans lequel la mission serait ennuyeuse. Jusques à quand durera cette comédie, je n'en sais rien. Toujours est-il que je m'occupe fort peu de ces messieurs, et quoiqu'ils aient une église à un quart d'heure de mon village, ils ne me gênent pas beaucoup, vu que cette église s'ouvre une fois l'an, quand il plaît au seigneur évêque de leur secte de venir faire une tournée pastorale, laquelle tournée est véritablement risible. A propos de sa grandeur anglicane, elle vient d'adresser une circulaire au sujet d'une nouvelle souscription pour la dotation de nouveaux diocèses dans la province du Haut-Canada. Le Bishop Strachan (c'est son nom) dit que dans ce dessein, il faut une somme de 200,000 piastres ou plus d'un million de francs. Il espère, ajoute-t-il, et je traduis textuellement, pouvoir obtenir cet argent sans beaucoup de difficultés, surtout si les ministres s'attachent à montrer aux fidèles l'importance de cette vaste entreprise. Le nombre total des nouveaux sièges anglicans que l'on se propose d'ériger est de 4; mais la souscription n'aura lieu pour le moment qu'en faveur de 3 d'entre eux. Quand à l'évêché de Ste Marie (titre qui, soit dit en passant, sent pas mal le papisme), on attend des dons particuliers des grandes associations religieuses d'Angleterre, parce que ce diocèse sera particulièrement fondé pour l'avantage des infidèles ou des Indiens. Voilà comme se fait partout et toujours la propagande protestante. De l'argent et toujours de l'argent; c'est la grâce de la vocation qui adoucit les peines de cœur et empêche le corps du mari et de la femme de trop maigrir. Je ris chaque fois qu'on me parle de tous les projets de ces pauvres gens là. Je n'ai ni le temps, ni les moyens de faire à leur façon d'aussi vastes entreprises. Je visite mes sauvages quand je peux, je les instruits comme je puis, et lorsque je les quitte, je les remets à la garde de Marie, de St Joseph et de leurs bons anges qui me les conservent dans un bon esprit. J'ai des peines sans doute et beaucoup de fatigues; mais je sens la vérité de la parole du bon maître qui veille sur son église. J'ai à Garden River la maison la mieux située des environs du Sault Ste Marie. La chapelle est petite, mais elle est jolie et mes sauvages disent que ce n'est pas une grange, comme la maison de prière des protestants. De plus, j'ai un cimetière entouré de palissades comme nos jardins d'Europe, avec une belle croix en chêne, de 24 pieds de haut, peinte en blanc et qui se dessine merveilleusement en avant des pins sombres des forêts. Le terrain défriché est de 8 arpents carrés. Un petit ruisseau avec une chute d'eau divise cette propriété. Si je ne meurs pas trop tôt ou si l'obéissance ne m'éloigne pas d'ici, ce qui revient au même, je pourrai creuser là, dans mes loisirs, un joli bassin. Quant aux plantations d'arbres, je pourrais en faire de tout genre sans presqu'aucune dépense. Ce que je cultive, je le cultive avec soin, car je veux que mes sauvages m'imitent, et c'est un véritable plaisir de suivre pas à pas leurs progrès dans la civilisation chrétienne. Permettez-moi maintenant, mon Révérend Père, de vous parler de la procession de la Fête Dieu que j'ai faite ici pour la première fois. Je suis sûr que si vos novices avaient pu y prendre part, ils auraient trouvé matière à rire pour quelques semaines. Dès la veille de la fête, comme on avait appris au Sault Ste Marie, que je me proposais de faire une procession à Garden River, plusieurs familles s'embarquèrent et vinrent placer leur tente dans le voisinage de notre chapelle. Si je n'avais pas dégoûté les curieux, en leur disant que je n'avais pas besoin d'hommes qui trouvaient plus aisément le chemin du cabaret que celui de leur propre église, j'aurais été inondé d'une masse de gens sans foi et sans piété, tandis que cette fête a été vraiment une fête de famille. Quand à l'ornementation de la chapelle, elle était aussi riche que les ressources de ma mission pouvaient me le permettre, et comme j'ai toujours à ma disposition, pour de semblables circonstances, 3 ou 4 jeunes canadiennes qui ont été élevées par des religieuses, je parvin

toujours à arranger les choses avec assez de gout. Outre une magnifique bannière, nous avions de beaux étendards en soie. En tête du cortége marchait celui que j'avais chargé de diriger la procession; il était habillé d'un bout à l'autre en officier supérieur de la garde nationale de 1848. Après lui, suivaient les guerriers sauvages armés chacun de leur mousquet; puis, venaient les jeunes gens avec leurs drapeaux; les jeunes filles avec des couronnes de fleurs sur la tête. J'avais fait habiller fort joliment deux petites qui jetaient des fleurs devant le T. S. Sacrement. J'étais entouré de chantres et de 4 enfants de chœur, soutane rouge avec surplis et camail. Celui qui dirigeait le chant, vous eut fait bien rire, et si je n'avais eu devant moi Notre Seigneur, je vous assure que je n'aurais pas pu tenir mon sérieux. Je lui avais donné un sabre de général et un chapeau de commandant. Avec cela mon gaillard portait une grosse paire de lunettes sur son nez. En sortant de la chapelle, comme aussi chaque fois que je donnais la bénédiction du St Sacrement, il y avait décharge de mousqueterie. Le reposoir avait été fait au pied de la croix, d'où l'on domine tout le village. Malgré la pauvreté et ce qu'il y a de grotesque même dans cette imitation de nos fêtes d'Europe, je vous assure, mon Père, qu'on se sentait néanmoins profondément ému; car au bout du compte, n'est-ce pas toujours le même Dieu qu'on adore et qui nous bénit! —— En remontant la rivière Ste Marie, après avoir quitté Garden River, on traverse un lac appelé Petit lac Georges. Il peut avoir environ 3 lieues de circonférence. Au sortir de ce lac, on arrive à la dernière extrémité de l'île aux Sucres. Cette île est ainsi nommée à cause du grand nombre d'érables dont elle est couverte. A l'extrémité de cette île, on commence à jouir de la vue du Rapide, dont les eaux semblent vouloir engloutir dans leurs gros bouillons le frêle canot d'écorce qui se joue dans leur courant. Le fragile esquif se montre non moins agile que le poisson des lacs qui prend ses ébats parmi les récifs. Conduit par une main habile, tantôt on le voit fendre le courant et glisser avec la rapidité d'une flèche sur la nappe humide; tantôt demeurer immobile au milieu des vagues, tandis que ceux qui le gouvernent pêchent à la Puise. La Puise est un filet formant un cône renversé, dont la base attachée à un cercle est fortement reliée à un manche de 15 à 20 pieds de long. Les canots dont on se sert pour cette sorte de pêche ont environ 25 pieds de longueur. Ils sont faits en écorce de bouleau, comme la plupart des autres canots; mais plus épais afin de pouvoir résister plus long-temps à la violence des flots. Les canots de bois ne sont que des troncs d'arbres creusés; ils servent aux sauvages un peu civilisés pour aller tendre leurs filets, ou pour traverser les rivières auprès desquelles ils ont leur habitation fixe. Les sauvages nomades n'ont d'autres canots que ceux que l'on nomme canots de chasse ou encore canots des terres, parce que ce ne sont que les sauvages de l'intérieur des terres ou espèce de montagnards qui en font usage. Ils les transportent sur leur dos avec leurs fusils et leurs avirons et gravissent ainsi les montagnes qui les séparent des rivières où ils veulent tenter la pêche. Ces sortes de canots sont très petits et néanmoins j'ai compté jusqu'à 10 individus accroupis dans une si faible embarcation. Malgré cela, il est très rare de voir un canot ainsi rempli ne pas avoir 6 pouces de bord hors de l'eau. Un mangeur de lard (c'est ainsi qu'on appelle les Canadiens voyageurs qui viennent pour la première fois dans les pays sauvages) demandait un jour à un de ses compagnons d'où venait que ces sauvages ne coulaient pas à fond le canot, tandis que 2 blancs suffisaient pour le faire chavirer. — « Ne vois-tu pas, lui dit l'autre, que c'est parceque ces sauvages ne mangent que du lièvre! » Je laisse aux naturalistes à décider si un homme engraissé avec du lièvre ne pèse pas autant qu'un autre qui ne mange que du rosbeef. — Le canot de chasse proprement dit n'est fait que pour porter un seul homme, quoique deux jeunes gens de 14 à 15 ans puissent s'y embarquer sans danger. J'en avais un qui ne pesait que 24 livres et fait d'une seule écorce de bouleau. Les 2 fils d'un chef sauvage me l'avaient amené et ne s'étaient servi d'autre embarcation pour faire un voyage de 3 jours, à travers les Rapides et les lacs. Je pouvais le diriger assez bien et sans danger dans les temps calmes; mais, quand mes malheureux chiens me voyaient au large, ils nageaient à ma poursuite et l'un d'eux faillit me faire verser en mettant sa patte sur le bord au moment où je ne m'y attendais pas. Au lieu de le gronder, il me prit une envie de rire, et voilà que les coquins croyant que je voulais jouer, se mirent à m'entourer, à sauter à droite et à gauche en jappant à qui mieux mieux. J'eus tout au plus le temps de me réfugier sur une batture. — L'écorce de bouleau est, pour le sauvage ce qu'en sont les planches et les plaques de fer pour les Européens; ils en font leur habitation, leurs embarcations et grand nombre de leurs meubles et ustensiles de ménage. Les petites corbeilles des femmes, et l'espèce de diadème surmonté de plumes dont les hommes se ceignent le front, lorsqu'ils veulent faire les beaux et se donner un certain air d'importance, ne sont faits que d'écorce de bouleau merveilleusement travaillés. Ce genre de travail avec la Puise était autrefois la principale occupation des hommes. Aujourd'hui encore, bien qu'en petit nombre, enfants de la Providence, ils vont encore soir et matin, au milieu des écueils, la nourriture de chaque jour. Les sauvages sont toujours deux quand ils vont à la Puise. Pour cela, outre leur filet, ils se munissent chacun d'un aviron et d'une longue perche, l'aviron pour conduire le canot, la perche pour le tenir immobile au milieu des remous où le poisson se tient en plus grande abondance. Un sauvage me demanda un jour si je ne serais pas bien aise de voir ce genre de pêche. Sachant qu'il passait pour le plus habile puiseur de la contrée, je fus content de la proposition. Il me conduisit donc jusqu'au plus fort des bouillons. Je fus surpris de voir avec quelle aisance il conduisit son canot. Je me tenais debout sans éprouver le moindre soubresaut. Arrivé au milieu d'un remous, il me pria de regarder dans l'eau. Je vis à une assez grande profondeur quelque chose de bleuâtre. « C'est du poisson, dit-il, » il saisit aussitôt sa puise, la plonge avec force et la retire presque en même temps avec une douzaine de magnifiques poissons. « Le bon Dieu, me dit-il, nous donne notre déjeuner à toi et à moi. Je n'avais rien pris ce matin et il m'en coûtait de m'en aller les mains vides. J'aurais pu prendre de ce seul coup un plus grand nombre de poissons; mais il m'eût fallu faire plus d'efforts et je voulais, Père, te montrer le beau de la chose. » — Il retira en effet sa puise de l'eau avec une souplesse merveilleuse. A certaines saisons de l'année, il arrive parfois aux sauvages de tuer des esturgeons. Je fus témoin un jour de cette pêche pendant que je visitais quelques chrétiens campés au bord du Rapide. Ils se servent d'une sorte de dard très aiguisé. Ce fut celui qui passe pour le plus habile à ce genre d'exercice qui le perça devant moi, à quelques pas seulement du rivage. Ce poisson fit pour se débarrasser du fer meurtrier des efforts si épouvantables que dans ses convulsions, il faillit entraîner avec lui et dard et canot que le sauvage n'entendait pourtant pas lâcher. Je craignis un moment pour lui; mais bientôt il parvint à gagner terre avec sa proie. Ce poisson avait bien 12 pieds de long; mais quoique assez gras il n'était pas d'une grosseur proportionnée à la longueur de son corps. Je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant les réflexions sérieuses de plusieurs grosses têtes sauvages qui prétendaient que ce poisson avait dû éprouver dans sa vie quelque grande maladie, et que c'était là ce qui l'avait rendu si plat. Ils ne craignirent cependant pas de le manger et le trouvèrent excellent . . . . —

Asie — Indoustan — Trichinopoly, 29 Août 1854. — Extrait d'une lettre du P. Wilmet. — Une belle église vient d'être élevée dans la ville de Cottourottey (royaume de Tanjaour). Jusqu'ici notre sainte religion a été presque inconnue dans cette ville, et les chrétientés qui sont aux environs étaient dans un état déplorable... Le P. Bédin a cru que pour faire du bien, il fallait commencer par bâtir une Eglise et établir une résidence. On a acheté un magnifique emplacement et Mgr. dans le mois de Mai dernier a mis solennellement la première pierre de cette Eglise, dédiée au St Quentin. —

Provisoirement nous avons une petite chapelle en terre et en chaume et c'est là que chaque dimanche nous réunissons les fidèles qui viennent de plusieurs milles pour avoir le bonheur d'assister au St Sacrifice. — Quant à ce qui me concerne d'une manière toute particulière, j'ai pris depuis quelque temps un genre de vie dont je me trouve fort bien. Me faisant vieux (quoique je ne me porte pas encore trop mal) ne pouvant plus missionner, comme je le faisais jadis avec tant de joie et de bonheur, voulant cependant être missionnaire jusqu'au dernier soupir et rendre quelques petits services à la Compagnie, ma mère, il m'est venu une pensée qui m'a beaucoup consolé : celle de me constituer Priant, c'est-à-dire de consacrer le reste de ma vie à me sanctifier, à me préparer à la mort et à prier. Mgr et le R. P. Bruni faisaient alors la visite de plusieurs districts.... Je leur fis part de cette pensée, et ils m'ont confirmé dans cette belle charge!.. En conséquence je me suis mis avec la plus grande joie à dire force prières, surtout beaucoup de chapelets brigittains et de N.D. des 7 douleurs. Quand je ne suis pas dérangé par quelques exercices du St ministère, j'en dis jusqu'à 18 et plus par jour. En faisant ces prières de mon mieux, j'ai une foule d'intentions dont je fais part à ma bonne mère avec ma simplicité belge et avec une grande confiance. Je prie pour les besoins de la mission, de toute la Compagnie et de toute l'Eglise ; pour la conversion des pécheurs, pour les âmes du Purgatoire, (pour lesquelles je tâche de gagner le plus d'indulgences possibles,) pour les agonisants, (les 80 000 personnes qui meurent chaque jour) et pour d'autres intentions qu'on me recommande. Vous ne sauriez croire combien toutes ces prières me font de bien à moi-même.... Je ne m'attendais pas à un si grand bonheur après tant d'années de procure, de tracas et de dissipation pour ne rien dire de plus. — Bénissez avec moi le Seigneur et le remerciez ainsi que notre bonne mère de cette grande et insigne faveur qu'ils daignent m'accorder à la fin de ma pauvre carrière. Ne voilà-t-il pas qu'au lieu de désirer de mourir bientôt pour aller vite jouir du bonheur du ciel, je désire vivre encore tant que le bon Dieu voudra, (savez-vous) pour prier, travailler mieux que je n'ai fait à ma sanctification, pour souffrir plus longtemps avec Jésus et Marie, afin d'être bien reçu quand ils m'appelleront. Je ne sais pas si ce désir est bon ; toujours est-il qu'il me semble que je ne fais que de commencer à vouloir sérieusement devenir un saint. — Nous venons de faire une grande perte par la mort de nos chers P.P. Vincent Hugla et Jean Combe! Voilà 4 bons missionnaires que nous perdons cette année, sans compter le P. Joseph Gury qui est allé mourir à Bourbon. Ces vaillants soldats sont allés recevoir la récompense de leurs travaux, de leur zèle et de leur charité. Ils prient maintenant dans le ciel, nous l'espérons, pour leurs frères qu'ils ont laissés dans le feu de la bataille. Le bon Dieu prend les jeunes et laisse les vieux... Adorons ses desseins et soyons résignés à sa très-sainte volonté! Fiat, laudetur, et superexaltetur justissima, altissima, et amabilissima voluntas Dei in omnibus.

Chine. — Chang-Hai. — 10 Juillet 1854. — Extrait d'une lettre du P. Lemaitre. — Au Kiang-Nam, nous sommes à peu près dans le même état. La guerre continue tout autour de nous et Dieu nous garde de tout mal. Depuis 10 mois la ville de Chang-Hai est au pouvoir d'une bande de brigands. Les troupes impériales font une espèce de siège qui n'aboutit à rien. On s'envoie de temps en temps des balles et des boulets ; mais le tout est si pitoyablement dirigé qu'il n'y a aucun résultat sérieux. Le peuple seul souffre de cette guerre et souffre au delà de tout ce qu'on peut dire. Si les Européens ne mettent pas bientôt l'ordre dans le pays, les propriétés ne seront plus en sûreté et la ville de Chang-Hai est perdue. Pour nous personnellement nous avons été préservés de tels dangers que nous osons à peine craindre pour les périls à venir. La guerre a commencé tout près de nous ; des postes d'insurgés avaient été établis à notre porte. Lorsque les troupes impériales arrivèrent, leur première décharge d'artillerie fut dirigée sur notre quartier. A plusieurs reprises les barques de guerre tiraient à toute volée, et les assiégés répondaient en tirant par dessus l'église. — Deux fois, les assiégés ont poursuivi les impériaux jusqu'à notre porte et ont tué un mandarin tout auprès. Un autre jour ils entrèrent en armes dans les corridors de la maison ; et pendant ce temps les barques placées à quelque distance de notre demeure tiraient avec leurs 200 ou 300 canons de manière à tout renverser. Les boulets sifflaient en faisant un bruit effroyable et l'on ne savait où se mettre pour être en sûreté. J'avais fait cacher les Chinois chrétiens dans l'église, derrière les murs les plus épais. Mgr priait devant le très saint Sacrement avec les séminaristes. Moi, je courais de côté et d'autre pour tâcher de maintenir un peu l'ordre et empêcher les combattants de pénétrer dans le lieu saint. En tout les voisins voulurent s'y précipiter pour éviter les boulets des barques. Par mes ordres, 4 matelots français qui étaient en convalescence se tinrent là en armes et présentèrent la baïonnette. Les rebelles firent un pas en arrière, mais allaient peut-être revenir en masse, lorsque je leur criai : « N'avancez pas plus, nous ne tirerons point contre vous ; mais si vous faites un pas en avant, garde à vous. Nous n'avons point d'impériaux ici ; notre église est un terrain neutre. » — Le chef répondit : « C'est vrai. » Et tous en passant devant la porte nous firent le grand salut militaire, baissant le bouclier et mettant en terre la pointe de leur sabre. — Dans ces circonstances difficiles, il s'est toujours trouvé quelqu'un des nôtres, le P. Nicolas Massa, le F. Adinolfi, le F. Saquer, qui n'ont jamais reculé devant le danger, quand il y avait raison de l'affronter. — En ville, nos pauvres chrétiens étaient enfermés avec les rebelles et l'on ne savait comment les faire sortir ou les secourir. Plusieurs fois j'essayai d'entrer pour les visiter ; mais je fus toujours repoussé. — Deux des catéchistes de Mgr furent pris sur la route de Chang-Hai, menés en ville et mis à la torture. Nous ne le sûmes que le lendemain au soir et on devait les mettre à mort pendant la nuit. Je courus à la porte de la ville et demandai impérieusement nos 2 hommes. Je fus d'abord fort mal reçu et même menacé ; mais je tins bon et je criai plus haut que les loups : force leur fut de me rendre leur proie. Le ministre de France demanda une réparation et les chefs firent ce qui était exigé. Je pus même entrer en ville, visiter nos chrétiens et les consoler. Bientôt de nouvelles difficultés me fermèrent de nouveau les portes de Chang-Hai ; je fus 3 mois sans y pénétrer. — Enfin j'y pus rentrer à l'occasion d'un malheur qui arriva. Un des chefs s'avisa de piller notre principale chapelle avec la maison voisine qui appartient à notre plus riche chrétien. Trois néophytes furent arrêtés et mis à la torture. Aussitôt j'entrai en ville avec la carte de notre brave consul, et j'allai me plaindre amèrement au premier magistrat. Celui-ci me promit satisfaction ; mais l'autre qui avait fait le coup, menaça de me faire arrêter. Cette fois encore je recommandai mon âme à Dieu et bien que je me crusse perdu au milieu de ces brigands, je fis bonne contenance et parlai avec un sang-froid qui les démonta. J'obtins ce que je désirais davantage, la permission de faire sortir de la ville tout ce que j'y trouverais de chrétiens. Nous n'avions donc plus de chrétiens en ville, sinon quelques vieilles femmes qui m'avaient demandé à rester au péril de leur vie pour prêcher les payens et baptiser ceux qui seraient en danger de mort. Je savais que la charité de ces femmes opérait des merveilles ; mais comment aller les voir ? — Or voici qu'un jour, je ne sais trop pour quelle raison, un des chefs les plus influents fait semblant de vouloir être chrétien avec 3000 hommes qui sont sous ses ordres et il me fait prier d'aller le voir et l'instruire. Je passai 2 fois chez lui, et après quelques paroles de politesse, j'allai voir ce qui se passait chez nos chrétiennes. Je trouvai qu'elles avaient déjà baptisé 3 moribonds et préparé une quarantaine de catéchumènes. Je me hasardai à passer la nuit en ville pour baptiser ceux qui étaient prêts et confesser une dixaine de chrétiens qui n'avaient pu se trouver précédemment avec les autres pour sortir de la ville. Le lendemain, après avoir fini mon travail, je voulus sortir ; mais les portes étaient fermées et les murs gardés, parce que le chef qui m'avait fait appeler pour l'instruire venait de se sauver avec une bande des siens et que les autres chefs craignaient une trahison. — Les gardiens de la porte me montraient un ordre du premier chef de ne laisser passer personne ; mais je leur prouvai par mille histoires plus curieuses les unes que les autres que cet ordre ne me regardait pas et que je voulais m'en aller. — Ils m'ouvrirent donc la porte et je sortis. J'espère que toutes les fois qu'il y aura une âme à sauver, le bon Dieu m'ouvrira ce repaire de brigands. Le divin maître nous garde et nous protège. Depuis 10 mois, nous circulons tous les jours au milieu des camps et sous les batteries. Les boulets passent au dessus de nos barques ; ils viennent nous visiter jusque dans notre maison, brisent les vitres et les tuiles ; mais ils n'ont pas encore eu la permission de toucher un seul cheveu de notre tête. Digitus Dei est hic.

~ A. M. D. G. ~

P. C.

Scholasticat de Laval 25 Mars 55.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de Nos RR. PP. nos TT. CC. FF.

L'extrait d'une lettre adressée par un officier de l'armée de Crimée à sa famille nous est tombé entre les mains, et nous avons cru qu'il contenait des détails de nature à intéresser nos Pères et Frères. Voici cet extrait.

"Vous me demandez de la part de ces dames si je connais l'Abbé Parabère. Il m'est facile et en même temps très agréable de vous faire à cet égard une réponse qui satisfera tout le monde. L'Abbé est pour moi plus qu'une connaissance, c'est un ami que je vois tous les jours plusieurs fois, et dont j'aime beaucoup la société, comme je suppose qu'il se plait dans la mienne. Nos tentes sont placées à cinquante mètres l'une de l'autre et comme il déjeune et dine une heure avant moi, il ne manque jamais de venir s'asseoir à côté de notre table pendant nos repas du matin et du soir. Nous philosophons beaucoup ensemble, et, ce qui est extraordinaire, nous finissons ordinairement par par être du même avis. Enfin si je ne craignais pas de paraitre orgueilleux, je vous dirais qu'il lui arrive souvent de me demander mon avis non pas précisément sur des choses d'Église proprement dites, mais sur bien des questions du service spécial dont la direction dans toute l'armée lui a été confiée. — J'ajouterai qu'il dit exactement la Messe tous les Dimanches, et que dans l'état-major général, le général en chef en tête, il n'est personne qui songe à ne pas y aller, à moins qu'il ne soit retenu par des affaires de service. Pour vous donner une idée complète de mes rapports avec l'abbé, je dois ajouter qu'il ne reçoit pas la moindre provision sans m'en faire part, et réciproquement, mais j'ai beau faire, il est toujours en avance sur moi, parcequ'il possède à un plus haut degré que moi la bosse des affaires du ménage. Il serait possible d'ailleurs que ces dames ne connussent pas l'abbé Parabère [quelques-uns même disent le Père]; je suis donc bien aise de leur présenter mon ami. Il a cinquante ans et c'est à Bordeaux qu'il a vu le jour. Sa taille est un peu plus haute que la mienne, mais il est maigre, porte la barbe autour du visage, comme la plupart des prêtres en Algérie; ses cheveux sont encore noirs; il porte des lunettes en écaille avec des branches en argent. La soutane ne le quitte jamais; mais il porte pour coiffure un Képi de la même forme que les nôtres, seulement ce Képi est toujours noir. Voilà l'abbé au physique. Au moral, c'est le plus excellent homme qui se puisse voir. il est Jésuite, c'est-à-dire de la Compagnie de Jésus, et le dit hautement. Il n'est ridicule en rien, et, avec l'aide de son esprit fécond et juste tout à la fois, sa piété, sa douceur et son ardent amour du prochain lui ont fait faire dans l'armée tout le bien qu'on peut attendre d'un homme dévoué, sage et expérimenté, et qui n'a en vue que sa mission religieuse. Tout le monde l'aime ici, et il me disait encore hier qu'il n'éprouvait que des consolations parceque les officiers comme les soldats sont heureux de le voir, et n'hésitent pas, dans le moment solennel de la mort, à lui demander les Sacrements, dont il est le dispensateur parmi nous. Lorsque le canon et la mitraille grondent, on le voit agenouillé en plein champ de bataille à côté des mourants, et cela parait aussi simple que si nous étions à l'Église. Je vous dirai même, si vous ne le savez déjà, qu'à la bataille de l'Alma il a eu un cheval tué sous lui par un boulet de canon, et il n'en est pas plus fier pour cela. Bien qu'il sache que tout le monde l'aime et le respecte, il n'en a pas moins toujours dans ses poches des bonbons et des cigarres qu'il offre comme certains Chanoines le feraient d'une prise de tabac; et cependant il ne vit pas de sucreries et il ne fume pas. Je pourrais vous écrire longuement encore au sujet de l'abbé Parabère, mais je crois vous en avoir assez dit pour votre satisfaction et celle de ces dames..... —

Paris — Institution Ste Geneviève — 5 mars 1855 — Nos élèves pour la plupart travaillent très-bien ; quelques-uns même mettent à l'étude un zèle qui rend leur succès presque certain. Dès Pâques, une dizaine pourront, nous l'espérons, se présenter à l'examen du baccalauréat ès sciences avec grande chance de réussite. Ce sont les plus forts parmi les élèves de 2e année, qui est notre classe importante, celle qui doit tous les ans présenter des candidats aux examens du baccalauréat, de l'école de St Cyr, de l'école forestière, ...etc. Le cours de mathématiques spéciales destiné à préparer à l'école Polytechnique, ne compte encore que 7 élèves sur lesquels il n'y en a qu'un ou deux un peu sérieux pour cette année. Notre patronne Ste Geneviève attirera les bénédictions du Ciel sur ces commencements ; déjà elle nous a donné les prémices de la protection qu'elle nous réserve. Pendant les jours de sa neuvaine, dans le mois de janvier, nous avons eu 3 élèves reçus à l'examen du baccalauréat ès sciences et un autre admis au concours extraordinaire qui a eu lieu pour St Cyr... »

Brugelette — Octobre 1854. — Brugelette a été vendu avec clause de réméré à une dame qui ne pouvait supporter l'idée de voir ce collège converti en usine. Mme la Baronne Hoogworts, nièce de Mr de Sécus, a voulu faire cette bonne œuvre. Cette dame nourrit l'espoir que notre province y retournera ; comment ? nous n'en savons rien, toujours est-il que ce n'est pas impossible. Le jour où l'on devait ôter du tabernacle le St Sacrement que nous y avions placé, il y a dix-neuf ans, Mme la Baronne Hoogworts et toute la famille de Sécus donnèrent une preuve bien touchante de leur piété, en voulant entendre une dernière messe et faire une dernière communion dans cette chapelle où Dieu a répandu sur nous et sur nos élèves tant de grâces et de bénédictions. Après l'action de grâces, tous ensemble visitèrent une fois encore et dans le plus grand détail les corridors, les études, les dortoirs, les jardins... etc. Cette visite se faisait en silence et avec la plus douloureuse tristesse ; elle se termina à cette cellule que vous connaissez, près de la tribune de l'Église, celle du R. P. Recteur. Le premier de notre province qui l'a occupée, avait apporté avec lui une statue de la Ste Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras, et il l'avait placée dans le lieu le plus apparent de cette chambre pour exprimer ce que vous devinez assez. Pendant toute la durée de cette maison qui abritait les enfants de Marie, c'est au pied de cette image qu'on apportait chaque soir les clefs qu'on venait redemander chaque matin à la véritable et si bonne maîtresse du logis. Or, la nouvelle et dernière supérieure de Brugelette s'est crue obligée de maintenir, autant qu'il était en son pouvoir, cette marque d'honneur à la Ste Vierge et de rappeler par ce signe sensible ce que Brugelette attend de sa bonne Mère, même dans ces jours de deuil. Elle a donc, cette pieuse dame, emporté dans ses bras la Ste Vierge et ayant demandé parmi les clefs qu'on lui remettait les deux passe-partout qui ouvrent toutes les portes de l'intérieur, elle a déposé dans le lieu le plus apparent de son oratoire la petite statue et aux pieds de la statue les deux passe-partout. Sans doute elle ne pouvait exprimer plus religieusement la pensée qui lui a inspiré cette excellente œuvre..... »

Espagne — Loyola — Janvier 1855. — « Le 4 Janvier, à 7h ½ du matin, les novices qui restaient encore à Loyola communièrent dans la chapelle de notre saint Père Ignace, et après avoir dit en commun les prières des pèlerins, ils quittèrent cette maison chérie pour se rendre au Passage où le vapeur de guerre Castille avait ordre de les attendre et de les transporter à Majorque. Jusqu'au moment de s'embarquer, vous ne sauriez croire combien ils furent l'objet non seulement de l'estime de tout le monde, mais encore de la charité et de l'affection la plus compatissante. Grand nombre de personnes distinguées tenaient à manifester dans cette occasion l'amour qu'elles portent à notre Compagnie. Aussi pendant le voyage, ce ne furent que compliments, cadeaux et réceptions assez honorables pour avoir l'apparence d'un triomphe. — Le 6, eut lieu l'embarquement. Le port était couvert d'un peuple immense. On nous entourait ; on nous pressait de toutes parts. C'était une tristesse profonde, des regrets vivement exprimés, des adieux plus touchants encore. Lorsque le vaisseau mit à la voile, nous remerciâmes, comme nous pûmes, cette foule qui nous portait tant d'intérêt et nous agitâmes nos mouchoirs jusqu'à ce qu'enfin disparurent entièrement les côtes de cette Espagne, hélas ! si malheureuse et cependant toujours si catholique !. La traversée fut belle. On était plein d'égards, je dirais presque de vénération pour les enfants de St Ignace. Le commandant voulut céder sa chambre au Père-Maître ; les novices occupèrent les chambres des officiers. A table, officiers et novices étaient mêlés ensemble. Quel spectacle de voir tous nos frères entourés de petits soins, s'excusant, comme ils pouvaient, au milieu des marques de respect qu'on leur donnait, puis parlant du bon Dieu, du bonheur de leur vocation et chantant avec tout l'équipage des cantiques à la très-sainte Vierge ! Le 27, à 10h ½ du matin, nous arrivions en vue des côtes de Majorque. Pour nous recevoir, le capitaine général, accompagné de plusieurs officiers, nous attendait sur le rivage, et nous conduisit à la maison que Mgr lui-même avait eu la bonté de nous préparer. Vous voyez que le sort des novices n'est pas encore trop à plaindre. Ceux qui n'ont pu se rendre à Majorque se sont réfugiés, avec nos FF. qui suivent le cours de Rhétorique, à Hagetmau en France. Mgr l'Évêque d'Aire, s'est empressé de leur procurer un asile auprès de lui. Il les a reçus avec cette charité dont nous avons eu tant de preuves pendant les 13 ans de séjour dans son diocèse, lorsque pour la première fois nous étions forcés de quitter notre patrie. Cette nouvelle demeure que la Providence nous ménageait et où vivra en paix une partie des frères scholastiques, est placée sous la garde de la Ste Vierge et porte le titre d'Immaculée Conception. Elle prospère à merveille, et comment pourrait-il en être autrement, puisque nous avons choisi pour protectrice une mère si puissante et si bonne !.. En Espagne, nos Pères ont conservé leurs résidences ; deux seulement ont été supprimées, les autres sont demeurées intactes. De plus, les vocations pour la Compagnie sont très-nombreuses, et le R. Père Provincial a déjà admis plusieurs sujets qui donnent pour l'avenir les espérances les mieux fondées. — Notre collège de la Havane est en voie de prospérité. Dernièrement le capitaine général, Dom Joseph de la Concha eut la bonté de le visiter et en quittant le R. Père Recteur, il lui dit : « Je crois, mon Père, qu'un bâtiment pour 100 nouveaux élèves ne serait pas superflu. Il faut construire et agrandir le collège... » Et son Excellence remit sur le champ la somme nécessaire pour l'exécution des travaux. ..... »

Prusse — Principauté de Hohenzollern — Gorheim — Mars 1855 —.

St J. Gorheim, est assez difficile à trouver sur une carte géographique. Suivez cependant le cours du Danube qui venant du Grand Duché de Bade et avant d'entrer dans le royaume de Wurtemberg, passe par la principauté de Hohenzollern et baignerait les murs

de Sigmaringen, si Sigmaringen avait des murs. Cette capitale de Hohenzollern, résidence du gouvernement prussien et lieu natal de St Fidèle martyr est située sur un plateau assez élevé que dominent de tous côtés de hautes collines. Sur le penchant d'un de ces côteaux, à 10 minutes de la ville et auprès d'une source abondante qui jaillit d'un rocher, s'élevait déjà au IXe siècle une petite chapelle dédiée à l'Archange St Michel. Vers le XIIIe siècle, quelques Religieuses Franciscaines s'établirent près de cette chapelle; et plus tard en bâtissant leur couvent, elles lui incorporèrent le sanctuaire de l'Archange. Le monastère visité par le B^{hx} P. Canisius subsista jusqu'à la fatale époque où l'Empereur Joseph II supprima une grande partie des couvents. Les Franciscaines de Gorheim ne furent pas épargnées; le monastère devint une maison abandonnée jusqu'à ce que le prince de Hohenzollern eût l'idée de le transformer en caserne. Chapelle, cellules, chœur, etc. tout fut converti en dortoirs, salles d'exercices, etc... En 1848, la petite Principauté de Sigmaringen voulut aussi faire comme les grandes nations: elle se procura le plaisir d'une révolution contre son Prince qui alors abdiqua et céda son pays à la Prusse. C'est ce qui vous expliquera comment, tout en habitant les bords du Danube, nous sommes sur le territoire prussien. La caserne disparut et redevint propriété ecclésiastique, à la disposition de Mgr l'Archevêque de Fribourg en Brisgau. Le vénérable Prélat la remit à la compagnie et un Noviciat y fut établi. Vous aurez appris les difficultés entre lesquelles nous fûmes à lutter et l'orage qui s'éleva contre la Maison naissante. Notre divin Maître voulut nous conserver ici, et voilà plus de deux ans que Gorheim subsiste et que dans cette caserne d'une autre espèce, se forment les Conscrits enrôlés sous l'étendard de Jésus. Les préjugés que l'on avait contre nous se dissipent de jour en jour et Dieu paraît protéger ce Bethléem de la Souabe. Espérons que nous aurons le temps d'y former des Apôtres à l'Allemagne. Cette préparation apostolique dans un Noviciat de la Compagnie, consiste vous le savez dans cette abnégation continuelle qui offre, nous l'espérons, plusieurs articles à insérer dans le Livre de vie, mais qui doivent attendre le jugement dernier pour avoir de la publicité. Diverses circonstances viennent parfois rompre la monotonie des exercices du Noviciat: ce sont surtout les expériments des Catéchismes, de l'Hôpital et du Pèlerinage. Cette année, les Novices de Gorheim ont été heureux de pouvoir les subir tous; et nous avons la confiance que ces diverses épreuves n'auront pas été sans fruits d'édification. Les Novices pèlerins sont partis le même jour, n'ayant d'autre viatique qu'une provision de confiance en Dieu et en Marie, et se dirigeant, les uns vers N. D. des Ermites en Suisse, les autres à N. D. de la Pierre près de l'Alsace, d'autres vers le sanctuaire d'Alt-Ötting en Bavière, ancienne maison de la Compagnie. Divers sanctuaires du Würtemberg et de Baden furent visités par d'autres pèlerins. La divine Providence veilla sur ses enfants: et malgré le froid, la pluie et même la neige qui surprirent les pèlerins, ils revinrent sains et saufs. Ils durent parfois entendre ce qui s'est dit à Bethléem: non est eis locus in diversorio; en Suisse ne recevoir autre chose que des compliments, surtout dans les parages protestants; en Baden, éveiller les attentions de la police. Mais à part ces petits incidents, ils virent combien la Compagnie, dont ils portaient l'habit, est estimée et aimée, et tout ce qu'on attend des travaux de ses enfants. Mgr l'Archevêque de Fribourg voulut les communier de sa main et les avoir pour servants de Messe; et, en voyant ces Novices qui pour la 1re fois venaient lui demander, pour eux et pour leurs frères, sa bénédiction paternelle, et le remercier de ses bontés, le vénérable vieillard ne put retenir ses larmes et voulut lui-même leur montrer sa chapelle et son palais. Mgr l'Archevêque de Munich, les évêques de St Gall et d'Augsbourg voulurent aussi bénir et recevoir ceux qui passaient par leur Diocèse. — Mgr de Vicari, que nous aimons à regarder comme le fondateur de ce Noviciat, plus d'une fois au milieu des persécutions de son Église, a daigné nous écrire pour recommander à nos prières et le troupeau et le pasteur. Dernièrement encore il nous accorda la faculté d'exposer à la vénération publique une bien précieuse relique qu'il voulut authentiquer. Cette relique, c'est le crâne de St Stanislas Kostka, patron des Novices. Voici comment ce trésor est venu jusqu'à Gorheim. La tête du saint a été autrefois envoyée de Rome en Pologne, et de Pologne transférée dans la chapelle des Rois de Saxe. Une princesse de Saxe, mariée à un Margrave de Baden, emporta avec elle le crâne du Saint, et le plaça dans la chapelle de la cour à Manheim. Lors de la Révolution française, le trésor de la chapelle fut pillé; mais le chapelain de la cour sauva la relique en laissant le reliquaire, et la transmit à un saint prêtre qui en mourant la transmit avec attestation à une noble et pieuse famille de qui nous l'avons reçue. Espérons que le vénérable St Stanislas nous bénira et nous rendra dignes de posséder ce précieux trésor. — Un mot maintenant sur le ministère que nous exerçons. Outre les Catéchismes et les Instructions qui se font à l'Hôpital deux fois par semaine par les Novices aux enfants, aux hommes et aux femmes, dans trois salles séparées, nous avons plusieurs fois par semaine catéchisme dans les paroisses voisines, dans les prisons de Sigmaringen et de Hornstein. Les enfants de Sigmaringen sont venus nous demander la faveur de pouvoir venir à Gorheim aux jours où ils n'ont pas de classes, pour recevoir l'instruction religieuse; et leur nombre s'est tellement accru qu'il a fallu établir deux divisions. Les élèves du Gymnase se sont aussi présentés et se mêlaient aux enfants des écoles primaires. — Alors vint la pensée de former une Congrégation; déjà plus de 20 élèves s'y sont agrégés, et ils ont leurs assemblées, leur préfet, leurs dignitaires, etc... Nous n'avions d'abord que les élèves des classes inférieures; mais ceux des classes supérieures ont envoyé une députation afin d'obtenir pour eux la même faveur; de sorte que nous avons deux Congrégations installées solennellement, le jour de St Louis de Gonzague, dans la chapelle du Noviciat, par le R^d Curé de Sigmaringen, qui est en même temps Conseiller du Gouvernement. . . . . . . —>> = Aux qq. détails de cette lettre déjà si intéressante nous croyons devoir ajouter que la Province d'Allemagne après une interruption de plus de 7 ans a pu établir de nouveau chez elle la 3e année de Probation. Le R. P. Minoux, ancien Pr.^{al} de Suisse en est l'Instructeur en même temps que Maître des Nov. — Le nombre des PP. du 3e An est de 9. Le 10e est le Socius du P. Maître de Munster.

Amérique. — La Compagnie ayant été rétablie au Mexique par un décrêt des Chambres dans le courant de 1853, les Pères de la province qui se trouvaient réduits au nombre de quatre ou cinq, s'adressèrent à leurs Frères d'Espagne pour leur demander du secours; ils se voyaient dans l'impossibilité de répondre aux vœux du pays et à l'attente des familles. La mission de Guatemala composée des exilés de la Nouvelle Grenade et de l'Equateur leur envoya neuf de ses membres, 3 Pères, 3 Scholastiques, et 3 FF. Coadjuteurs. — Voici un extrait de la lettre adressée par un de ces Scholastiques au R. P. Blas, supérieur de Guatemala. Nous croyons bien faire apprécier la position présente de la Compagnie dans cette partie de l'Amérique espagnole en donnant ici, sans y rien changer, ce journal de voyage qui nous a été communiqué de Rome par le R. P. Assistant d'Espagne. Ce récit plein d'une noble simplicité nous semble puiser un nouvel intérêt dans les détails qu'il renferme sur la mort du P. Ch. Piquer, autrefois compagnon des travaux de ce zélé P. Joseph Laynez qui, il y a peu d'années, dès le début de sa carrière apostolique, a succombé aux fatigues de la vie de missionnaire chez les peuplades sauvages de Mocoa et de Putumayo.

Extrait d'une lettre du F. L. Velasco. — Voyage de Guatemala à Mexico. — « Nous sommes partis de Guatemala le 31 Mars 1854, entourés de 50 enfants de notre collège auxquels nous n'avions pu refuser de nous accompagner jusqu'à une certaine distance de la ville. Les premiers jours de notre voyage n'offrent aucun évènement qui mérite d'être rapporté. Le temps était agréable; nous suivions une route aussi variée que pittoresque, et partout les Curés des villages que nous traversions, nous témoignaient par leur accueil un véritable intérêt. En un mot nous reconnaissions à chaque pas la main de la divine Providence à laquelle nous avions remis notre conduite. Le 6 Avril nous avons commencé à ressentir les chaleurs de San Pallo, et le soir une pluie assez forte nous a forcés à nous arrêter dans quelques misérables cabanes. Les pauvres gens qui les habitaient se sont montrés pleins d'égards pour nous, et se réunissant en grand nombre, ils ont voulu profiter de notre présence, pour improviser sous un hangard une véritable cérémonie. Nous avons été bien touchés de la piété avec laquelle ils récitaient le rosaire, écoutaient l'instruction et chantaient des cantiques. — Le jour suivant nous nous sommes remis en marche et nous n'avons pas tardé à éprouver quelques-unes des difficultés et des peines qui manquent rarement au voyageur dans cette partie de l'Amérique. Les chemins ne sont plus aussi faciles, ils sont presque déserts; la chaleur est excessive, il nous faut supporter les piqûres des moustiques, et, pour augmenter notre malaise, nos aliments deviennent de mauvaise qualité, l'eau est plus mauvaise encore; il nous faut en outre passer les nuits blanches et faire des journées de marche de 17 lieues environ. Vous comprenez que ces fatigues ne pouvaient manquer de nous causer à tous des indispositions plus ou moins graves. Aussi nous avons dû tant pour nous reposer un peu que pour changer nos montures, nous arrêter trois jours à Tonala. Nos Pères n'ont pu se refuser aux instances des habitants qui voulaient mettre à profit cette occasion d'entendre la parole de Dieu. Le 19 nous avons traversé au plus fort de la chaleur et sans autre abri que le ciel des plaines brûlantes dont il nous semblait que nous ne pourrions atteindre le terme. Nos épreuves devaient encore s'accroître par la maladie contractée en ce lieu par le P. Piquer. Nous continuions notre route constatant tristement les progrès que le mal faisait chaque jour sans qu'il nous fut possible de trouver pour notre cher malade aucun soulagement dans les pauvres villages qui bordaient notre route. Il ne nous restait donc d'autre ressource que de hâter notre marche pour arriver à quelque endroit où nous pourrions lui donner les soins que son état exigeait. Enfin le 24 Avril nous nous sommes vus dans la nécessité de disposer avec un hamac une sorte de lit pour porter notre compagnon qui ne pouvait plus se soutenir à cheval. Nous avons poursuivi notre chemin pendant cette journée, et le lendemain nous sommes arrivés vers le soir à la ville de Tehuantepeque. Là nous avons été accueillis avec la charité la plus fraternelle par les PP. Dominicains. Non contents de nous offrir l'hospitalité ces bons Pères nous ont procuré un médecin qui a prodigué ses soins à notre malade avec un dévouement admirable. Le P. Piquer après plusieurs alternatives de bien et de mal a semblé se trouver mieux; nous croyions toucher au terme de nos inquiétudes; mais Dieu nous réservait de plus cruelles épreuves. Dès que l'on a connu dans la ville la nouvelle de notre arrivée, le Chapitre de concert avec les PP. Dominicains a fait de vives instances près de nos Pères, afin d'obtenir qu'ils donnassent une mission. Le R. P. Supérieur s'est rendu à leurs pieuses sollicitations et s'est empressé de s'entendre à ce sujet avec le P. Prieur. Dès le lendemain nous avons commencé les exercices suivant l'ordre que nous avons coutume de suivre: l'offrande des actions de la journée, une courte méditation pendant la Messe, le catéchisme aux enfants, le soir une instruction dogmatique et un sermon sur les grandes vérités, le tout entremêlé de Litanies et de Cantiques. Et comme l'Eglise n'était pas assez spacieuse pour contenir la foule qui se pressait autour de nous, nous rassemblions à l'ombre d'un vaste hangard ces bons Chrétiens si avides d'entendre la parole de Dieu et si bien disposés à la recevoir. La mission a duré 13 jours; la veille de la clôture nous avons fait faire la première Communion à 140 enfants. Pour donner plus de solennité à cette cérémonie nous y avons joint une modeste procession, et la rénovation des vœux du Baptême a été suivie d'une exhortation du R. P. Supérieur. Le lendemain nouvelle procession et communion générale de 1200 personnes environ; le P. Prieur la distribuait aux Fidèles. Pendant la mission les PP. Dominicains avaient prêté à nos Pères le plus généreux concours. Les exercices une fois terminés les braves gens qui y avaient pris part nous témoignaient, tout en nous exprimant leur reconnaissance, le désir qu'ils auraient eu de voir la mission se prolonger de quelques jours encore. Les habitants des villages voisins nous envoyaient aussi des députations pour nous faire entendre le désir qu'ils avaient de recevoir la même faveur. Mais le R. P. Supérieur a représenté les circonstances où nous nous trouvions, attendu que la gravité de l'état du P. Piquer exigeait que nous gagnassions promptement le terme de notre voyage. Nous sommes donc partis; c'était au reste l'avis des médecins. Mais la chaleur que nous avons éprouvée le lendemain en traversant des plaines d'une grande étendue a été funeste à notre cher malade. En arrivant le soir à Jalapa son abattement était extrême et le nouvel accès de fièvre était plus violent encore que les précédents: pourtant nous espérions toujours que le mal céderait bientôt à la bénigne influence d'un climat plus doux. Afin de lui épargner la fatigue des heures les plus chaudes de la journée, nous nous sommes décidés à nous mettre en route le lendemain, qui était le 16 Mai, dès la pointe du jour. Certes nous étions loin de nous attendre au sacrifice que Dieu devait nous demander dans ce jour de triste souvenir. Le Père allait en avant de notre petite caravane enveloppé dans son pauvre lit et porté sur les épaules par quatre hommes. Nous avions à peine fait cent pas lorsque par hasard nous nous aperçûmes que le malade étendait les bras hors des couvertures comme pour chercher un peu de fraicheur. Nous accourons en toute hâte pour nous informer comment il se trouvait; il était au plus mal. Nous le ramenons à la maison avec toutes les précautions possibles: avant même d'y arriver il avait perdu connaissance. On s'empresse de lui

administrer l'Extrême-Onction, et au bout d'une heure l'agonie commençait, mais agonie paisible, du juste qui va quitter la terre pour le ciel. Enfin vers quatre heures du soir il a rendu en paix son âme à Dieu, couché comme S.F. Xavier sous un toit de chaume où nous l'avions placé pour essayer de tempérer un peu les ardeurs qui le dévoraient. Peu après nous avons porté son corps à l'Eglise de la paroisse; il est resté exposé quelque temps, et vers cinq heures nous lui avons rendu les derniers devoirs. Le lendemain matin nos Pères ont célébré une Messe de requiem, nous avons fait la Ste Communion pour le repos de son âme et nous nous sommes éloignés, le cœur bien gros, de ce lieu où nous laissions un de nos compagnons dont la mort venait de nous séparer; nous emportions néanmoins pour adoucir notre douleur, la ferme espérance qu'en perdant un ami nous avions acquis un protecteur de plus dans le ciel. Oui, nous en avons la confiance, il prie déjà pour la mission du Mexique; il s'était offert d'une manière toute spéciale à ses supérieurs en faveur de cette province et il est mort en s'y rendant; c'est une victime assurément agréable aux yeux de Dieu près de qui tout sacrifice est compté. Les jours suivants ont été des jours pénibles; pendant près d'une semaine sans cesse à cheval nous avons eu à souffrir beaucoup jusqu'au moment où nous avons pu enfin prendre un peu de repos, en échangeant nos chevaux contre des voitures. Nous traversions les plaines de Bajaca, lorsque nous avons appris qu'une commission composée d'Ecclésiastiques, du Président du tribunal et de quelques Officiers nous attendait à Sta Maria de Tuler. Ces Messieurs nous ont offert leurs services, après nous avoir félicités de notre heureuse arrivée. Le R.P. Supérieur a répondu à leur gracieux accueil en exprimant toute notre reconnaissance envers les habitants du Mexique pour tout ce qu'ils avaient fait pour nous et en particulier pour cette marque d'intérêt. Un peu plus loin nous avons rencontré Monseigneur le Pronotaire Apostolique qui venait pour nous recevoir. Il nous a introduits dans la ville et conduits à St Philippe de Néri. Notre dessein était de partir dès le lendemain; mais les personnes les plus influentes se sont réunies pour nous prier de ne point encore songer au départ. Elles se proposaient de profiter du passage de nos P.P. pour obtenir une mission. Je ne vous dis rien de l'ordre de ces exercices, ni des fruits de conversion qu'ils ont produits, ce serait répété ce que je vous ai raconté plus haut des travaux de Téhuantépèque. Laissez-moi pourtant vous parler rapidement de la première Communion qui a eu lieu le lendemain de la clôture de la mission. Avant la messe, les enfants au nombre de 400 se sont réunis dans l'Eglise del Sagrario pour se rendre de là processionnellement à St Philippe par cinq rues richement tendues de draperies et jonchées de fleurs. Une troupe de musiciens ouvrait la marche; la bannière du bon Pasteur venait ensuite portée par les enfants et suivie de ceux qui devaient faire la première Communion. Ces enfants marchaient sur deux lignes dans un ordre parfait. Après eux on voyait l'oriflamme de la Ste Vierge, la Divina Pastora, à la tête de 200 petites filles, vêtues de blanc, couronnées de fleurs et portant un cierge à la main. Toutes répondaient dévotement aux Litanies chantées en musique. Un brillant orchestre fermait la procession. Je n'ai pas besoin de vous parler de l'effet produit sur la foule par ce spectacle attendrissant. Pour nous, nous sentions nos cœurs déborder de joie et nous renvoyons à Dieu tout le succès dont il avait bien voulu couronner nos faibles efforts, le remerciant de ce qu'il voulait nous consoler ainsi et nous faire entrevoir ce que la Compagnie était appelée à faire chez un peuple si bien disposé à recevoir la grâce. Nous avons quitté la ville au milieu des démonstrations les plus expressives de gratitude. La commission qui nous avait reçus à notre arrivée, a insisté, malgré nos représentations, pour nous accompagner pendant quelque temps. Je vous fais grâce de notre voyage à travers des montagnes à pic, des passages glissants et des fleuves plus ou moins profonds, mais tellement sinueux que nous avons dû traverser le même quatre-vingts fois dans une seule journée. Depuis Saint Jean de la Cruz jusqu'au terme de notre route il semblait que toutes les villes s'étaient réunies dans la pensée de nous exprimer les mêmes sentiments; partout nous rencontrions le même enthousiasme pour la Compagnie. Les Ecclésiastiques, les Magistrats, les Officiers Civils venaient au devant de nous, entrainant après eux un nombreux cortège. Il fallait alors nous résigner à recevoir des sérénades, à nous voir fêtés par les carillons de toutes les cloches, à passer sous des arcs de triomphe, et puis au milieu de toutes ces réjouissances on nous conduisait solennellement à l'Eglise pour y chanter le Te Deum en actions de grâces. Ces réceptions brillantes se sont répétées successivement à Teotillan, Tehuancan, Macotipec, Tecamachalco, Tépéaca. Mais l'accueil que nous a fait la Puebla de los Angeles a surpassé de beaucoup tout ce dont nous avions été témoins jusque là. Le 14, vers dix heures du matin, nous approchions de la ville lorsque tout à coup nous voyons venir au devant de nous avec un empressement plein de courtoisie le Commandant général de la place, le Chapitre de la Cathédrale et les principaux membres de la noblesse du pays. Avec une charmante délicatesse on nous invite à prendre place dans des voitures découvertes. Chacun de nous occupait une voiture à part en compagnie d'un Ecclésiastique, d'un Magistrat et d'un Officier. Alors on nous conduisit à la magnifique Eglise du St Esprit qui appartenait autrefois à nos Pères. Là Monseigneur nous attendait, et tout était disposé pour un Te Deum solennel. Pendant les deux jours que nous avons passés dans cette ville, nous avons été comblés des marques de la plus cordiale affection de la part de ces excellents Angélopolitains. Nous touchions enfin au terme de notre long voyage. Encore quelques jours et nous allions embrasser nos Pères de San Pedro et de San Pablo. – Je veux terminer enfin cette lettre déjà bien longue et vous prier de nous aider à remercier Notre-Seigneur et sa Sainte Mère de toutes les grâces qu'ils nous ont ménagées depuis notre départ de Guatémala. Que de fois pendant ce chemin de 400 lieues nous avons béni avec amour la bonté paternelle de Dieu qui mêle toujours la consolation aux épreuves dont il afflige parfois ses enfants.

Asie. – Maduré. – Octobre 1854.

Le P. Rottari donne le nombre des œuvres de la Compagnie dans une partie de cette mission pour l'année 1853. Dix Jésuites travaillent dans le district de Tinnevelly. Depuis le mois d'Octobre 1853 jusqu'au mois de Novembre 1854 nos Pères ont donné le baptême à 1554 enfants et à 66 adultes. Ils ont confessé 19127 Chrétiens, distribué 18197 Communions et béni 261 Mariages.

Chine — Extraits de plusieurs lettres du R. P. Fournier aux scholastiques de Laval. Octobre 54.

Que ne pouvez-vous venir jusqu'en Chine et voir comme je suis transformé en un autre homme pour l'extérieur, cela s'entend; car pour l'intérieur, c'est comme à Laval. Vous auriez peine à me reconnaître en me voyant avec cette belle barbe au menton, cette moustache à la lèvre, cette tête à moitié rasée, et surtout avec cette jolie queue qui me descend jusqu'aux talons. Quand vous joignez à cela une robe chinoise tantôt blanche, tantôt grise, tantôt bleue, tantôt marron, et de plus des bottes aux pieds et un chapeau pointu sur la tête, comme cela se fait les jours de fête et de cérémonie, peut-être trouverez-vous que cet accoutrement est passablement ridicule. Néanmoins tout le monde ne serait pas de votre avis. Plus d'une fois, avec ce costume on m'a pris pour un ancien militaire et un officier français me demandait sérieusement si je n'avais pas été en Algérie. — J'ai vu et embrassé tous nos Pères avec la plus grande consolation. Puissent toutes les missions avoir des missionnaires aussi vertueux et aussi dévoués à la gloire de Dieu que ceux du Kiang-nan! Après avoir visité les Pères, je visite les districts de la mission. Depuis plus de 15 jours, je sillonne dans tous les sens l'île de Tsom-min, où nous avons 7 à 8,000 chrétiens séparés en 47 chrétientés. Mgr Maresca y fait maintenant sa visite pastorale et je l'accompagne avec le père Languillat son vicaire et mon socius, avec les deux missionnaires du district, les P.P. Loriquet et Pingrenon; et avec le P. Pajot du district de Haimen venu ici pour aider ses chers voisins pendant les travaux de la visite. Il n'y a point de diocèse en France où l'Évêque soit fêté avec plus de cordialité et reçu avec plus de bonheur et de joie que Mgr l'est ici à Tsom-min. Nos chrétiens ont aujourd'hui la tête haute; ils ne craignent pas de manifester leur allégresse en présence des païens. au contraire la vue des infidèles semble les animer à en donner de plus grandes démonstrations. Le jour de notre arrivée dans l'île, au lieu du débarquement, nous avons trouvé quatre chaises à porteurs qui nous attendaient. la 1ère était pour Mgr, la 2e pour moi, la 3e pour le P. Languillat, et la 4e pour le P. Pingrenon qui était venu à notre rencontre. C'était une réception splendide pour le pays, car vous savez qu'ici les [illegible] et voitures ordinaires sont des brouettes. Nous avions deux lieues environ à faire pour nous rendre au Kom-son principal, où nous attendaient les P.P. Loriquet et Pajot. Cette entrée aussi triomphale a eu un tel retentissement que le lendemain tout le monde savait dans l'île que l'Évêque des chrétiens était venu. Si quelqu'un l'a ignoré ce jour-là, il n'a pas tardé à le savoir; car au passage de sa grandeur dans les chrétientés, les drapeaux flottants, les inscriptions, les détonations répétées des boîtes et des pétards annoncent au loin sa présence. Il s'arrête un jour ou deux dans chaque chrétienté plus centrale, et celles qui sont plus voisines, préparées d'avance par les missionnaires s'y rendent pour recevoir la confirmation. Voici l'ordre qu'on suit ordinairement. La chrétienté qui doit recevoir Sa Grandeur envoie d'avance deux chaises à porteurs, l'une pour le Prélat l'autre pour votre serviteur, car à cause de mon âge et de ma qualité de Visiteur on veut bien me donner cette marque de distinction; seulement pour qu'on ait pas à confondre l'un avec l'autre ma chaise n'a que deux porteurs et celle du Prélat en a quatre. On envoie aussi les brouettiers nécessaires pour conduire les missionnaires, les catéchistes et les bagages. Un ou deux administrateurs de la chrétienté sont chefs de train et indiquent les sentiers qu'il faut prendre pour arriver à bon port. Quand le moment est venu de partir, Mgr se rend à la chapelle où attendent les chrétiens et là, après le chant chinois d'une courte prière il donne sa bénédiction et jette de l'eau bénite; puis chacun se rend, l'un à sa chaise l'autre à sa brouette et l'on part au bruit des boîtes et des pétards en fendant la foule des chrétiens et des païens accourus pour être témoins du spectacle. Lorsque dans le voyage nous rencontrons quelque bourg sur notre passage, les païens ne se contentent pas de mettre la tête aux portes et aux fenêtres, ils viennent mettre les nez et les yeux devant notre chaise pour voir et examiner tout à leur aise comment est fait un européen et ce ne sont pas seulement les enfants qui ont cette curiosité les hommes à barbe blanche veulent aussi se donner cette satisfaction. Si les porteurs viennent à s'arrêter sur la route, c'est alors surtout que les curieux s'approchent pour nous dévorer des yeux. Mais jusqu'ici aucune parole aucune démonstration de malveillance de leur part. Quand nous arrivons dans la chrétienté qui doit loger Sa Grandeur nous trouvons aux abords du Kom-son une multitude de païens mêlés aux chrétiens. nous quittons nos chaises et nos brouettes au bruit de l'artillerie du pays, c'est-à-dire [illegible] tion de boîtes et de pétards et nous nous dirigeons vers la chapelle. Avant d'entrer Mgr [illegible] et baise le crucifix qu'un père [illegible] d'avance pour le recevoir lui présente; puis Sa Grandeur jette de l'eau bénite à l'assemblée; met l'encens dans l'encensoir que le Père prend à la main pour faire les encensements. Après une courte prière chantée devant l'autel, Mgr donne sa bénédiction, puis se rend dans l'appartement qui lui a été préparé. Là, on sert le thé et les chrétiens viennent tour à tour faire la prostration [illegible] et recevoir la bénédiction. Après les hommes viennent les femmes pour la même cérémonie. [illegible] vont voir leur logement et se rendent ensuite à l'Église pour les confessions, les baptêmes, les [illegible] jusqu'à l'heure du repas. arrivé les missionnaires se réunissent avec Mgr dans la salle à manger où ils sont servis par les chefs de la chrétienté. Pendant tout le repas on est environné de chrétiens et de païens [illegible] de voir manger à l'européenne avec couteaux et fourchettes et d'entendre parler un langage qu'ils voudraient bien comprendre, mais qu'ils ne comprennent nullement. Nos conversations à table sont presque toujours en français, de sorte que les yeux de nos spectateurs sont beaucoup plus satisfaits que leurs oreilles. Les mets que l'on nous sert sont ordinairement copieux et passablement apprêtés: il y a toujours de la volaille et la viande de cochon qui est bien meilleure ici qu'en Europe. du riz en quantité; des pommes de terre

et d'autres mets chinois que nous laissons le plus souvent intacts. Les jours maigres, il y a toujours des œufs et du poisson [illegible] un bol de riz, mets indispensable sans lequel on croirait en Chine n'avoir ni diné, ni soupé; il vous sera aisé de comprendre qu'on peut vivre ici comme en Europe. La boisson est toujours du vin de riz avec une tasse de thé à la fin du repas. Au dessert, lequel consiste en [illegible] peu agréables à des palais européens, les chrétiens spectateurs du festin viennent encore faire la prostration devant Mgr, baiser l'anneau et recevoir la bénédiction. Les païens se contentent de voir cette cérémonie par les portes et fenêtres où ils montent souvent les uns sur les autres pour jouir du spectacle. A la fin du repas, les chrétiens se retirent pour laisser place aux chrétiennes qui viennent aussi, avec non moins de dévotion, faire la même cérémonie. Les messes durent depuis 5 h. du matin jusqu'à 8 h. ½ ou 9 h. Pendant tout ce temps tous nos chrétiens restent à genoux en silence ou chantant des prières en deux chœurs, hommes et femmes. Personne ne s'en trouve fatigué. Il y en a même un bon nombre qui viennent des chrétientés voisines vers minuit ou une heure, et qui attendent l'ouverture de la chapelle pour y faire leurs prières. Le soir, tous ceux qui ne sont pas trop éloignés de l'Eglise s'y réunissent encore pour y chanter leurs prières en commun et en deux chœurs. Pendant son séjour dans chaque chrétienté, Mgr donne audience à ceux qui ont quelque supplique à lui présenter, quelques affaires à arranger, quelque scandale à réparer; et ce n'est qu'après avoir reçu les plaintes, vidé les différends, récompensé les bons et puni les coupables, qu'il se rend dans une autre chrétienté. — Deux prêtres suffisent pour maintenir la ferveur dans ces 7 ou 8,000 chrétiens de [illegible] il leur reste encore quelque loisir pour travailler au salut des païens. Tous les ans, ils sauvent plusieurs centaines quelquefois des milliers d'enfants païens, dont la plupart ne tardent pas à aller jouir de la gloire que leur a méritée le saint baptême. Tous les ans ils ont la consolation d'admettre dans l'Eglise de J. C. une centaine d'adultes. N'est-ce pas un ministère bien fructueux? y en a-t-il de semblables en Europe? Que ceux donc qui se sentent un peu de zèle pour le salut des âmes viennent travailler en Chine. Le bien qu'ils feraient dans leur patrie sera fait aisément par d'autres quand ils n'y seront plus; mais le bien qu'ils feront ici ne peut être fait que par eux. S'il leur faut faire plus de sacrifices ils auront aussi plus de mérites. Ici il faut supporter les chaleurs excessives pendant deux ou trois mois de l'année; il faut se rompre aux habitudes chinoises pour la nourriture, le vêtement, l'habitation. Dans les districts leur chambre le plus souvent, n'aura pas d'autre plafond que le toit en tuile ou en chaume, pas d'autre plancher que la terre, [illegible] que des [illegible] de roseaux. Cependant ils y trouveront toujours un lit [illegible] ils y trouveront un fauteuil, une petite table, un chandelier et un petit [illegible] en forme d'autel, surmonté d'un petit [illegible]. Ils y trouveront encore un paillasson pour garantir les pieds de l'humidité. Il faut apprendre une nouvelle langue qui n'a point d'analogie avec les langues européennes. Cette difficulté qui paraît la plus grande n'est pas insurmontable, car pour la langue vulgaire, nécessaire à ceux qui exercent le saint ministère, quelques mois d'application suffisent. Quant à la langue mandarine nécessaire pour devenir [illegible] et capable d'exercer une influence salutaire sur les personnes d'une classe élevée, il faut plusieurs années d'étude [illegible] y être appliqués —; [illegible] en visitant tour à tour les chrétientés de [illegible] la disposition des païens à l'égard de la Religion et des missionnaires, le zèle des chrétiens à recueillir et élever les enfants païens abandonnés ou vendus par leurs parents, leur respect et leur reconnaissance pour les missionnaires. [illegible] ces païens qui il y a peu d'années, injuriaient et menaçaient les missionnaires et les chrétiens, se montrent maintenant respectueux et bienveillants. Tous les jours nous en voyons des centaines venir se mêler aux fidèles pour faire cortège à Mgr et voir les cérémonies religieuses et il n'y a pas encore une action ou une parole malséante à leur reprocher. Aussi tâchons-nous de leur faire bon accueil pour les attirer toujours davantage à la Religion chrétienne. La moisson serait mûre et on pourrait la recueillir si on était en force pour y travailler.

Pour avoir une idée de la reconnaissance des païens pour les missionnaires, il suffit de vous indiquer ce qui a été fait et ce qui se fait encore pour le Père Werner qui a travaillé 7 ou 8 ans dans cette île. A la nouvelle de la mort du Père, arrivée comme vous l'aurez appris, le 23 août à Hai-men, tous les administrateurs des chrétientés m'ont écrit une lettre collective pour m'exprimer leurs regrets de la perte de leur missionnaire et me demander la faveur de conserver au milieu d'eux ses dépouilles mortelles, afin que la vue de sa tombe leur rappelât les bons exemples et les instructions qu'ils en avaient reçus. Cette grâce leur ayant été accordée, ils allèrent chercher à Hai-men le corps du défunt, et le jour des funérailles on accourut des différents points de l'île pour se rendre au grand Kiom-son, où devait se célébrer la cérémonie funèbre. Plusieurs milliers s'y trouvèrent réunis. Depuis ce jour, la plupart de nos chrétiens, hommes et femmes, grands et petits, vieillards et jeunes gens portent la ceinture blanche selon l'usage du pays, ensigne de deuil. Cette marque [illegible] suffit [illegible] souvent pour faire reconnaître dans la foule [illegible] sont les chrétiens et les païens.

Quoique le grand nombre de ces fidèles de [illegible] soient dans la ferveur il ne faut pas croire cependant que tous sont [illegible]. Il y en a quelquefois qui donnent des scandales et que l'on condamne à quelque pénitence publique. Il n'y a pas peu de jours un coupable, que le mandarin de [illegible] avait livré à la justice de Mgr [illegible] en présence de trois chrétientés réunies dans un Kom-son la pénitence qui lui était imposée publiquement par sa Grandeur. Ce brave homme n'avait qu'une triple peccadille à se reprocher: il avait voulu se faire justice par lui même et s'était permis de noyer trois voleurs pris en flagrant délit. Pour cette triple immersion il eut à faire, pour pénitence

trois fois le chemin de la croix dans trois églises différentes, ce qu'il n'a pas manqué de faire : car je l'ai vu venir baiser l'anneau de Mgr dans les chrétientés que nous avons visitées après celle où il avait reçu sa pénitence; il s'y était rendu pour acquitter sa dette. Peut-être que Mgr aura encore à punir publiquement quelques autres chrétiens qui ont aussi une affaire à l'occasion de quelques voleurs. Leur barque ayant été attaquée et pillée par des pirates, ils allèrent demander justice auprès d'un petit mandarin qui se trouvait à une petite distance avec une barque destinée à protéger les pêcheurs contre les pirates. Ce petit mandarin qui était d'intelligence avec ceux-ci refusa d'entendre nos chrétiens. Que font nos gens? Ils vont chercher main forte chez des païens et viennent saisir le mandarin dans sa barque, puis voyant qu'il faisait la fraude du sel, ils enlèvent les sacs chargés de la marchandise prohibée. Toute cette affaire a été portée au premier mandarin de l'île et l'on ignore quel en sera le résultat. Puisque nous parlons de voleurs, voici encore un petit trait que je trouve dans la relation d'un de nos Pères, il est de fraîche date et c'est le P. Pingrenon qui le raconte comme il suit : „Un soir j'entends dire qu'un voleur avait été pris et qu'il allait être brûlé. La pensée me vint d'aller le trouver et de le disposer à recevoir le baptême. C'était le soir, je pars donc avec deux séminaristes armés de lanternes, et nous remettons la soupe à plus tard. Il est inutile de dire les difficultés que nous eûmes à trouver la maison et les précautions qu'il nous fallut prendre pour entrer ainsi la nuit dans une maison païenne et parler à un voleur que l'on allait brûler. Pendant que nous allions et venions sans trop savoir comment nous allions nous y prendre voilà que se présentent à nous plusieurs individus qui nous demandent où nous allons? Nous devons aller au Séminaire, puis nous leur demandions la route que nous savions bien. Ils nous l'indiquent et nous leur demandons s'il y a quelques nouvelles de pays. – Oui – Quelle nouvelle? – Un voleur qu'on va brûler, puis ils nous racontent toute son histoire. Au milieu de la conversation l'un d'entre eux nous invite à aller voir le voleur. Mais peut-être que le maître de la maison ne nous verrait pas avec plaisir? C'est moi le maître de la maison, reprend notre interlocuteur, entrez il n'y a point de difficulté. Nous entrons donc dans la maison qui était remplie de monde, et nous voyons le voleur enchaîné, mangeant le riz en attendant son dernier supplice. Je lui parle de la religion, et lui fais pendant deux heures une exposition complète de la doctrine chrétienne. J'avais là un nombreux auditoire de païens qui m'écoutaient la bouche béante, et ne perdaient pas un mot. J'espérais bien que quelqu'un d'eux profiterait de nos paroles; mais je ne dis rien du supplice du feu auquel le voleur était condamné. Il fut convenu entre le maître de la maison et moi, que si on devait brûler le voleur, il me ferait avertir au moins une heure auparavant. Le résultat fut que le voleur fut mis en liberté et que le maître de la maison reçut le baptême avant de mourir et aujourd'hui toute sa famille veut être chrétienne." – Il y a ici des prodiges de charité envers les enfants païens abandonnés. On voit des pères de famille, des veuves, des vierges élever et nourrir 2, 3, 4, 5 de ces enfants sans recevoir aucun salaire, et cependant ils sont pauvres, très pauvres. Tous se font gloire de montrer à Mgr ces trophées de leur zèle et de leur charité. Les petits ia-mi-laon, comme ils les appellent c. à. d. enfants sauvages, sont mieux soignés mieux vêtus, mieux ornés que les Ka-mi-laon, les enfants de la famille. Il est une maison où l'on a recueilli pendant le cours de l'année 77 de ces petites créatures, dont 7 à 8 vivent encore. Il y a malheureusement quelques familles qui se ruinent dans l'exercice de cette œuvre de charité et une réaction est à craindre pour l'avenir. – Au mois de 7bre j'ai visité une partie du district de Nam-...n, où se trouve un orphelinat de 150 petits garçons, agés de 4 ou 5 ans pour la plupart, d'autres de 8 ou 10 quelques uns de 15 ou 18. C'est vraiment une merveille que cet orphelinat. Pour élever instruire diriger tout ce petit monde, un seul Père suffit; c'est le P. Giaquinto, Napolitain, lequel fait marcher tous ces enfants comme un seul homme sans le secours d'aucun étranger, si l'on excepte trois maîtres d'école et un cuisinier. Tous les offices de la maison sont remplis par les enfants à tour de rôle sous la direction d'un Préfet choisi parmi les plus agés et les plus intelligents. Les portiers les lingers les infirmiers les dépensiers etc. ne sont autres que les enfants et je vous assure que tout se fait avec une exactitude et un soin que des gens salariés ne pourraient avoir. Tous les dimanches le Père affiche un tableau où sont marqués les offices avec les noms de ceux qui doivent les remplir dans la semaine et chacun se met avec ardeur à son rôle, selon l'ordre indiqué. Je suis arrivé à l'improviste dans cet établissement, sans prévenir personne. C'était l'après midi. Aussitôt les petits balayeurs qui n'étaient pas plus haut qu'une botte parcouraient les corridors et les salles, le balai à la main pour y mettre la propreté ; ils y apportaient un zèle incroyable. – Il y a aussi des ateliers de travail pour ceux qui ont l'âge et les forces nécessaires pour y être occupés. Vous trouvez dans cet établissement une imprimerie chinoise, un atelier de cordonniers un autre de tailleurs etc. C'est de cette imprimerie que sortent les livres de religion que l'on distribue ensuite aux chrétiens et aux païens qui ont quelque désir de conversion. Les tailleurs font tous les habits nécessaires à l'établissement. Les cordonniers ne se contentent pas de travailler pour leurs camarades, ils fournissent encore de souliers les séminaires les pensionnats et même les missionnaires. Les souliers que je porte depuis que je suis en Chine viennent de leur atelier. Mais je le répète, ce qui est surtout admirable c'est l'ordre et la régularité avec lesquels ces ateliers et ces offices sont dirigés. On voit là de petits préfets de 15 ans faire marcher un atelier avec des aides de 10 ou 12 ans qui tous obéissent avec une ponctualité et une aisance dont on ne peut avoir une véritable idée sans l'avoir vu. Les prières se font avec une ferveur tout à fait édifiante; le riz se mange avec une ardeur non moins grande. Je les ai vus à table un soir après la récitation du chapelet, tous étaient en silence et on eut entendu une mouche voler. Tous cependant mangeaient leur riz dans une écuelle à l'aide de leurs bâtonnets; mais avec une avidité qui témoignait singulièrement de leur appétit. C'était à qui viderait le plus vite son écuelle pour la remplir de nouveau en puisant dans la jatte commune. Je désirerais bien que tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de la Sainte Enfance vissent de leurs yeux ce que j'ai vu. Tous ces enfants sont nés de parents infidèles et ont été recueillis et baptisés par les missionnaires ou les chrétiens, ils sont même le rebut de ceux que l'on a sauvés, car les chrétiens élèvent chez eux ceux qui sont moins disgraciés de la nature.

Vraiment le P. Giacquinto est un autre Vincent de Paul; il se plait au milieu de ces enfants, la plupart orientés, comme une mère au sein de sa famille. C'est lui qui les lave, les décrasse les habille quand ils arrivent dans l'établissement, et il le fait avec un bonheur une joie, une aisance que n'a pas la mère la plus tendre en embrassant ses chers enfants. Aussi est-il aimé de tous comme une mère, et il n'est personne qui voudrait lui désobéir ou lui faire la moindre peine. Quand il s'agit de faire sortir quelqu'un de l'établissement ce sont des pleurs et des regrets amers. Ainsi dernièrement une famille chrétienne était venue demander un de ces enfants, qu'elle voulait adopter. Le Père en appela une quinzaine pour les montrer à cette famille et lui donner la facilité de faire un choix. Quand les enfants surent pourquoi ils étaient appelés, les uns allèrent se cacher dans un coin, les autres dans un autre, de peur d'être choisis. Il fallut du temps pour les retrouver tous et les réunir. L'un d'eux voyant ensuite que sa petite personne attirait principalement les regards se mit à pleurer à chaudes larmes et déclara ouvertement qu'il ne sortirait pas de la maison, et il ne cessa de se lamenter que lorsqu'on lui eut donné l'assurance qu'il resterait. Je veux terminer ce que j'ai à dire sur les enfants en transcrivant quelques historiettes que je trouve dans les relations de nos Missionnaires. Voici la première, c'est le P. Vuillaume qui parle :
« Je venais d'admettre à la première communion un jeune enfant de 12 ans dont le père depuis bien des années n'observait plus aucune pratique de religion; il avait tout oublié jusqu'à son signe de croix. L'enfant me demandait une médaille de la sainte Vierge : – Oui, tu l'auras lui dis-je, mais à la condition de convertir ton papa, de lui apprendre les six prières nécessaires et de l'amener à confesse. Le petit bonhomme me promit tout, et dès le soir même il se mit à l'œuvre. Comment t'y es-tu pris, lui demandai je le lendemain? Et il me répondit les larmes aux yeux avec un gros soupir „ J'ai été battu. „ Battu mon enfant, je le regrette vivement pour le mal que cela t'a causé; mais être battu pour la conversion de son père c'est un grand mérite acquis devant Dieu! Ne crains pas, mais retourne à la charge et quand je reviendrai ici j'espère que tu m'amèneras ton papa. C'est ce qui arriva peu de temps après. Lorsque je revins dans cette chrétienté l'enfant conduisit lui-même son père au St Tribunal. Je lui fis raconter les batailles qu'il avait livrées pour gagner cette belle victoire. – Vous savez bien, me dit-il que le 1er jour je fus frappé; le 2e jour quand je dis à papa qu'il fallait se convertir et réciter les prières, il me dit : laisse moi tranquille, sinon je te casse la tête. – Soit, répondis-je, casse encore le reste pourvu que tu songes à sauver ton âme, je ne veux pas que tu ailles en enfer, moi. Alors il me dit : petit démon est-ce que tu crois qu'il y a un enfer? – Oui je le crois, et toi tu ne pourrais me dire pourquoi il n'y en aurait pas. – Bah Bah c'est le Père qui t'a chanté tout cela; cette nuit dormons, nous verrons plus tard. – Au moins fais un signe de croix : – Mais je ne le sais plus. – Je t'apprendrai. Et il se laissa faire deux ou trois fois. – Le 3e jour continue l'enfant, je revins à la charge après le souper. Papa, lui dis-je nous allons réciter ensemble les six prières, ce sera bientôt fini. Non j'aime mieux me reposer sur mon lit, je suis trop fatigué. – Ah pauvre papa j'ai grande peur que tu tombes un jour sur un lit de feu, où les démons ne te permettront pas de dormir. – Eh bien commence je ne sais où tu vas prendre tout cela. – Enfin c'était hier, je dis à Papa; le Père vient demain il faudra aller te confesser. – Je n'ai pas le temps je dois aller sarcler le jardin. – Ah! cher papa, tu auras bien le temps d'être malade et de mourir et quand tu seras mort, à quoi te servira le travail puisque tu ne pourras plus manger? Il paraît que cette dernière réflexion de l'enfant porta le coup décisif. Vous pensez bien que je donnai une belle médaille à ce petit apôtre. – „

Voici une seconde historiette elle est racontée par le P. Bruguy, missionnaire à Hai-men. „ Dans une famille qui voulait embrasser la religion chrétienne se trouvait un enfant de 8 ans. Comme sa tante païenne voulait l'adopter son frère aîné lui dit : Pour toi tu ne seras pas baptisé maintenant : quand tu seras grand tu verras par toi-même ce que tu veux faire. – Eh quoi! reprit l'enfant, en versant des larmes, vous voulez donc m'empêcher d'aller au ciel, et y monter tout seul! Non mon frère, la part que vous me faites n'est pas égale. Arrivé dans la chrétienté je fis tout arranger au profit de l'âme de ce brave enfant, et ayant connu par moi-même ses bonnes qualités, sa capacité et une instruction au dessus de son âge, je lui conférai le baptême. A peine régénéré il s'improvise petit apôtre et m'amène sa sœur âgée de 15 ans en me disant : Père voici ma sœur, elle veut aussi se faire chrétienne. Quand je donnais aux petits enfants païens l'explication des images des quatre fins de l'homme, le petit bonhomme prenait la parole après moi et répétait à ses camarades tout ce que j'avais dit. „ – La troisième historiette est racontée par le P. Baffin, la voici :
« Un enfant de 7 à 8 ans beau comme un ange, avait le malheur d'être né dans l'infidélité. Comme ses parents n'habitaient pas loin de l'église, le bambin s'y rendait fréquemment, et peu à peu le goût de la piété s'insinuant dans son cœur il voulut prendre une part active aux exercices des chrétiens. A l'insu de ses parents il venait régulièrement réciter les prières et assister à la Ste Messe avec une ferveur admirable. Un jour, sa mère le cherchant de tous côtés le trouva enfin agenouillé dans l'église. A cette vue la colère surmontant la voix de la nature elle se saisit de l'enfant et l'emmena chez elle pour le battre. Le pauvre petit pleura et beaucoup, mais il n'ouvrit point la bouche pour se plaindre, et à la première occasion il se rendit de nouveau dans l'église, bravant toutes les menaces de ses parents. Enfin la mère vaincue par la persévérance de l'enfant et se reprochant sa cruauté à son égard, vint elle-même avouer sa faute au missionnaire, lui demandant pour son fils une médaille de la Ste Vierge qu'elle voulut lui remettre de ses propres mains. „ – Après vous avoir raconté ces quelques traits qui concernent nos enfants il faut bien vous entretenir aussi des adultes. Vous verrez qu'en Chine comme en France il y a des âmes d'élite à qui Dieu inspire un grand zèle pour le salut du prochain. – Dans le district de Tou-iè, m'écrit encore le P. Baffin, il est une vierge que l'on nomme la vierge de Soin et qui est admirable par son zèle à envoyer au ciel des légions de petits anges, mais une autre vierge de ses parentes vient de la surpasser par les bonnes œuvres auxquelles elle se livre continuellement. Cette généreuse personne a quitté sa famille, sa paisible chaumière, son église enfin, où elle aimait à mêler sa voix à celle de ses compagnes pour aller s'établir dans un canton voisin où habitent quelques familles de nouveaux chrétiens qui lui doivent le bienfait de la conversion. Chargée du soin d'un grand nombre d'enfants la plupart payens auxquels elle donne l'instruction, elle est obligée d'employer ses loisirs à apprendre elle même les livres classiques qu'elle doit enseigner et à former avec un travail pénible et une patience admirable des caractères bizarres dont jusqu'ici elle n'avait aucune idée, et tout cela dans l'espoir de gagner à Dieu ces pauvres enfants et par eux leurs parents. Cependant ce n'est là qu'une partie de ses occupations. En sa qualité de médecin pour les petits enfants on l'appelle de toutes parts au secours de ces petites créatures dont le salut l'intéresse si vivement. Les pillules dorées charment les yeux et les liqueurs aromatiques attirent tous les nez. La vierge sait profiter de l'occasion pour régénérer un grand nombre d'enfants payens, et elle est si adroite elle connait tant de tours et de détours qu'aucun de ceux qui sont en danger de mort ne lui échappe. Ce n'est pas tout, toute

la population d'alentour est l'objet de sa sollicitude. Chrétiens, payens, pauvres, malades, estropiés, tous ont part à sa généreuse charité. Plusieurs familles parmi les néophytes auraient peut-être déjà apostasié, si la zélée maîtresse ne les avait fortifiées dans la foi par des paroles de paix et de consolation. Il faut voir avec quelle avidité les infidèles écoutent les instructions qu'elle leur adresse. „Bonne maîtresse, disent-ils, quand viendras-tu encore nous enseigner ta sainte doctrine?" — Notre Vierge en pareil cas met à profit la fécondité [illegible] vigieuse de son langage; elle est capable de parler des heures entières sans jamais tarir, et par le feu qui ani[me] ses paroles, elle excite toujours un nouvel intérêt. Que dirai-je de son dévouement? Jamais on ne la voit s'arrêter lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Sans se rebuter ni par les difficultés ni par les contradictions elle va toujours en avant. Ainsi un jour, la Vierge apprenant qu'un néophyte était malade, se hâte d'aller le visiter, et le trouvant en danger, elle se rend immédiatement dans la chrétienté voisine pour chercher un courrier qui allât prévenir le missionnaire, lequel se trouvait alors à une lieue et demie de distance. Comme c'était le moment des grands travaux, elle ne put trouver personne. Que fait alors notre héroïne? Malgré la difficulté des chemins qui étaient affreux, elle se décide à partir elle-même à pieds après avoir loué deux hommes pour porter la chaise du missionnaire. Elle arrive toute [illegible] et bien fatiguée auprès du père, mais à peine a-t-elle fait sa commission qu'elle se remet en chemin et profitant de quelques sentiers détournés, elle arrive chez le malade avant le missionnaire. Celui-ci ne fut pas moins surpris qu'édifié de la trouver au chevet du moribond, l'exhortant à recevoir avec dévotion les derniers sacrements. Ainsi une pauvre fille de la campagne, sans autre ressource que son zèle et son dévouement opère-t-elle des fruits si abondants et si merveilleux! Pendant l'espace d'un mois, elle a baptisé à elle seule une vingtaine d'enfants payens en danger de mort. — Il y a dans le district bon nombre de personnes qui en leur qualité de sages-femmes ont de fréquents [rapports] avec les payens et baptisent chaque année une multitude d'enfants de ces infidèles. Parmi ces femmes il en est une qui est sourde et qui ne laisse pas d'avoir une grande vogue. Elle ne se contente pas d'assurer le salut de ces petits qu'elle trouve aux portes du tombeau, elle s'occupe encore à procurer le même bonheur aux autres malades qu'elle baptise à l'occasion. Il y a peu de temps elle vint m'avertir qu'une jeune fille de 20 ans dangereusement mal[ade] désirait mourir chrétienne; déjà la bonne femme l'avait visitée plusieurs fois, l'avait instruite et excitée au repentir. La grande difficulté était de lui conférer le baptême à l'insu de son père qui s'y opposait. Je donnai mes instructions à la vieille sourde qui ne manqua pas son coup. Une circonstance imprévue ayant forcé le père de la jeune payenne à faire une absence de quelques jours, la bonne femme profita de l'occasion et baptisa la malade qui mourut quelque temps après. — Parmi les nombreuses familles qui ont triplé le nombre des chrétiens de Tom, se trouve celle d'un néophyte vraiment remarquable par son zèle et sa ferveur. Ce brave homme n'eut pas plus tôt connaissance de la religion chrétienne qu'il se mit à en pratiquer les exercices avec tant d'ardeur qu'on crut devoir abréger en sa faveur le temps destiné aux épreuves des catéchumènes. Arrivé au comble de ses vœux en recevant le St Baptême, il met tout son bonheur à visiter les églises pour y réciter ses prières, faire le chemin de la croix et surtout assister au St Sacrifice de la messe. On le voit parcourir des distances considérables pour jouir de cet avantage. Pendant la dernière mission qui eut lieu dans sa paroisse, la pluie ne cessa de tomber, et les chemins étaient abominables. Notre bon néophyte devait pour se rendre à son église, se lever avant l'aube du jour, parcourir une distance de plus d'une lieue, traverser sur une frêle nacelle un large fleuve. Rien ne l'arrêtait. Chaque jour, il arrivait de grand matin pour assister à tous les exercices de la mission. Lorsqu'il sera un peu plus instruit et sa foi plus éclairée, il pourra rendre de grands services à la religion. — Depuis l'an dernier, m'écrit un autre missionnaire, les dispositions bienveillantes des payens envers la religion n'ont pas faibli: le rapprochement entre eux et nous va toujours croissant; notre présence semble leur faire plaisir. Toutes les fois que j'ai eu occasion de me trouver avec eux, je n'ai eu qu'à me louer de leurs bonnes manières. Un des principaux habitants de Som-Kiam, ville du 2e ordre, était venu à Hom-Diao pour veiller et présider à la solde des troupes impériales campées aux alentours. Instruit par les chrétiens que le Père faisait mission dans une chrétienté voisine, à une lieue environ, il vint en chaise, et demanda à me voir et à m'entretenir. Je fus satisfait de sa conversation, et je pus me convaincre qu'il avait profité des relations qu'il avait eues avec les Chrétiens. Espérons qu'un jour il ouvrira les yeux à la lumière de la foi. Dans un autre endroit un payen d'une honnête aisance qui habite assez près d'une de mes chrétientés, pauvre et sans chapelle, ayant su qu'il était question de bâtir un Kom-sou (chapelle avec chambre contigüe pour le missionnaire), s'empressa d'offrir un terrain pour le bâtiment projeté et tout à fait convenable pour rendre l'édifice régulier. Il vint lui-même me prier d'accepter cette offrande. Dans une autre chrétienté, un payen voyageant pour son commerce, ayant entendu parler de la religion chrétienne voulut aussitôt se faire instruire. Il fit un trajet de plus de 3 lieues pour venir s'expliquer av[ec] le missionnaire [illegible] plusieurs livres de religion propres à l'éclairer et à affermir sa foi naissante, il promit de les communiquer à plusieurs payens de [illegible] le métier d'apôtre. — Voici encore un petit trait bien propre à exciter la confiance en la protection divine, et à montrer la force et la puissance de la prière de la sainte Mère de Dieu. Je faisais mission dans une chrétienté à une lieue et demie de Zi-Ka-Wei. J'étais occupé à entendre les confessions, lorsque j'entendis un bruit extraordinaire dans le Kom-sou. Au même instant je me vis entouré d'une foule de chrétiens et de chrétiennes, la pâleur sur le visage et l'effroi dans l'âme [illegible] en soupçonner la cause, lorsque mon catéchiste s'approcha de moi pour m'avertir que les campagnes voisines étaient sillonnées en tous sens par les soldats impériaux, pillant et ravageant tout à leur aise. J'encourageai [illegible] mieux [illegible] et engageai tous à recourir à la prière. [illegible] je n'étais pas sans crainte, lorsque l'idée me vint de mettre la chrétienté sous la protection de Notre-Dame des Douleurs, promettant [illegible] messe à cette intention le vendredi suivant, fête de la Compassion. A l'instant mes craintes se dissipèrent et je continuai à entendre [illegible] confessions. Bientôt on vint m'annoncer que l'on était hors de danger et que toutes ces bandes de pillards s'étaient éloignées. Dans [illegible] maisons de payens furent brûlées et encore ici Dieu manifesta l'action de sa providence [illegible] membres de la famille avait embrassé tout nouvellement la foi, et dans laquelle les soldats [illegible] sons voisines dont les habitants avaient refusé de recevoir la bonne nouvelle [illegible] préservée miraculeusement [illegible] et plusieurs payens, témoins de ce fait, [illegible] notre Ste religion. — Vers la fin [illegible] district de H[illegible] inviter à baptiser une famille entière de catéchumènes [illegible] même arrivaient dans la chrétienté plusieurs membres de cette famille [illegible] nous avions pendant la nuit des songes affreux [illegible] faire tout ce que pouvait l'esprit infernal, mais le cruel n'était jamais satisfait [illegible] à la fois tombèrent malades. J'appelai à notre secours des sorcières qui me prirent [illegible] que je te cherchais [illegible] n'était pas

Enfin un jour j'eus le bonheur de rencontrer une vierge chrétienne. Je lui exposai le triste état de ma famille. Si tu veux adorer le maître du ciel, me dit-elle, tout cela disparaîtra. Je le veux bien, apprends-moi donc une prière; et elle m'apprit l'Ave-Maria. Je revins dans ma famille, et pleine de confiance en la bonne nouvelle qui m'avait été annoncée, j'exhortai tous mes parents au nombre de dix à croire avec moi au maître du ciel et à invoquer sa sainte mère. Tous, à commencer par mon beau père et ma belle-mère répondirent à mon appel. Alors je demandai qu'en attendant l'arrivée du missionnaire, on voulût bien m'ondoyer moi et mes cinq enfants; car par suite de ces songes nous étions tous malades. Dieu daigna par le saint baptême nous donner à la fois la santé de l'âme et un mieux sensible dans celle du corps. Depuis nous avons toujours prié. Le démon s'est encore montré à moi, mais je lui répondais sans crainte, qu'étant de la religion du maître du ciel, je n'avais plus rien à lui donner; et il se retirait aussitôt.

Quoiqu'il en soit de ces apparitions, auxquelles la simplicité avec laquelle elles me furent racontées ajoute un grand degré de probabilité, il est certain que la grâce avait dès lors opéré dans l'âme de ces néophytes bien puissamment. La grand-mère me disait: Père, une de mes parentes a adopté un de mes petits neveux; elle voudrait sans doute l'obliger à rendre aux ancêtres un culte prohibé par l'Église, mais je lui ai déclaré que dans ce cas elle n'avait qu'à garder pour elle l'héritage qu'elle lui réservait, que pour moi je voulais conserver à cet enfant d'abord la grâce de Dieu, puis l'héritage céleste et enfin l'héritage temporel, s'il venait. Quelques mois après elle montra la sincérité de ces paroles, et renonça de fait à tous les avantages de cette adoption pour sauvegarder la foi de son petit-neveu. Ailleurs un riche payen avait entendu parler depuis plusieurs années de la Religion Chrétienne; il eut un songe dans lequel il crut voir trois Européens qui l'exhortaient à se convertir. A son réveil il demande à être instruit et quelque temps après il reçoit le baptême avec son petit garçon de six ans l'espoir de sa famille. Dieu ne tarda pas à l'éprouver d'une manière bien sensible pour le cœur d'un père. L'enfant tomba malade et fut bientôt désespéré des médecins. Alors les payens lui disaient: le ciel te punit, tu t'es fait adorateur du Dieu des Chrétiens, et voilà que ton enfant va mourir. Dites plutôt reprend le néophyte que le ciel m'aime, il veut retirer mon enfant de ce monde de crainte que dans la suite il ne se précipite par ses péchés dans le feu éternel. Maintenant il est pur et innocent, Dieu veut lui accorder un bonheur sans fin: n'est-ce pas là la plus magnifique récompense qu'il puisse m'accorder? Puis s'adressant aux Chrétiens: que mon enfant meure ou non, dès ce moment je promets à Dieu d'exhorter dix payens à se faire Chrétiens. Il a rempli sa promesse et au delà. L'enfant est mort et son père a travaillé avec une foi et une charité admirable à la conversion de vingt Chinois dont dix ont été baptisés le jour de la Pentecôte.

26 X[bre] 1854. Extrait d'une lettre du R. P. Fournier aux scolastiques de Laval.

Vous aurez appris peut-être que le bruit du canon français se fait entendre ici sur le Wam-pou, comme sur la mer noire et la mer baltique. Depuis le 9 de ce mois le contre-amiral Laguerre qui commande la petite flotte de l'Indo-Chine est en guerre ouverte avec les insurgés de la ville de Chang-hai. Ce brave amiral est arrivé ici dans les derniers jours du mois d'Août sur la Jeanne d'Arc, frégate de 3e classe. Le pilote américain qui devait la conduire au port, l'a fait échouer sur un banc de sable à quelques lieues de Chang-hai. Ce n'est qu'au bout de huit jours que la frégate a pu être dégagée après de fortes avaries qui l'ont fait mettre en chantier pour six semaines. Elle n'a été remise à flot que le 7 9bre. L'amiral depuis 4 mois a eu le temps de voir tout ce qui se passe à Chang-hai. Les Européens établis à Chang-hai n'ont point voulu s'éloigner de la ville révoltée quand les impériaux sont arrivés pour en faire le siège. Ils déclarèrent qu'ils garderaient la neutralité, mais se défendraient contre quiconque les attaquerait. Tel fut le principe adopté dès le commencement. Après quelques mois de tranquillité des soldats impériaux qui ne reconnaissaient ni chef ni discipline tirèrent sur quelques alliés. Aussitôt les camps impériaux furent attaqués et brulés et l'on décida que les Anglais garderaient le nord de la concession contre toute attaque. Les Américains étaient du centre; et les Français, quand il viendrait des navires, garderaient le sud contre le brigandage des rebelles. En tout cas les trois pouvoirs devaient agir de concert, et si les représentants d'une nation était attaqués, tous devaient les secourir. Cependant on savait que bien des particuliers favorisaient les rebelles, leur procuraient des provisions et recevaient en échange les dépouilles du pauvre peuple. Cet ignoble commerce a duré depuis plus d'un an. Mr l'amiral trouva que le quartier qu'il devait garder était devenu un marché où se vendaient les habits, les meubles et toute espèce d'objets volés en ville. Il commença par défendre aux brigands de venir en armes sur la concession, puis il chassa tous ces marchands d'objets publiquement volés. Pour mettre son quartier encore plus à couvert, il fit construire un mur de douze pieds de haut, et les rebelles furent entièrement exclus. Ceux-ci cependant commencèrent une batterie qui n'aurait pu être attaquée par les Impériaux sans que les balles et les boulets n'allassent droit aux maisons de notre commerce. L'amiral voyant pour tous les Européens un vrai danger du côté qui lui avait été confié, fit écrire aux chefs de la ville qu'il ne pouvait permettre de continuer la batterie et que le lendemain il la ferait détruire. Deux cents ouvriers Chinois protégés par une quarantaine de Français eurent bientôt renversé ce qu'avaient fait les gens de la ville. Mais au moment où les choses allaient au mieux, des coups de canon et de fusil partent de la muraille, et tous les ouvriers se sauvent. Plusieurs centaines de rebelles encouragés par ce demi-succès sont déjà hors de la ville et se précipitent sur les Français. Ils sont parfaitement reçus par des décharges de mousqueterie et par trois coups de canon à mitraille. Il n'en fallut pas davantage pour balayer le terrain; mais les Français avaient par malheur un homme mortellement blessé.

De suite, l'amiral a déclaré qu'il aurait raison de cette attaque. Il a fait changer le Colbert qui s'est avancé pour lancer quelques boulets sur la ville. En même temps les ouvriers ont fait leur partie et mis le feu à une pagode. Le 11 Déc. au matin, la frégate est allée se placer à côté du Colbert devant la ville, et sommation a été faite aux insurgés de se rendre. Ceux-ci n'ayant répondu que par des lettres mensongères et injurieuses, l'Amiral tenta un coup hardi, peut-être téméraire, mais qui a parfaitement réussi. Le 13, au matin, une heure avant l'aurore, une compagnie de 150 hommes de débarquement est partie sans bruit se dirigeant vers la batterie des insurgés, placée sur la rive du fleuve. Les embarcations avançaient lentement, sans rames ni voiles, traînées par le courant. Plus nos soldats approchaient de la batterie, plus ils craignaient d'être aperçus, et leur cœur faisait tic-tac, tic-tac, surtout lorsque par intervalles, le veilleur des rebelles cessait de battre le tam-tam. Enfin ils sont parvenus à se glisser doucement jusque sous les 25 canons qui étaient tous chargés à mitraille. Aussitôt, ils se sont précipités dans la batterie, se glissant par les embrasures ou grimpant par dessus les sacs de terre; ils ont tué tout ce qu'ils ont trouvé, encloué les canons, et mis le feu à une maison, voisine de la batterie. Pendant que le serrurier enclouait les pièces, un insurgé se précipite sur lui, le sabre levé, le serrurier ne se déconcerte pas. Avec son marteau, il casse la tête à son ennemi et continue à enfoncer son clou. – Cependant les insurgés avertis accouraient pour défendre leur batterie et tiraient sur les marins. Ceux-ci ont tourné contre eux deux canons non encore encloués et cette mitraille mêlée aux coups de mousqueterie a bientôt balayé la rue. La compagnie, ayant heureusement fini son expédition, s'est rembarquée emportant les drapeaux pris à l'ennemi, et est revenue à bord en criant: Vive l'amiral etc. Un seul de nos soldats a reçu une blessure sur le cœur, mais sans aucun danger pour sa vie. Quand le jour fut venu, un rouge voulut planter fièrement un drapeau sur l'infortunée batterie: le Colbert lui envoya un boulet qui emporta l'homme et le drapeau.

Après ce coup de main, les rebelles furent un peu déconcertés; ils ne s'attendaient pas à un pareil échec. La veille même, un des Chefs ayant été averti que les Français pourraient bien surprendre la batterie: "Pour cela, dit-il, je ne crains rien; j'ai 300 de mes meilleurs soldats chargés de la défendre..." Nouvelle sommation leur a été faite de sortir de la ville; mais les chefs, à qui le Fou-tay ne peut faire grâce de la vie, sont déterminés à se défendre jusqu'à la mort. L'Amiral pourrait bien les forcer à sortir, en incendiant la ville. Mais détruire cette malheureuse cité pour la délivrer de ses ennemis, c'est un remède aussi violent que le mal. Prendre la place d'assaut, il le pourrait difficilement sans exposer le peu de monde qu'il a sous ses ordres, 600 hommes à peu près, dont 300 peut-être devraient rester sur la Jeanne d'Arc et le Colbert. Avant de faire quelque autre acte important d'hostilité, il attendra sans doute le renfort que doit lui apporter la Sybille, frégate de 1re Classe et la Constantine venant de la Nlle Calédonie. En attendant, la frégate reste toujours devant la ville et le Colbert est allé se placer près de Tom-ka-tou [illegible] est la cathédrale, pour protéger au besoin la maison de Mgr et le Séminaire. De plus il y a 25 soldats bien armés qui gardent cette maison. Pour nous, qui sommes à une lieue et demie du théâtre de la guerre, nous sommes à la garde de Dieu. Si cependant les rouges venaient à forcer le camp des Impériaux qui environne la ville, leur chemin pour s'enfuir serait celui de Zi-ka-wei, et le moindre danger que nous aurions à craindre, ce serait l'incendie. Car que ne peut on pas attendre de gens qui promettent, dit-on, 100 piastres à quiconque leur apportera la tête d'un Français?

Les insurgés de la ville doivent être maintenant moins de trois mille, et les soldats impériaux qui font le siège depuis plus de 15 mois sont de quinze à vingt mille. Nuit et jour il y a des coups de canon de part et d'autre, qui ne font de mal à personne. De temps en temps, il y a des attaques générales qui ont pour résultat quelques morts et quelques blessés dans les deux partis, et rien de plus. Ainsi hier, tandis que nous chantions la Messe de Noël, les Impériaux ont fait sauter une mine qui a renversé un pan de muraille; ils se sont approchés de la brèche, au nombre de 3,000; puis à la vue de quelques soldats européens ou vêtus à l'européenne qui étaient sur les remparts, presque tous ont pris la fuite. Il n'en est resté que 600 pour soutenir le feu; mais personne n'a osé entrer par la brèche.

schisme a élevé et que le courage de nos soldats a conquis, j'avais été ... a été dite à Sébastopol par un prêtre français. Quelques ... tout près, de l'autre côté de la rade, à portée de la voix. ... tion était fortement partagée par tous ceux qui m'entouraient ... le colonel Paris m'en avait instamment prié. Je n'ajouterai pas que j'ai été ... et religieusement écouté, vous le comprenez assez. L'office s'est achevé dans un ... de flots d'harmonie. Une heure ne s'était pas écoulée que le Commandant de la place (toujours le colonel Paris) est venu me remercier avec effusion du petit mot que je leur avais adressé, et m'exprimer, au nom de tous, sa complète satisfaction sur la manière dont la cérémonie s'était accomplie. Quelques instants plus tard, le gouverneur de Sébastopol, le Général Bazène qui a fait les frais du pain-bénit (car rien ne nous a manqué de ce qui se fait en France) m'envoyait un de ses officiers d'ordonnance, et pour me faire, lui aussi, ses compliments, et pour m'inviter à dîner ce jour-là même chez lui : j'y ai trouvé ... et ... .

Voilà sans doute une belle journée, répéterez-vous peut-être, mon Révérend Père, mais vous ajouterez : "quelles seront d'ailleurs vos occupations ? quel ministère exercerez-vous à Sébastopol ? Aurez-vous des typhiques, des scorbutiques à visiter et administrer ?" Grâces au Ciel, le typhus et le scorbut ne sont presque pas connus ici, et bientôt dans le reste de la Crimée, ils seront à l'état d'affreux visiteurs qui sont passés et dont on cherche à prévenir le retour. Mon ministère consistera tout simplement à voir de temps en temps les infirmes du Régiment qui occupe la place, à entretenir les prisonniers de toute l'armée d'Orient (ils sont logés tout près de moi), et à recevoir les soldats bien portants qui viendront réclamer mes services. J'en ai deux dans ce moment ici sur le métier pour la première communion. Me voici devenu Curé dans la force du terme ; excusez du peu, Curé de Sébastopol ! Ma place est enviée. J'espère que j'ai fait du chemin... J'oubliais de vous dire, et je dois réparer cet oubli, que le Commandant du Génie a répondu plusieurs fois à ceux qui lui observaient, à l'occasion des Travaux de l'église, qu'il s'imposait trop de frais pour un temple que nous allions laisser aux Russes : "Oh ! non, ce n'est pas trop pour le bon Dieu."

Cayenne. — Lettre du P. Dabbadie au R. P. Provincial. — Cayenne, 30 Avril 1856, veille de l'Ascension et du mois de Marie. — Me voici revenu à Cayenne bien plus tôt que je ne l'aurais pensé et surtout que je ne l'aurais désiré pour vous faire part d'une nouvelle, plus triste encore que toutes les autres et qui y met le comble ; je veux dire, la mort soudaine de notre bon Père Supérieur que la fièvre jaune, ou plutôt la sainte volonté de Dieu vient de nous enlever en trois jours, au moment où nous avions plus besoin de lui et aussi plus d'espoir de le conserver à la mission. Sa mort nous donne un intercesseur de plus dans le Ciel, mais aussi elle laisse un vide immense sur la terre au milieu de nous ! Le bon Dieu ne pouvait pas nous demander un sacrifice plus grand, ni plus pénible ; et pour nous consoler, il ne faut rien moins que cette pensée de foi : que le bon Dieu sait infiniment mieux que nous ce qu'il fait, et qu'il ne fait jamais rien que pour le plus grand bien de ses élus. — Voici les détails que j'ai recueillis auprès des PP. Boulogne et Beigner, seuls présents à Cayenne pendant la courte maladie du Père ; je commence par le récit du P. Boulogne : "Le bon Père Supérieur était frappé déjà du pressentiment de sa maladie, et il était difficile de ne pas l'être, en voyant une foule de nouveaux venus enlevés par la fièvre, et nos Pères et Frères eux-mêmes attaqués comme les autres. Le 9 Avril, en revenant de faire sa 1re visite à la Montagne et à St Georges, il apprit du F. Schmoderer la maladie grave du F. Bonat depuis heureusement rétabli, et il répondit de suite qu'il allait y passer à son tour." — Voici les détails donnés par le P. Beigner : "Le Père Supérieur est tombé malade le 16 Avril, vers 7 heures du soir. Sa maladie commença par un léger mal de tête qui n'inspira d'inquiétude à personne et que lui prit pour de la fièvre jaune. Le lendemain, jeudi 17, il avait la fièvre ; le médecin que je vis ce jour-là, à 4 heures de l'après-midi, et à qui je demandai ce qu'avait notre malade, me répondit : "C'est un petit rien auquel je ne puis encore donner un nom. Je regrette que le Père Supérieur ne soit pas attaqué un peu plus fort, et de la fièvre jaune ; il serait sauvé, il n'aurait plus à craindre désormais cette terrible maladie." Grande fut la joie du médecin, vendredi 18, au matin ; la fièvre avait entièrement cessé ; il n'avait plus d'inquiétude. Aussi en arrivant à l'hôpital, fit-il part de son bonheur à ses amis. Il nous répéta ... qu'il regrettait que la maladie n'eût pas été plus sérieuse, qu'elle eût préservé pour toujours le P. Supérieur de la fièvre jaune. Le samedi, 19, le mieux continuait, et le malade semblait entrer en convalescence. Ce jour-là, le P. Boulogne écrivit à Sarah et à l'Île Royale, qu'il n'y avait rien de sérieux dans la maladie du P. Supérieur : ce même jour, à 4 heures, ... amélioration apparente dans l'état du malade. Il avait même pris une tasse de bouillon. Quelle ne fut pas notre ..., lorsque le frère infirmier accourut pendant notre récréation du soir nous annoncer que le Père Supérieur vomissait noir, et que nous n'avions plus l'espérance de le conserver ; car les vomissements noirs révélant la décomposition du sang sont une marque infaillible qu'il n'y a plus rien à espérer du malade. Le P. Supérieur comprit son état ; il envoya chercher le médecin qui vint aussitôt malgré une forte fièvre dont il était lui-même travaillé. Il voulut qu'on le recommandât immédiatement aux prières de toutes les communautés, pour lui obtenir une bonne mort ; il nous appela tous auprès de son lit. Hélas ! en le voyant, en l'entendant, ...

n'avait plus que quelques heures à vivre, et pourtant je pouvais à peine en croire mes yeux et mes oreilles. Il nous montra ses vomissements : "regardez ... C'en est fait ... Ah! comme les médecins nous trompent !... On me disait ce matin que j'étais guéri." Un des Nôtres lui répondit : "J'en ai vu qui ont eu des vomissements noirs, et qui ne sont pas morts." – "Oui, reprit-il, un sur cinquante ; je ne me fais pas illusion sur mon état, je sais que je vais mourir." Il ajouta : "J'avoue pourtant que j'aurais désiré vivre encore, non pour moi, mais pour ... pour ..." Il ne put achever sa phrase. "Je ne retrouve plus mes idées," dit-il. Il parlait avec beaucoup de peine ; les mots ne lui venaient plus. "C'est peut-être que ma mission est finie ; au moins j'ai une consolation, la chaî[ne] est renouée." – L'un de nous lui dit : "Demandez à Dieu qu'il vous conserve la santé ; nous avons besoin de vous." – Il répondit : "Personne n'est nécessaire sur la terre." Il retrouva en ce moment quelques paroles de gaieté : "Voyez ce petit frère Bonat, si faible, si violemment attaqué, dont on désespérait, il est guéri ... et moi ..." "Il ne faut pas vous troubler", lui dit-on. – "Je n'ai pas peur de la mort, reprit-il ; pourtant elle est toujours à craindre." – "La miséricorde de Dieu est grande, lui dit un de nos Pères : – Il répondit : "Pour moi, je ne puis m'appuyer que sur sa miséricorde ; priez pour moi ; que les Pères disent la Messe à mon intention, et que les Frères fassent la Communion." Nous n'eûmes point de peine à le lui promettre ; il parlait avec tant d'efforts, les mots lui venaient si difficilement que nous avions la crainte la plus sérieuse qu'une conversation plus longue n'augmentât son mal ; nous nous retirâmes, le cœur gros, et tous persuadés de la perte que nous redoutions. Le médecin arriva quelques instants après. Le Père Supérieur s'étant aperçu qu'il parlait bas aux Pères : "Parlez haut, Mr. le Docteur, lui dit-il, et sans déguisement. Un religieux, après avoir tout quitté dans ce monde, n'a pas peur de mourir ..." Il ajouta : "Docteur, pouvez-vous me répondre que je passerai la nuit ?" – "Non, répondit celui-ci, c'est impossible." Il vit bien qu'il n'avait plus rien à faire, et se retira en disant au P. Boulogne : "Les vomissements du Père sont de la pire espèce ; je me hâte de vous quitter ; vous avez des devoirs importants à remplir." Le P. Boulogne proposa au malade de se confesser ; il accepta en témoignant le désir de faire une confession générale, ce dont on le dissuada. On lui donna pour se préparer 20 minutes, puis 10, puis 5 ... Il voulut commencer, mais sa langue s'était déjà tellement embarrassée qu'il ne put parler. Le P. Boulogne l'exhorta à la contrition, il lui donna l'absolution. A 10 heures, nous nous réunissions tous de nouveau autour de son lit, pour l'Extrême-Onction. Le P. Guiodot, Supérieur des Frères de St Louis de Marie(?), et le Vice-Préfet, Mr. [illegible], y étaient arrivés avant nous. Le premier y resta toute la nuit, et le second ne le quitta qu'à 2 heures. Après la petite exhortation qui lui avait adressée, le P. Boulogne demanda au P. Supérieur s'il avait entendu ; il fit signe que [non]. Depuis deux jours, la quinine l'avait rendu si sourd, qu'il fallait crier très fort, pour qu'il entendît.

Pendant les prières de l'Extrême-Onction, il parut perdre entièrement connaissance ; le reste de sa vie ne fut plus qu'un profond assoupissement qu'on aurait pris pour du sommeil, sans [le] [illegible] qu'il poussait habituellement ; de temps en temps il éprouvait une crise nerveuse, et [ses] gémissements augmentaient. A deux heures du matin, nous lui récitâmes les prières des agonisants, le P. Boulogne lui renouvela l'absolution, et à 4 heures et 1/4 le bon Père expira sans autre agonie ; deux [fois] [illegible] ses bras se levèrent violemment ; un bruit se fit par deux fois dans sa bouche, et ce fut fini. [Grande] fut la surprise de toute la ville quand les cloches annoncèrent son trépas. Le médecin qui [illegible], quand j'avais la fièvre jaune et qui n'avait pu continuer à venir, à cause d'une [mauvaise] chute qui le retenait au lit, me [illegible] toute sorte de [illegible], et il ajouta : "Vous et votre [illegible], vous avez fait votre devoir." Le Père fut enterré à 5 heures du soir ; il n'y avait point eu [de] [illegible] officielle. Un bal qui devait avoir lieu à la Préfecture fut contremandé. – J'achèverai [illegible] Révérend Père, ces tristes détails sur la mort de notre bon Père Supérieur, en vous donnant copie de ses [dernières] dispositions, écrites le mercredi 16, au moment où il se sentit attaqué de la fièvre, et cachetées dans une enveloppe avec cette inscription : "à décacheter après ma mort." – "Toujours et en tout la très sainte volonté de Dieu. [illegible] de la mort, et en vertu des pouvoirs que confère à tout Supérieur mourant le canon 3e de la 8e Con[grégation] générale, [illegible] 128, je crois devoir prendre les dispositions suivantes, dans l'intérêt de notre sainte [illegible] [illegible] [illegible] pour mon successeur provisoire, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Paternité et à notre R. P. Provincial [illegible] mon décès, de donner à cette mission un Supérieur définitif, le R. P. N. Je me recommande très humblement [illegible] aux SS. sacrifices de nos bons Pères et aux prières de nos chers frères, en leur demandant de tout [mon] [cœur] pardon de tout le scandale que j'ai pu leur donner et de toute la peine que j'ai pu leur causer. Cayenne, [illegible], veille du 50e jour anniversaire de ma naissance. Omnium servus infimus Petrus Stumpf, S. J."

Nota. La dimension de ces lettres, nos RR. PP. et nos TT. Chers Frères, vous prouvera le désir que nous avons de réparer, autant que possible, le retard de notre correspondance. Nous sommes résolus à continuer ces lettres. Elles sont un lien de charité, et, nous le savons, elles réjouissent le cœur de nos Pères qui travaillent au loin, dans les missions, à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes.

Cayenne 17 Mai 1856.

P.C. Mon Révérend Père.

21(Encore une triste nouvelle à vous apprendre hélas! Le bon Dieu nous éprouve bien cruellement. Il y a trois semaines, c'était le P. Stumpf qui nous était enlevé, après trois jours de fièvre jaune, au moment où il nous donnait les plus belles espérances de voir conduire notre œuvre à bien; maintenant c'est son Successeur qui nous est ravi et laisse un bien grand vide parmi nous. Le P. Dabbadie est mort le saint jour de la Pentecôte 11 Mai à 4 heures 1/4 du matin, après trois jours de maladie comme le P. Stumpf, et de la fièvre jaune, comme lui. Le 8 de ce mois qui était un jeudi, il a dit la messe quoiqu'avec beaucoup de peine et s'est mis au lit, pour ne plus s'en relever. Sa fièvre fort bénigne d'abord ne lui inspirait aucune inquiétude. Cependant il a voulu se se confesser et a beaucoup recommandé de lui donner à temps les derniers Sacrements, ce que l'on a fait. Dès le second jour il a compris son état et s'est préparé sérieusement à la mort. Sa vie n'a plus été qu'un élan d'amour vers Dieu. Un continuel désir d'aller au Ciel, une expansion de gaîté qui ravissait tout ceux qui le visitaient, au point que Mr le Gouverneur ne pût s'empêcher de lui dire: " Oh que vous êtes heureux, vous autres, vous n'avez pas peur de la mort! Il n'en est point ainsi de nous." Une mort si admirable ne nous laisserait que de la consolation, si au milieu de l'épidémie qui ne cesse point ses ravages, qui en fait même de très grands à St Augustin, elle ne nous mettait dans le plus grand embarras en augmentant notre disette d'ouvriers. Il en faudrait deux à Ste Marie, où le P. Berriand qui dessert ce pénitencier est chargé de 1150 personnes, dont 130 malades, et doit aller chaque jour à St Augustin où sévit surtout la fièvre jaune, faire trois quarts de lieue par eau, ce qui est extrêmement gênant. J'ai tenu sa place durant 13 jours; j'ai eu 22 décès. Trois fois je suis arrivé trop tard à St Augustin, les malades étaient morts. Quatre autres qui étaient fortement atteints, ayant refusé de se confesser au début de la maladie, parcequ'ils se faisaient illusion sur leur état, moururent aussi, avant mon retour. Que tout cela est désolant!

Le P. Dabbadie au commencement même de sa maladie m'a désigné pour son Successeur, dans une lettre close, ainsi conçue: Dans le cas, où je viendrais a être enlevé subitement par la fièvre jaune, comme le bon Père Stumpf, ce qui n'est pas encore probable, mais est toujours possible, je veux me tenir tout prêt ainsi que N. S. l'ordonne.

1. Je me soumets donc à la très sainte et adorable volonté de Dieu et pour la mort et pour la vie.
2. Je désigne pour mon Successeur le P. N. par interim.
3. Je me recommande aux saints Sacrifices de nos Pères et aux prières de nos Frères, à qui je demande de nouveau pardon de tous les scandales dont j'ai été la cause et de toutes les peines que j'ai pu leur faire.

Jeudi huitième jour du Mois de Marie année 1856.

MM. le Préfet et le Vice-Préfet apostolique, et les prêtres du Saint Cœur de Marie, n'ont cessé, tant qu'a duré la maladie du Père de lui donner les marques les plus touchantes de leur affection. Ces derniers ont passé à son chevet la nuit de sa mort, comme ils avaient fait pour le P. Stumpf.

Mr le Gouverneur et les autres autorités lui firent visite, et assistèrent à son enterrement, le Gouverneur excepté. J'étais alors à Ste Marie. Grande furent mon étonnement et ma douleur, en apprenant la perte que nous venions de faire. A mon arrivée à Cayenne, j'ai trouvé toute notre maison partagée entre les regrets et l'admiration. Tous sont convaincus que le Père a fait la mort d'un Saint. L'impression est la même dans la ville et parmi les autorités. Hier un des membres de l'administration nous disait: Vous êtes bien flagellés, Messieurs. 7 en quelques mois, c'est beaucoup. Le P. Boulogne lui répondit: C'est pour cela que nous aimons davantage notre Mission. Que nous nous y attachons toujours plus. Nous serions tous heureux de mourir pour conduire à bien une si belle œuvre.

C'est le dernier sentiment qui nous reste à tous au fond du Cœur, Mon Révérend Père,

Tous nous aimons davantage Notre Mission qui nous coute si cher. Nous ambitionnons le bonheur de ceux qui sont morts Martyrs de la charité, à l'exemple de N. S. qui a voulu mourir pour des pécheurs.

Je suis avec un profond respect, et en union de vos SS. SS.
De votre Révérence
Mon Révérend Père.
~~Infimus~~ in Xto Servus.

Beigner S.J.

Comme je n'étais pas à la mort du P. Dabbadie, je vous adresse la relation du P. Boulogne qui y a assisté.

La voici.

Ce fut le 8 Mai 1856 que le R. P. ressentit les premières atteintes de la fièvre jaune. Depuis quelque temps, il se plaignait de ne pouvoir dormir la nuit, nous attribuâmes cela, lui et moi, à un grand échauffement. Quelques jours avant sa maladie nous en avions déjà parlé, ainsi que de certaines taches rouges qui lui paraissaient sur le corps. Je l'exhortai à se rafraîchir en se purgeant. Il me dit qu'il y pensait, mais que pour le moment il avait tant à faire qu'il ne pourrait prendre une purge que dans quelques jours. Hélas! il attendit trop longtemps ainsi que l'avait fait le P. Stumpf. Quoiqu'avec la fièvre le jeudi 8 mai, le R. P. célébra la Ste Messe, ce fut sa dernière. En commençant son action de grâces, il lui fallut demander une chaise pour s'asseoir. Sa 1ère pensée fut que cette fièvre n'était qu'un retour de ses fièvres intermittentes de St. Georges, de Ste Marie, et de la Montagne d'argent. En effet de tous les signes caractéristiques de la fièvre jaune, il n'avait guère que les maux de tête. Cependant dans l'après dîner, il commença à soupçonner que sa maladie pouvait être plus sérieuse qu'il ne l'avait cru d'abord, et il me dit si mon mal s'aggrave n'attendez pas trop tard pour me donner l'extrême onction, mais prenez plutôt le devant pour que je la reçoive en pleine connaissance. Je le lui promis. Je remarquai sans lui rien dire, qu'il ne me parlait pas en termes généraux des derniers Sacrements, ni du St. Viatique en particulier, et dès lors je compris qu'il pensait qu'il était sérieusement attaqué de la fièvre jaune dont les vomissements permettent rarement la réception du St. Viatique, d'autant plus qu'il me parlait souvent du Père Stumpf et de sa belle mort, sans avoir l'air de faire aucune allusion. J'en étais d'autant moins étonné que tout devait le lui rappeler. Le lit dans lequel il était couché, tout le mobilier et la chambre même qu'il occupait. Car malgré nos représentations, quoique la literie eut été entièrement renouvelée et la chambre passée jusqu'à trois fois par les plus fortes fumigations connues, nous voulions la faire repeindre pour mieux en assurer la salubrité. Il tint peu de compte de nos représentations et voulut y rester telle qu'elle était. Quoiqu'il m'eut déjà parlé de l'extrême-Onction, sa gaîté et sa sérénité ne l'abandonna pas un instant. La fièvre avait bien diminué, mais elle n'était pas tombée. Son mal de tête aussi s'était calmé. Il était traité par Mr. St. Père notre 1er Docteur qui venait le voir jusqu'à trois fois le jour. Le Vendredi matin il amena avec lui Mr. Slomb Docteur prévot de l'hopital. Ces Messieurs ne m'ont pas laissé ignorer le caractère de la maladie. Dans les visites que notre cher malade recevait il trouvait toujours quelque chose pour égayer ceux qui le visitaient. Quand Mr. le Préfet apostolique vint avec son Vice-Préfet, il leur dit qu'il leur demandait pardon de tout ce en quoi, contre son intention, il aurait pu les offenser.

Le Samedi matin prévenu par le médecin qu'il restait bien peu d'espérance de sa guérison, je lui proposai de recevoir la Sainte Communion. Il m'avait parlé de se confesser dès le jeudi. Il ne le fit pourtant que le Vendredi dans la matinée après la visite du médecin. Avec sa belle âme et sa pureté, sa fidélité, sa générosité, il était prêt le samedi, quand je lui parlai de la Communion. Il accueillit ma proposition avec le plus grand plaisir. Je me mis en devoir de la lui donner, dans le plus court délai parceque les vomissements suspendus depuis deux heures par un peu de tonique qui lui avait été donné selon l'ordre du médecin pouvaient recommencer. Ce qui eut lieu en effet deux heures après qu'il eut reçu le Saint Viatique. J'étais à l'autel prenant le Saint Sacrement quand Mr. le Préfet et Mr. Mathé arrivèrent. Ils m'accompagnèrent auprès du P. Dabbadie, Je lui

donnai la Sainte Communion. Après avoir demandé à la Communauté présente pardon des scandales et mauvais exemples qu'il aurait pu donner soit aux présents soit aux absents, il me pria de ne lui donner qu'une parcelle de la Sainte hostie. Après le Saint Viatique j'essayai de lui adresser quelques mots, mais l'émotion me dominant je versai quelques larmes, il s'en apperçut et me dit : pourquoi pleurez-vous je vais au ciel. Le Préfet Apostolique s'approcha de moi, me représenta que mon émotion faisait de la peine au malade et s'offrit à me remplacer pour l'extrême-Onction. Je m'en défendis respectueusement. Il s'adressa au P. Dabbadie qui accéda très volontiers à ses desirs; Après l'oraison qui termine l'administration du Saint Sacrement, Mr. le Préfet lui donna l'Extrême-Onction. Le malade demanda un Rituel, sans doute pour suivre toutes les prières. Je l'exhortai à se contenter de s'unir de cœur avec nous pour ne point trop se fatiguer, puis il reçut le Sacrement avec le calme, la confiance, la résignation la plus édifiante. Tout étant fini il réclama l'Indulgence *in articulo mortis*. Mr. le Préfet lui ayant proposé de la différer, il n'insista pas. Pendant que ces Messieurs restèrent là, il leur renouvela ses excuses de la veille, ajoutant qu'il était à leur égard dans les sentiments et les dispositions du P. Stumpf, et à leur départ il ajouta: Vous allez célébrer sur la terre une grande fête (la Pentecôte) et moi j'irai la célébrer au ciel. Aussi tenait-il souvent son Scapulaire sous les yeux, et il avait fait attacher son Chapelet d'examen particulier au dossier de son fauteuil près de son lit. Dans l'après dîner ses vomissements recommencèrent; ce n'était guères que de la bile. On eut beau tout mettre en jeu, pour rétablir le cours des urines suspendu depuis le matin, tout fut en vain. Au milieu de l'après dîner, il voulut écrire un billet pour sa Sœur. Un billet d'adieu et de rendez-vous au Ciel. Le Médecin étant venu, il lui demanda s'il y avait de nouveaux cas de fièvre jaune. Sur la réponse négative il reprit: « Hé bien, c'est moi qui vais fermer la liste. Il avait fait attacher une corde à la poutre pour donner moins de peine aux infirmiers en se soulevant et se retournant lui-même; Un peu plus tard Mr. le Gouverneur qui ne faisait qu'arriver d'une tournée à l'Ile Royale et à Kourou, vint accompagné du docteur pour le visiter. La conversation fut toujours joviale de la part du malade. Plus tard vint le Supérieur du St Cœur de Marie à qui il adressa encore des discours édifiants et joviaux et répéta qu'il irait célébrer au ciel la grande fête de la Pentecôte. Le R. P. Guiodot me proposa d'envoyer deux Pères pour passer la nuit à tour de rôle. Je lui représentai la fatigue et le travail que ces Pères avaient déjà et auraient le lendemain. Un peu avant 9 heures vint en effet le P. Leduys, après quelque temps de conversation il voulut me faire aller au lit. Brisé à la vue de deux Supérieurs mourants en trois semaines, et par la fatigue j'aurais bien voulu rester auprès du R. Père, mais après que je lui eusse renouvelé une 3ème absolution et la bénédiction papale *in articulo mortis*. J'eu beau faire, il fallut capituler avec le P. Leduys. Je fis donc mes conventions et je me retirai...

A une heure du matin le R. P. Guiodot vint lui-même relever le Père Leduys; Ce bon Père me dit qu'il avait trouvé notre cher malade le Crucifix à la main, il l'avait toujours tenu depuis 9 heures du soir à ce qu'il parait. Tant qu'il eut la parole il dit toujours qu'il irait célébrer au ciel la fête de la Pentecôte. Lorsqu'il ne pouvait plus parler il se montrait lui même avec la main au P. Guiodot puis indiquant son Crucifix, il montrait le ciel comme pour dire: par les mérites de Jésus Crucifié, par le Sacré Cœur de mon Sauveur, je vais au ciel. Mes conditions n'avaient point été gardées. Il était déjà 4 heures moins un quart quand on vint me dire que si je voulais le voir mourir, il était temps de descendre, en arrivant dans sa chambre on me répondit que les prières des agonisants avaient été récitées. Je lui inspirai les sentiments voulus dans de telles circonstances, multipliai les bénédictions. Je voulus prendre son Crucifix pour le lui faire baiser, il ne le laissa pas aller. Enfin, au bout d'un bon quart d'heure quelques convulsions commencèrent, il lâcha son Crucifix, je le pris et lui rappelant l'indulgence plénière qui nous est accordée et pour nous et pour les autres, je le lui présentai à baiser à différentes reprises; Chaque fois il fermait ses lèvres ouvertes et le baisait tendrement. Quoique je lui eusse donné l'absolution plusieurs fois sous condition je l'observai attentivement pour lui en donner une dernière quand il rendrait sa belle âme à Dieu. Tout à coup je le vis prendre un dernier air souriant qui fut suivi de quelques contractions dans les joues et il rendit le dernier soupir à 4 heures 10 minutes du matin presque à la même heure que le R. P. Stumpf. Comme lui le Dimanche, juste 3 semaines après. Je récitai alors le *Subvenite* et après avoir jetté l'eau bénite sur le corps je me retirai le cœur brisé mais sans pouvoir me défendre de répéter *Beati qui in Domino moriuntur. Moriatur anima mea morte justorum. Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.*
Etant seul Père à Cayenne j'ouvris en presence de nos frères la lettre qui contenait ses dernières volontés. Elle était datée du 8 du mois de Mars, désignait le R. P. Beignat pour lui succeder et renouvellait aux autorités Ecclésiastiques ses protestations d'être dans les mêmes dispositions de respect, de soumission et de déférence que le R. P. Stumpf.

Crimée — Lettre du P. Eicher au R. P. Provincial — Kamiesch — 17 Mai 1856.

Le P. Parabère a été embarqué hier à bord du Prony. Mercredi il était tellement bas que le médecin avait déclaré que c'était fini. Jeudi, il s'est trouvé sensiblement mieux. Vendredi matin, le Gal de Martimprey vint dire au Père que tout était prêt pour son départ, et en effet, une heure après, on était en marche pour Kamiesch. Je ne saurais vous dire tous les égards et toutes les délicates attentions que ces Messieurs de l'Etat-Major ont eu pour le Père. Le P. de Damas m'a plusieurs fois répété que c'était vraiment extraordinaire, et que jusqu'ici on n'en avait fait autant pour aucun Général. Seize hommes ont dû le porter sur leurs épaules depuis le quartier général jusqu'au port, c.à.d. pendant deux heures de chemin. Le Commandant Supérieur de la marine de Kamiesch avait reçu l'ordre de choisir le meilleur vaisseau et de faire préparer la meilleure cabine. Aussi le Commandant du Prony avait-il fait apprêter la sienne; mais on en trouva une qui convenait mieux par sa position, surtout à cause de l'air; et elle fut aussitôt mise en état de recevoir le Père. Je l'y ai vu installé, et vraiment on n'imaginerait pas mieux! Vous pourrez être assuré que rien ne lui manquera. Le Commandant & le Médecin l'entourent de soins. Il a d'ailleurs auprès de lui une de ses ordonnances qu'il aime beaucoup, et qui lui a été donnée pour l'accompagner jusqu'à Toulon. Le Commandant, de son côté, a mis un de ses domestiques à sa disposition. Le Gal de Martimprey a eu la précaution d'envoyer lui-même à bord seize pots de lait, ce qui n'est pas chose facile à trouver ici, et, quand il est venu annoncer au Père qu'un de ses soldats l'accompagnerait, il lui a apporté en même temps pour celui-ci un congé de trois mois, allant ainsi au devant des désirs du Père. Je vous donne ces petits détails, parce que je suis convaincu que vous serez heureux de les connaître. Ils sont vraiment honorables pour le P. Parabère, pour la Compagnie et pour ces Messieurs. — Le Père embarqué à 10 heures du matin, n'est parti qu'à 6 heures du soir. Or ce séjour de quelques heures sur mer lui avait déjà fait beaucoup de bien, et je ne serais pas étonné que la traversée ne le rétablît. Je crains cependant que la Mer noire ne le fatigue un peu; car elle n'est pas très bonne aujourd'hui.

A moins de circonstances exceptionnelles et imprévues, nos œuvres ici se réduisent à peu de choses, puisqu'il n'y a presque plus de malades et que les troupes rentrent en France; mais notre seule présence fait un bien dont les soldats eux-mêmes se rendent compte. « Avec vous, me disait l'un, la religion est présente dans les camps. Il n'y aurait que votre habit, que ça dit quelque chose. » Parmi les Officiers on sait généralement que nous sommes Jésuites. — Les Arméniens, les Grecs, les Russes &c. sont édifiés de voir partout des prêtres, et dernièrement un prêtre Arménien schismatique disait à un Arménien catholique: « Nous croyions que vous étiez à peu près seuls unis au Pape de Rome, mais maintenant nous voyons que la grande nation des Français est catholique comme vous, et nous le deviendrons volontiers. » Ceux des Orientaux qui sont venus en Crimée, en garderont certainement une haute idée de la puissance de la France. Le matériel de guerre qui se trouve encore ici est à faire frémir...

Sébastopol — 18 Mai 1856 — Lettre du P. de Damas au R. P. Provincial. — Je viens d'embarquer le P. Parabère sur le Prony, en partance pour Toulon. Le pauvre Père tombé de fièvre [illegible] nous avons cru le perdre ces jours derniers. Le Médecin désespérait de le conserver. Mais tout à coup la Providence l'a relevé. Aussitôt nous l'avons mis sur un vaisseau [illegible] ordres les plus spéciaux ont été donnés par Mr le Maréchal et par Mr l'Amiral [illegible] moyen fut employé dans le but de le guérir. Le Commandant du vaisseau lui a cédé sa propre chambre. Le Général de Martimprey a fait mettre sur le navire une provision [illegible] seize pots de lait conservés qu'il avait apportés de France pour son usage. Afin de faciliter son embarquement on n'a pas voulu le faire transporter de chez lui au port dans les voitures [illegible] destinées aux officiers et aux généraux malades. On lui a fait faire [illegible] brancard que le Médecin en chef de l'armée et l'aide de camp du Chef général [illegible] Etat-Major [illegible] mêmes. Seize hommes l'ont porté sur leurs épaules. Enfin rien n'a manqué à cette [illegible] ovation si bien due au vieux serviteur qui succombe glorieusement à la peine [illegible] providentielle. Les chefs de l'armée ont témoigné pour le Père une estime et une affection inexprimables. Par une attention fort délicate, la veille de son départ on lui a envoyé la permission [illegible] congé de trois mois au soldat qui l'accompagne en qualité de domestique. Hier soir je poussais vigoureusement mon cheval pour arriver au bateau et m'assurer de l'état du Père avant son départ, lorsque le Colonel sous-chef d'Etat-Major pressé aussi son cheval, arrive à moi et me crie: « Ne manquez pas d'écrire de notre part à vos Pères de Marseille qu'ils l'envoient chercher à Toulon, et qu'ils ne ménagent rien pour lui faciliter le voyage. Nous le voulons; des ordres sont donnés pour qu'on n'en [illegible] aucuns frais. » A cinq heures du soir, je me suis fait conduire au bateau. Nous y avions déposé le malade dès le matin. Je l'ai trouvé heureux, content et se croyant guéri. J'ai tout lieu de croire qu'il vous arrivera beaucoup mieux. —

Sébastopol – 19 Mai 1856 – Lettre du P. Cornuau au R. P. Provincial. – Je sais que vous [illegible] de vos enfants; je m'empresse donc de vous faire connaître celle dans laquelle je me trouve sur la terre de Crimée. Nous sommes arrivés à Kamiesch le [illegible] [illegible]. [illegible] notre traversée a été prompte et des plus favorisée [illegible]. [illegible] nous sommes arrêtés à Malte [illegible] heures; nous avons pu y célébrer le St Sacrifice de la Messe [illegible] de nos Pères qui y est [illegible]. Nos Pères anglais de Malte [illegible]; ils font du bien cependant. Ils nous ont reçu avec une [illegible]. A Smyrne le souvenir des Jésuites vit encore; [illegible] qui nous servait de guide "Je vous conduirai chez les [illegible]" [illegible] nous répondre: "Oui, oui, chez les Jésuites." [illegible] que passer à Constantinople; nous n'y sommes descendus que tout juste le temps nécessaire pour [illegible] notre feuille de route à l'intendance militaire. En revanche, nous avons pu jouir du magnifique spectacle qu'offre le Bosphore dans tout son parcours. Quelle position! [illegible] en songeant aux maîtres de ces si charmantes contrées. Heureusement chacun croit ici, que le temps ne saurait être éloigné où les farouches [illegible] seront obligés de repasser complètement en Asie et de retourner aux lieux d'où ils sont sortis. 80 heures nous ont suffi pour achever notre voyage par mer, c. à. d. pour arriver à Kamiesch. Le P. [illegible] à qui est échue l'ambulance du corps de troupes résidant aux environs de cette espèce de ville, était informé de notre destination. Je devais pour mon compte me rendre dans l'intérieur des terres à la 2me division du 1er corps. Il en a été autrement, grâce à l'amélioration de l'état sanitaire de cette partie de notre armée. Le général Martimprey, de concert avec l'aumônier supérieur, m'a dirigé sur la ville même de Sébastopol que j'habite depuis 16 jours. J'avais été adressé au brave colonel Paris, commandant de la place. Je ne puis que me louer de l'accueil gracieux et vraiment fraternel dont j'ai été l'objet de la part de cet excellent officier. Non seulement il a su me procurer un appartement confortable au milieu des ruines de Sébastopol, mais il m'a entouré dans les premiers embarras de mon installation, des soins les plus bienveillants. Aussi, je le dis à ma confusion, tandis que plusieurs de nos Pères manquent peut être de bien des choses, moi qui venais avec le désir de partager leurs privations je n'ai presque rien à souffrir. J'ai dû m'empresser de rendre visite au gouverneur même de la ville (Général Bazaine). Là encore, après lecture de ma lettre de nomination, l'Aumônier a été bien reçu et le P. Jésuite encore mieux. L'épouse du Général qui est ici avec lui, est une ancienne élève des Dames du Sacré Cœur d'Alger. Elle y a connu bon nombre de nos Pères et elle professe pour eux une grande vénération. "Enfin nous aurons une messe, se plaisait elle à répéter; depuis deux mois, je n'y ai pas assisté. Ah, quel bonheur!" Mais il fallait trouver un local convenable pour célébrer le St Sacrifice. L'hésitation n'a pas été de longue durée. La cathédrale de Sébastopol devait être naturellement choisie. C'est une magnifique Croix grecque surmontée d'une élégante coupole. Les Russes l'achevaient, quand le siège a commencé, et ils l'ont abandonnée avant de l'ouvrir à leur culte. Malheureusement elle avait beaucoup souffert et elle exigeait des travaux considérables, pour que nous pussions y faire décemment, sous trois jours, le service divin. Le Commandant du Génie est appelé; vite il se met lui même à la tête de 50 à 60 de ses hommes, et en moins de 48 heures, sous sa direction aussi habile qu'éclairée, non seulement l'église naguère presque délabrée est pourvue d'un sanctuaire réservé, d'un autel, d'une tribune pour les musiciens, d'une sacristie &c.., mais elle se trouve, au moment précis, décorée de la façon la plus délicate et la plus gracieuse. Durant tout ce temps, des officiers Russes et autres que la curiosité amène à Sébastopol expriment leur joie de la façon la moins équivoque, en voyant que nous réparons le nouveau temple dans lequel ils n'ont pas encore prié, ils répètent en s'en allant et en faisant le signe de la Croix: "Francis bono – (les Français sont bons)". – A 9 heures, dimanche, jour de la Pentecôte, tout était donc prêt. Un de nos vaisseaux mouillé dans la rade (on y pénètre à présent) nous avait prêté ses tapis de Turquie et ses plus beaux pavillons. Les premiers couvraient le pavé du sanctuaire, et les seconds tombaient en festons autour de l'autel, aux places préparées pour les Officiers et à la tribune des musiciens. Des guirlandes et des bouquets de lilas fixés artistement dans l'ouverture de plusieurs grosses bombes (genre de vases de fleurs à l'usage du soldat) ornaient aussi et nos gradins et notre tabernacle, deux mortiers à droite et à gauche de la porte du temple servaient de bénitiers ... tout à coup les tambours battent aux champs, les clairons font entendre leurs joyeuses fanfares. C'est le monde officiel qui nous arrive avec des militaires de toutes armes. Me voici à l'autel, après avoir donné le salut de politesse à mon nombreux auditoire. Je vous assure que j'étais vivement impressionné. J'allais consacrer au culte catholique par ma bénédiction de simple prêtre un temple que le

IHS

Scholasticat de Laval 21 Juin 56

Les Scholastiques de Laval aux P.P. et F.F. d

Nos R.R.P.P. et nos T.T.C.C.F.F.

Chine. – Note du P. Languillat sur la mort du R.P. Fournier, Visiteur de la mission de Nankin.

Notre mission de Chine ne pourra jamais oublier le R.P. Fournier qui s'est fait pour elle obéissant jusqu'à la mort et à la mort d'un martyre long et caché. En acceptant sa mission, il eut en perspective la croix et la souffrance. Lui-même le rappelait en termes touchants à la communauté réunie autour de son lit de douleurs, le 31 8bre 1855, au moment où il recevait les derniers sacrements. Ce fut le jour de Notre-Dame des Sept Douleurs qu'il avait été autrefois nommé Socius; ce fut aussi ce jour là qu'il reçut la lettre de notre T.R.P. Général qui le nommait Visiteur de la mission de Chine, et ce fut le Vendredi Saint qu'il envoya son acceptation à sa Paternité. Arrivé à Marseille, jusqu'au moment du départ, il ressentit quelques atteintes de son anévrisme de cœur. Le P. Brouillon concevant des craintes pour la traversée, crut devoir lui parler clairement et lui proposa une consultation de médecins. « En allant ainsi en Chine, ajoutait-il, il faut faire dès maintenant le sacrifice de votre vie ». – « S'il en est ainsi, reprit le R.P. Visiteur, toute consultation devient inutile; la question est tranchée; partons ». – Son âge ne lui permettait plus d'apprendre la langue chinoise, et il se trouvait condamné à la solitude la plupart du temps dans le cours de ses visites, pendant que les Pères vaquaient aux exercices indispensables de leur ministère. Sourd et muet au milieu de nos chrétiens, il ne pouvait chercher une distraction dans leur conversation. A cela venait se joindre la souffrance. A Tsom-mim, je l'ai vu tout tremblant de la fièvre, se mettre en route pour se rendre où sa mission le réclamait. En vain l'engagions-nous à prendre quelque peu de repos dans une chrétienté plus commode. Jamais il ne voulut acquiescer à nos prières, ni intervertir pendant un mois que dura la visite l'ordre de l'itinéraire tracé par Mgr. Maresca. Dieu seul sait ce qu'il souffrit. Il avoua au P. Cordeil dans sa dernière maladie qu'il avait toujours souffert de son anévrisme, mais que son parti en ayant été pris, il avait préféré garder le silence, de peur d'alarmer inutilement les consulteurs et peut-être les Supérieurs majeurs. Le 22 8bre dernier, à son retour de la visite du district de Mo-Kiao, quoique déjà malade il continua par amour pour la vie commune de venir au réfectoire et en récréation. Ce ne fut que le Samedi 27, que vaincu par la fièvre et par la douleur, il quitta la récréation pour se mettre au lit qu'il garda jusqu'à sa mort. Jusque là il avait dit la Ste Messe malgré la fièvre, et souvent pouvant se soutenir à peine. Ce lui fut une peine bien sensible d'être obligé de manquer pour la première fois à la récitation du bréviaire. Le P. Cordeil vit de suite le danger, et sur son avis nous appelâmes le meilleur médecin anglais de la ville Européenne de Chang-hai. A l'empressement que le Docteur Lockhart et M. Arthur Smith mirent à venir plusieurs fois, non seulement le jour, mais même la nuit, au respect avec lequel le médecin examina notre cher malade et fit l'auscultation, à l'intérêt que mettaient les Européens résidant à Chang-hai à demander de ses nouvelles, nous pûmes comprendre l'impression qu'avait faite sur tous l'air grave et vénérable du R.P. Visiteur, et les sympathies des Protestants mêmes pour notre mission. En cette circonstance, M. Arthur Smith surtout s'est conduit en vrai et loyal ami des missionnaires. Plusieurs fois le jour il est venu visiter le malade; puis alarmé de son état, il retournait vite à Chang-hai chercher le Docteur Lockhart, auquel il servait d'interprète intelligent et fidèle auprès du P. Cordeil. Comme je lui serrais la main, lui disant que je ne pourrais jamais lui exprimer assez notre reconnaissance: « Voyez, mon père, me dit-il, ce que c'est que de bien recevoir les gens et de donner à manger à ceux qui ont faim; ils tâchent de vous le rendre au besoin le mieux qu'ils peuvent ». – Il faisait allusion à l'état de détresse où il s'était trouvé les années précédentes. Maintenant qu'il a une position honorable et lucrative, il saisit toutes les occasions, soit par ses aumônes, soit autrement de nous témoigner sa reconnaissance. Puisse Dieu récompenser tant de belles qualités en le faisant entrer dans l'Église Catholique! Le R.P. Visiteur sentait mieux que personne tout ce qu'il y avait de délicatesse et de dévouement dans ces procédés si obligeants et si généreux. Aussi, ému jusqu'aux larmes, en témoignait-il sa reconnaissance à ces MM. avec un accent et des démonstrations qui laisseront dans leurs cœurs des impressions ineffaçables. Un jour, après une visite, prenant les mains du Docteur Lockhart entre les siennes, il ne put s'empêcher de lui dire: « Vous m'avez édifié!!.. Ah! puissions-nous un jour....! – Une autre fois il racontait au Consul de France les bontés et les soins que ces messieurs lui prodiguaient. Ses larmes et son émotion interrompirent son récit; il dut se contenter de serrer la main à M. Smith qui était présent, et laisser parler son silence. Ce n'est point seulement aux étrangers, mais aux Nôtres aussi qu'il témoignait cette reconnaissance. Lui rendait-on un petit service – « Merci, mon bon père, disait-il, avec un ton de voix qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme et qui forçait à lui demander pardon de ce qu'il regardait comme un bon office. – Cependant il sentait ses forces diminuer; huit jours à peu près avant sa mort: « Mon père, – me dit-il, – promettez-moi de répondre en toute simplicité à la question que je vais vous faire. Que pense-t-on de ma maladie? Quand je compare ce que j'en entends dire, je vois que chacun en juge

je vois que chacun en juge d'après ses impressions.» Après lui avoir rapporté le jugement du médecin et les vives inquiétudes que son état nous inspirait, j'ajoutai que nous nous ferions un devoir de l'avertir sitôt que le danger serait imminent. Le 16 Novembre, M. Lokhart nous prévint qu'il n'y avait plus d'espoir, et que sans pouvoir préciser absolument le terme, c'était le commencement de la dernière période. Le soir, j'allai le visiter: — « Eh! bien, mon Révérend Père, lui dis-je, vous venez de voir M. Lokhart; vous êtes toujours bien content de lui? — Oui, mais que pense-t-il de mon état? — Je vous le dirai en toute simplicité, comme vous le désirez, n'est ce pas? — Oh! oui, dites, je vous prie. — Eh bien, je vous annonce la nouvelle qui faisait tressaillir de joie le Roi-Prophète: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus.* — Oh! je vous remercie. » — Puis prenant son crucifix et le couvrant de mille baisers: — « Oh! la bonne nouvelle que vous m'annoncez! Quel bonheur! aller au Ciel! » — « Toutefois, mon R.P., c'est là le jugement des hommes; si Dieu exauce nos prières, et veut vous conserver à vos enfants, vous dites bien avec St. Martin: *Non recuso laborem.* » — « Asseyez-vous. Ma mission est accomplie. J'ai trouvé tout organisé ici; et je vous le répète, au lieu des Croix que j'y attendais, je n'ai eu que des consolations. Ma visite n'aura pas été toutefois inutile, je pense, à quelques-uns, qu'elle aura rappelés à la perfection de l'obéissance et des vertus religieuses. Chère mission, je ne voulais plus vivre que pour elle: je mettais peut-être une certaine complaisance à la voir prochainement se développer et grandir. Dieu me met de côté comme un instrument inutile, et réserve à un autre cette consolation. Que son saint nom soit à jamais béni! » — Dès lors il se prépara avec plus de ferveur à sa dernière heure, et toutes ses pensées furent désormais pour le Ciel. Tous les jours j'allais lui faire une petite lecture de piété. Comme je lui demandais un jour ce qu'il voulait que je lusse: — « Mes idées se brouillent parfois, me dit-il, mes forces s'en vont; je ne suis plus qu'un enfant, c'est à vous de me donner la nourriture qui me convient. » — Quelquefois nous entrions doucement dans sa chambre: il était calme et semblait reposer; mais son regard fixé sur son crucifix qu'il avait sur son lit, nous indiquait assez qu'il était plongé dans la méditation de la Passion, et nous nous retirions respectant son repos dans la souffrance. Il conserva jusqu'au bout la gaieté de son caractère. Le samedi 17, après lui avoir lu quelques versets du 4e livre de l'Imitation de J.C. pour le disposer à la communion du lendemain, « Je tombe, lui dis-je, sur un bien beau chapitre; c'est le 48e du 3e livre: *De die æternitatis.* » — « Oh! c'est le plus long!.. » reprend-il. — « Je ne le lirai pas tout entier, » lui répondis-je. — Puis je le vois sourire avec bonheur de ma méprise. — « Ah! oui, mon Révérend Père, repris-je; et c'est aussi le jour le plus heureux. » — Quelquefois me faisant appeler, « Suggérez-moi, me disait-il, quelques pensées et affections pieuses. Les prières des agonisants en renferment de ce genre; qu'on me les récite sauf à les répéter au moment décisif. » — Il avait une dévotion spéciale pour la prière *Anima Christi*, et il avait recommandé qu'à ses derniers moments on la lui suggérât, surtout les paroles: *O bone Jesu, exaudi me, intra vulnera tua absconde me.* A son agonie, après les lui avoir suggérées, je l'entendais aux intervalles de repos que je lui laissais, les savourer et dire: « *Intra tua vulnera! O quàm bene ibi absconditur!..* » Puis les yeux fixés vers l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs qu'il avait devant lui, il ajoutait: « *Intra gladios tuos absconde me...* » — On ne pouvait lui présenter le crucifix, sans le voir oublier tout le reste, et le saisissant avec empressement, coller ses lèvres sur les plaies du Sauveur avec une expression de foi et d'amour qu'il est impossible de rendre. Se voyant entouré de nos Pères et de nos Frères qui tous priaient pour lui ou cherchaient à le soulager: « St. François Xavier mourait seul et abandonné, disait-il, et moi.... *Ecce quàm bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* » — Fatigué par une diarrhée très fréquente, presque jusqu'au dernier jour il voulut se lever. Longtemps auparavant une de ses préoccupations était de demander au P. Cordeil: « Mais, comment ferez vous, quand je serai tout-à-fait affaibli?.. » — Et s'il lui arrivait quelquefois de perdre connaissance, on voyait à ses mouvements, on entendait à ses paroles que c'était pour lui un des plus pénibles sacrifices de sa maladie d'avoir besoin d'un secours étranger. — Le jour de sa mort, M. Smith et M. Lockart, quoiqu'ils sussent qu'il n'y avait plus d'espoir, vinrent cependant à Zi-ka-wei, malgré la pluie & les mauvais chemins. Ils voulaient venir, disaient-ils, pour adoucir du moins ses souffrances, s'il y avait moyen, et témoigner l'estime et l'affection qu'ils lui portaient. On voyait le visage de M. Smith pâle et ses traits altérés, comme s'il eût perdu un père. C'est qu'à l'arrivée du R.P. Visiteur en Chine, M. Smith désirant avoir un exemplaire de sa philosophie, et n'osant le lui demander parce que son air grave lui en imposait, il prit sur lui-même de lui faire confidence de sa peur, en toute simplicité: le Révérend Père l'avait accueilli avec une bonté telle qu'il conquit dès lors toute son affection. — Deux autres Protestants voulurent assister à la Messe qui fut célébrée, pour le repos de son âme, le 22, dans notre église de Zi-ka-wei. L'un d'eux demanda au Consul de France s'il n'y voyait pas d'inconvénient. « Du reste, ajouta-t-il, je suis plus catholique que protestant. » — Le consul Anglais n'ayant pu, contre son gré, y assister, à raison d'occupations imprévues qui lui étaient survenues au moment même, vint l'après midi avec son frère. Passant devant la Chapelle, il aperçut par la porte à demi entr'ouverte la lumière des flambeaux qui brûlaient autour du corps. — « N'est ce pas là le Révérend Père? dit-il au P. Lemaître. Y aurait-il de ma part indiscrétion de vous demander à le voir? » — Appuyé contre une colonne, il le contempla longtemps avec respect. Puis s'approchant de plus près: « Oui, c'est bien lui: la souffrance et la mort ont respecté ses traits. » — En se relevant il fit avec le P. Lemaître la génuflexion au S. Sacrement. Enfin, en le quittant, « Je vous renouvelle, dit-il au P. Lemaître, toute l'assurance de mes sincères condoléances. C'est une grande perte que fait la Mission, mais il est mieux là où il est maintenant qu'ici-bas. » — Oh! nous l'espérons bien, dit le P. Lemaître, et surtout que par ses prières il est là haut notre protecteur. » — « C'est bien aussi ma conviction, » reprit le Consul Anglais. — Mgr. Spelta qui était venu, malade lui-même, le visiter, averti que le danger devenait plus pressant, ordonna à la Cathédrale un triduum de prières avec bénédiction du St. Sacrement, pour demander à Dieu qu'il voulût le conserver à la Mission. Ce triduum précédait immédiatement la fête de la Présentation de la Ste. Vierge. — « Remerciez sa Grandeur de ma part, me dit le R.P. Visiteur; mais vous qui est bien pour couronner l'œuvre!.. » — Chose remarquable! comme si le ciel voulut l'avertir par un pressentiment, et unir aussi son suffrage aux témoignages d'affection que lui donnaient les hommes, le R.P. Visiteur avait tiré pour patron du mois la Présentation de la Ste. Vierge. « Quel beau jour pour mourir! nous disait-il longtemps d'avance, quel beau jour pour mourir! Si Dieu veut m'appeler à lui, je le prie que ce soit ce jour là. » — La veille, il en fit positivement la demande à la Ste. Vierge. Lors donc que le 21 Novembre, jour même de la fête, il rendait son âme dans les plaies du Sauveur, au milieu des prières de tous les nôtres, je me disais: « *Moriatur anima mea morte Justorum et fiant novissima mea horum similia.* » —

Le Révérend Père Fournier avait écrit plusieurs lettres aux Scholastiques de Laval. Nous extrayons de ces lettres ce qui nous paraît plus intéressant et plus propre à faire connaître cet excellent Père.

Lettre du Révérend Père Fournier. — Zi-ka-wei, Février — 55. — « Les Français ne sont plus confondus, comme autrefois avec les Anglais et les Américains; aux yeux des Chinois, ce ne sont plus des Barbares, mais des hommes civilisés, appartenant

appartenant à une grande nation. On prépare en ce moment un mausolée pour les marins qui ont été les victimes de leur courage à l'attaque du 6 janvier et c'est le Tou-tai, ou gouverneur de la province, qui en fera les frais. Ce monument rappellera aux chinois le dévouement des français qui ont fait le sacrifice de leur vie pour procurer la paix aux habitants du céleste empire. Au reste la France a toujours eu le bonheur d'être si représentée par les hommes les plus honorables. Mr de Montigny, quand il était consul à Chang-hai, gagnait tous les cœurs par sa franchise, sa loyauté, son ardeur généreuse. Mr Edan qui lui succède en qualité de vice consul, est la probité même. C'est le papa Edan, telle est l'épithète que lui donnent ses collègues et les officiers en station à Chang-hai. La France n'a encore qu'une maison de commerce et une autre qui commence à s'établir, et leurs patrons jouissent d'une réputation qui leur fait honneur. Je ne vous parlerai pas des missionnaires français, vous les connaissez. Les marins tant officiers que matelots qui ont stationné à Chang-hai, ont toujours honoré leur pavillon par leur bonne conduite et leur bravoure. L'équipage du Cassini vous est connu par les lettres qui vous ont été communiquées. Les deux navires qui sont ici en ce moment méritent également des éloges: tous les marins fraternisent cordialement avec les missionnaires. Parmi les 50 ou 60 matelots qui sont venus passer leur convalescence à Zi-ka-wei depuis six mois, il n'en est aucun qui n'ait été heureux de recouvrer la paix de l'âme avec la santé du corps. Ils ne savaient comment nous témoigner leur reconnaissance. Pour vous en donner une idée je vais vous transcrire la lettre que nous a adressée le 1er janvier, l'un des matelots au nom de ses camarades: — Zi-ka-wei 1er janvier 1855. — Très bons et très vénérés Pères. « Le 1er janvier « 1855 est pour nous un jour d'éternelle mémoire, car il nous procure la grande satisfaction de remercier des bienfaiteurs. Vous exprimer, chers pères, « notre reconnaissance pour la tendre sollicitude que vous nous avez constamment montrée tant pour nos corps que pour nos âmes est au « dessus de nos facultés à nous pauvres marins; mais soyez persuadés qu'il est en notre cœur un profond sentiment de vénération pour les « Pères de Zi-ka-wei, et que si les matelots de la Jeanne d'Arc n'ont pas des paroles assez expressives pour vous témoigner ce sentiment, ils « se souviendront toujours, quelqu'éloignés qu'ils pourront être, des soins que vous leurs avez prodigués. Veuillez croire qu'en rentrant dans nos foyers « nous ne nous lasserons point de répéter à nos parens, à nos amis: honneur et gloire aux braves missionnaires qui ont rappelé à la vie tout un « équipage exténué par les fatigues et les maladies. Puisse, très bons Pères, la Providence exaucer les vœux que nous formons aujourd'hui pour « vous, et votre mission sera remplie au delà de vos espérances; par vos paroles angéliques vous ferez baisser pavillon aux vils ministres « protestants de l'Angleterre et de l'Amérique; par vos vertus sacerdotales vous anéantirez leurs déplorables maximes; et les chinois dont vous « cultivez les cœurs, feront abnégation de leurs dieux pour n'en adorer qu'un seul, celui des chrétiens. Puisse, enfin, le ciel vous accorder « de longues années, et que vos jours soient à l'abri des cruelles tortures qu'ont du endurer avec une bravoure plus qu'héroïque un trop grand nombre « de vos illustres devanciers! Dans ce but, nous prierons avec ferveur, et nous serons sûrs de ne pas nous écarter de la route que vous nous « avez tracée. En terminant, chers Pères, vous nous permettrez d'offrir les mêmes souhaits aux cinq frères qui vous secondent, et qui, depuis « si long-temps ne cessent de nous prouver un attachement tout particulier. — Les marins français aux RR. Pères de Zi-ka-wei. — Puisque « vous aimez tant à entendre parler de nos petits chinois vous me permettrez de vous en dire encore un mot aujourd'hui. Vraiment plus on les connaît plus on les aime. Venez avec moi au petit séminaire, où il y a une trentaine d'élèves sous la direction de deux pères et de deux ou trois maîtres chinois. Vous en trouverez de 10, 12, 15 et 18 ans. Aux qualités de l'esprit ils joignent les qualités que l'on aime dans les bons élèves d'Europe. Tout le monde est frappé de l'ouverture et de l'aisance simple et respectueuse qu'ils ont en traitant avec leurs maîtres. Leur docilité ne mérite pas moins d'éloges, et leur piété est admirée par tous les pères qui vont visiter la maison. Ils ont donné des preuves spéciales de cette piété pendant le mois de Marie. On avait dressé dans la chapelle un joli petit autel dont le fond était un transparent, représentant le saint cœur de notre bonne mère. Chaque jour les enfants écrivaient sur un billet ce qu'ils avaient fait en l'honneur de la Ste Vierge, et la grâce qu'ils lui demandaient. Parmi ces billets il s'en trouvait de charmants. L'un disait en s'adressant à Marie: O ma bonne mère, vous savez bien que je vous aime, si donc je vous offense, ne l'attribuez qu'à ma faiblesse que je vous prie de prendre en pitié. Les élèves donnent aussi des exemples d'une solide vertu. Un jour l'un d'eux ayant commis une faute assez légère reçut d'un de ses maîtres une forte pénitence. Il courut un peu ému chez le préfet et lui dit qu'il voulait aller demander à celui qui l'avait puni pourquoi il s'était montré si sévère. J'y consens, dit le Père; mais avant de faire cette démarche, attendez un ou deux jours, vous serez alors plus calme et vous agirez alors plus utilement pour votre âme. Le lendemain il retourne chez le préfet et lui dit: mon Père, aujourd'hui c'est le 1er vendredi du mois consacré au divin cœur de Jésus; j'ai pensé pendant la messe que je ferais une chose agréable au sacré-Cœur, en accomplissant ma pénitence sans rien dire à personne. Le père applaudit à cette belle résolution et l'élève offrit son sacrifice au cœur du divin maître. — Venez maintenant à notre collège de St Ignace, à Zi-ka-wei. Vous y trouverez de 40 à 50 élèves depuis 10 ans jusqu'à 20 ans. Pour la docilité, l'ouverture, la simplicité, la modestie, la piété, je les comparerais volontiers aux séminaires de France les plus fervents. Leur première éducation cependant a été bien différente: plusieurs d'entre eux sont nés de parents infidèles, et ceux qui doivent leur naissance à des parents chrétiens, ont été aussi négligés que les premiers dans leur première enfance. Malgré cela leur obéissance, leur amour du travail, leur piété les a rendus si réguliers que le Préfet, tout aussi vigilant qu'il peut l'être, n'a pu découvrir ni par lui-même ni par les surveillants, dans le cours de cette année, aucune infraction aux règles de la plus religieuse modestie. Vous verrez leur attachement pour les Pères, si je vous dis que dans les moments de danger où nous nous sommes trouvés cet hiver, la plupart d'entre eux ont préféré rester avec nous plutôt que de se retirer dans leurs familles. La règle est de se confesser et de communier une fois tous les mois, personne n'y manque. La plupart même le font plus souvent, et les plus fervents aiment à s'approcher des sacrements toutes les semaines. Si nous ouvrions un noviciat nous pourrions aisément trouver parmi ces élèves une dizaine de novices d'une vertu solide et éprouvée. Leur vie est déjà celle des religieux. — Si vous voulez encore être édifiés, il faut aller à Tsa-ka-wé. C'est là que se trouve l'orphelinat des petits enfants payens abandonnés. Vous y verrez 160 bons hommes la plupart de 4 à 10 ans, quelques uns de 10 à 15 ans, et un petit nombre de 15, 17 et 19 ans. Il n'entre guères dans cette maison que des enfants infirmes, crasseux, couverts de plaies, consumés par la faim et la misère. L'un des premiers soins du P. Giaquinto, qui dirige cet orphelinat fut donc de pourvoir à une infirmerie. Mais bientôt il s'aperçut que les plus malheureux de ces enfants étaient négligés, parce que la vue de leurs plaies et de leur misère faisait bondir le cœur des infirmiers à gage et les éloignait de ces pauvres petites créatures. Pour remédier à cet inconvénient le Père se décida à confier le soin de l'infirmerie aux enfants de la maison les plus âgés et les plus intelligents. Il choisit pour cet office précisément les membres de la congrégation de la Ste Vierge. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Tous, sans exception, acceptèrent l'offre qu'il leur en fit avec joie et reconnaissance: ce sont eux qui peignent, lavent, débarrassent, qui lèvent et couchent ces petits galeux, et cela avec un soin et une tendresse de mère.

Zi-ka-wei, 26 juin 1855. — Nous jouissons ici d'une liberté aussi grande que celle que vous pouvez avoir en Europe. Vous ne serez donc pas étonnés

x donc pas étonnés d'apprendre que les Processions du S. Sacrement se font à Chang-Hai et dans les environs aussi [illegible]ment et aussi religieusement que dans nos meilleures villes de France. Celle de Zi-ka-wei a eu lieu, cette année [comm]es années précédentes, le Dimanche dans l'Octave de la Fête. Plus de mille chrétiens étaient venus de divers dis[trict]s voir ce religieux spectacle. Avec eux étaient mêlés quelques païens, parmi lesquels trois mandarins qui ont [assist]é respectueusement à la grand'messe et à la procession. Il y avait aussi l'élite de la population européenne que de Chang-hai: Français, Allemands, Irlandais, Espagnols, Portugais, etc. Ces Messieurs, à la suite de notre [digne] consul qui avait communié le matin, marchaient après le dais, un cierge à la main. Cinq à six protestants [améri]cains que la curiosité de voir la cérémonie avaient amenés à Zi-ka-wei se sont trouvés mêlés aux catholiques, et [ont] reçu comme eux un cierge qu'ils ont porté fort dévotement pendant toute la Procession. A chaque reposoir, au moment [de l]a Bénédiction, ils ont fléchi le genou comme les autres et se sont conduits extérieurement comme des enfants de la Ste Eglise. [Le cl]ergé était assez nombreux pour la localité. Outre nos 40 élèves en surplis et en aubes, nous avions une douzaine de caté[chi]stes et une quinzaine de Séminaristes pareillement en surplis ou en dalmatiques, et douze ou quinze pères en chasubles [e]t en chappes. Le St Sacrement était porté par Mgr. le Coadjuteur, et le dais par [illegible] Bacheliers en grand costume. Il y a[v]ait trois reposoirs, qui n'étaient pas à dédaigner: l'un à l'entrée de la salle du collège, l'autre au jardin et le troisième dans [un]e salle de réception à l'entrée de la maison. Le plus beau était celui du jardin: il était placé à l'extrémité d'une belle allée [illegible] du mai, où flotte le drapeau Français, lequel avait été [illegible] pour la circonstance. Tout cela produisait un excellent effet. Au sortir du jardin, la procession s'est développée [illegible] qui longe notre propriété, en présence d'une foule de païens qui regardaient avec admiration cette pompe religieuse [illegible]. Tout le monde était silencieux, modeste, respectueux. Aussi il n'est personne qui n'ait été édifié et de la bonne tenue des païens et de la piété des chrétiens pendant toute la procession. Ce qui me touchait particulièrement, c'était de voir, à cette extrémité du monde, au milieu de l'Infidélité, Notre Seigneur chanté et adoré en même temps par des Chinois et par des représentants de toutes les nations catholiques de l'Europe. Que son saint nom soit béni et qu'il accorde à un grand nombre d'entre vous la grâce de jouir un jour de ce [illegible] spectacle. — Demain, 27 Juin, ouverture des Vacances à Zi-ka-wei pour une partie des missionnaires et en même temps solennité en l'honneur de nos 40 martyrs. L'Eglise nous a donné dans ces derniers temps bien des Bienheureux, mais où les a-t-elle pris? presque tous parmi ceux qui à l'exemple de S. François Xavier, ont quitté leur patrie pour se dévouer aux missions étrangères: la vie des Missions est donc la voie la plus courte comme la plus facile de devenir des saints. —— 31 Juillet – 55. Je vais vous raconter comment nous avons célébré aujourd'hui la fête de S. Ignace dans notre église de Zi-ka-wei. Cette église est à peu près pour la grandeur semblable à celle de St Michel de Laval; mais elle est plus jolie. Un concours de circonstances a rendu cette fête plus solennelle qu'à l'ordinaire. Elle coïncidait cette année avec la fin des vacances de nos pères; car ici chaque missionnaire, au temps des grandes chaleurs, vient prendre un mois de repos dans la maison centrale et respirer l'air de la famille. Tous nos Pères à l'exception de quatre, étaient donc réunis pour célébrer la fête de notre saint Fondateur, et avec eux une foule de fidèles venus des divers districts de la Mission. Presque tous ces bons chrétiens ont fait la Ste Communion et ont beaucoup prié pour nous. C'était aussi la distribution des prix pour les élèves de notre collège, et cette circonstance n'a pas peu contribué à grossir la foule de ceux qui sont venus honorer S. Ignace. Ainsi outre nos Pères et une multitude de fidèles, nous avions dans cette solennité l'Evêque de Pékin et l'Evêque Coadjuteur de Nankin avec les élèves du grand et du petit Séminaire. Nous avions un grand Mandarin, le gouverneur de la ville de Chang-Hai avec ses enfants et d'autres mandarins de sa suite. Nous avions le consul de France en grande tenue et quelques protestants, français et Américains, qui sont nos amis et nos bienfaiteurs. Si la [illegible] pour partir, nous en aurions eu un bien plus grand nombre. Là tout se trouvait réuni pour honorer notre saint. [illegible] des hommes de toute nation, de toute condition, de toute religion. Ils ont tous assisté à la messe solennelle, à la distribution des prix et au repas de communauté qui l'a suivie. Saint Ignace a fait plier les genoux aux Mandarins païens, aux [illegible] protestants comme aux Evêques et aux fidèles catholiques, pour vérifier de nouveau ces paroles de l'Introït de la Fête: In nomine Jesu omne genu flectatur coelestium, terrestrium & infernorum. A la distribution des Prix chacun des assistants les plus distingués [illegible] aux élèves vainqueurs les Prix qu'ils avaient gagnés. C'est le Consul de France qui a donné le premier prix de [illegible], et c'est le Grand Mandarin païen qui a donné le premier prix d'instruction religieuse et le prix de langue Française. Tout cela était assez curieux et bizarre; mais en même temps très édifiant à cause de cette alliance de la Chine avec la France [illegible] la religion. Ce qui a surtout frappé les Chinois, c'était de voir le grand Mandarin de la ville traiter avec nos Pères comme d'égal à égal, leur prendre la main, les saluer affectueusement et leur parler avec une effusion, un abandon dont il n'use pas avec les premières autorités de Chang-Hai. Tout le monde est resté pleinement satisfait de cette belle fête. Il va sans dire que le pavillon français, qui flotte au milieu de notre jardin, était ce jour là orgueilleusement pavoisé et annonçait aux populations païennes qui nous entourent que Zi-ka-wei célébrait une grande fête. Une autre petite circonstance qui a aussi son côté curieux et intéressant, c'est que nous avons pu donner à nos nobles hôtes du vin de Champagne à la fin du repas. C'était un cadeau qu'un Protestant avait voulu faire à S. Ignace. —

Zi-ka-wei, 8 Octobre 1855. —— Le 6 du mois passé, nous avons eu une cérémonie religieuse qui vous aurait bien édifiés si vous aviez pu en être témoins. Il s'agissait de conduire à leur dernière demeure les corps de quatre des Nôtres, savoir des PP. Yreton, Poissemeux, Brouillon et du F. Saguez. Vous savez que le P. Werner a été enterré à Tsong-min au milieu de ses chers chrétiens. Ceux qui étaient décédés à Zi-ka-wei depuis un an et plus, étaient restés sans sépulture dans leurs bières, parce qu'au temps de la guerre, notre cimetière était environné d'un camp impérial et tout à fait inabordable. La paix une fois rendue, il nous a été possible d'approprier ce champ des morts, de l'environner de murs et de préparer les caveaux pour l'inhumation. De concert avec Mgr Spelta nous avons choisi, pour célébrer la cérémonie funèbre, le lendemain des dernières vacances, parce qu'à cette époque les grandes chaleurs étaient passées, et la plupart de nos Pères se trouvaient réunis. Ce jour là donc messe solennelle à la Cathédrale où les corps avaient été transportés la veille, puis Convoi funèbre depuis la Cathédrale jusqu'au cimetière. Vous exprimer combien était édifiant ce spectacle, c'est impossible;

pour s'en former une idée, il faut l'avoir vu de ses yeux. Vous saurez d'abord que près de 2000 Chrétiens étaient accourus de 2. 4. 6. 8. 10 lieues et plus, pour rendre leurs derniers devoirs à leurs pères dans la foi et les accompagner jusqu'au lieu de leur sépulture: plusieurs d'entre eux avaient apporté leurs offrandes avec eux des cierges, de l'encens, des piastres pour faire célébrer des messes. Le Clergé était aussi nombreux que possible: un évêque et plus de vingt prêtres avec surplis et etole, les élèves du grand et du petit séminaire, les élèves du collège de Zi-Kawei, une trentaine de catéchistes, tous en surplis et un cierge à la main. Figurez-vous donc tous ces lévites, tous ces prêtres, suivis de leur Evêque, marchant en procession deux à deux, et croix en tête, à travers les populeux faubourgs d'une ville payenne, et faisant entendre le chant des psaumes à des milliers d'infidèles qui bordaient les rues, gardant un silence profond et un recueillement complet, et qui ne montraient dans tout leur extérieur qu'une curiosité pleine de respect et d'admiration. Figurez-vous ce nombreux cortège de près de 2000 pieux fidèles des deux sexes, accompagnant à leurs dernière demeure ceux qui les avaient engendrés à la foi, et chantant en présence de cette multitude de payens étonnés les prières des morts. N'était-ce pas là un spectacle capable de réjouir nos nouveaux martyrs de la charité apostolique, qui du haut du ciel pouvaient contempler contempler cette espèce de triomphe accordé à leurs dépouilles mortelles sur une terre infidèle qu'ils avaient arrosée de leurs sueurs, et au milieu de ces populations auxquelles ils avaient apporté la bonne nouvelle? Des familles payennes ont voulu aussi honorer de leur présence le convoi funèbre de nos chers défunts; et quelques unes même ont apporté leur offrande de cierges et d'encens.

Quelques jours après les funérailles, j'ai été visité nos Pères du district occidental de la Mission. Au chef-lieu du district, à Wou-sie, qui est à une quarantaine de lieues de Chang-hai, et à peu près à moitié chemin de Nankin, les P.P. Clavelin et Sentinier ont une chrétienté de 2400 fidèles, tous à l'exception de 200 appartenant à des familles de pêcheurs qui habitent sur des barques. C'est sur ces maisons flottantes qu'ils naissent, qu'ils vivent, et qu'ils meurent. Ces bons pêcheurs, à Wou-sie, comme dans les autres districts, car on en compte de 15 à 20 mille dans la mission, sont la portion la plus pauvre, mais certainement la plus fervente du Kiang-nan. Ils sont d'une simplicité, d'une piété, d'une innocence qui appartient aux premiers âges. Le plus souvent au temps des missions, nos Pères ont peine à trouver matière à absolution. Chaque famille a sa petite barque qui lui sert de cuisine, de salle à manger, de dortoir, de voiture pour voyager, de tout enfin. A chaque barque vous voyez un ou deux canards attachés par un fil et en dehors de la barque un petit panier suspendu où l'oiseau nageur va passer la nuit, et déposer les œufs qui doivent servir de régal à ses maîtres.

Ne croyez pas que Wou-sie soit une bicoque; c'est une ville du 3ème ordre bien murée et flanquée de faubourgs populeux, où il se fait un commerce assez considérable. Le nombre de ses habitants s'élève à 3 ou 400000. Elle est coupée et sillonnée par une foule de canaux, et surtout par le canal impérial qui baigne ses murs du midi au Nord. Ce canal ressemble à un fleuve majestueux toujours égal, et dont les rives seraient magnifiques, si elles étaient bordées de quais et de belles rues, comme on en voit dans plusieurs villes d'Europe. Une belle chaine de montagnes couronne la vallée où la ville est assise. Au pied de ces montagnes, à une demi-lieue de Wou-sie, est un lieu de plaisance où le démon règne en maître. Il y a là de superbes pagodes où tous les Diables de l'enfer semblent s'être donné rendez-vous. C'est un vrai lieu de pélerinage pour tous les dévots de l'idolatrie, et pour tous ceux qui aiment les plaisirs. Là tout inspire et respire le Paganisme. Pagodes sans nombre, très-belles pour la plupart, et remplies d'énormes et nombreuses statues bien laides il est vrai, mais très-riches. A coté des bonzeries pleines de bonzes et de bonzesses, et des théâtres où l'on joue la Comédie pour honorer tous ces Dieux de bois doré. Tout à l'entour des boutiques bien achalandées de diablotins, des boutiques de cire et d'encens, de papiers superstitieux. & puis encore des thés (comme on dit en France des cafés) pour les nombreux visiteurs qui se rendent tous les jours dans ce lieu de superstition. Là aussi se trouve une source d'eau vive, qui a reçu de l'Empereur Kam-hi le certificat de première eau de la Chine, après je ne sais quelle autre eau de ce céleste empire. C'est celle que j'ai bue pendant mon séjour à Wou-sie, et comme eau elle est vraiment bonne. Près de cette demeure des diables sont une foule de tombeaux. A une extrémité se trouve le cimetière des chrétiens, où l'on voit encore les pierres sépulcrales de deux de nos anciens Pères qui ont été enterrés dans ce lieu de repos. L'un est le P. Molon fondateur de la Chrétienté de Wou-sie, mort je crois en 1646, après 4 ans de séjour en cette ville. L'inscription qui est sur la tombe de l'autre père est devenue illisible. Quelques pas plus haut, sur le penchant de la montagne, on voit la tombe récente d'un Lazariste du P. Parrans de Toulouse, frère, dit-on, du député de ce nom à l'assemblée nationale. En 1849 il avait été appelé de Constantinople à Pékin pour être membre du tribunal des Mathématiques, et étant tombé malade en passant à Wou-sie, il y est mort le 8 7bre de la même année. Nos P.P. missionnaires pendant mon séjour au milieu d'eux, ont voulu me procurer le plaisir et la fatigue de faire avec eux deux ascensions, la première sur un mamelon au haut duquel se trouve une pagode et une tour qui domine la ville, et toutes les belles campagnes d'alentour, l'autre sur une montagne plus élevée, couronnée d'un bosquet, au milieu duquel se trouve une grande pagode; nous y avons trouvé deux petits bonzes novices qui nous ont servi le thé avec beaucoup d'amabilité. Ce sont de petits enfants qui appartiennent à des familles pauvres, et qui sont venus là pour avoir du riz à manger. Nous y avons trouvé aussi un bonze septuagénaire qui nous a fait cinquante politesse, en nous invitant à fumer une pipe, et en s'excusant de ne pouvoir s'entretenir avec nous parce qu'il était sourd. Cet homme parait très dévot à ses petits diables: son air vénérable et son costume nous l'auraient presque fait prendre pour un chartreux: c'est incroyable comme le diable sait ici singer tout ce qui appartient au culte catholique. Ses prêtres sont habillés comme nos moines, leurs ornements ressemblent aux nôtres à peu de chose près; dans une procession de Tao-Ssé j'ai reconnu nos dalmatiques et nos chappes, et la crosse de nos Evêques n'était pas oubliée non plus. — Je suis revenu de Wou-sie par Sou-tcheou grande ville de 3 à 5 millions d'habitants sur le canal impérial: Autour de cette cité, le long du canal, on voit de grandes barques immobiles et s'affaissant ou s'enfonçant peu à peu. Ce sont celles qui portaient autrefois le tribut de riz à l'empereur; mais les communications ayant été interceptées par les rebelles, ces barques devenues inutiles pourrissent dans les eaux: il n'est permis à personne d'y toucher parceque tout ce qui appartient à l'empereur est sacré.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau à son Frère. Zi-ka-wei, 1 février 1856.

Un mot maintenant de la belle œuvre dite de la Ste Enfance ; je pense bien que tes enfants en font partie, et donnent leur obole chaque mois, comme toi tu la donnes chaque semaine pour la propagation de la foi. C'est un trait-d'union entre nous, qui doit t'être plus cher que jamais. L'autre jour faisant mission dans la Chrétienté la plus pauvre de mon district, le chef des Chrétiens entre dans ma chambre portant un petit enfant dans ses bras. – Qu'est-ce que cet enfant, demandai-je ? – Père, c'est un petit payen, trouvé ce matin par les Chrétiens en venant à la mission. – Où l'a-t-on trouvé ? – Assez loin d'ici, dans un champ de coton, sur le chemin qui vient de la Chrétienté voisine ; en passant, les Chrétiens ont entendu ses cris, et l'ont aperçu. Le pauvre petit n'avait point de vêtements, il était couché sur la terre nue ; son corps était tout froid et couvert de terre. – Mon bon ami, si tu avais vu ce malheureux enfant des pieds à la tête couvert de boue, pâle, défait, amaigri et presque mourant, ton bon cœur eut été, j'en suis sur, aussi profondément ému que le mien. – Combien est-il resté là sur la terre, demandai-je ? – Père dit le bon administrateur, les payens de l'endroit ont dit que hier au soleil levant on a commencé à entendre des cris dans le champ de coton, mais aucun n'est venu le sauver. La mère de cet enfant, repartis-je, connait certainement le bon cœur des Chrétiens, ne voulant plus de son enfant, elle n'a pas voulu le tuer, elle n'a pas osé l'apporter elle-même ici, mais elle l'a exposé là sur le chemin, espérant que quelque Chrétien venant à la mission, le trouverait et le sauverait. Pauvre petit, depuis hier, il aurait bien pu mourir de froid, de faim ou sous la dent des animaux, mais non, son bon ange l'a gardé ! – Maintenant qui se charge de le nourrir ? Plusieurs se présentent, une des Vierges de la Chrétienté eut la préférence. Je le lui donnai après l'avoir baptisé ; comme cette Vierge est pauvre, je lui allouai la petite somme accoutumée, vingt huit sous par mois environ, sur l'allocation de l'œuvre de la Ste Enfance ! Voilà un des mille traits qu'on pourrait raconter sur le sauvetage des enfants payens. Le grand malheur, c'est qu'avec tous nos efforts nous n'en sauvons pas un sur cent. toutefois ces exemples journaliers de la charité Chrétienne ont une influence incalculable sur les payens ; c'est une condamnation muette mais éloquente de leur barbarie ; c'est une protestation vivante contre la violation des droits sacrés de la nature. S'ils ne se corrigent pas encore, au moins il y a amélioration. On rougit, et peu à peu les lois de l'humanité s'infiltrent dans ces masses corrompues et aveugles. O Sainte Religion, que tu parais grande, belle et divine face à face avec le paganisme ! – Dans mon district j'ai pour le moment 64 enfants sauvés dont 10 sont nourris gratis pro Deo par les Chrétiens ; 54 reçoivent les secours ordinaires de la Ste Enfance. On ne saurait croire combien vite meurent ces pauvres petits ; ainsi des 64 actuels vivants, à peine 4 ou 5 seront de ce monde dans 6 mois. cela tient au triste état où ils sont réduits au moment du sauvetage. Ceci doit encourager les membres de l'œuvre, puisque par là un plus grand nombre de petits protégés montent chaque jour au ciel pour y devenir à leur tour des protecteurs. – Encore un petit trait. au mois de Novembre dernier, j'allai faire mission dans une Chrétienté sur le bord de la mer, c'est la plus éloignée, mais aussi une des plus ferventes du District. A mon arrivée, les Chrétiens vinrent selon l'usage saluer le Père. Un des administrateurs me présente un grand jeune homme ; rarement j'ai vu une tenue plus modeste, un visage aussi ouvert. Père, dit l'administrateur, voilà un payen qui demande le baptême ; depuis deux ans il s'instruit et observe les règles. Pendant qu'il parlait ainsi, voilà ce bon jeune homme qui tombe à genoux, se prosterne devant moi, et avec un ton de voix et des gestes qui montraient tout le fond de son âme : Père, dit-il, ayez pitié de moi, baptisez-moi, je veux être Chrétien, je veux aller au ciel ; tous les jours je vous attendais et je demandais quand vous viendriez ; Père, vous voilà venu, baptisez-moi. – Prends confiance répondis-je ; quand le Père t'aura examiné, espère qu'il te baptisera ; dis moi comment se fait-il que tu veux te faire Chrétien ; qui donc t'a amené là ? – Père, dit-il, voilà comment. – Il y a deux ans tout d'un coup je me suis dit : les superstitions, les idoles, tout cela n'est rien que trompe

mensonges, il faut que je sois Chrétien, c'est la vraie doctrine, c'est la vraie route. A ce moment-là j'étais seul, mon grand frère chez qui j'habite se trouvait absent alors; sans hésiter, j'attrape les diables (idoles) tout dorés qui étaient là exposés, je les scie les uns en 4, les autres en 6 morceaux, et j'en fais un bon feu pour cuire mon riz. — Ah! voilà qui est bien, dis-je; mais le grand frère à son retour, qu'a-t-il dit? — Ne voyant plus les idoles, il m'a demandé ce que j'en avais fait: Du feu, lui dis-je. Alors entrant en colère il se met à me battre; sans me défendre je me contentais de lui dire: tue-moi si tu veux; mais je veux me faire Chrétien. Il se fâche encore plus; las de me battre, il m'attache les mains derrière le dos, me conduit dans une chambre où il m'attache à un poteau avec de grosses cordes et me laisse là enfermé à clef. Je restai là ainsi deux jours et deux nuits: le premier jour, il m'apporta une fois à manger en me disant: renonce à ton idée. — Non, répondis-je, je serai Chrétien, je le veux; laisse-moi mourir de faim, si tu veux; mais je ne changerai pas d'idée, je veux me faire Chrétien. Après cela il ne revint plus. La dernière nuit, épuisé je dormais étendu sur la terre, quand quelqu'un me tirant par mes habits me réveilla. Je vois la chambre toute éclairée, et devant moi un inconnu qui me dit en m'appelant par mon nom: que fais-tu là? voici une porte, allons, sors d'ici. — A l'instant, mes liens tombent et j'aperçois une large ouverture dans le mur: je passe et me trouve libre au milieu du chemin: de suite je marche vers l'Eglise des Chrétiens, où je demande le Père: le Père, me dit-on, il n'est pas ici; il est à l'autre bout du district. Sans m'arrêter, je marche et j'arrive devant le Père à qui je raconte tout. Il me console, me donne un peu d'argent pour acheter des remèdes pour mes blessures, et me promet qu'il me baptisera dès que je serai assez instruit. Le Père a été changé de district, il n'a pu venir me baptiser; voilà deux ans que j'attends. Père, baptisez-moi. — Je le veux bien, mais et ton frère? — Mon frère, dit-il, a changé depuis cet événement; cependant, il vient encore de me dire: si tu te fais Chrétien, je vais prendre tes habits, renverser ta maison, et m'emparer de tes terres. — Fais ce que tu voudras, lui ai-je dit, Dieu saura bien me récompenser et te punir. Inutile de dire avec quelle joie je baptisai ce vrai élu, ce prédestiné entre dix mille. Il est à ce moment l'édification de sa Chrétienté.

Extrait d'une lettre du F. Adinolfi, scholastique. Février, 1856. — Le P. Giaquinto est directeur du grand Orphelinat de Zi-ka-wei; 150 enfants estropiés et infirmes, véritable rebut du genre humain, se transforment peu à peu sous sa direction en enfants vraiment Chrétiens; leur piété, leur assiduité au travail excitent l'admiration de tous; aussi ces orphelins sont-ils la plus belle couronne du P. Giaquinto. Ils sont divisés en 3 classes, les étudiants, les artisans, et les invalides; De plus, ils sont encore partagés en différentes chambrées. Parmi les étudiants et les artisans, ceux qui pendant un long expériment, ont donné d'excellentes preuves de piété et de diligence forment deux chambrées d'élite dites de la Ste Vierge, et de St François Xavier. Être admis à ces chambrées et puis ensuite à la Congrégation de la Ste Vierge, c'est là la plus grande ambition de ces Orphelins. Les principaux privilèges de ces élus sont de répondre la messe, de servir à l'infirmerie et à table, d'enseigner le catéchisme aux plus petits, etc.... Si vous pouviez assister M. R. P. aux dîners de ces Orphelins, et voir avec quel amour vraiment maternel les petits étudiants de la chambrée de la Ste Vierge distribuent la portion de riz à leurs camarades estropiés, aveugles et infirmes, je suis sûr que vous en seriez ému jusqu'aux larmes. Pour vous donner une idée des bons sentiments que le P. Giaquinto a su inspirer à ces enfants qui avaient grandi au milieu des vices du paganisme et d'une vie vagabonde, permettez-moi de vous raconter un trait entre mille que je tiens du P. Giaquinto lui-même: La chambrée de la Ste Vierge a pour fête patronale le Saint Cœur de Marie. Comme cette fête était proche, le P. Giaquinto avait fait entendre aux élèves de cette chambrée qu'il fallait ce jour-là faire une fête particulière dans leur dortoir. Les pauvres petits n'ayant pas même l'idée d'une pareille fête prièrent le Père de leur indiquer ce qu'ils devaient faire, se montrant tout prêts à exécuter gaîment ses ordres. Mais le Père qui ne voulait rien enlever à la spontanéité de leur dévotion, leur répondit constamment que c'était à eux d'y penser, qu'ils devaient consulter leur dévotion, que le cœur leur dicterait la manière la plus convenable d'honorer une si bonne mère. Les pauvres enfants après bien des recherches infructueuses et des délibérations sans résultat, en désespoir de cause finirent par ne plus penser à la fête. Le jour dédié au S. Saint Cœur de Marie, pendant que les orphelins étaient à souper, le P. Giaquinto voyant que dans le dortoir de la Ste Vierge, il n'y avait rien de préparé pour la fête enleva le tableau de la Ste Vierge et l'emporta chez lui. Après le souper les enfants s'apercevant que le tableau avait disparu, et en comprenant facilement la raison, en furent si affligés qu'ils n'osèrent plus assister aux récréations, ni aborder le Père. Quelques jours après le P. Giaquinto dit comme par mégarde à quelques-uns d'entre eux: vraiment je ne sais pas comment vous pouvez aller au lit, n'ayant plus votre Ste Vierge. Le soir, le Père étant retourné très-tard à sa chambre ne fut pas peu surpris de trouver à sa porte tous les élèves de la chambrée de la Ste Vierge. . . . . Pendant qu'il les gronde très-fort de n'avoir pas été se coucher, ils se jettent à ses genoux et lui répondent en pleurant: Père, nous ne nous coucherons pas, si vous ne nous rendez pas notre Ste Vierge. — Vous ne l'aurez, répondit le Père, que quand vous aurez réparé l'injure que vous lui avez faite par votre négligence. — Eh bien! nous sommes prêts à subir toutes les pénitences que votre Révérence nous imposera. — Non, c'est à vous-même de penser au châtiment que mérite votre faute; pour le moment, allez au lit. — Les enfants partent donc, et le Père les croyait déjà endormis, quand les voici de retour à sa porte: Père, en réparation de notre faute nous ferons la fête dimanche prochain, et nous nous y préparerons pendant trois jours en jeûnant et en nous privant de toute récréation. — C'est très-bien, si vous êtes fidèles à votre promesse je vous rendrai l'image de la Ste Vierge. — Mais, Père, l'image, nous la voulons maintenant, autrement nous n'irons pas nous coucher. — Le Père ému jusqu'aux larmes, mais affectant extérieurement beaucoup de sévérité, leur donne une autre petite image jusqu'à ce qu'ils aient mérité de recouvrer l'ancienne, et ils s'en vont tout contents. Le lendemain le P. Giaquinto obligé de partir de grand matin ne pensa pas à défendre aux petits pénitents de jeûner; mais ceux-ci fidèles à leur promesse jeûnèrent tous, jusqu'aux malades. Le dimanche suivant ayant recouvré le tableau tant désiré, ils l'ornèrent de leur mieux, et ce fut du fond du cœur qu'ils invitèrent le Père et tous leurs camarades à s'unir à eux pour célébrer les louanges de la Mère des Orphelins.

Lettre du Père Lemaître — Chang-hay, 1855. " Je vous ai promis un aperçu de nos œuvres cette année, le voici bien abrégé :

Chrétiens	76, 374
Chrétientés ou paroisses	395
Baptêmes d'adultes	1, 790
Catéchumènes	1, 355
Enfants payens baptisés en danger	5, 819
Enfants payens recueillis	2, 207
Confessions annuelles	51, 397.
Communions annuelles	44, 139
Confessions de dévotion	52, 067
Communions de dévotion	57, 612
Extrême onction	1, 432
Mariages	611.
Missions	369
Prédications	3, 422
Catéchismes	2, 778
Exhortations aux payens	2555

Vous voyez que nos pères n'ont pas perdu leur temps ; ajoutez les écoles qu'il faut soutenir et diriger :

Maîtres d'école	198.
Maîtresses	62

Ces écoles, surtout les séminaires et le collège demandent bien des soins et des dépenses, mais c'est le bel espoir, l'espoir assuré de la mission !"

Hollande, Raveistein, 1855.

Dernièrement, nos Pères ont donné les saints exercices à plus de cinquante villes ou grands villages. Entre autres, ils ont prêché à la haye, à Amsterdam à Bois-le-Duc, à Daventer, et même à Utrecht, où ils occupaient toutes les églises. J'insiste sur cette dernière ville, parce que c'est le centre de la petite église janséniste, et qu'en 1853, c'était le siège du complot protestant contre les catholiques. Eh bien ! telle a été la bénédiction de Dieu, que dans toutes ces villes et dans tous ces villages, et même à Utrecht, on accourait en foule à tous les sermons. Les confessionnaux étaient obsédés depuis 5 heures du matin jusqu'au soir fort tard. Et tout ceci se passait au milieu de ces villes protestantes, sans le moindre trouble, sans la moindre résistance : Chose presque incroyable, quand on se rappelle la grande commotion de 1853 ! De plus les protestants eux-mêmes venaient entendre les prédications et avouaient qu'elles faisaient la meilleure impression sur leurs esprits. Oui, un avocat distingué d'Utrecht, qui avait aussi suivi les sermons des Pères, n'a pas craint, tout protestant qu'il était, de faire insérer au journal protestant d'Utrecht, à peu près ces lignes : " Jusqu'aujourd'hui j'ai eu "de grands préjugés contre les Jésuites à cause de toutes les calomnies qu'on "débite sur leur compte ; Mais, à présent, je les ai vus de mes propres yeux, "j'ai entendu tous leurs sermons, et je me sens contraint de faire hommage "à la vérité, et de rendre justice à leur vertu et à leur doctrine !"

Ces quelques détails feront, je l'espère, comprendre quels fruits abondants nous pourrons attendre de la bonté divine ; puissent-ils être durables, et que ceux qui ne sont qu'en germe, mûrissent bientôt !...

Prusse — Paderborn ......

Les Scholastiques de Paderborn aux Scholastiques de Laval. — Dec. 1855 —

« Vous donner un apperçu général sur la position de la Compagnie en Allemagne, c'est ce qui nous a paru devoir le sujet intéressant de cette première lettre; notre correspondance entrera par la suite dans les détails. Transportons-nous à trois siècles plus haut, alors que la Compagnie mettait pour la première fois le pied sur la terre de Germanie, et nous trouverons dans l'histoire de cette époque, une image vivante et parfaite de cette même Compagnie, qui de nos jours retournant sur les champs de bataille qu'illustrèrent ses anciens héros, marche *per arma justitiæ a dextris et a sinistris..... per prospera et adversa*, toujours fidèle à sa glorieuse destinée. C'est ainsi que vous re-verrez en nous l'habit traditionnel de St. Ignace, avec le rosaire suspendu à la ceinture et le bâton apostolique à la main. C'est ainsi que nos moyens de subsistance sont les mêmes: la Providence divine et la charité des fidèles. Comme les disciples de notre Divin Maître, nous n'avons ni or, ni argent; aussi nos Supérieurs nous disent-ils comme J.C. à ses Apôtres: Allez où on vous recevra, recevez ce qu'on vous donnera, et prenez la nourriture qu'on vous présentera. Nos premiers pères étaient obligés de mendier leur pain de porte en porte; or notre pauvreté nous donne droit à ce doux privilège. Aussi quelques uns de nos frères ont pour charge spéciale de pratiquer le dernier article de la règle 24e du Sommaire. Cependant notre Divin maître ne se laisse pas vaincre en générosité et inspire lui-même la charité des fidèles. Au retour de nos frères quêteurs, avec plaisir de voir entrer dans notre cour des tombereaux chargés de légumes de toute espèce, et tant de personnes généreuses nous apporter le blé nécessaire pour faire notre pain semblable à celui du pauvre, et nous fournir la paille de nos lits, et tout notre combustible, &c. (M. le baron de Rhumberg nous envoie franco tout le charbon qui nous est nécessaire pour la cuisine et pour chauffer les appartements, c.à.d. p. une communauté de 30 personnes.) Cependant l'argent est extrêmement rare, et sans les honoraires des messes, comment nos procureurs pourraient-ils nous servir quelques mets gras dans nos modestes repas? Vous pouvez comprendre par là quel bonheur est le nôtre de ressembler à nos anciens pères, modèles des vertus religieuses, et quelle consolation pour des enfants de se voir si rapprochés de leur mère, la sainte Pauvreté. — Mais ce n'est pas là le seul point de ressemblance que nous ayons avec les premiers enfants d'Ignace. Les Pères de l'ancienne Compagnie passèrent, par exemple, 60 ans à Cologne sans posséder un domicile. Avant de penser à se bâtir des Collèges, ils tâchaient de mériter l'affection de toutes les classes de la société par les preuves sincères et multipliées de leur dévouement; oui, avant tout ils avaient à cœur de se montrer à l'œuvre, et de se servir de leur ministère et de leur influence en venant en aide au clergé séculier dans la grande affaire de la sanctification des âmes. Eh bien! leur ligne de conduite est la nôtre: nous voulons aussi montrer tout d'abord ce que nous sommes. Nous n'avons ni Églises ni Chapelles; mais le clergé met à notre disposition celles qui dépendent de sa juridiction, soit pour y célébrer les saints mystères, soit pour y annoncer la parole de Dieu, soit pour y administrer le Sacrement de Pénitence, soit même pour y solenniser les fêtes de nos Saints. La confiance que le clergé met en nous est extraordinaire; que faisons nous pour y répondre dignement? Ce que la Compagnie exige par elle-même; en effet ne formons-nous pas essentiellement un corps auxiliaire de la hiérarchie? Or, c'est ainsi que nous apparaissons aux yeux de l'Allemagne, et nous n'usons de nos privilèges qu'autant qu'ils nous sont nécessaires pour atteindre le but en vue duquel ils nous ont été accordés, montrant en tout et partout la plus humble soumission et la prévenance la plus minutieuse envers les Princes de l'Église. Aussi l'Episcopat nous chérit comme la pupille de ses yeux. Et en attendant que nos travaux nous méritent ce qu'ils ont mérité à nos anciens pères, nous avons pour règle générale d'entrer comme *locataires* dans les maisons qu'on veut bien nous ouvrir, et d'y rester aussi longtemps que le *filius pacis*, ou même jusqu'à ce que nous en sortions « *et ibi manete donec exeatis* » Avant de continuer notre récit, permettez-nous de justifier cette apologie de notre conduite; en parlant ainsi, nous nous proposions uniquement de répondre à certains reproches mal fondés. — Ceci dit, voici le procédé ordinairement suivi dans nos établissements. Les personnes qui dans une ville nous sont dévouées et désirent jouir des fruits de notre ministère, forment entre elles une société et nomment un comité qui a pour office de procurer à nos Pères un logement avec le mobilier nécessaire, et auquel elles remettent annuellement un certain revenu destiné à couvrir les frais de location. Ce comité remplit donc les fonctions d'administrateur. Ensuite il s'entend avec le R. P. Provincial pour le choix d'une maison convenable. C'est le point qui rencontre le plus de difficultés, car, comme conditions indispensables, le logement devra se trouver au centre de la ville, rapproché d'une église principale et dans une paroisse dont l'administration ecclésiastique nous soit favorable, voilà pour l'extérieur; mais pour la disposition intérieure, quelles exigences! Chapelle, réfectoire, parloir &c. et cela dans une maison où on ne pourra pas faire le moindre changement ni la moindre construction. A Cologne, nos Pères ont changé de domicile, et le théologat a été transporté à Paderborn: la première maison qu'on nous avait louée était trop incommode et trop malsaine pour qu'il fût possible d'y demeurer plus longtemps. Dans l'espace de 8 mois, quatre scholastiques avaient succombé et nous avaient quitté pour aller habiter la cité céleste; plusieurs autres semblaient vouloir suivre leurs frères, martyrs de la pauvreté. Mais la Providence divine et la tendre sollicitude de nos Supérieurs surent trouver des moyens efficaces pour mettre un terme à de si grandes épreuves. C'est ainsi, par exemple, qu'un de nos anciens élèves de Brigue, M. le baron de Walbodt, homme distingué par sa piété et ses talents, et chaud défenseur des intérêts Catholiques aux cham[illegible] Berlin, nous offrit un de ses châteaux à quelques lieues de Cologne. Ce fut dans cet antique manoir, entouré de larges fossés et flanqué d'énormes donjons, et au milieu de ses vastes jardins que, vu les circonstances, on accorda à nos frères de passer un mois de vacances pour remettre leur santé délabrée. Les scholastiques se rendirent ensuite à Paderborn, où se trouve la plus belle maison de notre province. C'est l'hôtel de Westphalie, ancien pied-à-terre des princes évêques de Paderborn, qui avant Napoléon, résidaient ordinairement dans leur magnifique château de Neuhauss à une lieue de la ville. C'est dans cette même maison à la porte de laquelle on voit encore devant le perron deux canons de fer fichés en terre en façon de bornes, que le prince Jérôme-Bonaparte, roi de Westphalie, reçut l'hommage des Paderbornois; l'appartement, témoin de cette scène, sert aujourd'hui de salle de récréation. Les cours de Philosophie, qui

Les cours de Philosophie qui se donnaient l'année dernière dans cette Maison ont été divisés : ceux de 1ère année se donnent maintenant dans la maison de Noviciat de Munster et ceux de 2de année dans notre nouvelle Maison de Bonn : celle-ci est l'hôtel du Comte Metternich, frère de l'ancien ministre d'Autriche, hôtel qu'il venait de faire réparer tout dernièrement pour le Prince de Prusse, et que dans sa libéralité il a mis à notre disposition. — La seconde maison qu'on nous a ouverte cette année est celle de Coblentz : elle forme le 3e an de Probation.

Nonobstant les nombreuses difficultés, Dieu anime notre courage et entretient notre zèle, en nous faisant entrevoir l'avenir le plus magnifique. En effet, ne sommes-nous pas en droit de le penser et de le dire, lorsqu'à peine établis depuis 5 ans sur cette terre qui nous était autrefois étrangère, nous comptons déjà 8 maisons et environ 90 Pères et Scholastiques consacrés aux études, et que nous voyons une riche moisson de Novices venir augmenter notre famille, quoiqu'on se montre fort difficile dans les réceptions et qu'on ne choisisse que le meilleur grain. Nos deux maisons de Noviciat comptent une cinquantaine de nouveaux frères. A Munster, 22 candidats ont le même jour revêtu l'habit de la Compagnie. Mgr l'Evêque de Munster qui profite de toutes les occasions pour nous prouver son affection, voulut prendre part à cette petite fête de famille. Il célébra lui-même la Messe de Communauté, qu'il interrompit pour adresser à nos FF. quelques paroles de la plus ardente piété, et les exhorter à marcher avec ardeur et persévérance dans la sainte et noble carrière où Dieu les avait appelés ; puis il leur distribua la Ste Communion de sa propre main. Après la cérémonie, Sa Grandeur daigna prendre son repas du matin en Compagnie des Pères, conversant avec eux comme un père avec ses enfants, et ne se retira qu'après avoir visité nos 2 ou 3 malades, le nouveau batiment qui doit servir de Scholasticat et dont il avait au printemps posé la 1ère pierre, et enfin, comme ami des arts, l'atelier de notre Fr. Michels qui s'est déjà fait un certain renom par ses élégantes sculptures.

Nous n'avons pas encore de colléges ; le Gouvernement en Prusse possède le monopole de l'enseignement ; mais si la Bavière nous accorde un jour l'entrée de ses états, nous ne pourrons suffire à toutes les demandes. Cependant plusieurs évêques de la Prusse pensent à nous remettre la direction et l'enseignement de leurs Grands-Séminaires ; espérons que sous peu nous serons à même de satisfaire à leurs désirs. — Le travail de nos Pères consiste surtout à donner les exercices de St Ignace et à diriger des Congrégations. C'était déjà par ces deux puissants moyens d'action que le V. P. Canisius et ses successeurs avaient arrêté dans ces pays les progrès de la licence, rendu à l'autorité tout son ascendant, et remédié aux maux qu'engendre l'ignorance. Hé bien nous pouvons dire que notre mission est la même : oui, inspirer aux peuples le respect et la soumission dûs aux représentants de Dieu sur la terre, combattre un rationalisme absurde qui se glisse partout, anéantir le règne d'une ignorance honteuse, voilà notre destinée actuelle en Allemagne ; et aussi long-temps que nous y serons fidèles, nous sommes assurés de notre existence dans le Royaume de Prusse.

Cependant, entre toutes les maladies de l'âme qui désolent l'Allemagne, l'ignorance, cette plaie autrefois si bien cicatrisée et si bien guérie, tient la 1ère place, et semblable à une plaie qui s'est rouverte, est la source de grands maux. Elle ne réalise malheureusement que trop dans ces pays la parole de Benoit XIV : ignorantia omnium origo malorum. Le peuple, quoique si pieux et si attaché à l'Eglise catholique, ignore les vérités capitales de sa foi et de sa religion ; le clergé, du reste si dévoué, manque en grande partie de l'instruction solide qui lui serait nécessaire pour soutenir son zèle, et répondre dignement à son apostolat, et la plupart de ceux dont le titre honorable de Docteur devrait nous désigner des hommes versés en Théologie, se distinguent plutôt par une érudition mal entendue, que par une connaissance approfondie de la Science sacrée. Aussi les Evêques et les Ecclésiastiques qui connaissent et déplorent ce mal, ne cessent de nous répéter que la Compagnie a pour mission spéciale en Allemagne de chasser les ténèbres de l'ignorance et de faire resplendir les lumières consolantes de la foi. C'est dans ce but qu'à Cologne, Munster, Paderborn, Aix-la-Chapelle, Bonn et Coblentz un de nos Pères a pour tâche d'expliquer le dogme catholique sous forme de Conférences, et cela tous les Dimanches, dans une des Eglises principales. On expose ainsi les différents traités de Théologie : dans telle ville, on démontre l'existence et les perfections infinies de Dieu ; dans une autre on développe le traité de la Religion ou de l'Eglise ; ailleurs celui de l'Incarnation ou des Sacrements, etc... En un mot, ces Conférences sont de simples cours de Théologie populaire, où l'on s'attache plus aux raisons théologiques qu'aux preuves tirées de l'Ecriture Ste ou de la Tradition. Nous avons la consolation de dire qu'elles sont partout très fréquentées, même par l'élite de la Société soit catholique soit protestante. En outre les assemblées de Congrégation sont basées, ainsi que les grandes missions, sur les mêmes principes d'action et les publications de nos Pères tendent aussi au même but.

Peut-être le plan de ces Missions qui ont un si grand retentissement dans toute l'Allemagne, vous intéressera. — Chacune de nos Maisons a ses bandes de Missionnaires : chaque bande compte ordinairement trois Pères dont l'un est chargé du dogme, un autre des questions de morale, et le troisième de la partie qui concerne les différents états. Pendant la mission ils suivent un ordre du jour fixé par le R. P. Provincial où tout jusqu'à l'heure du coucher et du lever leur est assigné, et chaque jour tous les trois montent en chaire à l'heure indiquée. Très souvent c'est en plein air, les Eglises étant en général trop petites pour contenir l'immense auditoire. Nos Pères, une fois entrés en Campagne, ont leur carte de route déjà dressée pour toute l'année

Chaque bande donna de 12 à 15 missions par an, chacune [illegible] 15 jours ou 3 semaines; après quoi les missionnaires ont toujours une dizaine de jours de repos, avant de recommencer ailleurs leurs travaux apostoliques. — Les méditations du livre des Exercices sont précédées de sermons dogmatiques, p. ex. la mission s'ouvrira par la démonstration de l'existence de Dieu et de ses perfections particulièrement de son immensité, de sa toute-puissance et de sa bonté, et on ruinera ainsi le dualisme et le panthéisme; les preuves de la nécessité d'une révélation divine et de la divinité de la religion serviront de base à la méditation du fondement... et porteront un coup mortel au rationalisme. La méditation du triple péché expliquera le péché originel avec ses antécédents et ses suites, l'existence des Anges et des Démons et leur action auprès de l'homme, enfin la doctrine du libre arbitre, etc. La foi aura ainsi reçu de nouvelles lumières et de nouvelles forces; mais afin qu'elle devienne un principe de conversion, on parlera aussi des fins dernières de l'homme, en fortifiant le motif de contrition et développant [illegible] sur le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, sur la divinité et la nécessité de la confession et de la prière, sur l'action puissante de la grâce. La 2de semaine montrera l'institution, la constitution et les notes de l'Eglise, sans oublier la primauté de St Pierre et de ses successeurs, etc. De cette manière l'explication du Catéchisme aura été pendant le cours de la mission entièrement renouvelée et fortement imprimée dans l'esprit des fidèles. Aussi les fruits de nos missions sont durables, et [illegible] années après il est consolant de voir au renouvellement de la Mission que le souvenir des enseignements donnés est encore tout vivace.

C'est ainsi que nous voyons l'Allemagne sortir peu à peu de son sommeil léthargique, et montrer le spectacle édifiant d'un retour sincère et général à la vraie foi et à la solide piété. Et pour vous donner une preuve de sa soif ardente du salut, transportons-nous à la mission de Landsberg. Vous y trouverez 32 confesseurs assiégés chaque jour pendant 9 heures par une foule innombrable de pénitents. La nuit arrive; à l'heure exigée les portes de l'Eglise se ferment, et voilà qu'une [illegible] d'hommes qui n'a pu laver ou rafraîchir son âme dans les eaux salutaires de la pénitence, reste à la porte de l'Eglise attendant avec patience que la 1re aurore leur ouvre le lieu saint et leur accorde les 1res places. Mais que feront-ils pendant [illegible] nuit d'attente? O spectacle digne de l'admiration des Anges! ils soutiennent leurs désirs par la prière et les expriment par de saints cantiques: ils récitent à haute voix le rosaire qu'ils interrompent pour faire monter vers le ciel l'harmonie de leurs chants; et cette scène se renouvelle toutes les nuits pendant le temps de la mission.

Mais il est un point caractéristique de nos missions d'Allemagne, ce sont les ovations faites aux missionnaires. Ces témoignages de [illegible] sont qqf. tels que dans un certain Etat, l'autorité civile se plaint de voir les démonstrations publiques en faveur des missionnaires surpasser celles qui sont dues à la couronne. Nos Pères ont beau s'y opposer, tous leurs efforts sont inutiles, et bon gré mal gré il faut subir les exigences d'un peuple qu'on a évangélisé. Voyez par exemple ce qui se passa à Neubourg. L'évêque envoie nos PP. prêcher [illegible] la pénitence: on leur procure un logement hors de la ville à 10 minutes de l'Eglise. Qu'arrive-t-il? Le peuple [illegible] témoigner son affection et sa bienveillance; et pour cela que fait-il? Voyez nos PP. au moment où ils doivent se rendre à l'Eglise: ils trouvent chaque fois leur chemin jonché dans toute sa longueur de fleurs et de feuillages qu'une multitude d'enfants se fait un plaisir de jeter sur leur passage. Le 1er jour, nos Missionnaires hésitent à marcher sur les fleurs; alors les enfants d'accourir à eux et [illegible] une naïveté touchante; chacun leur dit: "Mon Père, pourquoi ne marchez-vous pas sur les fleurs? C'est pour vous que nous en avons [illegible] le chemin, c'est le désir de nos parents." Dès ce moment les PP. se rendent à leur désir, et tout le monde en est charmé et les enfants de sauter de joie. — Dans une autre paroisse, nos PP. au moment de monter en voiture, se voient entourés par la foule qui veut les conduire en triomphe; nos PP. s'y refusent. Alors c'est une pluie de fleurs, de bouquets, de couronnes qui tombent sur leur voiture, impossible de se défendre, il faut subir cet assaut d'un nouveau genre. — Mais voulez-vous être témoins d'une ovation inouïe? Voyez ce qui se passe à Hochbach, dans le Gd Duché de Bade; c'est un gros village à 2 lieues de Tauberbischofsheim, chef-lieu de la province; la mission y avait été très fréquentée. Chaque jour on voyait 20 ou 25 processions arriver des paroisses avoisinantes et du chef-lieu. Mgr l'évêque de [illegible] fut lui-même en faire la clôture; 28 paroisses accoururent pour prendre rang dans la procession, où l'on compte entre autres choses remarquables, 400 bannières et 300 musiciens, dont 180 seulement ont eu le temps d'accorder leurs instruments; le reste se contente de [illegible]. Dans la soirée, nos PP. s'apprêtent à s'éloigner aussi secrètement que possible, lorsqu'à peine montés en voiture, ils voient tous les habitants du village rangés en procession et disposés à les accompagner. Force fut donc à nos Missionnaires de se laisser cette fois-ci conduire en triomphe jusqu'aux limites de la paroisse; et si vous pouvez penser quels adieux touchants, quels sentiments sincères de reconnaissance! Mais le triomphe n'était pas terminé. Chaque paroisse sur le territoire de laquelle devaient passer nos PP., leur rendit les mêmes honneurs; on vient processionnellement à la frontière pour les conduire de même jusqu'à la paroisse voisine. Partout sur leur passage, les cloches sonnaient à toute volée. Enfin nos missionnaires arrivent au Chef-lieu, dont la plupart des habitants n'avaient pas reculé devant la distance pour assister journellement aux exercices de la mission. Ici nouveau triomphe: toute la ville est en mouvement et se précipite au devant de nos PP. l'air retentit de chants sacrés et du son des instruments de musique; les cloches mêlent leur voix au joyeux concert improvisé. Il fait nuit; mais les rues s'illuminent par enchantement, et la lumière de mille flambeaux fait fuir les ténèbres. Quantité de bannières s'agitent au dessus d'une foule compacte dont les têtes sont découvertes et saluent ceux qui évangélisent la paix. Tout le clergé, revêtu des ornements sacrés, précédé de la croix et des enfants de chœur, paraît à la tête de ce peuple et s'avance pour solennellement recevoir les envoyés de Dieu. Alors un cortège imposant se déploie et s'avance lentement vers la demeure où doivent loger nos missionnaires. Ceux-ci sont descendus de voiture et marchent [illegible] d'une couronne éclatante de blancheur que forment des enfants vêtus de blanc et unis entr'eux par des guirlandes de fleurs qu'ils portent à la main. Partout ce sont des fleurs jetées à pleines mains devant eux, partout ce sont des parfums qu'on brûle sur leur passage. Enfin on arrive au lieu désigné; le R. P. Roh élève alors la voix pour remercier de tant d'honneurs ce peuple à la foi si vive, et lui souhaiter encore une fois la paix du Seigneur. Sa parole toujours éloquente fait tressaillir les cœurs et couler des larmes abondantes.

Passons maintenant à une autre action salutaire des exercices de N. S. P. Ignace: action, il est vrai, plus circonscrite et plus tranquille que celle des grandes missions, mais d'autant plus efficace et plus durable qu'elle descend davantage dans l'intérieur de l'homme. Nous voulons parler des retraites d'hommes, auxquelles plusieurs de nos Pères sont entièrement consacrés. Nous ne répéterons pas ce que déjà les lettres de Vals vous auront appris, mais nous nous contenterons de dire qu'elles continuent toujours avec le même succès merveilleux; il n'est aucune classe de la société qui ne nous adresse de nombreuses demandes. La noblesse et la bourgeoisie se distinguent également pour leur zèle dans ces sortes d'exercices. Il y a peu de temps qu'à Aix-la-Chapelle des ouvriers de fabrique au nombre de 400 ont aussi fait leur retraite et l'ont terminée par une communion générale dans l'église collégiale. Sous peu, une autre division d'ouvriers imitera leur exemple. Dernièrement, nous avons eu la consolation de voir, nous écrit-on d'Aix-la-Chapelle, les juristes, les docteurs en médecine et les premiers dignitaires de la cité, tels que le Président du Gouvernement de la province etc. etc., consacrer, chaque corps séparément, quelques jours aux méditations de S. Ignace. Mais c'est surtout Cologne qui se signale; la retraite y a été même donnée à un grand nombre de soldats de la garnison. Les étudiants ne restent pas en arrière, particulièrement à Bonn. En un mot nous comptons déjà plusieurs milliers d'hommes qui ont eu le bonheur de puiser dans le livre des exercices les grâces d'une sanctification solide et constante. Quels ne sont pas les changements produits par ces retraites d'hommes! Voyez à Aix-la-Chapelle cette fabrique dont tous les ouvriers ont eu le bonheur de faire leur retraite, grâce à la générosité d'une pieuse veuve à laquelle appartient l'établissement et qui s'était chargée de leur payer les heures enlevées au travail et consacrées aux exercices spirituels. Vous diriez voir un monastère, et si vous en parcourez les ateliers vous serez témoins des exemples les plus édifiants de la discipline religieuse. D'abord vous trouverez dans chaque salle un autel élevé à la Mère de Dieu; et vous verrez ces 300 ouvriers consacrer, sans cependant interrompre leur ouvrage, un temps fixe à la récitation du chapelet qui se fait à haute voix, à la lecture spirituelle, au silence ou à la conversation. Ces différents exercices se terminent ou sont entremêlés de pieux cantiques; et tout cet ordre est observé avec une exactitude et une ponctualité dignes de nos plus fervents novices. — Cependant notre action ne se borne pas au temps de la retraite. De celle-ci naissent des congrégations en rapport avec les différents états et dont nous vous citerons les plus remarquables, savoir: celle des Juristes à Aix-la-Chapelle (elle compte déjà 50 membres depuis 3 ou 4 mois d'existence) celle des bourgeois à Cologne; celle des jeunes artisans qui ont fait leur première communion à Coblentz; et celle des étudiants de l'université à Bonn. On s'attache surtout dans ces congrégations à corriger l'ignorance par l'enseignement de la doctrine chrétienne, à habituer les fidèles à la fréquentation des sacrements et à les arracher aux occasions dangereuses. Dans celle qui comptent des personnes instruites et distinguées de la société, les instructions prennent le genre des conférences dont nous vous avons parlé plus haut. La plupart de ces assemblées sont placées sous le patronage de Marie conçue sans péché. — En nommant l'Immaculée Conception, nous ne pouvons nous empêcher de vous parler des solennités qui ont eu lieu en Allemagne comme en France et en Belgique, à l'occasion de la promulgation de ce dogme si cher à tous les enfants de Marie. Cependant cette lettre dépassant déjà les bornes voulues, nous ne pouvons entrer ici dans de longs détails, ni vous dire comment chaque ville s'est distinguée. Du reste il serait difficile qu'un tel récit put vous intéresser en face des démonstrations sublimes données par la France et aussi, permettez-nous de l'avouer, surtout par la Belgique. Vous savez que le germain est froid dans l'extérieur de ses fêtes; il pense plus qu'il n'exprime, c'est là son caractère. Néanmoins, hâtons-nous de le dire à sa louange et à sa gloire, quand il s'agit de prouver sa dévotion à Marie immaculée et sa soumission à la voix du S. Pontife suprême de l'Eglise, il s'est surpassé lui-même et a su trouver l'enthousiasme d'un peuple expansif, (il m'est permis, il me semble, de parler ainsi, car je n'appartiens ni par la naissance, ni par le caractère, ni par la langue à une nation germanique.) Or comme preuve de ce que nous avançons, nous choisissons la ville de Cologne, et nous vous citerons pour cela les passages principaux d'une relation faite au R. P. Provincial. « Cologne est restée digne au 19e siècle de son titre glorieux de Sancta Colonia. Ce titre lui avait été confirmé autrefois par un bref spécial de Clément VII; elle l'avait mérité par ses milliers de martyrs et de confesseurs, par ses onze chapitres privilégiés et comptant 200 chanoines et 137 chapelains, par ses 56 monastères et ses 14 hospices de charité, enfin par ses 126 églises et chapelles publiques qu'elle comptait dans son enceinte avant qu'elle devint une ville de l'empire français; aujourd'hui, c'est par sa piété toujours ardente et par sa persévérance dans la foi qu'elle sait qu'elle sait conquérir de nouveau un si beau nom. La guerre avait démoli ses antiques et riches églises, dévasté ses monastères, chassé ses prêtres et ses religieux, pillé ses trésors sacrés, aboli ses anciennes et magnifiques cérémonies; l'hérésie, l'herméséianisme et surtout les persécutions suscitées contre son vénérable pasteur de sainte mémoire (Mgr Clément-Auguste) avaient divisé son clergé et son peuple, asservi l'église et ses pasteurs; tant de malheurs et de calamités semblaient avoir voilé sa foi, jusqu'à la faire passer aux yeux d'une certaine autorité pour une ville mixte, injure qui l'a blessée au cœur et qu'elle repousse avec indignation. Mais Cologne se relève avec gloire du milieu de si grandes ruines, prouve hautement au monde qu'elle est encore la Rome de l'Allemagne, et montre victorieusement à nos frères séparés combien est puissant l'empire de l'Eglise catholique sur les âmes. Du jour où Cologne perdit son

Du jour où Cologne perdit son indépendance elle n'avait jamais revu tant de splendeur dans ses murs. Aussi le 1er, le 2d et surtout le 28e jour de Mai crut-elle voir revivre dans son peuple toute la gloire de son antique foi et dans son illustre Archevêque la puissance des princes ses prédécesseurs. — Le 1er jour de mai pour réservé à la Métropole pour la proclamation du dogme de l'Immaculée Concept., toutes les cloches de la ville s'ébranlèrent à la fois et firent retentirent leurs voix majestueuses: Ce concert plein d'harmonie s'éleva dans les airs comme un premier hommage rendu à la gloire de la Reine des Cieux. [Cologne est renommé par la sonnerie magnifique de ses églises] Elles annonçaient au peuple de Cologne cette grande fête de Marie qui devait durer tout un mois. Toutes les paroisses de la ville se rendirent alors processionnellement à la Cathédrale avec croix, bannières déployées, flambeaux allumés, enfants de chœur et clergé nombreux. On compta dans le sanctuaire une centaine de prêtres, curés, recteurs et chapelains en chappes ou en dalmatiques; et quoique ce ne fut pas un jour de fête annoncée, cependant des milliers de fidèles vinrent remplir le vaste chœur et les immenses nefs de la Basilique. A 10 heures, son Éminence le Cardinal Archevêque de Cologne, Prince de Geissel, précédé de M.M. les Séminaristes, du clergé, du vénérable Chapitre de la Cathédrale et de Mgr. l'Évêque-Coadjuteur, du titre d'Aréthuse, fit son entrée solennelle dans le lieu saint, bénissant de la main ce peuple nombreux accouru pour lui prouver sa foi. La Faculté catholique de théologie de l'Université de Berne assistait en corps et en grand costume de cérémonie, et les Pères de la Compagnie de Jésus occupaient une place d'honneur. Son Éminence semblait désigner ainsi à la vénération de son clergé et de son peuple cet ordre religieux qui se distingua dans tous les temps depuis son origine jusqu'au jour même où Rome parla, employant la plume et la parole de ses grands hommes à défendre le privilège insigne de la Mère de Dieu. Le Cardinal pontifia; après l'Evangile le Révérendissime théologal du Chapitre lut en latin la bulle du Souverain Pontife, et du haut de son trône, son Éminence proclama d'une voix émue la définition du dogme catholique. Puis le *Credo* fut chanté avec enthousiasme par un chœur magnifique qui se distingua pareillement dans le chant de l'hymne ecclésiastique du sequentia composée par le Cardinal en l'honneur de l'Immaculée Conception. La Grande-Messe terminée, son Éminence précédée de tout le clergé alla pendant le chant du Te Deum porter l'encens à l'autel de verdure et de fleurs élevé à Marie Immaculée au milieu de la grande nef. Elle inaugurait ainsi la dévotion du Mois de Marie. En effet elle avait profité de la circonstance pour l'établir dans toutes les paroisses de son diocèse, voulant par là perpétuer le souvenir d'une si grande fête; et cette année, ce beau Mois était, par son ordre, consacré tout entier à honorer l'Imm. Concept. de la S. Vierge. Aussi vit-on chaque église paroissiale rivaliser d'ardeur pour élever le plus bel autel à la Vierge Immaculée. Deux Pères de la Compagnie de Jésus furent chargés par le Cardinal de prêcher tous les jours à la Cathédrale, où se pressait un auditoire nombreux, avide d'entendre la parole de Dieu et les louanges de la Reine des Vierges, tandis qu'un troisième Père exerçait le même ministère auprès de la Congrégation des Bourgeois dans la grande Église de St Martin. — Le lendemain deux Mai, vit se renouveler dans toutes les Églises de Cologne et de l'Archidiocèse une cérémonie semblable à celle qui venait d'avoir lieu à la Métropole. Aix-la Chapelle se distingua par ses démonstrations de foi et de piété et par sa superbe illumination; nous pouvons assurer sans crainte d'exagérer, que nulle part dans l'allemagne du nord on n'en vit une aussi générale et aussi resplendissante. Les protestants eux-mêmes, malgré l'opposition de leurs ministres prirent part à la joie des Catholiques et illuminèrent leurs maisons. Les Juifs aussi ne voulurent pas rester en arrière. Un d'eux avait mis cette inscription sur la façade de sa demeure: « *Quoique nous soyons enfants d'Abraham, nous n'honorons pas moins Marie.* » Le Rabbin qu'ils avaient consulté pour savoir s'ils pourraient sans craindre de se souiller, célébrer cette fête des Chrétiens, leur avait répondu: faites tout ce qui peut réjouir vos concitoyens. A onze heures de la nuit un chœur nombreux chanta le Magnificat du haut de la tour de la collégiale. Ce chant et la musique qui lui répondait causa dans tous les cœurs la plus vive émotion. Les habitants voulurent un monument qui perpétuât le souvenir glorieux de la Vierge Immaculée. Elever dans le plus beau quartier de la Cité une superbe Eglise Gothique dédiée à l'Immaculée Conception et en gratifier la Compagnie de Jésus fut le vœu unanime. Aussitot Mr de Stass le plus habile architecte de Cologne dresse le plan du futur édifice; son génie créa un chef d'œuvre; des collectes se font et réunissent des dons nombreux. La municipalité veut elle-même se signaler par sa générosité. Elle décrète d'accorder à titre gratuit le terrain nécessaire à l'érection de ce monument qui doit dépasser tous les embellissements de la Cité. Mais cet œuvre ne doit pas manquer de difficultés, elle est trop importante pour que l'ennemi y soit indifférent. Toutefois le comité composé des personnes les plus influentes de la ville et dirigé par l'imposante autorité du Cardinal sous le nom duquel s'est formée et s'exécutera l'entreprise, ne se laisse pas intimider et ne néglige aucune tentative. Espérons que leurs démarches persistantes obtiendront un résultat heureux. C'est l'honneur même de Marie qui est en cause; elle n'a qu'à se montrer et les efforts de l'ennemi viendront s'évanouir sous son pied Immaculée, et nous pourrons redire: *Ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus.* — Revenons à Cologne; cette cité ne devait pas renfermer sa joie religieuse sous les voûtes de ses antiques Eglises; elle voulait aussi la manifester avec enthousiasme au dehors, surtout aux yeux de cette population protestante qui est venue jetter une tache sur son antique gloire. Mais de grandes difficultés semblaient d'abord s'y opposer. On avait refusé l'année précédente la réunion de la société catholique dite de Pie IX, ne refuserait-on pas de même une semblable démonstration catholique? L'autorité qui fait toujours valoir ses 9.660 protestants qu'elle a jetés dans les murs de Cologne, permettrait-elle à 87.293 Catholiques de témoigner aussi publiquement leur obéissance au St Siège et leur dévotion à la Mère de Dieu, de prouver quel est leur grand nombre et combien forte est leur union ?... On se confia en Marie Immaculée; il s'agissait de son triomphe, on espéra, on demanda. La police répondit favorablement, mais le représentant de l'autorité militaire refusa absolument tout. Alors les catholiques qui lui avaient été députés relevèrent un front menaçant et lui dirent: « *Hé bien! que le roi vienne et vous verrez!*......... Cette parole était éloquente, elle fut victorieuse. Le commandant de place n'ose résister, il craignit et céda. [Il vient de mourir d'apoplexie foudroyante]. Plus tard des ordres favorables vinrent des autorités supérieures du royaume, et tout fut accordé. — Son Éminence eut donc la consolation le 21 Mai d'annoncer à son peuple que le 28 lundi de la Pentecôte, aurait lieu la cloture des fêtes de l'Immaculée Concept. et qu'à cet effet on porterait triomphalement la statue de la Ste Vierge dans les rues de Cologne. Elle invitait en même temps les habitants à prendre part à la cérémonie, à orner leurs demeures et à illuminer la ville le soir du même jour, puis elle nomma un comité chargé de diriger cette grande fête. A cette nouvelle la joie fut grande parmi les fidèles, et huit jours suffirent aux préparatifs de la solennité. Aussi de mémoire d'hommes rien ne s'était vu de semblable dans la Sancta Colonia. Le ciel même sembla prendre part à cette manifestation générale. En effet, toute la journée, il fut menaçant. On aurait pu dire surtout pendant la procession qu'une main invisible écartait d'au dessus de la ville ces nuages qui recelaient la tempête dans leurs flancs. Aussi plusieurs hérétiques

ne pouvaient-ils à cette vue contenir leur indignation et disaient tout haut: « Eh bien! Ces nuages ne pourront-ils pas décharger leurs torrents, inonder la ville et disperser ces Catholiques ». Ceux-ci au contraire saisis d'admiration s'écriaient: « Il ne peut pas pleuvoir!... Ah! Marie Immac. nous protège ». C'est ainsi que la Reine des Cieux glorifiait les siens et se riait des imprécations de ses ennemis. Un d'eux avait dit la veille dans une réunion nombreuse de personnes distinguées: « Je souhaite qu'il fasse demain le temps le plus mauvais, et qu'ainsi force soit aux Catholiques de rester chez eux ». Il avait dit, mais voilà qu'un Catholique à l'âme grande et courageuse se lève et dit: « Eh bien! Messieurs je vous en défie! notre Cérémonie aura lieu et nous n'aurons pas une seule goutte d'eau ». Il disait vrai, la Vierge toute-puissante récompensa une si grande foi. Mais à peine la procession était-elle terminée qu'une pluie torrentielle merveilleusement retenue jusqu'alors commença et continua à tomber toute la nuit................. [Nous laissons de côté la description des rues et des places publiques, des oratoires, des rotondes, des arcs de triomphe &. &c... Tout ceci nous mènerait trop loin, et l'exposé que nous vous en donnerions ne serait qu'un tableau aux couleurs pâles et ne pourrait vous donner qu'une bien faible idée du spectacle que présentait la sainte ville de Cologne, Sancta Colonia. Voici cependant une petite particularité: les habitants de la Campagne, que la solemnité avait attirés en grand nombre, étaient si saisis à la vue de tant de merveilles, qu'ils circulaient dans les rues, tête découverte, muets d'admiration, ou le rosaire à la main.] A 2 heures après midi le carillon joyeux de toutes les cloches de la cité annonça le commencement de ce triomphe magnifique accordé à Marie conçue sans péché. Alors toutes les paroisses se rendent processionnellement de leurs Eglises respectives à la métropole récitant à haute voix le rosaire et chantant des cantiques; et là dans les vastes nefs de la basilique elles prenent le rang qui leur est assigné. A 2 h. ½ le défilé commence à travers une foule compacte accourue de toutes les parties de la province, et où on a peine à s'ouvrir un passage. Heureusement la police et la gendarmerie royale intervinrent et employèrent leurs agents à empêcher la circulation et à ouvrir une voie assez large à la procession. Voici dans quel ordre le cortège se déploie: Les 19 paroisses de la cité marchent successivement l'une après l'autre, se divisant chacune en six corps différents, savoir: 1° les enfants de chœur portant la croix paroissiale, les bannières et les flambeaux; 2° les enfants de 1ère et 2e communion, vêtues de blanc et portant à la main des fleurs de lys, et d'autres emblèmes de la Ste Vierge; leur nombre s'élève à plus de 1500; 3° les enfants des écoles avec leurs étendards; 4° les femmes et 5° les hommes avec les bannières des confréries; ces trois derniers corps ont chacun leur chœur qui chante alternativement aux intervalles du rosaire; en dernier lieu s'avance le clergé revêtu des insignes du sacerdoce, et M.M. les curés de l'hermine, ornement distinctif de leur dignité. Dans l'espace ouvert entre les deux files du cortège, on porte de distance en distance les reliques des Saints au milieu de bannières et de flambeaux; de riches châsses renferment les corps des martyrs et des Confesseurs. On y remarque celle de Ste Ursule, celle de S. Séverin et surtout celle de St Engelbert, Archevêque de Cologne martyrisé en 1220 pour la défense des biens ecclésiastiques. La valeur de cette magnifique châsse gothique d'or et d'argent monte à trois millions de francs, et son travail artistique est encore d'un plus grand prix. — Les 19 paroisses sont suivies des orphelins et des élèves de l'école commerciale, qui précèdent les différents ordres religieux de femmes non cloîtrées. Marchent alors les 600 élèves du grand collège catholique dont chaque classe porte ses bannières, les jeunes gens se distinguent par leur chant plein d'âmes et d'enthousiasme. Puis viennent M.M. les séminaristes, formant aussi un chœur imposant, et enfin les ordres religieux d'hommes; savoir: les Alexiens, les Lazaristes et les Pères de la Compagnie de Jésus qui suivent immédiatement les enfants de chœur avec l'encens. le Clergé et le Chapitre de la Cathédrale en grand costume de cérémonie [ce qui fait pour ainsi dire autant d'Evêques]. Mgr. l'Evêque Coadjuteur assisté de Lévites portant les insignes de sa dignité précède la statue de la Ste Vierge. — Celle-ci s'avance triomphalement, portée par huit diacres en dalmatiques antiques, chamarrées d'or et d'argent. La Vierge est revêtue de ses plus riches ornements étincelant de mille pierries, son front est ceint de la couronne d'or, don de Marie de Médicis, et elle porte à son cou la médaille d'or frappée à l'effigie d'Alexandre VII et envoyée par ce souverain Pontife en reconnaissance de la paix conclue entre les deux grandes puissances de l'Europe. De jeunes vierges vêtues de blanc et portant de longues tiges de lys à la main forment une couronne d'une sainte innocence et d'une éclatante blancheur autour de cette Vierge des Vierges dont la pureté à l'instant même de sa Conception surpassa en beauté la lumière substantielle des Séraphins. Les confrères de St Hubert ont obtenu le privilège de lui former une garde d'honneur. Ils sont dans la grande tenue de leur confrérie, le coutelas à la ceinture et la carabine au bras; ils marchent en bon ordre, fiers de leur office et de leur étendart. A mesure que la Vierge s'avance, tous les regards se portent sur elle et paraissent lui demander la protection de sa toute-puissance, et l'abondance de ses grâces. C'est la Vierge bien-aimée des Colonais; c'est la statue miraculeuse de N. Dame de la paix, cette même statue que la mère de Louis XIII, Marie de Médicis fit sculpter à Bruxelles [lors de son exil] sur un bloc de bois provenant du chêne miraculeux de Montaigu, et qu'en mourant à Cologne elle légua aux Carmélites déchaussées du couvent de Schnurgassen. Depuis lors elle a toujours été conservée dans l'Eglise de ce monastère, dite de la paix, et où les fidèles ne cessent de venir l'honorer et d'éprouver les effets de sa bonté maternelle. C'est de cette statue que la dévotion à N. Dame de la paix a pris son origine, et c'est elle que représentent les images qui portent son nom. — Le Cardinal Archevêque de Cologne fait suite à la Vierge Immaculée; son Eminence marche la tête découverte, précédé des insignes de l'Episcopat, et entourée des officiers de sa maison. On remarque sur sa poitrine la riche croix pectorale que les Archevêques de Cologne portent dans les grandes solemnités; elle est formée de diamants, de brillants et d'émeraudes, et sa valeur est de 50,000 thal c. a. d. de 185,000 francs. La foule innombrable de spectateurs, qui remplit les rues et les places publiques se prosterne pour recevoir sa bénédiction; et chose étonnante, parmi ce peuple qui se presse partout, au milieu de ces 40,000 étrangers accourus des différentes parties de la province, des 10,000 protestants et des 1,500 Juifs de la ville, règne un silence religieux et il n'est pas une seule tête qui soit découverte par respect. Il est vrai qu'un grand nombre de protestant avait quitté la ville de dépit; et même plusieurs que la curiosité avait retenus, ne purent rester plus long-temps témoins d'un tel triomphe, ils se retirèrent allant cacher dans la retraite leur colère et leur humiliation. Enfin les corps de métiers avec leurs bannières et la paroisse militaire de la garnison ayant à sa tête la musique du régiment ferment la marche de la procession.

mais cette dernière division du cortège trop nombreuse pour se mettre en file, marche en rangs serrés, chaque rang se composant de 8 hommes de front. Pour vous donner une idée de l'imposant spectacle de cette marche triomphale, il suffit de dire que la procession pouvait occuper une espace de 2 à 3 lieues et qu'elle mit plus de 2 h. à sortir de la cathédrale; en effet le défilé qui avait commencé à 2 h. 1/2 ne s'acheva que vers les 5 heures, et la procession ne rentra dans la basilique qu'à 8 h. 1/4. On compta plus de 27,000 personnes qui prirent rang dans ce magnifique cortège.

Cependant la procession est parvenue au milieu de sa marche, elle arrive à Sainte Marie in Capitolio, à cette antique eglise bâtie par Plectrude, epouse de Pépin d'Héristall, sur l'emplacement du fameux capitole élevé par Agrippa sur cette hauteur qui domine Cologne; elle s'avance lentement dans ces cloitres longs et obscurs, elle monte ces degrés éclairés seulement par les flambeaux qui brûlent devant l'image de la Mère de Dieu. Dans ce moment le chant des élèves est si touchant, si beau, si entrainant qu'il fait couler des larmes d'attendrissement; le clergé tout entier ne peut s'empêcher d'y prendre part, et le cardinal lui-même, tout ému, unit sa voix à ce concert angélique. On croit assister à une cérémonie des premiers chrétiens dans les catacombes, ou plutôt quitter la terre et monter au séjour des bienheureux. Et voilà qu'au moment où la Vierge de la Paix pénètre dans ce sanctuaire qui lui est consacré, le chant du Magnificat est solennellement entonné par le clergé de toutes les paroisses. Laissant la procession continuer sa marche à travers cette basilique, le clergé y attendait son Eminence le Cardinal et formait une couronne majestueuse et imposante autour du monument qui s'élevait à Marie Immaculée au centre de la coupole. Le cantique achevé, le Cardinal récita l'antienne et l'oraison de l'Immaculée Conception, puis la Ste Vierge reprit sa marche triomphale. Il était 7 heures et comme le ciel était couvert d'épais nuages, il commencait à faire sombre; aussi l'illumination vint elle donner un nouveau lustre à cette magnifique cérémonie. Le vaste porche de l'eglise St Martin s'était couvert de l'Ave Maria, gratia plena écrit en grands caractères de feu. De là jusqu'à la cathédrale on projeta de temps en temps sur la statue miraculeuse des rayons de lumière colorée, qui paraissaient environner et couronner la reine des cieux de l'auréole béatifique. Cette idée fut des plus heureuses et produisit une vive impression sur la foule immense des spectateurs. Lorsqu'on fut rentré dans la cathédrale où toutes les paroisses se trouvèrent alors réunies, on exposa le St Sacrement, et la bénédiction en fut solennellement donnée par son Eminence à ce cher peuple qui venait de prouver si ostensiblement et si victorieusement sa foi vive et sa piété filiale envers Marie Immaculée.

Quand la cérémonie fut terminée, il était 8 h. 1/2; elle avait donc duré plus de 6 heures; l'illumination devint alors générale dans toute la ville; mais il serait trop long d'en donner ici tous les détails. Il suffit de dire que la nuit fut comme un miroir merveilleux, reproduisant avec fidélité les sentiments qu'un si beau jour avait fait naître dans tous les cœurs catholiques de la sainte Cologne. La pluie abondante qui survint à 9 heures ne refroidit point l'enthousiasme d'un si beau jour, bien qu'elle empêchât l'illumination de se produire dans toute sa magnificence. En effet au milieu de ces mille lumières qui faisaient fuir les ténèbres, une nouvelle cérémonie s'était improvisée. La confrérie de N. D. de la Paix reportait dans son sanctuaire bienaimé la statue de sa puissante Patronne. Une multitude d'hommes l'accompagnait le flambeau à la main, récitant le rosaire et faisant retentir les airs de cantiques à Marie.

mais voilà que plusieurs églises se disputent l'honneur de posséder l'image de la Reine des Cieux dans leur enceinte. Chacun veut encore lui offrir ses vœux, la vénérer et la bénir. Il fallut donc satisfaire la piété de tous et instituer des stations dans plusieurs églises. à 10 heures la statue miraculeuse entrait dans l'église de St. Séverin, suivie d'une foule immense de fidèles. Leur nombre était tel et les accents de leur piété si touchants que le respectable pasteur de cette paroisse transporté d'un saint zèle monta en chaire et improvisa un discours plein d'éloquence, qui fit verser des larmes abondantes. Ce ne fût qu'au milieu de la nuit que notre-Dame de la Paix pût reprendre possession de son sanctuaire... Voilà quelle fut cette journée qui a si profondément impressionné tous les cœurs catholiques, et dont les plus mauvais journaux, même protestants, ont fait un éloge pompeux. Voilà quelles furent ces fêtes dont Cologne redira le souvenir touchant aux générations futures. Aussi, sur la proposition de son Eminence la ville voulait élever sur la plus belle et la plus fréquentée de ses places publiques un monument commémoratif de cette grande fête, mais on n'a pu encore vaincre les difficultés qui ont surgi à ce sujet. De son côté le Cardinal a ordonné que tous les samedis on chanterait dans toutes les églises du diocèse l'antienne de la Vierge en l'honneur de son immaculée Conception avec la bénédiction du St. Sacrement. — Terminons en disant que ce triomphe de Marie est aux yeux de Dieu une des gloires cachées de notre chère Compagnie. Tel fut le sentiment du Cardinal lui-même lorsque quelques jours après il disait en s'adressant à notre R.P. Recteur de Cologne : « si j'ai eu la consolation de voir un si grand nombre d'hommes à la procession, c'est à vous que je le dois, Mon Révérend Père, c'est à vos retraites merveilleuses données seulement aux hommes. Si vous continuez ainsi, Cologne sera bientôt changée ».

SEQUENTIA.

de B. M. V. sine labe concepta.

Virgo Virginum præclara.

Auctore eminentissimo ac reverendissimo Principe ac Domino Joanne S. R. E. Presbytero-Cardinali **de Geissel** Archiep. Colon. S. Sedis Apost. legato nato... &c....

Modos musicos ab antiquo ad Sequentiam: « *Salve Mater Salvatoris* » applicatos, e vetusto missali M.S. Ecclesiæ Gladbacensis sec. 14° descripsit, novoque textui adaptavit Abb. *Gereon Stein* Pastor ad S. Joannem Bapt. Coloniæ, ibidemque in Semin. Archiep. cantûs magister.

1.

Virgo Virginum præclara,
Præter omnes Deo cara,
Dominatrix cælitum,
Fac nos pie te cantare,
Prædicare et amare,
Audi vota supplicum.

2.

Quis est dignus, laude digna,
Collaudare te, benigna
Virgo, fons charismatum!
Gratiis est tota plena,
Tota pulchra, lux serena,
Dei Tabernaculum.

3.

O quam magna tibi fecit
Qui potens est, et adjecit
Gratiam ad Gratiam!
Qui cælum terramque regit,
Matrem sibi te selegit,
Sponsam atque Filiam.

4.

Virgo, vere benedicta,
Culpa numquam es obstricta
Carnis in exilio,
Sine labe te concepta,
Magno lapsui prærepta,
Summo privilegio.

5.

Contendebat certatura
Tunc cum Gratiæ Natura,
Gratia prævaluit;
A peccato præservatam
Immunem et illibatam
Mire te constituit.

6.

Eva nova novæ legis,
Prælecta summi Regis,
Consors ejus gloriæ,
Tu draconem domuisti,
Forti pede contrivisti
Victrix caput satanæ.

7.

Semper fulgens munda stola,
Inter mundas munda sola,
Ascendisti sidera;
Super agmina sanctorum,
Super choros angelorum
Sceptra regis Domina

8.

Oras nunc a dextris Nati,
Jugo salvat ut peccati
Quos redemit sanguine;
Manus tuæ stillant dona,
Vitæ fac cælestis bona
Et in nos defluere.

9.

Esto nobis maris stella,
Ne nos fluctuum procella
Navigantes obruat;
Ex qua salus est exorta.
Esto nobis cæli porta,
Quæ salvandis pateat.

10.

Virgo clemens, Virgo pia,
Duc salutis nos in via
Vitæ per exilium;
Nos, ô Mater, hic tuere,
Olim istic fac videre
Te tuumque Filium.

11.

Fac, te duce, nos orare,
Vigilare et certare,
Certos tuæ gratiæ;
Funde nobis pia dona,
Custos, Mater et Patrona
Sanctæ sis Coloniæ. [Ecclesiæ]

12.

Fac nos stare fide vera
Charitate, spe sincera,
Absque culpæ macula;
Gregem tibi sic dicatum
Jam a patribus sacratum
Protegas in sæcula. Amen.

1a Maii. 1855.

IHS

Scholasticat de Laval 29 7bre 1856.

Les Scholastiques de Laval aux P.P. et F.F. de ——

Nos R.R. P.P. et nos T.T. C.C. F.F.

Pax Christi.

Maduré. Le P. Wilmet à la Rev.de Mère Sophie, Supérieure du Pensionnat des Oiseaux, à Paris. — Trichinapaly. Févr. 1856.

Dans le dessein de vous témoigner ma vive reconnaissance pour tant de services que vous avez rendus à notre Mission du Maduré, et pour toutes les prières que vous ne cessez de faire pour elle, j'ai cru ne pouvoir rien faire de mieux que de vous entretenir quelques instants de nos jeunes Indiennes, qui renonçant au monde et à tous ses plaisirs, veulent marcher sur les traces des religieuses d'Europe, et n'avoir, comme elles, d'autres époux que Jésus-Christ. Je crois en effet que des personnes comme vous, entièrement consacrées à Dieu, n'apprendront pas sans quelque satisfaction, qu'au fond de l'Inde, au milieu de la gentilité et de la superstition, dans une ville immense, où nos Chrétiens, quoique nombreux, sont inaperçus dans cette foule de payens et de Turcs qui les entourent, il se trouve cependant des âmes assez généreuses pour s'opposer à des préjugés aussi vieux que la nation, pour résister à ce torrent qu'on appelle l'usage et qui règle et entraîne tout dans ce pays, pour vaincre des obstacles et surmonter des difficultés auxquelles bien d'autres succombent ailleurs, dans l'unique dessein de mener une vie pauvre, obéissante et chastes (?), se donner entièrement à Dieu et n'avoir plus d'autre bonheur que de lui plaire. Elles ne sont pas encore nombreuses, ces âmes d'élite, mais enfin nous en avons, et elles sont d'autant plus dignes d'éloges qu'elles ont ouvert elles-mêmes la voie. L'exemple qu'elles donnent en ce moment à Trichinapaly n'a pas eu d'antécédent. Jusqu'à l'année dernière, il était comme inouï dans notre mission, qu'une fille pensât à entrer dans un couvent. La virginité est une fleur rare dans les champs idolâtres. Le mariage est un des pôles autour duquel roule la vie indienne. C'est pour établir ses enfants que le père travaille, c'est vers ce but que tendent tous ses efforts, et il n'est satisfait que lorsqu'il n'a plus d'enfants à marier. Aussitôt qu'une fille est en âge, on lui cherche un mari. En cela on ne consulte ni ses goûts ni ses inclinations, ni même sa volonté; tout se passe à son insu, tout se traite sans elle, et il n'est pas rare qu'une jeune fille de douze ans ne sache qu'elle va se marier, et ne connaisse son futur époux que le jour où elle se présente avec lui à l'église... Non seulement on ne la consulte pas sur le choix qui cependant la regarde bien un peu, mais on ne s'avise pas même de lui demander si elle veut se marier. Cela se pose en principe: une fille se croit n'avoir pas d'autre carrière que d'être mère de famille; c'est sa condition naturelle, on n'en présume pas d'autre. Aussi toute son éducation est dirigée vers ce but: le terme d'éducation est impropre: les filles de ce pays n'en reçoivent aucune; elles ne doivent savoir que ce qui a rapport au soin du ménage: piler le riz, le faire cuire, aller à l'eau, nettoyer la maison, ce sont à peu près toutes les occupations qu'elles exercent, toutes les connaissances qu'elles doivent acquérir. Celles qui développent l'esprit et forment le cœur n'ont pas cours ici; les arts d'agrément sont encore moins d'usage: on n'en connaît pas même le nom. Une fille qui sait lire est une espèce de contresens pour ce peuple qui voit dans la mère de famille, non la compagne de l'homme, mais une servante, et presque une esclave. Aussi, point d'écoles pour les filles: c'est beaucoup quand, à l'époque du mariage, elles peuvent réciter les prières que tout chrétien doit savoir; et si elles joignent à cela quelques réponses aux questions les plus simples du Catéchisme, elles sont de vraies savantes. Si peu développées, et enrayées par l'usage dans une ornière dont elles ne peuvent presque pas s'écarter, il est facile de concevoir les oppositions que les filles trouvent à l'état religieux dans les idées de ceux qui les entourent et les inclinations qu'on leur inspire dès l'âge le plus tendre. Mais le Seigneur qui sait faire luire la lumière dans les ténèbres, renverse aussi comme il lui plaît les obstacles qui s'opposent à ses desseins.

Le Père qui soigne la Chrétienté de Trichinapaly établit il y a quelques années une congrégation de femmes sous le titre de Notre Dame des Sept Douleurs avec toutes les indulgences et toutes les grâces accordées par les Souverains Pontifes à cette Confrérie. Un grand nombre de personnes mariées, de filles et de veuves se firent aussitot inscrire; car nos Chrétiens dans ce pays ont une dévotion toute spéciale à la Mère de Douleur dont ils aiment à vénérer l'image et à entendre raconter les souffrances. Le Père voyant l'heureux début de cette oeuvre et pressentant tout le fruit qu'elle pouvoit produire, donna à la Confrérie des soins tout particuliers. En peu de temps les instructions hebdomadaires, l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice, la communion régulière de chaque mois, les prières et les exercices religieux propres à l'association, et surtout l'intercession de la Mère de Dieu toujours propice à ceux qui méditent ses douleurs et qui s'enrôlent sous sa bannière, eurent pour effet ce qui en résulte partout, la piété, la dévotion, une vie pure et édifiante. La grâce qui travailloit dans ces âmes leur montrait un degré de vertu plus élevé que celui dont on se contente ordinairement dans le monde. Il vint à la pensée de quelques personnes libres de tout lien, de monter plus haut, et tout en conservant le titre de N. D. des Sept Douleurs, de se consacrer à Dieu sous ses auspices, et de renoncer entièrement au monde. Nous n'avions ni couvent, ni même de local pour les réunir et les former à la vie religieuse. En attendant qu'on pût leur procurer ces avantages, Mgr. Canoz permit, il y a près de deux ans, de les réunir comme en épreuve, dans la maison de notre 1er Catéchiste, homme digne, sous tous les rapports de notre confiance. Le démon qui ne redoute rien tant que de voir les âmes tendre à la perfection, ne put considérer de sang froid ce couvent naissant qui lui présageait bien des défaites. Il se servit pour renverser une oeuvre dont il redoute l'extension, de l'arme dont il se sert avec tant d'avantage sur les jeunes coeurs, l'opposition et les larmes des parents. Il n'est presqu'aucune de ces jeunes personnes qui n'ait eu à supporter les assauts les plus furieux de la part de la famille et si elles n'ont pas succombé, elles doivent la victoire à la protection spéciale de Marie, et sans doute aussi, aux bonnes prières qui se font pour elles dans votre Communauté. Une d'entre elles d'un village des environs a eu toute espèce de mauvais traitemens à subir; elle a été frappée, injuriée, exposée à tous les dangers pour l'obliger à consentir au mariage. Après les plus rudes épreuves, elle s'échappa de la maison paternelle et se tint cachée pendant longtemps jusqu'à ce qu'enfin, son père voyant l'inutilité de ses efforts a cessé ses poursuites. Deux autres de Trichinapaly ont eu à vaincre les plus grands obstacles de la part de leurs parens, et ce n'est qu'à la fermeté et à la constance que la grâce leur a inspirée, qu'elles doivent la persévérance dans leur vocation. Il en est une autre qui a résister pendant plusieurs années aux sollicitations de tous ceux de sa maison qui vouloient l'établir à toute force. Un de nos Pères, témoin des vexations, des injures, des persécutions dont elle a été l'objet, ne craint pas de l'appeler un modèle de patience. Sa vertu et sa fermeté n'ont pas fléchi un seul instant jusqu'à ce que, après la mort de ses parens, elle s'est soustraite par la fuite aux sollicitations de ses frères, dans le mois d'Octobre dernier, et a été agrégée à la Communauté indigène. Sa vertu éprouvée de tant de manières, l'a tellement fait avancer qu'on serait loin de la prendre pour une novice de quelques mois. Il y en a deux qui ont montré un courage et une résolution de beaucoup au dessus de leur âge. L'une appelée Françoise n'a guère que 12 ans. Lorsque nos religieuses après avoir elles-mêmes appris à lire, eurent ouvert une école pour instruire les filles, elle y venoit assidûment. Elle n'a pas de mère, et son père a le malheur d'être schismatique. En peu de temps elle profita si bien des leçons de ses maîtresses qu'elle pouvoit lire parfaitement. Mais leurs exemples firent encore plus d'impression sur elle. Après avoir bien mûri son projet, elle refusa un jour de retourner chez elle, disant qu'elle vouloit être religieuse. On prit cette résolution pour une parole d'enfant; mais elle étoit sérieuse de sa part. On eut beau la presser, l'entraîner même, on ne put jamais la faire consentir. Son père apprenant cela vint tout irrité réclamer sa fille qu'il croyait qu'on retenoit par force. On la lui remet, et lui la prenant par la main croyait la ramener sans peine. Mais la petite résista et dit d'un ton décidé qu'elle ne vouloit plus retourner à la maison, qu'elle vouloit être religieuse toute sa vie. Le père tout schismatique qu'il était, fut frappé d'une fermeté si peu ordinaire dans une enfant, et craignant de s'opposer à la volonté de Dieu lui laissa la liberté de suivre sa vocation. Depuis lors elle est très-contente, elle se conduit parfaitement et suit tous les exercices des autres religieuses.

La seconde, appelée Pauline, n'avait guère que dix ans, lorsqu'elle demanda à ses parens de lui permettre de se faire religieuse. Le refus qu'on lui fit l'affligea sensiblement, et quoique fille unique et singulièrement chérie, elle ne cessait d'importuner pour obtenir cette faveur. On ne peut douter que la

grâce n'agit d'une manière bien puissante dans cette âme innocente où elle ne rencontrait aucun obstacle. Son père fut obligé de suivre le régiment auquel il s'était attaché et de quitter Trichinapaly. Pauline profita de l'absence de son père pour renouveler ses instances auprès de sa mère qui ne pouvant plus résister à ses prières et à ses larmes, l'amena au missionnaire, en lui disant qu'elle ne pouvait plus la retenir à la maison. Celui-ci frappé de tout ce que la mère lui raconta de sa fille, ne pouvait cependant se résoudre à l'admettre comme religieuse dans un âge si tendre; il consentit à la recevoir à titre de pensionnaire, en recommandant aux autres religieuses d'avoir bien soin d'elle. Mais la petite peu satisfaite de ce grade, se mit d'elle même à suivre les règles des religieuses et tous leurs exercices. Malgré son âge, elle est un modèle de piété, de vertu et de dévotion. Elle lit parfaitement le tamoul, et lorsque son tour vient de faire le chemin de la Croix ou de lire les points de la méditation, on est touché du ton de piété qu'elle y met. Quelques jours après son entrée, ses parents devant partir pour Madras voulurent la voir encore une fois, et lui dirent pour la sonder: "Eh bien, Pauline, nous allons te quitter; ne veux tu pas venir avec nous?" — La petite répondit d'un ton résolu: "Non, je ne veux pas vous suivre, partez sans moi, et n'ayons plus d'autre souvenir que de prier le bon Dieu, vous pour moi et moi pour vous." — Ses parens furent si touchés de cette réponse qu'ils en versèrent des larmes, et dirent au Missionnaire qu'ils ne pouvaient douter que Dieu leur demandât cette enfant, et qu'ils en faisaient le sacrifice. Il est rare d'entendre parler des parens de la sorte. Quant à Pauline, elle se sépara d'eux sans peine, et depuis leur départ, elle n'a jamais parlé d'eux une seule fois. Toujours gaie et riante, elle montre un jugement et une maturité étonnante dans un enfant. Si on ne la retenait, elle tomberait dans des excès de pénitence et de mortification. Sans cesse, elle importune son Confesseur pour obtenir des jeûnes et des austérités. Extrêmement attendrie de la méditation de la Passion du Sauveur, elle s'est laissé aller à des indiscrétions qui montrent sa ferveur et son amour pour J. C. Un jour, elle se brûla le bras avec un cierge, jusqu'à se faire une plaie bien marquée. Son confesseur la reprenant de cet acte et lui demandant pourquoi elle se l'était permis, elle répondit qu'elle avait voulu éprouver quelque chose de la passion de J. C. — Elle est d'une grande abstinence, elle tâche toujours de se retrancher quelquechose de sa nourriture, et il a fallu des ordres très sévères pour l'obliger à prendre la portion de riz qu'on lui donne. Ses parens lui ayant, avec permission, envoyé une toile de Madras, elle la refusa disant qu'elle était de trop grand prix, et qu'à des religieuses qui devoient être pauvres, un bout de toile grossière devoit suffire.

Toutes ces jeunes personnes qui se regardent et se conduisent comme des religieuses, sont divisées en deux bandes, les Tamoulères et les Pariates. L'usage du pays ne permettant pas qu'elles couchent sous le même toit, les premières occupent, comme j'ai dit, une chambre de la maison du Catéchiste; les autres passent la nuit dans une cabane de terre, couverte en chaume qu'on leur a fait construire. Elles sont très éloignées de l'Église, où il faut cependant qu'elles se rendent tous les jours, soit pour entendre la messe, soit pour faire l'école. Leurs classes se composent presqu'uniquement d'orphelines ou de petites filles que l'œuvre de la Ste Enfance nous fournit le moyen de retirer de l'idolâtrie. Elles en ont plus d'une vingtaine qu'elles élèvent, qu'elles instruisent, sans les perdre un moment de vue. Ce n'est pas un grand pensionnat, mais avec le temps, il deviendra nombreux. Voulez-vous, ma Rde Mère, que je vous dise leur règlement? – le voici. Après le lever qui est à 5h, on fait la prière et la méditation, et l'on se rend à l'Église où la messe est à 6h ½. Ensuite lecture de la vie du Saint du jour. A 7h ½, déjeuner; 8h, classe où elles apprennent aux filles la lecture, le Catéchisme, ainsi qu'à coudre et à filer le coton. A 9h, lecture spirituelle en commun. A 10h on continue la classe; 11h ¾, examen de conscience. Midi, dîner avec lecture, après quoi récréation. A deux heures, repos ou temps libre

2h 1/2 chapelet. 3h, classe jusqu'à cinq heures. Alors on se rend à l'Église pour faire la visite au Saint-Sacrement et une demi-heure de méditation. A 6 1/4, on retourne à la maison en silence, en récitant le Chapelet de N.D. des 7 douleurs. En arrivant, on fait encore quelque lecture spirituelle. A 7 h 1/2, souper avec lecture; ensuite récréation. 8 h 1/2 Litanies des S.S. 8 3/4 Examen de conscience. 9h. repos.–

Si l'on ajoute à cela quelques règles pour le silence, l'obéissance à leur Supérieure, et la charité entr'elles, avec la plus sévère défense de toute communication à l'extérieur, on aura à peu près tous les élémens d'une maison religieuse. Or, tout cela s'observe parmi ces bonnes filles, et malgré les obstacles qu'elles rencontrent dans leur position actuelle, elles accomplissent fidèlement leur obligations et édifient la chrétienté de Trichinapoly par la régularité et leur conduite vertueuse.

Le Seigneur cependant a voulu avoir les prémices de cette communauté naissante en appelant à lui celle qui était leur Supérieure non seulement par l'autorité qu'on lui avait confiée, mais plus encore par son mérite et ses qualités personnelles qui la faisoient vénérer de ses compagnes et de tous ceux qui la connaissaient. Il y a quelque chose de si providentiel dans l'histoire de cette fille, que je ne puis résister au désir de vous en donner quelques détails.

Elle naquit d'un père payen et d'une mère chrétienne dans un village près de Palgatte au pied des montagnes des Gattes, dans le Vicariat de Coïmbatour. On ne sait si c'est par le moyen de sa mère ou de quelques chrétiens dispersés dans son village, qu'elle eut connaissance de la vraie religion. On ignore même si elle reçut le baptême dans son enfance; du moins le nom de Minatsi, (déesse payenne) qu'elle porta long-temps, semble indiquer qu'elle n'eut pas alors ce bonheur. Encore toute petite, elle fut fiancée, selon l'usage des payens, à un chrétien qui avait abjuré sa religion afin de l'avoir un jour pour épouse. Mais Dieu qui avait d'autres desseins sur elle, permit qu'il mourut avant la conclusion du mariage. Elle fut alors amenée dans la maison d'un de ses beaux-frères payens, qui vouloit l'obliger à vivre comme lui. Un jour, il voulut l'obliger à une cérémonie diabolique qui se pratique parmi les idolâtres, et qui consiste à s'imprimer avec un fer rouge une espèce de sceau sur le corps, par lequel l'individu est censé consacré au démon. Pour se soustraire à ce piège, elle prétexta un voeu qu'elle avait fait de jeûner trois ans durant le Carême à la manière des chrétiens, et demanda qu'on attendit que le terme fut expiré. On eut égard à sa raison; on lui fit grâce de la cérémonie. Mais on ne cessa de la tracasser et de la tourmenter de toutes les façons pour la forcer à vivre en payenne. Voyant qu'on ne pouvoit rien obtenir, on la chassa de la maison. Toute désolée et ne sachant que devenir, la pauvre enfant se mit à pleurer et à prier Dieu de tout son coeur de lui montrer ce qu'elle devoit faire, et le parti qu'elle devoit embrasser. La nuit suivante, plongée dans la tristesse, elle s'endormit. Durant son sommeil, elle crut voir une dame pleine de majesté, qui après l'avoir consolée, lui montrait le chemin qu'elle devoit prendre pour parvenir au bonheur qu'elle cherchait. S'étant réveillée, elle quitte la maison de ses parents, et se met à suivre toute seule le chemin qu'on lui indiquait. Elle ne fut pas trompée: après quelques jours de marche, elle arriva à un village tout chrétien. Le catéchiste la reçut dans sa maison. Elle commença aussitôt à pratiquer tous les devoirs d'une bonne

bonne chrétienne, avec une piété tout à fait édifiante. Elle fréquentait l'Eglise, se confessait et communiait régulièrement et plus souvent même que le commun des fidèles. Sa régularité la fit remarquer du Missionnaire de l'endroit, qui l'ayant questionnée apprit d'elle-même son histoire; mais comme il ne put avoir de preuves certaines de son baptême, il la rebaptisa sous condition et la nomma Marguerite; et lui conseilla pour être plus en sûreté contre les vexations de ses parents qui ne manqueraient pas d'apprendre où elle était, de se rendre à Pondichéry, où elle pourrait satisfaire à loisir sa piété et sa dévotion. Elle y demeura quelque temps toujours bien décidée à renoncer au mariage et à se consacrer à Dieu dans la pratique des bonnes œuvres; mais s'apercevant de quelque danger pour son âme dans sa nouvelle situation, elle quitta Pondichéry et alla en différents endroits laissant partout la bonne odeur de ses exemples et une haute idée de sa piété, comme l'ont témoigné tous les Missionnaires qui l'ont connue. Enfin la Providence la conduisit à Trichinopoly, où, voyant la nombreuse chrétienté que nous y avons, elle résolut de se fixer pour toujours et de se soustraire aux périls qu'elle avait aperçus dans la vie errante où les circonstances l'avaient mise malgré elle. C'est là en effet qu'elle a trouvé dans une mort précieuse le vrai bonheur qu'elle cherchait et qu'elle a mérité par une sainte vie. Voici ce qu'atteste le dernier de ses confesseurs qui l'a dirigée jusqu'à son dernier moment.

Marguerite était vraiment humble, cherchant toujours à se cacher et à s'humilier en tout et partout. Elle affectait à l'extérieur une espèce de négligence pour montrer qu'elle était morte au monde et à ses vanités. Elle vivait d'aumônes, et allait mendier chaque jour son repas de porte en porte parmi les chrétiens. Le respect qu'on avait pour elle faisait qu'on l'invitait à manger dans les maisons. Elle aurait pu y entrer, étant de caste relevée; mais elle s'y refusait, préférant demeurer à la porte comme une pauvre mendiante. La vivacité de sa foi se manifestait à l'Eglise où elle édifiait tout le monde par sa rare modestie, sa piété et sa dévotion. Elle était adonnée à l'oraison mentale, et elle se plaignit une fois de ce que ses compagnes mettaient toute leur dévotion à réciter un grand nombre de prières, sans s'occuper de la méditation. Elle jeûnait deux ou trois fois la semaine et pratiquait d'autres austérités, quoiqu'à vrai dire, toute sa vie ne fût qu'une rude pénitence. Cependant elle ne faisait rien que par l'avis et l'approbation de son Directeur auquel elle montrait en tout une obéissance aveugle et entière. Elle avait la permission de communier deux fois la semaine, et si son confesseur, sans autre raison que de l'éprouver, le lui défendait quelquefois, elle se soumettait sans mot dire. — Elle était comme la mère ou la supérieure des personnes pieuses de Trichinopoly, et cependant ce n'était que sa vertu qui l'avait élevée à ce rang. Elle donnait aux pauvres ce qu'elle recevait de meilleur: elle visitait et soignait les malades, leur rendant les services les plus humbles et les plus dégoûtants. L'humilité et la charité envers les malheureux étaient les vertus qui brillaient le plus en elle, et dont partout, surtout à Trichinopoly, elle a laissé un précieux souvenir. C'est elle qui se chargeait d'instruire les femmes catéchumènes, leur fournissait le nécessaire après le baptême et les préparait à la 1re Communion. Elle était l'âme de toutes les bonnes œuvres, entretenant la charité et apaisant les petits différends qui s'élevaient parmi les personnes dévotes, de sorte qu'elle était estimée, aimée et respectée de toutes les femmes et filles pieuses de Trichinopoly qu'elle semblait former à la vie religieuse d'une manière insensible. C'est à cette occasion et à cette époque qu'on commença l'œuvre des religieuses indigènes, que l'on confia presqu'entièrement aux soins de cette pieuse néophyte. Devenue supérieure de la petite communauté, elle se regarda comme chargée du temporel aussi bien que du spirituel, et pleine de confiance en Dieu, elle espérait pouvoir soutenir cette œuvre par les aumônes qu'elle se proposait de chercher auprès des chrétiens. Mais le Seigneur content de ses désirs voulut la récompenser de ses vertus. Elle venait de disposer quelques femmes catéchumènes au baptême et à la 1re communion qui eut lieu le jour de l'Epiphanie. Après avoir assisté à tous les exercices et aux cérémonies qui eurent lieu ce jour-là à l'Eglise, quoique très fatiguée, elle ne voulut pas rompre le jeûne qu'elle s'était imposé ce jour-là, et se contenta de quelques fruits et d'un peu d'eau. Cet aliment peu convenable pour son estomac affaibli lui causa un choléra des plus fulminants. Le lendemain le Père appelé auprès d'elle la trouva très souffrante, mais très tranquille et parfaitement résignée à la volonté de Dieu. Regrettant sa perte le Père lui conseilla de s'unir à lui et à ses compagnes pour prier N.-D. des 7 douleurs de lui rendre la santé. Elle y consentit par obéissance, en témoignant cependant qu'elle désirait bien mieux mourir pour aller au ciel. Après avoir reçu les Sacrements avec la plus édifiante piété, elle réunit autour d'elle toutes ses filles spirituelles, donnant à chacune des avis conformes à ses besoins particuliers, leur recommandant sur toute chose l'obéissance à leur directeur et l'union entre elles. Ensuite elle partagea ses pauvres hardes et quelques objets de dévotion, laissant à chacune un petit souvenir. Elle envoya aussi prier le Père en grâce de vouloir bien dire une messe après sa mort pour le repos de son âme. Après ces dernières dispositions, comme si elle n'eût plus rien à faire dans ce monde, elle ne s'occupait plus que du ciel, baisant continuellement son crucifix et l'image de la Ste Vierge.

faisant

faisait continuellement des colloques pour exprimer son ardent désir de jouir de Dieu pendant l'éternité. Elle ne tarda pas en effet d'aller se joindre à lui. Le lendemain samedi à 10h du soir, en prononçant les S.S. noms de Jésus et de Marie, elle rendit sa belle âme à son Créateur qu'elle avait eu le bonheur de connaître même au milieu des ténèbres du paganisme.

Le dimanche de grand matin la nouvelle de sa mort s'étant répandue, tous les chrétiens d'un commun accord, rendirent un témoignage éclatant à sa vertu jusqu'alors cachée dans l'obscurité; on alla en foule à la maison du catéchiste où elle était morte témoigner la vénération qu'on avait pour elle, et on montra le plus grand désir de lui faire un enterrement des plus solennels. La circonstance du dimanche favorisait leur bonne volonté, et le Père, pour témoigner de son côté l'estime qu'il avait de sa vertu, envoya les confrères de la congrégation de la Ste Vierge faire la levée du corps, qui fut transporté avec pompe à l'église où eut lieu l'absoute solennelle. L'affluence y fut des plus considérables, et le Père, après les obsèques, fit à ce nombreux auditoire l'éloge des vertus de la défunte, dont la mémoire est toujours restée en bénédiction dans la chrétienté. Plusieurs chrétiens firent faire des prières, donnèrent des aumônes, firent célébrer des messes, moins pour le repos de son âme qu'ils croyaient en possession du bonheur éternel, que pour témoigner la vénération que leur inspirait sa vertu, et se recommander à ses prières.

On eût dit, humainement parlant, que la mort de Marguerite allait faire tomber l'œuvre commencée des religieuses indigènes dont elle était la mère et le soutien; mais il n'en fut pas ainsi. Leur nombre s'est augmenté; elles forment en ce moment une communauté de près de 15 personnes, et ce n'est que le manque d'un local convenable qui empêche Mgr Canoz d'en recevoir plusieurs autres qui demandent depuis longtemps. Aucune de ces filles cependant n'a encore fait de vœu, on ne peut pas même dire qu'elles aient fait leur noviciat. Nous espérons recevoir sous peu des religieuses de Pondichéry pour le leur faire commencer, et établir parmi elles, dans une maison commode, la régularité et tous les exercices d'un véritable couvent qu'elles désirent et attendent depuis plus d'une année. Je recommande cette œuvre à vos bonnes prières et à celles de toute votre communauté.

J'ajoute un petit supplément à ma relation ci-jointe. Oui, Ma Révérende Mère, je vous remercie et ne cesserai de vous remercier, d'abord pour tout ce que votre bonté et votre charité vous ont fait faire pour moi lorsque j'étais à Paris. Je n'oublierai jamais les grands services que vous m'avez rendus, non plus que les beaux cadeaux que vous m'avez faits, quand je suis parti pour venir travailler à la vigne du Seigneur dans cette pauvre et chère mission du Maduré, et ceux que vous m'avez envoyés à plusieurs reprises. Ici Mgr Canoz et tous nos missionnaires s'unissent à moi pour vous témoigner notre vive reconnaissance. Soyez sûre, Ma Révérende Mère, que nous ne sommes pas ingrats; mais que, comme bienfaitrice, vous et toute votre sainte communauté, avez une bien grande part à nos prières, et que bien des messes sont offertes pour vous. Je vous dirai qu'au commencement de cette année, pour mon compte, j'en ai dit plus d'une, pour vous obtenir une heureuse année, accompagnée ou suivie d'un grand nombre d'autres pour travailler à procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, surtout la sanctification de celles que le divin Maître vous a confiées, et, à la fin de votre carrière religieuse et apostolique, la brillante couronne que Jésus et Marie vous préparent dans la céleste patrie, où au lieu des soucis, sollicitudes, tracasseries, dégoûts, ennuis, traverses, épreuves, croix et peines de tout genre que nous aurons endurés ici bas pour l'amour de Dieu, nous jouirons d'un bonheur et d'une félicité qui n'aura jamais de fin.

A mon tour, je me recommande bien aussi à vos ferventes prières et à celles de toutes les bonnes Mères, sœurs et élèves, sans oublier vos Dames pensionnaires, pour obtenir aussi cette couronne de gloire que Dieu réserve à ses élus. Mgr Canoz, en vous recommandant à toutes notre ch[ère] mission, vous envoie sa bénédiction +. Je vous donne aussi celle du pauvre missionnaire.

Maintenant, je vais vous parler d'une autre chose qui vous amusera et vous fera rire peut-être: vous savez qu'un pauvre, quand il a faim, va volontiers et avec assurance frapper à la porte des personnes qu'il connaît comme aumônières. Eh bien! voici un pauvre missionnaire qu'on appelle Père Lajoie, (c'est le nom qu'on m'a donné ici depuis mon arrivée, parceque je suis toujours gai et content quoiqu'il arrive.) Voici ce pauvre qui a faim d'une chose, et qui vient frapper à la porte des Oiseaux de Paris, à la porte de cette bénite maison où il sait si bien qu'on est toujours prêt à faire la charité. Quelle est donc cette chose, me demanderez-vous? Je n'ose pas vous la dire, c'est une aumône, peut-être un peu trop considérable, je crains d'être indiscret. Mais réflexion faite je m'enhardis en pensant, ou plutôt étant assuré que votre bon cœur et votre charité vous feront faire tout ce que vous pourrez, et que, s'il le faut, vous pourrez vous faire aider par quelques bonnes âmes qui seront bien aise de contribuer

contribuer à la bonne œuvre et d'avoir part aux nombreuses et ferventes prières que nos [illegible] chrétiens et Indiennes adresseront au Seigneur pour elles. Voici la chose ;

Il est parlé dans la relation que je vous adresse de N. D. des 7 Douleurs. Il serait trop long de vous rapporter ou de vous raconter toutes les grâces et les bénédictions que notre bonne Mère désolée nous a obtenues de son divin Fils, surtout depuis 4 ans, et surtout à Trichinopoly où nous célébrons ses fêtes avec toute la pompe et solennité qu'il nous est possible, je dis autant qu'il nous est possible à l'extérieur. Pour l'intérieur tout va à merveille, nombreuses confessions, communions générales avec la plus grande édification ; nous avons beaucoup de congrégations qui nous donnent beaucoup de consolation. Les Fêtes se célèbrent avec piété, les processions item ; mais il y manque quelque chose, quelque chose que l'on désire beaucoup, et qui produirait un effet merveilleux en réjouissant tous les cœurs et en leur inspirant une plus grande piété et dévotion encore envers Marie qui a tant souffert pour nous. Ce quelque chose tant désiré et que je viens vous demander au nom de Marie, au nom de notre Mère Désolée, ce sont 7 bannières dont chacune représente une douleur de la Ste Vierge, largeur environ 2 pieds et demi, longueur à proportion, bien coloriées, bien faites, mais peintes seulement d'un côté pour économiser la dépense. Voilà donc la grande aumône que j'ai la hardiesse, ou que je prends la liberté de venir demander à la Révérende et très bonne Mère Sophie, bien persuadé que non seulement elle ne se fâchera pas de ma demande, mais qu'elle sera bien aise de ce que la mission du Maduré lui donne une si belle occasion de faire un sacrifice d'argent en l'honneur de Marie affligée, pour le bien de ses enfants Indiens, je dirai même pour contribuer à la conversion des pécheurs et des Idolâtres, qui attirés par la beauté de nos cérémonies, la pompe de nos processions, l'éclat des drapeaux ou bannières qui parlent à leurs yeux, commencent par admirer et finissent souvent par se convertir : Combien se disent les uns aux autres : « Ô quelle différence entre la religion catholique et celle des protestants, des payens etc. »

En voilà assez, Ma Révérende Mère, votre bon cœur, votre charité votre amour pour Marie, votre zèle à propager, à accroître la dévotion envers Marie et surtout envers Marie désolée, N. D. des 7 Douleurs, vous diront le reste. Et je dis d'avance à nos R. R. Pères que nous pouvons compter sur les 7 bannières, ajoutant, comme je l'ai dit plus haut, si la Rde Mère Sophie ne peut pas faire la dépense toute entière elle seule, elle saura bien se faire aider.

Outre la relation ci-jointe j'en envoie une d'une autre genre au R. Père Delvaux en le priant de vous la communiquer, lui promettant en même temps que vous lui communiquerez la vôtre. J'espère pouvoir recueillir et vous envoyer de temps en temps de ces histoires édifiantes, pensant qu'il vous sera agréable de les lire. J'espère aussi avoir sous peu une occasion favorable pour vous envoyer quelques peintures sur mica. C'est un petit cadeau, bien petit, mais qui vous fera d'autant plus de plaisir qu'il vous viendra des Indes et de la part d'un pauvre missionnaire, qui voudrait bien avoir quelque chose de plus précieux pour vous témoigner sa vive reconnaissance.

Agréez, Ma Révérende Mère, mes sentiments d'estime et de respect, avec les quels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et dévoué Serviteur en J.C.

J. Wilmet,
miss. apost.

P.S. Je fermais ma lettre quand on est venu me dire que les fleurs que vous avez eu la bonté de nous envoyer, il y a quelque temps, se faneraient et qu'il fallait en demander aux Oiseaux... Oh ! pour cela j'ai dit non, j'ai déjà trop demandé... je ne veux pas abuser de la bonté de notre bienfaitrice, ce sera pour une autre fois.

Relation envoyée au R. P. Delvaux par le P. Wilmet — Février 1856 — **Fermeté d'un jeune catholique indien.** — Je ne sais si le trait suivant aura quelque intérêt pour nos amis d'Europe. Il n'est point ici question de courses aventureuses, de descriptions pittoresques, pas même d'un événement insolite, il s'agit tout simplement de la conversion d'un jeune Indien : chose assez ordinaire. Toutefois, celui dont je vais parler a montré une persévérance et une fermeté si [illegible] qu'il mérite une mention honorable. — Quoique le royaume de Tanjaour soit sous la domination des Anglais, comme le reste de l'Inde, la capitale du même nom est demeurée au pouvoir d'un roi de caste Marate, qui y fait sa résidence et qui consume en fêtes et en plaisirs les [illegible]

revenus que lui font les Anglais pour quelques services reçus de ses ancêtres. Les remparts de la ville sont les bornes de son autorité, comme les limites de ses promenades, il ne peut les franchir sans une autorisation expresse. Il se dédommage de cette espèce de captivité en faisant de son palais une sentine de tous les vices. La ville infectée par cet air corrompu qui s'exhale du palais de ce roi idolâtre, est peut-être la plus abandonnée aux vices de toute l'Inde Méridionale. L'enfant dont je vais raconter l'histoire, naquit d'un père payen employé comme tant d'autres au service de ce roi sans royaume. Il était le troisième de la famille et s'appelait Soukken. Dieu qui avait des desseins de miséricorde sur lui, permit qu'étant encore fort jeune, il fut attaqué d'une maladie fort grave. Sa mère qui l'aimait beaucoup, n'ayant pas d'autre garçon que lui se sentit pressée toute payenne qu'elle était de le vouer à la Vierge honorée par les Chrétiens dans une église non loin de sa maison. Après cet acte religieux dont elle ne comprenait pas l'importance, elle vit la santé de son enfant s'améliorer, et en peu de jours il fut entièrement rétabli. Ce fut là pour le petit Soukken le principe des grâces qu'il devait recevoir plus tard. Quand il eut atteint l'âge de 10 ou 11 ans son père l'envoya à notre école pour y apprendre le tamoul, mais dans les desseins de Dieu il devait y apprendre quelque chose de mieux que la langue du pays. Le jeune Soukken se trouvant mêlé à une foule d'enfants chrétiens de son âge les imitait et les suivait partout. Il étudiait les mêmes leçons, lisait les mêmes livres, entendait les mêmes avis; les idées religieuses s'infiltrèrent dans son âme. Il apprit les prières et les récitait avec eux à l'église; il assistait tous les jours à la messe; il était chrétien à l'extérieur, il ne lui manquait que le baptême; il avait appris que ce sacrement était nécessaire au salut, il le demanda. Le Père à qui il fit cette ouverture, loua son pieux désir, l'exhorta à la persévérance et lui fit espérer qu'un jour il aurait ce bonheur. Durant l'espace de trois ans, il ne cessa de renouveler sa demande et de faire des instances; et lorsque le missionnaire lui représentait l'opposition de ses parents, il avait coutume de répondre: ((Donnez-moi seulement le baptême; quand je serai chrétien je saurai bien me débarasser d'eux et me tirer d'affaire. En attendant il avait soin d'éviter toutes les cérémonies et les actes idolâtriques qui se faisaient dans sa famille. Après trois ans passés dans les mêmes dispositions, Mgr Canoz eut occasion de passer par Tanjaour. Soukken ne craignit pas de s'adresser directement à lui et de lui faire la demande qu'il avait si souvent adressée au Missionnaire. Sa Grandeur considérant les heureuses qualités de cet enfant, les témoignages favorables qu'on donnait sur son compte et la fermeté de son caractère, promit de le satisfaire à son retour de Négapatam. Le délai fut d'un mois. Aussitôt que Mgr fut de retour, l'enfant vint lui rappeler la promesse donnée. Il fut résolu qu'il suivrait sa Grandeur à Trichinapaly, mais il fallait le consentement de ses parents. L'enfant amena sa Mère et lui demanda en présence de Mgr de consentir à ce qu'il le suivît. La pauvre femme compr[it] de quoi il s'agissait, mais se souvenant qu'elle avait voué son fils à la Ste Vierge, elle don[na] quoique avec peine le consentement qu'il demandait. On ne crut pas devoir exiger celui du Père, attendu qu'ayant fait divorce avec sa 1re femme pour s'unir à une autre, il semblait avoi[r] renoncé aux droits sur cet enfant. Ce fut le 1er Février que Soukken fit ses adieux à sa mère. Il[s] furent tendres, car, étant comme sans père, il aimait doublement celle qui lui avait donné le jour; mais le bonheur au quel il aspirait de devenir chrétien, lui fit surmonter la tendresse maternelle. Comme il était assez instruit dans la religion, on ne tarda pas à lui conférer le bapt[ême]. Il prit le nom de Joseph et sa joie fut sensible le jour où il devint enfant de Dieu et memb[re] de la grande famille. Peu de temps après, il fit sa 1re Communion et fut confirmé. Ce der[nier] sacrement lui était nécessaire pour supporter les épreuves qui l'attendaient. La 1re fut la mort de sa mère. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, il pleura longtemps; mais, la première doule[ur] passée, il remercia Dieu de l'avoir retiré de l'idolâtrie avant que cette mort eût lieu; car alors il aura[it] fallu le consentement de son père qui ne l'aurait certainement jamais donné, comme il le pr[ouva] bientôt. En effet, il n'eut pas plus tôt entendu dire que son fils était chrétien qu'il jura de lui [faire] abjurer sa religion, de gré ou de force. Il vint donc à Trichinapaly, dans le dessein de l'enle[ver]. Le jour de Pâques, Joseph était à l'église quand il reçut avis que son père était à la porte a[vec] plusieurs autres idolâtres qui l'attendaient pour le saisir. L'enfant sortit par une autre porte; son père ne put pas même le voir. Le payen, après avoir longtemps rôdé autour de la maison, voyant qu'il ne pouvait exécuter son projet d'enlèvement, prit le parti de s'adresser au Supérieur et demanda à voir son fils. Celui-ci se présente et en quelques mots il lui déclare ses sentiments. Je suis chrétien, lui dit-il, et vous êtes idolâtre; je ne puis donc aller en votre compagnie ainsi ne p[ensez] plus à moi! — Mais ne suis-je plus ton père, lui répondit celui-ci? — Vous l'êtes de mon corps mais non de mon âme qui appartient à Dieu. Cette réponse déconcerta le père, qui partit furie[ux].

en mourant d'avoir son fils mort en vie. Le lendemain, il porta plainte contre nous, auprès du Collecteur, nous accusant de lui avoir dérobé son fils. Le jour, arrive un ordre du magistrat, qui somme l'enfant de comparaître devant lui le samedi suivant, jour de St Herménégilde, martyrisé par son père Arien. Ce jour-là, Joseph se confessa, fit la Communion, et après avoir demandé la bénédiction de Mgr et des Pères de la maison, il se rendit au tribunal, plein de joie et de confiance. Avant l'audience, il eut à soutenir un assaut contre tous les payens et les employés du Collecteur qui l'accablèrent de moqueries et d'insultes. L'enfant se tut, et avec raison, car ce n'était pas à eux qu'il avait affaire. Enfin le Collecteur arrive et l'interroge sur les motifs qu'il avait de quitter son père. Joseph se contenta de répondre qu'il était venu librement chez nous avec le consentement de sa mère répudiée par son mari, qu'il avait reçu le baptême, et que étant chrétien, il ne pouvait plus, sans exposer sa religion, retourner avec un père idolâtre. Il s'exprima avec tant de raison et de fermeté que les payens en étaient étonnés. Le Collecteur lui dit qu'il était libre, et que, d'après la loi, il ne pouvait le contraindre dans ses sentiments religieux. Puis, sur sa demande, lui ayant donné un Pion pour le défendre de toute agression de la part de son maître, il nous le renvoya. Nous le vîmes donc arriver content et rayonnant de joie d'avoir remporté ce triomphe, mais d'une joie douce et modeste, comme celle qui vient d'une bonne action. Dieu voulut par cette satisfaction le fortifier pour un combat beaucoup plus terrible. Le démon, honteux sans doute de n'avoir pu vaincre un enfant, inspira à son père un nouveau moyen d'ébranler sa constance. Cet idolâtre furieux voyant qu'il n'avait rien pu obtenir auprès du magistrat, s'adressa à une autorité supérieure, au 1er Juge. Mais en homme entendu, il prit la voie la plus sûre d'obtenir gain de cause dans ce pays; ce sont les recommandations qui dans les tribunaux de l'Inde valent souvent bien mieux que la justice. Au moyen d'une sœur de sa femme, il s'adressa à un des principaux payens de Trichinopoli, homme riche et d'assez grande autorité, qui a su se lier d'amitié avec plusieurs Anglais qui nous gouvernent. Ce payen, qui n'était cependant pas notre ennemi, mais qui l'était de la religion chrétienne, ayant appris de quoi il s'agissait, promit au père de l'enfant tout son appui et toute son influence pour faire réussir une cause qu'il regardait comme la sienne. D'après ce qu'il a dit lui-même en se vantant publiquement, c'est lui qui a dirigé les démarches à faire, qui a parlé au juge, qui lui a dicté la sentence, qui a tout fait dans cette affaire. Fort de cette protection, le père de l'enfant présenta son procès au juge qui, sans retard aucun, lança contre le jeune homme un mandat d'amener. Nous vîmes donc arriver chez nous un huissier suivi de huit gendarmes qui se saisit de l'enfant et signifia au P. Supérieur l'ordre de comparaître deux jours après au tribunal du juge pour se disculper du crime de vol d'enfant. En attendant le jour indiqué pour l'examen de la cause Joseph fut détenu prisonnier et gardé à vue. Durant cet intervalle, tandis qu'on défendait à nos chrétiens de s'approcher, on donnait pleine liberté à tous les payens de lui parler, de le vexer, de le solliciter de toutes les manières pour le déterminer à retourner spontanément chez son père: promesses, caresses, menaces, tout fut mis en jeu pour vaincre ce qu'ils appelaient son obstination, mais tout fut inutile. L'enfant ne répondit à toutes les sollicitations que par le silence ou par un seul mot: "Je ne veux pas." On ne put pas même obtenir qu'il donnât à son père la petite satisfaction de recevoir un verre d'eau de sa main. On fut obligé de permettre à nos chrétiens de lui porter de la nourriture pour l'empêcher de mourir. Ne pouvant leur parler, il leur faisait signe qu'on lui couperait plutôt la tête que de le faire renoncer à sa religion. Parmi les employés du juge, il y avait un individu moitié Indien, moitié Européen, élevé dans la religion catholique, et naguère catholique lui-même, maintenant protestant pour jouir de la mince fonction qu'il exerce. Ce jeune homme ne croyant pas trouver dans le cœur d'un enfant plus d'amour de sa religion qu'il n'en avait montré lui-même, s'avisa d'un expédient qui dans sa pensée devait avoir un effet infaillible. Il va trouver le père et lui conseille de se jeter aux pieds de son fils en le suppliant dans les termes les plus tendres et par tout ce que l'amour paternel pourra lui inspirer, de retourner de bonne grâce dans sa maison. Il est inouï dans les Indes qu'un père se mette à genoux devant son fils, et prenne envers lui l'attitude de suppliant. L'espérance qu'on lui donnait d'obtenir ce qu'il désirait avec tant d'ardeur fit passer celui-ci par dessus l'étiquette: il s'approche de son enfant, se prosterne à plat ventre devant lui et avec des larmes vraies ou feintes, il le prie, il le conjure de ne pas résister davantage. Nous n'avons pu savoir ce qui se passa en ce moment dans le cœur de Joseph, mais il est probable qu'il a dû éprouver un rude combat auquel sans une grâce particulière il n'aurait pu résister. Dieu la lui accorda et il sortit victorieux de cette épreuve délicate. Les nombreux payens présents à ce spectacle ne savaient comment expliquer cette fermeté d'âme; les uns disaient que nous l'avions bien instruit, les autres soutenaient que nous lui avions donné quelque breuvage qui le rendait insensible; tous, bien entendu, le condamnaient et l'accablaient de reproches. Quant au père idolâtre, frustré dans ses espérances, il dut se relever, assez confus du rôle qu'il venait de jouer, et attendre la décision du juge qui eut lieu le samedi suivant. Dans le 1er jugement porté par le Collecteur, on avait interrogé l'enfant, et ce fut sur ses réponses qu'on lui déclara que d'après la loi il était libre. Dans le second, rendu également par un Anglais, l'enfant ne

L'enfant ne fut point entendu; on n'eut aucun égard à la première sentence, ni aux raisons qui l'avaient motivée; on se garda bien d'interroger aucun de ceux qui auraient rendu témoignage que la Mère nous avait librement cédé son fils; tout l'interrogatoire se réduisit à la demande faite au P. Supérieur s'il prétendait garder de force ce jeune homme chez lui, et sur sa réponse négative, le juge décida que le père étant le gardien naturel de ses enfants, celui-ci devait être remis aux mains de l'homme qui le réclamait comme son fils. Nous eûmes occasion plus tard de voir le collecteur et de lui parler de cette décision tout à fait opposée à la sienne. Il se contenta de répondre que le juge avait prononcé d'après la loi musulmane, et que lui avait jugé d'après la loi anglaise. Ces messieurs ont donc deux lois qu'ils peuvent appliquer à volonté selon les occurrences. La sagesse anglaise laisse aux magistrats le droit d'appliquer la plus sévère aux catholiques, et tout le privilège de ceux-ci consiste souvent à désirer, sans pouvoir l'obtenir, d'être jugés selon le code protestant de préférence au code turc. L'enfant eut beau réclamer contre l'injustice de la sentence, et protester qu'il n'irait jamais avec un homme idolâtre, il lui fut répondu très-obligeamment que s'il refusait d'y aller de bon gré, on avait des chaînes pour le lier et des bras pour le contraindre. Il ne pouvait résister à la force, mais il eut le courage de reprocher au juge la violence qu'on lui faisait, et de jeter sur lui les conséquences de cet injuste jugement. — Aussitôt la sentence portée, il se vit entraîné hors de la salle et entouré d'une troupe de païens, qui se félicitaient en le ricanant du triomphe qu'ils venaient d'obtenir. Quant à lui, après avoir donné un libre cours à ses larmes, il prit le chapelet qu'il avait à sa ceinture, détacha de son cou la médaille bénite, et après les avoir baisés plusieurs fois les remettant à un chrétien qui, avec bien des efforts, avait pu pénétrer jusqu'à lui, lui dit en pleurant que ces objets étant exposés à des profanations dans une maison païenne, il voulût bien les porter chez les Pères et le recommander à leurs prières. Nous ne manquâmes pas de le faire, et nous renouvelâmes avec plus de ferveur les instances que nous avions faites jusque là au glorieux St Joseph, que nous avions pris pour protecteur spécial la première fois que le père idolâtre s'était présenté. Et, quoique les choses parussent tourner si mal, toutefois en réfléchissant à quelques circonstances, notre confiance au lieu de diminuer, prenait un nouveau degré d'accroissement. Le soir où l'enfant avait été arrêté était la veille de la neuvaine du patronage de son saint patron; le 1er jour fut celui où sa constance avait été mise à l'épreuve de tant de manières, le second fut celui où il fut livré entre les mains de son père, et nous conclûmes que St Joseph ne manquerait pas de protéger son enfant le reste de la neuvaine, et que peut-être le jour de sa fête, il montrerait sa puissance en le délivrant de la manière qu'il jugerait à propos. Cependant on le mit sur un char et on le transporta à la maison du riche païen dont j'ai parlé plus haut, auteur secret de toute cette injustice. Le pauvre enfant ne pouvait tomber en des mains plus dangereuses. Nous aurions préféré le savoir avec son père plutôt qu'auprès de cet homme, doué de talents et plus encore de malice, qui n'oublierait rien pour ébranler sa foi et pervertir son cœur. Il mit en effet tout en œuvre pour l'engager à demeurer avec lui, lui promettant une place lucrative et un emploi honorable. — Le 1er jour Joseph, selon sa coutume, ayant fait le signe de la croix avant de manger, tous les convives tombèrent dessus; on le gronda, on l'accabla de reproches, et lui saisissant la main droite, ils le frappèrent sans pitié pour avoir fait, disaient-ils, une superstition chrétienne. Cependant on préparait pour le lendemain dimanche une cérémonie de la plus haute importance; il s'agissait de le débaptiser, et, après l'avoir purgé de toute souillure contractée avec les chrétiens, l'introduire de nouveau dans sa famille et la caste dont il était déchu par la profession du Christianisme. Une foule de Brames le conduisirent sur le bord du Caveri, le plus vénéré des fleuves de l'Inde méridionnale; là on se mit à le laver de la tête aux pieds à plusieurs reprises, avec force prières et maintes cérémonies, dont la plus solennelle devait être celle de se frotter lui-même le front avec des cendres de bouze de vache. C'est par cet acte que l'Indien fait profession publique de paganisme ou proteste de redevenir païen s'il avait cessé de l'être. L'enfant s'était bien laissé laver de toutes les manières et dans tous les sens. Mais quand on fut arrivé au point décisif et qu'on lui présenta la cendre pour s'en barbouiller lui-même, il n'hésita pas à faire profession de foi, et déclara hautement qu'il ne commettrait jamais une pareille impiété qu'il était chrétien et qu'il ne voulait pas cesser de l'être toute sa vie. Les …

comptaient sur plus de docilité ; cette réponse les déconcerta. On le frappa publiquement, on le maltraita, on le pressa de toutes les manières, sans pouvoir obtenir le complément de la cérémonie. Alors un des assistants prit, pour en finir, une poignée de cendre, et lui en frotta le front de vive force. Il fallut se contenter de cela, et les payens, satisfaits à moitié, le reconduisirent à la maison de l'idolâtre qui prétendait le garder chez lui. Durant tout le temps qu'il y resta, on mit en usage tout ce que la ruse et l'impiété pouvaient inventer pour lui faire perdre la foi. On tournait notre religion en ridicule, on l'accablait de sarcasmes, on menaçait de le frapper, et pour lui inspirer plus de frayeur, on avait placé au milieu de la maison une machine à tourments qu'on disait lui être destinée s'il ne renonçait pas à se dire chrétien. Tant de vexations et de combats qui ne lui laissaient pas de relache durent nécessairement influer sur son physique ; aussi quelques chrétiens que nous envoyons de temps en temps sous différents prétextes, pour le voir au moins, s'ils ne pouvaient lui parler, nous rapportaient qu'à peine pouvait on le reconnaître, tant il était pâle et exténué. Soit donc qu'on craignît quelque grave maladie, soit que l'idolâtre, voyant toutes ses promesses repoussées, désespérât de le retenir auprès de lui, mais toujours par la protection spéciale de saint Joseph, on changea de dessein, et au lieu de l'arrêter plus longtemps à Trichinopoly, ils se déterminèrent à l'envoyer à Tanjaour avec son père. Ceci arriva l'avant-dernier jour de la neuvaine, et la grâce demandée était déja à moitié obtenue. Car s'il était resté à Trichinopoly, gardé à vue nuit et jour comme il était, il n'aurait pu exécuter un deuxième projet de fuite, et il se serait trouvé dans le plus grand danger de perdre, avec la foi, l'innocence et la vertu. Le père et l'enfant se mirent donc en route tous les deux joyeux, quoique pour des motifs bien différents. Le premier regardait comme un signe d'amour envers lui que son fils eût rejeté les offres de ce riche payen et refusé de demeurer avec lui, tandis que l'autre se réjouissait d'aller avec son père parce qu'il espérait trouver plus sûrement le moyen de s'enfuir, et de demeurer toujours chrétien. Il ne se trompait pas. Arrivé à Tanjaour le jour du patronage de St Joseph, le père croyant pouvoir compter sur son fils, lui laissa toute liberté de sortir de la maison et d'aller où il voudrait, ne lui défendant qu'une chose, de fréquenter l'église des chrétiens, et de leur parler. Mais Joseph, sans se soucier de la consigne, n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver le maître d'école qui l'avait instruit dans la religion, et, après lui avoir raconté les mauvais traitements qu'il avait eu à subir, concerta avec lui les moyens de s'enfuir de nouveau de la maison paternelle. Celui-ci autant par amour pour son élève que pour remplir les instructions qu'il avait reçues de nous à ce sujet, lui donna des louanges pour la fermeté qu'il avait montrée, ranima sa confiance, et l'engageant à attendre que son père eût déposé tout soupçon sur sa fuite, il lui promit son secours quand le moment serait venu. Quelques jours se passèrent de la sorte, et Joseph obtenait d'autant plus de bienveillance et de liberté qu'il témoignait plus de joie de voir son projet se réaliser bientôt.

Cependant son père, fidèle observateur des usages des payens, préparait une cérémonie idolâtre à l'occasion de sa femme défunte, à laquelle toute la famille devait prendre part, et surtout l'enfant qui, en sa qualité d'aîné des garçons, devait en être le principal acteur. Il n'eut pas plutôt connaissance du dessein de son père qu'il courut chez le maître d'école pour l'avertir de ce qui se préparait, ajoutant que la fuite ne pouvait plus se différer, attendu que son refus de prendre part à cette cérémonie toute payenne allait réveiller les soupçons et le soumettre à une surveillance à laquelle il ne pourrait peut-être plus se soustraire. Après avoir pris les mesures, il fut résolu qu'il s'enfuirait la nuit suivante aussitôt que son père serait endormi, et qu'il se rendrait au lieu désigné où il trouverait deux chrétiens qui l'accompagneraient jusqu'à ce qu'il fût hors de poursuite. Dès le soir même, les deux individus qu'on avait mis dans le secret se trouvèrent au rendez-vous. Mais il semblait que le père se doutait de quelque chose, ou que le démon chassait le sommeil de ses yeux. Deux fois Joseph essaya de se lever, et deux fois son père s'apperçut de ses mouvements. Il se recoucha et feignit de dormir. Ce ne fut que vers l'aurore que le bon homme fut pris d'un profond sommeil ; et Joseph qui n'attendait que ce

12 Joseph qui n'attendait que ce moment se lève doucement, sort sans bruit de la maison et court au lieu où les chrétiens l'attendaient. Leur consolation fut grande car ne le voyant pas venir à l'heure convenue ils craignaient que son père n'eût découvert son projet ou ne l'eût arrêté dans sa fuite. Sans retard ils s'éloignèrent de la ville et après 15 lieues de marche ils arrivèrent à Karikal où le curé de l'endroit à qui nous avions écrit le reçut comme un petit martyr. C'est de là qu'il nous écrivit pour nous témoigner la joie qu'il éprouvait d'avoir échappé à tant de persécutions et le désir qu'il avait de se consacrer au service de l'autel, si le Seigneur voulait l'agréer. Cependant son père ne tarda pas à apprendre où était Joseph, quoique Karikal soit de la domination anglaise; craignant de sa part quelque nouvelle tentative pour faire exécuter le jugement rendu, nous lui fîmes proposer sous main une certaine somme s'il consentait à ne plus penser à son fils, il la refusa. Ce refus nous fit soupçonner des poursuites, c'est pourquoi l'un de nos P.P. devant s'embarquer pour Bourbon l'enfant partit avec lui et coupa court ainsi à toutes les espérances dont son père pouvait encore se flatter. Dernièrement il lui écrivait pour lui donner de ses nouvelles et lui faisait connaître le lieu de sa retraite. Mais dans l'intervalle le pauvre homme a essuyé plus d'un revers. La mort du roi de Tanjaour dont il recevait un revenu mensuel, celle du riche payen de Trichinopoly qui aurait pu lui être de quelque secours, la fuite de son fils, la perte de sa femme, le refus de la somme qui lui était offerte lui faisaient dire dernièrement j'ai tout perdu, il ne me reste plus rien. Toutefois il ne montre aucun désir d'embrasser une religion qui pouvait seule le consoler dans ses malheurs. Son second fils au contraire, tout jeune qu'il est, plus sage que son père, vient de demander le baptême. Puisse cet enfant marcher sur les traces de son aîné, dont la force et le courage ont été si souvent un objet d'admiration pour les idolâtres eux mêmes!

Chine – Le P. Pajot au R. P. Delvaux – Wonsi le S.t jour de Pâques, Mars 1856.

J'ai eu le bonheur de me trouver à l'arrivée de nos nouveaux P.P. ce sont de ces jours heureux qui font époque dans la vie du missionnaire! Il ne m'a pas été donné de jouir longtemps des doux embrassements de ces f.f. bénis! C'est le soir du 1er dimanche de carême qu'ils sont arrivés à Chang-hai, et le lendemain, après le service solennel pour M.gr Maresca, je m'embarquai pour le district de Wonsi: j'ai tant couru sur les brouettes d'Haimen que j'en ai eu des indigestions; alors, la S.te obéissance, toujours pleine d'une tendre charité, même pour les plus petits de ses ouvriers, m'a changé de poste. à Wonsi les courses sont assez rares; puis elles se font presque toutes en barque; aussi depuis un mois me voilà redevenu fort comme jamais.

Vous me parlez d'une magnifique église avec 12 chapelles latérales que nos P.P. construisent à Paris; que n'a-t-elle sa pareille à Wonsi! surtout si elle peut contenir trois à quatre mille âmes, car c'est justement comme cela qu'il nous en faudrait une, attendu que cette seule chrétienté compte près de 3000 chrétiens. Wonsi est une ville du 3.e ordre, située sur le canal impérial; de plus elle possède encore plusieurs jolis canaux qui en rendent l'abord facile; aussi jouit-elle d'un commerce assez actif; sa population est d'environ 200,000 âmes; son sol est fertile; dans ses environs on aperçoit de petites pagodes qui couronnent le sommet des montagnes, une de ces montagnes avait été jadis concédée à nos P.P. pour cimetière; on y voit encore 2 de leurs tombeaux, et je me propose d'aller les visiter à la 1.re occasion favorable. Hélas! dans ce pays le diable est magnifiquement logé, tandis que notre S.te Religion est reléguée dans un coin bien petit et plus pauvre encore. Des 2400 chrétiens de Wonsi 2200 sont de pauvres pêcheurs; mais ils sont riches devant Dieu, car ce sont des âmes simples et pures. Leur plus grand bonheur est de s'approcher de ce divin Sauveur qui s'est fait pauvre comme eux: tous les samedis il y aurait des centaines de confessions s'il y avait

confesseurs, mais je suis seul et n'en peux guère entendre qu'une cinquantaine, attendu qu'ils n'arrivent que dans l'après-dîner. Ensuite les 800 baptisés ne viennent pas tous les dimanches. Leur misérable chapelle ne peut guère contenir que 3 ou 400 personnes ; c'est pourquoi on les a divisés en 4 bandes ou congrégations dont chacune a son dimanche assigné. Aux grandes fêtes ils viennent tous ; c'est alors une rude corvée pour le missionnaire, j'en sais quelque chose aujourd'hui. J'ai dit 2 messes, la 1re pour les hommes, la 2e pour les femmes ; mais lorsque j'ai vu cette foule entassée de manière à faire crever les murs, j'appréhendais quelque accident. Dieu merci, tout s'est passé avec plus d'ordre que je ne l'espérais, et les 250 personnes qui sont venues communier ont pu le faire avec la décence convenable, ce que je ne puis facilement m'expliquer. Pendant ce temps-là mon compagnon le P. Clavelin court évangéliser Tsan-tsam, Nang-kin, Sam-seu, Hou-ko etc. C'est un vrai conquérant : plût à Dieu que la mission possédât beaucoup d'ouvriers comme lui. Au reste lorsque je considère tout ce qu'ont fait durant les dix premières années les PP. Gotteland, Estève, Clavelin, Lemaître, Gonnet, Werner, Languillat, j'en suis presque effrayé. Car on les a placés dans des districts où les chrétiens ne pouvaient se montrer ; et puis quel ministère ! Des confessions de 20, 30 ans, des mariages nuls, des apostats, des enfants sans baptême ! Or lorsque je suis arrivé en Chine en 1851, dans tous ces districts la religion était libre, les sacrements fréquentés comme dans les meilleurs diocèses de France. Mais ces pauvres PP. ont dû vigoureusement travailler pour obtenir de si heureux résultats, ils ont essuyé bien des avanies. Maintenant nous ne faisons guère que conserver et compléter un peu les conquêtes qu'ils ont faites ; mais ces vétérans sont encore les plus habiles ouvriers de la mission, et nos modèles en tout : aussi je regrette que le P. Brouillon dans son mémoire ne dise presque rien de ces dix premières années qui sont certainement une belle gloire pour la Compagnie en Chine. — Depuis Juillet 1855 jusqu'au mois de Février 1856, je n'ai guère séjourné plus de 3 mois à Hai-men ; la maladie m'a obligé de retourner à Zi-ka-wei. Néanmoins durant ce court espace de temps, j'ai encore eu la consolation de baptiser une trentaine d'adultes. J'ai constaté aussi avec bien de la joie que nos nouveaux chrétiens n'abandonnent plus si facilement notre Ste religion, malgré les tracasseries des payens. Au mois de Décembre, lorsque je faisais mission dans une petite chrétienté perdue au milieu du pays, une femme chrétienne de 60 ans, baptisée depuis 2 ans, vint me trouver : Père, priez le bon Dieu pour moi, j'ai une affaire difficile sur les bras. — Qu'est-ce qu'il y a ? — Avant d'être chrétienne j'ai fiancé ma petite fille à un idolâtre, et suivant les usages payens elle est allée toute jeune encore, dans la famille de son futur. Cependant elle était déjà baptisée, parce que lorsqu'elle vint au monde, elle fut très-dangereusement malade, et je permis au chrétien Tsâ de la baptiser : voilà 14 ans de cela. L'enfant quoique dans une famille payenne savait ses prières, et les récitait exactement ; mais voilà que cette année ma fille tombe malade ; je n'en savais rien : la famille payenne appelle le médecin, tous les remèdes sont inutiles ; alors ils veulent faire venir un bonze pour faire des superstitions. Jésus, Marie ! dès que j'apprends cela, je cours à la famille payenne : ma fille est chrétienne, je ne permettrai jamais qu'on lui fasse des superstitions ! — Mais il n'y a pas d'autres remèdes, elle va mourir. — Hé bien ! est-ce que vos diables peuvent l'empêcher de mourir ? moi chrétienne, je vous dis qu'il y a encore du remède : je vais retourner chercher un ou deux chrétiens qui viendront prier avec moi, et vous verrez ! — Nous sommes payens, et nous ne voulons pas que les chrétiens viennent ici réciter leurs prières ! — Ils viendront, ou bien vous me rendrez ma fille ! Comme le médecin disait qu'elle allait mourir, ils me l'ont rendue ; je l'ai mise sur ma brouette, mais [illegible] A.! Jésus Marie ! comme elle était malade ! Arrivée à la maison j'ai appelé mes enfants, nous nous sommes mis tous à prier N. Seigneur et Ste Marie, et voilà la petite mieux, dierzé vayen (bien mieux portante) et aujourd'hui elle va très-bien. — Allons, remerciez bien le bon Dieu, et soyez toujours fidèle à le servir. — [illegible] mais voilà que la famille payenne voyant l'enfant guérie, la redemande ; je leur offre l'argent des fiançailles ; mais ils ne veulent point me rendre la pièce écrite : je ne céderai pas, ou bien ils me feront un écrit par lequel ils s'engageront à laisser ma fille libre d'observer toutes les règles de notre Ste religion. — Allons, bon courage, priez le bon Dieu de vous venir en aide ! Avec l'ancien contrat des fiançailles les payens peuvent accuser devant le mandarin ; cependant il y a tout lieu de croire qu'ils aimeront mieux [illegible] d'avoir la vieille à leur poursuite. Un cas qui n'est pas très rare à Hai-men, c'est celui de femmes payennes [illegible] à la religion des chrétiens apostats. Quelque temps avant d'aller à Wou-si, faisant mission dans la petite île de Tai-kai-sao, les chrétiens m'amenèrent une payenne qui savait très-bien la doctrine et [illegible] vivement de lui conférer le baptême ; je prends des informations sur son compte, et j'apprends que depuis deux ans elle vivait avec un chrétien, qui en avait fait sa femme. Avant elle servait de seconde femme à un autre payen ; mais celui-ci la voulant être baptisée, l'avait renvoyée ; alors le vieux chrétien qui n'avait point de femme, trouvant l'occasion bonne, s'en était emparé. Du reste il ne connaissait pas toute la malice de sa faute ; car depuis son baptême ayant perdu ses parents, personne ne lui avait parlé de

religion; aussi ignorait-il la doctrine chrétienne, et ne récitait point de prières. Mais sa femme payenne lui dit: quoi! lorsque j'étais chez les payens on faisait des superstitions, et toi, chrétien, tu n'observes pas les règles de ta religion! hé bien! puisque tu es chrétien, il faut vivre en chrétien, nous allons apprendre les prières et la doctrine, puis lorsque le Père viendra, je me ferai baptiser. Instruit de ces dispositions, et ne voyant d'autre obstacle que l'invalidité du mariage, je les séparai pour quelque temps; je baptisai d'abord la femme; ensuite après avoir imposé une pénitence publique au mari, laquelle il accepta et fit volontiers, je le confessai, et enfin les mariai solennellement. — Une autre payenne dans le même cas, à qui je voulais différer le baptême, parceque le chrétien ne voulait pas venir: Père, quoi! parceque mon mari ne veut pas obéir, moi je ne pourrai donc pas aller au ciel! — si, le bon Dieu aura pitié de toi; seulement je te demande une chose; c'est d'aller trouver ton mari, et de me l'amener absolument; du reste qu'il n'ait pas peur: le Père ne sera pas méchant. En effet cette femme a tellement tourmenté son prétendu mari pendant tout un jour et toute une nuit, qu'il a fini par se rendre et accepter toutes les conditions que je lui ai imposées: maintenant ils vivent heureux et contents. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces conversions ne causent pas moins de joie aux chrétiens qu'au Père. Ramener un pécheur, convertir un payen, baptiser un enfant, c'est leur plus grand bonheur aussi Dieu m'est témoin que c'est bien à regret que j'ai quitté cette terre de bénédiction. — D'après les informations que j'ai prises, le P. Jacquemin, ancien missionnaire de Tsom-ming, est le premier Père qui soit allé dans ce pays sur la fin du règne de l'empereur Kien-lom. Alors notre sainte religion était persécutée, et il n'y avait encore à Hai-m... que quelques familles chrétiennes. Depuis lors jusqu'à l'arrivée du P. Clavelin, ces pauvres gens ont été presque entièrement abandonnés; voilà ce qui explique comment, malgré leur zèle et leur ferveur, on trouve encore de temps en temps des chrétiens, qui n'ont de chrétien que le baptême. Ces cas diminuent chaque année, parceque les bons chrétiens sont ingénieux pour les dépister. — En terminant cette lettre, je prierai votre Rév. de vouloir bien recommander à St Jos... notre chère chrétienté de Wou-si, afin qu'il nous aide à bâtir une église: alors là aussi nous aurons la consolation de régénérer des adultes dans les eaux salutaires du baptême. Avant ce temps-là, il est impossible de s'en occuper les pauvres chrétiens de la ville ne peuvent pas même assister à la messe les jours de fête; dès qu'on ouvre la p... tout est envahi par les pêcheurs. Même pour bien faire, il faudrait une petite église dans la ville, et une grande pour les pêcheurs dans le faubourg où se trouve le Kom-sou actuel; mais bienheureux si nous pouvons avoir de quoi bâtir celle des pêcheurs. Je suis en union etc....

Le P. Rollinat au R. P. Maris. Zi-ka-wei, 29 Avril 1856. Je puis maintenant vous donner quelques nouvelles des 5 missionnaires récemment arrivés en Chine; car notre position commence à se dessiner. Tout en poursuivant l'étude de la langue que nous avons commencée ensemble, nous avons chacun notre emploi. Le P. Desjacques est procureur de la mission, en remplacement du P. Louis Massa; le P. De Carrère professe la morale au Gd-séminaire; le P. Olive est au petit séminaire pour venir en aide au P. Brueyre; le P. Ravary au collège de Zi-ka-wei donne des leçons de lecture, de calligraphie et de chant. Quant à moi, je viens d'être nommé second vicaire dans le même district: mon principal emploi sera d'aller confesser et administrer les malades. Je dois partir demain pour une chrétienté voisine, où je dois célébrer le St Sacrifice le jour de l'Ascension; là je commencerai très-probablement à entendre des confessions de dévotion. N'allez pas croire pour cela que je sache la langue. Il faut un peu plus de deux mois et demi pour apprendre une langue comme la langue chinoise. Encore notre étude a-t-elle été partagée par des occupations étrangères. A la fin du Carême, j'ai été donner une retraite aux prêtres que Mgr Spelta avait réunis à Tom-ka-tou. Pendant 8 jours que cette retraite a duré, j'ai eu constamment l'esprit tendu, et la plume à la main pour préparer les Instructions et les Conférences que je donnais en latin. Après cette retraite, j'ai été faire une petite excursion dans le district du P. Borgnier; j'ai dit la messe dans deux chrétientés les derniers jours de la semaine sainte, et pour les fêtes de Pâques, j'ai fait quelques baptêmes. Fort heureusement que je n'ai pas eu de malade à confesser, ce qui alors m'aurait singulièrement embarrassé. On trouve ici parmi nos chrétiens la foi des anciens temps, car leur position parmi les payens a été longtemps celle des chrétiens de la primitive Eglise au milieu des Juifs et des idolâtres. Soumis aux mêmes épreuves, exposés aux supplices et aux tortures pendant plusieurs siècles de persécution, plusieurs ont glorieusement souffert pour J. C. En conversant avec eux, en voyant leur piété, leur ferveur dans la prière, on est vivement touché et bien édifié. Sans doute, je dois me défier de mes premières impressions mais je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper, qu'un missionnaire trouve ici des grâces et des consolations qu'il ne trouve pas en Europe. — Ces absences et quelques voyages à Tom-ka-tou m'ont un peu retardé dans l'étude de la langue; mais avec la grâce de Dieu on sait bientôt assez de chinois pour exercer le ministère ordinaire des missionnaires dans leurs districts

Il y a à peine un an que le Père Bourdilleau est arrivé en Chine, et déjà il prêche comme un missionnaire longuement exercé. — Un ministère plus difficile, parcequ'il suppose une plus longue habitude de la langue, et une plus profonde connaissance des livres chinois, est celui que quelques uns des nôtres ont commencé à exercer. Le Père Languillat a eu deux conférences publiques avec les païens. Devant un auditoire aussi nombreux que le local pouvait le comporter, et en présence de plusieurs témoins lettrés, il a parlé de la religion en général, de l'unité de Dieu et de la spiritualité de l'âme; et armé de citations puisées dans les livres chinois, il a montré que ces premières vérités avaient été connues dès longtemps et publiquement professées en Chine, et que l'idolâtrie n'avait été qu'une corruption de la religion primitive. A ces principes si lumineux, il a opposé le ridicule et l'extravagance des superstitions chinoises; il a représenté les païens brûlant du papier devant leurs idoles, et à ce moment il a été interrompu par un tonnerre d'applaudissements. Ce fait vous montre assez dans quel discrédit est tombée l'idolâtrie en Chine; il révèle aussi dans ces pauvres payens un profond besoin des lumières de la foi. Le Père Vuillaume a eu aussi plusieurs conférences avec les lettrés. Peu à peu les préjugés se dissipent, et la lumière pénètre au milieu des plus épaisses ténèbres, et tout fait espérer que bientôt notre foi fera des conquêtes parmi les lettrés. — Vous savez sans doute que Mgr Spelta est à Hou-Kouang. Il nous a donné avant son départ les témoignages les plus touchants d'estime et d'affection pour notre Compagnie! On pense qu'il sera nommé vicaire apostolique du Hou-Kouang à la place de Mgr Rizzolati qui retournerait en Europe! Ainsi nous sommes sans évêque pour le moment. Le P. Languillat a été nommé administrateur du diocèse(?). — Le P. Clavelin nous écrit que l'insurrection chinoise fait des progrès. En Mars dernier, les rebelles avaient emporté plusieurs avantages sur les Impériaux. Dans certaines villes plus voisines de l'insurrection, la population s'alarme; les communications deviennent de plus en plus difficiles, et le commerce européen en souffre beaucoup. Le 13 avril dernier, grande fête et grande réjouissance à Zi-ka-wei. Le R. P. Supérieur, le P. Desjacques, le P. Borgniet et le F. Van-Taassen ont fait leurs derniers vœux: Le P. Lemaître a fait les vœux de profès. — Je recommande à vos prières le P. Gotteland; nous faisons en ce moment une neuvaine pour lui: il ne dit plus la messe, sa voix est éteinte, et je ne sais s'il se relèvera. —

Allemagne. — Extrait d'une lettre de Gorheim. **Mars 1856.** — Le Noviciat de **Gorheim** se peuple de Novices que la grâce de la vocation va chercher en Wurtemberg, dans le grand duché de Baden, en Bavière, en Suisse et dans notre petite principauté de Hohenzollern-Sigmaringen. Cette année, St Joseph, notre grand recruteur, s'est généreusement acquitté de son emploi, et a conduit dans notre Bethléem de nouveaux conscrits qui nous feront dépasser quant au chiffre le noviciat du B. Ignace d'Azévédo. — On écrit actuellement ici la vie trop peu connue du V. P. Philippe Jenningen, de notre Compagnie, l'apôtre et le thaumaturge de la Souabe. Le V. père est mort à Ellwangen, le 8 février 1704, à l'âge de 62 ans, après 41 ans de vie religieuse et 23 de travaux apostoliques dans les missions. Ce St François Régis du sud de l'Allemagne, semble vouloir attirer ses frères autour de son tombeau, et nous espérons qu'il nous aidera à avoir à Ellwangen un Lalouvesc. Ce serait le vœu de la population de cette contrée où la mémoire du st père est encore en vénération. — Je reviens à Gorheim. Nos deux congrégations prospèrent: malgré les difficultés de la distance, du lieu, du temps, etc, les élèves du gymnase prussien viennent régulièrement aux assemblées, et cette assiduité est d'autant plus admirable que c'est pour eux le sacrifice du jour de congé. La dévotion à Marie a porté et porte ses fruits; d'après le témoignage des Professeurs, il y a tout un renouvellement de vie religieuse dans ce collège, depuis que les Congrégations ont été érigées. Les congréganistes se font gloire d'appartenir à Marie et portent ouvertement leur grande médaille de congrégation, non seulement aux réunions, mais encore en public et hors de leur Chapelle. — Le crâne de St Stanislas et une phalange du doigt de St Ignace sont à Gorheim. — Une autre œuvre qui prend toujours plus d'extension et que notre R. P. approuvera, c'est l'œuvre des Exercices. Il ne se passe guères de semaine que nous n'ayons des retraitants. Prêtres, laïques, jeunes gens, de toute condition, viennent ici dans la retraite se préparer aux combats de la foi. C'est vraiment un beau spectacle que de voir arriver ces étudiants d'université, ces élèves de lycée, qui malgré les préjugés de leurs parents, de leurs professeurs, veulent apprendre la langue de la piété et se prémunir contre les séductions du mal. Ils n'ont pas d'autre temps que celui de leurs vacances pour venir faire leur retraite, et cependant ils emploient les premiers jours de ce temps si désiré pour se rendre à Gorheim. Et ce n'est pas seulement d'ici, mais des autres pays voisins qu'ils nous viennent faisant un, deux, trois jours quelquefois de route à pied. Dans la retraite ils sont d'une édification extraordinaire, silence parfait, modestie et exactitude telle qu'on la désire dans les Novices. Plusieurs ne nous quittaient qu'avec peine et les larmes aux yeux. Cette année, nous avons eu cinq ou six grandes retraites d'élèves: chacune de ces bandes,

chacune de ces bandes se composa de 15 à 25, et ce ne sont pas seulement de graves philosophes ou de sérieux théologiens, ce sont aussi des enfants de 14 ans, des élèves de 3ème et de 4ème. Où logez-vous tout ce monde? Eh bien! nous nous réserrons, les novices prêtent leurs lits, et se couchent sur le plancher, heureux de contribuer même en dormant au bien qui se fait. Quelques mots encore sur les Congrégations. Quelques élèves dans une université voisine ont eu dans leur retraite la pensée d'établir une Congrégation; mais il y avait de grandes difficultés. Professeurs, Directeurs, Prêtres, tous étaient contraires au projet. Pas moyen d'avoir un praeses, une chapelle. Que font-ils? Ils se réunissent dans une auberge, louent un appartement, placent une statue de la Sainte Vierge sur un autel improvisé, vont, même à des protestants, emprunter chandeliers, fleurs, tapis, etc. et après avoir nommé un préfet, deux assistants et un secrétaire, se constituent congréganistes. Voici ce que m'écrivait le préfet, il y a quelque temps
« Nous avons choisi le deux février pour la réception des nouveaux Congréga-
« -nistes. Ils se sont préparés à cette faveur par un triduum où ils ont eu leur
« temps de méditation. Le sujet était la formule de consécration: Sancta
« Maria, mater Dei.... Le jour de la Purification, nous avons tous
« communié pour obtenir la faveur d'une érection canonique de notre Congré-
« -gation. Après midi, nous nous sommes réunis dans notre local ordinaire. Nous
« avons commencé notre séance de réception en chantant le ps. Ecce quam bonum
« et le Veni Creator. Ensuite un des récipiendaires est venu spontanément près de moi
« s'agenouiller aux pieds de l'autel et a récité au nom de tous la profession
« de foi catholique. J'ai moi même adressé quelques paroles à mes
« condisciples, et en qualité de préfet élu par eux je leur ai demandé s'ils
« voulaient vivre et mourir au service et pour la gloire de Marie. Alors
« chaque récipiendaire est venu spontanément (et sans que nous l'eussions
« reglé comme cérémonie,) près de moi et les yeux fixés sur la statue
« de Marie, disait en me serrant la main: Je promets d'être
« fidèle à Marie. Nous chantâmes le Magnificat et alors eut lieu la récitation de
« la formule, que chacun prononça à haute voix, tenant un cierge allumé à la main. Puis
« chaque Congréganiste reçut comme signe de son dévouement à Marie une médaille représentant
« l'Immaculée Conception, et sur le revers St Louis de Gonzague. Nous terminâmes par le Te Deum. O mon
« Père, quelle joie nous avons éprouvée ce jour! Impossible de vous décrire les sentiments des Congréganistes.
« Avec quelle spontanéité, quel sérieux, quelle simplicité, les récipiendaires se sont dévoués à notre bonne
« mère! Quelques uns pleuraient de joie; d'autres ne cessaient pas de baiser leur médaille et de la presser sur
« leur cœur. Le soir, nous avons voulu nous réunir encore pour parler de Marie, et nous avons résolu à l'unani-
« -mité de passer le carnaval en retraite et en prières. » — Espagne: Extrait d'une lettre de Madrid, du 19 Juill. 1856.
Vous connaissez sans doute l'orage qui vient d'éclater sur nos têtes. Mr Escosura, un des ministres, fit mettre en prison le P. Cuevas, et le P. Mauri eût eu le même sort si l'on avait pu le trouver. Le prisonnier fut mis en liberté au bout de cinq jours. Dieu a tellement aveuglé nos ennemis qu'ils ne songèrent pas même à notre collège de Carrion. Quant aux Pères de Salamanque, ils furent visités et interrogés par la police au sujet du P. Cuevas. Ici dans la capitale, on a donné beaucoup d'inquiétude au P. Cumplido qu'on accusait d'être un conspirateur, complice des insurgés et des incendiaires de Castille. Effrayé de ces calomnies, il se cacha. Nos amis, apprenant sa position, ne tardèrent pas à le tirer d'embarras. C'est alors que fut présentée au gouverne-
-ment une copie des feuilles dont on se sert dans la Compagnie pour les informations envoyées à Rome. On la fit voir à Espartero en lui demandant quelle mesure il fallait prendre

[illegible] les jésuites étaient les chefs des conspirateurs [illegible] ces feuilles en étaient une preuve incontestable. Espartero prend la feuille et dit : moi, je ne comprends pas le latin. Un jeune homme qui se trouvait là fait la version. [illegible] un député présent à cette scène déclare qu'il n'y a pas même ombre de conspiration et que c'est tout simplement une cédule de service. [illegible] de cette explication, ils envoyèrent en prison l'imprimeur de ces feuilles [illegible] la une affaire du Père Cobos et des jésuites [illegible] que le Père Cobos est un journal écrit avec [illegible] et très [illegible] au gouvernement [illegible] cependant [illegible] qu'il n'y avait pas de motifs suffisants pour prolonger cette détention, on mit l'imprimeur en liberté. Le lendemain, le député ci-dessus indiqué se présente chez le P. Cumplido, le met au courant des affaires et lui demande des explications au sujet de la feuille : le Père n'eut pas de peine à lui faire tout comprendre. [illegible] deux copies de ces mêmes feuilles [illegible] et les billets des suffrages qui avaient été imprimés [illegible] Cumplido [illegible]. Bientôt on imagina une nouvelle interprétation [illegible] notre intelligence avec le Père Cobos [illegible] au commencement de nos lettres, et qui [illegible]

[illegible]

[illegible] nouveau [illegible]

France — [illegible]

[illegible]

[illegible] Nous espérons recevoir bientôt des détails non moins consolans sur les [illegible]

[illegible] Laval [illegible] 1856. L'année 1855 a été [illegible] pour cette ville [illegible]

[illegible]

[illegible] la liturgie Romaine dans son diocèse [illegible] du P. Cambillotte [illegible] dans la Compagnie — [illegible] le R. P. Recteur a profité des grandes vacances [illegible] êtres sont venus, en deux troupes successives, s'installer dans nos chambres et dans nos [illegible] tout s'est passé au mieux. — Cette année [illegible] théologiens et de 42 philosophes. Ces derniers sont, comme par le passé [illegible] six professeurs : trois pour la philosophie, et trois pour les sciences [illegible]

Canada. — Extrait d'une lettre du P. [illegible] [illegible] 15 mars 1856 — Pour l'honneur de notre divine [illegible] Dieu, je vais vous écrire [illegible] en mon style sauvage [illegible]

chez nos Indiens de l'île Manitouline. C'était le 11 Mars, 3e dimanche de Carême. Les travaux qui imposent quelquefois bien loin nos sauvages, nous imposent d'autres règles qu'ailleurs pour certaines de nos solennités. Ce jour là, nous avions 1re communion de 20 enfants. La circonstance nous parut favorable pour la grande annonce. Les enfans étaient en retraite; nous faisions une neuvaine solennelle en l'honneur de S. François Xavier; nous étions en plein Carême; tout cela préparait bien les cœurs aux impressions d'une sainte joie. Le P. Nic. Point avait fait une Vierge qui est ad perpetuam rei memoriam. C'est un transparent haut de 12 ou 13 pieds, large en proportion. Le cadre, confectionné par quelques jeunes sauvages, sous la direction du Père, est, pour la singularité de l'invention, un objet qui ne serait pas, je pense, le moins curieux de ceux que l'on a transportés à Paris pour l'exposition. Il est dans la forme de l'embrasure de la fenêtre qui devait le recevoir. Les dessins très réguliers, exécutés en porc-épic par nos sauvagesses, et disposés avec symétrie, sont couverts de vitres qui complètent l'effet magique de l'ensemble. Ce jour là, le printemps était en son plein dans notre église. C'est un miracle chez nous, parce qu'ici, jusqu'au mois de Mai tout est couvert d'une neige très haute, et d'une glace profonde. Des fleurs de petite taille et des fleurs gigantesques, avec leurs tiges diversement décorées, épanouies, et rangées en lignes droites, en lignes parallèles, en cercles, demi-cercles, dans toutes les parties libres de l'enceinte sacrée, rappelaient toutes ensemble le souvenir de l'Hortus conclusus. La chapelle de la Vierge surtout, par le travail du P. Point, était comme une grande apparition de la Reine du Ciel. Après le Veni Creator, un missionnaire raconta la cérémonie du Vatican. Aussitôt la troupe de nos petits chantres sauvages, du haut de l'une des tribunes qui, à droite et à gauche du sanctuaire, donnent sur le Maître-autel, entonnent et chantent au long le Gloria in excelsis en musique de Cathédrale. Le même Gloria est répété par le chœur des Chanteuses du haut de la tribune, placée à l'autre extrémité au dessus de la porte; il est répété encore pour la troisième fois par les voix plus fortes et plus nombreuses des chantres de l'intérieur de l'église. En même temps la cloche et les fusils saluent aussi à leur manière l'heureuse nouvelle. Le T. S. Sacrement était exposé au milieu de cent lumières pour la bénédiction d'actions de grâces. Entre les hymnes qui sont dus au Fils présent sous les voiles eucharistiques, on chantait le cantique nouveau de la Mère Immaculée. Les différents chœurs redisaient tour-à-tour avec des nuances différentes le refrain de louange et d'allégresse. Après la bénédiction, la procession se met en marche. La Vierge, sur un brancard de lumières et de fleurs, est portée par quatre Congréganistes. Les autres Congréganistes qui ne sont pas à la tribune du Chant accompagnent la Vierge avec l'étendard et les oriflammes de la Congrégation. La marche est ouverte, après la Croix, par les Congréganistes de St. Michel avec leurs insignes; puis les garçons de la 1re Communion avec leurs fanaux ornés de fleurs; puis, après la bannière de la Vierge, les petites filles en blanc, puis les filles de la 1re Communion aussi avec leurs torches à longues tiges fleuries; puis la Vierge avec son cortège; puis la troupe des petits chanteurs qui étaient descendus des hauteurs de l'église, en aubes blanches, couronnés de fleurs, avec des flambeaux aussi tout parés de fleurs; puis enfin les prêtres. Pendant tout le temps de la procession qui fit cinq fois le tour de l'église, on chantait les Litanies de la Louisiane. Le Solo du frère Jennesseau partait de la tribune supérieure, du fond du chœur. Il chantait les invocations. Les chanteuses avec leurs voix plus douces, du haut de leur tribune, à l'autre extrémité, répondaient: Ora pro nobis. Les chantres de l'intérieur de l'église, de leurs voix sonores, faisaient retentir encore le même Ora pro nobis. Les petites filles qui précédaient la Vierge, comme un doux écho lointain, répétaient Ora pro nobis; enfin les petits garçons qui la suivaient, redisaient avec leurs voix plus enfantines, comme de vrais petits Anges: Ora pro nobis. A l'Agnus Dei, on entre dans la chapelle de la Vierge. Là on dépose la statue portative sur le trône qui lui est préparé. L'autre Vierge apparaît grande, majestueuse, avec sa robe éclatante. Elle est debout sur un globe d'azur, à la hauteur de 18 à 20 pieds. Des lumières qu'on n'aperçoit pas derrière le transparent font ressortir tous ses traits et tous les emblèmes, et illuminent les nuages répandus dans l'espace. Trois auréoles distinctes se dessinent sur la tête de Marie: celle de la Virginité, celle de la Maternité, celle de la Royauté. Déjà l'auguste Vierge a sur son sein le Fils, par lequel et pour lequel elle est Immaculée. Le Fils [illegible] tient de ses petites mains une croix à longue tige, de l'extrémité de laquelle il perce la tête du serpent, tandis que la Vierge [illegible] sous [illegible] pieds. La foule s'est pressée devant la chapelle pour contempler à son aise ce beau spectacle. Le Missionnaire du haut des degrés [illegible] la parole: "A trois époques [illegible] est réclamée: 1o au commencement des temps elle a été annoncée [illegible] ipsa conteret caput tuum et déjà on [illegible] par l'espérance du Sauveur; 2o au milieu des temps, elle est annoncée [illegible] et vocabis nomen ejus Jesum [illegible] remplie de lumière et de grâce; 3o Sur la fin des temps, l'organe du [illegible] Immaculée. Quelles suites [illegible] n'aura pas cette 3e glorification de la Vierge! Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes!" [illegible] en emprunte à la Vierge même le cantique de sa reconnaissance, et l'on entonne le Magnificat. [illegible] les encensoirs, l'airain mêle sa voix à celles des chanteurs. Enfin, après quelques couplets d'une dernière hymne de salut et d'amour, on se retire [illegible] qu'il fait beau au Ciel! Qu'il nous tarde d'y être!" La cérémonie avait duré 2½ heures. Il eut fallu qu'elle durât toujours. — [illegible] Pères et chers frères que nous sommes chez les sauvages. C'est grand pour nous, quoique ce ne soit qu'une [illegible] Mais qui pourra assez louer celle qui est au dessus de toute louange! Priez tous pour nous, afin que Dieu perfectionne sa louange dans la bouche de ses enfants. Ex ore infantium perfecisti laudem.

✠

Ad majorem Dei Gloriam.

Scholasticat de Laval, 19 Avril 1857.

Les scholastiques de Laval aux P. P. et F. F. de

Nos R. R. Pères & nos C. C. Frères.

P. C.

France. – Les PP. & FF. du Noviciat d'Angers aux PP. & FF. du Scholasticat de Laval. – Œuvre des saltimbanques. – Le zèle des âmes abandonnées a toujours été pour les enfants de St. Ignace l'héritage le plus doux et le plus consolant : c'est afin de nous initier à ce genre d'apostolat que notre Père Maître a établi définitivement en 1854 au Noviciat d'Angers l'œuvre dite des Saltimbanques. Tout le monde sait qu'à l'occasion des grandes foires on voit apparaître tout-à-coup sur les places de nos cités certaines troupes d'artistes nomades qui viennent prélever sur la curiosité publique le précaire soutien d'une misérable existence. La ville d'Angers chaque année, à la St. Martin et au Sacre (Fête Dieu), a deux foires qui durent huit, quinze jours, quelquefois trois semaines, et qui nous amènent bon nombre de ces bateleurs. Alors se dressent dix ou douze baraques, à côté desquelles stationnent les demeures ambulantes de ces pauvres gens divisés en familles plus ou moins homogènes. En les voyant s'établir près du Noviciat, nous avons pu les considérer comme une paroisse flottante de cent-cinquante à deux cents âmes que la Providence adressait à notre zèle. En 1854, le lendemain de la St. Stanislas, deux de nos frères allèrent frapper à la porte de ces tristes habitations quêtant humblement, mais avec la force de la charité les enfants qui n'avaient pas encore fait la 1re communion. Dans l'une des voitures deux enfants de 14 ans leur sont présentés, l'un natif du Havre, l'autre de Gand en Belgique. Ce dernier n'avait jamais connu ses parents : son compagnon avait quitté les siens à l'âge de 8 ans, et tous deux se trouvaient au service d'une femme Italienne, directrice d'un petit spectacle fort innocent. Nos pères conduisirent ces enfants au Noviciat. On reconnut que malgré leur âge ils étaient dans une ignorance presqu'absolue des vérités les plus nécessaires. Toutefois ils savaient l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, et ils avaient la pieuse coutume de les réciter matin et soir. D'ailleurs, ils avaient conservé une candeur et une ingénuité bien rares à leur âge et bien étonnantes dans leur condition. On commença donc à les instruire, mais au plus vite, car ils devaient partir dans quelques jours. Quand ils furent suffisamment préparés, ils s'approchèrent du saint Tribunal de la Pénitence, où ils témoignèrent leur contrition par des larmes abondantes. Ce fut le jour de la Présentation de la Ste Vierge, qu'ils

qu'ils eurent le bonheur de s'asseoir pour la première fois à la Table Eucharistique. Notre chapelle intérieure était ornée comme aux jours de fête. Les enfants s'agenouillèrent au bas du sanctuaire. cinq de leurs compagnons avaient voulu assister à la cérémonie. Le prêtre s'avança alors vers l'un des enfants et le baptisa, parce que l'on n'avait pas de preuves suffisantes d'une première régénération. Le nom de Stanislas lui fut donné. Le saint sacrifice commença au milieu de pieux cantiques; le moment de la Communion arrivé, il y eut une courte allocution; puis ils récitèrent les actes et reçurent Notre Seigneur en pleurant de piété et d'attendrissement. L'action de grâces achevée tous se rendirent avec les catéchistes au réfectoire des étrangers, où ils déjeunèrent en famille. Peu à peu les fronts des nouveaux venus se déridèrent; on fit connaissance et on se sépara bons amis avec promesse de se revoir. En effet, les exhortations de nos chers communiants devaient les ramener et la grâce opérer en eux d'admirables changements. Mais revenons aux héros de la fête. Nos frères les conduisirent à la maison de campagne où ils furent les témoins de leur joie naïve et de leurs jeux innocents. Le soir, nous les entendîmes renouveler les promesses du baptême et se consacrer à Marie, la mère des Orphelins. Le lendemain nos enfants revinrent mais ils n'étaient pas seuls. Les cinq jeunes gens de la veille les accompagnaient et un autre saltimbanque plus âgé s'était joint à eux. L'un de ces hommes était le grimacier de la troupe, et ne laissait guères soupçonner sous la bizarrerie de ses traits une âme accessible aux vérités saintes de la religion. La grâce nous montra le contraire. Un autre était clarinette de sa bande. Il savait à peine la première note de la musique, mais il était doué d'une telle justesse d'oreille, et d'une si grande mémoire musicale qu'il lui suffisait d'entendre un air pour le jouer. Aussi voulut-il employer à la gloire de Dieu son talent & son instrument. Pendant la retraite qu'ils commencèrent bientôt après il apporta sa clarinette avec lui, et après avoir entendu un air de cantique il l'exécutait sur le champ pour se préparer à l'instruction. — Tout ce monde fut reçu à bras ouverts. On causa on écrivit, on épela, on calcula; et enfin on vint à parler de religion. Les deux plus âgés, (l'un avait 35 ans, l'autre environ 25,) n'avaient pas fait leur première Communion. Ils manifestèrent l'intention de s'y préparer pour le Dimanche suivant. Une certaine inquiétude tempérait notre joie; le désir était-il sincère? le temps était-il suffisant? Mais nos craintes furent dissipées, lorsque le plus vieux nous montra une médaille de l'Immaculée Conception qu'il portait depuis 15 ans, nous assurant qu'il n'avait cessé chaque jour de faire une petite prière à Dieu & à Marie. D'ailleurs le temps pressait. Nous nous confiâmes en la grâce divine, et pour entamer sérieusement cette besogne, on crut qu'il n'y avait rien de mieux qu'un triduum de retraite. Le soir même ils sont doucement prévenus qu'on a l'intention de leur faire quelques Conférences religieuses. Ils y consentent de grand cœur, et l'on commence à leur montrer la vérité de la religion catholique en priant les auditeurs de proposer leurs difficultés. Personne n'en avait et chacun promit de revenir. — Le lendemain aucun ne manqua. Mais pour éprouver nos

nos retraitants, nous voulûmes procéder plus sérieusement que la veille. Ils firent tous la prière à genoux avant l'instruction et après l'instruction ils montèrent silencieusement à la tribune pour réfléchir sur les vérités entendues, et demander à Dieu lumière et force. Les jours suivants ils eurent également deux instructions précédées & suivies de prières et de cantiques. Le reste du temps on repassait le catéchisme ; on écrivait, on calculait aussi par manière de récréation. Ils passèrent ainsi la première semaine des Exercices. Les deux hommes qui n'avaient pas fait leur première Communion demandèrent bientôt à se confesser, ainsi que le jeune homme de [illegible] ans. Quant aux autres, l'un ne venait plus, le second manquait souvent, le troisième âgé de vingt ans ne paraissait pas disposé à la confession, et la mollesse de son caractère avait besoin d'être stimulée. Le Vendredi soir, le Père parla de la mort et de l'enfer qui attend le pécheur impénitent. Au sortir de la Chapelle, il prend à part le jeune homme en question, et lui demande s'il n'a pas l'intention de se confesser. Celui-ci, qui avant l'instruction avait répondu négativement à l'un des frères, remplit le prédicateur d'étonnement en déclarant qu'il est prêt ; et aussitôt ce nouvel enfant prodigue avoue ses fautes avec grande ouverture. Le confiteor était un peu oublié, mais en pareille circonstance on n'en demande pas si long. Le Samedi tous reçoivent l'absolution, et le bon Dieu permit que ce soir là ils n'eussent pas de représentation & pussent dans [illegible] [illegible] se préparer à le recevoir. Le Dimanche vit donc deux hommes de 35 & de 25 ans recevoir pour la première fois le sacré Corps de N. S. J. C. Après l'action de grâces et le chant des cantiques, eut lieu le déjeuner de famille, où l'on vit ainsi que dans les conversations qui le suivirent briller la joie franche dont leurs cœurs étaient pleins. Ce ne fut pas seulement aux frères qui s'étaient occupés d'eux que ces pauvres gens témoignèrent leur reconnaissance ; ils demandèrent avec instance et obtinrent d'aller remercier le R. P. Recteur. L'un d'eux força le Père qui les avait instruits d'accepter une tabatière en souvenir d'amitié. Le soir, rénovation des promesses du baptême & consécration à la Sainte Vierge. Le lendemain jour du départ, nos hommes dont le visage avait quelque chose de radieux depuis leur communion, [illegible] [illegible] les enfants. Ils nous remercièrent encore avec effusion et nous leur donnâmes l'accolade paternelle. Les enfants pleuraient : tous étaient vivement émus. Ils promirent de revenir et de ne jamais abandonner la pratique de la religion.

L'année suivante, 1855, nous apporta encore un tribut de grâces pour cette œuvre si chère des Saltimbanques. Durant la semaine de la Passion, la maîtresse d'une baraque établie près du Novicat, se présente au parloir. Cette personne ayant appris à Bordeaux l'accueil que plusieurs de ses confrères avaient trouvé à Angers, chez les PP. Jésuites, près de la place du Pélican, s'était dirigée aussitôt vers notre ville pour venir dresser sa tente, vraiment dans le désert, mais près de la fontaine de vie indiquée par la caravane précédente. Ainsi cette femme qu'on n'aurait jugée capable que d'indifférence ou de mépris pour la religion fait un long voyage, demande humblement la permission de nous amener ses enfants pour recevoir l'instruction chrétienne. La permission est accordée, et le soir même, nous vîmes arriver à la maison

un jeune homme de 16 ans, et deux enfants, l'un de douze, l'autre de 9 ans. Deux novices furent aussitôt nommés pour prendre soin de ces nouveaux élèves, qui montraient d'excellentes dispositions et beaucoup d'intelligence. Leur père fut invité à se joindre à eux; mais ce pauvre homme âgé de 53 ans et protestant, n'avait de chrétien que le nom. Nos frères n'obtinrent rien de lui. Cependant le Bon Dieu récompensa leur démarche, car le lendemain les enfants amenèrent avec eux à la messe trois artistes de leur troupe. Au bout d'une quinzaine, nos fervents disciples étaient prêts à la première communion. Toutefois le plus jeune fut réservé pour le Sacre, époque où ils devaient revenir à Angers. La Cérémonie se fit dans la chapelle domestique, et cette fois encore, l'un des enfants fut baptisé sous condition. Le reste de la journée se passa comme l'année précédente. Cette fête dut un charme particulier à la musique de la troupe, qui demanda et obtint l'autorisation de célébrer le bon Dieu, après avoir peut-être célébré les pompes du démon. Des accords sans parole se joignirent aux cantiques de nos frères qui priaient en chantant. Le lendemain, les trois hommes dont nous avons parlé firent leurs Pâques, et tous nous quittèrent pénétrés de joie et de reconnaissance. — A la foire de la St Martin, même année 1855, nous trouvâmes peu d'enfants; un seul reçut l'instruction chrétienne et fit sa première communion près de nous. Il était plein d'intelligence et de cœur et se nommait Théophile. Pour la première fois la cérémonie eût lieu dans l'église publique; car la mère, les sœurs et les parents de Théophile désiraient participer à son bonheur. La piété la plus touchante fut le cachet de cette fête. Théophile partit comme les autres et nous promit fidélité à la grâce. L'année suivante, sa mère chargea une troupe passant par Angers de nous annoncer que ce cher enfant était mort en paix, peu de temps après sa première communion, dans la ville de Nantes où il demeurait depuis quelques mois. —

A la fête-Dieu de 1856, il y eut douze barraques, dont plusieurs restèrent dressées plus d'un mois. Aussitôt deux novices furent envoyés pour demander s'il y avait des petits garçons à qui on put apprendre le Catéchisme, la lecture, l'écriture, etc. La première rencontre qu'ils firent fut celle d'une directrice de baraque qui était dans une grande fureur contre les Prêtres. Elle s'était déjà adressée à trois maisons ecclésiastiques, pour prier qu'on voulut bien admettre son fils à la première communion, et partout on l'avait repoussée avec dédain. Qu'on juge de sa surprise en voyant que cette fois on allait au devant de ses vœux les plus chers. Nos frères quêteurs furent parfaitement reçus partout; mais on leur offrit plus de filles que de garçons et ils n'avaient mission que pour ceux-ci. Bref, ils reviennent avec cinq petits garçons dont trois seulement sont en âge de faire la 1re communion. — L'instruction des petites filles présentait plus de difficultés. Les Pères de la Résidence en délibérèrent, et il fut décidé: 1° que l'on chercherait en ville des Dames charitables, qui voulussent bien se charger de leur faire le Catéchisme; 2° que l'on prierait quelque communauté de prêter sa chapelle intérieure pour y faire à huis-clos la première communion des petites filles. On craignait en effet, que ce genre de ministère ne dépréciât celui que nous sommes appelés à remplir auprès des habitants. —

C'est la raison qui fit, jusqu'en 1856, faire toutes les communions dans la chapelle domestique. Donc un de nos Pères fut envoyé à la recherche de la chapelle et des institutrices. Il s'adresse d'abord à une supérieure de communauté; après avoir humblement exposé sa requête, il vit le moment où on l'aurait presque chassé de la maison. Il va frapper à une seconde porte. La première personne à laquelle il fait part de sa mission faillit tomber de son haut, mais une autre personne accepta et détermina la première à l'aider. Il fut donc convenu qu'on leur en enverrait deux le soir même. Le lendemain une dame respectable, mère d'un des nôtres, vint avec ses deux filles demander des enfants à instruire. Le mouvement était donné; des sœurs de la charité vinrent à notre aide. Bientôt il y eut plus de maîtresses que d'élèves.

Pendant ce temps-là, les petits sauteurs venaient chez nous, et donnaient beaucoup de consolation aux novices qui en étaient chargés. Ces enfants habitués à une vie dure et disciplinée, et continuellement sous les yeux de leurs parents, qui ont le plus grand intérêt à ce qu'ils ne fassent pas de mauvaises connaissances, étaient bien meilleurs qu'on n'aurait pu croire. - A mesure que chacun était prêt, on lui faisait faire la première communion. Ce jour-là, c'était de tradition, l'enfant ne paraissait pas sur la scène, et si c'était un garçon, il déjeunait chez nous avec un ou deux de ses compagnons. - Deux des enfants surtout, l'un de 13 l'autre de 12 ans, nous charmèrent par leurs bonnes dispositions. Nos Frères leur enseignaient le catéchisme et leur faisaient copier le Souvenez-vous, l'invocation: Ô Marie conçue sans péché etc.; par manière d'exercice d'écriture. L'un d'eux avait une très grande facilité. En huit jours il fut en état de faire sa 1re communion à sa grande joie et à la joie non moins grande de ses parents. Le second la fit huit jours après avec une dévotion encore plus sensible. Son nom était Joseph. La veille vous aussi, dit un petit novice. Il demandait de ne recevoir l'absolution que le matin de peur de commettre encore quelque péché. Un des Frères fut obligé de lire les actes et la consécration à Marie, car les sanglots étouffaient sa voix. En sortant il se jeta en pleurant dans les bras de son père aussi ému que lui; il ne disait rien, mais son bonheur était visible.

Un dimanche il y eut une communion plus nombreuse et plus solennelle. Parmi les enfants qui avaient été admises, deux étaient filles de la directrice du cirque. La musique du manège s'était offerte; elle fut acceptée à condition qu'elle n'exécuterait que des morceaux religieux et qu'on n'avait pas encore joués. - Les enfants étaient à notre parloir en attendant l'heure de la cérémonie: les petites filles habillées de blanc, les garçons très proprement vêtus. Ils tenaient un cierge d'une main, de l'autre un livre de prières. Tous étaient recueillis et sensiblement pénétrés. A huit heures les familles arrivent en habits de fête avec une grande partie de leurs troupes. Les enfants entrent à la chapelle en tête de la file. La musique placée [illegible] la tribune célèbre leur entrée. Il y avait ce jour là 75 personnes venant des baraques et une cinquantaine de dames de la ville, qui étaient venues pour assister à la fête. Le Chœur des Novices chanta des cantiques et alternativement la musique du cirque exécuta [illegible] morceaux dont un surtout était très religieux. Après la messe se fit la rénovation des vœux du baptême et ces pauvres enfants protestèrent qu'ils renonçaient à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Nous [illegible] nous [illegible] déclarer: s'ils travaillent pour les plaisirs du monde, ils n'en jouissent [illegible]. Leur vie est pénible au delà de tout ce qu'on peut dire, et si l'on doit juger [illegible] cette classe d'hommes par ceux que nous avons connus ici, il est [illegible] qu'ils valent mieux que beaucoup de ceux qui vont les voir.

Tout le monde a été frappé de la piété et de la tenue de nos jeunes communiants. Plusieurs en étaient à souhaiter que les enfants des paroisses eussent en pareille circonstance autant de recueillement. Le soir ils vinrent au salut dans leur costume de première communion. Bon nombre de dames pieuses ne manquèrent pas une seule de ces cérémonies, et l'édification qu'elles y ont trouvée sera singulièrement utile à l'œuvre; elle disposera en sa faveur l'esprit public et suscitera de nouvelles institutrices. Déjà celles qui ont rempli cet office de charité se sont fait inscrire pour la foire prochaine. D'autres se sont offertes. Aussi il n'y aura plus que la difficulté de faire un choix entre les institutrices de la veille et celles du lendemain.

Nos voyageurs nous ont témoigné la plus grande reconnaissance, et nous les entendions se dire les uns aux autres: "Il n'y a pas de ville comme Angers!" On peut regarder comme une attention délicate de la bonté divine que les enfants de cette année appartenaient à six baraques où toutes les représentations étaient convenables. Nous avons su même que la table où le directeur du cirque avec sa nombreuse famille de onze enfants prenait ses repas, était servie en maigre le vendredi et le samedi.

En 1856 à la St Martin nous n'eûmes pas d'enfants; mais en revanche le Père Directeur de l'œuvre confessa plusieurs grandes personnes tant Français qu'Allemands.

En outre il

En outre, il était doux à nos frères passant devant une barraque pour aller faire le catéchisme à St. Barthélemi de voir tout le monde les saluer avec bonheur.
Un dernier petit trait arrivé dans un collège de la Province de France: un père, allant porter à un directeur de cirque le prix d'une représentation donnée à nos écoliers, trouva les enfants de la troupe occupés à quoi ? à étudier leur catéchisme au pied d'une statue de la Vierge Immaculée.

Nous ajoutons ici quelques renseignemens qui ne seront peut-être pas inutiles à ceux des Nôtres qui, dans d'autres villes auraient la pensée d'imiter, en la perfectionnant, l'œuvre heureusement commencée à Angers.

I. Origine de l'œuvre. Comme nous l'avons indiqué, elle est née uniquement du désir de venir en aide à une classe d'âmes abandonnées. Ces pauvres gens dont la réputation est si mauvaise auprès des personnes honnêtes [illegible] par là même éloignés des secours religieux qui seuls pourraient les réhabiliter à leurs propres yeux d'abord et ensuite aux yeux de la société. Il fallait aller au-devant d'eux, car si quelques uns, comme le prouve notre récit, ont demandé l'instruction religieuse, c'est l'exception. D'ailleurs n'ont-ils pas été repoussés ? quant aux autres peu soucieux des intérêts de leur âme, si personne ne va les chercher, comment se sauveront-ils ?

II Mœurs des saltimbanques. Ils forment dans la société comme une classe à part, vivent dans une union assez générale, s'entraident les uns les autres, et s'entendent pour ne passer que tous les dix ans environ dans les mêmes villes.

Quant aux directeurs de cirque, près desquels nous avons travaillé l'année dernière, leur vie est un peu moins aventureuse. Mais qui ne sait que dans ces caravanes se trouvent réunis sans autre lien que l'argent français, anglais, allemands, turcs, arabes etc. Les mœurs se ressentent de ce mélange à moins que les directeurs ne soient bons Chrétiens. L'œuvre tend surtout à faire pratiquer les devoirs religieux à ceux-ci et à leurs enfans. L'expérience a déjà montré ce que peut la grâce sur ces hommes si méprisés. L'année dernière une des jeunes filles qui se préparait à la 1re communion disait à sa sœur après la leçon de catéchisme qu'elle ne voulait plus jouer. Un tel ultimatum n'est pas possible, mais celui de sanctifier le jeu, ou d'en écarter les périls, pour le salut, celui-là est possible. Une autre enfant, entendant lire la Passion de N. S., s'écriait en pleurant: ah ! si j'avais su qu'il eût tant souffert pour moi, je ne l'aurais jamais offensé. Nous pourrions citer sans doute d'autres mots charmants, qui montrent quelle délicatesse de sentiments et de piété se cache souvent sous la vile défroque d'un bateleur. Dans les bandes moins nombreuses composées de sauteurs, d'hercules, de jongleurs, de farceurs, de petits prestidigitateurs etc. etc., le lien de famille paraît plus étroit. L'action est aussi plus facile et plus sûre, à raison de l'innocence respective de leurs représentations.

La vie de ces gens est très-pénible, et la religion, en épanouissant leurs âmes, adoucirait certainement leurs mœurs et leur condition. Dans une baraque gisaient sur un commun grabat, occupant le derrière d'une méchante voiture, une mère et ses cinq enfants, tous atteints de la petite vérole. Plus de représentation possible, plus d'argent. Nos frères par leur seule visite consolèrent la pauvre mère, qui leur confia incontinent ses peines, et leur dit que ses camarades, ceux de la baraque voisine (c'était une compagnie d'arabes), qui réussissaient bien, leur avaient donné 20 francs.

Quant à ceux qui ont de la Religion ils puisent dans leur indépendance forcée le courage de la pratiquer. La mère de deux de nos communiants montra à nos frères pieuses le coffre de la bande où se trouvaient un Crucifix des images de Marie et des saints, déclarant avec simplicité que tous les matins et tous les soirs on tirait ces pieux objets, et que tous faisaient la prière commune dans cette chapelle improvisée.

III Moyens d'assurer la persévérance. Les prémices du bien une fois posées dans ces cœurs, d'autant plus reconnaissants qu'ils ont moins d'amis sincères, tous promettent fidélité, ils partent. Mais quand les reverrons-nous ? Ne savons-nous pas qu'ils parcourent toute la France, avant de revenir ? Pour ce qu'ils pourront faire,

et ils l'ont fait jusqu'à présent, c'est de dire leur bonne fortune à leurs compagnons. Vous les verrez sur la place de la foire, à l'heure du repos, se communiquer les avances qu'on leur a faites pour leurs enfants, et au lieu d'un, de deux, vous en avez cinq ou six. Ils arriveront dans une autre ville, et là vous les entendrez dire: "Si vous passez à Angers, vous trouverez là des Curés qui demeurent près de la foire et qui feront faire la communion à vos enfants." N'y aurait-il donc qu'à Angers, où ils pourraient trouver un pareil bonheur? Oh! si après nous avoir quittés, ils trouvaient, dans les différentes villes où ils doivent séjourner, le cœur d'un prêtre où ils puissent retremper leurs vertus, une maison de Curés, telle qu'à Angers!.. Voilà, ce nous semble, ce qui pourrait dilater cette œuvre, et lui assurer une durée bien utile à la gloire de Dieu. – Un de ces enfants qui nous quittait l'année dernière, nous disait: "Mes bons Pères, donnez-moi une liste des villes de France où se trouvent des Pères comme vous" Ex ore infantium perfecisti laudem. – Les trois premiers dont nous parlons dans notre récit, devaient passer l'hiver à Nantes; ils nous demandèrent des recommandations. Adressés au Père ***, ils le charmèrent par leur assiduité au St tribunal et leur fidélité au devoir pascal; il pourvut à la sûreté de leur innocence, en les agrégeant à des œuvres qu'il dirige.

IV. Conduite tenue dans cette œuvre. – Quand la foire est ouverte, quand toutes les baraques sont dressées sur la place, deux frères vont faire leur tournée, ou, comme nous disons, leur quête. Deux soutanes, deux de ces petits pères de St Michel (ainsi sommes-nous nommés par le peuple du quartier), deux prêtres à la foire! jugez de l'étonnement des nombreux badauds qui attendent la soirée et considèrent les nouvelles baraques. Mais quoi! les voilà qui montent chez les directeurs de ces théâtres, en plein jour! Ici le bon Dieu devance le diable. Et aussitôt un groupe se forme devant la baraque. Mais la conversation est déjà engagée entre les envoyés de Dieu et les employés du spectacle. – Bonjour, Monsieur ou Madame. – Monsieur ou Madame, nous venons vous demander si vous avez de petits enfants à qui vous désiriez faire donner des leçons pendant le temps de la foire. – Surprise, mais bon visage à la vue de tant d'affabilité. – Nous sommes à la recherche des artistes établis sur la place, car nous donnons gratis, chaque année, à ceux qui le désirent, des leçons d'écriture, de calcul, de catéchisme; nous leur faisons même faire leur première communion, s'ils ne l'avaient pas faite. – Épanouissement plus grand. – Nous savons que cela vous est difficile, puisque vous êtes sans cesse en voyage. Nous l'avons fait faire les années précédentes, à plusieurs enfants de vos camarades, qui passaient ici une quinzaine. Nous les prenons quand on nous les envoie, entre vos travaux, aux moments les plus commodes pour vous. C'est tout près, au portail N° 8. – L'heure est ordinairement sur les $10\frac{1}{2}$, $11\frac{h}{-}$, 2 à 3 ou 4h. – La confiance succède peu à peu à la surprise. Les voisins nous invitent aussi à monter dans leurs baraques; plusieurs nous montrent des objets de piété conservés avec foi. – Pour tous, la proposition d'apprendre à lire ou à écrire est un appât; car ils sont très ignorants; le bon Dieu fait le reste. – Il est quelquefois nécessaire de retourner à la pêche; quelques-uns échappent au premier coup de filet. Un frère fut une fois envoyé pour ramener un fugitif. Fut-il mal reçu? Oh! non. Après s'être excusée, la mère promit de renvoyer son fils, et, pour exprimer sa reconnaissance invita le frère et les frères professeurs à venir gratis à son spectacle. – Comme les parents, pour la plupart, sont très sensibles aux marques d'intérêt données à leurs enfants, c'est par là qu'on a prise sur eux; d'ailleurs nous ne manquons jamais de les inviter aux fêtes de première communion, et le plus grand nombre ont une tenue vraiment édifiante.

Depuis que les solennités se font à la grande église, on a eu l'occasion de parler à ces pauvres gens du salut de leur âme, du respect que réclame l'enfant consacré à J. C., à Marie, Reine des Vierges etc., etc. Que dire du bon exemple! quelle influence n'exerce-t-il pas sur ces cœurs qui jusque-là n'en avaient jamais ressenti les touches vivifiantes!

V. Traits particuliers. Un enfant de 12 ans avait fait sa première communion, le 1er juin 1856. Sa famille, voulant témoigner sa reconnaissance, communiqua au Père chargé de l'œuvre, qu'elle désirait savoir ce dont on avait besoin à la maison pour en faire présent. Le Père touché de cette offre, mais comprenant que ces pauvres gens ne pouvaient rien donner à notre sacristie qui dût l'enrichir, les remercia affectueusement, et leur conseilla d'appliquer leur intention aux Petites Sœurs des pauvres, ce qui serait une œuvre de charité. En effet,

les frères en expériment voient arriver aux Petites Sœurs sur les 6 h.res toute la famille : ils apprennent bientôt qu'elle avait fait cadeau d'une statue de l'Immaculée Conception, d'un pied ½, la plus pieuse de la maison.

C'est dans les enfants que les fruits sont les plus sensibles et les plus consolants. Ils aiment leurs instructeurs comme leurs pères : c'est ainsi qu'ils nous appellent. L'enfant dont nous venons parler, faisait sa 1re Communion le jour où les Novices partaient pour l'expériment de pèlerinage. Sur la place où nos Frères passaient deux à deux, celui-ci tout joyeux et plein de reconnaissance, les accostait avec bonheur ; les voyant le sac sur le dos, il demande : Où allez-vous donc, mes Pères ? - Nous allons en pèlerinage, mon enfant, pour un mois ; priez pour nous. - Oh ! oui, disait-il, je prierai bien pour vous

Allemagne. - Collège de Feldkirsch (Tyrol). - Ce Collège a été donné à la Province de Germanie par l'Empereur d'Autriche. L'ouverture a eu lieu le 2 oct. 1856. Une magnifique surprise nous était préparée pour ce jour. Nous nous aperçûmes le matin que toute la ville allait prendre part à notre fête. À 8 h., le clergé de la paroisse et les Ordres religieux de la ville vinrent en riches ornements chercher nos élèves réunis dans l'église du Collège pour les conduire à l'église de la paroisse. Le P. Piscatar, préfet des [illegible] y prononça un discours dans lequel il exposa le système d'instruction et d'éducation de la Compagnie, discours qui fut tellement goûté, que l'Archiduc, gouverneur du Tyrol, en ayant entendu parler, en demanda une copie. Le discours fut suivi d'une messe célébrée pontificalement par Mgr le Coadjuteur de Feldkirsch. Après la messe, on retourna en procession au collège, tandis qu'on tirait sans interruption des salves d'artillerie du haut du Château, qui a autrefois appartenu à la famille de Montfort.

Notre Collège lui-même avait été orné de guirlandes, de drapeaux, d'inscriptions etc. Lorsque la procession arriva à la porte de la maison, les externes formèrent une haie pour laisser passer les internes et les autorités civiles, le clergé, les Prélats et le corps des Professeurs ainsi que les parents des élèves. On se rendit ensuite dans la grande salle, où Mgr le Coadjuteur, le préfet du département en grand costume et le maire de Feldkirsch, ainsi que le R.P. Faller, notre Recteur, prononcèrent successivement des harangues pour s'exprimer réciproquement la joie et l'espérance qui les animait tous. Tout le monde était ému. La cérémonie s'est terminée par le chant de l'hymne national autrichien. Les autorités civiles et ecclésiastiques ont pris part à la fête de leur propre mouvement et sans en avoir reçu l'ordre ni l'invitation.

Nous avons eu quelque peine d'abord pour accoutumer à la discipline nos 80 pensionnaires grands et petits, qui n'avaient encore jamais senti le joug. Mais, grâce à Dieu, nous en sommes maintenant venus au point qu'ils s'estiment heureux de vivre sous la règle. Nous avons eu surtout à vaincre un préjugé qui leur fit croire au commencement que nous ne cherchions qu'à gagner de l'argent. Cela s'explique : ils n'avaient aucune idée des Jésuites. — Notre pensionnat se compose de 19 Prussiens et d'autres des pays suivants : Autriche, Wurtemberg, Bavière, Suisse, Duché de B... Nous avons en outre 1 [illegible] bourgeois, 2 Français, 3 Italiens et 2 Hongrois. Les élèves dans leurs lettres parlent avec étonnement de la force de nos études. Les pensionnaires vont en classe au Gymnase des externes, situé à 50 pas du collège. Ce Gymnase avait été bâti pour servir de caserne. — Parmi les langues vivantes nous enseignons le français, l'italien et l'anglais. Tous les élèves apprennent le chant et la calligraphie. On enseigne aussi le dessin. Notre plan d'études est un mélange du Ratio Studiorum et du plan d'études adopté en Autriche. Il y a en tout 8 années d'études. Dans les deux dernières on enseigne la Philosophie : nous avons obtenu de l'enseigner en latin. L'étude de la Physique et de l'Histoire naturelle commence dès la 2de et la Rhétorique. Il y a pour ces branches, ainsi que pour les Mathématiques des Professeurs à part. —

Amérique du Nord. Collège S.t Joseph à Springs-hill, jour de Noël 1856. C'est à 5 milles de Mobile, chef-lieu de l'Alabama que se trouve notre établissement. On peut l'appeler indistinctement grand et petit Séminaire, Collège et École de commerce, maison de Missionnaires et paroisse ; puisqu'il a de tout cela. Le pays que nous habitons s'appelle Springs-hill, c'est-à-dire en français la colline aux sources, à cause du nombre prodigieux de sources qui jaillissent de toutes parts d'un terrain sablonneux. Rien de plus majestueux que les forêts sans fin qui nous entourent, rien de plus frais que les milliers de petites fleurs aux couleurs vives et variées, qui également bien arrosées et ombragées, demeurent toujours

billes affrontent impunément les plus grandes chaleurs et se multiplient pour ainsi dire toute l'année, puisqu'ici l'hiver est inconnu. Vous vous étonnez peut-être que l'on nous emploie à des Colléges, tandis que les ministres de Dieu sont si rares, et que dans notre État, presque aussi grand que la France, il n'y a que dix prêtres. C'est pourtant une des œuvres les plus solides de la Mission : soit pour créer, par des enfans mieux élevés, des familles vraiment Chrétiennes, soit pour nous préparer nous-mêmes au genre d'Apostolat que réclament ces contrées. D'ailleurs, les Américains, habitués à apprécier les étrangers par les services sensibles & matériels rendus au pays, attendent cette recommandation en notre faveur. Malgré les difficultés que présente ici l'éducation de la jeunesse, c'est encore chez nous, sans contredit, que se trouvent les enfans les mieux élevés de l'Amérique, et chacun s'étonne du bien qui s'opère parmi eux. Avec les Catholiques nous recevons aussi des protestants, dans l'espérance de les amener à la vraie Foi, ou du moins de jeter dans leurs âmes un germe qui ne manque pas de porter ses fruits tôt ou tard. Je suis en ce moment chargé de surveiller et d'instruire un certain nombre de ces petits protestants, & ce sont peut-être mes meilleurs amis. Ils nous donnent souvent de bien grandes consolations. Un trait : un enfant protestant, ou pour mieux dire payen, demanda à être baptisé quelques jours après son admission au Collége. Ne pouvant obtenir la permission de sa mère qui le trouvait trop jeune pour choisir sa religion, que fit-il ? Comme nous refusions de l'instruire, il pria un de ses camarades de lui apprendre le Catéchisme ; l'affaire fut décidée et chaque récréation, on voyait le petit protestant chercher son Catholique, le conduire au fond de la cour, derrière un gros chêne, et le forcer de lui expliquer le Catéchisme. On aurait dit que le Bon Dieu lui fesait comprendre qu'il n'avait pas de temps à perdre. Car, après un mois d'une telle instruction, il est tombé malade, a demandé le Baptême, et est mort comme un Ange, en annonçant lui-même qu'il allait droit au Ciel puisqu'il n'était plus protestant. — Un jeune homme ancien élève du collége, et qui durant toutes ses classes n'avait fait que disputer et maugréer contre la religion Catholique, vivait chez son père, ministre protestant distingué, lorsqu'il tomba gravement malade. « Vite, dit-il à son père étonné, lorsqu'il se sentit plus mal, vite envoyez chercher un prêtre Catholique, car je veux me confesser pour aller au Ciel, et je sais que vous n'y pouvez rien, vous. » Son père irrité refusa d'abord, mais il fut si heureux ensuite de lui avoir obéi, qu'il vint de bien loin nous annoncer lui-même la sainte mort de son fils, et ne repartit qu'après avoir reçu également du Ciel la grâce de la Conversion. — Il y a quelques jours un de mes élèves vint me trouver en récréation et me demanda s'il était seul protestant dans la cour. — Non, lui répondis-je, mais que cela ne vous inquiète pas ; soyez bon enfant et nous serons bons amis. Je ne vous dirai jamais rien de votre religion à vous, mais j'en parlerai tous les jours à la Messe à Celui qui seul peut éclairer et changer les cœurs. » A ces mots il mit son chapeau sur ses yeux pour m'empêcher de voir ses larmes. Lui et son grand frère sont déjà heureux de se faire instruire et seront bientôt baptisés. De sournois, tristes & brusques qu'ils étaient, ils sont devenus si bons que tout le monde les aime. — La position de nos petits Catholiques en présence de l'hérésie les force d'apprendre le Catéchisme et même la théologie avec l'Écriture Sainte, quelquefois avant l'histoire profane. Il s'élève souvent des controverses acharnées. On a vu des enfans de 12 ans venir en pleine cour, Bible et Évangile en mains, et argumenter comme des Pères du Concile de Trente. [illegible] conclut un jour le chef d'une discussion, oui, tu dis que ta religion est plus facile que la nôtre, je le dis aussi comme toi. Mais j'ajoute que c'est justement pour cela que [illegible] pas foi. Car le Ciel est une récompense ; qui dit récompense dit mérite, et qui dit mérite dit difficulté vaincue... En un mot ta religion est [illegible] le monde ; mais pour l'autre aussi tu verras quelle sera la plus commode. C'est que ça chauffe là-bas en Enfer ! » — Si Dieu récompense ici les petits protestants qui correspondent à sa grâce, il sait punir aussi ceux qui en abusent. Le jour de la sortie des élèves pour aller en vacances, [illegible] se noyer affreusement [illegible] un pauvre enfant protestant qui s'était fait remarquer toute l'année par son impiété et ses blasphèmes contre l'Église Catholique, tandis que son petit frère, bien sage et déjà l'ami de la Ste Vierge, puisqu'il la priait avec ses camarades, a été sauvé d'une manière extraordinaire. — Les peuplades sauvages sont assez rares maintenant ; toutefois près d'ici dans les bois [illegible] dont j'ai visité les restes. Ces Indiens basanés, grands & beaux hommes, vivent toujours de la chasse, et ont comme partout horreur du travail.

— Je vous disais qu'avec le Collége nous avons ici des paroisses ; elles sont au nombre de trois, sans parler de Mobile où nous travaillons aussi bien souvent. Ces paroisses se trouvent dans les bois, et les cicatrices que portent quelques-uns de nos Pères prouvent assez que l'exercice du St ministère n'y est pas toujours facile. En ce moment trois [illegible]

[illegible] cinq milles du village : leur tête a été mise à prix. Un autre ancien médecin est souvent appelé pour panser les victimes des rixes sanglantes si communes dans ce pa[ys] et tout en soignant leurs corps, il réussit quelquefois à sauver leurs âmes. — "Oui me disait l'autre jour un Père en me parlant d'un vieux mauvais "français auquel je m'intéressais, oui nous le tenons : Il a fait tout ce q[ue] j'ai voulu et avec les meilleures dispositions. Il vient de mourir comme l[e] bon larron, et je crois qu'il est au ciel. J'avoue toutefois qu'il a du être bien étonné de se réveiller dans le Paradis.

Chine. Zi-Ka-wei, 27 Novembre 1856.

Je commence par un grand fait du jour, qui a pour moi et qui aura probablement pour tous un assez vif intérêt. Je veux parler de l'Orgue et de l'Orgue chinois. Le 16 Novembre, jour de célèbre mémoire que les artistes de la Chine attendaient avec anxiété, nous avons fait le premier essai de notre orgue. Après avoir construit tout le mécanisme, le soufflet, les registres &, le F. Deleuze ferme une dernière fois le fameux Sommier qui lui a coûté tant de travail, tant de soin, pos[e] dans les trous tout le jeu d'anches, clarinette et hautbois, jeu de 4 octaves ; et votre serviteur en présence de plusieurs Européens de nos amis, du R. P. Borgniet, du R. P. Supérieur et de plusieurs autres personnages influents de la localité, pose sa main sur [le] clavier : on souffle ; silence solennel : les touches cèdent : victoire ! de bruyants accords [se] font entendre, et prouvent clairement que le facteur improvisé a réussi dans son oeuvre. Aujourd'hui même, j'ai fait placer avec les anches qui sont loin d'être accordées une octave de jeu de flûtes 8 pieds ; hier et aujourd'hui au moyen de l'harmonium nous avons passablement accordé cette octave comprenant le 4 pieds au 2 pieds. Franchement, M. R. P. ces bambous sont délicieux. Notre jeu d'anches est un peu cri[ard] sauf la 3ème octave, et une partie de la 4ème ; mais les biseaux ont un son d'un moelle[ux] exquis, surtout dans les basses et dans les octaves moyennes. L'expérience d'aujourd'hui a encore bien réussi, et maintenant plus que jamais je ne doute nullement d'un succès, [je] ne dis pas complet au point de vue de l'art, mais d'un succès auquel nous avions à peine le droit et l'audace de prétendre. Entre les mains d'un facteur européen et un peu artiste, [le] bambou, si je ne me trompe, détrônerait le métal dans les orgues actuelles, et pourrait [cau]ser dans la facture une révolution complète. Malheureusement ici le bois coûte bien cher ; cependant je crois pouvoir avancer qu'ici même on pourrait arriver à construire un orgue coûtant 10000 f à Paris pour 2000 f. Le nôtre naturellement, proportion gardée, sera [un] peu plus cher, parceque le cher F. Deleuze aussi bien que moi, et moins que moi, ne sa[vait] pas, il y a un an, ce qu'était le mécanisme d'un orgue. Cependant grâce à son énergi[e de] caractère, à son talent inné et bien prouvé pour la mécanique, grâce surtout à un [orgue] qui se trouve au temple protestant de Chang-Hai que nous avons visité à plusieu[rs] reprises, et sur lequel les facteurs de Zi-Ka-wei ont pris toutes les mesures, nous aurons un orgue assez complet, qui sera encore à bien bon compte ; au surplus le prix n'est qu'une chose assez secondaire dans une oeuvre de ce genre. Mais parlant sérieusement nous avons fait faire un pas à la science dans ces lointains pays, et qui sait si la Providence ne nous destine [pas] des successeurs plus savants et plus riches qui pourront consommer [notre] oeuvre. Je sais certainement que les sons de nos bambous ont fait bru[it] jusqu'à Chang-hai : le nombre des visiteurs européens qui augmente tous les jours, et souvent uniquement pour voir l'orgue prouve ass[ez] que nous avons fait sensation dans le monde savant de cette ville. Aujourd'hui vers 4 heures de l'après-dîner, un catéchiste vint à moi [dans] le jardin, et me dit en chinois que je compris instinctivement : des hom[mes et] des femmes d'Europe sont là. Je me rends à la cour d'entrée ; effectivement je renco[ntre] dans le parloir des Dames chinoises 7 à 8 M.M et 2 Dames, tous anglais. Je salue cette [hono]ble assistance de mon mieux ; malheureusement ma longue barbe n'était pas bien [gra]cée : il paraît que j'ai fait peur au premier abord, du moins je le pensais, parceque [j']avais beau parler français, personne ne me comprenait. Heureusement l'émotion étant [passée] un de ces messieurs s'avisa de me demander si Monsieur Arthur Smith n'était pas ici. Cette demande faite en très mauvais français, [mais] comprise sur le champ, grâce à mon désir de me tirer de ce mauvais pas, me permit d'appeler à mon secours notre ami, Monsieur A. Smith,

que nous avons le bonheur de posséder au milieu de nous depuis hier et qui doit encore rester 4 à 5 jours à Zikawei. Vous aurez que Mr Arthur Smith, français, homme d'un mérite distingué, a occupé au ministère à Paris, il y a quelques années un rang élevé. Aujourd'hui il est chef de la douane à Chang-Hai, position brillante et surtout très lucrative. Malheureusement ce cher Monsieur auquel je suis singulièrement attaché, et qui me paie d'un petit retour est protestant trop obstiné. Il aime les pères, je dirais presque à la folie; son bonheur est de se trouver au milieu de nous, surtout à Zikawei, et cependant nous ne pouvons pas, nous n'avons pas pu encore lui voir faire un pas décisif. Mais trêve sur ce point qui m'entraînerait trop loin, je reviens à mon sujet. Mr Arthur vint avec moi et me dit que la caravane venait exprès pour voir l'orgue. Parmi ces Messieurs il y avait le second organiste du temple protestant; il a touché notre orgue et tous ont paru satisfaits. Ce fait tout récent vient naturellement confirmer ce que j'ai avancé plus haut.

Je ne vous ai encore rien dit de notre atelier de peinture, sculpture, dessin etc, le tout sous la direction du cher f. Fereire. D'abord je commencerai par une nouvelle bien triste, celle de la maladie grave, bien grave de notre artiste. Sous tout rapport le frère mérite ce nom. Il est espagnol. Son père, m'a t'on dit, est sculpteur de la Reine d'Espagne et artiste distingué. Le fils ne pouvant plus rien apprendre dans l'atelier de son Père est parti pour se perfectionner en Italie. Ce jeune homme visitait les capitales du pays des beaux arts, lorsque Dieu l'a appelé à la compagnie. Après avoir travaillé pendant quelques années dans nos maisons de Naples, sur sa demande, il est venu au céleste empire, où il a continué de s'appliquer à la sculpture. Mais revenons à la question; le f. Fereire est d'une complexion délicate. Très souvent il a quelques misères à essuyer, il traine quelques jours, puis il ne tarde pas à se relever. Malheureusement une dyssenterie, que la science des hommes ne peut arrêter, a compliqué son état et épuise peu à peu ce cher malade. Aujourd'hui nous avons les plus graves inquiétudes. Si Dieu ne nous vient en aide, avant peu de temps ~~nous~~ le craignons bien, le f. Fereire ira rejoindre dans la Patrie les 3 Pères que nous avons perdus depuis 4 mois. (La prévision s'est réalisée, car une lettre nous a appris la mort de ce cher frère)

Le f. Fereire a travaillé continuellement depuis qu'il est en Chine. Toutes les sculptures de Toukaiou, les statues, le devant d'autel, l'autel et le tableau du fond derrière l'autel de Zikawei, tous ces chefs d'œuvre sont sortis de ses mains. De plus il a ici un atelier où sont renfermés sous verre un grand nombre de statues, statuettes et bas reliefs qu'il a faits. Pour ma part je trouve tout cela délicieux. Inutile de vous dire que les nombreux visiteurs de Chang-Hai ne manquent jamais de visiter l'atelier du frère et d'en sortir remplis d'admiration. Ce que je ne savais pas en venant ici, c'est que le frère a formé 4 élèves. Parmi ces 4, deux ont commencé depuis 4 à 5 ans et sont vraiment des sujets capables. Pour le dessin ils sont aussi forts que tous ceux que vous avez pu rencontrer à B... De plus pour la sculpture, ils ont fait des choses qui ne seraient pas déplacées dans les cabinets de nos sculpteurs ordinaires. Ils n'ont pas encore travaillé le bois, tout ce qu'ils ont fait, ainsi que les deux autres un peu moins exercés, est en argile. En ce moment nous avons à l'atelier une cinquantaine de statues et de bas reliefs faits par ces 4 élèves. Cette argile a été cuite au four, puis tout a été bronzé. Les Européens sont souvent dans une véritable admiration en sortant de l'atelier. S'ils ne voyaient nos jeunes gens travailler devant eux, ils auraient peine à croire qu'un chinois est capable de telle chose. Il est vrai, disons le tout bas, nos Européens sur ce point comme sur plusieurs autres se fourvoient grandement. Quand ils ont lancé à la tête d'un valet maladroit,

l'épithète de Vilain Chinois, ils croient avoir tout dit. Mais les choses n'en sont pas là. Le chinois, lui, nous appelle Barbares. Qui a raison? Des deux côtés il y a du bon et du mauvais. Pour ma part, plus je vois le Chinois, et cette remarque je vous la faisais dernièrement, plus, à côté de grandes misères, je découvre de bien belles qualités.

Un dernier mot sur nos Pères. Tous vont assez bien; plusieurs sont fatigués. Le collège va de mieux en mieux. Nos enfants musiciens vont très bien. Ils commencent à chanter en mesure et à deux chœurs.

Jeudi 4 Décembre. — Il me reste ce soir un petit instant, j'en profite pour vous donner quelques détails sur la belle fête de St François Xavier, que nous avons solennisée hier à Zikawei. Elle est bien belle cette fête, elle est bien douce au cœur du chrétien, au cœur du Prêtre. Mais elle a des charmes indicibles pour le Missionaire, surtout pour le Missionaire de la Chine. — Il y a 5 à 6 jours, le bon P. Gounet, qui dessert le district de Zikawei, m'avait prévenu que bon nombre de payens et de chrétiens nouvellement convertis et baptisés se disposaient à venir passer la fête à Zikawei. C'était surtout à Ta-zan, chrétienté éloignée de 5 grandes lieues, que ce désir s'était manifesté, grâce aux exhortations au zèle de ce fameux Paul, le grand convertisseur de payens, dont le nom ne vous est peut-être pas inconnu. Mardi, dès midi arrivent nos braves gens par bandes de 5 à 6. Le soir nous devions abriter pendant une nuit, où nous avions 2 degrés au dessous de zéro, 74 personnes. Dans le Kon-sou, maison attenante où logent les Vierges, on avait reçu 26 femmes. Nous avons étendu de la paille dans une salle, et dans un hangar; et nos gens se couchent joyeux et contents, tout en grelottant un peu sous la pauvre et unique couverture que nous avions pu remettre à chacun. Le lendemain à 6 heures messe basse où tous nos élèves en grand uniforme d'hiver font la communion, ainsi que bon nombre de chrétiens de Tazan et des autres chrétientés voisines, venus de très bon matin, malgré un froid et un vent vraiment glacial, pour assister à la cérémonie. Puis à 8 heures, messe solennelle, grand'messe chantée par le P. Léveillé, assisté du P. Leduc et du P. Adinolfi (ordonné à la Toussaint et qui a été à l'impossible trouver une place pour recevoir les SS. Ordres). Notre Eglise de Zikawei était presque remplie par une foule pieuse mais ébahie, beaucoup n'ayant jamais vu que la petite chapelle de leur village. Plus grande encore fut la surprise quand votre serviteur toucha son harmonium. Nos bonnes gens regardaient à droite, à gauche; rien qu'une petite boîte seulement dans la tribune. Et tous de répéter ve tong je ne comprends pas. Après la Messe où nos artistes musiciens se sont signalés, nous avons reçu les saluts de nos chrétiens dans la salle de récréation. Puis le P. Gounet leur a montré un globe et une sphère céleste; de mon côté, j'ai tiré de sa petite boîte mon accordéon harmonium. Jugez de l'ébahissement public. Puis le F. Hamachers a descendu dans la salle une horloge à musique qu'il a fait marcher devant l'assistance. Enfin après s'être promenés dans le jardin, nos 60 à 80 visiteurs sont venus voir le grand orgue. Pour le coup, quand ils ont entendu tant de bruits, ils n'y pouvaient que dire fou... et ils disaient: Il faut être homme d'occident pour faire des choses comme cela. — A 4 h. Bénédiction solennelle du St S., avec diacre et sous-diacre. — Grand orchestre. — Le petit Adoro te supplex (Lambillote) chanté à 2 voix a bien réussi. Après le Salut, nous sommes allés au parloir pour recevoir les saluts des Dames Chinoises. Puis nous sommes rentrés dans nos appartements.

Amérique du Nord.

N. — St John's College, Fordham près New-york le 18 janvier 1857 —

Voici un petit tableau de la mission de notre province en Amérique: 1° à New-york, un collège externat où 250 élèves suivent les cours ordinaires des classes, et une paroisse de 7 à 8 mille catholiques. Trois Pères sont chargés de la paroisse, 6 Pères et 4 Frères scholastiques enseignent au Collège. 2° A 3 lieues à l'Est de New-york est notre pensionnat St John d'où je vous écris. Il y a 160 élèves pensionnaires et une trentaine d'externes. Mais dans une maison séparée du Collège, vivent et travaillent nos scholastiques théologiens, ils sont 15 et ont deux professeurs, le P. Gresselin et ... Cet emplacement est magnifique, une terre de 50 arpents dont 10 en belle forêt, que traverse une charmante rivière. En été nos élèves s'y baignent très agréablement; en hiver ils y patinent. De vastes forêts et la grande rivière de l'Hudson, dont les bords sont très pittoresques nous avoisinent d'un autre côté, et nous fournissent de fort agréables promenades. A partir de ... et en ½ heure nous allons jusqu'au milieu de New-york par un chemin de fer, dont les trains passent sur notre terrain à 3 minutes du Collège.

Mais les batiments sont

mais la bâtisse est trop petite et fort incom[mode]. 3° A Troy, sur la rivière d'Hudson, à 40 lieues de New York, nous avons une paroisse de 4500 âmes avec église et maison grandes et belles : 2 Pères et 2 frères y travaillent. 4° à Buffalo, ville de 80000 habitants, près des chutes de Niagara nous avons aussi une paroisse allemande de 350 habitants avec un petit commencement de collège et du terrain pour en bâtir un grand. C'est tout ce que nous avons en Amérique. Vous n'oubliez pas que notre Compagnie y a bien davantage dans la province du Maryland dans celle du Missouri, et dans la florissante mission qui dépend de la Province de Lyon, et a son siège principal à la Nouvelle-Orléans.

Dans le bas Canada, nous avons 5° à Montréal un collège très bien tenu par le P. Martin Félix ; il y a 150 élèves dont 106 pensionnaires. 6° Sault au Récollet à 3 lieues Nord-Ouest de Montréal, le Noviciat 17 scholastiques, 15 coadjuteurs. 7° à Québec à [illegible] Est de Montréal, une résidence 3 Pères et 1 frère. Dans le haut Canada : 8° la paroisse de Sandwich avec 3 missions ou annexes, 6 Pères et 3 frères. Je pense que vous n'avez connu en France aucun de ceux qui composent cette résidence de Sandwich, si ce n'est peut être l'excellent frère Sébastien Futsch aîné de celui qui est à Cayenne. Celui d'ici dirige la culture des terres de l'Eglise, et quoiqu'il soit déjà âgé et souffre de rhumatismes, il travaille comme 4 : depuis qu'il est à la tête de cette ferme elle produit plus de moitié plus qu'auparavant. 9° Paroisse de Guelph avec une mission de plus de 15 lieues carrées où vivent 19000 catholiques : nous y avons 3 Pères et 2 frères. 10° Paroisse du Sault Ste Marie à l'endroit où le fleuve St Laurent sort du lac Supérieur. C'est le pied à terre de nos missions sauvages, le lieu où j'adresse à nos missionnaires toutes leurs provisions : le village n'a pas plus de 400 catholiques, mais deux missions sauvages lui sont annexées. 11° Mission sauvage du Fort William sur le lac Supérieur à 15 journées de canotage du Sault Ste Marie : elle a pour annexes 4 autres missions également sauvages. Là est le P. Choné que j'ai vu à la fin, [illegible], accablé de rhumatismes qu'il a gagnés en couchant souvent dans la neige dont tout ce pays est couvert durant 7 mois de l'année : il est content de sa position [illegible] avec beaucoup de travaux de souffrances et de privations il n'a que très peu de consolations [illegible] de ces malheureux sauvages dont il est très difficile de faire des hommes et des chrétiens. Le P. Dominique Duranquet et 2 frères coadjuteurs sont aussi attachés à cette mission, et ne suffisent pas au travail. 12° Mission sauvage de l'île Manitoulin sur le lac Huron avec 3 annexes sauvages et un village canadien français. Nous y avons 2 Pères et 3 frères. C'est la plus prospère de nos missions parmi les Indiens on a réussi à les rassembler et à les fixer, ce qui est très difficile car ils aiment passionnément la vie vagabonde. Aidés et aidés par nos frères, ils se sont bâtis des maisons de planches qui forment un beau village de 700 habitants tous catholiques. Les Pères y habitent une maison en maçonnerie assez grande et commode. Ils ont construit aussi en maçonnerie une église fort belle : la forme est une croix, la longueur 130 pieds, la largeur 50. Le P. Nicolas Point a été architecte, maçon, charpentier, couvreur, menuisier, vitrier. Nos frères et quelques sauvages l'ont si bien aidé, qu'on a pu presque entièrement se passer d'ouvriers étrangers. Telle qu'elle est, cette église serait réputée belle dans un de nos villages de France. 13° enfin la mission sauvage de Garden-River avec deux annexes aussi sauvages.

Voilà, mon R. Père, tous nos établissements ici. Inutile de vous dire les grandes difficultés que nous y trouvons ; vous ne pouvez y remédier : les communications avec nos missions sauvages sont à peu près impossibles durant 7 mois de l'année, à cause des glaces qui arrêtent la navigation des fleuves et des lacs, et de la neige qui couvre tout le pays d'une enveloppe épaisse de 1 mètre ½. Durant cette saison, nos missionnaires vont d'une de leurs stations à l'autre sur des traîneaux tirés par 2 ou 3 gros chiens. Mais il n'y a pas d'auberge, et comme les voyages sont souvent de 8 à 9 jours, il faut passer les nuits à la belle étoile, sans autre nourriture que les provisions froides qu'on a apportées, et sans autre boisson que la neige fondue. Je vous assure pourtant que j'ai trouvé partout nos Pères et nos frères très contents de leur sort.

New-York. Novembre 1856. Je veux vous communiquer un triomphe de la charité catholique dans notre grande ville. Vous connaissez l'orphelinat dirigé par les sœurs de la Charité. Jusqu'ici les Sœurs n'avaien[t] pu avoir qu'un bâtiment assez étroit; mais la charité publique a voulu venir à leur secours, et bientôt un éta-blissement assez considérable remplacera le premier; voici le fait: Une de nos paroissiennes eut l'heureuse idée d'ouvr[ir] un bazar; sa proposition plut à nos Pères qui l'engagèrent cependant à consulter sa G. Mgr l'Archevêque. Le Prélat saisit avec empressement une pareille inspiration, et sous sa haute protection nous avons vu ce que la charité publique peut faire en Amérique. Tout le monde a voulu rivaliser de zèle, et l'on pourrait raconter des miracles de générosité. Vous pensez bien que nos élèves ont eu une large part dans cette sainte entreprise: le collège de Fordam par exemple a remis une aumône de 1400 f. — Jamais même à New-York on n'avait vu ni rien imaginé de semblable. On ouvrit le Bazar le jeudi matin, et l'entrée en demeura libre jusqu'au Samedi soir de la semaine suivante. De toutes les parties de notre pays les innombrab[les] bateaux à vapeur et les chemins de fer apportaient chaque jour une foule de visiteurs à cette exhibition de la charité catholique. A la fin tous les frais payés, il resta entre les mains de Madame L. la somme de 34000 piastres, environ 187000 f. La paroisse de St François Xavier qui avait été l'âme de cette entreprise se distingua entre toutes les autres, par les sommes qu'elle versa dans le fond commun. Elles s'élevèrent à 6350 piastres (35000 f.) au comptoir de Mme D. et 2000 à celui de Mme W. Vous pourrez vous faire une idée du nombre et de la générosité des acheteurs, quand vous saurez que dans une seul[e] soirée on obtint pour billets d'entrée seulement 1500 piastres (8250 f.) et dans une autre 1300.

— Notre œuvre éprouva cependant quelques contradictions de la part des Journaux, mais tous ne partagèrent pas cette parti-alité haineuse: jugez-en par l'extrait suivant du Hérald, le plus influent des journaux du Nouveau Monde. C'est ainsi que Mr Bennett propriétaire de cette feuille rend compte de sa visite: "Jusqu'à ce jour toutes les entreprises liées d'une mani[ère] "quelconque au Palais de Cristal ont tristement avorté: nous croyions bien qu'il en serait de même du Bazar que les Dam[es] "catholiques de cette ville viennent d'inaugurer dans ce superbe édifice, et nous regrettions d'avance l'insuccès dont allait "être frappé le projet de bâtir un nouvel hôpital pour cette société de femmes révérées parmi nous sous le nom de Sœurs "de la Charité. Mais les nobles Dames qui sont à la tête du Bazar ont été récompensées bien au delà de leurs espérances: le "succès est descendu avec la Charité sur le palais de cristal. Voilà seulement 3 jours que le Bazar a commencé, et déjà toute "la ville en parle. Tous y ont été ou se proposent d'y aller, et nous pensons que ces Dames ne feraient pas mal de contin[uer] "pendant 10 ou 20 jours encore, afin de procurer à tout le monde le plaisir de voir et d'admirer les merveilles qu'elles ont su réu[nir] "sous ces voûtes transparentes. Hier soir les vastes nefs étaient remplies d'une telle foule, et les directrices si occupées à recevo[ir] "l'argent qui pleuvait de toutes parts, qu'il leur était impossible de répondre à tous les visiteurs. Cet empressement est dû "en très grande partie au goût admirable qu'elles ont montré dans la disposition des objets, et au tact exquis avec lequel elles ont "su conduire leur entreprise. En nous plaçant dans une des tribunes de la croisée, l'immense parvis nous paraissait resplen-"dissant des plus belles productions de l'art et de l'industrie. Voilà un fauteuil qui changerait en épicurien l'Anachorète le plus aus-"tère, et que vous pouvez avoir la chance de posséder pour 5 f., et tout auprès vous admirez ce superbe service d'argenterie qui pe[ut] "être à vous aux mêmes conditions. Le fait est que ces Dames sont par trop généreuses, et que MM. les acheteurs en ont [trop] "bon marché. A chaque comptoir il y a au moins une demi-douzaine de vendeuses qui sont toujours sur le qui vive. Non co-"ntentes de leurs propres efforts, elles se font assister par leurs enfants, et certes ces petits commis de la Charité ne sont pas les moins "habiles. A peine entrés dans le Palais nous fûmes attaqués par un de ces bonshommes accompagné de sa jeune sœur. Celle-ci se "mit à faire tourner devant nos yeux un long sac de velours brodé, en nous criant d'une voix enfantine: oh! mon bon Monsi[eur] "est-ce que vous ne prendrez pas une poignée dans mon sac? — Volontiers mon enfant, mais est-ce que vous n'aimeriez "pas mieux me vendre tout votre sac? Combien en voulez-vous? — Oh non, non, je ne veux pas vendre tout à Monsieur; alors "je n'aurais plus rien, et je veux réserver aussi des chances pour ces autres Messieurs. — Impossible de résister à ces petits "yeux si pleins d'éloquence et d'espièglerie; nous prenons donc au hasard une timide poignée, et avec moins de cupidité que "nous n'en éprouvâmes jamais, nous en retirons une pelotte à épingle que nous y remettons aussitôt, en faisant des vœux "bien sincères pour qu'il n'y ait point de termes à ces sortes de poignées, ni à la générosité de ceux qui les prennent. — "Continuant notre chemin nous nous arrêtâmes devant une statue éloquente de la pauvreté, sous la figure d'un vieillard "qui d'une main nous présente un placard avec ces mots: un sou pour l'amour de Dieu, et de l'autre main tient son "chapeau. Nous déposons notre obole dans le chapeau, touchés jusqu'au fond de l'âme du zèle ingénieux des nobles "Dames qui savent si bien plaider la cause des nécessiteux. Rien en effet ne saurait être plus digne d'admiration "que l'industrie infatigable des directrices à trouver les moyens de combiner l'utile avec l'agréable. Sous la "direction d'un des Messieurs qui les aident, elles ont préparé une soirée dramatique d'un genre tout nouveau." La [lit]-térature elle-même a contribué à l'élan général; aussi vient-on de créer un journal quotidien appelé le Page du Ba-zar "The Page of the Fair". — Enfin l'entraînement devint tel que les dames protestantes mêmes voulurent être représentées au Bazar: elles demandèrent et obtinrent d'établir un comptoir.

On raconte une foule de traits de générosité de la part des protestants. En un même jour on envoya avec un superbe bouquet de fleurs, une lettre renfermant 5 billets de 100 piastres chacun, mais sans le nom des donat[eurs]. Un modèle du château de Fotheringay qui avait fait fureur étant échu à une vieille domestique irlandaise fut racheté par une jeune protestante de la cinquième avenue et renvoyée aux Sœurs de la Charité. Bref on trouva d'ouvrir toutes les bourses. Nos élèves de Fordham ayant envoyé une jolie somme furent invités par les Directrices à visiter le Bazar. Les philosophes seuls eurent ce privilège: malgré tout le stoïcisme dont ils s'armèrent en partant, on leur escamota jusqu'au dernier sou. Entre mille autres à qui pareille mésaventure arriva le riche Mr C. père d'un de nos élèves avait 300 piastres dans sa bourse en entrant, en sortant il avait tout juste 6 sous pour payer l'omnibus. Washington Irving le célèbre écrivain ne fut pas plus heureux.

<u>Collège de St François Xavier. New-York.</u> Nous avons eu dernièrement la visite du Père Muñar, Recteur du collège de la Havane; il était accompagné du Père d'Oyague, ci-devant chanoine de Tolède, Vicaire Général des Philippines et de Madrid. Ils nous ont raconté des merveilles sur Cuba. On ne saurait être plus favorable aux intérêts de la Compagnie que le gouvernement actuel. Le général Concha lui-même est l'ami de cœur du P. Muñar. Il y a au collège plus de 200 élèves; les Pères n'en admettent aucun au dessus de 13 ans. On a pu cette année ouvrir le cours de Philosophie. Le gouvernement alloue à chaque Père ou Scholastique 40 piastres par mois, et 30 à chaque Frère coadjuteur. — De plus l'archevêque est un vrai saint et notre ami dévoué. Tout dernièrement son vicaire général nous a quittés en route pour aller à Rome où il doit entrer dans la Compagnie. — Quant au site du collège de la Havane, on le dit enchanteur. L'édifice lui-même est splendide et le gouvernement doit encore l'agrandir. — En un mot tous nos collèges d'Amérique sont plus que remplis: à St Louis, à Georgetown et dans notre mission, les élèves sont très nombreux. C'est bien consolant, mais les ouvriers sont écrasés.

<u>St Johns Collège 22 Mars 1857.</u> — Du premier au troisième Dimanche de Carême, nous avons eu mission dans notre Eglise de New-York. Quatre exercices par jour. 1° A 5h½ messe et sermon pour les ouvriers et domestiques. 2° A 10h messe et sermon pour les riches qui, ici comme partout, se lèvent tard. 3° A 4h½ sermon pour les jeunes gens des deux sexes qui ont fait la première communion ces années dernières. 4° A 7h½ miserere et sermon pour les hommes seuls. — Dès le quatrième jour, ces quatre auditoires étaient presqu'aussi nombreux que possible. Celui des hommes auquel parlait le P. Larkin, a été vraiment admirable. Le R. P. Stonestreet, Provincial du Maryland, a fait les sermons de 10 h. et de 4h½: il a été très goûté et mérite certainement de l'être. Nous avions invité Monseigneur à faire la clôture; il avait d'abord refusé, mais il vint au dernier exercice sans être attendu. Il trouva l'Eglise toute pleine d'hommes, entendit durant une heure et demie le P. Larkin développer la méditation des deux étendards, où il se surpassa encore; puis Monseigneur ému jusqu'à répandre beaucoup de larmes, parla durant une demi-heure. Sa Grandeur remercia hautement la divine Providence de lui avoir donné des collaborateurs si zélés et si habiles, dit que l'idée de séparer les auditoires, comme on l'avait fait, lui paraissait avoir été inspirée par Dieu même, répéta trois ou quatre fois que cette retraite était une retraite modèle, que son désir était qu'une semblable fût donnée dans chacune des Eglises de la ville &c &c. On évalue à 10000 le nombre des communions faites, et grand nombre d'autres se préparent.

Italie. — Courte Relation des missions données par les PP. Basile et Carrara dans l'archidiocèse de Zara du mois d'octobre au mois de Décembre 1856; adressée de Zara au R. P. Provincial de Venise, le 29 Décembre 1856.

Voici un court exposé du peu de bien que le Seigneur a daigné opérer par notre ministère dans ces contrées. Nous avons donné la mission 1° aux prisons criminelles de Zara, 2° à Zemonik, à St Philippe et à St Jacques en même temps; 3° à Pakostane et Vergada; 4° enfin à Zara Vecchia où nous avons terminé les exercices le jour de la St François Xavier. — Les lieux que nous avons évangélisés sont tous situés le long des belles côtes de l'Adriatique, de Zara à Sebenico. Dans chaque localité pour perpétuer le souvenir de la mission, nous avons planté une croix de pierre et établi la dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Grâces en soient rendues à la bonté divine, les fruits ont été fort abondants. A Zara, nous avons eu à évangéliser 300 prisonniers. Parmi eux, il y avait beaucoup de schismatiques grecs, qui ont demandé avec instance la permission d'assister à nos instructions; bon nombre même voulaient se confesser à nous. Mais comme ils ne pouvaient recevoir les Sacrements de l'Eglise sans renoncer d'abord au schisme, l'Archevêque consulté, on a cru plus expédient de ne pas toucher à ce point si délicat de l'abjuration. Quant à nos catholiques, tous, sans exception, s'approchèrent de la table sainte, après avoir purifié leurs âmes par une confession générale. Ils montrèrent une sincérité et une componction d'autant plus admirables que plusieurs, accusés de crimes énormes, n'avaient pas encore été jugés, et l'on sait quelle répugnance de tels gens éprouvent d'ordinaire à découvrir leurs fautes même sous le sceau de la confession. Nous en avons trouvé, qui, bien qu'avancés en âge, n'avaient pas encore fait leur première communion. Aussi avec quelle joie reçurent-ils le pain de vie! Rien de plus touchant que de les entendre remercier le Seigneur, qui les avait conduits dans ce lieu d'expiation pour le salut de leurs âmes. Les blasphèmes, les [illegible] et [illegible] et autres semblables désordres si communs dans les prisons, firent entièrement bannis; la récitation du rosaire, le chant des litanies et des cantiques ramenèrent l'allégresse dans ces pauvres cœurs réconciliés avec Dieu. Les gardiens disaient que les prisons étaient devenues des monastères; les autorités locales nous témoignèrent leur satisfaction et comprirent mieux que jamais la nécessité de renouveler souvent de pareils exercices.

Avant de continuer mon récit, il est nécessaire que Votre Révérence se fasse une idée exacte de l'extrême ignorance et des détestables habitudes qui régnaient dans les autres lieux que nous allons parcourir. Là, l'union des époux après simple promesse de mariage, est chose commune; le concubinage public n'y est pas rare; on n'entend que blasphèmes si horribles qu'ils font frissonner. Pour le vol, il suffit de dire que presque tous s'y adonnent impunément. L'ignorance sur ce point est telle, qu'ils ne voient point de péché à frauder dans les échanges qui se font entre un pays et un autre. De là les querelles, les haines, les rancunes, les vengeances, qui n'existent pas seulement entre particuliers, mais entre contrées voisines; de là cette disposition habituelle à se faire mutuellement tout le mal possible. C'est ainsi par exemple que les habitants de Zara-vecchia et de Pakostane, divisés depuis longtemps pour certaines prétentions mal définies sur des biens communaux, ravageaient tour à tour les champs les uns des autres, coupaient les vignes, arrachaient les oliviers, enlevaient

les bestiaux, et ce n'est pas tout; souvent des populations entières prenaient les armes et en venaît à des rixes sanglantes. Plusieurs fois le gouvernement impérial avait essayé de rapprocher ces coeurs ulcérés, mais inutilement. Dans beaucoup de paroisses, la discorde régnait entre le Curé et la population, et la voix de la religion n'était plus écoutée. Quelques membres des premières familles ne fréquentaient plus les Sacrements, ou même n'allaient plus entendre la Messe; le scandale était à son comble. On rencontrait fréquemment des jeunes gens de 25 et 30 ans, et même des vieillards de 50, qui ne savaient ce que c'était que la Confession et la Communion.

Maintenant, grâce au Ciel, ces affreux désordres ont disparu. Plus de blasphèmes, plus de faux serments: beaucoup de restitutions ont été faites. A l'esprit de vengeance a succédé partout l'esprit de Charité. Nous sommes convaincus, que cette abondance de grâces est due surtout à l'intercession de Marie, mère des pécheurs. Son image, que nous avions coutume de porter dans chaque Mission, était exposée à la vénération publique, au milieu des lumières et des fleurs. Il serait trop long de raconter les conversions extraordinaires opérées par le coeur maternel de notre puissante Mère; mais Votre Révérence ne lira peut-être pas sans intérêt le récit de deux plus remarquables.

La petite île de Vergada, annexée à la paroisse de Pakostane, ne compte pas plus de 400 âmes. Les principaux de l'endroit nourrissaient, depuis longtemps, la haine la plus violente contre leur curé. Ce pauvre prêtre, abandonné de tous ses paroissiens, était en butte à d'atroces calomnies, qu'on avait même portées devant l'autorité ecclésiastique et séculière. On conçoit que des coeurs aussi aigris fussent peu disposés à la mission. Cependant, mettant toute notre confiance dans la Mère de miséricorde, nous abordons à la petite île, où nous ne trouvons pour nous recevoir que le Curé et quatre curieux. La froideur de cet accueil ne nous découragea pas: déployant l'image de Marie, et chantant des hymnes en son honneur, nous nous dirigeons vers l'Eglise, dans l'espérance que la nouveauté du spectacle engagerait au moins quelques personnes à nous suivre. Mais soit honte, soit obstination, personne presque ne nous accompagnait; et nous nous vîmes à l'Eglise avec une quinzaine d'enfants. Ainsi s'ouvrit la Mission. Toutefois on annonça l'ordre des exercices; le soir le peuple commença à venir, et les deux instructions suffirent pour toucher déjà plus d'un coeur. La Ste Vierge nous réservait un plus beau succès pour le lendemain, jour auquel les insulaires célébraient la fête de la Madonne du Salut. Ce fut un jour de vrai triomphe pour la Mère des pécheurs. Les principaux de l'endroit, ceux-là mêmes qui étaient les plus envenimés contre leur curé, s'humilièrent sincèrement. Ils vinrent en corps (et parmi eux figuraient les fabriciens et les anciens du pays) se prosterner à genoux en notre présence devant leur pasteur, se reconnurent hautement coupables, et les yeux baignés de larmes, implorèrent avec instance leur pardon. Non contents de cette démarche, ils renouvelèrent le même acte le soir à l'Eglise devant toute la population: spectacle attendrissant et bien digne des regards des Anges! Et comme tous étaient si vivement émus qu'ils ne pouvaient parler, ils demeurèrent dans cette humble attitude, protestant qu'ils ne se relèveraient pas avant d'avoir entendu le Curé leur assurer de sa propre bouche qu'il leur pardonnait. Celui-ci s'empressa d'accéder à leurs voeux, et quand ses sanglots lui permirent de parler librement, il leur adressa ainsi qu'à tout son troupeau, un petit discours très-affectueux, où il remerciait Dieu et la Madonne d'un si heureux changement.

Après une réconciliation si éclatante, que nos paysans appellent maintenant la prise de Malakoff, le succès de la Mission n'était plus douteux. Nous fûmes occupés jusqu'à minuit à entendre les Confessions; le lendemain avant la Communion, nous vîmes se renouveler la scène si émouvante de la réconciliation publique; enfin, après avoir planté la Croix, et donné une dernière bénédiction, nous partîmes, accompagnés jusque sur la plage par toute la population joyeuse et reconnaissante.

Le second trait de la clémence de Marie concerne un malheureux jeune homme qui vivait au service d'une famille de Zaravecchia. Il n'avait jamais communié, semblait endurci dans le mal, et depuis que la Mission était commencée protestait qu'il n'en suivrait aucun exercice: il se moquait même des pieuses exhortations de ses maîtres. On eût beau recourir à la T. S. Vierge, la Mission s'achevа sans qu'il donnât aucun signe de repentir. Mais quel pécheur si désespéré, à qui l'intercession de Marie n'obtienne miséricorde? Le dernier soir, nous étions restés à l'Eglise avec d'autres prêtres pour entendre les Confessions des employés de la finance et des Gendarmes, qui tous s'approchèrent des Sacrements avec grande édification. Voilà que le Curé-Doyen de l'endroit, poussé par un mouvement intérieur, se rend à la maison qu'habitait ce misérable, pour essayer encore une fois de le ramener à de meilleurs sentiments; il l'exhorte avec tendresse, le presse avec force, et enfin à bout de ressources, le menace de le -

faire conduire malgré lui à l'église. A ces mots le jeune homme s'échappe de la maison de son maître pour regagner la sienne et s'y cacher. Mais à peine arrivé devant l'église où il avait passé pour accomplir son dessein il est tout à coup arrêté par une force invisible et ne peut plus avancer. Vient le curé qui le suivait; l'infortuné veut fuir; ne sachant que faire il entre dans l'église par la grande porte et courant comme un insensé, il se précipite vers la porte latérale, mais là il se sent de nouveau retenu par force, et reste immobile comme une statue. Le curé qui ne l'avait pas quitté des yeux l'aborde, et d'un air plein de bonté: ne vois-tu pas, lui dit-il, que la Madone t'a conduit ici malgré toi et ne veut pas que tu en sortes sans t'être confessé. Ces paroles éclairent son esprit et pénètrent son cœur. Il est vaincu; sur le champ il se confesse au curé avec des signes non équivoques de contrition et une indicible consolation pour tous deux: l'un avait retrouvé sa brebis perdue, l'autre avait éprouvé combien est grande la clémence de Marie. — Ajoutons que Mgr l'Archevêque a secondé nos efforts de tout son pouvoir. Il est venu en personne à Zaravecchia communier les enfants que nous avions nous-mêmes préparés à la première communion. A cette occasion les curés voisins accoururent aussi de leurs ouailles et le vénérable Prélat put se réjouir avec eux et avec nous des fruits opérés par les Saints Exercices. — Après quelques jours de repos nous repartîmes pour les parages de [illegible]. Ce pays n'est éloigné de Zara que de deux heures de marche: mais cette distance paraîtrait de cent mille lieues si l'on en jugeait par le caractère féroce de ses habitants: on dirait un peuple venu de Circassie ou du fond le plus reculé de l'Amérique. La plupart sont grands de taille et robustes; quand on les rencontre vêtus à leur guise et armés, il est difficile de se défendre d'un sentiment de frayeur. On nous avait décrit les mœurs et coutumes de cette race d'hommes: et le peu d'espoir que nous pouvions naturellement avoir de faire quelque bien parmi eux, était encore diminué par la pensée que le voisinage de la [illegible] Morlachia, contrée habitée par de farouches montagnards, les met en relation continuelle avec les Grecs non-unis, dont ils partagent la malice et la brutalité. Mais notre espoir reposait en Dieu. — La paroisse de [illegible] compte un millier d'âmes dispersées dans cinq petits villages, qui ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une demi-heure environ. Le plus mauvais de tous s'appelle Smerdegl. Là vit une population venue d'Albanie depuis plus d'un siècle, au temps de l'Archevêque Zmajevich; triste amas d'hommes ivrognes, vindicatifs, blasphémateurs et peu différents de la brute. Ce point difficile était de les attirer à l'Église. Avertis par leur curé que la mission s'ouvrirait le second dimanche de l'Avent, ils ne s'ébranlèrent en aucune façon et c'est tout au plus si nous eûmes ce jour-là cent personnes. Le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, je voulus avec le curé aller de bonne heure dire la messe dans un village voisin. J'espérais ramener avec moi les habitants à l'Église de la Mission: mon espoir fut trompé. J'eus beau, le crucifix à la main, les inviter chaleureusement à me suivre, tous s'excusèrent prétextant l'heure avancée et promettant de venir plutôt aux exercices du soir. Ils tinrent parole, et le soir nous fûmes consolés à la vue d'un nombreux auditoire. Mais quel fut notre chagrin lorsque nous nous aperçûmes que presque aucun de nos auditeurs ne savait ni les principaux mystères de la foi, ni le Pater, l'Ave, le Credo &c! Qu'attendre de pareilles gens qui n'avaient de chrétien que le nom? Dieu nous arma fort à propos de courage et de patience. Nous commençâmes à leur enseigner les éléments du catéchisme et nous pûmes nous assurer que dans cette première soirée tous avaient appris au moins les deux principaux mystères de la religion. Nous pensions continuer le jour suivant à les instruire, mais pas une âme dans l'église. Et pourtant nous n'avions épargné ni exhortations ni petites récompenses pour les attirer. Nous étions désespérés; mon compagnon parlait d'abandonner l'entreprise. La grâce divine nous soutint. Pour occuper nos loisirs forcés nous essayâmes de réconcilier deux familles brouillées depuis 38 ans à l'occasion d'un meurtre; la partie offensée s'obstinait à exiger la vengeance du sang ou comme ils disent Osveta Krvavina. Il faut signaler ici un usage barbare commun parmi ces populations. Quand dans une famille quelqu'un a été tué tous les autres membres jurent de se venger en répandant le sang du meurtrier ou d'un de ses parents. Cet horrible serment se transmet de génération en génération jusqu'à ce qu'il ait été rempli. Or dans le village de Smerdegl il y a bien des années un particulier avait tué traîtreusement un de ses compatriotes, père d'une nombreuse famille. Convaincu de ce crime il avait été condamné à [illegible] ans de galères et après les avoir subis à Gradesca il était retourné au village. Mais en satisfaisant à la justice humaine le malheureux n'avait pas calmé le ressentiment des parents de sa victime. Ceux-ci, toujours avides de vengeance, depuis [illegible] ans déjà qu'il était revenu, épiaient toutes les occasions de le frapper. Aussi le pauvre vieillard obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes était réduit à ne presque plus sortir de chez lui. Il vint se confesser à moi avec beaucoup de larmes et me pria de [illegible] pardon de ses ennemis, offrant de donner 60 thalers, fruit de ses épargnes, [illegible] Donc le 11 Xbre après avoir recommandé l'affaire au Cœur très miséricordieux de Marie, je me décidai à tenter cette difficile entreprise. Mais avec un pareil peuple, il faut d'abord parler aux yeux et frapper les sens. Je pris donc le [illegible] puis avec mon compagnon et deux braves gens du pays, [illegible] tant les SS. Cœurs de Jésus et de Marie, je partis plein de confiance dans le nom [illegible]

visite, mais quand ils me virent entrer dans leur maison avec cet appareil et ce cortège ils demeurèrent stupéfaits, ne pouvant concevoir ce que je prétendais. Je leur dis sans détour le but qui m'amenait : obtenir le pardon de leur ennemi, pardon qu'ils lui devaient comme chrétiens et par amour pour les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. En même temps je fis découvrir à leurs yeux les saintes images. Chose étonnante ! A peine leurs regards les eurent-ils rencontrées qu'ils se sentirent tous émus et attendris. Un moment avait suffi pour éteindre des haines invétérées. A l'instant même on envoie chercher le meurtrier. Quand il arriva dans cette maison qui lui était fermée depuis 38 ans, il y eut une scène impossible à décrire. Il s'agenouilla sur le seuil de la porte et par trois fois, suivant l'usage du pays en pareille circonstance, il demanda au chef de la famille s'il lui était permis d'entrer. Après avoir reçu une réponse affirmative, il continua il continua, toujours dans la même posture, à confesser son crime avec de grands sentiments de douleur, et à implorer son pardon, protestant qu'il serait reconnaissant jusqu'à la mort de la grâce qu'on lui accordait. Puis il offrit les 60 thalers qu'il avait promis. Invité par tous les assistants à se relever, il embrassa chaque membre de la famille et en reçut le baiser de paix. Alors le chef de la maison prit la parole pour remercier la divine bonté de la faveur qu'ils venaient de recevoir, ~~et après avoir promis~~, foi de chrétien, qu'il pardonnait entièrement et pour toujours, il pria celui en qui il voyait, non plus ~~un ennemi~~, mais un frère de vouloir bien remettre les 60 thalers au curé : « Ils serviront, ajouta-t-il, à orner ces tableaux des Saints Cœurs d'où nous est venue une si grande grâce, et qui deviendront ainsi un monument éternel de la paix rétablie et du bienfait reçu ». Tous applaudirent à cette édifiante proposition. Nous fûmes invités à un joyeux et cordial banquet, après lequel on chanta le Buddi po faglieno po ofe vrime Jsusa i Marie slamo ime : c'est-à-dire, loués soient à jamais les Saints noms de Jésus et de Marie ! Je bénis la maison et ses habitants, et nous partîmes remplis de la plus douce joie. — La nouvelle de cette réconciliation presque miraculeuse se répandit avec la rapidité de l'éclair et augmenta singulièrement le nombre de nos auditeurs. Au confessionnal nous fûmes bientôt assiégés. La jeunesse, qui d'abord n'apportait à l'église que dissipation et insouciance, devint peu à peu modeste et recueillie, ne songeant plus qu'à s'instruire des vérités de la religion. Et ici je ne veux pas omettre un de ces triomphes qu'aime à remporter le cœur de Marie. Les jeunes filles du pays jusqu'à l'âge de 20 ans vont à l'Église sans autre coiffure qu'un petit bonnet rouge qui leur couvre seulement le sommet de la tête. La coutume les excusait peut-être ; mais cet usage avait l'inconvénient de les laisser trop en vue, de favoriser la vanité et de leur donner un air effronté. Je crus qu'il était incompatible avec la sainteté de la maison de Dieu. Persuadé que cette jeunesse était désormais docile à notre voix, je leur parlai un jour de cet abus, j'en montrai l'indécence et les exhortai à venir à l'église le lendemain la tête modestement voilée. Le sacrifice demandé était peut-être plus grand que je ne l'avais pensé d'abord. Il fallait vaincre à la fois la coutume et le respect humain. De fait le lendemain je vis à mon grand déplaisir que seulement 15 de ces jeunes filles avaient apporté un voile pour se couvrir la tête, que même elles le tenaient caché et n'osaient le mettre malgré les arguments de toute sorte que j'employais pour triompher d'une répugnance si peu raisonnable. Je n'avais plus d'autre refuge que la Vierge Sainte. Donc, après l'avoir prié instamment de venir à mon secours et de mettre ces bonnes filles au-dessus de toute fausse honte : « Allons, m'écriai-je, c'est maintenant qu'il faut montrer si vous appartenez à Marie ou au monde ; si vous voulez plaire à la Vierge ou rester esclaves d'une coutume qu'elle condamne. » Aussitôt dit, aussitôt fait : les quinze dont j'ai parlé mettent leur voile et au chant du Buddi po faglieno reçoivent pour récompense une belle image de Marie. Cet exemple produisit un effet merveilleux. A partir de ce moment, toutes vinrent à l'Église modestes et voilées, à la grande joie des parents eux-mêmes, qui approuvèrent la nouvelle mode. Ce petit événement grossit encore notre auditoire. On venait pour voir de ses yeux la réforme d'un abus que son ancienneté semblait devoir protéger contre tous les efforts de notre zèle. — Ainsi la mission avançait heureusement ; mais le 12 X[bre] ce peuple devait recevoir avec plus d'abondance encore les bénédictions célestes. Ce jour là on prêcha la Passion de N. S. si propre à exciter les cœurs au pardon des injures. A l'endroit le plus pathétique de la péroraison, on vit apparaître dans l'Église l'une après l'autre les images des très Saints Cœurs de Jésus et Marie, ornées de guirlandes et entourées de lumières. Ce fut un moment solennel et un spectacle bien touchant. La componction gagna tous les cœurs ; tous les yeux se remplirent de larmes ; des cris spontanés répondaient à la parole du pardon, et des ennemis jurés scellaient leur réconciliation dans un baiser de paix. Deux familles seulement résistèrent à la voix de la charité. Voici l'origine de leurs inimitiés. Il y avait deux cousins dont les fils s'étaient battus trois ans auparavant, et l'un avait tué l'autre. La victime était un jeune homme qui atteignait à peine sa dix-huitième année. Le meurtrier, après avoir subi sa peine, était rentré dans ses foyers ; mais il était sous le coup de l'Osfeta Kervarina ou vengeance du sang : on le cherchait sans cesse pour l'égorger. La blessure était encore toute saignante et l'on ne saurait dire combien la grâce avait à faire pour vaincre un ressentiment regardé comme légitime. Cependant nos exhortations obtinrent une promesse de pardon. Mais la partie lésée exigeait cent sequins qui serviraient à élever dans l'Église un monument de la réconciliation. Cette somme n'avait aucune proportion avec la fortune du meurtrier ; il ne fut

pas trop difficile de la faire réduire. On convint que le coupable paierait le crucifix des missionnaires, dépense assez légère, et que ce crucifix resterait ensuite à l'Église en témoignage durable de la concorde rétablie. Le jour même, tous les membres des deux familles se rendirent à l'Église: là on se demanda pardon, et on s'embrassa avec effusion, aux grands applaudissements de tous les habitants qui s'en retournèrent édifiés et vivement émus. Je dois rapporter ici les belles paroles que prononça le père du jeune meurtrier. Pour contenter la mère de la victime, je parlais au jeune homme de la reconnaissance qu'il devrait désormais à ses cousins, quand son père, avec une toute autre éloquence, s'écria, en se tournant vers lui: « Mon fils, outrage-nous, moi et ta mère, plutôt que tes insignes bienfaiteurs. [Sinko prie uvridi, le mene i troju maiku negh ove svoje privelitko (Dabroeinze.] – Par ces quelques faits particuliers votre Révérence peut comprendre quels trésors de grâces le Ciel répandit en ces jours sur toute la population de Zemunico. Mgr l'archevêque, venu pour donner le Sacrement de Confirmation disait qu'au lieu d'hommes, il n'avait plus trouvé que des anges dans ce pays. L'exercice d'adieu fut attendrissant. Le crucifix des Missionnaires devait rester dans cette Église, en signe d'éternelle réconciliation. Le curé le reçut solennellement de nos mains, et il fut déposé dans une chapelle préparée à cet effet. Puis rénovation des promesses du baptême, bénédiction papale, application d'indulgence aux médailles, chapelets, &c. chant du Tebe Bozve falimo ou Te Deum et enfin Salut du S. Sacrement. La grande Croix de pierre avait été bénie la veille et plantée sur une colline, au milieu d'un concours immense de Catholiques, auxquels s'étaient joints beaucoup de Grecs attirés par la curiosité. Les Schismatiques ont été singulièrement frappés des succès de la mission. Leurs petites filles surtout, qui venaient assidument au catéchisme et recevaient comme les autres le prix de leur diligence, n'ont pas manqué d'être touchées des cérémonies catholiques. Une d'elles a demandé à rentrer dans le sein de l'Église catholique. C'est une semence qui, nous l'espérons, portera ses fruits: maintenant surtout que le Concordat Autrichien a rendu ces conversions plus faciles et plus sûres. – Un dernier trait de la divine miséricorde envers ce peuple de Zemunico. Le 16 Xbre, jour fixé pour notre départ, nous voyons accourir un homme qui avait tué depuis longues années le frère d'un de ses voisins: il nous conjura les larmes aux yeux de le suivre au village pour tâcher de le réconcilier avec son ennemi. Celui-ci était malade, et n'avait pas suivi la mission, aussi demeurait-il obstiné dans le barbare dessein de mettre à exécution l'Osveta Kervarina. Toutes nos raisons furent d'abord impuissantes: il se laissa pourtant passer au cou la médaille miraculeuse. Dès lors il sembla s'adoucir un peu; il dit que peut-être il consentirait à pardonner, mais qu'on ne lui parlât plus de voir son ennemi, et moins encore de lui donner le baiser de paix. Toutefois comme son jeune frère et tous les autres membres de la famille étaient disposés à une parfaite réconciliation, je fis appeler le meurtrier, espérant que tout s'arrangerait à la satisfaction générale. Il arrive, s'agenouille suivant l'usage sur le seuil de la porte et demande par trois fois s'il lui est permis d'entrer. Tous répondent que oui; seul Antonio, le frère aîné, reste muet et impassible. Moi, alors, au nom de Dieu et de la Ste Vierge je l'invite à franchir le seuil. Le coupable avoue en pleurant son crime et demande pardon; les autres lui accordent un pardon généreux et l'admettent à l'accolade. Antonio ne donne aucun signe de rapprochement. L'assassin repentant s'humilie en particulier devant lui; il se prosterne, lui baise les pieds, les genoux, les mains, et enfin, avec une confiance mêlée de crainte, il allait le serrer tendrement sur son sein et le baiser au visage. Comme Antonio demeurait toujours inflexible et taciturne, afin de vaincre sa répugnance, je plaçai mon Crucifix entre ces deux visages, en criant qu'il fallait le baiser, mais non pas comme Judas, et que pour ne point se rendre coupables de la même trahison, ils devaient auparavant se donner mutuellement le baiser de paix. Dieu bénit ces paroles: tous deux à l'instant même se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; cette accolade fraternelle fut le sceau d'un pardon sincère et durable. Le prodige était visible et complet. Cet homme, qui tout à l'heure encore portait sur son front l'empreinte des violents combats livrés dans son cœur, cet homme dont le regard respirait la férocité et la parole le plus profond dédain, le voilà devenu en un clin d'œil serein, joyeux, affable; lui-même offre à boire à tout le monde; il va jusqu'à boire dans la coupe de son nouvel ami. Une si belle scène se prolongea quelque temps en joyeux propos auxquels mit fin l'hymne d'actions de grâces: Buddi po faglieno. – De retour à Zara, nous fûmes occupés durant trois jours: mon compagnon à donner les Exercices au grand Séminaire et moi avec les Albanais du faubourg dit d'Erizzo. L'archevêque a été fort content; il est résolu à nous confier la retraite pastorale qui doit avoir lieu après Pâques. Vous savez qu'il songe aussi à fonder dans sa ville archiépiscopale une résidence de la Compagnie. – On nous demande de nouvelles missions dans les diocèses de Sebenico, de Spalato et surtout de Zagabria (Agram): je me suis déjà engagé pour différentes localités de la Croatie, de la Bosnie et de l'Herzégovine. Que de fatigues pour 1857! Nous aurions bien besoin d'un renfort. Accordez-nous au moins un quatrième missionnaire, et qu'il soit assez jeune pour apprendre facilement la langue Illyrienne. Je me permettrais bien de vous suggérer un choix; mais je ne veux refroidir le zèle de personne. Mon compagnon s'unit à moi pour se recommander à vos SS. Sacrifices....

Rome, le 25 Février 1857. – Le Pape est venu à l'ordinaire faire sa visite au Caravita et s'est montré plein de bienveillance. Le Jeudi gras, sans avoir prévenu personne, il s'est rendu à pied à la nouvelle demeure des Pères de la Civiltà

pour visiter la typographie. Tout le monde était sorti excepté le P. Curci, occupé à faire la sieste. Averti de la présence du St Père, il se hâte d'aller le recevoir et envoie en même temps chercher la clef de la typographie, et, s'il se peut, quelques ouvriers. Pie IX est entré dans une chambre, s'est assis et a causé pendant une demi-heure avec le P. Curci. Puis on a essayé d'ouvrir l'imprimerie, mais inutilement. Pendant qu'on se préparait, deux hommes à [illegible] d'un forgeron, pour faire sauter la serrure, un petit enfant s'introduit dans la première chambre et ouvre la porte. Le Pape a tout visité et a paru très satisfait. Vous savez qu'en ce moment plus de 30 ouvriers sont occupés dans imprimerie. Au départ du St Père, le petit enfant s'est jeté aux pieds de Pie IX, en lui disant : St Père, la [illegible] — Tiens, voici une médaille, lui répondit Pie IX en lui présentant un bel écu romain. — Le Cardinal [illegible] a rendu visite au R.P. Beckx et s'est confessé au Gesù pendant le temps de son séjour à Rome. — Le nouveau Général du corps expéditionnaire est excellent chrétien, aime la parade et fait de grandes revues. On a tenté d'obtenir de lui une partie de l'hôpital de St André : on n'a eu que des promesses. Cependant le nombre des Novices croît et plusieurs demandes ont été repoussées faute de place. — J'ai visité dernièrement la Storta, l'endroit même où N. S. apparut à St Ignace et lui promit sa protection à Rome. La petite Chapelle a été fort bien réparée par les soins du R. Général. — On fait de grandes fouilles à Ostie. J'y ai vu la chambre où mourut Ste Monique, qui attendait dans cette ville le moment de retourner en Afrique. — Quelques nouvelles littéraires pour finir : le second volume du P. Franciani vient de paraître. Le second volume du P. Passaglia sur l'Église est aussi imprimé. Le 1er volume de Petau se termine ; cette nouvelle édition, qui est d'une superbe exécution typographique, renfermera, sous forme d'appendice, les preuves d'Écriture Sainte, de sorte que chaque traité sera complet. On parle de plusieurs autres ouvrages qui ne tarderont pas à voir le jour. — La nouvelle publication parisienne : Études de Théologie &c. a été accueillie à Rome avec une faveur marquée. ——————

P. S. —. Qu'il nous soit permis de clore ces lettres par une prière adressée à nos correspondants : nous les conjurons de ne pas oublier que leur charité, en nous communiquant des nouvelles intéressantes, peut seule enrichir notre gazette. Nous remercions les Missionnaires de la Dalmatie des détails si curieux et si édifiants qu'ils nous ont envoyés. Puissent-ils avoir de nombreux imitateurs et dérober à la modestie d'autres ouvriers de la Cie le secret de leurs succès apostoliques.

Laval, 1er Mai 1857.

Scholasticat de Laval 9bre 1857.

Les Scholastiques de Laval, aux PP. et FF. de

Nos R.R.P.P. et nos C.C. C.C. F.F.

Pax christi.

Œuvre des Saltimbanques : Comme nous l'avions espéré, l'exemple des Novices d'Angers a porté ses fruits. Désormais l'expérience est faite, et de manière à ne permettre aucune objection. Les Pères du collége de la Providence ont renouvelé en Picardie les merveilles de grâce opérées en Anjou : On va lire la relation de leurs travaux et de leurs succès. Nous apprenons que la Résidence de Lille a fait aussi quelques tentatives fort heureuses ; nous regrettons bien de n'avoir pas de détails. Vaugirard, aux portes de Paris, a également sondé le terrain à la dernière Saint-Lambert. Ne nous est-il pas permis d'espérer que bientôt l'œuvre s'étendra aux principales villes de France, où la Compagnie a des Maisons, et que ce peuple des baraques, naguère si abandonné, trouvera partout les secours de la Religion ?

Amiens, Collége de la Providence, le 7 Août 1857. – Lettre d'un Père du Collége aux Novices d'Angers – Le 22 Juin, on nous lisait, dans les lettres de Laval, votre intéressante relation de l'œuvre si humble et si admirable dite des Saltimbanques. Ce ministère nouveau, si étrange aux yeux de quelques-uns, tout en excitant un sourire d'étonnement, nous révéla bientôt la pensée mobile de cette œuvre : « Sauver des âmes ! et personne ne songe à sauver les âmes de ces pauvres Saltimbanques ». c'est assez.

Merci, mille fois merci, mes R.R.P.P. et mes C.C. F.F. de nous avoir fait connaître cette nouvelle mission, dans laquelle il est si doux et si facile de conquérir des cœurs au bon Maître, qui toujours a soif des âmes ? Vous, les premiers, vous aurez une large part au bien qui désormais s'opérera sur tous les champs de foire.

Votre dernière lettre arrivait fort à propos pour vos frères d'Amiens, la veille de la foire de St. Jean-Baptiste 24 Juin. Au sortir du réfectoire, tous nos Pères et Frères de se regarder en silence, semblant se dire : « et nous .... laisserons nous une œuvre qui a produit de si consolants résultats ? » ... Fr. Achent est convoqué : l'éloignement ne permit pas aux Novices de suivre les traces de leurs frères d'Angers. Alors, malgré nos nombreuses occupations, à la fin de l'année, nous demandons au R. P. Guidée la grâce de pouvoir (au moins quelques-uns) catéchiser les petits Saltimbanques [illegible]
[illegible] voilà [illegible] ... Commençons.

Le jour de la St Pierre, deux de nos Pères, après avoir recommandé leur ministère au cœur Immaculé de Marie, se rendent sur le champ de foire. « timides, presques tremblants, dit l'un d'eux, nous abordons la place, plutôt pour examiner que pour prêcher.... Les voitures, les différents théâtres, tout est passé en revue.... Mais un je ne sais quoi nous retient, c'est à peine si nous osons caresser les petits enfants. Du reste, le moment nous paraît inopportun: la plupart des saltimbanques sont occupés, les uns à dresser leurs tentes, les autres à tendre des toiles, d'autres à répéter leurs pièces pour le soir: bref nous avions peur.

Le soir même nous revenons. Le glorieux apôtre est invoqué. Bien résolus à jeter les filets, nous abordions une baraque, quand tout à coup, deux singes s'échappent de la ménagerie sur la place, au milieu d'une foule compacte qui se presse, crie, court après les singes. Une confusion incroyable s'en suit. Pas moyen pour nous de questionner. Aussi presque découragés, nous revenons au Collège. C'était bon signe: Obstacles de tous côtés, dans les occupations, dans notre timidité, obstacles même suscités par Satan. Nous reprenons courage, et le lendemain, plus confiants en Marie, une troisième fois nous rôdons sur le champ de foire et nous abordons deux hommes retirant l'un après l'autre d'une marmite quelques morceaux de lard: — Bonjour, mes amis.... N'auriez-vous pas dans votre troupe des enfants ignorants qui n'auraient point fait leur 1ère Communion? — Non, Mr le Curé dit l'un d'eux; moi, je n'ai qu'un enfant, et je me sacrifie pour lui faire donner une bonne éducation: il est en pension à Lyon. — Au moins, reprend le Père, si parmi vos amis, il y a quelques uns de ces enfants, veuillez leur indiquer le Collège: nous nous ferons un plaisir de les instruire. — A quelques pas de là se trouvait une pauvre femme, occupée à son ménage et qui avait tout entendu: elle se levait, nous regardait, allait, puis revenait comme pour nous parler. Enfin elle ne craint plus et nous crie: — J'en ai bien un, moi, pour la 1ère Communion.... mais qui paiera pour moi..? Allons donc, lui dit notre homme: Ces Messieurs font tout cela *gratis pro Deo*.... Notre maison, l'heure, tout est indiqué à cette femme trop heureuse de nous envoyer son fils.

Un peu plus loin sur la place, nous accostons un petit garçon... son allure, ses cheveux et ses habits sales et négligés nous indiquent assez un de ces petits Saltimbanques. — Bonjour, mon petit ami — Bonjour Mr le Curé... Tu me parais bien adroit.... As-tu fait ta 1ère Communion? — Ma 1ère Communion: Ah! si je pouvais la faire... il fait des sauts de joie. — Conduis-nous vers tes parents.... il se dirige vers une voiture voisine.... A notre vue la mère se trouve dans un embarras dont nous apprîmes la raison plus tard. (elle était protestante et ne savait que le hollandais) — le petit sert de truchement, on parle de *pastor catholico*. 1ère Communion, on se comprend, et le visage de cette pauvre femme s'épanouit, ses yeux se remplissent de larmes; l'enfant nous est donné avec la plus vive reconnaissance.

A l'heure indiquée, nos deux enfants arrivent, accompagnés de deux autres auxquels ils avaient fait part de leur joie. — l'un avait fait sa 1ère Communion, l'autre était trop jeune, mais il vint assidûment pour s'instruire. — Bien que ces enfants n'eussent rien d'attrayant, l'accueil fut des plus paternels... on leur procure les amusements: le gymnase, les cerceaux etc. et bientôt nous reconnaissons que, sous cet extérieur sale et dégoûtant battent des cœurs simples, bons, susceptibles de connaître et d'aimer Dieu. Pour ne pas les fatiguer, on ne leur dit cette première fois que quelques mots de Dieu; on leur apprend le notre Père, puis on les renvoie dans leur famille contents et heureux, promettant bien de revenir le lendemain dégager leurs bras comme ils disent, c.a.d. faire de la gymnastique.

Ils furent constamment fidèles au rendez-vous. L'état de ces pauvres enfants a vraiment quelque chose de tout à fait exceptionnel. Le corps seul reçoit des développements; l'esprit, l'âme est dans la plus

complète ignorance de toute science humaine et presque divine. Aussi, pour leur faire comprendre les vérités de la religion, fallait-il les représenter sous forme de tableaux, d'histoires... leur montrait-on une image, un tableau, tout de suite ils voulaient en connaître le sujet. Ce genre d'instruction nous réussit à merveille; car ces enfants ont une grande sensibilité et une imagination vive. Ils retenaient parfaitement toutes les vérités de la religion, et rentrés au sein de leur famille, interrogés par leurs parents sur ce qu'on leur avait enseigné, ils racontaient ce qu'ils avaient vu et entendu comme nous l'aurions fait nous-mêmes; c'est ce que nous désirions, car sans le vouloir, ils étaient de petits missionnaires. Les parents, presqu'aussi ignorants que les enfants, nous dirent: «Pères, faites seulement le catéchisme à nos enfants, ne leur racontez plus d'histoires» et grand fut leur étonnement, quand ils apprirent que ces histoires étaient le catéchisme.

Je ne puis passer sous silence un caractère de leur piété: ils connaissent Dieu, mais d'une manière vague, même superstitieuse. Aussi quand on leur parle de Dieu, de sa bonté, de sa puissance, de N.S., de sa Ste Mère, ils sont tout yeux, tout oreilles, les larmes baignent leur visage et la prière s'échappe de leur cœur. Que de fois, à la vue d'une statue de la Ste Vierge, d'un Crucifix, ils s'échappaient de nos mains et couraient s'agenouiller devant les pieuses images en récitant le Notre Père, le Je vous salue, ou la prière «O Marie conçue sans péché» Ils semblaient avoir une prédilection pour cette dernière, continuellement elle était sur leurs lèvres: ce qui ne nous étonne point, car de notre temps, c'est là la source des grâces; et puis, nous nous rappelons que nous avions consacré notre œuvre au cœur immaculé de Marie.

A la vue d'un petit enfant Jésus, ils lui souriaient, tendant vers lui leurs bras. Quand ils faisaient le chemin de la Croix, tous les sentiments qui se passaient en eux, se trahissaient extérieurement, et devenaient si expressifs que l'un d'entr'eux se mit tout d'un coup à crier: «Ah! mon Père, si je tenais les Juifs» et en même temps, il montrait le poing au tableau.

Mais parlez leur de première Communion, quelle joie? ils sautent, ils dansent, font mille tours d'adresse. Un jour l'un d'eux demande au Père ce que l'on faisait du bon Dieu quand on l'avait en son cœur? Son petit camarade, sans attendre la réponse lui dit qu'on l'avale; à ces mots, le premier s'indigne se courrouce: «Entendez-vous, mon Père, manger le bon Dieu,» et il se prépare à décharger sa colère sur lui. Après deux ou trois heures de catéchisme, lorsqu'ils avaient été très attentifs, la meilleure récompense était une partie de gymnastique ou de cerceaux.

Avant de vous raconter les cérémonies du beau jour de la 1ère Communion, il faut vous faire connaître une famille de nos saltimbanques, dont le principal membre, Mr Thomas Hart, a servi à augmenter considérablement les fruits de salut recueillis sur le champ de foire. C'est le père de notre premier communiant, si vif, si impressionnable, celui-là même qui sauta de joie en entendant parler de première communion et montra le poing aux juifs. Nous lui devions une visite, nous entrons dans sa voiture, et sa femme, — celle qui la première fois nous avait paru si embarrassée, — nous reçoit poliment, nous conduit à son mari, le plus habile athlète du Cirque, homme d'une force et d'une adresse vraiment remarquables. Nous le connaissions déjà de réputation, les compliments nous servent d'escorte, puis nous abordons la question de la première communion du petit Henri. L'enfant nous avait dit que sa mère était protestante; que lui-même avait été baptisé par des protestants.... Son père ne l'était-il pas?..... Voulait-il que son fils fût Catholique?.... Sa femme ne désirait-elle pas être catholique? Toutes

questions [illegible] à éclaircir. — Mr Hart désirez-vous qu'Henri soit catholique ? car vous le [illegible] [illegible] baptisé [illegible] gagné par les soins qu'on avait pour son fils, gagné surtout par notre [illegible] [illegible], il nous apprend tout ce qu'il connaît, avec une franchise sans égale : « Père, moi grand confiance en vous, [illegible] catholique, d'un très-bon famille catholique, mais mon femme protestant. Henri, mal baptisé, et moi à cause de femme protestante, moi pas marié. C'est mal, très mal ; moi, pas première Communion, moi pas heureux à cause de cela, mais moi vouloir beaucoup être bien avec le bon Dieu. » .... Nous ouvrons de grands yeux, ravis de trouver une âme si bien préparée à recevoir les grâces de Dieu — Mais, lui dit le Père, et votre femme ?... [illegible] elle embrasser la religion catholique ? — Moi, vouloir pas forcer elle — elle libre, mais moi vouloir beaucoup Emma être bon catholique, pour nous [illegible] ... Emma — c'est le nom de sa femme — [illegible] ... les Pères, bons Pères ; demandez-lui si vous voulez toujours rester protestante ? Alors nous fûmes témoins une deuxième fois de ce que nous avions vu lorsque cette femme nous donna son enfant pour le préparer à la première Communion : elle rougit, son visage s'enflamme et ses yeux tout pleins de larmes semblent nous dire que c'est là son plus ardent désir. En effet, celui d'entre nous qui savait l'Allemand lui demande si elle veut être catholique, et Emma de lui répondre, que depuis de longues années, elle prie Dieu de lui fournir une occasion favorable pour se faire instruire et entrer dans le sein de l'Église catholique. Son mari alors ne peut plus contenir sa joie ; son cœur sensible ne sait que [illegible] pour témoigner aux bons Pères — le nom qu'il nous donne ! — sa reconnaissance. Il ne peut nous quitter ; il nous propose de nous accompagner, de nous conduire de voiture en voiture, et lui-même devient véritable missionnaire. « Vous, avoir-t-il des enfants pour la 1ère Communion, dit-il à chaque père de famille ; donnez-les aux bons Pères » Cette visite domiciliaire eut les plus heureux résultats : elle acheva de nous gagner la confiance des Saltimbanques et nous donna de plus trois autres premiers communiants. Un petit garçon du Cirque, très adroit, un petit funambule, qui dans la Passion, joue le rôle du <u>diable</u> et une petite de quatorze ans. Nous ne pouvions préparer cette dernière ; nous trouvons dans les bonnes Sœurs de la Providence — dont notre collège occupe l'ancienne habitation, et dont la maison mère est à Rouen — des femmes dévouées, d'un zèle infatigable et qui n'a fait que s'accroître avec la besogne comme nous le verrons bientôt. Nous avions confié l'instruction de Madame Hart à une Ste demoiselle, qui s'en chargea de grand cœur.

Nous étions donc heureux et contents. Autant, dès le début, nous avions été timides, autant nous étions courageux maintenant pour triompher de tous les obstacles : car c'est le cachet des œuvres de Dieu : avoir des obstacles. L'œuvre des Saltimbanques eut tous les signes d'une œuvre de Dieu : il ne lui en manquait qu'un : celui de la contradiction ; elle l'eut, et cela ne nous étonna point, mais il est inutile d'insister là-dessus.

Jusqu'ici nous avions quatre petits garçons et une jeune fille pour la première Communion, dans [illegible] l'abjuration de notre protestante, son mariage, sa première Communion, celle de son mari, etc. car [illegible] faire tout cela le même jour. Ce qui n'était pas la plus petite affaire ; car, avant tout, il fallait les [illegible] de l'un et de l'autre. En attendant que tous les obstacles s'aplanissent, notre brave Hart venait [illegible] au Collège, docile comme un enfant de cinq ans. Un changement extraordinaire s'était déjà [illegible] dans son âme [illegible] à l'extérieur. Les habits, la propreté de la voiture, les personnes, tout y gagna. Les mœurs surtout s'adoucirent : la vivacité de Thomas était si grande, la ténacité de sa femme si [illegible]

que très souvent on se fâchait, on se disputait, on se rendait malheureux. Mais depuis l'heureuse visite, Hart fut moins vif, moins exigeant, et sa femme plus douce, plus obligeante.

Notre deuxième tournée avait été si heureuse que le lendemain à 11 heures, nous étions sur le champ de foire. Quel ne fut pas notre étonnement et celui de tous les curieux de nous voir, nous religieux, Jésuites, entourés par une 50taine de Saltimbanques, hommes, femmes, enfants... Ces braves gens familiarisés avec nous par la visite de la veille étaient heureux de venir causer avec nous. Les uns nous donnaient des poignées de main, nous exprimant leur joie et leur reconnaissance... les autres nous demandent des médailles, des chapelets, et la conversation devenant plus intime, ils commencent à nous raconter leurs diverses impressions : Ah! dit l'un, si vous saviez mon Père, quel bien vous nous faites en vous occupant de nous ? — Ah! dit une pauvre femme, si seulement nous trouvions partout des prêtres qui veuillent bien comme vous nous entendre en confession ! — Moi, dit un jeune homme de 25 ans, j'ai fait ma première communion à Nancy, des mains de Mgr Menjaud ! Toute ma vie je me rappellerai sa bonté, sa douceur; nous l'appelions tous *le Père des voyageurs*.... Lui-même du haut de la terrasse de son jardin qui domine le champ de foire, il venait parler avec nous, nous encourager. — Moi, dit un autre, c'est à Bourges où j'eus le bonheur de rencontrer un St prêtre, Mr Raymond qui nous témoignait vraiment le plus vif intérêt. — Alors la conversation devient de plus en plus confiante, et un homme fait, grand, dans la force de l'âge, nous dit en présence de tous les autres : « Je regrette vivement d'être forcé de partir ce soir pour Abbeville, je n'ai pas fait de 1ère Communion; puis, tout bas : Je ne suis pas marié avec ma femme. » Nous l'encourageâmes, et sur sa demande, nous l'adressâmes à Abbeville à un St prêtre qui fait des merveilles. Voici un extrait de la lettre qu'il nous écrivait le 28 Juillet :

« Vive la Providence ! votre lettre m'a fait tressaillir de bonheur, et aujourd'hui nous sortons des baraques, emportant l'espoir de bénir bientôt cinq unions illégitimes, de préparer six enfants à la 1ère Communion, et de faire approcher de la Ste Table quelques pauvres âmes qui depuis longtemps n'ont pas reçu le bon Maître. J'ai prié Mr le curé de St Jacques de vouloir être mon guide : l'œuvre a été prise à cœur et nous marchons en résolus.... Nous sommes vraiment en Chine.... le nom du Père ++++ et des autres Pères de la Providence est béni dans toutes les baraques.
Signé : Dacicourt, vic : »

— Ces jours derniers, Mr le curé de St Jacques faisait écrire à son neveu, élève de notre Collège : « Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, les consolations que je rencontre dans les pauvres Saltimbanques sont sans nombre ; aujourd'hui, j'ai légitimé trois mariages et fait faire une première Communion.... D'ici à quelques jours, nous en aurons d'autres. »

Je reviens au champ de foire d'Amiens, d'où nous avons fait une digression à Abbeville. Dans notre troisième journée, nous avons encore trouvé un jeune homme de 15 ans, plus ignorant encore que les autres, mais plein de bonne volonté. Nous ne pouvions l'admettre avec les autres enfants ; un de nos Pères se chargea de lui en particulier et nous lui promîmes de lui faire faire sa première Communion quelques jours après les autres. — Cette visite dilata les cœurs encore plus. — Une jeune femme courut après nous disant qu'elle n'avait osé s'ouvrir devant tout le monde, elle avoua qu'elle n'avait pas fait de 1ère Communion et que son mariage n'était point béni.... Le Père l'encouragea, et lui promit que si ses papiers n'étaient point arrivés à la fin de la foire, à Abbeville on ferait le reste. Cette jeune femme fut dès lors très assidue à tous les Offices, et aux instructions, où elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.... Mais la principale conquête de cette tournée fut la conquête de la mère de notre première communiante. Elle vint trouver la religieuse qui préparait sa fille et lui témoigna un grand

désir de parler au bon Père de la foire. Aussitôt le Père se rendit chez la Saur, et là notre pauvre femme lui ouvrit son cœur avec une candeur merveilleuse: « J'ai 45 ans, lui dit-elle, et je n'ai pas encore fait ma 1ère Communion; mon mari ne l'a point faite: mon beau-frère et ma belle-sœur en sont au même point. — C'est celle dont nous avons parlé plus haut — J'aurais dû faire ma première Communion lorsque je me suis mariée mais je n'étais point prête. J'ai voulu, il y a 2 ans, aller à confesse; mais à peine ai-je dit que j'étais de la foire, que le prêtre m'a repoussée disant: je ne confesse point de gens comme vous. Je n'osais donc plus.... Quand l'autre jour, vous voyant si bienveillant pour nous, je me suis dit: j'irai à ce bon Père... et depuis je suis tourmentée. Ah!.. Mon Père, ayez pitié d'une pauvre femme et faites-lui faire sa première Communion. » Cette brebis égarée fut confiée à la bonne religieuse, qui ne fit que redoubler de zèle, trop heureuse d'avoir à préparer la mère et l'enfant à la 1ère Communion.

Pendant que l'œuvre de la première Communion se poursuivait, nous courions après d'autres âmes, Déjà nous avions fait connaissance avec une famille de Saltimbanques, dont la mère, la demoiselle et le fils âgé de 20 ans, s'approchaient régulièrement des Sacrements, et cela dans notre Chapelle. Nous les félicitâmes, et ce fut alors que parlant avec la demoiselle qui s'approche des sacrements plusieurs fois la semaine, nous lui demandâmes si elle ne se chargerait pas volontiers de l'instruction de la *fille monstre*. Elle y consentit, et voilà donc une jeune saltimbanque de 18 ans changée en catéchiste! — Vous voulez sans doute connaître cette *fille monstre*: Voici le portrait qu'en fait le Père Barbelin qui a eu plusieurs entretiens avec elle. « Figurez-vous une masse énorme de chair du poids de 300 livres environ; donnez-lui une forme plus ou moins humaine, et vous aurez notre fille monstre âgée de 14 ans. Sa mère adoptive avait tellement à cœur de lui faire faire sa 1ère Communion, qu'elle vint jusqu'à cinq fois au Collège pour conjurer le Père de s'en occuper. Mais que faire? Cette fille peut à peine se remuer; ce n'est qu'une masse de chair sans intelligence. Elle n'a de chrétien que le baptême et le signe de la Croix qu'elle sait faire. D'ailleurs, elle ne peut sortir de sa baraque: jamais, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, elle n'a vu le jour que par les fenêtres. Elle est le gagne-pain de ses parents adoptifs. Comment la faire instruire? Nos religieuses ne pouvaient décemment venir dans la baraque.... Ces difficultés exposées à sa mère ne rebutèrent point cette dernière. « Voyez-vous, mon Père, dit cette femme, je serais tourmentée toute ma vie si cette pauvre enfant mourait. Sans doute elle est pure comme un Ange; car jamais elle n'a pu offenser le bon Dieu. Mais enfin, je me reprocherais toute ma vie de l'avoir laissée vivre en dehors des pratiques de la religion ». Ce fut alors que nous proposâmes l'instruction à la pieuse demoiselle dont nous avons parlé. Le départ prochain a fait remettre la première communion de la *fille monstre* à Abbeville: celle-ci était on ne peut plus heureuse d'entendre et d'apprendre toutes les belles vérités de la religion: Elle a fait sa première communion à Abbeville.

Informés qu'il y avait dans les deux grandes baraques des funambules, deux bandes de musiciens Allemands, nous les invitâmes à venir nous voir sous prétexte de parler Allemand avec plusieurs de nos Pères. Un seul vint le lendemain, froid, méfiant, très réservé; il ne paraît nullement répondre à l'accueil bienveillant qu'on lui fait.... A la fin, il demande au Père s'il ne pourra se confesser, et le lendemain il se trouvait à la Table Ste avec sept de ses compagnons qu'il avait amenés.... le surlendemain trois autres, puis le jour suivant, sept autres imitèrent l'exemple des premiers. Tous ensemble ils reçurent la médaille miraculeuse, et le St. Scapulaire. Dans l'excès de leur joie, ils ne savaient comment nous témoigner leur reconnaissance; l'un d'entr'eux copie de sa main toutes les partitions d'une des plus belles messes Allemandes et les offre au Père directeur de la musique. Puis, au nom de tous ses camarades, il offre les services de la troupe pour le jour de la première Communion. Déjà la musique

Italienne du Cirque le soir : elle aussi veut jouer ses plus beaux morceaux le jour de la fête des voyageurs ; car le jour de la première Communion devait être pour tous un grand jour de fête : il fallut trancher la question, et pour ne repousser ni les uns ni les autres, on accorda aux Allemands de jouer à la messe et aux Italiens de jouer au Salut.

Le 22 Juillet, avant-veille du départ, était le jour fixé pour la première Communion. Depuis trois semaines, 4 à 5 heures par jour, nos petits avaient appris le strict nécessaire : les prières, les vérités essentielles, etc. Deux ou trois fois ils s'étaient approchés du tribunal sacré, et l'action de la grâce, après une bonne confession, était si forte sur ces jeunes cœurs, que tous les jours ils se seraient confessés si on les eut écoutés : ils avaient d'un autre côté fait tout ce que l'on pouvait attendre d'espiègles de leur espèce : moins de mensonges, plus de docilité à leurs parents, surtout plus de respect pour les choses saintes : ainsi dans les rues lorsqu'ils rencontraient des prêtres, ils lui criaient du plus loin possible : « Bonjour, Mr le Curé, » et ces ecclésiastiques demeuraient très étonnés ne sachant ce que signifiait un tel salut de la part de ces pauvres enfants.

On fit précéder la première Communion par une retraite de trois jours, mais retraite d'une nouvelle espèce ; car pour de petits saltimbanques, il ne faut jamais séparer les jeux de la prière. Aussi, le 1er jour, fit-on force prières vocales et force pèlerinages en ville et à la maison. Le lendemain, second jour de la retraite, grand congé à la maison de campagne. On leur fit prendre un bain : c'était bien aussi nécessaire pour leur corps que la confession pour leur âme. Puis bon dîner, puis tours d'adresse de toutes sortes devant les Elèves (c'était jour de sortie) qui s'amusèrent beaucoup. Ce fut là surtout que nos élèves apprirent à connaître nos petits saltimbanques et à les aimer ; aussi s'empressèrent-ils de leur offrir tous leurs jeux, chemin de fer, gymnastique, chevaux de bois.... Enfin la veille de la première Communion, fatigués de tous les plaisirs de la veille, ils ne se disposèrent que mieux à la prière et à la réception des sacrements. Je ne m'étendrai pas sur la fête de la 1ère Communion. Tout ce que vous supposerez ne vous redira que faiblement la réalité. Notre magnifique Chapelle parée comme aux plus beaux jours de fête ; bancs ornés de draperies pour nos premiers Communiants entourés de leurs parents et des religieuses qui avaient instruit la mère et la petite fille 1ères Communiantes ; nos 15 musiciens Allemands faisant entendre les sons les plus harmonieux ; les cantiques des élèves contrastant en bien avec les fanfares des musiciens de la foire ; l'allocution du R. P. Recteur, les deux sermons du P. Barbelin, plutôt pour tous les saltimbanques présents que pour les premiers Communiants. Toutes les boutiques, bien que baraques étaient désertes sur la foire. Tous, à l'envi, dès 7 heures du matin, malgré les fatigues de la veille — ils se levent ordinairement à 11 heures — remplissaient notre Chapelle ; en un mot, c'était vraiment la fête des saltimbanques.

Inutile de vous dépeindre le bonheur des parents, des enfants et des Pères, tous mêlés ensemble dans la cour du Collège : les uns s'embrassant, les autres pleurant de joie. Quelques uns pourtant paraissaient tristes — entr'autres plusieurs jeunes gens du Cirque qui revinrent bientôt au bercail comme nous verrons — Enfin les enfants sont conviés à un modeste et joyeux déjeuner, puis à un dîner plus splendide ; tout cela au Collège. Les sœurs de la Providence voulurent avoir leurs deux premières Communiantes à leur table.

A 1 h. ½ salut solennel, toujours même affluence des saltimbanques et des personnes étrangères. Encore deux sermons avant la rénovation des vœux et la consécration à la Ste Vierge. Alors nous entendîmes les pieuses fanfares des musiciens Italiens du Cirque : ils n'étaient que sept, mais vraiment ils l'emportaient de beaucoup sur les Allemands. La cérémonie fit une heureuse impression sur tout le monde. Un de nos anciens élèves était si ému qu'à la fin il me donna une poignée de main en me disant.

« Ah! mon Père, jamais première Communion ne m'a ému comme celle-ci. »

Notre brave Hart avait amené deux de ses camarades du Cirque. De retour au Cirque, après la messe, il ne craint point de parler ouvertement du bonheur de leurs enfants et de dire : « Nous, bons amis, sommes rien, des pécheurs mais nos enfants, bons, petits anges. » Ses discours convertirent deux de ses amis dont l'un allait partir pour Bo... bon : « eh bien, moi, dit ce dernier, je veux mettre ordre à mes affaires avant de m'embarquer. » A ces mots, le deuxième a... voua ingénûment qu'il n'avait pas fait sa première Communion et qu'il voudrait bien être à la place des enfants ». Notre brave Thomas leur dit : « Vous, venir avec moi, ce soir, aux bons Pères ; » et il nous les amena en effet ; ils avaient 20 ans.

Après le salut, une voiture attendait les enfants pour les conduire à St. Acheul. Sur une invitation aimable du R. P. Recteur, ils prirent un goûter tout sucré ; puis allèrent aux pieds des autels privilégiés de Marie pour lui demander la persévérance, la conversion de plusieurs artistes, etc.

La soirée devait encore avoir pour eux de nouveaux charmes : c'était le jour où les élèves du collège devaient assister au Cirque : nos premiers communiants vinrent donc encore se jeter entre les bras de leurs bons Pères : l... d'eux voulut nous donner un échantillon de son savoir-faire, il nous enchanta par ses tours d'adresse.

Le Directeur du Cirque, Mr Lalanne ne savait comment nous témoigner sa reconnaissance. Lui même fit un choix de tous ceux qui devaient comparaître : il ne voulut point des médiocres. Avant de commencer, ... réunit tous, et leur dit : « Messieurs, vous savez tout le dévouement que les Pères ont montré pour instruire ... enfants ; sachez reconnaître tant de bonté, et faites tous vos efforts pour vous rendre dignes des soins qu'ils ont eus ... plusieurs d'entre vous ». Jamais soirée ne fut plus brillante : jamais il n'y eut autant d'entrain, autant d'ense... autant de succès ; aussi la plus vive sympathie régnait-elle entre acteurs et assistants : nos élèves les couvrai... des plus chaleureux applaudissements. Tout le monde était joyeux, et Mr Lalanne, après la séance, réunit ... nouveau ses hommes, et les remercie d'avoir si bien répondu à son attente.

Nous fûmes bien édifiés à cette soirée par notre courageux Thomas Hart. Lui surtout par son adresse, par ... tours hardis s'était attiré nos applaudissements. Avant de commencer un de ses exercices les plus périlleux, il s'arr... un instant et fait devant tous un grand signe de Croix.... puis, un peu après, sa médaille étant sortie de sa poitrin... il la prend doucement et la remet sur son cœur aux grands applaudissements de tous.

Le lendemain, Mr Lalanne, non content de nous avoir amusés, voulut donner au Collège un magnifi... souvenir en reconnaissance des soins que nous avions pris des enfants : son fils, Charles Lalanne — qui nous aim... beaucoup — vint chez le P. Recteur, le remercia au nom de son père, et lui offrit une magnifique paire de burettes en cristal avec le plateau en argent.

Après un si beau jour que nous restait-il à faire sinon de louer Dieu de tant de grâces, et à lui dema... la conversion de plusieurs jeunes gens du Cirque que nous avions appris à connaître et à aimer tout en admi... leurs tours d'adresse. Tous nos élèves ne cessaient de prier pour leur conversion. Memorare, Chapelets... Ste Communion ; tout fut offert pour eux. Nous verrons bientôt si Dieu les exauça.

Monseigneur Boudinet, évêque d'Amiens, informé de nos efforts, nous adressa les félicit... des plus encourageantes. Il prit tellement l'œuvre à cœur, qu'il la déclara sienne, nous donna toutes ses bé... nédictions, tous ses pouvoirs et ajouta même : « Ah! ce n'est pas le P. Guidée qui ferait la 1ère Commu... nion de mes Saltimbanques, si je n'étais pas retenu par la retraite de mes prêtres. Mais au moins

coûte que coûte, je veux leur donner la Confirmation. » En effet, le lendemain 23 Juillet, Mgr arrivait au Collège à 9 heures; et au milieu d'un concours nombreux, confirmait nos six premiers Communiants, et deux autres femmes, l'une du Cirque, l'autre de la ménagerie. Je veux vous dire quelques mots de cette dernière: C'est, au dire de tous ceux qui l'ont vue, un Ange de piété, de douceur, de modestie. C'est elle qui met la tête dans la gueule des lions; lorsqu'elle entre dans une baraque, elle se met à genoux et fait sa prière devant tous. Cette jeune fille de 18 ans a frappé Mgr lorsqu'il lui administrait les sacrements. Et le jour de la Confirmation ayant dîné avec nos bonnes Sœurs, dans sa naïve candeur elle leur avoua qu'elle enviait leur sort, qu'elle aussi voudrait être religieuse. Ce mot ne fut pas perdu: Mr le curé d'Abbeville, charmé de la candeur de la jeune fille, la fait venir chez lui dernièrement et lui dit: « Ma fille, quand vous voudrez entrer chez ces dames, sachez que votre dot est là ». Inutile de vous dire que Mgr parla avant et après la Confirmation à nos artistes voyageurs. (C'est le nom qu'il leur donne.)

Les prières de nos élèves n'avaient point été infructueuses: le lendemain nous avions encore trois jeunes gens à préparer à la réception des sacrements. Deux n'avaient point fait leur première Communion: le respect humain avait eu plus d'empire sur des jeunes gens de 18 à 20 ans. Du reste, c'étaient deux athlètes des plus adroits du Cirque. il fallait donc plus de bonté, plus de douceur, plus de prévenance. trois fois notre singe — jeune espagnol qui jouait le rôle de singe si parfaitement qu'on eut pu s'y tromper — faillit nous échapper, tant il redoutait la confession. Il était très bien préparé, mais le bon Dieu permit que trois fois son confesseur ne fut point présent lorsqu'il était tout prêt à se confesser.... il fallut que notre brave Hart nous le ramenât lui-même. Un jour à 7 heures et demie du soir, le Cirque allait commencer, Hart voit Amoros (c'est le nom du singe) il l'appelle à l'écart et lui dit: « Amoros, vous êtes-vous confessé? » le jeune homme rougit, il n'ose avouer la vérité - alors Hart continue: « êtes-vous un homme de cœur? voulez-vous faire 1ère Communion — Oui, Hart, je le voudrais, mais je n'ose plus voir les Pères. — Allons, venez avec moi, dit Hart, et les voilà tous deux au Collège à 8 heures, moment où l'on commence le Cirque. Hart est heureux de sa bonne action, mais plus heureux encore est notre cher néophyte qui ne se sent plus de joie d'avoir pu faire une bonne confession: « Jamais, disait-il naïvement, je n'ai été si léger pour faire mes tours qu'à la soirée du 27 Juillet: en quittant le confessionnal à 8 heures 1/4 j'étais au Cirque, habillé en singe à 8 heures 1/2. Avant sa confession, il craignait les Pères, après sa confession, il ne pouvait plus les quitter.... Comme il ne se levait que vers 11 heures, je craignais qu'il ne put se réveiller le jour de sa première Communion; mais il était si content qu'il ne put s'endormir de joie, et à 2 heures 1/2 du matin il était sur la place, attendant son camarade pour venir au Collège. Celui-ci était prêt depuis longtemps; à 3 h. 1/2 du matin il était debout, et à 4 heures 1/2 assistait à la 1ère messe de la maison en notre Chapelle. Leurs cœurs étaient très bien disposés: Aussi je n'eus pas de peine à les préparer à la réception immédiate des deux Sacrements.

Mgr Boudinet lui-même avait voulu donner le bon Dieu pour la première fois à nos trois jeunes écuyers: la cérémonie eut lieu dans la chapelle de l'évêché; quelques dames seulement y assistèrent. [illegible] la piété des sentiments de nos jeunes gens. Voici quelques-unes des paroles de Mgr après la Confirmation; trois fois il leur adressa la parole avec la plus paternelle affection: « Que cette matinée est douce pour moi, mais plus douce encore pour vous, mes bons amis! Dites-moi, cette journée ne vaut-elle pas les soirées brillantes où un public nombreux et choisi vous couvre de ses applaudissements?.. Que de bienfaits Dieu vous a accordés!... Votre Corps, mes bons enfants, est parfait: souple, agile, adroit, fort et vigoureux, il vous attire les applaudissements

des hommes, mais ces applaudissements, cette gloire passeront. Croyez-moi, j'ai connu bien des artistes comme vous qui se sont fait admirer des hommes, entr'autres ce vieux Franconi qui, à l'âge de 79 ans, étonnait toutes les contrées du monde par son adresse.... Où est-il ?... La mort nous ravit tout, excepté ce que nous faisons pour Dieu. Donc, mes bons amis, désormais travaillez pour Dieu. Tout en amusant les autres, vous accomplissez presque parfaitement le second commandement : nul ne peut donc aller au Ciel plus facilement que vous, puisque, faisant tout pour Dieu, vous y allez en vous amusant et en amusant les autres. Aujourd'hui, mes bien chers enfants, votre âme nourrie par la Ste Communion, fortifiée par l'Esprit-Saint dans le sacrement de Confirmation, ne sera-t-elle pas, elle aussi, désormais, souple à la grâce, agile à marcher dans les commandements de Dieu et de l'Eglise, adroite pour déjouer les ruses de notre ennemi mortel, Satan, forte et vigoureuse pour résister à toutes nos passions et en triompher ? Ah ! si jusqu'ici vous n'avez mérité que les applaudissements des hommes, vous mériterez désormais les applaudissements de Dieu et de ses Anges ».

Après l'action de grâces, Mgr voulut encore parler à ses nouveaux enfants, leur donner avec sa bénédiction des gages de son amour. Sa Grandeur leur distribua à chacun des souvenirs bien précieux, et les félicita d'avoir été si fidèles à correspondre à la grâce. Notre bon Thomas Hart, quoique très fatigué de la veille, avait voulu assister à la première Communion de ses deux amis. Mgr l'encouragea à persévérer, lui promettant que son tour viendrait bientôt. Et chose étonnante ! cet homme au cœur si droit, d'un bon sens si extraordinaire, fut, à partir de ce moment, rempli d'un nouveau zèle. De retour chez lui, en ma présence, il appelle sa vieille domestique âgée de 60 ans : « bonne mère, ici, une minute ; vous êtes-vous confessée depuis longtemps ? » Sur une réponse négative, il nous l'envoie à l'instant.... Au Cirque, il va et vient, interrogeant tantôt les écuyers, tantôt les écuyères et il nous en amène trois : deux écuyères de 25 à 30 ans, dont une n'avait pas fait de première Communion et un jeune écuyer de 20 ans qui était dans le même cas. Le 30 Juillet nous avions donc dans notre Chapelle, pour une troisième fois, première Communion. Monseigneur, quoiqu'en retraite, vint encore leur administrer le sacrement de Confirmation.

Enfin, notre intrépide missionnaire nous réservait le plus beau bouquet pour la fête de Notre Bienheureux Père : la veille à 2 heures après dîner, il nous amenait le premier écuyer du Cirque, Mr Modeste, jeune homme charmant de 27 ans, qui avait grand besoin de se réconcilier avec Dieu. A la messe de Communion des élèves, ceux-ci avaient à leurs côtés à la Table Sainte, ce jeune homme pour qui ils avaient tant prié. Inutile de vous dire que presque tous nos néophytes, hommes, femmes, enfants assistaient à notre magnifique messe en musique du jour de St Ignace. Tous reçurent le saint Scapulaire.... Quatre enfants, dont deux petits garçons, non en âge de communier, se confessèrent..... Madame Lalanne, consacra à la Ste Vierge sa petite fille âgée d'un an et la voua au blanc jusqu'à sept ans.... Le régisseur d'une des grandes baraques l'imita : il consacra ses trois petits enfants à notre bonne Mère.

Enfin je ne puis vous dire quelle fut la tristesse de tous ces pauvres gens, quand il fallut nous quitter..... mon Singe était si ému qu'il ne pouvait me parler ; on s'embrassa bien des fois ! Pour nous, quoiqu'un peu tristes, nous étions contents ; car nos artistes partaient dans les meilleures dispositions et portant les livrées de la Vierge Immaculée ; sa médaille et son scapulaire.

Mais, Hart ? qu'est-il devenu ? vous voulez le savoir. Ses papiers n'arrivant pas, la veille de la St Ignace, il me dit : « Père, moi triste : papiers pas arrivés : moi pouvoir pas me marier ; pas première Communion ; Emma pas abjurer etc, moi, bien triste ». Je l'encourageais et m'efforçais de relever sa confiance, lorsque tout-à-coup, il m'interrompt et me dit : « Mais, Père, un mot : si moi, partir à Bourbon avec mon ami Plèze ; moi étant séparé d'Emma, moi alors pouvoir communier demain, et Emma aussi ; » et sans attendre de réponse, voilà mon homme, qui, tout

décidé, va trouver le Directeur du Cirque de Bourbon arrivé depuis peu à Amiens et veut s'engager avec lui ..... Dieu ne permit pas que les arrangements pussent se faire .... Mais quelle foi admirable dans un homme qui vit depuis si longtemps dans le mal ! Quel courage d'exécution pour se réconcilier avec Dieu : il ne craint point d'aller aux extrémités du monde, de se séparer de tout ce qu'il a de plus cher au monde .... Il est à croire que Dieu, voyant ses ardents désirs, lui aura déjà pardonné ses fautes. Priez, mes très Chers Frères, priez pour que tous les obstacles qui nous empêchent de légitimer son mariage tombent d'eux-mêmes. Dans quelques semaines, il sera à Amiens, et alors, comme il le dit naïvement : « moi et Emma, recevoir tout le même jour, ô beau jour ! »

Il me resterait à résumer les fruits de notre ministère sur le champ de foire : ils sont grands .... Le Cirque par exemple, est presqu'entièrement converti : cinq écuyers convertis, 4 écuyères, et de plus deux protestantes dont l'abjuration est remise, cinq enfants qui se sont confessés : voilà pour le Cirque ; sans compter l'influence exercée sur Mr Lalanne, qui nous a toujours témoigné la plus vive sympathie. 20 musiciens et 6 ou 7 autres grandes personnes se sont réconciliées avec Dieu ; trois unions illégitimes sont en voie d'être bénies ; ajouter 12 premières communions d'enfants et de grandes personnes, et de plus 15 Confirmations. Tels sont les fruits de salut opérés parmi nos artistes voyageurs.

L'impression produite sur les Amiénois fut des plus heureuses : ils ne pouvaient revenir de leur étonnement. Froids de leur nature, toujours dans la matière et l'argent, ils commencèrent à mieux comprendre que ce n'était point pour gagner leur argent que nous avions un Collège, mais pour sauver leurs âmes et celles de leurs enfants.

Auprès de nos élèves, les résultats furent d'une bien autre importance. Plus grand respect pour leurs maîtres si dévoués .... Eux surtout sentirent mieux ce que vaut une âme, en nous voyant nous dépenser pour instruire ces pauvres enfants. Aussi, nous aidèrent-ils puissamment par leurs prières, et surtout par leur bonne conduite. Combien d'entr'eux, en allant en classe me dirent : « Mon Père, j'ai bien étudié tout à l'heure pour obtenir la conversion de Modeste. » Tel autre : « Mon Père, j'ai bien écouté en classe, je n'ai pas dit un seul mot pour les petits saltimbanques ». Ils voulurent contribuer à la bonne œuvre en donnant de leurs menus plaisirs pour acheter des souvenirs de première communion, chapelets, médailles, livres etc .... L'un d'entr'eux donna un chapelet de 7 francs, et un autre un chapelet de 15 francs monté en argent. Ce dernier fut donné à Mr Charles Lalanne, fils du directeur, et sa mère, à l'instant, de le lui prendre et de dire : « Ce sera pour moi, et toujours je le porterai à mon cou. (Ce qu'elle fait même dans ses voltiges.)

Le clergé tout entier entendit Mgr Boudinet à la retraite ecclésiastique. A plusieurs reprises, Sa Grandeur exalta cette bonne œuvre, la déclarant sienne : « Ah ! Messieurs, s'écria-t-il un jour dans une conférence, vous vous plaignez parfois de voir votre ministère stérile : J. C. notre bon Maître a soif d'âmes. Ah ! si vos ouailles vous fuient, courez après elles, et Dieu bénira vos efforts. Imitez ce saint et pauvre religieux qui fait tant de merveilles sur le champ de foire d'Amiens. Votre paroisse serait-elle plus mauvaise qu'un champ de foire ? » etc ....

Voici quelques traits de la générosité des saltimbanques. Vous nous en parliez dans votre lettre, voilà pourquoi je vous cite les suivants. Un jour me trouvant entouré sur le champ de foire par nos artistes, l'un d'eux me quitte en disant : « Mon Père, pardonnez-moi si je vous quitte si brusquement. Une pauvre famille vient de Strasbourg et n'a pas de quoi vivre ni de quoi aller jusqu'à Boulogne. Je fais une tournée dans toutes les baraques et chacun se cotise : l'un me donne 2 francs, l'autre 3 etc etc. Au bout d'une heure il avait ramassé une somme assez ronde. — Il y avait deux grandes baraques de funambules ; l'une avait beaucoup de suc-

cès au grand préjudice de l'autre... la première a donné une de ses principales représentations au profit de la seconde. — La mère de notre fille monstre, apprit que sa voisine, la mère de notre premier petit-garçon communiant, était dans la détresse et ne pouvait gagner sa vie à Amiens : « Si je m'en vais, disait la pauvre femme, comment mon pauvre petit-garçon fera-t-il ? il n'ira donc plus au Collège, et plus de première Communion ? » la mère de la fille monstre lui dit : « Moi, je me charge du petit Désiré, allez à Abbeville ; il restera avec moi, je serai sa mère ; » et trois jours avant la première Communion, cette généreuse femme disait au Père Barbelin : « bien entendu que je vais habiller à neuf Désiré : je suis sa mère maintenant. » La mère du petit Désiré revint à Amiens pour la première communion et resta encore à charge à sa généreuse voisine.

Maintenant, nos très chers Frères, me pardonnerez-vous ma loquacité ? j'ai été bien long ! mais je sais que les novices aiment les détails et les longues lettres ! et puis je ne crains point de vous paraître exagéré à vous qui avez connu vu les Saltimbanques. Ce que vous nous en aviez dit dans votre relation nous avait tous étonnés : mais nous avons reconnu la vérité de vos assertions ; puisse cette trop longue épître ne pas trop fatiguer votre bon et vénéré P. Gauthier.

Angers — Fondation du Pèlerinage de St Joseph-du-Chêne.

— Il y a un peu plus de dix-sept ans, le P. Debrosse établit, près de Laval, le premier Pèlerinage connu, en l'honneur de l'auguste Epoux de Marie, et depuis ce temps, le pieux sanctuaire n'a pas cessé d'être fréquenté. Un Père de la Résidence d'Angers, le P. Louis, a eu le bonheur d'en fonder un second dans le département de Maine-et-Loire, non loin de Beaupréau. Voici à quelle occasion. Ce Père donnait les exercices de la Mission dans la paroisse de Villedieu. Ayant obtenu, par l'entremise de saint Joseph, une grâce insigne qu'il demandait avec instance, il résolut de laisser dans ce lieu même un témoignage durable de sa reconnaissance. Il engagea donc les habitants de Villedieu à consacrer au saint Patriarche un chêne magnifique, que possède leur territoire. Cet arbre, tellement célèbre dans le pays par ses proportions gigantesques, offre au collet de la racine un contour de 18 mètres environ. La cérémonie solennelle de la dédicace eut lieu le 24 Août 1856. Un autel en granit, que surmonte une statue de cinq pieds, fut placé dans une cavité creusée par le temps. Dès lors on commença à y célébrer le saint sacrifice, et l'on vit les peuples de la contrée accourir avec confiance vers le nouveau sanctuaire.

Sa Sainteté Pie IX, touchée de tant de ferveur, a daigné, par un bref du 23 Juin dernier, accorder aux pèlerins de Villedieu de très-riches indulgences. Aussi la dévotion à St Joseph-du-Chêne a-t-elle pris en peu de temps un développement merveilleux. Cette année 1857, au jour anniversaire de l'Erection, le Vicaire-général d'Angers présida la solennité. On y vit soixante Prêtres, accompagnés de leurs paroissiens au nombre d'environ 15000. Des confréries de tous les états se trouvaient là avec leurs bannières et oriflammes. Cette belle fête dut une partie de son éclat aux chants nouveaux, composés pour la circonstance. — Une chapelle ogivale va s'élever : le chêne sera le sanctuaire. — Grâce aux efforts de nos Missionnaires et des novices pèlerins, la dévotion à Saint Joseph est très répandue dans tout l'Anjou.

Issenheim, Mai 1857. — Lettre des Novices d'Issenheim aux Scolastiques de Laval

Depuis plusieurs jours, nous nous proposions de vous donner quelques détails sur la consécration de notre Église, mais le départ de nos pèlerins et les occupations qu'entraînent toujours à leur suite les grandes fêtes, nous ont empêchés de le faire plus tôt.

C'est dans les premiers jours du mois de Marie, qu'a eu lieu cette belle fête. Tous ceux à qui il a été donné d'y

assister, en garderont longtemps le souvenir, et aime on à s'en remettre les détails dans la mémoire.

Plus de 15 jours d'avance, les novices s'étaient préparés pour les cérémonies, afin de se mieux acquitter de leurs offices, et s'étaient ainsi pénétrés des rites touchants de la solennité. Bientôt on s'occupa des préparatifs immédiats. La petite cour, qui se trouve devant le portail de l'église, et dans laquelle on conserve un vieil autel avec une statue de St Antoine, débris de l'ancienne église des Antonites, subit une véritable transformation. Tout autour, il y avait une rangée de sapins, entrelacés de fraîches guirlandes: des deux côtés de l'autel s'élevaient deux grands mâts, au haut desquels flottaient d'immenses bannières rouges et vertes: l'autel lui-même était tout chargé de fleurs. Deux autres mâts, également pavoisés, s'élançaient dans les airs des deux côtés de la porte d'entrée: un massif de grenadiers et de lauriers était comme suspendu au-dessus de cette porte, et sous le berceau que formaient leurs branches croisées, on avait attaché l'écusson de la Compagnie avec la grande devise des Enfants de St Ignace: Ad majorem Dei gloriam.

Quant à l'église, on n'avait pas eu besoin d'emprunter à la nature ses arbres et ses fleurs, pour en rehausser la beauté. Ce beau monument ne souffre point d'ornements étrangers. Il est construit en pierres de taille, dans le style le plus pur du XIIIe siècle et l'on croirait à peine, si la date n'était écrite sur le frontispice, que ce soit une construction du dix-neuvième. — La première chose qui frappe les yeux, quand on franchit le seuil de cet élégant sanctuaire, c'est la régularité, le mouvement et pour ainsi dire la vie de l'ensemble, l'ordre et l'harmonie des parties. Il n'a que 14 mètres d'élévation et autant de largeur sur 30 de longueur; mais les proportions sont si bien gardées, qu'il paraît beaucoup plus élevé et plus vaste. On est frappé de la hardiesse des voûtes, qui ne sont point soutenues par des arcs-boutants ni par des contreforts, mais par des appareils de fer, habilement cachés dans les murailles.

Le chœur, ou pour mieux dire, le sanctuaire, séparé de la nef par une élégante balustrade de communion, est élevé de trois marches sur le reste de l'église. Le grand autel, qui s'y trouve, est un chef-d'œuvre et fait honneur au P. Architecte qui en a conçu le dessin. Le devant de cet autel est formé d'une double série de petites colonnettes et arcades, sur lesquelles repose la table de l'autel, et le tout est orné des plus belles sculptures. Le tabernacle où repose N. S. a la forme d'un petit château crénelé, flanqué de quatre tourelles: au-dessus s'élève une exposition du St Sacrement qui se termine par une flèche percée à jour, et accompagnée elle-même de quatre petites aiguilles.

Derrière l'autel et à la hauteur du triforium, il y a une niche destinée à recevoir une statue de St Joseph, en l'honneur duquel a été bâtie l'église. Malheureusement la statue qui doit venir de Munich, tarde à franchir la frontière: St Joseph n'aurait-il pas par hasard de quoi payer les droits d'entrée en France? il n'est guère probable: aussi espère-t-on le voir bientôt prendre possession de la place qui lui est réservée. En attendant, la niche est occupée par une statue provisoire du Saint Patron.

Les murs du chœur doivent être ornés de peintures à fresque: comme on n'avait point ce qu'il faut pour faire ces peintures, un de nos frères y a suppléé par des tableaux sur toile, représentant l'histoire de St Joseph. Le mariage de Joseph avec la B. Vierge Marie, le doute de Joseph, la nativité de N. S., la présentation au temple, le songe où Joseph reçoit l'ordre de fuir dans une terre étrangère avec le divin Enfant: tels sont les différents sujets de ces tableaux. Deux autres sujets placés au portail à l'intérieur complètent la légende de St Joseph: l'arrivée en Egypte et Jésus retrouvé au temple par ses parents. Dans les espaces vides qui séparent les tableaux du chœur sont peintes les armoiries de plusieurs nobles familles, qui ont contribué à la construction de l'église. Parmi ces armoiries, on remarque celles de Mgr l'Evêque de Strasbourg et celles de Mgr l'Evê-

que de St Dié, leur ami des novices. — Le vaisseau de l'église est partagé en trois nefs par quatorze monolithes, ou grosses colonnes dont les chapiteaux ornés de belles sculptures, soutiennent un triforium, qui règne tout autour de l'église, et se compose de 78 colonnettes avec leurs chapiteaux sculptés et leurs gracieuses arcatures : 78 autres colonnettes ornent le reste de l'église, ce qui joint aux quatorze monolithes fait 170 colonnes. Les deux nefs latérales, plus basses de moitié que celle du milieu, vont aboutir à deux petites chapelles, dans chacune desquelles se trouve un autel sculpté en pierre, dans le style de celui du sanctuaire. — L'une de ces chapelles est dédiée à la Ste Vierge : l'autre est la chapelle du Crucifix. Dans celle de la Ste Vierge, il y a une admirable statue où cette bonne Mère est représentée le front ceint d'une couronne d'or, tenant un sceptre dans la main droite, et portant sur le bras gauche l'enfant Jésus, qui tient dans la main un globe terrestre. Rien de plus capable d'inspirer de la dévotion que les deux figures vraiment célestes de la Vierge Immaculée et du divin Enfant. L'or s'unit aux plus riches couleurs et aux plus gracieux dessins pour rehausser la tunique rouge et le manteau bleu de Marie, comme le vêtement du petit Jésus. — Dans la chapelle du Crucifix, se trouve une ancienne sculpture sauvée de la ruine de l'antique couvent des Antonites. C'est un crucifix sculpté dans la pierre ; à ses pieds, il y avait autrefois deux moines Antonites en prière : mais la main du sculpteur en a fait deux Jésuites, St Ignace et St F. Xavier, en remplaçant le froc par le manteau de la Compagnie. L'autel qui se trouve dans cette chapelle est moins orné que les deux autres, mais d'un style grave qui satisfait également.

Le jour pénètre à l'intérieur de l'église, à travers trente-trois vitraux peints, parmi lesquels on remarque surtout ceux du sanctuaire. Dans la verrière qui se trouve derrière le maître autel, on voit représentés Notre Seigneur en croix, et au-dessous la glorieuse Vierge Marie, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Les autres verrières sont des mosaïques et des grisailles qui se distinguent par le bon goût des dessins. On a placé dans chacune des médaillons qui renferment les noms des donateurs. — Deux tribunes, qui communiquent avec le corps de bâtiments de la maison, permettent aux nôtres de visiter à loisir le St Sacrement, et sans se trouver en contact avec les fidèles du dehors. L'une de ces tribunes est éclairée par une élégante rosace. — Ce qui attire encore les regards des visiteurs, ce sont les sculptures qui couronnent la grande porte. Elles représentent du côté intérieur la Ste famille vaquant au travail, et de l'autre, la mort de St Joseph, expirant dans les bras de Jésus et de Marie : ces deux scènes ont été parfaitement bien rendues par le ciseau du sculpteur : on aime surtout à voir Jésus encore jeune, sciant une grosse poutre avec son Père, sous les yeux de sa Mère, qui tient un fuseau dans les mains. Les bénitiers sont aussi remarquables : de petits diables qui les supportent, font bien voir par leurs grimaces et les contorsions de leurs membres, que c'est bien malgré eux qu'ils font l'office de porte-bénitiers : l'un se mord les doigts de dépit : l'autre tire la langue. — C'est dommage que nous n'ayons pas encore de chaire. On a déjà fait le plan de celle qui doit venir ; mais il faut que St Joseph en venant s'installer dans son église, apporte avec lui de quoi la construire.

Maintenant qu'on a fait connaissance avec l'église, on lira avec plus d'intérêt le récit de sa consécration. Ce fut le Samedi, 2 Mai, vers le soir, qu'arriva Mgr de Strasbourg. Après avoir adressé quelques mots affectueux aux novices, Sa Grandeur voulut jeter un coup d'œil sur le sanctuaire qu'elle allait consacrer le lendemain et quoiqu'il fît déjà obscur, à peine eut-elle franchi le seuil qu'elle parut saisie d'admiration, et s'écria plusieurs fois : « Quelle belle église ! » On se rendit au réfectoire pour la collation ; car vous savez que la veille de la dédicace d'une église, il y a jeûne : la présence de Mgr valut aux novices un *Deo Gratias* qui ne laissa pas que d'être reçu avec plaisir.

Le lendemain, Dimanche, le soleil levant trouva toute la communauté sur pied. A six heures du matin

Mgr dit la Ste messe dans la chapelle intérieure, cela nous allait parfaitement; car, Mgr donna alors la tonsure à sept de nos frères scholastiques, heureux de franchir le premier degré des ordres sacrés. Avant la messe, Mgr avait encore administré le sacrement de Confirmation à deux frères coadjuteurs. « Est-ce que vous n'avez pas, disait-il plus tard au R.P. Recteur, un mariage à faire, et un juif à baptiser? alors j'aurais exercé ce matin toutes les fonctions d'un évêque. »

Cependant le R. P. Abbé de la Trappe du Mont-des-Olives, fidèle à sa promesse, était arrivé avec un de ses religieux. A sept heures, la cloche annonça le commencement des cérémonies. Tous les novices, en surplis, précédés de la croix et de deux acolythes, allèrent chercher Mgr dans sa chambre, pour se rendre par la cour et la rue processionnellement à l'église. Une foule nombreuse s'était rassemblée devant le portail, qui était encore fermé: tous les fronts s'inclinèrent au passage de l'évêque pour recevoir sa bénédiction. Arrivée devant la porte de l'église, Sa Grandeur demeura quelque temps en prières, puis commencèrent les rites de la consécration. Après qu'on eut récité les Litanies des Saints, l'évêque fit trois fois le tour de l'église, en aspergeant les murs d'eau bénite; alors frappant à la porte avec sa crosse, il demanda qu'on ouvrit au Roi de gloire, qui venait prendre possession de son temple. On s'arrêta au milieu pour invoquer l'Esprit-Saint et pour chanter une seconde fois les Litanies des saints; ensuite Mgr traça avec sa crosse sur le parvis du temple les alphabets grec et latin: après cela, il aspergea intérieurement les murailles, et fit une onction sur chacune des colonnes. — Vinrent alors les belles cérémonies de la consécration de l'autel. On se rendit d'abord en procession dans la chapelle intérieure pour y chercher les reliques qui devaient être scellées dans la pierre d'autel. La marche était ouverte par un personnage fort curieux, c'était le bedeau de la paroisse, tout de rouge habillé, [illegible] d'un énorme chapeau [illegible] d'une main sa hallebarde et de l'autre la canne au pommeau d'argent. Après lui, marchaient les chantres, les novices, les prêtres qui assistaient Mgr, et enfin les deux prélats donnant la bénédiction aux fidèles qui formaient la haie.

Lorsque l'autel fut consacré, l'abbé de la Trappe y monta pour offrir le saint sacrifice. Pendant la messe, un chœur de musiciens dirigé par un habile organiste exécuta des morceaux de musique religieuse. Après la messe, Mgr de Strasbourg, malgré la fatigue d'une séance de quatre heures, voulut encore monter en chaire pour expliquer à l'assemblée le symbolisme des cérémonies qu'elle venait de voir, et pour proclamer lui-même l'indulgence accordée aux assistants et à ceux qui visiteront notre église, le jour anniversaire de sa dédicace. Le sermon fut suivi de la bénédiction du St Sacrement donnée par l'Abbé de la Trappe.

Il était midi. Un grand dîner avait été préparé: Mgr de Strasbourg charma tous les convives par son amabilité. Après le dîner, il passa quelques instants avec les novices et dit à chacun son petit mot, puis après leur avoir donné sa bénédiction, il prit la route de Cernay, avec le regret que les exigences de son ministère ne lui permettaient pas d'être encore de la fête du lendemain. — Dans la soirée, l'abbé de la Trappe prêcha en Allemand aux fidèles d'Issenheim: son costume blanc, son air de sainteté, son geste plein de dignité, sa parole grave et animée, tout en lui contribua à faire une vive impression sur ses auditeurs. Après le sermon, il officia encore au salut qui fut très solennel. Ainsi finit cette journée.

Le lendemain ne devait pas le céder à la veille. C'était la solennité remise jusque là, de la Béatification de nos 40 martyrs, le P. Azévédo et ses 39 compagnons. On n'omit rien pour célébrer dignement cette fête de famille: grâce au concours du R.P. Félix, elle eut un éclat merveilleux. — Dès le matin, un auditoire choisi venu de toutes les villes du Haut-Rhin et avide d'entendre l'éloquent prédicateur, s'était réuni dans l'église: les places du chœur avaient été réservées à MM. les curés des environs: les novices, revêtus de leurs surplis étaient

aux deux côtés de l'autel. Avant le sermon, l'abbé de la Trappe célébra la Ste messe; pendant ce temps, des musiciens du dehors chantèrent leurs plus beaux morceaux. Après le dernier Évangile, le R. P. Félix monta en chaire: il prononça un magnifique discours dont le sujet était la divinité de Jésus-Christ par le témoignage du sang. Ce discours fut suivi d'un salut solennel par l'abbé de la Trappe. — L'heure du dîner était arrivée; un grand nombre de curés y avaient été invités: parmi les convives on remarquait Mr l'abbé Rapp, vicaire-général du diocèse, et le digne Abbé d'Eusenberg, aumônier du Sacré-Cœur à Kintzheim.

Dans la soirée, Mr l'abbé d'Eusenberg fit en Allemand un très-beau panégyrique des 40 martyrs: à la fin de son sermon, il y eut un moment d'entraînement: le prédicateur s'étant adressé aux Saints dont il avait célébré les louanges, aussitôt tout l'auditoire soulevé par une force irrésistible, se leva et se jeta à genoux pour unir sa prière à celle du prédicateur.

La fête se termina par une magnifique illumination: des verres de différentes couleurs, suspendus entre les branches des sapins, donnaient à la petite cour l'aspect d'un lieu enchanté: la porte entr'ouverte de l'église laissait apercevoir le sanctuaire où brûlaient des centaines de bougies, disposées avec art sur l'autel et le long des galeries. On passa une grande partie de la soirée au milieu des bosquets féeriques qui se trouvaient devant l'église; puis, quand la cloche sonna le couvre-feu, tout rentra dans le silence, et le lendemain on reprit la vie paisible et tranquille du Noviciat.

Colléges de la Province de France.

Nous avons recueilli quelques détails sur les résultats des examens, subis, l'année dernière, par les élèves de nos différents colléges. Voici la reproduction fidèle de ces renseignements dont on nous garantit l'exactitude.

Collége Ste Geneviève, à Paris, Rue des Postes.

École Polytechnique: 5 présentations: 3 admissions au premier degré; 1 admission au second degré, Nos

École St Cyr: 13 présentations: 12 admissions au premier degré; 9 admissions au second degré. — Nous avons donné à l'École de Marine son 8e élève, sur 60 reçus. — 3 élèves, venus de Vaugirard, ont obtenu le diplôme de Bachelier-ès-lettres dès les premiers mois de l'année, et celui de Bachelier-ès-sciences pendant l'année. — Un autre a été reçu à l'École Centrale. — Un autre a subi avec succès les épreuves de l'École Normale et celles de l'École des Mines: il a opté pour cette dernière.

Quant à nos anciens élèves déjà entrés dans les Écoles, ils ont été presque tous remarqués par leurs succès: spécialement un à St Cyr; le No premier de l'École centrale; deux à l'École des Mines.

Collége de l'Immaculée Conception à Vaugirard.

Baccalauréat-ès-sciences: 2 présentés, 2 admis, l'un avec la mention bien, l'autre avec la mention très-bien et des compliments tout particuliers. Ce dernier était un philosophe de 1re année: en Décembre, il a été reçu bachelier-ès-lettres; à Pâques, bachelier-ès-sciences.

Baccalauréat-ès-lettres: 24 présentés, 16 admis, trois avec la mention bien, un avec la mention très-bien. Celui-ci a été beaucoup loué, surtout pour sa composition écrite, qu'il avait faite en vers français, et dont un des membres du Bureau, Mr Saint-Marc Girardin, a demandé la lecture publique: Le Doyen s'y est opposé en invoquant les usages de la Faculté. — Il était du reste aisé de voir que nos élèves étaient l'objet d'une attention marquée de la part de leurs examinateurs et de leurs concurrents.

Collége d'Amiens. — *Baccalauréat-ès-sciences*: 4 présentés, 3 admis, l'un à Paris, les deux autres à Amiens avec la mention bien. Le Lycée, pour 8 candidats, n'obtenait qu'une seule admission avec la note assez bien. *Baccalauréat-ès-lettres*: 19 présentés, 14 admis: un à Douai, avec

la mention *bien*; un à Amiens, avec la mention *bien* et des éloges publics pour la manière dont il répondait sur la Philosophie; un à Paris, avec la mention *très-bien* ou cinq boules blanches.

Collège de Metz. — 20 Bacheliers sur 28 ou 29 candidats. À Nancy, le Doyen de la Faculté des Lettres a décerné publiquement à un de nos élèves un éloge flatteur et mérité. Il ne craignit pas de le proposer pour modèle aux jeunes gens de l'auditoire: « Voilà, Messieurs, leur dit-il, comment on doit préparer un examen ». Les Doyens des deux Facultés avouèrent à un de nos Pères que les meilleurs examens de la Session avaient été subis par deux de nos élèves, l'un dans les sciences, l'autre dans les lettres.

Collège de Poitiers. — Au mois d'Août 1857, 11 élèves de Philosophie se sont présentés aux épreuves du Baccalauréat-ès-lettres: 9 ont été admis. Tous, deux exceptés, ont eu l'honneur d'occuper les premiers rangs sur les listes de la Faculté. Ceux qui ont suivi avec assiduité les examens de la Session, ont remarqué leur supériorité sur les élèves des Lycées. Ils paraissaient posséder également chacune des connaissances étendues et variées, exigées par les programmes, et les exposaient avec plus de fermeté et d'aisance.

Collège de Vannes. — 19 Bacheliers sur 27 candidats. Entre plusieurs incidents fort honorables, on signale le succès de deux élèves, qui se présentèrent le même jour à la Faculté de Rennes: leurs deux noms figurèrent les premiers sur la liste officielle des admis. Cela fut très remarqué en ville.

Ces chiffres sont d'autant plus significatifs, que la moyenne ordinaire des réceptions est seulement de 8, de 7, ou même de 6 sur 24. On voit combien les résultats obtenus par nos collèges s'élèvent au-dessus de cette proportion. Ainsi, bien qu'en principe, les programmes et les diplômes universitaires ne soient ni la règle ni le but de notre enseignement, la Compagnie doit se féliciter et bénir Dieu de ce que son *Ratio Studiorum* répond si heureusement aux nouvelles exigences du siècle. Notre supériorité est en partie le fruit des devoirs de surérogation, qui sont de plus en plus usités et encouragés dans nos collèges. Par exemple: à la fin de l'année dernière, deux humanistes de Vaugirard ont subi un examen satisfaisant sur les dix-neuf Drames d'Euripide; de plus, avant Pâques, un de ces deux jeunes hellénistes avait lu et fort bien compris dans le texte grec toute l'histoire de Thucydide. Un rhétoricien de la Providence a également présenté à l'examen d'honneur les sept tragédies de Sophocle, qu'il a expliquées avec un véritable succès. On nous cite beaucoup de travaux semblables.

La rentrée a été fort belle dans tous nos collèges. Voici le chiffre des élèves présents à l'ouverture des classes. Collège Ste Geneviève, 102; Vaugirard, 353: faute de place on a refusé un certain nombre d'enfants; Amiens, 340; Metz, 350; Poitiers, 270; Vannes, 400. Soit, en somme 1815 écoliers: c'est une augmentation considérable par rapport à l'an passé. Chacune des deux Provinces du Midi élève au moins un nombre pareil d'enfants. Voilà donc environ 5500 jeunes Français, qui reçoivent en ce moment l'éducation religieuse et forte de la Compagnie. Si, au bout de six ou sept ans, dans des conditions généralement peu favorables, en présence d'un corps rival qui dispose d'immenses ressources matérielles, nos efforts fécondés par la grâce divine ont obtenu des résultats si consolants, que ne pouvons-nous pas espérer de l'avenir avec la protection du Ciel?

Allemagne — Extrait d'une lettre d'un scholastique de Paderborn à un scholastique de Laval — Paderborn, 2 Novembre 1857. — Un de nos Professeurs de Théologie, le célèbre P. Roh, a commencé, il y a quinze jours, et continuera à faire deux fois par mois des conférences sur l'Écriture Ste.

dans l'ancienne Eglise des Jésuites. Nous y assistons. L'auditoire est fort nombreux et se compose surtou
d'hommes sérieux et d'étudiants. Tout fait espérer que ces leçons d'exégèse, si nécessaires en Allemagne, prod
ront de grands fruits.

Le même Père a dernièrement prêché la retraite ecclésiastique à Fribourg en Brisgau, et a été fo
content du clergé badois, qui n'était pas si édifiant, il y a quelques années. Près de 180 prêtres avaient dem
dé spontanément à faire les saints Exercices. — En me rendant ici, j'ai traversé ce pays de Bade. Voyan
ma soutane française, un brave homme vint me serrer la main et me dit d'un air content : « Ah ! Monsie
l'abbé, c'est que je suis catholique, moi aussi ! » Comme je lui parlais des Missions : « Oh ! le Père Roh, s'écr
t-il ! c'est un homme, celui-là. Il fait de nous tout ce qu'il veut. Pas moyen de lui résister ; il mène le curé, l
que, tout le monde. »

Enfin, nous arrivâmes à Paderborn, où nous fûmes reçus avec la plus cordiale charité. Ce pays est
un peu moins poétique que celui que nous avions parcouru ; mais c'est le moindre de mes soucis. Si toutefois, com
on le dit, le Théologat était transféré à Aix-la-Chapelle, j'avoue que nous ne perdrions rien au change. Vous sav
que, depuis longtemps, nos Pères demandent à bâtir dans cette dernière ville une Eglise en l'honneur de l'Imma
culée Conception : le Ministère a toujours refusé l'autorisation. On a pris le parti de s'adresser directement à Sa
Majesté, et il paraît que désormais tous les obstacles sont levés. En ce moment, nous faisons ici, dans notre Chapel
des prières publiques pour ce bon Roi, dont la santé est dans un état fort alarmant. Sa perte serait un malheu
pour la Compagnie : car il nous protège, nous et nos travaux apostoliques.

Aujourd'hui même commence à Erfurt une grande Mission, qui doit durer quinze jours, et don
espère beaucoup de fruit, quoique la ville soit presque toute protestante. Le P. Hasslacher est à la tête de
œuvre : trois autres Pères lui prêtent leur concours.

Une Mission d'un tout autre genre vient de se terminer. Le succès en est dû principalement au zèle e
à la charité des Novices de Munster. Il s'agissait moins de convertir des pécheurs que de soulager de pauvres malheu
qui se mouraient dans la misère, abandonnés de leurs amis et même de leurs proches. Imaginez-vous des villages enti
désolés par la dyssenterie : ceux des habitants qui pouvaient encore marcher se sauvaient le plus loin possible. Dan
cette détresse, le bourgmestre d'une des localités ravagées par le fléau, vient demander secours au R. P. Provinc
à Munster. Douze des Nôtres, Pères ou Frères, s'empressent de répondre à l'appel : jugez s'ils furent bien reçus !
Aussitôt on se met à l'œuvre : on visite les plus délaissés, on crée des ambulances, on prépare des lits. Il falla
tout faire, et remplir successivement les fonctions de médecins, de garde-malades, de cuisiniers, de confesseurs, e
aussi de curés : car le nombre des morts était considérable. Les premiers envoyés furent bientôt épuisés p
l'excès de la fatigue : une seconde troupe les remplaça, puis une troisième. Cet héroïque ministère se pr
gea durant deux mois. La misère de ces pauvres gens était à son comble, d'autant plus que le Sauerlan
est loin d'être un pays de cocagne. « Voyez-vous, mon Père, disait un jour un brave homme à celui de
Nôtres qui l'assistait, quand seize gendarmes viendraient cerner ma maison pour me prendre, ils ne p
raient en venir à bout. » — « Comment cela, demanda le Père. » — « C'est très-facile à concevoir :
comme il y a dix-sept trous à ma maison, j'en trouverai toujours bien un pour leur échapper ».
Je tiens ces détails et beaucoup d'autres d'un Père, qui peut dire comme Enée : « Quæque ipse miser-
ma vidi Et quorum pars magna fui. »

Nous avons ici un jeune Père, qui a presque complètement perdu la vue : c'est à peine s'il parvient à dire la Messe de la Ste Vierge. Au mois de Juillet dernier il se rendit à Berlin pour se faire traiter par un habile oculiste ; et, pour le dire en passant, ce Monsieur, quoique protestant, n'a rien accepté de son client, en considération de notre vœu de pauvreté. Comme le Père dut rester deux mois à l'hôpital, pour se distraire il donna les Exercices aux bonnes Religieuses ; et puis à une réunion assez nombreuse de jeunes gens. Ces derniers remplirent de consolation leur Père Instructeur. Leur ferveur était admirable, et à la fin de la retraite, ils érigèrent une grande Croix, sur laquelle ils firent graver ces mots : 6 Juillet 1857. Plus de péchés ! Ce n'est pas tout : les gens de police avaient appris qu'un Jésuite donnait les Exercices de St Ignace, en pleine ville de Berlin. Ils vinrent l'un après l'autre assister aux réunions. Ce n'était pas tout à fait l'amour de la perfection qui les attirait. Mais ils en auront peut-être rapporté quelque chose de mieux que ce qu'ils cherchaient.

Il est arrivé à notre malade une autre aventure assez curieuse. Il était en chambre avec un petit protestant de Wittemberg, qui souffrait aussi des yeux, mais avec moins de résignation. Le Père ne négligea rien pour lui faire passer le temps le plus agréablement possible : il alla jusqu'à jouer avec son jeune compagnon. Le fait est que celui-ci prit le Père en singulière affection, sans cependant savoir à qui il avait affaire. Il se permit même un jour une sortie violente contre les Jésuites, mais si violente qu'il fut très difficile de calmer cette imagination exaltée. Enfin le Père y réussit, et se promit bien de ne plus toucher cette corde-là. Aucun nouveau nuage ne vint troubler la paix jusqu'à l'arrivée des parents du jeune homme. Ceux-ci commencèrent à remercier le Père avec effusion des bontés qu'il avait eues pour leur enfant. Mais voilà que, je ne sais comment, les malheureux Jésuites revinrent encore sur le tapis. Pour le coup, ce fut bien pis, et le papa, en fait d'injures, dépassa de bien loin son fils qui se vantait pourtant de reconnaître un Jésuite à vingt pas de distance. Le Père baisse la tête, résolu de laisser passer l'orage ; puis, prenant à son tour la parole, il leur montre doucement ce que c'est qu'un Jésuite, et finit par leur dire en souriant : « Eh bien ! voulez-vous voir un Jésuite ? En voici un devant vous ; et certainement, dit-il au pauvre enfant, celui-là, vous ne l'avez pas senti à vingt pas de distance ! » Jugez de la scène. La mère qui avait toujours pris la défense des Jésuites, pleurait de joie ; elle voulait que son fils demandât pardon au Père, qui le consola en lui serrant affectueusement la main. Quant au papa, il ne demandait qu'une grâce ; la permission de raconter à Wittemberg tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Un dernier mot. J'aurais voulu que vous vissiez hier soir, veille du jour des Morts, les processions qui se rendaient à la lueur des flambeaux, aux différents cimetières de la ville. À huit heures, un de nos Pères prêchait encore au milieu des tombeaux. C'était un spectacle émouvant. Ajoutez les sons d'une musique plaintive et des chants pleins de tristesse. Quel pays de foi et de simplicité. — Nous sommes vénérés ici par tous les Catholiques, prêtres et fidèles. Aussi les noviciats sont pleins. On n'a que l'embarras du choix. Sur 80 postulants 30 seulement ont été reçus. Parmi ces derniers on distingue M. Riss, ancien rédacteur d'un des meilleurs journaux catholiques d'Allemagne, et qui a puissamment contribué, par ses écrits, à la conclusion du dernier Concordat Wurtembergeois.

Au mois de Juin dernier, une princesse de Wurtemberg, d'une branche collatérale de la branche régnante, a abjuré le protestantisme et est entrée au noviciat du Sacré-Cœur à Conflans.

Angleterre. Collège de Stonyhurst. On a construit cette année le quatrième côté du grand carré qui devait former l'ensemble des bâtiments. L'architecture est remarquable et correspond à la partie ancienne. Les dessins sont du P. Vaughan. — Les philosophes séculiers ont donné une belle statue de la Ste Vierge

pour le nouveau corridor: elle a coûté 50 livres Sterling. — Le nombre des élèves est plus considérable que jamais, et la maison supplémentaire pour les deux classes inférieures va très-bien. On compte cette année 203 pensionnaires.

Depuis trois ans, on s'est appliqué avec zèle, dans tous les collèges Anglais, à mettre en vigueur le Ratio Studiorum de la Compagnie, qu'on regardait auparavant comme peu adapté aux goûts et au caractère de la nation Britannique: l'expérience a prouvé le contraire. Le retour à la méthode traditionnelle a produit en Angleterre les mêmes fruits que partout. L'émulation est devenue plus vive et les progrès de nos écoliers ont été beaucoup plus sensibles.

Au mois de Juin dernier, les Supérieurs ont eu l'heureuse inspiration d'envoyer les Professeurs de Stonyhurst dans les grandes villes pour y donner des *Lectures* publiques. Le succès a dépassé toutes les espérances. Protestants et Catholiques n'eurent qu'une voix pour applaudir. Le premier qui parut en scène fut le P. Christie. Kossuth avait attiré beaucoup de monde à Preston par ses déclamations contre le Pape et l'Autriche. C'est à Preston que le Père se rendit aux attaques du révolutionnaire Hongrois, il opposa deux *Lectures* triomphantes. La première représentait la Papauté comme le contre-poids de la tyrannie, la seconde roulait sur le Concordat Autrichien. Tout le monde fut si content, que les habitants de Liverpool l'invitèrent à venir recommencer dans leur ville. C'est ce qu'il fit. Le succès fut immense. Ces discours sont maintenant imprimés. — Les autres Professeurs donnèrent des leçons suivies, chacun sur un objet spécial; et tous furent bien accueillis. Le Professeur d'Histoire dissipa beaucoup de préjugés protestants par une belle comparaison entre la manière dont la charité était pratiquée au temps des Saxons et la manière si différente dont on l'exerce dans les temps modernes. Un autre fit aussi écouter avec plaisir ses leçons de Chimie etc. etc.

A la dernière fête de St. Ignace, Stonyhurst eut à déplorer la mort funeste d'un de ses Professeurs, le F. Woo[illegible], jeune religieux de grande promesse, qui s'est noyé en voulant prendre un bain dans la rivière voisine du collège. Comme on cherchait son corps, quatre personnes se présentèrent, indiquant le cadavre et déclarant qu'elles avaient vu une lumière à l'endroit où il avait été découvert.

Une lettre récente de Stonyhurst nous apporte une bonne nouvelle. Un de nos scholastiques vient d'obtenir ce qu'on appelle *les grands honneurs*, à l'Université de Londres. On sait que cette Université, dont l'institution est un fruit de la célèbre lutte pour l'émancipation catholique, a été fondée sur les principes les plus larges de liberté, et distribue ses distinctions sans aucune acception de culte ou de personnes. Au bout de quarante ans à peine d'existence elle s'est acquis une très haute réputation. Les élèves même d'Oxford et de Cambridge viennent souvent concourir à Londres. — Donc, notre jeune candidat, à la suite d'examens écrits sur les lettres et les sciences, examens renouvelés pendant cinq jours de suite et qui ne durent pas moins de dix heures par jour, a été proclamé Bachelier et nommé le second sur une centaine de concurrents. Alors ont commencé, pour lui et pour trente environ des plus distingués d'entre les nouveaux bacheliers, les épreuves beaucoup plus difficiles d'un concours purement honorifique. Elles consistent à expliquer sur le champ n'importe quel classique grec ou latin, et de plus à écrire, dans ces deux langues, des dissertations sur le premier sujet venu, littéraire ou philosophique. Ces divers exercices remplissent une semaine entière durant laquelle on travaille 3 h. le matin et 3 h. le soir. Notre bachelier a subi tous ces examens avec tant de succès et de bonheur, qu'il a obtenu encore le second rang par ordre de mérite. Le premier rang a été décerné, avec le beau prix qui l'accompagne, à un Cambridgien, qui, de l'aveu des examinateurs, avait été surpassé dans plusieurs facultés par son intrépide rival.

Liverpool. Un collège est commencé. Les bâtiments, qui sont dans le style gothique, ne suffiro[nt]

bientôt plus à contenir le nombre toujours croissant des élèves. Ce nombre s'est presque doublé depuis trois ans. Notre église est la plus belle de la ville. Quand on la consacra, il y a une dizaine d'années, une femme protestante fut convertie par l'apparition de N. S., qu'elle vit sous la forme d'un enfant. La ferveur de nos Congréganistes excite l'admiration universelle; souvent des étrangers et des protestants viennent assister aux sermons. On a récemment établi une autre Congrégation pour les élèves du Collège et une société religieuse pour les jeunes gens de la ville.

On vient de construire une nouvelle église à Prescott, près de Liverpool. Un de nos Pères y dit la Messe tous les Dimanches.

La résidence de St. Helens, dans le même Comté de Lancashire, est très-florissante. Elle a cette année agrandi son église et ouvert une seconde école pour les pauvres. Cette Mission possède des Congrégations très-ferventes d'hommes, de femmes, de garçons et de filles, qui s'approchent tour à tour de la Table Sainte, chaque Dimanche du mois. Le nombre des communions est fort considérable. Beaucoup de protestants se convertissent.

A Blackpool, toujours dans le même Comté, sur la côte occidentale, une pieuse dame a fait bâtir pour la Compagnie une église magnifique, dédiée au Sacré Cœur de Jésus. Cette ville prend de rapides accroissements. On compte y établir une maison pour nos malades et pour les grandes vacances des Scholastiques.

Londres. Le R. P. Waterworth, épuisé par ses travaux apostoliques et littéraires, vient d'être déchargé de son office de Recteur. Il a publié dans ces dernières années, deux ouvrages contre l'Église établie: l'un intitulé, England and Rome, l'autre Origin and development of Anglicanism. Tous deux ont été fort bien reçus du public. Le nouveau Supérieur est le P. Galwey, grand prédicateur et zélé missionnaire. Il a déjà travaillé avec beaucoup de succès dans le Lancashire, et ranimé la foi dans un district où elle semblait presque éteinte. Il est habilement secondé par le P. Hathaway, ancien ministre converti.

Nos Pères viennent d'acquérir à Londres un vaste terrain, sur la grande rue qu'on perce en ce moment et qui joindra le Nouveau-Parlement au palais de la Reine. On se propose d'y élever une église et un Collège. L'église est nécessaire pour les Irlandais qui sont si nombreux à Londres, et auxquels la chapelle actuelle est loin de suffire.

Beaumont-Lodge, près de Windsor, à trois ou quatre lieues de Londres. Le noviciat est florissant. Sans parler du Docteur Whitty, ancien prévôt du diocèse de Westminster, qui fait son noviciat à Vérone, la Province d'Angleterre compte parmi les novices de Beaumont-Lodge trois Docteurs en Théologie. Ce sont les Docteurs Coleridge, Case et Wynne. Le premier est fils du juge Coleridge, nom connu dans la jurisprudence; les deux autres sont Associés de l'Université d'Oxford. Tous les trois, après leur abjuration, [illegible] rendirent à Rome à peu près vers le même temps [illegible] la Théologie [illegible] Collège Romain, et, après avoir été reçus Docteurs, sont revenus en Angleterre pour entrer dans la Compagnie. —

Les Novices de Beaumont-Lodge vont à Londres chaque dimanche, pour prêcher dans les quartiers irlandais. Ils servent aussi les malades à l'hôpital catholique récemment [illegible] — Le voisinage de Windsor nous procure des relations curieuses avec le Prince Albert. S'apercevant que les faisans passaient de son parc dans le nôtre, il a demandé à chasser sur nos terres. On pense bien que la permission ne lui a pas été refusée. En retour il a envoyé au P. Recteur du gibier tué à la chasse royale. De plus, des voleurs ayant dérobé quelques faisans dans notre propriété, le Prince en fut informé, et fit demander au Supérieur s'il voulait poursuivre les délinquants. Sur une réponse négative, il se chargea lui-même de l'affaire.

St Beuno, au pays de Galles. C'est le Théologat de la Province. Cette année, le grand Cours a été dispersé pour deux raisons principales : l'envoi de six Pères en Guyane et l'établissement d'un Théologat spécial pour l'Irlande. — Il y a quelques restes de foi catholique dans le pays de Galles. Par exemple, les habitants du village de St Beuno n'ont jamais voulu permettre qu'on ôtât de leur cimetière une vieille Croix, qui garde la tombe de leurs aïeux, et qui, d'après ces braves gens, fait des miracles. Dans les environs de notre Séminaire, les préjugés protestants commencent à tomber. Les conversions sont continuelles, quoique peu nombreuses à chaque fois. Nous avons établi deux écoles pour les pauvres. Celle de St Asaph, siège d'un Évêque anglican, compte plus d'élèves que l'école entretenue par ce prélat.

A Rhyl, à trois lieues de St Beuno, où nous avons un pied-à-terre, un enfant, né d'un père et d'une mère protestants, était sur le point de mourir. Tout le monde désespérait de ses jours. Parmi les voisins qui remplissaient la chaumière, se trouvait le domestique catholique d'un gentilhomme, récemment converti de l'Anglicanisme. Quand il fut bien constaté que les moyens naturels étaient impuissants à sauver le malade, notre bon catholique s'avance et demande aux parents désolés la permission d'essayer, lui aussi, un remède. L'ayant obtenue, il passe au cou du moribond un ruban auquel il avait attaché quelques versets de l'Evangile de St Jean. Aussitôt l'enfant est guéri. Cet événement fit grand bruit dans le pays. Le lendemain, les ministres s'assemblent pour examiner le fait. Mais, animés du même esprit qui faisait dire aux Juifs que N. S. chassait les démons au nom de Belzébuth, ils s'accordèrent à décider que l'auteur du miracle était le diable. En conséquence, la famille resta protestante.

Malte. Notre Collège prospère. Il fait une concurrence efficace et bien nécessaire à l'université récemment fondée par les protestants, et où la religion est complètement méconnue. Les suites d'une pareille éducation sont affreuses, et nous avons eu à les déplorer surtout dans quelques jeunes gens qui avaient quitté notre collège : au bout d'un an ils n'étaient plus reconnaissables.

Guyane Anglaise. Sa Sainteté Pie IX a demandé des Pères de la Compagnie, pour établir une Mission dans cette contrée depuis si longtemps abandonnée. Le gouvernement britannique s'est engagé à donner par an à l'Évêque 600 livres sterling, et 200 livres sterling à chacun de ses collaborateurs. Comme nous l'avons dit plus haut, six Pères sont déjà partis. Le P. Etheridge, qui est arrivé le premier, a dernièrement envoyé en Angleterre un récit bien consolant de ses travaux et des détails très-curieux sur les mœurs et coutumes du pays. Nous espérons qu'on voudra bien nous communiquer ce précieux document.

Rome, 2 Nov. 1857. Extrait d'une lettre d'un scholastique du Collège Romain à un scholastique de Laval...... Nous passâmes dix-sept jours à Naples. Le 19 Octobre, fête de St Janvier, nous nous rendîmes de bonne heure à la Cathédrale pour être témoins du fameux miracle de la liquéfaction du sang. A force de crier en français qu'on me fît place, je pus fendre la foule immense qui remplissait l'église, et je me trouvai enfin sur le marche-pied de l'autel. On commença les prières : les Napolitaines qu'on nomme Vieilles de St Janvier se mirent à proférer leurs hurlements ; on récitait le Credo, les litanies de la Ste Vierge etc. « Oh ! comme tu es beau, ce matin, Saint Janvier ! Allons, fais vite. Je suis pressée, vois-tu, je dois retourner à la maison » Mais le saint faisait la sourde oreille, et déjà depuis deux heures nous étions dans l'expectative. Je pus voir plus de vingt fois le sang dans son ampoule de verre complètement solide. Cependant nos vieilles, lasses d'attendre, commençaient à se fâcher : « Oh ! comme tu es jaune ce

matin, disaient-elles au buste doré du Saint! Oh! comme tu es laid! » Enfin le sang se liquéfie peu à peu et bientôt bouillonne. On tournait l'ampoule en tout sens, et le sang changeait de niveau comme de l'eau. On chante le Te Deum, toutes les cloches de la ville sonnent à toute volée, on laisse échapper dans l'église une multitude de petits oiseaux, les canons de tous les forts tonnent, et, dans les rues, les Napolitains se découvrent, invoquent St Janvier et donnent tous les signes de la joie la plus vive. — Impossible de vous décrire une fête napolitaine. Un jour j'entendis sous mes fenêtres tirer des mortiers depuis 4 h. du matin jusqu'à 9 h. Pour le coup, me dis-je, l'Empereur de toutes les Russies est arrivé à Naples. C'était la fête d'une Madone située en face du Collège. Le soir, il y eut un magnifique feu d'artifice, et toutes les rues voisines étaient découpées en tout sens par des cordons de feux de diverse couleur.

A Naples, nos Pères font un très grand bien. Les prisons de toutes les villes où ils sont établis leur ont été confiées. — Quelques jours après notre départ, est mort à la maison professe le P. Capellani. Pendant 33 ans, il avait prêché et confessé, dans notre Eglise del Gesù nuovo, avec un succès qui allait toujours croissant. On le regardait comme un saint. Ses pénitents et la Congrégation qu'il dirigeait lui ont fait faire des obsèques magnifiques. Son corps a été placé par précaution dans une chapelle latérale, dont la porte était gardée par des soldats. On raconte de ce Père des choses tout-à-fait merveilleuses.

A Rome, le Souverain Pontife témoigne toujours plus d'affection aux Pères de la *Civiltà*; il leur envoie même des mets de sa table. Le nombre des abonnés est de 11000.

Nous recevons de Sinigaglia le récit d'un fait si édifiant, qu'il m'est impossible de le passer sous silence. Un homme des environs avait perdu presque toute sa fortune: il résolut de se suicider. Il allait exécuter son dessein, quand il aperçut, au milieu d'une resplendissante lumière, une femme qui lui adressa ces paroles: « La vie n'est point en ton pouvoir; elle est entre les mains de mon Fils. Va trouver les Jésuites, confesse-toi à eux, et ils te consoleront. » Cette femme était couverte, dit-il, d'un riche manteau et portait au cou un collier de pierres précieuses. Mais ses mains surtout ... comme elles étaient belles! En me retournant, continue-t-il, j'aperçus un religieux avec une étole sur le bras et un chapelet à la ceinture. A peine remis de son émotion, notre homme sort dans la rue et trouve le frère dépensier du Collège: il lui demande le *Capo* des Jésuites. On lui dit qu'il est parti, mais qu'un nouveau *Capo* est arrivé. Il se rend au Collège, est introduit auprès du Recteur et lui raconte toute son aventure. Il ne voulait pas se confesser ce jour-là; mais, sur les instances du Père, il y consentit. Pendant tout le temps de sa confession, on voyait qu'un grand combat se livrait dans son âme; une sueur abondante ruisselait sur tout son corps. Le lendemain il fit la Ste Communion. Comme le Père lui demandait s'il pourrait décrire les traits de ce Jésuite qu'il avait aperçu: « Croyez-vous, mon Père, lui répondit-il, que je ne vous l'aurais pas dit, s'il vous ressemblait, si j'avais pu observer sa figure? » Cette narration porte tous les caractères de vérité qu'on peut désirer. Le Saint Père, auquel elle a été lue, en a été vivement ému.

Chine. — Extrait d'une lettre du P. Ravary au P. Basuiau. Zi-Ka-wei, le 30 Août 1857. — Les facteurs improvisés de Zi-Ka-wei ont parfaitement réussi, et l'Orgue-bambou est installé à la nouvelle tribune de la Cathédrale de Chang-hai. Le jour de l'Assomption, ses puissants accords ont été entendus avec admiration, par plus de 1500 personnes, présentes à cette fête religieuse et nationale. Voici quelques détails sur cette solennité, qui a été fort belle.

Depuis longtemps, le 15 Août avait été fixé pour l'inauguration de l'orgue. L'attente était grande, surtout parmi les Européens. Sur mon invitation, le jeune organiste du temple protestant voulut bien nous prêter le concours de son talent: il portait le plus vif intérêt à notre entreprise. Donc, le 14, il vint lui-même à Tom-Ka-Dou

et tout fut disposé pour le lendemain. Dès 8 h. 1/2, le jour suivant, mon artiste anglais était à son poste. La Messe allait com-mencer, et l'Eglise était presque remplie. Aux premiers accords de l'orgue, plus de 1000 têtes, jusque là profondément inclinées, détournent spontanément et dévorent des yeux l'instrument singulier et pour eux inconnu, qui peut chanter si fort et sur tous les tons à la fois. Après une longue ouverture, où tous les jeux parurent successivement, et pendant laquelle je fus l'heureux témoin de l'ébahissement général, nous chantâmes sur deux chœurs la Messe royale de Dumont, entrecoupée de morceaux de musique, fort bien exécutés, surtout pour des Chinois. A peine le Prêtre avait-il quitté l'Autel, que l'orgue, [illegible] n'avait cessé d'accompagner les voix avec ses jeux doux, recommença à se faire seul entendre, déployant cette fois toutes ses ressources. Pendant ce temps, arrivaient et se plaçaient tour à tour dans l'Eglise les autorités Européennes, civiles et militaires de Chan-Hai. Elles venaient, sur la demande officielle du Consul français, assister au Te Deum chanté pour la fête de l'Emp L'orgue se donna encore libre carrière et reçut beaucoup de compliments. — Après la Messe, grand dîner à notre maison de [illegible] Ka-Dou: quatre Européens, deux Pères Lazaristes, trois Prêtres Chinois s'assirent à notre table. Nous étions vingt Jésuites en comprenant les frères. — Le soir, salut solennel, où nos enfants chantèrent à trois parties quelques mo[illegible] P. Lambillotte.

Pour compléter ces détails, ajoutons que la veille et le matin de cette grande solennité, six ou sept de nos Pè avaient été constamment occupés à entendre les confessions; et la Chine chrétienne, pour bouquet de fête, put offri Divine Mère, dans la seule église de Tom-Ka-Dou, près de quatre cents communions.

Les Pères de la seconde bande, actuellement à Zi-Ka-Wei pour prendre leurs vacances, préparent déjà paquets, et jeudi prochain, ils se remettront en campagne. Puisse le bon Maître féconder de plus en plus leurs La moisson de cette année est bien consolante. On disait hier en récréation que la feuille de nos ministères porta[illegible] ron 11000 baptêmes d'enfants et 1300 baptêmes d'adultes. Elle est donc fausse, la proposition émise par quel missionnaires, heureusement étrangers à notre Compagnie, qu'en Chine, baptiser un païen est une chose im sible. Au seul district d'Heymen, le P. Bruyère et le P. de Carrère en ont converti plus de 300, et l'on m que, pour l'année prochaine, nous pouvons compter à peu près sur un pareil nombre. Et pourtant nous suffis peine à administrer nos chrétiens! Que sera-ce donc, quand un puissant renfort d'ouvriers évangéliques nous p mettra de songer sérieusement aux infidèles?

Nos Pères du Pé-tché-li ont écrit dernièrement: leur santé est bonne. Ils ont été reçus avec enthou-siasme par leurs chrétiens. Les lettres contiennent de longs et curieux détails sur leur voyage: je pense Tout cela vous sera transmis plus tard.

Laval, 8 Décembre, fête de l'Immaculée Conception 1857.

A. M. D. G.

Angers, Février 1858.

Le ministre de l'Eglise Evangélique d'Angers n'a de célébrité ni pour sa science, ni pour son talent. Il en est réduit au petit bonheur pour le recrutement de sa paroisse. Cependant son plan de conquête est si bien ordonné qu'il mériterait d'avoir un meilleur sort. Le voici : gagner au protestantisme, moyennant quelques pièces de 5 francs, un certain nombre de jeunes ouvrières, qui ne soient pas mal de leurs personnes, les colloquer dans une maison dont il est sûr comme de lui-même, où il les formera avec une tendresse toute paternelle ; puis, quand l'occasion sera venue, les donner pour femmes à des jeunes gens peu regardants en matière de Religion, les marier au temple et se préparer par ce manège des nids de petits protestants qui prendront un jour leur volée. C'est au moins la méthode qui paraît absorber la meilleure part de ses peines et de son temps.

La maison la plus utile à sa propagande est celle d'un tailleur protestant. Comme le ministre lui a fourni une de ses conquêtes pour le consoler de la mort de sa première femme, on comprend que par reconnaissance autant que par zèle pour la secte, le tailleur ne fera travailler chez lui que les personnes de son Eglise, ou celles qu'on veut y gagner. Le ministre a toutes ses entrées libres dans cette maison ; et comme sa paroisse ne lui donne pas beaucoup d'occupations, il use largement de la permission du tailleur pour former à son aise l'espoir de son troupeau.
Il lui est venu cette année un grand encouragement pour son œuvre. Le ministre des Réformés du Mans qui l'a chargé de lui chercher la compagne de son apostolat : On trouve donc qu'il a la main heureuse ! Et ce témoignage vient d'un confrère ! Quel stimulant pour son zèle ! Afin de mieux répondre à la haute confiance dont on l'honore, le ministre d'Angers fait le dénombrement de ses fidèles et de ses dévotes. Le nombre n'en est pas considérable, et il ne voit en tout cela personne qui soit digne d'entrer dans le clergé protestant. Enfin, notre pourvoyeur a jeté les yeux sur une jeune Catholique de 19 ans, qui a passé 6 mois dans une Communauté religieuse. Cette jeune fille nommée Ernestine a perdu son père, sa mère est catholique, mais faiblement. L'année dernière, cette pauvre veuve a été jusqu'à permettre que sa fille se fît religieuse si c'était sa vocation, et voilà que cette année non seulement, mais circonvenue par les protestants de sa famille et du dehors, séduite par la promesse de 600 francs si elle fait consentir sa fille, elle veut tout ce que le ministre lui fait vouloir. Son unique enfant va donc entrer de plein pied dans l'aristocratie protestante ; comme femme de ministre, elle aura une forte somme qui lui permettra de ne plus aller à ses journées pour gagner péniblement son existence ; de plus, il y a à la nouvelle-Orléans une tante de sa fille, que le protestantisme a singulièrement enrichie, et qui fera un brillant avenir à une nièce si bien mariée. Tout s'arrange donc pour le mieux.
A cette fois, le ministre d'Angers se sera surpassé lui-même. Il n'y a plus qu'une toute petite chose, c'est de déterminer la jeune Ernestine à tout cela. Ce sont les efforts de notre pasteur pour amener cette jeune personne à l'apostasie d'abord, puis à ce glorieux mariage qui fournissent les péripéties vraiment étranges de l'histoire que nous racontons.

Le premier succès du ministre a été de la placer comme ouvrière chez son tailleur protestant. Et malgré ses réclamations et ses larmes, la pauvre fille a été forcée par sa mère, son oncle et son cousin protestants aussi s'ils ont quelque religion, d'entrer dans le bercail privilégié. La voilà donc chez Christian où il faut travailler tous les jours de la semaine et le Dimanche au moins jusqu'à l'heure du prêche, et le ministre s'y rend matin et soir faute d'avoir d'autres occupations. Il y avait là 6 ouvrières à peu près du même âge qu'Ernestine. Cinq étaient nées dans des familles protestantes, la 6e avait été élevée dans le Catholicisme jusqu'à l'âge de 12 ans, puis vendue aux protestants par sa mère, afin d'avoir du travail et de l'argent. Cette dernière qui joue un rôle si important dans cette histoire se nommait Célestine.

Dès le principe, les 6 ouvrières protestantes avaient accepté la mission de continuer, pendant l'absence du ministre, son œuvre de recrutement. Elles auraient été jalouses peut-être, si elles avaient connu dès lors le brillant avenir que l'on voulait procurer à cette nouvelle arrivée, et la préférence qu'on lui donnait sur elles ; mais, elles ne le surent que plus tard. Cependant, elles virent bientôt, qu'il y avait quelque chose de plus agréable pour elles, que cette insipide propagande ; c'était de faire bon ménage avec Ernestine, et puisqu'elles lui trouvaient, sauf sa religion, d'excellentes qualités, de l'aimer quand même. Célestine surtout s'attacha de cœur à la jeune Catholique et les choses marchèrent

ains[i] se passèrent près de deux mois. La pauvre Ernestine allait à la Messe et à confesse le plus souvent qu'elle pouvait.

Enfin elle tomba malade et dut rester chez sa mère. Ce fut pour le ministre l'occasion de multiplier ses visites et de déployer plus d'énergie; aussi bien, son confrère du Mans qui était venu voir chez Christian, celle qu'on lui avait choisie, et qui la trouvait à son goût, se plaignait qu'on n'allait pas assez vite en besogne. Le ministre d'Angers se rendait chez la malade à peu près deux fois le jour, quelquefois même avec son écharpe. Que prétendait-il avec cela? Était-ce une arme contre la peur? Ou bien voulait-il faire croire au voisinage que la jeune personne était protestante et se donner ainsi le droit de l'enterrer, dans le cas où elle viendrait à mourir? Ce que nous savons bien, c'est que ces Messieurs sont très friands de tout ce qui leur donne l'occasion de paraître en public; et, à vrai dire, ils n'ont guères pour cela que leurs enterrements.

Comme il ne gagnait rien, malgré la multiplicité et la longueur de ses visites, et que ni son écharpe ne donnait d'efficacité à ses paroles, ni les opuscules de Monsieur Puaux ne parvenaient à se faire lire, le ministre appela à son aide toute la petite troupe de ses protestantes. C'était pitié, disait plus tard l'une d'elles, de voir avec quel acharnement notre homme poursuivait sa proie. Quant à la jeune malade, dès qu'elle le voyait entrer, elle faisait semblant de dormir ou d'être si accablée qu'elle ne pouvait plus parler. Lui alors de lui dire: « Si vous ne pouvez pas parler, faites seulement un petit signe de la tête ou de la main; car au moindre mouvement que vous ferez, je croirai que vous donnez votre assentiment à mes paroles et je vous laisserai tranquille. » — On comprend qu'à ce langage, la jeune Catholique se trouvait dans un embarras mortel. Elle avait peur de faire le moindre mouvement et restait dans un état d'immobilité des temps considérables. Quelqu'un lui dit plus tard, qu'elle aurait pu au moins lui tourner le dos, et le brave ministre aurait été bien stupide, s'il avait pris ce mouvement pour une marque d'adhésion. — Enfin elle prit le parti de ne plus se coucher, même quand elle avait la fièvre, afin d'échapper plus aisément aux importunités du ministre. Celui-ci, confus du peu de succès qu'il obtenait avec tant de fatigues, avoua un jour en retournant chez lui avec son petit cortège féminin « que jamais jeune fille ne lui avait coûté tant de peines »; et il ajouta: « Voilà pour vous un modèle à suivre: soyez fermes dans votre Religion comme Ernestine l'est dans la sienne. » Les petites protestantes se regardèrent en souriant. Mais Célestine, dont nous avons déjà parlé, devint sombre. Outre le dégoût que lui inspiraient les procédés du ministre, elle se rappela en ce moment, qu'elle était bien du nombre des jeunes filles qui n'avaient pas coûté tant de peines pour être conquises par la secte. Ce changement de religion négocié, écus sur table, entre sa mère et le ministre, avait trouvé peu de résistance en elle. Elle n'avait que 12 ans, et par certaines précautions prises pour ne pas l'effaroucher, elle n'avait pas assez compris ce qu'on lui faisait faire. Mais en voyant la constance de sa jeune amie à conserver la foi catholique, elle regrettait de n'avoir pas elle aussi obtenu par une vigoureuse résistance le bonheur de rester fidèle à la Religion de ses premières années. Le protestantisme, qu'elle n'avait jamais pu aimer, auquel elle n'avait jamais voulu croire, lui devint si odieux qu'elle prit la résolution de le quitter. Ce fut la première de ses ouailles que le ministre rendit au Catholicisme, sans le savoir.

Célestine savait que son amie la Catholique se confessait chez les Pères. Elle y vint donc elle aussi, mais sans le dire à personne, pas même à la malade, chercher auprès d'un confesseur un soulagement à ses remords et le moyen de rentrer dans la véritable Église. Elle pria le Père auquel elle s'adressait d'avertir de tout ce qui se passait, le confesseur d'Ernestine, pour qu'il allât lui porter du secours dans sa détresse.

A quelques jours de là, le ministre dans un accès de zèle protestant arracha à la malade, le scapulaire qu'elle portait, déchira ses images et dispersa ses médailles, en disant que tout cela était non seulement de la superstition, mais encore des liens magiques par lesquels les Pères retenaient Ernestine dans leurs erreurs. Les petites protestantes qui se trouvaient là, témoignèrent du mécontentement; mais, Célestine la néophyte, qui était venue avec les autres, ne pouvant plus se contenir dit au ministre: « Monsieur, c'est indigne! et quand il serait vrai que ce sont des superstitions, vous devriez avoir des égards pour une malade qui ne peut se défendre que par ses larmes ». Le ministre la chassa de la chambre en lui reprochant son « mauvais esprit ». — Célestine vint tout droit chez nous, raconter l'affaire à son confesseur; et plus décidée que jamais à rompre avec le protestantisme, elle était prête à tout entreprendre pour se réconcilier avec le bon Dieu, sans crainte des persécutions qu'elle pourrait avoir à subir de la part de sa mère et des protestants. Mais elle pressa de nouveau pour que le confesseur d'Ernestine allât la voir, d'autant plus que le soir même, si la malade se trouvait mieux, on devait l'emmener à la campagne, pour être plus sûr de la soustraire à l'influence de son confesseur et la placer dans une maison où elle ne serait entourée que par des protestants. — Cette visite qui se faisait attendre si longtemps, présentait en effet quelques difficultés. D'abord, ainsi que le disait la nouvelle convertie, on avait pris toutes les précautions pour que les Pères ne pussent rien savoir de ce qui se passait, et on devait même, dans le cas où son confesseur se présenterait, tenir la porte fermée et lui interdire absolument l'entrée de la chambre. Et c'était la mère de la malade qui avait le plus peur de voir le confesseur de sa fille. Il y avait bien encore quelque chose qui circulait dans l'air,

et qui, faute d'explications suffisantes, pouvait faire suspecter jusqu'à la bonne foi de la malade. Voici ce qui s'était passé; nous n'avons appris l'histoire que plus tard. — Parmi les petites protestantes qui voyaient la malade, il y en avait une, autre que Célestine, et qui était née dans l'hérésie, à laquelle la jeune Catholique portait un vif intérêt. Nous ne dirons pas le nom de celle-ci. C'était elle qui soignait ordinairement la malade, et le ministre l'envoyait passer des journées entières dans la chambre de la Catholique. Pour récompenser son amie de ses charitables soins, Ernestine chercha à la convertir au Catholicisme. L'autre paraissait bien disposée; mais que faire? il fallait un prêtre pour l'instruire, la baptiser sous condition et recevoir son abjuration. Or un jour qu'elle était mieux, Ernestine se rendit à la cure de sa paroisse et demande un des Messieurs les vicaires. Elle lui parla d'une protestante à instruire et à baptiser, sans lui dire quelle était cette protestante. Ernestine lui dit que tout cela devait se faire en secret et elle le priait de vouloir bien venir chez elle, et lui donna son nom, son adresse, en ajoutant qu'au surplus il pouvait prendre des renseignements auprès d'une demoiselle bien connue dans la ville, et chez laquelle elle avait travaillé avant d'aller chez Christian. Ce Monsieur, persuadé que la protestante à baptiser était celle là même qui était venue lui parler, s'en va donc demander des renseignements à la Demoiselle. Qu'on juge de la stupeur de celle-ci, elle qui avait vu Ernestine faire partie de la congrégation, communier et avoir tous les dehors d'une catholique. Elle alla jusqu'à demander à la mère d'Ernestine, s'il était vrai que sa fille n'eût pas reçu le baptême catholique? La mère répondit qu'elle et sa fille avaient été baptisées à la paroisse, et qu'elle ne comprenait pas qu'on eût des doutes à ce sujet. Monsieur le vicaire, d'un côté, se regarda comme indignement trompé; cette demoiselle, de l'autre, conçut de tout cela les idées les plus étranges. Ailleurs courait le bruit que cette jeune personne était en pays étranger etc.... Ainsi le démon l'avait comme environnée d'un rempart impénétrable. Un seul point était respecté, celui qui est le plus délicat. Et après avoir fait prendre des informations à son sujet par la police même, il fut décidé qu'on irait lui porter secours. — Le confesseur de cette jeune personne et celui auquel s'était adressée la jeune convertie se rendirent d'abord chez le tuteur, qui avait été donné à cette enfant à la mort de son père. C'est un excellent catholique et le seul de la famille sur lequel on puisse compter. De tout ce qui se passait il ne savait qu'une chose, c'est que sa nièce était indisposée. La mère lui avait caché tout le reste et ne lui avait même pas donné très-exactement le N° du nouveau domicile qu'elle occupait depuis un mois. Les Pères lui apprirent ce qu'il ignorait. Il les engagea beaucoup à faire une tentative, et promit d'y aller lui-même le soir. L'entrée n'offrit pas la moindre difficulté; la malade était seule. Le ministre venait de sortir et sa mère l'avait reconduit jusqu'à sa demeure, peut-être pour recevoir le revenu de son indigne conduite. La pauvre enfant fut bien heureuse de voir qu'on ne l'avait pas abandonnée; mais elle ne pouvait pas comprendre comment les Pères se trouvaient si bien renseignés de tout ce qui s'était passé. Et si elle avait pu soupçonner quelqu'une de ses amies d'avoir été en son nom prier son confesseur de venir la voir, les soupçons seraient tombés sur celle qui prenait si grand soin d'elle et qui paraissait si bien disposée à se convertir, plutôt que sur celle qui était déjà convertie et qui n'avait pas dit un mot des démarches qu'elle avait faites. Les Pères respectèrent la discrétion de Célestine, et sans faire connaître par qui ils avaient été prévenus, ils dirent à la malade que, s'il y avait de nouveaux dangers ils seraient avertis et viendraient pour les détourner. Le confesseur d'Ernestine lui dit qu'il désirait beaucoup se rencontrer avec le ministre chez elle; il lui demanda l'heure la plus ordinaire de ses visites, et la chargea de communiquer à ce brave homme et son désir et son intention de venir comme lui vers onze heures du matin. — De là les Pères allèrent chez la propriétaire de la maison pour y attendre le retour de la mère; mais ce fut en vain, la mère ne revint que fort tard. Quand celle-ci apprit que sa fille avait reçu la visite de son confesseur, elle lui donna un vigoureux soufflet; c'était la première fois que cette mère frappait sa fille. Ceci comme le reste fait bien connaître ses dispositions.

Le lendemain, le ministre vient à son ordinaire; il était seul. Malheureusement le confesseur d'Ernestine ne put s'y rendre. La jeune personne qui n'avait rien dit d'abord de la visite qu'elle avait reçue la veille, voyant que l'heure convenue était passée, et qu'on n'arrivait point, fit au ministre la commission dont on l'avait chargée et témoigna son étonnement de voir que le Père n'arrivait point. Elle pria le ministre de revenir le lendemain, assurant que son confesseur ne manquerait pas de s'y rendre. A cette nouvelle inattendue, le premier mouvement du ministre fut de prendre son chapeau et de se lever, comme s'il avait eu peur d'être surpris. Il balbutia seulement que si ce n'avait pas été un Jésuite, il n'aurait pas demandé mieux, et qu'ainsi il ne viendrait plus que rarement et peut-être plus du tout. La malade pour se venger de ses importunités eut beau lui répéter qu'elle allait dire au Père que le ministre avait eu peur de lui. Notre homme s'en alla au plus vite, et quand, le lendemain et quelques-uns des jours suivants, le Père se rendit à l'heure convenue, il ne put jamais rencontrer ni le ministre, ni la mère.

4. Les protestants voyant leur poursuite entravée eurent recours à un moyen qui paraîtrait incroyable si le reste de l'histoire ne devait pas nous donner plus exactement encore leur mesure. Ce fut de recourir à la magie ; et la jeune ouvrière protestante qui avait fait semblant de vouloir se convertir, fut chargée de recueillir quelques gouttes du sang d'Ernestine, nécessaires à ce qu'il parait à l'efficacité de l'opération. La chose lui fut d'autant plus facile que c'était elle qui d'habitude pansait la malade et l'aidait à s'habiller. Elle reçut pour son œuvre une riche récompense des protestants ; mais en revanche, elle reçut plus tard du bon Dieu un châtiment sévère et dont la malheureuse ne connaît peut-être pas encore la gravité.

Pendant ce temps-là, la bonne Célestine continuait d'aller à confesse, faisait son abjuration secrètement, n'aspirait qu'après le jour où elle la ferait avec plus de solennité, dût en arriver ce qui voudrait, et entendait avec une dévotion angélique, le plus de messes qu'il lui était possible, pour compenser les sept années qu'elle avait passées dans le protestantisme. Rien n'avait encore transpiré de sa conversion. Elle travaillait chez le tailleur protestant, allait avec les autres visiter la malade, et, malgré le *mauvais esprit* qu'elle avait montré dans l'affaire du scapulaire, elle était du nombre de celles qui devaient accompagner la malade, lorsque sa santé permettrait de l'emmener à la campagne où elle serait en sûreté contre les visites des Pères. Quant à elle, elle restait là pour être à même de rendre service à la pauvre Ernestine et pour travailler, quand l'occasion serait venue, à la conversion de ses compagnes. Mais tout-à-coup la mort d'un de ses oncles, qui habitait Tours où il avait un riche commerce, vint apporter un grand changement dans sa position. — C'était vers la mi-Juillet. Cet oncle laissait par testament à sa nièce toute sa fortune, qui se montait à peu près à 30,000 francs de rente. Célestine, en voyant arriver cet immense trésor qui contrastait si bien avec son état passé, comprit une chose, c'est que la Divine Providence venait au-devant d'elle pour la tirer, elle et sa pauvre mère, des griffes du protestantisme, et qu'elle l'appelait par là à venir en aide aux malheureuses jeunes filles qui se trouvaient déjà ou pourraient se trouver un jour dans une situation aussi fâcheuse que l'avait été la sienne. Ce fut toute la joie et toute l'ambition de sa belle âme. Elle commença donc par déclarer à sa mère, qu'elle était déjà revenue au catholicisme et qu'elle voulait faire une abjuration solennelle, qui pût servir d'exemple aux autres. Sa mère n'y fit pas la moindre opposition.

Avant de quitter Angers, Célestine alla voir sa chère amie la Catholique, à laquelle elle fit connaître pour la première fois toute l'histoire de sa conversion et des renseignements qu'elle nous avait donnés. Ernestine fut si heureuse d'apprendre ces bonnes nouvelles, qu'elle lui donna tout ce qu'elle avait de plus précieux, un beau chapelet béni par le Souverain Pontife, un paquet de médailles d'argent qui avaient échappé au ministre et une belle image. Tous ces objets ne quitteront plus la bonne Célestine. Les adieux faits avec la promesse de se revoir et de s'entr'aimer toujours, malgré la différence survenue entre les conditions de l'une et de l'autre, Célestine et sa mère se rendirent à Tours pour y assister aux funérailles de ce parent, et y restèrent quelque temps pour régler les affaires de la succession.

Vers la fin de Juillet, Ernestine complètement guérie fut encore obligée de retourner chez le tailleur protestant. Il y avait bien une petite difficulté, c'était de savoir dans quel atelier la placer. Le ministre en effet s'était aperçu que les petites protestantes avaient perdu de leur ferveur par leur contact avec la jeune Catholique. Il leur arrivait quelquefois de répliquer de la même manière que leur amie et d'ajouter à son exemple : « C'est le Père qui l'a dit à Ernestine ; ainsi, c'est bien vrai. » Il y avait donc beaucoup à craindre, si on les mettait encore à travailler ensemble. Cependant, le ministre d'Angers ne pouvait pas abandonner sa proie ; qu'aurait dit son confrère du Mans qui avait confié à son habileté ses plus chères espérances ? L'embarras fut si grand qu'on résolut d'abord de mettre Ernestine dans l'atelier des jeunes gens ; puis à la réflexion, on prit un parti plus sage, ce fut de la placer dans la chambre où se tenait le tailleur protestant avec sa femme. Le ministre à cette fois était assez sûr de ses gens pour n'avoir pas à craindre que le catholicisme d'Ernestine déteignît sur ces deux durs à cuire.

La jeune Catholique eut un jour de liberté, pendant qu'on faisait chez Christian ces graves délibérations, et que le ministre parlementait avec son compère. Elle en profita pour venir se confesser et communier. C'était le lundi 20 Juillet. Le lendemain elle était à son nouveau poste. Le tailleur et sa femme ne furent pas plus heureux que les autres. Ils lui donnèrent à lire une histoire de la Réforme, faite par un protestant. A peine eut-elle le livre en mains qu'elle alla droit au fourneau et jeta le volume au beau milieu du feu. Le tailleur furieux la chassa de la chambre et voulait l'expulser de sa maison. Le ministre l'apaisa et, malgré ses alarmes, plaça la jeune Catholique avec ses anciennes compagnes. En revanche, il reprit son œuvre d'évangélisation et multiplia ses visites dans cette maison où il n'avait pas peur d'être rencontré par les Pères. Quand le Samedi soir fut arrivé, le tailleur suivant l'usage, distribua de la besogne pour le lendemain. Ernestine déclara tout haut et d'un ton fort décidé que, puisqu'on avait cherché à la faire protestante malgré elle, elle allait se montrer plus Catholique que jamais, et qu'elle ne travail-

[illegible] plus le Dimanche. On lui objecte que sa mère le veut et qu'elle est mineure. Elle répond que sa mère ne veut que ce qu'on lui fait vouloir, et que, malgré sa minorité, personne n'a droit d'attenter à sa liberté de conscience. Elle va même jusqu'à citer le Concordat. On lui demande qui lui a dit cela. La réponse [illegible] : c'est le Père qui me l'a dit. Les 5 jeunes protestantes l'encouragent dans sa discussion et déclarent à leur tour qu'elles ne veulent plus travailler le Dimanche. Mais, leur dit-on, l'ouvrage est pressé. Elles répondent : tant pis pour les pratiques ; nous avons droit au repos le Dimanche ; c'était une petite sédition. On envoie chercher le ministre pour les calmer. Ce fut inutile. Il y perdit son latin s'il en a. Les petites rebelles lui remontrèrent avec une audace triomphante, combien il était inconvenant, pour un ministre, de les engager à violer la loi de Dieu, qui est dans la Bible. Le Dimanche de grand matin, nos 5 petites protestantes prirent la clef des champs et passèrent toute la journée ensemble, sans paraître ni à l'atelier, ni au temple, et la Catholique put aller à la Messe.

Le lundi matin elles se trouvaient toutes ensemble à l'atelier. Le ministre leur adressa de sévères réprimandes sur leur conduite des jours précédents. Il ne parvint pas à toucher les cœurs. Il s'en prit surtout à la jeune Catholique, à laquelle il reprocha qu'elle était cause que les autres ne lui obéissaient plus. Pendant ce sermon, Ernestine buvait un verre d'eau. Le ministre, pensant que c'était pour le narguer, lui frappa le coude. Cette taquinerie [illegible] du ministre. La catholique avait avalé de travers et répandu une grande quantité d'eau sur sa robe. Pendant qu'elle toussait et s'essuyait, ses compagnes de travail jettent leur ouvrage à terre, et, s'avançant vers le ministre, elles lui reprochent l'inconvenance de ses procédés et lui déclarent qu'elles ne veulent plus de lui ni de son Christian, qu'elles vont retourner dans leurs familles et se convertir au Catholicisme. C'était probablement un complot formé de la veille. Le ministre, sans attacher grande importance à cette déclaration, jugea toutefois qu'il était prudent de séparer de ses compagnes cette catholique dangereuse ; et il l'emmena dans les mansardes de la maison du tailleur, où il l'enferma sous clef. Cependant nos 5 intrépides avaient été faire leurs préparatifs de départ, et quand les paquets furent faits, elles se réunirent et demandèrent à voir Ernestine pour lui faire leurs adieux et la prier d'être leur marraine, le jour de leur abjuration. On leur répondit que le ministre l'avait emmenée. Elles vont toutes cinq, avec leurs paquets sous le bras, à la demeure du ministre, car elles ne veulent pas partir sans avoir vu leur amie. La concierge dit que le ministre n'était pas revenu. Elles entrèrent cependant ; et comme elles étaient des habituées de la maison, on les laissa faire. Le ministre n'était pas non plus dans sa chambre ; le cabinet était fermé à clef. C'est là, se dirent-elles, qu'il aura renfermé Ernestine. Elles frappent si bel et si bien que la porte du cabinet s'enfonce et elles entrent. Point d'Ernestine, point de ministre. Mais, elles trouvent sur la table de travail le scapulaire qu'il avait arraché à la catholique et déchiré en leur présence. Elles s'en partagent les morceaux comme des reliques, et, désespérant de voir leur amie, elles partent à pied, trois pour Saumur, deux pour la Poissonière, village qui est à quelque distance d'Angers. — Le ministre fut bien désappointé, quand il vit que ses chères ouailles l'avaient réellement abandonné. Comme sa charité pour son confrère du Mans lui coûtait cher ! Cinq personnes de moins dans sa paroisse qui compte déjà si peu de fidèles, cinq mariages protestants manqués, pour un qu'il a tant de peine à obtenir ! Ce furent là sans doute, s'il réfléchit quelquefois, les pensées poignantes qui vinrent l'assaillir en rentrant chez lui. Mais qu'on juge de sa fureur en voyant la porte de son cabinet enfoncée ! C'étaient évidemment les fugitives qui avaient fait le coup. Mais, que faire ? Informer la justice ? Trop de honte en rejaillirait sur son ministère, lorsque tout serait mis au grand jour. D'ailleurs, il avait bien une autre préoccupation. Le Président de la société centrale protestante de France était en tournée. Depuis 15 jours, on nous menaçait de son arrivée prochaine. Soit que notre ministre eût été invité par lettre à se rendre à Tours pour y rendre ses comptes, soit qu'il ait eu peur de voir arriver le Président au milieu de circonstances si fâcheuses pour sa paroisse, il prit le convoi du lundi soir pour se rendre promptement à Tours. Le lendemain de son arrivée, il alla en compagnie de l'honorable Président, à la maison du défunt oncle de Célestine, pour faire une visite à sa mère. La mère ne voulut pas descendre, la jeune personne vint seule pour les recevoir. Comme les ministres ne savaient rien de sa conversion, ils causèrent en sa présence des événements d'Angers. Ce fut alors que Célestine apprit de leur bouche la raison pour laquelle on poursuivait avec tant d'acharnement son amie la catholique. C'était que le ministre d'Angers voulait la donner pour femme à son confrère du Mans. Et plus la jeune catholique déployait d'énergie dans sa fidélité à la foi de son enfance, plus le ministre d'Angers trouvait de motifs pour autoriser son choix, et promettre au pasteur des Manceaux une épouse capable de travailler énergiquement à son œuvre. Cependant, il ajouta non sans quelque découragement, qu'il n'y aurait rien à faire, aussi longtemps que cette jeune catholique serait sous l'influence d'un certain Père Jésuite qu'il nomma. Le Président répondit que ces Messieurs changeaient souvent et qu'il fallait attendre sans désespérer. Le ministre dit, en poussant un soupir, qu'au reste il avait assez fait

et que c'était maintenant à son confrère du Mans de chercher par lui-même à arracher sa future à l'influence qui la retenait dans le catholicisme. Célestine ne perdait pas une syllabe de tout cet entretien, qui lui expliquait tant de choses en un moment. Le ministre, croyant toujours à sa fidélité pour la secte, raconta confidentiellement à la jeune demoiselle, les derniers faits, la sédition chez le tailleur, la fuite des cinq ouvrières, tout excepté l'effraction de la porte de son cabinet, dont il ne voulait probablement pas parler devant l'honorable Président. Il acheva en disant : « Vous, au moins, vous nous serez fidèle ! » Célestine qui jusqu'alors s'était contenue pour ne pas trahir son secret, tira en ce moment un paquet de médailles qu'elle avait autour du cou et le lui montra en disant : « Voilà comme je vous serai fidèle ! Est-ce que j'ai jamais eu foi dans votre « protestantisme ? J'ai toujours été catholique de cœur, et, le jour de l'Assomption, je ferai mon abjuration dans l'ouvroir que dirige le Père « Jésuite que vous venez de nommer. » Ces Messieurs s'étaient levés pour se retirer. Elle dit au ministre d'Angers : « Je vous remercie, Mr, « des renseignements que vous m'avez donnés sur mes compagnes. En retournant à Angers, je m'arrêterai pour les voir, les encourager dans leur « bonne résolution et les aider encore d'une autre manière puisque maintenant j'en ai le moyen. »

Ce fut une déconvenue complète pour le pauvre ministre d'Angers, et cela, en présence du Président de la société centrale ; de manière qu'il n'aura pas même la consolation, au bout de l'année, de se reprendre sur le papier par un rapport avantageux sur son apostolat ! Or, cette scène avait lieu le 28 Juillet. Pendant que tout cela se passait à Tours, la Catholique, chassée de la maison du tailleur, restait chez sa mère, et le ministre, avant son départ, avait fait tant d'instances que Christian avait consenti à faire porter régulièrement du travail à cette jeune personne. Au surplus, notre homme était dans un grand embarras ; il ne lui restait plus une seule ouvrière dans ses ateliers. A défaut de protestantes, il se recruta d'un certain nombre de mauvaises catholiques qui donnaient de l'espérance pour la secte ; et, afin que la graine n'en fut pas perdue, le ministre du Mans amena avec lui le 3 du mois d'Août, une jeune fille, appartenant à une pauvre famille Catholique et dont il avait acheté l'apostasie. Le ministre d'Angers parut se décharger sur son confrère du soin de se conquérir celle qu'il voulait pour femme, et il s'occupa, lui, de protestantiser le petit troupeau qui devait le consoler de la perte des fugitives. Le malheureux oublia que la profanation du scapulaire ne lui avait point porté bonheur. Car, c'était à partir de ce jour-là que le Confesseur d'Ernestine avait commencé à visiter la malade et que le protestantisme avait aussi commencé à décliner. Les nouvelles profanations qu'il fit d'un autre scapulaire, enlevé encore à la jeune Catholique, ne le rendirent pas plus heureux dans la maison du tailleur. Il eut beau répéter, avec des plaisanteries plus ou moins grossières, que c'était là le cordon magique avec lequel les Pères tenaient les jeunes personnes enlacées dans leurs superstitions. Tout cela ne fit point passer les mauvaises catholiques dans le sein du protestantisme et ne confirma point dans la secte la jeune fille du Mans qui venait d'y entrer. L'atelier se vida encore une seconde fois comme nous allons le dire en racontant les tentatives étranges que le ministre du Mans entreprit par lui-même ou par ses coreligionnaires pour arracher la jeune Catholique à l'influence de ce Père Jésuite qu'ils redoutaient.

Le mardi, 4 Août, Ernestine vint demander à son confesseur des conseils sur la conduite qu'elle devait tenir. Elle avait reçu dans la matinée la visite d'un homme habillé en paysan, et qui venait, disait-il, de la part de Mademoiselle Célestine, la prier de s'en aller avec lui à Saumur, pour assister à la cérémonie de l'abjuration de ses compagnes : Cet homme paraissait fort bien renseigné. Il disait que Mademoiselle Célestine avait envoyé chercher les deux protestantes de la Poissonnière pour les réunir à celles de Saumur, et qu'elles n'attendaient plus que leur marraine pour être baptisées sous condition. Mais, cet homme n'avait pas un mot d'écrit de Melle Célestine et ne présentait d'autre garantie que sa parole. Le Père trouva étrange que, 8 jours seulement après leur départ d'Angers, on précipitât si vite la cérémonie de l'abjuration. Il recommanda donc à sa pénitente de se défier des embûches des protestants, et de ne pas partir. Le lendemain ce Père se rendait pour prendre des vacances, chez une Dame dont la bonté pour nous est bien connue de tous ceux qui ont passé par la maison d'Angers. Les protestants trouvèrent bien le moyen de troubler son repos. — Le jeudi suivant, 6 Août, un de nos Pères en sortant du Confessionnal, rencontra au fond de la Chapelle une jeune personne qui pleurait et sanglotait. Il lui demanda si elle avait quelque peine et si son confesseur était absent. Elle répondit qu'elle n'avait point de confesseur, puisqu'elle était protestante ; mais qu'elle voulait pourtant se confesser, et elle raconta son histoire et sa peine. Elle dit, qu'elle était du Mans. Elevée dans le catholicisme, elle avait été par ses parents eux-mêmes jetée en pâture au protestantisme qui promettait de l'argent, du travail et de l'avenir. C'était enfin la jeune ouvrière, que le ministre du Mans avait amenée avec lui, et qui n'était chez Christian que depuis 4 jours. La raison qui la faisait pleurer et qui l'avait conduite dans notre Eglise pour y trouver un Père,

qu'elle avait appris chez son patron tout le plan d'une conspiration pour l'enlèvement d'une jeune Catholique qu'elle ne connaissait pas, mais dont le ministre du Mans paraissait beaucoup s'occuper. C'était donc ou le ministre lui-même ou un affidé du ministre qui, moyennant 2000 francs, devait faire le coup. Il avait été décidé que l'homme en question se présenterait chez la jeune Catholique, comme envoyé d'une Delle Célestine, pour l'emmener, disait-il, à Saumur à une abjuration. Et comme elle avait appris que cette jeune Catholique se confessait à l'un des Pères, elle était venue pour donner avis de tout cela afin qu'on empêchât l'exécution du projet. Puis la pauvre petite protestante se confessa. Le Directeur d'Ernestine, averti aussitôt, revint en toute hâte. L'enlèvement devait avoir lieu à 4 heures ce jour là même. A trois heures il était dans la maison de la jeune Catholique, pour la prévenir de tout ce qui se tramait. Le coup fut donc manqué. Le Père apprit, dans cette visite, que le prétendu messager paraissait fort au courant de ce qu'il disait se passer à Saumur et de ce qu'il y avait chez le tailleur. Il s'était présenté deux fois déjà et devait encore revenir. Elle ne le connaissait point, bien que l'ouvrière du Mans eût dit que cet homme était fort connu chez son patron. Cette dernière, protestante depuis peu de temps encore, fut si vite dégoûtée de la secte en voyant les scènes du scapulaire profané et les honteuses menées de son ministre qu'elle écrivit aussitôt à son père au Mans, pour le prier de venir la chercher le plus tôt possible. Le bonhomme vint en effet le Dimanche suivant et l'emmena; mais ce ne fut pas sans un nouvel incident qui faillit devenir tragique. Cette histoire au reste, est tellement remplie d'épisodes étranges qu'elle a tout l'air d'un Roman. Et nous n'aurions pas osé la raconter, s'il n'y avait pas dans notre Maison trois Pères, qui peuvent répondre, pour leur part, des faits dont nous ne mentionnons encore qu'une partie.

Ernestine n'avait pas su d'abord par quel moyen nous avions été instruits du projet de l'enlèvement. Elle ne l'apprit que le Samedi suivant, et elle voulut aller le Dimanche matin chez le tailleur, pour remercier la protestante du Mans et lui remettre une médaille. En entrant vers 9 heures, elle trouva tout le monde au travail et le fourneau était allumé comme pendant la semaine. Elle dit tout haut : « Ah ! vous travaillez le Dimanche ! Ce n'est pas beau pour des gens qui veulent convertir des catholiques. Vous mériteriez que le feu de votre fourneau prît à la maison. » Tous gardèrent le silence; le tailleur était rouge de colère. Sous prétexte d'aller chercher des ciseaux qu'elle avait laissés dans la chambre de Christian, Ernestine roda si bien par la maison qu'elle finit par rencontrer la protestante du Mans. Elle lui donna une médaille, un chapelet et une image et l'invita à venir la voir chez sa mère dans l'après midi. Après cela elle voulut descendre. L'escalier de la maison est étroit et obscur; mais elle le connaissait fort bien, et puis elle l'avait monté sans encombre. Ce fut bien autre chose au retour. Elle trouva au milieu de l'escalier un seau rempli d'eau et tomba jusqu'en bas sans pouvoir s'arrêter. Elle aurait pu se tuer, son poignet fut foulé, on la crut grièvement blessée et on envoya chercher sa mère qui l'emmena. Tous les ouvriers étaient encore autour du fourneau quand elle sortit. Il était environ 10 heures. Une heure environ après, la maison du tailleur était fermée. Le maître et ses gens étaient au temple. Des passants virent de la fumée sortir de l'atelier et sentirent une forte odeur d'habits brûlés. On frappa à la porte. Ce fut en vain. Les voisins coururent au temple et il y eut grande alerte, quand on apprit que le feu était chez Christian. On arriva à temps pour empêcher le développement de l'incendie; mais il y eut une quinzaine d'habits brûlés; et c'était le fourneau qui avait communiqué le feu. — L'ouvrière protestante, témoin de tout cela, et frappée plus encore de la fureur du patron, qui ressemblait, disait elle, à un vrai démon écumant de rage), conçut une telle horreur de cette maison, qu'elle se promit bien de n'y plus mettre les pieds. Le soir, elle allait voir Ernestine, lorsqu'elle rencontra son père qui arrivait du Mans. Elle lui raconta sommairement tout ce qu'elle avait vu chez ces protestants et le pria en pleurant de l'emmener au plus vite. Son père lui promit de l'emmener le soir même et lui défendit de retourner non seulement chez son patron, mais même chez le ministre, chez qui elle avait logé et pris ses repas depuis son arrivée à Angers. Le bonhomme se chargeait de faire lui-même le paquet de sa fille et de dire son fait à ce drôle de ministre. Il lui dit ensuite : va voir ton amie la catholique, puis tu retourneras à confesse, et c'est vis-à-vis la porte des Jésuites que la voiture te prendra. Tout cela fut exécuté de point en point. Nous n'avons plus entendu parler de cette jeune personne; mais tout porte à croire qu'elle sera rentrée dans le sein de l'Eglise catholique et qu'elle aura ainsi remplacé celle des cinq fugitives qui, pour avoir reçu l'argent de l'iniquité, ne fut pas digne de faire son abjuration avec ses compagnes, comme nous allons maintenant le raconter.

Depuis la visite que lui avaient faite les deux ministres à Tours, la bonne Delle Célestine n'était préoccupée que d'une seule chose, sa réconciliation et celle de ses compagnes avec la Sainte Eglise. Elle remit la cérémonie pour elle au jour de l'Assomption, choisit pour la faire un petit ouvroir, situé près de chez nous, et dirigé par un de nos Pères. Le jour même du triomphe de Marie, elle devait prononcer avec la formule de l'abjuration son acte de consécration à la Ste Vierge, et être nommée Préfette de cette petite Congrégation dont elle voulait désormais devenir la protectrice.

Ces vues allaient si bien à son cœur et aux dangers que sa foi avait courus. Depuis le commencement du mois d'Août jusqu'au 11 du même mois, époque de son dernier voyage à Angers, elle s'occupa activement de ses anciennes compagnes. La 1ère fois qu'elle s'arrêta à Saumur, elle en trouva trois, le catéchisme à la main et se faisant instruire dans la religion catholique. Leurs parents, bien que protestants, les avaient vues si déterminées qu'ils n'avaient pas fait grande opposition. Mlle Célestine alla chercher les deux autres à la Poissonnière et paya le voyage et l'entretien. Elle voulait les réunir pour que leur ferveur fut augmentée par le nombre et qu'elles pussent mieux se défendre contre les attaques qui ne leur manqueraient pas. Puis elle venait de temps en temps à Angers pour voir son confesseur et nous mettre au courant de la conversion des 5 néophytes. Ses compagnes l'avaient chargée d'un message auprès d'Ernestine la catholique. Il ne s'agissait pas seulement de la prier de nouveau de venir à leur abjuration et d'être leur marraine, il fallait encore que cette chère amie leur envoyât et tout de suite, par Mlle Célestine, sa couronne de 1ère Communion qu'elles avaient vue chez elle. Cette couronne était très-belle et d'un prix élevé. C'était un cadeau que cette jeune fille avait reçu pour sa 1ère Communion d'une de ses tantes, qui passe pour avoir fait une brillante fortune à la Nouvelle-Orléans et qui est protestante. Le ministre d'Angers et celui du Mans avaient bien espéré que cette riche commerçante donnerait encore une belle couronne et quelque chose de plus pour sa nièce, le jour où elle aurait l'honneur d'entrer dans le clergé protestant. C'est parce qu'on attendait cette dame à Angers, que l'on avait hâte d'en finir avec les refus obstinés de la jeune Catholique. Le message avait bien ses difficultés. Ernestine tenait beaucoup à ce souvenir de sa 1ère Communion; sa mère ne voulait pas permettre que la couronne quittât la maison. L'éloquence de Mlle Célestine triompha de tout. Elle emporta la couronne. Elle se proposait elle-même de l'avoir le jour de l'Assomption; "Elle leur en effet," mais d'une manière bien imprévue pour elle et pour nous. En attendant, la couronne fut honorablement placée autour d'une image de la Ste Vierge, dans la chambre qui servait de Cénacle aux néophytes de Saumur. C'est devant cette image qu'elles allumaient deux cierges matin et soir pour faire leurs prières.

Le jour de St Laurent fut fixé pour l'abjuration des Saumuroises. Mlle Célestine s'y rendit de Tours la veille et envoya sa bonne pour chercher à Angers celle qui devait être la marraine. Nous ne comprenions rien à une pareille précipitation. Il y avait quinze jours à peine que ces ouvrières étaient encore protestantes et on les admettait déjà à l'abjuration! Leur conduite avait été énergique sans doute, et leur ferveur admirable; on peut même dire que ces conversions se préparaient déjà longtemps avant d'éclater. Mais enfin, si peu de temps pour secouer leurs préjugés d'enfance et devenir catholiques de cœur! voilà ce qui excitait notre étonnement. Mais, le bon Dieu avait ses vues. Il voulait que Mlle Célestine fût présente à cette cérémonie, et pourvût à l'avenir de ses compagnes. Quelques jours plus tard, c'eût été impossible. La mère d'Ernestine ne voulut pas permettre que sa fille allât à Saumur. La cérémonie devait se faire en petit comité. Ce fut un grand chagrin pour ces jeunes personnes d'apprendre que leur amie n'y viendrait point. Un autre sujet de tristesse vint se joindre à celui-là. Au moment de commencer la cérémonie, elles n'étaient que quatre. Qu'était donc devenue l'autre? On la chercha partout, on l'attendit longtemps, ce fut en vain. Avait-elle manqué de courage? Rien ne le faisait supposer. Elle avait paru tout aussi fervente que les autres. Bien plus, c'était elle qui prenait soin de leur amie malade, et qui lui paraissait plus attachée encore que les autres. Elle avait même avoué à ses compagnes, depuis leur départ d'Angers, comment Ernestine avait cherché à la faire instruire par un ecclésiastique de la paroisse, durant le temps de sa maladie. Mais il y avait une double trahison qui rendait cette malheureuse trop indigne de la grâce que les autres allaient recevoir. C'était d'abord sa coopération, richement soldée, aux pratiques magiques ou stupides des protestants, pour essayer de vaincre l'obstination de la Catholique. Ce fut ensuite très-probablement les renseignements qu'elle communiquait aux protestants, après le départ d'Angers; car ces gens-là étaient trop bien au courant de ce qui se passait à Saumur dans le petit Cénacle, pour n'être pas renseignés par quelqu'une de celles qui s'y trouvaient. Les quatre qui restaient firent abjuration, furent baptisées sous condition et firent leur première communion avec une ferveur qui fit couler bien des larmes. Après la cérémonie, Mlle Célestine emmena ses compagnes à son hôtel pour les faire déjeuner. Elle passa le reste du jour à placer les nouvelles converties chez des dames catholiques de Saumur et de Nantes, qui promirent d'en prendre grand soin. Elle fit encore chercher l'infidèle dans la ville et aux environs, sans pouvoir apprendre ce qui lui était arrivé. Le lendemain elle vint à Angers nous dire ce qui s'était passé à Saumur. Elle eut un long entretien avec son confesseur, lui confia ses projets, d'abord à l'égard de sa chère Ernestine, à laquelle elle se proposait de donner une forte somme d'argent pour la mettre elle et sa mère à l'abri des protestants; puis pour elle-même, quand il lui serait permis de venir se fixer à Angers; elle voulait être de toutes les œuvres catholiques, mais surtout de celles qui ont pour but d'arrêter la honteuse propagande des protestants sur les pauvres ouvrières. Elle fit les derniers arrangements pour son abjuration qu'elle voulait toujours prononcer à l'ouvroir et après avoir vu sa chère amie la catholique qu'elle pria d'être sa marraine, elle

repartie pour Saumur d'abord, où elle voulait prendre de nouvelles informations sur la brebis infidèle, et emporter la couronne d'Ernestine, 9-
laquelle, comme elle disait, ne la quitterait plus, jusqu'à ce qu'elle eût fait son abjuration et sa consécration à la Ste Vierge.

La pauvre Demoiselle était déjà bien fatiguée à son départ d'Angers. Ses courses multipliées dans les fortes chaleurs du mois d'Août, et les peines qu'elle s'était données pour le salut de ses anciennes compagnes, pouvaient en être cause en partie; mais, le vendredi 7, elle avait eu l'imprudence de boire ayant chaud, deux grands verres d'eau très-fraiche. Depuis ce temps là elle se trouvait indisposée. Elle retourna pourtant à Tours, où sa présence était indispensable et promit de revenir le 14 dans la matinée. La journée du 14 passa tout entière sans qu'on la vît arriver. Le jour de l'Assomption tout était prêt à l'ouvroir pour son abjuration. Ernestine y avait amené jusqu'à sa mère. La chapelle était tendue de guirlandes de fleurs et ornée du mieux qu'on l'avait pu dans une maison pauvre et qui en est à sa fondation. Deux prie-Dieu étaient disposés au milieu de la chapelle, au dessous d'une belle couronne de fleurs. L'un était destiné à Mlle Célestine, l'autre à celle qui devait l'assister en qualité de marraine. Nous fûmes tous dans une grande inquiétude de ne point voir arriver celle que nous attendions. Dans la matinée, la mère d'Ernestine reçut une lettre à l'adresse de sa fille. Après l'avoir lue avec émotion, elle courut la montrer au ministre protestant et au tailleur, et ne la laissa voir à sa fille que vers midi. Ernestine, toute en larmes, vint aussitôt nous la montrer. C'était une lettre de la mère de Mlle Célestine qui annonçait la mort édifiante de sa fille : « Elle est morte, y disait-elle, d'une fluxion de poitrine et n'a été que deux jours malade. Aussitôt qu'elle s'est sentie indisposée elle « a demandé un Prêtre, qui ne l'a pas quittée jusqu'à son dernier moment. Et toujours en pleine connaissance, elle me disait : faut-il mourir sans a-« voir fait abjuration ? Oh ! chère Ernestine, quelle agonie pour une mère d'entendre sa fille exprimer un pareil regret ! Dix minutes, me disait-elle, « vous l'écrirez à Ernestine, vous lui ferez part de mes dernières volontés. Voici, chère amie, une partie de ses dernières volontés : Je me recommande « aux prières de la petite Congrégation de l'ouvroir. Je prie mon confesseur de faire faire en mon nom, et, s'il le juge à propos, par Ernestine, l'abjura-« tion que j'avais promise. Je désire une tombe en marbre blanc, où je veux qu'il y ait une inscription faite par mon confesseur et celui d'Ernestine. « C'est à ces bons Pères que toutes nous devons notre salut ; ce n'est qu'à l'exemple d'Ernestine que toutes nous avons le bonheur d'être catholiques. Je ré-« clame sa couronne ; vous la mettrez sur ma tête, et j'irai le jour de l'Assomption la déposer aux pieds de Marie et la lui offrir pour toujours. Toutes mes « médailles seront à mon cou, mon morceau de scapulaire et mon image sur mon cœur....... Adieu, chers Parents ; vous pleurez et vous « pleurez mon bonheur ; je n'ai plus que quelques minutes à passer au milieu de vous. Ma bonne mère, je suis heureuse, je meurs contente de vous « voir réconciliée avec le bon Dieu. Maintenant retirez-vous tous de moi : laissez-moi seule, m'enivrer seule dans le doux sommeil du Seigneur. « Ah ! faut-il, chère Ernestine... A bientôt ! je meurs.... Tous nous étions en larmes, continue la pauvre mère. Mon Dieu que de reproches « j'ai à me faire ! O mère ingrate ! Il était bien juste que le bon Dieu me punît. Il m'a ôté ce que j'avais de plus cher au monde. J'ai été bien coupa-« ble ! Ma consolation était de l'entendre dire : Ma bonne mère, oubliez le passé, le bon Dieu vous le pardonnera. Comme nous serons heureuses « de le prier toutes les deux ! — La volonté de Dieu s'est accomplie ; une heure après avoir reçu le Saint Viatique, elle a demandé à être habillée « en blanc..... » Telle est la lettre de cette pauvre mère.

Notre douleur fut bien grande, et nous avions besoin pour nous consoler de tous ces détails édifiants sur une mort si douce et si sainte. — Le lendemain il y eut à l'ouvroir une Messe pour le repos de son âme. Le prie-Dieu, qui devait lui servir pour son abjuration, fut couvert d'un crêpe de deuil, et laissé à la place qu'il occupait la veille, au dessous de la couronne de fleurs, qu'on n'avait pas pensé à enlever. Cette circonstance, qui était comme un symbole de la couronne que cette belle âme a reçue dans le Ciel, pendant que son souvenir sur la terre laisse la douleur et le deuil, fit répandre bien des larmes aux personnes qui étaient là. — Nous faisions tous une perte incalculable. Sa mère d'abord, avec sa fille unique qui était devenue plus que jamais digne de ses affections, voyait s'évanouir son bonheur et sa fortune. Le testament portait que si Mlle Célestine mourait avant d'avoir atteint sa majorité, l'héritage serait partagé entre des collatéraux que le testateur avait désignés et la mère n'en aurait qu'une très-minime portion. De plus, on était indigné dans la famille de la conduite qu'avait tenue la mère en vendant sa fille aux protestants. Elle fut rejetée comme une personne devenue infâme. C'est elle-même qui nous l'apprend dans une lettre qu'elle écrivit quelques jours après au confesseur de sa fille. « Je suis, dit-elle, repoussée de toute ma famille qui me renonce entièrement. Je ne possède plus rien, parce que j'ai, me disent-ils, vendu ma fille. O mon père, que de reproches ! J'en suis accablée et je les ai bien mérités. Elle ajoute comment sa famille, aussitôt après la mort de son enfant, la força de se retirer : « Je n'ai plus eu la permission d'entrer au château ;

les portes n'étaient toutes fermées. J'avais gardé comme souvenir son catéchisme et son chapelet; ils s'en sont aperçus, et mardi ils sont envoyé chez le ... faire rouvrir le cercueil qui est en fonte pour lui mettre ce chapelet entre les mains, comme elle l'avait demandé. Le visage de ma pauvre fille était navré; mais elle avait les larmes aux yeux; pour moi, je n'ai pas eu la consolation de la voir. » Toute cette lettre est navrante; et comme cette malheureuse mère n'est point venue à Angers, suivant sa promesse et n'a point fait demander l'inscription ni donner de ses nouvelles, nous craignons que le chagrin ne l'ait emportée dans la tombe. Sa fille aura obtenu grâce pour elle devant Dieu.
Ernestine perd en elle une véritable amie, et nos petites filles de l'ouvroir une bienfaitrice. C'est encore sa mère qui nous l'apprend par sa lettre: « Je dois, dit-elle, vous faire part des dernières volontés de ma pauvre Célestine. Elle avait promis une somme 15000 francs pour remercier la Divine Providence d'être venue à son secours: 10,000 francs qu'elle devait remettre au Père (qui raconte cette histoire) pour tirer Ernestine d'avec son indigne mère et 5000 francs pour les petites filles de l'ouvroir St-Charles. Elle a demandé le notaire qui lui a répondu qu'il n'était en ce moment libre de rien. Qu'il ne pouvait rien avant la fin du mois. Malheureusement, ma fille est morte douze jours trop tôt pour Ernestine. Pauvre enfant! Elle aura à subir le même sort que ma chère Célestine. Oh! si sa mère savait tous les remords qui me poursuivent!
Le bon Dieu aura tenu compte de toutes ses bonnes intentions à cette belle âme, qui s'est envolée vers le Ciel, sans exprimer le moindre regret de quitter cette grande fortune, qui était venue la trouver depuis un mois à peine. Non, ce n'est pas elle qui est à plaindre; mais c'est sa pauvre mère, si elle est encore dans cette terre d'exil; ce sont ces pauvres petites ouvrières dont Mlle Célestine voulait être la protectrice, puisque c'est dans les familles indigentes de ces jeunes filles que les protestants vont l'argent à la main chercher leur triste recrutement; c'est surtout cette pauvre Ernestine, qui va se retrouver aussi exposée que jamais aux lâches exigences de sa mère et aux indignes menées des ministres et de toute la secte des protestants. — Ces gens-là, comme vous l'avons dit, ... vous la lettre touchante de la mère qui annonçait la mort de sa fille. Ils ont été indignés qu'elle fut morte catholique. Leur cœur a été insensible aux beaux sentiments de cette jeune personne mourant contente d'être rentrée dans le sein de l'Église, ne témoignant nulle peine d'abandonner une fortune dont elle n'a pas eu le temps de jouir et s'arrachant si généreusement aux brillantes espérances qui lui souriaient dans l'avenir. Les regrets poignants de la pauvre mère n'ont pas pu les émouvoir. Mais, une circonstance les a frappés, c'est qu'Ernestine y a perdu sa couronne de 1ère communion. Et ils en ont si bien profité pour monter la tête à sa mère, que celle-ci oubliant tout sentiment maternel, l'a reproché amèrement à sa fille, comme pour accroître à plaisir la douleur déjà si grande qu'avait cette pauvre enfant de perdre une amie si chère.
Et c'est avec ces gens-là qu'Ernestine va encore se trouver aux prises! Et le ministre du Mans, que rien à ce qu'il paraît ne peut désespérer, va encore couver des yeux une proie qui lui échappe toujours! Pendant la fin du mois d'Août, la jeune catholique, forte par sa douleur même, tint ferme contre les instances réunies des ministres, de sa mère et de ses parents protestants et ne retourna point chez le malencontreux tailleur. Mais, comme elle est excellente ouvrière et que d'ailleurs sa maison devenue en quelque sorte maudite ne pouvait plus garder de jeunes filles, Christian consentit encore à lui faire porter de l'ouvrage chez sa mère. Le ministre du Mans venait, de quinze en quinze jours, pour voir si ses affaires avançaient. Homme admirable qui ne se décourage jamais. On dit qu'il a 7000 francs de rente. Qui pourra le croire en le voyant poursuivre avec un acharnement romanesque une pauvre petite couturière! Les rapports imprimés des Protestants semblaient annoncer qu'ils font chaque jour de nombreuses conquêtes. Qui pourra le croire en voyant un ministre si embarrassé pour prendre femme, que ni la paroisse du Mans, ni celle d'Angers ne peuvent lui en fournir et qui les réduit à une pauvre catholique? Et par quels moyens, grand Dieu! On en connaît quelques-uns, en voici d'autres. — Vers la fin d'Août, la cousine de la jeune personne, protestante et en relations intimes avec Christian, apporta de l'ouvrage à Ernestine: c'était une très belle robe et une chemise d'homme qui devait être brodée. La jeune ouvrière se mit au travail avec ardeur. En s'occupant de la robe elle faisait réflexion que cette robe était pour une personne de sa taille. Et quand elle fut achevée, il n'est pas nécessaire de dire qu'elle l'essaya; et elle trouva que cette robe lui allait très-bien. Les deux objets étaient confectionnés, et elle avait beau en avertir sa cousine; sa cousine qui lui avait dit que cet ouvrage était fort pressé ne se pressait point de le redemander. Ceci intrigua la jeune ouvrière. Voilà qu'un soir en jouant avec une petite nièce de 7 à 8 ans, dans la maison même de cette cousine, l'enfant dit à Ernestine d'un ton mystérieux: ma tante, si tu veux me promettre le secret, je vais te dire quelque chose. La promesse faite, la petite reprit: Sais-tu bien, ma tante, pour qui est la robe que tu as faite? Non, dit naïvement Ernestine. — Eh! bien, ajouta l'enfant, ne dis pas surtout

que c'est moi qui te l'ai appris : C'est ta robe de noce, pour le jour où tu te marieras avec le ministre du Mans. Elle est bien belle, cette robe, n'est-ce pas, ma tante ? C'est qu'aussi, il est bien riche, il a 7000 francs de rente. Et la belle chemise brodée que tu as faite sera pour lui. Ne dis pas surtout que c'est moi qui t'ai appris cela. — Dès le lendemain, aussitôt que sa mère fut sortie de la maison pour aller à sa journée, Ernestine, sans prendre conseil de personne, fait un feu de joie de la belle robe et de la belle chemise. La cousine en apprenant cet auto-da-fé, frémit de rage ; toute la parenté protestante jura de mettre tout en œuvre pour triompher de tant de courage. Un samedi de septembre, un des oncles de la jeune catholique la fit venir chez lui et la renferma sous clef dans une chambre écartée, en lui disant qu'elle n'en sortirait pas qu'elle n'eût consenti à se faire protestante. Ernestine répondit qu'elle mourrait plutôt que de renoncer à la religion catholique. Elle y fut enfermée presque tout le jour, n'eut rien à manger le soir, et ne trouva qu'une paillasse pour y passer la nuit. Le lendemain Dimanche, la porte fut ouverte pour un maçon qui devait y faire des réparations. La cage une fois ouverte, l'oiseau s'envola. Mais tout cela était prévu, et ce n'était que la préparation à la comédie qui devait continuer le jour même. On l'avait empêchée d'aller à confesse la veille, et, par suite, de demander des conseils pour les difficultés qu'elle rencontrait à chaque pas ; on l'avait empêchée d'aller à la messe le Dimanche ; car il était trop tard quand elle sortit de sa prison pour qu'elle pût aller à d'autre messe qu'à celle de midi. Ainsi fatiguée, livrée à elle-même, exaltée par les persécutions qu'elle rencontrait dans sa famille, elle était on ne peut mieux disposée pour donner tête baissée dans le piège qu'on allait lui tendre. Vers onze heures du matin, à l'heure où les bons chrétiens sont à l'Eglise et les bons protestants au prêche, deux dames, en costume de Religieuses de Chavagnes, entrèrent chez Ernestine. Sa mère venait d'en sortir. Ces deux personnages s'apitoyèrent d'abord sur les étranges persécutions qu'on lui faisait subir, et lui proposèrent en conséquence de l'emmener avec elles à une maison de campagne, pour y prendre du repos et des vacances dont elle avait si grand besoin. Ernestine fut trompée par leur costume, elle crut à de vraies religieuses ; seulement elle leur témoigna son étonnement de ce qu'elle ne les avait point vues à la communauté de Belle-Fontaine. Les deux prétendues religieuses répondirent habilement à cette difficulté. Enfin, si elles lui avaient proposé de partir à l'instant même, il est probable qu'elle l'eût fait sans en demander la permission à sa mère, tant elle était mécontente de voir que, ce matin-là même, sa mère avait paru si indifférente aux mauvais traitements de son oncle. Mais ces dames lui ayant dit qu'elles viendraient la prendre le jeudi suivant à 4 heures, et que, pour lui épargner la peine d'aller jusqu'à Belle-Fontaine, leur voiture s'arrêterait à sa porte, Ernestine se souvint alors de sa consigne et croyant toujours parler à des amies, elle leur dit naïvement qu'elle en demanderait la permission au Père qui la dirigeait, parce que se trouvant chaque jour exposée aux pièges des protestants, elle lui avait promis de ne faire aucune démarche sans lui avoir demandé conseil. Nos deux religieuses se regardèrent l'une l'autre, et se retirèrent en répétant encore : eh bien, jeudi à 4 heures, le Père vous le permettra bien. — Ernestine vint en effet demander conseil au Père ; mais elle ne put pas un seul instant lui faire douter que ce ne fût encore une invention de la secte. A la réflexion, et d'après les questions qui lui furent faites, elle se rappela elle-même qu'elle n'avait point vu le cordon noir et violet à la ceinture de ces prétendues religieuses. A cette exception près le costume était si bien imité que cette jeune personne, qui avait passé 6 mois avec les Dames de Chavagnes, y avait été trompée. Ainsi donc, que devait-on s'attendre à trouver sous ces peaux de brebis ?... On n'ose pas dire le reste.

Enfin, la Divine Providence semblait nous ménager l'occasion d'en finir avec cette misérable propagande. Notre patience d'ailleurs était lassée. Il fut donc résolu qu'on opposerait stratagème à stratagème. La jeune catholique devait toujours se montrer disposée à partir, et le jeudi de 3 à 5 heures du soir, un commissaire de police, excellent homme qui ne demandait pas mieux que de venger l'outrage fait au costume des Religieuses chargées d'élever sa fille, devait stationner dans les environs avec un sergent de ville de son choix. Mais on ne peut pas se rendre invisible. La sentinelle, que le Protestantisme a placée vis-à-vis l'entrée de notre maison et qui faisait prendre tant de précautions à Mlle Célestine au commencement de sa conversion, avait pu jeter l'alarme au camp des conspirateurs. Le Père, dont l'absence encourageait leurs complots, était rentré le mercredi ; Ernestine était venue lui parler ; on avait pu voir aussi le commissaire de police entrer dans notre maison. Nous ne savons pas conspirer, nous autres, et voilà pourquoi le coup manqua. Vers 3 heures 1/2, le tailleur protestant parcourut le faubourg où demeure la jeune catholique, et ses yeux rencontrèrent ceux du commissaire de police qu'il reconnut. Il n'y eut donc ce jour-là aucune tentative.

Le lendemain, le Père était reparti pour la campagne. Entre 3 et 4 heures de l'après-midi, un fiacre s'arrêta devant la porte d'Ernestine. Sa mère était encore absente. Le cocher monta et dit à la jeune personne : « Mademoiselle, on m'a envoyé vous chercher avec un fiacre pour vous conduire à la campagne où vous avez promis d'aller Dimanche dernier ». Ernestine voyant qu'il n'y avait personne dans le fiacre, dit qu'elle avait peur d'y monter toute seule ; mais qu'elle le priait d'attendre et que bientôt elle reviendrait. Elle courut aussitôt chez la Su-

périence de l'ouvroir, et toutes deux allèrent chez le commissaire de police. Malheureusement il se trouvait alors environné de plusieurs personnes que ses fonctions ne lui permettaient pas de quitter un instant. Il recommanda seulement qu'on tâchât de savoir quel était le patron du cocher et que cela lui suffirait. La supérieure de l'ouvroir se rendit avec Ernestine. Le fiacre était toujours à la porte. On pressa de questions le cocher, il ne sortit pas de sa formule, qui était pour lui comme un mot d'ordre; mais on sut quel était son patron; et voyant qu'il n'était pas possible d'obtenir plus de renseignements, la Religieuse emmena la jeune personne à sa communauté, ainsi que le commissaire l'en avait priée.

La mère d'Ernestine vint le soir même remercier Madame la Supérieure de l'ouvroir, du soin qu'elle avait pris de sa fille. Elle paraissait mécontente de ce qui s'était passé et semblait l'avoir ignoré de tous points. Sans doute, la mère jouait double jeu. Ce fut pourtant cette circonstance qui ménagea une entrevue jusque-là impossible entre le Directeur d'Ernestine et sa malheureuse mère. C'était à l'ouvroir même; là, sans prononcer même le nom de protestant, le Père lui fit entendre que sa fille ne pouvait plus ni retourner chez Christian, ni rester seule dans sa chambre à cause des dangers qu'elle y courait; par conséquent qu'elle eût à laisser Ernestine à l'ouvroir. Elle consentit à la laisser 8 jours et paraissait attendre la décision d'un autre pour se résoudre à lui accorder un séjour plus long. La semaine suivante à une seconde entrevue, les choses furent traitées à fond. La pauvre mère pâlissait et rougissait tour à tour, bien qu'on eût toujours l'attention de la mettre hors de cause et de rejeter tout sur les protestants. Elle demanda si l'on croyait que toutes ces tentatives venaient de leur part. Le Père répondit qu'il n'était pas possible d'en douter. Elle s'informa de ce qu'elle devait faire et si elle ne devait pas porter plainte devant les tribunaux. Bien entendu qu'elle n'en voulait rien faire, mais qu'elle tenait seulement à savoir si nous pensions nous-mêmes à intenter quelque poursuite. Le Père lui répondit: le procès peut se faire quand on voudra, le cocher fera retrouver les fausses religieuses qui auront à répondre de leur double délit, savoir 1°. de tentative d'enlèvement de mineur; 2°. de port illégal d'un costume religieux reconnu par l'état. Cette tentative rappellera celle qu'a essayée le ministre du Mans, et d'informations en informations tout reparaîtra jusqu'au délit du ministre d'Angers, qui s'est permis en présence de 6 témoins d'arracher à votre fille son scapulaire et de le déchirer. Quant à l'opportunité du procès, rien ne presse; votre fille a besoin de repos, et sa santé est déjà trop compromise par des tracasseries qui durent depuis 4 mois. Mais si les protestants remuent encore, malheureux; car, si vous ne les poursuivez pas, d'autres le feront pour vous. La pauvre mère était embarrassée. Pour faire diversion, le Père la conduisit à l'atelier des ouvrières qui avaient le mot. Elles lui demandèrent toutes d'une voix et avec tant d'instances de vouloir bien leur laisser Mlle Ernestine pour être leur sous-maîtresse, que l'indécision de la mère fut vaincue, et le Père lui promit une pension de 200 francs pour l'année. Il espérait que la bonne Dame, qui avait été si bienveillante pour lui pendant les vacances, aurait aussi pitié de sa pauvre protégée. Ses espérances n'ont point été trompées. La jeune Catholique est encore à l'ouvroir et va passer le Dimanche avec sa mère, non sans être en butte aux tracasseries de sa parenté protestante. La secte aux abois en est réduite à la magie. Il n'y a pas longtemps quelqu'un lui a coupé furtivement une mèche de cheveux à cette jeune personne; c'était pour faire un nœud mystérieux avec une mèche semblable coupée sur la tête du ministre du Mans et qu'on devait attacher à un rosier. L'opération n'a pas réussi. Ernestine n'en a pas plus d'envie d'unir sa destinée à celle de ce pasteur, vraiment romanesque. Mais le scapulaire a plus de succès que la magie blanche et noire. Un Dimanche, Ernestine apprit d'une Dame catholique qui va chez Christian, qu'il y avait encore une ouvrière protestante. La jeune personne ôta aussitôt son scapulaire et le donna avec une médaille à cette Dame pour qu'elle les remît à la petite hérétique: Dès le lendemain, cette ouvrière protestante ne pouvait plus tenir dans la maison du tailleur, et elle s'enfuyait de grand matin pour retourner chez elle. Une autre fois, c'était une catholique travaillant chez lui, et qui venant à confesse prenait la résolution de partir pour Saumur et l'exécutait le lendemain. Voilà ce qui a gagné le pauvre ministre, pour une conquête qu'il n'a pas pu obtenir.

IHS

Scholasticas de Laval. Mars 1858.

Les Scholastiques de Laval, aux P.P. et F.F. de

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. F.F.

Pax Christi.

France — Association catholique de St. François de Sales — Lettre de Mgr. de Ségur au R. P. Provincial. — Depuis un an environ se forme à Paris et en France, une association de prières et d'aumônes destinée à opposer une digue aux envahissements, chaque jour croissants, du protestantisme. Cette association, inspirée, pour ainsi dire, par le Saint Père lui-même, a déjà reçu l'approbation de plus de quarante-cinq Archevêques et Évêques de France, de Savoie et de Piémont; et un grand nombre de ces prélats en ont déjà jeté les fondements pratiques dans leurs diocèses. De toute part l'œuvre ne rencontre que de vives sympathies; et je puis ajouter qu'à la Cour et au ministère des cultes je n'ai trouvé que des dispositions favorables. — J'ai écrit il y a quelque temps au Père Général de votre pieuse Compagnie pour recommander notre Association à ses prières d'abord, puis à sa protection auprès des Pères Jésuites de France, et en particulier de Paris. Le R. P. Beckx m'a répondu une excellente lettre que j'ai laissée entre les mains de notre bon P. Milleriot, et dans laquelle il me dit qu'il vous abandonne la décision pratique de l'affaire. Je lui demandais de vouloir bien adjoindre un ou deux de ses Pères à notre Conseil général de direction. Je n'ai pas voulu faire plus tôt cette démarche pour ne pas risquer de compromettre la Compagnie et pour laisser venir les suffrages de l'Episcopat. Comme ces suffrages sont acquis, et comme notre règle est de ne combattre la propagande protestante dans chaque diocèse que sous la haute direction de l'Évêque, notre responsabilité est couverte, et je crois pouvoir, sans aucun inconvénient, vous prier de coopérer à notre lutte de conservation et de défense. Les Jésuites sont anti-protestants par droit de naissance. Quelques-uns de vos Pères de Paris accepteraient volontiers, je n'en doute pas, une participation qui ne leur causerait du reste aucun dérangement, les membres du Conseil ne prenant des travaux de l'Association que ce qu'ils veulent bien en prendre. J'aurais attendu votre retour à Paris, mon Révérend Père, pour vous parler de cette petite affaire si nous n'étions en ce moment un peu pressés par le temps et sur le point de rendre publique la liste des membres de notre Conseil. À côté du R. P. Pétetot, de M. Etienne, du Frère Philippe, du P. Laurent, de M. Baudon, etc. nous serions bien heureux de pouvoir inscrire les noms d'un ou deux Pères de la Compagnie de Jésus, ce grand fléau du protestantisme.

Recevez en attendant, mon Révérend Père, l'hommage de mon respectueux et affectueux dévouement en N. S.

Paris, le 8 8bre 1857.

+ de Ségur.
Président de l'Association catholique
de Saint François de Sales.

Le R. P. Provincial a donné les noms des P.P. de Ravignan et de Ponlevoy.

Colléges. Vaugirard — Le Dimanche, 13 Décembre, le collége de l'Immaculée Conception, célébrait la fête de sa Patronne par une séance littéraire, que donna l'Académie de Rhétorique. Le sujet de cet exercice était : *Saint Louis dans les fers*. Un auditoire choisi et nombreux y assista. On remarqua surtout une critique ingénieuse de la célèbre épopée française du P. Le Moyne : *Saint Louis ou la Sainte Couronne reconquise*. Une tragédie latine du P. du Baudory : *Sanctus Ludovicus in vinculis*, fournit aussi à nos jeunes académiciens l'occasion d'une étude intéressante sur ce drame remarquable, dont ils déclamèrent ensuite quelques belles scènes. Ce double essai fait voir quel agrément et quelle utilité nos solennités classiques pourraient emprunter aux travaux de nos anciens Pères — A la messe de Minuit, cinquante anciens élèves vinrent, de tous les quartiers de Paris, faire la Sainte communion dans la Chapelle du Collége. — Le professeur de Seconde écrivait dernièrement : « l'ardeur de mes humanistes pour les devoirs de diligence, sans que j'aie rien fait pour l'exciter, est si grande qu'ils me présentent chaque semaine jusqu'à vingt-mille lignes de ces travaux de surérogation. Il faut dire que cette classe compte environ quarante élèves — Le nombre total des élèves de Vaugirard dépasse 400 : car aux 353 pensionnaires il faut ajouter une cinquantaine d'externes. — Le Professeur de Philosophie évangélise avec succès les *Zouaves* de la Garde Impériale, casernés à l'École Militaire. Un d'eux, venant se confesser, ôte son manteau, regarde le Père et dit : Ça, mon Père, je vais en suer ; mettez-vous là et vous allez voir que j'ai de la besogne — Ne craignez rien, cher ami : nous allons suer ensemble, et j'espère que nous nous tirerons d'affaire. Au feu!.. » Le jour de Noël 200 de ces braves soldats ont fait la Sainte Communion.

Amiens. — L'acquisition des *Incurables* est un fait accompli. On peut désormais bâtir un grand Collége. Nous allons prochainement prendre possession de la moitié du jardin. — Voici quelques détails sur la Ste Enfance, transmis par le surveillant qui dirige cette œuvre. « Bien souvent, dit-il, je vois des traits qui mériteraient d'être écrits en lettres d'or et qui le sont, je crois, dans le livre de vie. Cet élève se fait *caller* pour 2 sous. C'est défendu. Autre moyen : le petit pain du goûter, si friand! il est vendu à 2, 4, 6, 10 sous chaque soir. On assure quelquefois ce bienheureux pain quinze jours d'avance. Tel autre a un microscope : un jour, en promenade, il s'amusait à considérer la peau de sa main : comme c'est vilain, dit-il tout haut à ses condisciples! Montre, montre-moi, crie-t-on de toutes parts. Et ce bon enfant, tout joyeux, se dit : « quelle bonne fortune pour mes petits Chinois! Oui, je consens à vous montrer mon microscope, mais au profit des petits Chinois — Oui, oui. » Et à la fin de la promenade, il avait 2 f. 70 c.

A la fin de l'année dernière, un enfant avant d'aller en vacances m'écrit un billet ainsi conçu : Mon Père, je..... et j'aime beaucoup les petits Chinois, recevez pour eux cette aumône. 5 francs » .... Ces jours derniers l'un d'eux encore m'aborde et me dit : « Mon Père, au nom des petits Chinois, faites moi faire un chapelet, je vous donnerai pour eux une bonne aumône. »

Voici un petit fait qui vous fera probablement plaisir. Un Père vient à moi, il y a quelques jours, portant à la main une patte de chevreuil. On sonne le dernier coup pour la fin de la classe ; je saisis bien vite cette patte, et la jette au fond de la questure, afin d'enlever aux enfants un sujet de trop mauvaises farces. Le lendemain, mon brave [illegible], questeur de récréation, m'aborde et me dit : « Mon Père, il y a une patte ... à la questure. Niell m'en

donne 1 fr : est-ce que je puis la vendre pour les pauvres ? » – non, Petit. – Pourtant mon Père, 1 fr. pour les pauvres ! – 3.
Adolphe Lefebvre arrive sur les entrefaites, saisit la patte (comme questeur général de toutes les choses perdues), et à mon grand étonnement, 3 h. après, me remet entre les mains 7 ou 8 fr.... – Qu'est-cela, pourquoi cet argent ? – C'est la patte, mon Père. – Comment, la patte ? ma patte de chevreuil ? – oui, mon Père. – Alors il s'explique et me dit : « Je vous ai entendu parler de pauvres ; qu'on voulait acheter cette patte au profit d'un pauvre homme. J'ai demandé qui veut acheter la patte d'un chevreuil, au profit d'un pauvre homme ? et tout le monde à l'envie m'a donné quelque chose. Et même il y en a un qui voulait me donner 6 fr. ; mais je n'ai pas voulu, je n'ai pris qu'un franc .... et qui plus est ce n'est pas fini, j'ai toujours la patte. – Alors, j'ai mis le veto, tout en admirant la charité de ces bons enfants.

Metz. – L'installation à St Clément est déjà commencée : la division des petits y est établie depuis l'ouverture des classes, et ravit tout le monde par son entrain au jeu. Dernièrement, le général Marey-Monge, qui vient quelquefois visiter les constructions, a passé la revue de notre petit régiment sous les cloîtres de la vieille Abbaye. Comme il félicitait un enfant de sa décoration : Général, dit aussitôt l'espiègle, j'aimerais encore mieux la vôtre. – Les travaux se poursuivent avec activité. L'aile qui ferme le carré des nouveaux bâtiments est déjà au deuxième étage. La chapelle de Congrégation se trouve ainsi reliée à l'ancien cloître ; et les Congréganistes de la première division sont venus de St Augustin, en prendre possession le 8 Décembre, sous les auspices de la Vierge Immaculée. On espère que la grande et belle église de St Clément sera prête pour le mois de Février : à cette époque, la Division de St Augustin doit venir se fixer ici. Celle des Trinitaires n'arrivera qu'à Pâques. Alors, nos trois Collèges n'en feront plus qu'un seul – Au reste, St Clément est un édifice magnifique et très-commode.

Poitiers. – La veille du jour de l'an, après une fort belle séance académique, donnée par les Rhétoriciens et qui avait pour sujet *La Bataille de Lépante*, Pères et élèves se sont rendus à l'Église du Jésus, où les attendait un magnifique salut. Pour imiter ce que fait le Saint Père à Rome, Monseigneur veut désormais donner lui-même au Jésus cette dernière bénédiction de chaque année : voilà un bel usage inauguré parmi nous !

Nous ajoutons ici deux petites nouvelles littéraires. Pendant que le P. Félix électrisait Rome par son éloquence, on achevait à Paris l'impression du premier volume de ses conférences, sous le titre de : *Le progrès par le Christianisme (Année 1856)*. Avant que le livre fut en vente, 1200 exemplaires étaient retenus. – Le P. Cahours a fait paraître le quatrième volume de son recueil classique de *Poésies françaises*. Dans l'édition complète, à l'usage des Professeurs, on remarque une étude fort neuve sur le *Lutrin* de Boileau.

Allemagne.

Paderborn, le 30 Décembre 1857. – Extrait de différentes lettres de Scholastiques de Paderborn à des Scholastiques de Laval. – Vous ne sauriez croire combien en Prusse on aime à recevoir des nouvelles de France. C'est parce qu'elles nous intéressent si fort que je me suis engagé à vous détailler certains faits que d'abord je ne voulais que vous indiquer brièvement.

L'automne dernier, un étudiant âgé d'environ 14 à 15 ans, se présenta au noviciat de Munster, pour être admis dans la Compagnie. Il était bien jeune sans doute pour prendre une aussi sérieuse résolu[illegible] cela qu'à la suite d'une maladie nerveuse, ce pauvre enfant avait perdu, depuis 7 mois, l'usage de la parole [illegible]. Il est vrai que les suites de sa maladie avaient éprouvé des interruptions passagères. Un jour même après [illegible] prié avec ferveur devant une croix, il s'était retourné vers son Père agenouillé à ses côtés et lui avait dit : « Mon [illegible] parle. » En effet, pendant 5 jours de suite, le malade paraissait guéri. Malheureusement ce n'était qu'une [illegible] infirmité ne tarda pas à le reprendre. Malgré tous ces obstacles, ce brave enfant prétendait qu'il était app[illegible] Compagnie. On savait que, depuis l'âge de 10 ans, il croyait fermement que sa vocation était de se faire [illegible] instances, il était parvenu à déterminer son Père et l'aumônier (der Religions-lehrer) de son collège à le conduire

à Munster. Ces Messieurs y consentirent, sans doute pour ne pas l'attrister davantage, et ils demandèrent son admission. Vous pensez bien qu'elle ne fut déclarée possible que dans le cas d'une complète guérison. On le fit comprendre à notre jeune postulant; il n'en parut ni étonné ni ébranlé: la guérison lui paraissait chose certaine. Son inébranlable confiance trouva de la sympathie dans tous les cœurs, et on le recommanda aux prières de la Communauté. De retour à Essen, sa ville natale, il ne cessa de renouveler sa demande par le moyen de Mr l'aumônier. Plusieurs lettres furent échangées entre ce Monsieur et le P. Maître. Enfin on permit à notre cher élève de venir à Munster, faire avec les novices la neuvaine en l'honneur de St Stanislas. Avant de partir d'Essen, notre intrépide postulant voulut faire signer à son Père un billet attestant que celui-ci donnait à son fils la permission d'entrer dans la Compagnie. Mais le Père, au lieu du billet, lui remet une fiole contenant je ne sais quelle médecine. Arrivé à Munster, l'enfant suspendit la fiole à un clou de sa chambre, et ne voulut jamais y toucher, afin de laisser à Saint Stanislas tout l'honneur de sa guérison. Enfin, la neuvaine commence, tout le monde prie avec ferveur l'aimable patron des novices. Déjà le dernier jour de la neuvaine est arrivé et le petit Henri (c'est son nom) a reçu la Ste Communion des mains du R.P. Provincial. Pendant l'action de grâces les oreilles du cher enfant s'ouvrent, sa langue se délie et il prononce le nom de Stanislas. La guérison était complète. Gloire à Dieu et honneur à notre Saint et puissant Frère! Vous pouvez juger facilement de la joie du petit Henri et de celle de toute la Communauté. Le nom de St Stanislas était dans toutes les bouches, la dévotion et la confiance envers le St patron des novices avaient augmenté dans tous les cœurs. Je ne vous dis rien des émotions qu'éprouva le Père de Henri. Il y a quelques semaines, j'ai vu à Paderborn ce cher élève. Il se rendait avec le R.P. Provincial dans notre collège de Feldkirch pour y continuer ses études. Voilà, mon cher Frère, les détails de cette guérison, que sans doute, on peut appeler miraculeuse. Ils nous ont été transmis par un témoin oculaire.

Pour compléter ce récit, j'ajouterai la petite lettre que notre bon enfant a écrite à St Stanislas la veille de la fête du Saint. La voici traduite aussi littéralement qu'il m'a été possible.

A mon cher Stanislas!

Très cher Stanislas,

A l'approche de votre fête daignez m'obtenir un joli présent qui consistera dans l'ouïe et la parole, choses que vous avez vous-même possédées. Je désire les employer pour l'honneur de votre nom, que je vous promets de répandre partout, sans toutefois m'y obliger sous peine de péché. Souvenez-vous aussi que sans ces deux choses, je ne puis vous imiter parfaitement. Si vous m'obtenez l'ouïe et la parole, je fais vœu, pour toute ma vie, de faire tous les ans une neuvaine en votre honneur. Vous savez que je désire devenir non seulement novice, mais encore un vaillant missionnaire. Vous-même vous désirez cela de moi. C'est pourquoi, cher *Carissime*, j'implore votre secours, et, quoique indigne de cette grâce, j'espère cependant de votre charité fraternelle, que pour le jour de votre fête vous ferez en sorte que je puisse parler et entendre. Très cher Stanislas, priez dès maintenant la Ste Vierge, afin qu'elle vous obtienne ce pouvoir; car si vous le faites, la dévotion envers vous et la Ste Mère de Dieu sera augmentée. Mais si vous ne le faites pas, votre honneur est en jeu. Ainsi courage, St Stanislas! Faites aussi que le Père Recteur ne me renvoie plus; alors je vous aimerai et je resterai votre tout affectionné.

Henri Lindemann.

Friedrichsburg près Munster - 9 Nov. 1857.

On vous a déjà annoncé la mission d'Erfurth. Voici sur ce sujet quelques détails qui peut-être pourront vous intéresser. Erfurth est, dit-on, une ville de 35,000 hts dont 6,000 seulement sont catholiques. C'est à ce petit troupeau, perdu au milieu des hérétiques, que Mgr. de Paderborn voulut procurer le bienfait d'une mission. Elle eut lieu malgré toutes les difficultés que l'esprit de la réforme suscita de tous côtés.

Au commencement de la mission, à la St Martin (Luther), les Protestants eurent aussi leur fête. Ils illuminèrent leurs temples et parcoururent les rues, des torches à la main, en chantant:

Luther ist ein braver Mann:
Zünden wir ihm tausend Lichtlein an.
Damit er von oben sehen kann
Was er hierunten hat gethan.

Ce qui veut dire littéralement en français :

Luther est un brave homme :
Allumons en son honneur cent flambeaux,
Afin qu'il puisse voir d'en haut
Ce qu'il a fait en bas.

Pour que la comédie fût complète, beaucoup de Catholiques firent chorus avec les Protestants. Seulement ils mettaient von unten à la place de von oben, et hieroben à la place de hierunten. D'où ce nouveau sens :

Afin qu'il puisse voir d'en bas
Ce qu'il a fait en haut —.

Mais ce ridicule excès de fanatisme n'empêcha nullement le succès de la Mission Catholique; succès qui dépassa toutes les espérances. Non seulement les catholiques firent leur devoir en vrais fidèles, mais de plus, leur dignité de fils de la Sainte Église Romaine fut de nouveau relevée et proclamée tout haut dans un pays où le partage, hélas! trop ordinaire du Catholicisme est le dédain le plus insultant. Cependant ce n'est point là le caractère particulier de cette mission; il consiste, je crois, dans le saint enthousiasme qui s'était emparé des protestants pour cette œuvre, qui leur paraissait un événement extraordinaire. De Leipzig, de Gotha, de toutes les parties de la Saxe etc. on voyait affluer des gens de toute espèce, qui venaient assister aux sermons des Jésuites [illegible]. [illegible] prétend que l'auditoire de nos Missionnaires se composait de 14000 personnes, hommes pour la [illegible] eux-mêmes [illegible] cédaient [illegible] leurs quartiers. Un jour, un pasteur protestant perça la foule pour s'approcher d'un de nos Pères, et lui serra la main, en portant jusqu'aux nues la grâce de son éloquence. Les plus froids avouaient qu'on se sentait entraîné malgré soi par la parole si pleine de conviction des prédicateurs. Une Dame évangélique [illegible] envoyer aux Pères des bonbons et une lettre. La lettre était écrite dans le style le plus curieux. Presque toutes les phrases commençaient par des interjections et ressemblaient plus ou moins aux suivantes : « Oh! Saints Pères! Oh! votre céleste, votre divine éloquence a percé jusqu'au plus profond de mon cœur ..... Oh! les heures [illegible] que j'ai passées, suspendue à votre éloquente bouche etc. etc. » — Enfin les enfants catholiques et réformés se disputaient dans les rues pour savoir à quelle religion appartenaient les Jésuites. Un petit luthérien soutenait envers et contre tous qu'ils étaient de sa confession; car, disait-il, c'est Maman qui me l'a assuré. L'ordre fut parfait pendant toute la durée de la mission; les autorités de la ville en firent au Ministre le rapport le plus favorable. Le dernier jour fut un vrai triomphe pour les Pères. — Au renouvellement solennel des vœux du Baptême, catholiques et protestants s'écrièrent tous d'une voix : Nous renonçons à Satan, à ses pompes, à ses œuvres etc. J'ai passé un peu de faits particuliers pour n'être pas trop long. Le résultat de cette mission fut que les Catholiques se convertirent en toute sincérité, et que les protestants déposèrent, sinon toutes leurs erreurs, du moins une foule de préjugés contre notre Ste Religion et contre la Compagnie : ce qui certainement n'est pas à dédaigner. —

Ajoutons que le P. Haslacher fit un sermon spécial au régiment dont lui-même avait autrefois fait partie : inutile de dire avec quel [illegible] il fut écouté.

En ce qui concerne [illegible], l'infatigable Missionnaire s'est rendu à Trèves, où après bien des obstacles surmontés, il a pu donner les exercices spirituels à une réunion d'environ 1200 hommes. Les fruits ont été merveilleux comme partout.

Autres petites nouvelles. Grâce à [illegible] il paraît que la mission de Bombay, qui appartient, comme vous savez, à la province de Germanie est restée jusqu'ici assez tranquille. Le petit Collège des Pères est composé de 78

élèves de toutes les religions qui se trouvent dans les Indes. Le R. P. Steins, supérieur général de la Mission, est pour le moment en Irlande, d'où il doit amener avec lui quelques Pères. Cette Mission a été depuis peu exclusivement confiée à la Compagnie. On dit que nous allons y avoir un Évêque et un Vicaire apostolique.

Voici encore une nouvelle intéressante. Deux Pères et un frère Coadjuteur vont partir le mois prochain pour le Brésil, dans le but d'établir une Mission dans l'intérieur des terres, au milieu des nouvelles colonies qui sont en grande partie composées de Suisses et d'Allemands. C'est là que se trouve le *Novo-Friburgo*, fondé par d'anciens compatriotes. Vous voyez que la partie est engageante.

Revenons en Allemagne. Le Collège de Feldkirch va bien. Le premier pensionnat compte 162 élèves, le second 46, et l'externat 200. Les quatre classes inférieures sont partagées chacune en deux sections. Dix-huit Professeurs enseignent au Gymnase. Nous avons en ville quelques ennemis très acharnés; mais Dieu nous console par nos enfants.

Ici, à Paderborn, nos Pères dirigent une Congrégation très-florissante de jeunes gens du Gymnase: ils sont au nombre d'environ 200. Le jour de l'Immaculée Conception, vingt-cinq nouveaux membres ont été reçus. La cérémonie eut lieu dans notre chapelle. Monseigneur avait daigné venir la présider. Après qu'un des postulants eut récité à haute voix la magnifique profession de foi, dite du Concile de Trente, tous vinrent, l'un après l'autre, jurer sur les saints Évangiles que c'était bien là leur croyance et qu'ils contractaient les engagements contenus dans la formule. Puis vint la consécration à la Ste Vierge, et chacun reçut de Mgr comme gage de son admission, une belle médaille et un diplôme.

Le P. Roh continue ses leçons d'Écriture Sainte à l'ancienne Église des Jésuites. On y voit encore la statue miraculeuse de Marie, aux pieds de laquelle le fameux P. Athanase Kircher obtint d'avoir assez d'esprit pour entrer dans la Compagnie. A côté, est l'université, le séminaire et le gymnase, tout cela formé avec les bâtiments de notre Collège. On y remarque surtout le portail, et la tour, où le même P. Kircher a fait tant d'expériences.

Munster, Novembre 1857. Lettre adressée au R. P. Provincial de France.

J'arrive d'une Mission que nous avons donnée à trois dans un gros village sur les bords du Rhin: c'est ma première. Je n'aurais jamais cru qu'une Mission produisît un tel effet. En dix jours, toute la paroisse a été complètement renouvelée; et cependant que de vices y étaient profondément enracinés! Mais la grâce de Dieu ne connaît point d'obstacles. J'ai vu couler bien des larmes; et ce n'étaient pas des femmes qui pleuraient; c'étaient de vieux pécheurs, enchaînés au service du démon depuis une longue suite d'années. Quinze ou vingt prêtres étaient occupés du matin au soir à entendre les confessions, le plus souvent générales. Deux choses me sont devenues plus évidentes que jamais: la première, que ces Missions sont d'une nécessité absolue, spécialement dans les campagnes: là surtout où il n'y a qu'un seul prêtre, beaucoup de fidèles croupissent dans le sacrilège; la seconde, que le Saint-Esprit opère des merveilles par les plus petits moyens: *Spirat ubi vult*. J'aimerais à entrer dans quelques détails: le temps ne me le permet pas. Demain soir, nous commençons dans un village près de Dortmund, une nouvelle Mission.....

30 Novembre. Je reviens de ma seconde campagne. Oui, c'est bien là un champ de bataille: il y faut travailler, combattre, souffrir beaucoup. Mais aussi quelles victoires, que de consolations! Ces premiers jours de mon apostolat compteront parmi les plus beaux de ma vie. Cette Mission était d'une grande importance. La population est un mélange de Catholiques et de Protestants qui travaillent ensemble dans des fabriques, véritables tombeaux des âmes. Une cinquantaine de Catholiques ne faisaient plus leurs Pâques depuis 10, 20 ou même 30 ans. Un bon nombre vivaient dans le mariage mixte, sans en remplir les conditions. Presque tous ont été réconciliés avec Dieu. Un brave homme arrive chez moi et me dit: « Ah! mon Père! Voilà trois nuits que je ne dors plus. Ce sont mes péchés de 24 ans qui me tourmentent. Croyez-vous que le bon Dieu me pardonnera? » – Certainement, lui dis-je, si vous vous repentez et si vous êtes résolu à ne plus l'offenser. – « Oh! oui, je me repens. » Et il se met à pleurer à chaudes larmes. J'eus beaucoup de peine à le calmer.

Un matin, je préparais mon sermon : tout à coup ma porte s'ouvre, et je vois entrer un homme tout consterné, qui s'écrie : « Mon Père, mon Père, je n'y tiens plus : confessez-moi ! » Je voulais le renvoyer après le sermon. Impossible : il fallut l'entendre sur-le-champ. « Ah ! l'enfer ! l'enfer ! » répétait-il avec effroi. Des traits semblables se présentent tous les jours. N'est-il pas vrai Mon Révérend Père, que Dieu est partout le Dieu des miséricordes ? Qu'il est doux d'être le témoin et quelquefois l'instrument de ses bontés !

Je dois donner prochainement une retraite aux étudiants de l'Académie de Munster.

Rome, le 1 Janvier 1858. — Extrait d'une lettre d'un scholastique du collège Romain à un scholastique de Laval. — Vous connaissez sans doute la grande découverte faite par notre Professeur de droit Canon, le P. Tarquini. Il a constaté une merveilleuse affinité entre la langue hébraïque et la vieille langue étrusque, jusqu'alors inintelligible à tous les savants. Partant de cette observation, il a interprété plusieurs inscriptions Étrusques, qui donnent un sens parfait. Il est arrivé à cet heureux résultat à l'occasion de recherches entreprises pour savoir ce que devinrent les Chananéens quand ils furent expulsés par les Juifs.

Hier soir, j'ai entendu lire une lettre aussi édifiante que curieuse écrite au T. R. P. Général par le P. Recteur du Collège de Potenza au royaume de Naples. Ce Père était présent quand le tremblement de terre renversa de fond en comble notre collège, ainsi que vous l'aurez sans doute appris. Il raconte comment tous les Pères et tous les élèves ont échappé au danger imminent de perdre la vie, sans que personne ait reçu une blessure tant soit peu grave. C'est, de la part de Dieu et de Notre-Dame, un des miracles les plus frappants de protection spéciale, dont j'aie jamais entendu parler. La secousse eut lieu à 10 h. ½ du soir. Le P. Recteur s'était à peine jeté à bas de son lit, que ce lit fut broyé par la muraille qui s'écroulait. Un autre, le seul qui ait été vraiment blessé, au premier choc fut frappé à la tempe d'une brique qui tomba du plafond et qui devait naturellement le tuer : il en fut quitte pour une légère contusion. Plusieurs étaient couverts de plâtre et de décombres. Un des premiers qui ressentit la secousse fut lancé violemment hors de son lit, qui à son tour se renversa sur lui. Enfin il n'y eut personne qui, en sortant au plus vite de la maison, ne reconnut qu'un instant de plus eût suffi pour envelopper tout le monde dans une immense ruine. Et cependant aucun n'a été atteint, excepté celui dont j'ai parlé. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que toutes les familles qui avaient leurs enfants internes dans notre Collège ont été complètement épargnées par le fléau. Il y a pourtant eu 200 victimes, sur une population qui ne s'élève pas à 6000 âmes, et dans les environs on compte jusqu'à 2000 morts.

Hier, nous avons eu au *Gesu* la cérémonie qui vient clore chaque année. Le Te Deum solennel d'actions de grâces a été chanté en présence du Pape et des Cardinaux. Les porte-flambeaux qui accompagnent leurs Éminences sont pris parmi les Théologiens : Votre serviteur fut un des élus. Rien de plus magnifique à la fois et de plus pieux. L'Église était tellement remplie qu'on pouvait à peine y trouver de la place, même en se tenant debout.

Comme nous sortions, à la fin du Salut, me trouvant au milieu d'une foule extrêmement serrée, j'entendis les phrases suivantes d'une conversation en Anglais : *Une Dame.* Eh bien, Monsieur ! pourriez-vous me dire s'il y avait des Jésuites dans cette cérémonie ? *Un Monsieur.* Oh ! oui, il y avait beaucoup de Jésuites autour des Cardinaux. *La Dame.* Mais croyez-vous que le Général des Jésuites fut là ? Est-il Cardinal ? *Le Monsieur.* Assurément il était là ; mais il n'est point Cardinal : cela n'est pas permis. Je n'ai pu le découvrir. J'aimerais mieux le voir que de voir le Pape. . . . . *Un second Monsieur inquiet et soupçonneux.* Chut ! Chut ! prenez garde. Nous ne savons pas combien de Jésuites il y a dans cette foule, écoutant chaque mot. *La Dame toute surprise.* Quoi ! des Jésuites ici et même des Anglais ! *Le troisième interlocuteur.* Oui, il y en a de toutes sortes, il y en a beaucoup en Angleterre, et la moitié des prêtres d'Irlande sont des Jésuites. Le bruit de la foule qui se pressait de toutes parts ne me permit pas de suivre plus longtemps ce charmant dialogue. J'étais fort tenté de me retourner et de dire à ces braves gens que je connais.

3- sais un Jésuite auprès d'eux, qui recueillait chaque syllabe, et avait le loisir de les noter tout à son aise. Je ne tardai pas à apprendre que le deuxième personnage, celui qui avait dit que le Général des Jésuites ne peut pas être Cardinal, était Mr. Mc Cann, député de Drogheda.

Vous aurez peut-être entendu parler d'un brigandage commis sur le chemin de Civita-Vecchia. Parmi les victimes, se trouvait un prélat Américain, Mgr Connolly, évêque de Halifax. On lui vola 10.000 francs et sa croix épiscopale. Mais les journaux n'ont rien dit de la libéralité de Sa Sainteté Pie IX, qui donna à l'évêque la somme dérobée avec une croix pectorale plus précieuse que celle qu'il avait perdue.

Tout le monde est fort content des nouveaux Professeurs de Théologie. Le P. Cercià imprime son traité *De Gratia*, dont il distribue les feuilles à ses élèves à mesure qu'elles paraissent. Nous avons déjà 160 pages de son livre. Le P. Franzelin enseigne le soir le traité *De Deo uno et trino*. Je n'assiste pas à son cours. On l'admire beaucoup.

Espagne, Guatemala, Chili.

Extraits de différentes lettres. — La province d'Espagne se reconstitue avec rapidité. Le Séminaire de Salamanque compte 130 pensionnaires et un nombre beaucoup plus grand d'externes. Les Cours complets embrassent quatre ans de Latin, c'est-à-dire de grammaire et de Rhétorique, trois ans de Philosophie, et sept ans de Théologie. Aussi remarque-t-on parmi nos écoliers une étonnante variété de taille et d'âge. Nous avons des enfants qui savent à peine s'habiller et de grands jeunes gens qui sont dans la maison depuis douze ans. Vous ne sauriez croire avec quel enthousiasme ils ont accueilli la naissance du nouveau prince des Asturies : on lui a donné le nom d'Alphonse, ce sera le XIIe. Les Nôtres sont à Salamanque au nombre de quarante. On a offert au R. P. Provincial l'université d'Ossuna, à quelques lieues de Séville. Comme c'est une propriété du Duc de ce nom, on suppose que l'offre vient de cette noble famille. Le P. Provincial est allé visiter la maison, et le bruit court que peut-être on y transportera notre Scholasticat. Plusieurs Évêques nous demandent dans leurs diocèses. Mais, faute d'ouvriers, il est impossible de satisfaire les désirs de tous. Cependant il sera difficile de ne pas accorder quelque chose à l'Archevêque de Burgos. Ce prélat, dernièrement promu de Salamanque à Burgos, nous a toujours témoigné la plus bienveillante affection.

Trois Pères et un frère Coadjuteur s'embarquèrent, il y a peu de temps, pour la nouvelle Mission du Paraguay. Mais non loin des côtes, ils furent assaillis par une violente tempête, et, pour comble de malheur, la rencontre d'un autre vaisseau manqua de briser le leur. On regarde comme un vrai miracle que personne n'ait péri et que le navire ait pu rentrer à Puerto de Santa Maria d'où il était parti. Dans ce pressant danger un des Nôtres consolait tout le monde et ranimait les courages. Quelques-uns attribuent à ses prières et à sa sainteté reconnue une protection si marquée de la divine Providence. Nos Missionnaires attendent à Puerto le moment de se remettre en mer, et d'atteindre enfin ces rivages si chers à la Compagnie. C'est dans la même ville que se trouvent aussi les Pères et les frères, qu'on envoie aux îles de Fernando Póo et Annobon, à l'embouchure du Niger. — Le gouvernement n'a pas encore achevé les dispositions nécessaires pour l'établissement de la Mission. — On parle d'ouvrir un noviciat à Puerto de Santa Maria, où nous avons déjà une maison : Loyola est trop loin pour l'Andalousie et autres provinces méridionales de la péninsule. — La réorganisation de la Mission de la Nouvelle-Grenade est un fait résolu. On prépare une expédition apostolique, composée de Pères de Cuba et de Guatemala. Les Pères Paul et Navarrette, que le théologat de Laval a eu l'avantage de posséder pendant plusieurs années, sont heureusement arrivés à Guatemala. Le premier a eu le choléra dans son voyage de terre : il l'avait gagné au service des cholériques. Une disposition particulière de la Providence avait voulu qu'ils fussent rappelés de France à l'improviste. Arrivés en Amérique, ils eurent à traverser des villages atteints par le fléau. Il n'y avait pas un seul prêtre. Ils se mirent tous deux à administrer les sacrements et envoyèrent au Ciel un grand nombre d'âmes qui se seraient perdues si leur voyage avait été retardé seulement de quelques jours.

Voici les incidents les plus remarquables de leur traversée, extraits d'une lettre du P. Paul, écrite de Guatemala, le 1er Novembre 1857. « Le 15 Juin, à 5 h. du soir, je disais, le cœur bien gros, mon dernier adieu aux côtes de

France, et à tous ceux que j'y avais connus et aimés si tendrement. Que de pensées diverses! Toute la nuit, dans le canal, la mer était en furie. Pas un ne resta debout. Le 16, à 6 h. du matin, débarquement en Angleterre. A l'hôtel, nous trouvâmes deux sœurs de St. Joseph de Cluni qui se rendaient à la Martinique. Elles portaient leur costume comme en France; elles le portèrent à bord du bâteau à vapeur Anglais, et ne furent que plus respectées. Le soir de ce même jour le Curé de Southampton me pria d'aller dire la Messe à sa place à la maison de campagne d'un ministre protestant converti. Celui-ci, homme très estimable, m'y conduisit dans sa voiture. J'y passai la nuit, et avec une consolation particulière je dis ma dernière messe en Europe dans l'humble Chapelle d'un très fervent catholique. Après la messe nous allâmes au port. Un immense et superbe bâteau à vapeur nous attendait au large: son nom est le *Parana*. Les passagers étaient fort nombreux: rien de curieux comme cette étrange variété de langues, de mœurs, de costumes et de physionomies. Nous fûmes bientôt connus, et notre qualité de Jésuites ne fut qu'un titre de plus à l'estime et aux égards de tous, même des protestants. *On nous fit beaucoup de caresses*, comme dit le P. de Rhodes. Mais celui qui se distingua le plus en ce genre fut le chargé d'affaires du gouvernement français au Chili, qui se rendait à son poste avec sa femme et ses deux enfants. Nous fîmes quelque bien aux Catholiques de l'équipage, et même à deux d'entre les protestants. Ces derniers ne fuient pas la discussion; mais une traversée de quelques jours ne suffit point. Rien de bien remarquable jusqu'à *San-Thomé*, une des Antilles, rendez-vous de tous les états d'Amérique. Nous y arrivâmes le 3 Juillet, après avoir vu les Açores quelques jours auparavant. La fièvre jaune faisait d'horribles ravages à *San-Thomé* et avait dépeuplé plusieurs vaisseaux qui mouillaient encore dans le port. Là devait s'arrêter le *Parana*. Trois bâteaux plus petits emportèrent les marchandises et les passagers dans les différentes directions. Quelques-uns de nos compatriotes se dirigèrent vers la Nouvelle-Grenade, chargés de nos recommandations pour ce pays toujours regretté. Pour nous, nous voguâmes vers St. Domingue, Puerto-Rico et la Jamaïque.

A St. Domingue termina son voyage un beau nègre, ministre de l'Empereur Faustin I, autrement Soulouque, et son envoyé extraordinaire près la Reine Victoria. Jamais je n'aurais cru qu'un nègre put être si bien élevé, si sérieux, si instruit et si curieux d'apprendre. Mieux habillé que tout autre, il était on ne peut plus courtois. Il avait ses heures fixes pour lire et pour écrire: il avait l'air d'écrire de tête, réfléchissait longtemps, regardait le Ciel et puis prenait la plume. D'une voix unanime on disait que sa conversation était vraiment intéressante. Il demeurait calme et raisonnable même sur le chapitre de l'esclavage. Il nous exposait le bien-être, la paix, la sureté dont on jouit dans son pays. L'occasion se présenta de lui parler de religion. Il est catholique de cœur; mais hélas! combien d'idées fausses! Je lui demandai de qui dépendaient les prêtres de St. Domingue, puisqu'il n'y a pas d'Evêque? Du ministre des cultes, me répondit-il. Je tâchai de lui montrer la nécessité absolue d'obéir à Rome. Il me dit qu'on avait voulu s'arranger avec le Pape, mais qu'on n'avait abouti à rien. En effet, le St. Père avait envoyé un Nonce; mais, par les intrigues d'un prêtre nègre, élevé pourtant dans un célèbre séminaire de France, on fit croire à l'Empereur que cet envoyé n'avait que des vues politiques. Le prince irrité chassa le prélat: de là un schisme et plusieurs milliers de Catholiques dans l'abandon. Voilà un beau fruit du *Clergé indigène*! J'oubliais de vous dire que *San-Thomé* est aussi en révolte contre son Evêque, encore par les menées d'un indigne prêtre. Le Danemarck, de qui dépend cette île, favorise le schisme. Que de malheurs! — A la Jamaïque, nous fûmes admirablement reçus. Le R. P. Dupeyron, Vicaire apostolique nous témoigna la plus tendre charité pendant les trente heures que nous nous y arrêtâmes. Kingston tombe beaucoup et a tout l'air d'une ville en ruines. Il y a quelques années, c'était l'entrepôt des Antilles et de toute l'Amérique du Sud.

Encore cinq jours de mer, et nous voici en Amérique, à Bélize, possession Anglaise comme vous savez. Le port n'en est pas un; mais là aboutissent les barques chargées de magnifique acajou, et cela suffit. Vous ne pourriez vous figurer la quantité de ce bois précieux que produisent ces pays-ci. Les rames mêmes des barques sont en acajou: la couleur qu'elles ont dans l'eau est vraiment ravissante. On va jusqu'à faire des maisons avec ce bois ailleurs réservé aux meubles de luxe. — Après deux jours de relâche à Bélize, nous montâmes sur une petite goëlette, qui en 24 heures nous transporta à l'embouchure du *Rio-Dulce*. Près de là, se trouve un village appelé Livingston; il est habité par des nègres qu'on nomme Caribes et qui sont originaires de je ne

sais où. Deux de nos Pères, le P. Genon, belge, et le P. Fonseca, américain, y ont fondé une mission. L'île mérite bien ce nom. La case qui les abrite, leur église en chaume, tout prêche la pauvreté. Avec cette bonne mère ils sont contents et joyeux. Le P. Fonseca était malade d'une forte fièvre: son état nous détermina à rester avec eux une huitaine de jours. Puis, nous remontâmes non sans beaucoup de peines le *Rio-dulce*. Cette rivière coule entre deux collines couvertes d'épaisses forêts, où le vent ne pénètre pas. Aussi faut-il avancer, à force de rames ou en se faisant traîner, jusqu'au vaste et magnifique lac d'Izabal. Enfin, le 25 Juillet, jour de St Jacques, nous mettions pied à terre......"

On nous écrit de Santiago du Chili à la date du 26 Novembre. Notre Collège compte environ 150 élèves: le nombre serait beaucoup plus considérable, si nous pouvions dépasser ce chiffre; mais les hommes manquent. On fait beaucoup de bien parmi ces enfants. Du reste, nous ne sommes pas tous occupés au Collège. Plusieurs Pères sont toujours en Mission soit dans ce diocèse soit dans les diocèses voisins. Les Pères Gandasegui et Cuban ont parcouru, en cinq mois, avec de grands fruits, les bords de la rivière Maule et les frontières des Indiens, dans l'évêché de Concepcion. A Chillan, ils ont vu les reliques du P. Majoral, de l'ancienne Compagnie, que l'on garde avec beaucoup de vénération: il s'opère, dit-on, grand nombre de prodiges à son tombeau. Dans les limites de l'archevêché de Santiago nous avons fait une mission en quatorze endroits différents. A Valparaiso, les Pères Martos et Landa ne cessent de donner des retraites. Dans l'espace d'un an, cinq cents Messieurs et plus de trois cents Dames ont fait les exercices sous leur direction. Ici, à la rue de Lira, on ne travaille pas moins, quoique cette maison n'ait d'ordinaire pour habitants que les Pères Maurice et Dalmau, le frère Estruch et quatre novices, dont deux originaires du pays. Sur la même rue de Lira, les Dames du Sacré-Cœur bâtissent en ce moment un superbe pensionnat. Le séminaire diocésain est aussi en construction; il est loin d'être terminé quoiqu'on y ait déjà dépensé environ 150,000 piastres. Le Chili, outre le chemin de fer de Copiapo et celui de Valparaiso à Santiago, achevé, si je ne me trompe jusqu'à Quillota, en aura bientôt un autre qui ira de Santiago à Talca.

États-Unis – Extrait d'une lettre du R. P. Thébaud à un Père de Laval. Troy, état de New-York 20 Avril 1857. — Oui, j'ai à vous demander mille pardons pour ne vous avoir pas écrit plus tôt. C'est que, pour répondre à vos désirs, je voulais vous écrire une très-longue épître, et je remettais de jour en jour à la commencer. Je me mets enfin à l'œuvre, et je vous souhaite de la patience pour aller jusqu'au bout de mon griffonage. -- Quand je vous disais que je souhaiterais bien revoir la France, ce n'était pas pour y vivre et mourir. Je n'y pense plus depuis longtemps. Je parlais seulement d'une petite visite de quelques mois capable de me rafraîchir des impressions de jeunesse dont j'ai encore la faiblesse de me caresser l'imagination de temps en temps. Mais je le vois bien, il faut renoncer à cette petite satisfaction; et si le seul moyen de la goûter était de perdre complètement mes forces physiques et morales, pour être envoyé végéter et fermer l'œil en Bretagne, je préférerais de beaucoup ne jamais traverser l'Atlantique, et mourir plutôt sur les bords de l'Hudson, ici même, à cinq ou six milles du lieu où fut martyrisé le P. Jogues.

Par où commencerai-je l'exposé que vous me demandez de la situation où nous nous trouvons ici? — Il est naturel de vous parler d'abord de ce qui s'est passé depuis que vous nous avez quittés. Sous le rapport social, rien n'est changé: c'est toujours la même activité, la même ardeur de spéculations et d'entreprises, la même liberté d'allures, le même laisser-aller administratif, la même simplicité de rapports entre ceux qui se connaissent; la même réserve et la même froideur entre ceux qui ne se connaissent pas; c'est toujours aussi la même insouciance du passé, la même ténacité pour faire rendre au présent tout ce qu'il peut rendre, et ce qu'il y a de mieux, la même parfaite sécurité pour l'avenir.

Sous le rapport politique, il y a eu d'assez grands changements. Le parti *Whig*, mort une première fois, et dont Webster avait d'un seul mot fait l'oraison funèbre, se galvanisait au moment de votre départ, et semblait vouloir revivre sous le nom de *Know-Nothingisme*. Le bon sens Américain l'a tué une seconde fois; il est tombé aux dernières élections aux applaudissements de la nation toute entière. La plupart de ceux qui étaient entrés dans ses loges, nient maintenant y avoir jamais mis les pieds, ou prétendent ne l'avoir fait que pour le mieux combattre.

Qu'on se tranquillise donc en France à notre sujet. L'Union subsistera encore pendant longtemps, et vous savez, vous, que quand même on en viendrait à une triste séparation, ce ne serait pas pour nous une ruine sociale complète. Il y aurait seulement deux Confédérations au lieu d'une. On fixerait bientôt les limites sans trop se fâcher, et l'on ferait le commerce ensemble après comme auparavant. Quant au

fonctionnement de la société, on ne changerait pas la plus petite roue dans son mécanisme. — Ce qui, je le sais, est le plus capable de vous intéresser dans les nouvelles que je puis vous donner de ce pays-ci, c'est ce qui concerne la religion, j'aborde donc ce chapitre.

Et d'abord, quelques mots sur les sentiments du monde extérieur par rapport à la Compagnie. Vous savez que la masse du peuple américain est plus incrédule que protestante; et que pour le plus grand nombre le protestantisme consiste plutôt à parler de la Bible, qu'à la lire ou à y croire. Au moment de votre départ, il y avait recrudescence d'animosité contre nous; et un observateur superficiel aurait pu craindre les plus graves dangers pour les Catholiques. Mais vous n'ignorez pas, vous, que la religion avait très-peu à faire dans l'ébullition du *Know-Nothingisme*. C'était tout simplement, comme on dit ici, *la dernière carte* du jeu des Whigs, qui croyaient que le fanatisme d'un certain nombre d'Américains pourrait donner à leur parti une nouvelle vie. De là, les calomnies, les injures, les sottises, dont leurs journaux étaient chaque jour embellis et illustrés, et qui me rappelaient à moi les beaux temps dans lesquels le *Constitutionnel* mangeait un Jésuite chaque matin à son déjeûner. Il en résulta quelques faits déplorables: des émeutes à Louisville, à la Nouvelle-Orléans, et ailleurs, dans lesquelles quelques Irlandais, et aussi plusieurs Yankées perdirent la vie. Mais ce fut précisément là le coup de grâce du parti. Il expira peu après au milieu des exécrations ou des risées, et maintenant les journaux *Know-Nothings* eux-mêmes nous laissent tranquilles. — Pendant le court règne de cette faction, ils eurent le temps toutefois de passer une loi qui, en certains pays, serait une éternelle source de vexations contre nous, mais qui ici est déjà considérée comme nulle et non-avenue. C'est la loi qui prétend priver le Clergé Catholique du droit de posséder individuellement les biens d'Eglise, et qui tout simplement en transfère la propriété aux fidèles eux-mêmes. Cette loi, dès le jour de son adoption fut si bien regardée par tout le monde comme inconstitutionnelle, et de nul effet, qu'on n'a pas encore essayé dans un seul cas de la mettre en exécution; quoique certainement l'occasion s'en soit présentée bien clairement, surtout dans le fait de la mort de l'Evêque de Hartford.

Le fait est, que s'il y a encore dans ce pays-ci un certain nombre de fanatiques, dont le parti est chaque jour recruté par les arrivages d'Angleterre et d'Ecosse, et qui voudraient bien mettre les Catholiques hors la loi; la Constitution, notre sauve-garde, est plus forte qu'eux, et le bon sens américain comprend fort bien que l'égide des Catholiques, est aussi l'égide de la nation tout entière. Il ne se fait pas, il est vrai, un grand nombre de conversions, et je doute beaucoup que la majorité appartienne jamais à la vraie religion. Mais, comme vous savez, l'obstacle au bien n'est pas tant la haine que l'indifférence. Le pauvre peuple est trop affairé pour s'occuper beaucoup de religion. L'argent est son dieu, et l'activité incessante au milieu de laquelle il vit, l'empêche de s'élever au-dessus du monde matériel dans lequel il est plongé, corps et âme. Mais du moins cette activité éloigne de la Société les maux qui la rongent ailleurs, la fureur du plaisir, la furie des théories anti-sociales, l'oubli de toutes les convenances et de tous les devoirs.
Cette activité matérielle aussi, qui a besoin d'allures franches et libres, nous laisse à nous la même liberté et la même franchise d'allures. Si notre sainte religion croît peu par la conversion des Protestants, elle s'affermit de jour en jour par tout ce qu'elle fonde, et ce qu'elle perfectionne.
Tout le monde s'accorde maintenant à nous donner au moins deux millions d'adhérens; et l'émigration irlandaise qui ne paraît pas encore vouloir s'arrêter d'ici longtemps, ajoute tous les jours à l'accroissement naturel qui provient des naissances et des mariages.

L'intention du P. Baxter, quand il était à Troy, était de faire passer à Laval un exemplaire de l'*Almanac Catholique* de cette année. Je ne sais pas s'il a rempli son dessein: s'il ne l'a pas fait, dites-le moi dans votre prochaine lettre, et je le ferai moi-même. Cela m'évitera bien des détails que tout homme qui sait lire saura trouver, et dont tout homme qui sait réfléchir pourra tirer bien des conséquences. Il est impossible cependant qu'un Almanac puisse faire connaître en France, l'état des choses tel qu'il est. Par exemple, il vous apprendra le nombre des diocèses, le nombre des prêtres, celui des colléges, des églises déjà bâties, et peut-être le nombre de celles qui sont maintenant en construction. Mais il ne vous dira rien de la foi, de la générosité, de la simplicité chrétienne, de toutes les vertus qui sont comme infuses dans la nature irlandaise. Pour nos jeunes français nouvellement arrivés; c'est une chose aussi surprenante qu'édifiante, de voir le Dimanche dans nos églises autant d'hommes que de femmes. Mais ils sont encore plus surpris et édifiés de voir au temps de Pâques et de Noël les mêmes proportions à peu près s'observer au confessional et à la Sainte Table.
Ce qui étonne et console surtout, ce n'est pas la pratique à peu près universelle de la religion par tous ceux qui font profession d'être catholiques; c'est aussi l'accroissement prodigieux du labeur et des fruits de ceux qui sont chargés du soin des âmes. Cet accroissement ici est tellement normal, qu'un curé ferait une jolie grimace si au bout de cinq ans de ministère, il ne voyait pas le nombre de ses paroissiens presque doublé. Pour vous parler de Troy seulement, que j'habite depuis quatre ans et demi, vous avez su autrefois, mais peut-être l'avez-vous oublié, qu'il y a quinze ans, une

petite église en bois suffisait à toute la population catholique de la ville et des environs. Il y en a maintenant 5 dans la ville (3 de notre côté du fleuve, et 2 de l'autre) et trois dans les environs immédiats. Plusieurs de ces églises sont grandes, et toutes, excepté la nôtre, sont trop pleines le Dimanche. Vous savez que si la nôtre n'est pas encore pleine à en être suffoqué, aux trois messes qui s'y disent chaque Dimanche, cela tient à des raisons qui n'affaiblissent en rien ce que j'avance. L'église de St Joseph en effet est énormément grande pour le pays; elle fut bâtie dans un endroit où il n'y avait alors aucune habitation; et comme vous le savez aussi, il était alors difficile d'y arriver, l'hiver surtout, des autres parties de la ville. Mais il n'en est pas moins vrai, que depuis un peu plus de quatre ans que j'y suis curé, le nombre de ceux qui y viennent le Dimanche a au moins *triplé*: qu'en suivant encore pendant quatre ans la même progression, l'église sera, comme toutes les autres, beaucoup trop petite; et qu'avant cette époque, il faudra parler d'en bâtir une autre dans la partie Sud de notre paroisse. Vous pouvez dire vous-même à nos Pères et Frères de Laval ce que vous connaissez de l'accroissement de la population catholique de New-York. Pour moi, toutes les fois que j'y fais quelque visite, je crois presque rêver, quand je compare l'état actuel des choses dans cette grande ville à ce qu'il était lorsque j'y arrivai il y a dix-neuf ans. On n'y voyait alors que cinq petites églises: celle de St Pierre, qui n'était pas encore achevée, semblait une merveille. Aujourd'hui la ville contient *vingt-deux* paroisses, et j'ai appris dans les quinze derniers jours que l'Archevêque vient de commissionner deux de ses prêtres, M.M. Donnelly et Martin, pour fonder deux nouvelles paroisses dans le nord de la ville. Avant peu une cathédrale va s'y bâtir, qui rivalisera en grandeur et en beauté avec celles d'Europe! La Religion catholique est la seule qui puisse y donner de grands spectacles. Tout le monde en fut frappé l'automne dernier quand quelques Dames s'avisèrent d'ouvrir au *Palais de Cristal* un bazar dont le produit devait servir à construire un nouvel hôpital pour les Sœurs de la Charité. Tout le monde se dit qu'aucune secte n'aurait pu faire un tel étalage! Quelques *dénominations*, comme on les appelle ici, les Episcopaliens en particulier, parlèrent d'imiter l'exemple des Catholiques. Mais personne parmi eux n'osa commettre la folie de louer le *Cristal Palace* pendant huit jours seulement, à 1800 francs par jour.

On peut dire que ce fut un vrai triomphe pour nous. On peut y voir aussi, qu'il y a dans ce pays-ci une société Catholique distinguée. Il y a dix ans, tous les Catholiques, croyait-on, étaient des Irlandais, et des Irlandais bourrus; maintenant on voit parmi eux une foule de familles qui ne le cèdent sous aucun rapport, à aucune famille épiscopalienne de New-York; et, vous savez tout ce que cela veut dire, dans un pays républicain où les distinctions sociales sont peut-être plus prisées que dans une Monarchie ou une Aristocratie quelconque.

Pour en venir maintenant à l'éducation et donner des aperçus qui puissent intéresser les Nôtres en France, l'Almanach Catholique vous apprendra que, entre tous les Ordres Religieux d'hommes employés à l'enseignement aux États-Unis, la Compagnie possède 15 Collèges et tous les autres Ordres réunis *neuf* seulement; de plus le nombre des jeunes gens élevés dans nos Collèges l'année dernière se montait à 2782. Dans les neuf autres Collèges dirigés par des Religieux, l'Almanach ne donne le nombre des élèves que pour trois établissements, et le total est, je crois, 336. Le nombre des écoliers dans les autres Collèges n'est pas mentionné, ce qui veut dire qu'il était en vérité peu considérable. Si l'on prend la somme totale des Collèges Catholiques de l'Union, on trouve que la Compagnie dirige 15 établissements secondaires d'éducation sur 28; mais les 13 autres, à l'exception de deux ou trois, méritent à peine de porter le nom de Collèges. L'Almanach Catholique n'avait jamais encore établi d'une manière si claire la position relative de notre Compagnie aux États-Unis. Plusieurs de nos Établissements d'éducation présentent des chiffres qui n'ont rien de surprenant aux yeux de vos Français; mais qui sont réellement extraordinaires, quand on considère le petit nombre des Catholiques qui, dans ce pays-ci, se proposent d'embrasser des carrières libérales. Ainsi Georgetown a 300 pensionnaires. St Louis approche de ce nombre. St François-Xavier à New-York a maintenant tout près de 300 élèves. Fordham reste à 150, qui est le nombre de la majorité de nos autres établissements. Mais quand on considère ces chiffres, et qu'on les compare à ce qu'ils étaient il y a douze ou quinze ans, on ne peut manquer d'être surpris du progrès qu'ils annoncent. — Pour parler de New-York seulement: quand nous y arrivâmes il y a neuf ans il n'y avait alors que le Collège Catholique de Fordham: Philadelphie, Worcester, Newark, New-York même n'avaient point de Collèges; Fordham avait, je m'en souviens, 115 pensionnaires, et voilà tout. Quand nous ouvrîmes en règle notre externat de New-York, tout le monde croyait que le pensionnat de Fordham en souffrirait; et l'année suivante, vous vous en souvenez, nous eûmes 180 pensionnaires à St John. — Vous n'ignorez pas que notre position ici diffère grandement de celle où vous êtes en France. Chez vous, tous ceux qui ont les moindres prétentions veulent faire donner à leurs enfants une éducation classique. Ici la grande maj

jorité, même de ceux qui sont fort à l'aise, se contentent d'un cours de commerce et de la langue Anglaise correctement écrite et parlée. Vous avez d'ailleurs une population catholique au moins de nom, homogène, compacte et pullulante. Ici les Catholiques sont en minorité, et n'ont point encore de traditions de familles ayant reçu de l'éducation. Ces considérations, qu'il serait facile de développer longuement, rendent les détails que j'ai donnés plus haut remarquables et frappants.

Lettre du R. P. Hus à un Scholastique de Laval. Fordham, le 3 Novembre 1857. — Ne songez plus, je vous en supplie, à abréger vos cours de Théologie, mais au contraire donnez-vous y corps et âme dans toute la mesure de vos forces. Que rien ne vous arrête dans la poursuite du double but que vous avez à atteindre avant de revenir en Amérique : une perfection de vertus bien avancée, une science théologique aussi complète que possible. Ce qui de ces deux côtés pourrait suffire ailleurs, ne suffirait pas ici. Il faut plus de force pour conquérir que pour conserver après la conquête. Oui, mon très cher Frère, la grande, la belle Amérique restera et périra dans l'esclavage du démon, si des hommes vraiment saints et savants ne lui sont pas donnés pour sa délivrance. Il lui faut des Saints pour mériter et attirer les bénédictions du Ciel, qui seules pourront faire réussir l'entreprise. Il lui faut des savants : elle mourrait plutôt que d'agréer des soins malhabiles. Dois-je vous dire que nos Américains sont raisonneurs par caractère ; qu'ils veulent que l'on réponde péremptoirement à toutes leurs difficultés. Mais si vous êtes assez habile et fort pour leur donner des démonstrations ingénieuses, solides, complètes ; si avec cela vous leur montrez un cœur et une vie d'apôtre, ils seront à vous, iront où vous voudrez, feront ce que vous voudrez. — L'Amérique est un jeune homme de vingt ans, au tempérament le plus robuste, au cœur le plus haut, que de magnifiques instincts fatalement dévoyés, emportent au mal. Dans la crise de cette fièvre qui le brûle, il peut périr : mais s'il guérit, n'entreprenez pas de mesurer son avenir..... La terre se taira devant lui ! Ceux qui m'entendirent, lorsque je revins d'Amérique la première fois, habitués à tout autre chose sur le compte des Américains, avaient peine à en croire leurs oreilles. D'aucuns disaient : il est exalté, enthousiaste, fasciné, délirant.... Si je le fus alors, je le suis encore, et me plais fort à l'être.

Que l'on veuille donc supposer, comme je le fais, l'Amérique guérie, c'est-à-dire, devenue vraiment Catholique, et que l'on dise ce que ce grand peuple aura fait, dans 20 ans d'ici, sous l'inspiration de la Foi. Quel autre montra jamais tant de hardiesse dans les projets, d'audace dans les entreprises, de persistance au travail dans une grande fortune acquise, de constance dans les revers, de courage et de ressource dans la ruine ? Les Etats-Unis fourmillent d'hommes que l'on voit à 60 ans et plus, recommencer avec une ardeur toute juvénile, une fortune qu'ils ont faite, perdue, refaite dix fois ! Astor travaille tous les jours comme s'il n'avait rien, et Astor est le plus riche particulier qui soit au monde. Les Davis, les Hargons, les Donnelly, que nous connaissons, et mille autres que nous ne connaissons pas, sont riches à plusieurs millions, et chaque jour les voit à leurs offices à l'heure précise : *et illi quidem ut corruptibilem coronam !.....* Mais qu'on leur fasse connaître, apprécier la couronne impérissable, de quoi ne seront-ils pas capables pour la conquérir ?......

Si les Américains se montrent démesurément âpres au lucre, c'est qu'à tout ce qu'ils entreprennent, ils appliquent l'incroyable énergie de leur caractère. Ils sont tout aussi prodigieusement généreux. Voici quelques exemples : La semaine dernière j'ai lu dans un journal qui garantit la vérité du fait : Un français nommé Le Fèvre venu en Louisiane dans sa jeunesse, y épousa une Américaine, n'eut point d'enfants, acquit comme planteur une fortune, dont la liquidation qui vient d'être faite, a produit 700,000 piastres. Il est mort il y a deux mois, et a, par son testament, donné la moitié de tout son avoir à un neveu de sa femme morte avant lui, l'autre moitié à son régisseur ou homme d'affaires. Huit jours après l'ouverture du testament, ce régisseur, Américain natif et protestant, était avec deux témoins devant un Notaire, et disait : « M. le Fèvre par son testament en toutes formes me donne 350.000 piastres. Mais ce que je possède, et qui est intégralement le fruit légitime de mon travail, me suffit. D'ailleurs je suis d'âge et me sens de force à travailler longtemps encore. En conséquence, je déclare renoncer absolument au legs de M. le Fèvre, en faveur de ses héritiers naturels. » Dites, je vous prie, pour la commodité de ceux à qui la valeur de nos piastres ne serait pas familière, que ce brave homme renonçait tout simplement à la bagatelle de 1.885.000 francs, dans l'espoir que ses travaux passés et futurs suffiraient à ses besoins ; puis, écoutez bien ; peut-être que quelqu'un répondra par ce vers de Boileau :

« C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne........ »

Ajoutez, si vous voulez, ce qu'on lisait dans le même numéro du journal, qu'un Américain de Boston vient de ...

 50,000 piastres pour fonder des bourses à l'université de cette ville, qu'à New-York Astor a donné 300,000 piastres pour un Musée des Arts, - un Comédien 5000 pour aider à reconstruire à Yonkers, la maison des Sœurs de charité obligées de quitter le Mont St-Vincent. Je pourrais par mes seuls et récents souvenirs allonger prodigieusement cette liste; mais les vôtres la compléteront.

Durant l'avant dernière semaine, le P. Mac-Elroy a donné la retraite au clergé du diocèse. Mgr et ses prêtres l'ont suivie ici au Séminaire. Tout s'y est passé avec une parfaite édification, ainsi qu'au synode qui s'est tenu à la Cathédrale, le lundi, mardi et mercredi suivants. Dans une conversation j'ai demandé au P. Mac-Elroy si nos Pères étaient bien occupés à Boston. Il m'a répondu: « Nous ne sommes plus là que quatre, et y avons plus de 25000 Catholiques à soigner. Nous desservons 3 églises paroissiales, tous les jours nous confessons, souvent jusqu'à midi; le vendredi et le samedi c'est toute la journée et bien avant dans la nuit. Chacun de nos Pères dit deux Messes, dont l'une chantée; et moi qui ne peux plus chanter, je prêche 3 fois tous les Dimanches. »

Le P. Mac-Elroy a 76 ans!

Autre lettre du R. P. Thus. — A New-York tout va bien. Le Collège compte près de 300 élèves, que j'ai vus et entendus dans leurs solennités littéraires. Depuis la mission si fructueusement donnée au commencement du Carême par les PP. Stonestreet et Larkin, le zèle pour la réception des Sacrements ne s'est point refroidi, et l'on estime que l'an passé, il s'est fait plus de 18000 communions pascales dans notre église. - Depuis Pâque, nos Professeurs se sont partagé les Catéchismes, et les ont mis tous sur un excellent pied. Il y en a cinq: un pour les garçons et un pour les filles, au-dessous de dix ans; un pour les garçons et un pour les filles qui se préparent à la première Communion; un pour les grands garçons de 14 à 25 ans qui, venus d'Irlande ou d'ailleurs, n'ont pas fait encore leur première Communion. Chaque Dimanche une messe, durant laquelle on chante des litanies et des cantiques, se célèbre à 8 heures dans l'église basse pour les enfants seuls, qui souvent s'y trouvent réunis au nombre de plus de 800. Une instruction suit cette messe. En somme un bien immense se fait à St-François-Xavier. Dieu le voit, cela nous suffit. — A Buffalo, Mgr Timon nous presse de bâtir le Collège, dont il nous a donné l'emplacement. Je vois que cela est urgent, puisque dans cette ville qui compte près de 100 mille habitants, et à 20 lieues à la ronde, il n'y a pas un seul collège Catholique, tandis que les écoles protestantes s'y multiplient. Mais nous n'avons point d'argent, et je sais trop combien pèse le fardeau des dettes pour vouloir l'augmenter encore. D'ailleurs ce Collège devra être tout à l'Anglais, et il exigera que vous reveniez nous aider. —

Au sujet de ce nouveau Collège, le P. Doucet écrit, en date du 19 Janvier 1858. — Le R. P. Thus vient de nous arriver de Buffalo où il était allé passer quelques jours. Il nous annonce qu'il avait fait dans cette ville l'acquisition d'une propriété magnifique sur laquelle un Collège et une église devront être bâtis. Quand? C'est ce que je ne saurais vous dire. J'espère seulement que tout sera prêt quand vous nous reviendrez.

Canada West. — Guelph — Extraits de lettres récentes. — Les Orangistes ou Orangemen, outrés de ce qu'il plait à Dieu de faire par nous pour la religion catholique nous ont voué une haine qui jusqu'ici ne s'est portée encore qu'à des menaces de meurtre et de pillage. Quelques jours avant leur dernière fête, un des plus exaltés avait juré devant grand nombre de ses camarades que ce jour là il ferait manger de l'avoine à son cheval sur l'autel de notre église. Trois jours avant la fête il fut tué tout raide par la chute imprévue d'un arbre qu'il travaillait à abattre. Un autre dans la même compagnie après des plaisanteries obscènes contre nos bonnes religieuses avait dit: le soir de notre fête, je veux aller leur faire visite, passer la nuit avec elles .... La veille de la fête il vint à Guelph, entra avec plusieurs amis dans une auberge où il tomba mort au moment où il avalait un verre de bière. — Un jour, dit le P. Holzer, j'avais été appelé pour porter les derniers secours à un malade à environ 2 lieues de Guelph. Mon cheval était blessé, et je partis à pied quoique le temps fut mauvais depuis plusieurs jours. Pour ne pas m'engager dans les forêts, et abréger ma route, je pris celle du chemin de fer dont je savais que l'emplacement était nivelé jusqu'au delà de l'endroit où je devais me rendre. Je m'enfonçais jusqu'à mi-jambe dans cette terre nouvellement remuée et tout imbibée d'eau, et je me repentais bien d'avoir pris cette direction quand je fus rejoint par un convoi de 7 wagons chargés de sable pour un remblai à une lieue au-delà de la maison de mon malade: ce convoi au moment où il passait à côté de moi s'arrêta je ne sais pourquoi. Quelques-uns des ouvriers qui étaient Irlandais et catholiques me reconnurent et m'invitèrent à monter avec eux sur le sable où l'un d'eux étendit son habit pour me servir de siège. Je ne me

fis pas longtemps prier et le train reprit sa marche. Un instant après, le chef qui était un Orangeman m'aperçut du wagon où il était, sauta en bas et vint me signifier en termes plus que grossiers l'ordre de descendre. Je m'en excusai d'abord sur l'invitation qui m'avait été faite. Notre homme insista avec renfort de jurements. Je protestai que je ne descendrais pas s'il ne faisait arrêt complètement, car il n'avait fait que ralentir la marche. Il donna le signal d'arrêt, je descendis; il remonta à sa place et le convoi repartit. L'Irlandais qui m'avait fait un siège de son habit me dit en passant à côté de moi : Père, le bon Dieu punira cet homme là! Il prophétisait sans le savoir. Environ à une demie lieue de là la locomotive sortit des rails et tous les wagons renversés déposèrent leur charge dans un endroit qui ne devait pas la recevoir. J'y arrivai un quart d'heure après et rien encore n'avait pu être relevé. Je m'informai si personne n'avait été blessé; on me répondit non, mais tout de même le bon Dieu a puni le chef, nous nous y attendions bien. Je passai, arrivai tard chez mon malade que je disposai aux derniers sacrements pour le lendemain matin. J'avais ma chapelle, je dis la Ste Messe, administrai mon malade, entendis quelques confessions, fis le catéchisme aux enfants du voisinage et ne repartis qu'après midi. Je retrouvai le convoi au même endroit : les wagons étaient tous remis en place, mais plus de la moitié de la charge était encore par terre. Tout le monde, le chef lui-même me salua. Je m'approchai de lui et dis bien doucement : Voyez, Mr il est toujours bon de rendre service, surtout quand on le peut faire sans se gêner en rien. Dieu nous dit dans la Bible qu'il regarde comme fait à lui-même ce que nous nous faisons les uns aux autres. Soyez plus charitable une autre fois, et je prierai Dieu qu'il vous préserve désormais de semblables accidents. Je ne crus pas devoir prolonger ce sermon parce qu'il n'était pas en bonne disposition d'entendre. Les Irlandais se mirent à genoux, demandèrent ma bénédiction que je leur donnai et je m'en revins heureusement à la maison.

Au commencement du printemps dernier, écrit le P. Blettner, je me rendais en traineau et par des chemins affreux à une des stations de ma mission. Mon cheval s'engagea avec la voiture dans un bourbier dont il ne pouvait plus se tirer. Je descendis dans la boue et travaillai longtemps sans succès. Il y avait non loin de là une maison, mais je la savais habitée par un Orangiste bien connu dans la contrée pour son exaltation anti catholique. Quand je vis mes efforts inutiles, je me hasardai à aller lui demander secours. Il vint à l'instant, entra avec moi dans la boue jusqu'au genou, et nous fîmes si bien que cheval et voiture, tout fut arraché. Je le remerciai de mon mieux, il regagna sa demeure et je continuai ma route. Dernièrement je repassais par le même endroit. Cet homme vint à ma rencontre, me tendit la main en disant : Me reconnaissez-vous? – Comment si je vous reconnais, Mr; mais c'est vous qui il y a quelques mois voulûtes bien me rendre un si grand service tout près d'ici; je ne l'ai pas oublié et ne l'oublierai jamais. – Eh! bien, reprit-il, il faut que je vous dise que depuis ce temps là je ne suis plus tranquille. J'ai des doutes sur ma religion. J'en ai causé bien des fois avec ma femme et elle a des doutes tout comme moi. Tenez, nous voudrions vous parler de cela. – Il m'est impossible de m'arrêter aujourd'hui, car je suis attendu près d'un malade qui pourrait mourir. Mais vos doutes, Mr, sont bien fondés et je vous en donnerai la preuve évidente à mon premier voyage. Mais tenez, Mr, sans entrer aujourd'hui dans tous les détails que je vous donnerai plus tard, récitez-vous dans votre religion le Symbole des Apôtres? – Oui – Comment dites-vous cet article : je crois la Ste Eglise catholique – Nous le disons comme vous – Cette Eglise catholique n'existait-elle pas avant la naissance du Protestantisme il y a 300 et quelques années? – Oui. – Et quelle était alors cette Eglise? – l'Eglise Catholique romaine – Et le Christ n'a-t-il pas dit dans l'Evangile Math. 28. 20. qu'il sera avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles? – Ah! c'est vrai. Et aussitôt il s'écria : eh bien je crois la Ste Eglise Catholique Romaine. Je veux vivre et mourir dans la Ste Eglise catholique Romaine. Que Dieu est bon, mon R. P. ajoute le P. Blettner, de récompenser par le don de la vraie foi, le plus précieux de tous les dons, un petit service rendu au plus indigne de ses serviteurs! Je laissai ce brave homme dans ces bonnes dispositions. J'irai bientôt le revoir, et j'espère que lui, sa femme et leurs cinq petits enfants seront sauvés.

Chine – Zi-Ka-Wei, 7 Juillet 1857. – Lettre du P. Gonnet au P. Nolhac. – J'ai reçu votre lettre pendant le carême. Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant qu'elle a été la bien venue. Continuez à nous donner le plus que vous pourrez, ces petits détails de famille; ce sera le plus grand plaisir que vous puissiez nous faire : et l'intérêt propre venant

se joindre à la charité fraternelle, nous n'en serons que plus portés à vous envoyer fréquemment des missives de notre chère mission du Kiang-nan. Je n'entreprendrai pas de vous parler de politique; les journaux vous en diront assez sur ce point, et même quelquefois trop: car de temps en temps ils paraissent assez mal renseignés. Par exemple ils annonçaient il y a quelques mois, la prise de Chang-hai par les rebelles. Ici nous n'avons rien vu de tout cela. Chang-hai au contraire s'est relevé de ses ruines, le commerce y devient de plus en plus florissant et rien n'annonce jusqu'ici que la paix puisse être de nouveau troublée: les habitants sont trop paisibles pour exciter des troubles, et les Européens y font de trop bonnes affaires pour permettre facilement qu'on vienne encore ruiner leur commerce. Quant à Nang-Kin et à Kanton pas d'autres nouvelles que celles que vous lisiez dans les feuilles publiques. Quel sera le dénouement de cette grande tragédie? Dieu seul le sait. Espérons dans tous les cas, que la divine Bonté dirigera toute chose pour la plus grande gloire de N. S. et le salut de nos pauvres Chinois. Ce que vous attendez de moi dans cette lettre, ce sont des détails sur notre mission et nos ministères. Je vais donc vous dire quelque chose de ce qui s'est passé dans mon district depuis l'année dernière à pareille époque. Puissent ces détails vous intéresser et vous porter à prier beaucoup pour nous.

Le nom de Paul, l'incomparable néophyte, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler plusieurs fois, vient tout d'abord et comme naturellement se placer au bout de ma plume: depuis le jour où il s'enrôla sous l'étendard de la Croix, renonçant solennellement aux œuvres et aux pompes de Satan qu'il avait servi pendant près de 60 ans, il ne s'est pas démenti un seul instant: c'est toujours la même simplicité, la même charité, le même désintéressement, en un mot la même ferveur, le même dévouement pour le service de Dieu et de sa Ste Eglise. Que Dieu soit à jamais béni! C'est un puissant secours qu'il lui a plu d'envoyer à son misérable missionnaire. Je ne crois pas exagérer, en disant que Paul avec ses 64 ans, sans lettres et dépourvu de tout ce qui humainement peut donner de la considération, fait plus de bien au milieu de ses compatriotes que n'en pourrait faire un zélé missionnaire. Son œuvre grandit de jour en jour. Ce n'était d'abord que quelques familles isolées qui venaient se ranger sous la houlette du divin pasteur. Aujourd'hui ce sont des hameaux presque entiers qui demandent à entrer dans le bercail de J. C. J'ai reçu depuis peu de différents endroits des députations de payens qui annoncent d'excellentes dispositions et demandent des Catéchistes qui viennent s'établir au milieu d'eux et leur enseigner le chemin du Ciel. Oh! s'il plaisait au bon Dieu de m'envoyer encore une douzaine de Pauls, quelle belle moisson à recueillir! Cette partie de mon district est un pays gros d'espérances, une terre neuve qui bien défrichée donnerait des fruits abondants. Priez pour que mes péchés ne soient pas un obstacles aux miséricordes de Dieu. Vous qui êtes si dévot à St Joseph, vous apprendrez avec bonheur que ce grand patriarche m'a donné un bon coup de main. Je vous raconterai le fait en toute simplicité. Il y a un peu plus de 2 ans, la première fois que les besoins de mon ministère m'appelaient à l'extrémité de ce district, j'eus une grosse journée de chemin à faire dans un pays tout payen. J'étais en chaise à porteur, j'avais tout le temps de faire des châteaux en Espagne et de me livrer à mes rêveries. Que de payens à convertir, me disais-je! Comme une chrétienté serait bien placée à cet endroit, et puis encore dans cet autre etc. etc... Cela me paraissait fort beau. Mais en venir à l'exécution, *hoc opus, hic labor*. Tout-à-coup il me vient une bonne idée: St Joseph est mon patron, il est aussi le patron spécial des Chinois. Ce que je ne puis faire moi-même, il le pourrait facilement, et il est assez bon pour le vouloir. Sur ce je me sens porté à le prier, et je lui promets, en tant que cela dépendra de moi, de lui dédier toutes les chapelles que nous bâtirons dans ce pays. S'adressa-t-on jamais en vain à St Joseph? Quelque temps après je faisais la connaissance de mon brave Paul, et les catéchumènes commençaient à arriver. Le croiriez-vous? mes rêves se sont déjà réalisés, du moins en partie; j'ai un noyau de néophytes ou de catéchumènes dans presque toutes les localités que j'avais désignées sur ma route; Gloire à St Joseph.

Cette année j'ai eu la consolation d'établir deux nouvelles chrétientés là où naguère le démon régnait en souverain, et où nous n'avions pas un seul chrétien. Je vois encore au moins cinq endroits où il serait bien important de bâtir des chapelles. Ce seraient autant de centres, où les néophytes pourraient se réunir. Mais pour cela il faudrait avoir de l'argent, et je n'en ai pas. Si parmi tant de bonnes âmes en France, si dévouées à St Joseph, vous en connaissiez quelqu'une qui eût la dévotion de lui élever une statue au milieu de nos Chinois payens; cette offrande serait reçue avec la plus vive reconnaissance, et nos nouveaux convertis prieraient beaucoup pour leurs bienfaiteurs. Ici avec 600 piastres nous pouvons avoir une petite chapelle et un logement pour le missionnaire et

son catéchiste. En attendant que ma bourse ou plutôt celle de la mission me permette de mettre ce projet à exécution, j'ai chargé quelques maîtres d'école d'entretenir le feu sacré et de l'étendre de plus en plus. De plus, j'ai adjoint à Paul quelques compagnons, mais il faut avouer que je n'ai pas encore trouvé son pareil. Les hommes de cette trempe et qui ont cette dose de bonne volonté sont malheureusement trop rares. Toutefois je remarque que, quoique ces catéchistes et ces maîtres d'école n'aient pas toujours toutes les conditions voulues, pourvu qu'ils se conduisent bien, il en résulte un grand fruit pour les âmes, ne serait-ce que pour entretenir et conserver le bien commencé. Cette année en particulier, pour n'être pas injuste, je dois faire une mention spéciale de la plupart des maîtres et maîtresses d'école que j'ai employés au milieu des payens. Plusieurs m'inspiraient d'abord peu de confiance, et voilà qu'ils se sont montrés tout-à-coup des hommes de Dieu. *Digitus Dei est hic*; et St Joseph aussi y est bien pour quelque chose. Tel maître qui avait la réputation de mal tenir son école, qui pour cette raison restait rarement 2 ans dans la même localité, que je n'avais appelé que parceque je n'avais pas trouvé mieux; à peine arrivé à son poste, commence par convertir les 15 petits payens qui fréquentent son école: il leur inspire une si grande ardeur et tant de ferveur, qu'en trois mois il leur apprend plus de prières que n'en savent ordinairement beaucoup d'enfants chrétiens, et cela sans négliger l'étude des auteurs classiques. La nuit, après souper, surcroît de besogne pour ce bon vieux maître, c'est le tour des parents de ces enfants et d'autres bons laboureurs qui viennent se reposer des fatigues de la journée en apprenant et en chantant leurs prières jusque bien avant dans la nuit. — Tel autre qui jusque là aussi ne s'était pas montré bien fervent, ne mérite que des éloges. Déjà plusieurs familles payennes lui sont redevables de leur conversion, et j'ai eu aussi la consolation de baptiser deux de ses élèves qui appartiennent aux familles les plus riches de la localité. La conversion d'un de ces enfants a été accompagnée de circonstances bien édifiantes. Le maître d'école l'avait pris en grande affection. Il résolut de le gagner à Dieu. L'enfant âgé de 13 ans se montrait assez docile aux leçons de son maître: il apprit en peu de temps les prières et la doctrine chrétienne à l'insu de ses parents. Mais lorsqu'il fallut en venir ouvertement à la pratique, ce ne fut pas chose si aisée qu'il l'avait d'abord pensé. Il était fils unique et sa mère fervente payenne; quelque affection, quelque condescendance qu'elle eut pour son enfant, ne pouvait consentir à le voir se ranger parmi les chrétiens. Le maître ne se découragea pas. Voyant que ses exhortations ne produisaient pas l'effet désiré il recommanda à l'élève de prier beaucoup: pour lui il eut recours à l'abstinence et au jeûne. Le bon Dieu lui tint compte de sa bonne volonté. Un jour que dans la famille on paraissait inquiet sur sa santé et qu'on le pressait de manger: le maître répondit qu'il n'était pas malade, mais que la pensée que son petit élève, qu'il aimait tant, était destiné à brûler éternellement dans l'enfer, lui serrait tellement le cœur, qu'il en avait perdu l'appetit, et que tous les mets lui semblaient insipides. On ne lui répondit que par un morne silence; mais trois jours après, qui était un jour de fête, l'enfant avait la permission d'aller se joindre aux néophytes pour réciter les prières, et quelques semaines après je le baptisais. A partir de ce jour on cessa de faire des superstitions dans la famille et tout fait espérer que la grâce de N.-S. triomphera du respect humain qui paraît être le seul obstacle qui s'oppose encore à la conversion des parents de notre petit Joseph. Plusieurs autres enfants de la même école ont profité de ces bons exemples, et ont déclaré aussi à leurs parents qu'ils voulaient être chrétiens. Ils sont en bonne voie de le devenir.

La petite école du bourg du Hom-dio, dont je crois vous avoir parlé l'année dernière, continue à être pour nous une source de consolations. Je trouve inscrits sur la liste 30 petits élèves payens. Dans ce bourg il n'y avait pas un seul chrétien lorsque nous nous y sommes établis. Il n'y a que 15 mois que l'œuvre fonctionne, et déjà il y a plusieurs familles qui sont des nôtres ou en voie de le devenir. J'avais cru mesure de prudence de défendre aux maîtres de parler directement de religion à leurs élèves pour ne pas effaroucher les parents. Les maîtres ont été fidèles à la consigne, ce qui n'a pas peu contribué à nous valoir toute la sympathie des payens. Et comme d'ailleurs ils s'acquittent bien de leurs devoirs et que les enfants font des progrès, cet établissement, qui d'abord n'a pas été vu de bon œil par tout le monde, est regardé aujourd'hui comme un vrai bienfait. Les payens disent tout haut que leurs enfants sont moins sauvages et plus dociles depuis qu'ils fréquentent l'école de Trie-tà-tam. Plusieurs sont venus me remercier. En un mot, tout me fait croire que c'est un rapprochement qui s'opère peu à peu et presqu'à leur insu. Nous ne sommes plus à leurs yeux ce que nous étions d'abord, des barbares Européens qui viennent pour s'enrichir par le commerce. Nous sommes devenus tout-à-coup des hommes de bonnes œuvres qui cherchent à faire du bien à leurs semblables.

18. L'année passée nous n'avions d'abord que des enfants de familles pauvres. Cette année plusieurs bonnes familles ont pensé que l'école du Tie-kä-tam offrait plus de garanties que les autres, et il est plus d'un magister payen qui n'y a pas trouvé son compte, témoin celui qui, après avoir vu tous ses élèves déserter son école, est venu demander une place au Tie-kä-tam où il n'a pu être reçu. Quant à nos petits payens, un bon nombre semblent être sous l'impulsion de la grâce. Ils ne manquent pas de venir assister à la messe, lorsqu'il y en a. Deux ont reçu le baptême: l'un des deux a été jugé digne d'être admis au Collège de Zi-kä-Wei: et plusieurs autres iraient volontiers partager son bonheur si on pouvait les recevoir. La petite école de médecine que nous avons aussi dans cet établissement, promet d'heureux résultats pour la gloire de Dieu. Outre les quelques jeunes gens pensionnaires qui se livrent uniquement à cette étude, et qui forment à proprement parler notre petite faculté, j'envoie là de temps en temps des chrétiens de bonne volonté lorsque je puis en trouver. Ils y passent un ou plusieurs mois. On les initie le moins mal que l'on peut à la science médicale, surtout pour les enfants; puis ils reviennent dans leurs chrétientés; ou, si les circonstances le permettent, je les place à poste fixe au milieu des payens, avec la charge de baptiser les enfants à l'article de la mort et de chercher à faire des prosélytes. D'après l'expérience que j'en ai faite, c'est un des moyens qui me paraissent le plus propres à avancer l'œuvre de Dieu. Que de familles payennes, que de petits enfants surtout devront leur salut éternel à ces catéchistes improvisés, qui eux-mêmes ne soupçonnaient pas auparavant qu'ils fussent capables de remplir une telle mission.

Vers l'extrémité du district se trouve une petite chrétienté appelée Lou-tie. Jadis elle fut florissante et nombreuse, ainsi que l'atteste encore l'ancienne chapelle devenue aujourd'hui la propriété d'un payen. Par suite de leur éloignement et de l'abandon où ils se trouvaient, ces pauvres néophytes qui n'avaient plus du chrétien que le nom et le baptême, allaient bientôt se trouver réduits à leur plus simple expression. C'étaient des enfants peut-être plus malheureux que coupables: N. S. en père toujours plein de bonté, s'est laissé toucher de leur misère et leur a tendu la main. D'abord la construction d'une petite chapelle qui a facilité la réunion des chrétiens et la visite du missionnaire; puis les bons exemples et les exhortations d'une maîtresse d'école n'ont pas peu servi à ranimer la foi et à en rappeler plusieurs à la pratique de leurs devoirs. Mais ce qui a été comme le signal d'une vraie levée de boucliers contre l'enfer, c'est une circonstance assez singulière qui est une preuve de plus que lorsque le moment de la grâce est arrivé, tout dans la main de Dieu peut servir d'instrument à ses desseins de miséricorde. Voici le fait: Une famille nombreuse était à peu près tombée dans l'apostasie par le mauvais vouloir de la mère de famille, payenne enragée qui toujours avait fermé l'oreille aux exhortations les plus pressantes des missionnaires et des chrétiens. Il y a 2 ans je voulus tenter de lui faire une visite. Mais à peine entré dans la maison, j'eus à essuyer une telle diatribe que je crus que le parti le plus sûr pour moi, était de me retirer aussitôt. Son mari, homme faible et paisible, peu fervent, mais qui avait encore la foi, ne semblait avoir la force de lutter contre sa femme, que lorsque celle-ci voulait fiancer ses filles à des payens. Le brave homme alors déclarait que jamais il ne permettrait un tel scandale. Et s'il faut en croire une certaine version, plus d'une fois on en vint aux mains par suite d'une telle déclaration. Bref, dans les premiers jours de cette année, la femme profitant de l'absence de son mari, fiance sa fille aînée à un jeune payen. A cette nouvelle le mari aussitôt d'accourir auprès de moi à 12 heures de là. Il pleure, il se lamente, il me prie de venir à son secours. Je ne puis rien pour toi lui dis-je, prie le bon Dieu, arme-toi de force, refuse ta signature, la loi est pour toi, on n'osera pas passer outre. Il retourne donc à sa maison. Son colère, son chagrin, et aussi peut-être désespérant de mener cette affaire à bon terme, il se met au lit et pendant plusieurs jours il refuse toute nourriture. Mais bientôt le bruit assourdissant du tam-tam vient le tirer de cette apathie. On apportait selon l'usage les premiers présents après les fiançailles. Notre homme n'y tient plus: ce fut le réveil du lion. Il se lève, traverse sans mot dire la salle du festin, va droit à sa femme très occupée dans ce moment à la cuisine et répétant son refrain: jamais je ne donnerai ma fille à un payen, il lui donne quelques coups si bien appliqués qu'il la laisse à demi-morte. Elle se mit au lit à son tour, puis dans la crainte d'un nouvel acte de cette tragédie, elle jugea prudent d'aller se cacher dans sa propre famille. Cependant tous nos payens avaient bien vite délogé, sinon sans tam-tam, du moins sans trompette. Le bruit de ce qui venait de se passer se répandit bientôt dans les environs. Pendant plusieurs jours il y eut des pourparlers entre l'entremetteur de mariage et le fiancé qui pour ne pas renoncer à sa future et aux piastres déjà données, ne vit pas d'autre moyen que d'embrasser la religion chrétienne. Il se mit sérieusement à l'œuvre, et il montra tant de bonne volonté qu'au mois de Marie, je le trouvai assez bien disposé pour le baptême qu'il reçut, ainsi que son petit neveu. Ce sont deux fils uniques. Voilà deux nouvelles familles acquises à notre Ste Religion par des voies bien extraordinaires. Pour cette fois le diable a dû se trou

bien pris dans ses propres pièges. Quant à la vieille payenne elle se trouve toute changée ; son mari me disait que son dernier argument avait été sans réplique. Ce n'est pas tout : depuis cette époque voilà un certain nombre de familles des environs qui ont renoncé à leurs superstitions et qui veulent aussi être de la religion du maître du Ciel. Encore quelques conquêtes de ce genre et nous aurons là une petite chrétienté ; car c'est à une bonne lieue de la petite chapelle.

Cette année j'ai fait une bonne acquisition dans la personne d'un mangeur d'herbe de la secte des Vou Wei Kiao (nihil agentium doctrina) qui regarde le néant comme le principe de toute chose : cette secte m'a tout l'air d'une espèce de franc-maçonnerie. Les initiés sont tenus au secret le plus inviolable et il n'y a que ceux qui sont parvenus aux premiers degrés qui aient le dernier mot de la doctrine. Ceux qui sont au bas de l'échelle ont pour prérogative de donner chaque année une certaine somme d'argent que se partagent les chefs. On avance d'autant plus vite qu'on est plus généreux. Une fois que ces sectaires sont parvenus à toucher un petit traitement, il est bien difficile de les convertir. Pour ma part, c'est le premier poisson de cette espèce que je vois tomber dans mes filets, et il a fallu toute la constance et tout le zèle du grand pêcheur d'âmes, Paul, pour en venir à bout. Ce néophyte une fois converti a voulu témoigner à Dieu sa reconnaissance pour un si grand bienfait. Non seulement toute sa nombreuse famille a suivi son exemple, mais encore plusieurs autres familles du voisinage qu'il a su gagner à J.C. Enfin il a si bien fait qu'au bout de 6 mois, nous avons pu avoir là un commencement de chrétienté avec une petite chapelle. Par son moyen, Paul a pu se mettre en rapport avec un certain nombre de familles dans différents hameaux, où l'œuvre de Dieu commence à aller bon train. Tout me porte à croire que ce digne néophyte ne s'arrêtera pas en si bonne voie : du moins il m'a bien promis de continuer à faire une bonne guerre au diable. J'ai placé dans l'école de Kom-dio le plus jeune de ses fils qui a 15 ans. Cet enfant dès l'âge de 6 ans était déjà *mangeur d'herbes*. C'est assez dire qu'il y a là du caractère et de la ressource. Si je puis le faire étudier 6 ou 7 ans, ce sera, j'espère, un bon ouvrier de plus pour la vigne de N. S.

Encore une bonne affaire, ou si vous le voulez un bon tour joué au diable par un de ses suppôts les plus dévoués ; et c'est ici une histoire de fraîche date. Un vieux maître d'école *mangeur d'herbes*, ex-prêtre des idoles, et de plus boiteux, était venu me voir dans le mois de Décembre dernier. Il voulait, disait-il, embrasser la religion du maître du Ciel. Nous causâmes assez longuement. Avant de se retirer, il laissa apercevoir le bout de l'oreille, c'est à dire qu'il demanda une place de maître d'école : ce qui me fit soupçonner que c'était une visite intéressée, et que ce vieux bonhomme, comme tant d'autres de sa profession, pensait beaucoup plus aux sapèques du missionnaire qu'aux besoins de son âme. Je me bornai à lui faire espérer que plus tard je pourrais l'aider un peu, lorsqu'il m'aurait prouvé la sincérité de sa conversion. Il partit et je comptais bien que je ne le reverrais pas. En effet 6 mois entiers s'étaient écoulés sans que j'en eusse aucune nouvelle ; lorsque le jour de la fête de St Pierre et de St Paul, voilà une grande barque qui arrive tout près de la chapelle où je me trouvais. C'était mon maître boiteux qui m'amenait 18 catéchumènes qu'il avait recrutés dans un village où il était parvenu à avoir une petite école. Je me figure que nos braves de Malakoff après leur triomphe n'étaient pas plus fiers de leur conquête que ne l'était notre vieux magister lorsqu'il se présenta devant moi à la tête de sa petite troupe. Je présume que ce ne seront pas les seules dépouilles qu'il prendra sur l'ennemi. Ainsi, Dieu aidant, et avec la protection de Marie Immaculée et du bon St Joseph nous aurons bientôt là aussi une nouvelle chrétienté.

Le même jour de la fête de St Pierre et de St Paul, j'eus à inscrire les noms de plusieurs autres catéchumènes, mangeurs d'herbes, qui étaient tout honteux d'avoir été si longtemps sans connaître la vraie religion. Une femme entr'autres semblait désolée d'avoir fait une si rude pénitence pendant 17 ans, sans aucun mérite pour le Ciel. Je tâchai de la consoler en lui faisant comprendre que le bon Dieu avait vu ses bonnes intentions, et que c'était probablement pour la récompenser de sa bonne volonté, qu'il l'avait appelée à la Foi de préférence à tant d'autres. Une autre femme sexagénaire me disait : Père, comment se fait-il que je suis arrivée jusqu'à la vieillesse, sans avoir entendu parler de la religion chrétienne ; et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

Je sens, mon R. Père, que cette lettre commence à être un peu longue. Il serait presque temps d'y mettre fin. Cependant, encore un peu de patience ; les grandes chaleurs nous obligent à prendre un peu de repos, nous sommes en vacances ; j'ai donc le temps de vous écrire aujourd'hui, et je ne puis passer sous silence quelques petits traits qui auront peut-être quelque intérêt pour vous.

Dans une des petites chrétientés nouvellement établies cette année, se trouve une famille qui d'abord s'est montrée peu favorable à la religion chrétienne. Elle regardait surtout comme un sacrilège inouï que les catéchumènes eussent osé condamner

aux flammes le Dieu du foyer ou Tsao-Küm. Ceux-ci avaient beau dire que leur riz n'en était pas moins bon depuis qu'ils ne faisaient plus de sacrifices à cette idole de papier, nos scrupuleux payens continuaient à regarder cela comme un grand scandale. Mais voici qu'un beau jour le Tsao-Küm si vénéré de cette même famille disparait tout-à-coup. Comment? c'est ce que personne n'a pu dire. Je soupçonne beaucoup que c'est une espièglerie de quelque petit malin néophyte. Toutefois je n'ai rien pu découvrir sur ce point, et tous, chrétiens et payens, paraissent bien convaincus qu'il y a là quelque chose qui n'est pas ordinaire. Quoiqu'il en soit de la cause de cette disparition; le père de famille a fait ce raisonnement: Jusqu'ici nous n'avions donné aucun sujet de mécontentement à notre Tsao-Küm. Puisqu'il a voulu partir de lui-même, c'est une preuve qu'il ne veut plus nous protéger: c'est un ingrat, nous n'irons pas le chercher, et nous allons adorer le Dieu des chrétiens. Ce qui fut dit fut fait: et cette famille est déjà baptisée. — Dans cette même localité, une autre famille payenne qui se faisait remarquer par sa haine contre la religion chrétienne, et qui n'avait que des paroles de malédiction pour les néophytes et le missionnaire, a senti tout-à-coup la main de Dieu s'appesantir sur elle d'une manière terrible. Le père de famille tombe malade, le lendemain il était mort. Un jour après, sa femme mourut aussi presque subitement. Enfin le 4e jour, vint le tour d'un petit enfant qui était le seul fruit de cette union. Mais celui-ci, qui n'avait eu aucune part à la faute de ses parents, eut le bonheur d'être ondoyé avant de mourir. Ainsi voilà cette malheureuse famille éteinte en 4 jours et de cette maison il ne serait pas resté pierre sur pierre, ou plutôt brique sur brique, si j'avais voulu en acheter les matériaux qu'on m'offrait pour la chapelle. Cet événement a fait sensation dans le quartier. On dit qu'il ne fait pas bon attaquer les chrétiens. — Encore une petite histoire d'un autre genre. Le supérieur des bonzes d'une pagode voisine ne voyait pas sans chagrin notre petite chapelle s'élever non loin de son monastère. Mais ce qui l'affligeait le plus, c'était de voir que ses chères ouailles l'abandonnaient peu à peu, pour aller paître dans de nouveaux pâturages. Déjà la dernière quête qu'il avait faite avait été moins satisfaisante, par suite de ce nouvel état des choses. En vain s'efforçait-il par ses exhortations d'arrêter les désertions; le mal faisait chaque jour de nouveaux progrès. Il ne pouvait plus dissimuler son dépit. On le voyait de temps en temps passer et repasser devant la petite chapelle en construction, les yeux étincelants de colère, mais n'osant jamais pénétrer dans l'enclos. Il y avait trop de monde; on aurait ri à ses dépens. Il attendit un moment favorable pour faire une démonstration et essayer de soulever les payens contre les chrétiens. Un jour que mon catéchiste se trouvait seul dans la chapelle avec le gardien, le susdit bonze résolut de frapper un grand coup. Et comme pour cela il fallait une force et un zèle plus qu'ordinaires, qui le missent au dessus de toute crainte, il eut soin de demander l'un et l'autre à la bouteille. Il arrive donc armé d'un gros bâton. Déjà il frappait rudement contre les portes et les fenêtres, lorsque mon catéchiste accourt. Aux zigzags que le bonze faisait en marchant, il était facile de voir qu'il avait bu plus que sa ration ordinaire, et qu'il était inutile de chercher à lui faire entendre raison. Le catéchiste s'approcha de lui, et de la main il lui montrait la porte. Mais le bonze le saisit au collet, et le secouant fortement, il cherchait à le terrasser: heureusement les voisins arrivèrent à temps pour lui porter du secours. Le lendemain, les payens indignés de la conduite de leur bonze, au lieu de prendre fait et cause pour lui, allèrent en grand nombre à la pagode, menaçant de le battre et de le chasser. Le pauvre homme dont les idées n'étaient plus obscurcies par les vapeurs du vin comprit sa position. Pour se tirer de ce mauvais pas il dut faire une large brèche à sa bourse; à cette condition on le laissa en possession de sa prébende, et avec les sapèques, on alla boire à sa santé. Ainsi finit la comédie.

Un néophyte depuis son baptême a été soumis à différentes épreuves qu'il a supportées avec une force et une patience vraiment admirables. Ses champs de riz n'ont produit que de maigres épis, tandis que ceux de ses voisins étaient couverts d'une riche moisson. De plus toutes les maladies semblent s'être données rendez-vous dans sa famille. Les payens se moquent de lui. Voilà, disent-ils, ce que tu as gagné à te faire chrétien. Mais lui, inébranlable comme un rocher battu par la tempête, leur répond: laissez donc, vous n'y entendez rien. Vous ne pouvez comprendre ce que ces petites épreuves me vaudront dans le Ciel. Et puis attendez, vous allez voir que l'an prochain je serai plus riche que vous.

Un petit enfant âgé de 7 ans nommé Laurent qui fréquente l'école avec son frère Paul âgé de 10 ans, a fait preuve d'une sagesse et d'une vertu bien au dessus de son âge. Un jour qu'en l'absence du maître, les petits élèves chrétiens et payens jouaient à l'envi, comme font tous les enfants, on entendit tout à coup dans le lointain le bruit du tam-tam. C'est la comédie, dit un petit payen, allons voir; et il s'efforçait d'entraîner Paul qui ne résistait que faiblement. Un combat se livrait dans son cœur. D'un côté le désir de voir la comédie, d'un autre côté, la crainte d'offenser Dieu; car cette comédie est très mauvaise, et nous ne permettons jamais à nos chrétiens d'y assister. Le petit Laurent

silencieux et les yeux fixés sur son frère, semblait lui dire : prends garde à toi, si tu te laisses entraîner, je cours avertir maman. L'enfant payen vit la difficulté et il vint la trancher en proposant de donner quelques sapèques à Laurent, à condition qu'il garderait le secret. Paul semblait se rendre à cet avis. Pour le coup, Laurent ne contient plus son indignation. Moi, vendre mon âme et la tienne au diable pour quelques sapèques ! Non, non, jamais ...... Va, si tu veux à la comédie, je vais avertir maman, elle y arrivera aussitôt que toi. Paul n'osa passer outre, et il en fut quitte pour une bonne réprimande de sa mère, que Laurent ne manqua pas d'avertir. Est-il fou mon frère aîné, répétait celui-ci avec vivacité ? Si je ne m'étais pas trouvé là, il allait faire un gros péché.

Une femme payenne sollicitait depuis longtemps de son mari la permission d'embrasser la religion chrétienne. Désespérant de l'obtenir, elle vint me conjurer de lui donner le baptême, elle était bien disposée, je ne crus pas pouvoir le lui refuser plus longtemps. Depuis cette époque elle parvient de temps en temps à tromper la vigilance de son mari, et elle se rend auprès du missionnaire pour puiser dans les sacrements la force et toutes les grâces dont elle a un si grand besoin. Le moindre signe extérieur de religion la trahirait : elle ne peut donc avoir chez elle la feuille du calendrier, d'ailleurs elle ne saurait pas le lire. Je voulus savoir comment elle faisait pour reconnaître les jours de Dimanche et les jours d'abstinence. Père, me répondit-elle, c'est bien simple : sept fèves font toute mon affaire : chaque jour j'en mets une dans ma poche. La première m'indique que c'est le 1er jour du Dimanche. Ce jour là je fais semblant d'avoir besoin de faire un peu de méridienne, et cachée dans mon rideau de lit, je récite les prières des jours de fête. La 6e et la 7e fève m'annoncent que ce sont des jours d'abstinence, et ces jours-là il n'est pas rare que je n'aie que du riz à manger. Père, est-ce bien comme cela ? Très bien, continue à être bien fervente, et le bon Dieu te bénira.

Voici un trait qui est une preuve de plus que le bon Dieu n'abandonne jamais les âmes droites. Deux bons vieux époux dont l'un avait plus de 80 ans et l'autre en approchait, étaient entrés dans la religion des mangeurs d'herbes, depuis plus de 40 ans. C'étaient des fervents de la secte. Le bon vieux tombe malade. Paul par hasard, ou plutôt envoyé par la Providence, vient à passer par là. Il lui fait une visite et l'exhorte à se faire chrétien. Le malade fut vraiment scandalisé qu'on lui parlât de changer de religion, à son âge. Paul dut se retirer la douleur dans l'âme de n'avoir pu convertir ce pauvre homme qui semblait n'avoir plus que peu de jours à vivre. Sans doute que selon sa coutume il adressa à Dieu quelque prière fervente pour le salut de cette âme. Quelques jours après, la maladie empirant, on vient l'avertir que le malade le demande. Et Paul d'accourir. Il le trouva tout changé. Il fut baptisé, mourut dans les meilleurs sentiments. Peu de semaines après vint le tour de la bonne vieille. Depuis la mort si édifiante de son mari, elle ne pensait plus qu'au Ciel. Elle avait tellement peur de mourir sans baptême qu'elle se fit porter dans la chapelle où je me trouvais. J'hésitais à la baptiser, parce qu'elle ne savait rien des mystères de notre Ste Religion, et que la maladie ne me paraissait pas très grave. Mais elle déclara qu'elle ne quitterait pas la chapelle qu'on ne lui eût accordé la grâce du baptême, parce qu'elle sentait que sa dernière heure n'était plus éloignée. Je tâchai donc de la disposer de mon mieux et je la baptisai. Bien m'en valut ; car trois jours après elle allait comparaître devant Dieu. — Un autre ex-mangeur d'herbes âgé d'une cinquantaine d'années est fort maltraité par sa femme et ses enfants depuis son baptême. C'est une lutte de tous les jours. Ce brave homme supporte tout avec patience, et il demeure ferme dans sa foi. Il y a environ trois mois, sa femme enhardie par son silence, s'émancipa jusqu'à le maltraiter non seulement de paroles, mais encore de coups. C'est une honte à un homme, lui disaient-ils, de se laisser battre par sa femme. Autrefois tu n'aurais pas supporté un tel affront. Ton bras s'est-il engourdi depuis que tu es chrétien ? Vous avez raison, leur répondit-il, autrefois je n'aurais pas eu cette résignation, et si ma femme m'avait attaqué, je lui en aurais bien rendu dix pour un. Mais aujourd'hui que je suis chrétien, vengeance n'est plus un besoin pour moi. Ce n'est pas mon bras qui n'a plus de force, c'est ma volonté qui par la grâce de Dieu se trouve changée. Faites comme moi, soyez chrétiens, et vous verrez qu'il est doux de souffrir une injure pour l'amour de Dieu.

Un jour j'ai eu la consolation de régénérer dans les eaux du baptême 20 adultes à la fois. Parmi eux se trouvait un vieux barbier qui semblait avoir le cœur meilleur que la tête. A chaque demande que je faisais, renoncez-vous au démon etc. — notre barbier ne se contentait pas de répondre comme les autres : j'y renonce. Il croyait devoir motiver sa réponse. Le front haut et d'une voix forte : Oh ! oui, nous renonçons au démon, disait-il, nous l'avons servi trop longtemps. Qu'y a-t-il à gagner avec lui, etc ? J'avais beau lui faire signe : son parrain avait beau frapper sur l'épaule ; nous avions bien de la peine à le faire taire. Quoique je fusse fort touché de ses bons sentiments, j'avoue que plus d'une fois je me mordis les lèvres pour ne pas éclater de rire. Ce néophyte pourra nous rendre quelques services, car depuis qu'il est chrétien, il parle de religion à tous ceux qui viennent lui confier leur tête et leur menton. — En union de vos SS. SS. etc.

22 Chang-hai 31 Juillet 1857. – Extrait d'une lettre du P. Brueyre au P. Nampon. – Je citerai maintenant sans autre ordre que celui des évènements quelques-uns des traits les plus édifiants dont j'ai été le témoin durant le cours de cette année.

26 Septembre. Un payen, atteint depuis cinq mois d'une maladie de langueur, désirait se faire chrétien, quoique personne jusqu'à cette époque, ne l'eut engagé à embrasser notre Ste Religion. Le démon, voyant que ce malheureux allait lui échapper, mit tout en œuvre pour le détourner de son dessein. Il lui apparaissait sous une forme sensible, et lui disait : ne te fais pas chrétien ; car la religion du maître du Ciel n'est pas bonne. Le néophyte tint ferme, et fit inviter les chrétiens du voisinage à venir le voir. Après une ou deux visites dans lesquelles on l'instruisit des choses les plus nécessaires, il eut le bonheur d'être régénéré dans l'eau sainte. Peu de temps après il expirait en invoquant les SS. Noms de Jésus et de Marie.

6 Octobre. A la fin d'une mission, une petite fille de 12 ans vint me demander un chapelet. Tu veux un chapelet, lui dis-je ? qu'as-tu fait pour le mériter ? – Père, j'ai exhorté mon cousin (c'était un jeune homme de 25 ans) et il s'est fait chrétien. – Quelle a été ton exhortation ? – Je lui ai dit : tiens, il faut te faire chrétien ; tu iras au Ciel, là il fait bon. – Mais qui l'a instruit ? – C'est moi qui lui ai appris les principales vérités et les prières. Comment refuser un chapelet à une si bonne enfant ? J'en choisis donc un de son goût et le lui donnai de grand cœur. — 31 Octobre. On vient m'annoncer le baptême d'un vieillard malade. Ce pauvre homme mendiait avec sa femme : les chrétiens après lui avoir fait une petite aumône, étalent à ses yeux les images des quatre fins dernières de l'homme. Il écoute avec attention les explications qu'on lui donne, et, la grâce agissant sur cette âme simple, il déclare qu'il veut se faire chrétien. En témoignage de sa résolution il emporte une croix, qu'il commence dès lors à vénérer. Quelque temps après il tombe grièvement malade, et demande le baptême. Ce fut sa femme elle-même qui vint prier l'administrateur de la chrétienté de le lui conférer. Heureux mendiant qui trouva le trésor qu'il ne cherchait pas !

Nous avons élevé cette année dans notre district une église au grand St Joseph, Patron du Céleste Empire : c'est la première qui depuis le rétablissement de la Compagnie en Chine, ait été dédiée à ce glorieux Patriarche. L'ouverture de l'église eut lieu le jour même de sa fête. Une foule immense non seulement de payens, mais de chrétiens était accourue à cette solennité. Sept néophytes y furent baptisés, et à la fête du patronage de St Joseph, quatre autres eurent le même bonheur. Parmi eux se trouvait une mère dont la régénération fut un grand sujet de joie pour sa fille. Cette zélée néophyte, baptisée quelques mois auparavant, avait vu ses parents eux-mêmes, encore payens, lui enlever tout son avoir. Malgré cela, oubliant ses propres malheurs, elle ne s'occupait que du malheur éternel réservé à ses persécuteurs. Ah ! disait-elle en pleurant devant le missionnaire, mes parents iront en enfer. Ils ne veulent pas croire. Le missionnaire la consola en lui recommandant de prier pour eux. Le 19 Mars, en effet, Dieu exauçant sa prière et ses larmes faisait entrer sa mère dans le sein de l'Eglise : quel bonheur pour la fille, accompagnant la nouvelle catéchumène aux fonts baptismaux ! – La Croix domine sur cette église de St Joseph, et sa construction, assez remarquable pour le pays, attire un grand nombre de visiteurs infidèles. On profite de ces visites pour expliquer les vérités chrétiennes : puisse le grand protecteur de cette contrée, se servir d'un monument élevé en son honneur pour ouvrir les yeux à tant d'infortunés ! Dieu qui est admirable dans toutes ses œuvres, paraît l'être davantage dans les moyens qu'il emploie pour attirer à lui les payens. Un lettré, appartenant à une famille qui en comptait plusieurs parmi ses ancêtres, vint pendant le mois de Mai demander le baptême. Il observait depuis assez longtemps la loi de l'Eglise, et savait très-bien toutes les prières. – Comment donc avez-vous pensé à vous faire chrétien ? – Mon père était mangeur d'herbes et lettré : on m'engagea à suivre sa religion, je n'en voulus rien faire. Toutes les sectes voulurent m'avoir l'une après l'autre ; les mangeurs d'herbes revinrent aussi à la charge, et me prêtèrent leurs livres. Je les parcourus, mais dans tout ce que je lisais ou entendais, je ne trouvais rien qui fut fondé en raison, je restai donc sourd à toutes les sollicitations. Enfin, un nouveau chrétien me donna un catéchisme ; je le lus, et m'écriai : Voilà la vérité : c'est à cette religion que je veux croire. C'est la voie par laquelle Dieu m'a fait ouvrir les yeux à la lumière.

Zi-Ka-Wei, 26 Septembre 1857. Extrait d'une lettre du R. P. Lemaître, Supérieur de la mission du Kiang-Nan aux Scholastiques de Laval. – Depuis longtemps je pensais à vous écrire et à vous donner des détails sur la chère mission du Kiang-nan ; mais les occupations s'accumulent tellement qu'il n'y a plus moyen de rien faire à tête reposée. Du reste, nous sommes loin de nous plaindre de ces occupations, car elles sont toutes pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; et en réalité il vaut mieux

avoir l'occasion de sauver bien des âmes, que d'avoir du loisir pour écrire de longues lettres. – Voici pourtant quelques renseignements qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour vous. Je vous envoie d'abord le relevé exact de nos ministères et de nos œuvres – du 1er Juillet 1856 au 1er Juillet 1857.

Ministères.

Chrétiens	74,297.	Communions annuelles 43,419 / id. de dévotion 50,935	94,35..
Adultes baptisés 1,336 / id. Catéchumènes 1,127 } en somme	2,463.	Extrême-Onction	1,224.
Enfants de chrétiens baptisés par les Pères	2,871.	Mariages	764.
id. de payens baptisés en danger de mort	10,915.	Missions	390.
id. id. recueillis et nourris	4,767.	Prédications aux chrétiens et aux payens	6,661.
Confessions annuelles 52,105 / id. de dévotion 50,935	103,046.	Catéchismes	2,048.

Etablissements à diriger et entretenir.

1 Séminaire	Elèves	28.	1 Orphelinat de garçons		190
1 Collége	"	82.	Pour les filles 89 petites écoles.	Elèves	1,260.
3 Ecoles supérieures	"	52.	2 écoles pour former des maîtresses.	"	55.
275 petites écoles	"	3,105.	2 Orphelinats de filles		90.

1 hôpital, où il y a habituellement 20 pauvres.

En outre, les 4,767 enfants de payens recueillis dans l'année, ont été placés chez nos braves chrétiens, ce qui demande bien des dépenses et de la sollicitude. D'après ce court aperçu, vous voyez que le bon Maître a encore béni cette année tout ce que nous avons entrepris pour sa gloire. L'année dernière, quatre Prêtres et un frère ont succombé à la peine. Cette année plusieurs ont été très-fatigués; mais, grâce à Dieu, tous ont pu reprendre leurs travaux. – Nous sommes très-contents des élèves de nos différents établissements. Quelques-uns de nos séminaristes nous aident déjà dans les missions; trois sont diacres et pourront bientôt être prêtres; d'autres serviront plus longtemps de catéchistes pour se former aux vertus apostoliques. Nos collégiens nous étonnent par leur progrès dans l'étude et dans la vertu. Les petites écoles font aussi un bien très-étendu et solide. Nos chrétiens sont généralement exacts à leurs devoirs. Il est presqu'inoui qu'un chrétien manque à ses prières du matin et du soir, ou qu'il se permette de manger de la viande les jours d'abstinence, même au milieu des payens. Dans leurs maladies, leur premier soin est de réclamer le secours de l'Eglise; et il y a très souvent des mourants qui se font porter sur une planche, à des distances de plusieurs lieues, malgré le vent et la pluie. Veuillez prier beaucoup pour nous: les travaux, les difficultés ne manquent pas; mais au fond, tout va bien, et une large porte s'ouvre à l'Evangile. Plus je connais la mission du Kiang-nan, plus je l'aime et l'estime. Dans bien des endroits de la Chine et autres pays, je vois des missionnaires désolés, presque découragés, nous dire qu'il n'y a rien à faire. Ici au contraire, il y a tout à faire avec la grâce de Dieu. Tout peut réussir en ce beau Kiang-nan. Si le Seigneur destine quelqu'un de vous à venir nous aider, qu'il se réjouisse, car il pourra travailler beaucoup pour les âmes, et s'il a peu d'aptitude pour bien [illegible] le succès est immanquable. Une autre consolation pour le missionnaire, c'est qu'il n'a [illegible] vite, et [illegible] d'arriver promptement au terme sans pour cela avoir les mains vides.

Autre Lettre du même aux mêmes. – Chang-hai le 4 Décembre 1857. – Commençons par quelques nouvelles de nos guerres et révolutions: Pour ce qui est de Canton, vous en savez par les journaux autant que nous. On dit que, Canton une fois réduit, les escadres réunies doivent remonter vers le Nord et essayer de communiquer avec Pékin. Si cette guerre avait lieu, nous pourrions bien en ressentir ici le contre-coup, et avoir une persécution contre les chrétiens. A la garde de Dieu. Ce serait si beau d'être martyr. Déjà la participation que les Français ont l'air de prendre aux affaires de Canton, a réveillé chez quelques mal intentionnés de vieilles haines. Un néophyte, pour avoir refusé d'adorer une grosse idole, qu'on portait solennellement par les rues d'une ville à 10 lieues de Chang-hai,

 fut saisi, chargé de chaînes et traîné à la pagode, roué de coups et menacé de mort s'il ne rendait hommage au Dieu du pays. Il répondit avec fermeté qu'il adorait le seul vrai Dieu et détestait toutes les images du diable. Les menaces et les mauvais traitements durèrent une demi journée: heureusement que l'autorité régulière n'était pour rien dans cette vexation: tout venait de vagabonds et d'employés subalternes des tribunaux, qui voyant la fermeté de notre homme furent bientôt aussi embarrassés que lui: car ils ne pouvaient ni le renvoyer sans perdre la face, à laquelle ils font semblant de tenir, ni pousser plus loin leurs mauvais traitements sans s'exposer à être punis par le gouverneur de la ville. Le confesseur, relâché à la demande d'un honnête habitant, sortit tout fier, et vint me raconter comment il avait été tout près de sauter de la pagode au Paradis. Si le mandarin supérieur est instruit de ce qui s'est passé, il pourra bien rendre les coups avec usure, car il n'épargne pas les gens qui causent du trouble.

Un catéchumène est aussi en prison dans une ville voisine. Le petit mandarin qui l'a fait fouetter, puis mettre aux fers, lui a bien imputé un vol de 30 livres de riz, dont tout le monde sait qu'il est innocent. Mais sa haine contre la religion et les chrétiens s'est trahie par des déclarations publiques. Nous allons tâcher de faire élargir notre pauvre homme, et j'espère que ses souffrances seront, comme toujours, l'occasion de plus d'une conversion. - Ces petits faits et autres semblables n'ont pourtant pas toujours leur source dans la haine de la religion, et des Français qu'on sait être les amis et protecteurs de la religion: la plupart du temps tout vient de misérables qui n'ont pas de quoi vivre et fumer l'opium, et qui cherchent à extorquer quelques sapèques. — Nous n'avons qu'à nous louer de la manière dont les autorités locales en agissent à notre égard. Les mandarins nous traitent avec convenance, et même souvent avec bonté: ils louent et encouragent nos œuvres, qu'ils reconnaissent comme très utiles au pays. Les écoles surtout sont à leurs yeux une bonne œuvre inappréciable. Plusieurs sont venus visiter nos élèves du collège de Zi-Ka-Wei, et ils sont émerveillés de trouver dans une seule maison plus 40 jeunes gens qui font la composition de Rhétorique. Ceux qui ont assisté aux examens en ont été satisfaits. Quand nous leur disons que nous avons en outre 350 écoles dans les campagnes, ils répondent tout bonnement: Vous avez bien raison de compter sur le Ciel; car faire tant de bien à la jeunesse ne peut avoir sa récompense sur la terre. Pour mon propre compte, quand je visite ces différentes écoles, et que je considère le bien qui s'y fait et s'y prépare, je ne trouve point d'expressions pour témoigner ma reconnaissance au Seigneur, et je le prie de bénir les missionnaires et les catéchistes qui se dépensent dans ces établissements. — Du reste, les dispositions des payens qui nous entourent deviennent chaque jour meilleures et les conversions plus nombreuses. Au Nord de notre collège de Zi-Ka-Wei surtout, il y a un mouvement et je pense que nous allons avoir par là quelques milliers de nouveaux Chrétiens. De bons maîtres d'école placés dans les villages ont gagné à Jésus-Christ les parents et les enfants. - Beaucoup d'autres localités demandent des écoles. Cela signifie que ces localités et les environs sont disposés à recevoir l'Evangile. Mais deux choses nous manquent: les ouvriers et les ressources temporelles. La sécheresse, les sauterelles et surtout la guerre civile nous ont mis dans une grande pauvreté. Vous savez que le Kiang-nan compte à lui seul environ deux fois plus d'habitants que la France - Le Kiang-nanais est sobre et vit de peu. Le terrain est d'une fertilité inconnue à l'Europe et cultivé comme vos meilleurs jardins de France. Cependant, que de pauvres gens sont réduits à des jeûnes forcés! Ah! vienne bientôt le jour, où la Religion, en moralisant ce peuple, adoucira aussi la rigueur de son sort!

— Les vœux du P. Lemaître viennent d'obtenir un commencement de satisfaction. A défaut du P. Breilly que la mort a frappé au moment où il allait enfin partir, cinq autres missionnaires s'embarquaient au Havre le 5 Mars pour le Céleste Empire. Ce sont les PP. Lainé et Joubeau, et les FF. Scholastiques, Sécher, Launay et Dovergne. Heureuse troupe: que de jaloux ils ont faits!.....

NB. Les présentes lettres étaient presque entièrement autographiées, quand nous avons reçu d'Angers des renseignements aussi curieux qu'instructifs, sur les menées ténébreuses de la propagande protestante. L'auteur de cette relation lui a donné le titre suivant, bien justifié par le contenu: *Un chapitre de l'histoire des protestants d'Angers, où l'on verra comment le ministre a converti au Catholicisme sept de ses ouailles les plus chères, en l'année du Salut 1857; et encore, Comment le ministre d'Angers a été malheureux en cherchant une femme pour son confrère du Mans.* L'intérêt et l'à-propos de ce document ont paru mériter que nous dépassions les bornes ordinaires de notre correspondance.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de Nos R.R. P.P. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Laval, Juillet 1858. – Œuvre des Saltimbanques. – Notre T. R. P. Général a bien voulu écrire au R. P. Gauthier les lignes suivantes, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire : c'est à la fois une récompense et un encouragement. Après avoir recommandé la prudence dans l'entreprise des autres œuvres, de peur de mériter le reproche : « *Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare* », Sa Paternité ajoute : *Multum abest quin simile quid proferatur de Missione apud circulatores in nundinis instituta : audio enim, in aliis quoque civitatibus, ministerium istud vere apostolicum, ad instar Andegavensium Sociorum, a Nostris tam feliciter usurpatum fuisse, ut sperare fas sit, nova in annos singulos captivum esse incrementa ?* »

– Voici maintenant le tableau des efforts tentés et des fruits obtenus sur les divers champs de foire, depuis le mois de Juin 1857.

Angers – Foire de Juin 1857. – Nous vous donnerons aujourd'hui, autant que notre mémoire nous viendra en aide : 1° une relation sommaire de notre petite Mission ; 2° le résultat de nos essais de colonisation pour les enfants qui seraient trop exposés avec leurs troupes vagabondes.

1° La foire n'a pas été aussi brillante cette année. Nos voyageurs ont peur des bords de la Loire. Ce n'est pas qu'ils craignent une nouvelle inondation ; mais ils savent bien que celle de l'année passée a forcé beaucoup de petites gens à se refuser le plaisir d'entrer dans les baraques. Le temps avec cela était assez souvent pluvieux, et par intérêt pour notre œuvre plus encore que pour les recettes de nos chers Paroissiens, nous en sommes à leur souhaiter un beau soleil et à prier le bon Dieu d'abréger le cours des ondées. Pour tout dire en un mot, nous avons rencontré plus de prose que de poésie. Ce qui ne nous a pas empêchés de faire la manœuvre accoutumée et de chercher même à aller plus loin qu'autrefois. L'appétit vient en mangeant.

Ce qui a mis encore un peu de langueur au commencement de nos opérations, c'est une imprudence que nous avons commise. Il faut que nous la disions parceque cela peut être utile à ceux de nos Pères qui s'occupent des mêmes gens, et nous espérons qu'en retour de notre aveu, ils auront assez de charité pour nous communiquer aussi leurs observations. Si nos Saltimbanques sont regardés par les honnêtes habitants de nos villes, comme des parias, il faut savoir que parmi les saltimbanques aussi, il y a ce que l'on appelle les honnêtes gens, et ce que l'on traite comme des parias. L'opposition est si prononcée qu'elle a failli faire échouer nos efforts dès le début. – Nous avions rencontré les 1ers jours une troupe de gens qui paraissaient sortir du fonds de l'Ethiopie et qui en réalité étaient originaires du Piémont. Tous, hommes, femmes, enfants étaient

noirs comme la fumée de résine. Je choisis à dessein ce terme de comparaison, parce que leur tour de force le plus souvent répété, était d'avaler des étoupes enflammées, des chandelles de résine grosses comme le poing etc. De plus, tous les hommes étaient estropiés et difformes. Les femmes étaient assises tout le jour en cercle autour d'un petit feu. Et comme s'ils avaient voulu apprendre aux nombreux spectateurs qui les regardaient que leur âme était aussi noire que leurs figures, on les voyait toujours se disputer et souvent se poursuivre ou se battre. Enfin c'était une horreur. Plus ils étaient laids, plus nos bons Novices les poursuivaient par exercice de vertu sans doute. Ils auraient voulu avoir deux enfants de cette troupe infernale pour essayer d'en faire des chrétiens. Mais, en nous voyant revenir d'auprès de ces gens qui étalaient au beau milieu de la place leurs haillons et leurs difformités, le spectacle de leurs querelles aussi bien que leur grossière industrie, les autres voyageurs nous recevaient froidement; même nos vieilles connaissances. Enfin un honnête protestant, père de famille et qui est de nos bons amis, eut la charité de nous avertir de la mauvaise impression que faisaient sur les voyageurs nos visites à ces horribles Bohémiens du Piémont. Que faire alors? Nous partager en deux bandes, avoir les Jésuites Brahmes et les Jésuites Parias, comme autrefois dans les Indes?.... Ce qui nous sauva d'une pareille perplexité, ce fut le départ précipité de ces pauvres gens, qui firent grâce au reste de la foire de leurs tristes représentations. Ce qui irritait surtout notre brave protestant, c'était ce qu'on disait de leurs étranges coutumes quand ils arrivaient dans une auberge. Pour préparer leur nuit, ils commençaient par démonter tous les lits et mettre par terre paillasses, matelas, draps et couvertures, afin d'en faire une couche commune à toute la troupe; puis ils se jetaient là-dedans comme ils arrivaient, observant seulement une chose, c'était d'avoir tous les pieds ensemble au centre. Évidemment c'était pousser le communisme au-delà de ce que fait leur chère patrie, le Piémont. — Eux partis, nous n'eûmes plus à faire qu'avec les honnêtes gens. Et les familles ne craignirent plus d'envoyer leurs enfants. Ils n'étaient pas en grand nombre. Il y eut 7 garçons et 5 petites filles avec lesquels nous avons eu deux premières communions vraiment édifiantes. Comme tout s'est passé de la même manière que l'année passée, nous ne dirons que les anecdotes et particularités que nous avons rencontrées. — Et d'abord, parmi les petites filles qui nous furent confiées, il y en avait une qu'on ne nous avait point annoncée à la 1ère visite, et qu'on ne nous promettait ensuite qu'avec bien des hésitations. Nous pensions que tout cela s'expliquait naturellement par l'état de la pauvre petite. Elle n'avait ni pieds ni bras, mais seulement deux appendices à l'épaule qui semblaient se terminer au coude. Et c'est en la montrant ainsi et en lui faisant faire quelques petits ouvrages avec une phalange de doigt qu'elle avait au coude gauche que ses patrons faisaient de l'argent. Et il y avait foule pour la voir. O infirmité humaine! un tableau où la petite était parfaitement représentée se trouvait suspendu au-dessus de l'entrée avec cette inscription: *Il faut le voir pour le croire!* Nous pensions donc que ces gens craignaient d'émousser la curiosité publique en la laissant sortir pour les instructions, et de perdre par là leur unique profit. Une autre circonstance avait bien excité quelques soupçons que ce pouvait être une enfant dérobée. C'était dans une entrevue à la baraque. Quand le Père eut demandé à la petite son nom, le patron s'était hâté de répondre pour elle, et avait ensuite fixé l'enfant comme pour lui dire: garde-toi bien de dire autrement. Il fut question de l'extrait de baptême, nouvel embarras: le patron, sa femme et la petite se regardèrent sans rien dire. Enfin le patron balbutia quelque chose. Le Père, pour le tranquilliser dit que s'il était trop difficile de l'obtenir, on aviserait à ce que l'on pourrait faire et qu'il pouvait être sans inquiétude. Il fut donc convenu que la petite bien et dûment enveloppée irait dans une maison assez voisine pour se faire instruire. Quelques jours après, le doute fut éclairci, les patrons furent emmenés en prison et la petite confiée par le tribunal à la bonne religieuse qui l'instruisait. Voici comment l'affaire s'était passée; grâces à Dieu, nous n'y étions pour rien. La tante de la petite manchotte habite Angers, elle avait reconnu sa nièce au tableau de l'entrée. Pour s'assurer que c'était bien elle, elle avait donné son sou comme les autres et l'avait vue. Elle dénonça aussitôt les patrons au commissaire de Police. Cette tante prétendait que ces gens-là avaient

enivré le Père de l'enfant et qu'ils s'étaient enfuis pendant que le pauvre père dormait. De là, grande rumeur dans le peuple, et on entendait des voix qui disaient : « Oh ! il y en a bien d'autres comme cela, beaucoup de ces enfants ont été dérobés à leurs parents. » Cependant d'après les perquisitions de la justice, les choses ne s'étaient pas tout à fait passées de cette manière.

La petite était née à St Malo, son père est bûcheron et sa mère repasseuse ; ils ont beaucoup d'enfants. Quand la pauvre manchotte eut atteint sa cinquième année, son père pensant qu'il ne pouvait pas l'élever chercha le moyen de la faire entrer dans quelque hospice. Tous ses efforts furent inutiles. Quelqu'un lui dit qu'il y avait à Paris des hospices pour les pauvres enfants estropiés. Notre bûcheron se rendit à Paris comme il put, avec sa pauvre petite âgée seulement de 5 ans. Il ne fut pas plus heureux à la Capitale qu'il ne l'avait été à St Malo. Un jour qu'il était rentré à son auberge, après des courses inutiles, le chagrin le prit et il se mit à pleurer. Le patron était descendu dans la même maison, et lui ayant demandé le sujet de sa peine, le pauvre homme raconta le but de son voyage et l'inutilité de ses démarches. L'autre demanda à voir la petite fille, et en homme expérimenté, il devina tout de suite que l'on pouvait tirer parti de ses infirmités mêmes. Il offrit donc au père une somme de 100 francs par an, s'il voulait la lui céder. Le pauvre homme hésita beaucoup, disant que sa femme ne pourrait jamais consentir à ce que sa petite fille fut montrée sur les foires. Enfin soit qu'on l'ait réellement enivré, soit qu'il ait succombé à l'offre qu'on lui faisait, il est certain du moins qu'il y eut un acte passé entre le père et le patron. Et à partir de ce jour ce patron et sa femme emmenèrent l'enfant. Sa mère ne put jamais se consoler à la pensée que sa fille courait les foires pour y être l'objet de la curiosité publique et elle la redemandait toujours ; il y avait 7 ans que ces gens avaient la petite, le bail était expiré et ils ne parlaient point de la rendre à ses parents.

Cependant, comme ils pouvaient fournir la preuve légale qu'ils ne l'avaient point enlevée, leur cause s'allégea d'autant. Un incident faillit leur faire beaucoup de mal. Le médecin chargé par l'enquête d'examiner si l'enfant était née avec toutes ces infirmités, ou si on l'avait mutilée pour piquer davantage la curiosité du peuple prétendit qu'on lui avait coupé un rudiment de pied ou d'orteil à l'une des jambes. Par bonheur pour les patrons, la petite soutint toujours qu'on ne lui avait rien coupé. Et ainsi après quelques jours de prison ces gens furent relâchés. Mais le tribunal décida que l'enfant serait rendue à ses parents. Elle est restée plusieurs mois ici où on lui a fait faire sa 1ère Communion, et on l'a reconduite à St Malo dans le courant du mois de Septembre. Pendant tout ce procès, il y avait bien des précautions à prendre vis-à-vis de cette enfant. Le Père eut soin de ne jamais lui parler qu'en présence de la Religieuse à laquelle le tribunal l'avait confiée et de ne pas lui faire même la plus petite question sur ses patrons et la manière dont tout cela s'était passé.

Une femme de la baraque voisine eut l'imprudence de lui dire un jour que la petite manchotte venait à la messe à notre chapelle : « Ton patron a toujours été bien bon pour toi, garde-toi bien de le charger. » Cette femme paya bien cher son imprudence et peu s'en fallut qu'elle ne fut mise en prison.

Ainsi nous nous sommes trouvés en face de deux difficultés où la moindre imprudence peut compromettre une œuvre comme la nôtre, la 1ère était d'avoir parmi les troupes, une bande avilie et diffamée, avec laquelle il n'y avait rien à faire, nous aurions dû le deviner plus tôt ; la 2de était de rencontrer une enfant qui passait pour avoir été dérobée. Et il faut nous attendre à en trouver quelques jours qui l'auront été réellement. Que faire, par rapport à l'extrait de baptême qu'il sera impossible d'obtenir, à moins de compromettre gravement les patrons ? Il nous semble qu'il faudra baptiser sous condition ; pour peu que notre ministère devint nuisible à quelques-uns de ces gens-là, nous serions obligés d'y renoncer à l'instant même. — Puisque nous sommes à l'article des inconvénients, il y en a bien un qu'il faut autant qu'on le peut chercher à éviter. L'année dernière, une mauvaise langue sans doute ; mais enfin une personne avait dit que deux de nos Novices avaient été consulter une somnambule. C'est qu'on les avait vus, en faisant leur chasse, tourner peut-être autour de la voiture où elle donnait ses séances. Les personnes du voisinage savent trop bien ce que nous allons faire pour s'y méprendre à ce point. Mais encore est-il vrai qu'il y a des précautions à prendre : cette année à la foire de Juin,

un de nos Pères voulant parler à l'un des petits garçons à qui on faisait le catéchisme, l'aperçoit à la porte d'une baraque où il causait avec la Directrice. Au lieu d'envoyer chercher l'enfant par quelqu'un des gens de la foire, il y va lui-même. La veille encore les tableaux indicateurs n'étaient pas placés à l'entrée. Il ne songe point à regarder d'abord et commence à traiter son affaire avec le petit, lorsque tout à coup ses yeux tombent sur un tableau où l'on avait représenté un gros paysan qui regarde dans une espèce de lunette magique au bout de laquelle était représentée une femme qui avait l'air de s'avancer vers lui. Le tout couronné de cette inscription : « C'est ici que l'on voit celle qu'on aime » Le Père ne se donna pas le temps de voir que de l'autre côté le tableau représentait une paysanne regardant aussi dans sa lunette, avec une inscription analogue à la 1ère. Il s'enfuit au plus tôt, jurant mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. — Outre les 1ères Communions, nous avons eu un mariage, et le mari et la femme ont fait ensemble leur 1ère Communion, mais sans solennité. La pauvre femme ne savait pas lire et avec ses 8 enfants, elle n'avait guères le temps d'aller à des instructions suivies. Alors une jeune protestante âgée de 16 ans et qui était sa voisine a bien voulu se charger de faire apprendre l'abrégé de la foi à la pauvre Catholique. Aussi on a donné à cette institutrice improvisée une image pour la récompenser, et elle a été très-contente. Nous avons eu au catéchisme deux petits protestants, une petite fille de 12 ans et son petit frère de 8 ans. Le père de ces enfants, qui est bon Luthérien avait consenti à ce que sa fille fut baptisée sous condition ; c'est la mère, laquelle est pourtant catholique, qui a toujours fait opposition, parceque, disait-elle, une enfant de sa connaissance qu'on avait ainsi baptisée était morte dans l'année. Le petit garçon était plein de cœur, c'est lui qui entendant au catéchisme que Notre-Seigneur était mort sur la croix pour nous racheter de l'enfer, reprit aussitôt : eh ! bien j'aurais mieux aimé tomber en enfer et que N. S. ne fut pas mort si cruellement sur une croix entre deux voleurs. Nous espérons revoir ce cher petit, et sa piété, nous n'en doutons pas obtiendra du bon Dieu la grâce d'être catholique de fait, comme il l'est déjà de cœur. — Nous n'avons pas pu avoir pour la communion les deux petits garçons qui étaient assurément les plus instruits et les mieux disposés sous tous les rapports. Mais leur tante, la Directrice du Cirque s'était mis dans la tête qu'ils n'étaient pas suffisamment préparés, parcequ'ils n'étaient pas encore tout-à-fait assez obéissants. Nous avions pourtant obtenu grâce pour ces charmants enfants ; mais une faute vint renverser toutes nos espérances. L'un des deux tua un chat dans l'hôtel où ils logeaient, et l'autre au lieu de l'en empêcher s'était mis à rire. De là grande rumeur à l'hôtel, les deux enfants furent fouettés comme au bon vieux temps par la Directrice qui ne badinait pas et il fallut renoncer à la 1ère Communion. Ce qui n'empêcha point la bonne Dame d'écrire au Père une lettre de remerciement avec cette adresse à Monsieur N. Père de la Foi et de la Charité.

Ceci nous rappelle qu'un peu plus nous aurions manqué aussi les deux plus intéressantes de nos petites filles, faute de les trouver. Nous avions demandé à toutes les baraques, à celle de l'Aristocratie du Cirque par exemple, comme à celle des honnêtes gens de la classe inférieure. Et à l'une de ces constructions qui avec le Cirque formait l'aristocratie de la bande, on nous avait toujours répondu qu'il n'y avait point d'enfants ; lorsqu'un jour le Père en revenant de sa tournée, rencontra sur la rue, près du Cirque, une petite fille très-bien mise, mais simplement pourtant, comme une enfant qui est chez ses parents. Elle salua le Père très-poliment. Rien ne donnait à penser qu'elle fut voyageuse. Le bon Ange aidant sans doute, le Père se hasarda à lui demander si elle était étrangère. - Oui, Monsieur, répondit-elle. — Si elle avait fait sa 1ère Communion et le reste. La petite répondait à toutes ces questions avec tout le charme d'une enfant très bien élevée. Elle avait 11 ans, sa sœur qui était malade avait 12 ans et ni l'une ni l'autre n'avaient fait leur 1ère Communion. Leur père et leur mère étaient associés avec le Directeur de la Grande Baraque. — Ces enfants ont fait leur 1ère Communion avec beaucoup de piété, et leur mère bien ennuyée de sa vie aventureuse, nous a fait entendre qu'elle pourrait bien revenir avec ses deux filles s'établir à Angers. Ainsi, à cette foire, comme aux précédentes, nos pauvres voyageurs bénissaient la ville qui leur fournissait

le moyen de se réconcilier avec le bon Dieu et d'instruire leurs enfants. — Nous allons vous parler maintenant mais en très peu de mots de notre essai de colonisation.

11. - Essai de colonisation. — Il peut se trouver des enfants qui vous tombent sur les bras, soit par la mort, soit par les malheurs qui frappent leurs familles. D'autres sont vraiment trop exposés dans cette vie nomade, et les parents sont les premiers à regretter cette éducation pour leurs petites filles. Ceci est rare pour les enfants qui appartiennent à des troupes régulières qui donnent des représentations. Là, les enfants sont des trésors pour les parents qui ne voudraient jamais s'en séparer; et dans le cas d'une ruine ou de tout autre accident, les troupes voisines se chargeraient très volontiers des enfants qui ont déjà appris la manœuvre des tréteaux. Mais, ceci n'est point rare du tout, pour les petits marchands, colporteurs, etc. Et chaque foire en moyenne peut nous en laisser deux ou trois. Que peut-on faire de ces enfants? y a-t-il quelque espoir de les habituer au travail et à une vie civilisée? — Pour répondre à cette question dans toute sa généralité, il faudrait sans doute avoir fait un essai plus long et plus complet que le nôtre; nous dirons pourtant ce qui nous est arrivé, et en comparant ces résultats avec d'autres qu'on pourra obtenir ailleurs, la réponse que nous cherchons finira peut-être par se préciser. On pense bien que nous n'avons pas choisi les éléments de notre essai; nous avons seulement saisi au passage ceux que la Divine Providence nous envoyait, et ils se sont trouvés tous de la classe de voyageurs qui nous paraît la plus difficile. Il y a de l'ordre, de la discipline et d'autres qualités encore dans les troupes qui donnent des représentations à une heure fixe et dans lesquelles il faut beaucoup d'exercices et de répétitions. Il n'y a presque rien de tout cela dans les petits merciers ou gens de cette espèce qui sont à la débandade. C'est le vagabondage de la vie nomade, c'est la paresse, et le laisser-aller le plus décourageant, c'est la répugnance la plus prononcée pour tout travail manuel et en général pour tout ce qui gêne et astreint. Ce sont pourtant là les classes qui fourniraient le plus à nos colonies, si elles peuvent réussir; les autres qui échappent à beaucoup des inconvénients dont nous venons de parler, sont d'ailleurs trop attachés à leur vocation. — Jusqu'ici, nous avons entrepris deux garçons et trois petites filles. Le 1er était un enfant de 14 ans qui s'était sauvé de son père qui se conduisait fort mal, et voyageait avec son frère aîné. Son commerce était de vendre allumettes, crayons, plumes de fer et enveloppes de lettres. À ce 1er négoce, son industrie en avait joint un second, c'était de ramasser les bouts de cigare qu'il trouvait dans les rues, de les nettoyer et, quand il en avait une livre pesant, de les vendre à ces marchands de tabac au prix de 1 franc la livre. Cet enfant, malgré son vagabondage, avait de bonnes qualités. Il fit sa 1ère Communion l'année dernière, et une bonne personne ayant bien voulu se charger de lui, on l'a fait aller à l'école tout l'hiver; puis on lui a trouvé un excellent patron qui le loge et lui fait apprendre l'état de menuisier. Il deviendra, nous l'espérons un honnête ouvrier. Mais il a coûté bien de la peine, car, il faut tout dire, puisque c'est un essai. La plus grande difficulté était de l'empêcher de courir avec les petits garçons du pays. Quand il en rencontrait, on ne pouvait plus le tenir. Maintenant qu'il a pris goût à son état, il est plus tranquille, et quand il aura appris à obéir tout ira bien. — Enfin, pour recommencer avec un pareil élément, nous voudrions trouver encore une Dame aussi patiente et un Patron aussi vertueux, car, faute de ces deux conditions, ce serait une entreprise inutile. Ceci nous rappelle qu'il y a quinze ans nous avions trouvé à Laval un enfant mieux doué et qui avait coûté beaucoup moins de peines. C'était un allemand de Francfort sur le Mein, âgé de 16 ans et protestant. Ses parents dans leur pauvreté l'avaient engagé avec une troupe de musiciens ambulants. Il était tombé malade à St Malo, et la première troupe l'avait abandonné à l'hôpital, il s'était joint à une seconde avec son accordéon dont il jouait très bien. Un jour qu'il jouait dans une rue de Laval, il fut atteint à l'œil gauche par une flèche qu'avait lancée un enfant. Le pauvre allemand fut conduit à l'hôpital St Julien où les Novices allaient alors deux fois par semaine. Le malade ne pouvait ni parler ni entendre le français. On lui donna des livres allemands, on lui fit le catéchisme. Il avait été si touché de la charité des sœurs pour lui, qu'il se prit aussitôt à aimer la Religion catholique. Il fit donc abjuration, fut baptisé, et ces Messieurs de la Société de St Vincent de Paul l'adoptèrent. Notre petit Joseph fut placé chez

 un menuisier où il resta sept ans. Que de fois il nous a dit : Je bénis le bon Dieu de m'avoir fait perdre un œil pour sauver ma pauvre âme. Il communiait tous les huit jours et pendant tout le temps qu'il a passé chez son patron, il ne lui a pas causé le moindre chagrin. Si donc le marchand de crayons et d'allumettes nous apprend par son exemple qu'il est quelquefois bien difficile quoique possible de réussir à les civiliser, le petit allemand nous apprend à son tour que quand on rencontre un enfant qui a de bonnes qualités, on peut l'entreprendre avec plus d'espérance. Si on les rencontrait plus jeunes encore, il y aurait plus de facilité à les façonner. Quand ils ont passé un certain âge, ils sont tellement faits au far niente de la vie nomade qu'on ne peut guère espérer de réussir. Nous avons eu cette année un jeune homme de 22 ans, ancien coiffeur qui s'était transformé en joueur de violon. Il voyageait avec sa mère, un de ses frères et sa sœur âgée de 13 ans. Il y avait bien des difficultés à vaincre sans doute ; l'humeur de l'artiste jointe à l'humeur nomade, l'âge déjà avancé de l'individu, réuni à son habitude d'aller jouer de cafés en cafés. C'était beaucoup sans doute. Cependant nous avions quelque espoir de le retenir. Sa mère qu'il aimait beaucoup était si fatiguée qu'elle ne pouvait plus le suivre ; sa sœur allait rester à Angers ; son associé lui était insupportable et avec tout cela, il ne gagnait rien ou presque rien avec son violon. Il ne demandait donc qu'à reprendre son ancien état pour travailler sur des mâchoires. On lui trouve une excellente place où il aurait pu gagner de quoi soulager sa pauvre mère, dont il ne pouvait, disait-il se séparer. Tout paraissait aller bien, quand son frère vient avec un autre associé, le violon grince encore une fois sous l'archet, il laisse là ciseaux et rasoirs, abandonne sa mère et part pour reprendre sa vie voyageuse. Voilà pour les garçons ; nous livrons les faits, on en tirera les conclusions que l'on voudra ; mais que l'on n'oublie pas que ces pauvres gens ont aussi eux une âme rachetée par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons eu trois petites filles à essayer de la vie civilisée. La 1ère est la petite manchotte dont nous avons parlé. Comme ses parents avaient répondu qu'ils ne pouvaient pas venir la chercher et qu'ils étaient contents de la voir sortie de la vie des foires pour entrer dans une maison digne de leur confiance, ils étaient disposés à l'y laisser. Mais la grande difficulté était d'occuper cette enfant. Si elle pouvait enfiler des perles ce qui était, vu ses infirmités, un vrai tour de force, elle ne pouvait travailler à rien de sérieux. Et puis le mal du pays la prit. Sans parler jamais de son père à qui elle paraissait pardonner difficilement de l'avoir vendue à des coureurs, elle pleurait continuellement après sa mère qu'elle voulait voir. Et quand le Préfet d'Ile-et-Vilaine lui eut trouvé une place à l'hospice de St Malo, on l'a fait partir à sa grande joie. La seconde est la sœur du coiffeur dont nous parlions tout à l'heure. Sa mère en mourant avait désigné comme tutrice de sa fille, une excellente Demoiselle qui l'avait déjà préparée à sa 1ère Communion. Et la petite y est encore ; mais que de péripéties il y a eues ! D'abord on a essayé de la faire travailler à l'ouvroir avec d'autres filles de son âge. Mais on n'a pas pu réussir et elle s'est sauvée. La bonne Demoiselle a déployé toutes les industries de sa charité pour lui faire aimer le travail. On lui faisait changer d'ouvrage de demi-heure en demi-heure ; puis des récompenses mangeables, quand elle avait réussi, et on avait à force d'adresse et de soin gagné quelque chose, quand son malheureux frère vint pour la voir. La mère était encore vivante alors. Le frère et la sœur allèrent ensemble voir leur mère. Tout le long du chemin, ce malheureux jeune homme s'empara si bien de sa sœur qu'il la détermina à partir avec lui. La petite fut absente une huitaine, et en exécution des dernières volontés de la mère qui mourut dans l'intervalle, la petite fille fut ramenée par la justice chez la tutrice que sa mère lui avait désignée. Et alors tout fut à recommencer pour son éducation, car tout ce qu'elle avait obtenu précédemment avait été ruiné par les 8 jours de sa vie errante. Maintenant elle va mieux que jamais. En voilà encore une qui a eu besoin d'une charité qu'on rencontre bien rarement dans les personnes du monde. — La troisième a 15 ans, elle courait le pays avec sa mère qui est aveugle et en compagnie de ses deux frères. Au lieu d'emporter de la Bretagne sa patrie les bonnes qualités qui sont en si grand nombre, sa mère avait eu le tort immense d'en emporter

un vice dont on parle beaucoup, celui de boire. Dans ses bons intervalles, cette pauvre Dame ruinée par sa faute, parle comme un ange du bon Dieu et de la Religion ; elle écrit des lettres ravissantes d'énergie et de bons sentiments ; mais sa fille avait la douleur de la voir aussi dans ses autres moments. La mère consentit à laisser son enfant à un ouvroir qui existe à peu de distance de notre Maison et qui nous offrira encore plus d'une ressource, nous l'espérons, dans des cas semblables. Pour elle, comme elle a déjà été pensionnaire autrefois, cette vie de communauté ne l'a pas trop effarouchée. C'est déjà la meilleure ouvrière de la Maison, et quand sa tête ne sera plus aussi bretonne ce sera une de celles qui donneront le plus de consolation.

Voilà, mes R. Pères et mes C. C. Frères dans toute leur simplicité des notions sur nos petites missions auprès des Saltimbanques. Il y a encore beaucoup à faire, surtout pour atteindre plus facilement et en plus grand nombre, les grandes personnes. Si nous pouvons avoir le Dimanche à 8 heures, une messe des voyageurs, avec chants et instruction, nous pensons en amener quelques-uns jusqu'au confessionnal et au-delà. Lorsque le bon Dieu nous aura envoyé un nombre plus considérable d'enfants, nous pensons qu'un catéchisme fait dans notre chapelle avec cantiques avant et après, récitation et moyens d'émulation, donnera plus de vie et plus de relief à ces préparations de communion déjà si courtes, que ne peuvent faire les instructions particulières et disséminées.

Lille, Décembre 1857. Nous savons qu'un Père de la Résidence s'est dévoué avec autant de zèle que de succès à l'Apostolat des baraques. Mais sa modestie excessive s'obstine, jusqu'à présent, à nous dérober les détails édifiants et curieux qu'il aurait à nous transmettre. Voir, dans l'*Univers* du 11 Décembre, un mot sur les heureux résultats qui ont couronné ses efforts.

Poitiers, Mars 1858. Les F. Durand et Bichon ont commencé, il y a quelques semaines, l'œuvre des Saltimbanques, sur laquelle le bon Dieu a daigné répandre sa bénédiction. Profitant de l'époque de la mi-carême, dont la foire attire à Poitiers grand nombre de ces pauvres gens, ils ont d'abord mis leur œuvre sous la protection de Saint Joseph. Ce matin, ils en ont recueilli les premiers fruits. A 8 heures, une famille entière de Saltimbanques se trouvait réunie à la Chapelle de Congrégation de St Vincent. Elle se composait du père, de la mère, de deux fils et de quatre filles. Le père et la mère qui célébraient aujourd'hui le 25e anniversaire de leur mariage, ont fait la Ste Communion ainsi que trois de leurs filles, et un de leurs fils, jeune homme de 17 ans, a fait sa 1ère Communion. La mère, le jeune homme et les filles recevront le Sacrement de Confirmation, demain ou Samedi. Ce matin, à la messe, à laquelle assistaient plusieurs Congréganistes, et pendant laquelle le P. Sucher a chanté plusieurs morceaux, de bien douces larmes ont coulé ! Ce soir, à 4 heures, rénovation des vœux du baptême, et consécration de toute la famille à la Ste Vierge, puis St Scapulaire, médailles, livres de piété etc. Quelle belle et bonne journée ! Ces pauvres gens n'en voient guère de semblables. Impossible de vous dire le bonheur qui rayonnait sur leurs visages. La pauvre mère surtout avait sans cesse les larmes aux yeux et paraissait transformée. — Une autre famille est également entreprise et donne de l'espérance. Deux petites filles ont été placées dans une communauté de Poitiers, où l'on espère, d'ici à quelques jours, leur faire faire leur 1ère Communion. Le père et la mère paraissent bien disposés. Il est probable qu'ils assisteront avec toute la troupe, qui se compose de plus de 20 personnes, à la pieuse cérémonie : les résultats ne peuvent qu'être heureux.

Metz, Juin 1858. — Le R. P. Recteur du Collège St Clément a bien voulu me mettre au nombre de ceux qu'il a chargés de faire l'œuvre de Dieu sur le champ de foire ; il n'a pas tenu à lui que nous n'y fissions une moisson complète, et les épis n'y manquaient pas, mais il n'y en a eu qu'un petit nombre de glanés. Mon front chauve et mes cheveux blancs m'ont valu le bonheur d'être employé à cette œuvre, concurremment avec le P. Caffin, qui y apportait l'expérience de l'œuvre des Saltimbanques d'Angers, et sa pratique déjà longue du ministère ; mais il était bon qu'il y eût aussi une certaine gravité extrinsèque, empruntée aux ravages du temps sur la personne de l'un

au moins de ces Pères, qui allaient entrer à toute heure chez toute espèce de gens dans leurs maisons roulantes, dans leurs baraques, et dans les hôtels garnis de 3e ou 4e ordre où il fallait souvent les relancer. Le P. Gugholtz et le F. Lacouture nous aidaient aussi dans cette œuvre, mais principalement pour le catéchisme, les leçons, les récréations données au Gymnase, en un mot pour tout ce qui se faisait dans l'intérieur du Collège. La foire s'est ouverte le Dimanche 2 Mai, le Cirque Lalanne seul est resté jusqu'au 7 Juin. — Nous avons pour la première fois jeté l'hameçon le 27 avril, jour du patronage de St. Joseph; déjà un bon nombre de baraques commençait à se dresser; les diverses troupes un peu nombreuses avaient envoyé en avant leurs fourriers pour préparer les logements et faire déballer les gros paquets, la charpente et les boites des baraques portatives. Nous nous sommes donc mis, à partir de ce jour, à parcourir le champ de foire, offrant nos services pour préparer à la 1ère Communion les petits garçons en âge de la faire. Partout sans exception, on a reçu nos offres avec politesse, même avec reconnaissance. — « Messieurs Prêtres, nous dit une diseuse de bonne aventure, qui vint nous serrer les mains à plus de trente pas de sa voiture, est-ce que vous pouvez prendre mes petits garçons? l'un a 7 ans, l'autre cinq. » — Oui, oui, vous pourriez nous les envoyer; nous vous préviendrons du jour et de l'heure. » — Ailleurs une femme assez bien mise affectait de nous tourner le dos; « Nous voudrions bien parler au Directeur » — C'est moi, dit un garçon de 15 ans, avec un accent anglais, et qui de fait était le domestique. — « Mais je n'ai besoin de rien, j'ai été baptisé à ..... il y a trois mois, et j'ai fait ma 1ère Communion. » « Il n'y a rien à faire là, nous dit comme nous sortions de cette baraque, un jeune homme en ôtant poliment son cigare pour nous parler; mais moi, j'aurais une affaire à finir avec vous, mes Pères; je l'ai commencée à Lille avec le P. Hassenforder » — Nous abordons un jeune Arabe; il avait l'air un peu étonné; mais arrive un jeune homme habillé à la française qui avait fait sa 1ère Communion chez nos Pères à Angers, cependant il ne paraissait pas très empressé de faire connaissance avec nous. Ce jeune homme est un des fils de la famille Bracco, avec laquelle nous avons eu ensuite des relations presque intimes. Je vous mettrai donc au courant de cette troupe. Elle est connue de nos Pères d'Angers, mais surtout de ceux de Vannes, où ils étaient à l'automne dernier. Le Directeur de la troupe est Mr Bracco, un vieux Piémontais, qui parcourt les foires de France depuis 33 ans; il habite avec sa femme une des trois voitures de l'établissement; les deux autres voitures sont habitées par deux de ses filles, Mesdames Mustapha et Saïd. Mme Abdallah, quoique l'aînée, n'est pas aussi riche; elle n'a pas sa voiture, mais elle va loger en garni avec le reste de la troupe, troupe nombreuse, car « nous sommes, me disait un des principaux artistes, nous sommes soixante têtes, sans compter les têtes de chevaux. » Une quatrième fille voyage pour son compte avec son mari; et son frère, celui qui a fait sa première communion à Angers, vient aussi de quitter son père, pour se joindre à elle pendt les derniers jours que cette famille a à passer à Metz. Il reste encore quatre fils avec le père et la mère; l'aîné, Roch, a été bien malade; on craignait qu'il ne fut emporté par une fièvre très violente, que le médecin combattait par un traitement héroïque. Un matin, il se décida à se confesser; il craignait pour le soir le retour d'une crise à laquelle il avait manqué succomber la veille. En retournant chez lui, le soir, nous craignions de le trouver à l'agonie. Pas du tout; il venait de se lever, et surveillait la cuisson d'une composition de feu de Bengale ou autre artifice, dont il donnait la recette à son beau-frère; cette composition répandait des vapeurs de souffre dans sa petite chambre. Quant à son mal, il avait imaginé, pour le chasser avant le retour de la crise si redoutée, de se faire mettre le feu aux quatre membres par ses beaux-frères les Arabes. « cela ne fait presque pas de mal, et c'est souverain pour tous les maux; dernièrement une de ses sœurs a été guérie comme cela de la jaunisse. » ...... Les trois autres frères Bracco, dont je ne vous ai pas encore parlé, sont Joseph, François et Pierre. Celui-ci n'avait pas fait sa 1ère Communion; il l'a faite ici le 20 Mai, et sa vieille mère est venue communier avec lui, ainsi que Mr Porte, cet artiste dont je vous parlais tout-à-l'heure. Les trois gendres Arabes sont fort braves gens; ils ne manquent jamais de faire leur prière à

dans leurs exercices ; ils jeûnent rigoureusement dans les temps prescrits par leur loi, ne prenant absolument aucune nourriture avant la nuit, quoiqu'ils aient besoin de beaucoup de force et d'adresse pour leurs exercices, et qu'ils aient souvent une représentation dans l'après midi, outre celles qu'ils donnent toujours le soir. Nous avons été plusieurs fois édifiés de la patience avec laquelle ils acceptaient les contretemps nombreux et pénibles qui ne leur ont pas manqué pendant leur séjour à Metz tels que la pluie pendant plusieurs jours de fête, les maladies qui ont retenu successivement cinq ou six des principaux de la troupe, etc. La veille de leur départ, Saïd était à la fenêtre de sa voiture quand il nous voit arriver sur la place ; aussitôt il ôte son turban et nous tend la main pour serrer affectueusement les nôtres ; cependant il est un de ceux de la troupe à qui nous avons fait le moins d'avances. Mustapha était bien plus intime avec nous, ses deux petits garçons venaient chaque jour au catéchisme chez nous, et même il aurait bien désiré nous laisser l'aîné en pension jusqu'à sa 1ère Communion, c.a.d. pendant trois ans ; il a été tout triste quand nous lui avons fait comprendre que l'éducation de nos élèves n'était pas ce qu'il fallait pour son fils. Si ces pauvres Musulmans voyaient la Religion chrétienne mieux pratiquée en France, je crois qu'ils se convertiraient ; mais la conduite de tant de mauvais chrétiens est pour eux une pierre de scandale. Cependant Mustapha convient que la Religion des chrétiens est bonne aussi, et il a même promis de prier avec nous le même Dieu que nous adorons, lui et nous, de nous faire connaître et pratiquer à tous la religion qu'il plaît à Dieu que nous pratiquions. Espérons que la B. Ste Vierge, dont il porte, sans le savoir, la médaille miraculeuse cousue dans ses vêtements, lui obtiendra la grâce de voir en effet la vérité et de suivre ses enseignements !

Une autre famille très intéressante, c'est la famille Mathy ; toute la troupe se compose de huit personnes, le père, la mère, trois filles dont la plus jeune a fait sa 1ère communion le Jeudi-Saint de cette année à St-Dié, et trois garçons dont l'aîné n'a que onze ans. Ces trois-ci venaient assidûment chez nous. C'est un plaisir de voir comme cette famille est tenue, propre, en ordre ; les enfants sont bien instruits de leur religion, deux des petits garçons savent lire et écrire, et jamais nous n'avons entendu sortir de leur bouche un mot mal sonnant, même dans l'ardeur du jeu ou des petites disputes qu'ils avaient quelquefois en classe ou au gymnase. Ce sont des funambules.

Nous avons retrouvé la ménagerie de la Vve Chevrier, qui était à Amiens en 1852 ; le petit François est venu chez nous pendant environ dix jours, et nous espérions lui faire faire sa 1ère Communion avec quatre autres enfants ; mais sa mère l'a emmené en partant pour la foire de Nancy deux ou trois jours auparavant. C'est, si je ne me trompe, de la fille aînée de cette dame qu'il est question dans les lettres de Laval comme d'une jeune personne fort pieuse et qui se croit appelée à la vie religieuse. Nous ne lui avons pas parlé, et il m'a semblé remarquer que sa mère évitait même que nous eussions trop de rapports avec son fils aîné ; peut-être craint-elle que les vocations religieuses ne viennent troubler la direction de sa ménagerie. Le visage du fils aîné et celui de la mère sont tout balafrés ; sans doute les griffes et les dents de leurs élèves y sont pour quelque chose. On conçoit que dans un pareil métier le *memorare novissima tua* soit assez en pratique. — Je ne vous parlerai plus en détail des autres familles ou troupes ; quelques-unes avaient mis leurs enfants chez les Frères en arrivant à Metz ou les avaient laissés dans leurs villages. Ces dernières familles ne sont qu'à moitié nomades, restent l'hiver chez elles et ne font que de petites excursions pendant 7 ou 8 mois de l'année. Mais la plupart des grandes troupes sont tout-à-fait nomades ; ainsi le Directeur du *Théâtre mécanique*, que nous abordions avec notre phrase accoutumée, nous répondait : « Oh ! oui, j'ai des enfants : mon frère et moi, nous en avons vingt ; mais tous ceux qui sont en âge sont en pension ; ainsi, j'ai mis une de mes filles en pension à Milan, nous avons des garçons à Bordeaux, et quelques-uns ici sont chez les Frères. » — Le Cirque de Mr Fortuné Lalanne vous est connu depuis le séjour qu'il a fait à Amiens en 1852 ; il est venu ici avec le même personnel, environ 45 personnes. Cette troupe a laissé à Metz une fort bonne réputation. Vous vous rappelez qu'un gd nombre de ses écuyers et écuyères ont reçu le St-Scapulaire à Amiens ; ce n'est pas à dire qu'ils vivent tous comme des saints ; mais au moins cette mar-

que de leur confiance en la T. Ste Vierge leur obtient généralement une tenue convenable et décente. L'un d'eux craignait de manquer de respect envers la Ste Vierge en portant ses livrées dans ses exercices grotesques. « Mais du moins, mon Père, me disait-il, est-ce que je puis porter le scapulaire, même quand je fais le singe? » — Certainement, mon cher ami; car c'est alors que vous êtes plus exposé à vous casser le cou, et vous portez le scapulaire principalement pour obtenir de la Ste Vierge la grâce d'une bonne mort. » Quelques-uns ont enfermé les extrémités de leur scapulaire dans deux petits sachets en toile, où ils portent aussi une quantité de médailles. Puissent ces pieuses pratiques maintenir dans la pratique fidèle des commandements ceux qui y sont déjà, et y amener aussi tous les autres! Voici une nouvelle manière de porter le scapulaire: « Mon mari a reçu le scapulaire à Amiens, nous disait Mme Amoros; le voici avec le mien dans mon porte-monnaie. » Mme Lalanne a voué au blanc sa petite fille. Elle nous a confié son fils Charles pour que nous lui fassions faire sa 1ère Communion, et nous a demandé aussi le même service pour la jeune Mathilde Durie qui demeure chez Mr et Mme Lalanne en qualité d'élève, et qui est la fille du régisseur du Cirque.

Voici maintenant quelques mots sur l'œuvre: à St Clément, nous faisions un catéchisme de 1ère Communion à sept petits garçons, savoir: Charles Lalanne et Gustave Girouard, qui l'ont faite effectivement le 24 mai; François Chevrier et Charles et Eugène Mathy, qui ne l'ont pas faite parce qu'ils sont partis trop tôt; d'ailleurs les petits Mathy sont encore trop jeunes, et enfin Baptiste Grenouillat, connu sous le nom d'un des frères Romains», et Henri Hart, qui ont fait leur 1ère Communion à Amiens et l'ont renouvelée ici. Le jeune Anglais récemment converti est venu une ou deux fois, mais n'a pas continué. — Nous avions en outre un petit catéchisme où venaient les petits Mustapha, les enfants de la diseuse de bonne aventure et Alexandre Mathy. Nous expliquions à tous la grande image du P. Lacosté, ou « Image synoptique de la Religion catholique, imprimée à Bourges par Ligeler,, 0,25 Ct. Plus tard, à mesure que les familles de notre connaissance quittaient la foire, nous leur donnions cette image comme souvenir, en recommandant bien aux parents de se la faire expliquer par leurs enfants pour s'assurer que ceux-ci avaient bien retenu ce que nous leur avions enseigné. Nous avons distribué ainsi une quinzaine de ces images. — On donnait aussi à ces enfants quelques leçons de lecture et d'écriture, on leur faisait réciter leurs prières, et chanter des cantiques, on les menait 3/4 d'heure au gymnase, un jour on les a menés dîner à la campagne. — Les Sœurs de Ste Chrétienne ont consenti avec empressement à recevoir toutes les petites filles que nous leur enverrions: elles ont très-bien préparé à la 1ère Communion Mathilde Durie et la petite Louise Grenouillat, et elles recevaient chaque jour dans leur école quatre autres petites filles de la foire. Le Dimanche les petites filles allaient à la messe chez les Sœurs, et les petits garçons chez nous. Les parents et autres membres des troupes nomades étaient aussi invités à venir à la messe chez nous; et un assez bon nombre y sont venus, aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte auxquelles nous avions Messe en musique. Le jour de l'Ascension, une douzaine d'hommes du Cirque, de la troupe Arabe, et de chez le Physicien étant venus à notre grand'messe, ont été invités à se rafraîchir en sortant de l'Eglise. Le P. Denis, qui prêchait cette année le mois de Marie à la Cathédrale, leur a dit quelques mots en forme de conversation pendant qu'ils prenaient un verre de vin et un biscuit: le résultat a été un rendez-vous pris pour le lendemain, où on causerait un peu avec eux sur la pratique de la Religion. Sept sont venus au rendez-vous; parmi eux étaient trois jeunes gens qui n'avaient pas fait leur 1ère Communion, celui qui avait commencé sa préparation à Lille, l'un des fils Bracco, et un des clowns du Cirque. Deux autres paraissaient s'être donné le rôle de présenter quelques objections; mais d'une manière assez convenable. Ils ont dit que le secret de la confession n'avait pas toujours été bien gardé, que l'Eglise repoussait les Saltimbanques, que cependant il était avéré que jamais *un seul saltimbanque* n'avait paru sur le banc des Assises; que cette injustice de l'Eglise envers les artistes avait été cause que plusieurs de ceux-ci

s'étaient adressés à l'abbé Châtel; qu'entre autres un de ceux qui nous parlaient et le frère de l'autre avaient fait leur 1ère Communion chez l'abbé Châtel; que du reste il n'y avait pas de différence essentielle entre cette église française et les catholiques; la preuve en est la grande charité de l'Abbé Châtel qui faisait beaucoup d'aumônes, et surtout ce fait dont l'un des interlocuteurs a été témoin oculaire plus de 25 fois, savoir que l'abbé Châtel, pendant qu'il avait son église française à Paris, prêchait aussi dans la chaire de St. Eustache. Le P. Caffin a si bien répondu à tout cela, que la conclusion des deux orateurs a été qu'ils engageaient leurs jeunes confrères à s'adresser pour leur 1ère Communion « à ces Messieurs, mais pas à d'autres prêtres. » Au surplus le plus beau parleur des deux a mieux fait encore; il a prêché d'exemple et a accompagné à la table sainte ces trois jeunes gens le jour de leur 1ère Communion. Quant aux derniers mots de sa harangue ils ont été relevés en temps et lieu dans les instructions que le P. Caffin a données à ces jeunes gens. Comme deux d'entr'eux pensaient partir bientôt, qu'ils ne voulaient pas faire leur 1ère Communion avec les enfants, et que d'ailleurs ils étaient suffisamment préparés, ils ont communié le 20 Mai. La cérémonie a eu lieu dans la chapelle de congrégation; quatre Pères chantaient des cantiques; le P. Caffin, qui avait été le catéchiste de ces jeunes gens, a dit la messe et leur a donné la Ste Communion après une allocution touchante. Après la messe, on les a fait déjeuner au Collège; à 2 h. 1/2, ils sont revenus pour renouveler les vœux du baptême, et recevoir le scapulaire. Un des jeunes arabes de la troupe Bracco était venu, avec plusieurs autres de cette troupe, assister à cette cérémonie. Le lundi de la Pentecôte, 24 Mai, a eu lieu la 1ère Communion des quatre enfants, Charles, Gustave, Mathilde et Louise. Des deux renouvelants, un seul, Henri Hart, était là; l'autre, Baptiste, s'était foulé les deux poignets la veille. La cérémonie a eu lieu, comme celle du jeudi précédent, à notre chapelle de congrégation, mais avec un peu plus d'appareil: le R. P. Recteur a dit la messe, et a donné le soir la bénédiction, après la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la T. Ste Vierge. La plupart des parents étaient là, ainsi que les principaux artistes du Cirque. Les cérémonies de ce jour ont vivement touché les assistants; plusieurs pleuraient; Mr Lalanne après la messe donnait à tous nos Pères des poignées de main dont l'énergie attestait une âme profondément émue. Cependant l'émotion n'a pas été jusqu'à amener, que je sache, une seule de ces personnes au confessionnal pendant les 14 jours qu'elles sont encore restées ici. Nous avons gardé les petits garçons pendant toute la journée, et les bonnes sœurs de Ste Chrétienne ont aussi gardé et fêté tout ce jour-là les deux petites communiantes, dont il faut dire qu'elles raffollaient.

Mgr l'Evêque a donné ce même jour, à 5 h. du soir, la confirmation à nos sept premiers-communiants, dans sa chapelle particulière. Le R. P. Recteur les a présentés lui-même à Sa Grandeur; la plupart de leurs parents assistaient à cette cérémonie. Mgr, après avoir parlé de la force dont ils auraient besoin pour persévérer au milieu des dangers dont ils seraient plus entourés que d'autres, leur a donné le Sacrement, et puis a distribué à tous, y compris les R. R. P P. et les Sœurs, des médailles de l'Immaculée Conception à l'effigie de Pie IX, bénites et indulgenciées par le S. S. Père. Sa Grandeur a rapporté ces médailles d'un voyage qu'Elle vient de faire à Rome, et en les distribuant Elle les accompagnait de paroles pleines de bonté! Après la cérémonie, Mgr a exprimé au R. P. Recteur qu'il approuvait beaucoup la pensée de cette œuvre; et il l'a témoigné d'une autre manière le Dimanche suivant, en embrassant le petit Lalanne qui se présenta à lui après la messe de 1ère Communion de nos élèves à St Clément. — Le petit Baptiste, qui n'avait pu renouveler sa 1ère Communion avec les autres, a communié à cette même messe de 1ère communion de notre Collège.

Je ne vous ai rien dit de Thomas Hart, dont les lettres d'Amiens ont beaucoup parlé. Il persévère toujours dans les bons sentiments qu'il manifestait à Amiens, et son Emma surtout désire vivement que l'on parvienne à mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir faire son abjuration. Malheureusement ces pauvres gens ne sont guère en état de mener une affaire par eux-mêmes, et, de fait, ils en étaient au même point qu'en commençant; nous avons donc remis la chose aux mains de la société de St François Régis, et nous espérons que d'ici à 2 ou 3 mois, au plus, les choses pourront se terminer. Mais quand on a affaire à des familles où, de père et mère en fils et en fille, tous les

individus suivent une vie nomade, on rencontre des difficultés à chaque pas; par exemple, comment produire le consentement maternel, quand on ne sait pas dans quelle province voyage la mère, ni à quelle troupe elle s'est engagée, si toutefois elle est vivante et engagée dans une troupe?

Malgré les obstacles, c'est une belle œuvre que celle des Saltimbanques. Tout n'y est pas consolation; mais on y obtient des résultats, ne fût-ce que celui de persuader à une partie de ces pauvres gens que les prêtres ne les repoussent pas, et que par conséquent il ne dépend que d'eux de vivre en Chrétiens. S'ils en étaient bien convaincus, ils se respecteraient davantage, et on n'en verrait pas tant se mettre dans des positions presque inextricables, sous prétexte qu'aussi bien ils ne peuvent pas faire leur salut en restant Saltimbanques; et il faut convenir que pour un assez grand nombre, il y a presque impossibilité morale de quitter ce métier là. J'ai dit qu'une partie de ces familles nomades a besoin d'apprendre que l'Église les aime; car, Dieu merci, un bon nombre aussi; (et ce sont les familles les mieux tenues) ne se plaignent pas que les prêtres les aient repoussées.....

Collèges – Collège d'Amiens.

Voici quelques faits empruntés à différentes lettres. La séance académique de la St François de Sales a eu pour sujet *l'Accusation portée contre la Reine Marie de Brabant, épouse de Philippe le Hardi*. On connaît cette page curieuse de notre histoire. Les spectateurs ont paru satisfaits. Quelques semaines plus tard, Mgr Boudinet nous communiquait l'impression qu'avait rapportée de cet exercice Mr Tivier, professeur de Rhétorique au Lycée impérial; « En vérité, Monseigneur, lui avait dit ce brave Universitaire, je n'ai jamais été plus captivé et plus ému; il n'y a que les Jésuites et leurs élèves pour faire et rendre de telles choses » – La loterie de cette année a produit environ 4000 francs, destinés comme on sait aux Missions et autres bonnes œuvres. – L'envoi en Chine de deux frères surveillants a fourni à nos enfants l'occasion de faire éclater d'une manière bien touchante leur bon cœur et leurs sentiments de foi. Ces heureuses dispositions avaient été efficacement préparées par le départ antérieur du P. Jardinier pour Cayenne. Le souvenir de ce bon Père est toujours vivant parmi eux et ses lettres sont religieusement conservées dans plusieurs familles. Ce sont ces petits évènements qui font le mieux comprendre aux écoliers et à leurs parents le caractère apostolique de notre vocation et le dévoûment qu'elle exige. – A Pâques, les examens d'honneur ont été brillants. Trois élèves de Troisième ont présenté Virgile tout entier et l'ont expliqué à la grande satisfaction des examinateurs. Plusieurs élèves de Quatrième ont répondu avec non moins de succès sur la moitié de Quinte-Curce. Somme toute, on a pu distribuer dix-huit prix d'honneur. – A la fête du R. P. Recteur, on a joué *Sennachérib*, tragédie de Porée: le public lettré d'Amiens est déjà habitué à applaudir dans notre maison ces représentations latines. – Quelque temps après, le R. P. Guidée, heureusement inspiré par un souvenir de St Acheul, a publiquement consacré le Collège de la Providence au Sacré Cœur de Jésus. Cette pieuse cérémonie, trois premières Messes célébrées le jour de la Ste Trinité, et surtout la solennelle translation d'un corps Saint envoyé de Rome nous ont de nouveau donné la preuve consolante qu'un véritable esprit de piété anime nos enfants.

Collège de Metz.

Depuis le 21 Mars, l'installation à St Clément est achevée. Ce jour là même, l'Église a été réconciliée, et le Saint Sacrifice y a été offert pour la première fois après une interruption de tant d'années. Voici comment s'exprime à ce sujet *Le Vœu National, écho du pays Messin*, dans son numéro du 7 Avril: « La restitution au culte de la belle église de St Clément, à Metz, est une précieuse conquête sur le génie de la destruction prêt à s'appesantir sur elle. Devenue propriété de l'État sous les temps révolutionnaires, cet édifice a servi pendant 60 ans de séchoir concédé à l'administration des lits militaires. Déjà ses couches noires, provenant de la fumée des poêles, déshonoraient son beau portail; déjà ses mutilations regrettables avaient, à l'intérieur, éraillé les murs, troué les colonnes, menacé l'ornementation architecturale d'une prochaine destruction. Les RR. PP. Jésuites, après des travaux longs et dispendieux, ont remis en état les anciens bâtiments, en ont édifié de nouveaux

dans des conditions admirables d'appropriation, et bientôt le Collège de Metz sera certainement cité comme un des établissements d'éducation les plus complets au point de vue de l'ordre intérieur, de l'hygiène, de l'air et de l'espace. Nous ne parlons pas, ici, des garanties qu'il offre sous le rapport de l'instruction et de l'éducation. A cet égard les R.R. P.P. Jésuites ont fait leurs preuves depuis trois siècles, et notre population les voit à l'œuvre à Metz depuis près de six années.

L'ancienne église du couvent des Bénédictins devient celle du Collège de St. Clément. Une intelligente restauration lui a déjà rendu les imposantes proportions de ses lignes monumentales et l'intégrité de son ornementation primitive. On a pu critiquer au point de vue de l'orthodoxie de l'art, l'ordonnance de son architecture. Il est très vrai qu'elle offre à la fois les spécimens de plusieurs styles, et que les volutes et les acanthes antiques de ses colonnes évidées sont éclairées par les larges fenêtres du 16e siècle, que surmontent les cordons contournés et les dessins bizarres de l'ogive flamboyante. Cette église, due au génie du moine Spinga, est, si l'on veut, une fantaisie; mais il faut convenir que c'est une fantaisie grandiose et qui atteste un prodigieux talent de conception. Disparate dans ses détails, cet édifice n'en offre pas moins un ensemble magistral et des proportions harmonieuses. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle apparait entière, achevée, restaurée par d'habiles artistes, elle semble sortir d'hier du cerveau de l'architecte et des mains de l'ouvrier.

En ce moment, les R.R. P.P. Jésuites s'occupent de lui donner une ornementation intérieure convenable. Ils ont confié à Mr. Lusson, de l'exécution des verrières du chœur. Les belles compositions de Mr. Lusson ornent un très grand nombre d'églises du 1er ordre, Notre-Dame de Paris entre autres; et il a été chargé de la tache si difficile de restaurer les vitraux de la Ste Chapelle de Paris. Cinq grandes fenêtres occupent le pourtour du chœur de l'église de St. Clément. Les verrières déjà posées et celles qui compléteront la décoration doivent exprimer dans leurs sujets divers une conception unique; à droite et à gauche, les sacrifices d'Abraham et de Melchisédech, promesses et gages prophétiques; la roche d'Oreb, d'où jaillit sous la baguette de Moïse l'eau pure, source symbolique des grâces célestes; et en regard le Serpent d'airain dont la vue apporte la vie et le salut; enfin la Ste Cène, puis le Calvaire. Et c'est ainsi que la pensée du St Sacrifice, ramenée à une majestueuse unité, se dégagera de ces pages qui toutes la préparent, l'annoncent, la réalisent. Ce symbolisme offre assurément une inspiration d'une véritable grandeur. Les deux verrières déjà en place représentent la Cène et le Crucifiement. Les détails en sont remarquables à tous les points de vue et font le plus grand honneur à l'artiste qui a tout conçu et dirigé."

Tous les offices se font maintenant dans cette église renouvelée. La musique y produit un très bel effet. Le jour de Pâques nous avions beaucoup de monde. Le lendemain, eut lieu une séance Académique, que Mgr honora de sa présence. On avait pris pour sujet St Clément apôtre de Metz. Ce sujet amenait tout naturellement des allusions au digne Pasteur qui occupe maintenant l'antique Siège de St. Clément, et qui a tant fait pour l'établissement de notre Collège. Ces allusions furent comprises et vivement applaudies. La fête de la T. S. Trinité a été encore un beau jour, c'était la 1ère communion de nos enfants. Mgr nous avait apporté de Rome une bénédiction toute spéciale du St Père, avec indulgence plénière pour les élèves actuels, les anciens élèves et tous les parents des élèves. Un Triduum de prières devait servir de préliminaire à cette faveur. Sa Grandeur avait choisi, pour nous donner cette bénédiction, le jour même où elle distribuerait le pain des Anges à nos premiers communiants. Ils étaient au nombre de 46. L'église St. Clément, quoique vaste, ne suffisait pas à contenir la foule des parents et des autres amis du Collège. Les communions furent nombreuses. Le recueillement ne laissait rien à désirer. "Tous semblaient sensiblement pénétrés de la présence réelle": Ce sont les paroles mêmes de Mgr, qui était inondé de joie. En songeant à l'état où il avait vu naguère cette même église, il avait bien raison de lui appliquer ces mots du Psalmiste: *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* Puis vint la Bénédiction du S. Père: *Benedictio Patris firmat domos filiorum.* Quel gage de prospérité pour St. Clément! — A la fête-Dieu, la procession de la paroisse entra dans notre Église. Le Colonel du régiment

14. d'artillerie avait fait faire un reposoir magnifique assez près de notre Collège. Lui-même accompagna la procession avec bon nombre de ses officiers et la musique. Des canonniers portaient le dais, et un enfant de troupe, la bannière. Cette démonstration religieuse aura sans doute produit une salutaire impression sur les habitants de ce quartier, qui n'est pas des meilleurs de la ville. Toute l'après-midi, on est venu visiter notre Eglise, et quelques bons vieux pleuraient de joie en voyant N. S. revenu dans son Sanctuaire si longtemps profané.

Un mot sur la fête du R. P. Recteur. La veille de la St Jean-Baptiste, on a représenté en son honneur un drame latin, dont le fond était emprunté à la légende de St Eustache martyr. Cette pièce, en cinq actes, a pour auteur le P. Balten-Weck, professeur de Rhétorique à St Clément. Toute l'élite de la Société de Metz se trouvait là: le succès a dépassé toutes les espérances. — Le lendemain on a été en pèlerinage à N. D. de Bon-secours à Nancy: c'est quinze lieues en chemin de fer. En voyant défiler nos élèves, musique en tête, les habitants de Nancy se demandaient avec surprise ce que cela signifiait. On arriva à l'Eglise au milieu d'une foule immense. Mgr Menjaud nous y attendait. Après la messe et une exhortation de Sa Grandeur, on s'est acheminé vers le grand Séminaire, qui occupe les bâtiments de notre ancienne Maison Professe. Les tables étaient dressées dans les allées de tilleuls, qui servaient autrefois de promenade à nos Pères. Mgr s'est montré fort aimable et nous a invités à revenir tous les ans. Notre retour à Metz a offert une particularité remarquable. On eut dit que toute la population s'était donné rendez-vous pour nous recevoir au débarcadère. Nous avons traversé musique en tête, les plus belles rues de la ville. Partout il y avait foule et grandes marques de sympathie. C'était une véritable ovation.

Collège de Poitiers. — On lit dans le Journal de la Vienne du 16 Juin. « Hier, une cérémonie imposante réunissait une nombreuse assistance sur le vaste terrain acquis par les RR. PP. de la Compagnie de Jésus, pour la construction de leur nouveau Collège. Mgr l'évêque de Poitiers, entouré de ses grands vicaires et des principaux membres de son clergé, a bénit la première pierre du monument et appelé sur cette œuvre doublement importante la protection de Dieu. Dans un discours empreint de ce cachet particulier que S. G. imprime à tout ce qu'elle dit, le prélat, empruntant aux textes sacrés les idées les plus appropriées aux circonstances, et s'adressant à la société d'élite qui l'écoutait avec la double sympathie que concilient toujours le talent et la communauté des sentiments, a rendu justice et aux RR. PP. dont le zèle ne s'est jamais refroidi pour le service de Dieu, et à la génération actuelle, qui, répudiant le triste héritage du passé, répond si dignement à ce zèle par une confiance méritée. S'appuyant sur la connaissance pratique qu'il possède du caractère particulier des Poitevins, Monseigneur a affirmé que l'œuvre destinée à donner au pays de bons chrétiens, de bons Français, réussirait et grandirait pour le bonheur de ceux-là même qui auraient contribué à la créer. Après ce discours, dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une bien pâle idée, la pierre fondamentale a été bénie et scellée. Le procès-verbal a été signé par les honorables assistants, en tête desquels figuraient M. le Préfet de la Vienne et M. le Maire de la ville de Poitiers, qui avaient tenu à donner, en cette circonstance solennelle, aux RR. PP. un témoignage non équivoque de leurs sympathies personnelles. Puis on a distribué à chacun un fac-simile de l'inscription destinée à consacrer la date de la bénédiction de la pierre. En voici le texte:

Omnipotenti · Deo · sacrum
Pio · IX · Pontifice · Maximo
Ludovico · Napoleone · imperatore
Genti · Francorum · jura · dante
Petro · Beckx · societatis · Jesu · supremo · moderatore

Ludovicus · Eduardus · Pius
Dignitatis · fidei · religionis
Hilarî · Doctoris · Ecclesiae · et · Pictonum · Episcopi
successor · et · haeres
Lectae · juventutis · ad · pietatem · avitam · informandae
Litterisque · et · artibus · erudiendae
Parens · ac · patronus
Regularis · ordinis · fautor · eximius
Clero · civitatis · magistratu · delectu · civium
inspectante · et · favente
Hunc · auspicalem · lapidem
Collegî · Pictaviensis · Societatis · Jesu
posuit
Sollemni · ritu · dedicavit
ineunte · pervigilio · Sancti · Francisci · Regis · Soc · Jesu
XVII · Kal · Jul · anno · M · DCCC · LVIII

La cérémonie religieuse achevée, on s'est rendu dans la vaste prairie qui dépend du nouvel établissement et qui s'étend au-delà du boulevard sur la rive gauche du Clain. Là une collation champêtre attendait les hôtes des R.R. P.P. et les élèves. Des morceaux de musique, des chants, des couplets d'à-propos ont donné à cette partie du programme de la fête un charme particulier. De retour au Collège St. Vincent de Paul, les invités ont assisté à un concert instrumental et vocal donné par les élèves au milieu du jardin de l'établissement, et à la nuit un feu d'artifice a été tiré. Tel est le pâle résumé de cette journée qui, si l'on en croit les bonnes paroles du R. P. Recteur du Collège (et qui ne les croirait pas?), trouvera son pendant, sa sœur jumelle, à pareille époque, l'an prochain, pour y voir célébrer la réalisation d'une partie des promesses que le caractère des Poitevins a si justement inspirées à leur Evêque.»

Nous n'ajouterons qu'un mot à ce récit. Au-dessus de la tente qui abritait les invités durant leur collation champêtre, flottaient au vent quinze bannières, de diverses couleurs, destinées à rappeler les quinze Collèges de la Compagnie, qui étaient représentés à cette solennité par un ou plusieurs de leurs élèves. Parmi ces Collèges on distinguait ceux de Fribourg, de Kensington (quartier de Londres), de St-Louis du Missouri, etc.

Comme la fête du R. P. Recteur concourait avec cette belle cérémonie, on avait joué la veille à St-Vincent une tragédie latine de Porée, *Agapitus*: pièce touchante, qui ne manque jamais d'intéresser vivement les spectateurs

Collége de Vaugirard. — Cette année, St Maur des fossés avait été choisi pour but du pèlerinage accoutumé. On a donc traversé tout Paris, le matin et le soir, du pont de Grenelle au pont de Bercy, mais en bateau à vapeur. La bannière de la Vierge Immaculée flottait à tous les yeux sur le devant de l'embarcation. Tout s'est passé à souhait. — Quelques jours auparavant, on avait joué à Vaugirard le *Misoponus* de Porée. Dans l'*union* du 26 Mai, M. de Riancey rend compte de cette représentation. Après avoir ingénieusement rappelé une traduction du *Misoponus* par M. Jules Janin, laquelle traduction est précédée d'une préface fort originale, où le susdit J. Janin enterre les Jésuites de grand cœur (il écrivait cela en 1835!), M. de Riancey ajoute: «Qu'aurait donc dit M. J. Janin, si au lieu de ce plaisir de traducteur, il lui avait été donné de revoir vivants, animés, parés de tout l'enjouement de la jeunesse, parlant avec le feu et l'intelligence de leur âge la belle langue de leur modèle, ces mêmes personnages qui l'enchantaient à la lecture? S'il avait assisté à une représentation du *paresseux*, jouée en présence des successeurs du P. Porée par des élèves dignes de ce grand maître et de ce grand souvenir? S'il avait entendu les brillantes reparties de

16. ce dialogue si vif, si naturel, si élégant ? S'il avait écouté ces chants, échos renouvelés du siècle de Louis XIV ? S'il avait pu applaudir, tout en faisant la part de quelques inexpériences, le jeu si franc, si ouvert, si malin d'une troupe de Rhétoriciens, nos contemporains et nos fils. Il est vrai qu'il eut fallu pour cela franchir le seuil d'une des maisons de cette Cie qui n'est pas absolument « *morte pour la dernière fois* ». Mais M. Janin est assurément homme de trop d'esprit pour n'être pas enchanté de savoir que les gens qu'on tuait il y a 20 ans se portent assez bien...... »

Un mois après, la St Pierre, fête du R. P. Recteur, amenait un autre exercice dramatique. Mais cette fois, c'était un rhétoricien, Jules Lefebvre-Duruflé, qui, sous la direction de son professeur, avait composé une tragédie latine, en trois actes, comprenant environ 1200 vers iambiques. Le sujet choisi était le *Martyre de S. Epipode*, arrivé à Lyon vers 178. Les applaudissements ne manquèrent pas au jeune poète, qui fut naturellement un des principaux acteurs. C'est ainsi — *Si parva licet componere magnis* — que le grand Corneille, encore élève de notre collège de Rouen, préludait par des essais latins à ses immortels chefs-d'œuvre.

A Vannes on a aussi joué le 5 Juillet, un drame latin, *Josephus a fratribus agnitus*, du P. Le Jay. Voilà donc les cinq collèges de la Province de France, revenus sur ce point à la pratique traditionnelle de la Compagnie et aux prescriptions de l'ancien *Ratio*.

Nouvelles littéraires. — M. Poujoulat, auteur de plusieurs ouvrages estimés, va mettre au jour une vie du vénéré P. de Ravignan : plus tard viendra celle qu'on attend de la plume du P. de Ponlevoy. Les lecteurs du P. Grou apprendront avec plaisir qu'on a découvert plusieurs manuscrits précieux, au moyen desquels il sera facile de rééditer ses œuvres ascétiques, avec beaucoup plus de fidélité qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Un de ces opuscules a déjà paru par les soins du P. Cadrès : *Le chrétien sanctifié par l'oraison dominicale*.

Le troisième volume des *Études de Théologie, de Philosophie et d'Histoire*, publiées par les PP. Daniel et Gagarin, est en vente depuis un mois. Dans son numéro du 5 Juin 1858, le *Journal général de l'Instruction publique*, organe officiel du Ministre et de l'Université, a rendu un compte très favorable de ce recueil. Comme cette feuille est peu lue des Nôtres, nous croyons leur faire plaisir en reproduisant cet article, remarquable surtout par la source d'où il vient. « *Les Études*, dont nous annonçons les deux premiers volumes, se distinguent des autres ouvrages de ce genre en ce qu'elles ne comprennent pas des travaux purement théoriques. Sans doute, on y trouve de curieux documents, des notices d'une importance capitale sur la situation de l'Église russe et des dissertations approfondies sur des questions de théologie. On y remarquera, entre autres, plusieurs morceaux qui éclairent d'un nouveau jour certains points de l'histoire littéraire, l'article intitulé *une tragédie latine à Rome en l'an 1600*, où l'auteur, le P. Alet, révèle ou plutôt ressuscite un véritable poète, Stephonio, qui mérita l'honneur d'être admiré par le Tasse et commenté par Corneille ; les *Lettres inédites du P. Brumoy*, extraites d'une correspondance très-piquante, très-variée et très-bien informée sur les nouvelles de la République des lettres, écrites avec une indépendance qui n'ôte rien au jugement exquis et pur de l'auteur du *Théâtre des Grecs* ; les *Origines catholiques de l'Église russe*, par le Dr Verdière, et *l'Enseignement de la théologie dans l'Église russe*, par le P. Gagarin, graves études, inspirées par le sentiment le plus sympathique, par un sincère amour de la concorde et une fraternelle charité, et où les auteurs, en faisant voir quelle faible distance sépare l'Église russe du catholicisme, semblent s'être proposés de concourir à cette grande œuvre de l'Union, que Pie IX s'est, assure-t-on, donnée comme la mission de son pontificat, et dont les événements politiques contemporains faciliteront peut-être l'accomplissement.

Mais ce qui donne à ce recueil un caractère particulier, c'est une autre série de travaux qui tendent à un but direct, prochain, et de l'intérêt le plus actuel : Examiner les principaux ouvrages publiés en France et

en Allemagne, et dans lesquels est attaqué le christianisme, réfuter les critiques rationalistes, en les suivant pied à pied sur leur propre terrain et les combattant avec les armes qu'ils emploient eux-mêmes, avec les ressources et les procédés de l'érudition moderne, montrer l'inanité de cette prétendue science nouvelle qui, parce qu'elle a fait quelques progrès en philologie ou en ethnographie, s'imagine avoir découvert le moyen de se passer de Dieu, — tel est le plan que se sont tracé les auteurs des *Études de théologie et de philosophie*.

En lisant quelques uns de ces traités, clairs et concis, le *Procédé dialectique*, où le P. Ramière discute une théorie du P. Gratry; l'*Exégèse rationaliste*, revue rapide et complète des objections de la critique allemande, par le P. Godfroy; la *Morale philosophique avant et après l'Évangile*, du P. Daniel, on est vivement touché de la supériorité de science et de critique qui les distinguent; et s'il est un regret que l'on éprouve, c'est que ces études ne soient pas connues d'un plus grand nombre. On ose le dire, si elles avaient été publiées dans un recueil répandu, elles auraient causé une impression profonde, non seulement parmi les chrétiens, mais parmi tous ceux qui s'appliquent avec sincérité aux questions religieuses et philosophiques. On ne saurait, en effet, présenter les objections d'une manière plus claire et plus impartiale, les discuter avec plus de fermeté, de politesse et de dignité, abattre d'une main plus sûre l'échafaudage des vains systèmes, tout en rendant pleine justice à l'érudition et aux recherches de ses adversaires, prouver avec plus d'évidence, tantôt que ces théories reposent sur des hypothèses, tantôt qu'elles ne sont que la répétition de vieux systèmes maintes fois et depuis longtemps réfutés, tantôt qu'elles sont contraires au principe même de la raison, sur lequel s'appuient leurs auteurs, et qu'en résumé, ces découvertes de l'exégèse allemande ou de la critique française n'ont produit aucun fait nouveau, apporté aucune lumière, démontré la fausseté d'aucun point de l'histoire biblique, qu'elles n'ont abouti qu'à détruire dans les âmes toute idée de certitude et à pousser la société dans le gouffre sans fond du panthéisme.

On vante la science des érudits d'outre-Rhin; les rédacteurs des *Études de théologie*, sans faire d'éclat, sans prétendre orgueilleusement dévoiler au monde une vérité qu'ils auraient découverte, comme un nouveau soleil, attestent, par leur immense lecture, par la variété de leurs connaissances, par la comparaison des textes, que, non-seulement ils ont fait toutes les études des Allemands, mais qu'ils ont, en outre, une rectitude de sens, une force de raison qui leur permet de se diriger à travers l'amas des recherches, de les classer, de les ordonner, d'en faire un choix, et de repousser ce qui est conjectural pour ne conserver que ce qui a le caractère de la certitude et l'authenticité de la preuve. La science, chez eux, n'est pas ce chaos indigeste où se perdent les Allemands et leurs imitateurs de France; ils ont, à un suprême degré, ce bon sens propre à notre pays, qui ne se contente pas de chimères, qui veut une base précise au raisonnement et tire des conséquences logiques du principe qu'il a posé.

Mais de plus, faut-il l'avouer, dût-on soulever les cris du préjugé, ils possèdent, avec la puissance que donne la doctrine catholique, une autre puissance particulière, qui tient à la discipline de leur ordre. Vous ne pouvez vous empêcher de remarquer avec quelle maturité sont écrites ces fortes pages, quelle modération de langage, quelle mesure dans la pensée; on ne saurait parler plus fermement, plus nettement, être plus explicite, et pourtant, se tenir dans une plus juste réserve; jamais ils ne passent la borne; ils vont au but qu'ils ont désigné, sans s'écarter et sans se laisser emporter au-delà. C'est là une force en tout temps rare et précieuse, et plus admirable encore de nos jours, où l'on a vu si souvent l'imagination prendre la place de la raison, dans les sujets mêmes qui semblaient le plus l'exclure, en critique, en histoire, en philosophie.

Qu'on lise cette page, par exemple, de l'*Étude sur l'Exégèse rationaliste*, du P. Godfroy: « Vous imaginez, ô savants, des systèmes très-ingénieux pour expliquer de quelle manière certains faits de la Bible sont arrivés jusqu'à nous revêtus des caractères du miracle, de simples et naturels qu'ils étaient dans l'origine, selon vous; mais ces systèmes ne peuvent avoir la moindre valeur tant qu'il ne sera pas prouvé que les faits ne

sont pas historiquement certains. Là est la véritable question : les faits bibliques sont vrais et réels ou ils sont faux ; s'ils sont vrais et réels, il faut les admettre ; s'ils sont faux, prouvez-le...... Si les faits miraculeux sont de soi impossibles ou chimériques ; si, par cela seul, la critique a le droit et le devoir de les écarter, il est évident que la Bible entière perd son autorité ; elle n'est plus qu'une collection de légendes dont l'heureuse fortune a trompé le genre humain. Au contraire, si les faits miraculeux sont possibles, s'ils sont reconnaissables, il est évident que l'exégèse rationaliste croule tout entière. C'est un véritable duel à mort. Les faits miraculeux sont possibles oui ou non ; s'ils le sont, nullité évidente de l'exégèse rationaliste ; s'ils ne le sont pas, nullité évidente de la Bible comme livre historique. Il n'y a pas de milieu possible. Si haut qu'on s'élève dans les vues théoriques, sur les livres saints ; si loin qu'on se perde dans les champs des hypothèses ; si profondément qu'on descende dans l'étude des difficultés intrinsèques, on trouve partout la question du miracle ou du surnaturel. Elle demande avant tout une solution pressante, frappant d'une nullité irrémédiable les travaux qui n'osent ou ne veulent pas l'aborder. »

C'est là, à la fois, le langage de la vérité, de la logique et du bon sens ; il y a, dans ces paroles graves et fermes, un accent pénétrant et qui s'impose. Celui qui parle ainsi ne parle pas en son nom ; ce qui fait qu'il affirme avec ce ton si calme et si précis de l'autorité, c'est qu'il a derrière lui une armée, l'Eglise, le christianisme tout entier.

Depuis longtemps on répandait avec retentissement les œuvres des modernes rationalistes, qui déjà ont fait de si grands ravages en Allemagne, et n'ont pas été sans troubler bien des esprits dans notre pays même. Des voix éloquentes s'élevaient parfois, dans la chaire et dans l'enseignement, protestant contre des doctrines d'autant plus dangereuses qu'elles font appel à l'orgueil de l'homme ; mais ces voix étaient isolées, par conséquent insuffisantes. Il fallait une tribune dressée vis-à-vis de ces tribunes des sophistes, toujours prête à leur répondre, toujours prête à opposer la foi au doute, les faits aux hypothèses, la vraie science à l'érudition confuse. Cette tribune, elle existe aujourd'hui : les morceaux qui composent ces deux volumes ont déjà paru successivement ; d'autres seront publiés à mesure que les questions se présenteront : c'est une œuvre qui commence et qui sera poursuivie. Nulle publication ne pouvait rendre un plus éminent service aux sciences philosophiques à notre époque » Eug. Loudun.

Autres nouvelles — Le P. de Montézon vient de publier chez Douniol un second volume des Voyages et travaux des Missionnaires de la Compagnie, sous le titre de Mission de la Cochinchine et du Tonkin. — Le cinquième recueil de *poésies françaises*, annotées par le P. Cahour, ne tardera pas à paraître : c'est le volume destiné à la classe de Seconde.

On nous écrit de Paderborn que la Bibliothèque de notre maison possède en manuscrit une vie très-curieuse du P. Kircher, écrite par lui-même. Notre correspondant ajoute qu'il y aurait là matière d'une publication, qui pourrait intéresser le monde savant.

Guérisons obtenues par l'intercession du Bienheureux Claver, etc. — On nous écrit de Paris, à la date du 8 Juin dernier : « Il existe à Paris, rue de la Barouillère 16, une Communauté naissante connue sous le nom de Société des Dames auxiliatrices du Purgatoire. Cette institution a pour but, comme son titre l'indique, le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. Dans cette maison se trouve parmi les sœurs Coadjutrices une jeune fille de 22 ans, ayant nom de religion Marie de Ste Philomène. Atteinte d'une fièvre cérébrale le 3 février de l'année dernière, elle fut condamnée par les médecins ou à une aliénation mentale permanente, ou à passer à une autre vie, dans un temps plus ou moins éloigné. Après différentes alternatives de mal et de mieux, elle triompha de la maladie. Toutefois cette guérison n'était pas radicale ; car depuis cette époque la fièvre ne la quittait presque jamais, et souvent elle était obligée de garder le lit. Elle avait assez fréquemment des moments d'absence complète, et, par suite, ne comprenait

rien de ce qu'on lui disait. Cet état dura ainsi jusqu'au 8 Mai de la présente année, où cette pauvre Sœur luttait depuis plusieurs jours contre un redoublement de souffrances succomba enfin sous la force du mal. Une fièvre ardente se déclara; mais comme cela lui arrivait souvent on pensait que cette indisposition ne serait que passagère. Le lundi 10, le Père qui a coutume d'aller dire la messe en cette communauté eut l'heureuse pensée de conseiller à la Mère Supérieure une neuvaine en l'honneur du Bienheureux P. Claver. Le mardi 11, le Père apporta à la malade l'image du B. P. Claver, et lui promit pour le lendemain la petite neuvaine publiée il y a quelques années. L'image fut attachée à la muraille près du lit de la Sœur. Le lendemain le Père lui remettait la neuvaine promise la veille, en lui disant : Eh bien, mon enfant, nous allons commencer une neuvaine au Bienheureux Père pour lui demander votre guérison, subordonnant toutefois notre désir au bon plaisir de Dieu. — Oui mon Père, répondit la Sœur, et jeudi je serai guérie, j'irai à la messe. — Non mon enfant, reprit le Père, vous irez à la messe vendredi. — Ah! Ah! s'écrie en souriant Sœur Philomène, le Père dit que j'irai à la messe vendredi..... je serai guérie jeudi!.... On commença donc la neuvaine. Chaque jour la bonne Supérieure faisait la lecture convenue près du lit de sa chère enfant; cette lecture était terminée par la récitation des litanies du Bienheureux, on y répondait par cette invocation : priez pour elle. Le Père qui venait la visiter lui remit une médaille du Bienheureux, qu'il joignit aux autres médailles que la Sœur tenait suspendues à son cou. Bien qu'en ce moment le délire fût complet, elle regarda fixément cette médaille, la saisit avec transport et la couvrit de baisers. — Dans la journée du Dimanche un docteur qui l'avait soignée lors de sa 1re maladie en février 52 vint au parloir. Il ignorait l'état de Sœur Philomène. La Supérieure l'invite à venir voir la malade, afin de savoir ce qu'il en pense. En la quittant le docteur dit à la Mère : Quel dommage, ma Mère!... Pauvre petite! il n'y a plus maintenant que deux portes ouvertes pour elle; celle du cimetière ou celle de l'imbécilité. Vous oubliez une troisième, reprend la Supérieure, celle du miracle : Or, sachez, Docteur, que nous faisons une neuvaine en ce moment pour notre chère malade, et nous la continuerons avec confiance jusqu'à jeudi. — Dieu peut tout, répond le docteur. Telle était aussi l'opinion du médecin actuel de Sœur Philomène : Dieu seul, avait-il dit, peut la tirer de là! — Le mardi dans l'après midi la malade fit appeler la Mère pour lui dire qu'elle allait peut-être mourir et se recommander aux prières de la communauté. Des larmes coulaient de ses yeux. La Mère Supérieure ne put s'empêcher de laisser tomber les siennes... Ma Mère, ajoute la malade en lui offrant sa médaille du B. P. Claver, prenez la, vous la donnerez à chaque Sœur malade. La raison disparut de nouveau. Néanmoins on entendait cette pauvre Sœur répéter plusieurs fois les paroles écrites au bas de l'image vénérée : Pierre Claver, esclave des nègres pour toujours!.... Le docteur revint le soir, mais il déclara de nouveau que la science ne pouvait plus rien. — Le mercredi, au sortir de sa visite du soir, le docteur annonce que la Sœur est au plus mal, et qu'il y a tout à craindre dans sa position. Vers neuf heures, une crise terrible se déclare et quatre Sœurs suffisent à peine pour maintenir la malade dans son lit. Lorsque l'agitation commença à diminuer et que la Mère Supérieure se disposait à aller prendre un peu de repos, la Sœur infirmière lui dit : Pour le coup, ma Mère, je suis déconcertée, car Sœur Philomène me paraît complètement folle!.... Vous vous rappelez lui dit la Mère, que cette bonne Sœur a toujours parlé dans son délire de la journée de demain comme devant être celle de sa guérison, prions, et attendons! Le jeudi matin vers cinq heures, la Sœur qui avait passé la nuit vient trouver la Mère Supérieure. Elle l'informe que Sœur Philomène a continué de vomir jusqu'à minuit, et qu'elle a ensuite parfaitement dormi jusqu'à trois heures. S'étant alors éveillée, ajoute la Sœur, elle m'invita à reposer la tête sur son oreiller en me disant : Dormons à deux, ma Sœur, le bon Père me guérira demain. Pour la contenter, je cédai à son désir, et elle s'endormit de nouveau. Maintenant elle vient de s'éveiller, son regard a recouvré son expression naturelle, elle assure qu'elle est guérie et désire que nous arrangions sa chambre. La Mère Supérieure se rend en toute hâte auprès de la malade et la trouve telle qu'on vient de la lui dépeindre. Lorsque le Père arriva

pour célébrer le St Sacrifice; il fut reçu par la Supérieure qui lui annonça avec toute l'expression d'une joie qu'elle ne pouvait contenir ce qui s'était passé depuis la veille. – Le Père désira donner sa bénédiction à la malade avant que de célébrer pour elle les saints mystères. En arrivant près d'elle, il fut témoin du changement qui s'était opéré. – Après l'action de grâces le Père retourna avec la Supérieure près de la malade, et en les voyant entrer, Sœur Philomène répéta avec une conviction plus profonde: Je suis guérie! Le docteur arriva peu après. Dès qu'il se présenta la sœur lui dit: Monsieur, le Père m'a guérie. – Très bien, mon enfant, dit d'un air encore peu convaincu le Docteur en lui tâtant le pouls: – Je n'ai pas voulu prendre mon déjeûner, continue la Sœur, avant d'avoir obtenu votre permission, dans la crainte de désobéir.... Puis-je le prendre?... Certainement répond le docteur d'un air bien décidé; puisque le Père vous a guérie vous pouvez manger tout ce que vous voudrez: A l'instant on se met en devoir de faire préparer une fécule au lait. En partant, le docteur dit à la Supérieure: C'est vraiment extraordinaire, mais voyons la journée! En attendant le premier repas, la seconde infirmière songeant que Sœur Philomène n'avait pas humecté ses lèvres de la nuit, prend un verre d'eau sucrée et la présente à la malade en l'invitant à boire. Celle-ci refuse en disant: Je ne dois rien prendre entre la fin de la neuvaine, et mon premier repas. L'infirmière insiste et lui enjoint de boire par obéissance: alors Sœur Philomène prend le verre, mais au moment où elle se disposait à le porter aux lèvres, le verre se brise en deux pièces et tout le liquide se répand sur le lit. Je savais bien, dit la Sœur avec simplicité, que je ne devais rien prendre avant mon déjeûner. Or ce verre s'est brisé de telle sorte qu'on eût pensé qu'il avait été coupé au diamant. – La soupe arriva et fut absorbée de très-bon appétit, sans occasionner de vomissements. A onze heures, la malade prend un consommé, à trois heures un potage gras et un œuf à la coque. Elle se lève ensuite, s'habille et va recevoir au bord de l'escalier Mr le Supérieur de la Communauté.

Sœur Philomène eût été désireuse d'assister à la messe le lendemain; mais comme il lui restait encore quelques indices de faiblesse on crut prudent de remettre au jour de la Pentecôte sa rentrée à la Chapelle. Seulement on alla lui porter la Ste Communion qu'elle reçut avec des sentiments de ferveur bien légitimes. Lorsque le docteur vint voir la Sœur, elle était levée. – Et comment avons-nous passé la journée d'hier? lui demande-t-il. – Très-bien, Monsieur et après avoir énuméré en riant tout ce qu'elle avait mangé.... ne voudriez-vous pas, lui dit-elle, certifier par écrit de quelle manière j'ai été guérie? – Très volontiers, répond le docteur sans se faire prier, et à l'instant il lui remet une attestation en bonne forme.

Le Samedi Sœur Philomène descendit à la Chapelle et assista au salut. Le Dimanche elle alla rendre visite au Père qui s'était occupé d'elle durant sa maladie, et c'est ainsi qu'elle recouvra la santé sans passer par la convalescence. Depuis ce temps la Sœur a repris tous les exercices de la Communauté et sa santé est meilleure que jamais.

Voilà le troisième fait de ce genre opéré depuis quelques années à Paris par l'entremise du Bienheureux. Les deux autres miraculées sont: la Supérieure actuelle des Dames de la Visitation, et une personne qui, par reconnaissance a publié la vie du Bienheureux, signée Daurignac.

— Ceux qui ont connu l'excellent P. Gloriot, mort à Constantinople durant la guerre d'Orient, nous sauront gré d'ajouter ici deux faveurs extraordinaires attribuées à son intercession. On sait qu'il avait été comme fondateur et premier Supérieur de la Résidence de Dijon. Son souvenir est toujours vivant dans cette ville, et particulièrement dans la Maison de Notre-Dame de la Charité. En novembre dernier, la Supérieure de cette communauté écrivait à un Père de Metz: « Le P. Gloriot nous laissa tellement pénétrées de sa sainteté que nous avons cru devoir l'invoquer depuis sa mort et notre piété filiale n'a pas

NB – Il y a eu erreur dans la disposition des pp. 21, 22, 23 et 24. Le lecteur doit suivre l'ordre de la pagination.

21 été trompée. Aujourd'hui même nous célébrons l'anniversaire de la guérison instantanée d'une jeune postulante qui m'est unie par les liens du sang et de la Religion, qui doit au P. Glorion sa vocation d'abord, et en second lieu la santé, peut-être la vie. Elle fut guérie le dernier jour d'une neuvaine qu'elle fit à son protecteur, et ce jour là même elle reprit tous les travaux de la vie hospitalière. Elle prolongea cette heureuse journée en veillant tous les malades de la maison, elle qui la veille ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de deux personnes pendant les quelques minutes qu'on mettait à faire son lit, et cet état durait depuis six semaines. Dimanche prochain sera l'anniversaire de la seconde guérison obtenue par la même voie. Une jeune Sœur plus désespérée encore que la première, encouragée par le succès de sa compagne, voulut aussi faire une neuvaine au P. Glorion. Le 5e jour, à 5 h. 1/2 du matin, elle fut guérie subitement et aussi complètement que la 1ère. Il fallait trois personnes pour lui faire faire un mouvement dans son lit. La paralysie s'était portée à la moëlle épinière. Après 9 mois de souffrances, qui n'ont été interrompues que par quelques jours d'intervalle, elle reçut la Ste Communion dans son lit avec beaucoup de peine, et à l'aide d'une personne qui lui soutenait la tête; en recevant la Ste hostie, elle renouvela sa foi et sa confiance dans les mérites du P. Glorion, et au même instant elle éprouva un violent tiraillement: elle était guérie. Elle se lève aussitôt seule, entend la messe à genoux, parcourt toute la maison, fait la lecture au réfectoire, et ne se couche qu'à 6 heures du soir. Toute la semaine elle s'acquitta de son emploi, et depuis ce moment sa santé se soutient parfaitement. »

Allemagne. Lettre d'un Scholastique de Paderborn. — Permettez-moi de vous parler un peu de cette brave Allemagne que vous connaissez et aimez de longue date. D'abord, pour toute nouvelle politique, je me contenterai de vous dire que le Roi, qui pour sa justice et sa probité, est généralement aimé et respecté, autant par les Catholiques que par les protestants, continue toujours à être malade; et c'est le prince de Prusse, son frère, qui administre les affaires depuis 9 mois. Le fils de ce dernier est un excellent jeune homme, qui donne de grandes espérances. C'est lui qui autrefois a suivi avec tant d'exactitude la mission de Bonn, où il faisait son droit, et qui est même venu faire plusieurs visites au P. Roh; honneur qu'il n'aura probablement jamais rendu à aucun des ministres de sa religion; car ces pauvres gens ont complètement perdu leur autorité, aussi bien que l'amour et l'estime de leurs ouailles.

Ceci me conduit naturellement à vous parler un peu de la question religieuse en Allemagne. Jamais certainement, depuis la réforme, il n'y a eu un tel mouvement dans les esprits pour tout ce qui touche à la Religion de près ou de loin. Ces pauvres Allemands ont soif de la vérité; ils ont depuis longtemps renoncé à l'espoir de la trouver dans leur vieille religion protestante. Les philosophes leur avaient promis ce que leur religion ne pouvait plus leur donner. Ils se mirent donc à creuser, mais hélas! les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses et dans cette route fatale ils ne rencontraient partout que des abîmes: Je me trompe, ces profonds penseurs avaient fini par trouver une vérité inconnue jusqu'à ce jour; c'est que tout dans le monde était le moi et le non-moi. Stupete gentes: Ils font comme les taupes, dit le P. Roh; après avoir bien creusé et s'être donné beaucoup de peine, ils reviennent au point même d'où ils sont partis, sans avoir même fait un pas dans le chemin de la vérité; mais, par contre, ils ont la consolation de dire qu'ils ont bien approfondi le terrain. Pauvres gens! ils n'avaient oublié qu'un point, c'était d'allumer la lanterne. Quant au protestantisme, vous pouvez, je crois, vous préparer à faire son oraison funèbre. C'est ce que pensent non seulement les catholiques, mais même la majeure partie des protestants, c'est-à-dire le parti conservateur ou orthodoxe: Ceux qui jusqu'ici ont cherché avec bonne foi la vérité dans cette religion, et qui sont tout étonnés de n'y trouver que l'erreur et le vide. Ce parti comprend les deux tiers des protestants et ce seront les premiers à embrasser le Catholicisme quand une fois le branle sera donné. Ils attendent dans une sorte de recueillement, qu'il ait rendu le dernier soupir, pour le conduire solennellement à sa dernière demeure; mais il y a autour de ce cadavre une foule de charlatans qui font l'impossible pour leur persuader que, loin d'être malade, il ne s'est jamais si bien porté. Pour cela, ils le frottent de toute leur force, lui mettent les plus beaux vêtements et l'étendent solennellement sur un lit de parade en attendant qu'il

?3 transposer vis à vis et vice versa

caisse; et au bout de quelques jours la grande église de Ste Edwige était loin de pouvoir contenir la foule qui se présentait pour voir et pour entendre des Jésuites. C'était la grande question du jour; les sermons des deux Jésuites faisaient le thème naturel de tous les *premiers-paris* des journeaux de Berlin, et chaque matin le pauvre rédacteur était obligé de rendre compte à ses avides lecteurs de ses pieuses impressions de la veille. « Enfin, s'écrie l'un d'eux, deux Pères de la Compagnie de Jésus sont venus dans notre capitale, et ils ont commencé une série d'instructions dans l'église Ste Edwige. Oui, deux jésuites prêchent publiquement dans la métropole du protestantisme et nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à aller les entendre. Nous y avons été hier soir, et il faut le dire, l'orateur a été on ne peut plus intéressant..... S'il y a 10 ou 12 ans, dans ce temps où l'on ne voyait partout que les Jésuites, soudain deux disciples de Loyola avaient apparu au milieu de nous pour nous parler et nous prêcher, le sens moral et protestant de Berlin se serait révolté; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi.... On n'insulte pas les deux Jésuites qui ont pris possession de l'église Ste Edwige; on va au contraire avec curiosité les entendre, et quand on s'en retourne on se dit froidement: franchement, ces gens ne sont pas trop mal.... D'où vient ce changement? la réponse est facile..... Il y a 10 ans était en vogue chez nous le culte de la *raison pure*. (*Licht freundlichkeit*). Les Jésuites, qui alors régnaient en Suisse, étaient regardés comme le principe de l'obscurantisme, et comme on haïssait le principe, on haïssait aussi les Jésuites. Depuis les choses ont bien changé. La crainte et la colère qu'inspirait le Jésuite ont disparu. Les Pères peuvent dans leur robe-noire traverser nos rues, sans s'exposer le moins du monde aux insultes du peuple; tout au plus si à leur passage on ouvre de grands yeux pour les bien considérer, et rien de plus. On peut appeler cela indifférence, progrès ou marche rétrograde comme on veut: peu importe, cela seul nous suffit; les Jésuites sont là et personne ne s'en offense. Le fait est assez significatif de lui-même pour nous dispenser de toute réflexion. Du reste nous ne serions pas étonnés d'apprendre demain, que les deux Pères établissent une mission permanente à Berlin et fassent venir auprès d'eux d'autres Pères de la Compagnie.» — Eh bien que dites-vous de cela, Cher Frère? — Voilà les protestants qui appellent les Jésuites à Berlin, le tour n'est pas mauvais; ils oublient, ces bons Messieurs, que le décret de l'Assemblée constituante d'Allemagne en 1848 existe encore, ce fameux décret, qui chassa hors du territoire Prussien des Jésuites qui ne s'y trouvaient nullement, et ensuite les Liguoriens et les Rédemptoristes, croyant qu'il s'agissait de deux ordres différents. C'est en lisant ce décret, en exil dans le Tyrol, dit plaisamment le P. Roh, que je me suis senti la première fois l'envie d'aller en Prusse pour en être chassé. Mais non: ces pauvres gens avaient une idée tellement noire des Jésuites qu'ils ne se possédaient plus de joie, quand ils ont vu que c'étaient des gens comme les autres. « Ceux qui s'étaient figurés dit un autre journal, que les Jésuites étaient des mangeurs d'hommes, des nécromanciens etc.....et croyaient qu'en arrivant à Berlin, ils se mettraient à lancer l'anathème contre tous ceux qui ne penseraient pas comme eux; ont été bien attrapés en entendant leurs instructions, si calmes et si sensées; ou plutôt ils sont revenus des idées fantastiques qu'ils s'étaient formées de ces terribles Jésuites, pour les avoir vus à travers un microscope.....»

Un troisième journal protestant fait les réflexions suivantes: « On prenait jusqu'à ce jour les Jésuites pour des gens qui font descendre le feu du Ciel pour dévorer tous ceux qui ne sont pas de leur croyance, et l'on est tout étonné de trouver maintenant en eux des hommes qui prêchent le pur christianisme et qui le prêchent de manière à ne rien laisser à désirer. (*Wie sich's das Hertz nie wünschen kann*)» Et la gazette protestante de Magdebourg ajoute: « Les bons Pères n'ont ni lancé la foudre, ni terrifié leurs auditeurs par des coups de tonnerre: arrière donc toutes ces superstitions météréologiques contre des gens de cette espèce! Et s'ils revenaient demain ou si même ils se fixaient au milieu de nous et devenaient de plus en plus nombreux, qui pourrait encore s'en inquiéter? Oui, nous ne craignons pas de le dire, ils sont parvenus à renverser tellement les préjugés populaires, par rapport à leur apparition au milieu de nous, qu'ils pourront sans crainte revenir quand ils le désireront.»

Pour compléter tous ces détails, je joins ici un autre article, écrit aussi par une plume protestante; car ce sont les protestants qui dans cette affaire ont fait tous les frais d'éloge, les catholiques se contentant de copier leurs articles;

22- se réveille. Ce sont là les Piétistes, parti composé de tous les protestants enragés, qui font fi de toutes les autres religions, sous prétexte qu'il n'y en a pas une qui réponde aussi bien que la leur aux besoins de l'esprit et du cœur de l'homme. La petite église piétiste de Strasbourg que vous connaissez n'est qu'une succursale; et là, comme partout ailleurs, ils ont volé au Catholicisme autant qu'ils ont pu en fait de dogmes et d'usages religieux. Il y a trois mois le R.^d Herter a prêché à Stuttgard un sermon magnifique en faveur des ordres religieux. C'était à l'occasion d'un établissement de religieuses protestantes fondé dans cette ville. Vous savez comment à Strasbourg ce Monsieur entend à confesse et dirige une petite Congrégation de Dames au Temple neuf. Il y a un troisième parti formé de ceux qui attendent avec impatience la mort du noble patient pour danser tout à leur aise sur sa tombe, ainsi que sur celle de l'autorité. C'est le parti rationaliste, qui sur le terrain politique ne fait qu'un avec celui des démocrates. Or, s'il y a un endroit où ces trois partis soient bien dessinés, c'est bien à Berlin, la capitale de la Prusse et la métropole du protestantisme. Là, comme dans un champ de bataille, les journalistes se donnent des rendez-vous tous les matins, et se prennent par les cheveux pour défendre la sainte cause: comme personne ne fréquente plus le temple, c'est dans les cafés que l'on dispute sur la religion.

Eh bien, et quelle figure le catholicisme fait-il en pareille société? Hélas! que voulez-vous qu'il fasse contre trois? C'est le *pusillus grex*. Partout, il y a quelques années encore, on se taisait, on avait peur, on attendait des jours meilleurs; et avec tout cela les préjugés contre notre sainte Religion étaient loin de disparaître. Au contraire, tout semblait les fortifier.... Aujourd'hui il n'en est plus de même heureusement. Les missions ont tout changé. Dans tous les coins du royaume les catholiques se réveillent de leur long assoupissement; partout ils se rassemblent et se donnent la main, car ils savent que l'union fait la force. Partout aussi le clergé, les Evêques surtout se mettent courageusement à leur tête, et Dieu merci, en voyant le chemin qu'ils ont déjà fait, on peut favorablement augurer de l'avenir. Vienne encore la liberté d'enseignement, et leur cause a triomphé. Voilà du moins la position des catholiques dans les contrées où ils sont en majorité, comme en Westphalie et dans toutes les provinces du Rhin.....

Malheureusement, il n'en est pas de même dans les contrées où le protestantisme domine toujours en souverain. Là, il y a encore des préjugés et des haines de trois cents ans. A Berlin surtout jusqu'à ces derniers temps, le nom de catholique était loin d'être un titre de recommandation à la bienveillance publique; et la soutane ne pouvait absolument pas paraître dans les rues sans être en butte aux plus grossières injures: plusieurs fois la police même a été obligée de s'en mêler; et si, depuis quelques années un prêtre Catholique pouvait traverser les rues sans être insulté, ce n'était certainement pas sans exciter l'étonnement et le sourire de tous ceux qui le rencontraient. Cependant l'archevêque de Breslau songeait à procurer aux Catholiques de Berlin le bienfait d'une mission, et pour exécuter son dessein avait jeté les yeux sur les Pères de la Compagnie. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que le Ministre ne voulait pas en entendre parler: le nom seul de mission le faisait frémir. L'archevêque tâcha de calmer ses inquiétudes, et demanda simplement que les Pères fussent autorisés à prêcher le mois de Mai. Cette simple distinction de terme dissipa tous les scrupules du Ministre, et huit jours avant ce beau mois, le R. P. Provincial fut prié d'envoyer deux Pères à Berlin. Le R. Père ne fut pas si embarrassé que le Ministre, son choix était déjà fait, et il appela à Paderborn, pour les charger de cette mission délicate, le P. Pottgeiser, dont les talents pour la chaire sont connus dans toute l'Allemagne, et le P. Haslacher, qui venait de remporter à Cologne les plus beaux triomphes. Vous vous figurez sans doute que ces deux bons Pères auront été reçus à Berlin d'une manière extraordinaire, et en rapport avec la singularité du fait. Pas du tout, vous vous trompez. Le bon Curé, qui a manqué tomber en défaillance quand on lui a annoncé que deux Jésuites viendraient prêcher le mois de Mai dans son église, a eu bien soin de cacher la chose et de n'en rien dire à qui que ce soit..... Aussi, qu'est-il arrivé? C'est que nos Pères ont prêché dans le désert les premiers jours. Mais, n'ayez pas peur; les protestants se sont chargés eux-mêmes de battre la

et c'est en effet ce qu'ils avaient de mieux à faire : les compliments ont une valeur bien autrement grande dans la bouche de pareils ennemis. Je vous laisse à juger de la figure que devait faire le diable en voyant les protestants parler ainsi des Jésuites. Mais commençons. L'article est intitulé : *Berlin et les Jésuites*, et celui qui l'a envoyé au rédacteur dit qu'il le fait au nom de beaucoup de membres de l'église protestante. « Des Jésuites à Berlin ! Oh la merveille ! Quoi ! au cœur même du protestantisme ! Que veulent-ils ? D'où viennent-ils ?... Les tolérera-t-on ?... Voilà quelques-unes des mille et une questions que tout le monde se faisait à la nouvelle que deux membres de la Compagnie de Jésus avaient mis le pied dans la Capitale ! Aujourd'hui donc, après que nous avons eu pendant plus de trois semaines occasion d'étudier les nouveaux venus ainsi que leur doctrine, il s'agit de considérer cet événement d'un peu plus près ; je dirai même qu'il est de toute nécessité de mettre toute cette affaire au clair, et de débrouiller, si faire se peut, ce chaos d'opinions qui partagent toutes les classes de la société. Mais pour être compris, il faut avant tout être logique, cela même ne suffit pas, il faut être juste et impartial et partant véridique.... Et d'abord, qu'est-ce qui a donné lieu à cette mission, ou en d'autres termes, pourquoi a-t-on prêché ; puis, qu'est-ce que l'on a prêché ; enfin comment l'a-t-on fait ? Voilà la triple question que nous nous sommes proposé de résoudre. » A la première question il répond avec beaucoup d'esprit et de bon sens que les catholiques ont pour le moins autant de droit que les ministres des autres religions de venir défendre leurs dogmes dans leurs chaires.... Quant au fond de la doctrine, il appelle chaque sermon une colonne majestueuse que tous les soirs les Pères viennent ajouter à cet édifice grandiose qui commande le respect et l'admiration de tous et qui est un véritable chef-d'œuvre élevé par la main du génie. Puis, après mille compliments à l'adresse des orateurs, il continue de la sorte : « Mais comment a-t-on prêché ? Tout homme qui réfléchit a parfois dans sa vie cherché à connaître les dogmes des différentes confessions, principalement ceux de l'Église catholique, qui est l'adversaire la plus prononcée de notre foi. Or, celui qui a suivi les conférences des Pères est obligé d'avouer en toute sincérité que chacun des discours a été appuyé solidement tant sur la raison que sur les canons des Conciles ; de plus qu'ils ont suivi en tout point la doctrine de leur église, bien éloignés de tout esprit de prosélytisme, et que pas une parole blessante pour leurs adversaires n'est tombée de leur bouche ; mais qu'au contraire ils ont protesté à plusieurs reprises contre une pareille manière d'agir. Voilà ce que l'on doit reconnaître pour l'honneur de la vérité, et une preuve suffisante en est la tenue si pleine de dignité et de convenance de leur auditoire, qui certes, sous le point de vue politique comme sous le point de vue religieux, ne pouvait être plus disparate ; car on voyait autour de leur chaire des hommes de tous les partis et de toutes les religions. A voir leur exactitude et leur attention, les prédicateurs de notre église ont pu se persuader que le sentiment religieux, loin d'être éteint comme ils le prétendent, est encore bien vivace dans le cœur du peuple Berlinois, surtout quand on propose à son culte ce qui vivifie l'esprit, et non pas ce qui le tue, comme on le fait malheureusement dans notre église. Ces discours laisseront dans nos cœurs un profond souvenir, d'abord parce qu'ils nous offrent d'une manière aussi claire qu'attrayante une vue d'ensemble sur la doctrine catholique dont on ne nous a donné dans notre jeunesse qu'une idée fausse et imparfaite ; ensuite parce qu'ils détruisent à jamais tant de préjugés qui ont eu si longtemps cours parmi nous. Jusqu'ici on se représentait le Jésuite au moins comme un espion ou un coquin. Combien différents nous apparaissent aujourd'hui ces mêmes hommes, qui viennent de prêcher devant nous leur croyance avec tant de conviction ! Ces hommes seraient-ils mauvais ? seraient-ce des hypocrites ? mais alors dans quelle église chercherons-nous un prêtre sincère ? Voilà les avantages que le public doit aux deux Pères. Quant au fruit que chacun a tiré de leurs sermons pour sa propre sanctification, voilà ce que leur souvenir nous rappellera encore longtemps. (Écoutez la morale) Puissent aussi les pâtres de notre église tirer profit de l'apparition de ces deux Jésuites, et apprendre, par le succès qu'ils ont obtenu sur le terrain de la foi d'abord qu'il est infiniment plus utile d'exposer purement et simplement les vérités de la Religion que d'aller se faire sottement l'écho de tous les charlatans qui courent les rues (Hader-Klatscher) ; puis, que l'on ne persuade qu'en apportant à ses auditeurs de solides raisons, mais que l'on ne

prouvera jamais sa thèse avec des grossièretés et des injures. » C'est fort bien, me direz-vous; voilà ce que pensent les protestants orthodoxes. Mais les deux autres partis, qu'ont-ils dit à tout cela? - Les autres? Ils ont voulu avoir un dessous, et ils ont parfaitement réussi; je parle des démocrates, car les Piétistes ont cru prudent de dissimuler cette fois leur rage. Quant aux premiers, un de leurs journaux avait annoncé en termes pompeux la clôture solennelle du mois de Marie à Ste Edwige pour le Dimanche, 30 du mois. C'était un gros mensonge; mais deux lignes plus loin apparaissait le bout de l'oreille, car il annonçait pour le même moment une pièce de théâtre très intéressante: « der alte Fritz und die Jesuiten ». Mais, comme elle avait été faite dans le bon vieux temps, on la rajeunit et on l'intitula: « der alte Fritz und seine Zeit ». Ces pauvres gens s'étaient donné de la peine pendant tout le mois pour l'arranger et pour l'apprendre, espérant faire fortune avec ce petit morceau délicat. Mais, ô tempora! ô mores!... malgré les annonces magnifiques affichées à tous les coins de rue, le théâtre ressemble presque à un désert; personne n'a envie de rire au compte d'un bon jésuite; au contraire tout le monde court les voir et les entendre à Ste Edwige. Ce sont les journaux protestants qui en ont fait eux-mêmes la remarque, en se moquant de leurs malheureux confrères et de ces bons messieurs du théâtre Frédéric Guillaume, qui ont cette fois amusé le public complètement à leurs frais. C'est un chapitre à ajouter, comme vous voyez, aux infortunes de votre brave ministre d'Angers.

Mon récit ne serait pas complet si je ne vous disais ce que pensent de leur belle œuvre les missionnaires eux-mêmes. J'ai été assez heureux pour me procurer une lettre du P. Roh[?]geiser adressée au R. P. Provincial d'Allemagne si je ne me trompe, et je me fais un plaisir de vous en traduire les principaux passages. Elle me dispensera de toute autre réflexion et elle vous dira mieux que je ne pourrais le faire, les résultats immenses que cette mission peut avoir dans la suite. La voici:
« Le concours à nos sermons a été si extraordinaire, que faute d'avoir de la place à l'église, les personnes ont été obligées de « retourner chez elles en masse; la bonne moitié des auditeurs étaient protestants, et leur tenue a été admirable. A la fin du « sermon sur la présence réelle, la plupart d'entre eux tombèrent à genoux, entre autres deux professeurs de l'Université. « Il y a quelques jours le conseil des ministres s'est réuni chez le prince de Prusse: la question des Jésuites vint tout naturel- « lement sur le tapis; les ministres exprimèrent leur vive satisfaction, et en particulier le ministre des cultes, Mr de Raumer, « qui était venu lui-même nous entendre. Le sermon sur la Ste Vierge parait avoir produit un effet tout particulier; tout le « monde était ému. Le jour de la clôture, l'émotion et l'enthousiasme étaient si grands, que le prédicateur a dû mettre dix « minutes pour retourner de la chaire à la sacristie, tellement on se pressait autour de lui, pour lui baiser les mains et les vête- « ments. Jamais de ma vie, je n'ai vu quelque chose de si touchant que cette clôture. Pendant tout le mois, le confessional « était assiégé du matin au soir plus encore qu'à Erfurt. Un très grand nombre de pécheurs, qui depuis 20, 40, 50 ans ne s'é- « taient plus confessés, sont venus s'agenouiller repentants à nos pieds, et beaucoup d'entre eux appartenaient aux classes supé- « rieures de la société berlinoise. Les étudiants de l'Université n'ont pas cessé un jour d'assiéger ma chambre. C'étaient pour « la plupart des protestants qui venaient me proposer leurs doutes de la manière la plus respectueuse. Quant aux abjurations « plusieurs personnes même du plus haut rang nous ont déjà donné leur nom.... »

Que n'ai-je encore, cher Frère, plusieurs pages à ma disposition pour vous raconter toutes les belles choses qui se passent ici sous nos yeux. Le jour de la Pentecôte par exemple, le P. Roh est allé prêcher dans le duché de Lipp-Detmold, où se trouve une petite église catholique. Aussitôt que le Duc a appris l'arrivée du Père Roh, il est allé à l'église, où il a assisté à la messe et au sermon, et cela en compagnie de sa famille et de ses ministres, tous protestants comme lui; après le sermon il a invité l'orateur à venir dîner chez lui, et pendant tout le repas, on n'a parlé que d'affaires religieuses. Le croiriez-vous? Les braves gens de ce duché viennent à Paderborn donner de l'argent pour que les prêtres catholiques leur disent des messes, parceque disent-ils, il n'y a plus qu'eux, depuis le 16e siècle, qui aient conservé ce privilège. Le P. Roh instruit en ce moment un jeune néophyte de Paderborn, qu'il a probablement converti par ses sermons.

Que ne puis-je vous parler encore des courses apostoliques, que fait en ce moment notre vénéré Père .... dans les parties protestantes de son diocèse ! Il est reçu partout où il arrive comme un ange envoyé du ciel. Il prêche lui-même plusieurs fois le jour, et toujours sur la foi, la vieille foi de nos Pères. Ses paroles pleines de feu embrasent tous les cœurs, et lui attirent l'affection de tous ceux qui ont le bonheur de l'entendre. Les protestants eux-mêmes ne peuvent résister, et il est de leur part l'objet de la plus grande vénération. Pour moi, je l'ai entendu le Dimanche de Pâques prêcher sur le même sujet à la cathédrale à tout son peuple réuni, et j'avoue que j'étais tout hors de moi après le sermon. Puisse le bon Dieu lui conserver une longue vie, car il paraît appelé à faire de grandes choses... C'est un homme très-savant, à la fleur de l'âge, grand ami de la Compagnie, et dont la vocation à l'Episcopat est tout-à-fait extraordinaire. Il vient d'acheter à Wittemberg, pour y bâtir une église, la maison où Luther a été marié, et ces jours derniers, il a été reçu en triomphe à Eisleben, et félicité par les autorités protestantes, qui avaient cependant fait des réclamations auprès du gouvernement à cause de l'église catholique qu'il venait d'y faire bâtir.... En somme, il faut admettre de deux choses l'une : ou bien toutes les affaires de ce monde vont en dépit du bon sens, et la Providence ne se mêle plus de rien ; ou bien l'allemagne protestante est en voie de se faire catholique.... Priez donc avec nous le bon Dieu pour qu'il achève ce qu'il a si bien commencé.

Je viens de lire un nouvel article de journal, où l'on prouve que dans un avenir prochain tous les protestants bien pensants devront rentrer dans l'Eglise catholique, et qu'alors il n'y aura plus que d'un côté le Christ et son Eglise ; et de l'autre le matérialisme et l'athéisme.

Belgique — On nous envoie de Namur des nouvelles pleines d'intérêt, mais dont la Correspondance de Vals a déjà publié une partie. C'est ce qui nous engage à nous borner aux extraits suivants. Le professeur de rhétorique de notre Collège a depuis longtemps fait fleurir la dévotion au S. Cœur parmi les externes. Il a établi une association composée de plusieurs neuvaines ou réunions de neuf membres, qui montrent beaucoup de ferveur. Au mois de Juin 1857, les internes de la petite division ont acheté pour leur salle d'étude un tableau du S. Cœur et un beau cadre. Le R. P. Recteur, assisté de tous les Pères et de tous les Professeurs, a lui-même béni la S.te image dans la petite étude. Cette année, le Jeudi Saint à six heures du soir (heure probable de la dernière Cène) la même cérémonie a eu lieu à la salle des grands. Mais cette fois le tableau a un prix tout particulier. Il est dû au jeune et habile pinceau de M.r Charlé, élève de rhétorique. Un cadre de 130 francs a été acheté par les élèves de la division. Le jour de l'installation on avait transformé l'étude en sanctuaire ; le tableau était entouré de nombreuses lumières qui s'allumèrent instantanément par le coton-poudre. Les petits avaient été invités. Après la bénédiction le R. P. Recteur adressa aux élèves quelques mots pleins de chaleur, loua le talent du peintre et le sacrifice que s'étaient imposé les élèves pour l'acquisition du cadre. Puis tous à genoux, répétèrent après le R. Père l'acte de consécration au S. Cœur ; enfin la cérémonie se termina par un chœur plein d'enthousiasme. Lorsque tout fut fini, les deux divisions décernèrent à leur ami, à l'artiste un solennel *vivat* suivi d'un tonnerre d'applaudissements. Je pense qu'il est peu d'artistes au monde qui aient éprouvé une émotion de bonheur aussi vive que celle de M.r Charlé. Voilà le S. Cœur roi de tous nos élèves ; puisse son règne n'avoir pas de fin !

Notre professeur de physique, le P. Maës, a établi un observatoire météorologique ; toutes les années il enverra le résultat de ses observations à l'observatoire de Bruxelles. On imprime en ce moment un de ses mémoires sur la météorologie dans les mémoires de l'Académie de Bruxelles. — Le jeu de l'anémomètre et de l'anémoscope a reçu quelques perfectionnements dûs en partie au directeur de l'observatoire de Greenwich, en partie à notre professeur. Tous les jours l'*Ami de l'ordre* donne un bulletin des observations faites à midi. — A la session de Septembre 1857, 16 élèves du Collège de Namur se sont présentés pour la candidature en philosophie et lettres : 13 ont été admis, dont 4 avec la distinction — 2 ont été admis pour l'Ecole des mines. — Pour ce qui regarde les vocations à la Compagnie,

une espèce de revirement favorable se manifeste dans notre Province. L'an dernier, il n'y avait eu que 2 nouveaux novices scholastiques; cette année il y en a eu au moins 16, et tout annonce une bonne récolte pour le mois de 7bre. Parmi les futurs candidats, il y a un curé du diocèse de Namur, qui est âgé de plus de 60 ans. Il a obtenu du T. R. P. Général la dispense que réclamait son âge.

Hollande. – Lettre d'un Scholastique de Maastricht à un Scholastique de Laval. – Maastricht, 20 Février 1858. – Notre province est jeune encore, vous le savez; aussi son personnel n'atteint-il pas le chiffre de celui des belles provinces de France. Voici d'abord un aperçu général sur l'état de la Compagnie en Hollande. Réunie auparavant à la Belgique elle en fut séparée en 1849, érigée en Vice-Province, et bientôt après, le jour même de la Pentecôte de l'année suivante, en Province Néerlandaise. A sa séparation de la Belgique, elle ne comptait que 94 membres et 8 maisons; savoir six résidences, dont deux à Amsterdam, et les quatre autres à La Haye, Nimègue, Culembourg et Ravenstein; un petit séminaire à Culembourg et un collège à Katwyk. Depuis, elle a pris un accroissement considérable, vu que le personnel s'est presque doublé, et que le nombre des maisons s'est augmenté de cinq. En effet, la province compte actuellement 181 membres et 13 maisons; les nouveaux établissements sont, par ordre d'érection, une résidence à Rotterdam, un noviciat à Ravenstein, petite ville du Brabant-septentrional; un collège à Sittard; un théologat à Maastricht, et enfin une résidence à Groningue, capitale de la province de ce nom; et j'ai l'espoir de pouvoir vous communiquer l'érection d'une nouvelle maison encore dans le cours de cette année. Du reste, il ne dépend que de nous d'en avoir encore plusieurs autres; mais avec notre personnel si restreint, il est impossible de suffire à toutes les demandes. Cependant, quelle douce consolation et quel encouragement pour nous de voir la Compagnie si bien appréciée dans ce pays! C'est le fruit des succès dont le Ciel se plaît à bénir nos travaux. Aussi aime-t-on à rendre justice au zèle infatigable de nos Pères; les Sacrements sont assidûment fréquentés dans nos églises, et tous nos exercices spirituels très-suivis. En outre, la direction religieuse de plusieurs hospices et prisons nous est confiée, et chaque année nos Pères donnent des missions, des retraites aux séminaristes et aux Prêtres; sans compter beaucoup de communautés religieuses, tant d'hommes que de femmes. Après ces données générales, j'entrerai dans quelques particularités. Mais auparavant, un mot sur l'administration spirituelle du pays. On sait que depuis 1853, le mode en est changé. Avant cette époque, elle était faite en partie par un Supérieur de mission, en partie par des Vicaires apostoliques. La première division comprenait toute la Néerlande, à l'exception du Brabant-septentrional, du Limbourg et d'une partie de la Gueldre; elle portait le nom de Mission hollandaise, et était gouvernée par l'internonce apostolique près notre Cour et par des Archiprêtres, relevant de lui; l'autre division où les catholiques sont en grande majorité était administrée par trois vicaires apostoliques, et Évêques *in partibus*. Comme on jugeait qu'à côté du grand et du petit séminaire qui existaient déjà dans la mission hollandaise, aux environs de Leyde, on pourrait ériger très-utilement un autre petit Séminaire encore, il fut décidé de l'établir à Culembourg, petite ville de la Gueldre, pour en faciliter en même temps l'accès à la jeunesse catholique des provinces voisines, et d'en confier la direction à nos Pères. Ce nouveau Séminaire, placé sous la protection de l'internonce et des archiprêtres, fut donc ouvert en 1819, et continua d'être bien fréquenté jusqu'en 1825, où il subit le sort des autres institutions du même genre dans le pays, que le gouvernement fit fermer en érigeant son collège philosophique à Louvain. En 1840 cependant, on en obtint de nouveau l'ouverture, et la maison a continué depuis d'exister avec un succès remarquable et croissant. On ne saurait dire le bien qu'elle a déjà fait par les nombreux prêtres, instruits et zélés, à l'éducation desquels elle a pris une si large part, et qui honorent maintenant le pays. Elle s'est attachée surtout à inspirer aux jeunes élèves du Sanctuaire un tendre amour envers la dispensatrice des grâces, Marie, la Vierge immaculée, et c'est à cette circonstance qu'on attribue les abondantes bénédictions que le Ciel répand sur cette maison. De plus l'extension prodigieuse qu'a pris le culte

de la Ste Vierge) parmi cette population catholique qui vit au milieu des protestants est due en grande partie à nos anciens élèves, devenus prêtres et apprenant à leur tour à aimer Marie. En outre, bon nombre de ces étudiants a embrassé l'état religieux dans plusieurs ordres, surtout dans la Compagnie; plusieurs autres encore portent la bonne nouvelle du salut aux Indes Occidentales et même en Chine. Enfin cette maison a l'honneur de compter deux Evêques au nombre de ses élèves : Mgr Grooff, évêque de Canéa, in partibus, et Vicaire apostolique d'abord de Batavia, et ensuite de Surinam où il est mort depuis, et Mgr Van Vrée, évêque actuel de Harlem.

L'institut de Katwyk sur le Rhin près de Leyde, et à une demi lieue seulement de la mer du Nord, fait également beaucoup de bien. Fondé en 1831 par feu Mgr le Baron de Wykersloot, évêque de Curium in partibus, et dirigé entre autres par l'évêque actuel de Harlem, il fut ensuite cédé à la Compagnie. Cet institut destiné à élever les fils des familles catholiques les plus considérables du pays, renferme un collège préparatoire aux études universitaires, une école de commerce, et une école préparatoire au collège. Cette dernière division composée de jeunes élèves de 8 ou 9 à 12 ans, est entièrement séparée des autres. Il y a deux ans, on y a célébré le 25 anniversaire de sa fondation; cette belle fête réunit sous la présidence de Mgr Van Vrée, son ancien directeur, et le chef actuel du diocèse, la plupart de ceux qui y avaient pris une part active à l'éducation de la jeunesse. En jetant un regard sur les années écoulées et les succès obtenus, on a pu se convaincre de la grande utilité de cet établissement et de la bénédiction dont le bon Dieu l'a favorisé par le grand nombre de sujets distingués qui y ont été formés et qui honorent les positions quelquefois très-élevées et toujours très-honorables qu'ils occupent. Quoique cette maison ne soit pas destinée à former des prêtres, il n'est pas rare que ses élèves, et parfois plusieurs à la fois, se fassent enrôler dans la Compagnie. — A l'instar de cet institut de Katwyk, on a érigé en 1850 le collège de Sittard, petite ville du Limbourg, destiné surtout à recevoir les élèves de la classe moyenne. Un externat est annexé à l'internat. Nos Pères y exercent aussi le S^t^ ministère dans l'église publique du collège. — Le théologat se trouve ici à Maastricht, capitale du Limbourg; on y a ouvert aussi une chapelle publique qui est très-fréquentée; on peut en juger par le nombre des communions qui a augmenté d'année en année, et qui a atteint l'année dernière le chiffre de 10,000. On y a établi également deux congrégations de la Ste Vierge pour les jeunes gens de la classe moyenne et supérieure. Elles promettent des fruits abondants. Les Pères de cette maison exercent aussi le S^t^ ministère en ville, et y dirigent plusieurs congrégations de demoiselles.

Autriche — On écrit de Freinberg, près Lintz, à la date du 1er avril 1858. — L'état de la Compagnie en Autriche est fort consolant. Le nombre des novices est considérable relativement aux années précédentes. Il devrait être bien davantage pour suffire aux travaux qu'on ne cesse chaque jour de proposer à la Compagnie. Non seulement les Evêques réclament notre ministère; mais le gouvernement veut aussi se servir de nous « pour la régénération du pays ». Ce sont les paroles mêmes de Sa Majesté apostolique à notre Père Provincial. De récents décrets nous ont donné les gymnases de Vérone, de Linz, d'Inspruck. Plusieurs autres en Hongrie, en Bohême et ailleurs nous seraient également confiés si nous étions assez nombreux pour les accepter. Du reste, les conventions entre le Ministère de l'instruction publique et la Compagnie ne sont pas encore ratifiées des deux parts. Nos gymnases devront admettre l'inspecteur Impérial et royal. Mais, puisque tous les établissements d'éducation, privés ou publics, laïcs, religieux ou ecclésiastiques, sont soumis à cette inspection, pourquoi réclamer en faveur de la Compagnie une exception qui nous rendrait odieux? De plus, la loi écarte presque tous les inconvénients de cette surveillance, en nous armant contre les abus possibles. Et d'ailleurs, les professeurs ne mettront que plus de zèle à remplir leur devoir, en sachant qu'ils ont à soutenir l'honneur de la Compagnie devant un représentant de l'Etat. J'ajoute que celui dont nous recevons ici la visite annuelle nous est tout dévoué. J'en dis autant de l'inspecteur du petit Séminaire de Maria-Schein en Bohême. Ce dernier s'est montré si content, qu'il a beaucoup engagé les Nôtres à faire imprimer « les excellentes exhortations »

qu'ils adressent aux élèves, comme aussi les leçons de philosophie que donne le P. Oehler. Quant au collège de Kalksbourg, qui, sous l'habile direction du R. P. Boetman promet des merveilles, j'ai fort peu de détails. Ce que je sais, c'est que les jours de séance et de fête, les équipages de Vienne remplissent le parc. Le jeune frère de l'Empereur est très-assidu à rendre visite à ses anciens amis; surtout les montagnes russes ne semblent pas lui déplaire. — A l'université d'Inspruck les six professeurs de la faculté de Théologie enchantent leurs auditeurs. Le P. Schrader n'obtient pas moins de succès à l'université de Vienne.

Espagne et Colonies — Extraits de diverses lettres. Le 12 Avril, deux Pères et un F. Coadjuteur sont arrivés à Puerto-Rico; ils sont destinés à y jeter les fondements d'une nouvelle mission. Le 15 du même mois s'embarquaient enfin à Cadix trois ou quatre Pères et autant de FF. Coadjuteurs; ils sont partis avec une petite flotte que le Gouvernemt d'Espagne envoie dans les îles Fernando Poo et Annobon. Ils auront à lutter contre des difficultés de toutes sortes: des chaleurs excessives, des maladies, des idolâtres à convertir, et surtout le protestantisme. Au premier jour, partiront pour les îles Philippines 6 Pères et 4 FF. Coadjuteurs. — La mission de la nouvelle-Grenade est rétablie. Les PP. Blas, Segura et Navarette sont à Bogota depuis le mois de Février; ils ont été cordialement reçus par ce peuple si dévoué à notre Cie. On y a ouvert un noviciat, où se forment déjà 8 novices: 20 autres ont été repoussés faute de place. Loyola compte pour le moment 145 habitants. Comme le nombre des vocations croît de jour en jour, on vient d'établir un second noviciat à Puerto de Santa Maria. Le P. Medrano est nommé maître des novices; six novices de Loyola ont été envoyés dans cette nouvelle maison. — Le Séminaire de Barcelonne vient d'être confié à la Compagnie: au commencement de l'année prochaine, nous ouvrirons quelques classes, jusqu'à ce que le temps nous permette de les compléter. — Nous entrons l'an prochain au petit-séminaire de Burgos sur la demande de Mgr La Puente, dont le dévouement à la Cie est si connu. Sa Grandeur a voulu avoir au moins deux professeurs de classes élémentaires et un Père pour remplir la charge de Recteur. L'année prochaine, on commencera aussi une résidence à Valladolid: c'est le vœu de l'évêque nouvellement élu pour ce siége. — Au Chili, le collége de St Ignace, ouvert il y a deux ans, compte aujourd'hui 150 élèves. — A la Havanne, nos Pères ont célébré la fête du Sacré Cœur avec une pompe extraordinaire; on a fait une procession magnifique. La mission donnée aux prisons produit de grands fruits. Les exercices du mois de Marie ont attiré un concours immense de fidèles.

Etats-Unis d'Amérique — Une Lecture catholique à New-York. — La lettre suivante, datée de Fordham, 13 Janvier 1858, donne une idée du mouvement religieux en Amérique, mouvement auquel la Compagnie est loin d'être étrangère: c'est ce qui nous engage à reproduire ces lignes consolantes. — "Hier soir, j'ai assisté à une Lecture. Savez-vous ce que c'est qu'une lecture? Non, vous n'en savez rien du tout, vous habitants de la vieille Europe. Une lecture est une idée et une pratique Américaine (et anglaise aussi pourtant). Une lecture est une très belle et bonne chose, ne vous en déplaise! Voici comment cela se passe, ou du moins s'est passé par rapport à celle dont je parle. Un comité se forme: tout se fait ici par comités et associations: quelques gentlemens se réunissent, groupent autour d'eux leurs amis; on loue un théâtre pour une soirée, au prix de deux ou trois mille francs; on invite quelque illustre Lecteur. Les billets d'entrée sont à 25 sous ou 50 sous. Quand l'auditoire est nombreux, ces billets rendent beaucoup plus qu'il ne faut pour payer la salle; et alors le surplus est appliqué à quelque objet philantropique ou charitable. Le Lecteur arrive à l'heure indiquée, est introduit par le Comité, applaudi par toute l'assemblée, et puis pérore aussi longtemps qu'il le juge à propos. Hier le Lecteur était l'illustre docteur Brownson; le comité se composait des catholiques les plus riches et les plus influents de New-York. L'archevêque et un autre évêque, entourés d'une foule de prêtres; des dames en très-grand nombre et du plus haut ton; les sommités scientifiques et religieuses du protestantisme; une multitude de bons Irlandais, avides d'entendre vanter leur religion et applaudissant avec fureur; la salle regorgeant de monde, et ne pouvant à beaucoup près recevoir tous ceux qui veulent entrer; 6000 personnes

présentés d'après les uns, 10,000 d'après les autres; puis, Brownson avec sa puissance de logique, sa rude audace, sa main de fer, attaquant le protestantisme en répondant à ses objections, parlant debout, sans lire (ce qu'on appelle cela une lecture), mais improvisant, c'était évident, et n'en était que plus original, plus soudain, plus saisissant. Je vous assure, mon cher Père, que tout cela est magnifique. Voir, dans une vaste cité, livrée à l'hérésie et au matérialisme; un siècle après qu'un Jésuite y avait été pendu pour le seul crime de s'être trouvé là; au milieu d'un théâtre consacré à Satan; après que la lecture avait été annoncée dans tous les journaux et dans toutes les églises; voir et entendre un laïque, et encore un laïque qui avait été ministre protestant, prêcher J.-C. devant 6 ou 10 mille personnes, et prêcher J.-C. avec toute la pureté, le zèle, l'indomptable énergie d'un apôtre, prêcher devant toute l'Amérique, car les feuilles publiques vont répéter son discours le lendemain: je vous le dis encore, c'est extrêmement beau; et même j'avoue que je ne conçois, sur la terre, rien de plus beau qu'un pareil ensemble. C'est un triomphe des plus éclatants dont la Religion puisse jouir ici-bas. Notez de plus que ces grands spectacles, ces sublimes confessions de foi, communiquent aux auditeurs, aux jeunes gens surtout une étonnante virilité. Il y a là un effet profond sur les âmes. Ici, il faut en convenir, l'homme a une conscience de lui-même, qu'on ne trouve guère en Europe. Ce sentiment dégénère trop souvent en orgueil, c'est là le défaut; mais, contenu dans de justes bornes, c'est l'homme dans sa vérité et sa beauté. Ne dites pas que mon enthousiasme m'emporte; si vous y réfléchissez, je suis sûr que vous serez d'accord avec moi!

Guyane Française — Extraits des rapports mensuels de M. Verquin, Commandant Supérieur des Iles du Salut au Gouverneur de la Guyane, le contre-Amiral Beaudin. Juin 1857. — Le service religieux ne laisse rien à désirer maintenant. La conduite générale des transportés nous démontre tous les jours davantage le grand bien que la religion apporte à la moralité de ces hommes. Malgré la sévérité avec laquelle la discipline est exercée, on trouve rarement des hommes en punition pour des fautes graves, à part quelques incorrigibles qu'il serait indispensable de diriger vers un autre point de la Guyane, ne serait-ce que pour l'exemple. Les transportés se conduisent bien, MM. les Aumôniers rivalisent de peines, de fatigues et de soins pour poursuivre leur tâche difficile; mais cette tâche est de plus en plus couronnée de toutes sortes de succès. — Nous avons eu le Dimanche de la Fête-Dieu, une cérémonie vraiment belle et imposante, à la solennité de laquelle tous les habitants de l'Ile-royale sans exception, avaient concouru. Six reposoirs fort beaux avaient été élevés, par les Pères sur le plateau de la vigie, les Sœurs de St Paul près de l'hôpital, les surveillants près de la porte du camp, les militaires sur la redoute auprès du mât du pavillon, et enfin la transportation au milieu de son camp en avait élevé deux qui ne le cédaient aux autres ni en élégance ni au bon goût. Les heures de repos avaient depuis longtemps occupé l'industrie de ces hommes; chacun d'eux avait confectionné son offrande particulière, et tout cela sur un simple conseil des Aumôniers de contribuer à cette œuvre pieuse selon ses moyens. Tout le personnel de l'Ile-royale assistait à la procession. Le recueillement le plus grand se faisait observer chez tous les transportés, portant des bannières, exécutant des chants religieux avec beaucoup d'ensemble. La musique et les tambours ouvraient la marche, cinquante hommes de troupe commandés par un officier formaient la haie. Le dais était porté par les sous-officiers de chaque arme, et les glands portés par les officiers eux-mêmes. Cette cérémonie imposante fera, dit-on, époque à l'Ile-royale et l'État-major de l'Adour, assistant à la procession et aux offices en emportera en France un bon souvenir. — Mr l'aumônier chargé du service de St Joseph, avait aussi préparé sur ce pénitencier une cérémonie à peu près semblable qui a eu lieu le Dimanche suivant. L'Ile-royale avait apporté à St Joseph toute son assistance en personnel et matériel, de telle sorte que huit jours après, on retrouvait la répétition de la première fête, avec le même ensemble, le même ordre et le même recueillement.

Juillet — Le service religieux continue sur les mêmes errements. Le zèle des Pères est infatigable et porte son fruit parmi les transportés. Je me confirme de plus en plus dans la conviction que des préceptes religieux donnés avec cette entente parfaite que mettent nos Aumôniers de l'Ile-royale, doivent être le principe moralisateur efficace de la transportation.

Il y a quelque temps, un transporté a trouvé, sur le chemin, une petite somme d'argent (deux francs) et l'a fait remettre aussitôt sur mon bureau. J'ai fait une expérience dont j'ai eu lieu d'être extrêmement satisfait. Le 9 Juillet, un service funèbre à la mémoire de Madame la Supérieure de Cayenne a été chanté à l'Ile-royale à 5 heures 1/4 du matin. J'avais donné l'ordre unique de ne sonner la cloche des travaux qu'après l'office; aucune convocation n'avait été faite et l'église était comble, personne n'était absent. La musique, les chants ont exécuté des morceaux de circonstance, et ces études avaient été faites sur l'avis donné en chaire, le Dimanche précédent, que le service funèbre aurait lieu tel jour. — Je dois ajouter que MM. les officiers d'infanterie et de santé donnent toujours le bon exemple, et c'est justice de vous en informer. A l'époque de la fête-Dieu, le lieutenant d'infanterie M. Fabrizi particulièrement, a passé deux journées entières, sous un soleil ardent, à faire installer lui-même le reposoir de la redoute et n'a quitté ce travail que pour venir commander le détachement qui escortait la procession. »

De son côté, le P. Ringot ajoute à la date du 16 Juillet 1857. — Nos transportés sur cette Ile royale nous donnent des consolations. Bon nombre d'entre eux fréquentent les sacrements. Tous entendent avec attention et goûtent la parole de Dieu. Les fervents visitent l'église dans leurs temps libres; assistent à la récitation du chapelet avec zèle et piété. Cet exercice du chapelet fait du bien et attire bien des grâces sur l'établissement. — Depuis que les rigueurs arbitraires de la discipline se sont modérées, grâces à notre Gouverneur, nos transportés vont beaucoup mieux; il n'y a plus de ces colères plus ou moins retenues, de ces murmures, menaces, cris de rage et de mort; ils sont plus dociles à la voix de l'aumônier qu'ils aiment beaucoup d'ailleurs; il est pour eux, c'est leur expression, un ami, un bienfaiteur, un Père. Je bénis Dieu de ces heureuses dispositions qui nous tient en mesure de leur être plus utile; aussi chaque jour, il se présente des pécheurs qui ont vieilli dans le crime, et veulent se réconcilier avec Dieu. — Depuis 6 ans je n'ai pas vu mourir un transporté sans recevoir les sacrements. Les protestants, les juifs, les arabes demandent aussi à mourir catholique.

Lettre du P. Gaudré. Cayenne 18 Août 1857. — Depuis mon retour à Cayenne, voici un trait de miséricorde divine qui m'a surtout consolé. Je rencontrai quelques jours avant l'Assomption, un de mes bons amis, ouvrier charpentier; je lui donnai le bonjour et il se hâta de me dire: « Mon Père, j'irai vous voir, j'ai une grosse affaire à vous dire. » Venez lui dis-je, et le lendemain au soir il était à la maison: « Mon Père, que cela me coûte! mais ça ne fait rien, je l'ai promis. Je n'ai pas fait de ma vie une seule bonne communion. Je ne dors plus, depuis l'autre jour que j'ai rencontré à la promenade deux frères: je les suivais et je tâchois d'entendre ce qu'ils disaient: c'était le chapelet. Je trouvais ça si beau, et moi si vilain avec mes mauvaises communions, que je n'en n'ai pu dormir la nuit. mais c'est fini maintenant, je veux vivre en chrétien. » En effet il se confessa et communia au jour de la fête. Puisse-t-il tenir parole avec la grâce de Dieu et persévérer jusqu'à la fin! — Peut-être avez-vous entendu parler par nos Pères de St Georges, de la vieille mère Placide, négresse de 16 ans, comme elle disait, supprimant la centaine qui devait figurer en avant. Elle avait bien connu les Pères Fauque, Lanare, Juste de l'ancienne Compagnie, elle m'en répétait les noms chaque fois que je la visitais. Jamais je n'ai vu prier avec une plus vive expression de foi, gesticulant légèrement de la tête et des deux mains avec une accentuation animée. Quinze jours avant sa mort, elle me chantait encore des couplets de vieux cantiques avec une fraîcheur de voix qui m'étonnait, et redisait ses actes avec une énergie remarquable pour cet âge: Mon Dieu.... après le bonheur que vous venez de me faire .... plutôt mourir .... que de vous offenser mortellement!.... A cette dernière visite, quoique ne trouvant en elle que de la faiblesse, je me décidai à lui donner la Ste Communion, puis l'extrême Onction. Deux jours après, je reçus la nouvelle de sa mort.

Lettre du R. P. Beigner. Cayenne, 19 Nov. 1857. — Mgr Dossat, car maintenant nous avons un Évêque, donne la bénédiction papale et la Confirmation dans nos Pénitenciers. Il a eu la bonne pensée à Rome de prier le Souverain Pontife de bénir dans sa personne tous nos transportés, ce qu'a fait Pie IX avec sa bonté ordinaire. Mgr parcourt donc nos pénitenciers, les bénissant au nom du Souverain Pontife. Nous l'avons prié de donner en même temps la Confirmation. Il l'a déjà donnée

à l'Hetla mère à 30 transportés et à 3 soldats. Ces hommes avaient été préparés par le P. Jardinier, qui pendant 3 mois leur fit une instruction tous les deux jours. Aussi se sont-ils présentés avec un recueillement, une piété qu'on admirerait dans des enfants qui font leur première communion. – A l'Ile-royale, la confirmation a été plus belle encore, à cause du nombre de ceux qui la reçurent, et de la splendeur des cérémonies. Mgr a été enchanté de la réception qui lui a été faite. – Le fruit de la cérémonie a été la conversion d'un juif, d'un protestant, de 20 Kroumanes qui tous veulent devenir catholiques, de plusieurs noirs qui n'ont pas encore fait la première communion etc.... De là Mgr est allé à Maria et au Maroni. Il repasse en ce moment à l'Ile-royale où il reçoit des abjurations, fait des baptêmes, confirme les nouveaux convertis. Le gouverneur a voulu assister à cette cérémonie. Le Préfet apostolique va visiter de même tous les autres pénitenciers, où il se fait aussi beaucoup de bien par le zèle de nos Pères. On bâtit de belles églises à Ste Marie, St Augustin, l'Hetla mère.

Lettre du P. Jardinier – St Laurent du Maroni, 10 Déc. 1857. – Depuis deux mois, je suis dans un nouvel établissement, qu'on essaie de fonder à 7 lieues au-dessus de l'embouchure du Maroni, fleuve qui sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise. Que veut-on faire ici? Essayer enfin, mais cette fois sérieusement, l'œuvre magnifique de la colonisation pour les transportés, leur faire retrouver la paroisse, la famille, des moyens d'existence, l'attachement au sol. Puisse le gouvernement ne pas se laisser décourager par les obstacles! Dans la partie qu'on vient de choisir, la colonisation est possible, facile même et pleine d'espérances pour l'avenir. Elle serait honorable pour la France, si avantageuse au transporté qu'elle encouragerait, si morale enfin pourvu qu'on permette à la Religion d'exercer librement toute son influence! Dès le commencement, ce fut le rêve de tous nos Pères, tant de ceux que Dieu a appelés à la récompense que de ceux qu'il a laissés à la peine.

L'homme choisi pour diriger l'œuvre est un homme accompli: Bonté, santé, activité, piété, expérience du climat, connaissance des personnes, zèle pour cette entreprise qu'il projetait depuis de longues années: tel est le Commandant préposé au Maroni. – En ce moment, on défriche et l'on fait à la hâte des carbets provisoires, qui permettront d'attendre les familles et un établissement plus régulier. Les forêts sont coupées par des criques, qui deviennent une grande ressource pour la soif et les arrosements. Du reste, à l'endroit que nous occupons, l'eau du fleuve est potable et n'est pas salée. Seulement durant trois mois, lorsque la sécheresse fait baisser le fleuve, la marée montante altère la qualité de l'eau. Les forêts vierges, qu'on va convertir en jardins, donneront considérablement les premières années. Déjà nous mangeons les productions semées il y a deux mois. Je prends mes repas à l'Etat-major, composé en tout du Commandant et d'un excellent médecin, qui est peintre aussi et vient d'acheter une fort belle descente de Croix pour notre pauvre Chapelle en construction. – Deux choses sont actuellement fort gênantes pour nous: les petites mouches et ce qu'on appelle les Chiques. Les mouches foisonnent. Elles arrivent avec le jour et ne partent qu'avec lui. Lorsqu'on n'est pas obligé de rester stationnaire, on s'y fait; mais lire, écrire avec ces petites mouches, inoffensives, gentilles même tant que vous voudrez, c'est pour moi un supplice. Les Chiques, c'est bien autre chose. Jugez, mon Rév. Père, s'il est amusant de passer chaque jour un temps considérable à extraire les chiques et à panser les plaies qui résultent de cette opération! Or, nous en sommes tous là, le médecin comme les autres. Mais qu'est-ce donc que ces terribles animalcules? Révérence parlée, vous connaissez la puce. Eh bien, la chique ressemble comme deux gouttes d'eau à une puce de la plus petite espèce, saute comme elle, pince et pique comme elle, mais plus qu'elle, vient établir sa demeure non pas sur vous, mais dans vous, à la plante et aux doigts de vos pieds, entre vos ongles, et pénètre bien avant dans les chairs vives. Elle entre si doucement que d'abord on ne se doute de rien. Mais, après deux ou trois jours, voilà des douleurs lancinantes, d'insupportables démangeaisons; on ne sait où poser son pauvre pied. On regarde, et, quand on a de bons yeux, on découvre un tout petit point noir, entouré d'un cercle blanc: c'est la chique avec son nid et son enveloppe. Il faut bien vite alors s'armer de son canif, trancher dans le vif et enlever le tout d'un seul coup. Il reste un trou assez profond, qui fait souffrir beaucoup, mais bien moins que la chique. Il est ici de pauvres malheureux, auxquels on en a ôté jusqu'à 50 et 60 à la fois: impossible alors de marcher de quelques semaines. Les Indiens qui nous entourent se servent

de grosses épingles pour enlever leurs chiques, et, afin d'avoir toujours l'instrument sous la main, comme ils n'ont pas de vêtements pour l'attacher, ils recourent à un moyen qui leur paraît fort simple : c'est de piquer l'épingle à la lèvre inférieure, d'où ils la retirent quand ils ont besoin de ses services. Ce procédé n'est pas du goût de nos Français.

Je termine par un trait, où vous verrez le doigt de Dieu et une protection spéciale du bon Ange. Il y a trois semaines, un de nos braves Bretons voulut, malgré la défense du Commandant, se donner le plaisir de passer la crique qui sert de limite aux hommes en demi-liberté. Désobéissance ne porte pas bonheur, il l'expérimenta. Après avoir contenté sa curiosité, il se mit en devoir de revenir pour être là à l'appel de 5 heures. Mais à son grand désappointement, il marche et marche encore, sans retrouver chemin ni crique. Ces forêts, impénétrables au Soleil, sont si épaisses que, en dehors du sentier battu, le plus intrépide marcheur ne fait pas en 2 h. le chemin de 5 minutes. Tantôt il faut franchir de gros arbres tombés de vétusté, tantôt couper d'immenses lianes qui vous enlacent. Donc, notre Breton manqua à l'appel. Cependant, comme on trouva dans sa case sa vareuse, son couteau, son pain et son tabac, on en conclut qu'il n'avait pas dû penser à s'évader. Pour l'aider à retrouver la route du Carbet, le commandant fit sonner du clairon. Tout fut inutile. Dix jours se passent et le Breton ne revient pas. On le crut mort. Le douzième jour après sa disparition, le commandant envoya quinze hommes abattre des acajous, à une demi-lieue d'ici. Les arbres en tombant écrasent leurs voisins et font un bruit épouvantable. Le prétendu mort entendit ce bruit et dirigea sa marche en conséquence. Mais il était sans voix et sans forces, n'ayant eu pour se nourrir que des herbes et des feuilles. Il mit trois jours à parvenir jusqu'à nos bûcherons, qui le virent enfin demi-nu, adossé contre un arbre, et faisant des signes avec les bras. Ils accourent tous : c'était notre fugitif. Or, durant tout ce temps de détresse, outre ses prières accoutumées, il avait demandé la grâce d'échapper à la mort en récitant chaque jour cinq Pater et cinq Ave avec une invocation à son Ange Gardien, que j'avais aussi beaucoup prié pour lui. Il est maintenant remis et bénit le Ciel d'une protection si manifeste.

Des lettres postérieures nous apprennent que l'essai de colonisation tenté au Maroni, a reçu la sanction désirée. Le 21 Février de la présente année, on a béni solennellement le territoire destiné aux colons, et M. le Gouverneur général de la Guyane, présent à cette cérémonie, a donné lui-même, par un premier coup de hache, le signal du déboisement.

Chine. Extraits de la correspondance mensuelle du R. P. Lemaître avec la Maison de Laval.

Janvier 1858. — La compagnie compte en ce moment 32 prêtres en Chine ; savoir 4 prêtres dans la mission du Tchéli oriental, et 28 prêtres, avec 5 frères coadjuteurs dans le Kiang-nan. Sept prêtres Chinois administrent avec nous les 76,000 chrétiens du Kiang-nan ; mais quelques-uns de ces prêtres, vieux et malades, rendent peu de services. Les jeunes gens du Séminaire qui ont fini leurs études nous aident comme catéchistes ; 3 d'entre eux sont diacres et tout fait espérer qu'ils seront fort utiles dans le saint ministère. Un de nos Séminaristes, qui était le modèle de ses condisciples, mourut l'année dernière, après avoir été admis dans la Compagnie. D'autres jeunes gens du Séminaire et du Collège donnent de belles espérances, et se préparent sérieusement à faire ce que Dieu demandera d'eux. Pour ouvrir le noviciat, nous n'attendons que l'ordre de nos Supérieurs : du reste jusqu'ici nous n'avons rien perdu pour avoir différé. La santé de nos Pères et frères est assez bonne, malgré d'excessives fatigues. Parmi nos écoles, qui instruisent en ce moment plus de 5000 enfants, celle qui attire le plus l'attention de tous, c'est le petit Collège de Zi Kawei. Nous n'avons que des actions de grâces à rendre à Dieu pour les bénédictions qu'il répand sur ce petit établissement : les jeunes gens ne montrent pas moins de disposition pour la vertu que de goût et d'aptitude pour les études. Jusqu'ici nous n'y avons encore enseigné que le Chinois. Parmi les grands, quelques-uns sont arrivés au but que nous nous proposions, et ne tarderont pas à être employés comme maîtres d'école ou catéchistes. D'autres, que Dieu semble appeler à quelque chose de plus grand, vont, en continuant les études Chinoises, commencer l'étude du latin. Parmi ces derniers, deux lisent et écrivent passablement le français, bien qu'ils ne l'aient étudié que par manière de récréation. Avant de les envoyer en vacances pour le nouvel an, nous avons voulu, selon la coutume, voir s'ils avaient profité des leçons qui leur sont données sur la Religion. Les grands ayant eu pendant l'année des explications sur la philosophie chrétienne, ont dû soutenir des thèses en règle, sur Dieu, sur l'homme...

et ils s'en sont fort bien tirés. Les petits avaient à expliquer la vie de N.-S. et l'établissement de l'Eglise, avec les principaux dogmes de la foi : et pour dire exactement ce que je pense, il me semble que fort peu de nos rhétoriciens d'Europe, montreraient plus de clarté dans les idées et plus d'aisance dans l'exposition. - J'ai déjà dit dans des lettres précédentes que les autorités du pays prenaient intérêt à notre collège : il y a 5 jours encore, le colonel qui commande les troupes du district, vint nous voir avec un autre mandarin civil, et ils voulurent bien assister et prendre part à un examen sur la littérature chinoise. Les Européens qui viennent à Chang-hai nous honorent aussi de leurs visites et parfois nous aident de leurs aumônes. - Depuis le repos que nos Pères sont obligés de prendre pendant les chaleurs de l'été, ils ont pu visiter presque toutes les chrétientés. Après la retraite qu'ils font en ce moment, ils vont finir ces visites annuelles ; puis, vers le mois de mai, ils tâcheront de repasser dans la plupart des chapelles, pour entendre les confessions de dévotion et encourager les oeuvres de zèle. De tous côtés le succès a été plus complet que les années précédentes, et quelques pécheurs perdus au milieu des payens, sont revenus d'eux-mêmes à des pratiques trop longtemps oubliées. On sait qu'en Chine, c'est surtout par la patience et la persévérance qu'on arrive au succès : jusqu'ici je ne sache pas qu'il y ait eu des conversions en masse, même d'une petite localité : nous devons sauver les âmes en détail, et nous attacher à chacun en particulier pour l'arracher à l'ennemi du genre humain. C'est ainsi que, depuis une douzaine d'années que nous sommes ici, le nombre de nos chrétiens a augmenté d'environ vingt mille. Il semble même que Dieu veut donner au zèle patient des missionnaires et des chrétiens une nouvelle consolation et de nouveaux encouragements ; car depuis quelques mois, des villages presque entiers ont renoncé aux superstitions et commencent à adorer le vrai Dieu. Le P. Gonnet m'écrit : « Dieu m'a donné un nouveau Paul qui s'entend parfaitement avec le vieux et l'aide bien efficacement. Un village de 30 et quelques familles a été gagné par lui à N.-S. et il vient de m'amener les chefs de ce village : il va encore me falloir pour cet endroit un bon maître d'école. » Le P. Bourdilleau écrit de son côté : « Les payens que vous avez vus à l'ouverture de la nouvelle Eglise, n'ont pas tous perdu leur temps : 6 familles ont déjà détruit leurs superstitions et commencé à prier. » - Mr Furet des missions étrangères m'écrit des Iles Lieu-tchou : « Nous ne faisons pas de conversions, mais nous nous préparons en profitant de la bonne occasion « que la Providence nous donne d'étudier les livres Chinois-Japonais, et Japonais. Nous avons 9 maîtres fournis gratis « par le gouvernement ; que ne puis-je ajouter gratis pro Deo ! Il y en a quelques-uns qui sont bien forts, et je dirais même « bons philosophes. Nous sommes dans d'excellents rapports avec les autorités, et si nous ne convertissons pas encore, nous a-« vons du moins l'avantage d'étudier tranquillement ; c'est un bon commencement .... »

Février. - Nous venons de recevoir des lettres de nos Pères nouvellement établis au Tchéli Oriental : ils font ce qu'ils peuvent pour organiser l'oeuvre de la Ste Enfance ; mais ils paraissent désespérer de la mettre sur le pied où elle est au Kiang-nan, surtout pour l'éducation des enfants. Deux d'entre eux étant sérieusement malades, nous allons envoyer du renfort à nos Pères épuisés. C'est le P. Giaquinto, directeur de l'Orphelinat de Tsa Ka-wei, qui aura l'honneur de cette belle mission. - Au milieu des bruits de guerre, votre sollicitude pour nous vous fait sans doute désirer des détails sur notre position. Tout se résume en deux mots : nous sommes fort tranquilles, et il ne paraît pas que nous ayons rien à craindre pour nos établissements. Le peuple et les mandarins nous voient avec plaisir faire du bien à l'enfance, et ils n'ont que des éloges pour nos écoles et nos orphelinats. Les Européens de leur côté sont pleins de bonté pour nous, et bien qu'ils ne voient qu'une faible partie de nos oeuvres, ils trouvent que nous faisons beaucoup pour la gloire de l'Europe et de la Religion. Hélas ! que ne pouvons-nous faire mille fois plus dans un pays où il y a tant à faire ? Du moins paraît-il certain que personne pour le moment ne veut empêcher le peu que nous avons commencé .... J'entends dire que dans plusieurs missions les vicaires apostoliques ont jugé à propos de fermer leurs écoles et leurs séminaires : on annonce aussi qu'un missionnaire Italien a été pris en rentrant dans le Chang-tong qu'il avait quitté pour venir ici l'année dernière. - Deux R.R. P.P. Franciscains qui avaient été précédemment arrêtés dans le Nord, et que les mandarins, après bien des instances de notre part avaient rendus à la liberté, se préparent à repartir pour les lieux où les attendent peut-être les mêmes chaînes. - Nous avons eu le plaisir de voir réunis à Zi-Ka-wei tous nos Pères, except.

té trois ou quatre qui avaient fait leur retraite en Janvier, pour être à la disposition des malades. Nous avons donc passé ensemble une dizaine de jours, dans les saints exercices de la retraite, et le dernier jour, fête du B. Britto nous avons eu la rénovation des vœux. Vous dire le bonheur que nous éprouvons de nous revoir ainsi de temps en temps, de pouvoir conférer en famille des moyens de nous perfectionner dans notre vocation, et de gagner plus d'âmes à J.-C.; vous exposer les avantages et les douceurs de ces réunions, est chose impossible : seulement aidez-nous à remercier le bon Maître d'avoir tout disposé de sorte qu'au milieu des travaux de la vie apostolique, nous ne soyons privés d'aucun des avantages de la vie commune. Après leur retraite, les Pères sont repartis, plus joyeux et plus forts que jamais pour recommencer leurs travaux de mission. — Avec le P. Giaquinto part pour le Tchéli un jeune Chinois, postulant depuis longtemps pour être frère coadjuteur; et fort capable pour l'organisation d'une maison. Sa famille a fait des efforts pour le retenir; mais il nous a tous édifiés par la douceur, la charité, la condescendance aux volontés de ses parents, autant que par sa fermeté et son dévouement : après avoir loué et approuvé la manière de voir de ses parents, il les a si bien pris, qu'ils ont consenti à son départ et lui ont même fait des présents pour la mission du Nord. Je pense du reste qu'il reviendra ici pour faire son noviciat. En cédant le P. Giaquinto et ce cher enfant, nous faisons un grand sacrifice, vu surtout notre petit nombre et nos œuvres toujours croissantes. — A la nouvelle année chinoise, qui cette année était le 14 Février, toutes les écoles se ferment, et tous les élèves vont en vacances. Les classes recommencent une quinzaine de jours après le nouvel an. A Zikawei nos pensionnaires purent partir dès le 3 Février : ils devaient rentrer au plus tard le 1er Mars. Je n'ai eu que de bons renseignements sur leur conduite pendant les vacances. Maintenant les voilà qui arrivent si nombreux, que le P. Zottoli en a déjà deux ou trois qu'il ne peut ni loger, ni renvoyer sans grand inconvénient. Pourtant, nous en avons déjà pris une dizaine pour les mettre à l'enseignement; quelques autres restent dans leurs familles pour aider leurs parents au commerce; en sorte qu'on pensait avoir du vide à la rentrée; mais nous sommes heureusement trompés, et il faudra bâtir. Chez vous, on fait des représentations de théâtre à la clôture des classes, quelquefois un peu au détriment des examens. Nos collégiens se sont arrangés entre eux pendant les vacances pour nous donner une petite soirée intéressante le jour de la rentrée. Outre quelques farces qui avaient leur but moral, ils ont voulu montrer à l'assistance qu'un chrétien doit être prêt à tout perdre plutôt que de renoncer à sa foi. Dans une 1ère scène un mandarin chrétien a eu à soutenir les prières et les remontrances de son vieux père, de plusieurs amis, de plusieurs parents, puis les menaces des mandarins supérieurs et de l'Empereur même. Il a résisté à tout et donné raison de sa constance; à la fin il a été enchaîné, avec ses deux neveux qui venaient d'apprendre le martyre de leur père et de leur mère. Dans la 2de scène on a admiré la patience, la charité des confesseurs en prison, la conversion des gardes, la charité du missionnaire qui vient soulager les prisonniers, la tendresse du vieux père payen, qui d'abord engage son fils et ses petits-fils à apostasier, et finit par se convertir lui-même avec d'autres amis, décidés à tout perdre pour aller au Ciel. Enfin l'Empereur, instruit par les Européens de la bonté de la Religion, accorde la liberté aux confesseurs et à tous les Chrétiens. Le confesseur, après bien des regrets d'avoir été jugé indigne de la couronne du martyre, adresse de belles exhortations à ses neveux, puis demande leur admission au collège de Zikawei pour qu'ils y apprennent à remplacer le martyre du sang par celui du travail, du zèle et de la charité. — Bien que quelques-uns des principaux acteurs ne fussent rentrés que la veille, et qu'ils n'eussent eu qu'un jour pour tout combiner, leur improvisation fut très intéressante et très édifiante. Ce qui me plaisait le plus, c'était de voir que ces chers enfants s'amusaient de tout cœur, et le faisaient avec autant de délicatesse que d'aisance. — Le premier de l'an chinois les séminaristes avaient imaginé une autre pièce qui nous intéressa tous. Le fond était un docteur juif qui rencontrait le philosophe Confucius, et lui apprenait les vérités de la Religion, la révélation, l'attente d'un Sauveur &c. Les réponses de Confucius, tirées de ses livres, s'appliquaient parfaitement aux enseignemts chrétiens et tendaient à faire croire et aimer la Religion. — Je ne puis vous parler de toutes les petites écoles, ou continuées ou commencées ces jours-ci. Ce sera pour une autre fois.

Mars. — Vous entendez sans doute beaucoup plus parler des guerres de Chine, que vos frères qui sont en Chine. Vous savez ce qui s'est fait à Canton : nous avons eu peu de détails; mais la hardiesse avec laquelle les braves ont monté à l'as-

tant et pris la ville, a produit son effet jusqu'ici. - Nous attendons pour la semaine prochaine les ambassadeurs qui maintenant visitent Amoi, Fout-cheu, Ning-po. Ils ont déjà envoyé à notre Foutaï (gouverneur du Kiang-sou) des lettres pour la Cour de Péking. Bien entendu qu'avant d'expédier ces lettres, nos chinois ont voulu les lire, quoiqu'ils eussent dit aux Européens que c'était une chose sacrée et qu'elles ne seraient lues qu'à la Cour. - Tout le monde dit ici, d'après ces lettres, que les Alliés demandent quatre nouveaux centres pour leurs établissements : Soutsen, capitale du Kiang-sou ; Nankin, capitale des deux Kiang ; Woutsang-fou, capitale du Hou-Kuang, et Tien-tsin près de Péking. — J'apprends que tout est à feu et à sang dans la mission du Kiang-si : les rebelles perdent du terrain et les mandarins avancent. On ne saurait dire lesquels font plus souffrir les pauvres chrétiens de cette province du Kiang-si. - Les rebelles qui occupent toujours Nankin, ne font presque plus parler d'eux. Ils ne paraissent avoir aucune chance de succès. - Le mois de St Joseph que nous finissons aujourd'hui aura sans doute été célébré en France avec plus de magnificence qu'en Chine : pourtant nous avons fait ce que nous avons pu pour honorer le Patron de toute la Chine, et nous le rendre propice dans des circonstances qui vont sans doute décider de l'état de notre Ste Religion dans cet extrême Orient. - Je viens de faire visite à l'ambassadeur français, M. le Baron Gros : il m'a demandé beaucoup de renseignements sur nos œuvres et surtout sur les écoles. M. le Consul lui disant qu'il aurait du plaisir à voir Zikawei : « J'en suis sûr, a-t-il repris, car le comte Poutiatine (l'Ambassadeur Russe) m'en a souvent parlé, et presque toujours les larmes aux yeux, tant il aime ces établissements. »

Le P. Hélot écrit le 14 de ce mois : « Un enfant du gros bourg de Tsang-Kong-sa, était malade de la petite vérole : sa mère voulant faire des superstitions, l'enfant s'y opposait disant que ce serait le Seigneur Jésus qui le guérirait. La mère étonnée fit appeler des chrétiens qui instruisirent l'enfant et le baptisèrent. Son père vint me chercher, et j'allai bénir le petit malade, qui dit avoir vu l'enfant Jésus essuyant les boutons suppurants dont il est couvert. - Il n'avait auparavant aucune connaissance de la Religion. » Le P. Gonnet écrit aussi, que pendant qu'il faisait mission dans un petit bourg où il n'y a que des néophytes nouvellement baptisés, un jeune homme de 18 ans, assistant à la messe pour la première fois, et n'ayant point entendu parler de la présence réelle, vit N. S. sous la forme d'un enfant d'une beauté ravissante, et fut tellement éclairé et fortifié qu'il est devenu un apôtre fervent et efficace. - Quoiqu'il en soit de la nature de ces apparitions, ce qui est certain et plus important, c'est que bien des esprits sont éclairés et des cœurs touchés par la grâce. - Chang-haï est encore en paix ; les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Russie et des États-Unis s'y trouvent réunis depuis quelques jours, et l'on dit qu'ils délibèrent sur le sort de la Chine. J'ai eu l'honneur de voir le représentant de la France ; mais vous pensez bien que je ne demande point les secrets, surtout quand il s'agit de guerres et de traités. Nous prions Dieu pour ceux qu'il a chargés d'intérêts aussi graves, et de notre côté nous tâchons de faire notre œuvre. J'espère que la sagesse des négociateurs, et les forces qui les appuient, bénies de la Providence, nous feront une position plus franche ; pourtant il pourra y avoir une crise qui dure quelque temps. L'Empereur de Chine ne veut traiter avec les Européens qu'à Canton, et les Européens ne peuvent guère accepter cette condition sans rétrograder. Les mandarins d'ici le voient bien, et tâchent de tout concilier ; mais on m'assure qu'il y a de la Cour des ordres pour sévir contre les Chrétiens et les missionnaires. Si à cette occasion quelqu'un de nous venait à être martyr, ce ne serait pas mal, et je pense que quelqu'un de vous ne tarderait pas à venir le remplacer. - Les commerçants chinois pensent que la guerre est inévitable.

Avril. - M. le Baron Gros a visité Zikawei et nous a offert environ 1200 fr. pour l'agrandissement du Collège. Le Cte Poutiatine laisse aussi chaque fois une bonne aumône. L'ambassadeur anglais, Lord Elgin, est venu accompagné de ses secrétaires et attachés : « Je suis hérétique, me disait-il, ... ; mais je reconnais que vos œuvres sont de Dieu et je serai toujours heureux de les favoriser. » - Au lieu de manifestes contre les chrétiens, les mandarins de cette province recommandent instamment au peuple d'éviter tout ce qui pourrait offenser les Européens. - Nos mandarins de Chang-haï, pour leur part, sont fort contents que les négociations n'aient pas lieu ici, comme on l'avait demandé. « Enfin, disent-ils, les gens de la Cour qui se plaignent de nous, verront de près ce que c'est qu'un Européen. » - En ce moment, plusieurs navires Français, Anglais, Russes, Américains mouillent dans le golfe de Péking avec les plénipotentiaires et les amiraux .... —

Scolasticat de Laval — IHS — Mars 1861.

Les Scolastiques de Laval aux P. et F. de . . . .

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Guyane française. Cayenne, 15 Juin 1860. – Extrait d'une lettre du R. P. Girre – Je vous envoie le récit de quelques faits consolants que j'ai recueillis depuis mon arrivée en Guyane. Un brave menuisier, aimé de tous ses camarades à cause de son caractère gai et serviable, disait un jour à l'aumônier : Voyez-vous, mon Père, ce n'est pas mon idée de me mêler des affaires d'autrui et de me disputer ; quand je vois quelqu'un qui veut quereller, je prends ma pipe et je m'en vas fumer. A propos de pipe, comment ne pas vous raconter l'histoire d'un boulanger ? Il n'a d'autre défaut que celui de boire un petit coup de trop, et cela lui arrive rarement. L'aumônier le rencontre un jour : « eh bien, lui dit-il, voilà les Pâques qui approchent : il faut nous y préparer ; donc pas le plus petit excès, n'est-ce pas ? » – « Il n'y a pas de danger ; j'ai juré de ne plus m'enivrer. » – « Tout cela promesse d'ivrogne, vous retomberez dans votre défaut, si vous n'y faites pas attention. » – « Mais j'y fais attention, tenez, comme je suis boulanger et que le travail est rude, je ne puis pas jeûner, ni laisser mon vin, sans lequel je ne puis vivre en Guyane ; mais à la place, pendant tout le Carême, j'ai laissé la pipe, et pourtant vous savez, comme c'est bon la pipe ! » – En novembre 1857, dans le pénitencier de St. Laurent du Maroni, un de nos braves Bretons voulut, malgré la défense du commandant, se donner le plaisir de passer la crique qui sert de limite aux hommes en demi-liberté. Désobéissance ne saurait porter bonheur. Sa curiosité satisfaite, il voulut rebrousser chemin ; mais il ne retrouva ni sentier ni crique. Dans ces forêts épaisses de la Guyane, le plus intrépide marcheur ne voit pas le chemin qu'il fait ; de plus on risque de toujours tourner sur soi-même : six évadés en ont fait récemment l'expérience, et l'un d'eux renfermé au Blockhaus disait à l'aumônier : mon Père, j'ai déjà passé par bien des prisons et des citadelles, mais je ne connais pas de forteresse imprenable comme cette forêt du Maroni. Figurez-vous qu'en 6 ou 7 jours, et en marchant comme des enragés, nous n'avons pas fait deux lieues. — Donc, pour en revenir à notre breton, il n'était point présent à l'appel. Il ne s'était point évadé, disait-on, puisqu'il avait laissé dans sa case vareuse, couteau, pain et, ce qui était concluant, son tabac. Pour l'aider à se diriger, le Commandant fit sonner le clairon dans la forêt pendant plusieurs jours. Dix jours se passent, et notre homme ne revient pas. On le crut mort, ou dévoré par les tigres, ou piqué par les serpents. Il y avait douze jours qu'il s'était égaré, lorsqu'il entendit de loin tomber des arbres qu'on abattait. Sans force, sans voix, il se mit à la recherche de ses camarades, mais inutilement pendant trois jours. Enfin l'un des transportés aperçoit tout-à-coup une espèce de fantôme qui agitait les bras, adossé contre un arbre. On le reconnaît, on le porte dans le canot. C'était un vrai spectre ; il ne parlait que par gestes. Pendant tout ce temps il n'avait mangé que des herbes et des feuilles. Il est important d'ajouter que, quand ce malheureux se vit perdu, il récita tous les jours cinq Pater et cinq Ave avec cinq invocations à son bon Ange ; de son côté, l'Aumônier avait fait une neuvaine à la même intention. Quelque temps après, notre transporté communiait à la messe célébrée en actions de grâces, et remerciait son bon Ange qui l'avait sauvé.

Un aumônier raconte qu'en copiant sur un cahier les feuilles matricules des condamnés, il avait lu à l'article *signes particuliers* ces mots : Tatoué des lettres J. N. de D. et cela sur le cœur. Un malheureux cédant à la tentation du démon avait écrit ou fait écrire ce blasphème sur son cœur. Le Père ne pouvait voir passer cet homme sans ressentir un

malaise. Il le fait appeler un jour : mon pauvre ami, je sais à n'en pouvoir douter que vous portez écrit sur votre poitrine, un horrible blasphème. — Qui vous a dit cela? — peu importe, je le sais — C'est vrai, mon Père, et j'en suis tout honteux ; mais que voulez-vous, c'est fait. — Vous me faites du bien en me disant que vous en êtes tout honteux, cela vous fait honneur ; sans doute le mal est fait, mais on peut le réparer. Si l'on ne peut effacer ce qui est écrit, du moins on peut le rendre illisible, tenez, voilà de l'encre de Chine et une aiguille ; dix minutes après, cet homme courageux revenait en souriant, montrait sa poitrine tout en sang, et disait à l'aumônier : Je suis si content d'avoir caché cette horreur-là, que je ne sens ni les piqûres d'aiguille, ni le sang qui coule. — Offrez ce sang en réparation à N. S. outragé, qui a donné le sien pour votre âme, et remerciez-le du courage qu'il vous a donné pour réparer ce blasphème. Cette action vous méritera quelque chose de mieux que j'attends de vous. — Je vous comprends, dit-il, et quelques mois après cet homme se confessait et communiait.

L'aumônier de St-Laurent raconte qu'en Septembre 1859 on portait à l'hôpital un concessionnaire qui avait la cuisse brisée au-dessus du genou. Pendant l'abattis, comme il ne s'était pas éloigné assez promptement, un arbre était tombé sur lui. Dès qu'il aperçut l'aumônier, il lui dit : « Ah, mon Père, à ce moment là, j'ai tout de suite pensé à vous, j'ai eu assez de présence d'esprit pour faire mon acte de contrition ; et le lendemain, quand le Père lui disait : mon pauvre homme, vous voilà cloué sur la Croix ; il répondit : mon Père, on a fait assez de mal dans sa vie pour souffrir un peu. — Quels sentiments admirables de la part d'un transporté ! — Un des premiers concessionnaires de St Laurent rencontre un jour l'aumônier qui sortait de l'église. « Eh bien, lui dit le Père, allez-vous toujours, comme les années précédentes, à la messe libre de la semaine, dans le Carême surtout. — Impossible cette année, à cause de ma nouvelle fonction, mais j'y supplée en jeûnant tous les jours, jusqu'après le travail. — Au moins, le matin vous prenez votre tafia .... le liquide ne rompt pas le jeûne. — Oh ! non, mon Père, je ne croirais pas jeûner si je buvais, car alors ce ne serait pas difficile. — Le Père se garda bien d'insister.

L'Aumônier de la Montagne d'argent, après avoir récité son bréviaire dans la campagne aperçut un transporté, Pierre G...., qui poussait devant lui un troupeau de bœufs ; après quelques instants cet homme s'appuya contre un arbre, et sur le bâton noueux qu'il tenait à la main, et parut réfléchir profondément : Contrairement à tant d'autres, Pierre aimait à lire des livres sérieux, et l'on voyait sur sa figure quelque chose de pensif et de triste qui attendrissait en sa faveur. Il faut, dit l'aumônier, que je lui demande le sujet de ses réflexions : eh bien, Pierre, vous me paraissez bien sérieux aujourd'hui ; s'il n'y a point indiscrétion de ma part, voulez-vous me dire à quoi vous pensiez en ce moment, vous étiez comme absorbé. — Oh ! mon Père, loin de voir dans votre demande une indiscrétion, j'y vois un intérêt qui m'honore, et puisque vous me le demandez, volontiers je vais vous le dire. Je pensais à ce que ma pauvre mère m'a prédit plusieurs fois et qui se réalise maintenant de point en point. Après avoir par mes sottises brisé mon avenir dans la carrière militaire, je me suis laissé aller à des coups de tête qui ont fait dire à ma mère : Vois-tu, Pierre, tu prends le chemin de l'enfant prodigue, et j'ai peur que tu ne lui ressembles jusque dans sa punition, et qu'un jour comme lui, tu ne sois réduit à garder les troupeaux. — Je me disais, pauvre mère, ta prédiction est réalisée, et ton cœur saignerait bien, si tu me voyais en ce moment, gardant les troupeaux comme l'enfant prodigue. — Je m'appliquais aussi les autres traits de la parabole. L'enfant prodigue mourait de faim, pour moi, ma ration ne me suffit pas et dans ma famille je trouverais l'abondance ; j'ai quitté la maison paternelle, je n'ai écouté personne, j'ai fait à ma tête et voilà ce qui en est résulté. — Votre récit, mon cher Pierre, me touche, je vois avec peine que vous êtes malheureux, mais je vois avec plaisir que vous savez tirer parti de votre malheur, par la réflexion et par la prière. Je suis persuadé qu'il y a un côté de la parabole que vous allez mettre en pratique. Il est dit que l'enfant prodigue ayant réfléchi s'écria : Je me lèverai et j'irai à mon père. Vous aussi, cher Pierre, vous imiterez sa conversion, comme vous avez imité ses égarements. Vous êtes en retard de combien d'années ? — de 7 ans. — eh bien, après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, et après avoir prié, vous viendrez trouver le prêtre et vous lui direz : Je viens à vous comme le prodigue au Père de famille. — Oui, oui, Mr l'Aumônier, c'est bien mon intention, et je me prépare. — Trois semaines après, Pierre était en règle avec le bon Dieu et avait reçu le baiser de paix dans la Ste Communion. Voilà où mènent le

malheur, la grâce, la réflexion et la prière. Ils sont rares, ceux qui même dans l'infortune, réfléchissent utilement et tirent le bien de l'épreuve.

Chine. Extrait de la correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Juillet 1860 – Le fléau dévastateur dont je vous ai déjà parlé est loin de s'arrêter, et il continue de châtier la pauvre Chine; je me console en pensant que tant de maux seront le salut d'un grand nombre d'âmes; et déjà les beaux et nombreux exemples de vertu de nos chrétiens nous portent à espérer de grandes choses. Je vous ai dit que les rebelles, enhardis sans doute par l'expédition des Européens contre l'Empereur, avaient repris les hostilités, avaient chassé les Impériaux des camps de Nankin, puis des villes de Tan-Iang, Tchang-tcheu, Ou-si, Sou-tcheu: à la fin du mois dernier ils avaient pris, pillé et détruit en partie la ville de Tsin-pou, à 7 ou 8 lieues d'ici, et le lendemain ils commençaient les mêmes horreurs à Song-Kiang-fou, ville de 1ère classe dont dépend Chang-hai. Sur toute la route parcourue par les rebelles, on ne parlait que d'incendies, pillages, enlèvements de femmes, enrôlements forcés des hommes capables de porter les armes ou les fardeaux..... Les chrétiens n'ont pas plus souffert et même moins souffert que les payens; quelques-uns ont été sauvés comme par miracle, en invoquant les SS. Noms de Jésus et de Marie. Pourtant plusieurs églises ou chapelles ont été brûlées par les rebelles, et quelques dizaines d'autres ont été entièrement pillées. Par exemple, le P. Rollinat qui, il y a un mois, avait plus de 20 chapelles fort propres dans son district de Song-Kiang, n'en a pas une seule maintenant où il puisse convenablement offrir le Saint Sacrifice. La ville de Song-Kiang-fou a bien été reprise sur les rebelles, il y a dix jours, mais elle est presque entièrement ruinée. Bon nombre d'habitants ont été tués, et d'autres qu'on ne retrouve pas, ont sans doute été emmenés par les rebelles.

En quittant Song-Kiang-fou, pressés surtout par 120 Manillois ou Malais, dont les Mandarins paient cher les services, les rebelles ne se sont presque pas éloignés de nous: ils se sont fortifiés dans les villes de Tsin-pou et Kia-ting, d'où ils se répandent dans les campagnes, et font des dégâts incalculables – Ils voudraient bien venir à Chang-hai s'emparer des richesses des Européens; ils avaient même envoyé de Song-Kiang-fou une petite armée qui devait passer par Zi-Ka-Wei, et arriver à Chang-hai – Mais Dieu permit qu'à une bonne lieue de Zi-Ka-Wei, le peuple courût aux armes, et arrêta leur marche. Au même jour, les Impériaux et les Manillois forçaient Song-Kiang-fou, et mettaient les rebelles en déroute – La colonne partie pour Chang-hai, arrêtée par les paysans et effrayée par les fuyards de Song-Kiang, se débanda elle-même, et se fit tuer beaucoup de monde dans la campagne. – Inquiet pour nos belles chrétientés de ces parages, et surtout pour l'Orphelinat de Tsa-Ka-Wei, où le P. Louis Massa se trouvait en grand danger avec ses chers enfants de la Ste Enfance, je partis le 17 courant, avec deux officiers de notre marine, qui m'avaient demandé de faire avec moi une promenade sentimentale, instructive et utile: nos frères scolastiques, pour leur congé, demandèrent à venir aussi – Arrivés à Tsi-pao, à une lieue, nous vîmes le champ de bataille de la veille, et les cadavres des rebelles. Le peuple se réunissait pour aller à la poursuite de l'ennemi: les quelques milliers d'hommes déjà réunis, nous reçurent très-bien, et nous dirent qu'ils comptaient sur la protection de l'Europe pour sauver le pays: je les engageai à protéger les innocents, et à empêcher le pillage et l'incendie.... Tous s'écrièrent que celui d'entr'eux qui commettrait ces crimes serait de suite mis à mort – Nous continuâmes notre chemin et nous fûmes suivis assez longtemps par ces pauvres gens, qui ont de la bonne volonté et de la force, mais qui n'ont pas de chefs, pas de discipline et presque pas d'armes – Nous vîmes bon nombre de villages brûlés la veille par les rebelles, et de pauvres gens qui allaient chercher ailleurs un abri – Le lendemain l'exaspération était encore plus grande chez le peuple, et plus de 20,000 paysans allèrent attaquer les rebelles sur une colline où ils s'étaient réfugiés, non loin de l'Orphelinat – Le peuple a eu d'abord des demi-victoires et se trouve maintenant un peu plus tranquille; mais je crains que les rebelles ne reviennent en nombre, et ne se vengent d'une manière terrible. Nos chrétiens ont pris part au mouvement local, et ils ne pouvaient faire autrement: sept ou huit d'entr'eux ont été tués les armes à la main et plusieurs blessés –

1er Août. – Ce matin même à Zi-Ka-Wei et aux environs on a battu le tam-tam et crié aux armes. A 3 heures, je suis sorti pour voir et interroger. Des barques suspectes passaient non loin de là, et au lieu de se laisser visiter par un

poste qui gardait le cours d'eau, elles ont lancé des pots de feu sur les Impériaux. Aussitôt le cri d'alarme se répand, et tous les paysans divisés par groupes et guidés par les chefs de village, se sont dirigés vers le canal indiqué. — Vraiment si ces braves gens avaient des armes convenables et de bons officiers pour les former, ils seraient d'excellents soldats. — Je ne pense pas que Chang-hai ait rien à craindre pour le moment: et je crois que notre état au Kiang-nan dépend de l'expédition Anglo-française au Nord. On espère que le gouvernement chinois accordera aux Européens tout ce qu'ils réclament, et leur demandera de pacifier les provinces. Pour mon compte, je n'ose rien annoncer, rien préjuger; je n'ose pas même désirer; car je ne vois pas encore ce qu'il y aurait à désirer. Mais le bon Dieu sait bien ce qui convient pour sa gloire et pour le salut des âmes: donc in manus tuas Domine..... Aujourd'hui nous avons dû revenir à Chang-hai, où Mgr. Spelta fait sa visite de Visiteur apostolique. Hier Sa Grandeur était à Zi-Ka-Wei, et nous avons eu une fête qui peut faire oublier bien des malheurs. Bon nombre de chrétiens se trouvaient réunis, et notre belle chapelle suffisait à peine pour la foule. Après la messe de 8 heures, où nos artistes se sont surpassés, Mgr. a donné la grande bénédiction Apostolique avec indulgence plénière; ensuite est venue la distribution des prix, présidée par Mgr. Spelta et Mgr. Anouilh, vicaire apostolique du Tche-li sud-Est: 3 prêtres Lazaristes, 2 des Missions étrangères, 2 de St François et une vingtaine des Nôtres, unis à 4 officiers français, faisaient un bon noyau au milieu de la salle: les séminaristes, les maîtres, les parents occupaient un côté et les élèves étaient de l'autre côté: tout a été gai et convenable. — Les compliments en plusieurs langues se sont succédé jusqu'au soir, et on peut dire, c'était une bonne et belle journée.

Extrait d'une lettre du P. Tinguy. 1er 7bre 1860. — Je vous envoie quelques détails sur les dégâts causés par les rebelles dans la province du Kiang-nan. Vous ne sauriez vous faire une juste idée de la terreur que les bandes armées répandent sur leur passage. Les Chinois abandonnent alors leurs maisons et s'enfuient où ils peuvent. Des villes dont la population est de plusieurs centaines de mille âmes se trouvent bientôt désertes. Le nombre des familles errantes et fuyant toujours plus loin devant les rebelles, est incalculable. Et qui pourrait vous dire la misère de la plupart d'entre elles? Heureux pourtant encore, ceux qui abandonnant tout, peuvent dérober leurs personnes aux atrocités des brigands! Dieu punit visiblement la Chine de ce qu'elle ferme obstinément les yeux à la lumière depuis si longtemps. — Mais nos chrétientés et nos chrétiens! Dans plusieurs districts, la plupart des chrétientés sont devastées: il est même des Hom-tou qui ont été la proie des flammes. Que de centaines de nos chrétiens dispersés et qui ne savent pas quand ils pourront regagner leurs demeures! Quant au district confié spécialement à mes soins, il est environné par les bandes armées depuis bientôt trois mois. Cependant grâce à une faveur particulière de Dieu, il n'a pas encore été envahi et il sert de refuge aux fuyards des autres contrées. Cela n'empêche pas les alarmes et les frayeurs continuelles; et la crainte d'être attaqué par les Kuang-si-jen est de tous les instants. Je me suis pendant six semaines toujours porté où le danger était le plus imminent, afin de soutenir la Foi et le courage de mes pauvres chrétiens qui voulaient presque tous recevoir les sacrements comme pour la dernière fois. Un grand nombre sont entrés dans les vues de Dieu et ont tiré de grands avantages spirituels du sein de l'adversité. Plusieurs ont éprouvé des pertes considérables et ont dit presque aussitôt: que la volonté de Dieu soit faite! et ils ont semblé ne plus penser à ce qu'ils avaient perdu. Ces bons chrétiens, me voyant au milieu d'eux, retrouvaient leur sérénité habituelle, et sentaient se dissiper une partie de leurs craintes. Aussi la chrétienté où je me trouvais ne consentait qu'avec une peine extrême à me laisser partir pour aller dans une autre. Comme débiteur de tous, je devais pourtant quitter ces braves gens, pour porter mes consolations ailleurs. Je suis resté pendant dix jours dans une grande chrétienté appelée Lo-ien, sur les confins du district de Kiang-in, dont les chrétiens sont confiés aux soins d'un autre Père. C'est dans cette chrétienté que j'ai eu mes plus grandes épreuves. Les Kuang-si-jen ou grands cheveux n'étaient plus qu'à deux lieues de nous, pillant, brûlant, violant, massacrant avec une fureur inouïe. Nous nous attendions chaque jour à les voir tomber sur nous, et cependant la plupart des femmes, avec leurs petits pieds à la chinoise, ne pouvaient marcher et n'avaient aucun moyen de fuir. De plus, les chrétiens de Kiang-in, échappés au désastre de leur

pays, arrivaient sans cesse à Lo-ien où ils augmentaient encore la terreur par le récit de leurs lamentables histoires. Celui-ci avait vu sa maison brûlée ; celui-là ses parents massacrés ; celle-ci son mari, son père ou son fils enlevé ; tous avaient été pillés et beaucoup d'entr'eux demeuraient sans ressources. J'appris cependant ensuite que les chrétiens avaient moins souffert encore que les payens. Pendant trois ou quatre jours je me suis vu chargé de plus de trois cents réfugiés qui ne pouvaient ou ne voulaient pas aller ailleurs. Heureusement pour moi, il se trouvait là un de nos anciens élèves qui m'aidait très-efficacement. Quant aux autres administrateurs, entièrement paralysés par la peur, ils ne pouvaient rien faire. Ajoutez aux fatigues morales et physiques qui m'arrivaient ainsi de tout côté, que je devais encore entendre de 80 à 100 confessions chaque jour. Il est vrai que mes pénitents, si j'en juge par leur émotion et par leurs larmes, n'exigeaient pas de grands efforts pour être excités à la contrition. Plusieurs, surtout parmi les vieillards, étaient si vivement impressionnés par la crainte, qu'ils tremblaient de tous leurs membres et pouvaient à peine parler. Grâce à Dieu néanmoins, au bout de ces dix jours les brigands changèrent un peu de direction, et si je suis bien informé, ils n'ont point encore pénétré dans mon district. Puissent les ferventes prières qu'on y fait sans cesse les en tenir pour toujours éloignés !

Vers le 20 Juin, j'ai reçu l'ordre de laisser temporairement mes chrétiens à la direction d'un autre Père, et d'aller prendre quelque repos à notre établissement de Zi-Ka-Wei. Arrivé là au milieu des alarmes, et pourtant sans accident, j'eus bientôt recouvré mes forces, et maintenant je me porte bien. A Zi-Ka-Wei, nous étions gardés par un petit poste de Français qui avait mission de nous protéger contre les mal-intentionnés des environs. Nous aimions à croire que les Kuang-si-jen et leurs brigands, pour ne pas indisposer contre eux les Français et les Anglais, n'oseraient pas venir jusqu'à nous à une si petite distance de Chang-hai, que les alliés avaient promis de défendre. Cependant que de sujets d'angoisses continuelles ! Les populations voisines, quoique armées contre les rebelles et nullement contre les Européens, nous causaient elles-mêmes les craintes les plus vives. Un jour, par exemple, les paysans saisirent une barque de nos pêcheurs chrétiens, (non toutefois à cause de leur religion) et brûlèrent vifs tous ceux qu'ils y rencontrèrent, femmes et enfants, au nombre de six personnes, sans la moindre forme de procès et sous le plus futile prétexte. Les infortunés pleuraient et priaient au milieu des flammes, mais ils ne parvinrent point à toucher le cœur de leurs bourreaux. D'un autre côté, les bandes des rebelles s'avançaient et couvraient tout de ruines et de sang autour de nous. Les populations voisines de Zi-Ka-Wei et de Chang-hai, armées en très grand nombre, parvinrent un instant à repousser l'invasion. Un jour même le bruit se répandit qu'elles venaient de remporter une grande victoire ; et déjà parmi le peuple, on disait en nous voyant, que notre tour viendrait après celui des grands-cheveux. Cependant ce jour-là même, le 18 Août, nous restâmes tranquilles à Zi-Ka-Wei jusque vers les deux heures de l'après-midi. Mais tout-à-coup l'alarme se répand : les brigands se dirigent rapidement de notre côté. Qu'était-il donc arrivé ? Le peuple, au nombre, dit-on, de 40 mille hommes, s'était mis à la poursuite des Grands-cheveux. Ceux-ci, rentrés dans leurs barques, tirèrent à propos quelques coups de canon sur la multitude qui les poursuivait, et tuèrent trois personnes. Il n'en fallut pas davantage pour tout mettre en déroute complète. Voilà donc les Grands-cheveux poursuivant à leur tour et donnant libre carrière à leur fureur sans rencontrer le moindre obstacle. Ils ne tardèrent point à se porter sur notre Etablissement de Tsa-Ka-Wé, qui renfermait près de 160 orphelins de la Sainte-Enfance, et une vingtaine d'élèves appartenant à des familles chrétiennes, sous la direction de l'un des Nôtres, le P. Louis Massa. Le temps était fort mauvais, et beaucoup d'enfants étaient incapables de fuir. Le Père, malgré le danger qu'il n'ignorait pas, ne voulut pas les abandonner seuls à la fureur des loups, et demeura pour veiller sur eux. L'un de ces enfants voyant les brigands arriver, la main brandissant le sabre et la bouche pleine de menaces, courut se jeter à leurs pieds, les conjurant d'une voix lamentable d'avoir pitié de lui et des autres enfants orphelins comme lui. On lui répondit par un coup qui l'étendit mort. De son côté, le Père représentait aux assaillants que Tsa-Ka-Wé était un établissement de bienfaisance digne de leur compassion ; leur livrait tout l'argent qu'il avait sous la main ; leur donnait liberté d'emporter ce qu'ils voudraient, et n'en recevait pas moins de la part de ces assassins, des blessures graves et en grand nombre. En vain un brigand moins féroce que les autres, les prie d'en demeurer là. On lui répond qu'un certain chef a donné l'ordre de n'épargner aucun Européen, et l'on porte enfin au Père le coup mortel. Ainsi est mort le P. Louis Massé, victime de sa charité. Des cinq frères Massa qui sont tous entrés

dans la Compagnie et venus en Chine, il ne reste plus maintenant que le P. Nicolas. Encore ce dernier a-t-il été frappé par les rebelles dans une autre circonstance, et n'a-t-il échappé à la mort que par une espèce de miracle, puisqu'il a eu trois fois le sabre levé sur la tête, et que trois fois il l'a empêché de tomber en le saisissant vigoureusement de la main. — Dès le lendemain de cette funeste journée, les brigands arrivaient à Zi-Ka-Wei; nous en étions tous sortis deux heures auparavant, emportant avec nous les vases sacrés, et une partie des autres choses les plus nécessaires. Le temps et les moyens de transport nous manquant, nous ne pouvions sauver davantage. C'est dans notre maison de Zi-Ka-Wei que les rebelles établirent leur quartier général; et c'est en partie de là qu'ils sortaient pour diriger leurs différentes attaques contre Chang-hai. Chang-hai et les établissements des Européens situés hors des murs de cette ville, n'avaient que douze cents hommes pour leur défense; mais c'étaient douze cents braves dont le canon et les carabines ont dispersé cinq ou six mille brigands, comme le vent chasse la fumée. Pas un seul Européen n'a été blessé. Les rebelles ont eu près de 400 morts. Le petit nombre des alliés ne leur a pas permis de poursuivre l'ennemi. Au bout de trois ou quatre jours, les Kuang-Si-jen ont pris honteusement la fuite. La réception qu'on leur a faite ici leur ôtera, je pense, pour toujours l'envie d'y faire une nouvelle visite, quoique en s'en allant, ils aient menacé de revenir bientot aussi nombreux que les feuilles qui croissent au printemps.

A Tsa-Ka-Wé, 27 personnes ont été mises à mort, et parmi elles. 17 enfants de l'établissement. Plusieurs autres enfants ont été enlevés. Une grande partie des bâtiments, y compris les ateliers, les meubles, les planches d'imprimerie, les livres, a été la proie des flammes. Zi-Ka-Wei, grâce peut-être à l'intervention de certains Européens, n'a pas été brûlé ni entièrement dévasté, quoique les pertes aient été considérables. Car les brigands en ont emporté tout ce qu'ils ont pu et ont souillé une partie du reste.

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Suite — 30 Septembre 1860. — Les rebelles continuent autour de nous leur œuvre de destruction. C'est un vrai fléau de Dieu. Puissent les pauvres Chinois profiter des coups qui les abat tout, pour recourir à la main qui seule pourra les relever. Nous ne comptons point sur les Impériaux pour défendre le pays; car les Mandarins n'ont plus de troupes dont ils puissent se servir contre les Kuang-si-jen: les soldats qui restent encore çà et là sont habitués à fuir, dès qu'ils voient l'ennemi, s'ils ne se mettent pas de son côté. Chang-hai et les environs ne sont défendus que par les alliés; si ceux-ci se retiraient aujourd'hui, nous aurions les rebelles dès demain. Cependant tout se détruit dans la province; les provisions s'épuisent, et dans une partie considérable de la contrée, les paysans ne peuvent cultiver leurs champs, de sorte que la famine pourra bien nous visiter. Pour nous, nous y gagnerons sans doute de baptiser plus de mourants, et peut-être de nous faire mieux écouter de ceux qui souffrent. Pourtant priez pour que ces jours de douleur ne durent qu'autant qu'ils seront nécessaires pour notre amendement et pour celui des Chinois. — Au Séminaire, les classes n'ont presque pas été interrompues malgré la guerre; les jeunes gens s'étaient retirés au quartier Européen avec leur P. Professeur; dès que le danger se fut éloigné, ils sont rentrés dans leur domicile. Les élèves de Zi-Ka-Wei n'ont guère été absents que pendant le temps ordinaire de leurs vacances; une partie d'entr'eux avaient pu se réfugier dans leurs familles, les autres étaient dans le quartier Européen. Ils sont enfin revenus dans leur chère maison de Zi-Ka-Wei, et les études ont repris leur cours ordinaire. Comme une partie de l'Orphelinat de Tsa-Ka-Wé a été brûlée, les pauvres orphelins restent encore à Chang-hai; je ne sais pas quand le pays sera assez tranquille, pour que cette maison soit rebâtie et habitée. Les autres écoles ont été dispersées en grande partie; quelques-unes se rétablissent dans les lieux où les chrétiens se sont sauvés en plus grand nombre. — Je n'ai point de détails particuliers à vous transmettre sur la conversion des payens; je sais seulement avec beaucoup d'édification que nos chrétiens expulsés de leurs demeures et dépouillés de tout, se dédommagent en exhortant les payens, et en cherchant de petits malades à baptiser. La charité des chrétiens entr'eux, et leur patience dans le malheur ont déjà fait impression sur bien des payens. Après l'orage terrible de 1860, j'ai la confiance qu'il viendra de beaux jours pour la mission du Kiang-nan.

3 Décembre. — Je vous ai déjà parlé des espérances que nous donnent les dispositions actuelles des payens, et les grands événements que la Providence avait ménagés pour notre siècle. De tous côtés, les esprits et les cœurs vont se détachant de l'absurde et froid paganisme; et il semble que beaucoup cherchent une vérité qui éclaire, et un bien qui satisfasse. J'ai eu occasion dernièrement de parler avec des gens instruits et haut placés: non seulement ils n'ont pas de répulsion pour la Religion,

mais ils avouent que nous sommes heureux de l'avoir connue et pratiquée dès notre enfance, et quelques-uns espèrent que leur pays pourra participer à ce bonheur – Les conversions en haut lieu sont encore bien rares; mais elles viendront en leur temps; la grâce fait son œuvre doucement; en attendant, il importe que les grands ne soient pas opposés aux conversions et les favorisent plutôt qu'ils ne les empêchent – Les grands coups frappés de tous côtés sur cette Chine payenne, arrêteront aussi bien des persécutions et des vexations. – Le traité signé à Pékin porte pleine liberté pour les Missionnaires d'annoncer l'Evangile, et pour les Chinois d'en suivre les enseignements, sans que personne puisse à ce sujet faire aucune recherche et opposition: tout ce qui a jamais été écrit ou publié contre la religion chrétienne, est annulé et sera effacé. Je sais qu'il y a loin de la signature du traité à sa pleine exécution; mais le principe de liberté est posé et il restera; si quelque Missionnaire a encore le bonheur de souffrir et de mourir pour la foi, nous n'en serons pas plus étonnés qu'autrefois, et ce sera peut-être un des moyens dont Dieu se servira pour affermir et purifier la foi des nouveaux convertis –

Dans les circonstances actuelles, je voudrais avoir la sainteté, l'éloquence et le crédit de Saint François-Xavier pour demander, obtenir et former des Missionnaires pour la Chine. Il s'offrait à adoucir toutes les peines à ceux qui viendraient, et à les servir en tout ce qui dépendrait de lui; je ne saurais vous promettre de réussir aussi bien que lui à vous rendre tous les services dont vous aurez besoin; mais je puis vous promettre que vous trouverez autant de serviteurs dévoués, que vous trouverez ici de vieux Missionnaires; et puis votre amour de Notre-Seigneur et des âmes sera votre soutien et consolation – Les Séminaristes me donnent d'autant plus de consolations et d'espérances que je les connais de plus près. Nos grands élèves de Zi-Ka-Wei avancent aussi, et plusieurs ne demandent qu'à se consacrer à Dieu sans réserve ni retour – Un des plus petits, âgé seulement de onze ans, me faisait tout à l'heure une réponse qu'il a déjà prouvée par ses faits. – Mon petit ami, qu'avez-vous demandé aujourd'hui à St François-Xavier? – Je lui ai demandé d'aller avec lui et d'être comme lui. – Mais avant d'aller avec lui en paradis, ne voulez-vous pas travailler à convertir les payens? – Père, vous savez bien que je pense toujours à convertir les payens – Et il est probable que cet enfant conservera ces sentiments de zèle, et qu'il imitera son père, l'un de nos meilleurs catéchistes. – Quant à la conversion immédiate des payens, elle est un peu retardée maintenant par les troubles qui ne permettent ni aux Missionnaires de circuler librement, ni aux catéchumènes de se réunir; pourtant nous pouvons encore recueillir quelques fruits spirituels, et je ne pense pas que le chiffre des baptêmes d'adultes soit inférieur à celui de l'année dernière: soutenir et diriger 76 ou 77,000 chrétiens, baptiser 1,600 adultes, baptiser plus de 10,000 enfants payens en danger de mort, en faire nourrir plus de 4,000, donner ou faire donner l'éducation à 5,500 enfants,.... ce n'est pas encore entièrement perdre son temps, et vous trouverez de suite à votre arrivée un petit exercice pour votre zèle, en attendant que vous puissiez renouveler les merveilles de Saint François-Xavier.

Le pays est toujours désolé par les bandes qui occupent les villes de Tsin-pou et Kia-ting à 7 ou 8 lieues de Chang-hai. Une foule de pillards s'était avancée de notre côté il y a quinze jours: les paysans abandonnaient leurs maisons et se sauvaient vers Chang-hai: notre garde française était bien disposée à recevoir convenablement ceux qui se présenteraient; mais personne n'a paru et nous sommes restés tranquilles – La semaine dernière, un bourg peu éloigné de Zi-Ka-Wei, fut cerné par les rebelles, qui pillèrent plusieurs maisons et emmenèrent beaucoup de captifs. Une promenade militaire d'une centaine de nos braves a de suite rassuré la population, mais n'a pu réparer le mal déjà fait. Resterons-nous encore longtemps avec ces voisins si désagréables et si dangereux? Pourtant le mal qu'ils font prépare les voies à la prédication, en renversant des obstacles presque insurmontables; ils détruisent les pagodes et prouvent au peuple que les idoles sont impuissantes à protéger leurs adorateurs. Dans le Nord tout paraissait bien réglé pour la paix – Mgr Mouly était rentré en possession de l'ancienne église de nos Pères Portugais; et les chrétiens ne se cachaient plus à Pékin – Les nouvelles de nos Pères du Tché-li Sud-Est sont bonnes – Le Père Stevani est parti d'ici et doit être à Tien-tsin maintenant –.

Extrait d'une lettre du P. Ravary, 5 Novembre 1860. – La paix est donc conclue; maintenant que vont faire les Européens? Nous n'avons sur ce sujet que des nouvelles douteuses. Il paraît certain que 2,000 Français doivent revenir ces jours-ci à Chang-hai. Les autorités chinoises préparent des logements dans la ville. Si ces deux ou trois mille braves passent

8 l'hiver ici, nous aurons fort souvent sans doute, l'occasion de les voir, et nous tâcherons de remplir le moins mal possible la Mission de charité que la Providence nous confie. Quant aux Anglais, je ne sais ce qu'ils feront. Il est probable qu'un bon nombre de soldats resteront en garnison à Chang-hai. Parmi eux, on rencontre beaucoup d'Irlandais catholiques qui, jusqu'à ce jour, ont donné bien bon exemple. Ils sont venus régulièrement à la messe en corps, conduits par deux de leurs Colonels, bons catholiques. Bon nombre sont venus voir le P. Desjacques, et ont rempli leurs devoirs de chrétien. — Comme vous le savez sans doute, on a construit sur le terrain du P. Desjacques, un assez vaste hôpital, qui peut contenir de 400 à 450 malades. Hélas! depuis 3 mois, la mortalité est effrayante. Le brave Aumônier du vaisseau de guerre, la Forte, n'a de repos ni jour ni nuit; pendant le mois qui vient de s'écouler, on a compté jusqu'à 60 ou 70 décès. Les malades sont encore nombreux. Presque tous viennent du Nord, et il doit encore en arriver un certain nombre ces jours-ci. Quand ce terrible fléau de la dyssenterie cessera-t-il de faire tant de victimes parmi nos pauvres soldats? Après quinze jours d'un temps affreux, le Ciel est devenu plus serein; j'espère que ce changement dans la température, et le beau temps que nous avons ordinairement à cette époque de l'année, vont remettre les santés, et arrêter la mortalité. Ce qui nous console au milieu de ces ravages causés par la maladie, c'est que, si le soldat Français en bonne santé est un peu trop indifférent pour les choses de l'éternité, au jour où il est sérieusement malade, il retrouve, à la voix du Prêtre, toute la foi puisée dans une première éducation chrétienne. Tous, je crois, sont morts en bons chrétiens; aucun n'a refusé les consolations de la Religion.

États-Unis. Extrait de plusieurs lettres. — Tableau des principales œuvres faites dans la paroisse St François-Xavier à New-York, de Janvier 1859 à Janvier 1860. — Baptêmes d'enfants 515 - Baptêmes d'adultes ou abjurations, 57 - Confessions particulières, 65,060 - Confessions générales, 6,010 - Communions, 46,151 - Saints Viatiques, 300 - Extrême-Onctions, 200 - Mariages bénits, 186 - validés, 6 - Scapulaires, 800 - Sermons, 250 - Confirmés, 500 - Catéchisés, 2,000. — Au Collège, 300 élèves. Cette année nous avons 4 de nos philosophes qui recevront leur diplôme. — 2 écoles de paroisse. L'école des garçons est dirigée par 4 frères de la doctrine chrétienne, et fréquentée par environ 500 enfants. L'école des filles est dirigée par les Dames du Sacré-Cœur, et renferme de 550 à 600 élèves — Congrégations. Nous avons une Congrégation pour les ouvriers, qui compte 200 membres; ils reçoivent la Communion tous les mois - Le Rosaire vivant compte de 7 à 800 associés. Nous avons aussi établi une Congrégation pour les enfants pauvres de la ville, ils sont environ 150. Le changement qui s'est opéré parmi ces enfants est réellement admirable: c'est bien là l'œuvre de la grâce. — Nous avons une Conférence de St Vincent de Paul attachée à la paroisse. L'un de nos Pères dirige la Congrégation des Enfants de Marie - Un autre Père va deux ou trois fois la semaine aux prisons de la ville: c'est là qu'on peut voir la misère dans toute sa nudité. Il y a parmi ces malheureux un grand nombre de catholiques - Nous donnons aussi nos soins à l'Orphelinat catholique, lequel renferme 400 garçons élevés par les Sœurs de Charité jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans - Nous allons tous les matins dire la messe à l'hôpital de la 11e rue, tenu par les Sœurs de Charité. — Voilà un aperçu général, sans compter toutes les autres œuvres de confessions et de retraites. Tous les Dimanches nous avons 4 messes dans notre église: à 5 h. 3/4 - 7 h. - 8 h. 1/2 - 10 h. 1/2; à chaque messe l'église est remplie. De plus, dans le soubassement de l'église, nous avons une messe à 9 h. exclusivement pour les enfants: 1,000 à 1,100 garçons, 200 ou 300 filles; en sorte que chaque Dimanche, 7 à 8,000 personnes entendent la sainte Messe dans notre église - Courte instruction à la messe de 8 h. 1/2; grand sermon à 10 h. 1/2, petit sermon à 9 h. pour les enfants. On chante des cantiques pendant cette messe: imaginez entendre 12 à 14,000 marmots criant à tue-tête tous ensemble, les uns après les autres; vous aurez une idée de notre musique. Cependant on vient de tous côtés pour les entendre, probablement à cause de la nouveauté du fait. Je puis vous assurer qu'ils font assez de bruit; et c'est souvent un sujet de distraction pour le pauvre Père qui dit la messe. Quelques-uns disent qu'ils chantent bien; et, probablement pour me faire honneur, on m'appelle le Père qui fait chanter les enfants - Dieu soit loué!

Catéchismes - Toute l'année, excepté les mois de Juillet et d'Août, de 2 h. à 3 h. 1/2, dans le soubassement, catéchisme pour tous les enfants qui n'ont pas encore fait la 1ère Communion; environ 1500 filles et garçons - Le catéchisme des garçons est dirigé par un de nos Pères, aidé de 2 ou 4 scolastiques, et 30 à 40 jeunes gens qui font répéter la lettre du catéchisme ou

les prières — L'autre partie du soubassement est occupée par les petites filles sous la direction d'une dame du monde, ayant sous sa juridiction 40 à 50 dames ou demoiselles pour lui aider — Outre ces catéchismes du soubassement, nous avons tous les Dimanches, dans l'église même, un autre catéchisme dit catéchisme de persévérance pour les enfants des deux sexes qui ont fait leur 1ère Communion : il y a environ 500 enfants, et à peu près autant de grandes personnes. Je donne la première instruction, ordinairement pratique ; le P. Jouin donne la seconde, série de conférences sur la Religion. Cette année nous avons suivi le plan du catéchisme de St Sulpice de Paris — J'ai préparé deux dialogues pour les enfants ; l'un à Noël sur le mystère de la Nativité, l'autre pour le mois de Mai sur la Sainte Vierge. Ces jours là étaient jours de grande fête ; il y avait réunion générale de tous les enfants, au moins 1700 enfants présents. Vous comprenez qu'en pareille circonstance les parents ne manquent pas de venir : C'était un spectacle tout nouveau pour eux comme pour les enfants, et même pour plusieurs de nos Pères, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, et ne croyaient pas la chose possible. Des protestants même viennent à ces cérémonies ; un deux est venu publiquement me complimenter sur le chant des enfants, sur le dialogue, la crèche &.

Mois de Marie. Cette année, notre mois de Marie s'est fait d'une manière plus suivie et plus intéressante. Trois de nos Pères ont donné des instructions sur les Exercices de N. P. St Ignace. J'ai chanté des cantiques avec les enfants des écoles. C'était nouveau : ici comme ailleurs, les parents aiment à voir leurs enfants paraître. A 7 h. les enfants récitaient le chapelet ; à 7 h. ¼ nous chantions les actes de Foi, d'espérance, de charité et de contrition, puis un cantique à la Ste Vierge ; ensuite l'instruction. Après l'instruction, nous chantions les Litanies de la très Ste Vierge, quelquefois accompagnées par l'orgue. Si nous avons ainsi contribué à la gloire du fils et de la mère, nos fatigues ont été bien récompensées. La quête du mois de Mai a produit 5 ou 600 francs. —

A Noël j'avais exposé un joli petit *Bambino* de grandeur naturelle que j'avais fait venir du *Canada*, et qui a fait les délices de plus d'un cœur — une petite fille de 4 ans voulait absolument l'emporter avec elle. Les étrennes présentées à l'Enfant Jésus montèrent à 500 francs. Cela m'a aidé à payer les 6,000 cantiques qui coûtent au delà de 1,000 francs. — Ah ! si vous pouviez me faire voter une allocation de fonds pour habiller des centaines d'enfants catholiques qui n'ont pas d'habits pour venir à la messe, ni de catéchisme. Si j'avais des médailles, des livres, des chapelets, des images &., je trouverais bien où les placer à hauts intérêts : tous les jours on me demande des *Agnus Dei* ; je n'ai pas le moyen d'en acheter. Quand j'ai quelques épargnes, j'achète une culotte ou un habit ; moyennant quoi ils peuvent aller sans chemise. — Nous avons eu la 1ère Communion des enfants et la Confirmation. D'après le plan adopté en 1856, la retraite commence le Dimanche soir à 6 heures. 3 instructions par jour — la 1ère à 9 h. ½ après la messe, la 2e à 11 h., la 3e à 2 h. ½. A 3 h. ½ les confessions : 6 Pères pour les garçons, dans l'église ; 6 Pères pour les filles, dans le soubassement. Presque toutes les confessions générales ont été entendues dans le mois précédent. — Jeudi, 1ère Communion et Confirmation. Les parents y assistaient en grand nombre. Ce fut une cérémonie bien imposante. L'impression fut surtout profonde au moment où nos 400 enfants répondirent à haute voix : Je renonce à Satan &.

Un mot des tableaux dont je me suis servi pour la retraite. Je vous ai envoyé les arbres de vie et de mort — le tableau de la mort dévorant les grandeurs, les richesses et les plaisirs ; vous devez en avoir une copie. Je vous envoie deux autres tableaux : The various roads from time to eterny — les différentes routes du temps à l'éternité — Un voyage à travers l'Île Cosmica et l'océan du temps. — — Les anges après leur création placés dans les Cieux dans un état de probation — un commandement. la fidélité des uns et leur récompense ; la désobéissance des autres et leur châtiment, l'enfer créé pour eux. — L'homme créé pour occuper dans le Ciel les trônes des Anges déchus, l'homme placé dans le paradis terrestre dans un état de probation — un commandement donné. la désobéissance de nos premiers parents. Chassés du paradis terrestre, ils prennent la route de l'enfer ; mais la promesse d'un Sauveur, la croix les arrête. Justitia et pax osculatae sunt — ils sont admis à une seconde probation sur la terre devenue vallée de larmes. Comparer l'état présent avec l'état primitif — les 10 Commandements de Dieu, les 6 commandements de l'Église — La concupiscence, inclination au mal, opposition pour le bien, la maladie, les souffrances, le travail pénible, la mort : c'est là que nous sommes tous placés ; maintenant nous aussi nous sommes

en probation entre les deux éternités, Ciel et enfer. L'homme sur la terre est nécessairement dans l'un des trois états: 1° état de grâce et parfaite justice devant Dieu, 2° état de péché véniel ou n'ayant pas entièrement satisfait pour ses péchés pardonnés. 3° état de péché mortel. Vous avez les trois routes qui correspondent à ces trois états; la mort vient et trouve ses victimes dans l'un ou l'autre de ces trois états, et ainsi l'éternité heureuse ou malheureuse est décidée pour toujours. Vous pouvez comparer l'enfer avec le Ciel, vous pouvez encore considérer le mystérieux triangle de la Communion des Saints: là vous voyez une idée complète de l'Eglise: l'Eglise triomphante au Ciel, l'Eglise souffrante dans le purgatoire; l'Eglise militante sur la terre; et ainsi les membres de l'Eglise s'aident mutuellement. J'ai pris ce tableau pour sujet de ma retraite, et j'ai trouvé qu'il prête beaucoup aux développements. Les enfants ont semblé mieux suivre les instructions, ayant sous les yeux quelques tableaux pour fixer leur imagination. — Je désirerais bien avoir les 12 tableaux du P. Maunoir, ainsi que la collection des images du P. Lacoste.

Je m'aperçois que ma lettre commence à devenir bien longue; il faut cependant que je vous donne quelques explications de la grande image, Voyage dans les îles Cosmica et sur la mer du monde pour arriver aux îles ioniennes —

Parabole — Un roi puissant possédait toutes ces îles, mais un tyran par fourberie et injustice, s'en empara, et empêchait les Cosmiens d'avoir aucune communication avec leur premier Roi; il les tenait dans l'esclavage le plus dur, etc. etc. — Enfin, le Roi envoya son fils pour prendre le plan de l'île, tracer une route, bâtir de distance en distance des forts pour protéger les voyageurs qui voudraient retourner en Ionie. Le fils du Roi livra bataille au tyran; mais il fut la victime de son zèle, et fut tué dans la mêlée. Ses 12 généraux avaient tellement bien compris son plan, qu'ils remportèrent à leur tour la victoire, et forcèrent le tyran et les siens de se retirer sur les côtes; une ligne de navires fut établie pour traverser la mer du monde.

Explication — Dieu au Ciel — tyran le démon — les îles et la mer du temps, cette vie présente — le Calvaire, la mort du fils de Dieu — la route pour aller au Ciel marquée du sang de J.C. — les 7 sacrements sur la route pour fortifier, garder, réparer les forces perdues, guérir, faire de nouvelles provisions — la maison du Guide pour le choix d'un état; 3 possibles: ~~...~~ mariage, état religieux, la montagne de perfection —

Barque de Pierre — l'Eglise de J.C. qui seule peut nous conduire au port du salut — toutes les autres barques, sont les autres religions, qui toutes font naufrage dans la mer du temps, ou s'arrêtent aux îles des trois grandes concupiscences, ou arrivent à la ville du désespoir. Après chaque sacrement, vous avez une ou deux stations pour éprouver la fidélité des voyageurs: plusieurs se trompent et périssent victimes de leur désobéissance, curiosité &. &. — La maison du Guide est une maison de retraite, où les voyageurs s'arrêtent pendant trois jours, ou même davantage, si c'est nécessaire; le plan de l'île se trouve là où il y a une tour très élevée, d'où l'on peut au moyen d'un télescope, découvrir toute l'île et la mer du monde; le garde montre les dangers que les voyageurs ont évités ou dans lesquels ils sont tombés, comment ils ont été sauvés, comment d'autres ont péri; il leur fait voir le reste du chemin qu'il leur faudra parcourir pour arriver, les nouveaux dangers qui se présenteront à eux; il leur donne toutes les directions possibles, afin qu'ils ne se trompent pas. Autour de l'île il y a un abîme profond & &. Je vous demande pardon de tous ces détails minutieux. J'ai expliqué ces cartes et ces tableaux aux enfants, qui ont paru satisfaits. —

Frederic City, Maison du Noviciat et du 3e An. 25 Novembre 1865 — Je me hasarde à passer un instant la tête hors de ma solitude, où de temps à autre nous arrive l'écho de ce qui se passe dans le monde, écho trop faible pour troubler le recueillement, et suffisant pour nous faire adresser au Ciel de ferventes prières. — Le temps passe bien vite dans cette bonne maison; à peine avions-nous eu le loisir de nous reconnaître, que nous avions déjà fait le mois de grande retraite sous la direction du R. P. Visiteur: Mgr l'Evêque de Pittsburg, après avoir renoncé à son Siège, est venu nous édifier en y prenant part: cinq fois par jour il venait avec nous recevoir les points: car nous avions l'avantage d'avoir, suivant la prescription de St Ignace, les quatre méditations d'une heure, sans compter de temps en temps celle de minuit, et chaque jour une considération fort solide que le R. Père exposait pendant près d'une heure. Maintenant les exercices du 3e an marchent leur train; nous sommes treize, réunis des deux Provinces du Missouri et du Maryland, et de notre Mission d'Amérique. Ceux du Missouri sont d'un âge raisonnable, 45 ans environ, 20 ans de

Compagnie, et il est assez édifiant de voir ces Pères graves nous donner l'exemple de redevenir enfants et petits Novices — Je vous donnerai avec plaisir quelques renseignements sur notre maison et ce qui nous entoure. Nous sommes campés à 20 lieues Sud-Ouest de Baltimore, à la même distance de Washington. Notre noviciat est bâti sur le côté d'une petite ville de 10,000 âmes, formée de quelques centaines de petites maisons de toutes les couleurs, qui ressortent au milieu de la verdure des jardins pleins de pommiers et de pêchers. Notre maison est le centre du quartier Catholique : vis-à-vis, en traversant la rue est l'église paroissiale desservie par un des Nôtres ; à côté, le Monastère de la Visitation qui est le bâtiment le plus apparent de toute la ville, et renferme une cinquantaine de bonnes Sœurs qui à tour de rôle disaient chaque jour leur chapelet pour les Pères du 3e An pendant la grande retraite : elles ont plus de cent pensionnaires et des externes. La ville paraît hérissée d'une dizaine de petits clochers perchés sur de petites églises protestantes de toutes les dénominations : dans le lointain, à 2 lieues, la Chaîne bleue, montagnes qui se rattachent à l'Allegheny. — Quant à notre établissement en particulier, il me remet perpétuellement en mémoire notre chère maison de Saint-Acheul, ayant comme elle, son église, son Juvénat, son Noviciat, son 3e An, son aspect intérieur qui vous porte au recueillement, mais par dessus tout sa bonne édification, et franchement en ce point, je ne sais auquel des deux je donnerais la palme.

Ce qui m'a beaucoup intéressé, ç'a été de vérifier autant que possible par mes propres yeux l'état actuel du catholicisme dans ce pays, l'estime dont il jouit et ses espérances pour un avenir qui paraît prochain. J'ai eu la consolation de voir que Boston compte plus de la moitié de ses habitants Catholiques : Baltimore, plus que cela encore ; dans l'une et l'autre j'ai vu un Collège considérable, et une fort belle église de la Compagnie dans les meilleurs quartiers de la ville : New-York, dans laquelle notre médecin de Montréal se rappelle qu'il n'y avait pas de son temps un prêtre catholique, au point que quand il en arrivait un, quelqu'un était chargé de faire la ronde dans la ville pour prévenir les Catholiques ; New-York compte maintenant, me dit-on, cinquante églises et oratoires catholiques : J'ai vu dernièrement sa basilique de marbre blanc sortant de terre à la hauteur d'une dizaine de pieds, et qui fera dans quelques années une belle cathédrale gothique, certainement l'ornement de la ville. On pourrait objecter que partout la population catholique est la classe la moins aisée, et qu'en outre, si l'on considère l'accroissement proportionnel de la population, il n'y a pas d'avantage très-notable pour le catholicisme : la première assertion est vraie, et, pour moi, j'y admire et bénis la disposition du Dieu de l'Evangile qui venait prêcher tout d'abord aux pauvres et abandonnait à eux-mêmes ceux qui s'enorgueillissaient dans leur bien-être matériel et leurs richesses : Quant à l'accroissement, il est plutôt dans la force morale qui de plus en plus attire l'attention et l'estime des gens tant soit peu sérieux : il y a ici une vingtaine de religions protestantes et beaucoup de petites peu considérables qu'on met en un seul bloc. Ce sont les ministres méthodistes qui sont les plus puissants, ce qui veut dire les plus riches : quant à l'autorité et au caractère de la doctrine, c'est une chimère d'y penser : je demandais dernièrement à un Père si devant un auditoire distingué où se trouvaient des ministres protestants, il serait à propos de traiter les sujets catholiques d'une manière relevée et un peu philosophique : le Père se mit à rire, et me répondit que les ministres eux-mêmes n'y comprendraient rien, toute leur préoccupation dans leur genre de discours n'allant jamais plus loin que les formes littéraires, le poli et le brillant du style : il serait fort dangereux pour eux de s'aventurer dans le dogme autrement qu'en déblatérant contre les catholiques. On comprend qu'avec une pareille nourriture les intelligences ni les cœurs ne soient pas rassasiés, et que les esprits tant soit peu droits soient affamés de vérité : aussi un prêtre séculier disait-il récemment à nos Pères de New-York : "Que n'envoyez-vous quelques Pères prêcher au milieu des bourgs et des villages des Etats de la Nouvelle-Angleterre ? je réponds qu'on se convertirait par milliers, tant on sent le besoin de croire à quelque chose." — C'est ce que l'on a humblement commencé cette année ; mais les ouvriers s'annoncent plus nombreux pour les années suivantes : le P. O'Reilly a été nommé Missionnaire Excurrens, et le P. Daubresse qui partage avec le P. Miguard le soin de la paroisse de Fordham, pourra probablement faire la même chose de son côté. — A St Louis, grande ville du Missouri, il y a chaque Dimanche trois ou quatre sermons dans notre église ; le dernier est donné à l'archiconfrérie par le P. Smarius sous forme de lecture ou controverse. Il a été si goûté l'an passé, qu'à son insu l'on a recueilli et fait imprimer ses conférences : aussitôt les méthodistes [illegible], de faire la contre partie : un ministre s'égosilla, puis imprima à son tour, mais n'ayant pas d'acheteurs, il fallut

P. vendre au poids du papier. — Ce qui donne encore beaucoup de lustre à la Religion catholique et la fait de plus en plus respecter, c'est l'épiscopat des États-Unis : je ne connais encore que cinq évêques américains sur une cinquantaine qu'ils sont ; ce sont des hommes fort distingués par leur piété et leur science. L'archevêque de New-York, aux yeux de tous les partis, est une véritable puissance. Le clergé séculier n'est pas encore à la hauteur de la position, soit pour le nombre soit pour la science, mais cela progresse — Depuis le peu d'années que les Collèges de New-York et de Fordham sont fondés, ils ont ensemble fourni plus de 80 prêtres au diocèse. — A ce propos, Fordham cette année a 170 pensionnaires, plus qu'il n'en peut contenir commodément. — En allant à Boston avec le P. Visiteur qui m'avait pris pour compagnon, j'ai vu le Collège de Worcester, à quelques lieues de Boston dont il est le petit Séminaire. Sa position est très pittoresque et délicieuse. Quoiqu'il soit peu nombreux, nos Pères sont charmés du genre pieux et solide de leurs élèves — Quant à l'éducation des basses classes, moyen si puissant de régénération, outre les Frères de la doctrine chrétienne, on remarque les Liguoriens, qui se distinguent vraiment par le nombre et par le succès de leurs œuvres. J'ai vu à Baltimore leur église gothique, la plus belle que j'aie encore vue en Amérique, et qui est très-fréquentée — Un Père de la Nouvelle-Orléans me dit que dans cette ville ils élèvent à peu près trois mille enfants.

Il y a à New-York, une œuvre bien humble, mais qui j'en suis sûr, attire beaucoup de bénédictions de Dieu : C'est l'œuvre des prisons, à laquelle se consacre le P. du Ranquet : les deux grands objets sont, la conversion de ces malheureux adonnés à la boisson, et la préparation des condamnés quand il leur faut franchir le dernier passage. — Il m'a raconté des détails singulièrement intéressants sur le dernier criminel exécuté à New-York pendant les vacances : Cet homme, se voyant en mer avec trois autres, les avait tués tous pour s'emparer de leur argent : il semble manifeste que l'enfer l'avait aidé sensiblement pour ce crime, puisque lui-même a déclaré en plein tribunal, qu'au moment du meurtre il avait été aidé par un compagnon qui avec lui avait jeté les corps dans l'eau, et qu'ensuite il n'avait pas revu. Le P. du Ranquet l'a décidé à se convertir et à recevoir le baptême, après lequel cet homme fut tellement calme et tranquille, qu'on ne lui mit pas les fers, comme il se pratique à l'égard des condamnés à mort : il dit que depuis son baptême il dormait très-bien, ce qu'avant il ne pouvait absolument pas faire, agité qu'il était par des idées épouvantables. Le matin de l'exécution, le P. du Ranquet fut obligé de l'éveiller, et le premier mot du prisonnier fut un mot de reconnaissance au Père, levé avant lui : pour se préparer à la mort, il fit force chemins de Croix et disait habituellement son chapelet, répondant avec un bon sens et une foi admirables aux ministres et aux dames protestantes qui après avoir tenté de le pervertir se moquaient de lui. — Deux ou trois ans auparavant, un fait plus admirable s'était passé : un jeune homme condamné à mort et parfaitement préparé par le même Père, refusa la grâce que le tribunal lui offrit pour aller au-devant d'une expiation qui le mettrait à l'abri de nouveaux crimes.

Nouvelles diverses des Etats-Unis. Fordham, 16 Juin 1860. — L'année scolaire qui va finir nous a donné des consolations. Je ne crois que vous ayez en France un Collège où l'on ait plus de raison en somme d'être content. Quant à la politesse, aux bonnes manières, quelque chose peut manquer à plusieurs de nos enfants. Ils sont inférieurs même à d'autres enfants Américains ; la raison en est simple : la grande majorité de nos Catholiques sont pauvres. Nous ne pouvons pas suppléer entièrement à ce qui manque pour ainsi dire à leur nature : Mais que ce petit déficit est bien remplacé par leur bonne volonté, leur conduite ferme, raisonnable, docile, leur pureté de mœurs, leur foi, l'union qui règne entre eux. Nous avons de plus ici l'avantage sur plusieurs Collèges catholiques de n'avoir peu que pas d'enfants protestants. C'est toujours un élément de froideur au moins, je crois que l'opinion de ceux qui ont de l'expérience est que ces enfants font plus de mal aux autres, qu'on ne réussit à leur faire de bien. Ici le ton du Collège est purement Catholique. Chez nos petits surtout, et même chez les grands, nous avons les mêmes signes de l'action de la grâce que vous avez en France : des élèves qui se confessent et même communient toutes les semaines, qui s'endorment en disant leur chapelet et le mettent autour de leur cou, qui demandent à leurs surveillants les défauts dont ils devraient se corriger, qui s'imposent des pénitences, etc ; et ceci spontanément, sans qu'on le leur ait même suggéré ; et tout cela, vous pouvez en être bien sûr, est du vrai, du solide, car notre caractère est peu porté aux démonstrations. — On a commencé cette année l'œuvre de la Propagation de la Foi. Tous les élèves ont donné leurs noms, et y ont contribué avec beaucoup de zèle. On leur a proposé différentes autres choses : ils ont montré la même bonne disposition.

Ils jouent très-bien, les petits et les moyens surtout. Les grands ont joué deux fois solennellement contre les élèves de St. François-Xavier à un certain jeu de balle, devenu universel aux États-Unis: mais ils étudient très-bien aussi. Plusieurs obstacles s'opposent ici à la force des études; j'en signalerai un seulement. C'est que peu d'enfants font chez nous leur cours entier d'études: les uns quittent après les basses classes, les autres n'entrent que dans les classes supérieures. Il y a cependant une chose à laquelle tous se dévouent, et en quoi il ne tient qu'à nous de les rendre parfaits: la connaissance de la langue Anglaise. Tous désirent l'écrire et la parler en perfection. L'ambition de devenir écrivain est générale, l'ambition d'être orateur est universelle. Aussi il faut les voir à nos séances publiques, ou Débats, comme nous les appelons. Permettez-moi de vous en donner une idée: c'est toujours une question haute, grave, d'une importance pratique. L'autre jour c'était celle-ci: La justice a-t-elle été violée dans la personne du Souverain-Pontife? Nous avons deux de ces Débats par an, l'un à l'anniversaire de la naissance de Washington, l'autre à la St. Jean. L'auditoire est nombreux et choisi. Entre les divers discours, il y a musique soit instrumentale soit vocale, généralement par les élèves ou leurs professeurs. La séance est donnée par l'Académie des Philosophes et des Rhétoriciens. Un d'entre eux préside. C'est lui qui commence, expliquant à l'auditoire la matière à discuter, les raisons de la choisir etc. Il y en a deux qui défendent chaque côté de la question. Ils font alternativement leurs speeches, et lorsqu'ils ont fini, celui qui préside donne sa décision, avec ses raisons. Nos élèves montrent dans ces occasions beaucoup de logique quelquefois, et souvent beaucoup d'éloquence. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'ils travaillent beaucoup leurs discours. — Très-probablement la moitié de nos philosophes se feront prêtres. Je ne serais même pas surpris qu'ils le devinssent tous, et j'en bénirais Dieu; car nous avons besoin de prêtres. Un assez grand nombre des Curés dans les environs de New-York sont d'anciens élèves de St. Jean. Ce sont de bons prêtres, zélés et édifiants. Le grand sujet de leurs conversations est leur église et leurs écoles. Car très-souvent, la première chose qu'ils ont à faire lorsqu'ils sont entrés dans leur cure, est de bâtir d'abord une église, ensuite une école pour les enfants. Les contributions de leurs pauvres paroisses en couvrent les frais. Il y a eu dans notre pays des prêtres qui ont bâti de cette manière je ne sais combien d'églises. Ici il ne faut pas compter sur les grandes aumônes pour faire les choses: il n'y en a pas. On va quêter partout, on ouvre des bazards comme les Sœurs de St. Vincent, et les petits ruisseaux font finalement les grandes rivières.

Montréal, 31 Août 1860. — Tout s'annonce bien pour Fordham cette année. On a toute raison d'espérer qu'il y aura un excellent esprit parmi les élèves, et quant aux études, je crois qu'on les fortifiera autant qu'on le pourra, en s'approchant toujours de plus en plus du *Ratio*. Vous savez que nous avons acheté le Grand Séminaire voisin du Collège. On va en faire une maison de retraite, et on lui a donné le nom de Manrèse. On a déjà eu quelques retraitants. Mais ce que l'on désire surtout, c'est d'y donner des retraites aux prêtres. Je crois que c'est là une vraie manière non seulement de faire un grand bien, mais de nous faire aimer. Le P. Daubresse y est établi comme Curé de la Paroisse. — Le Scolasticat qu'on commence cette année à Boston et que l'on y continuera jusqu'à ce qu'on ait une maison dans quelque endroit plus central, n'est pas, paraît-il, comme on le disait d'abord, un Scolasticat pour tout le continent, mais seulement pour la province du Maryland, avec le droit ou une invitation aux autres provinces d'y envoyer leurs sujets. — A Montréal, tout nous promet une année prospère. Le nombre des élèves, déjà grand, sera augmenté considérablement. Ici, la discipline, l'ordre du jour sont absolument les mêmes que dans un Collège de France. Pour les études, nous allons suivre le *Ratio Studiorum*, en penchant un peu, s'il y a lieu, vers l'ancien *Ratio*.

Montréal, 8 Octobre 1860. — Nous n'avons plus dans le Haut-Canada que deux résidences: Chatham et Guelph, avec la mission chez les Indiens. Nos Pères y ont cependant de quoi s'occuper. Le P. Jaffré m'a assuré qu'entre Chatham et London, (une distance de cent milles Anglais) il n'y avait pas de prêtre, quoique les catholiques Irlandais surtout n'y manquent point. Véritablement ici, (je parle du Canada Français) nous sommes dans un pays de foi; l'impiété n'y a pas pénétré, au moins dans les campagnes; les vocations ne manquent pas à l'état ecclésiastique, et les congrégations de femmes sont très-nombreuses. Enfin on remarque cette foi dans la piété des élèves, non seulement chez nous, mais aussi dans les autres Collèges. Je dis dans les autres Collèges, car il y en a bien d'autres que le nôtre, et beaucoup s'en amusent en disant que bientôt nous aurons des Collèges dans chaque paroisse. Ils se nuisent nécessairement les uns aux autres. Québec cependant a un beau Collège de cinq cents élèves où il règne un ordre et une discipline admirables. Du reste, on dit que dans ces Collèges Canadiens on a parfaitement l'esprit de famille. Je ne puis rien dire sur la force des études: On suit

Lhomond ; on donne même les noms aux classes d'après son cours ; ainsi après les cours préparatoires, on a d'abord. Les éléments latins, ensuite Syntaxe, Méthode, Versification, Belles-lettres, Rhétorique. — Notre Collège de Montréal marche bien. Parmi nos élèves nous avons beaucoup d'Américains et d'enfants d'origine irlandaise ou anglaise. Nous suivons le *Ratio* exactement. On en voit les effets dans la manière dont nos élèves apprennent le Latin. Les Canadiens n'ont pas beaucoup de goût pour les mathématiques, et lorsqu'il s'agit de déclamer dans la langue maternelle, ils n'ont peut-être pas autant d'aplomb que les élèves de Fordham ; ils ont cependant représenté une comédie de Molière à l'occasion de la fête du R. P. Recteur d'une manière très-satisfaisante. La retraite a eu lieu au commencement d'Octobre, les élèves l'ont faite très-sérieusement : quelques-uns ont voulu garder le silence tout le temps. — A Fordham, on a commencé avec quarante élèves de plus que l'année dernière. Une seconde année de philosophie a été inaugurée avec une classe de sept élèves. — A St. Fr. Xavier, les élèves sont nombreux, comme ils ont toujours été, là il n'y a que la place qui manque.

New-York, 10 Novembre 1860. Extrait d'une lettre du P. O'Reilly. — La veille de la Toussaint, nous avons commencé à la cathédrale de Providence, dans l'état de Rhode-Island, une retraite de 10 jours pour tous les hommes de cette ville. Ils accouraient chaque matin à 5 heures et le soir à 8 heures, pour entendre les Missionnaires. C'était un magnifique spectacle que cette masse compacte d'hommes, protestants et catholiques qui se pressaient autour de la chaire, avides de nous entendre. Si la cathédrale déjà si grande pour le pays, avait trois fois la même étendue, elle aurait été remplie. Malheureusement la population catholique est composée exclusivement d'ouvriers et de pauvres, de sorte que les protestants formaient la portion instruite de l'auditoire. Et nulle part les protestants ne sont aussi haineux, aussi fanatiques, aussi persécuteurs que dans ce petit état de Rhode-Island. Je n'ai pas dit un seul mot qui touchât aux doctrines controversées ; j'ai donné les Exercices purs et simples. Tout le monde m'a félicité de m'être adressé uniquement aux catholiques. Hélas ! les catholiques avaient grand besoin d'instruction, et plus grand besoin des Sacrements. Monseigneur m'assurait que la classe pauvre de Providence était plus corrompue que le quartier le plus mal famé de New-York. Cependant nous avons eu au moins 5,000 Communions d'hommes, et sur ce nombre 1500 étaient des retardataires. — Pendant la retraite pastorale que j'ai donnée au clergé de ce diocèse, le Coeur de notre bon Maître a fait des prodiges. J'avais fait de cette dévotion le centre de toutes mes instructions ; et l'on me dit que tous ces prêtres ont pris l'engagement de répandre partout le culte du divin Coeur.

Notice sur l'oeuvre des enfants trouvés à l'hospice de Randall's Island à New-York. Suite — Lettre du P. Schneider à un Scolastique de Laval. Février 1861. — Dans ma dernière lettre, je me suis arrêté au moment où je faisais tous mes efforts pour obtenir une chambre dans l'hospice, non pas tant pour la chambre elle-même, que pour le droit d'entendre les confessions, que cette concession m'assurerait et constaterait ; mais à cette époque tous mes efforts furent inutiles. Cependant les catholiques de New-York ayant appris que j'en étais réduit à entendre les confessions dans la cuisine, dans les greniers, et même dehors, derrière les maisons et les clôtures, en furent indignés, et résolurent de ne pas en rester là. Quelques-uns des plus influents rédigèrent et firent paraître un mémoire ayant pour but de faire changer les dix administrateurs dont les malversations d'ailleurs, et la conduite scandaleuse fournissaient un motif bien suffisant de destitution. Le mémoire fut accueilli à la Chambre des Représentants, et la déchéance des décemvirs prononcée le jour même de la clôture de la Session. Quatre commissaires furent mis à leur place ; et heureusement l'un d'eux se trouva être un catholique, et un bon catholique ; les autres étaient d'ailleurs des personnes honorables. — Depuis ce moment, les choses changèrent de face ; le gardien en chef de l'hospice, ce Cerbère dont je vous parlais dans ma dernière lettre, suivit le sort de ses protecteurs les décemvirs : A sa place, on en mit un autre sur la recommandation précisément du commissaire catholique ; et quoiqu'il ne soit pas catholique lui-même, il sait cependant à qui il doit sa place, et pour quel motif, en sorte qu'il est dans les meilleurs termes avec moi. On dit même qu'il me préfère à tous les ministres ensemble. — Une chambre m'a donc été accordée pour y entendre les confessions ; le 31 Mai, j'ai fait faire la 1ère Communion à 18 enfants, et la Communion paschale à 12 adultes de l'île. J'avais apporté le St Sacrement de Fordham ; car jusque là je n'avais pas pu encore célébrer le St Sacrifice dans l'île : Il est tout à fait nécessaire d'aller doucement et prudemment avec ces protestants, si on ne veut pas voir renverser tous ses projets. Cependant le moment était venu, le vent était favorable, et je résolus d'en profiter. Je me mis à faire quelques tournées en ville

parmi les Catholiques, pour quêter parmi eux de quoi installer un Autel avec tous les objets nécessaires pour dire la Ste Messe. Je ramassai non sans peine ni sans quelques aumônes spirituelles accompagnant quelquefois les aumônes pécuniaires, de quoi accomplir mon dessein. L'autel fut donné par un employé de l'Institution, et l'argent provenant des quêtes fut consacré à acheter des ornements sacrés. Le 1er Dimanche de Septembre dernier, j'eus le bonheur, grâces à Dieu, de pouvoir dire la Sainte Messe dans l'île; c'était la 1ère fois qu'elle y eût jamais été célébrée. — J'ai là maintenant un autel fort propre avec tout ce qu'il faut pour dire la messe: le tout est dans une grande armoire plaquée le long du mur au fond d'une grande salle de classe. Pendant la semaine c'est fermé à clef, et on ne voit qu'une armoire; mais le Dimanche pour la messe, on ouvre les deux battants, on tire les tiroirs, avec lesquels on fait un marche-pied et une table d'autel; le tabernacle apparaît au fond de l'armoire, flanqué de ses bouquets de fleurs et de ses chandeliers, et les battants de la porte forment de chaque côté un rétable assez convenable. — Ma petite paroisse se compose d'environ 200 garçons, 70 à 80 filles, 60 à 70 femmes et 30 à 40 hommes. Je suis maintenant toujours le bien-venu dans l'île: une des dames chargées du soin des enfants de l'hôpital, me reçoit et a la bonté de me donner à déjeûner chaque fois que j'y vais. Il ne s'agit plus que de continuer l'œuvre. Mais, comme je vous le disais plus haut, il faut marcher avec beaucoup de prudence, et n'avancer un pied que lorsque l'autre est bien assuré. Je n'ai pu encore obtenir de réunir les enfants que pendant une heure le Dimanche; je consacre 1/2 heure à la Ste Messe, et l'autre 1/2 heure est employée à leur faire des catéchismes. J'ai obtenu dernièrement que 4 Messieurs de la Société de St Vincent de Paul, viendraient pour cela avec moi chaque Dimanche; aussitôt après la messe, ils se partagent les 200 petits garçons, et se hâtent de leur enseigner les choses les plus nécessaires. J'espère pouvoir bientôt avoir de même quelques Sœurs de Charité pour faire le catéchisme aux petites filles. — Ces pauvres petits enfants viennent à ces exercices religieux avec une grande joie; cependant ils n'y sont point forcés; il n'y a que ceux qui le veulent bien qui y viennent; et qui plus est, ils sont tous *forcés* d'assister ensuite à l'office protestant qui se célèbre pour toute la maison dans la chapelle de l'établissement. L'effet de la grâce de Dieu est vraiment visible; car ces enfants qui, partout ailleurs dans la maison, et même pendant leur office légal, ne peuvent être maintenus dans le silence, au contraire, dès qu'ils arrivent pour la Ste Messe et pendant les catéchismes, se tiennent dans un recueillement admirable; et cependant un grand nombre d'entre eux sont encore tout-à-fait ignorants.

J'espère avoir cette année une 1ère Communion peut-être de 80 à 100 enfants; et, s'il est possible, la Confirmation pour un plus grand nombre; ce sera un grand pas pour notre œuvre, si nous parvenons à avoir cette cérémonie; ce sera comme une prise de possession solennelle de cette pauvre île au nom de l'Église Catholique, par son premier Pasteur dans cette contrée; mais il faut préparer les esprits d'avance; et surtout il faut bien prier, afin que le bon Dieu protège son œuvre contre les efforts que le diable ne va pas manquer de faire pour la ruiner, dès qu'elle commencera à prospérer davantage. Pour cette partie de l'œuvre, vous pouvez y contribuer tout aussi bien que nous; ainsi je vous prie de ne pas y manquer. — Il y a encore sur cette même île, et tout à côté de l'hôpital, un vaste établissement pour les jeunes détenus: il en renferme 3 à 400; et un grand nombre sont certainement enfants de parents catholiques. Eh bien, imaginez-vous que le soi-disant tolérantisme protestant n'a pas encore permis à un prêtre catholique d'y mettre les pieds! Vous voyez s'il y a lieu de prier le bon Dieu pour qu'il fasse tomber cette barrière, qui soustrait tant de pauvres âmes à l'influence religieuse dont elles auraient tant besoin! Voilà l'esprit de l'hérésie, ici comme partout, elle crie bien fort contre l'intolérance et la tyrannie de l'Église Catholique; mais elle est elle-même plus intolérante et plus tyrannique que toute autre puissance au monde.

Allemagne. Lettre d'un scolastique de Paderborn, 23 Août 1860. — Nos Pères ont donné dernièrement une mission à Twistringen. Voici la traduction de l'article publié à ce sujet par la Gazette de Münster le 29 Juillet. Ce récit s'accorde parfaitement avec ce que nous a raconté le P. Pottgeisser lui-même. — « Twistringen, le 21 Juillet. Le R. P. Pottgeisser, supérieur, le P. [illegible] et le P. Leibrecht ont donné à Twistringen une mission, qui a duré du 8 au 15 de Juillet. Comme partout où l'on rencontre encore une étincelle de Foi, de vie catholique, les missions ont pour résultat ordinaire de transformer cette étincelle en une vive flamme; ainsi en fut-il ici. Toute la paroisse fut tellement pénétrée par les vérités que le Père Supérieur lui exposa dans son premier discours, qu'il ne fut plus possible de retenir personne éloigné d'un seul des sermons, qui suivirent celui dont nous venons de parler. Tous les habitants se présentèrent comme un seul homme, autour de la chaire que l'on avait érigée en plein air. La preuve que la parole de

16. Dieu pénétrait bien réellement jusqu'au fond des cœurs, c'est que depuis 3 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir, les confessionnaux étaient littéralement assiégés. Les protestants même en grand nombre qui vinrent aussi écouter la parole de Dieu, se retiraient tout émus des éloquents discours des Pères Missionnaires. – Le principal fait de la Mission fut une procession de la Croix, qui eut lieu à la conclusion des Exercices. Sur un brancard avec support construit pour la circonstance, et magnifiquement orné, était portée la grande et majestueuse Croix de la Mission, escortée de toute la paroisse, qui, au chant des cantiques, après avoir parcouru plusieurs rues ornées de drapeaux et de pavillons de toutes les formes et de toutes les couleurs, vint enfin aboutir dans le voisinage de l'Eglise, à l'endroit où la Croix devait être plantée et bénite. La procession, telle que nous n'en avons ici jamais vu de semblable, se composait d'au moins 3,000 fidèles, tous fermement résolus de combattre vaillamment avec la Croix pour la Croix." Ainsi parle la Gazette de Münster. – Le départ du R. P. Pottgeisser de ce théâtre de ses fructueux travaux fut on ne peut plus solennel. A peine eut-il quitté le Presbytère du Curé, qui l'accompagnait à la station du chemin de fer, que toutes les cloches de la ville se mirent à sonner à toute volée. Une foule immense suivit le R. Père jusqu'à l'embarcadère. Là aux sons joyeux des cloches se mêlèrent les grondements de 5 ou 6 gros canons, qui ne cessèrent pendant plus d'une demi-heure d'ébranler les airs par leurs bruyantes détonations. Les roses et autres fleurs des environs avaient aussi copieusement fourni leur contingent à la fête. Le R. Père était littéralement couvert des bouquets que des mains reconnaissantes lançaient de toutes parts. Le char, qui devait le transporter, en était enrichi à l'intérieur et à l'extérieur.

Extrait de plusieurs lettres du P. Hasslacher. Bad-Ems, duché de Nassau, 28 Mars 1860. – Le Catalogue que vous avez eu la bonté de m'envoyer m'a trouvé à Francfort, où je donnais, pendant 24 jours, des Conférences aux Messieurs Catholiques de la ville. Elles avaient lieu dans le salon de l'hôtel de l'Empereur Romain, tous les jours de 7 heures à 8, devant un auditoire d'à peu près 400 personnes. Le local était rempli, et l'on était très-réservé pour les cartes d'entrée, par peur d'être un peu moins à son aise avec plus de monde. Cependant les catholiques y étaient et y trouvaient place. Même l'ambassadeur français, M. de Fénélon, venait les premiers jours avec les autres ambassadeurs catholiques et avec le beau-père de son fils, M. de Kubeck, président de la Diète. Mais un jour, ces deux Messieurs étant venus trop tard, trouvèrent leurs chaises occupées; et comme les fiers bourgeois de Francfort ne bougeaient pas, pour leur débarrasser leurs places, ils durent rester debout pendant toute une heure et davantage. Depuis ce moment, ces deux Messieurs n'ont plus paru.

La communauté catholique de Francfort compte 10,000 personnes sur 50,000 protestants et autres; une grande partie de ces 10,000 sont des domestiques. C'était un événement comme miraculeux, qu'un Catholique, un Jésuite eût osé paraître en public dans le premier hôtel de Francfort, et rassembler autour de lui l'élite du catholicisme, qu'il fût parvenu à intéresser même les Juifs et les protestants, et cela, sans être inquiété le moins du monde de qui que ce soit, pendant 24 jours! Un juif, ayant entendu que le comité des Conférences avait une dépense de 500 florins pour le local, s'informa avec empressement auprès de qui il pouvait y contribuer pour sa part; il voulait donner 15 florins, car, disait-il, j'y ai trouvé grande édification, oui, grande édification, je vous assure! – Quoique les Messieurs Catholiques, tant ecclésiastiques que laïques eussent désiré que je ne parlasse pas de communion générale pour la clôture, j'ai réuni cependant 86 personnes; ce qui était très-peu, absolument parlant, mais pour Francfort c'était encore un miracle, tant pour le nombre que pour la qualité des personnes, parmi lesquelles quelques-unes appartenaient au Corps diplomatique. J'aurais obtenu un chiffre plus élevé, si j'avais pu faire la Communion un Dimanche; chose impossible, parceque les samedis les Confesseurs ne sont pas assez libres, et que les Dimanches on ne peut pas avoir une église à part: car si l'on n'excluait pas le public, surtout les femmes, ce ne serait plus qu'un spectacle, et non une dévotion; mais quand les hommes sont seuls à l'église, après une petite préparation du haut de la chaire pour leur inspirer les dispositions propres à la Ste Communion, ils s'approchent de la Ste Table avec une dévotion telle, que la plupart d'entre eux versent des larmes, se rappellent leur première Communion, et reçoivent une impression ineffaçable, sceau de la persévérance. – C'était le 4e Cours de conférences que je donnais depuis le mois d'Octobre, j'en donnerai encore deux avant l'été; un ici à Ems, et l'autre à Brillon en Westphalie. Pendant l'été je me repose, à cause des chaleurs qui ne permettent pas de réunir tant de personnes dans une salle.

Göttendorf, ville près de Münster, 20 Juillet 1860. – Vous me demandez des nouvelles de nos "belles œuvres en Allemagne". Oui, elles sont belles, quand elles sont faites avec une très-pure intention, et encore plus belles, quand en outre elles sont suivies de la conversion de beaucoup de monde. Nous avons à cultiver une terre qui est beaucoup plus facile à remuer que la vôtre; nous trouvons plus de

sympathie pour la Religion parmi les hommes, que vous en France. Nous pouvons plus facilement réunir en congrégations les hommes des différentes conditions : élèves de collège, étudiants de l'université, jeunes marchands, ouvriers, garçons au-dessous de 15 ans, ouvriers jeunes gens, ouvriers hommes etc. etc. – Nous avons à Aix-la-Chapelle une congrégation de 2,000 ouvriers environ ; ce qui fut toute une révolution parmi cette classe. Le Directeur de police qui, du reste, par office n'est pas précisément notre protecteur, m'a dit en faisant l'éloge de cette Congrégation : "Quand nous parvenons à y amener quelqu'un de ces vauriens, nous l'avons gagné." Car ce sont les ouvriers précisément qui lui causent le plus d'embarras. — Pour moi, je ne suis guère à la maison que pendant 2 ou 3 mois de l'été. Le reste de l'année je donne des conférences aux hommes : Ces conférences sont une sorte d'Exercices, qu'on tâche d'approprier à nos mauvais temps. Je parle pendant 3 ou 4 semaines, tous les soirs, dans une salle, ne pouvant plus prêcher dans les églises. Mais je finis toujours dans l'église par une communion générale, de 2, 3, 4, 5, 7, 8 et même 11 cents hommes. On aime beaucoup cette sorte d'instruction religieuse, même les plus savants, et les hommes de tout rang dans la société ; au commencement ils ne se doutent pas de la fin, c'est-à-dire de la confession ; ils finissent pourtant par se rendre assez facilement : et cela est dû sans doute à la prière ; car j'ai toujours soin de faire prier beaucoup.

Göttendorf, près Münster, 29 Juillet 1860. – Mes conférences pour cette année sont finies : ma dernière station a été celle de Brillon, petite ville de Westphalie, où il y a un tribunal, outre les autres autorités locales ; par conséquent bien des hommes du barreau, des juges, avocats etc. Un seul, connu pour son incrédulité, s'est exclu des Conférences et de la Communion : tous les autres ont assisté aux instructions, se sont confessés, et ont communié à la fin de la station, à la messe que je disais pour eux en actions de grâces. Pendant 4 semaines, j'ai donné 29 conférences. Et, bien loin de trouver cela trop long, ce ne fut pas sans peine qu'on me vit partir. Le comité des conférences, le bourgmestre, le président du Tribunal vinrent m'exprimer leur gratitude. En général, je trouve les hommes très avides de ces conférences : ils ont de la peine à en omettre une, quand ils ont commencé à les entendre. L'autre jour, en prenant le chemin de fer de Münster, pour me rendre ici, où nos Novices sont en vacances, dans un vieux château de campagne à 3 lieues du Noviciat, un Monsieur que je ne connaissais pas, en me voyant, me regarde avec une émotion visible, et me demande si je ne fais que passer par Münster, si je ne reviens pas pour leur donner des Conférences comme 3 ans auparavant ? Je lui réponds qu'on ne m'en a pas encore demandé. — Mais, comment, dit-il, qui est-ce qui ne les demanderait pas ? tout le monde le désire ! Oh ! ce furent les jours les plus mémorables de ma vie, des jours que je n'oublierai jamais. Et Monsieur, (il disait cela d'une voix émue devant un bon nombre de personnes.) il ne faut pas vous étonner d'entendre cela de la bouche d'un protestant ; et je suis bien sûr que je ne suis pas le premier à vous parler ainsi. — Que pensez-vous, mon Révérend Père, de ces protestants ? – Pauvres gens ! qui entendent toutes ces conférences avec enthousiasme, et qui à la fin, ne sentent pas encore la nécessité rigoureuse de se faire catholiques ; qui portent bien alors un jugement favorable de notre religion, mais qui croient en avoir assez pour se sauver ! Dieu seul voit leur cœur tout entier. – Une autre fois, sur le bâteau à vapeur, un jeune marchand était assis près de moi à table, et nous parlions de Cologne, où j'avais peu auparavant donné les conférences. Il me disait qu'il y avait à Cologne de bien belles églises : – Oui, lui répondis-je, mais les habitants de Cologne n'aiment pas assez leurs églises. – Cependant, me dit-il, ils s'occupent beaucoup de leur restauration. – Oui, répondis-je, mais ils devraient les fréquenter davantage. – Oh ! reprit-il, on ne peut cependant pas nier qu'il y ait beaucoup de religion à Cologne : on a vu cela, lorsque le P. Hasslacher y donna les conférences. – Pour les conférences, lui dis-je, c'était la curiosité seule qui les y conduisait, ce n'était pas un intérêt sérieux. – Certainement, reprit-il, il y avait autre chose que de la curiosité : moi aussi, avec quelques-uns de mes amis, nous y allâmes la première fois poussés par ce motif, c'est vrai. Mais après cette première fois, nous y allâmes une seconde fois, puis une troisième, puis une quatrième, et enfin tous les jours. Ce fut la même chose pour bien d'autres. – Ce brave homme ne me reconnut pas ; c'est ce qui arrive souvent de la part de ceux qui ne m'ont vu qu'en chaire ou dans les Conférences.

Puisque je suis en train de raconter, peut-être M. le Curé de N.D. des Victoires entendra-t-il volontiers parler d'une victoire du Cœur maternel de N. Dame. – Un jeune homme d'environ 30 ans, appartenant à une famille très-riche, se trouvait, depuis sa jeunesse, presque toujours hors de son pays, dans des établissements de commerce qu'avait sa maison en Italie et en France. Et durant tout ce temps il vivait sans religion. Ses parents étant morts, il vint l'an passé pour affaires de famille (et ce fut sans doute un coup de la Providence divine) à Aix-la-Chapelle, où je donnais précisément les conférences, et où il avait deux Sœurs qui étaient de bonnes catholiques. Celles-ci

Celles-ci lui parlaient quelquefois un peu de religion; mais il leur répondait: Je ne m'occupe pas de votre religion, ne vous occupez pas de la mienne. Cependant il vient aux Conférences, bientôt il se sent étrangement impressionné. Un soir, tout ému, il dit à ceux qui l'entourent de plus près: "Oui, Messieurs, je l'avoue franchement; je suis aussi un de ceux qui, depuis longtemps, ne se sont pas confessés. Que me conseillez vous de faire? Quelqu'un (le même qui plus tard me racontait cette circonstance que je ne connaissais pas, lorsque le jeune homme vint me voir) lui dit: Allez donc chez le Père Hasslacher, il vous dira ce que vous avez à faire. Un jour il se fait annoncer; je le reçois. Il me dit qu'il a entendu jusqu'ici les Conférences, et qu'il n'a plus qu'un désir, celui de se confesser; qu'il vient seulement me demander comment il doit s'y préparer. Il me parle du bonheur qu'il sent depuis qu'il a entendu les instructions; que Dimanche, pour la première fois depuis longtemps, il a été à l'église; qu'il ne peut exprimer les consolations qu'il y a senties, qu'il se trouve déjà aussi heureux que s'il avait tout fini pour sa confession. Je vois que ce n'est pas une conversion semblable aux conversions ordinaires. Souvent en effet, les Messieurs qui suivent les Exercices, ont encore des difficultés, des doutes, des inquiétudes, des combats. Ici, rien de tout cela, il est soumis comme un enfant, pas plus de difficultés que s'il avait toujours été bon catholique; de l'ignorance, mais point de doutes: cela me frappa. - Je lui dis qu'il n'a qu'à continuer à venir aux Conférences; qu'il peut demander à ses sœurs, si elles n'ont pas la Philothée de St François de Sales, et l'Imitation pour les lui donner. Dès lors il ne faisait plus mystère de sa conversion: c'était un fait connu de toute la ville. Une dame dont le fils était son ancien compagnon de sentiments et de conduite, appela un jour, où l'autre était chez elle, son fils et lui dit: Vous ne voulez pas croire aux miracles: en voilà un tout vivant. - L'avant-dernier jour, après la Conférence sur la Ste Vierge, il vint de nouveau me voir, m'exprimer son bonheur, et me raconter que ses sœurs lui ont donné les livres que je lui ai recommandés. Et dans ce livre-ci, me dit-il, j'ai trouvé ce billet, et il me montra un billet de l'archiconfrérie de l'Immaculé Cœur de Marie, dans laquelle ses sœurs l'avaient fait inscrire il y a cinq ans. - Eh bien, lui dis-je, maintenant vous savez à qui vous devez tout cela; remerciez la Sainte Vierge toute votre vie, et regardez-la toujours comme votre bonne Mère, pour vous avoir procuré une pareille conversion! Il s'est confessé à un de nos Pères, et a eu le bonheur de faire la Sainte Communion, la première qu'il eût faite depuis 18 ans, peut-être la seconde de sa vie.

Italie - Notice sur la dispersion et sur l'état actuel de la province de Naples.

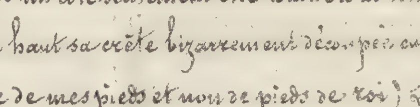
Il y a environ huit mois que nos Pères de France ont accueilli leurs frères de Sicile et de Naples, exilés de leur patrie et leur ont donné l'hospitalité. Les Napolitains, sans comparaison plus nombreux que les Siciliens, sont partagés entre les trois provinces de France, et séjournent surtout à Vals, à Aix et à Laval, où réunis en assez grand nombre ils continuent leurs études. Ceux qui s'appliquent à la théologie dans cette maison de Laval sont au nombre de 30; ils y vivent avec allégresse, et oublient en quelque sorte les peines de l'exil, grâces aux prévenances de la charité fraternelle qui a toujours distingué ce scolasticat. Or, les événements qui ont forcé nos frères de Naples à quitter leurs maisons et leurs Colleges peuvent ainsi être resumés. Dès que la constitution fut proclamée le 25 Juin, le peuple exalté par les nombreuses franchises qu'il avait obtenues commença à susciter des troubles, comme s'il eût été délié de toute obligation vis-à-vis de son Souverain, et avant tout, il fit irruption dans les bureaux de la Police, occupa les Préfectures et les Commissariats, et, après s'être emparé des armes, après avoir brûlé les archives, outragé et massacré les personnes, il promena dans la ville le désordre et la terreur. Les Nôtres, qui jusqu'à ce jour n'avaient pas été sans inquiétude, ayant appris de bonne source qu'on ne tarderait pas à sévir contre eux, abandonnèrent le College la veille de la St Pierre; mais ils n'eurent à souffrir aucun outrage, ils n'entendirent aucun cri proféré contre eux. Donc les jeunes gens déguisés en séculiers, et les Pères revêtus de l'habit des Clercs du pays se réfugièrent alors dans les maisons de leurs parents ou de leurs amis, et ils attendirent qu'un certain calme fût rétabli dans la ville, afin qu'ils pussent se disperser soit dans les Colléges de la province, soit dans leurs propres familles, ceux-là du moins qui n'étaient pas citoyens de Naples: c'est ce qu'ils firent, dès qu'ils en trouvèrent l'occasion. Mais le Collége Massimo ne fut pas tellement abandonné, qu'il devînt tout-à-fait désert; car quelques-uns de nos Pères, par de justes motifs, ne s'en éloignèrent pas, et les autres qui avaient cherché un refuge en ville, surtout les jeunes gens, y retournaient le matin de bonne heure pour y passer la journée; dès que le jour commençait à baisser, ils rentraient dans les familles qui les avaient accueillis, pour y être à l'abri des dangers qu'ils avaient lieu de redouter; car c'était le soir surtout que certaines bandes d'hommes ramassées à prix d'argent parcouraient les rues en tumulte et renouvelaient le désordre.

L'enseignement qui avait été interrompu pendant ces premiers jours de troubles fut repris, et les classes furent fréquentées jusque vers la mi-Août, vingt-cinq jours avant que Garibaldi entrât dans la ville de Naples, sans rencontrer aucune opposition, ce qui arriva le 7 du mois de Septembre. Alors, par décret du nouveau législateur, nos Pères, dont les biens furent confisqués, se virent contraints de quitter définitivement leur domicile, et de se disperser dans des maisons particulières; le Collège tombé en d'autres mains finit par être converti en un hôpital militaire, où l'on recueillit les nombreux blessés qu'on avait soustraits à la lutte sanglante engagée sous les murs de Capoue. Même les quelques objets destinés aux usages domestiques, les instruments de physique, les livres et les ornements sacrés que nos Pères, dans la prévision du péril auquel ils étaient exposés, avaient confiés quelque temps auparavant à des amis pour les mettre en lieu de sûreté; ces objets, comme nous l'avons appris depuis, eurent le même sort que nos maisons. Car nos ennemis qui s'appliquaient à épier tous nos actes, et qui n'avaient pas tardé à connaître ces précautions que nous avions prises, ne se donnèrent aucun repos jusqu'à ce qu'ils les eussent rendues inutiles; donc un ordre fut proclamé par lequel on enjoignit à quiconque recélait quelque chose que ce fût appartenant aux Jésuites, de le restituer dans l'espace de quelques jours, sous peine d'être condamné comme usurpateur du patrimoine public, de sorte que beaucoup de ces objets cachés furent rendus, et la convoitise de nos ennemis fut satisfaite. Vers la même époque, les autres Collèges des provinces furent successivement abandonnés, selon que la défiance et la crainte pressaient plus ou moins le départ de nos Pères; ceux d'Aquila et de Sora qui furent évacués les derniers continuèrent leurs classes jusqu'au 13 Septembre. – Cependant le R. P. Provincial Jos. Spedalieri préoccupé de l'avenir de ses inférieurs, cherchait déjà les moyens de mettre à l'abri de tout danger les jeunes religieux condamnés ainsi soudainement à vivre au milieu des embarras du siècle. C'est pourquoi vers les premiers jours du mois de Juillet, ayant réuni en plusieurs bandes les étudiants en théologie et en philosophie, les rhétoriciens et les novices, il les fit partir peu à peu, les uns après les autres, et leur assigna comme termes de leur voyage les différentes provinces de France, de Belgique, d'Espagne et d'Irlande; il leur adjoignit, outre un certain nombre de frères, quelques Pères qui devaient non seulement les guider et les aider durant leur voyage, mais encore et surtout les diriger ensuite dans leurs études, si les circonstances le réclamaient. Le R. P. Provincial passa d'abord quelque temps à Rome; de là, il se rendit à Malte où il séjourne maintenant avec des Pères de la province de Sicile. – La Compagnie possédait dans le royaume de Naples 19 Collèges ou Résidences, où plus de 400 religieux travaillaient à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Un autre champ qui annonçait des fruits plus précieux encore, se préparait à leurs travaux apostoliques, je veux dire le nouveau Séminaire qui était sur le point de s'ouvrir et de recevoir les jeunes ecclésiastiques choisis et envoyés par les évêques de tous les diocèses du royaume, pour s'y préparer par l'étude et la prière, aux fonctions du Saint Ministère. Cette œuvre aurait procuré de grands avantages à l'Eglise, comme on a pu en juger par l'établissement du même genre que nous avions déjà à Naples, il y a 7 ans, mais que l'envie et la malveillance nous obligèrent à fermer, pendant la tempête suscitée alors contre nous. Le local assigné déjà à ce nouveau Séminaire était un ancien et vaste couvent de religieux Théatins, transformé depuis en caserne, que le bon roi François II nous avait concédé, confirmant ainsi par ses actes cette parole qu'il répétait souvent, avant de monter sur le trône: "qu'il voulait aimer toujours et protéger la Cie. de Jésus dans ses Etats". – Dans nos Collèges et dans nos Lycées, environ 7,000 jeunes gens étaient formés à la piété et aux belles-lettres, non sans de très-heureux résultats; et pour ne pas mentionner toutes les autres œuvres, nos Pères étaient chargés de la surintendance et de la direction spirituelle de toutes les prisons du royaume. Plaise à Dieu, dans son infinie miséricorde, que les fatigues supportées par nos Pères dans l'exercice de leur ministère et les peines de leur exil présent soient agréables à ses yeux, et qu'elles obtiennent à ce peuple si dépourvu maintenant de secours spirituels, la grâce de rentrer dans les voies de la justice et de la paix!

Quant à la position actuelle de nos Pères qui n'ont pas quitté le royaume de Naples, après les bouleversements qui y ont introduit ce nouvel ordre de choses, nous n'avons pas de nouvelles détaillées qui nous la fassent connaître d'une manière certaine. Nous savons seulement en général, que quelques-uns d'entre eux, réduits aux privations de la pauvreté, soutiennent leur vie en enseignant dans de petites écoles particulières, et en profitant des secours que leur accorde la charité des fidèles. Pour exercer leur ministère apostolique, ils n'ont que les confessions à entendre; car ils ont soin de mener une vie obscure, afin de ne pas éveiller les soupçons, et de n'être pas découverts. Il est plus difficile encore d'être en sûreté dans les autres villes et dans les villages du royaume; aussi la plupart des

Nôtres se réfugient à Naples, où cependant quelques-uns ne peuvent s'établir d'une manière permanente, à cause des dangers qui les obligent à changer souvent de domicile. Et, pour dire un mot des souffrances et des injures que quelques Pères eurent à endurer dans différents lieux, l'emprisonnement de trois des Nôtres qui se rendaient à Naples, montra clairement que, si l'occasion se présentait d'user de rigueur contre les Jésuites, on s'empresserait d'en profiter; néanmoins les prisonniers furent remis en liberté. Un frère Coadjuteur, qui venait de quitter la ville d'Arpino, fut dépouillé non seulement du peu d'argent qu'il portait sur lui, mais encore d'autres objets nécessaires, et de plus, il fut accablé d'injures et de mauvais traitements. Si nous sommes bien informés, le Recteur du Collège de Cosenza fut traité de la même manière lorsque, revenant de la Calabre à Naples, il tomba entre les mains des soldats de Garibaldi. A Lecce le P. Basile ne trouvant plus de maison particulière dans laquelle il pût chercher un abri, parceque les hôtes charitables qui l'avaient accueilli d'abord, furent contraints de le congédier, pour mettre un terme aux cris et aux poursuites d'hommes mal intentionnés, se vit réduit à se réfugier dans un hôpital public, où il séjourna quelque temps avec moins de danger. Les PP. Quartaroni et Pellegrini, tous deux fervents ouvriers dans la vigne du Seigneur sauvèrent leur vie en prenant la fuite, parce qu'ils étaient menacés de la mort. Récemment on a fait des recherches, pour s'emparer du P. Costa; mais ses persécuteurs n'ayant pas réussi à le découvrir, ont jeté son vieux père en prison, montrant ainsi par les mauvais traitements qu'ils lui font subir, la haine qu'ils ressentent contre son fils et le sort qu'ils lui réservent. Probablement nos autres Pères de Naples sont exposés aux mêmes dangers; et si l'incertitude dans laquelle nous sommes sur leur position actuelle est pour nous un sujet d'angoisses, elle nous excite d'autre part à prier Dieu pour eux, afin qu'il les conserve toujours sous sa sainte garde.

+ Espagne. Lettre du P. Angileri à un Scolastique de Laval. Manrèse, 13 Octobre 1860. — Un petit aperçu sur les lieux sanctifiés par les premiers pas de N. S. P. Ignace, ne vous sera sans doute pas désagréable. La maison que nous habitons, bien que fort petite, est précieuse et vénérable, parce qu'elle est attenante à la Ste grotte. Cette grotte est située sur la croupe d'une haute colline, autrefois raide et difficile, maintenant sillonnée par une route presque praticable pour les voitures. Le Cardoner baigne le pied de cette Colline, qui est environnée de plusieurs autres. D'un côté seulement elle touche à la ville agrandie, dont elle était jadis totalement séparée. On voit au loin surgir le Mont Serrat qui lève haut sa crête bizarrement découpée en forme de scie. La longueur de la Ste grotte est de 29 pieds; sa largeur au milieu, de 9. (je parle de mes pieds et non de pieds de roi) La hauteur au temps de N. S. P. était moindre que celle d'un homme, en sorte qu'il fallait s'y tenir courbé ou à genoux. Depuis, pour l'adapter au culte divin et à l'usage des fidèles, on en a abaissé le sol, qui maintenant forme un plan doucement incliné et divisé en gradins larges et peu élevés. La voûte n'a pas changé: elle est formée de gros rochers disposés en lits d'une saillie inégale. La grotte était primitivement ouverte sur tout un côté de sa longueur. Des ronces et des épines lui servaient de muraille, et c'était en rampant parmi les broussailles que N. S. Père y entrait. Cette partie a été fermée par un mur revêtu de plaques imitant le marbre, et on a ouvert une porte dans une des extrémités. En face de la porte actuelle s'élève un autel où l'on conserve le Très Saint-Sacrement; en face de l'ancienne, on voit taillée dans la pierre, une croix noircie par les baisers des fidèles. On pense que St Ignace l'a façonnée de ses propres mains. C'est devant elle qu'il se livra à ses hautes contemplations et qu'il écrivit le livre des Exercices. La pierre sur laquelle il travaillait a été malheureusement coupée pour abaisser et égaliser le sol. Les bas-reliefs qui décorent l'intérieur, font bien comprendre l'ancienne topographie de la Ste Caverne. Je ne sais pas le dessein; c'est pourquoi je me contente de tracer quatre lignes pour vous indiquer mieux les positions.



Devant la nouvelle entrée a été construite une église par laquelle le peuple pénètre dans la grotte; celle-ci communique avec notre maison par un escalier taillé dans la pierre vive. Non loin de la grotte, en plein champ, s'élève une colonne devant laquelle le Saint eût ses premières visions de la T. Ste Trinité. Lors de cette apparition, il y avait sur cette colonne un Crucifix de pierre, que l'on vénère maintenant dans la Ste grotte. On l'a remplacée par une Croix de fer. Près de la colonne est une source où le Saint avait coutume de se désaltérer. A côté de l'ancien hôpital, aujourd'hui détruit, de Ste Lucie, sous le portique duquel le Saint enseignait la doctrine

chrétienne, s'élève le Collège. Nos Pères l'ont dirigé jusqu'en 1835. Maintenant ils sont chargés seulement de desservir l'église dédiée à S. Ignace. A cette église est adossée l'ancienne chapelle de l'hôpital, dite chapelle du ravissement, parceque c'est là que S. Ignace eut son extase de huit jours. Chacun sait que le Saint demeurait souvent dans une petite chambre de l'hôpital, voisine de la chapelle: elle avait une ouverture par laquelle le Saint en priant avait coutume de contempler l'autel. Ce fut dans cette posture que, ravi en extase, il demeura 8 jours entiers étendu sur le sol. Tout le mur qui séparait la chambre de la chapelle, a été abattu; on y a construit un autel; le pavé où le Saint était prosterné, a été revêtu de bois et en forme le marchepied. En soulevant une trappe on peut voir et baiser les pierres où reposa sa tête. Dans une des principales rues de la ville, on voit le puits dit de la poule, parceque St. Ignace en fit monter l'eau jusqu'à la margelle pour en retirer une poule morte qu'il ressuscita, afin de consoler une pauvre vieille qui pleurait à chaudes larmes la mort de sa bête. – A une heure de marche de la ville, dans la maison d'un paysan, on conserve la corde dont St. Ignace serrait son sac. Il allait souvent demander l'aumône à la porte de cette maison. Avant de partir de Manrèse, il laissa sa ceinture comme souvenir au maître de l'habitation, en lui disant: Tant que vous la conserverez et que vous ferez l'aumône, vous ne manquerez ni d'héritier ni de pain. Il y a de cela plus de 3 siècles, et cette famille qui a vu se vérifier la prédiction du Saint, garde cette ceinture comme son plus précieux trésor. On en offrit une fois je ne sais combien de milliers de francs: mais le chef de la famille répondit résolument: Non, non; les milliers de francs s'en vont, mais la ceinture reste. Elle est renfermée dans le piédestal d'une statuette d'argent. On en aperçoit seulement le bout au travers d'un verre. Quand des étrangers viennent pour la voir, le maître tenant solidement la statue entre ses mains, la donne à baiser, mais il ne permet à personne d'y porter la main; encore moins se déciderait-il à la laisser sortir de chez lui. L'évêque du diocèse, pour la voir, a dû prendre la peine d'aller à la cabane. – Il est intéressant d'entendre raconter par le paysan *librum generationis* de sa famille, en ligne masculine et féminine, à commencer par celui de ses ancêtres qui, en 1522 reçut la ceinture des mains de St. Ignace, pour arriver jusqu'à 1860. Quand les enfants mâles viennent à manquer, la fille héritière du sacré dépôt, demande une dispense pour épouser un de ses cousins, afin que le cordon ne passe pas dans une autre famille. – J'ai visité dans l'église de St. Dominique la chapelle de ce Saint et de St. Vincent Ferrier, où St. Ignace eut sa seconde vision de la Très-Sainte Trinité, et vit l'humanité de J.-C. dans l'eucharistie. Mais la chambre de ce couvent où il habita quelque temps et où il souffrit la tentation des scrupules, a été détruite en 1854. – Le peuple de Manrèse est très-affectionné à la Compagnie et très-dévot à St. Ignace, dont il connait toute la vie à Manrèse. Il visite chaque jour la Ste. grotte; et le dernier Dimanche de Septembre, jour où l'on célèbre un Jubilé annuel en mémoire de la dédicace de ce sanctuaire, depuis 5 h. du matin jusqu'à 8 h. du soir, j'ai vu la Caverne et l'église toujours pleines de monde; et la Communion générale qui se fait à la messe solennelle a été très-nombreuse. Outre les habitants de Manrèse, nous recevons encore de nombreux étrangers, français, américains, anglais qui viennent vénérer le pieux et historique sanctuaire. La semaine dernière, S. M. la Reine accompagnée de sa royale famille et de ses ministres, en passant par Manrèse, après avoir visité la cathédrale, vint directement à la grotte de St. Ignace, elle y pria quelque temps à genoux, puis examina les divers tableaux et se fit montrer l'endroit où le Saint avait écrit ses Exercices. Elle reçut avec grand plaisir pour elle et pour ses enfants quelques médailles de St. Ignace que lui offrit le P. Supérieur. — La Compagnie en Espagne ne porte pas son costume en tous lieux, mais seulement dans ceux où elle est légalement reconnue; comme à Loyola, Léon, Ste. Marie. A Manrèse elle ne l'est pas encore; mais on espère que sous peu il paraîtra un décret qui nous confiera officiellement la grotte et la maison; alors nous prendrons l'habit: jusque là nous sommes vêtus en prêtres séculiers. La visite de la Reine accélérera sans doute la conclusion de l'affaire: Car le Supérieur lui ayant dit qu'il mettait sous sa protection la Ste. grotte et la pauvre maison de Manrèse: "déjà, dit-elle, déjà elles sont sous ma protection".

Guyane française. – Nous venons de recevoir de Cayenne une longue lettre dont nous extrayons quelques passages, pour compléter les détails que nous avons reproduits au commencement de ce recueil. *Ilet-la-Mère*. La mort d'une jeune sœur hospitalière de St. Paul a été un véritable évènement pour le pénitencier. Sœur Romaine, c'était son nom, avait excité de vives sympathies partout où elle avait servi les malades. Ce n'était pas sans périls; Dieu l'en a délivrée. Rien de plus touchant que le spectacle donné par toute la population, le jour de sa mort. Ce fut comme une procession continuelle à son petit lit de

parade; personne n'y manqua: transportés, soldats, gendarmes, employés, surveillants, médecins, officiers; je les vis tous passer devant ma porte. C'était comme le Jeudi-Saint en France, où toutes les conditions se confondent et s'empressent pour visiter le tombeau de N. S.
Le Commandant avait décidé que les militaires porteraient le cercueil; les transportés réclamèrent: "Cette Sœur était à notre service, disaient-ils, c'est à nous qu'il appartient de lui rendre le dernier devoir." – Le Commandant eut le bon esprit de donner satisfaction à leur vœu. Les transportés portèrent donc le corps pendant une partie du trajet, et les militaires pendant l'autre partie. On en vit plusieurs pleurer et s'écrier: "Quand j'ai été malade, elle a eu tant de soin de moi!.... Ma mère ne m'aurait pas mieux soigné!...." Ce fut une excellente prédication que cette mort: les cœurs avaient été, pour ainsi dire, à la mission. Les transportés étaient pleins de bonnes dispositions et ils avaient regagné un peu de cette estime dont ils ont si grand besoin pour prendre confiance et se relever. – Les prières des 40 heures se sont faites à l'Ilet-la-Mère comme dans les autres pénitenciers. Mais là, l'Aumônier eut l'heureuse idée d'étendre cette bonne œuvre et de la faire accepter par le personnel libre et par l'Etat-major. Personne n'y est resté étranger, tous demandèrent une heure d'adoration. L'Officier qui commandait le pénitencier et le Commandant des troupes, se trouvaient prosternés devant N. S. à la même heure que l'Aumônier; puis les gendarmes, les surveillants, les soldats, tous les transportés en un mot. – Le 28 Novembre 1859, eut lieu à l'Ilet-la-Mère la bénédiction de la nouvelle église, la plus belle de nos établissements. C'est une Croix latine de 35 mètres de longueur sur 10 de largeur. Quoiqu'un peu mélangé pour le style, cependant le 13e siècle y domine. 59 fenêtres sur deux rangées donnent le jour à cette église en même temps qu'elles lui servent d'ornements. – L'ameublement n'est pas indigne de ce petit chef-d'œuvre. Les 3 autels en bois Ouacapou, ornés de sculptures sont d'un effet qui égale, si toutefois il ne le dépasse pas, l'effet de nos anciennes sculptures en chêne. Le Confessionnal, la chaire, une balustrade de 25 mètres de longueur, entourant le chœur et les petites chapelles, faits du même bois, ornés aussi de sculptures, forment avec les autels un très-bon ensemble. Enfin, le chemin de la Croix, monumental aussi par l'encadrement, quoique les gravures soient dans un genre plus délicat, complète le bon effet de tout l'ensemble. – Il n'est pas facile de raconter tout ce qu'il y eut à vaincre de difficultés pour arriver à un si beau résultat, et combien l'Aumônier, vrai Directeur de l'œuvre, eut besoin de courage et de persévérance pour mener à bonne fin une si grande entreprise. Le jour de la bénédiction fut un jour magnifique pour l'Ilet-la-Mère. Mr le Gouverneur, Mgr le Préfet Apostolique, le R. P. Beigner s'étaient donné rendez-vous pour cette belle cérémonie. La fête fut vraiment chrétienne et religieuse. Plus de 60 transportés s'étaient préparés à la réception des Sacrements pour honorer ce jour. 27 transportés reçurent le Sacrement de Confirmation, 2 firent leur 1ère Communion. Une personne libre et 2 militaires communièrent aussi pour la 1ère fois. Cette belle journée se termina par l'érection du chemin de la Croix.

Pénitencier de St Laurent. – Ce pénitencier, cruellement éprouvé par la maladie a perdu plusieurs de ses hommes d'élite, de ceux sur lesquels on pouvait compter davantage pour faire fleurir la Religion. – Les paroles prononcées par le Père sur la tombe de Charles-Marie B.... donneront une idée de sa vertu: "Mes amis, je ne puis me taire en ce moment, mon cœur a besoin de vous dire un mot. Il y a des souvenirs qu'il importe de ne pas laisser se perdre, parce qu'ils peuvent avancer la réhabilitation d'un grand nombre. Il faut qu'on sache tout ce qu'il y a à espérer encore d'un condamné qui comprend son malheur et qui l'accepte en chrétien. La vie de B.... depuis sa condamnation, a été sans tache, elle s'est ornée même, j'ose le dire, des plus belles vertus. Il me revient à la mémoire un trait qui l'environne à mes yeux d'une auréole de gloire. – J'avais été chargé de lui offrir une place avantageuse qui le tirait de la masse et le mettait en des conditions meilleures pour sa santé et pour sa tranquillité. Il entrevit un danger d'offenser Dieu, une occasion semblable à celle qui l'avait fait tomber dans le malheur. Ce en fut assez pour provoquer son refus. Non, s'écria-t-il, je craindrais....; et il resta dans la misère jusqu'à ce que l'Aumônier de St Laurent qui avait deviné depuis longtemps sa vertu, le prit à son service. Voilà bien le chrétien, le véritable disciple de J.C., qui craint le péché plus que la mort." – Vers la même époque, vis-à-vis de celui dont je viens de citer la mort édifiante, languissait un autre malade. – Un Père du Maroni écrit à son sujet: C'était un ouvrier, enfant de Paris, fort et robuste. Dans d'excellentes intentions, il demanda et obtint d'être envoyé à St Laurent du Maroni. A peine arrivé, il voulut faire une confession générale. Sa forte constitution déjà altérée par un long séjour à la Comté, s'ébranla tout-à-fait. Et quand après une année d'absence, je revins à St Laurent, je ne fus pas peu surpris de voir à l'hôpital, ce pauvre enfant,

parmi ceux dont on attendait prochainement la mort. M'ayant reconnu, il me fit signe d'approcher : "Mon Père, vous me voyez bien bas, je crache mes poumons". — "Eh bien, lui dis je, si vous êtes bien préparé et résigné à la volonté de Dieu, je ne vous plains pas". — "Mon Père, je suis prêt." 2 minutes après l'avoir quitté, comme je repassais devant son lit, il me rappela. C'était pour me dire : "j'ai encore un petit péché avec lequel je ne voudrais pas mourir." — 3 ans auparavant, c'était l'ouvrier de Paris, hors de la voie chrétienne. Ici à St. Laurent, c'était un homme tout différent, renouvelé par la grâce de J.C. Il me semblait le voir revêtu de la douceur et de l'innocence de l'agneau.

L'œuvre des mariages à St. Laurent a rencontré sans doute des difficultés et des périls, mais elle a marché sans interruption. Des 32 femmes arrivées en Février 1859, la plupart sont mariées, mais 10 au moins ont pris le chemin du cimetière, quelques-unes au moment où elles se préparaient au mariage. Mais cette circonstance ne fit aucun tort à leurs bonnes dispositions. "Mon Père, me disait l'une d'elles avec la plus grande sérénité sur le visage, je préfère mourir maintenant, car je vois bien que plus tard, je ne serais pas aussi bien disposée." Le Père disait à une autre : "allez-vous mieux ? Si Dieu vous guérit vous le remercierez ; s'il vous appelle à lui, vous serez encore contente, n'est-ce pas ?" — Sa réponse vint réjouir toutes les personnes présentes comme un parfum délicieux. "A la volonté de Dieu, mon Père, je trouve tout bon de sa main". — Le Commandant, touché des bons sentiments des mourantes, laissa échapper devant moi cette parole : "Si je ne craignais le découragement de celles qui restent, nous n'aurions qu'à nous réjouir de départs aussi consolants". — Une base plus sûre et plus solide pour l'établissement de la famille au Maroni avait obtenu un commencement d'adoption. Outre la formation des nouveaux ménages, on songeait à réunir aux condamnés de bonne conduite déjà mariés en France leurs épouses quand elles se montraient fidèles, dévouées et persévérantes dans leur désir. On comprend qu'il y aurait là bien d'autres garanties et bien moins de périls que dans ces unions nouvelles entre condamnés. Un seul ménage a été ainsi reconstitué dans les meilleures conditions, mais l'épidémie a enlevé la pauvre femme à son mari et à ses enfants.

A St. Louis, la fête patronale a été célébrée avec une grande solennité. Tout l'Etat-major avec les invités du pénitencier voisin assista au St. Sacrifice et au panégyrique du Saint. La soirée, après les vêpres, fut consacrée à des jeux, courses d'embarcations sur le fleuve, illuminations, feux d'artifice. Il ne manquait à cette fête que la fréquentation des Sacrements, par les chrétiens plus fervents, mais quoiqu'un grand pas fût fait, le pénitencier n'était point encore assez bien disposé pour cela. On ne peut, sans plaisir, voir en ces circonstances les nuages qui couvrent le front du condamné se dissiper, lorsque confondu avec ses chefs dans la même pensée religieuse, il regagne un peu de dignité.

Montagne-d'argent. — Un repris de justice vint prier le Père de vouloir bien renouveler son scapulaire. Le Père lui demande pourquoi il veut le reprendre aujourd'hui, et voici ce qu'il apprend : Ce condamné portant du bois à la boucherie, avait réservé pour le dernier voyage les plus petits morceaux. Un Surveillant le rencontre : "Comment ! grand paresseux ..... est-ce que vous vous moquez du monde ? de porter ainsi ces brins de bois !" — J'allais lui donner mes raisons, et déjà j'avais dit : "Pardon, mon Surveillant," mais au lieu de m'écouter, il me donne un coup de pied. — Je ne sais ce qui se passa en moi dans ce moment, je ne me possédais plus. J'allais ramasser une pierre sur le chemin et la lui jeter à la figure : "Comment ! mon Père, à un ancien militaire ! avec mes 45 ans, à moi qui me ferai mourir au travail, me traiter de grand paresseux ! et devant les camarades ! c'est trop fort ! ....." Par bonheur la Ste Vierge m'a retenu.... c'était un Samedi. Je pensai au Scapulaire que je ne portais plus. A partir de ce moment-là, tout se calma en moi, la tempête était apaisée .... et je m'en revins tranquillement. Dans la nuit, le Scapulaire se présenta sans cesse à ma mémoire, et je promis de venir vous le demander". Le Père s'empressa de le lui remettre en l'engageant de faire mieux encore avec l'aide de Marie qui l'avait protégé.

Souvent nous avons à craindre que les belles paroles de nos transportés, comme leurs belles épîtres, ne soient pas toujours d'accord avec leurs sentiments. La plus forte épreuve et la meilleure pierre de touche qu'on puisse désirer, c'est la persévérance dans ces sentiments au milieu des plus grandes adversités. Voici un homme à l'hôpital, en proie à d'horribles douleurs que lui cause un cancer placé à la partie frontale. Cet homme sait qu'il ne guérira pas. Il puise des forces dans la réception très-fréquente des Sacrements. Bien loin de se plaindre, il se nourrit de la lecture de l'Imitation et du Consolateur du P. Lambillotte. Parfois il s'amuse

 à faire des vers pieux. Un jour, le Père le voyant occupé à écrire, s'approche de lui, et lit les vers qui suivent —:

1.	2.	
Coupez, brûlez, c'est ce que j'aime,	Amour du Ciel et de la terre,	Je veux tout souffrir sans rien craindre,
Contentez-vous à mes dépens.	Venez pénétrer dans mon cœur.	Mépris, douleurs, peine et travaux.
Si ma douleur devient extrême.	De moi, faites un beau parterre	Quand on aime, peut-on se plaindre?
L'amour allège mon tourment	Tout rempli de fruits et de fleurs.	Jésus adoucit tous les maux....

Un condamné de St. Laurent était arrivé en ce pénitencier en l'année 1859. D'abord employé aux plus pénibles travaux, aux chantiers du grand bois, triste de sa position, quoiqu'il l'a prît avec un courage héroïque, il vit promptement sa santé s'altérer. Les railleries de ses compagnons qui tournaient sa piété en ridicule, ajoutaient encore à sa dure pénitence. Le Père, touché de son sort, obtint pour lui une place d'écrivain au magasin de l'usine. Le lieu était des plus malsains. Le Père le voyant dépérir, l'engagea à demander un changement. "Mon Père, répliqua le transporté, j'aime mieux ne rien demander; c'est Dieu qui m'a placé ici, il me placera ailleurs quand il voudra. Il faut un homme à ce poste malsain, autant moi qu'un autre; vous savez du reste, combien je désire mourir. Voici une belle occasion, laissez-moi en profiter et faire à Dieu le sacrifice de ma vie". Le Père ne voulut pas contrarier de si généreuses dispositions. Quand Dieu lui-même présente un chemin de fer pour arriver à l'heureuse éternité, on fait bien d'en profiter. 8 jours après cette entrevue, ce transporté entrait à l'hôpital pour n'en plus sortir. Au milieu de ses souffrances, pas une plainte n'est sortie de sa bouche. Quand la Sœur lui demandait ce qu'il voulait pour sa nourriture: "ce que vous voudrez," répondait-il, bien différent en cela des autres malades transportés qui sont souvent exigeants. — Pendant les 2 mois qu'il passa à l'hôpital, il garda toujours son habitude de communier tous les 8 jours. Après avoir été administré en pleine connaissance il mourut de la mort des justes. N'est-il pas à croire qu'il ne quitta le bagne que pour passer au Ciel?

Chiffre des Pâques parmi les transportés en 1860.

Gardien	120.
Ile-royale	250.
St. Laurent	520.
St. Joseph	180.
Ilet-la-Mère	115.
Montagne d'argent	130.
St. Louis	0.
Mont-Joli	22.

Ministères spirituels des Nôtres en 1860.

Total des confessions, 8,602 part. 1154 génér.	
id. des Communions,	7,942.
Catéchismes et Instr. pr la 1ère Comm.	438.
id. pour la Confirmation	273.
Total des Sermons	1,213.
id. des retraites	12.
Visite des hôpitaux,	2 fois par jour.
Mauvais livres enlevés,	un assez bon nombre.

B. — Nos missions de Chine vont recevoir un renfort considérable. Cinq Pères et trois FF. Scolastiques se sont embarqués à Londres le 25 de ce mois. Ce sont les PP. Dubar, d'Argy, Femiani, Andrieux, Octave, et les FF. Royer, Seckinger, Guéniot.

Scolasticat de Laval — IHS — Octobre 1861.

Chine — Extrait d'une lettre du P. Ravary. Chang-hai 3 Mars 1861. Le grand événement du jour, si je ne me trompe, est l'expédition Anglaise dans le grand fleuve Iang-tché-Kiang. Sans être prophète, ni fils de prophète, je regarde ce fait dans les circonstances actuelles, comme un événement de 1er ordre. Après le coup si vigoureux porté au cœur du grand colosse, voilà l'élément européen qui pénètre à grands flots dans ses principales artères. C'est fini, le nom de Barbare, jeté depuis tant de siècles à la face du fils de l'Occident, deviendra bientôt un anachronisme. Bientôt nous verrons, je caresse cette espérance avec bonheur, nous verrons ou du moins nos petits neveux verront la grande lutte entre le paganisme vaincu, et peut-être expirant et l'Évangile triomphant. Fiat! Fiat! En tous cas, le spectacle auquel nous assistons, vous sous le Ciel de l'Occident, nous sous le Ciel peut-être moins sombre du Céleste-Empire, est bien intéressant et surtout bien instructif. Adorons en silence Celui qui préside aux destinées des Empires. Quam inscrutabilia sunt Dei judicia! Pour nous, sans [illegible] fidèles au poste que la Ste Obéissance nous a confié, prions, espérons, attendons.

Depuis le départ des Anglais pour Nankin, trois semaines se sont écoulées. Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles certaines de cette expédition. Ces jours-ci le bruit courait parmi les Chinois que les hommes à cheveux rouges (Anglais) avaient battu les Rebelles de Nankin, parce que les cheveux longs (Rebelles) les premiers auraient attaqué les Anglais. Ce bruit n'avait rien de fondé. Car les Chinois de Chang-hai désirent si ardemment voir les Européens chasser ces brigands, qu'une telle nouvelle est bien de nature à être colportée, semée, propagée rapidement par ces pauvres gens. Par le fait, humainement parlant, si les Européens ne se mettent pas de la partie, tôt ou tard, il faudra bien devenir Rebelles. Après ce bruit, on en a fait courir un autre qui paraît assez probable. Les Anglais, dit-on, sont arrivés à Nankin avec leurs 10 ou 12 navires de guerre. Les Rebelles les ont fort bien reçus. Des forts et des remparts, ils ont salué leur arrivée par plusieurs décharges d'artillerie. Puis ils ont promis tout ce que les Anglais ont demandé. Mais sur ce point, j'attends des nouvelles plus positives; aujourd'hui ou demain, nous pourrons recevoir quelques détails que je m'empresserai de vous communiquer. — Quel est le but de cette expédition? Un jeune Lieutenant de navire Anglais, quelques jours avant le départ vint nous faire sa visite d'adieu. Ce jeune officier est charmant, nous sommes depuis assez longtemps en fort bons rapports. « Qu'allez-vous faire dans cette expédition, lui demandai-je en souriant, vous allez vous promener et vous amuser? » — Nous, nous amuser! reprend-il avec vivacité; avec les Chinois nous ne voulons pas nous amuser". Il ajouta qu'ils voulaient du commerce, et qu'à tout prix, ils l'obtiendraient. — L'expédition anglaise, sous les ordres de l'Amiral Hope, est partie de Chang-hai dans les premiers jours de Février. Que veut-ils faire? D'après les on dit des particuliers et des journaux, il y a du connu et de l'inconnu. Le connu, et la chose est évidente, ils veulent ouvrir le fleuve dans toute sa longueur au commerce anglais. Par quels moyens? Ici, on entre dans le champ des hypothèses. Le Lieutenant dont j'ai parlé nous disait qu'ils ne feraient rien aux Rebelles de Nankin, si toutefois ces MM. se montraient bien gentils à l'égard des étrangers. Sinon, du canon. Puis, après les pourparlers à Nankin, ils laisseraient un navire de guerre devant la ville, et l'expédition continuerait sa route. Dans les deux grands ports dont le nom m'échappe en ce moment, et qui leur ont été accordés par le gouvernement de Pékin, ils doivent installer les deux Consuls avec toute la solennité possible, puis quelques canonnières et d'autres barques plus légères, remonteront le fleuve le plus haut possible, étudiant le pays, visitant avec soin le littoral, dans la disposition bien arrêtée de recueillir tous les avantages que la science et le hasard peuvent leur procurer. A partir de Nankin, ils laisseront de distance en distance et dans les positions les plus avantageuses, une canonnière qui devra mouiller en cet endroit; de cette manière, les communications dans tout le parcours du fleuve, seront et plus rapides et plus faciles. — On dit, qu'avant le départ, les Anglais avaient eu la courtoisie de demander

der à l'Amiral français 1 ou 2 vaisseaux, pour faire l'expédition de concert. L'Amiral aurait répondu à ses gracieux alliés, qu'en ce moment, il n'avait pas de bâtiments disponibles. On demande de nouveau quelques officiers de marine. Même difficulté. On s'adresse alors au Général de Montauban, qui a détaché un Capitaine d'Etat-Major, M. Chanoine, avec mission d'accompagner l'expédition anglaise. Voilà des on dit. Le fait certain, c'est que M. Chanoine est parti. Cet excellent jeune homme, qui est venu bien souvent nous voir et que nous connaissons intimement, a promis au R. P. Lemaître, de prendre à son arrivée à Nankin, des informations sur l'état actuel de cette pauvre chrétienté, et de lui communiquer les nouvelles qui pourraient intéresser et les Missionnaires et les chrétiens. Le R. P. Supérieur attend par le premier courrier, une lettre de ce bon Capitaine. — Avec l'expédition anglaise, sont partis 3 ou 4 touristes de la même nation. Ces MM., un Commandant, un médecin, un botaniste et un autre dont je ne me rappelle plus le titre, de leur plein gré, ou sur l'invitation du gouvernement, je l'ignore, ont formé une commission scientifique. Ils doivent visiter une grande partie de la Chine, remonter le grand fleuve le plus haut possible avec les navires; puis, explorant le pays sur tous les points, traverser le Thibet, escalader le fameux mont Imalaix, et poursuivre leurs curieuses investigations jusqu'à leur arrivée dans les Indes. Ce voyage durera pour le moins 7 à 8 mois. — On reconnait là ces Anglais au génie tenace, au caractère intrépide, qui ne reculent jamais devant une difficulté. Toujours dans le positif, ils marchent d'un pied ferme, et ils arrivent. Hélas, que ne travaillent-ils pour une fin plus sublime! Quand le Dieu des miséricordes jettera-t-il un regard de compassion sur une nation, qui a certes, bien des misères, mais qui possède de bien belles qualités. En tout cas, je les vois à l'œuvre avec plaisir. Les voilà qui vont sillonner la Chine dans tous les sens. Avançant comme une compagnie de génie, qui, à coups de pioches et de pique, prépare, nivelle la route pour l'Armée entière qui suit à peu de distance, ces intrépides marchands ne tarderont pas, j'en ai la douce espérance, à voir marcher à leur suite et souvent à voir devant eux, une nombreuse phalange de Missionnaires, de Catéchistes, qui, Dieu en soit béni, travailleront pour une plus noble cause. La guerre de Chine en 1842, nous a fait une bien belle position en cette partie du Céleste Empire. La guerre de 1860, puis les caisses d'opium et les ballots de laine et de coton, préparent et ouvrent à l'Évangile une plus large porte.

4 Mars. — Hier soir nous avons lu dans le journal anglais de Chang-hai quelques nouvelles intéressantes. Les Anglais sont arrivés à Nankin, ils ont eu quelques entrevues avec les Rebelles. Les longs cheveux volontiers permettront aux marchands de la grande Bretagne un large commerce dans le parcours du fleuve. Bientôt les relations seront des plus amicales. On ira en Angleterre acheter des navires, des vapeurs; on a même parlé de Religion. L'auteur de l'article ne désespère pas de faire de ces honnêtes Messieurs, d'assez bons chrétiens. Mais pour les Rebelles, il n'y a de salut possible que dans la lecture de la Bible, et non dans les prédications des autres sectes. Ne reconnait-on pas là la queue du serpent! L'Amiral Hope leur a fait déclarer qu'il laisserait à Nankin un navire de guerre. Cette proposition ne fut pas reçue avec plaisir. Cette mesure est inutile, ont dit les Rebelles, l'amitié de part et d'autre est sincère. Je le sais, reprit l'Amiral, mais dans l'intérêt même de ces MM., la chose est nécessaire. Il sera plus facile ainsi de garder la neutralité entre les Impériaux et les Rebelles. Au surplus, bon gré malgré, la mesure est décidée, elle doit être exécutée. — La question d'opium souleva des difficultés. Un des Rois Rouges a refusé ce trafic. L'Amiral a tourné la difficulté, il a parlé du commerce en général, et il a terminé en disant que toute insulte au pavillon britannique entraînerait de graves représailles. Un Capitaine de marine, quelques officiers, et l'interprète sont allés à [illegible] de Nankin, visiter le second Roi en chef. Le Roi Suprême, Tien-Wan, toujours invisible, [illegible] à Nankin. Il a répondu au message des Européens, mais il s'est bien gardé de se montrer aux regards des profanes. Ce [illegible], selon une version assez probable, n'existe pas. N'importe, la [illegible] : plus tard, on connaîtra le dénouement [illegible]. Ces MM. de Nankin [illegible]. Le jaune est la couleur adoptée par l'or[illegible] et les Rebelles [illegible] le [illegible] à 5 pattes. Ainsi donc, si la rébellion l'em[porte] [illegible] plus [illegible] et l'âge d'or renaîtra aux yeux [illegible] comme [illegible] du Nord, qui [illegible] avec une grande [illegible] le [illegible] vient de créer un septième tribunal

suprême, appelé tribunal des affaires étrangères. Le Prince Kong, lui-même, le frère cadet de l'Empereur, celui-là même qui a traité directement avec les Plénipotentiaires Européens, en sera le Président. En voilà un nouveau, qui, comme vous le voyez, pourra servir énormément à entretenir les bonnes relations avec les soi-disant Barbares. — Désirez-vous quelques détails sur la position du moment? Voulez-vous entendre parler de nos chers amis les Rebelles? Je n'ai rien de bien intéressant à vous communiquer à ce sujet. Les Messieurs aux longs cheveux nous laissent ici fort tranquilles. Je dis ici, c'est-à-dire à Chang-hai et dans les environs; car un peu plus loin, au sud et au sud-est, les populations sont toujours sur le qui-vive. Cependant il y a un moment de trêve. Plus tard à la garde de Dieu. Ces brigands, dit-on, attendent le départ de nos braves troupiers français, pour venir nous faire visite. Pour ma part, je suis assez convaincu d'une chose. Si, au départ de l'armée, on ne laisse pas à Chang-hai quelques centaines d'hommes, l'affaire sera bientôt décidée. Un mois après, nous serons Rebelles de force ou de bonne volonté. Les Anglais probablement ne s'opposeront pas à leur arrivée. Mais encore une fois, à la garde de Dieu! — Quand nos soldats nous quitteront-ils? il n'y a rien encore de bien certain. Hélas! de la part de ces pauvres garçons le désir ne manque pas. Ils ont presque tous la maladie du pays. Ils s'ennuient. Je le comprends. Sans distraction, sans occupation, avec un service et des corvées pénibles, ils ne savent comment passer convenablement le peu de temps qu'ils ont de loisir. On dit qu'au départ de l'armée, 400 hommes d'infanterie de marine resteront à Chang-hai, pour protéger cette ville contre les Rebelles. Mais qui vivra verra. — Depuis le départ de nos braves chasseurs, nous avons eu le temps de respirer un peu. Nous pouvons reprendre nos habitudes de communauté. Les visites sont devenues plus rares. Sauf le Dimanche où ils viennent en assez bon nombre, en effet, nous voyons assez peu souvent les troupiers. Nous allons aussi moins fréquemment les visiter, et cela pour plusieurs raisons. D'abord ils sont tout-à-fait disséminés. Ainsi à la pagode près de notre maison, où devraient se trouver 80 hommes, on rencontre à peine quelques hommes dans la journée, à cause du service et des corvées. Puis les autres compagnies sont casernées dans l'intérieur de la ville, à une demi-heure d'ici; pour aller les voir, il faudrait consacrer une demi-journée. Enfin, sans vouloir excuser un petit peu de paresse peut-être de ma part, je trouve chez eux une différence assez notable avec nos chasseurs. Bons enfants, si vous voulez, mais [illegible] pas d'entrain, je le remarque. Dans le bataillon de chasseurs, vous comptiez un grand nombre de volontaires, et de jeunes gens de bonnes familles. Ils venaient plutôt vous chercher que vous n'alliez à eux. Nos soldats du 101e de ligne ont moins d'entrain. Cependant nos relations sans être aussi intimes, aussi fréquentes, sont fort amicales, tant avec les officiers qu'avec les piou-pious. Le bon F. Braun [illegible] tout est leur ami de cœur. [illegible] il leur donne plus souvent quelques petites pilules spirituelles, que les pilules ou les petits remèdes que parfois ils viennent lui demander. Plein de charité pour tous, il a fait un bien réel à bon nombre d'entre eux. A cause des occupations et des distractions de position sociale, j'ai chargé ce charmant frère de recevoir les soldats, et de leur tenir compagnie, mission qu'il remplit à la satisfaction de tous.

Nouvelles de famille. — L'ancienne église de la ville, appartenant il y a 130 ans à nos Pères, nous a été rendue il y a 15 jours. Elle est située dans l'intérieur de la ville. La position est favorable. Cette affaire a été traitée entre le gouvernement français et les autorités chinoises. Inutile de dire qu'en cette occasion, comme toujours, nos Officiers Supérieurs ont montré la meilleure volonté. L'affaire n'est pas terminée, on n'a rendu que l'église. D'après le traité, les églises et les dépendances doivent revenir à leurs anciens propriétaires. Or, à Chang-hai, nos Pères possédaient plusieurs terrains qui sont contigus à l'Eglise. En ce moment, nous recherchons les pièces et les titres, puis nous les présenterons à qui de droit. [illegible] de la Compagnie, nos Supérieurs n'ont pas été et ne seront pas exigeants sur ce point. Je crois que c'est le Consul, qui, les pièces reçues, fixera les limites de [illegible] de concert avec les Mandarins. Les bâtiments sont en assez bon état; mais il y aura bien du travail à faire pour avoir là quelque chose de bien.

Je me proposais, et je vous promettais dans ma dernière lettre de vous raconter quelques petits faits intéressants, et qui peignent au naturel le bon cœur du troupier français. Aujourd'hui tant bien que mal, je remplirai ma promesse. Avant tout, [illegible], je ne dirai pas que tout fut parfait et que nos soldats sont des saints. Non, nous avons eu des misères. Cependant nous en avons eu moins que je ne m'y attendais. De plus, je n'ai pas vu, de mes yeux vu, tout ce que je vais dire. J'ai été témoin oculaire de plusieurs faits de charité qui dénotent une belle âme, et qui m'ont fait bien plaisir. Le reste, je l'ai appris de l'auteur de cette

action de bienfaisance, ou de témoins dignes de foi. Je commence. — Un fait général et qui fait l'honneur des Enfants de la noble France, c'est que le lendemain, le jour même où une compagnie, ou un poste français vient se caserner dans un endroit, dans la ville ou dans les faubourgs vous voyez sur-le-champ une foule de pauvres, de mendiants accourir, en se disant les uns aux autres dans leur langage: Les Français sont bons! Puis tous les jours, deux fois, à l'heure où nos troupiers mangent la soupe, ils reviennent par bandes pour recevoir un morceau de pain. Puis les connaissances se font. Tel soldat découvre dans la foule un vieillard misérable, ou une vieille bonne femme dans le dénuement. Ce sera désormais le protégé ou la protégée. Mon troupier de lui dire en bon français: mon vieux, tu viendras tous les jours à 10 h. et à 4 h, et je te donnerai à manger. Ensuite il fait des signes; c'est fini, il a dû comprendre, et le lendemain le pauvre vieux reçoit sa ration. Maintes et maintes fois je me suis rencontré à la porte des casernes à l'heure des distributions. Quel curieux et attendrissant spectacle! Le bon cœur du soldat français se montrait là tout entier. Ils étaient heureux de faire du bien, au point qu'ils oubliaient parfois de se trouver en Chine. Ils entamaient avec ces malheureux des conversations de longue haleine, comme s'ils s'étaient rencontrés aux Champs-Elysées à Paris. « D'où es-tu, mon pauvre vieux! Combien as-tu d'enfants? Pourquoi es-tu estropié? » Mais, vous oubliez, mes amis, que vous parlez à des Chinois? comment peuvent-ils vous comprendre? — C'est vrai, mon Père, mais nous nous comprenons bien. Tenez, voilà une pauvre femme dans la misère, elle a trois enfants, elle nous a dit que son mari avait été tué par les Rebelles. Mais, repris-je, comment a-t-elle pu vous dire cela? — Oh, voyez-vous, elle a fait ce signe-là, (et le troupier portait la main sur son cou, et imitait le même signe) et nous avons bien compris. — Le plus souvent, et cela se conçoit facilement, nos braves garçons comprenaient tout le contraire. Mais peu importe, quand il s'agit d'un malheureux, le plus pressant, le plus nécessaire, c'est de le soulager sur-le-champ. — Il me serait difficile de dire précisément le nombre des malheureux qui reçurent la charité de la main de nos bons troupiers. Ce que je sais, c'est que le nombre en fut considérable. D'après ce que j'ai vu, et au dire de certains sous-officiers qui présidaient eux-mêmes aux distributions, près de 40 ou 50 pauvres ont pu recevoir, devant chaque caserne, le pain et le riz nécessaires pour chaque jour. Voilà pour l'ensemble du tableau. Impossible maintenant de raconter les aumônes faites en particulier. Bien des fois j'ai entendu des paroles qui m'apprenaient suffisamment la bonne volonté de nos soldats. "Il n'y a que des soldats français qui sachent faire l'aumône, me disait un vieux barbu. Partout c'est comme ça. Ah! si j'étais riche!" — Un autre de dire: "Il faudrait 10,000 Français à Chang-hai, et alors ces pauvres diables ne mourraient plus dans les rues". — Un fourrier me racontait que le matin en revenant de la corvée, il avait rencontré un cadavre étendu sur les marches d'un pont, à dix minutes d'ici. "Le cœur a failli me manquer, ajoutait-il, j'ai pris mes jambes à mon cou, et vite j'ai défilé". Que de misères à Chang-hai, répétaient à l'envi tous ces braves, "les chinois ça n'a pas de cœur. Ils vous laissent mourir les malheureux dans les rues, comme des chiens". Par le fait, nos braves se sont rencontrés à Chang-hai dans le moment où la misère était la plus grande. C'était le temps où vous trouviez dans les rues les flots des populations de tous les pays, ravagés par les misérables bandits, appelés Rebelles. Tous les émigrés, sans foyer, sans ressource, arrivaient pêle-mêle dans cette ville, que protégeaient si efficacement les baïonnettes européennes. D'un autre côté, les Mandarins ne pouvaient plus, ne voulaient plus venir en aide à tant de malheureux, mourant de faim et de misère. Ne pouvaient plus, le nombre en était trop considérable. Ne voulaient plus, parceque, parmi ces mendiants, se rencontraient bon nombre de rebelles, accourus ici sous les haillons de la pauvreté, pour préparer les voies à leurs frères d'armes. Dans cette extrémité, rien donc d'étonnant, si presque tous les jours, on trouvait dans les rues un ou deux misérables, morts de faim et de froid. Nos soldats, généralement parlant, se montraient fort généreux à l'égard de ces malheureux. Bon nombre m'ont dit: "C'est trop fort, je n'y tiens pas. Je ne puis pas garder de sapèques dans mes poches". Par le fait, les piastres filaient rapidement. On achetait un objet quelconque, on changeait une piastre; le troupier mettait dans sa poche les 4 à 500 sapèques qui lui revenaient. Le soir, le lendemain, les sapèques avaient passé entre les mains des pauvres.

Racontons quelques faits particuliers. — Un sergent de chasseurs, jeune volontaire de bonne famille, rentrait au quartier. Il tombait un peu de pluie. Il rencontre assise sur une pierre une pauvre femme d'une trentaine d'années. Un petit garçon de 10 ans reposait près d'elle. L'état de misère où se trouvait cette femme attire les regards de mon sous-officier. Il s'arrête; et tout naturellement en bon français, il lui demande d'où elle vient, où elle va? La mendiante répond par des signes, elle a faim. Puis prenant une poignée

de paille, qui se trouvait près d'elle, la dépose sur la pierre, incline la tête, fait semblant de dormir, et dit au brave troupier : Me ieur. Cette expression familière à tous nos soldats, qui la répètent souvent, veut dire : je n'en ai pas. Elle veut de la paille, se dit à lui-même notre sergent, il faut lui en acheter. Qui fut dit fut fait. Il va à droite, à gauche, trouve ce qu'il cherchait, achète une grosse botte de paille pour 100 ou 200 sapèques, la charge sur ses épaules, et revient à sa protégée. La femme reconnaissante remercie son bienfaiteur, se lève, prend le fardeau, et suivie de l'enfant, se met en marche. Mon soldat la suit des yeux. Au bout de quelques instants, cette pauvre mendiante, fatiguée, laisse tomber la botte de paille et s'asseoit dessus. Mon troupier arrive près d'elle : "Allons jusqu'au bout, se dit-il, n'ayons pas honte. Pour le gouvernement je ne le ferais pas ; mais pour cette pauvre femme, c'est différent." "Allons, marche, lui dit-il, et toujours en bon français, je porterai la paille jusqu'à ta maison". Il a déjà chargé la botte de paille sur ses épaules. La mendiante a compris ce langage d'action, plus significatif que celui des paroles. Elle marche la première, elle marche assez longtemps avec son petit garçon qu'elle conduit par la main, se détournant de temps en temps pour voir si notre bon troupier la suit. « J'ai marché de la sorte une petite demi-heure, me disait le soir même ce brave jeune homme. Deux ou trois fois, j'ai eu l'intention de m'arrêter. Il était midi. Puis je craignais presque de rencontrer des camarades, qui, en me voyant en cet équipage, se seraient sans doute moqués de moi." Mais non, il prend son parti en brave, il veut aller jusqu'au bout. Après être sorti des faubourgs, avoir traversé quelques terrains incultes, il arrive près d'une vieille pagode. C'était là l'hôtel de cette pauvre mère. La femme entre, le soldat la suit. Au même instant, terreur panique parmi les 40 ou 50 misérables qui habitaient cette masure. Sauve qui peut général. La mendiante élève la voix, rassure ses compagnons de misère, raconte ce qui s'est passé, et bientôt hommes, femmes, jeunes filles, enfants viennent tous à leur saluer et remercier l'auteur d'une si belle action. « A la vue de tant d'infortunes, ajoutait le sergent, mon cœur n'y tient plus. Je fouille dans mes poches ; j'avais encore 800 sapèques (4 francs de notre monnaie) ; je fais mettre tous ces pauvres en rang, je leur distribue tout ce que j'avais d'argent, et je me retire heureux, content ; j'avais fait une bonne action. Ces malheureux m'ont longtemps suivi de leurs regards et de leurs remercîments.

Quelques jours avant le départ de nos chasseurs, je faisais visite à quelques officiers. En sortant de la caserne, à la porte, je rencontre, mais dans l'intérieur, une pauvre femme qui paraissait réduite à la dernière misère. Je l'interroge ; elle ne me comprend pas : elle était étrangère. « Mon Père, me dit le sergent de garde, cette brave femme, nous la nourrissons depuis un mois avec ses trois enfants. Deux fois par jour elle vient à la caserne, nous la laissons entrer ; nous lui donnons sa ration. - D'où vient-elle, dis-je à mon brave ? Elle est d'ici, reprit mon sergent ; son mari a été tué par les Rebelles. Ce qui nous fait de la peine à tous, c'est que nous allons la quitter, et alors elle va mourir de faim. - Soyez tranquille, mon brave, les Missionnaires vont se charger de cette pauvre famille. Nous allons l'admettre avec les 400 pauvres que nous avons recueillis, et nous en ferons sans doute une bonne chrétienne. Le sous-officier et les soldats qui se trouvaient là furent enchantés de ma proposition. Je dis quelques mots en Mandarin à la femme, et surtout au moyen d'un Chinois qui comprenait un peu son langage, je l'invitai à venir le lendemain à notre église. Le lendemain, pendant le dîner, on vint m'avertir que des soldats voulaient me parler. C'était mon brave sergent, qui avec un soldat, nous amenait la petite famille. Le troupier portait au bras un panier où il y avait 3 pains de munition, et de l'autre main, il portait une grande gamelle de soupe. « Voilà la pauvre malheureuse ; c'est il fâcheux de la quitter, me dit le sous-officier ; mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Tenez, mon Père, voilà sa ration, nous lui avons fait des vivres pour 3 jours". Cette femme maintenant et ses enfants sont au nombre des catéchumènes.

Au départ du bataillon, comme je l'indiquais dans une dernière lettre, nos braves chasseurs nous ont fait légataire universel de tous les biens qu'ils laissaient en Chine, c'est-à-dire, mobilier, literie, batterie de cuisine &. Dans les 4 casernes, nous avons recueilli un héritage de près de 2,000 fr. en nature. Le tout était pour les pauvres. Cette proposition, faite plusieurs jours d'avance, avait été accueillie favorablement par la majorité des troupiers. Officiers et soldats rivalisèrent de générosité en cette circonstance. Bon nombre nous laissèrent leur couverture chinoise, achetée à leur compte 2 piastres ou 10 francs. Plusieurs il est vrai, probablement pour pouvoir plus facilement remplir leur bidon, vendirent ces couvertures la veille et même le matin du départ. Nous avons recueilli 50 ou 60 de ces couvertures, sans parler de plusieurs qui ont été distribuées en particulier par des soldats à certaines familles pauvres. Il est bon aussi d'ajouter que les deux tiers des troupiers, pour une raison ou pour une autre, n'en avaient pas acheté. Plusieurs de ces M.M. Officiers nous offrirent avec beaucoup d'amabilité leur petit mobilier.

Le trait suivant que nous empruntons à une autre correspondance ne sera pas lu sans quelque intérêt : Un sergent et 4 soldats exami-

-naient

...ient avec curiosité une foule d'enfants chinois qui se pressaient à la porte de la caserne pour recevoir leur ration accoutumée : "eh bien, dit le sergent, à nous cinq il faut adopter un de ces enfants". Volontiers, répondent les soldats, et tous de se mettre à l'œuvre ; chacun choisit un protégé, fait valoir ses droits à l'adoption, défend sa cause de son mieux. Le sergent prit après tous la parole : "Mes amis, dit-il, je ne suis pas de votre avis, vous avez choisi, ce me semble, les enfants plus propres et moins à plaindre. Voyez-vous là-bas ce pauvre garçon ? il est sale, dégoûtant, couvert de boutons, etc..., son état me fait pitié, si vous m'en croyez, nous le choisirons. Dieu nous récompensera !" La cause était bonne, bien plaidée, le procès fut gagné. Le sergent prend aussitôt le petit chinois, le présente à ses camarades, et leur dit : "Je l'adopte pour mon enfant, et pour preuve de mon adoption, il s'appellera comme moi, Arthur". Puis, lui-même, il lave sa figure, ses mains, tout son corps ; pendant huit jours lui prodigue les mêmes soins. Arthur n'était plus reconnaissable ; il était guéri, propre, vêtu de beaux habits, l'enfant gâté de la chambrée. Il ne quittait plus ses bienfaiteurs, et ceux-ci ne prenaient pas seulement soin de son corps, mais encore de son âme : ils lui apprirent eux-mêmes les premiers éléments de notre Ste Foi. Beau spectacle, sans doute, que celui de ces braves troupiers se faisant à la fois et bons pères et bons catéchistes. De temps en temps, ils nous amenaient le nouvel élève pour le faire examiner sur les matières apprises. Une disposition malencontreuse vint mettre un terme à ce beau zèle ; un ordre arriva, qui envoyait le 101e de ligne à Saï-gon. Dire la douleur du brave sergent, serait impossible ; il avait le cœur brisé : abandonnera-t-il son cher protégé ? oh ! non ; il l'aime trop. L'emmènera-t-il avec lui, loin de sa patrie ? "C'est trop dur, dit-il, je le sais par expérience". Cependant le jour du départ s'avançait. Sa charité jusque là si ingénieuse ne peut être à bout de ses ressources ; il implore la pitié de ses camarades, et grâces à leur générosité et à la sienne, il fait au petit protégé une dote abondante. Le jour du départ, en équipement complet de voyage, le sac sur le dos, le fusil au bras, il vient frapper à la porte de l'Orphelinat du P. Giaquinto ; Arthur le tenait par la main. "Tenez, mon Père, dit alors ce bon soldat les larmes aux yeux, je vous confie mon Arthur ! Prenez-en soin, je vous prie, et donnez-moi de ses nouvelles. Oh ! que je le quitte avec peine." Il embrasse une dernière fois son cher enfant, met dans la main du Père le prix de sa pension, et se retire en pleurant. Dieu, qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, bénira, nous l'espérons, un si beau dévoûment. Déjà il a mis à ses côtés un ange de plus. Arthur est mort le jour de l'Ascension : et du haut du Ciel il veille sans doute sur les jours et le salut de son père !

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Zikawei, 4 avril 1861.

Hier nos soldats ont pris des hommes qui entraient dans notre jardin, près de leur caserne, et qui ont été à peu près convaincus d'être des espions des Rebelles : le petit Mandarin local les a envoyés au Gouverneur, qui probablement prendra des mesures efficaces pour qu'ils ne reportent rien à ceux qui les envoyaient. Déjà un grand nombre de ces malheureux ont été décapités ; mais les ressources de Chang-hai tentent toujours les Rebelles, et il n'est sorte de ruses qu'ils n'inventent pour y arriver : seulement les soldats français les gênent énormément. — Les districts intérieurs sont toujours sous le joug des Rebelles : les Missionnaires ne peuvent secourir leurs chrétiens qu'en se cachant, et évitant la rencontre des gens armés. Plusieurs chrétiens aiment mieux que les Pères n'aillent pas les visiter maintenant, parceque l'arrivée d'un Missionnaire dans un lieu ne peut guère être secrète, et que le moindre bruit peut faire incendier les maisons, enlever ou massacrer des familles entières. Pourtant les braves gens restés dans les pays désolés, ont un si grand désir de participer aux Sacrements, qu'ils viennent se confesser de 10, 20, 30 ou même 40 lieues de distance avec de très-grands dangers sur les routes. Dernièrement encore un convoi de 27 barques de pêcheurs se rendait à Chang-hai : il rencontra des Rebelles, qui attaquèrent ces pauvres inoffensifs, en tuèrent une dizaine, et prirent 19 barques. Ceux qui ont fui sont arrivés ici dénués de tout et sans autre ressource que notre charité : le F. Hersant essaie d'en guérir deux qui ont des blessures affreuses. Je ne saurais vous dire combien ces longues souffrances de nos chrétiens me font souffrir moi-même ; mais il me serait bien plus difficile de vous dire combien je suis édifié et consolé de leur patience et de leur résignation. — Hier au soir encore, je voyageais à la lueur des incendies allumés par les Rebelles, qui veulent tout détruire. Si Dieu ne nous avait pas envoyé une armée pour faire la guerre à l'Empereur de Chine, les ennemis de cet Empereur nous auraient peut-être

tous tués ou chassés du pays. Maintenant la paix est faite avec le Gouvernement, et les Alliés, français et anglais continuent de nous garder contre les Rebelles. Quand ces terribles scènes finiront-elles? Dieu le sait. Pour nous, nous faisons tranquillement ce que nous pouvons pour consoler les malheureux, et leur apprendre à chercher le bonheur autre part que sur la terre. En considérant tant de misères, et en gémissant sous les peines de chaque jour, on serait tenté de demander à Dieu pourquoi il nous avait réservés à des temps si durs; mais en réfléchissant un peu, et en suivant notre bon Maître dans le chemin de la croix, puis à la résurrection et à l'ascension, on est bientôt consolé et encouragé: quel bonheur et quel honneur de se dépenser comme Jésus-Christ pour secourir et sauver des malheureux, surtout quand on a l'assurance d'en conduire un grand nombre en Paradis. Nous sommes faibles, mais notre Chef est avec nous partout et toujours: l'expédition est difficile et pleine de privations; mais Jésus-Christ ne nous avait point trompés: Qui voluerit venire mecum, debet mecum laborare, ut sequens me in pœna, etiam sequatur me in gloria. — La première partie de la promesse s'accomplit, et nous travaillons et souffrons avec Jésus-Christ: la seconde partie ne tardera pas à venir. — Si quelqu'un de Nos R.R. PP. et Chers FF., se sentait appelé à suivre le bon Maître au bout du monde, qu'il vienne sans crainte et sans préoccupation; il sentira que Jésus-Christ est fidèle en toutes ses promesses: il donne à ses amis qui magis affici voluerint, mille occasions de se distinguer et de faire leur chemin..... il leur montre l'ennemi et les lance dans la plaine; mais en même temps il les dirige, les protège, puis les ramène sous la tente, pour leur prodiguer ses soins les plus délicats. En attendant qu'il puisse venir partager nos travaux et nos joies, qu'il prie pour que nous ne soyons pas trop indigne de notre bon Chef. — Vous avez entendu dire, peut-être avec quelque fondement, que bien des européens étaient favorables aux Rebelles. Aujourd'hui l'opinion paraît bien changée. Ainsi, notre journal anglais de Chang-hai, qui attendait de la rebellion la régénération de ce grand pays, nous disait la semaine dernière: "Les Rebelles n'offrent plus aucune espérance ni pour le commerce ni pour la religion. Il est reconnu maintenant que le principe de non-intervention est une erreur". — Un brave protestant nous disait, il y a quelques jours: "Nos ministres disent que les Rebelles sont des chrétiens; c'est une blasphemie".

Les navires qui faisaient partie de la grande expédition dans le fleuve Yang-tse-Kiang, commencent à revenir. Nous avons peu de détails, nous savons seulement que des Consuls anglais sont établis à Tsen-Kiang-fou, à Kien-Kiang et à Han-Keu, villes importantes du Kiang-Sou, du Kiang-Si et du Hou-pé: des navires de guerre restent en station pour les protéger au besoin. A Nankin, un gros navire de guerre est imposé aux Rebelles, pour prouver et conserver de gré ou de force la neutralité. On sait encore que MM. les Anglais ont été effrayés de voir dans un état de dévastation complète les villes et les campagnes occupées par les Rebelles. Au contraire, l'absence de la rebellion en quelques districts est un gage de prospérité et de ressources pour le commerce. Les Rebelles sont funestes pour le commerce, donc la rebellion est un crime, donc il faudrait détruire la rebellion..... Pour beaucoup de nos commerçants la question est décidée; mais la difficulté est dans les moyens à prendre. Maintenant que la rebellion est si étendue, comment la réprimer; maintenant qu'elle a fait tant de mal et détruit tant de ressources, comment relever ce pauvre pays? — C'est bien encore là pour moi une nouvelle raison de remercier Dieu de ce qu'il ne m'a fait ni Général ni Plénipotentiaire. — Les hommes traiteront les choses du monde; nous, nous occuperons de celles du Ciel, et nous sommes sûrs de réussir. —

—— Lettre d'un Scolastique de Chang-hai. — Chang-hai, 23 Avril 1861. — C'est le 7 Avril, Dimanche de la Quasimodo, qu'a eu lieu l'inauguration solennelle du vieux Tié-tse-dan. En 2 ou 3 jours l'édifice avait été transformé, grâces aux belles décorations disposées par les soins du Père Ravary et d'un bon nombre de militaires et de marins français: riches tentures, faisceaux de fusils, soleils composés avec des armes, lustre de pistolets et de bayonnettes, inscriptions françaises et chinoises etc. Le tout formant un ensemble vraiment magnifique. Malheureusement, le jour de la fête, un temps brumeux et presque pluvieux faisait ombre au tableau. Vers 9 heures, la procession sortit du vieux Tié-tse-dan, la croix en tête, pour aller chercher le Général de Montauban et tous les officiers à la caserne voisine. Elle revint bientôt suivie du Général en chef et de 60 à 80 officiers supérieurs, parmi lesquels les deux Généraux Jamin et de Bentzman, et le contre-Amiral Protêt. Alors Monseigneur sort du Tié-tse-dan, revêtu de ses ornements pontificaux et entouré du clergé; il présente la croix à baiser au Général; puis dans quelques paroles bien senties, le félicite et le remercie, lui et ses braves compagnons d'armes, des bienfaits du traité et de la restitution de notre ancienne église; dans laquelle, disait Mgr, le génie de la guerre payen, vaincu par le génie chrétien, est enfin forcé de rendre ses injustes dépouilles; (en effet, cet édifice usurpé avait été consacré aux Dieux de la guerre). — Le Général répondit en quelques

mots qui laissèrent voir son esprit chrétien : "il faut bien le reconnaître, dit-il en terminant, c'est à Dieu que nous devons les succès qui n'ont cessé d'accompagner nos armes dans cette courte campagne ; allons donc lui en rendre grâces". – Toute la procession entra au son de la musique du régiment. Une messe fut célébrée par le digne aumônier de la Forte au chant du Te Deum et de quelques morceaux de musique vocale et instrumentale, et le tout se termina par la bénédiction solennelle du St-Sacrement. C'était la première fois depuis 130 ans que la Victime sainte était immolée de nouveau dans ce Tié-tsu-dan, au milieu de circonstances si providentielles ! – Le lendemain, jour de l'Annonciation, Monseigneur alla dire une messe, pendant laquelle les petits musiciens du P. Ravary chantèrent leurs plus beaux morceaux. Voilà 8 jours que le Tié-tsu-dan, toujours décoré, est ouvert aux visiteurs, et il ne désemplit pas. Nos Pères y ont passé des journées entières à expliquer à la foule les principaux points de notre Sainte Religion : priez Dieu que la bonne semence porte enfin des fruits abondants dans cette ville de Chang-hai.

Huit jours avant l'ouverture solennelle du Tié-tsu-dan, Mgr Mouly arrivait de Pékin à Chang-hai, d'où il se rend en France pour assister à une Congrégation des Lazaristes. La veille, nous recevions Mgr Delaplace, évêque de Ning-po ; les fatigues et les douloureuses émotions éprouvées dans la visite pastorale qu'il terminait, l'avaient un peu indisposé. Ces deux évêques ne purent assister à notre cérémonie : mais il s'y trouvait un Lazariste, Mr Péchaud, que Mgr Delaplace avait amené avec lui, il nous a donné des détails intéressants sur sa pauvre mission et sur les dangers qu'il venait de courir au milieu des Rebelles. – Le district desservi par cet excellent Missionnaire, est situé sur les confins de notre mission ; il compte plus de 20 chrétientés et forme le principal centre des chrétiens de la province du Tché-Kiang. Mr Péchaud était retiré dans un orphelinat bâti au milieu de la chrétienté de Tsu-fou-pau, lorsque les Rebelles maîtres du pays, approchent de cet endroit pour y exercer le brigandage ; les chrétiens s'étaient tous rassemblés dans la chapelle ; le Missionnaire leur dit que c'était imprudent : mais, Père, il est impossible de fuir, nous ne savons où aller, mieux vaut mourir ici. – Eh bien, restons donc, et si c'est la volonté du bon Dieu, nous mourrons tous ensemble ! Ces bons chrétiens semblaient ne plus craindre les Rebelles ni la mort en compagnie de leur Père bien-aimé. Le même spectacle s'est renouvelé plusieurs fois dans notre mission depuis l'invasion des Rebelles. Cependant une troupe de Zan-mos ou rebelles arrive à la chapelle ; le Père va au-devant d'eux, se fait connaître comme Missionnaire européen, écoute sans émotion les cris et les menaces, et par son sang froid, sa fermeté, le respect qu'inspire sa qualité de Missionnaire européen, il réussit enfin à les écarter. Une seconde bande survient et finit aussi par se retirer. Mais une 3e bande plus cruelle et plus déterminée ne veut rien écouter, l'un des bandits lève son sabre et frappe sur le cou du Missionnaire ; grâce au solide collet chinois, le fer ne put pénétrer, mais fit une forte contusion ; en même temps d'autres brigands entrent dans la chapelle et blessent quelques chrétiens ; avant que le désordre ne soit à son comble, le Missionnaire peut encore faire sortir les chrétiens par une porte de derrière, et lui seul reste au pouvoir des rouges. Alors on procède au pillage, on prend les vases sacrés et tout ce qui convient, on brise le reste ; on fouille minutieusement le Missionnaire ; il entend de tous côtés des menaces de mort ; on parle de lui manger le cœur, etc. ; lui, toujours tranquille, demande à être conduit au chef. Celui-ci voyant un européen, essaie de modérer un peu la fureur de ses satellites ; il craint qu'un tel assassinat ne soit connu ; mais tous demandent la mort du diable européen : il faut le jeter au milieu du fleuve, une pierre au cou et il n'en sera plus parlé : Voilà quelle fut la conclusion générale ; mais le chef se chargea de procéder lui-même à l'exécution. Lors donc que la foule se fut dispersée, il s'éloigne un peu avec sa barque, et dit ensuite au Missionnaire de se sauver par la campagne, s'il veut conserver la vie. Le Père ayant demandé qu'auparavant on lui rendît au moins sa chapelle, on le menaça de le tuer s'il parlait encore des objets volés. Du moins, il demande un homme pour le conduire au milieu d'une campagne toute couverte de rebelles ; on lui donne un soldat qui l'accompagne à quelques centaines de mètres, là il réclame pour prix de sa peine, un salaire ; et d'un coup de sabre, coupe l'habit du Père du haut en bas, lui arrache tout, excepté la chemise, et, le menaçant de son arme, lui crie de se sauver. – Notre pauvre fugitif recourt alors à une ruse de guerre, il tâche de se donner une tournure de Zan-mo, et grâce à son stratagème, il échappe à plusieurs bandes, mais non sans épouvanter à son tour les malheureux habitants qui n'avaient pu fuir ; ces infortunés se jettent à ses pieds pour lui demander grâce, et il a toutes les peines du monde à les rassurer. Chemin faisant il rencontre un petit enfant payen de 7 à 8 ans, abandonné par ses parents en fuite ; le pauvre enfant s'attache au Missionnaire, qu'il appelle en pleurant : tata, tata ! (C'est le nom que les enfants donnent à leurs aïeuls, et les chrétiens au Missionnaire). Le bon Mr Péchaud, quoique exténué de fatigue et incommodé par sa blessure ne put abandonner le petit orphelin ; il le prend entre ses bras ; et il trouvait

de nouvelles forces, nous avouait-il avec une admirable simplicité, en pensant à St Vincent de Paul; chargé des pauvres enfants recueillis. Arrivé à une chrétienté, il en repartit bientôt pour retourner à l'orphelinat pillé et déjà abandonné par les Rebelles. Heureusement on n'avait rien brûlé; les livres étaient dispersés de tous côtés, ainsi que les autres objets non emportés; personne n'avait péri, ni parmi les enfants ni parmi les chrétiens; il n'y a que des blessures.- Mais ce pays étant de tous côtés infesté par les Rebelles, des événements semblables ou plus tragiques encore peuvent se renouveler tous les jours.— Ainsi, notre mission n'est pas la seule éprouvée, ni même peut-être la plus éprouvée par ces bouleversements intérieurs.

Revenons au Tié-tsu-dan. Nous y avons établi une école qui compte déjà 20 élèves dont les trois quarts sont payens; à côté du Tié-tsu-dan, une pieuse vierge en a aussi ouvert une pour les petites filles; elle est déjà fréquentée par 4 ou 5 payennes. Dans la ville de Chang-hai, familiarisée depuis longtemps avec la présence des Missionnaires, et sourde à la voix de la vérité, les écoles sont sans doute le meilleur et peut-être le seul moyen d'opérer des conversions. Là surtout nous avons pour antagonistes les ministres protestants anglais et Américains: ces Messieurs qui ne quittent guère leur résidence de Chang-hai, y ont établi nombre d'écoles; ils y font enseigner le chinois suivant des méthodes plus ou moins curieuses; quant au résultat moral qu'ils ont obtenu, on peut affirmer qu'il est nul; et tel protestant a eu la franchise de dire que leurs ministres ne formaient ici que de petits vauriens. Cependant leurs écoles sont assez fréquentées, grâce à une industrie puissante sur un bon nombre de familles pauvres; chaque jour on ajoute une somme de 8 ou 10 sapèques au bagage littéraire que l'élève est supposé remporter; de plus, au commencement de l'année scolaire, on donne à chaque élève, en forme de prime, une piastre, un parapluie et une paire de souliers ferrés. Malgré tous ces appâts, une pauvre famille payenne a préféré envoyer ses deux petits garçons au Tié-tsu-dan, et sa petite fille chez la vierge catholique. Les familles payennes qui se respectent, n'ont aucune confiance dans les écoles protestantes.- Le Père qui surveille nos écoles du Tié-tsu-dan, est plein d'espérance sur leurs résultats, et le bien qu'elles pourront faire dès qu'elles se seront fait connaître par leur bonne tenue.— Cette année le chiffre des baptêmes d'adultes sera formé en bonne partie par les baptêmes des malheureux émigrés que la crainte des Rebelles a conduits à Chang-hai; environ 500 de ces fugitifs ont été baptisés, et la moitié a déjà échangé les souffrances de la terre contre le bonheur du Ciel; il reste encore plus de 200 émigrés au nombre des catéchumènes: chaque fête est rehaussée par la régénération d'un certain nombre d'entre eux: à la Purification, une trentaine; à la fête de St Joseph, vingt et quelques; le Samedi-Saint, sept. Voilà quelques consolations au milieu des pénibles calamités qui désolent continuellement la plus grande partie de cette province et le tiers environ de notre mission.

Quelques mots sur la domination des Zan-mos et sur les malheurs qu'elle entraîne avec elle. Au mois de Janvier, un ministre protestant muni d'un sauf-conduit, remontait à Nankin en passant par Sou-tcheou. Son catéchiste chinois a décrit ce voyage dans une lettre intéressante qui fut reproduite par le journal de Chang-hai: le North-china-Herald. A peu près sur toute leur route, ils n'ont rencontré que désolation, maisons incendiées, pays presque dépeuplé, cadavres gisants de toutes parts sans sépulture. Sou-tcheou, cette ville autrefois si considérable, si somptueuse, dont les habitants se comptaient par centaines de mille, Sou-tcheou aujourd'hui repaire des Zan-mos, ne renferme pas plus de 30 ou 40 mille habitants, c'est-à-dire, les Rebelles avec leurs captifs, hommes et femmes; tous les faubourgs sont brûlés, partout des cadavres en putréfaction: la mort semble planer sur cette fameuse ville dont les Chinois pouvaient dire autrefois: en haut, le Ciel; ici-bas, Sou-tcheou et Hang-tcheou. De Sou-tcheou à Nankin le spectacle a peu changé: ainsi les campagnes demeurant à peu près incultes, nous sommes bien exposés à voir encore cette année une grande famine s'ajouter à nos malheurs. Au moins aurait-on pu espérer que Nankin, la capitale des Rebelles, serait un peu moins désolée: il n'en est rien; aujourd'hui Nankin ne compte pas cinquante mille habitants. Deux fois par jour on y distribue des rations aux vieux soldats rebelles; le peuple réduit en servitude, y meurt de misère. Voilà une partie des détails donnés par le voyageur chinois. Quant au ministre protestant, il semble avoir goûté de nombreuses consolations dans son voyage; car presque partout les chefs rebelles se montraient heureux d'adorer Dieu avec lui, et recevaient avec reconnaissance les bibles qu'il leur distribuait libéralement. Vous voyez que ces Messieurs ne sont pas difficiles pour entrer ainsi en communion avec des chefs de brigands, dont l'unique religion paraît être le vol et le pillage; à coup sûr il aurait de la peine à persuader à tout homme sensé, même protestant, que leurs rapports religieux avec de pareils bandits, constituent la communion des saints.

L'expédition anglaise dans le Yang-tse-Kiang, a confirmé les détails précédents sur Nankin et les possessions des Rebelles. "Comme organisation civile ou militaire, écrit un officier au journal de Chang-hai, la cour de Nankin n'est qu'une pâle copie de celle de Péking-

jusqu'ici rien de grand n'a été accompli, ni même entrepris. En fait de commerce, des armes, de l'opium, les choses nécessaires à la vie, voilà tout ce qu'ils demandent, il ne s'agit nullement avec eux de commerce de thé, de soieries, etc. » — Dans le Jang-tse-Kiang, quelques officiers anglais descendus à terre, ont été attaqués à coups de fusil par des bandes rebelles, ils se sont vite retirés à bord; et comme les rebelles ont encore eu l'audace de tirer sur le navire, on leur a envoyé quelques bombes qui les ont dispersés et mis en fuite. Ainsi, même entre les Anglais et les Rebelles, la confiance et l'amitié paraissent peu solides. Le journal de Chang-hai qui jusqu'ici avait favorisé les Rebelles envers et contre tous, a été convaincu de leurs brigandages par tous les documents qui lui sont parvenus; et dans un de ses derniers numéros, il allait presque jusqu'à sonner la charge contre les Rebelles, ses anciens protégés. — Sans aller chercher si loin des nouvelles des Zan-mos, je puis vous dire ce qui se passe aux portes de Chang-hai et pour ainsi dire sous nos yeux. Le 14 Mars, pendant notre promenade autour des remparts de la ville, nous apercevons d'épaisses colonnes de fumée qui s'élèvent à une lieue et demie de distance; sans doute voilà les exploits des Zan-mos! Chemin faisant nous rencontrons une compagnie d'infanterie française qui va renforcer la petite garnison de Zi-Ka-Wei: décidément nous étions menacés d'une nouvelle invasion des Rebelles; on se tenait prêt, et ils auraient été bien reçus; mais ils n'ont osé venir; sur leur passage ils ont allumé des incendies à Hom-diao, où le P. Gonnet possède une chrétienté, et surtout à Tsen-zu, village qui n'est guère qu'à une lieue de Zi-Ka-Wei. Presqu'en même temps, de nouveaux incendies éclataient du côté opposé, c'est-à-dire vers les montagnes de Tsan-pou-Kiao, aux environs de Tsa-Ka-Wé. Il paraît qu'à Tsan-pou-Kiao, les rebelles auraient été surpassés par les soldats impériaux dans l'œuvre de destruction et d'incendie qui semble être le principal caractère de cette guerre civile. Le fait est qu'immédiatement après le départ des Rebelles, quelques soldats impériaux rentrent dans le village, pénètrent dans notre Kom-sou, une des plus grandes et des plus belles églises de la mission; et bientôt cet édifice était devenu la proie des flammes. La perte est très-considérable; le Père chargé de ce Kom-sou, parlait de 80,000 francs de dommage; c'est sans doute une perte difficile à réparer, surtout si on y ajoute tous les autres dommages, incendies, vols etc, que notre pauvre mission a subis depuis 15 mois: Pourtant, un grand nombre de nos chrétiens sont encore plus à plaindre. Voici quelques chiffres: dans le district du P. Gonnet aux alentours de Zi-Ka-Wei, environ 30 familles ont eu leurs maisons et leurs biens brûlés. Dans le district du P. [illegible], comprenant Tsa-Ka-Wé et Wam-dam, 118 familles incendiées, c'est le cinquième du district. Dans les districts de Tsan-pou-Kiao, de Song-Kiang, de Tsin-pou, de Sou-tcheou et de Wou-si, théâtres continuels de la guerre civile, et des déprédations des Rebelles, les familles ainsi ruinées doivent être encore beaucoup plus nombreuses. — Maintenant, Chang-hai défendu par les Européens, devient une ville de refuge dont la population augmente tous les jours. Le grand quartier, brûlé au mois d'Août dernier dans l'invasion des Zan-mos, se couvre continuellement de nouvelles boutiques et sera bientôt entièrement rebâti. Nous venons d'apprendre une nouvelle qui affermira encore et augmentera la confiance des habitants de Chang-hai: Entre autres conditions assignées par les Européens aux Rebelles de Nankin, Mr Parkes chargé d'affaires anglais, et le Capitaine Chanoine de l'Etat Major du Général de Montauban, leur ont enjoint de concert, au nom de leurs gouvernements, de ne pas s'approcher de Chang-hai et de Nousong, à plus de 2 journées de chemin, c'est-à-dire dix lieues; en ce cas les Rebelles vont être obligés d'abandonner plusieurs postes assez rapprochés d'ici; il faut espérer que l'exécution de cette clause sera urgée et ne se fera pas trop attendre. D'un autre côté, Chang-hai se trouve aussi protégé contre les vexations des soldats impériaux, surtout depuis l'aventure suivante. — Le 16 Mars, au soir, immédiatement après les incendies de Tsen-zu et de Tsan-pou-Kiao, quelques barques impériales arrivaient dans le port de Chang-hai et jetaient l'ancre en face de Ton-Ka-dou; ces barques venaient de Song-Kiang, en même temps qu'une troupe de soldats impériaux partis de la même ville, arrivait ici par terre. Dès le commencement de la nuit, les rapines, les prises de barques, et un tumulte infernal vinrent troubler notre quartier; mais l'intervention immédiate des soldats français ramena la tranquillité pour quelques heures; le désordre ayant recommencé dès le lendemain matin, le P. Ravary se rendit au port avec quelques soldats français pour y rétablir le calme et désarmer ces barques de voleurs ou soldats impériaux. Nous autres scolastiques, nous allâmes aussi, à la demande du P. Ravary, nous mêler aux soldats, afin de leur servir d'interprètes, de les modérer et de tout arranger le plus doucement possible. Vers 10 heures, les barques étaient désarmées, la population commençait à rentrer dans le calme, lorsque tout-à-coup paraît un mandarin de haut parage, portant bouton rouge, et commandant en chef toutes ces troupes chinoises nouvellement arrivées. Il

Il accourt à cheval, suivi de 2 Mandarins à bouton bleu, de quelques cavaliers, et d'un assez grand nombre de soldats ou satellites. Cette arrivée inattendue jette un instant une terreur panique dans la multitude inquiète qui encombre les rues et le port. Mais bientôt cinq ou six soldats français se présentent, la baïonnette en avant, et arrêtent le Mandarin; celui-ci se met à crier, à réclamer les armes enlevées aux barques, à menacer enfin les soldats français: dans une de ces altercations, un soldat allait peut-être le percer de sa baïonnette, si on ne l'eut retenu par le bras. Après des explications où le pauvre Mandarin ne put nullement justifier ses soldats des rapines qu'ils exerçaient, il fut conduit à peu près comme un prisonnier à la caserne française, et de là chez le 1er Mandarin de Chang-hai qui le mit en liberté. Cependant le Général de Montauban averti de ces désordres, avait fait remonter un navire en face de Tou-Ka-dou; et en même temps il écrivait une lettre énergique au Gouverneur de la province, maintenant fixé à Chang-hai; il lui reprochait assez vertement les déprédations commises en plusieurs endroits par les soldats impériaux, contre les chrétiens, et le trouble qu'ils venaient d'apporter à Chang-hai. (Il est probable aussi que l'église de Tsan-pou-Kiao avait été pillée et incendiée par cette bande de soldats impériaux). Le Général de Montauban concluait en déclarant au Fou-tai (gouverneur de province), que désormais il traiterait les soldats impériaux comme des rebelles, s'ils recommençaient leurs déprédations. L'effet de cette lettre fut de faire éloigner de Chang-hai ces troupes impériales, qui ne sont rien moins que la défense du pays. Au reste, c'est la seule circonstance de l'année, où nous ayons été dérangés dans nos études théologiques et chinoises: car nous sommes ici fort tranquilles au milieu des bouleversements qui désolent la contrée circonvoisine.

Hier, 2[?] Avril nous avons appris que les Rebelles avaient pénétré dans le Pou-nê, en s'emparant de la ville de Kien-sê; ils y sont appelés par le mécontentement du peuple irrité des vexations d'un Mandarin, dans la levée des impôts. Le P. Bourdilleau, missionnaire au Pou-nê, a été volé par les soldats impériaux en fuite; grâce à son sang-froid il n'a perdu que son encensoir et sa navette. — Maintenant si les Rebelles envahissent le Pou-nê et le Pou-tou, où nous comptions 25 à 30 mille chrétiens, plus des deux tiers de la mission seront au pouvoir des Zan-mos, et Chang-hai sera complètement entouré par eux. — Il y a une quinzaine de jours, nous avons appris que deux Pères ont été complètement pillés par les brigands. Le vol s'est commis en plein jour, à la vue de la garde nationale d'un village qui fit alors un grand vacarme pour épouvanter les voleurs; ceux-ci au nombre de 6, montés sur de bons chevaux, exécutèrent lestement leur coup de main, et prirent le large à travers champs. On a porté plainte au Mandarin du lieu, qui d'après les lois du pays, est responsable des méfaits commis sur le territoire de sa juridiction.

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Zikawei, 2 Juillet 1861.

Hier toute la journée et aujourd'hui, la route de Zi-Ka-Wei a été couverte de gens qui se sauvent du côté de Chang-hai. Pauvres gens, quand finiront leurs malheurs! nous avons déjà un grand nombre de chrétiens refugiés autour de nous et même dans la maison. Aux païens nous tâchons aussi de donner quelques consolations, quelques tasses de riz.... mais nous ne pouvons recueillir et loger tant de milliers de fugitifs. Pour nous, nous sommes vraiment les enfants gâtés du bon Dieu: au milieu de ce désordre et de ce désespoir, nous restons tranquilles. C'est que nous avons une compagnie du 102e régiment, avec quelques canonniers, qui veillent, et sont tout prêts à nous défendre de toute insulte. — Quant à l'intérieur, je n'ai point de nouvelles précises; je sais seulement que tout est dans un bien triste état; et ce qui est plus triste encore pour les habitants, c'est qu'ils ne voient point de fin probable à leurs maux. Les journaux français donneront sans doute quelques rapports de voyageurs anglais, qui ont visité les Rebelles et examiné les lieux dévastés par eux. En général, ces rapports sont très-longs et fort peu clairs pour ceux qui ne connaissent pas le pays, mais tous prouvent bien que le désordre et la misère sont partout. — Dernièrement nous pensions que les Anglais allaient enfin donner une bonne leçon aux brigands qui leur avaient tué un homme par trahison, et avaient pillé des barques chargées de soies: un vapeur était parti pour l'intérieur avec des guerriers qui devaient venger l'honneur britannique. Les Rebelles, dit le rapport officiel, ont d'abord été très-insolents, et ont renvoyé les officiers d'un lieu à un autre, chacun disait: Ce n'est pas moi, je ne sais ce que vous voulez dire; allez à telle ville, on vous y donnera peut-être des renseignements.... Puis à la ville indiquée, on leur répondait encore qu'ils eussent à s'adresser autre part. Messieurs les Anglais savent être patients quand ils le veulent: ils se contentèrent d'arrêter quelques bateaux et de les garder, en attendant que les soies fussent rendues. Les Rebelles ont donc trouvé des soies et les ont remises au navire de guerre qui est revenu à Chang-hai. Il avaient parlé d'une amende à imposer aux Rebelles, mais ils ont vu que tout serait d'abord volé au pauvre peuple pour leur être apporté, et ils en ont eu pitié. On

On ne parle plus de l'honorable gentleman qui avait été tué; on dit seulement : les soies ont été exactement rendues. Qu'arrivera-t-il ensuite? je n'en sais rien, mais je pense que les Anglais prendront des mesures pour sauvegarder leurs millions engagés en Chine. L'année dernière, l'importation à Chang-hai seulement, était de plus de cinq cents millions de francs, et l'exportation presque aussi considérable : la prudence humaine ne néglige point de pareils intérêts. — Quelque chose qui se fasse pour le commerce, nous tâcherons d'en profiter pour le bien des âmes; et loin de voir dans les malheurs présents un sujet de crainte pour l'avenir, je suis persuadé, au contraire, que Dieu ne frappe ces grands coups que pour préparer le pays aux dons de sa miséricorde.

Espagne. Extrait d'une lettre du R. P. de Ponlevoy, Manrèze, 8 7bre 1861.—

Le lundi 26 Août à 5 h. du soir, montions, M. Mignon, son fils et moi, dans la diligence d'Espagne; une heure après, nous passions le fameux pont de la Bidassoa, où les menteurs se cassent la jambe, en face de la pauvre île des conférences qu'on est occupé à reconstruire; car le fleuve l'a emportée sans aucun respect; vers dix heures du soir, nous étions à la fonda de la victoria dans la charmante petite ville de S. Sébastien. Mais il a fallu perdre toute la journée du lendemain pour avoir une voiture; encore avons-nous dû en louer une particulière pour nous transporter de S. Sébastien à Aspeytia. Toute cette province de Guipuzcoa est une petite Suisse, avec la mer en sus le long de ses côtes; sa population est bienveillante et religieuse, tout le monde salue le prêtre et presque toujours avec l'invocation : *Ave Maria, purissima, sin pecado concebida*. Les églises sont généralement surchargées de sculptures et de dorures. Un usage assez commun dans le pays Basque et d'un bon effet pour le coup d'œil, c'est tout autour de l'église un triple étage de galeries avec balustrades, le premier à la hauteur de la tribune de l'orgue, et le troisième au niveau de la corniche; les femmes seules restent in plano et les hommes garnissent les murailles; les femmes à genoux sur le sol, ou assises sur leurs talons, toutes en cheveux, avec des voiles noirs ou des capuchons blancs sur la tête. A l'élévation, au lieu de s'incliner, on regarde la tête haute la Ste Hostie ou le Calice, mais par compensation on se frappe la poitrine. — A St Jean-de-luz, pour la bonne édification, j'ai assisté à tous les offices in choro, et je vous assure qu'on ne fait pas mieux dans une Cathédrale. Le bon Curé, excellent prêtre, a même voulu absolument me faire officier. A Vêpres, on m'a investi d'une chape jadis magnifique, qui date du mariage de Louis XIV; je n'ai jamais eu charge plus lourde sur les épaules, et plus d'une fois j'ai fait appel à tout mon courage pour ne pas m'en aller en arrière; encore le vieil ornement, taillé par nos aïeux, me descendait-il jusqu'aux coudes. Heureusement à la procession du S. Sacrement, on m'a donné une autre chape en soie brodée d'or, de la même époque, mais bien plus légère et mieux à ma mesure. Une particularité fort convenable pour les processions du S. Sacrement, qu'elles aient lieu dans l'église ou dans la ville, c'est que tout le long du parcours, la terre doit être recouverte de draps blancs, réservés pour cet usage; çà et là brodés et ouvragés avec de pieux emblèmes et partout émaillés de fleurs. — De S. Sébastien nous n'avons fait qu'une halte, vers 11 h. du matin, pour reposer nos chevaux et nous restaurer nous-mêmes, à Zarauz, jolie petite ville sur le rivage de l'Océan, assez à la mode pour les fashionables de Madrid. A partir de ce point, adieu à la mer; on pénètre dans le pays, les accidents de terrain sont plus prononcés, on monte, on descend, à chaque pas de nouveaux aspects. Quand apparaissent les montagnes nues et grisâtres de marbre noir veiné de blanc, on est tout près d'arriver. Vers deux heures, nous traversions la petite ville d'Aspeytia, et aussitôt après nous nous arrêtions au bas du grand perron de Loyola. L'aspect en est un peu triste; la couleur des matériaux est sombre; là où le marbre est poli il paraît tout noir, et là où il est brut, il reste au moins grisâtre.... Puis la moitié du bâtiment inachevée donne même au reste un peu l'air d'une ruine. Du reste le paysage à l'entour est lui-même sévère; la vallée de Loyola, une des plus spacieuses du Guipuscoa, est cependant fort étroite, entourée de toutes parts d'un premier plan de collines cultivées, et au-delà des montagnes âpres et noires sans aucune végétation; et tel fut le premier horizon de St Ignace. Le château est si bien enchâssé dans l'édifice moderne, en face du perron d'entrée, qu'on ne le voit que quand on est soi-même dedans. C'est une masse carrée, flanquée de petites tours aux quatre angles : jusqu'au premier étage, c'est une construction en grosses pierres de taille dans le genre d'une forteresse, au-dessus ce sont des briques tailladées d'une manière bizarre. Le dôme rappelle, ce semble, le Val de grâce; la coupole à l'intérieur est magnifique, trop décorée peut-être; malheureusement là encore, une

moitié n'est pas finie. — Le dirai-je? Il faut venir en Espagne pour apprendre à recevoir ses hôtes. A peine la voiture nous avait-elle déposés au parloir, que le R. P. Provincial, le R. P. Recteur, le P. Ministre, le P. Socius accouraient à la fois. M. Mignon comptait aller à l'hôtel avec son fils, mais on le consigné dans la chambre des évêques, et son fils dans une cellule voisine. Après ce premier accueil, on nous a aussitôt conduits à la Santa Casa. Deux escaliers y mènent, l'un dans la clôture, faisant partie du nouvel édifice d'une magnificence royale; l'autre hors de la clôture, appartenant au vieux château; c'est par celui-ci que les étrangers, même les femmes, arrivent jusqu'à la chambre de St Ignace. Ici, je ne sais plus que dire; comment énumérer et décrire, et surtout comment exprimer? A dater de cette heure, je voudrais ne plus rien voir. Tous les matins, j'ai dit la Ste Messe, après le R. P. Provincial, à l'autel de la Santa Casa, à l'endroit même où se trouvait le lit de notre Bx Père; deux tableaux à droite et à gauche représentent l'apparition de la Ste Vierge et de St Pierre, et au-dessous du tabernacle, on exposait pendant ces deux messes l'insigne relique, le doigt qui a écrit les Exercices.

Quelle nombreuse famille aussi à Loyola! et quelle espérance après tant de désastres pour cette bien-aimée Province d'Espagne! il fait beau voir ces longues files sur deux rangs de chaque côté dans ce grand réfectoire en forme de chapelle et les figures enfantines de ces tout petits novices qui contrastent avec leur recueillement. Pendant les récréations, j'étais un peu honteux, quand tout le monde savait me parler en français, de ne pouvoir parler en Espagnol à personne. Au coup de l'horloge, on suspend la conversation pour réciter, après le dîner, l'Ave Maria, et après le souper le De profundis. On se lève à 5 heures et on se couche à 10 h., comme au Jésus à Rome, les litanies des Saints se disent avant le dîner, l'examen étant avancé d'un quart d'heure. Au réfectoire, toutes les fois que le préfet de lecture dit: repete, le lecteur ôte sa birette et se lève pour reprendre sa phrase.

Nous étions arrivés à Loyola le mercredi un peu après midi, nous avons consacré le jeudi à visiter Azpeytia et Azcoytia, les deux petites villes au milieu desquelles est situé Loyola, à la distance d'une petite demi-lieue; le même torrent qui passe près du château, les traverse l'une et l'autre. A Azpeytia, on voit les fonts où St Ignace fut baptisé; ils sont surmontés d'une statue du Saint avec cette inscription en Basque: C'est ici que j'ai été baptisé. A Azcoytia, nous avons visité la maison de la mère de St Ignace et la maison Idiaquez qui appartenait à la famille de S. Fr. Xavier, aujourd'hui au Duc de Grenade, héritier de ce fief, comme descendant de la famille. Là demeura longtemps Don Carlos, là il se maria avec la princesse de Beira; là ont voulu loger après lui la reine Christine et la reine Isabelle. Nous avons passé toute la journée du vendredi à respirer l'air de la Santa Casa. Le samedi matin, à trois heures, nous étions debout. Après la messe dite à la Santa Casa, nous avons fait nos adieux, et à 5 h. nous montions en voiture. Nous nous dirigions vers Tolosa: il a fallu gravir de ce côté une des montagnes qui entourent Loyola, deux relais de bœufs, ajoutés à notre équipage de mulets, nous ont conduits au sommet, et là après 3 heures d'ascension, nous avions encore devant nous la Sainte Maison au fond de la vallée. Vers midi nous entrions dans la ville de Tolosa, et nous y attendions jusqu'au soir la diligence pour Pampelune. Nous avions retenu le coupé à S. Sébastien, mais voyez le caprice des langues, le coupé se nomme ici berline, et l'impériale s'appelle le coupé; l'impériale nous a donc été dévolue en bonne justice. Au lieu de dormir trivialement, nous nous sommes récréés à voir et à entendre les conducteurs et postillons du pays. Du haut de leurs sièges, ils ne cessent de haranguer leurs mules, de les appeler par leurs noms propres, tantôt avec un accent de tendresse, tantôt avec des cris sauvages; enfin à tout moment, ils déchargent sur les pauvres bêtes, non pas des coups de fouet, mais des coups de bâton. Vers le milieu de la nuit, nous passions du Guipuzcoa dans la Navarre, et là nous avons eu à subir la formalité des douanes. A 4 h. du matin, nous arrivions à Pampelune. J'ai été dire la messe dans la chapelle dite la Basilicate de St Ignace, élevée à l'endroit même où il fut blessé. Là était alors la citadelle, aujourd'hui elle est rasée, et cette place est dans le plus beau quartier de la ville. Cette chapelle est fort bien, tout y est plein de St Ignace, peintures, sculptures, inscriptions; les devants d'autel représentent en mosaïque de marbre la citadelle d'autrefois, avec mille attributs guerriers. Un aumônier dessert cette chapelle. Que ne sommes-nous là!

Le lundi matin, nous nous sommes embarqués pour Saragosse sur un long bâteau couvert, traîné par des mulets, et nous avons suivi le fameux canal de Charles-Quint qui est alimenté par l'Ebre. Vers 4 h. après midi, nous faisions notre entrée dans la ville de César Auguste. Nous y avons passé 24 heures sans nous lasser de voir et de revoir les deux merveilles de l'endroit, la cathédrale de la Séo et surtout l'immense basilique de Nuestra Señora del Pilar. Je crois bien que les puristes y trouveraient à redire, mais c'est prodigieux si ce n'est pas parfait. On m'a permis de dire la messe à l'autel même du sanctuaire si vénéré. On fléchit le genou devant l'antique image comme devant le St Sacrement, et le prêtre à l'autel après toutes les inclinations d'usage, doit en faire une du côté de la Ste Vierge. Le mardi, vers

Le soir, nous montions dans une grosse diligence attelée de 10 et quelquefois de 12 mulets, deux à deux, jugez de la longueur du train. Nous avions à traverser tout l'Aragon. Je ne crois pas qu'il y ait un pire pays; vrais déserts de la Lybie, sans un seul arbre, sans habitation visible, rien que du sable, ou plutôt rien que de la poussière; les chemins à tout hasard. Trois hommes menaient notre équipage; un postillon montait un des premiers mulets, le conducteur tenait les rênes, et à côté de celui-ci, un individu chargé de crier et de frapper; toutes les trois minutes, il s'élançait de son siège, courait comme un furieux et tapait comme un enragé avec un bâton sur chaque mulet à son tour. Je vous assure, ce n'est pas la faute de ces braves gens si nous n'avons fait la culbute; une fois surtout, la diligence déjà versée s'est relevée d'elle-même par enchantement. Mais dans quelle poussière nous avons été ensevelis! Cette année précisément la sécheresse et la chaleur sont excessives en Espagne; c'est un incendie. Enfin vers midi seulement nous arrivions à Lerida. Ce n'était plus le triste Aragon, mais la riche et industrieuse Catalogne; puis nous retrouvions le chemin de fer, qui nous portait droit à Manresa. Il était nuit close quand nous avons été frapper à la porte de la Santa-Cueva; ainsi se nomme la maison de la Compagnie à cause de la Sainte grotte qu'elle renferme. A Manrèse, même accueil qu'à Loyola; ici encore on a voulu garder comme hôtes mes deux compagnons de voyage. Mon imagination s'était complètement fourvoyée sur l'emplacement de cette grotte mille fois bénie et sur la physionomie de cette ville. Au milieu d'un paysage très-accidenté et à grandes perspectives, où tout est merveilleusement cultivé, Manrèse s'élève en amphithéâtre, dominée par sa vieille cathédrale gothique; au fond de la vallée roule le torrent sur le bord duquel, de l'autre côté mais en face de la ville, s'ouvrait la grotte de St. Ignace. L'ancienne Cie avait placé là une maison d'un style monumental avec une belle église, sur la hauteur opposée à la ville. Le tout est bien conservé, et maintenant la province d'Espagne a son troisième an à la Santa Cueva. Un escalier taillé dans le roc descend jusqu'à la grotte devenue chapelle; c'est là que se trouve le S. Sacrement et que la Communauté vient faire toutes les visites d'usage. Mon Dieu! quel bonheur d'être ici; d'y être venu seulement! Tout l'intérieur du petit sanctuaire est richement décoré, excepté le pavé et le plafond où le roc est nu. Dans un côté, on a ménagé, à la hauteur d'appui, une petite porte dorée, fermant à clef entre deux anges dont l'un porte le livre des Exercices et l'autre l'étendard de la devise de la Compagnie; quand on ouvre cette porte mystérieuse, on a devant soi deux croix gravées profondément dans le roc, c'est là que furent écrits les Exercices. Nous étions arrivés à Manrèse le mercredi soir, j'ai dit la messe le jeudi matin à la Santa Cueva, et nous avons passé la journée à rechercher dans la ville de Manrèse tous les vestiges de notre père. Depuis ce temps, bien des choses sont sans doute changées; la ville est devenue industrieuse; on y compte aujourd'hui entre 20 et 30 mille habitants, on n'y entend que bruit de machines. Que de choses toutefois encore entières! L'ancien Collège de la Compagnie, grand bâtiment bien conservé, avec une belle église de St. Ignace va nous être rendu; nos Pères font déjà toutes les fonctions dans cette église. C'est juste l'emplacement de l'hôpital de Manrèse du temps de St. Ignace, on a seulement conservé intacte l'antique petite chapelle de cet hôpital, communiquant avec l'église actuelle, et la tribune au rez-de-chaussée où St. Ignace eut son extase de 8 jours, durant laquelle lui fut révélé tout le plan de la Cie. Cette tribune est aujourd'hui une chapelle et j'y ai dit la messe le vendredi matin. Sous l'autel, une statue représente St. Ignace étendu et comme mort. Sur le sol, à l'endroit où reposa la tête du Saint, on ouvre une espèce de soupape en bois recouvrant une plaque d'argent. Voici un autre détail charmant que j'ignorais. Une fois, St. Ignace passant dans une rue, voit une pauvre enfant toute en larmes. Il va droit à elle pour la consoler; elle lui dit que sa poule venait de tomber dans un puit qui était là à moitié enclavé dans une maison. Le Saint se met en prière, et l'eau du puit monte soudain jusqu'au bord, avec la poule mouillée et noyée, St. Ignace prend la pauvre bête et la rend vivante. Le puits est là toujours, avec une inscription commémorative, et dans la maison appartenant à un brave avocat de Manrèse, il y a une fort jolie chapelle de St. Ignace où l'on dit la messe. Nous avons encore visité la maison Amigant, du nom de la famille; à deux reprises, pendant son séjour à Manrèse, St. Ignace malade, fut reçu là et traité comme un fils de la maison. Il y a encore là une chapelle. St. Ignace qui avait le cœur si bien fait n'oublia jamais la famille Amigant; après la fondation de la Compagnie, il lui écrivit de Rome pour lui en donner la nouvelle, et il ajouta qu'il mettait sa petite Compagnie à perpétuité au service de la famille Amigant, enfin avant de mourir, il fit encore écrire par le P. Polanque, qu'il emporterait sa reconnaissance au Ciel, si Dieu daignait l'y admettre. La famille Amigant

demeure maintenant en Barcelone, et toujours en possession du précieux autographe de notre B^x Père, elle sait bien le faire valoir auprès de la Compagnie, sans qu'il soit possible de lui rien refuser. — Vendredi après midi, nous avons été à Mont-Serrat; cette montagne qui ferme l'horizon de Manrèse affecte les formes les plus bizarres, on dirait une immense construction gothique, des murailles gigantesques avec mille clochetons qui les couronnent. Une fort belle route monte en serpentant jusqu'au monastère; nous avons mis quatre bonnes heures pour arriver au haut. Rien de plus curieux que la position du couvent, si loin de ce monde et si près du Ciel. Tout a dû être magnifique autrefois, aujourd'hui tout a un air de décadence. Dans ce vaste bâtiment il n'y a plus que dix religieux, et il leur est défendu de recevoir des novices. Cependant les offices de l'église se font encore admirablement avec pompe et édification, et l'affluence des pèlerins est énorme.

Lettre d'un scolastique de Léon. Léon, 10 Octobre 1861. Notre maison compte aujourd'hui 130 PP. ou FF., dont quelques-uns appartiennent aux provinces dispersées de Naples et de Sicile. Dieu merci! tout marche à merveille. Nous sommes sous la protection du gouvernement qui nous tolère grâce à notre titre de Missionnaires futurs, des îles du golfe de Guinée, d'une partie du continent Africain, des Antilles espagnoles et des Philippines. Aussi portons-nous même publiquement l'ancien habit de la Cie, et le peuple ne nous connait que sous le nom de Frailes Jesuitas (moines Jésuites). Ce nom soulève sans doute bien des haines, mais la haute société et la plupart des honnêtes gens nous accordent leur bienveillance. Mgr l'évêque nous est tout dévoué; il nous visite souvent, et a bien voulu nous prêter une jolie maison de campagne, distante d'une demi-lieue, où les scolastiques se rendent chaque semaine. Cependant nos ennemis ne cessent de nous décrier et de demander notre renvoi; dernièrement encore l'Ibérie et d'autres feuilles périodiques, qui ont grand cours en Espagne, s'écriaient à l'occasion du décret porté contre les révolutionnaires de Loja: "eh! quoi, on déporte en Afrique et aux Philippines ces braves gens qui après tout n'ont failli que par méprise ou par ignorance, et on souffre que les Jésuites se multiplient et logent dans nos palais, eux qui sont frappés par la loi!" Ce dernier trait était dirigé contre nous, habitants de Léon; car notre maison est un palais, et un palais magnifique; c'était jadis la maison-mère des Chevaliers de St Jacques ou de l'Epée, vrais successeurs des Templiers en Espagne et en richesses et en puissance. Le trait frappait aussi, bien qu'indirectement, le confesseur de la reine, ancien novice de la Cie, Mgr Claret, qui vient de convertir l'Escurial en séminaire, et qui voudrait bien, dit-on, nous le confier. A propos de cet esprit Jésuitique de Mgr, voici une anecdote qui vous fera plaisir, ce me semble! La reine, vers la fin de son dernier voyage en Catalogne, s'arrêta un jour entier à Manrèse pour visiter ces lieux consacrés par la mémoire de notre B^x Père. Elle resta quelque temps et pria à la place même où St Ignace écrivit le livre des Exercices. Puis, s'adressant à un gentilhomme de sa suite: et vous, Monsieur, lui dit-elle, avez-vous fait les Exercices? rien de meilleur et de plus agréable, ceux d'un mois surtout, je vous l'assure par expérience.

Écoles libres. — Nous n'avons aucune école libre en Espagne; la raison en est simple, et je l'ai déjà donnée: le gouvernement ne nous reconnait officiellement que comme des Missionnaires pour les possessions d'outremer; cependant la Cie dirige les Séminaires de Salamanque, de Valence, des Canaries et de Porto-Rico. Les évêques de Coria, d'Urgel, de Barcelone et d'autres prélats ont fait de pressantes démarches pour nous confier les leurs. Mais le petit nombre de sujets disponibles s'est opposé jusqu'ici à leurs instances. — Dernièrement trois Pères se sont établis au petit séminaire de Burgos. Les Colléges de Porto-Rico et des îles Canaries marchent assez bien. Notre soutien et, pour ainsi dire l'unique Collége de la province fondé sur le pied de la Cie, est celui de la Havane. Il doit avoir pour la rentrée des classes plus de 200 internes. Parmi eux, un ou deux protestants dont on respecte, ou plutôt dont on tolère les croyances. Tous ces enfants ont la permission, dans le courant de l'année, de passer plusieurs jours de vacances au sein de leur famille; et cela pour prévenir deux grands maux attribués à la vie du Collége. Ajoutez que la tendresse des parents aux Antilles et dans l'Amérique du Sud est proverbiale. J'ai lu, ces jours-ci, le programme des derniers examens; ils ont été brillants. Ainsi qu'à Porto-Rico les PP. délivrent aux élèves qui ont suivi les derniers cours du Collége les diplômes de bacheliers-ès-arts et ès-sciences.

Missions. — Les missions données par nos PP. dans différentes localités ont été couronnées des plus heureux fruits. On parle surtout des missions que les PP. Mon et Laderra, anciens scolastiques de Laval, viennent de prêcher dans deux villes de cette province, Bagueza et Villafranca. Villafranca n'est pas moins grande que Léon; elle est indépendante et forme à elle seule un district ecclésiastique, reste assez curieux des institutions anormales du moyen-âge. Il y a longtemps que le gouverneur de ce district désirait y voir prêcher une mission par les PP. de la Compagnie, et il ne cessait de presser les Supérieurs et en son nom et au nom de ses sujets. Aussi l'accueil a-t-il été des plus bienveil-

lants; et le gouverneur a voulu que nos PP. fussent logés dans son propre palais. La mission commencée sous de si heureux auspices ne pouvait manquer de réussir; la multitude accourue était si nombreuse, que les prédicateurs ont dû chaque jour parler en plein air au milieu d'une grande et superbe allée servant d'avenue au palais du gouverneur. Depuis 4 h. du matin jusqu'à minuit, tout le temps était pris par les confessions; quelques-unes étaient de 30 et même de 40 ans. La ville reconnaissante du grand bien opéré, nous a offert le Collège que possédaient nos PP. avant la confiscation sous Charles III; il est beau et fort bien conservé. Mais pour le moment la chose reste en projet; n'étant pas encore solidement établis, la prudence demande que nous avancions pas à pas. — La Compagnie subsiste en Portugal au même titre qu'en Espagne. Le gouvernement portugais nous a cédé une belle maison près de Braga; il pourvoit abondamment à l'entretien des novices et des scolastiques; mais il exige qu'ils portent l'habit et le nom du clergé séculier. Il paraît que de graves questions s'agitent maintenant de ce côté. Un voyage à Rome du R. P. Supérieur du Portugal laisse le champ ouvert aux conjectures; les uns parlent d'un établissement assez avantageux, les autres, d'une tempête à conjurer. Comme les conjectures ne sont pas de notre ressort, je reviens à nos Missions. Tout le haut Arragon, la Gallice et l'Andalousie ont été dernièrement évangelisés. A Lugo, ville de la Gallice, on a brûlé publiquement, après la retraite, quantité de livres défendus. Cet acte de barbarie a soulevé l'indignation des journalistes de Madrid, et le cri d'alarme a été poussé; hélas! trop à temps. Santiago allait voir se renouveler la même scène, le feu de joie s'apprêtait, lorsqu'un ordre du préfet a mis un terme au beau zèle des habitants et sauvé des milliers de livres de la dévastation. La belle province d'Andalousie est en ce moment tristement travaillée par les sociétés bibliques et les socialistes; aussi les prélats, de concert avec les autorités civiles favorisent de leur mieux l'action des Missionnaires. Les succès obtenus répondent aux espérances. Mais que de bien reste à faire! — Les nouvelles des missions étrangères portent sur des généralités! Depuis que la Cie est établie aux Antilles, bien des personnes, la haute aristocratie surtout, reviennent à la pratique de la religion. Les Exercices au clergé, les missions au peuple, n'ont pas peu contribué à activer ce mouvement vers le bien. Notre action s'étend principalement sur les Nègres: A Porto-Rico, on les réunit deux fois par semaine dans les différentes salles de classe de notre Séminaire; là, les Messieurs de St Vincent de Paul leur apprennent à lire, écrire, etc..... et nos PP. leur expliquent le catéchisme. Ce qu'il y a de plus triste et de plus déplorable, c'est l'abandon où se trouvent 30 ou 40 mille chinois émigrés dernièrement à l'île de Cuba. "Que nous serions heureux, écrit le R. P. Recteur de la Havane, d'avoir un ou deux PP. Français qui voulussent bien s'engager à recueillir cette abondante récolte: Messis quidem multa! Assurément ils n'auraient rien à craindre, voire même ils devraient tout se promettre des Mandarins. Pauvres chinois! Naguère ils fermaient leurs portes au zèle ardent de nos Missionnaires; maintenant qu'ils viennent à notre rencontre, aurions-nous le cœur assez dur pour les abandonner? Les chinois réfugiés à Manille et à Macao sont encore, dit-on, beaucoup plus nombreux; et nos PP. déjà trop occupés ailleurs, sont dans l'impossibilité d'offrir à tous ces malheureux les secours de la religion."

Guyane française — Extrait d'une lettre du R. P. Girre; Cayenne, 15 Mai 1861.

Vous désirez recevoir des nouvelles de notre Mission; de toutes les nouvelles, la plus agréable et la plus consolante est le résultat heureux de nos communions pascales dans l'année 1861. Sur 4,000 transportés confiés à nos soins, plus de 2,000 ont eu le bonheur de remplir leur devoir de chrétien; sans compter les Commandants, les surveillants, les gendarmes, les militaires, en un mot le personnel libre. A St Laurent du Maroni, le jour de Pâques, le Commandant du Pénitencier, tous les surveillants, le brigadier de gendarmerie avec plusieurs gendarmes, le sergent avec plusieurs de ses soldats, précédaient les transportés à la Ste Table. Sur 515 transportés qui forment le pénitencier de St Laurent, 504 ont rempli le devoir pascal. A ce sujet, je vous raconterai une petite anecdote. Un sous-officier en retard depuis sa 1ère Communion se décida à s'approcher des Sacrements. Grande était son inquiétude: comment se confesser? ce qui le préoccupait davantage, c'était de savoir si le Père lui donnerait l'absolution, et s'il le trouverait digne de recevoir la Sainte Eucharistie. Notre homme n'en dormait pas, cette pensée le tourmentait. Enfin il trouva un expédient qui le satisfit pleinement, et qui selon lui, ne pouvait manquer de réussir. Il se dit à lui-même: Si j'envoie à M. l'Aumônier tous les certificats de bonne conduite que j'ai obtenus dans les différents postes que j'ai occupés, certainement il ne pourra me refuser et me trouvera digne de l'absolution et de la Communion. Je vais donc les lui envoyer. Il s'empresse

de réunir tous ses papiers, jeunes et vieux, renferme le tout dans une immense enveloppe et y joint une lettre sur papier grand format commençant par ces mots : Mon Révérend Père, j'ai l'honneur de..... puis, il explique sa position, prie le Père de prendre lecture des pièces incluses ; lui représente que partout et toujours il a tenu une conduite irréprochable, témoin ses nombreux certificats, et qu'en conséquence il pense que le Père ne le jugera pas indigne du bienfait de l'absolution. Après une exorde aussi insinuant, l'individu est allé trouver le Père et l'affaire s'est parfaitement arrangée sans même avoir besoin de recourir aux témoignages de satisfaction. — Si notre ministère n'est pas aussi fructueux pour la conversion des vivants que nous pourrions le désirer, il ne reste pas stérile pour la conversion des malades et des mourants. Presque tous meurent dans des sentiments admirables de repentir ; et pour ces derniers, il n'y a plus à craindre comme pour les premiers le péché d'habitude ou de récidive. — Le mois de Marie est parfaitement suivi dans tous nos pénitenciers. Les Sœurs ont soin d'ériger un magnifique trône en son honneur, et de le décorer. La Sainte Vierge s'élève au milieu des fleurs et des lumières sous un arc de triomphe. Nos transportés ont généralement une grande confiance dans la S. Vierge.

États-Unis. – Extrait d'une lettre du P. Thébaud, Collége St. John, 25 Juillet 1861. –

Les journaux vous mettent au courant des péripéties principales de notre histoire actuelle. Inutile donc de vous en faire le récit : désormais l'union est dissoute. C'est un malheur pour un pays dont elle a fait la prospérité pendant plus d'un siècle ! On dit autour de nous et on prétend qu'une force extraordinaire déployée aux yeux du Sud, le fera revenir à des sentiments plus fraternels. Rien de moins certain ; des armées immenses se forment ; on parle actuellement de cinq cents mille hommes pour le Nord seulement. On obtiendra des succès précédés ou suivis de revers ; mais tout le résultat d'une guerre atroce sera d'en finir par une séparation volontaire ou forcée. Cependant ne croyez pas que nous soyons en anarchie. L'Union fédérale existe pour nous au Nord ; le Sud, de son côté, s'est formé une union fédérale ; et quand même le bien commun des États cesserait d'être, chaque État a une vie propre, et tout marche ici absolument comme de coutume, excepté que les fortunes privées se fondent comme la glace au printemps, et la fortune publique se trouve menacée d'une dette énorme ; tout cela arrêtera pour longtemps le progrès futur. Dans cet état de chose, notre situation comme catholique et religieux s'améliore. Au Nord, les catholiques forment la partie la plus solide de l'armée fédérale, et tout le monde porte jusqu'aux nues la valeur irlandaise. Au Sud, on rend à la religion catholique la justice de dire que toutes les sectes du Nord ont amené l'état actuel par leur fanatisme, et que les prêtres catholiques seuls n'ont été pour rien dans nos troubles civils. Quand la paix se fera, notre sainte religion se trouvera plus respectée que jamais au Nord et au Sud. Malheureusement nous aurons notre part des calamités matérielles. Nous souffrirons de la détresse publique, et individuellement nous aurons à faire des sacrifices.

Nous lisons dans une autre Correspondance : – Plusieurs de nos Pères sont employés auprès des soldats de l'armée du Nord et de l'armée du Sud. Le P. Tissot est parti de New-York avec le 37e régiment qui se rend à Washington ; le P. Nash avec un régiment de Zouaves, sous les ordres du colonel Wilson. Ce brave colonel, catholique, et catholique pratiquant, a lui-même demandé un Père Jésuite. Tous les régiments ont leur chapelain, mais la plupart sont des ministres protestants. Le régiment du colonel Wilson peut vous donner une idée de l'état actuel d'une partie de notre population catholique. Le colonel, en formant son régiment, s'est fort peu inquiété de la religion de ceux qu'il enrôlait : maraudeurs, vagabonds, gens sans feu et sans foyer, il a tout ramassé, et il s'est trouvé que sur un millier d'hommes à peu près (les régiments ne forment qu'un bataillon de 8 compagnies d'une centaine d'hommes chacune) ; tous, à l'exception d'environ 50, étaient catholiques. Mais quels catholiques ! quelques-uns à peine avaient fait leur première Communion. Difficilement on se fait une idée de leur ignorance en matière de religion ; mais leur foi supplée à leur manque d'instruction ; elle est en général très vive, aussi, avant de partir, ont-ils voulu mettre en règle les affaires de leur conscience. Quelques jours avant le départ, un ministre protestant s'est présenté au Colonel, et a demandé la permission de haranguer le régiment ; comme ici la chose ne souffre aucune difficulté, qu'on écoute même avec patience tous ceux qui veulent parler, de quelque parti qu'ils soient, la demande a été accordée. Le prêche fini, le colonel à son tour prit la parole : "Eh ! bien, mes amis, vous avez entendu ce que le ministre a dit ? et tous de répondre que oui. Eh ! bien, que choisissez-vous, croire et pratiquer ce qu'il enseigne, ou aller en enfer ? Aller en enfer, se sont écriés tous les soldats. Le pauvre ministre n'en revenait plus ; désappointé, étourdi de l'effet produit par son discours, il entre dans une sainte colère, s'emporte contre le colonel qu'il accuse d'être l'envoyé du diable pour perdre ses soldats, évoque enfin toutes les foudres de son grave ministère. Mais le colonel sans s'émouvoir :

Monsieur le ministre, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; on vous a laissé pleine liberté pour débiter votre sermon. D'ailleurs, vous avez mal interprété la pensée de mes soldats; par l'enfer, ils entendent le pays ennemi qu'ils vont combattre. Là-dessus le ministre est parti assez peu satisfait de l'aventure. Ce trait fait voir dans quel état d'ignorance est plongée la population catholique de New-York; en cela rien d'étonnant: la majorité est un triste composé de malheureuses créatures abandonnées depuis le premier pas qu'elles ont su faire dans la rue, et qui ont grandi au sein du vice et de la dégradation. Cependant, quand la grâce de Dieu leur présente une heureuse occasion, elles se laissent facilement toucher.

Nous empruntons à différentes lettres les détails suivants sur New-York, et sur les travaux de nos Missionnaires dans cette ville:
- Malgré les changements produits par la triste guerre qui vient d'éclater, New-York conservera une importance marquée sur les divers États de l'Amérique. Les avantages incalculables de son port, l'heureuse disposition de son territoire qui facilite ses communications avec la plus grande partie du sol américain, ses travaux de tous genres que sa prospérité lui a fait entreprendre et exécuter, tout semble lui assurer la puissance de sa prépondérance acquise. Cette ville est en bonne partie peuplée d'Irlandais émigrés et d'un certain nombre de Français et d'Allemands, qui forment sa population catholique; on en compte de 200 à 300 mille. Il est difficile de dire dans quel dénuement de secours spirituels se trouve cette pauvre population. Les Communautés religieuses sont rares, et ne peuvent prendre, faute de ressources, le développement désirable. Le nombre des prêtres, presque tous Irlandais, est incapable de faire face aux exigences! Dernièrement a eu lieu à Fordham la retraite diocésaine; 25 ecclésiastiques seulement y assistaient, et tout le monde a paru enchanté de cette petite réunion. C'est qu'en effet, comptez une seconde retraite aussi bien fréquentée, un égal nombre qui n'en fait pas, et vous aurez tout le personnel de notre clergé. Que n'avons-nous plus d'ouvriers dans cette partie du champ du bon père de famille! la moisson périt, faute de bras pour la recueillir! Monseigneur voudrait remettre entre nos mains Ward's island; cette île est le refuge des émigrants étrangers, en grande partie Irlandais et Allemands; quel bien on pourrait faire parmi eux, s'ils recevaient plus de secours! le manque d'ouvriers disponibles nous empêche d'accepter cette laborieuse mission. — Une œuvre nouvellement entreprise vient encore de diminuer nos faibles ressources; c'est le lundi de Pâques que nous avons pris possession de Blackwell's island: cette île, située près de New-York renferme cinq établissements principaux: le grand pénitencier, un hôpital, un dépôt de mendicité, une maison de travail et un autre pour les aliénés; 5,000 personnes habitent ces divers établissements disséminés sur un parcours de deux kilomètres. Le P. Jaffré a été employé le premier à cette nouvelle mission; malheureusement il s'y est livré avec assez peu de discrétion et de ménagements, et la mort nous a enlevé quelque temps après cet excellent missionnaire. Sa perte est de celles qui laissent un grand regret et aussi un grand vide! Le P. Jaffré était un des plus dévoués enfants de la Cie. Vers la fin d'Octobre 1844, il fut envoyé dans la mission de Sandwich nouvellement fondée dans la partie occidentale du Canada; cette mission encore inculte et délaissée offrait au zèle apostolique bien des âmes à sauver, bien des fatigues à subir; c'est ce que cherchait le P. Jaffré, et à peine arrivé, il se livra au travail avec ardeur. 15 années durant, il resta à ce poste de l'obéissance, sans que jamais on vit ralentir son zèle, sans qu'on l'entendit une seule fois se plaindre de ses fatigues, ou désirer quelque position moins pénible. La mission de Sandwich comptait une petite paroisse distante de 12 milles environ, Maidstone, située au milieu des forêts antiques du Canada. Le P. Jaffré eut à desservir cette paroisse. Il y allait de Sandwich tous les 15 jours, après avoir entendu les confessions et célébré les Saints mystères dans une pauvre chapelle en planche, il passait le reste du jour à parcourir les bois environnants pour découvrir les maisons isolées, et ramener à leurs devoirs ceux que le vice ou l'indifférence en tenait éloignés. La coupable négligence d'un prêtre qui avait précédé nos missionnaires dans cette localité, rendait cette tâche plus difficile. Le Père faisait ces courses, partie à cheval, partie à pied, marchant sur un terrain humide et souvent couvert d'eau, ou dans des sentiers embarrassés d'arbres énormes étendus sur le sol; en tout temps et en toutes saisons, il accomplissait ce devoir qu'il s'était lui-même imposé, car sa charité ne trouvait jamais d'excuse pour s'en dispenser, et il faut connaître la rigueur de ce climat pendant l'hiver, c'est-à-dire pendant au moins la moitié de l'année, pour juger de ses fatigues et de ses souffrances. Les fruits de son zèle furent pour lui la cause d'un surcroît de travail et de peines d'une nouvelle espèce; il devint bientôt nécessaire de songer à la construction d'une nouvelle église plus grande, pour qu'elle pût suffire à la population de ce pays, et aussi plus solide et plus décente; il se mit à l'œuvre pour en construire une en briques; mais que d'embarras pour conduire son entreprise à bonne fin, obligé qu'il était de chercher lui-même des ouvriers de bonne volonté, de faire la brique, abattre les bois, les débiter et les amener.... et cela sans

faire

autre ressource que le peu d'argent qu'il recueillait dans sa pauvre paroisse en allant quêter de porte en porte. Ces travaux auraient semblé devoir suffire à son zèle; cependant il travaillait encore beaucoup à Sandwich même, où il aidait à desservir la grande paroisse Canadienne française; il donnait des retraites dans les cantons éloignés, s'occupait de l'instruction de quelques Anglais protestants, se dépensait en toutes manières pour le service et la gloire de son divin maître. — En 1846, il dut diviser ou plutôt multiplier son zèle dans une mission plus importante. Chatam était une ville naissante, située à moitié chemin entre Sandwich et London, presque entièrement protestante. Quelques familles catholiques seulement habitaient la ville elle-même; mais les hameaux et quelques maisons isolées dans les environs en renfermaient un bien plus grand nombre; malheureusement elles ne connaissaient du chrétien que l'origine et le nom; car la privation entière des secours religieux et leur mélange avec une population, assemblage honteux de toutes les sectes, leur faisait oublier bien rapidement ce qu'ils étaient. Entre London et Sandwich, sur un espace de 36 lieues environ, il y avait une seule église catholique, et qui était desservie par des prêtres Canadiens dont pas un ne parlait l'anglais. Le 10 Mars de cette année 1846, à l'occasion d'une mission donnée dans un village français situé près de cette ville, le P. Jaffré y fut envoyé comme à la découverte. Un marchand Canadien qui y habitait, lui offrit sa maison pour y réunir les catholiques les plus voisins. On comprit de suite la nécessité de secourir cette partie du diocèse de Toronto, et de commencer la construction d'une église. Le Père s'offrit pour cette seconde œuvre encore plus pénible que la première; mais le petit nombre de missionnaires l'obligea de résider longtemps à Sandwich, d'où il allait alternativement porter ses secours à Maidstone et à Chatam. Là, comme à Maidstone, il commença la construction d'une grande église, sans autres fonds que sa confiance illimitée en la divine Providence. Pendant quelques années il continua ce genre de vie; mais enfin les besoins spirituels de la mission de Chatam augmentant, et quelques missionnaires de plus ayant pu être envoyés à Sandwich, il fut établi à demeure à Chatam, seul, privé de la compagnie et du secours de ses frères, et là, vivant dans un entier dénuement de toutes les choses de la vie, au milieu des plus grands travaux; et ce ne fut qu'en 1857 qu'on put lui donner pour aide et consolation un autre Père missionnaire.

A cette époque il avait pu achever son église, bâti un petit presbytère, établi malgré tous les obstacles et l'opposition constante du protestantisme, des écoles libres tenues par des religieuses ursulines; il avait créé une paroisse dans une contrée où il n'y avait avant lui aucun secours religieux. Cependant il était arrivé à l'âge de 60 ans; les supérieurs voulurent lui donner une position moins pénible; vers la fin de 1860 il fut envoyé au collège de St François Xavier à New-York. L'année suivante 1861, ce digne missionnaire, déjà épuisé par tant de travaux accepta avec joie l'œuvre pénible dont il a été parlé. Sa constitution était robuste, mais il oublia qu'il n'avait plus ses forces et sa vigueur d'autrefois; le travail, le climat, l'air malsain qu'on respire dans les établissements de Blackwell's l'affectèrent promptement; et la fièvre typhoïde, jointe aux fatigues de son ministère, nous enlevait en 8 jours un apôtre et un saint. Ses derniers moments ne furent que le couronnement d'une belle vie: dès les premiers jours de la maladie, on l'avertit qu'il fallait se préparer à tout événement. Cette nouvelle fut pour lui l'annonce d'une grande joie; il reçut les derniers sacrements avec toute sa connaissance, avec le calme et l'amour qu'il apportait dans tous ses exercices de piété. Ses facultés s'affaiblirent ensuite graduellement, mais doucement; et le lendemain de l'Ascension, dans l'après dîner du vendredi, le serviteur fidèle allait rendre compte à son divin Maître d'une vie passée tout entière dans l'abnégation et le travail.

Deux PP. cultivent aujourd'hui Blackwell's, ce dernier champ fécondé par ses sueurs, et les fruits qu'ils en retirent les consolent abondamment des nombreuses fatigues d'un apostolat aussi humble que pénible. Des cinq établissements de l'île, le grand Pénitencier est certainement celui qui réclame plus de soin et apporte aussi plus de travail. C'est une des trois grandes prisons de la ville; les détenus y sont nombreux, mais de passage seulement; souvent le même jour nous amène une centaine de nouvelles figures et rend à un même nombre la liberté. Ce va et vient des prisonniers n'est pas une des moindres difficultés de l'œuvre. — Un fait singulier étonne beaucoup ceux qui visitent pour la première fois les prisons de New-York: les 3/4 des détenus sont catholiques, et les catholiques forment à peine le tiers de la population. D'où peut venir cette disproportion étonnante! — Un jour que les prisonniers faisaient certaines évolutions, le P. Duranquet assis à une croisée avec un officier de police, les considérait attentivement. L'obéissance et la docilité de ces malheureux le surprit, et il exprima tout haut son étonnement. "Ah! lui dit l'officier, si j'étais le maître, je pourrais en trouver ici 400 à renvoyer chez eux en toute sûreté. Et, si on me laissait faire, j'en aurais bientôt trouvé 400 autres parmi ceux qui les ont mis là, qui les remplaceraient avantageusement."

Cette réponse explique assez l'étonnante disparité; mais la raison principale, c'est que la classe pauvre, où les prisons se recrutent plus ordinairement, compose ici la population catholique. Les tombs ne sont encore qu'une prison préventive, et tout prévenu capable de fournir un cautionnement en argent selon la qualité de l'accusation, jouit de sa liberté tant que dure le procès. Bien peu de nos pauvres gens sont en état de se procurer ce soulagement; beaucoup même n'ont pas de quoi payer un Commissionnaire ou un port de lettre pour avertir la famille.

Samedi, 22 Juin, notre orphelinat de Randell's island a été témoin d'une belle cérémonie; Monseigneur l'Archevêque est venu donner la Confirmation; c'était la première fois qu'il mettait le pied dans l'île. Plus de 300 enfants ont reçu le Sacrement. Dans le nombre se trouvaient même ceux qui n'avaient pas encore fait la première Communion; car plusieurs d'entr'eux ne pourront rester dans l'île le temps voulu pour une préparation suffisante. A chaque instant ils doivent s'attendre à être embarqués pour les provinces de l'Ouest; c'est là qu'ils grandiront au milieu des familles protestantes, avant même d'avoir pu connaître leur religion maternelle. Espérons que l'esprit de Dieu qu'ils ont reçu sera pour eux un gage de préservation et de salut. Déjà nous avons pu voir par nous-même combien il agit puissamment dans leur cœur. Ils sont tous obligés d'assister, le Dimanche, à l'office et au prêche protestant; cela ne sert qu'à le faire prendre en horreur. Mais entièrement libres de venir à la messe, ils s'y rendent avec empressement, et y prient de tout cœur. Le jour de la Confirmation, les petites filles, au nombre de 80, se sont persuadées qu'il fallait rester à jeun jusqu'après la cérémonie; leurs gardiennes, presque toutes protestantes, n'étaient pas mieux instruites; elles ont par conséquent respecté leur pieuse croyance. La Confirmation commençait à 3 h. après dîner, et ces pauvres enfants n'ont rien pris jusqu'à 8 h. du soir; toutes ont accompli leur jeûne avec tant de joie et de simplicité, que personne n'a pu le soupçonner. Le lendemain, Dimanche, avait lieu la première Communion de plus de 100 enfants. Ces deux jours de fête auront eu pour nous des résultats heureux; car l'impression produite chez tous, protestants et catholiques, a été profonde. La chose la plus urgente en ce moment serait un local convenable; la chapelle est exclusivement réservée aux offices protestants, aussi faute de mieux, nos cérémonies de chaque jour doivent se faire dans la salle de classe.

St. François-Xavier a eu, vers la même époque, sa première Communion et sa Confirmation; 500 au moins se sont approchés pour la première fois de la Ste. Table. Parmi les confirmés, on comptait environ 150 personnes d'un âge assez avancé, presque toutes préparées par les soins du P. du Ranquet. Dans le cours de cette année il a disposé 25 adultes à la réception du Baptême, 75 au Sacrement de l'Eucharistie.

Scolasticat de Laval. IHS Janvier 1862.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de Strasbourg.

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

+ Hollande. Extrait d'une lettre du F. Zwakenberg. - Maestricht, Novembre 1861.

Avant de vous entretenir plus en détail de nos Maisons, permettez-moi aujourd'hui de vous donner un aperçu général sur l'état actuel de notre petite province. Le nombre des sujets a doublé depuis l'érection de la Néerlande en province; cependant elle ne compte guère plus de 200 membres.

Résidences. - Nous n'avons que deux Résidences proprement dites, la résidence de Groningue et celle d'Oosterhouts, fondées ces derniers temps. Les résidences de Rotterdam, de la Haye, d'Amsterdam, de Nimègues et de Ravestein sont de simples paroisses; hormis celle de Rotterdam, elles datent toutes de ces jours où nos Pères, par suite des tristes ravages de l'hérésie, ne pouvaient s'établir autrement; alors la Hollande n'était qu'une Mission, et était administrée comme telle, ainsi qu'il se pratiquait en Angleterre avant la restauration de la Hiérarchie ecclésiastique. Dans ces différentes maisons, nos Pères, outre les fonctions de Curés et de vicaires, ont encore la visite des prisons, des hôpitaux et des maisons d'aliénés; ils s'occupent des soldats catholiques, donnent des retraites au peuple, au clergé et aux Communautés religieuses. Partout les fruits obtenus sont consolants; et ce résultat est dû surtout à l'heureuse influence des congrégations; à Rotterdam, la Congrégation de la Ste famille compte plus de mille membres.

Collèges. - Le Séminaire archiépiscopal de Culembourg, ouvert en 1818 sous des auspices peu favorables, fut fermé en 1825 par un acte du gouvernement de Guillaume 1er. Ce roi, imbu des doctrines les plus perverses, voulait inspirer au jeune clergé ses idées anticatholiques; pour cela il fallait concentrer les études et les confier à des créatures formées par lui et largement rétribuées; il ferma donc le Séminaire de Culembourg, et fonda le Collège philosophique de Louvain: la jeunesse devait aller y puiser avec la science, l'irréligion et la haine de Rome. C'est à l'histoire qu'il appartient de dire les difficultés vaincus, les souffrances endurées, enfin les mille ruses employées pour se soustraire à la tyrannie et aux exigences de ce prince; toujours est-il qu'il pressa l'exécution de sa mesure injuste avec une persévérance digne d'une meilleure cause. En 1840, sous le règne de Guillaume II, son fils, Culembourg vit son Séminaire ouvrir de nouveau ses portes à la jeunesse catholique. Ce fut pour tous, pour le clergé surtout, une vraie joie! Depuis 1825, les jeunes aspirants au Sacerdoce, placés dans la triste alternative ou de suivre les leçons du collège de Louvain, ou de se faire instruire par les Curés de village, se voyaient en conscience obligés d'embrasser ce dernier parti: de là un déficit réel dans l'instruction, et pour le plus grand nombre, incapacité de passer les examens prescrits par le gouvernement. Aussi avons-nous été les bienvenus dans nos anciennes possessions! Le

Séminaire est aujourd'hui en pleine prospérité : plus de 200 élèves suivent les cours de littérature et de philosophie ; chaque année on y compte un certain nombre de vocations religieuses.

Le collège de Katwyk a été fondé en 1831 par Mgr. le baron de Wykersloot, évêque de Curium in p. i. - alors les enfants des hautes classes de la société laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de l'instruction ; les principes inculqués étaient en rapport avec les temps et les circonstances ; et un besoin réel d'une direction religieuse se faisait sentir. Mgr. de Wykersloot établit donc, exclusivement pour eux, le collège de Katwyk, et le remit entre les mains de prêtres séculiers. En 1840, Sa Grandeur a voulu que la Compagnie s'en chargeât. Depuis ce temps le nombre des pensionnaires a été en augmentant, et l'année dernière il montait à 125. Mais que de difficultés il a fallu vaincre et de notre part et de la part des élèves pour atteindre ce résultat ! Car les élèves de Katwyk se préparent les uns aux études professionnelles, les autres aux écoles du Gouvernement. Or, une loi établie dans le royaume sur l'instruction primaire, porte que tous les maîtres d'études professionnelles sont obligés, avant d'enseigner, de passer un examen devant une commission nommée par l'Etat. En présence d'une telle loi, qu'on juge de notre position, de notre embarras surtout ! Hélas ! ce n'est pas la capacité qui décide ordinairement du suffrage des examinateurs, mais bien la bonne humeur ou la protection de ces Messieurs. Et nous, catholiques d'abord, Jésuites ensuite, aller se présenter devant un tribunal ainsi disposé, la recommandation était, en vérité, peu favorable et l'épreuve surtout peu encourageante ! Il fallait cependant se soumettre ou renoncer à l'enseignement primaire et le confier à des laïcs séculiers pourvus du grade requis. Heureusement la vigilance de nos Supérieurs et les soins assidus d'un catholique haut placé ont fait modifier la loi en notre faveur : un acte émané du Gouvernement au mois de Juin 1861 a déclaré que les études professionnelles enseignées au collège de Katwyk ne tombent pas sous les termes de la loi présente.

Cette difficulté levée, il en reste une autre encore plus grande. Ce n'est plus la question d'examen pour les maîtres, mais pour les disciples. Les universités, celle de Leiden surtout, nous sont fortement opposées, et il suffit qu'un élève sorte du collège de Katwyk pour qu'il soit examiné plus rigoureusement, et à vrai dire refusé quasi à priori ; le temps de l'examen surtout est un temps pénible pour nos jeunes gens, car les allusions et les railleries ne leur font pas défaut. Mais la conséquence la plus funeste de cette persécution est de nous enlever un certain nombre d'élèves avant les humanités ; les parents les placent dans les collèges de l'université ; ainsi ils assurent leur examen, mais ils sacrifient leur innocence ; et ces enfants perdent dans ces dernières années de leurs études tous les fruits d'une première éducation chrétienne.

Du reste, ce changement inévitable n'a rien qui étonne ! Il n'est pas un seul professeur de l'Université qui soit catholique ; dès lors, comment est-il possible que des enfants, lancés à l'âge même des passions dans un milieu d'où sont bannies les mœurs et la foi, conservent et développent les principes religieux puisés à meilleure source ?

Puisque j'ai parlé de nos universitaires, j'ajouterai encore un mot : ils prétendent monopoliser la science, mais ils ne la possèdent pas pour cela. Chez eux dominent la déclamation et la suffisance, bien plus que la solidité. Voici entre autres, un exemple de leurs prétentions en fait de science : dernièrement, un professeur de Leiden a publié un discours où il déclare que dans toute l'Italie et dans toute la France, il n'y a pas un seul homme qui sache la langue grecque. Je vous fais juge d'une assertion si gratuite !

Nous vivons au temps des brochures ; eh ! bien, notre petite Néerlande a fourni aussi son contingent.

La plus remarquable de ces publications, celle du moins qui a eu un plus grand retentissement, a paru cette année, sous ce titre : Les Couvents dans la Neerlande en 1861. L'auteur est un certain V H . . . . , avocat-général et de plus, Catholique. Sa brochure tend à prouver qu'il y a en Hollande quantité de couvents, mais que tous y existent illégalement. Bien entendu que les preuves n'ont d'autre force que celle que peut donner la mauvaise foi. Le collège de Katwyk a reçu, dans ce libelle, une mention spéciale ; Mr l'avocat-général lui fait l'honneur de l'appeler, une pépinière de Jésuites ; du moins, dit-il, ces dernières années plusieurs jeunes gens favorisés des dons de la fortune et de la nature sont entrés dans la Compagnie. Sur ce point, le pamphlétaire a dit vrai ; cette année encore 4 élèves de rhétorique sont entrés au noviciat. S'il eût connu cette particularité, il aurait fait retentir plus haut encore son quos ego. . . . Mais il va sans dire que nous ne publions pas sur les toits ces quelques recrues de chaque année. Pour en revenir au fameux libelle ; il a excité chez tous les catholiques une indignation générale ; un grand nombre d'entr'eux, les Evêques en tête, ont élevé la voix et protesté contre ses assertions mensongères. Mais l'avocat-général connait la vérité du proverbe : Mentire audacter, semper aliquid hæret. Hélas ! c'est toujours ce qui arrive. Du moins, le mensonge n'a pas servi à son auteur ; l'avocat V . H esperait, en frappant les ordres religieux, plaire au Gouvernement et à la franc-maçonnerie ; par là, obtenir une place plus lucrative ; mais l'avenir n'a pas réalisé ses espérances ; et il a retiré, pour tout fruit, de sa belle campagne, le mépris des catholiques et la ruine d'un plan assez bien conçu.

Je n'ajouterai plus qu'un mot sur Katwyk ; les élèves du collège se font remarquer par leur piété envers Marie. Ils font tous partie de l'Archiconfrérie de son Cœur immaculé. Pendant le mois de Mai dernier deux élèves de rhétorique ont fait, à l'insu des Pères, parmi leurs condisciples une quête assez considérable ; c'était pour entretenir chaque jour devant l'autel de la Vierge une certaine quantité de cierges. Les anciens élèves qui sont maintenant à Katwyk dans les écoles du Gouvernement ou même dans le commerce, n'oublient pas cette pieuse dévotion de leur enfance ; chaque année, ils se réunissent chez nous pour renouveler leur acte de consécration à Marie.

La Compagnie possède en Hollande un troisième Collège, celui de Sittard. Le nombre des internes s'élève à 60 environ, celui des externes à 70. La maison, ancien couvent des PP. Dominicains, ne permet pas à ce collège de prendre tout le développement désirable. Chaque année, la moitié des rhétoriciens, qui du reste ne sont pas nombreux, entre au noviciat de la Compagnie.

4 Angleterre. – Extrait d'une lettre d'un Scolastique ; St Beuno's, pays de Galle, Nov. 1861.

Ici nous sommes environ 30 théologiens – Dans la maison, nous portons la soutane et la birette ; hors de la maison rien ne nous distingue des séculiers, si ce n'est la couleur de nos vêtements qui sont noirs et le collet romain. Dans ce pays il y a des montagnes assez élevées qui sont déjà couvertes de neige ; très peu de catholiques, des anglicans en petite quantité : les méthodistes forment la secte de beaucoup la plus considérable. Il y a 150 ans que tous professaient encore la Religion catholique ; mais les habitants privés de prêtres qui connussent leur langue, furent entraînés peu à peu dans le méthodisme. Très peu parlent l'anglais, ils se servent de leur ancien idiôme le Gaëlique dont les racines sont communes au Breton, au Celtique et au Caldonach ou Ecossais. Malgré tout il reste encore de glorieux vestiges de l'ancienne Religion, entr'autres le culte de Ste Winefrid, vierge et martyre, thaumaturge de ces régions au VIIe siècle. Chaque année elle opère plusieurs miracles. Il y a

trois mois, après s'être lavé avec de l'eau de la fontaine qui lui est consacrée, un militaire irlandais recouvra l'usage de la vue. Cet homme qui était pensionné par l'Angleterre depuis trente ans, a perdu bien entendu sa pension.

Voici en peu de mots ce qu'on peut avancer de plus vrai, à mon avis du moins, sur l'état de la Religion en Angleterre. Les Catholiques sont vraiment fervents; les conversions sans être rares ne sont pas très-fréquentes. On a beaucoup d'espérance. Elle n'est pas tant fondée sur la propension des esprits à embrasser la vérité catholique, que sur la dissolution même du protestantisme. Divisé en un nombre infini de sectes, il ne reconnait aucun principe stable; un grand nombre en sont venus à douter même de la nécessité du baptême dont ils ignorent également et la forme et la matière. D'autres tombent dans l'abîme de l'incrédulité; et si l'espérance des richesses et la faveur du Gouvernement n'étaient pas là pour soutenir les ministres de cette église, celle-ci ne resterait pas longtemps debout.

Nous lisons dans une autre Correspondance écrite de Stonyhurst au mois d'Octobre: — Il y a quelques années, les Pères anglais avaient acheté un terrain dans Londres pour bâtir un Collège, mais certaines circonstances avaient empêché la réalisation de ce projet. Cependant le terrain ne fut pas vendu, ce qui prouvait que le projet n'était pas tout-à-fait tombé dans l'eau. Eh bien, l'affaire vient de ressusciter, mais sous une autre forme; au lieu de commencer un collège à Londres même, ce que les circonstances ne permettent pas encore, on a renvoyé les novices de Beaumont-Lodge où ils étaient et l'on y a placé les Juvénistes rhétoriciens, auxquels on joindra tous les jeunes gens du monde qui voudront venir. Beaumont-Lodge est à une lieue de Londres, sur le chemin de fer. Les journaux catholiques ont publié qu'au mois d'Octobre on y recevrait un nombre limité de jeunes gens ou d'enfants pour les études classiques: ce sera le noyau d'un futur collège. Ce pas nous dédommagera de n'avoir pu ouvrir un Collège à Londres même. Le nombre des élèves à Stonyhurst s'augmente, on commence à espérer d'atteindre le chiffre de 300 pensionnaires, ce qui serait magnifique. La province d'Angleterre compte maintenant 5 collèges y compris Beaumont-Lodge. Stonyhurst et Liverpool ont toutes les études, le Mont Ste Marie n'a que jusqu'à la troisième. Glascow, commencé il y a deux ans, se compose surtout d'enfants pauvres. En outre, nos Pères dirigent un grand nombre d'écoles dans les paroisses. A Preston ils ont plus de 5,000 enfants. — Vous voyez donc que jusqu'à présent, notre petite province prospère, par la grâce de Dieu, mais ce sont les sujets qui nous manquent; cependant le noviciat est très-bien pourvu cette année, il y en a déjà une douzaine qui y sont entrés.

Cette année nous avons passé nos grandes vacances dans l'île de Man entre l'Angleterre et l'Irlande; car c'est la coutume de cette province, depuis plusieurs années, d'envoyer ainsi les communautés de jeunes gens prendre ces jours de repos dans quelque endroit où il y ait changement d'air et plus de distractions qu'à la maison. Nous avons pu visiter toute l'île: huit jours suffisent pour cela. L'île était jusqu'à ces derniers temps indépendante, elle appartenait d'abord aux Derby, puis elle passa au duc d'Athol; c'est le présent duc d'Athol qui vendit son droit de suzeraineté au gouvernement Anglais pour une somme, dit-on, de 700,000. Il avait bâti au milieu de la charmante baie de Douglas un palais qui lui avait coûté 40,000. Ce palais est maintenant le premier hôtel de l'endroit, et s'appelle *Castle Mona*.

L'île de Man est encore gouvernée par des lois différentes de celles de l'Angleterre; la population est d'environ 52,000 âmes dont 2,000 sont catholiques. L'histoire de la Religion en cette île est très-intéressante. Le catholicisme y était complètement interdit; au commencement de ce siècle il n'y avait pas un seul catholique. Deux émigrés français vinrent à deux reprises, et commencèrent à travailler un peu

en secret, mais sans faire beaucoup ; les Jésuites irlandais s'en occupèrent vers 1825, et puis de nouveau l'abandonnèrent pour des raisons qu'il serait trop long de détailler. Maintenant c'est une mission du diocèse de Liverpool. Mgr Goss y entretient constamment 3 prêtres, qui ont 2 églises et 5 écoles. C'est un beau progrès. Les armes de l'île sont trois jambes pliées au genou et placées en triangle, avec cette devise :

"Quocumque jeceris, stabit."

Canada. Lettre du P. Choné aux Scolastiques de Laval.

Mission de Ste Croix. Wikwemikong, le 21 Août 1861. La Congrégation de la Ste Vierge fondée par le P. Hanipaux, mon prédécesseur, produit les plus heureux résultats : la fréquentation des Sacrements y est en honneur ; mais elle est surtout un puissant préservatif contre la démoralisation qui menace de tout envahir. La source de cette démoralisation est le besoin : le besoin de nourriture et de vêtements. Nos Canadiens ont bien une petite branche de commerce dans le sucre d'érable, le blé d'inde, la pomme de terre et quelques céréales, mais les marchands prennent peu de ces produits, excepté le sucre qui est toujours recherché, et le prix en est très-modique ; pour ne rien dire de plus. Aussi plusieurs se dispersent dans les îles du lac pour faire quelques barils de poissons et les vendre aux barques qui sillonnent les eaux d'alentour. Là, le désœuvrement, les liqueurs fortes que leur vendent à la dérobée les écumeurs de lac, le mauvais exemple, la privation de secours spirituels durant longtemps, (j'appelle longtemps un mois ou deux), produisent ce mal qu'un séjour de plusieurs mois autour de l'église ne peut guérir. Pour apporter remède à cette plaie, nous avons essayé de les arracher à ce genre d'occupation et de les appliquer à la culture de la terre sur une plus grande échelle. Un grand nombre semaient du blé de printemps ; mais obligés de le transporter à plusieurs journées de distance pour le faire moudre, quelques-uns se sont rebutés, les autres ne recueillent que ce qu'ils peuvent, dans un voyage, charger sur leurs petits bateaux.

Il y a quelques années, l'agent du Gouvernement leur a dit de construire une maison sur un cours d'eau, leur faisant espérer, que la maison une fois terminée, il leur procurerait un moulin ; la maison construite, l'administration a répondu que l'argent lui manquait. C'est la seconde fois que le Gouvernement fait défaut à sa promesse et sur le même objet. Voyant les choses à ce point, nous avons cru devoir nous mettre en frais pour procurer un moulin à notre mission. Nos Supérieurs ont encouragé notre œuvre, et la Providence aidant, nous espérons la conduire à terme et construire la précieuse machine au printemps prochain. La culture de la terre augmentée par ce moyen, donnera à nos sauvages la facilité de multiplier les animaux, et de fournir ainsi au besoin de nourriture à leur goût.

Pour subvenir au besoin de vêtements, nous avons appelé à notre secours une Congrégation religieuse de femmes ; elles sont chargées de développer parmi les nôtres le goût et la pratique du travail. Notre but est de cultiver le chanvre et le lin, de les faire travailler par les femmes, comme on fait dans nos campagnes en France. Plusieurs savent déjà filer, tricoter, quelques-unes tisser. Nous achetons du coton filé, et quand la laine de nos moutons manque pour la trame, nos femmes-tisserands déchirent en petites lanières les chiffons d'indiennes et en confectionnent une étoffe que les autres se disputent à haut prix.

Voici une des raisons qui ont déterminé ces différentes entreprises : la convoitise, dit-on, ouvre de grands yeux sur l'île que nous habitons ; on fait sonner bien haut que les blancs y formeraient de beaux établisse-

ments, que c'est une excellente terre perdue, occupée comme elle est par une poignée de sauvages paresseux, qui n'en tirent qu'un peu de blé d'inde, des patates, du sucre et du bois pour se chauffer, etc. la conséquence est claire. Or il me semble que le département des affaires indiennes veut réduire les habitants de l'île, à donner par une inaction forcée, gain de cause à ces bruits calomnieux. J'ai dit comment les sauvages sont obligés de se borner dans la culture des céréales; j'ai insinué les efforts héroïques de plusieurs d'entr'eux pour cultiver le froment; j'ai fait entendre combien ils désirent un moulin, les efforts qu'ils ont fait pour mériter la réalisation des promesses de l'Administration, la réponse qui leur a été faite par celle-ci, tandis qu'elle a entre les mains une somme qu'elle aime mieux leur distribuer à 7 fr. 50 c par tête, avec des retenues par ci par là, plutôt que de la faire valoir en tuteur aimant et intelligent. J'ajouterai encore deux faits: le premier: dans les commencements de l'établissement, leur agent avait promis un moulin s'ils réalisaient une telle quantité de froment. Et voilà les sauvages de gratter la terre avec leurs mains et leurs pioches pour en faire sortir du blé, mais la quantité n'était jamais assez grande, et ils se sont rebutés. Cependant à cette époque l'agent paraissait bien dévoué à leur bien, mais selon toute apparence, il n'obtenait pas tout ce qu'il désirait.
Deuxième fait: il y a 14 ou 15 ans, lorsque j'étais sur le point de procurer à la mission le moulin tant désiré, il parut dans les journaux au nom du Gouvernement une adjudication pour un moulin sur l'île, à l'usage des sauvages; je me désistai donc, et quelque temps après je quittai la mission, et l'adjudication tomba à l'eau.

Autres faits: l'Administration ou son agent défend aux sauvages de vendre un morceau de bois. Elle les oblige donc de brûler sur place les bois de leurs défrichements. Je me trompe, elle fait travailler le sauvage, et Mr l'agent donne la charge à son fils de vendre le bois aux *Steam-boats*, en escomptant au bucheron 2 fr 50 par corde, et encore celui-ci est-il obligé de transporter son bois sur son petit bâteau et de le placer sur le quai. Il ne faut pas oublier que tout cela se fait sur l'île et du bois de l'île. Le sauvage pourrait vendre des pieux de cèdres, des perches de clôture, des bois à l'usage des menuisiers, des tonneliers, etc. du bois de chauffage; sauf à l'administration de veiller par de sages réglements à la reproduction des forêts. Elle a son agent sur l'île, dont l'occupation est.... je ne pourrais pas trop spécifier quelle, si toutefois elle ne ressemble pas par trop, comme on a déjà pu le deviner, à celle de ce médecin qui surveillait la table de son patient, et qui, sous prétexte d'hygiène, apposait au moyen de sa baguette magistrale, un cruel veto sur tous les plats auxquels le malheureux affamé portait la main. Il faut avouer que, si la raison de cette conduite n'est pas le dessein formé de soumettre le sauvage à une condamnation bien méritée; cette condamnation en serait du moins une conséquence qui aurait quelque couleur de logique en qui la porterait.

Vous étonnerez-vous après cela que nos pauvres sauvages craignent d'être expulsés, si j'ajoute encore que Mr l'agent a déjà fait aux chefs des diverses bandes de l'île des demandes de cession? plusieurs l'ont déclaré hautement; les nôtres tiennent tout dans le plus profond secret; ils paraissent être de connivence avec Mr l'agent, qui d'ailleurs ne veut ni écouter, ni même recevoir personne autre que les dits chefs. A mon arrivée ici, des plaintes et des craintes me furent communiquées. Je répondis que si les choses en étaient à ce point, ils devaient se connaître et s'unir. On revint à la charge, je fis la même réponse en indiquant le moyen, sans espérance toutefois qu'ils osâssent se mettre à l'œuvre. Mais les choses étaient mûres. Voilà donc que sans m'avertir, quelques-uns d'entr'eux convoquent tous les hommes et les jeunes gens, on signe une

formule d'union contre toute tentative de la part des blancs. Cela fait, on appelle les chefs au nombre de trois. Ils se présentent, on leur propose de s'unir à leurs frères. Un des trois accepte la proposition. Les deux autres allèguent qu'il faut préalablement consulter l'agent et s'en rapporter à sa décision. Alors un de la bande qui avait mis les choses en train, se lève : deux chefs refusent de s'unir à nous ! eh ! bien, que ceux d'entre vous qui les croient indignes de nous commander, lèvent, comme moi, le bras ! et aussitôt une forêt de bras prononce la déchéance des deux chefs réfractaires. Vers neuf heures du soir, une députation entre dans ma chambre, me présente la formule d'union signée par plus de 200 personnes, et me prie de la bénir. Quelques jours après, les chefs déchus viennent à leur tour me raconter l'affaire. Un catéchisme de 1ère Communion me pressait ; je me contentai de leur répondre qu'ils avaient tort de ne pas faire cause commune avec leurs frères, et pour plus amples informations je les remis à trois jours. Mais ils ne revinrent pas. Cependant ils ne cessèrent de s'adresser à moi pour la confession. J'ai appris que les femmes même s'étaient réunies chez nos maîtresses d'école, voulant elles aussi, signer une formule d'union. Mais ce ne fut qu'une tentative. – Pour compléter cette première démarche, d'après quelques paroles que j'avais mêlées à dessein dans certaines confidences, au mois de Juin dernier, il se réunit dans un village plus central de l'île une députation de tous les villages. Là, on a confirmé l'union. Ceux qui n'y étaient pas encore entrés se hâtèrent de donner leurs noms, et les nôtres revinrent avec trois nouveaux chefs. Je n'étais pas au village à leur départ. Je savais que la réunion devait avoir lieu, mais je n'avais pas de plus amples informations, parcequ'ils savent que je tiens à ce qu'ils agissent seuls. Des trois nouveaux chefs, deux remplaçaient ceux qui avaient été cassés pendant l'hiver ; le 3e succédait à son père, celui-là même qui avait accepté l'union et qui était mort depuis cette époque. Le 3e jour après leur arrivée, il y eut grand gala. On avait tué un vieux bœuf ; les tables étaient disposées dans une enceinte derrière la maison d'un des dits chefs. J'allai donner la main aux héros de la fête, comme je l'avais promis sur l'invitation qui m'en fut faite, et je mangeai avec eux un petit pain que je pris dans une corbeille, ne voulant pas me mettre à table. De retour chez moi, j'écrivis en forme solennelle aux trois présidents de l'assemblée que moi aussi je les invitais avec tous les jeunes gens à la prière du soir ; que là, devant notre Souverain Maître, j'avais quelque chose à leur dire. Hommes et femmes répondirent à l'invitation et l'église était pleine comme aux jours de grande fête. Je vous fais grâce du discours et pour le fonds et pour la forme. Seulement je dirai que j'insinuai alors la nécessité d'un conseil de justice chargé de faire des règlements et de veiller à leur exécution. Ce fut un premier jalon planté.

Avant ce conseil central, les chefs de ce village avaient rédigé une lettre contenant des plaintes contre leur agent. Cette lettre devait être envoyée à une autre tribu du côté de la vallée du Détroit, à l'extrémité sud du lac. Elle me fut apportée et j'en pris connaissance. Après lecture : "Vous agissez, leur dis-je, comme des enfants.... A quoi bon envoyer vos plaintes contre votre agent à une autre tribu ?.... Moi, à votre place, je prendrais copie de cette lettre, j'y mettrais les plaintes que vous avez à faire vous-même, et je l'enverrais au Gouverneur." – Mais, nous n'avons personne pour traduire et envoyer. – "eh bien ! apportez-moi votre lettre, je la traduirai et enverrai le tout". L'avis fut accepté et les plaintes rédigées, signées, traduites et expédiées.

Or, au commencement de 61, le Gouverneur ordonna un recensement de tout le Canada. —

Conformément à cet ordre, Mr l'agent envoya à nos chefs une feuille imprimée en Anglais, où il déclarait la volonté du Gouverneur; mais sans explication aucune: première cause de mécontentement et de défiance. Ne sachant pas au juste de quoi il s'agissait, et interprétant selon leurs dispositions précédentes l'idée d'un recensement; ils arrivent chez moi au moment où je partais pour une excursion; c'était le 1er Mars. Le P. Kolher leur explique de son mieux ce qu'on demandait. Comprirent-ils? ne comprirent-ils pas? tant est-il qu'ils s'aheurtèrent à l'idée qu'il y avait anguille sous roche, et résolurent de ne pas obéir. Quand je fus de retour, plusieurs vinrent séparément me demander ce que j'en pensais. Sur ces entrefaites, je lus dans un journal une circulaire adressée par Mgr l'Evêque de Montréal aux fidèles de son diocèse; elle expliquait le but et les motifs de ce recensement; je profitai de cette circulaire, et j'engageai publiquement tout le monde à se prêter aux ordres du Gouverneur. Mais voyant que je ne pouvais vaincre leur méfiance contre l'agent, j'ajoutai: si vous ne voulez pas faire le recensement entre les mains de votre agent, et que le Gouverneur y tienne, il vous enverra un Commissaire, et alors vous pourrez expliquer votre pensée et les motifs de votre mécontentement; ainsi il y aura pour vous un avantage. Ils s'arrêtèrent à leur première idée, et le refus de donner leurs noms et les moindres détails fut résolu par toute l'île. Au printemps, Mr l'agent se rendit dans le village, établit son bureau dans la maison d'une de ses créatures, un des deux chefs déchus. Les hommes convoqués s'y rendirent sans difficulté, mais refusèrent obstinément de répondre. Mr l'agent en qui cette obstination ne contribua pas peu à déplacer les humeurs déjà un peu soulevées par ce qu'il avait appris de leurs dispositions, leur adressa quelques reproches et alla jusqu'à leur dire: "C'est votre prêtre qui vous empêche de donner vos noms". Il n'y eut qu'un cri pour protester énergiquement contre une telle imputation: "C'est un mensonge, s'écrièrent-ils; qui t'a dit cela? – Ce sont des gens d'esprit, dignes de foi – Nomme-les – et il nomma les deux chefs déchus. Alors ils s'élevèrent avec encore plus de force contre la calomnie, et se séparèrent. De ce pas ils s'en vinrent tous à la maison et me firent appeler. Je trouvai la chambre remplie. L'un d'eux prenant la parole: Nous sommes de mauvaise humeur, dit-il; le chapeau blanc Wabiwiokwan (nom de l'agent) nous a dit que c'est toi qui nous a empêchés de donner nos noms; et ils me racontèrent leurs protestations. Pour arrêter le feu, je coupai la parole: ne vous troublez pas, leur dis-je, vous savez ce que je vous ai dit; cela doit vous suffire. Je n'ignorais pas non plus et je vous en ai averti d'avance, que l'on rejetterait la faute sur moi, etc.... Bref, je les renvoyai en paix!

On sait que l'administration fait abattre le bois par les sauvages, et se charge elle-même de la vente. A la fin de 1860, j'ai conseillé à mes Canadiens de faire cesser cet état de choses, et je leur ai fait comprendre qu'il était nécessaire pour cela de construire un quai à la pointe de l'île; mais les stigmates de l'esclavage étaient encore trop sensibles! Au mois de Juillet, en revenant d'une excursion, j'appris qu'ils avaient commencé. Ils y travaillèrent une semaine, puis plusieurs de la bande se retirèrent sous divers prétextes. Dans une assemblée du conseil de Congrégation, je parlai de l'entreprise. Je me fis apporter la liste des travailleurs. Rayez de votre bande, leur dis-je, tels et tels, des hommes qui travaillent un ou deux jours, et ne sont pas constants à l'ouvrage ne doivent pas être admis dans une entreprise. Mais voilà le temps de ramasser vos foins: travaillez-y cette semaine, et lundi prochain vous irez reprendre votre travail. Mes paroles ont un bon effet: voici la 3e semaine qu'ils travaillent, et ils sont constants.

Mais un fait assez singulier est venu un instant troubler leurs travaux. Je ne sais comment un bruit a couru, et dans les circonstances présentes, nos sauvages donnent à un bruit un fondement sérieux. Il a donc couru le bruit que des arpenteurs devaient vers le milieu de l'été parcourir notre île; par suite, émotion générale. - On me consulte, et à plusieurs reprises; toujours je réponds: "n'ayez pas peur, avant que cela ait lieu, le Gouvernement entrera en négociation avec vous. Du reste, vous pouvez l'empêcher". - Or, voilà que dernièrement une petite barque paraît dans la baie: 6 ou 7 gentlemen débarquent, se promènent dans le village, visitent notre église. Personne ne s'en inquiète. Mais, o comble d'infortune! il y avait dans la bande un arpenteur connu d'un jeune homme du village. Ils s'abouchent. Le pauvre sauvage tire aussitôt la conclusion: Voilà les arpenteurs.... les sauvages sont dépossédés!! L'alarme se répand, on vient me voir. J'écoute tout, puis je parle de courage, de confiance: mais sans succès, la crainte était trop grande!! Le lendemain matin, quelques jeunes gens montent à cheval, courent à l'endroit où se fait le quai, avertissent du danger les travailleurs; d'autres à force de rames vont mettre un autre village en garde contre l'ennemi. Vers le soir tous nos ouvriers du quai entrent dans ma chambre tout mouillés - "Avez-vous donc fini votre quai"?... non, mais voilà que les arpenteurs sont arrivés. - "On me l'a déjà dit, mais je n'en crois rien; d'ailleurs, vous savez ce que je vous ai dit". - Ils sont allés à Manitouaning pour s'entendre avec l'agent. - "Je les ai vus partir à cheval, et même il en est un qui est tombé de son cheval." - "Attendons qu'ils reviennent". - Mais il en est resté ici - "Où sont-ils?" - Ils ont leur tente au bord de la baie. - "Eh bien! allons-y" - et nous voilà partis. J'entre dans la tente, la réception se fait à l'anglaise; j'adresse la parole en anglais: n'y a-t-il personne parmi vous qui parle français? - Non, nous sommes tous anglais, purs anglais. - "Eh bien, Mr je m'expliquerai comme je pourrai en Anglais. Nous venons savoir qui vous êtes, à quel dessein vous venez ici?" - En voyage de plaisir purement.... Après quelques paroles échangées, j'expliquai l'énigme à mes hommes, et nous nous en allâmes comme nous étions venus, avec la différence que mes pauvres sauvages avaient laissé un gros poids dans la tente. - Cette alerte me fit plaisir, elle me prouva encore une fois que dans un cas de danger, nos sauvages ne reculeront pas, et que leur union amènera de bons résultats!

Le 8 Juillet je suis parti pour le Nipissing, situé à 4 ou 5 journées d'ici, toujours par eau; deux hommes robustes me conduisirent sur un canot d'écorce long de deux brasses et demie environ. De trois malades pour lesquels on était venu chercher le Missionnaire, il n'y en eut qu'un qui m'attendit. Tout en arrivant j'allai le voir à deux lieues environ de mon pied-à-terre. Neuf jours après, nous le transportâmes dans une petite île. Là, il attendra sa résurrection qui, je crois, sera des belles: il est mort dans les meilleures dispositions et revêtu de l'habit du salut. -

Les sauvages du Nipissing sont divisés par petites bandes sur divers points du rivage. Dès que la nouvelle de mon arrivée se fut répandue, ils vinrent camper autour de moi, et furent constants jusqu'au dernier jour, malgré la difficulté de se procurer de quoi vivre. Il y a parmi eux une famille remarquable: le chef est un métis qui fait la traite avec les sauvages. Je ne sais comment il peut gagner sa vie. La justice préside à son commerce, je dirai une scrupuleuse justice. Sans aucune instruction, mais d'une admirable droiture de cœur, jamais il ne se permettrait une action ou une parole qu'il saurait en quelque chose contraire à la loi de Dieu. - Voici un trait que je dois rapporter

dans toute sa simplicité comme lui-même me l'a raconté: "Un jour, me dit-il, un jeune homme demeurant à quelque distance d'ici vint voir mon enfant, et voulut l'emmener avec lui. Mon enfant vint me demander si je trouvais bon qu'il allât avec son ami. Cette demande m'embarrassa. Je savais qu'il se passait entr'eux des choses qui ne sont pas bien bonnes. Je lui dis: "Si tu vas avec ton ami, il y a danger, peut-être vous passerez la nuit à danser..... en tout cas si tu veux le suivre, tu seras ici avant la nuit". - Il partit donc, et ne revint que le lendemain. A son arrivée, je lui dis: tu ne m'as pas obéi; tu t'es laissé entraîner! Après ces paroles, je le quittai, et j'allai dans ma chambre; j'étendis sur la table une image du crucifix avec une autre, puis je le fis entrer: qui est celui-là qui a été cloué sur la croix, mon enfant? pour qui a-t-il souffert ainsi? et si nous n'en profitons pas....? Je n'en pu dire davantage, et je le laissai là, aimant mieux lui donner à réfléchir que de parler moi-même; parceque, ignorant comme je suis, je n'aurais pas su dire ce qui convenait". - Le jeune homme a 22 ans, et une autre personne qui le connaît fort bien m'a dit que jamais elle ne l'avait entendu répondre à son père! Le reste de la famille est à peu près de la même trempe. A mon retour, le jeune homme était à la tête du canot, tandis que le père gouvernait; bien des fois, le père lui donnait une direction dans les passages difficiles; bonne ou mauvaise, celui-ci la suivait aussitôt sans qu'un trait du visage trahît le moindre sentiment opposé. Et cependant, rarement j'ai vu une nature plus vive!

Résultat des travaux dans le courant de cette année:

Confessions particulières	3,120	Discours, instruct. catéch.	340.	Communions	4,160.
Confessions générales	22	Baptêmes d'adultes	2.	1ères Commun.	60.
				Excursions	22.

Extrait d'une lettre du P. Perron. - New-York, 29 Septembre 1861.

Ici et dans tout le Nord, le contre-coup de la guerre se fait sentir; chaque jour la misère va s'augmentant parmi le pauvre peuple. Mais nous n'avons pas la guerre elle-même; ainsi tout est tranquille autour de nous, maintenant du moins. Dieu veuille nous conserver cette paix, et la rétablir dans les autres malheureuses contrées!

Nos œuvres de New-York marchent toujours bien. Celle de Black-well's Island prend chaque jour de nouveaux accroissements; deux PP. y sont fixés à demeure nuit et jour, la ville leur paye une pension, et ils prennent leur nourriture avec les autres employés de l'île. - Plusieurs PP. seront consacrés cette année à l'œuvre si importante des Missions, et tout semble promettre d'heureux fruits, car les populations catholiques se montrent partout avides de la parole de Dieu, et empressées de profiter des secours religieux: Ainsi au commencement du mois d'Août, un des Nôtres a été envoyé dans une petite ville, située à une centaine de milles au Nord de New-York; c'était uniquement pour remplacer le curé obligé de s'absenter pour quelques jours. Sans doute, ni le curé, ni le Père ne songeaient à une mission. Mais le premier Dimanche de son arrivée, le Père avertit ses nouveaux paroissiens que, puisqu'il était leur pasteur pour quelques jours, il voulait leur consacrer tout son temps; qu'il était à leur disposition à toute heure de la journée, que ceux, par conséquent, qui voudraient accomplir leurs devoirs, n'avaient qu'à se présenter; qu'ils seraient toujours les bienvenus. Ce fut l'unique sermon, et il suffit: la presque totalité des paroissiens

est venue se confesser et recevoir la Ste Communion. La veille des Dimanches et de l'Assomption, la foule des pénitents était si nombreuse, que la plus grande partie de la nuit était employée à entendre les confessions.

Les nouvelles de nos Collèges du Maryland et du Missouri sont loin d'être bonnes. La guerre a occasionné un décroissement sensible dans le nombre des élèves. Les P. du Missouri ont fermé un Collège; et un instant on a cru que celui de Georgetown allait subir le même sort. On l'a cependant ouvert, mais avec un petit nombre d'élèves, vu que les meilleurs d'entr'eux affluaient des Etats du Sud; en outre le collège est situé au milieu même du camp qui défend Washington. Pendant les vacances, il a servi de caserne à plusieurs régiments. Les Collèges du Nord sont en pleine prospérité. La distribution des prix a été des plus brillantes à Fordham et à St François-Xavier. Monseigneur l'Archevêque y assistait avec un clergé nombreux, et beaucoup de personnes du plus haut rang. St François-Xavier avait été naguère, par acte du Gouvernement, décoré du beau titre d'Université; aussi a-t-on profité de la distribution pour conférer quelques grades. Ce titre contribuera, nous l'espérons, à son accroissement. Dernièrement, pour répondre aux nouvelles obligations qu'il impose, le R. P. Général a permis de bâtir. Les travaux ont été commencés vers le milieu du mois d'Août; déjà les fondations d'une aile sont hors de terre, et tout donne lieu de croire que dans un an elle sera habitable; une fois terminée elle suffira longtemps encore, avec les bâtiments que nous avons déjà, pour un nombre considérable d'élèves; plus tard, Dieu aidant, on complètera l'ensemble. La rentrée comptait plus de 280 enfants: nous n'avions pas encore atteint ce chiffre. La population catholique voit cette prospérité de bon œil; c'est qu'elle sent le besoin de bons prêtres pour la soutenir dans la foi, et aussi de Maîtres dévoués pour ses enfants abandonnés jusqu'à ce jour.

Le P. Nash nous a communiqué quelques nouvelles de la Floride. Ce Père, comme le disait ma dernière lettre, y avait été envoyé en qualité d'Aumônier au régiment des Zouaves du brave Colonel Wilson. Ce régiment est maintenant dans l'île de Santa-Rosa, à la baie de Pensacola, en vue et à portée des batteries ennemies qui bordent la côte. Le climat, les privations et plusieurs tempêtes effroyables l'ont fortement éprouvé. Le Père a eu lui-même beaucoup à souffrir; mais au milieu des maux qui l'entourent, Dieu a béni et bénit encore son ministère. Il est aimé et respecté de tous depuis le Colonel jusqu'au dernier soldat; les quelques protestants qui font partie du régiment sont aussi pleins de vénération pour lui. Tout le monde peut aller le trouver à toute heure; et même, pour attirer les hommes, il a plein pouvoir de dispenser du service au besoin. Ainsi sa dernière lettre, datée du 13 Août, nous annonçait qu'il avait déjà reçu, à cette époque, tous ceux que la grâce avait touchés; qu'il n'en restait plus qu'un petit nombre, et que ceux-là avaient besoin, pour se convertir, d'un avertissement sévère du bon Dieu. Le Colonel est un brave et loyal militaire, en même temps qu'un chrétien dévoué. Un jour que le P. Nash, plus fatigué qu'à l'ordinaire, ne mangeait pas à dîner, un officier protestant, qui était là, dit assez haut qu'il faudrait donner au Père un congé de deux mois pour aller respirer un air plus pur; ce n'est pas la première fois que pareil propos se renouvelait; du reste, il ne parlait ainsi que par un sentiment de compassion. Le Colonel l'entendit. Aussitôt il prend un air sérieux, et d'un ton assez significatif il demande au Père si cette pensée vient de lui ou s'il l'approuve. Comme on le pense bien, le P. Nash était loin de partager le sentiment de l'officier; il répondit en conséquence, qu'il regarderait comme un déshonneur, un manque à ses devoirs, de

quitter le poste dans de telles conjonctures." Et vous seriez, reprit le Colonel devant tous les officiers, le premier prêtre catholique à infliger un pareil déshonneur à son église. Que les ministres protestants, qui font un métier de leur position, abandonnent leur poste au moment du danger, c'est tout naturel! Mais vous, votre devoir est de rester ici; et, viendriez-vous à mourir, vos os blanchis nous resteraient encore pour nous enseigner à nous autres hommes, à faire notre devoir jusqu'à la mort". Ces paroles et l'approbation entière que le Père y donna ne servirent pas peu à ranimer le courage de tous. Après le dîner, le colonel prit le Père et parcourut avec lui tous les quartiers; puis il visita plusieurs autres troupes de terre et de mer, établies près de son campement; et partout il déclara qu'il permettait à son chapelain de recevoir quiconque voudrait s'adresser à lui. Sans doute la joie de ces malheureux soldats fut grande; il y en avait tant parmi eux qui n'avaient pas vu de prêtre depuis plusieurs années! Un bon nombre a profité de la grâce offerte. Ce qui rend le Ministère plus pénible, c'est la profonde ignorance de la majorité des soldats. La plupart, nous écrit le P. Nash, n'ont d'autre marque de leur titre de chrétien que l'habitude qu'ils ont conservée de faire le signe de la Croix le matin en se levant et le soir en se couchant!! presque tous sont d'origine irlandaise.

Guyane Française – Cayenne 1861. Lettre du R. P. Girre. –

Ce pays ne ressemble à aucun pays de France: Immense étendue de terre, littéralement couverte de forêts ou de verdure perpétuelle, immenses plaines noyées en partie, chaînes de montagnes dans tous les sens, voilà le pays, les côtes sont habitées. Dans l'intérieur vivent en sauvages des milliers d'Indiens, autrefois evangelisés par nos Pères, maintenant délaissés. La colonie est passée aux mains des Pères du Saint Coeur de Marie qui exercent le ministère sous l'autorité d'un Préfet Apostolique. Pour nous, comme vous le savez, nous ne nous occupons que de la transportation. Les côtes de la Guyane ont cent lieues d'étendue en suivant les rivages de la mer. La profondeur des terres va se perdre dans le territoire Brésilien.

Cayenne est une ville de quelques milliers d'âmes. Les rues y sont tirées au cordeau; en fait de monuments, on y voit l'Hôtel du Gouvernement, ancienne résidence de nos Pères. L'église peu remarquable, une belle caserne, un Hôtel-Dieu assez important, quelques belles maisons de particuliers; c'est tout. Quant à la population, rien de plus varié. Il y a un peu de toutes les nations, comme de toutes les couleurs, des Africains, des Indiens, des Chinois, des Coolis, des cuivrés, des mulâtres, des Créoles, des blancs en minorité. Comment cela s'arrange-t-il? chacun vit comme il peut. Les noirs ne vivent presque de rien. Les blancs vivent de tout à peu près comme en Europe. Tout arrive de France par les navires marchands, la farine, le vin, les légumes secs, la graisse etc. Les pays voisins fournissent des bœufs.

Administration. Il y a un gouverneur ayant des pouvoirs extraordinairement étendus, il y a des tribunaux civils et militaires, police, municipalité. En un mot, nous avons un peu de tout ce que vous avez. – Sous le rapport religieux: Les noirs ont beaucoup plus de piété que les blancs et sont remplis de foi. Les blancs laissent de côté les sacrements, l'assistance aux offices. Il n'y a à proprement parler que quelques petits villages en Guyane; c'est-à-dire, agglomération de familles. Le reste est épars dans les forêts. Les paroisses au nombre de 8 ou 10, ont une population si disséminée,

qu'on les appelle *quartiers*. Un Commandant civil y remplit toutes les fonctions de Maire, Commissaire de police, Juge de paix etc. La population de la Guyane ne monte qu'à 25,000 âmes.

Le sol est vraiment meurtrier. Dès qu'on y touche, les exhalaisons qui s'échappent de terre donnent les fièvres aux Européens et souvent la mort à ceux qui l'ont remuée, c'est ce qui explique comment la transportation n'a presque rien fait ici pour la colonisation. On a fait des essais sur plusieurs points qu'on a été obligé d'abandonner plus tard. La culture de la canne à sucre que l'on fait dans les marais est très-nuisible aux blancs. En somme, il y a peu de culture et ce n'est pas une culture comme en France. On met le feu dans une partie de la forêt, le bois brûle jusqu'à la hauteur de quelques pieds de terre, toutes les souches restent debout, et entre ces souches l'on plante Manioc, Maïs, Roucou et le reste. Le Maïs sert spécialement à nourrir la volaille qui abonde dans le pays et remplace le veau, le mouton et les autres animaux domestiques.

Vous avez une petite idée du pays, parlons maintenant de la transportation. La transportation est tout-à-fait en dehors de la colonie, elle est divisée en 10 pénitenciers, placés généralement dans des lieux écartés ou sur de petites îles. C'est là qu'on retrouve la physionomie de nos villages de France, excepté qu'on n'y voit ni femmes, ni enfants. L'église et le clocher y dominent les habitations. Le presbytère est auprès de l'église. Les cases des transportés, pouvant contenir de 40 à 60 hommes, bâties sur deux lignes, forment une rue qui a un nom particulier. L'hôpital, la maison des Sœurs, celles des officiers, commissaire, médecin, commandant, forment le beau quartier de l'endroit. Nos églises sont généralement belles, quelques-unes sont riches en ameublement, autels, chaires, confessionnaux. Nous avons des ébénistes distingués. De plus le bois du pays est remarquable par sa beauté.

Nous travaillons par tous les moyens possibles à rendre bons nos transportés. Qu'elle est belle notre mission! parler à des hommes qui n'ont plus d'espoir dans ce monde, dont la position malheureuse rappelle les fautes passées, à des hommes qui ont si grand besoin des consolations de la religion. Il en est sans doute qui résistent à la grâce. Il en est aussi qui font de sérieux retours vers Dieu, et qui deviennent un sujet d'édification. La fréquentation des sacrements, la prière habituelle leur font supporter avec résignation les peines attachées à leur malheureuse position. Ils n'ont point généralement l'espoir ni le désir de retourner en France: Mourir ignoré dans un coin perdu de la Guyane est l'ambition de plusieurs: Si Dieu ne m'avait pas arrêté, disait un de ces transportés, j'aurais marché toute ma vie dans le crime. Sans la religion qu'ils seraient malheureux! J'en ai vu qui souffrent les plus grandes douleurs avec un courage héroïque et puisent leur force dans le crucifix. Où voulez-vous qu'on la trouve, si ce n'est là, disait un autre transporté. Nous vivons au milieu d'eux, ils nous appellent leur père, et en effet nous sommes tout à eux: priez Dieu qu'il bénisse nos travaux et qu'il nous protège. — On voit ici des maladies extraordinaires. Quant aux fièvres, on s'en tire à force de quinine. Il faut en prendre et la fièvre s'en va. Mais nous voyons des plaies, des ulcères, des ongles incarnés qui font peur. Il y a des transportés qui depuis un an sont sur leur lit, les plaies sont comme au 1er jour: quelquefois elles semblent se cicatriser, elles se ferment; au bout de quelques jours ces mêmes plaies se rouvrent avec des douleurs plus cruelles et l'on aperçoit des vers rongeant les chairs de ces malheureux. On finit par couper la jambe à un grand nombre. Et au milieu de tout cela on trouve des sentiments admirables de patience et de résignation chrétiennes qui nous édifient.

Maduré – Un de nos correspondants de Tronchiennes nous a communiqué une lettre du P. Cravau, missionnaire au Maduré ; nous reproduisons l'extrait suivant :

Négapatam, Juin 1861.

L'œuvre des Brahmes dont j'ai parlé dans les lettres précédentes marche aujourd'hui de la manière la plus consolante. Les petits payens qui la composent apprennent les prières et tout ce qui concerne notre Ste Foi ; de plus ils assistent à tous les exercices religieux comme les chrétiens. Au nombre des payens se trouve un enfant, on ne peut plus, prévenu des dons de la grâce. Lorsque je le rencontrai pour la première fois, il pouvait avoir de 8 à 9 ans. Sa candeur me plut, et après avoir causé quelque temps avec lui, pour l'aider à vaincre sa timidité, je lui parlai du bon Dieu et du Ciel. Aussitôt il me comprit, et avec une simplicité enfantine : "Père, me dit-il, jusqu'ici je n'avais jamais entendu parler du bon Dieu. Cependant, je ne crois pas que le bon Dieu soit fâché contre moi ; car aussitôt que vous m'avez appelé en son nom, je suis venu ; et je ne le quitterai jamais". Cette réponse naïve montre sans doute une âme toute privilégiée ! l'enfant était orphelin, je le pris et l'emmenai avec moi pour lui apprendre les prières. Je ne l'avais que depuis quelques jours et je remarquai qu'il se rendait à l'église assez souvent ; là, il demeurait des demi-heures prosterné devant le St Sacrement. Cette piété, dans un enfant payen, m'étonna ; je me demandais ce qu'il pouvait dire à Dieu dans ces prières si longues, lui si jeune encore, et que j'instruisais depuis si peu de temps. Par curiosité, je l'interrogeai, et il me répondit : "Je dis au bon Dieu : je ne suis qu'un tout petit enfant, devant vous, je ne suis qu'un peu de poussière, par moi-même je ne puis rien faire de bon ; si vous voulez me sauver, vous devez vous-même tout faire. Puis, je demande à Dieu de me donner le baptême le plus tôt possible". – Un jour que j'étais allé visiter les chrétiens et les payens disséminés dans les bois, je me fis accompagner du petit orphelin. Nos pas nous conduisent assez avant dans la forêt, et nous finîmes par nous engager dans un labyrinthe d'épines et de ringuiles, la nécessité nous obligeait d'avancer. Mais comment ? Il fallait les traverser sur une largeur de plusieurs mètres ; pour moi, la chose était facile, mes souliers me mettaient à l'abri de tout. Moins heureux, mon petit compagnon, comme tous les payens de son âge et de sa condition, marchait nu-pieds, n'ayant pour tout vêtement qu'un simple morceau de toile. Je m'avance le premier pour frayer un chemin et le tirer d'embarras. Mais lui se met à ma suite, marche sur les épines et arrive avec moi. Étonné de ce courage je lui demande s'il n'a pas été blessé. Et voici sa réponse : "Père, quand j'ai vu tant d'épines, j'ai eu peur, mais voyant que vous passiez, j'ai dit à la Ste Vierge : ma bonne Mère, voyez, le Père veut que je passe sur ces épines. Mais, c'est impossible ! La Ste Vierge me dit alors : ne craignez rien, passez ; je vous soutiendrai et il ne vous arrivera pas le moindre mal. Aussitôt je me suis jeté au milieu des épines, et je n'ai pas éprouvé la moindre piqure". – Cet enfant n'a pas encore reçu le baptême !

Dernièrement j'ai été témoin d'une conversion assez frappante. – Une Bayadère de la grande pagode jouissait d'une réputation extraordinaire de beauté ; toute l'attention payenne de Négapatam se portait sur elle. La jalousie finit par s'en mêler, et les autres Bayadères prirent la résolution de se défaire de la nouvelle divinité. Elles payèrent un homme, celui-ci obtint de passer la nuit chez elle, et il la frappa pendant son sommeil. La blessure était mortelle. On m'avertit du danger de la

malheureuse, et j'accourus. Je m'attendais à trouver un enfant du démon, mais Dieu avait changé son cœur. Elle me reçut avec joie, je lui administrai le baptême; quelques heures après, elle mourait. Ses dernières dispositions ne me laissent aucun doute sur sa prédestination!

Chine - Zi-ka-Wei, 12 Août 1861. Extrait d'une lettre du P. Vuillaume.

Vous voulez des nouvelles de notre Chine!!! Pauvre Chine, disons-nous ici de temps en temps, quand donc se convertira-t-elle? J'ai souvent entendu des payens me dire: que l'Empereur se fasse chrétien, ou qu'il reconnaisse seulement à son peuple le droit d'embrasser la religion chrétienne, et nous sommes à vous. Sommez ces gens de tenir parole, ils avouent bien l'avoir donnée, mais ils vous échappent par une autre porte. C'est à Xam-hai seulement, parmi les pauvres réfugiés de cette province ou des autres, qu'on peut compter un nombre consolant de nouveaux baptisés. Le monde lettré, le monde commerçant, le monde riche, dans la généralité, n'en reste pas moins qu'autrefois, indifférent et même antipathique à la nouvelle de son salut. Dans mon district, je n'ai enregistré cette année que la conversion d'une famille infidèle, sans parler d'une douzaine d'autres individus épars. Cependant, j'administre un peu plus de quatre mille chrétiens presque tous fervents. La grande majorité se confesse plusieurs fois l'an.

A trois reprises différentes, dans le courant de cette année, j'ai été porter secours au P. Pingrenon, chargé du district de Tsom-min. De Xam-hai au Tsom-min, il faut un jour de marche. Mon dernier voyage dans ce district m'a donné l'occasion de rendre visite au premier Mandarin de l'île; c'était au nom du Père Pingrenon, et il s'agissait de faire cesser la persécution qu'exerçait contre les chrétiens un payen riche et puissant. J'envoyai d'abord porter mon passe-port Franco-chinois à la Préfecture en guise de carte et demandai une audience; elle fut accordée pour deux heures après midi.

Au moment du départ arrive un homme du tribunal qui me dit: On est bien fâché de ce contre-temps, mais le Mandarin vient de monter en palanquin; il se rend à la pagode Chem-huam pour y traiter d'affaires publiques, très-pressantes; veuillez donc attendre à demain. - C'est précisément pour des affaires d'intérêt public que je viens, répliquai-je à l'envoyé; ma chaise est prête, voilà les quatre porteurs; je pars, nous irons rejoindre Son Excellence à la pagode.... Attendez, attendez un instant, me dit aussitôt une nouvelle estaffette; je crois bien que le Mandarin n'est pas sorti et qu'il vous attend au tribunal.

La morale de cette petite histoire, c'est qu'on voulait éviter de voir le Missionnaire. Je me mis donc en chaise dans un accoutrement assez singulier: l'habit chinois ordinaire, le chapeau de paille conique, orné de ses longs poils rouges, les bottes de soie noire; mais au lieu du surtout de cérémonie, un long manteau de drap noir, qui me sert souvent de couverture en voyage. Durant le trajet de l'église à la préfecture, je récitais mon Chapelet; j'ai toujours éprouvé que c'est la préparation la plus facile et la meilleure aux démarches qui demandent un peu de politique; car c'est un genre dans lequel les chinois grands et petits nous surpassent infiniment. Une grande foule me suivait sans autre démonstration que celle de la curiosité.

A mon arrivée, je trouvai la vaste cour d'entrée encombrée de monde; cependant on fit place à la chaise et on me déposa en face du tribunal où siége ordinairement le Mandarin. Comme je

n'avais pas envie de m'arrêter là, je restai bien tranquillement assis dans ma guérite portative attendant l'invitation d'aller plus avant, c'est-à-dire, jusqu'au hoa-tim (la cour des fleurs); c'est la salle de réception. Le Mandarin, revêtu de tous ses insignes, m'attendait sur le troisième degré du pavillon. C'est un vieillard qui passe la soixantaine. Il me reçut d'un air souriant; de mon côté, je tâchai de lui rendre le salut comme il me l'avait fait, et puis, avant de s'asseoir commença l'assaut obligé des civilités chinoises. C'était à moi de céder, et je me laissai conduire à la première place du côté de l'Orient. Alors je remis au Mandarin une lettre du P. Pingrenon. Il la lut et relut pendant un quart d'heure, et se tournant vers moi: C'est bien, me dit-il, nous arrangerons cela à la satisfaction du Père. C'était l'entrée en matière d'une conversation qui dura plus d'une heure. Les demandes et les réponses se succédèrent d'abord et sur moi et sur le P. Pingrenon: "Depuis quand avons-nous l'honneur de vous posséder dans notre pauvre pays?... Votre cadet honoré frère n'habitait-il pas, il y a cinq ans, votre honorable préfecture!... etc. Mais insensiblement la conversation devint plus générale; nous parlâmes des Missionnaires, du traité de Pékin, de l'influence du catholicisme, des savants Européens et Physiciens, et Astronomes, et Géographes qui ont peuplé la Chine d'une foule d'excellents ouvrages.

Le grand Mandarin dit entre autres choses: "Maintenant, la France et la Chine ne font qu'un; l'Empereur des français et le nôtre sont de parfaits amis!! Il dit encore au sujet des Missionnaires: C'est un bonheur pour nous qu'ils viennent nous instruire". - Oui, sans doute, lui répondis-je; car c'est le bonheur et le vrai bonheur que vous apporte le catholicisme. De là, je pris occasion de lui expliquer le but de notre mission; comment nous ne quittions notre patrie, nos parents et nos amis que pour ramener les hommes au service de Dieu, et à la connaissance de J.C. son Fils. - "Etes-vous du Ja-su-Kiao? interrompit le Mandarin. (Ja-su-Kiao, c'est-à-dire, religion de Jésus, est le nom dont s'intitulent ici tous les protestants). - Oui, je suis du Ja-su-Kiao; mais tous ceux qui prétendent en être, ne lui appartiennent pas réellement. Ils prennent ce nom, et ne sont, comme les Huam si, que des déserteurs et des rebelles à l'autorité légitime établie par Dieu. Bref, après avoir causé plus d'une heure, comme je l'ai dit, et sur tant de sujets divers, nous nous séparâmes. L'affaire qui m'avait amené fut depuis réglée. On obtint du moins que notre persécuteur s'abstînt de nouvelles vexations.

Extrait d'une lettre du P. Ravary - Chang-hai, le 24 Octobre 1861. -

En Europe, nous dit-on, l'horizon est bien sombre. Ici, le ciel du Céleste-Empire n'est pas plus serein. Les difficultés augmentent, les événements se compliquent, la position devient de plus en plus difficile. Que deviendrons-nous? En Chine comme en Europe, nous n'avons qu'un refrain: "En avant, matelots, contre les flots. En avant, quand même! à la garde de Dieu!" - Les rebelles font des progrès dans notre pays. Depuis un mois, ils commettent dans nos chrétientés voisines de Chang-hai, les atrocités d'usage. Dans la partie, appelée Pou-nê, c'est-à-dire au sud de la rivière qui coule devant Chang-hai, ils ont entassé des ruines. Nous avons là huit à dix mille chrétiens; ils n'avaient pas encore souffert. Les Brigands, (c'est aujourd'hui la formule à l'ordre du jour du journal anglais de Chang-hai, jadis si partisan de ces *nobles Messieurs*.) Les Brigands sont entrés dans ce pays il

y a un mois. Ils ont visité à peu près toutes nos chrétientés, faisant leur infâme métier, saccageant, brûlant, tuant. Donc sauve qui peut général, pêle-mêle plein de confusion. Le P. Olive, qui venait d'hériter de ce district au dernier Status, a déployé, avec un jeune Père Chinois, son compagnon et son digne émule, tout le zèle et le courage possible, pour régulariser le plus possible, cette fuite précipitée. Une fois cependant la position devenait plus dangereuse. Bon nombre de chrétiens, hommes, femmes et enfants, se trouvaient acculés près de la rivière, autour du Père, fuyant l'incendie et la mort. Les rebelles n'étaient pas loin, et les moyens de transport manquaient pour traverser la rivière. Heureusement notre brave et généreux Amiral Protet, prévenu à temps par nos Pères, apparaissait dans ces parages avec un ou deux navires de guerre. Jugez du bonheur qu'ont dû éprouver à la vue de leurs sauveurs, les Missionnaires et les chrétiens! Intimidés, épouvantés par la présence de ces grosses machines, (chose incompréhensible pour nos brigands), les rebelles ont reculé un peu. Tous les fugitifs, les femmes d'abord avec les enfants, puis les hommes, ont pu gagner assez vite la rive opposée, où le danger était plus éloigné. Le R.P. Supérieur, à la demande de l'Amiral, a fait trois petites excursions dans ce pauvre pays, sur les vapeurs, envoyés à plusieurs reprises, non pas précisément pour attaquer et poursuivre les rebelles dans l'intérieur des terres, mais pour les effrayer, les tenir en respect, et puis pour donner plus de facilité à nos chrétiens en fuite de trouver un abri. La présence de ces navires a fait du bien, et surtout a empêché bien du mal. Le R.P. Lemaître a pu de son côté, voir les Missionnaires, visiter, encourager quelques chrétientés désolées, et prodiguer à beaucoup d'âmes abattues les consolations de la charité et de la Religion.

Après quelques jours de pillage, les Brigands ont quitté ce pays, pour porter dans un lieu plus sûr, l'immense butin qu'ils avaient fait. Quelques jours après, ils revenaient de nouveau. Ils y sont encore aujourd'hui. Les chrétiens sont donc sur le qui-vive; ils se sauvent au premier indice du danger, reviennent furtivement, fuient encore de nouveau, pour revenir le lendemain, et essayer de terminer le travail de la moisson du riz. Hélas! le travail est léger cette année, et cependant que la moisson est belle! La raison en est toute simple. Les rebelles se chargent de la faire pour leur compte, et souvent ils ne permettent pas aux propriétaires légitimes de glaner le peu qui a échappé à leur vandalisme.

Dans l'autre partie de ce district se trouve le P. Laimé. Il nous trace le plus désolant tableau de l'état de ses chrétientés. Partout le deuil et l'image de la mort. Si nous traversons la rivière, et que nous nous avançions vers l'Est, nous rencontrerons le district du P. Sica. Ce district est encore le plus malheureux de tous; presque toutes les chrétientés de ce vénérable vétéran avaient beaucoup souffert, Mais cette année, c'est bien plus affreux. Huit à dix fois, il a fallu subir la cruelle visite de ces ravageurs de province. Aussi, ce bon Père a besoin de s'armer de toute sa vertu et de tout son courage, pour ne pas succomber sous le faix de tant de tribulations. Le P. Gonnet avec ses chrétientés anciennes et nouvelles, se trouve à peu près dans la même situation. Ces deux Pères surtout, par la présence habituelle des Rebelles dans leurs districts, ne peuvent exercer, depuis un an, qu'une très petite partie de leur ministère habituel. Ils vont faire quelques visites par-ci par-là: mais après cinq ou six jours, le fameux cri plein de terreur se fait entendre: Zam-mao lê tsê, les Rebelles arrivent, et aussitôt il faut plier bagage et revenir à Zi-Ka-Wei. Il y a un mois environ, tout l'horizon était en feu sur toute la ligne, depuis le Nord-Ouest,

jusqu'au Sud-ouest de notre maison, à 2, 3 et 4 lieues seulement de distance. Nos cent troupiers français voyaient tout, trépignaient de déplaisir; ils auraient bien voulu courir sus. Mais la consigne était là. Et d'ailleurs quel profit pouvaient-ils en tirer? Ces hordes pillardes ont un mérite reconnu, celui d'une vitesse de jambes incroyable. A l'approche de nos braves, ces bandes de canards sauvages se seraient envolées à tire d'ailes pour revenir deux ou trois jours après s'abattre sur les mêmes lieux, et sans doute pour y faire plus de dégâts encore que la première fois.

Près du district du P. Lainé, nous avons encore un autre district, appelé Pou-tom, pays plus fertile, plus riche, où se rencontrent nos plus belles et nos plus nombreuses chrétientés. C'est le district des PP. Hélot, Della-Corte, Vuillaume et Desribes. Dans la dernière excursion des Rebelles, au mois de Septembre, nous avons craint beaucoup pour ce beau pays. Grâce à Dieu, il n'en a rien été! Il y a 8 jours, chrétiens et payens se sont entendus pour enrôler 200 Manilois et Tagals; en ce moment ils sont installés, et doivent protéger le pays. Ils ont déjà remporté quelques avantages; hier, ils ont du commencer une attaque plus sérieuse pour débusquer les Rebelles d'un ou de deux gros villages. Nous n'en connaissons pas encore les résultats. Ce moyen est bon, mais il ne peut être de longue durée. Outre la difficulté pécuniaire de plus de 20,000 piastres par mois, chaque homme recevant une piastre par jour. c.a.d. 6 francs environ, il peut surgir bien des complications qui arrêteront les efforts et la bonne volonté de ces protecteurs improvisés. Et alors qu'arrivera-t-il? Dieu le sait. Pour nous, à Chang-haï, nous sommes toujours restés assez tranquilles, vivant au jour le jour. D'après le dernier courrier, dit-on, les Français doivent évacuer le pays pour rentrer en France. Seront-ils remplacés par l'infanterie de marine? Quand et comment? A la garde de Dieu! Nous ne craignons rien. Nous sommes à notre poste.

Le Courrier de Pékin nous apprenait, avant-hier, que les Rebelles avaient voulu attaquer la possession Anglo-française de Tche-fou, point occupé par les Français l'an dernier, avant d'aller attaquer les forts de Ta-Kou. L'Amiral Protet, qui se rendait à Tien-tsin se trouvait là sur ces entrefaites. Il prit ses dispositions, fit opérer le débarquement des forces disponibles, mande 150 hommes de Ta-Kou et commence l'attaque. Mais trois obus, tombés au milieu des Rebelles, ont suffi pour les disperser. On s'est mis à leur poursuite, mais les oiseaux s'étaient déjà envolés. Le plus malheureux de l'affaire, c'est que deux M.M. Américains, Ministres, ont voulu parlementer. Le chef de la bande les a entendus, puis pour toute réponse, les a livrés à la soldatesque, qui les a maltraités de toute manière, et a fini par les brûler. Cette mort a excité partout la plus vive sensation. Les Anglais et les Américains crient à la vengeance. Que feront-ils? - La jeune veuve d'un de ces M.M. vient d'arriver à Chang-haï. La présence de cette femme désolée contribuera beaucoup sans doute à exciter le patriotisme de nos nobles alliés. L'une des victimes est ce Mr. Holmes, qui longtemps, grand admirateur des Rebelles, a fini l'an dernier, par écrire ce beau et long mémoire, où il prouve à l'Evidence, qu'avec ces misérables, il n'y a rien à faire et rien à espérer; qu'en fait de religion, ils sont pires que les Musulmans. Ce mémoire, cette rétractation solennelle a produit dans les idées du plus grand nombre, un heureux fruit de conversion.

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Chang-hai, 5 Octobre 1861. –

Le P. Clavelin et le P. Sentinier sont retournés dans leurs districts au milieu des Rebelles. Le P. Sentinier m'écrit que personne ne le moleste, qu'il fait mission et que Dieu bénit ses efforts. Les chrétiens ont moins souffert que nous n'avions pensé, et presque tous ont pu rentrer chez eux. Il vient de baptiser 30 catéchumènes; 2,000 se préparent encore. – Le P. Clavelin écrit de Tsang-zo que les difficultés ne manquent pas, mais que pourtant il n'est point troublé dans son travail. Le chrétien qui remet sa lettre me dit que les fidèles n'ont plus rien à souffrir depuis que le gouvernement des Rebelles est établi chez eux; mais cette paix durera-t-elle longtemps?

Le beau district du Pou-né vient d'être dévasté par les Rebelles: les pertes de nos chrétiens ont été considérables; 15 ou 20 d'entre eux ont été tués dans cette dernière invasion, un même nombre a été envoyé captif: on assure que plus de 10,000 payens ont disparu. Pauvre pays! Ce qui est désolant, c'est que les soldats impériaux, ordinairement d'accord avec les Rebelles, pillent et incendient dès que le danger approche, puis se sauvent en laissant aux Rebelles le soin d'achever leur œuvre de destruction. Le pauvre P. Olive que j'ai visité pendant la tourmente, était tellement affecté des malheurs de ses chrétiens qu'il en était malade. Mais votre serviteur, que la vue de tant de maux a rendu moins sensible, lui dit: "Il ne s'agit pas maintenant de pleurer ceux qui sont morts, mais de sauver la vie à ceux qui sont menacés". Et le cher Père s'est montré tout le temps d'un calme et d'une générosité admirables. Déjà un petit Père chinois qui se trouvait sur les lieux nous donnait de beaux exemples de dévouement. Impossible de dire les misères que j'ai vues; je pourrais moins encore dire combien j'ai été édifié et consolé de trouver tant de vertu dans la plupart de nos chrétiens. Dieu aura pitié d'eux, et les récompensera par de nombreuses conversions.

Maintenant le grand district du Pou-tong, avec ses 20 à 25.000 chrétiens se trouve à découvert. Nos Pères du Nord vivent dans une plus grande sécurité. Le traité s'exécute assez fidèlement. Pourtant les Rebelles font aussi du mal dans ces parages. Mgr Desflèches m'écrit qu'ils dévastent tout au Su-tchuen, au Koué-tchen et au Yun-nan. Nous apprenons encore qu'ils ont commis des atrocités au Chang-tong, et qu'ils auraient tout détruit, si l'Amiral Protet n'était pas arrivé juste à temps. – Les Anglais ne tarissent pas sur le compte du vaillant Amiral français qui a sauvé leurs vies et leurs fortunes. – Quant à Chang-hai, les rebelles convoitent depuis longtemps cette riche proie, les Mandarins déclarent ne plus rien pouvoir pour la défense du pays, et tout est confié aux troupes européennes.

Nos braves commerçants, qui ont longtemps favorisé les Rebelles, ont maintenant une peur qui nous fait rire. Car nous sommes tous persuadés que ces bandits, forts seulement contre les faibles, ne viendront point attaquer des Européens si bien gardés. Nos établissements étant avancés dans le faubourg et à la campagne, sont plus exposés, mais pourtant ils n'ont rien à craindre tandis que nos soldats y sont.

Au milieu de mille choses qui font de la peine, comme incendies, pillages, meurtres, enlèvements, le bon Dieu nous console par la foi et la patience de nos chrétiens, et la conversion de quelques payens.

Laval – Œuvre de N. D. de Beauregard.

Nos Lettres de Laval ont déjà fait connaître l'œuvre de Beauregard, que dirigent plusieurs de nos Pères. Cette œuvre soutenue par la charité et le dévoûment de quelques familles chrétiennes a pour but

de former à la vertu les enfants de la classe ouvrière, et de les entretenir dans la pratique de la Religion. Tous les Dimanches, ils se réunissent, au nombre de 140 à 160, dans une maison assez spacieuse que leur ont procurée les bienfaiteurs de l'œuvre. Là, ils assistent à différents exercices de piété, se livrent aux amusements propres à leur âge et passent ainsi saintement ce jour de repos, où la vertu est si exposée à faire naufrage. Les résultats obtenus sur ces enfants, et par les enfants sur une certaine partie de la population ouvrière, sont heureux et consolants; la fréquentation des Sacrements est en honneur parmi eux ainsi que dans quelques-unes de leurs familles; et aux dernières fêtes de Noël nous avons eu la consolation de les voir presque tous s'approcher des Divins Mystères.

Les deux traits suivants montrent assez l'heureuse influence de cette œuvre. Il y a 6 mois, le sort appelait sous les armes un jeune homme qui suivait depuis longtemps nos exercices du Dimanche. En arrivant il se lia d'amitié avec deux camarades: "ils me semblaient vertueux, écrivait-il lui-même, et je les crois bons selon le monde". Quelques temps ils respectèrent ou plutôt ils feignirent de respecter sa piété, car leur but était de le surprendre pour le corrompre plus facilement. Un jour, en effet, ils proposent au jeune homme une promenade dans l'intérieur de la ville; le jeune homme accepte sans défiance et les suit. Mais bientôt, l'aspect d'une maison et des sollicitations infâmes lui apprennent où il a été entraîné. "En ce moment, est-il dit dans sa lettre, je sentis au dedans de moi une tentation des plus violentes; je voyais qu'un refus m'exposerait à la risée de mes compagnons d'armes, que j'allais devenir le jouet de tous; j'avais présentes à l'esprit leurs railleries amères, leurs persécutions, la position malheureuse que je me créais: tout cela me coûtait et me sollicitait puissamment. La voix de la conscience l'emporta enfin sur la crainte; elle me dit: tu ne peux pas! Et sans dire un mot, je laissai mes camarades entrer, et je partis. Le soir, dans la chambrée, ils jetèrent le blâme sur ma conduite; mais personne n'osa en rire, et dès ce moment j'ai pu librement satisfaire aux obligations de ma conscience." — A Noël, ce brave jeune homme a demandé et obtenu un congé de 48 h. pour venir au milieu de nous, retremper dans l'Eucharistie, sa vertu et sa foi. Le jour même, il partait pour le Mans, et reprenait son poste.

Edouard, jeune apprenti, est âgé de 14 ans. Samedi, 11 de ce mois, il travaillait dans l'atelier de son maître. Tout-à-coup, vers les 7 heures du soir, il entend dans la chambre voisine le bruit d'une arme à feu; quelques minutes après, des cris déchirants. Il accourt et trouve son malheureux patron étendu à terre et baigné dans son sang: son visage était contracté par la souffrance, sa bouche ouverte et inondée de sang; sa main serrait avec convulsion une arme, fatal instrument de son crime. L'enfant comprend que cet infortuné a attenté à sa vie. Malgré l'horreur qu'inspire à son jeune âge ce corps sanglant et défiguré, il s'arme de courage, se penche vers son maître, et avec une simplicité enfantine: "Mon patron, vous ne pouvez vivre longtemps; je crois que vous feriez bien de faire votre acte de contrition!" — Aussitôt il commence lui-même à haute voix; celui-ci murmure après lui chaque parole. L'acte récité, il sort, et revient avec un prêtre. Le malheureux semblait se débattre dans les douleurs de l'agonie: le prêtre l'écoute et l'absout. — Le lendemain était le jour de réunion des jeunes apprentis. L'enfant s'y rendit après l'heure indiquée. Surpris de le trouver en faute, un Père lui en demande la raison: "Ah! mon Père, répond Edouard; j'étais occupé à recueillir des messes pour mon pauvre patron qui s'est tué hier!" — Dieu ne laissera pas sans récompense tant de charité: espérons qu'il fera miséricorde à celui dont l'enfant a été si providentiellement l'ange tutélaire.

Scolasticat de Laval. IHS Mai 1862.

Les Scolastiques de Laval aux P. et F. de . . . . . .

Nos R.R. PP. et nos CC. CC. F.

Pax Christi.

Piémont. — Nos PP. Missionnaires recevront sans doute avec plaisir quelques nouvelles sur la province de Piémont dispersée depuis 14 ans. Elle compte aujourd'hui 280 membres, 4 résidences, 2 Collèges, un petit séminaire et une maison d'étude; 3 de ces résidences et les deux Collèges sont établis dans les deux missions de l'Orégon et de la Californie. Dieu, après l'avoir éprouvée si longtemps, semble lui préparer enfin des jours heureux! - Comme on le sait, après 1848, elle avait ouvert, sous la bienveillante protection du duc de Modène, un Collège à Massa, et un noviciat non loin de cette ville, à Carrare. La révolution de 1861 l'ayant forcée d'abandonner ce dernier asile, les Pères durent se retirer à Bastia. Mais ce séjour n'offrait pas tous les avantages que les Supérieurs auraient désirés; car depuis longtemps, ils songeaient à fonder une maison d'étude, et en Corse, cela semblait pour le moment difficile. Dernièrement, le prince de Monaco en cédant une maison, dans sa ville, aux Pères Piémontais, est venu au-devant de tous les désirs. 8 théologiens, 5 philosophes, 4 juvénistes, 6 novices et 25 Pères ont déjà pris possession du nouveau domicile, et forment le noyau de cette belle fondation qui promet dans un avenir prochain le plus beau développement.

Une lettre reçue de Monaco nous communique les détails suivants: La maison donnée aux Jésuites par le Prince, est à l'extrémité du cercle du promontoire; elle est, après le palais, la plus belle et la mieux située de la ville. C'est un carré de 45 m. de long sur 38 de large. Les deux grands côtés et un des petits ont deux étages, le dernier en a trois. Ce troisième étage est destiné aux novices; il peut en recevoir 18; les demandes sont nombreuses. Au 2e étage et au 1er sont avec leurs professeurs, les étudiants des diverses catégories; au 1er et au rez-de-chaussée, habite le R. P. Provincial avec son Etat-Major. Pour juger de la grandeur de la maison, il suffit de savoir qu'au temps du protectorat piémontais, elle hébergeait 800 soldats avec leurs officiers. L'église, en style Corinthien, est élégante, et peut facilement contenir toute la population de la ville. Le Prince est venu nous visiter avec sa Mère, sa Sœur, son fils et trois officiers en grande tenue. Il a voulu tout voir, et nous a exprimé à plusieurs reprises sa satisfaction de nous trouver réunis en si grand nombre. En se retirant, il a promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour nous être utile et agréable. C'est un excellent chrétien, que Dieu a visité: car il est presque aveugle.

Quelques jours après, tous les Pères ont été lui rendre sa visite. Le prince, accompagné de sa famille et de ses Officiers les a conduits partout dans son château; la visite a duré trois heures. Le château du prince est royal, il est situé à l'entrée du promontoire et domine les deux golfes. Le prince Oscar de Suède y a dîné il y a quelque temps, et le roi de Bavière y a séjourné plusieurs jours dans son dernier voyage en Italie.

Espagne – Extrait d'une lettre du P. Angileri; Salamanque, 28 Xbre 1861.

Notre Maison de Salamanque est l'ancien *Collegium Maximum* de la province de Castille. Cette maison, vraiment belle, fut donnée, lors de la suppression de la Compagnie, à l'évêque de la ville pour y établir son Séminaire. Ce fut par une disposition toute particulière de la Providence! car ainsi elle put être sauvée des ravages de la révolution en 1834 et 35; des 25 couvents de Salamanque, un seul fut alors épargné; on détruisit les autres de fond en comble. Une partie du Collége avait été assignée par nos anciens Pères aux jeunes irlandais qui l'habitèrent encore après notre suppression. Aujourd'hui même, on l'appelle l'Irlande; mais comme elle a dû servir de caserne pendant un certain temps, elle est en assez mauvais état. Par suite du dernier Concordat, stipulé en 1859 entre le St Siége et le gouvernement Espagnol, le Séminaire de Salamanque reçut, avec trois autres Séminaires du royaume, le privilége de conférer les grades du doctorat. Cependant il ne comptait alors qu'une cinquantaine d'élèves; Monseigneur de la Puenta, aujourd'hui Cardinal Archevêque de Burgos, espérant sans doute qu'il prospérerait mieux entre nos mains, voulut nous en confier la direction. L'avenir n'a pas trompé ses espérances! En ce moment, 250 Séminaristes et un même nombre d'externes suivent le cours de nos études qui comprend toutes les classes inférieures jusqu'à la rhétorique inclusivement; en outre la philosophie, les mathématiques, 7 années de théologie, dont 4 pour le dogme, et trois pour le droit canon, l'Écriture Sainte, l'éloquence de la Chaire et la patrologie. Les élèves nous viennent de toutes les provinces d'Espagne et même d'Amérique. L'été passé, il nous en est arrivé un, qui est pour tous un sujet de joie et d'édification: c'est un jeune juif, né en France, et converti depuis deux ans au christianisme. S'étant adonné au commerce, il fit un voyage aux États-Unis, et se rendit ensuite à Porto-Rico. Là, il entrait souvent dans une église, et bien qu'il ne put s'expliquer les différentes cérémonies qu'il y voyait faire, il se sentait toujours profondément ému. Il s'en ouvrit à un de ses amis, qui l'adressa à un docte et pieux chanoine. Grâce aux soins dont il fut entouré et à ses heureuses dispositions, il ne tarda pas à reconnaître ses erreurs, et quelque temps après il faisait son abjuration et recevait le baptême des mains de Monseigneur l'évêque de Porto-Rico. Mais en embrassant le christianisme, le nouveau converti perdit toute sa fortune, et il aurait été réduit à la mendicité, si Monseigneur ne lui eut tenu lieu de père. Lui-même se chargea de son entretien, et comme son attrait le portait vers l'état ecclésiastique, il le plaça au Séminaire de Porto-Rico. Sa santé n'ayant pu se faire aux grandes chaleurs du climat, on l'a envoyé à Salamanque continuer le cours de ses études. Il a déjà commencé sa théologie. Le jeune néophyte est plein de talents; il écrit et parle bien l'Hébreu. Les Rabbins lui ont également appris la fausse manière d'interpréter les prophéties relatives au Messie. Un jour, il pourra réfuter ses pseudomaîtres et devenir l'apôtre de ses frères. Il prie beaucoup pour la conversion de son père et de toute sa famille; que le Dieu de toute Miséricorde daigne l'exaucer!

Quelques mots sur notre église : elle avait été confiée à des prêtres séculiers, sans autre obligation que d'y célébrer une messe tous les jours de la semaine. En nous remettant le Séminaire, Monseigneur eut aussi la pensée de nous donner l'église. Il essuya d'abord quelques difficultés ; mais étant parvenu à les surmonter, il fit abattre en sa présence le mur qui la séparait du Séminaire, et accorda à nos Pères pleine liberté d'y exercer tous leurs Ministères. Les prêtres séculiers en ont toujours la propriété ; et leur droit de propriété consiste à pouvoir disposer tous les jours, à 8 heures, du maître-autel. Le reste du temps, nous usons de l'église comme si elle était à nous. On y a établi les Congrégations du Sacré Cœur, du Cœur immaculé et des Filles de Marie ; cette dernière se compose exclusivement de jeunes enfants. Tous les mois, chaque Congrégation a une Communion générale. Nos Pères ont encore fondé dernièrement des écoles, où se réunissent chaque Dimanche les jeunes personnes qui sont obligées de travailler toute la semaine. Là, sous la direction de plusieurs dames, elles apprennent à lire, à écrire, et se livrent à différents exercices de piété. Les occupations dans l'intérieur de la ville nous laissent encore assez de temps pour faire dans les villages voisins quelques excursions apostoliques. Les dernières missions données dans deux villages se sont terminées par la Communion générale, à laquelle ont pris part les habitants des villages voisins.

Léon. — *Extrait de plusieurs lettres.* Voici un aperçu rapide des faits les plus importants recueillis sur plusieurs de nos maisons d'Espagne. A Sarragosse, le P. Suarez dirige une nombreuse Congrégation de jeunes gens ; elle est composée de l'élite des élèves de l'Université, et érigée sous le patronage de St Louis de Gonzague. Le vice-Recteur de l'Université en est lui-même le président et le principal moteur. — Le noviciat de la Selva, près de Tarragone s'augmente de plus en plus. On compte parmi les novices 9 prêtres, dont deux étaient l'an dernier professeurs au grand Séminaire de Lérida.
Le Séminaire de Barcelone marche à la satisfaction de tous ; tous les Dimanches, plus de mille enfants pauvres viennent y entendre une instruction sur le catéchisme, et ce sont les Séminaristes eux-mêmes qui la font ; d'autres vont faire le catéchisme dans les orphelinats de la ville, visiter les hôpitaux &.
Le P. Soems nous écrivait dernièrement : " On dirait, à les voir, des Scolastiques ; hormis les vœux, ils en ont la modestie, le zèle, la piété, le goût de fortes études. Monseigneur ravi de joie, voulait leur donner un habit particulier, et il en a parlé au P. Costa, qui lui a répondu : " Monseigneur, nous autres, nous n'avons d'autre habit que celui de la modestie ; c'est l'habit que je tâche de donner à nos chers Séminaristes."
Le P. Fornz, ancien professeur de théologie au Collège Romain, puis à St Beuno's en Angleterre, attire autour de lui tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les gens de lettres de Barcelone. Quelques-unes de ses leçons, que des sténographes recueillent, se sont vendues, nous assure-t-on, à un très-haut prix. Sa réputation produit dans la ville les plus heureux fruits, et on cite plusieurs familles protestantes d'Angleterre qu'il a fait entrer dernièrement dans le sein de l'Eglise. Deux miracles qu'il vient encore d'opérer par l'entremise du Vénérable P. Pignatelli ne serviront pas peu à augmenter les beaux résultats de son Ministère. Sur le premier, rapporté par plusieurs journaux, je laisserai parler le R. P. Recteur de Barcelone : il écrivait à notre P. Supérieur : "Il y a au Monastère de N. D. des Anges, une religieuse d'une piété exemplaire. Depuis 8 ans, elle était hydropique, et les médecins avaient à plusieurs reprises déclaré tout remède inutile. Cette année surtout, la maladie avait tellement empiré, qu'elle s'était répandue par tout le corps. Le 27 Janvier, l'état de la malade inspira

les plus vives inquiétudes, et on crut nécessaire de lui administrer les derniers Sacrements. Tout le monde s'attendait à la voir expirer d'un moment à l'autre. Mais le P. Forn, son directeur, trouvait dans sa foi la persuasion du contraire; ce jour était le dernier d'une neuvaine en l'honneur du P. Pignatelli. Il recommande aux religieuses de se mettre en prières; puis il écrit sur un billet: *Vénérable P. Pignatelli, priez pour moi*, et il l'applique sur la malade. Aussitôt l'enflure qui recouvrait tout son corps, disparaît, et elle se trouve parfaitement guérie. Il était 4 heures du soir. Le lendemain, elle suivait tous les exercices de la Communauté. Par ordre de Monseigneur l'Archevêque, une enquête a eu lieu pour constater l'authenticité du miracle."

Le second miracle est arrivé à Manrèze il y a quelques jours seulement. Une religieuse, paralytique depuis 32 ans a été guérie subitement le premier jour d'une neuvaine qu'elle avait promise au P. Pignatelli. Avant de quitter la Catalogne, j'ajouterai qu'à cette heure on discute vivement si on doit nous céder *officiellement* l'ancien et vaste édifice de l'Université de Cervera, où Balmès fit ses études. Tout fait espérer que la discussion se terminera bientôt en notre faveur.

Les nouvelles de nos Missions sont rares; on peut dire généralement que tout va comme par le passé. Le nouvel Archevêque nommé de St Domingo ou Haïti, n'a accepté ce poste qu'à la condition expresse que le Gouvernement espagnol lui enverrait des Jésuites. Le Gouvernement s'est montré ici, comme partout, on ne peut plus bienveillant à notre égard, et maintenant, on prépare une expédition de Missionnaires. Il y a quelques semaines, deux Pères partaient aussi de Lisbonne pour notre nouvelle mission de Macao.

Une lettre venue de Fernando Poo, il n'y a pas encore longtemps, rendait compte de la première visite de nos Pères au roi des Sauvages de ce pays. A la nouvelle de leur arrivée, le roi fit convoquer au son d'une Courge tous les Ministres de sa couronne, et reçut les Missionnaires avec la plus grande bienveillance. Il ne pouvait surtout assez admirer les instruments de musique qu'ils avaient apportés avec eux. La visite eut tout le succès qu'on avait espéré; le roi permit à nos Pères de bâtir une maison, une église, et d'annoncer l'Evangile dans tout son Etat. - Une lettre plus récente annonce qu'une case a déjà été construite à Banapa, ville située sur la terre ferme, vis-à-vis de Fernando-Poo, et on ne tardera pas à avoir une église. Le plan a été proposé et adopté par le Gouvernement de Sa Majesté; un local convenable a été désigné, les matériaux nécessaires apportés. Pendant que ces travaux s'exécutent, les Pères se livrent aux fonctions du ministère évangélique. Une école a été ouverte; et beaucoup d'enfants, même des adultes s'y rendent avec empressement. Le P. Campillo a déjà baptisé 30 petits bubis. Espérons que le Seigneur continuera à répandre ses bénédictions sur cette chrétienté naissante!

Allemagne. Lettre d'un Scolastique de Paderborn. Mars 1865.

Je vous envoie quelques détails sur les Missions allemandes de notre Province. Elles sont, grâces à Dieu, en pleine voie de prospérité. Ici même a commencé, à la Toussaint, une retraite de 8 jours: les habitants de Paderborn s'y sont montrés en braves. Des danseurs hongrois donnaient le soir des représentations dans la salle des concerts, à l'heure même où le P. Pottgeisser, à la Cathédrale, faisait bonne guerre au diable, et lui assénait de sa voix vibrante les coups d'une logique victorieuse. La bande hongroise fit un *fiasco* des plus solennels. A part quelques hétérodoxes bon-vivants, personne ne daigna s'intéresser à leur ballet. - A Noël, le P. Roh profita des vacances pour faire à

Halle une excursion apostolique, pendant que le P. Pottgeisser, en compagnie d'un socius bien serré, se dirigeait sur Gottingue; Halle et Gottingue possèdent les deux premières universités protestantes, et représentent les deux tendances qu'a prise, en se divisant, le protestantisme aux abois. A Gottingue se trouve la chaire du protestantisme qui a déposé toute foi chrétienne pour devenir un pur rationalisme. A Halle au contraire domine un certain luthéranisme croyant, qui a pour chefs Léon et Tholuk. Le 1er est de longue date célèbre en Allemagne par des accès de Catholicisme et a fait naître bien d'espérances enthousiastes. Il ne reconnait, comme on l'écrivait encore dernièrement, de vraie Eglise que la seule Eglise Catholique, et pense que la Réforme et l'Eglise Romaine sont deux branches d'origine commune, deux ramifications de cette unique Eglise où il se trouve, par sa profession d'Augsbourg, aussi sûrement placé que peut l'être Pie IX avec son Concile de Trente. Les docteurs de Halle et de Gottingue se font une guerre des plus acharnées, et attestent par là combien dans les hautes régions de la Réforme, la paix domestique est ruinée jusque dans ses premiers fondements.

Le P. Roh a commencé à Noël ses prédications et les a continuées jusqu'au jour des Rois. Il n'eut d'abord que peu d'auditeurs; 200 tout au plus; et il s'en serait peut-être tenu à un Triduum, s'il ne lui était venu en pensée que ce petit nombre de Catholiques était encore plus important que les six religieuses auxquelles il avait naguère donné les Exercices huit jours durant. Il continua donc et Dieu récompensa ses efforts. Au 4e jour, un mauvais journal donna l'alarme disant qu'un Jésuite était venu à Halle, et il exhortait ses coreligionnaires à la constance, en multipliant les points d'exclamation. C'en fut assez pour exciter la plus vive curiosité, et désormais la chaire du P. Roh fut entourée d'une foule compacte. Le succès fut prodigieux. Tholuk et les autres professeurs de l'Université, accompagnés de leurs femmes suivirent assidûment le prédicateur. Les jeunes théologiens protestants y assistèrent au nombre de 200. Malheureusement l'église était trop petite; aussi pour avoir une place il fallait s'y rendre de très bonne heure. Le sermon était à 6 heures du soir, et à partir de 4 heures l'église commençait à se remplir. Le docteur Beischlag, professeur de théologie morale vint le dernier jour avec sa dame, à 6 h. du matin. Le Sacristain lui dit: Vous vous trompez, Monsieur le docteur, le sermon ne commence qu'à 10 h., il y a deux messes auparavant, l'une à 7 h., et l'autre à 9.- Précisément, reprit le docteur, je viens pour assister à la messe. Et il reste dans l'église jusqu'à 11 h. 3/4. Le soir, il vint à 3 h. pour entendre le sermon qui commençait à 5 h. 1/2. Avant le départ du P. Roh, il lui exprima ses remerciements et sa satisfaction. — Et Léon, me demanderez-vous ?- Eh bien, Léon n'a paru à aucun sermon. Sa femme, inquiète du bruit qui se faisait autour de son nom, à cause de ses inclinations catholiques, le supplia de ne pas aller entendre le Missionnaire. Il obéit fidèlement, bien qu'à regret. Mais il espérait que le P. Roh lui rendrait une visite. Ce fut en vain; car le Père s'était promis de ne faire aucune avance avec ces Messieurs. Cependant une riche et pieuse famille qui connaissait les désirs du docteur, résolut de leur procurer une entrevue. Elle les invita donc à dîner. Le P. Roh se trouva placé vis-à-vis du docteur; mais celui-ci se tint sur la réserve; et lorsqu'il sortit, on se borna à dire: que Mr le professeur ne s'était point trouvé à son aise.

Tholuk avait répété dans ses leçons, et même enregistré dans ses cahiers cette calomnie rabattue "que la Cie de Jésus a pour principe que la fin sanctifie les moyens", et "qu'avec ce principe,

les Jésuites se mettent facilement au-dessus de tous les crimes". Il ajoutait que le P. Roh avait autrefois écrit une brochure sur ce sujet, mais qu'il avait été réfuté par Ellendorf. Un de ces élèves apporta au Père les cahiers du professeur. Le Père lut le passage et s'écria: C'est étrange! j'ai écrit la brochure en 1852 et Ellendorf en 1840, et on dit qu'il m'a réfuté? Allez faire part de cette erreur au docteur Tholuk; cette calomnie a été imprimée par Guérike dans son histoire ecclésiastique.- La Commission fut-elle faite? je l'ignore. Mais le P. Roh tint compte de l'accusation dans son sermon de clôture. En présence des professeurs et de leurs élèves, après avoir résumé ses 19 discours, il protesta solennellement au nom de son Ordre contre un tel reproche, comme il l'avait déjà fait en 1853 à Frankfort-sur-le-Mein; et renouvela le défi de trouver un seul des 32,000 volumes de la Cie qui eût enseigné dans le sens de l'adversaire, cette fameuse proposition; "Si quelqu'un la découvre, ajouta-t-il, je lui donne sur-le-champ cent mille florins, et je quitte immédiatement un Ordre qui professe des principes aussi contraires à la morale."- Le gant ainsi jeté, le Père descendit de chaire au milieu des bravos de l'auditoire. Un protestant, en sortant de l'église, disait: "Voilà des sermons qui me plaisent. Qui ira désormais entendre nos prédications? ils parlent toujours et ne disent rien; ou s'ils disent quelque chose, c'est autant de mensonges et de calomnies". Monsieur Tholuk, dit-on, veut répondre par une brochure. Quant au P. Roh, volontiers il romprait encore une lance avec le docteur de Halle. Tholuk fit cependant quelque chose. En sa qualité de prédicateur rétribué de l'Université, il tenta, le Dimanche des Rois, de reconquérir le terrain perdu, et fit une vaillante sortie contre les abus de la confession chez les Catholiques. Mais l'auditoire reçut si mal ses paroles, qu'il n'a pas osé publier son discours; ce qu'il fait ordinairement. On l'a même sifflé dans les rues, et le Dimanche suivant il a dû s'excuser en disant qu'il n'avait pas voulu attaquer l'Eglise Catholique. Un vieux baron protestant a fait imprimer dans les journaux un bel article sur les conférences; mais il a été blâmé par un zélé ministre de son parti. Qu'en est-il résulté? Les protestants s'en sont pris à l'imprudent défenseur de la Réforme, avec tant de fureur, qu'il a été obligé de se rétracter publiquement. Ainsi se passèrent les choses à Halle; ce fut pour les feuilles publiques des deux partis, un thème fécond dont elles entretinrent longtemps leurs abonnés. Depuis 1630, aucun Jésuite n'avait prêché à Halle.

Que se passait-il en même temps à Gottingue? Les prédications des PP. Pottgeisser et Hergarten étaient suivies par les protestants autant qu'on pouvait le désirer, et pendant 15 jours la rosée du Ciel rafraîchit cette terre altérée. Les Catholiques accoururent en foule des contrées environnantes, et s'approchèrent des Sacrements. Les étudiants profitèrent de l'occasion pour s'instruire. Les protestants, surtout ceux des classes élevées, assistèrent en grand nombre aux conférences; à leur tête se trouvaient plusieurs professeurs de théologie. Tant que dura la mission, aucun journal n'en dit mot; mais après le départ des Missionnaires, éclata à Gottingue une rage d'autant plus violente qu'elle avait été plus contenue. Ce ne fut pas le fait de la masse des protestants, mais seulement de quelques personnes du genre de celles qui ne sont pas comme les autres. Dans les journaux de toute sorte, parurent leurs absurdes appréciations sur les conférences; elles étaient, disaient-ils, "pleines d'une haute et froide raison"; on leur reprochait cependant "un superficiel des plus plats"; on alla même jusqu'à juger nécessaire de traiter dans des leçons publiques, mais à la lumière de la raison, les sujets que les Jésuites avaient pris pour thèmes de leurs discours. Qu'en résulta-t-il? Tout cela attira à ces Messieurs les plus plaisantes contre-critiques, qui ne firent

qu'augmenter le mal et mettre au grand jour la triste défaite des docteurs de Gottingue. — Il y a dans la ville une association artistique, ouverte aux catholiques comme aux protestants; chaque membre peut déposer dans une boîte à ce destinée la question qu'il lui plaît, question à laquelle on répond à la prochaine séance. Or, à une séance qui eut lieu à la fin de la Mission, un *Minister Verbi*, qui avait la Présidence, eut l'audace de se moquer de la Mission et d'accabler d'injures les Jésuites "ces hommes qui partout sont proscrits de la société humaine." C'était trop fort. Quelques Catholiques indignés, se levèrent et jetèrent dans la boîte des questions comme celles-ci : "que faut-il penser des gens qui remettent sans cesse sur le tapis des contre-bon sens mille fois réfutés ?" - "Que peut-on opposer de solide à l'enseignement des Jésuites ?" - Cela fait, ils quittèrent la salle, et l'orateur termina son discours. - A la prochaine séance, le sort désigna pour résoudre les questions un maître d'école protestant...! - Il fit le panégyrique des prédicateurs catholiques, vanta les Jésuites, et termina en disant, qu'à son avis les membres Catholiques qui avaient été offensés auraient dû toutefois manifester leur mécontentement d'une manière un peu plus honnête. C'était là une retraite honteuse. - Pendant la Mission, les consciences ont été fortement remuées. Un professeur célèbre, que le P. Pottgeisser n'a pas jugé à propos de nommer, rentra un jour chez lui tellement touché par le sermon, qu'il se jeta sur une table et pleura durant deux heures. C'est ce que raconta sa servante, qui est catholique. - Une demoiselle protestante passait son Examen d'institutrice devant un bureau que présidait un Surintendant. Naturellement elle fut interrogée sur la Religion, et, entr'autres choses, sur "l'adoration" des Saints parmi les Catholiques : "C'est un indigne mensonge, répondit-elle avec une grande vivacité; pour s'en convaincre, on n'a qu'à aller aux sermons de la mission. Soit dit une bonne fois ! m'advienne que pourra, il faut que la vérité ait son cours !" — Une autre jeune fille de naissance distinguée devait participer à la "*Confirmation*"; mais elle s'en abstint, disant que cela n'allait plus avec sa conscience. Elle avait entendu les PP. - Il y eut beaucoup de faits semblables. Bref, le P. Pottgeisser est enchanté des gens de Gottingue : Qu'on les laisse libres d'agir selon leur conscience, nous disait-il, et ils rentreront en masse dans le sein de l'Eglise Catholique.

Voulez-vous un *Specimen* de ce qu'ont dit les journaux après ces deux Missions ? - Un journal protestant écrivait : "Le Général des Jésuites a aussi envoyé à Halle un tirailleur, c'est le P. Roh. Les Jésuites qui ont été à Gottingue s'appellent Pottgeisser et Hergarter. Tous trois ont dû déployer toutes leurs forces dans ces deux centres des hautes écoles du protestantisme." "S'agit-il de livrer une bataille de première classe, dit une feuille de Thuringe, alors le Général des Jésuites fait comme feu le 1er Napoléon, qui dirigeait et faisait tonner tous ses canons sur un seul point. On dit que le P. Roh, qu'on n'a pas oublié depuis sa mission de Hanovre, est parmi les prédicateurs Jésuites ce que l'Armstrong est parmi les canons."

Aix la Chapelle, 14 Mars 1862. — Les Pères dirigent ici 7 Congrégations, qui embrassent toutes les classes de la société; celles qui produisent les plus beaux résultats, sont les trois Congrégations de la classe ouvrière, dites des *Apprentis*, des *Compagnons* et des *Pères de famille*. Pour faire partie de ces associations, l'ouvrier doit assister tous les Dimanches à une réunion qui se fait dans notre église, s'approcher tous les mois de la Ste Table, s'assujétir enfin à une surveillance rigoureuse de la part des principaux officiers de la Congrégation; car elles ont toutes une organisation un peu

militaire. D'abord chacune se divise en autant de paroisses qu'il y en a dans la ville. Chaque paroisse, à son tour, se divise en sections de 15 membres chacune; ces sections portent le nom de Rosaire, parceque la dévotion du Rosaire-vivant a été introduite parmi les ouvriers. Chaque Rosaire a un préfet ou régent, auquel est remis un livret, où il marque ceux de ses subordonnés qui assistent fidèlement aux instructions du Dimanche et à la Communion de tous les mois. Pour faciliter la surveillance, le Congréganiste occupe dans l'église une place fixe. Au Régent est adjoint un membre du Conseil, qui le seconde, et est tenu lui aussi de tenir une note exacte des Congréganistes de son Rosaire. Les régents ont charge d'avertir leurs subordonnés négligents; si l'avertissement ne porte pas ses fruits, ils informent le Directeur, qui exclut publiquement les coupables de la Congrégation. Cette surveillance, sans doute, ne laisse pas d'être onéreuse pour les Congréganistes; mais elle est nécessaire pour entretenir l'esprit de ferveur, et garder dans le devoir de pauvres ouvriers qui trouvent autour d'eux des occasions si nombreuses de chûte. Aussi, il serait difficile de dire le bien que ces trois Congrégations ont produit au sein de la population ouvrière de notre ville. Aix la Chapelle compte près de 20,000 ouvriers; eh! bien, toute tendance socialiste est encore inconnue parmi eux. Ils sont en général bons, amis du travail, fidèles à leurs devoirs religieux. Faut-il donc attribuer cet état moral si consolant à l'exemple de nos Congréganistes? Ici, on le croit généralement; il est du moins certain que leur exemple n'a pas été sans influence. On assure que depuis 6 ans, 3 ou 4 au plus de nos trois mille ouvriers Congréganistes, ont attiré sur eux des plaintes de la part des magistrats. Le Bourgmestre Contzen a dit publiquement et répété en ma présence, que les Congréganistes étaient le plus bel ornement de sa ville. Un protestant qui dirige une fabrique où il a plus de 300 ouvriers, assurait au Directeur qu'il voudrait n'avoir dans ses ateliers que des Congréganistes; et puis il ajouta: "je me fie tellement à leur probité que je mettrais mille francs sur la première table venue; et personne, j'en suis sûr, n'y toucherait". Beaucoup de Congréganistes communient tous les huit jours, et d'autres plusieurs fois la semaine. J'en connais un certain nombre qui ont fait le vœu de chasteté, et qui pratiquent les plus austères pénitences. Ces heureuses dispositions font naître chaque année bien des vocations religieuses. L'automne dernier, cinq jeunes ouvriers entraient dans la Cie. Un d'eux ne fut reçu qu'à la condition de faire auparavant un an d'expériment à l'hôpital; il se soumit volontiers; et un de nos plus (*)

Pour entretenir et exciter plus encore le zèle qui règne au sein de nos Congrégations, on leur donne assez souvent des retraites. Pendant l'Avent, les Exercices ont été prêchés aux *Compagnons*; ils sont près de 600, et prochainement ils seront augmenté de 90 nouveaux membres. Tous les hommes furent invités à suivre ces Exercices. Les *Apprentis* et les *Pères de famille* répondirent si bien à l'appel que, pendant 15 jours, 3,000 et parfois 5,000 personnes se groupaient de 8 à 9 h. du soir autour de la chaire. Le dernier jour, plusieurs milliers d'hommes reçurent la Ste Communion. — Comme le lundi gras est ici le seul jour consacré aux réjouissances du Carnaval, les Préfets des trois Congrégations eurent l'idée de proposer pour ce jour même une Communion générale. L'entreprise était nouvelle et souffrait plus d'une difficulté; pour la conduire plus utilement à bonne fin, une bénédiction papale fut demandée à Rome et accordée; et tous les ouvriers Congréganistes furent convoqués pour le lundi à la Ste Table. Le nombre des Communions a surpassé notre attente. Nous avons eu plus de 2,000 hommes; et le soir, pendant que toute la ville retentissait des bruyantes clameurs d'une vile populace qui célébrait ses fêtes par toutes sortes d'excès, 3 ou 4,000 ouvriers, réunis dans notre église, chantaient à la Vierge son *Magnificat*, en

(*) habiles ouvriers ne l'eut pas plutôt appris, qu'il quitta tout et se fit lui aussi domestique à l'hôpital dans l'espérance d'être admis au No

recevaient avec amour la bénédiction du pontife suprême.

Quelques faits de détail intéresseront peut-être nos lecteurs. Nous les avons recueillis surtout parmi les Compagnons : La nuit de Noël, plusieurs d'entr'eux se sont réunis pour accomplir un pieux pèlerinage à quelques lieues d'Aix la Chapelle ; et tout le chemin s'est passé à réciter des prières en commun. Presque tous, à la même époque, avaient construit des crèches dans leurs humbles demeures, et tous les soirs, en revenant du travail, père et enfants adressaient ensemble des prières à l'Enfant-Jésus. On m'a cité un ouvrier qui restait alors deux heures entières agenouillé devant la crèche de N.S. Ce même ouvrier fut atteint d'une pleurésie accompagnée de fièvre et de douleurs aigües. Un Père alla le visiter, et l'exhorta à la confiance et au courage : "Ah ! répondit-il plein de joie, le courage ne me manque pas ! je ne demande qu'à souffrir encore !" — Un Congréganiste avait mis en réserve une somme de 120 francs, fruit de son travail. Un jour, l'apporta à son Directeur, et lui dit qu'il voulait la donner aux pauvres. — "Non, reprit le Père, gardez-là pour le temps de la maladie ; elle vous sera nécessaire ; mais si vous désirez faire des aumônes, contentez-vous de donner le superflu que vous pourrez gagner". — "Mais, mon Père, répondit le jeune ouvrier, c'est déjà ce que j'ai fait".

Le trait suivant a eu lieu dans la Congrégation des Pères de famille : Il y a dans cette Congrégation un ouvrier, autrefois adonné à la boisson, et converti depuis plusieurs années ; il vit dans une pauvreté extrême, et c'est avec beaucoup de peine qu'il peut entretenir sa femme et ses enfants. Cependant, aussitôt après sa conversion, sa charité trouva le moyen de faire quelques petits dons ; après avoir travaillé tout le jour à l'entretien de sa famille, le soir il faisait des chapelets, et les distribuait ensuite aux autres ouvriers, n'exigeant d'eux que des prières pour la conversion des pêcheurs. Le bruit ne tarda pas à s'en répandre ; et comme ses antécédents étaient assez connus, on tourna en ridicule sa dévotion. Le brave homme prit alors une autre voie pour faire le bien : il exigea un prix raisonnable pour ses chapelets, et en consacra secrètement le produit à faire dire des messes à la même intention.

Autriche. — La Province d'Autriche compte, pour tout l'empire, excepté la Dalmatie, la Gallicie, et la Silésie, 349 membres, dont 136 prêtres. Elle possède, outre la Mission d'Australie, 11 Maisons, entr'autres deux noviciats et quatre collèges, savoir : le collège de Kalksbourg, près de Vienne, qui renferme 127 élèves ; le petit Séminaire de Mariaschein en Bohême, 170 élèves ; le petit séminaire de Lintz, 160 ; celui de Colocza, en Hongrie, 250. De plus deux pensionnats commencés à Szathmar et à Poséga, tous les deux en Hongrie ; ils renferment ensemble à peu près 60 élèves. Ces chiffres, comme on voit, sont encore modestes, et néanmoins l'on n'a cessé d'écrire contre les Jésuites, d'attaquer leur enseignement et d'inventer contre eux toutes sortes de mensonges et de calomnies. Tant d'accusations odieuses, reproduites dans toute espèce de journaux, de romans et de pièces de théâtre, ont porté le R.P. Patiss, provincial, à justifier la Compagnie par une brochure de 30 à 40 pages. Cette brochure fit très-bonne impression dans le public. Elle est intitulée : *L'Œuvre de la Compagnie de Jésus en Autriche depuis dix ans.* Elle est datée du 31 Juillet 1861.

Dans la 1ère partie, où il est question des Collèges, après avoir démontré que ceux que la Compagnie dirige en Autriche ont toujours été en progressant soit pour le nombre des élèves, soit pour la force des études ; et cité à ce propos le témoignage des évêques, la brochure établit l'excellence du *Ratio Studiorum* pour l'enseignement des sciences et des lettres dans les classes. Pour cela, elle commence par détruire certains préjugés que l'on apporte souvent dans la question d'enseignement, et qui passent en principe chez

un grand nombre de personnes. " C'est une erreur, dit-elle, de croire qu'au Collège on forme des savants, qu'on doive approfondir toutes les branches des connaissances; et tout simplement, parceque c'est impossible. C'est une erreur de vouloir que l'on y donne aux matières accessoires ou simplement utiles la préférence sur celles qui sont indispensables, et qu'on leur consacre un temps et des soins qui peuvent porter préjudice aux études nécessaires; la chose est évidente. C'est encore une erreur de préférer une éducation qu'on peut appeler matérielle et qui ne consiste que dans une stérile nomenclature des connaissances, à cette éducation de l'esprit qui prépare le jeune homme à avancer un jour par lui-même dans la partie des Sciences qu'il aura embrassée. Il est facile de se convaincre que ce sont là des principes faux et que leurs contraires sont vrais; or ces principes contraires sont ceux du *Ratio Studiorum* de la Cie, à savoir: donner la préférence aux matières principales, c'est-à-dire, la Grammaire, la Rhétorique, la Philosophie, exclure des classes inférieures les professeurs des matières accessoires, et en général ne pas multiplier ces dernières; stimuler les élèves, éveiller et entretenir en eux le goût pour les études par des émules, des décurions, des concertations publiques, des académies, etc.; garantir leur innocence, nourrir en eux l'esprit de foi et de piété par les Congrégations de la Ste Vierge, Congrégations approuvées par l'Eglise et enrichies de nombreuses indulgences. Et quels avantages ces Congrégations ne procurent-elles pas? elles réveillent la piété, elles excitent au travail, elles exercent une heureuse influence sur tous les élèves, elles donnent des habitudes de vie chrétienne, etc. - Que l'on interroge les annales des Congrégations, les exemples parlent par eux-mêmes, et quelques légers abus ne peuvent prévaloir contre tant d'avantages". — " Mais les professeurs chez les Jésuites, dit-on, n'écrivent pas d'ouvrages scientifiques ou littéraires. - Quand même ce reproche, d'ailleurs dénué de fondement, serait vrai, il ne laisserait pas d'être injuste. Notre but, dans les Collèges, est d'enseigner et non pas d'écrire des livres, et ce n'est qu'après plusieurs années de pratique qu'un professeur peut travailler à la composition de quelque ouvrage sans détriment pour sa classe. N'avons-nous pas, du reste, dans les livres écrits de nos jours et dans le trésor que nos Pères nous ont légué, de quoi puiser tout ce qui est nécessaire pour le besoin de nos élèves, et d'autres ne font-ils pas comme nous? Que l'on nous prouve que les professeurs des Gymnases de l'Etat, ou seulement le plus grand nombre d'entre eux se soient fait un nom par leurs livres; leur exemple prouve-t-il que ceux qui n'écrivent pas sont de mauvais maîtres, ou que les meilleurs sont ceux qui, à côté des occupations de leur classe, s'appliquent à des ouvrages scientifiques? Pour être auteur, on n'est pas bon professeur, c'est le jugement de tous les hommes d'expérience. On se trompe fort, dit Mr de Savigny, en voulant juger du mérite d'un maître par les découvertes qu'il a pu faire dans les sciences; ses leçons y gagneront peut-être sous le rapport de l'intérêt et de la nouveauté; c'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas tout, et comme on peut savoir enseigner parfaitement sans avoir jamais rien découvert de neuf, de même aussi on peut avoir fait beaucoup pour le progrès des sciences et très-peu pour l'avancement de ses élèves. Mais de plus, que l'on soit donc juste, et que l'on accorde que, dans un espace de temps si court, avec des ressources si minimes et un si grand nombre de matières à enseigner, on peut être au moins excusable de n'être pas auteur."

"Mais, dit-on encore, pourquoi les Jésuites ne subissent-ils pas les examens de l'Etat comme tous les autres? - Cela n'est nullement nécessaire. Si l'on réfléchit que nos écoles sont tous les ans minutieusement visitées par un inspecteur du Gouvernement; que nos élèves subissent leur examen de maturité dans les Gymnases de l'Etat; que d'ailleurs nous avons à subir le contrôle le plus sévère de la part de nos adversaires qui,

de leur propre aveu, épient toutes nos démarches avec le microscope et ne ménagent rien pour nous perdre dans l'opinion publique, on pourra se convaincre que cela équivaut bien à un examen et suffit pour donner toutes les garanties désirables. Ne peut-on pas avoir subi les examens et être mauvais professeur? A un examen on ne demande que du savoir; le professorat exige quelque chose de plus. Mais la Compagnie elle-même est intéressée à former des hommes qui enseignent bien; d'abord c'est un des buts qu'elle se propose; en second lieu, c'est une des conditions de l'existence de ses Colléges et l'objet d'une grave responsabilité. Mais n'oublions pas non plus une circonstance: où en serait la dignité du prêtre et de l'Église si ceux qui sont appelés par Dieu à instruire et à élever les hommes, devaient donner une preuve de leur capacité à des laïcs, souvent hérétiques ou juifs, et recevoir pour ainsi dire d'eux leur mission. On sait en outre que les sujets que nous recevons dans notre Ordre ne sont pas ceux qui sont le plus dépourvus d'intelligence. Ils ont tous achevé leurs études dans les écoles du Gouvernement; au noviciat ils ont assez d'exercices pour ne pas oublier ce qu'ils ont appris; viennent ensuite deux années de Rhétorique, puis trois années de philosophie, et seulement alors l'enseignement, non pas pour tous, mais seulement pour ceux qui montrent le plus d'aptitude pour cette fonction, et ils avancent d'année en année avec leur classe. Je le demande, peut-on exiger quelque chose de plus? En outre, la règle veut que non seulement le préfet des études, mais encore le Recteur visite souvent les classes et que l'on tienne de fréquentes conférences avec les professeurs. Le Provincial lui-même doit aussi faire une exacte visite des classes tous les ans. Or il est difficile après cela que les défauts ou les abus qui pourraient s'introduire ne soient bientôt découverts, et le Supérieur a le devoir et le pouvoir de remplacer un professeur incapable. — Mais en outre, supposé qu'on nous impose des professeurs qui aient reçu leurs grades de l'État, quel embarras ne serait-ce pas pour un Supérieur au cas que l'un d'eux dut être remplacé. D'abord on serait moins libre, ensuite il faudrait attendre que le remplaçant ait subi les épreuves, et certes la classe n'y gagnerait rien. — Enfin, la discipline religieuse elle-même serait exposée: car il faudrait envoyer de jeunes religieux dans les universités où, souvent loin de toute maison de leur ordre et abandonnés à eux-mêmes, ils auraient bientôt repris l'esprit du monde. Ajoutez qu'un professeur ainsi formé s'imaginerait bientôt être un homme nécessaire à son Ordre et affranchi de l'obéissance due à son Supérieur. Combien de maisons religieuses en ont fait une triste expérience? Or, on veut trouver chez nous non seulement de bons professeurs, mais aussi de bons religieux; qu'on ne vienne donc pas nous forcer de sacrifier l'un pour l'autre au risque de perdre tous les deux."

"Mais la Compagnie ne rend aucun service à la science. — Ceci ressemble fort à la question qu'on nous fit en 1848, lorsqu'après qu'on nous eut dépouillés de tous nos biens, on nous demanda d'où nous pensions prendre de quoi nous entretenir. A peine recommençons-nous à paraître au milieu de difficultés sans nombre, qu'on vient nous dire que nous ne faisons rien pour l'intérêt de la Science. Mais de plus, c'est une pure calomnie. Que l'on veuille donc examiner ce que notre Ordre a déjà fait sous ce rapport dans ses Colléges par les cabinets de physique, de minéralogie, de zoologie, par les bibliothèques; et surtout ce qu'il a fait pour les études classiques; le tout en un espace de temps très court, et le plus souvent avec les seuls secours de nos bienfaiteurs. — Mais enfin, nous pouvons aussi demander à notre tour, quels sont donc nos adversaires? — Est-ce l'Église? — Non. Est-ce l'État? — Non. Est-ce que ce sont les représentants de la science ou des hommes compétents? — Non plus. Mais ce sont des fabriquants de pièces de théâtre.

de brochures et d'articles anonymes. – Mais alors, à quoi bon se défendre? – Parceque ces gens-là parviennent à se créer un parti et à former une opinion. Leur tactique est celle-ci: Jesuitæ qui se maximè nobis opponunt aut necandi, aut si hoc commodè fieri non potest, ejiciendi, aut certè mendaciis et calumniis opprimendi sunt. Voltaire avait dit avant eux: Le mensonge est bon s'il est utile; c'est pourquoi mentez et mentez encore; quand même on ne croirait pas tout, il en restera toujours quelque chose".

La seconde partie de la brochure est plus courte; elle parle des œuvres extérieures de la Cie, à savoir la prédication, les missions, la direction des âmes, etc. – "Tout le monde sait, dit-elle, que nos Pères se sont toujours montrés infatigables pour prêcher la parole de Dieu en tout temps et en tout lieu. Est-il une province du vaste empire d'Autriche où ils n'aient travaillé à la sueur de leur front pour le bonheur temporel et éternel des peuples; la Hongrie, la Moravie, la Carinthie, la Styrie, le Tyrol, la Bohême, etc, etc, ont entendu la voix de nos prédicateurs, dans les villes et les campagnes, dans les chaires des églises ou dans l'intérieur des Communautés religieuses, comme aussi dans les conférences données aux laïcs. Et je ne parle pas de l'Amérique et de l'Australie où un grand nombre de nos Pères travaillent aussi au salut des âmes. On a mis tout en œuvre pour éloigner les fidèles de nous, surtout ceux des classes élevées: on a falsifié des noms, on a dénaturé le sens de nos paroles, on nous a dénoncés au public; et cependant la foule n'a jamais diminué autour de nos chaires et de nos confessionaux. – Avec cela, que l'on considère que nous ne faisons pour ainsi dire que commencer, et l'on verra que nous sommes fidèles à notre vocation". – Mais il est naturel que nous soyons ici comme partout ailleurs l'objet de la haine et des poursuites des hommes de la révolution; nos principes tranchent trop avec les leurs pour qu'il en soit autrement. Au reste, leur tactique prouve bien qu'ils n'en veulent pas seulement aux Jésuites; ils s'y sont résolus de ne s'arrêter que quand ils auront renversé l'Église et l'État. Pour cela, ils cherchent à les séparer, pour mieux les attaquer isolément; ils n'ignorent pas que leur union fait la force et le salut de la société".

La brochure du R. P. Provincial a sans doute éclairé bien des personnes que des accusations mensongères avaient pu aveugler, mais elle n'a pas imposé silence à la calomnie. Nos ennemis sont les ennemis de l'Église. Ils veulent la détruire, et pour atteindre plus facilement leur but, ils frappent ses défenseurs. Aujourd'hui comme par le passé, ils continuent contre nous en Autriche leur guerre implacable.

Inspruck, 17 Mars 1862. — Ici, on n'est pas très content de ce qui se passe à Vienne. L'empereur, bien disposé du reste, a les mains liées et ne peut rien faire. Il est question actuellement d'empêcher la facilité des processions religieuses, et d'introduire des lois sur l'éducation qu'on voudrait séculariser. Chose encore plus pénible, on travaille avec ardeur à faire pénétrer le protestantisme dans le Tyrol; mais nos braves tyroliens n'en veulent pas, et ils sont déterminés à le repousser. Voilà pour les nouvelles générales: en fait de nouvelles de famille, vous apprendrez avec plaisir qu'on attend ici la béatification du P. Canisius dans un avenir peu éloigné. Un Père de la Province de Germanie recueille les documents qui ont rapport à sa vie et se propose de les publier bientôt. Ce même Père poursuit en même temps la réalisation d'un projet qu'il a en vue; ce serait d'obtenir l'entrée de la Compagnie dans le royaume de Bavière; mais cette affaire présente en ce moment de graves difficultés. – Le Grand Séminaire d'Inspruck est cette année plus florissant que jamais. Les étudiants sont au nombre de 73, tous internes; de plus 31 Scolastiques et 8 religieux de la ville assistent aux Cours de théologie. Au nombre des théologiens, on distingue le

Prince Aug. de Walburg-Wolfegg-Waldsée. Il est tout jeune et fait sa 4e année de théologie. Nos Pères parlent beaucoup de sa modestie et de sa piété. Le Souverain-Pontife a bien voulu lui conférer tous les honneurs réservés aux prélats de Sa Sainteté; et cela, dit-on, à cause de son père, insigne bienfaiteur de l'Eglise et prince de la maison de Wurtemberg. Lors de l'ordination de son fils, il était si heureux qu'il fit orner la façade de sa Maison, et au-dessus de la porte et des fenêtres, on lisait en grandes lettres l'inscription suivante: hodie domui huic salus facta est. — Les dernières inondations du Danube ont produit de terribles ravages; Kolazca surtout a cruellement souffert. Cette ville compte environ 15,000 âmes. Pendant longtemps il a été impossible de la secourir, les Steam-boats envoyés de Pesth n'ayant pu approcher. Aussi avons-nous été pendant quelques jours dans la plus vive inquiétude au sujet de nos Pères; car ils possèdent dans cette ville un fort beau Collége, qui est en pleine voie de prospérité. Heureusement que l'inondation les a respectés; ils ont même pu, dans ces tristes jours, déployer leur charité au point d'arracher à leurs ennemis eux-mêmes des témoignages d'admiration. Jour et nuit, ils ont travaillé avec leurs élèves à élever des digues, et ont empêché l'eau de pénétrer dans les trois principales rues de la ville. Là, se trouvaient le palais de Monseigneur, le collége, un Couvent de religieuses, la bibliothèque de la ville et plusieurs autres monuments publics. Les mauvais journaux en décrivant les désastres de la ville, ont donné des éloges pompeux au Collége et aux Pères. 450 maisons ont été détruites entièrement, un grand nombre d'autres endommagées. Le mur qui entourait notre maison de campagne a été enlevé, mais la maison n'a rien souffert.

Syrie. Lettre du P. Cohën, Beyrouth, 28 Juillet 1861. —

J'ai passé trois semaines à Rome, toujours dans l'intérêt de la mission d'Arabie; et grâces à Dieu, j'ai trouvé soit les Nôtres, soit la Propagande, animés des dispositions les plus favorables. J'eus le bonheur d'être admis auprès de Sa Sainteté, en compagnie de Notre T. R. P. Général. Le Saint-Père nous présenta sa main à baiser, et puis conversa une 1/2 heure entière avec beaucoup d'intérêt, sur l'état du christianisme en Orient, tantôt interrogeant, tantôt exprimant sa sympathie, ses craintes ou ses espérances pour les Eglises du Levant. La possibilité quoique lointaine, de voir une nouvelle chrétienté s'établir parmi les infidèles parut le consoler au suprême degré. Il m'encouragea à y travailler de toutes mes forces, et daigna m'accorder pour cette oeuvre une bénédiction spéciale. La pensée que c'est le Vicaire de J.C. lui-même qui m'envoye et me destine au travail, me communique une force et un courage au-dessus de tous les appuis humains. — Après m'être ainsi assuré de la volonté du Successeur de St Pierre, ma pensée principale à Rome était de me munir de la protection d'en haut. A cette fin, j'offris le divin Sacrifice au tombeau et dans la chambre de Notre B. P. Ignace, ainsi qu'à l'autel des glorieux Saints de Notre Compagnie; je visitai enfin les 7 Eglises, et j'ai la ferme confiance que les bénédictions de ces lieux vénérés ne seront pas stériles. La Vigile de St Jean-Baptiste, je quittai Rome, et le 30 Juin, nous débarquions à Alexandrie. Que n'y aurait-il pas à faire dans cette grande ville pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Toutes les nations, toutes les races semblent s'être donné le mot pour s'y rencontrer. Tout s'y trouve, tout y fleurit, tout, excepté la Religion et la crainte de Dieu. Et malheureusement, faute de Missionnaires zélés et instruits, les choses, loin de s'améliorer vont empirant. Mais quittons pour le moment la terre Egyptienne, et venons en Syrie, où je suis arrivé le 4 de ce mois.

Les troupes françaises parties de Beyrouth depuis peu après un séjour de plusieurs mois, avaient déjà été remplacées par les brigands déguenillés de la milice ottomane; et la ville avait tout l'air d'avoir été nouvellement reconquise aux Turcs. ——— A Beyrouth comme ailleurs règne une sorte de calme, provenant de l'épuisement plutôt que de la sécurité; l'espoir déçu a donné place à l'abattement, et le pouvoir ottoman, un moment ébranlé, a repris un nouvel ascendant sur tous les esprits. Heureusement que le protestantisme s'est vu aussi trompé dans son espérance de profiter des malheurs des chrétiens. L'appui ouvert prêté par l'Angleterre aux Turcs et aux Druses, a neutralisé l'efficace de ses paroles mielleuses et de son or prosélytisant. Et la Prusse, coopératrice active de l'œuvre de l'hérésie a eu le déplaisir de voir échouer les travaux de ses diaconesses et de ses orphelinats. Il est vrai qu'au commencement les Anglo-Prussiens avaient séduit un certain nombre d'enfants des deux sexes, qu'ils réunissaient sous divers prétextes dans leurs établissements, à Beyrouth, à Nazareth, à Jérusalem, etc.... Mais le but perfide de cette prétendue charité s'étant fait jour, presque tous les garçons ont pris la fuite; les autres ont été retirés par leurs parents; enfin, la société de St. Vincent de Paule, établie avec beaucoup de succès dans les lieux centraux de la Syrie, a effectué la délivrance du plus grand nombre des filles. Dernièrement, à Beyrouth, elle en a retiré 80 environ de l'orphelinat prussien. Nos Pères ont ici beaucoup d'occupations avec leur orphelinat qui compte près de 300 garçons. On les a distribués dans 2 maisons à côté de la résidence. Les plus grands apprennent des métiers, qui de cordonnier, qui de tailleur, qui de menuisier, etc.; aux autres, on enseigne à lire et à écrire. Avec cela, et surtout avec l'avantage d'une bonne éducation religieuse, on peut dire que les calamités du pays leur ont apporté plus de profit que de perte. Ils sont de tous les districts où les massacres ont eu lieu, surtout de Deir-el-Kamar et de Damas. Dans l'orphelinat de Saïda, on compte encore une centaine d'enfants, et autant à Biefaia dans la montagne. En outre, nos écoles libres à Saïda et à Zahleh sont remplies de monde. Ici, on compte les élèves par centaines. Ces petits bons-hommes sont pour la plupart pleins d'intelligence et de vivacité, mais dans ces pays-ci il est assez ordinaire de voir tout cela passer avec l'âge, comme des fruits précoces qui ne mûrissent jamais bien. Néanmoins les bons principes produisent toujours un bon résultat, et on n'a pas à se plaindre d'avoir perdu son temps. Quant aux différentes œuvres de la résidence, telles que Congrégations de la Ste Vierge, Sermons, confessions, etc., tout a repris son cours ordinaire et même mieux qu'auparavant. — Les chrétiens ont généralement pris en bonne part les châtiments épouvantables de l'année passée, et les misères de celle-ci; leur piété, loin de diminuer, parait avoir augmenté. Malgré tant de tentations de la part des Turcs, des protestants, etc..., les défections sont fort rares; et la résolution générale est de sceller sa foi avec le sang plutôt que de l'abandonner. Chose remarquable! Malgré le délaissement inopiné de la France, on lui est toujours attaché, on la regarde comme une amie. Que Dieu nous soit en aide! Nous sommes entre ses mains. Pour moi, je pars après demain pour Zahleh, à travers le Liban, et de là pour Homa (Emath de l'écriture), d'où je dois commencer mon entrée dans le désert. J'ai la ferme espérance que ce voyage ne sera pas sans résultats pour la gloire de Dieu et de J.C.N.S.

Zahleh, 16 Décembre 1861. — Jamais je n'oublierai cette nuit délicieuse où je fis pour la première fois mon entrée au désert. C'était au commencement de Septembre. Le Ciel était sans nuages, éclairé de la belle lune de ces pays. J'avais avec moi deux compagnons de route. Nous laissâmes derrière nous les tristes ruines de Hama, et nous nous enfonçâmes en silence dans le désert

pierreux et aride; deux étaient montés sur des dromadaires, un à cheval, tous trois enveloppés dans le grand manteau rayé des bédoins, le visage à demi voilé! Que pensions-nous alors? Pour mes compagnons, je ne saurais trop le dire; moi, je priais beaucoup, et je m'en remettais à Dieu et à sa Sainte Mère. Vous désirez peut-être savoir quels étaient mes compagnons? L'un était un jeune français, né en Syrie, qui venait de quitter son poste au Consulat de Hama, pour partager avec moi les fatigues et les risques du voyage; d'une constitution robuste, prudent, silencieux, dévoué et pieux; de plus, habitué dès son enfance aux langage et aux mœurs des Arabes; il ne me laissait rien à désirer sous le rapport de compagnon. L'autre, haut, maigre et noirâtre, était un sous-chef de la grande tribu des Sibaas, chez lesquels il devait me conduire; il s'appelait Rochaid, et à part les défauts ordinaires des bédoins, savoir la ruse et la rapacité, c'était un assez bon enfant. — Nous cheminâmes plusieurs heures vers l'Orient, à travers les ondulations peu marquées du désert, jusqu'au moment où la disparition de la lune nous laissa dans les ténèbres. Force était de s'arrêter. Nos montures se couchent à terre, et nous, à côté d'elles, nous passons le reste de la nuit à la belle étoile. Les premières lueurs du jour nous trouvèrent en route, et au lever du soleil nous arrivions en face du gros village de Salamieh, refuge, ou, si vous aimez mieux, repaire des fameux Ismaéliens, et de leur chef autrefois si connu sous le nom du Vieux de la Montagne. Il y a trois ans que j'avais rencontré ce même chef dans ses montagnes au Sud d'Antioche. Mais son alliance avec les chrétiens de son pays, et son penchant bien connu pour la religion catholique, l'avait rendu odieux au gouvernement Turc; et d'un moment à l'autre il pouvait s'attendre à une attaque imprévue. Pour la prévenir, il s'est retiré avec les principaux de sa nation et 4,000 sujets environ, dans cette *Oasis* au milieu du désert Syrien. Là, à une bonne journée de distance des frontières, appuyé sur l'alliance des bédoins et le dévoûment de ses sectaires, il vit dans une entière et parfaite sécurité. Salamieh est le berceau de la secte; c'était autrefois la résidence du fameux Ismael, descendant d'Ali. Les ruines d'un énorme château, flanqué d'une vaste église, pareillement ruinée, attestent son ancienne grandeur; aujourd'hui, on n'y voit qu'un amas de cabanes de terre ou de pierre brute, construites à la hâte par les Ismaéliens. Mon guide voulait passer outre; mais moi qui savait que mon ancien ami Seid Ahmed, le vieux de la montagne, se trouvait là, je l'obligeai de se détourner. J'entre dans le village, je fais agenouiller mon chameau à la porte d'une cabane de plus belle apparence, et tandis qu'on m'offre l'hospitalité ordinaire de l'Orient, j'envoie chercher Seid Ahmed. Il ne tarde pas à venir, me reconnait, et se jette en pleurant à mon cou; tout le monde était dans l'étonnement. Une longue conversation s'engagea entre nous; il m'expliqua les raisons de sa retraite au désert, me dit pourquoi il avait dû suspendre les rapports entamés autrefois avec moi, et conclut en m'assurant que lui et sa nation n'attendaient que le moment favorable pour embrasser le christianisme; mais qu'il fallait auparavant que le Turc ne fut plus en état de brûler et de massacrer à son gré. Je lui conseillai d'entretenir ces bons sentiments, de se garder de toute démarche qui put attirer sur lui l'attention des Turcs, d'éviter tout rapport politique avec les Européens et les Ottomans; en un mot, de se tenir caché le plus possible, et d'attendre avec confiance de meilleurs jours. Un repas suivit cette conversation; le temps ne me permettait pas de faire à Salamieh une plus longue halte. Je recommandai Seid Ahmed à Dieu et je repris ma route dans la direction du Nord-Est. Notre bédoin n'avait rien compris à ce qui s'était passé. Sur le midi, nous apercevons des tentes

comme des taches noires sur le fond blanchâtre du désert. C'était une division de Sibaas, celle précisément à laquelle notre guide appartenait. Nous traversons des troupeaux nombreux de chameaux et de brebis, plus loin nous rencontrons çà et là quelques chevaux, et nous arrivons à la tente de Rochaïd. On étend un tapis sur la terre nue, les selles de nos montures nous servent de coussins et de siége; bientôt, 30 ou 40 bédoins, jeunes et vieux, forment un cercle autour de nous; ils étaient tous noircis par le soleil; une longue chemise recouvrait leur corps; sur l'épaule ils portaient un vieux manteau rayé, et sur la tête le mouchoir noir ou rouge: tous étaient plus ou moins parents de notre guide. Le café fut servi je ne sais combien de fois, surtout on n'oublia pas de faire parader devant nous le mouton qui devait fournir le souper du soir. - Que vous dirai-je sur les bédoins du désert? Toute leur vie se réduit à paître les troupeaux et à guerroyer avec les voisins: ainsi 500 cavaliers des Sibaas étaient alors au-delà de l'Euphrate, en guerre avec la puissante tribu des Beni-Schomer. Le métier de la guerre et le soin des troupeaux, voilà les deux grandes occupations du bédoin. Religion, science, politique, tout cela l'occupe moins que la littérature japonaise un Parisien. Cependant je ferai une exception pour la tribu des Sibaas; par suite du voisinage de la frontière, elle a pris une légère teinture de Mahométisme, bien qu'au fond ce ne soit qu'un nom sans réalité. Ils n'ont ni prières, ni oblations, ni pélerinage; la circoncision est souvent négligée, la polygamie en discrédit, mais le divorce assez fréquent. Ils connaissent l'existence de Dieu, et l'invoquent souvent dans les circonstances difficiles de la vie. Son nom est d'ordinaire le premier qu'ils prononcent en se levant, comme aussi le dernier en se couchant. Voilà où se bornent toutes leurs pratiques religieuses! - Les bédoins ne s'inquiètent nullement de la loi civile ou criminelle en usage parmi les mahométans. Ils suivent les coutumes immémoriales de leurs ancêtres, et cela leur suffit. Le meurtre, qui, du reste, est rare parmi eux, se rachète par un nombre fixe de chameaux; la mort est la peine inévitable de l'adultère et de toute autre faute de ce genre. Les procès, les affaires judiciaires et autres sont référées au chef; le chef choisit parmi les principaux de la nation un nombre quelconque de juges, règle tout avec eux, et sa décision fait loi. Les chefs des différentes tribus se font la guerre aussi souvent qu'ils le veulent, et c'est presque continuellement; mais jamais on n'entend dire qu'une tribu se soit révoltée contre son propre chef. Le mensonge est en horreur, le parjure inconnu. J'ajouterai que tout grossiers et matériels qu'ils sont, les Sibaas ne se sont jamais permis en ma présence, une parole libre ou équivoque. Ce n'est pas que ma présence les gênât: partout on m'a regardé comme un petit marchand d'Egypte, souvent même on ignorait mon titre de chrétien; et il m'était d'autant plus facile de le cacher, que les bédoins ne questionnent jamais un étranger sur ce qui les concerne; la discrétion est poussée jusqu'au scrupule. On arrive à une tente, le chameau s'agenouille, on l'attache, on entre; là, une 30e de personnes sont réunies, on salue, on s'assied, on prend part à la conversation, et personne ne vous interroge sur votre pays, vos affaires, votre religion, etc...: de telles questions seraient de la dernière incivilité. Si l'étranger parle, on l'écoute et on répond en conséquence; mais jamais de demandes indiscrètes. Si le bédoin loue, il le fait avec réserve; s'il blâme, c'est avec plus de réserve encore, ou plutôt il ne blâme presque jamais. Les imprécations, les blasphèmes etc., malheureusement si ordinaires dans les villes et les villages de la Syrie, aussi bien qu'ailleurs, ne s'entendent pas ici, ou bien rarement. Tout cela dénote un fonds qui est loin

d'être gâté. En revanche, l'ignorance et la grossièreté sur d'autres points sont au Nec plus ultra. L'enfant, jusqu'à l'âge de 12 ans, et souvent davantage, est entièrement nu, ou porte tout au plus sur la tête et les épaules un morceau de toile déchiré. Jouer avec les enfants de son âge, les battre ou en être battu; puis, en grandissant, conduire au paturage les chameaux; voilà sa première éducation. Devenu plus grand, il monte à cheval la lance à la main, s'il est fils de parents aisés; s'il est pauvre, il reste dans sa condition de pâtre. Lire et écrire est chose inconnue; le bibliothécaire ainsi que le maître d'école de tous les bédoins auraient une sinécure parfaite. Quand il faut écrire, on s'adresse à un écrivain non bédoin; ils sortent presque tous des villages qui avoisinent l'Euphrate, et sont attachés à un chef de tribu: ces écrivains sont nombreux. Le manger et l'habitation sont réduits à la plus simple expression. Le bédoin ne fait qu'un seul repas par jour; le lait de chameau, quelques dattes, un morceau de pain ou quelque chose d'équivalent composent sa nourriture ordinaire. Doit-on recevoir un étranger, la viande est servie, et alors on tue un mouton ou un chameau. Table, lit, chaise, c'est tout un, la terre; quand on veut dormir, on cache sa tête sous son large manteau, et le bras tient lieu d'oreiller. Les seuls ustensiles sont ceux dont on se sert pour préparer le café. Les tentes sont ouvertes de toutes parts, et recouvertes d'un grossier tissu, en poils de chèvres ou de chameaux, soutenu par plusieurs poteaux. Celle du chef ne diffère en rien de celle des autres; seulement elle occupe plus de terrain; et une lance est fichée en terre près de la tente.

Je passai deux jours dans la famille de notre guide, le sous-chef Rochaid; et je me remis en route avec mes deux compagnons, pour rejoindre le chef principal de la tribu des Sibaas, qui se trouvait alors à une bonne journée de là, du côté de l'Euphrate. Mon but était de gagner des connaissances plus étendues et plus précises sur cette tribu, sur son organisation, ses forces, le nombre de ses membres, etc.... Le voyage se fit à travers les steppes arides et pierreux du désert, sous un soleil dont on ne se fait pas une idée. Quelques arbrisseaux à demi desséchés, des collines à formes bizarres qu'on retrouve de distance en distance, rompent seules la monotonie grandiose du désert. Le soleil touchait à son déclin, lorsque nous arrivâmes dans une vallée couronnée de collines arides; et à l'extrémité opposée nous aperçûmes quelques taches verdâtres; c'est l'indice certain du voisinage de l'eau dont nous sentions un extrême besoin, car nous étions brûlés par le soleil et plus encore par le vent sec du désert. Nous hâtons le pas et bientôt nous arrivons auprès d'un puits bourbeux et presque desséché; nous mettons pied à terre, et nous nous apprêtons à puiser de l'eau, lorsqu'au fond de la vallée nous voyons apparaître sur la colline un cavalier, la lance à la main. Il s'arrête un instant pour nous fixer, et s'élance au galop à notre rencontre. Notre compagnon, dans un premier mouvement, se prépare à monter son dromadaire, et nous fait signe d'en faire autant, puis il s'arrête consterné: c'est inutile, nous dit-il; et en effet, un second et un troisième cavalier se précipitent à la suite du premier en brandissant leur lance. Bientôt, des divers points de l'horizon débouchent une dizaine, puis une 20e de ces guerriers féroces, tous armés, tous montés sur des coursiers superbes. Fuir, c'était impossible; résister, inutile. Pour moi je me mis à rire et à tourner en ridicule les craintes de notre chef. Le fait est, qu'en nous mettant en route pour le désert, je m'étais résigné à me voir pillé d'un jour à l'autre. Quant à ma vie, elle était entre les mains de Dieu! et je n'éprouvai même pas un premier mouvement de peur. D'ailleurs, je le savais, les bédoins ne tuent presque jamais; ils se contentent du butin. Néanmoins, ce sang-froid étonna mon homme, qui en parlait ensuite en toute rencontre. Cependant, le premier

cavalier, arrivé plus près de nous, nous regarde attentivement; puis il rejette sa longue lance en arrière, s'approche de nous, nous donne la salutation amicale du désert, *Murhaba* (bien-trouvés) et saute à terre pour toucher la main de notre guide: il avait reconnu en lui un homme d'une tribu amie. Les autres guerriers suivent son exemple, et tandis qu'on échange, pendant quelques minutes, des nouvelles du désert, je contemple à loisir les chevaux les plus beaux sans exception, et les cavaliers les plus farouches que j'ai jamais vus. Ils étaient de la tribu des Beni-Eideh, et faisaient actuellement une partie de pillage. Ils nous avaient pris pour des ennemis, mais l'erreur reconnue fit place à la plus franche amitié. Ils voulurent même nous accompagner une partie du chemin. A l'entrée de la nuit, j'arrivais dans la vallée où se déployent les tentes du grand chef des Sibaas et de sa suite. Je restai plusieurs jours auprès de Scheikh-Daris; puis, revenant au sud, j'éprouvai l'hospitalité des Aamoun; et de là je me dirigeai du côté de Palmyre, où je faillis être pillé par une troupe de Sibaas, pour m'être avancé sur leurs terres sans permission. Ce ne fut qu'après maints discours et protestations que je parvins à apaiser leur Chef. - Mais jusqu'ici, je n'avais pas trouvé ce que je cherchais. Les tribus que je venais de visiter, les Sibaas, les Aamours, les Beni-Eideh, les Schakhatir, etc., étaient trop sauvages pour qu'on put espérer de faire au milieu d'elles un bien permanent; en outre, une certaine teinture d'Hamisme, bien que nominale, les rendait moins disposées à se rapprocher du Christianisme. Je tournai donc mes regards d'un autre côté. Au centre de l'Arabie se trouve la tribu des Wahhabites; ce que j'avais appris de son organisation intérieure, de la civilisation qui y règne, de ses nombreux préparatifs pour envahir le territoire Syrien, me pressait fortement de m'y rendre. Le tout était de trouver une tribu amie qui put m'y donner entrée, et me conduire, si c'était possible, jusqu'à Deraiggeh, capitale du roi Wahhabite. La Providence me fournit elle-même le moyen désiré! Comment? c'est ce que je pourrai dire dans ma prochaine lettre. Quoiqu'il en soit, certaines circonstances m'avaient détourné de ma route et ramené à Damas, d'où je m'apprêtais à partir avec quelques Arabes, pour le Sud et le Medjed, lorsqu'une lettre du T. R. P. Général me rappela en Syrie. Je me mis aussitôt en route pour l'anti-liban, puis le Liban, enfin Beyrouth. Là, je déposai mes habits de Bédouin, et revêtis l'habillement de Missionnaire. Quelques jours après, on me fixait à Zahleh. C'est là que j'habite, dans une maisonnette Arabe, louée à côté des ruines de notre ancienne résidence et de notre église qui seule est restée debout; mais hélas! que son aspect est triste! elle n'a ni ornements, ni tableaux, ni vitres, ni pavé. Ma maison se compose d'une seule chambre, sans chaise, ni table, ni lit. Là, je mange, je dors, je prie, je reçois mes visiteurs. - Une nouvelle lettre que j'ai reçue ces jours derniers du R. P. Général, non-seulement m'autorise, mais encore m'encourage à reprendre mon voyage en Arabie. Comme la saison est maintenant peu favorable, j'attendrai le printemps, et le mois de Mars, je l'espère, me verra en route.

Cayenne. - Extrait d'une lettre du P. Girre, 17 Février 1862.

St Laurent est le pénitencier modèle, notre œuvre de prédilection. Aucun de ses anciens détracteurs n'ose plus en dire de mal, et beaucoup de convertis en font l'éloge. On dit aujourd'hui: le problème est résolu, la transportation est possible; elle réussira si on veut continuer de marcher dans la même voie. Vous savez que cet établissement est composé d'hommes choisis, laborieux, de bonne conduite, et surtout bons chrétiens. Huit concessions composées chacune de vingt hommes, sont à l'œuvre;

une neuvième sera bientôt nommée. Chaque concessionnaire cultive deux hectares de terrain. Il existe une quarantaine de ménages : 23 anciens, les autres nouveaux ; on compte une dizaine d'enfants, fruits de ces unions. On vient d'envoyer de France une trentaine de femmes condamnées ; le choix est excellent. Il est question de faire un nouvel appel en France. Avec de pareils éléments, les résultats sont consolants, les ménages vont bien. On prend aux concessionnaires, à raison de 20 francs le mètre cube, tous les bois équarris qui peuvent servir à la marine et même à la charpente ; delà, il s'établit parmi eux un petit bien-être. Les Cafeyers poussent partout ; on commence à planter la canne ; les machines marchent : la Scierie pour le bois, la distillerie pour le sucre ; les chemins s'ouvrent partout : on peut aller de St. Laurent à St. Louis, le pénitencier voisin éloigné d'une lieue, soit par terre, soit par eau. Voici comment on s'y prend, quand une concession est nommée : On fait un emplacement assez grand, on y dresse un carbet, les hommes s'y installent, brûlent à mesure qu'il est coupé, le bois qui ne doit point être conservé pour les cases, pour la marine, ou pour le commerce ; puis on y plante du café, du maïs, du riz et des légumes du pays. Il y a sur l'établissement des charrues qui fonctionnent, des voitures qui conduisent la pierre, ou amènent au quai les pièces de bois. Dernièrement l'une était si grosse que 16 bœufs mirent deux jours à l'amener, quoiqu'elle fut peu éloignée. L'herbe vient bien ; on va élever jusqu'à 40 le chiffre des bœufs de travail et à 72 le nombre des vaches pour les ménages. — Mais si le village de St. Laurent est en voie de prospérité sous le côté matériel, il ne l'est pas moins sous le point de vue religieux. L'esprit public est bon ; tous ont confiance dans les Pères. Les communions aux grandes fêtes sont édifiantes. 300 à la Toussaint, 400 à Noël. L'œuvre de la Ste. Enfance s'établit, celle des mères de famille va commencer bientôt. Les Sœurs de St. Joseph de Cluni tiennent la crèche, la salle d'asile et l'école. Le P. Bonnet est à la tête de toutes ces œuvres qui s'accompliront avec la grâce de Dieu. — Si St. Laurent nous procure des consolations, on ne peut pas en dire autant de nos autres pénitenciers ; le Ministère offre quelquefois de grandes difficultés. Dans le pénitencier de l'Ile-Royale encombré de malades pour le moment, 2 ou 3 hommes inquiètent sérieusement le Père, au point de vue de leurs dispositions. Le 1er, qui est sur le point de mourir, semble s'éteindre dans le calme le plus profond et dans une assurance positive de son bonheur futur ; tout en disant que la confession et la Religion ne sont qu'un tas de bêtises, — que J.C. n'est qu'un homme, la Ste. Vierge une femme comme les autres. Il est difficile de garder un plus grand sang-froid en présence d'une mort qui semble épouvantable. C'est un homme qui a été autrefois chrétien pratiquant, chantre au lutrin dans sa paroisse ; mais c'est un pauvre orgueilleux, espèce que Dieu déteste et qu'il punit par l'aveuglement. Il ose dire que sa conscience ne lui reproche absolument rien. Il a tué sa femme qui est morte sur le coup, mais en cela, il prétend avoir fait une bonne action qu'il ferait encore ; que c'est Dieu qui la lui a fait faire en lui donnant la force qui allait lui manquer, s'il ne l'avait prié au moment où il a commis ce fait. Je vous fais grâce d'autres détails sur des misères de ce genre ; ce sont des exceptions ; car presque tous nos malades meurent dans de bonnes dispositions.

Angleterre. — *Lettre d'un Scolastique de S. Beuno's, 4 Mai 1862.*

Notre Mission de Duckenfield, a été je crois une bonne mission ; mais il suffira de dire que nous avons eu environ 1800 confessions et huit conversions de protestants. Ici, les catholiques continuent à gagner du terrain. L'année dernière on comptait en Angleterre et en Ecosse 1342 prêtres, leur

nombre s'élève aujourd'hui à 1388. L'Irlande en 1861, avait 3035 prêtres, elle en a aujourd'hui 3058. Il y a donc cette année, dans le royaume, 69 prêtres de plus que l'année dernière. De plus, dans le courant de l'année on a bâti 26 églises; ce qui porte leur nombre à 1019 en Angleterre et en Ecosse, et à 9,358 en comptant l'Irlande. Mais ce nombre d'églises et de prêtres est bien loin d'être suffisant. Dans les grandes villes surtout, beaucoup d'âmes périssent faute de secours spirituels. Voici ce que je lis dans un rapport signé par le Cardinal Wiseman: "Au mois de Juillet dernier, S. E. le Cardinal Wiseman, fit ouvrir une mission dans un certain quartier de Londres jusqu'alors demeuré sans chapelle et sans prêtre. Un recensement permit de constater que 4,000 catholiques habitaient le quartier affecté à la nouvelle mission. La plupart vivaient dans l'oubli de toute Religion. Les enfants n'étaient point baptisés. Bon nombre de mères de famille n'avaient pas fait leur 1ère Confession et envoyaient leurs enfants aux écoles protestantes. Beaucoup n'avaient jamais vu un prêtre catholique. Le 11 Novembre, on ouvrit des écoles, et au bout de quelques semaines, 200 enfants y étaient rassemblés. On ouvrit aussi une école du soir, où un grand nombre de jeunes apprentis purent enfin apprendre leur catéchisme, et se préparer à la 1ère Communion. Le Dimanche, l'école est transformée en chapelle; mais on a acheté un terrain, où bientôt s'élèvera une belle église". Tout ceci s'est passé en moins de 6 mois, et a été l'œuvre d'un seul prêtre. Ce qui suit peut donner une idée du bien qu'un bon prêtre peut faire en quelques années.

Il y a 12 ans, il n'y avait à Croydon que 60 Catholiques parmi lesquels 12 ou 15 seulement venaient aux offices. Trois petites villes voisines réclamaient de leur côté les soins de l'unique Missionnaire de Croydon. Aujourd'hui, grâces aux efforts de ce bon prêtre, ces villes ont chacune leur église, leur école et leur pasteur, et Croydon, au lieu de 60 catholiques, en compte maintenant plus de 1400, dont 500 enfants de 10 à 11 ans, assidus aux écoles et au catéchisme. En général ces catholiques sont fervents, et 200 d'entr'eux communient tous les mois. Plusieurs font jusqu'à 4 lieues tous les Dimanches, pour entendre la Messe. De plus, cette mission a déjà donné à l'Eglise 6 prêtres et 4 religieuses professes. Croydon compte 33,000 habitants et est située à 3 lieues de Londres.

Je n'ai pas encore pu me procurer de détails sur une mission donnée dans Londres, par quelques-uns de nos Pères. Je sais seulement que deux d'entr'eux ont ramené environ 500 personnes au devoir pascal. - Deux Missions ont été données pendant les vacances de Pâques par quelques Pères de St. Beuno. Le résultat a été environ 3,000 confessions et 15 conversions de protestants. - Un de nos Pères qui dessert la chapelle de Rhyl, petite ville à deux lieues de St. Beuno, a reçu cette année 16 personnes dans le sein de l'Eglise.

Dans le courant de l'année dernière les journaux ont annoncé plusieurs conversions de personnes distinguées. Le 13 avril 1861, le journal puseyiste *l'Union* contenait une fort belle traduction en vers de l'*Ave Maris Stella*. Le 23 Juillet suivant, son Rédacteur le Rd. White M. A. faisait son abjuration. A la même époque Sir Ch. Domville, Baronet, et le Rd. Thom. Rawlinson, membre de l'Université de Cambridge, imitaient son exemple. - Le 13 Octobre, en Ecosse, le Rd. Th. Mc Donald recevait 10 personnes dans le sein de l'Eglise. Le 19 Novembre, le Dr Manning recevait celle d'un de ses amis: le Rd. Hugh Weightman, littérateur distingué. - Un autre converti, écrivain non moins éminent, vient de publier un ouvrage dont l'importance est déjà appréciée par la presse protestante. Il a pour titre: *Missions chrétiennes - leurs agents, leurs méthodes et leurs résultats*. Le but de cet ouvrage, est d'appliquer à l'Eglise et aux sectes hérétiques, une nouvelle pierre de touche, dont on n'a pu se servir jusqu'à présent, faute de documents, et de prouver par le témoignage irrécusable de toutes les nations et d'hommes de toutes religions, d'un

côté que l'Eglise a partout réussi dans la mission qu'elle a reçue de convertir les Gentils, et de l'autre, qu'après un demi siècle d'efforts persévérants et une dépense de plus de 40 millions de livres sterling, les sectes hérétiques n'ont, de leur propre aveu, abouti qu'à laisser les payens tels qu'elles les ont trouvés. Ce contraste est appuyé sur des témoignages si irrécusables, que toute controverse sur ce point, semble désormais impossible. C'est un fait historique, et il est bien prouvé. - L'auteur termine en montrant, avec un célèbre écrivain protestant, Lord Macaulay, que "l'Eglise a gagné plus d'âmes dans le Nouveau Monde qu'elle n'en a perdu dans l'ancien, et a pu convertir les peuples de l'Orient en même temps qu'elle refoulait ses ennemis des côtes de la Méditerranée à celles de la Baltique", tandis que les sectes hérétiques, non seulement n'ont pas converti une seule tribu payenne, mais n'ont pas même pu garder dans leur sein les vérités les plus fondamentales de la Révélation. - Cet ouvrage est le fruit de laborieuses recherches, il est bien écrit et plein de vigueur; rien n'est plus péremptoire contre les protestants, et des hommes éminents en attendent, Dieu aidant, les plus heureux résultats pour l'Eglise.

Etats-Unis: Extrait d'une lettre du P. Smarius. - Lafayette, Nov. 1861. -

Vous désirez sans doute que j'entre de suite en matière, en vous donnant quelques détails sur nos travaux apostoliques, *quorum pars parva fui*. - C'est l'an passé que j'ai été réuni à cette poignée de travailleurs qui cultivent, dans ce district de l'Ouest, le champ du Père de famille. Mon premier pas dans ma nouvelle carrière fut, au mois d'Août, de donner les Exercices au clergé du Wisconsin. Les prêtres furent si contents que par l'organe de leur vénérable Patriarche, ils me firent un compliment déjà fait dans une semblable occasion: "Nous avons entendu plusieurs retraites, et toutes nous ont plu; mais par la vôtre, mon Rév. Père, nous avons appris à nous défier de nous-mêmes". Celui qui m'envoyait et me guidait est le seul à savoir jusqu'à quel point le compliment était mérité. - J'ai donné ma seconde Mission dans notre église de la Ste Famille à Chicago. C'étaient le R. P. Damen, Supérieur de notre mission, et le P. Oakley qui m'avaient demandé; nos efforts réunis ont été couronnés par 7,000 communions et quelques conversions. Avant la fin de cette Mission, je courais à N.-D. du Lac, dans l'Indiana, où l'Evêque et le clergé du Fort Wayne m'attendaient pour leur donner une retraite de 7 jours. Le fruit principal a été de leur faire prendre la résolution de renouveler cette retraite tous les deux ans au moins. - De N. D. du Lac, un des plus jolis sites que j'ai vus à l'intérieur, je me dirigeai vers Vincennes, où l'Evêque et le clergé étaient rassemblés pour les mêmes exercices. Je fis adopter la même résolution que dans l'autre diocèse; et on peut espérer, qu'en venant souvent à ces retraites, le clergé apprendra non seulement à remplir ses devoirs, mais encore à les remplir parfaitement à l'exemple de notre Divin Maître: *Omnia bene fecit*. - Pendant que je donnais la retraite au clergé, le R. P. Damen faisait tous les soirs des Lectures publiques. 6 abjurations ont été le fruit de ses travaux. De Vincennes, nous allâmes à Louis-ville pour y donner une Mission de 15 jours dans la Cathédrale. Autrefois déjà, j'avais donné deux missions dans la même occasion, et N. S. avait daigné les bénir; mais celle-ci surpassa les deux autres. A la Cathédrale nous avons eu 3,000 communions, 9 abjurations, quelques protestants se font instruire. Dès lors, le R. P. Damen et moi, nous résolûmes de travailler à part. Le P. Damen prêcha à l'église St Jean tandis que je dirigeais une Mission à l'église St Patrice de la même ville. Voici le résultat de nos travaux: à St Jean, 1500 communions et 19 ab-

jurations. A St. Patrice, 1850 communions et 5 abjurations sans compter 6 personnes qui se font instruire. Des milliers de Catholiques tièdes et négligents qui avaient abandonné les Sacrements pendant un espace de 2 à 50 ans, se sont réconciliés avec Dieu dans le St. Tribunal. Les mariages ont été revalidés, les ennemis réconciliés, les anciennes Congrégations ranimées, de nouvelles érigées. En un mot, Dieu a répandu ses grâces les plus abondantes sur les humbles efforts de notre zèle. — De Louis-ville, je me dirigeai avec le P. Schieder au Nord du Michigan, pour ouvrir une mission à Bay-city. La population catholique se compose d'un égal nombre de Canadiens, d'Allemands, de Hollandais et d'Irlandais. On dit qu'elle compte en tout, de 300 à 400 membres. Aucune paroisse peut-être dans tous les Etats-Unis ne présente une réunion d'hommes plus hétérogène que Bay-City. Quelques-uns sont employés dans les sapineries du Michigan, ou dans les dix ou douzes scieries que possèdent les environs; d'autres sont constamment occupés aux mines de Sel-gemme nouvellement découvertes; une 3e classe afferme et cultive les terres; une 4e se compose de pêcheurs, une 5e peuple les bateaux de transport du lac; le reste de la population s'occupe à charger ou à décharger les navires sur les bancs de sable du Saginau. — Le Curé de la ville est en même temps chargé de 2 villes situées à quelque 16 milles de là. Bien qu'il parle l'Anglais, le Français et l'Allemand, il est complètement incapable de prêcher en cette dernière langue. Vous pouvez facilement vous imaginer combien i erronces doivent croître dans un tel champ, et étouffer, sinon détruire entièrement le peu de froment qu'on peut semer sur ce sol stérile. Bien que nos efforts n'aient pas été suivis d'éclatantes victoires, les dépouilles remportées du champ de bataille ont encore été assez brillantes : 350 communions, dont 275 de retardataires, de 2 jusqu'à 30 ans. 3 convertis ont reçu le baptême, et nous avons laissé un jeune Américain très intelligent et très influent, avec la promesse de saisir la 1ère occasion pour embrasser la religion romaine. C'était dans cette même ville, il y a 20 ans, que j'avais prêché pour la 1ère fois en Amérique, et dans ma langue maternelle à mes compatriotes. — De Bay-City nous nous rendîmes à Saginau-City, située sur la rivière du même nom, à quelque 16 milles de Bay-city, plus au Nord. Les difficultés paraissaient encore plus grandes. L'élément Canadien était plongé dans une ignorance bien grande, et dans tous les vices à part l'impiété. C'était à peine si une famille sur douze se souciait de la foi et de la pratique de la religion. Les Allemands ne l'emportaient guère pour la pratique, et leur étaient bien inférieurs pour la conviction intérieure, comme cela arrive toujours à ce peuple quand il demeure longtemps négligé et abandonné. Avec la grâce de N.S. nous avons pu en ramener quelques-uns : 200 communions, 5 abjurations, plusieurs adultes revenus à la foi, voilà le fruit de nos travaux. — Nous passâmes la rivière pour aller à Saginau de l'Est, à 1 mille et 1/2 de notre dernière station. Là, une chose m'avait semblé de mauvais augure et presque décourageante. Mon compagnon avait déjà prêché à la population Canadienne et Allemande pendant que je m'adressais à la station américaine et Anglaise de Saginau-City; son zèle n'avait réuni à la table sainte que 50 communiants, qui tous, à l'exception de 5, avaient rempli leur devoir pascal. Je vins alors, et j'eus 200 communiants, 150 au moins de retardataires. Le dernier d'entre eux était un Irlandais fort âgé, qui, pour me servir de son expression, ne s'était pas agenouillé aux pieds du prêtre depuis 1813, 10 ans avant que je fusse né. Plusieurs membres influents des sectes protestantes ainsi que leurs ministres, vinrent en foule aux Lectures. Ils en furent si contents, que trouvant la salle trop étroite, ils m'offrirent la grande salle de l'hôtel de ville, et me prièrent d'y donner une Lecture la veille même de mon départ.

Je le fis en considération de cette foule immense, la plus considérable qu'eussent jamais vue les murs de cette salle. De conversions immédiates, il n'y en eut point; mais beaucoup avouèrent que les Lectures leur avaient laissé à penser, et qu'ils étaient décidés à poursuivre leurs recherches plus sérieusement qu'ils ne l'avaient fait. — Nous fîmes ensuite 32 milles pour nous rendre à Détroit, et nous ouvrîmes une mission à Fluit, bourg d'environ 5.000 habitants. Il y a 75 familles catholiques, les autres appartiennent aux différentes sectes qui s'intitulent du beau nom de Chrétiens. La paroisse de Fluit est l'une des plus instruites et des plus régulières que j'ai eu le bonheur de visiter; presque tous les catholiques sont excellents; bien que le plus grand nombre reste hors de la ville à une distance de 2 à 20 milles, tous cependant, à peu d'exceptions près, ont assisté aux exercices avec une dévotion extraordinaire. Des 550 communiants, il n'y en avait pas 50 qui n'eussent fait leurs pâques; et les circonstances bien plus que les passions, les avaient éloignés de leurs devoirs. Les autres s'approchent des Sacrements tous les mois ou tous les trois mois, plusieurs seulement une fois l'an. Cependant il n'y a pas de troupeau sans sa brebis noire. Un Irlandais, autrefois sacristain de l'église, s'enfla un peu trop de sa dignité ecclésiastique, et se conduisit enfin si mal qu'on dût le déposer de sa charge. Pour se venger, il fit un schisme où il entraîna toute sa famille, qui est, du reste, fort nombreuse. Je l'ai vu 3 ou 4 fois pendant la mission, et j'ai réconcilié à l'église, sa femme, 2 de ses enfants et une nièce. Mais le malheureux résiste toujours avec l'orgueil et l'obstination de Lucifer. Le reste de la famille est résolue de partager son sort bon ou mauvais. 5 ou 600 protestants et 6 ou 7 ministres ont suivi régulièrement les instructions du soir. Avant la mission, il y avait beaucoup de préjugés et de haine contre le catholicisme, qu'on disait avoir beaucoup perdu de son ancienne perfection; mais après, l'idée générale était qu'on avait été trompé. Désormais, me disaient quelques protestants, nous ne calomnierons jamais l'Église. Le ministre Baptiste ajoutait: j'écouterais volontiers le prédicateur pendant 24 h. de suite, parceque tout ce qu'il dit est du plus pur christianisme. Le ministre Westegen observait que le diable avait toujours au service de sa cause les hommes les plus éloquents, et qu'il avait envoyé à Fluit un de ses avocats. J'ai baptisé un jeune homme de 19 ans, une demoiselle du même âge, deux messieurs de l'église épiscopalienne, un presbytérien et une jeune luthérienne. 7 autres se font instruire; d'autres étaient convaincus, mais retenus par l'opinion et le respect humain, ces deux tyrans des âmes, ils ont préféré faire le sacrifice de leurs convictions.

Pendant ce temps, le P. Damen donnait des missions dans le sud de l'Indiana. A Loogostre, village de 350 habitants, mais dont les environs sont très-peuplés, il a eu 1700 communions, 200 étaient des 1ères Communions d'adultes; en outre il a reçu 34 abjurations, et fait instruire un bon nombre de protestants. — Dans une lettre au R. P. Provincial du Missouri, il rendait ainsi compte d'une autre mission dans la ville de Richmond: « Richmond est une belle ville, pleine de préjugés contre notre Sainte Religion. Les Catholiques y sont peu nombreux: il y a tout au plus 120 familles chrétiennes. Ils ont acheté une église protestante, et c'est là que j'ai prêché la mission! Les protestants sont venus m'entendre en grand nombre. Les Catholiques leur donnaient leurs sièges et se tenaient eux-mêmes debout en dedans ou hors de l'église. Beaucoup de ces protestants, même les plus notables d'entr'eux, avocats, juges etc....., ont avoué que la vérité était avec nous, et qu'ils ne pouvaient répondre à nos arguments. Cependant, 7 protestants seulement se sont faits catholiques: plusieurs autres

m'ont confessé à moi-même qu'ils croyaient aux doctrines de l'Eglise: mais ils en restent là. Si nous n'avons pas eu beaucoup de conversions de protestants, en revanche, les catholiques indifférents sont revenus à la pratique de la religion. Tous ont rempli leurs devoirs et sont entrés dans les Congrégations de la Ste Vierge et du Sacré Cœur, que j'ai établies là comme ailleurs. Mais ce qui me console surtout et me fortifie au milieu de mes travaux, ce sont les bons rapports que je reçois des prêtres et des évêques sur le fruit persévérant des diverses missions que j'ai données. La réforme, me disent-ils, est complète, et la ferveur se maintient. Hier, j'ai ouvert ici (Terre-haute, Michigan), une autre mission. J'étais découragé en commençant, à la pensée que 90 familles catholiques avaient renoncé à leur Foi. Cependant l'église était pleine de monde. Il s'y trouvait une foule de révolutionnaires Européens qui étaient venus pour rire et tourner en ridicule mes paroles. Dieu a voulu toucher leur cœur avant la fin du sermon: ils ont tiré leur mouchoir, et pleuré comme les autres. Etait-ce tendresse naturelle ou effet de la grâce? je l'ignore. Mais nous espérons beaucoup et prions pour le succès de la mission". – C'est ainsi, Mon Rév. Père que nous nous efforçons d'étendre le royaume de Dieu parmi ce peuple, qui semble n'avoir d'autre ambition que celle de s'établir confortablement dans cette vallée de larmes, et d'échanger enfin une vie toute chargée de péchés, contre une éternité malheureuse).

St Joseph-Sault-au Récollet, 24 Sept. 1861. Lettre du P. Saché! –

Nous avons enseveli ce matin notre frère Casimire Madore, Scolastique; j'avais reçu son dernier soupir la veille à une heure après minuit, il était âgé de 19 ans, 9 mois et 15 jours. Ce cher frère est mort de consomption; à son entrée au noviciat rien ne faisait présager une semblable maladie: l'année dernière vers le mois d'Octobre, il commença à tousser, mais assez légèrement, et ce n'est qu'au commencement de mai dernier que le mal a paru sérieux. Depuis cette époque, il n'a pas quitté l'infirmerie, et, malgré les soins, une fièvre continuelle, et des transpirations journalières l'épuisèrent rapidement. Je puis dire, en toute vérité, que la vie de ce bien-aimé frère, au milieu de nous, a toujours été celle d'un excellent novice. Il avait fait ses études jusqu'à la Rhétorique inclusivement, avec un succès remarquable, au Collège St Sulpice, à Montréal, sa ville natale. Ses maîtres l'estimaient; mais n'étaient pas sans inquiétudes sur son avenir. Ils craignaient pour lui les écarts d'un esprit hardi et indépendant; aussi ce ne fut pas sans une grande surprise, et je puis ajouter, sans une véritable satisfaction qu'ils le virent entrer au Noviciat. Tous ses condisciples en furent également étonnés. Il ne me cacha pas en se présentant, l'idée qu'on avait de lui et les défauts qu'on lui reprochait; mais en même temps, il montra une de ces déterminations calmes, raisonnées et fortes, sur lesquelles on peut compter. Elle ne s'est jamais démentie un seul instant. Les défauts, qui avaient inquiété ailleurs, n'ont jamais paru ici. D'une régularité irréprochable, il travailla avec une constance énergique à l'acquisition des vertus religieuses, surtout de l'abnégation. Pendant sa maladie, il n'a pas cessé de nous édifier par sa patience, sa résignation et surtout par son amour pour la Compagnie. Il craignait moins de mourir que d'être obligé de rentrer dans le monde. Plusieurs fois il me laissa entrevoir cette crainte; mais il l'exprima plus clairement à ses parents. Il avait un grand désir de se rendre utile, et je voyais qu'il serait peiné s'il n'accompagnait pas ses confrères du noviciat qui, comme lui, étaient destinés au Collège Ste Marie. Aussi, quoique je n'eusse aucune

confiance dans ses forces, je le conduisis avec les autres, dans la pensée que ce serait du moins une variété qui ne pouvait lui être nuisible. Le médecin du Collége vit tout d'abord la gravité de la maladie, et ne la lui déguisa pas. Il n'en parut pas affecté. Sa mère étant venue le voir quelques jours après, le P. Vignon crut devoir l'avertir de l'opinion du Docteur; elle demanda au bon frère en particulier si on lui permettrait de passer quelque temps à la maison paternelle, sans interrompre son noviciat. Revenu ici, il me fit connaître cette question de sa mère, mais sans témoigner aucun désir, et quand je lui eus répondu que les Supérieurs pourraient l'accorder, s'ils pensaient que par là sa santé put se rétablir: oh! reprit-il, je ne compte plus là-dessus, je préfère rester ici. Mais, me permettra-t-on de faire mes vœux?- Je n'en doute pas, j'ai même demandé au R. P. Tellier qu'il m'autorise à vous les faire faire avant la fin des deux années, s'il en est besoin; et si la réponse n'arrivait pas assez tôt, je prendrais tout sur moi. Cette assurance lui causa une joie sensible, joie qui fut plus vive encore lorsque quelques jours plus tard, je lui lus ces mots du R. P. Supérieur: "Oui, faites faire les vœux au bon frère Madore, le jour des Stigmates; ou plus tôt si besoin est, je le félicite de son attachement à sa vocation". Il eut en effet le bonheur de se lier plus étroitement à la Compagnie, le 17 de ce mois. Il prononça les vœux sur son lit, car il n'avait plus la force de se tenir levé; il le fit d'un ton de voix qui marquait sa satisfaction, puis il communia en viatique. Le lendemain, j'étais auprès de son lit, il paraissait absorbé. Enfin, il me regarde et me dit: Comme le diable se plait à tourmenter le monde! - Qu'y a-t-il donc? - Il me dit que la Compagnie a autant de pouvoir après les vœux qu'avant. - Quoi, vous craignez encore! Soyez tranquille. Vous avez raison d'attribuer cette suggestion au diable, laissez-le et pensez à la Ste Vierge, elle ne vous parlera pas de même. - Oh! oui, la Ste Vierge! je sais bien qu'elle m'a toujours plus aimé qu'un autre. Je crois pouvoir et même devoir dire ici que ce bon Frère qui, dès son enfance, comme me l'assurait son père, avait toujours aimé Marie comme sa Mère, lui attribuait la grâce de sa vocation. Il m'a déclaré qu'il n'était venu au noviciat que sur un ordre formel de la Mère de Dieu qui, lorsqu'il roulait dans son esprit des pensées différentes, lui était apparue et lui avait commandé d'entrer dans la Compagnie. Si je ne me trompe, ce fait serait arrivé le jour de l'Assomption, et le lendemain il venait sonder le terrain. Il ne me dit rien alors de cette circonstance; il n'en parla à personne avant la Visite du R. P. Sopranis, à qui il s'en ouvrit et qui l'engagea à m'en dire un mot. Depuis il n'en a jamais été question. Il avait une dévotion spéciale à N. D. des Douleurs, et parmi les petites médailles qu'on a trouvées sur lui, il y en a une qui représente N. D. avec le cœur percé de sept glaives. D'après ma suggestion, il lui avait demandé sa guérison, si c'était pour la plus grande gloire de Dieu, et il avait été prier devant une de ses images honorée dans la Chapelle des Sœurs de la Congrégation de N. D., à Montréal, sous le nom de N. D. de Pitié, et que Dieu s'est plu à glorifier depuis quelques années, par des guérisons merveilleuses accordées aux malades qui l'avaient invoquée. N. D. n'a pas jugé à propos de nous le laisser, et il parait qu'elle a voulu l'introduire elle-même dans un meilleur séjour. Le Dimanche 22, fête de N. D. des 7 Douleurs, il a pu encore communier en son honneur, et la nuit suivante, à une heure, il se reposait doucement dans le Seigneur en recevant une dernière absolution. J'espère qu'il a déjà vu, ou qu'il verra bientôt Celle qu'il aimait à appeler sa Mère, et Ceux dont il avait tant désiré d'être le frère. Quelques jours avant sa mort, nous parlions du Ciel, et en particulier du bonheur pour les membres de la Compagnie d'y rencontrer en entrant N. B. Père, et

un si grand nombre de frères. – Oui, dit-il, ça doit être un bonheur de famille. J'ajoutai un peu pour l'égayer, mais comment St Louis de Gonzague, St Stanislas nous recevront-ils? Sera-ce en nous embrassant, ou en nous serrant la main? – Oh! reprit-il, ce n'est pas comme cela que je l'entends. – Comment donc l'entendez-vous? – C'est une union d'âmes! – Vous avez raison, car leurs âmes seules sont dans le Ciel; cependant le corps glorieux de la Ste Vierge y est déjà. Quelle doit être belle! – Oh! oui, reprit-il avec un sourire de Bienheureux qui me remplit de joie, oui elle est belle! – Quoique la Compagnie ait perdu dans ce jeune frère un sujet qui promettait beaucoup, je ne puis m'affliger de sa mort, j'ai la confiance qu'il nous sera plus utile au Ciel.

New-York. – Extrait de plusieurs lettres.

Le nouveau bâtiment du Collége St François-Xavier est à peu près terminé; il a 80 pieds de haut, 60 de large et 120 de long, avec un rez-de-chaussée formant soubassement, deux étages, et au-dessus, dans toute l'étendue du bâtiment, une grande salle pour les représentations. Au mois de Septembre prochain toutes les classes y seront transférées; l'ancien Collége sera approprié pour la Communauté. Nos Pères du Missouri et de Georgetown continuent à souffrir beaucoup de la guerre civile. Le Collége de Bardstown vient d'être fermé et converti en hopital militaire. Le Collége de Georgetown, qui comptait autrefois 250 pensionnaires, n'en a cette année que 50. Nos Pères du Missouri ne peuvent passer d'un Arrondissement à l'autre sans prêter serment de fidélité à l'Union. Grâces à Dieu, nous sommes, à New-York, dans une position différente. Non seulement le nombre de nos élèves n'a pas diminué, mais il augmenté d'une centaine à peu près. Cependant le nombre des enfants est loin d'être en proportion avec la population catholique de la ville. Nous ne ferons que végéter aussi longtemps que nous n'aurons pas de 600 à 700 enfants. J'ai la ferme conviction que nous atteindrions bien vite ce chiffre, si nous avions plus de professeurs. – Les deux Pères qui exercent le ministère à Blackwell's Island continuent à faire un bien immense. Depuis le peu de temps que le P. Chopin est à l'hôpital, il a reçu un bon nombre d'abjurations de Juifs, de Chinois, de protestants etc.... Le P. Maréchal, qui est chargé de l'Almshouse, du Workhouse et du Lunatic Asylum, a célébré les fêtes de Noël d'une manière splendide. Parmi les pauvres, plusieurs savent chanter et jouer de différents instruments; or le Père a profité de leurs connaissances musicales pour leur faire exécuter une messe en musique, à laquelle ont assisté la plupart des fonctionnaires de l'île, qui sont tous protestants. Il a eu un plein succès; tout le monde était enchanté de sa musique. Tous les Dimanches, son église, qui peut contenir 1200 personnes, se remplit deux fois. Le ministre protestant en a pris ombrage. Comme malgré tous ses efforts il ne parvenait pas à réunir, les Dimanches, plus de 30 à 40 personnes, il a cessé de faire son service à l'église, et il a pris le parti de prêcher dans les salles des différents établissements. Il est sûr, de cette manière, d'avoir des auditeurs, car du moment que le ministre entre dans une salle, tous ceux qui s'y trouvent sont obligés d'y rester et de subir ses invectives. Pour vous donner une idée de la besogne du P. Maréchal, il suffira de vous dire que dans le Workhouse seul, il y a près de 800 jeunes filles ramassées dans les rues de New-York et ailleurs; et une grande partie de cette charmante population se renouvelle tous les huit jours. – Voici un relevé des prémices de l'oeuvre de *Blackwell's Island*, cette île abandonnée jusqu'à ce jour. Pendant les 6 derniers mois de l'année 1861; Confessions, 5,000. Communions, 4,400. Extrême-Onctions, 750. Baptêmes d'enfants, 270. Abjurations, 130. 1ères Communions d'adultes, 130. En outre, plus de 2,000 personnes ont pris la Pledge, ou l'engagement

de ne plus boire de liqueurs fermentées. Comme on le voit, le bon Dieu bénit cette œuvre! Il faut croire aussi que l'intercession du P. Jaffré, qui y a sacrifié sa vie nous est d'un grand secours. Le dernier rapport officiel fait par des protestants sur les œuvres de l'île, rend un hommage mérité à la mémoire de cet excellent Père. Les autres œuvres marchent comme par le passé. Le P. du Ranquet a commencé celle des Nègres; jusqu'à présent ces pauvres malheureux ont été entièrement abandonnés. Toutes les églises catholiques leur sont ouvertes, mais ils sont si détestés des blancs, qu'ils n'osent les fréquenter. Tous les Dimanches, dans l'après midi, on les réunit pour leur faire le catéchisme.

Quant à la guerre civile, elle continue à désoler le pays, et à répandre la misère parmi un grand nombre de familles; et il serait bien difficile à n'importe qui de dire, quand elle finira. D'un côté, le Sud est disposé à combattre pour son indépendance jusqu'à la dernière extrémité; de l'autre, l'orgueil national, l'intérêt et la haine de l'esclavage feront faire l'impossible au Nord pour reconstruire l'Union. La chose ne sera pas facile: même les plus fanatiques commencent à s'apercevoir que, pour mettre les armées du Sud en déroute, il ne suffit pas de le vouloir. Elles se battent noblement et sont commandées par d'habiles généraux. Si les Américains n'ont pas fait jusqu'ici une guerre sanglante, du moins ils s'y préparent. Ils laissent toute affaire de côté pour se former au métier des armes par la vie des camps, par des revues et des exercices continuels. L'armée, campée sur les bords du Potomac n'est pas animée de ce zèle fanatique qu'on a montré en quelques endroits, et elle se prêtera difficilement à une croisade insensée contre le Sud. La guerre, malgré les maux qu'elle entraîne après elle, a eu jusqu'ici un bon résultat, c'est de servir la cause de la religion. Beaucoup d'hommes qui eussent mené, dans les grandes villes, une vie inutile et sans doute licencieuse, sont revenus dans les camps à la pratique de leurs devoirs de chrétien. De plus, il y a tant de catholiques au service du Nord, que l'administration a dû les reconnaître officiellement *comme tels*; non-seulement en retribuant des aumôniers catholiques, mais en fondant, pour ces soldats des hôpitaux séparés, et en leur accordant presque tous les droits politiques. – Nos trois aumôniers de l'armée du Nord donnent rarement de leurs nouvelles. Le P. Tissot écrivait du camp Michigan: "Pendant plusieurs mois, il m'a été impossible de trouver un local convenable pour dire la messe; mais aujourd'hui, je possède une fort belle église: elle a 36 pieds de haut et 30 de large. Les deux murailles latérales sont faites de boue et de branches d'arbre, le tout soutenu par des pieux et des planches. Quelques feuilles de sapin nous servent de plancher et nous protégent contre l'humidité du sol. Le toit, achevé aux deux tiers, est de *Canevas*. Je ne pense pas que mon église puisse être assurée pour un siècle; quand le vent souffle un peu fort je ne suis pas sans inquiétude, et hier matin je n'ai rien eu de plus pressé que d'enlever les deux pouces de neige qui recouvrait le toit, de peur qu'il ne s'écroulât. Tous les jours, matin et soir, l'église est à moitié remplie par les hommes du régiment; les Dimanches, ils sont plus nombreux. Je suis maintenant occupé à les appeler un à un dans ma tente, pour connaître leurs noms et surtout l'état de leurs consciences: une bonne moitié a déjà comparu. Les autres ne me semblent avoir aucune répugnance à venir. Dans ces entretiens particuliers, le bien se fait, quoiqu'il présente un aspect uniforme à son jour; c'est un vieil ivrogne qui revient à une vie plus régulière après 10 ou 15 ans de désordres; une autre fois, c'est un homme de 25 ou 30 ans qui fait sa 1ère Communion. De temps à autre aussi, il m'arrive quelque protestant qui demande à rentrer dans le sein de l'Église. Tous les jours, j'ai de 5 à 30 communions". – Le P. Nash est

toujours au golfe de Mexico, dans la baie de Pensacola, sur une île déserte, exposé nuit et jour à toutes les rigueurs des saisons. Le camp a été brûlé une fois; les tempêtes sont si effroyables que le régiment a dû passer des semaines entières, réduit à la demi-ration. Il avait en vue une flotte entière, chargée de vivres, mais toute communication était impossible. Les maladies sont venues à la suite de tant de maux, semer la mort parmi les soldats : leurs derniers moments, ajoute le Père Nash, me consolent et m'encouragent au milieu des grandes fatigues de mon ministère. Il termine sa lettre par un trait bien édifiant. Dans une des dernières escarmouches, plusieurs soldats de son régiment furent ou tués ou blessés. Pendant qu'il était à la recherche des blessés pour leur administrer les derniers Sacrements, il rencontra un soldat irlandais qui avait autour de son cou, un scapulaire, une médaille et un crucifix, et qui priait avec beaucoup de dévotion. Dès qu'il vit le Père, il lui dit : Ne perdez pas votre temps avec moi, car je suis préparé à mourir, mais allez à la recherche d'un de mes amis, protestant, qui vient de recevoir une blessure mortelle et qui désire se faire catholique. Le Père prit aussitôt la direction que le soldat venait de lui indiquer, et au bout de quelques instants il trouva le pauvre jeune homme baigné dans son sang et prêt à expirer. Sur la demande du Père s'il voulait mourir catholique, le jeune soldat lui répondit aussitôt : Oh! oui, je veux être baptisé et mourir dans la vraie Eglise. Le Père se hâta de courir à la grève, et faute de vase, il trempa son mouchoir dans la mer; quelques instants après il faisait couler l'eau régénératrice sur le front du moribond. Après lui avoir administré l'extrême-Onction et l'avoir instruit et consolé de son mieux, le Père voulut le quitter, mais le jeune homme lui dit : Oh! Père, ne m'abandonnez pas; tous les autres blessés sont catholiques et savent comment mourir; mais moi je ne sais rien! Le Père dut céder à de pareilles instances, et il resta avec lui jusqu'à son dernier soupir.

Chine. Zi-Ka-Wei, 5 Janvier 1862. —

Nous sortons de l'église : la cérémonie des obsèques du P. Faustin Lainé est finie; il est mort aujourd'hui de la mort des Saints. Le 29 du mois d'Août, il s'était rendu dans le Pou-tôn pour diriger le district de Nedio. La santé était loin d'être aussi forte que la volonté; mais son désir de sauver les âmes était immense. Aussi se hâta-t-il d'abréger ses vacances pour rejoindre sa chère mission. Hélas! le bon Dieu devait bientôt l'éprouver et le préparer à sa fin prochaine en lui mettant sous les yeux le navrant spectacle de la mort. Les rebelles envahissent le Pou-tôn, brûlent Nedio à moitié, emmènent plus de 10,000 captifs, incendient les moissons, pillent, saccagent et tuent tout ce qui se trouve sous leur fer homicide. Dans ces tristes conjonctures, le dévoûment du P. Lainé ne connut pas de bornes, il se consacra tout entier au soulagement des pauvres chrétiens, et par deux fois il faillit tomber entre les mains des rebelles. Forcé de quitter son district à la fin d'Octobre, il revint se reposer de ses fatigues à Tem-Ka-don et à Zi-Ka-Wei. Mais alors se déclara une forte colique suivie de dyssenteries : c'était le signal du départ pour l'éternité. Le P. Lainé le comprit et se prépara au grand voyage. Pendant sa maladie, il parlait souvent de son bonheur de mourir : "Vous autres, vieux Missionnaires, disait-il au P. Gonnet, on dirait que vous avez peur de mourir; pour moi, je ne crains pas la mort, il y a longtemps que j'ai réglé mes affaires avec la Ste Vierge". Il nous a extrêmement édifiés par sa foi solide, son désir du Ciel, sa résignation. Tous les jours il entendait des lectures qui auraient pu fatiguer un esprit moins solide. Les sermons de Bossuet étaient pour lui pleins de charmes. Trois jours

avant Noël il nous disait : "O le jour de Noël, quel précieux anniversaire pour moi! Si je pouvais mourir ce jour-là. (Il y a 12 ans en effet, qu'il renonçait à toutes les espérances du monde, et se consacrait le jour même de Noël, au service du divin Maître). Le P. Lainé pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre : les douleurs qu'il éprouvait nous faisaient désirer de voir sa fin arriver. Le 24, à 2 h. je lui lisais le sermon de Bossuet pour la Nativité de N. S., et il le suivit très-bien ; mais le froid se faisait déjà sentir aux extrémités. Après la collation du soir, vers 7 h., le frère infirmier vient à nous : "Mes Pères, je crois bien que demain notre P. Lainé sera au Ciel". Il remonte auprès du malade et redescend aussitôt : "Mes Pères, vite, vite, le P. est à l'agonie". Nous accourons. Quel beau spectacle! Au moment où nous entrions dans sa chambre, le cher malade, se croyant déjà en possession du Ciel, ne se contenait pas de joie. "Ah! mes Pères, quelle joie! Quoi mourir dans la nuit de Noël! Mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de moi. O Jésus, ma bonne Mère, St Joseph! Mes Pères, pardonnez-moi ... de grâce, ne pleurez pas, je vais au Ciel.... Oh! qu'il fait bon mourir dans la Cie.... en Chine.... à Zikawei! Que je voudrais chanter, que je voudrais chanter.... Souriez, souriez mes Pères"; et de sa voix mourante, il entonnait le *Gloria*.... Vive Jésus.... Venez, divin Messie... puis il prenait son Crucifix, le baisait amoureusement, répétait avec ardeur les doux noms de Jésus, de Marie, de Joseph, de St Ignace — La crise ne se passa que vers 10 h., et un affaissement la suivit, c'était l'agonie. On s'attendait à tout instant à le voir mourir ; mais Dieu voulut le purifier jusqu'au bout! L'agonie, mais une agonie des plus douces, dura 8 jours et plus : il s'est éteint aujourd'hui même à 1 h. 3/4 du matin." — Le bon P. Faustin a souffert beaucoup dans les 3 années qu'il a passées en Chine : Coeur sensible, artiste, estomac délabré, avec des Chinois qui ne savent pas ce que c'est que le bon goût! c'est assez dire que la Chine a été pour notre Père un vrai purgatoire.

Chang-hai, 16 Janvier 1862. — *État de la Mission.* — Que font nos Pères au milieu des troubles qui désolent le Céleste Empire? ils restent avec les chrétiens pour les consoler, les soutenir, les confesser ; les évènements dont ils sont les témoins et les victimes, amènent les fidèles en foule aux Saints Tribunaux. Le P. Clavelin exerce le St Ministère parmi les Rebelles, du côté de *Tsanzo*, sur les bords du *Yang-tsé-Kiang*. Il vient d'être arrêté par les brigands, qui après l'avoir dépouillé de sa chapelle, de ses bagages, voire même de ses propres habits, lui ont laissé le temps de s'échapper de leurs mains et de sauver sa vie. Cette aventure ne l'empêche pas de se porter partout où sa présence peut être utile aux chrétiens et aux payens. Dernièrement il nous disait, que pour peu que la tranquillité se rétablît, le terrain était préparé pour une moisson abondante. Sur la fin de Décembre, le R. P. Lemaître et le P. Gonnet ont fait la mission à *Loutié*, à 10 lieues environ de Chang-hai. Là, le chef principal des rebelles est un chrétien, habitant du pays, qui pour sauver la contrée des ravages continuels de quelques bandes de pillards, convint avec un chef supérieur de *Zammos*, résidant à *Kia-ting*, de la somme à payer par le pays de *Loutié*. Notre chrétien fut constitué Mandarin de sa patrie, et depuis il y maintient l'ordre et la paix. A l'arrivée de nos Missionnaires, cet homme, revêtu de ses habits de Mandarin, fit la génuflexion devant eux, et les servit lui-même à table avec ses enfants, en présence d'une foule de payens étonnés. Le R. P. Supérieur est satisfait du bien qui a été opéré. Tous les chrétiens se sont approchés des Sacrements. 83 adultes ont été baptisés à *Loutié*; 150 se préparent à recevoir la même grâce. Avant de quitter *Loutié*, le P. Lemaître a vu des chefs de rebelles qui lui ont dit, qu'après avoir pris *Ning-po* et *Haut-cheu*, ils se porteraient en masse sur Chang-hai. — Le P. Gonnet a encore baptisé 18 adultes à *Pokkin*, à 2 lieues de Zikawei, et 5 ou 6 familles à *Tem-ka-tai*, à l'est de Chang-hai. — Le district du *Pou-ton* est tou-

jours sur le qui-vive. A plusieurs reprises, les brigands ont fait invasion jusque sur les limites de ce riche pays. Le Tou-nê vient de passer deux tristes mois; les rebelles ont visité 3 ou 4 fois toutes les chrétientés, et ont promené partout l'incendie, le pillage et la mort. Les districts de Tsim-pou et de Tsan-tkin sont également occupés par les rebelles: les chrétiens du 1er district sont venus s'établir en grand nombre à Chang-hai. Ceux du 2d. souffrent beaucoup. Dans l'île de Tsom-min, les Pères travaillent avec moins de difficultés. Dans le Wou-si, le P. Sentinier a pu, en prenant des précautions, exercer le St. Ministère à peu près comme les années précédentes. Depuis deux mois, il a baptisé 100 autres catéchumènes. Il en compte encore près de 3,000, tous fervents et bien disposés. De plus, une multitude de payens demandent à entrer dans le sein de l'Eglise. Ce sont les catéchistes qui manquent pour les instruire. En ce moment, le P. s'occupe activement à en former. Ce mouvement vers le Catholicisme nous fait espérer une bonne récolte. Du reste, les rebelles préparent à leur manière, les populations à se faire chrétiennes; car, ennemis jurés des pagodes, ils les renversent et les font disparaître du pays. Les Bonzes en sont réduits à faire leurs cérémonies accoutumées dans l'obscurité de la nuit. Telle est en résumé, l'histoire actuelle de nos Missions au milieu des Zammos. — Maintenant, embarquons-nous pour Hai-men et accompagnons Mgr. Borgniet. Le mois de Novembre touche à sa fin; nous arrivons à Tsom-min, où nous passons la fête de St. François-Xavier et une bonne partie de son octave. Cependant il faut partir; le 5 Décembre on met à la voile, et le 7, nous entrons dans Lo-pé-zen, petite chrétienté où le P. de Carrère a fait élever une petite église, style moitié chinois, moitié Européen. Elle est achevée et Mgr. doit la bénir. Les curieux étaient accourus en foule; on voulait voir le Tsu-Kiao, le maître de la religion. Les physionomies, il est vrai, n'annonçaient pas des dispositions favorables; cependant, rien ne faisait présager qu'un orage allait éclater, qu'un coup de main audacieux se préparait: Mgr. et ses catéchistes parlèrent à cette multitude; on fit distribuer des bonbons aux enfants, puis, au soleil couchant, tout le monde reçut ordre de se retirer. La foule une fois dissipée, Mgr. bénit l'église en présence de quelques chrétiens seulement. Le lendemain, Mgr. officia pontificalement, et put encore faire son action de grâces assez tranquillement. Mais la foule augmentait, et déjà l'on remarquait un certain trouble; des bruits sourds circulaient, enfin des menaces furent proférées contre Mgr. La tempête était déchaînée; Mgr. crut devoir affronter le danger, et parla à la foule avec beaucoup de sang-froid. Il avait à peine prononcé quelques mots, lorsque deux tuiles, lancées par une main inconnue, vinrent le frapper au front, et le sang coulait: Les chrétiens pressèrent Mgr. de quitter la chrétienté; on en voulait, disaient-ils, à l'église et à la maison des Missionnaires, on menaçait même de les livrer aux flammes. Alors Sa Grandeur, ramassant à la hâte quelques-uns des objets les plus nécessaires, se disposa à quitter le village de Lo-pé-zen, laissant derrière elle le P. de Carrère, qui, lui-même, dut bientôt se retirer. Mgr. traversa la foule, sans que personne osât l'insulter; mais à peine était-il hors du bourg, que les meneurs qui avaient pris toutes leurs mesures, et qui probablement, n'attendaient que ce moment pour agir, crièrent avec animation: "où est le Tsu-Kiao? où est le Tsu-Kiao? il faut brûler le Tsu-Kiao." Puis ils se précipitent avec fureur sur la maison des missionnaires et sur l'église, et les pillent: Argent, chapelle de Mgr. et du P. de Carrère, ornements d'église, tout fut la proie de ces bandits. Pour couronner leur exploit, ils mirent le feu à l'église et à la maison; et telle était leur rage, qu'ils emportèrent les débris encore fumants de l'incendie, ne laissant pas pierre sur pierre. Ce fut ainsi qu'ils exécutèrent des menaces antérieures dont on n'avait pas cru devoir tenir compte. — Un petit orphelinat établi dans cette chrétienté ne put trouver grâce à leurs yeux, malgré

toutes les représentations qu'on leur fit, ils y mirent le feu. 3 petits orphelins périrent dans les flammes, et leur nourrice fut dangereusement blessée. Les brigands se jetèrent alors sur les catéchistes de Mgr, et déjà ils les entraînaient pour les brûler vifs, quand les instances réitérées des principaux habitants du lieu, et entr'autres du Tao-tsen ou maire de l'endroit, les arrachèrent à la fureur de ces misérables. — Une pareille aggression ne pouvait rester impunie. C'était là une excellente occasion pour mettre à exécution d'une manière éclatante les articles additionnels du traité de Tien-Tsin. La prudence d'ailleurs nous faisait une loi de parler haut et ferme. Déjà les Mandarins avaient fermé les yeux sur plusieurs vexations dont les Missionnaires avaient été victimes; aucune démarche n'avait abouti; un petit Mandarin qui avait voulu forcer un chrétien à apostasier, avait échappé au châtiment qu'il méritait. Le silence pouvait enhardir les méchants. On résolut donc d'agir, et d'agir vigoureusement. Procès-verbal de l'affaire fut dressé; on prit les noms des principaux coupables: on remarquait parmi eux 3 Lean-Vou, ou gros propriétaires, et plusieurs Mé-gneu ou entremetteurs pour les mariages; tous personnages pleins d'esprit, à la parole facile, vrais orateurs, bien capables de monter un coup. La pièce fut envoyée chez notre Consul, Mr Edan; celui-ci l'envoya au Si, Fou-tai ou Gouverneur de la province du Kiang-nan, qui remplit par intérim, dans nos parages, les hautes fonctions de Vice-roi. Il y avait à Yan-Kim-psen un colonel à la tête d'un bataillon, sur le Wam-pou, un gros navire de guerre avec quelques canonnières de côté et d'autre; c'était trop éloquent. le fonctionnaire chinois agit immédiatement. Un Mandarin d'assez haut rang fut envoyé à Hai-men pour presser l'affaire. Mais bientôt les choses traînèrent en longueur; les coupables donnaient aux tribunaux de grosses sommes d'argent pour gagner du temps. Cependant Mgr voulait reparaître sur le théâtre des évènements de Décembre, pour qu'on sût bien, que ces dispositions hostiles n'étaient pas capables de l'arrêter dans l'exercice de son ministère. Mais pour plus de sûreté, il obtint du Consul 2 agents de police français, anciens soldats de l'expédition du Nord, qui devaient l'accompagner dans sa tournée pastorale. Arrivé à Tsom-min, Mgr reçut du P. de Carrère l'avis qu'il ne serait pas prudent de se montrer à Hai-men, qu'il valait mieux attendre. Mgr resta donc à Tsom-min, et envoya seulement les 2 agents au P. de Carrère: on les revêtit du titre de Se-hia, ou secrétaire du Consul français, chargés d'examiner sur les lieux mêmes la manière dont on poursuivait l'affaire, et de rendre au Consul un compte exact de tout ce qui se passait. On les présenta aux Mandarins qui, pleins de respect pour de si hauts fonctionnaires, les reçurent avec mille politesses, et les invitèrent même à leur table. Toutefois on ne se pressait pas de conclure, et malgré la présence de l'envoyé du Fou-tai, les coupables n'étaient pas encore saisis. Le P. de Carrère écrivit alors au P. Supérieur de venir lui-même à Hai-men, activer un peu le zèle des Mandarins. Le P. Lemaître s'entendit avec la marine, et on mit à sa disposition un petit vapeur et une chaloupe canonnière, commandés par Mr Dewarames, lieutenant de vaisseau. C'est cet intrépide marin qui, pendant l'hiver de 1860, fit parvenir par terre de Tché-fou à Tien-tsin (environ 150 lieues), les dépêches qui ne pouvaient être portées par mer à cause des glaces. La route par terre n'était pas non plus sans dangers, infestée comme elle l'était par les brigands, mais rien n'arrêta notre valeureux marin. Le R. P. Supérieur partit le vendredi 3 Janvier de Chang-hai, et les 2 navires arrivèrent le soir en face de Hai-men. Le P. Supérieur descendit d'abord seul à terre, et trouva le P. de Carrère à Mo-Ka-Tien. — Tout va bien, dit le P. de Carrère. — J'arrive avec des soldats, repartit le P. Lemaître. — Bien. — En avez-vous besoin? — Non. — Sont-ils utiles? — Oui. — C'est bien. — Le soir même les Mandarins vinrent voir le P.

Supérieur, ils paraissaient singulièrement embarrassés. Le P. de Carrère dit ensuite au P. Supérieur que les Mandarins désiraient voir les chefs seuls descendre à terre, la vue des troupes françaises pouvant épouvanter la population. C'est bien, dit le P. Supérieur, j'en parlerai à Mr Dewarames. Celui-ci, informé des frayeurs de nos magistrats chinois, répondit : c'est bien, je me ferai seulement accompagner par une vingtaine de mes soldats, et je n'en prendrai pas davantage.... car il ne m'en reste plus. Le Samedi, 4 Janvier, le P. Supérieur, Mr Dewarames et ses 20 soldats s'en allèrent à Mo-ka-tsen. Les chinois se portaient en foule pour voir passer les Si-ian-pu, (soldats occidentaux) et ils disaient assez haut, que l'on faisait bien de punir le pillage et l'incendie de Lo-pé-zen. On arriva ainsi comme en triomphe à Mo-ka-tsen. Les Mandarins vinrent faire visite au lieutenant. Persuadés que les 2 navires étaient montés par une troupe nombreuse, ils offrirent d'envoyer des provisions, mais on refusa net; ce qui n'empêcha pas les Mandarins d'envoyer aux navires une dizaine de chèvres, et une quantité prodigieuse de poules, de canards etc.... mais cet envoi ne fut accepté qu'après la conclusion de l'affaire. Enfin le Dimanche 5 arriva; c'était le jour où l'on devait rendre la visite aux Mandarins et conclure l'affaire. On résolut de faire cette visite de manière à faire impression. On se rendit donc chez les Mandarins dans l'ordre suivant : En tête, marchaient 4 hommes et un caporal. Venait ensuite Mr Dewarames en grand uniforme, et précédé du drapeau français. A côté de lui, le Supérieur en habit de cérémonie; derrière lui un élève de marine et le P. de Carrère, puis le maître d'équipage avec un séminariste chinois, vieux bachelier dont la voix stridente et les allures décidées ne rassurent pas beaucoup les Mandarins : enfin, on voyait s'avancer en bon ordre et sur 4 rangs nos braves soldats, le fusil sur l'épaule et la bayonnette au bout; c'était une promenade militaire en règle, et le pas résolu de nos Français dut faire battre le cœur à plus d'un Chinois. A la nouvelle de cet appareil belliqueux, les Mandarins épouvantés font prier Mr Dewarames de laisser ses soldats à la porte, et d'entrer seul avec les Pères. Mais il était trop tard; déjà le cortège était au milieu du Tribunal. Dès que Mr Dewarames connut le désir des Mandarins, il se tourna vers ses soldats et leur dit: "Allons, mes amis, serrez vos rangs, et en avant". Arrivés à la porte de la salle de réception, le lieutenant fit ranger ses soldats en demi-cercle et pénétra dans l'appartement avec les Pères, le Séminariste et l'élève de marine. On se fit de grands saluts, et on apporta le thé; mais on ne voulut rien prendre avant la conclusion de l'affaire. - Nous sommes venus ici, dit le P. Supérieur, pour régler cette affaire. - Certainement, dit le Mandarin, il faut arranger cela, mais ne précipitons rien, tout s'accommodera peu-à-peu; en attendant déjeûnons. - Non, dit Mr Dewarames, je ne déjeûne pas avant que tout soit terminé, je ne veux déjeûner qu'avec des amis. - Bien, bien, arrangeons les choses, dit le Mandarin de Téou-tcheu, homme plein d'esprit et causeur intarissable, et le voilà noyant dans un déluge de paroles ce qui pouvait se dire en deux mots. Mais on le connaissait, et le P. Supérieur lui dit: Voyons, voulez-vous régler cette affaire ici ou à Téou-tcheu; nos navires sont à quelques pas d'ici, et peuvent remonter jusqu'à Téou-tcheu; voyons, choisissez. - Mais, dit le Mandarin, tout peut s'arranger ici, que demandez-vous? - Nous demandons réparation pour votre conduite passée, indemnité pour les pertes subies par les chrétiens, et sécurité pour l'avenir. - Bien, bien, dit le Mandarin, mais nous n'avons pas ici le Wei-ieu (le Mandarin envoyé par le Fou-tai); nous ne pouvons rien conclure sans lui. - Non, dit le P. Supérieur, c'est à vous de terminer cette affaire; je sais de bonne source que le Fou-tai n'a envoyé le Wei-ieu, que pour presser l'exécution. Ce Mandarin est fatigué de ces longueurs, et si tout était réglé aujourd'hui, il retournerait demain à Chang-hai. Sur ces entrefaites arrive le Wei-ieu, avant que les Mandarins aient pu lui parler. Le P. Supérieur le met au courant de tout :

Mais certainement, dit-il, il faut en finir. Impossible de reculer; il fallut s'exécuter. L'indemnité rencontra quelques objections : Comment, dit le P. Supérieur, vous faites difficulté de rembourser une somme assez légère, quand je sais, moi, que vous avez déjà reçu plus d'argent que nous n'en réclamons. D'ailleurs ceux qui doivent supporter les frais, sont des sujets, ce sont des gens riches. Ainsi il nous faut une indemnité raisonnable. - Vous avez raison, dit le Mandarin, mais pour les objets volés, nous les retrouverons, et nous vous les remettrons. - Non, repartit le P. Supérieur, vous ferez figurer dans l'indemnité le prix des objets volés, si plus tard on nous les rapporte, nous estimerons leur valeur, et nous la déduirons de l'indemnité. - Bien, dit le Mandarin, qu'il en soit ainsi. - Et voilà qu'il entraîne le P. de Carrère dans un appartement voisin, et s'entretient tranquillement avec lui. Le P. Supérieur dit alors avec fermeté à ce Mandarin : Est-ce ainsi que vous vous jouez de nous; comment, rien n'est encore terminé et vous passez le temps comme si tout était fini! Voyons, décidez-vous, promptement, voulez-vous conclure l'affaire ici ou à Téou-tcheu? - Le ton était tellement résolu, qu'il n'y avait plus qu'à céder. Voilà donc nos 3 Mandarins se retirant chacun dans un coin, et faisant une composition comme des écoliers. Le Mandarin de Téou-tcheu apporta le premier sa pièce. On la lut : D'abord, dit le P. Supérieur, vous dites que c'est sous la pression qu'on exerce sur vous que vous reconnaissez vos torts; ôtez cette expression, et dites que c'est de bonne volonté... Comment, votre pièce est sans date! est elle valable! mettez encore la date... et le Mandarin fit ces diverses réformes. Il la présenta ensuite au P. Supérieur. - Fort bien, dit celui-ci, maintenant apposez votre sceau. - Je n'ai point apporté mon sceau, reprit le Mandarin, je n'étais pas venu pour traiter une affaire de tribunal. - Eh bien, apposez votre signature, et le Mandarin apposa sa signature. Les deux autres en firent autant. La pièce portait en substance que l'on reconnaissait les torts passés, que l'on ferait payer l'indemnité au plus tard le 28 de la 12e lune chinoise (le 27 Janvier 1862); enfin on s'engageait à dégrader le petit Mandarin qui avait voulu faire apostasier un chrétien. Le P. Supérieur remit ces pièces importantes à Mr Deswarames qui lui-même devait les porter à l'Amiral, ou, à son défaut, au Commandant de la Flotte. - Tout est-il bien, dit notre lieutenant? - Oui, répondit le P. Supérieur. - Alors nous pouvons déjeûner maintenant. Et on se mit à table. Pendant le déjeûner, les Mandarins demandèrent au P. Lemaître combien d'hommes pouvait contenir un navire européen. Cela dépend, répondit le Père : il y en a qui peuvent contenir 1000 hommes; sur les navires plus petits il y en a moins. Mais nos autorités chinoises peu satisfaites de cette réponse, interrogèrent le pilote lui-même. - Je n'en sais rien, dit le rusé pilote, je n'ai pas été voir dans les coins et recoins de ces grands navires qui ont plusieurs étages. Des données si précises ne contribuèrent pas peu sans doute à maintenir nos Mandarins dans un respect profond et une salutaire terreur. - A peine le déjeûner était-il fini, que le Mandarin de Téou-tcheu partit avec ses soldats pour aller à la recherche des coupables; nous attendons le dénouement.

19 Janvier. — J'ai dit que les rebelles, après la prise de Nimpo et *Hou-tcheu* se porteraient en masse sur Chang-hai. Ils tiennent parole. Nimpo vient de succomber; *Hou-tcheu*, après une énergique résistance, a enfin été prise. On porte le nombre des morts à plus de 100,000. Maintenant les bandes incendiaires inondent les environs de Chang-hai. Je ne crois pas exagérer, en disant, qu'ils sont, au Nord, plus de 40,000. Un égal nombre a envahi le Pou-nê et le Pou-ton, et pris successivement *Voug-ye, Né-wé, Tsé-touo*. Aujourd'hui, ils sont à moins de 3 lieues de Chang-hai. La foule épouvantée s'enfuit partout à leur approche. Le cœur est navré de douleur quand on pense que dans le

Pou-ton et le Pou-nê, où nous comptions plus de 40,000 chrétiens, on ne voit à cette heure que la triste image de la mort et la plus affreuse désolation.

23 Janvier. — Nous avons autour de nous des milliers de chrétiens et de payens, sans abri, sans sapèque, n'ayant qu'un peu de riz pour vivre. Les cris des femmes et des enfants déchirent le cœur! — Les rebelles veulent faire un effort suprême sur Chang-hai. Ils ont sommé les Européens de leur livrer la ville, et ils ont déjà attaqué quelques postes. On a répondu à la sommation par une déclaration de protection de la ville et des environs, y compris Zi-Ka-Wei, contre quiconque attaquerait, et les attaques ont été reçues à coups de canon. Les forces rebelles sont considérables, et celles des Mandarins sont nulles: tout est aux mains des Européens. Le Tao-tai vient de l'annoncer au peuple dans une proclamation.

Zi-Ka-Wei, 4 Mars. — L'audace des rebelles a été si loin qu'il a fallu songer à ne pas se laisser couper les vivres. On a même dû prendre l'offensive. Le 8 Février, Mr Ward, Américain hardi et entreprenant, à la tête d'un millier de Chinois commandés par des Européens, a surpris un camp de 20 à 30 mille rebelles; 2,000 environ ont été faits prisonniers, les autres ont pris la fuite, laissant un immense butin. Ce combat a relevé le moral des Chinois. Le 16 Février, une canonnière française, placée près de Tom-Ka-dou, est avertie que des rebelles ont campé près d'un village sur les bords du Wam-pou, et on signale une pagode comme lieu de rendez-vous. Mr Deswarames envoie de ce côté 4 obus; un d'eux tombe sur la pagode, enfonce le toit et vient éclater dans une salle où les brigands se disposaient à dîner; 48 sont tués, les autres s'enfuient: si les Européens, disent-ils, envoient de pareils Sicos (fruit assez semblable au melon), nous ne pourrons arriver à Chang-hai. Le 21 Février, à 3 h. du matin, l'Amiral français, avec 150 soldats, l'Amiral anglais avec 200, et Mr Ward à la tête de ses 600 Chinois, se dirigent secrètement vers Wosung, débarquent et marchent sur Codiot; Codiot est un gros village du Pou-ton entouré de murailles et protégé par un large canal. 40,000 rebelles y attendaient un renfort de Ta-Zammos pour tomber sur Chang-hai. Grand est l'étonnement de leurs deux chefs, lorsqu'ils apprirent l'arrivée des soldats Européens; l'un d'eux plus effrayé, prend la fuite; l'autre monte à cheval et se prépare à une vigoureuse résistance. Il fait attacher ensemble des milliers de prisonniers, et les place devant ses hommes en guise de gabions. Mais les troupes alliées s'en sont aperçues, et les obus lancés n'atteignent que les rebelles. Après 2 h. de combat, ils s'enfuyaient épouvantés, laissant plus de 1000 morts. Le peuple encouragé par cette défaite, s'est soulevé en masse et a fait justice des fugitifs. Si les alliés eussent pu marcher en avant, le Pou-ton serait libre! Quelques jours après, les rebelles, voyant qu'on ne les inquiétait plus, se sont vengés de leur défaite sur les malheureux Chinois: dans le Pou-ton et le Pou-nê, ils ont mis tout à feu et à sang. — Le 23 Mars, l'amiral anglais les a attaqués à Siodan. Ils étaient, dit-on, plus de 20,000; 1500 sont restés sur le champ de bataille. Leur rage est au comble! Le peuple ne voyant de salut que dans la résistance, se bat en désespéré; c'est une vraie guerre d'extermination. — Mais si le mal est grand, le bien l'est aussi. Les confessions sont très-nombreuses, et depuis quelque temps, c'est à la Ste Table comme aux jours de grandes fêtes. Priez beaucoup; nous aurons de beaux jours après l'orage, et plusieurs d'entre vous viendront cueillir dans la joie ce qui se sème dans les larmes!!

Scolasticat de Laval — IHS — Novembre 1862

Correspondance du Scolasticat de Strasbourg

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de Strasbourg

Nos RR. PP. et nos très CC. FF.

Pax Christi.

Canada. Mission de Ste Croix, Withwemikong, Ile Manitouline, 5 Juin 1862.

Lettre du P. Chôné aux Scolastiques de Laval. — Je vous ai laissés l'année dernière avec l'espérance que l'union des sauvages amènerait de bons résultats. Je puis tout de suite vous les faire connaître. Ces jours derniers, on me remettait une lettre où il était dit: M. Wh.... a vu, à Toronto, M. le Commissaire envoyé l'automne dernier aux habitants de l'île Manitouline; ce dernier a dit "que le Gouvernement renonçait à son projet de prendre l'île aux sauvages". On voulait donc la leur prendre? Oui, et je vais vous raconter comment.

Au commencement d'Octobre dernier, un Commissaire accompagné d'un employé du Département indien, et d'un arpenteur, arriva au village de Manitwaning où réside M. l'agent. Les sauvages sont convoqués de toutes les parties de l'île. Les nôtres avant de partir, viennent me consulter "A toutes les questions, leur dis-je, répondez: nous ne pouvons pas. Ne vous laissez pas entraîner dans la discussion; surtout gardez-vous de répondre aux discours qui vous seront adressés. Vous vous embrouilleriez, et on prendrait votre embarras pour un consentement. L'île vous appartient; le traité de 1836 vous en assure la possession". C'était un Samedi, ils ne revinrent que le Dimanche matin. Ils s'étaient donc bornés à un simple refus; et bien leur en prit. J'ai eu entre les mains toute la série des Considérants et des questions; les choses étaient présentées d'une manière si captieuse qu'on pouvait facilement s'y laisser prendre. Le tout reposait sur cette clause tronquée du traité de 1836: l'île a été cédée aux sauvages dans la supposition que 9,000 âmes s'y établiraient; cela n'ayant pas eu lieu, l'île reste la propriété du Gouvernement, qui ne doit aux sauvages que ce qui est nécessaire à la vie, à savoir: 25 arpents de terre pour chaque famille, sans autre dédommagement. Nos hommes furent ajournés au lundi suivant avec injonction de réfléchir sur la proposition qui leur était faite. Mais le lundi, on fut plus modeste; l'attitude ferme des sauvages avait donné à réfléchir aux envoyés du Gouvernement. Je dirai avec plus de vérité: M. le Commissaire usa de ruse, et voulut ainsi obtenir ce qu'il n'avait pu emporter de vive force. Il demanda uniquement la permission d'arpenter l'île. Le refus fut formel. "Mais ajouta le Commissaire, le Gouvernement pourrait employer la force pour protéger ses travailleurs". Un bruit confus de voix accompagna cette menace. Quand le calme fut fait, un de nos sauvages dit énergiquement: "Le Gouvernement a des soldats, il peut en envoyer pour nous tuer tous, et quand nous serons étendus par terre, il aura beau jeu avec notre propriété. Nous, nous n'avons ni poudre ni fusils, et quand nous en aurions, nous n'en ferions pas usage". Mr le Commissaire vit qu'il s'était trop avancé et que la voie d'intimidation ne lui réussissait pas mieux que celle de la ruse ou de l'autorité. Il essaya de donner quelques explications, mais elles ne purent pallier ce que les sauvages avaient vu d'odieux dans ses premières paroles. La séance dura jusqu'à 4 h. du soir, où MM. les envoyés du Gouvernement,

[illegible]me l'arpenteur qui avait ordre de rester dans l'île, prirent le parti de s'en retourner. Leur départ fut annon par deux coups de canon. La détonation qui s'entendit dans les champs où l'on récoltait le maïs, jeta l'alarme par tout. On pensait qu'ils annonçaient une réjouissance ennemie, la défaite et le malheur des sauvages. Cependant les envoyés ne se tinrent pas pour battus, ils firent savoir qu'ils reviendraient au printemps. M. l'Agent dit lui-même en termes précis que le Gouvernement prendrait l'île bongré malgré. Pour nous, nous nous bornâmes à confirmer nos pauvres enfants dans leur union, et tous les Dimanches après les vêpres, on récitait le chapelet pour attirer la protection de Marie.

Je vous disais, dans ma dernière lettre que j'avais plusieurs fois montré à nos sauvages la nécessité d'établir un Conseil qui ferait des réglements et veillerait à leur exécution. Il y a eu un petit commencement. On a compris l'urgence de la mesure : plusieurs conseils ont eu lieu, des conseillers ont été nommés, des essais de réglements dressés ; et quoique la chose ne soit pas encore définitivement constituée, quelques-uns des plus âgés exercent déjà une certaine surveillance. C'est un premier pas, et un grand pas de fait. Quelques jeunes gens avaient dit qu'ils s'opposeraient à ce conseil. Après avoir suggéré aux hommes les plus influents ce qu'il y avait à faire, je me suis fait en chaire leur interprète, et j'ai montré aux sauvages réunis qu'il était de leur intérêt à tous de se soumettre et même d'aimer cette institution, parceque dans les circonstances actuelles où l'on en voulait à leur existence, il ne fallait pas fournir des armes à la malveillance ; que si l'on apprenait qu'il y a des désordres parmi les sauvages de l'île, on les regarderait comme un nid de serpents qu'il faut exterminer. Puis je leur dis : Si vous ne voulez prendre des moyens pour réprimer les désordres, le moindre mal que vous puissiez craindre est d'être soumis tôt ou tard à la justice anglaise. Jusqu'ici on a respecté les traités, on vous a laissés vivre selon vos coutumes, on vous a traités comme un peuple allié ; profitez donc de votre liberté, créez une société régie par de bonnes lois, et fermez ainsi la bouche à la détraction. J'ai la confiance, ajoutai-je en terminant, que vous êtes tous animés d'un bon esprit ; cependant, comme le mal se glisse dans toute société humaine et y fait des victimes, il faut pour les récalcitrants une punition exemplaire. Vous n'avez ni prisons, ni moyens coercitifs, mais vos chefs sont résolus de livrer les fauteurs de désordre, s'il y en a parmi vous, à la magistrature anglaise. Cette dénonciation souleva quelques murmures ; mais peu à peu, à la suite de quelques explications, les esprits rentrèrent dans le calme. Maintenant on poursuit avec ardeur l'œuvre du Conseil de police, et j'ai la ferme confiance qu'elle se consolidera.

La grâce de Dieu travaille toujours et partout. Ces jours derniers, je recevais un de nos hommes les plus arriérés, et je pourrais dire : le coryphée des buveurs. Son frère, converti lui-même depuis peu, le conduisait. Après les salutations usitées, je lui dis : pourquoi viens-tu me voir ? - Je viens pour me confesser, si tu veux me recevoir. Eh ! comment pourrais-je refuser à Dieu ce qu'il me demande ? - Depuis quand veux-tu revenir au bon Dieu ? - Depuis le jour que tu es venu chez nous, je n'ai jamais oublié ce que tu nous a dit..... Or, voici l'occasion de la visite. J'avais appris que quelques-uns buvaient sans savoir au juste dans quelle maison. Je n'avais pas l'intention d'y aller. A quoi bon parler à des hommes ivres et buveurs de profession ? Cependant je fus obligé de conduire trois petites filles de l'école dans une maison où elles avaient pris des œufs, pour y faire réparation. L'exécution faite, me trouvant dans les environs du lieu où le désordre se commettait, je me dirigeai de ce côté comme par manière d'acquit et avec grande répugnance. J'errai autour des maisons que je soupçonnais renfermer les délinquants, je dépassai même

celle où ils étaient, puis revenant sur mes pas, je me décidai à frapper à la porte. J'entendis un petit bruit; mais pas de réponse. Après avoir frappé trois ou quatre fois, je demandai si on ne voulait pas m'ouvrir la porte. - Ouvre-la, répondit le maître du logis, elle n'est pas fermée à clef. J'entre, et je vois trois hommes dont l'un était passablement hors de raison; les deux frères dont j'ai parlé plus haut avaient pleine connaissance. Je ne sais plus comment j'entrai en matière, voici seulement ce que je me rappelle: "Je suis peiné de voir comment des hommes, images de Dieu, se dégradent! Quoique vous ne fassiez aucun cas de la religion, vous êtes cependant mes enfants. Je ne puis que demander à Dieu, notre père, qu'il ait pitié de vous, qu'il vous fasse miséricorde. Sa miséricorde s'exerce de plusieurs manières; quelquefois elle frappe fort. Je ne sais comment elle agira avec vous.... Le pauvre homme, qui n'est pas méchant d'ailleurs, voulut me faire quelques observations. Je coupai court et lui dis: Je ne suis pas venu ici pour croiser des paroles, mais seulement pour vous avertir comme mes enfants et vous faire comprendre combien vous vous dégradez par une telle conduite, et quels malheurs vous vous préparez. - C'est vrai, dit-il, tu as raison. Ce fut longtemps après que cette visite porta un fruit auquel je ne m'attendais pas. Cet homme est revenu une seconde fois, et il me disait: Je n'ai pas été à l'église Dimanche dernier; je n'ose pas, j'ai honte même de me montrer dans le village. Cependant il vient en plein jour se confesser. Veuille la Mère de miséricorde achever son œuvre!!

Le nombre de nos Missionnaires augmente; nous sommes 4 prêtres - Pourquoi ce renfort? C'est que nos Missions ont pris plus d'extension par suite d'un accord entre Mgr. l'Evêque de Hamilton et Notre R. P. Général. Désormais la Compagnie prendra soin de toutes les Missions sauvages du diocèse. Les filles du St Cœur de Marie viennent s'établir dans l'île; nous les attendons pour le mois prochain.

Syrie - Extrait d'une lettre du P. Feneck; Beyrouth, 28 Août 1862.

C'est maintenant que nous avons besoin d'ouvriers qui nous aident à nourrir et à propager l'ardeur nouvelle qui pousse vers l'unité les populations schismatiques. Voici les circonstances providentielles qui l'ont fait naître. L'Evêque schismatique de Homs (l'ancienne Emèse), Grégoire Kouba, s'est fait catholique au mois de Mai dernier. Ce prélat n'eut pas plutôt goûté dans son cœur les premiers fruits de son retour à l'Eglise, qu'il pensa à ses frères égarés dans les voies du schisme; et, encouragé par MM. les Consuls de France à Beyrouth et à Damas, soutenu d'ailleurs par le zèle de nos Pères, il résolut de leur porter dans le sud de la Montagne la lumière qui venait de l'éclairer lui-même. Les plus nobles représentants de ce pays se trouvaient alors à Beyrouth: les vexations injustes du Gouvernement turc les avaient forcés d'y chercher un refuge. Là, ils implorèrent la protection des Consuls de Russie et d'Angleterre, mais inutilement. Déçus dans leurs espérances, et attristés par ce refus inattendu, ils vinrent confier au P. de Prunières leur désolation. Le Père les reçut avec bonté, les encouragea, leur dit que M. le Consul de France couvrait d'une égale protection tous les chrétiens, et qu'il allait lui-même l'instruire de leur triste position. Le lendemain ils se présentaient chez M. Outrey. L'accueil fut des plus bienveillants. M. le Consul écouta leurs plaintes, leur promit de s'interposer en leur faveur, et leur donna enfin l'assurance formelle qu'il les protégerait comme les autres chrétiens. Cette noble conduite du représentant de la France les toucha profondément. Le P. de Prunières saisit l'occasion, et leur proposa de rendre visite à Mgr. Kouba;

ils acceptèrent sans difficulté, et ce qui était prévu arriva : l'exemple et les touchants conseils de Mgr firent une telle impression sur leurs cœurs, qu'ils demandèrent comme lui à rentrer dans le sein de l'Eglise, et ils abjurèrent le schisme.

Je me trouvais alors à Bela, dans la Galilée inférieure, où j'ai fondé quelques écoles pour préserver les catholiques du venin de l'hérésie protestante. Averti de ce qui se passait à Beyrouth, je partis aussitôt pour le Sud de la Montagne. La nouvelle du retour des chefs à l'unité n'y était pas encore parvenue, et je crus mieux de ne pas l'annoncer moi-même. Mais, pour préparer les esprits à la recevoir favorablement, je commençai sur l'unité de l'Eglise une suite d'entretiens. L'intérêt avec lequel on les écouta, ne me laissa aucun doute sur les bonnes dispositions de la multitude, et ces dispositions allèrent croissant jusqu'au jour où arriva la nouvelle de l'heureux événement de Beyrouth. L'impression qu'elle produisit fut profonde ; l'exemple de Mgr surtout eut sur les esprits une influence bien marquée ; car son grand âge et ses rares qualités l'avaient rendu recommandable parmi les schismatiques de Syrie. J'eus garde de ne pas profiter d'une circonstance si favorable ; j'exhortai vivement à marcher sur les traces des nouveaux convertis, et voyant tous les cœurs bien préparés, je retournai à Bela. Quelques jours après, je revenais avec les chefs. Je ne vous dirai pas avec quels transports de joie on les reçut ; mais leur retour fut pour moi un jour de bonheur. J'entendais des milliers de schismatiques bénir et exalter le nom du pontife romain ; ils voulaient désormais vivre sous son autorité. Ils me demandaient des écoles, des missionnaires Jésuites, m'invitaient à les visiter souvent, etc..... Comme je connaissais assez les sentiments du R. P. Canuti, supérieur de la Mission, je promis d'exaucer leurs vœux, et j'ajoutai que la Compagnie ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour les soulager dans leurs nombreux besoins, et les aider à vaincre les obstacles que leur susciterait l'évêque dont ils abandonnaient la Communion.

Le temps était venu pour le nouveau pasteur converti de se rendre au milieu des brebis rentrées à son exemple dans le bercail de J.C. J'écrivis donc au R. P. Canuti ainsi qu'au Patriarche des grecs-unis de vouloir bien hâter le départ de Mgr Houba. Sa Grandeur ne se fit pas attendre ; et bientôt, de Saida, où j'étais allé à sa rencontre, nous partîmes ensemble pour le Marse-Youn, (sic). Le Marse-Youn est un pays situé entre la plaine du lac Merom au Sud-Ouest, le mont Hermon au Sud-Est, le Liban au Nord, le fleuve Léontès à l'Ouest. Il faut six heures pour le parcourir dans sa longueur, trois pour le traverser dans sa largeur. Notre marche à travers ce pays au milieu d'une population naguère séparée du centre de l'unité, fut un continuel triomphe pour l'Eglise. Les habitants accouraient de toutes parts, et se pressaient nombreux autour de nous. Il y avait tant d'ardeur et de simplicité dans les témoignages de leur foi, qu'il m'est impossible de le dire. Quel effet ne produira pas leur exemple sur les peuples encore schismatiques de Hhama, de Hhoms, du Hhauran et du mont Hhermon, avec lesquels ils ont de fréquents rapports ! Du reste, l'action du Marse-Youn s'étend plus ou moins sur toutes les contrées adjacentes, et le mouvement qui emporte actuellement les esprits vers l'Eglise catholique embrasse en Syrie plus de 20,000 âmes. Mgr Houba visitera bientôt les pays voisins de Marse-Youn, pour y activer le feu sacré. Comme il est fort attaché à notre Compagnie, il a demandé qu'un de nos Pères fut le compagnon inséparable de son apostolat. Pour ce qui me regarde, je compte dans le champ assigné à mes labeurs, C.A.D., dans le Marse-Youn et les vallées du Mont-Hhermon, plus de 10,000 grecs, récemment acquis à l'unité ou près de l'être. La providence m'a déjà fourni les moyens d'établir

pour les nouveaux convertis, six écoles dans six villages différents. Il me faudra bientôt en établir d'autres; car il y a deux jours que plusieurs villages du Mont-Hhermon me faisaient exprimer leur désir de devenir catholiques, et de participer aux avantages dont jouit le Marse-Youn.

Le même Père écrit à la date du 8 Septembre 1862: Le mouvement des Grecs vers l'unité augmente toujours. Quelques habitants d'un village de l'anti-Liban, sont venus au divan de notre résidence pour combiner leur retour. Je leur ai dicté une petite déclaration qu'ils feront signer par ceux de leurs co-religionnaires qui veulent avec eux se rapprocher de Rome. D'autres Grecs du même district se sont dernièrement convertis à Damas. Mgr. Kouba est parti pour Zahlé, Damas et Hhoms. Il ne manquera pas de faire de nouvelles conquêtes sur sa route. La population du Marse-Youn comprend 2,800 musulmans, et 6,000 chrétiens dont 4,000 récemment convertis au catholicisme. Autrefois il n'y avait que 200 catholiques grecs, les 1800 autres chrétiens étant Maronites. Les protestants ont fait beaucoup de mal dans ce district, et il faut nous surcharger d'oeuvres pour les combattre avec avantage. Heureusement nous ne pouvons douter ni de la protection de Dieu, ni de la générosité de nos frères d'Europe. Si votre charité ne vient à notre secours, comment pourrons-nous soutenir les écoles nouvellement fondées et poursuivre l'oeuvre si belle de la réconciliation de l'Eglise grecque à l'Eglise Romaine?

Cayenne. Lettre du R. P. Girre, 16 Mai 1862.

J'ai voulu attendre la fin du temps pascal afin de donner des renseignements exacts sur le nombre des Communions. Les résultats ont été très-consolants:

S. Laurent	sur 700 transportés,		600 Communions.	
Ilet la Mère	» 400	»	220	»
La Montagne	» 750	»	300	»
S. Georges	» 160	»	70	»
Ile Royale	» 900	»	350	»
Gardien et Montjoly	» 600	»	250	»
S. Louis	» 200	»	140	»
S. Joseph	» 200	»	70	»

Nos transportés célèbrent le mois de Marie avec beaucoup de solennité. Les trônes de la Ste. Vierge sont partout très-élégants et parfaitement décorés par nos bonnes Soeurs de S. Paul de Chartres. Les instructions, quoique non réglementaires sont suivies par nos paroissiens et accompagnées du chant des cantiques. Marie qui voit avec complaisance ces bonnes dispositions de nos transportés, a déjà procuré à nos Pères pendant ce beau mois des retours consolants. – Le Pénitencier de St. Laurent compte une vingtaine de noirs transportés. Le P. Houdoin s'en occupe tout particulièrement; c'est lui qui les prépare à leur 1ère Communion. Ces bons noirs sont portés à la piété. L'un d'entr'eux, âgé de 22 ans, invité par ses camarades à déjeuner le jour de sa 1ère Communion, leur répondit: Moi, pas avoir faim, ni soif. Moi v.. se contenter de mon Jésus. Leurs bonnes dispositions continuent après leur 1ère Communion. Ils assistent tous les jours à la Sainte Messe avant le travail, le soir ils récitent leur chapelet à l'église. Un de ces bons noirs se laissa aller pendant plusieurs jours à quelques délits. Après sa correction, il dit au Père:

moi avoir mal fait, moi avoir manqué au chapelet, et moi avoir eu des disputes tous les jours. — Nos transportés ont beaucoup de dévotion à St. Joseph. Quelques jours après sa fête, un concessionnaire de St. Laurent que le Père visitait depuis longtemps à l'hôpital à cause d'une large plaie au pied, vint le trouver tout rayonnant de joie. Qu'y a-t-il de nouveau à la concession, lui dit le Père. — Ce qu'il y a de nouveau, c'est que le 19, pendant que j'étais couché sur mon hamac, et que tous les camarades étaient au salut en l'honneur de St. Joseph, je me suis rappelé que ce saint ne refusait rien à ceux qui l'invoquaient, surtout le jour de sa fête ; j'ai pris mon chapelet et je l'ai récité avec confiance en son honneur, et voici que je suis guéri, je n'ai plus de plaie au pied. C'est St. Joseph qui m'a guéri ; je le priais comme les autres, mais je veux désormais l'honorer d'un culte particulier. A ce trait j'en ajouterai un autre.

Un transporté âgé de 34 ans, appelé Joseph Toujols, était au lit depuis 8 mois pour ulcères aux pieds. Tous les jours on lui retirait près de 40 à 50 grammes de chair qui avait pourri pendant la nuit et qui tombait en lambeaux. Les phalanges des doigts étaient tombées, les muscles ou les tendons du pied restaient seuls. On y voyait fourmiller les vers ; et une odeur suffocante provoquait chez lui et chez les autres des nausées et des vomissements. La mort de deux voisins l'avait laissé indifférent sur son salut. Plusieurs fois le P. Jardinier avait abordé timidement la question de la réconciliation avec Dieu. — Mon Père, je vous en prie, ne me parlez pas de tout cela, je souffre trop..... et puis ce n'est pas mon idée. Je sais bien que je suis perdu. Le médecin ne veut pas m'amputer la jambe parce qu'il craint que je ne reste dedans. Mais tout cela sera fini, quand je serai aux pommes d'acajou. (Ils nomment ainsi le cimetière parce qu'il est planté d'acajous). A cause des voisins, le Père crut prudent de ne plus parler de confession. Il se contenta de lui dire que tous les jours il priait pour lui. — Vous êtes bien bon, mais tout cela ne me guérira pas, puisque je suis perdu. — Le mois de Mars arrivait, le Père lui conseilla d'invoquer S. Joseph, pour obtenir du courage et de la résignation. — Mais Joseph, dit-il, c'est mon nom, je m'appelle Joseph ; vraiment. Oui, c'est mon prénom. — Eh! bien, lui dit le Père, je vous en félicite, St. Joseph est un si grand Saint ! promettez-moi de l'invoquer tous les jours. — Pour vous faire plaisir, je veux bien. Quelques jours après cet homme priait le Père de le confesser. Il communia le 19 Mars, et quelques jours après il mourut dans des sentiments de piété très-rassurants pour son éternité.

Le P. Mirebeau m'a raconté l'histoire suivante : En arrivant à la Montagne d'argent en Novembre 1860 ; le P. Jardinier me signala un jeune protestant comme offrant des espérances de conversion. Depuis longtemps travaillé par la grâce, il aimait les offices catholiques qu'il suivait avec exactitude ; il était en réalité catholique de conviction. A l'exemple du P. Jardinier, j'encourageai notre jeune homme, qui promettait en effet de se faire catholique, mais c'était toujours Cras, demain. Le diable fit un dernier effort ; je reçus où ce malheureux protestant me témoignait en termes pleins de sentiments, son regret de ne pouvoir se déterminer dans l'état de profond chagrin qui l'obsédait. "Je n'ai [illegible] la force de me lire, me disait-il, mes yeux parcourent les pages, mon esprit est ailleurs ; je vous remercie de vos bontés, je retournerai vous voir quand j'aurai l'esprit tranquille". Deux mois se passent, le Père le rencontre, l'engage à revenir et à réfléchir sérieusement ; le jeune homme promet, il prend une énergique résolution et demande à se préparer. Le P. Jardinier eut la joie de le baptiser sous condition le Samedi-Saint, et moi celle de lui donner pour la première fois la Com-

munion, le jour de Pâques. Ce jeune homme est devenu depuis un modèle de piété. Il vient d'être confirmé et voici la lettre qu'il écrivit à son parrain, le F. Salmon. Je copie textuellement: "Mon cher Parrain, je croirais manquer à mon devoir si je ne vous écrivais quelques lignes pour vous faire part que j'ai eu le bonheur de recevoir le sacrement de Confirmation. Maintenant je dois être parfait chrétien, je suis admis au nombre des enfants de la grande Eglise, et je pense qu'avec l'aide de la grâce de Dieu, je ferai tout ce qu'un bon chrétien doit faire. Depuis le jour où j'ai été confirmé, je n'ai pas manqué une seule fois de faire mes prières du matin et du soir, et continuellement sur les travaux, je m'adresse à la Ste Vierge Marie, la consolatrice des pauvres affligés comme moi, et je m'aperçois que cette dévotion augmente en moi le courage dont j'ai besoin pour supporter ma pénible position. Je ne puis vous exprimer toute la joie que j'ai éprouvée le jour de ma 1ère Communion et de mon baptême", etc... Le F. Jardinier ajoute en poscriptum: Mon cher Frère, je suis toujours très content de votre filleul qui vous fait honneur, ainsi qu'à la Religion Catholique qu'il professe hautement./.

Lettre du P. Mirebeau aux PP. et FF. du Noviciat d'Angers.

Ile la Mère, Mai 1862. — Vous connaissez par les lettres du R. P. Supérieur la situation générale de la transportation. Ce que je pourrais y ajouter serait tout-à-fait insignifiant. Néanmoins je vous donnerai quelques chiffres, afin que voyant ce que la grâce vient de faire dans ces jours du temps pascal, vous ayez l'occasion de remercier N. S. de sa miséricorde envers un grand nombre d'hommes. Nos Pâques ont été consolantes. Le jour même de la grande fête, nous avons eu ici 193 Communions sur environ 460 transportés; depuis d'autres ont rempli leur devoir. J'espère beaucoup que Marie ne laissera pas écouler son mois sans toucher quelques cœurs. — Dernièrement nous avons eu la Confirmation; 21 transportés l'ont reçue. Leur tenue à tous a été si édifiante, que nos officiers du pénitencier et du Vapeur, tous présents à la cérémonie, en ont été frappés; et malgré leur penchant à la raillerie en ce qui touche les transportés et leurs pratiques religieuses, ils ont été forcés dans cette circonstance, de rendre hommage à la vérité. L'un de ces transportés, vicieux entre tous, avait toujours résisté à la grâce depuis sa 1ère Communion. Puni presque continuellement, il avait été en dernier lieu envoyé à St Georges, où l'air est mortel, surtout dans la saison chaude. Il y tomba malade, et en vint à l'extrémité. L'Aumônier de St Georges connaissant le triste état de son âme, passa la nuit entière auprès de lui à prier, attendant le moment de lui faire entendre le langage de la Religion. Le malheureux fut touché de cet acte de charité; la grâce triompha, et il promit de se confesser. N'ayant pu exécuter sa promesse à St Georges, il l'a tenue à Ile la Mère où il est maintenant. Il bénit le Dieu qui l'a converti, et s'efforce à son tour de ramener les autres à la pratique de leurs devoirs.

Puisque nous sommes dans le mois de Mai, laissez-moi vous raconter à la gloire de Marie un trait admirable de sa protection. Le fait remonte à quelques mois: Cinq transportés, lassés de leur exil, prirent la résolution de s'évader; ils s'emparent d'une petite embarcation sans mats ni voiles, et pourvue de trois pagaies seulement, ils y cachent des provisions pour quelques jours et se mettent en mer. Malheureusement ils avaient mal calculé; aucun d'eux ne savait gouverner; la mer devient mauvaise, et malgré leurs efforts, la barque est entraînée au large; pour comble d'infortune, les lames les inondent et gâtent leurs vivres. Ils luttent pendant quelque temps, mais enfin exténués de fatigues et mourant de faim, ils quittent gouvernail et avirons, et se couchent au fond de la barque pour attendre la mort. On a bien raison de dire que la foi s'éteint difficilement même dans les

ânes les plus avilies. Elle se réveille surtout en présence de la mort. Nos hommes quelque criminels qu'ils soient pensent à Marie; les larmes coulent, ils prient, ils s'engagent à se convertir et à se confesser aussitôt qu'ils auront mis pied à terre, si Marie daigne les sauver. Dix jours se passent; le 4e la barque arrivait à l'embouchure de la rivière de Surinam dans la Guyane hollandaise. Des hommes du poste militaire l'apercevant, viennent l'examiner, et trouvent au fond nos cinq hommes plus morts que vifs; ils n'avaient rien pris depuis 6 jours. On les transporte à l'hôpital de Surinam; là ils sont soignés, ils recouvrent leurs forces, et quelque temps après le bateau de Cayenne les ramenait à leur poste. - C'est de l'un d'eux que je tiens ces détails. Ses compagnons accomplirent leurs promesses aussitôt qu'ils furent arrivés. Lui seul, bien que tout changé et rempli du désir de mieux faire, n'avait pas encore osé s'en ouvrir. Le bon Dieu l'a amené ici dans un état d'infirmité très-grave, et enfin il a répondu à la grâce, mais avec un cœur généreux.

+ ## Extrait d'une lettre du P. de Monfort: St. Louis du Maroni, 7 Août 1862.

St. Laurent est un pénitencier (paroisse ou village) dont vous avez souvent entendu parler; c'est l'espoir de la colonisation par les transportés, et surtout de la moralisation de ces pauvres gens. Aller à St. Laurent est une faveur, méritée par une conduite bonne, soumise et religieuse, jointe à un âge pas trop avancé et à des forces physiques telles que doivent être celles d'un colon défricheur sous le soleil de l'équateur. Quand une fois on est à St. Laurent, on y est comme en probation ou au Camp, ou employé. Le nombre des employés est relativement immense dans chaque pénitencier: tous voudraient l'être, soit jardiniers, soit cuisiniers, soit écrivains, soit infirmiers, etc.... Le Camp est, comme dans les autres pénitenciers, composé de cases communes de 25 à 40 hommes. Les hommes du Camp font les corvées, les défrichements et les cultures. Une partie est détachée au grand bois, chantier d'exploitation des bois de construction, qu'on expédie à Cayenne, à la Martinique, en France, etc... On passe ainsi à St. Laurent un temps d'épreuve plus ou moins long. Ceux qui se conduisent mal sont renvoyés dans les autres pénitenciers; les autres attendent que leur conduite soit trouvée assez bonne pour être Concessionnaires. Il y a des Concessionnaires ruraux et des Concessionnaires urbains. Le Concessionnaire rural reçoit deux hectares de forêt à exploiter et à cultiver, un emplacement pour sa case et un jardin; de plus, une part dans une certaine quantité de terrain à transformer en paturage; ce terrain est commun à 20 concessionnaires. Les concessionnaires urbains sont les gens de métier, cordonniers, tailleurs, menuisiers etc... On peut encore, s'ils donnent de graves sujets de plainte, leur ôter leur concession. Ceux qui offrent des garanties suffisantes de moralisation, sont autorisés, s'ils le demandent, à faire venir de France leurs femmes et leurs enfants. Ils peuvent aussi, s'ils sont célibataires, se marier à St. Laurent. On leur choisit alors des épouses parmi les femmes condamnées qui ont pour ce motif demandé la transportation; elles sont gardées à St. Laurent par les Sœurs de St. Joseph de Cluny. On ne fait le mariage que lorsque l'homme a sa case finie et son jardin commencé. La femme libre ou condamnée et les grands enfants ont la ration comme les transportés; mais on prévient ces ménages qu'il faut qu'ils finissent par se suffire à eux-mêmes. Le pourront-ils? les uns disent oui, les autres non; pour moi j'espère que oui, si on les laisse un peu se débrouiller par eux-mêmes tout en les aidant. Le sol est maigre: c'est du sable. Le café y vient bien; la canne à sucre et le coton y viendront bien aussi; je dirai la même chose de l'igname, de la patate et des légumes de France. Les paturages une fois faits, et il parait qu'on en fera d'assez bons, il sera facile d'élever des bœufs.

En outre, si nos gens ont la sagesse d'habituer leurs enfants au pain du pays, à la Cassave, ces enfants et les générations suivantes vivront ici facilement, et nous aurons, je crois, une population aussi morale que la plupart de celles de France. Mais je voulais parler de St Louis, et j'ai passé mon temps à St Laurent. C'est sans doute, que mon cœur y est un peu plus qu'à St Louis, où je ne suis que par intérim; et cependant il y a ici beaucoup de bien à faire, et il s'en fait, en effet; car dans le nombre de ceux qui souffrent, il y a des âmes qui souffrent chrétiennement. St Louis est un simple pénitencier situé à environ 4 Kil. en amont de St Laurent, sur le Maroni, et séparé des Concessions de St Laurent par la Crique balatée, rivière de 60 à 80 mètres de largeur et assez profonde. On dit, et je le croirais assez facilement, que c'est le pénitencier où l'esprit est moins bon; les autres y envoient volontiers ceux qui n'ont pas les qualités requises pour aller à St Laurent. Il n'en devrait pas être ainsi; mais le fait paraît exister. Le personnel de la transportation monte à près de 500. Le personnel libre comprend 36 soldats, les surveillants, les gendarmes, les cantiniers et les employés plus ou moins relevés jusqu'à l'Aumônier et au Commandant; en tout, une centaine de personnes. Hélas! les Communions pascales sont bien rares parmi ces derniers!.... Les condamnés jouissent d'une grande liberté: il n'y a pas de prison, les cases sont ouvertes et tout près du bois; aussi les évasions sont-elles fréquentes; mais la plupart de ces évadés finissent par mourir de faim; d'autres sont ramenés par les Indiens qui reçoivent une prime en récompense; ils les prennent en les menaçant de leurs flèches ou de leurs fusils, et en leur criant: "Moi Gendarme!".... St Louis a aussi son Grand bois, à environ 10 Kil. en amont; le terrain est accidenté pour le pays; il y a 30 a 40 mètres de différence de niveau entre les points les plus élevés et les plus bas d'un espace de terrain de mille hectares. Les parties les plus basses et le bord du fleuve sont marécageux; on y travaille souvent dans l'eau jusqu'à mi-jambes, quelquefois jusqu'à la ceinture et plus. On envoie là les hommes les plus robustes qui se trouvent être ordinairement les plus indisciplinés. Ils y sont 125, dont environ 40 à 50 arabes Musulmans. Une 20e de ces Arabes restent au camp. Au grand bois, il n'y a ni aumônier, ni messe si ce n'est une ou deux fois par mois; et tout doit être fini à 6 h. au plus tard. Les hommes n'ont pas de cases, mais des carbets, portés sur quelques piquets, auxquels on suspend aussi les hamacs. Pas d'ambulance ni de médecins. Quand les hommes se disent malades, on ne les croit pas; s'ils le sont en réalité, cela se voit clairement après 7 ou 8 jours, et on les envoie à l'hôpital de St Louis. Cinq Sœurs de St Paul font le service de l'hôpital; on y compte en ce moment 54 malades, dont deux *in extremis*; les mauvaises plaies sont fréquentes. Au grand bois, le travail ne manque pas. Il y a des hommes qui ne descendent pas une fois par an à St Louis; aussi plusieurs ne voient jamais le Père en particulier. La foi soutient certaines âmes généreuses, mais en général, quel abattement! et même chez plusieurs quelle absence de tout sentiment! - Vous perdez votre temps avec nous, me disait un de ces hommes; nous sommes abrutis; nous allons comme des machines ou des brutes, en attendant que la mort mette fin à tout. Le fait est que ce qu'il me disait me peignait assez le serrement de cœur que je venais d'éprouver en voyant venir une pièce de bois; elle était traînée dans l'eau et la vase par une trentaine d'hommes attelés à deux chaines cramponnées à la tête de cette pièce. Le contre-maître chante pour animer les travailleurs, et mettre de l'ensemble dans les efforts. 4 hommes, armés de leviers dirigent la pièce; un aide contre-maître marche en avant et conduit l'attelage. Le chantier des Arabes s'anime autrement. Ils hurlent tous ensemble. A peu près à 200 mètres d'eux, je disais à mon guide: les singes hurlent bien tard dans cette partie du bois. - Ce sont les Arabes, me répondit-il. - L'Aumônier parcourt les divers chantiers, s'adresse tantôt à l'un, tantôt à l'autre, console, encourage, etc.... Généralement il est bien reçu. Parfois il rencontre des hommes d'une vertu fortement trempée; mais

…e respect humain fait des victimes. Comme le diable travaille ici! Ajoutons cependant que Dieu travaille encore plus. Aussi, si j'ai quelquefois des serrements de cœur et des moments d'épouvante, en voyant certaines âmes se montrer blanches comme neige, plus souvent j'éprouve de grandes et délicieuses consolations, quand j'en reçois qui se montrent telles qu'elles sont; et parmi elles, il y en a en effet de blanches et de très blanches.–

Nous empruntons à une lettre du R.P. Girre les détails suivants: Il est difficile de ne pas admirer le travail intérieur de la grâce dans le cœur d'un grand nombre de transportés; je citerai quelques faits. Un grand galérien était cloué depuis un an, des deux pieds ulcérés, sur son lit de souffrances. Il avait fait partie de toutes les sociétés secrètes, et était tatoué des pieds à la tête; plus, une étoile sur le front. Quand le Père le visitait, il le regardait aussi amicalement, que le tigre du jardin des plantes les étrangers qui viennent le voir par curiosité. A toutes les questions du Père, il répondait pour la forme et par monosyllabes.– Oui Monsieur, non, Mr. Trois mois après, c'était: oui, Mr l'abbé, non Mr l'abbé.– Puis, Oui Mr le Curé, non Mr le Curé. Bientôt vint: Oui Mr l'Aumônier, non Mr l'Aumônier. Aujourd'hui que ce tigre s'apprivoise, c'est oui, mon Père, non, mon Père. La grâce travaille son cœur. Les sociétés secrètes l'ont délaissé; la confiance arrive, le respect humain tombe, la Religion seule le visite et adoucit ses maux. Cet homme revient à Dieu.

L'Aumônier de la Montagne avait parlé de l'abus du travail du Dimanche; il avait signalé les tailleurs et les cordonniers. L'un d'eux en grande vogue pour la coupe et la confection des vêtements, perdit tout-à-coup sa place et fut envoyé à la terrasse, il ne fit entendre aucune plainte; il savait que c'était en haine de ses pratiques religieuses, car cet homme est exact à venir à l'Eglise, à la messe presque tous les jours, et tous les soirs à la prière; enfin il communie. C'est un Parisien, à la parole facile et aux manières élégantes. Obligé de conduire la terre dans les brouettes ou dans un tombereau, il voit bientôt ses mains couvertes de callosités; pas un mot de murmure; il édifie ses camarades par son entrain et sa gaieté. Depuis 4 mois cet homme est aussi résigné que le premier jour. Le Père l'engageait à remercier Dieu de cette résignation: Ah! dit-il, j'ai promis à Dieu d'accepter tout cela pour mes fautes passées. Maintenant je suis aussi content d'être terrassier que tailleur.– Un jour, il dit à l'Aumônier, Mon Père, depuis que je traîne la brouette, je ne gagne plus d'argent; il est vrai que j'ai conservé quelques sous d'économie, mais tout cela s'en va petit-à-petit, et peut-être que je ne pourrai plus payer ma propagation de la foi, et pourtant j'y tiens. Tenez, mon Père, acceptez de suite la moitié de mon année pour cette œuvre. Quand on a payé, on ne doit plus.–

Il y a plusieurs mois, il se trouvait à la Montagne d'argent un transporté de la pire espèce; petit, laid au physique comme au moral, scorbutique, sale, hargneux, toujours en colère; il ne pouvait supporter personne, ni médecins, ni sœurs, ni infirmiers. Le médecin ne vit d'autre moyen de le dompter que de lui rogner ses vivres; cet homme entra alors dans une telle fureur, que pendant plus d'un mois, on fut obligé de le lier à son lit. Ce fut par les ulcères et la gangrène que Dieu terrassa ce caractère hautain et intraitable. Ses doigts de pied tombaient en pourriture et exhalaient une odeur fétide. Quoique renouvelé souvent, son lit était comme une litière infecte. O prodige de charité! les excellentes sœurs de l'hôpital sont parvenues, par leurs bons soins, à faire de cet homme un agneau. Elles l'ont dégrossi, civilisé, humanisé en pansant, en nettoyant pendant 6 mois, le fumier de ses plaies, et tout cela sans mot dire. Cet homme fut sensible à tant de dévoûment, il finit par se taire et par remercier; un jour il dit au Père, jamais ma mère ne m'aurait soigné les pieds comme la Sœur l'a fait. Dès lors il fut possible de lui parler de sa 1ère Communion qu'il n'avait pas faite. Il apprit ses prières, se confessa, et se laissa pénétrer

des meilleurs sentiments de piété et de repentir; il se préparait à sa 1ère Communion, lorsqu'il perdit tout-à-coup la parole et la connaissance. Le lendemain il reçut l'extrême-onction et mourut dans le calme et dans la paix.

On lira sans doute avec plaisir le trait suivant rapporté par le P. Ricou, missionnaire de la Guyane:

Montagne d'Argent, 18 Mai 1862. Un homme qui avait subi une vingtaine de condamnations pour vols, escroquerie &c., tomba enfin sous le coup du décret ministériel et dût partir pour la Guyane. Pour faire de la peine à son frère qui était chanoine, il lui écrivit en partant, qu'il se faisait protestant, et arriva en effet comme tel à la Montagne. Bientôt son ton verbeux et assuré le rendit le chef de tous ces malheureux qui protestent. Il y avait 2 ans qu'il était à la Montagne, quand, au commencement de cette année, il tomba malade et fut porté à l'hôpital. Je ne connaissais rien de son histoire, je lui parlais comme aux autres, peut-être plus qu'aux autres, parceque sa conversation était intéressante. J'eus néanmoins bientôt appris ce qu'il était et je dûs faire mes préparatifs pour la conquête de cette âme. Une médaille que je lui fis donner par la Sœur et un redoublement d'attentions, ainsi que des prières ferventes furent les préludes du combat dans lequel j'allais m'engager. Sa maladie faisant des progrès et ne laissant que fort peu d'espérance, je me résolus, après une vive invocation à Marie, à livrer un premier assaut. J'abordai donc la grande question, et feignant d'ignorer qu'il se disait protestant, je l'engageai à remplir le devoir pascal. Il me regarda fixement, me dit d'un ton à m'ôter l'envie de continuer: j'ai bien le temps. et me tourna le dos. J'avais échoué; je dûs me retirer avec un peu de rougeur sur le front et beaucoup de peine dans le cœur. 8 jours après, la maladie, qui était une enflure remontant des pieds jusqu'au cœur, avait gagné immensément; le malade n'avait évidemment plus que quelques jours à vivre, il fallait bien tenter l'impossible; je revins à la charge, j'abordai de nouveau la terrible question. Cet homme entra dans une violente colère: Je suis protestant, me dit-il, vous n'avez rien à faire avec moi, laissez-moi tranquille et allez-vous-en. Toute la salle était témoin de ce spectacle, presque tous avaient l'air de triompher en voyant ma défaite. Que faire en pareille circonstance? Je me retirai et j'allai porter mon chagrin aux pieds de la Statue de Marie à l'église. Le lendemain, après avoir invoqué avec ardeur la divine victime, au St. Sacrifice de la messe, après avoir prié Marie de ne pas se laisser vaincre par le démon; je montai une 3e fois à l'assaut, j'entrai dans la salle et j'allai droit au malade. Tous les regards étaient tournés vers moi; ces regards étaient en grande partie hostiles et semblaient dire au malade: ne vas pas faire le lâche!.... A peine avais-je ouvert la bouche, que le malade se mit à faire des contorsions, à jeter des cris, en me disant de m'en aller, qu'il était protestant, etc. Je dûs me retirer une 3e fois plus confus que jamais. Cependant les soi-disant protestants s'étaient réunis, ils savaient tout ce qui s'était passé à l'hôpital, et ils tenaient conseil pour aviser aux moyens de faire au futur défunt une sépulture qui fut un triomphe pour eux et une insulte à la Religion. Il me serait difficile de dire dans quelles angoisses mon âme était plongée. La mort impénitente de cet homme m'eut fait un mal épouvantable pour nos Pâques qui étaient ouvertes. D'un autre côté, mes prières n'étaient point exaucées et toutes mes ressources étaient épuisées. Enfin, étant presque certain que le respect humain était le principal obstacle au retour de cet homme, je me résolus à faire une dernière tentative pendant les ténèbres au moment où les autres dormiraient. J'allai à 9 h. du soir le trouver. Les scènes précédentes se renouvelèrent avec un redoublement de fureur. Dans ce moment, je me sentis ému et je lui dis: Vous refusez les secours de la Religion, eh bien! sachez, mon cher, que dans 24 h., vous serez dans l'enfer, vous y brûlerez pendant une éternité: une éternité, entendez-vous bien, et ce sera votre faute. Quant à moi, j'ai rempli mon devoir envers vous; désormais je ne reviendrai plus que vous ne me fassiez appeler. Je m'en vais donc, mais je vous le répète, dans 24 h. vous serez dans l'enfer

pour une éternité. Après cet horrible adieu, je me retirai en disant à la Sœur de veiller sur cet homme, de le voir d'heure en heure, d'essayer enfin ce que je n'avais pu faire, et de me faire prévenir au moindre signe de changement. Je m'en allai à peu près désespéré en calculant les tristes suites de cette mort pour la Religion. Il était près de 10 h. du soir. Le lendemain je dis la messe pour le moribond. Après la messe la Sœur me dit qu'il ne passerait probablement pas la journée, et qu'il était toujours le même. Je restai longtemps à prier Jésus, Marie, Joseph, j'avais envie d'adresser des reproches au Ciel et de donner un démenti au Souvenez-vous, ô, etc.... Je rentrai dans ma chambre, attendant toujours un messager qui n'arrivait pas. Enfin vers midi, ce messager arriva et me dit que le malade me demandait. J'avais peine à le croire; je volai à l'hôpital. Cet homme était devenu un agneau. Je commençai immédiatement sa confession qu'il me fit avec une connaissance parfaite et des dispositions non douteuses. Il ne pouvait recevoir le St. Viatique à cause de ses vomissements. J'attendis encore quelques heures pour lui conférer l'Extrême-Onction, sachant bien que sa connaissance ne s'en irait qu'avec la vie, le mal n'affectant que le cœur et laissant la tête parfaitement saine. Le soir, je lui administrai le Sacrement des mourants qu'il reçut avec la piété la plus édifiante. 2 heures après, il n'était plus de ce monde.

Lettre du R. P. Livre. Cayenne, Juillet 1862.

Vie et Mort édifiantes d'un Condamné, transporté à la Guyane française.

Parmi les consolations reservées à notre ministère auprès des transportés à la Guyane, il n'en est pas de plus grande et qui nous fasse bénir la divine miséricorde avec une plus vive reconnaissance, que le retour sincère d'une âme à Dieu; qui, après avoir trouvé au milieu des rigueurs de la justice humaine le don de la grâce divine, fait de son châtiment son salut, et de son exil une école de foi et de piété constante; c'est un apôtre pour ses frères malheureux et pour tous un sujet continuel d'édification et d'encouragement à la vertu. Une de ces rares consolations nous a été donnée par un condamné dont la Ste mort vient de finir l'exil, et à qui Dieu, nous l'espérons, a ouvert les portes de l'éternité bienheureuse.

Quoique doué d'un excellent caractère et fils d'une mère très-chrétienne, Hallez (c'est le nom de notre condamné) vivait dans le monde loin des pratiques religieuses, dans cette indifférence qui est devenue si commune de nos jours. Privé des secours de la Religion dans un âge où il était le plus exposé à commettre des fautes, il était tombé dans des écarts qui avaient contristé le cœur maternel et alarmé sa piété. La profession de notaire qu'il exerçait, l'exposait en outre à des dangers de plus d'une sorte. Il y succomba. Le 8 Septembre 1855, il paraissait devant la Cour d'Assises de Strasbourg, et était condamné pour faux à la peine des travaux forcés à perpétuité. Transféré au bagne de Brest où il ne devait séjourner que peu de temps, il fit, dès les premiers jours de sa dure captivité, les plus sérieuses réflexions. Le coup terrible qui venait de le frapper, brisant pour toujours son avenir terrestre, réveilla en lui la pensée de la foi. Touché de la grâce, son cœur se tourna aussitôt vers Dieu, ou plutôt il répondit à la voix de la Providence qui ne l'avait laissé tomber dans l'abîme que pour l'y ramener par cette voie. Fortifié par le repentir et l'aveu qu'il fit dans une confession générale des péchés de sa vie passée, sa conduite devint bientôt exemplaire. Ses chefs virent dès lors en lui un homme plein de régularité, assidu au travail et acceptant sans murmure le joug d'une obéissance rigoureuse aux règlements établis. - De Brest, il fut envoyé à Cayenne où il arriva le 2 Décembre 1856. On lisait sur sa feuille à l'article: Observations, une de ces rares recommandations qui appellent sur les condamnés méritants l'indulgence de l'Administration: "Pendant son séjour au bague, le nommé Hallez a tenu une conduite

exemplaire. C'est un condamné aussi docile que résigné, susceptible d'être plus utile en employé en qualité d'écrivain qu'aux travaux de force auxquels il a été jusqu'ici étranger". – A la même époque, une autre recommandation était adressée en faveur du transporté au P. Stumpf, supérieur de la Mission, par le P. Bertrand alors Supérieur de Strasbourg. Le Père écrivait: "Mon Révérend Père, je remets ce billet à un jeune homme que la justice humaine a frappé de ses rigueurs, que le monde poursuit de sa haine et de ses malédictions, mais que le Père Céleste s'est empressé d'accueillir dans le sein de sa miséricorde. Le malheur l'a changé, il subira sa peine avec résignation; il trouvera dans les prisons le chemin du Ciel, j'en ai la pleine confiance. Je le recommande instamment à votre charité. Vous ne tarderez pas à reconnaître qu'il en est digne". – Jamais prévision ne se réalisa plus à la lettre; jamais condamné ne fut plus digne de la charité et de la confiance de nos Pères. Doué d'un caractère doux, sensible et généreux, aidé de la grâce divine qui l'appelait à sa sanctification d'une manière si sensible, Hallez ne resta pas seulement fidèle à ses principes religieux, mais se distingua toujours par une piété sincère qui l'éleva bientôt à la pratique des plus hautes vertus, et lui donna dans la transportation le rang que sa pieuse mère lui souhaitait. Heureuse de le savoir revenu à la pratique des devoirs de la Religion, et si bien disposé à en remplir tous les préceptes, elle lui écrivait: "Tache, mon cher Jules, de devenir par ta conduite et ta piété le condamné modèle; c'est le vœu que je forme pour toi tous les jours devant Dieu". Comme nous le verrons, Dieu exauça amplement dans la suite ce saint désir de la pieuse mère du condamné.

Dès son arrivée dans la Guyane, on le plaça dans un bureau où il entrait comme écrivain. Ce poste le retirait de la foule et convenait à son caractère; il lui laissait en outre le loisir de donner plus de temps à ses exercices de piété où il puisait la force et le courage de supporter ses peines en les offrant à Dieu pour l'expiation de ses fautes. Mais il ne devait rester là que peu de temps. Dieu sembla le récompenser en lui donnant une position meilleure. Apprécié par ses chefs comme par ses compagnons de malheur, il fut un jour appelé au Gouvernement. Monsieur le Contre-Amiral Baudin, gouverneur de la colonie, ayant besoin d'un précepteur pour son fils, ne crut pas déroger aux convenances en le choisissant pour remplir cette charge si délicate. Il voulut qu'on eût pour lui tous les égards, qu'on l'appelât désormais Mr Hallez et qu'on le traitât comme un membre de la famille. Cette position brillante pour un malheureux condamné n'enorgueillit pas celui qu'on avait jugé digne d'y être appelé. Hallez n'en demeura pas moins fidèle à Dieu et à tous ses devoirs. Il s'acquitta de son emploi à la grande satisfaction du Gouverneur qui, une année après, quittait la colonie pour exercer ailleurs d'autres fonctions. Ce changement semblait replacer le pauvre précepteur au sein de la transportation. Mais la Providence ne l'abandonna pas. Il échangea l'hôtel du Gouvernement contre l'hôtel-Dieu de Cayenne. C'était bien ce qu'il lui fallait, plus loin des hommes, plus près de Dieu. C'est là que nous l'avons connu d'une manière plus intime. Entré comme écrivain au service des bonnes sœurs qui desservent cet hôpital, il ne tarda pas à gagner leur confiance et à les édifier par des vertus qui semblaient être plus en rapport avec la vie d'un religieux qu'avec celle d'un condamné. Logé sur un palier au haut d'un escalier donnant sur la chapelle, c'est là qu'il passait ses jours, seul auprès du bon Dieu, fidèle à s'entretenir souvent avec lui dans la prière, fidèle aux autres devoirs de sa charge, qu'il remplissait avec la plus scrupuleuse exactitude.

Pour s'affermir de plus en plus dans ses bonnes résolutions et dans le dessein qu'il avait d'être tout à Dieu, il fit à des époques différentes deux retraites de huit jours, selon les Exercices de St Ignace. C'est de là sans doute qu'il prit l'habitude, dont il ne se départit jamais, de parfaitement régler son temps, partageant ses heures de chaque jour entre les devoirs de sa charge et ses exercices de piété. Il va sans dire que Dieu avait la plus grande part.

Il faisait tous les jours l'oraison et l'examen de sa conscience; le reste du temps libre était employé aux lectures pieuses, aux visites au St Sacrement, à la récitation du chapelet et à la préparation aux Sacrements de pénitence et d'Eucharistie qu'il recevait fréquemment. On ne peut lire sans une grande édification les résolutions qu'il avait prises pendant ses retraites, quand on songe qu'il y fut toujours fidèle jusqu'au scrupule. En voici quelques-unes qui font connaître combien sa piété était éclairée, et à quelle perfection il voulait tendre: "Remplir tous mes devoirs avec zèle et uniquement en vue de Dieu; supporter les ennuis, les contrariétés, difficultés, etc.... en esprit de pénitence; Ne pas m'attribuer les succès, les rapporter à Dieu. Toujours beaucoup de calme, douceur, charité, affabilité, égalité d'humeur, fermeté, dignité et surtout humilité, ne voir que l'âme. Me défendre des sympathies, attractions, antipathies, répulsions. M'appliquer surtout à développer les sentiments religieux. Mes plaisirs et distractions; les borner à la lecture des bons livres une heure au milieu du jour, une demi-heure le soir. Ne mettre mon plaisir que dans ce qui intéresse mon salut". On peut dire que pour la fidélité à observer en tout point ces résolutions, il mena au milieu du bagne la vie d'un véritable religieux, et fut constamment pour tous ceux qui l'ont connu un modèle de régularité, de soumission, de patience, de douceur, de charité et d'humilité chrétienne.

Rien ne lui coûtait du côté de l'obéissance, tant son abnégation continuelle lui avait rendu tout facile: on le vit toujours d'une soumission parfaite à tout ce qu'on lui commandait. Lors de son entrée à l'hôpital, il était le seul qui fut autorisé à porter des habits civils. Peu à peu, la même faveur avait été laissée aux autres employés; sans doute qu'on y trouva dans la suite des inconvénients, car un ordre fut aussitôt donné de les quitter pour reprendre les vêtements du galérien. Des murmures éclatent de toutes parts; Hallez seul se soumet en silence et reprend tranquillement les insignes du crime. Son exemple fait impression sur les autres, les murmures s'apaisent et chacun se met en devoir d'obéir. Plus tard, il reçoit seul l'autorisation de reprendre les habits bourgeois, et aucun de ses camarades n'en parut choqué, tant il leur paraissait naturel qu'on le fit jouir d'un privilège qu'il méritait avant tous les autres. Un jour que la Sœur Supérieure lui demandait une chose, il crut devoir faire une observation, ce qu'il fit avec le plus grand respect et la plus grande humilité. Son avis fut trouvé bon, malgré cela, il se repentit d'avoir parlé. "J'aurais mieux fait, disait-il le soir à un de nos Pères, j'aurais mieux fait de me taire et d'obéir sans rien dire, n'est-ce pas?

A cette soumission parfaite, il joignait la charité et la douceur la plus suave. L'ami et le conseiller de ses compagnons d'infortune, il avait toujours quelques bonnes paroles à leur donner pour les consoler et les encourager au milieu de leurs peines. Tous avaient pour lui confiance, amour et respect. Les administrateurs de l'hôpital eux-mêmes ne tarissaient pas en éloges sur ses vertus; ils admiraient surtout en lui une douceur et une égalité d'âme dont ils ne pouvaient se rendre compte. "Vraiment, disait un jour l'un d'eux à la Supérieure, cet homme, par sa douceur, par sa bonté, me désarme quand je suis dans un moment d'humeur. Jamais en sa présence, je ne pourrais me fâcher." La Sœur le savait si bien que dans ses rapports de service avec le Commissaire dont elle connaissait le caractère vif et emporté, elle employait souvent Hallez: "Allez trouver le Commissaire, lui disait-elle, s'il est de mauvaise humeur, vous l'adoucirez, vous lui expliquerez les choses à votre manière, et tout ira bien. Parfois le Commissaire disait lui-même: Envoyez-moi Hallez, et nous arrangerons tout cela. Par cette vertu de douceur, il savait gagner tous les cœurs. - Mais son humilité n'était pas moins grande; elle paraissait dans toute sa conduite, et il semble que c'est surtout en cette vertu qu'il excellait. Plein de bas sentiments de lui-même, il disait sans

cesse qu'il était le plus grand pécheur du monde, qu'il ne savait rien faire de bien, qu'il ne savait pas prier, pas penser à Dieu, qu'on le traitait mieux qu'il ne le méritait, que si on le connaissait davantage, on n'aurait pas pour lui tant d'égards.- Et ces sentiments, il les exprimait avec l'accent d'une entière conviction. Quiconque allait le visiter était touché, étonné devant tant de vertus et ne pouvait s'empêcher de penser: Ce transporté ne vaut-il pas mieux que moi, n'est-il pas surtout plus humble, plus mortifié que moi? Cette impression, je l'ai éprouvée et beaucoup d'autres l'ont éprouvée comme moi. Un seul trait suffira pour montrer jusqu'où s'élevait en lui cette vertu d'humilité qui le rendait si agréable à Dieu et à tous ceux qui l'approchaient.

Attaqué depuis plusieurs mois d'une phthisie pulmonaire qui touchait à sa fin et le minait sensiblement, un de nos Pères qui connaissait sa vertu lui écrivait: "Mon cher Jules, ce n'est pas un mot de consolation que je viens vous adresser, vous n'en avez pas besoin, je le sais et j'en rends grâces à Dieu: c'est tout simplement un petit mot de félicitation. Oui, mon cher Jules, je vous félicite de tout mon coeur, de tout ce que N. S. a fait et fera pour vous jusqu'à la fin, il vous a donné la Croix, il ne la donne qu'à ceux qu'il aime; aujourd'hui, il la rend plus pesante, il vous éprouve par les souffrances, par la douleur! Que lui demanderai-je pour vous? je n'oserais vous le dire, si je ne vous connaissais aussi bien; un allégement à ces souffrances? Non; je croirais n'être pas à la hauteur de votre résignation chrétienne et de votre courage! Demandons plutôt ensemble que ces souffrances continuent et qu'elles augmentent même, si telle est la volonté de Dieu qui ne manquera jamais d'élever les secours de sa grâce proportionnellement à vos épreuves".- Cette lettre lui causa une véritable peine, il s'en expliquait en ces termes à un autre Père qui alla le voir quelques jours après, et qui le trouva occupé comme à l'ordinaire à ses écritures, quoiqu'étant extrêmement faible et pouvant à peine parler. Voici une lettre, lui disait-il que m'a écrite l'autre jour votre cher confrère. Eh bien! je lui en veux! Oh! oui, je lui en veux. Imaginez-vous qu'il me suppose l'humilité d'un Saint, moi qui suis si orgueilleux, si imparfait, est-il possible? Et pour montrer combien il était imparfait, il ajoutait: Tenez, il faut que je vous le dise à ma honte, les bonnes Sœurs ont pour moi des soins que je ne mérite pas. Comme je suis malade, elles me donnent pour mon déjeuner à peu près tout ce que je puis désirer; croiriez-vous que ce matin, au lieu de penser au bon Dieu, je me suis arrêté à réfléchir à ce qui serait plus à mon goût. Voyez combien je suis immortifié; je voulais faire demain la Ste Communion, ne ferai-je pas bien de me confesser de cela ce soir?..

Voilà jusqu'où il portait l'humilité et la délicatesse de conscience qu'il conserva jusqu'à la fin. Sa maladie qui fut longue, ne changea rien à ses habitudes ni à son caractère, il souffrait tout sans se plaindre, avec un calme et une résignation admirables. La pensée de la mort lui était devenue familière; non seulement il ne la redoutait pas, mais s'en entretenait souvent. Ce n'est pas qu'il fut ici-bas sans affections, il en avait au contraire de bien vives. Rien de plus admirable que la correspondance de lettres qu'il entretenait fréquemment avec une mère et une sœur qui l'aimaient beaucoup. Ces trois cœurs s'étaient réellement donné rendez-vous dans le cœur de Jésus. La piété la plus tendre, la plus pure, respire dans tous leurs entretiens; nous ne pouvons pas dire tout ce que le pauvre transporté leur écrivait, tout ce que pouvait lui inspirer sa belle âme pour adoucir la dureté d'une longue séparation et raffermir dans l'espérance et la foi le cœur si bon et si généreux de celles qui vivaient loin de lui et ne cessaient de le recommander à Dieu dans leurs ferventes prières.- Sa bonne sœur lui écrivait: "Mon cher frère, bénissons le Seigneur qui nous aime, qui nous protège et veut nous donner par les afflictions les moyens de gagner le Ciel.... L'essentiel n'est-il pas de travailler à être un jour réunis

cette céleste patrie qui ne connaît plus de soupirs ni de larmes. Que mon cœur est consolé quand je songe que tu es trouvé avec le trésor de la grâce, l'espérance de nous réunir un jour en Dieu". - "Mon cher Jules lui disait à son tour sa mère : Je suis plus heureuse de te voir dans l'exil avec la foi et la piété qui t'animent que de te savoir occupant un poste brillant où la vie du monde et l'absence de la Religion seraient ton partage". - Ces sentiments encourageaient et fortifiaient l'âme du pauvre proscrit. Dieu lui avait fait depuis longtemps la grâce de comprendre ce langage de la foi. Sa position, toute horrible qu'elle puisse paraître aux yeux du monde, il savait l'accepter au point de n'en pas désirer d'autres, si tel était le bon plaisir de Dieu. Un jour qu'on lui apprit qu'une remise de vingt années de peines venait de lui être accordée par faveur impériale, il avoua n'en avoir pas éprouvé la moindre impression. Dieu non seulement lui avait rendu facile et léger le fardeau de sa Croix, mais lui faisait encore trouver au milieu des épreuves les plus douces consolations. J'oubliais de dire qu'outre ses occupations ordinaires, il en avait une qu'il affectionnait entre toutes. C'était le soin de la propreté de la Chapelle. Il s'acquittait de cette fonction avec zèle et bonheur. Il fallut, quand ses forces ne lui permirent plus de balayer la chapelle, lui laisser jusqu'à la fin le soin d'allumer les bougies de l'autel et du Sanctuaire de Marie pour laquelle il avait la plus tendre dévotion.

Enfin Dieu voulut l'appeler à lui. Une vie si belle, si remplie de vertus, devait être couronnée par une sainte mort. Le trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, on le fit transporter à l'hôpital. Le 5 Juillet au soir, le cher malade avait le bonheur de recevoir le St. Viatique et l'Extrême-Onction avec sa pleine connaissance. Son visage était rayonnant de bonheur; il fit un grand effort sur lui-même pour se tenir sur son séant et recevoir plus convenablement son Dieu! Ses yeux et ses mains étaient levés vers le Ciel, sa prière paraissait continuelle. La cérémonie fut on ne peut plus édifiante : douze religieuses, plus de cent personnes de l'établissement voulurent y assister et unir leurs prières à celles du cher malade. A minuit il parla encore aux Sœurs de garde et leur exprima sa joie et son bonheur d'aller bientôt vers Dieu. Son cœur et ses pensées étaient alors continuellement tournés vers lui. Tout en se reposant sur ses miséricordes pour le salut de son âme, il n'oubliait pas sans doute de le prier en faveur de ses compagnons d'infortune, et de demander pour sa bonne mère et sa pieuse sœur les bénédictions et les consolations d'en haut. Vers une heure du matin, il dit encore qu'il ne souffrait pas, qu'il était bien; à trois heures, il s'endormait du sommeil du juste, sans souffrance, sans agonie, pour aller recevoir sa récompense au Ciel. Il était alors âgé de 40 ans et en avait passé 6 en Guyane.

Sa mort fut un deuil général pour tous ses camarades et pour tous ceux qui le connaissaient. Les administrateurs de l'hôpital décidèrent contre tous les usages qu'on lui ferait un service solennel : ce qui eut lieu en effet. C'était un hommage public rendu à sa mémoire. Nos transportés de leur côté voulurent faire aussi quelque chose en l'honneur de celui qui les avait aimés et édifiés par ses vertus. Cinquante d'entre eux se cotisèrent et voulurent donner chacun 0,50 cent. pour acheter des bougies pour le service : il fallut satisfaire ce bon désir de leur cœur. - Quand un transporté meurt, on commande quelques hommes pour accompagner le corps au Cimetière. Ici tous demandèrent à rendre ce dernier devoir au cher défunt. La permission fut accordée, et ceux à qui les occupations le permettaient, accompagnèrent le corps jusqu'à sa dernière demeure. En se rappelant les vertus d'Hallez, un grand nombre d'entre eux disaient : Que je voudrais être à sa place! il est maintenant bienheureux! - On peut dire qu'il emporta les regrets de tous ceux qui l'ont connu, des Sœurs dont il avait mérité l'estime et la confiance, de tous les employés de l'administration qui avaient su apprécier ses bonnes qualités, des transportés qu'il édifiait par sa charité et ses bons exemples!

N'est-il pas vrai de dire que Dieu a ses élus partout, et que ses voies sont admirables dans ses Saints !

Chine. Mission du Tché-li. – Extrait d'une lettre du P. Dubar, chez Hia-Kuo (Kin-chu), 23 Mars 1862. – J'habite depuis 2 ou 3 mois au milieu des chrétiens du Sous-district. Dans ce court espace de temps, j'ai baptisé une dizaine d'adultes et autant d'enfants payens; mes catéchistes ont fait une 60e de baptêmes dans les 6 chrétientés que je viens de parcourir; de plus, je compte au moins une 20e de catéchumènes. Ces résultats, quelque peu considérables qu'ils soient, ne sont pas sans consolation. Laissez-moi vous raconter un fait que vous lirez sans doute avec plaisir. Il y a environ un an, un chrétien en état d'ivresse, chercha querelle à quelques personnes du même village. Un autre chrétien ne pouvant éviter la bataille, forcé de se défendre, donna à l'agresseur un coup qui l'atteignit à la tête. Un dépôt d'humeurs s'en suivit, et quelques mois après il mourait muni des derniers Sacrements, laissant sans ressource sa mère, sa femme et ses 2 enfants. La mère menaça le payen chez qui la bataille avait eu lieu, et le chrétien qui sans le vouloir avait causé la mort, de porter l'affaire au tribunal du Mandarin. Pour éviter une peine plus grave, ils parlementèrent et consentirent à abandonner à cette famille, le payen 4 arpents de terre, et le chrétien 6 arpents. Averti par Monseigneur et les autres Pères de ce qui s'était passé, j'étais bien décidé en me rendant dans cette mission, à exiger la restitution de ce bien mal acquis. La mère de famille vint me demander à se confesser; je la prévins de l'obligation qu'elle avait de rendre ces 10 arpents, et lui demandai si elle pouvait le faire de suite. Elle me répondit : Mon Père, j'ai vendu les 4 arpents du payen pour vivre, moi et mes enfants, et acheter de quoi ensemencer les 6 autres arpents. Je veux à tout prix sauver mon âme; si vous me dites de rendre de suite les 6 arpents, quoique cela doive me gêner, je le ferai; pour les 4 autres, je suis dans l'impossibilité de les rendre; si je le puis plus tard, je n'y manquerai pas, mon salut avant tout. Elle me parlait avec tant de sincérité que je ne doutais pas de ses bonnes dispositions. A la pensée du dénuement où elle allait être réduite avec ses enfants, je me résolus de la soulager et de la tirer d'embarras autant que possible. Je songeai à intercéder pour elle auprès du chrétien qui lui avait cédé les 6 arpents. Je le fis venir. Peu confiant dans le succès de ma démarche, j'avais préparé un discours pathétique pour l'engager à se contenter de quelques arpents, laissant le reste aux payen en compensation des 4 arpents qui avaient été vendus. Après avoir exposé à ce chrétien le motif qui m'avait décidé à l'appeler, j'allais commencer mon exhortation, quand ce brave homme m'interrompant me dit : Mon Père, je ne suis pas bien riche, mais enfin je puis mieux me passer, moi et mes enfants, de ces 6 arpents de terre, que cette pauvre femme et ses enfants. Je veux les lui laisser. Je lui fis bien observer que s'il les donnait, il ne pourrait plus les réclamer plus tard; il ajouta qu'il le savait bien, mais qu'il voulait réparer autant que possible un malheur qu'il avait causé sans le vouloir. Non moins ému de cette générosité chrétienne que de celle de la bonne mère de famille, j'appelai celle-ci, et en présence de ce chrétien, je lui annonçai la concession volontaire qui lui était faite. Le chrétien confirma lui-même mes paroles en lui répétant qu'il n'avait pas voulu donner la mort à son fils. En disant cela, il fondait en larmes, la bonne femme en faisait autant, et je n'étais pas moins ému qu'eux. Jusque là, cette femme n'avait pu croire aux affirmations de ce chrétien; toutes les fois qu'elle le voyait, le souvenir de la mort de son fils faisait naître dans son cœur des sentiments de haine; mais en ce moment elle comprit que les paroles de cet homme étaient sincères. Tous les deux se promirent d'oublier tout le passé et de se rendre réciproquement tous les services qu'ils pourraient. Je les récompensai en donnant à chacun d'eux un Crucifix; c'est le cadeau qu'ils estiment le plus. – Restait l'affaire des 4 arpents cédés par le payen; ils avaient été vendus : la

chrétienne voulait rendre 4 des 6 arpents que lui donnait ce bon chrétien; je les engageai à se rendre ensemble chez le payen et à lui demander de renoncer aussi aux 4 arpents qui lui revenaient. Ayant été obligé de me rendre dans une autre chrétienté, je n'ai pu savoir le résultat de cette démarche.

Extrait d'une lettre du P. Leboucq aux PP. et FF. Novices d'Angers.

Tcham-Kia-tchuang, 2 Mai 1862. – Notre mission du Nord est en ce moment plus en paix que celle du Kiang-nan. Vous avez appris par les lettres de Chang-hai, les désastres causés par les Rebelles dans toute la province; la plupart des églises que nos Pères y avaient fait bâtir, ne sont plus que des ruines, les chrétiens sont dispersés et les missionnaires ont presque tous été forcés de se réfugier à Chang-hai, sous la protection des Européens. Ici nous n'avons pas les rebelles: On dit qu'ils veulent marcher sur Pékin, et par conséquent ils nous rendront visite en passant; mais nous laissons à la Providence le soin de notre avenir, et nous tâchons de profiter du présent pour gagner des âmes à J.C. – Les Chinois, vous le savez, sont d'une nature assez peu semblable à la nôtre: ils ont un corps sans cœur; il suffit de les fréquenter quelques mois pour le savoir: tout chez eux est extérieur et faux. La sensibilité paraît inconnue. Si leurs parents meurent, tous se réunissent pour pousser des cris, et ces cris semblent être des cris de désespoir. Mais assistez à la mort de votre mère et à celle de l'un de vos voisins, vous verserez les mêmes larmes, vous pousserez les mêmes cris et de la même manière! La cérémonie finie, vous n'aurez plus rien sur le cœur. Il y a 15 jours à peu près, je faisais mission dans un village appelé Sim-Xam-Tsé; une femme chrétienne arriva d'une localité voisine, demandant à se confesser. "Mais, lui dis-je, est-ce que tu peux rester ici jusqu'à demain? Qui soignera tes petits enfants?" – Oh! me répondit-elle en riant: le Père ne sait donc pas qu'ils sont tous morts de la scarlatine la semaine dernière? Je suis tout-à-fait libre maintenant, et elle riait aux éclats: Toutefois je ne me sentis pas le courage de l'imiter; je lui fis au contraire des reproches assez sévères pour qu'elle ne les oublia pas. Ab unâ, disce omnes. Cet axiome en Chine, pour ce qui regarde la sensibilité du cœur, ne me paraît nullement faux, surtout à l'endroit des payens.

A Tien-tsing, les Anglais et les Français ont essayé plusieurs fois d'électriser les Chinois, et ils ont constamment reconnu que pour un Chinois quelconque, il fallait une dose d'électricité moitié plus forte que pour tout européen. Vous trouverez dans ce petit aperçu, une des raisons (si ce n'est pas la seule) qui nous font désespérer de voir jamais le peuple chinois, touché et mû par nos prédications, demander en foule le baptême. Un miracle seul peut opérer des conversions en masse. Les évènements qui se passent depuis quelque temps en Chine, les troubles qui [illegible] aujourd'hui portent l'anarchie et détruisent l'autorité du Gouvernement impérial, seront peut-être l'occasion d'une nouvelle et meilleure organisation pour cet immense empire. En attendant, nous travaillons, et [illegible] que les conversions soient loin d'être aussi nombreuses que nous le voudrions, elles ne laissent pas de nous dédommager abondamment de nos travaux. Avant la guerre Européo-chinoise, nous réalisions à peine tous ensemble 100 baptêmes d'adultes par an. Depuis 8 mois seulement, j'en ai, dans mon seul district de Ho-Kien-fou, 106, et plus de 60 catéchumènes se préparent à recevoir l'eau régénératrice. Le P. Rabeau, dans son district de Kiam-pim-fou, doit avoir près d'une centaine de catéchumènes et autant de baptêmes. Le P. Stevani, est seul dans le district de Chem-tcheou; il est épuisé, rendu... parce qu'il ne veut prendre aucun repos: Il y a tant de payens, dit-il!!! "Ils doivent se convertir, ils doivent aimer le bon Dieu. S'ils ne le veulent pas, je ne me reposerai pas". – Il y a un an, quand ce bon P. Stevani arriva dans son district pour la 1ère fois, il ne trouva pas 15 catéchumènes. Le bon Dieu l'a béni; il a déjà près de 50 adultes baptisés et un plus gd nombre de catéchumènes

Mission du Kiang-nan. Lettre du R. P. Lemaître au P. Delvaux. Chang-hai, 23 Mars 1862.-

Le P. Pajot a vu du haut du Ciel ce que votre coeur voulait lui communiquer dans votre lettre du 15 Janvier: le cher Père, après nous avoir beaucoup édifiés pendant sa longue maladie, s'est doucement endormi dans le Seigneur, le 9 Février vers 9 heures du matin. Depuis longtemps il ne pouvait plus travailler, et je pense que sa faiblesse seule a été cause du retard dans sa correspondance; car il parlait souvent de vous, et il tenait beaucoup à vos bonnes lettres. Mais s'il ne pouvait ni remplir les fonctions du Saint Ministère, ni même écrire à ses Frères ou Supérieurs, il n'en était pas pour cela devenu inutile dans la Compagnie et dans la Mission. Ses souffrances, supportées avec tant de résignation, nous ont certainement attiré bien des grâces, et puis il priait avec tant de ferveur pour toutes les oeuvres de la Compagnie, et spécialemt. pour celle qui lui était échue en partage, pour la conversion de la Chine! Il avait travaillé dans les Missions avec un grand dévoûment, peut-être même sans assez de modération, tout le temps qu'il avait eu des forces; quand il fut épuisé, il faisait encore mission par ses prières, par ses saints désirs, et surtout par l'offrande sans cesse renouvelée de tout son être à la Divine Majesté. Et ce qui prouve que cette offrande était sincère et sans exception, c'est que quand la nature était le plus accablée de souffrances physiques et morales, le cher Père se recueillait et répétait avec amour: Bonum mihi quia humiliasti me.- Je l'ai vu avec bien de l'édification faire et renouveler le sacrifice qui coûte le plus à l'homme. L'année dernière, après une crise terrible que nous pensions être la dernière, il sentit tout d'un coup ses forces revenir, mais en même temps il s'aperçut que ses idées se brouillaient, et il me dit: je deviens fou, c'est bien humiliant, c'est bien dur, mais j'ai besoin d'humiliation; que la volonté de Dieu se fasse.- Il fut en effet plus d'un mois dans un tel état de surrexcitation, qu'il devint nécessaire de veiller sur lui plus particulièrement. Il avait parfois des moments lumineux, et alors on retrouvait sa charité et sa soumission. « Dans quel état je suis, disait-il en souriant; que de mal je vous donne, et puis quelle humiliation! mais Dieu savait bien ce qui me convenait: Bonum mihi quia humiliasti me!- Cependant la raison revint peu à peu, à mesure que la surrexcitation diminua; mais la soumission et l'amour de l'humiliation allèrent toujours en augmentant; et tous nos religieux en voyant le P. Pajot, disaient: Quelle belle fin! Quelle belle préparation à la mort; et quand il nous eut quittés, ils répétaient: Quelle belle mort!

Vous désirez savoir ce que produisent ou promettent les guerres et les traités dont on a tant parlé en Europe. Je suis persuadé que Dieu fera tout tourner à sa gloire et au salut des âmes. Mais jusqu'ici il se plait à montrer aux hommes que leurs efforts sont impuissants, et que s'il ne se charge pas de rétablir l'ordre, tout finira par un immense chaos. Les Européens, pour rendre leur influence plus nécessaire, avaient favorisé la rebellion en Chine: plusieurs espéraient par ce moyen arriver à de grands résultats, surtout pour le commerce; ils voyaient déjà des fortunes immenses s'élever sur les débris de l'ancienne Chine: la rébellion faisait périr chaque année plusieurs millions de Chinois; ce n'était rien aux yeux des spéculateurs pourvu que le commerce s'accrut de quelques millions de francs. Mais voilà maintenant que le commerce est arrêté; que les rebelles ne laissent plus venir les soies et les thés, qu'ils détruisent partout les plantations, qu'ils tuent les Européens dans l'intérieur, et viennent les attaquer à Chang-hai, avec deux ou trois cent mille hommes. Dans ce moment, les Français et les Anglais unissent leurs forces de terre et de mer pour défendre leurs vies et leurs propriétés; et si nous n'étions pas depuis longtemps accoutumés à la protection de la bonne Providence, je commencerais à craindre la destruction de nos oeuvres. Déjà tous nos districts sont à feu et à sang; plus de la moitié de nos chrétiens ont eu leurs maisons détruites; presque toutes les églises sont brulées; beaucoup

d'hommes ont été tués, bien des femmes ont été enlevées, et des jeunes gens enrolés malgré eux dans les bandes de brigands. Partout c'est incendie, pillage, massacres, abominations qui n'ont point de nom. Les rebelles disent qu'ils sont envoyés du Ciel pour ravager le pays et faire le plus de mal qu'ils pourront avant de disparaître. Dans les pays qu'ils se soumettent, ils n'organisent rien, et arrivent bientôt à en épuiser toutes les ressources. Dans ceux qui résistent ou se soulèvent après s'être soumis, ils détruisent tout. Il y a quelques mois, ils sommèrent les Européens de se soumettre et de leur remettre Chang-hai, sous peine d'être exterminés jusqu'au dernier. Leur livrer Chang-hai, ce serait pour l'Europe abandonner la Chine, et renoncer aux avantages des traités : les impériaux ne peuvent rien pour défendre cette ville; les alliés ont dû s'en charger, et ils ont fait leurs préparatifs très-sérieusement.

Extrait d'une lettre du F. Launay. Zikawei, 17 Mai 1862.—

Nos dernières lettres vous disaient que les rebelles, après avoir porté la désolation dans tous nos districts, s'étaient massés autour de Chang-hai et avaient sommé les Européens de leur livrer la ville. Les Européens ont répondu d'abord par une déclaration de protection de la ville et des environs; puis l'audace des rebelles les a déterminés à prendre l'offensive. Voici la série des triomphes qui jusqu'au milieu du mois de Mai ont accompagné les armes de nos alliés. L'armée rebelle de Tsim-pou, forte de 30,000 hommes, s'était mise en marche pour prendre Son-Kiang; mais arrêtée dans les canaux par les glaces et la neige, le colonel Ward qui commandait à Son-Kiang un millier de soldats, profite de l'occasion, prend avec lui 7 à 800 hommes, tombe sur ces rebelles, les harcèle pendant 3 jours, en met un grand nombre hors de combat, et fait 800 prisonniers. 2 ou 300 de ces prisonniers sont punis de mort comme coupables de rébellion, les autres ont la tête rasée, et on les renvoie avec deux piastres dans leur pays. Ce beau fait d'armes avait lieu sur la fin de Janvier. Les rebelles, ainsi maltraités, se réfugièrent à Tsim-pou, et l'armée de l'Ouest se trouvait dissipée.— L'armée du Nord était plus nombreuse; mais elle fut obligée de se tenir à une distance respectueuse de Chang-hai. Quelques Zammos s'étant avancés trop près de Wou-Song, un officier de marine chargé de surveiller ce point important, leur envoya quelques obus qui leur ôtèrent pour longtemps l'envie de recommencer. Ces terribles effets de la mitraille européenne donnèrent encore à réfléchir, et les mieux avisés partirent pour Kiating où ils demandèrent asile. Les habitants refusèrent d'ouvrir les portes; les rebelles irrités, en vinrent aux menaces, des menaces aux armes; mais le canon des remparts leur fit éprouver tant de pertes qu'ils durent se retirer. Le Nord de Chang-hai était ainsi délivré de tout péril.

Mais la bande la plus redoutable, celle du Pou-tong, occupait plusieurs postes fortifiés qui étaient pour Chang-hai un danger permanent. Un grand conseil est tenu à Yan-Kin-pan le 20 Février, et une attaque sur le camp de To-Ko-diao (Codiot) est résolue pour le 21. To-Ko-diao est situé au N. E., à 3 lieues environ de Chang-hai. Les autorités Chinoises, heureuses de voir leurs intérêts entre si bonnes mains, voulurent donner un banquet aux autorités Anglo-Françaises. Aussitôt une tente magnifique est dressée sur le champ de Mars Chinois; français et anglais de haut parage sont convoqués, le banquet accepté, et le soir même du 20, le Gouverneur du Kiamsou ou Fou-tai, le Tao-tai, et les autres grandeurs Chinoises étaient au lieu du rendez-vous. Mais à leur grande douleur, nos alliés, retenus, je crois, par la malle, font manquer la fête. Le lendemain matin, avait lieu l'expédition de To-Ko-diao que vous connaissez déjà. Cette expédition délivra les Européens d'une grande inquiétude; car les rebelles, maîtres de To-Ko-diao, voulaient passer le Wampou et se jeter sur le quartier européen. Leur principal chef, le Tson-ouan, qui avait reçu de son empereur l'ordre formel de prendre Chang-hai,

s'est retiré à Sou-tcheu. Quelques jours après cette expédition, l'Amiral anglais et M. Ward poussèrent une reconnaissance dans les environs de Siao-tan, tout près du Wampou, à 6 lieues environ de Chang-hai au S.O. Ils n'avaient avec eux qu'une cinquantaine d'hommes; les Zam-mos nombreux et bien fortifiés, attaquent la petite troupe. L'Amiral, se voyant sur le point d'être cerné, bat en retraite sur une canonnière; c'était le 27 Février. Des renforts sont demandés à Yan-Kin-pan, et l'Amiral français est prié de se joindre aux Anglais pour tirer des rebelles une vengeance éclatante. Les alliés comptaient près de mille hommes. Les 300 chinois du colonel Ward commencent l'attaque; les Zammos se défendent courageusement; mais accablés par les obus qui éclatent dans leur camp, et vivement poussés dans leurs retranchements par les Wardiens, ils s'ébranlent, se dispersent et s'enfuient à travers la plaine dans le plus grand désordre. Alors Français, Anglais, Wardiens tombent, la bayonnette à la main sur les rebelles et en font un horrible carnage. Cette affaire, la plus meurtrière de toutes, jeta l'épouvante dans Tsim-pou, autre camp de rebelles bien fortifié, situé à 4 ou 5 lieues de Chang-hai; ils comprirent que leurs tentatives sur Chang-hai seraient sans succès et ils renoncèrent à une attaque. Les habitants du Tou-tong voulurent profiter de ce découragement et demandèrent des Manillois pour défendre leurs foyers. On sait que ces braves Manillois, au nombre de 200, avaient pendant 3 mois arraché ce malheureux pays à la fureur des rebelles. 50 environ répondirent à l'appel qui leur était fait, beaucoup de Chinois se joignirent à eux. Comme dans le nombre il y avait des chrétiens, le P. Wuillaume se rendit à Zié-ka pour leur procurer les secours de son ministère. Plusieurs fois l'ennemi se présenta, mais il fut toujours repoussé avec perte. Le 4 Mars, il revint avec des forces plus considérables, et attaqua la petite armée à quelque distance de Zié-ka: c'était le matin. Le P. Wuillaume sortit après sa messe pour rendre visite à une famille payenne; il était accompagné d'un Manillois et de deux Chinois. Tout-à-coup au détour d'un sentier, il se trouve en face d'une centaine de rebelles. Sa voix mâle et forte, son regard assuré les arrête un instant; mais voyant qu'il était sans armes, ils se précipitent sur lui avec fureur. Un premier, puis un second coup portés à la tête ne l'abattent point. Au troisième, le P. Wuillaume tombe par terre, se relève, se met à genoux, et offrant à Dieu sa vie pour sa mission et ses chers chrétiens, il reçoit dans cette posture le coup de la mort. Quelques instants après, les Manillois et les gardes-nationaux arrivaient, vainqueurs de l'armée rebelle; ils tombent sur les meurtriers du Père et les tuent presque tous. Le corps du P. Wuillaume ne put être rapporté à Chang-hai; l'entreprise eut été dangereuse, car les Zammos couraient le pays. Le R.P. Lemaître l'enterra à l'endroit même où il était tombé sous le fer des brigands. Or, quelques jours après ce douloureux accident, le chef de la garde nationale Chinoise fut tué. Cet homme était parmi ses compatriotes l'âme de la résistance. Les Chinois effrayés prennent la fuite, et laissent les Manillois sans vivres et sans munitions. Les Manillois, à leur tour, trop inférieurs en nombre et sans ressources abandonnent le Tou-tong et se retirent à Chang-hai. C'était ce que voulaient les rebelles; débarrassés de leurs plus redoutables ennemis, ils reviennent à Zié-ka. Là, ils s'informent du lieu de la sépulture du Père, exhument le cadavre et le livrent aux flammes. Cet acte n'a pas de nom en Europe; en Chine où on a tant de respect pour les morts, il inspire une horreur profonde.

L'intervention européenne a été sur le point d'être fatale à un autre de nos Missionnaires. Le P. Sentinier se trouvait dans un Kom-Sou situé près de Kiang-Yn, lorsque les Zam-mos arrivèrent. Il est pris et emmené devant le chef de la troupe: Vous êtes européen, lui dit ce chef, vous tuez nos frères à Chang-hai; eh bien, nous vous tuerons aussi. On instruit sur-le-champ son procès. Le prisonnier, après quelques réponses brèves aux questions proposées, se promenait avec un grand sang-froid dans l'appartement où siégeaient ses juges, qui

probablement allaient devenir ses bourreaux. Puis, comme il n'était pas lié, et que du reste on était moins occupé de lui que du pillage, il se hasarde à poursuivre sa promenade jusque dans la petite cour devant l'appartement, puis dans une pièce voisine, puis dans le chemin extérieur, puis enfin dans la campagne. A un quart d'heure de là était le grand fleuve Yam-tse-kiang, où il trouve une barque sur laquelle il se cache. Pendant ce temps, nos brigands aux longs cheveux appelaient leur prisonnier pour continuer l'interrogatoire. On cherche, on visite coins et recoins, on bat la campagne, mais il était trop tard. La Providence nous rendait notre missionnaire n'ayant pour tout mal qu'un peu de fatigues et ses bagages de moins.

C'est surtout après la retraite des volontaires chinois et des Manillois, que les rebelles redoublèrent de rage et de cruauté. Ils avaient résolu de faire des environs de Chang-hai, en cas de résistance, un affreux désert, et certes, ils ont été fidèles à leur résolution. A je ne sais combien de lieues à la ronde, on ne voit que les traces désolantes de la dévastation, du meurtre et de l'incendie. Aux lieux où s'élevaient jadis les hameaux et les bourgs, si nombreux sur le sol de la Chine, on n'aperçoit aujourd'hui que des monceaux de ruines, quelques pans de muraille, et çà et là un débris de toit appuyé sur un reste de maison, qui n'a ni cloison, ni porte, ni fenêtre. C'est le dernier asile d'une foule de malheureux, échappés au fer des brigands et qui ne peuvent se résoudre à quitter le foyer de leurs Pères. Dans les villes, la désolation n'est pas moins grande, car les Zammos, en y entrant, se chargent de consommer l'œuvre de destruction commencée par la flamme. Le mobilier des maisons et la boiserie est employé à faire cuire le riz, le reste sert à fortifier les remparts. - Un spectacle plus révoltant, c'est celui de tant de cadavres qui sont étendus sur les routes ou sur le bord des canaux. La plupart ont la tête séparée du tronc, presque tous sont dépouillés du dernier lambeau qui cachait leur nudité, d'autres sont à moitié dévorés par les chiens. Les tombeaux, si respectés en Chine n'ont pu échapper à la profanation. Que de cadavres ont été retirés du lieu de leur sépulture! et vous les trouvez près de leurs tombes dans un état qui inspire l'horreur et le dégoût. Les linges qui les recouvraient sont déchirés et dispersés dans la plaine pêle-mêle avec des ossements. - Que dirai-je de nos belles chrétientés? Hélas! elles ont presque toutes été victimes de la fureur des vandales chinois: trois mois leur ont suffi pour anéantir les fruits précieux recueillis par nos Pères avec tant de peine après 20 ans de travaux au Kiang-nan. L'Eglise de Wandam, avec une partie des bâtiments de la mission a été entièrement détruite. L'Eglise de Tsa-Ka-Wé avec ce qui restait de l'Orphelinat, a été la proie des flammes. D'autres villes et églises ont subi le même sort. Pour compléter ces tristes détails, ajoutons que les instruments de labourage ont été détruits, les buffles emmenés et le riz brûlé dans beaucoup d'endroits; ce qui fait craindre que les semailles de riz ne puissent avoir lieu. Dès lors, nous serions exposés à avoir pour l'année prochaine, sinon les horreurs de la famine, du moins une affreuse disette. Ce triste état de choses ne pouvait durer! Sur la fin du mois de Mars, la frégate La Renommée arrivait avec 300 hommes de débarquement et 600 chasseurs d'Afrique: ce fut pour la ville de Chang-hai un évènement. Les Anglais, de leur côté, firent venir des troupes, et ils comptèrent bientôt près de 3,000 hommes, commandés par le général de brigade Staveley. Dès lors nous pûmes entrevoir la fin de nos maux, ou du moins concevoir de grandes espérances, car jusque là, nos troupes, à cause de leur petit nombre, avaient été forcées de se borner à la défensive. Les marins pouvaient bien garder le port, et même aller démolir des camps à de petites distances, mais ils devaient revenir à leurs navires, et ainsi les choses menaçaient de traîner en longueur. Le 31 Mars, il fut résolu qu'on irait combattre les rebelles campés au nombre de 30 à 40,000 à une lieue et demie de Zi-Ka-Wei, à l'Ouest de Chang-hai, et le 4 et le 5 Avril, quelques bombes habilement dirigées, les expulsaient de deux

ou trois de leurs camps. Le 17, un second coup était porté dans la direction de l'Est, contre Tseu-pou. C'est la 1ère affaire à laquelle les chasseurs d'Afrique ont pris part. Là, comme en Afrique, ils montrèrent leur bravoure; la bayonnette en avant, ils se précipitèrent dans le gros bourg occupé par plus de 20,000 Zammos. Après 2 h. de combat, la déroute était complète, et le bourg évacué; 10,000 de ces rebelles n'avaient pas attendu pour s'enfuir l'arrivée des Européens. Ayant appris la veille qu'on irait leur rendre visite, ils se mirent en route pendant la nuit, et sans culottes pour déloger plus facilement. On a trouvé dans le camp de Tseu-pou, 7 à 8,000 hommes, la corde au cou et entassés les uns sur les autres. C'étaient des hommes du peuple que les rebelles avaient fait prisonniers, et qu'ils tenaient attachés en attendant qu'ils puissent les emmener dans une autre province et les y faire servir sous leurs drapeaux. C'est ainsi qu'ils forment les recrues. Tous ces malheureux ont été délivrés et remis entre les mains du R. P. Lemaître, qui, après leur avoir adressé quelques paroles d'espoir et d'édification, a congédié ceux qui voulaient regagner leurs pays. Les autres ont été emmenés à Chang-hai.

Dans la semaine de Pâques une autre expédition s'organisa, et le Dimanche de la Quasimodo, nos braves soldats partaient pour Kia-ting. Kia-ting est plus grand que Chang-hai, et ses murs sont assez élevés. L'expédition comptait 8 à 900 français, 3,000 anglais, un millier de Wardiens, et une centaine de Chinois formés à l'Européenne par un Capitaine français. L'élément catholique domine dans cette œuvre nouvelle qui prend bien. Le 17 Avril, il y en avait 130 dans les colonnes d'attaque, et ils ont marché bravement à côté des chasseurs d'Afrique. Un seul a eu une petite blessure, dit-il; c'est une balle dans la poitrine qui ne l'a pas empêché d'avancer avec ses camarades et de marcher jusqu'à minuit pour le retour. L'attaque de Kia-ting a eu lieu le 1er Mai à 4 h. du matin; à 6 h. nos troupes entraient dans la ville par le midi, tandisque les rebelles épouvantés se sauvaient par la porte du Nord. Notre jeune milice chinoise s'est encore distinguée dans cette nouvelle attaque; elle a eu trois soldats tués et 15 blessés. Le P. Lemaître a baptisé sur le champ de bataille ces trois soldats.. La nuit même qui suivit la prise de Kia-ting, une bande de Zammos qui ignoraient le triste sort de la ville, arriva assez près des murs. Hélas! cette confiance leur coûta cher; car la place avait reçu une forte garnison, et lorsqu'ils furent à portée, on fit pleuvoir sur eux une grêle de balles qui fit grand nombre de victimes; les autres comprirent le danger et disparurent.

La prise de Tsin-pou suivit de près celle de Kia-ting. Tsin-pou était occupé par les Zammos depuis le mois de Juin 1860. Le 12 Mai au matin, le canon faisait deux énormes brèches dans les remparts. Aussitôt les français s'élancent, traversent sur un pont jeté à la hâte, le canal qui entoure la ville, passent à la nage le fossé situé auprès des remparts, pénètrent dans la place: 1 heure et demie après, les rebelles avaient pris le large. Les anglais qui voulaient attendre, n'entrèrent dans Tsin-pou que lorsque les Français étaient déjà installés. Comme à Kia-ting, une garnison a été établie dans la ville. - Voilà la suite des événements dans le courant de ces trois derniers mois. Maintenant les alliés vont entrer dans le Tou-né et le Tou-tong, et bientôt, nous l'espérons, nous serons délivrés du voisinage des rebelles. Hélas! il est bien temps que cette heure de la délivrance arrive; car nos souffrances sont si grandes! Au milieu de ces désastres qui nous entourent, la population décroît sensiblement, décimée qu'elle est par le fer des rebelles, les épidémies et le manque de nourriture. Les enfants surtout disparaissent avec une rapidité effrayante. A Chang-hai, il ne se passe pas de jours qu'il ne meure une vingtaine de chrétiens. Cependant il faut l'avouer, le gouvernement chinois et le peuple lui-même ont bien mérité ces calamités. Le gouvernement a laissé s'élever, dans ces derniers

temps un grand nombre de cabarets et de maisons de jeu; il a autorisé dans les campagnes la représentation de comédies obscènes, où le vice apparait sans honte comme sans pudeur. Ainsi a été bannie des campagnes, la simplicité, la vertu, la moralité; et on a vu se multiplier à l'infini tous ces mendiants, tous ces hommes sans toits, et sans mœurs qui sont toujours les premiers dans les commotions civiles, parcequ'ils ont tout à gagner et n'ont rien à perdre. L'égoïsme, autre fruit de la disparition des vertus sociales, a isolé les habitants les uns des autres; qu'en est-il résulté? C'est qu'aux jours de la lutte, ils n'ont pu se réunir pour la défense; l'ennemi a profité de cet isolement, et on sait avec quelle cruauté!.... J'ajoute, à la honte du gouvernement Chinois, que ses défenseurs mêmes, les soldats impériaux rivalisent de barbarie avec les rebelles, qu'ils n'attaquent que de loin et d'une manière fort inoffensive. Partout où ils passent ils traitent indignement le pauvre peuple, le dévalisent sans pitié, et quand les rebelles arrivent, ils vont porter ailleurs le pillage et le désordre. Souvent ils achèvent eux-mêmes l'œuvre de destruction commencée en certains lieux par les Zammos, et vous les voyez alors démolir les maisons, enlever les matériaux, et puis les vendre au peuple auquel ils appartiennent. Toun-chi, l'Empereur actuel, touché des misères endurées par ses sujets, a fait remise des impôts en riz et en argent aux trois provinces du Tché-Kiang, du Kiang-Sou et du Ngan-Hwei. Revenons aux rebelles. Vous me demandez ce qu'il faut en penser? Ce sont des hommes qui mettent en pratique le communisme le plus grossier. Un mot d'explication seulement: une bande de ces brigands arrive dans une maison où il y a grand-père, grand-mère, père, mère, enfants grands et petits. Gneutse, de l'argent! c'est là leur premier cri en entrant. Et pour l'obtenir, ils emploient au besoin leur couteau mal effilé. Puis ils disent aux vieux père et à la vieille mère: Vous êtes trop âgés, incapables de nous servir, et ils les délivrent du fardeau de la vie, selon eux inutile et insupportable. S'adressant ensuite au mari: Nous avons besoin de ta femme, lui disent-ils; nous l'emmènerons avec nous; toi tu serviras à la cuisine, si tu peux. Tes enfants déjà grands seront petits Zammos, nous les formerons; tes filles seront pour nos jeunes guerriers. Quant aux petits enfants, ils les abandonnent. La visite se termine par le pillage: on prend le riz, la volaille, etc.... Ce que je dis d'une bande de Zammos, peut s'appliquer à toutes les autres; et ces scènes ignobles ne se répètent pas une fois, mais souvent, mais tous les jours. Et voilà ces hommes pour qui certains commerçants européens prenaient feu et flamme! Il est vrai qu'ils les connaissaient alors de loin. Mais quand ils ont pu les voir de près, ils ont compris que leur commerce ne gagnerait rien avec ces protégés, et changeant à leur égard de sentiments, ils ont crié haut et ferme qu'il fallait les exterminer.

Chang-hai - Mai 1862, Extrait de plusieurs lettres. —

Comme vous le savez, après l'invasion des rebelles dans le Tou-tong et le Tou-sé, la majorité de la population vint chercher un asile à Chang-hai. Six à sept mille chrétiens allèrent à Ton-Ka-dou demander un abri quelconque pour la nuit et le riz de chaque jour. Le P. Desjaques en reçut 2 ou 3,000 dans sa maison sur le quartier européen. Zi-Ka-Wei fut beaucoup moins chargé. Depuis trois mois, tous ces fugitifs sont demeurés près de nous. Nous avons fait tout notre possible pour les bien traiter, et généralement ils se montrent reconnaissants et bien disposés. Pour nourrir tant de monde, il faut du riz; mais la Providence y a pourvu. Les Européens se sont montrés fort généreux. Puis, dans plusieurs ventes à l'enchère, faites par la marine française, nous avons pu nous procurer à un vil prix une grande quantité de biscuits et d'autres denrées. Nos chrétiens Chinois de Chang-hai ne se sont pas laissés vaincre en générosité: leurs aumônes

ont été abondantes. Tel chrétien, non content de distribuer et du riz et des piastres, a logé et nourri cent malheureux fugitifs. "Le commerce en second lieu, disait-il à ses domestiques ; maintenant occupez-vous uniquement des chrétiens." — "Mes Pères, disait-il encore aux PP. Loriquet et Desjaques, vous avez trop à faire ; vous ne pouvez suffire à tous vos travaux ; laissez-moi le soin d'administrer les aumônes, de distribuer le riz, etc.... Si je ne remplis pas bien cette charge, vous me le direz, et vous la reprendrez. Pour vous, consolez les âmes, encouragez, etc.;... Vous aurez là une occupation plus que suffisante". — Les Pères ont accepté volontiers sa proposition, et les choses n'en ont été que mieux. Aidé de trois autres de nos principaux chrétiens, il a veillé à tout avec une activité digne de tout éloge. Dieu nous fait voir par quelques traits de sa protection que ces dévoûments lui sont agréables. Le P. Nicolas Massa avait fait bâtir à Tan-Kim-pan, près de notre maison, un vaste hangar, qu'il loua dans la suite à un riche chrétien. Ce hangar pouvait contenir plusieurs centaines de fugitifs ; comme ils étaient nombreux et qu'on ne savait où les loger, le P. Loriquet se rend chez lui et le prie d'en disposer en faveur de tant de malheureux. Celui-ci refuse. Je ne vous comprends pas, lui dit alors le Père ! Comment ? la neige tombe, vos frères souffrent, et vous leur refusez un abri ; vous n'avez pas de cœur !... etc.. Le R. Père Supérieur et Monseigneur lui-même vont à leur tour faire des instances, mais inutilement. Ce refus obstiné étonnait tout le monde ; car le locataire était bon chrétien et dévoué. Déjà il avait fait de grandes aumônes pour les exilés, et il en logeait plus de 200 dans sa propre maison. Mais voici que la nuit suivante, un fracas horrible se fait entendre : c'était le toit du hangar qui s'était écroulé sous le poids de la neige qui le recouvrait. Le lendemain, le chrétien disait au P. Desjaques : "Je comprends maintenant pourquoi je n'avais pas de cœur hier ; c'est le bon Dieu qui voulait sauver tant d'infortunés qui auraient péri infailliblement." Sa maison était placée sous la protection spéciale de S. Joseph. Un trait en emmène un autre. Celui que je vais raconter m'éloigne un peu de mon sujet, mais il mérite d'être rapporté.

Il y avait à Neddio, dans le District du P. Laimé, un jeune et riche payen, nouvellement établi. Dans le mois de Décembre, au premier bruit de l'arrivée des Zammos, il quitte Neddio dans l'intention d'aller chercher au loin un asile pour lui, pour sa femme et pour sa mère. Mais à son retour, quelle n'est pas sa stupeur et son désespoir ! Les rebelles sont passés ; sa maison est en cendres, sa femme et sa mère captives. Dans sa douleur il se rend auprès du Père qui l'encourage et le console. Mais, mon Père, ne pourriez-vous pas me faire rendre ma femme et ma mère, coûte que coûte ; je suis prêt, s'il le faut, à sacrifier toute ma fortune. — Comment veux-tu que j'aille les demander aux rebelles, car je dois les fuir aussi bien que toi. Cependant je veux bien t'enseigner un moyen de retrouver ceux que tu aimes. Il n'y a que le vrai Dieu, le Dieu des chrétiens qui puisse te les rendre ; lui seul est tout-puissant. Prie-le et tu seras exaucé. — Oh ! oui, je veux le prier. — Eh ! bien, nous le prierons ensemble. Je vais te faire connaître notre Dieu et t'enseigner comment tu dois l'invoquer. Le jeune homme se prête à tout avec la meilleure volonté du monde, se laisse instruire et reçoit le baptême. Il l'a à peine reçu qu'il accourt chez le Père : "Mon Père, le bon Dieu m'a exaucé, je lui ai demandé ma femme et ma mère, et il me les a rendues. Maintenant elles veulent être chrétiennes, et adorer le Dieu que j'adore." Le Père l'interroge et se fait raconter les circonstances de ce retour imprévu. Voici le fait : En quittant le Pou-né, les rebelles emmenaient avec eux plus de 10,000 captifs, sans compter les femmes et les enfants ; chemin faisant, un Zammos remarqua parmi ces nombreux prisonniers nos deux payennes. Je ne sais comment, mais leur sort et leurs larmes le touchent plus vivement ; il s'affectionne à elles, leur témoigne de l'intérêt.

et au jour marqué pour le partage du butin, il s'approche d'elles et leur dit: "Je vous prends pour ma part". Puis, pour les rassurer, il ajoute à voix basse: "Ne craignez rien, je veux vous sauver. Ce soir, à 10 h. soyez prêtes; quand mes compagnons seront endormis, nous quitterons le camp". Les deux captives avaient bien de la peine à croire à la sincérité de ces promesses. Cependant, disaient-elles, il a été si bon pour nous pendant le voyage! Mais le soir, à 10 h. le brave Zammos arrive: "Suivez-moi, vite et en silence". Ils partent, traversent le camp et montent sur une barque préparée pour les recevoir. "Maintenant, dit le Zammos, je puis m'expliquer en toute liberté. Je suis un chrétien de Sen-Han; j'ai été pris par les rebelles et je suis forcé de les suivre; mais j'espère que le bon Dieu récompensera cette bonne action, et qu'un jour il me rendra la liberté. Comme je dois être de retour au camp avant le lever de mes compagnons, je vous conduirai seulement dans le village voisin; là, nous trouverons un chrétien qui vous ramènera lui-même à Neddio". Il les remit en effet, entre les mains de ce chrétien et repartit aussitôt. Quelque temps après, et l'épouse et la mère se pressaient dans les bras du jeune homme. J'aurais encore quelques traits semblables de la tendre protection du Seigneur; mais j'ai hâte de revenir à nos réfugiés de Chang-hai.

Quand ils vinrent nous demander asile, on croyait que ce serait pour quelques jours, pour quelques semaines au plus, mais voilà plusieurs mois qu'ils vivent au milieu de nous, entassés dans les pagodes et dans des maisons de paille élevées sur les différentes places des faubourgs. Dieu sans doute l'a permis pour le salut d'un grand nombre de payens et aussi de chrétiens que le malheur a ramenés à la pratique des devoirs. Il n'y avait pas encore un mois que les chrétiens et les payens fugitifs étaient au milieu de nous, lorsque les maladies se déclarèrent, et une terrible mortalité s'en suivit. Dans cet état de choses les chrétiens furent particulièrement secourus. Pour les payens, comme nous ne pouvions leur fournir les secours matériels que réclamait leur triste position, nous voulûmes du moins leur donner les biens plus précieux du Ciel. Des catéchistes chinois, fervents et zélés, parcoururent les endroits de la ville et des faubourgs où ils étaient réunis, afin de baptiser les enfants malades. Les uns portaient des remèdes pour être mieux reçus; les autres n'avaient que l'eau sainte du baptême qu'ils trouvaient moyen de verser sur le front des enfants sans blesser les parents. Un vieux catéchiste du P. Della Corte en baptisait dans les commencements de 25 à 30 par jour. Une fois le nombre s'éleva jusqu'à 68; il continue toujours ses expéditions. Un catéchiste du P. Olive lui disait, il y a trois semaines, qu'il avait baptisé 900 enfants. Voyant qu'il y avait tant d'enfants malades, les élèves du grand Séminaire voulurent consacrer une partie de leurs promenades à la recherche de ces petits infortunés; ils en ont baptisé un grand nombre. Le F. Bernard, infirmier de la maison de Tom-Ka-dou, se rendit aussi dans les principaux centres avec ses aides chinois. Il emportait avec lui une boîte de remèdes et s'annonçait comme médecin; ainsi il pouvait s'introduire partout. Il s'approchait des malades, les interrogeait, leur donnait des remèdes. Les payens émerveillés se pressaient nombreux autour de lui pour l'interroger, ou l'appeler près de leurs parents malades. Le F. heureux de ses succès, se multipliait. Mais en donnant des remèdes, il n'oubliait pas le but principal. Les enfants étaient baptisés en secret, si c'était possible, sinon on les régénérait dans l'eau sainte en présence de la foule des curieux. Souvent les mères apportaient elles-mêmes leurs enfants malades en priant le Frère de les baptiser. Quelquefois, dans une partie de la soirée, il administrait de 15 à 20 baptêmes. Les adultes n'étaient pas oubliés; le Frère les exhortait ou les faisait exhorter à se faire chrétiens; en général ses paroles étaient bien reçues, et après une courte instruction faite à chacun, on administrait le baptême. Les payens ne s'en formalisaient pas, au contraire ils poussaient eux-mêmes les malades à embrasser

le Christianisme. Souvent même, les malades le désiraient si vivement qu'ils craignaient moins de mourir que d'être privés du baptême. L'un d'eux, jusque là assez bien portant, fut tout-à-coup saisi pendant la nuit d'un vomissement de sang. Eh! quoi, l'entendit-on alors s'écrier, sera-t-il vrai que je mourrai sans avoir été baptisé? Les voisins accoururent chercher le missionnaire; mais quand il arriva, le payen était déjà mort, étouffé par des flots de sang. Plus d'une fois on nous a porté des vieillards qui n'avaient plus qu'un souffle de vie. Le Père ou le catéchiste leur enseignait les vérités les plus essentielles, et le front encore mouillé de l'eau baptismale, ils rendaient le dernier soupir. "Prenez garde, disait d'une voix expirante un malheureux dont on examinait la blessure, prenez garde que ma tête ne soit séparée de mon corps avant que j'ai été baptisé". C'est qu'en effet le glaive avait fait une large entaille à son cou qui ne tenait plus au tronc que par quelques muscles. Le bon Dieu exauça ses désirs; il reçut le baptême et mourut quelques instants après.- Que la miséricorde de Dieu est grande! Voilà des centaines de payens, obstinés autrefois dans leur erreur, ou du moins d'une indifférence désespérante par rapport à leur salut, et qui maintenant, en présence de la mort sont touchés à la première parole d'un catéchiste, et demandent à mourir dans une religion qu'ils connaissent si peu!

Un jour, dit encore le P. Guéniot qui nous fournit une partie de ces détails, j'avais conduit le P. Bernard dans un endroit retiré où j'avais découvert quantité de malheureux payens. C'était le soir du Jeudi Saint; nous n'avions que 2 ou 3 h. à nous; mais la moisson était si abondante que dans les quelques chambres seulement que nous avons pu visiter, nous avons administré 28 baptêmes, 18 d'enfants, 10 d'adultes. Il est difficile de se faire une idée de l'état de dénûment et de misère où se trouvent ces payens fugitifs. Les cabanes de paille qu'ils habitent sont ouvertes à tous les vents, et divisées en plusieurs compartiments; ces compartiments renferment 30, 40 et même 60 personnes. Quand vous y entrez, vous voyez la moitié de ce monde couché sur de la paille ou sur des planches, souffrant de la fièvre, de la petite vérole, de la faim etc... De tous les enfants que les fugitifs ont emmenés avec eux à Chang-hai, je ne crois pas qu'il en sorte plus d'un sixième. Pour les grandes personnes, il en est mort près de la moitié. Il y a des familles entières qui sont éteintes.

Nous lisons dans une autre lettre: Vous me demandez si nous baptisons beaucoup d'enfants. A cela je vous répondrai ce que nous disait le P. Sica au commencement de cette année: Que d'enfants les payens eux-mêmes nous apportent à Tsa-Ka-Wei. Il ne se passe pas de jours que je n'en envoie plusieurs au Ciel. En général les chrétiens se montrent très empressés pour adopter les enfants abandonnés. Nous en avons beaucoup auprès de nous qui sont chassés par les rebelles et qui n'ont d'autre habitation qu'une petite barque. Là, vivent ensemble le père et la mère avec 5, 6 enfants et même plus. Ils ont à peine la place nécessaire pour se loger. Eh! bien, vous trouverez encore dans ces familles un assez grand nombre de petits chinois adoptés. Il y a quelques mois, une pauvre mère assistait au baptême de 2 petits enfants, dont l'un était âgé de 3 ans: Père, dit-elle au P. Ministre, ces deux sont pour moi?- Mais, tu n'as pas de place pour les loger.- J'en trouverai bien.- Tu es trop pauvre, c'est assez d'un pour toi.- Oh! Père, donnez moi les deux, leurs pleurs mettront de la vie dans ma barque. Cette bonne chrétienne les élève comme ses propres enfants. Au mois de Décembre dernier, nous avons été voir le P. Gonnet dans une de ses chrétientés située à 2 lieues de Zi-Ka-Wei. Il a fait bâtir, à Po-Kon, une magnifique église avec maison pour le Missionnaire, pour l'école et pour les catéchistes. C'est le plus beau Kom-dou que j'ai vu en Chine. Voulez-vous savoir, nous disait le P. Gonnet, comment il a été construit? Nos chrétiens de Po-Kon sont très dévoués à l'œuvre de la Ste Enfance. Chaque famille adopte un certain nombre d'enfants abandonnés. Comme ils n'avaient pas d'église, je leur ai proposé de faire bâtir ce Kom-Sou avec ce qui leur est dû chaque mois pour un enfant. Ils ont consenti de grand cœur, et depuis 5 ans ils les élèvent sans recevoir une seule sapèque. Une famille à elle seule en nourrit 8; et ayant été obligée de fuir à l'approche des rebelles, elle n'a emporté que ces enfants, qu'elle

appelle son vrai trésor! Il y a encore dans cette chrétienté deux jeunes personnes de famille riche entièrement consacrées à cette œuvre de la Ste Enfance. Depuis une 15e d'années, elles élèvent avec des soins vraiment maternels plus de 30 enfants. Voilà de ces dévoûments qu'enfante le christianisme au sein de l'idolâtrie et qui consolent abondamment le missionnaire des souffrances qu'il rencontre dans son ministère d'apôtre!

Zi-Ka-Wei, le 2 Juin 1862. Extrait d'une lettre du R. P. Lemaître –

Nous avons depuis 5 jours, onze novices chinois, qui nous édifient et promettent de nous aider plus tard. 7 sont scolastiques; l'un ayant fini sa philosophie, et six l'ayant un peu commencée. 4 coadjuteurs exercent déjà depuis quelques années les offices qui devront les occuper plus tard. Priez pour ces chers enfants et pour plusieurs autres qui veulent comme eux se mettre tout de bon à la suite de Notre Seigneur.

Vous avez appris par nos lettres la prise de Né-Kio où le brave Amiral Protet est tombé si glorieusement. La prise d'une autre ville suivit de près, mais de nouvelles bandes s'étant avancées, les Anglais ont jugé prudent d'abandonner le pays déjà reconquis, et de se borner pour le moment à la défense de Chang-hai. A mesure que les Européens revenaient vers cette ville, l'ennemi les suivait de près, et nous voici de nouveau cernés par les brigands.

Zi-Ka-Wei, 14 Juillet 1862. Extrait d'une lettre d'un Scolastique –

La dernière invasion des Rebelles a été plus funeste que la précédente. Les hommes, les femmes et les enfants qui se trouvaient dans le pays conquis par les Européens ont été cruellement égorgés. Les habitations restées debout, les cabanes de paille élevées à la hâte sur les ruines des anciennes maisons, les arbres, les plantations de riz, les haies même, tout a été détruit, brûlé. Les émigrés pullulent à Zi-Ka-Wei et à Chang-hai. Pour surcroît de maux, le choléra s'est abattu sur eux et a fait de terribles ravages. Jugez-en par le fait suivant: Le 11 Juillet, le P. Andrieux était envoyé dans un village situé à une petite distance de Zi-Ka-Wei pour secourir plusieurs chrétiens in extremis. A 9 h. du soir il administrait son premier malade, et à 3 h. ½ du matin il en avait confessé 24 et donné 13 Extrême-Onctions. Il n'avait que le temps de passer d'une cabane à l'autre. Je ne vous dirai pas quel a été dans ces tristes circonstances, le dévoûment, le travail et les fatigues de nos Missionnaires. Chrétiens et payens ont tous été l'objet de leurs soins. Misères du corps et de l'âme, rien n'échappait à leur charité. Comme la moisson était trop abondante pour pouvoir seuls la recueillir, ils ont appelé à leur secours les scolastiques, et pendant tout le mois de Juin, nous avons passé nos promenades et une partie des autres jours à visiter les malades, distribuant des remèdes, exhortant, baptisant, etc.... Nous étions tous accompagnés d'un catéchiste et de quelques élèves qui nous préparaient les malades, et le soir chacun de nous revenait avec une liste de 30 à 40 nouveaux chrétiens, soit enfants, soit adultes. Le F. Sécher, dans une expédition à Chang-hai a donné avec ses catéchistes, 168 baptêmes – Aujourd'hui, nos courses apostoliques continuent, mais avec moins de fruit, c'est que la mort a éclairci les rangs des émigrés; et puis je ne sais quelle panique s'est emparée des rebelles; ils se sont évanouis comme par enchantement, et leur fuite a permis à une partie de nos chrétiens de rentrer dans leurs foyers. Quelque soit l'avenir que Dieu nous réserve, nous vivons ici dans une parfaite sécurité. On agrandit et régularise les fortifications de Zi-Ka-Wei; 6 chasseurs d'Afrique, dont les rapports avec nos Pères sont charmants, font continuellement la garde autour de notre maison; nous avons pour les appuyer l'école de Zi-Ka-Wei qui compte 300 soldats bien instruits. Le nombre s'élèvera bientôt à mille. De plus, les

Les Anglais ont établi tout près de nous un poste de 200 hommes; on compte parmi eux 70 catholiques irlandais. Ils viennent souvent voir les Pères, assister à la messe, se confesser, communier, et réciter en commun le chapelet dans notre église. — Encore une particularité sur Zikawei: la situation qu'occupe notre maison ne nous permettait pas de développer les bâtiments devenus insuffisants. Mais contre notre espérance, l'Amiral Protet, qui avait à cœur le bien de la Mission, a obtenu que le canal qui longe notre propriété serait porté plus à l'est, et nous avons hérité de toutes les terres comprises entre sa nouvelle direction et l'ancienne. Comme on le voit, Dieu protège ses enfants qui travaillent en Chine pour l'extension du royaume de J.-C. Il bénit leurs efforts, et récompense leur charité. Mais la guerre et l'excès de travail ont éclairci nos rangs; 4 Pères et un F. Coadjuteur ont succombé dans l'espace de quelques mois; tous nos autres Pères et Frères, à l'exception de trois, ont été plus ou moins éprouvés par la maladie.

Zi-Ka-Wei, le 30 Août 1862.

Encore trois Pères qui viennent de quitter notre chère Mission pour aller au Ciel recevoir la récompense de leur dévoûment. C'est d'abord le P. Dovergne, qui à peine lancé dans la carrière, nous a été enlevé le 19 de ce mois. Déjà occupé toute la journée avec les élèves et sa procure, ce bon Père, n'écoutant que les élans de son dévoûment, consacrait une partie des nuits à d'autres occupations. Ce zèle, trop ardent, grandit encore au moment où le choléra se mit à sévir au milieu de nous. De la cour il passait au chevet des malades, revenait à sa procure, puis courait auprès des payens agonisants, tâchant d'ouvrir le Ciel à ceux-ci tandis qu'il en aplanissait les voies aux autres. Tant de fatigues devaient tôt ou tard épuiser ses forces. Au mois de Juin il commença à s'affaiblir au point de ne pouvoir plus se tenir sur les jambes ni rien faire de sérieux. Les soins les plus assidus lui ayant été prodigués, il se remit de ce premier coup. Mais ne pouvant modérer son ardeur, il recommença aussitôt à se dépenser comme auparavant. Deux fois il eut une rechûte plus grave que la 1ère attaque. Il put encore se relever; mais non pour longtemps: à ces trois chûtes succéda une forte typhoïde. Dès lors, nos craintes suspendues quelques jours par une lueur d'espérance, trouvèrent trop tôt, hélas! leur réalisation. 8 jours après, c.à.d. le 19 à 5 h. du soir, il demanda lui-même qu'on lui administrât les derniers Sacrements. A 6 h. il recevait l'indulgence plénière, et à 7 h., aussi calme que dans ses plus beaux jours, il rendait son âme à son Créateur.

Tout pleins des pensées que nous suggérait cette mort de vrai Jésuite, nous fîmes notre Triduum pour renouveler nos vœux le 24. C'est ce même jour, après la récréation de 4 h., que réunis autour du R. P. Lemaître, nous fûmes informés de la double perte que nous venions de faire au Pé-tché-li à la résidence de nos Pères: l'une, celle du P. Rabeau, mort du choléra le 25 Juillet; sa mort comme sa vie a été celle d'un Saint; l'autre, celle de Mgr. Borgniet, notre évêque.

Parti de Chang-hai le surlendemain de S. Louis de Gonzague, S. G. arriva à Tien-tsin assez fatiguée de la traversée. Diverses circonstances ne lui permirent pas de se remettre des premières secousses avant de remonter en barque pour Tchan-Ka-tchouan. Là, nouvelles misères: le batelier, loué par journées, s'amusa à commercer tout le long de la route, laissant Mgr. exposé un jour complet à une pluie battante et deux jours à un soleil brûlant. Cette pénible navigation dura cinq jours. Ajoutez encore deux jours de cabotage, et vous comprendrez facilement que S. G. n'ayant que du riz à manger, arriva abattue chez nos Pères.

C'était deux jours après la mort du P. Rabeau. Aussi, Mgr dissimulant son propre état, essaie autant que possible par ses récits et sa bienveillante sérénité de faire oublier cette perte cruelle. "Il nous égaya beaucoup trois jours durant", nous écrit le F. Launay. Cependant Mgr Languillat se trouvait fort agité". – Le jour de St Ignace il dit encore la messe de communauté, donna la Ste Communion aux Séminaristes et à une 40e de personnes. Après 5 minutes d'actions de grâces, il se sentit plus fatigué, et dut se retirer dans sa chambre. C'était le choléra qui venait de se déclarer. Le F. infirmier arriva bientôt et Mgr lui dit: "Cher Frère, à vous maintenant de commander; comme infirmier, vous êtes mon Supérieur, suivant nos règles; la prudence est la vertu des Supérieurs, l'obéissance celle des inférieurs." Cependant le mal allait toujours croissant; plusieurs fois le F. infirmier essaya de rétablir la circulation du sang et la chaleur qui se retirait des extrémités. De leur côté, les Pères faisaient violence au Ciel, à St Ignace; et deux Séminaristes en surplis se succédaient devant le S. Sacrement, conservé dans une Chapelle contigüe à la chambre du malade. Mais tout fut inutile. A 11 h., il recevait les derniers Sacrements. Une 1/2 heure après, il renouvelait sa profession de foi selon la formule du Concile de trente, en appuyant sur les passages qui concernent l'Incarnation et la soumission au S. Siége. Sur le midi, le R. P. Brueyre proposa à Mgr de le bénir avec une petite statue de S. Joseph qui se trouvait au bout de son lit. Il accepta avec bonheur, puis, comme sa respiration était très-pénible, il demanda à être mis dans un fauteuil pour respirer plus librement; mais le F. infirmier ne le jugea pas à propos; et le P. Brueyre transmit sa réponse à Mgr en lui disant: *Christó confixus sum Cruci*; c'est votre lit qui maintenant vous sert de croix, Mgr." Dès lors, le saint malade ne dit plus un mot pour demander du soulagement. Enfin à 1 h. 10 m. Mgr s'éteignit doucement, sans secousse, comme si la nature épuisée eût été incapable de réagir contre le mal. On dirait qu'il avait eu comme un pressentiment de sa mort prochaine. Avant de quitter le Kiang-nan, il avait fait ses dernières dispositions et remit le tout entre les mains du P. Recteur de Tom-ka-dou. A Tchan-kia-tchouang, il voulut se préparer par un triduum de prières à célébrer dignement la fête de S. Ignace, et il le fit avec toute la ferveur d'un novice. Le lendemain, jour de sa précieuse mort, il disait au P. Brueyre: Que je serais heureux si Dieu me retirait de ce monde après le triduum que je viens de faire en l'honneur de S. Ignace. – Les derniers malheurs du Kiang-nan avaient vivement affecté Mgr Borgniet, et altéré sa santé, mais sa vie mortifiée avait aussi beaucoup contribué à l'affaiblir. Malgré son âge et le dépérissement de ses forces, il a voulu observer pendant tout le carême le jeûne le plus rigoureux, ne se permettant jamais l'usage du gras. – Mgr avait une tendre dévotion à S. Joseph, patron de la Chine; il s'était attaché à propager son culte, et en mourant il tenait dans sa main une image de la mort de ce grand Saint. On peut dire en toute vérité de Mgr Borgniet ce que le P. Brueyre nous disait du P. Rabeau: Le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a enlevé, que son Saint nom soit béni!

Tous les vides effectués par tant de pertes nous font espérer que bientôt nous recevrons de France une nombreuse cohorte de nouveaux collaborateurs. (*) Priez pour nous et pour notre Mission de Chine. Cette suite d'épreuves que nous venons de parcourir ne sont-elles pas pour ce malheureux pays le signe avant coureur de la miséricorde divine

---

(*) Une dizaine de Missionnaires doivent partir prochainement pour la Mission de Chine.

NB. – Nous prions ceux de nos PP. et FF. qui auraient des lettres de nature à être insérées dans la Correspondance de Laval, de vouloir bien nous les communiquer.

La prochaine Correspondance paraîtra dans le courant du mois de Mars.

J. M. J.

Relation
D'une guerison miraculeuse operée
par St Louis de Gonzague le 19 avril 1863.

~ ~ ~

St Louis de Gonzague de la Compagnie de Jésus, rend miraculeusement la santé à une jeune fille et l'engage à se faire religieuse.

~

Dans la province d'Ombrie, au milieu de la route qui, de la ville de Norcia conduit à Cascia, se trouvent à côté l'un de l'autre deux petits villages: l'un s'appelle Avendita, et l'autre Colle d'Avendita. La maladie que les médecins appellent engine couenneuse, exerçait depuis neuf mois de terribles ravages sur les habitants de ces deux bourgades, et déjà 25 personnes, toutes dans la fleur de l'âge, avaient succombé; nombre vraiment considerable pour deux villages qui réunis ne comptent guère plus de 300 âmes. C'est de ce mal, l'effroi de la contrée, que fut atteinte, le 13 avril 1863, Mlle Rose de Carolis, jeune fille âgée de 20 ans à-peu-près. Le mal fit des progrès si rapides qu'au bout de 3 jours il fallut lui donner le Saint Viatique. Dans la soirée du samedi, le médecin qui, pour la soigner, était venu de Cascia à Avendita, déclara qu'il n'y avait plus d'espoir; et de retour à la ville, il disait ouvertement à tous ceux qui le lui demandaient, que si, la matinée suivante, ils allaient voir la malade, comme ils en avaient l'intention, ils la trouveraient morte ou du moins sur le point de mourir. Il disait vrai: car avant le coucher du soleil, la pauvre jeune fille était si mal qu'elle ne pouvait plus

…es 1863.

…la Résidence de Strasbourg

…nbre 1862. –
…elques unes de ces conversa-
…e l'avenir religieux de l'O.
…n journal de province, des
…un espace de terrain res-
…. Je dois dire que le P. Dutau
…tables à tout le monde, nous
…nversations auxquelles j'at
…ce au Caire, établi dans ces
…itants; il est convaincu que
…obtenus par les Frères des
…logue à celle des lycées;
…trepris pour me prouver
…s les détails, m'a fait voir
…t à faire, etc. etc. Enfin,
…c'est l'opinion de tout le
…lle Européens; quelques-uns
…dre chez les Frères, d'au-
…eur, le gouvernement
…ent, soit des bourses.
…rojet se réalise.
…eurre déjà, mais que je n'ai
…isons et que je n'ai apprise
…. Lors de la suppression de
…es se trouva frappée à mort.
…qui ne mourut à Damas
…tes s'étaient établis à Damas,
…Alep, et dans quelques autres endroits; cependant nos anciennes propriétés étaient pour ainsi dire…

C'était deux jours après la mort du T. Rabeau. Aussi, Mgr dissimulant son propre état, essaie autant que possible

par ses récits et sa bienveill
nous écrit le T. Launay. Ce
messe de communauté, dom
d'actions de grâces, il se sentit
clarer. Le F. infirmier av
infirmier, vous êtes mon S
mal allait toujours croissa
leur qui se retirait des extré
ristes en surplis se succéda
lade. Mais tout fut inutile
profession de foi selon la for
et la soumission au S. Siège
qui se trouvait au bout de s
à être mis dans un fauteuil
Brueyre transmit sa répo
nous sert de croix, Mgr 2 C
10 m. Mgr s'éteignit douce
mal. On dirait qu'il avait e
fait ses dernières disposition
il voulut se préparer par u
ferveur d'un novice. Le lende
Dieu me retirait de ce mon
beurs du Kiang-nan avaie
beaucoup contribué à l'aff
le carême le jeûne le plus
à S. Joseph, patron de la C
une image de la mort de
nous disait du T. Rabeau.

Tous les vides effectués pa
cohorte de nouveaux collab
que nous venons de parcour

(*) Une dizaine de M

N.B. — Nous prion
dans la Correspondan
La prochaine Correspondance paraîtra dans le courant du mois de Mars.

---

prendre les remèdes ordonnés. Les douleurs qu'elle éprouvait dans tous ses membres, et surtout l'enflure à la gorge et à la poitrine avait tellement augmenté qu'on ne pouvait, sans la faire souffrir horriblement, ni la remuer, ni la recouvrir de ses draps, ni la toucher même légèrement à la poitrine. Comme il n'y avait plus rien à faire, on lui administra l'extrême-Onction.

Les choses en étaient là, quand vers 10 heures, la jeune fille, qui faisait partie de la Congrégation de St Louis de Gonzague et qui avait pour ce jeune Saint une très-grande dévotion, demanda plutôt par des signes que par des paroles une image du saint renfermée dans un lourd cadre de bois. On lui donna le tableau; elle le prit, le pressa fortement sur sa poitrine pendant un quart d'heure sans ressentir aucune douleur. Alors se trouvaient présents Mr. Félix de Carolis, son oncle, Mr. Isidore Ricci, curé d'un village voisin, et Angèle Emili qui soignait la malade: tous trois tenaient leurs regards fixés sur elle, curieux de voir où tout cela allait aboutir. — St Louis me sourit, dit alors la malade. — Puis d'une voix étouffée s'adressant à son oncle: « Allez, lui dit-elle, soupez et reposez-vous; le Saint m'a dit que peu après minuit je serai guérie, et que je dois ensuite me faire religieuse. Moi ou quelque autre personne vous en portera la nouvelle. » Tous la crurent en délire; aussi son oncle pour ne pas l'attrister, lui répondit que Oui, que bientôt St Louis la guérirait de tout mal en paradis. On lui enleva ensuite le tableau dans la crainte qu'elle ne hâtât sa mort en le pressant si fortement sur sa poitrine, et on le plaça près d'elle sur un oreiller.

Cependant les douleurs allaient toujours croissant, et Rose paraissait tellement approcher de sa fin que vers minuit son oncle lui dit en la voyant tant souffrir: « Rose, au lieu de guérir, vous allez plus mal, mais prenez courage, St Louis vous accordera une faveur plus précieuse, il vous conduira en paradis. » — « Ne soyez pas si pressé, répliqua la malade, comme je vous l'ai dit, sous peu

je serai guérie.»

Alors son oncle lui donna à baiser l'image de Ste Philomène, en l'exhortant à se mettre sous sa protection, puisque Dieu faisait alors par elle tant de merveilles. A ces paroles Rose répondit: «Ne dérangeons pas d'autres Saints: je suis certaine que St Louis m'accordera ma guérison. Là dessus, son oncle se retira dans une chambre voisine pour prendre un peu de repos, et Rose réduite à l'extrémité entra en agonie.

Vers minuit, comme elle avait perdu entièrement l'usage de ses sens, et ne donnait presque plus aucun signe de vie, M. Isidore Ricci commença la recommandation de l'âme, en récitant avec Angèle Emili les prières usitées. Quand il arriva à ces mots: proficiscere, anima Christiana, de hoc mundo, soit fatigue, soit douleur, il sentit la respiration lui manquer; force lui fut donc de se lever et de sortir un peu de l'appartement.

Mais voici un merveilleux changement de scène: Rose s'agite, se soulève avec vivacité; Angèle court vers M. Isidore, celui-ci rentre aussitôt dans la chambre, voit Rose assise sur son lit. Rose a repris ses couleurs, elle sourit gracieusement et dit d'une voix claire: «Ne voyez-vous pas que je suis guérie?...

Aux cris de joie qui se font entendre, son oncle accourt pour savoir ce qui est arrivé. A sa vue la jeune fille s'écrie: «Ne vous avais-je pas dit que St Louis me guérirait? Voilà que de lui-même l'emplâtre s'est défait et est tombé de ma poitrine. En prononçant ces mots, pour prouver qu'elle ne ressentait plus aucune douleur, elle se donnait de vigoureux coups de poings à l'endroit même où peu auparavant elle souffrait davantage.

Cependant tous les autres membres de sa famille étaient survenus; pleins d'étonnement et de stupeur, ils demandèrent à Rose comment tout cela s'était fait. La jeune fille leur répondit que tout à coup elle s'était senti comme arracher de la gorge elle ne savait trop qu'elle chose qui tombant dans l'estomac, de mourante qu'elle était l'avait fait revenir à une parfaite santé.

...rs 1863.

...la Résidence de Strasbourg

...nbre 1862.—

...uelques unes de ces conversa-
...ur l'avenir religieux de l'O.
...n journal de province; des
...un espace de terrain res-
...Je dois dire que le P. Dutau
...rables à tout le monde, nous
...onversations auxquelles j'ai
...ce au Caire, établi dans ces
...itants; il est convaincu que
...obtenus par les Frères des
...logue à celle des lycées;
...itrepris pour me prouver
...ns les détails, m'a fait voir
...à faire, etc. etc. Enfin,
...c'est l'opinion de tout le
...lle Européens; quelques-uns
...ndre chez les Frères, d'au-
...eur, le gouvernement
...gent, soit des bourses.
...rojet se réalise.
...ieme déjà, mais que je n'ai
...isons et que je n'ai apprise
... Lors de la suppression de
...res se trouva frappée à mort.
... qui ne mourut à Damas
...istes s'étaient établis à Damas,
Alep, et dans quelques autres endroits; cependant nos anciennes propriétés étaient pour ainsi ...

C'était deux jours après la mort du P. Rabeau. Aussi, Mgr dissimulant son propre état, essaie autant que possible

par ses récits et sa bienveill
nous écrit le P. Launay. C
messe de communauté, dom
d'actions de grâces, il se sentit
clarer. Le F. infirmier a
infirmier, vous êtes mon S
mal allait toujours croiss
leur qui se retirait des extré
ristes en surplis se succéd
lade. Mais tout fut inutile
profession de foi selon la fo
et la soumission au S. Siè
qui se trouvait au bout de
à être mis dans un fauteuil
Brueyre transmit sa répo
vous sert de croix, Mgr 2 C
10 m. Mgr s'éteignit douce
mal. On dirait qu'il avait
fait ses dernières disposition
il voulut se préparer par
ferveur d'un novice. Le lend
Dieu me retirait de ce mon
beurs du Kiang-nan avaie
beaucoup contribué à l'af
le carême le jeûne le plus
à S. Joseph, patron de la
une image de la mort d
nous disait du P. Rabeau

Tous les vides effectués p
cohorte de nouveaux colla
que nous venons de parcou

(*) Une dizaine de M

N.B. — Nous prion
dans la Correspondan
La prochaine Correspondance paraîtra dans le courant du mois de Mars.

Après quoi elle se leva et s'en alla au milieu des siens dans la salle, demanda à manger et à boire, et se mit à table avec tant d'appétit qu'on se vit forcé de l'arrêter dans la crainte qu'elle ne se fît mal. A la pointe du jour, le médecin revint de Cascia pour voir si elle était morte ou non. Mais quelle ne fut pas sa surprise en la trouvant si bien guérie. Il voulut néanmoins que pendant deux jours elle gardât le lit, pour voir s'il ne restait pas quelque trace, quelque germe caché d'une si grande maladie. Mais ces précautions ont été inutiles, car la jeune Rose de Carolis s'est conservée jusqu'à présent en parfaite santé, et ne demande plus qu'à se faire religieuse, selon l'ordre qu'elle en a reçu de St Louis.

Ces faits se sont passés dans la nuit du 18 au 19 avril, qui cette année 1863 était un dimanche, appelé bien justement le jour du Seigneur. Car, en ce jour, par le moyen de son angélique serviteur, Louis de Gonzague, Dieu s'est solennellement glorifié, en opérant, dans sa divine sagesse, trois grandes merveilles dans un seul événement. La première, c'est qu'une jeune fille mourante se soit levée tout-à-coup parfaitement guérie, en dépit des lois ordinaires de la nature; la seconde, c'est qu'un jeune Jésuite, en dépit de ce qu'on veut appeler l'opinion publique, soit venu parler et agir en maître dans un pays interdit à la Compagnie de Jésus; la troisième, c'est qu'une voix céleste, en dépit des ennemis de notre sainte Religion, soit venu prouver qu'en Italie et dans le monde il devait y avoir encore des religieux et des religieuses.

Une relation authentique de ce fait a été envoyée au collège Romain à l'occasion de la fête de St Louis. On y voit les signatures des témoins dans l'ordre suivant: Mlle de Carolis miraculeusement guérie, - son père et sa mère, - le curé qui l'assistait, - le frère et l'oncle de la malade, tous deux prêtres, - et enfin la garde-malade.

Puis vient la déposition de l'archiprêtre qui se rendit sur les lieux pour prendre des informations juridiques.

On lit au bas la signature de Mgr Raphaël Bocchettoni, évêque de Norcia.

A. M. D. G.

Scolasticat de Laval. IHS Mars 1863.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de la Résidence de Strasbourg

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi:

Syrie – Extrait de plusieurs lettres du P. Gagarin, 9 Septembre 1862. –

J'ai beaucoup causé à bord, en me rendant de France à Alexandrie, et je crois que quelques unes de ces conversations n'ont pas été inutiles pour faire comprendre et accepter quelques notions exactes sur l'avenir religieux de l'Orient. Un Vicaire général, des prêtres de différents diocèses, le rédacteur en chef d'un journal de province, des personnes venues de tous les bouts de l'horizon et réunies au milieu des flots sur un espace de terrain restreint, tout cela présentait un assemblage d'hommes qu'il ne fallait pas négliger. Je dois dire que le P. Dulac et moi, grâce à notre bonne santé, à notre bonne humeur et à notre désir d'être agréables à tout le monde, nous avions conquis d'assez nombreuses sympathies dans ce curieux public. Mais les conversations auxquelles j'attache le plus de prix, ce sont celles de Mr Cany, chancelier du Consulat de France au Caire, établi dans ces pays depuis 25 ans. Il s'y est attaché, il veut passionnément le bien de ses habitants; il est convaincu que la première chose à faire est de propager l'instruction, il se félicite des résultats obtenus par les Frères des Écoles chrétiennes, mais cela ne suffit pas, il faut une éducation complète, analogue à celle des lycées; et cette éducation-là, il n'y a que les Jésuites qui puissent la donner. Aussi il m'a entrepris pour me prouver que la Compagnie devait absolument avoir un collège au Caire; il est entré dans tous les détails, m'a fait voir les avantages et les ressources que présentent le pays, la somme incalculable de bien à faire, etc. etc. Enfin, c'est sa grande préoccupation, avoir un collège de Jésuites au Caire, et il m'a dit que c'est l'opinion de tout le monde dans ce pays. Entre le Caire et Alexandrie, il y a une population de cent mille Européens; quelques-uns gémissent de devoir borner l'éducation de leurs enfants à ce qu'ils peuvent apprendre chez les Frères, d'autres les envoient en Europe. La société européenne nous verrait venir avec bonheur, le gouvernement égyptien ne serait pas moins favorable, il donnerait soit du terrain, soit de l'argent, soit des bourses. Ce qu'il m'a dit m'a beaucoup frappé; priez et faites prier pour que ce beau projet se réalise!

Gazir, le 26 Novembre 1862. – Je commence par une affaire bien ancienne déjà, mais que je n'ai vu consignée nulle part, qui est probablement ignorée dans la plupart de nos maisons et que je n'ai apprise qu'ici tout récemment, de la bouche du P. Estève, qui est notre tradition vivante. Lors de la suppression de la Compagnie par Clément XIV, notre mission de Syrie comme toutes les autres se trouva frappée à mort. Il y eut cependant un Jésuite qu'on appelait le Père Pierre Abouna Boutzos qui ne mourut à Damas que peu de mois avant l'arrivée de nos nouveaux Missionnaires. Les Lazaristes s'étaient établis à Damas, à Alep, et dans quelques autres endroits; cependant nos anciennes propriétés étaient pour ainsi dire

intactes. D'ailleurs c'était une question de savoir si la Compagnie, rappelée à la vie, ne devait pas rentrer en possession de ses anciens établissements en Orient. L'affaire fut mûrement examinée à Rome, et la décision de la Congrégation fut que nos anciens établissements nous appartenaient et devaient nous être rendus. Le Pape Grégoire XVI confirma cette décision qui fut communiquée au R. P. Roothaan, et ce fut lui qui refusa purement et simplement d'accepter. En 1839, le P. Estève porta à Beyrouth une lettre du P. Général à Mr Guys, Consul de France, dans laquelle il lui faisait part de la résolution qu'il avait prise. - Le gouvernement français à cette époque, envisageait la chose autrement; selon lui, pendant la révolution française, tous les biens religieux placés sous le protectorat de la France en Orient étaient devenus biens nationaux, propriétés de la nation française; l'irrégularité du fait avait été couverte par le Concordat; et le Gouvernement français les donnait aux Lazaristes. C'est après cette renonciation du P. Roothaan, que les Lazaristes prirent possession de plusieurs de nos anciennes propriétés. Mais ici, parut sur la scène un nouveau prétendant, le patriarche maronite. Il disait: d'après les actes de fondation et les contrats qui existent encore, ces établissements ont été donnés aux Jésuites, le cas de leur départ a été prévu, et alors c'est le patriarche maronite qui doit se charger de ces établissements et pourvoir à leur entretien. Les Jésuites reviennent, ils sont maîtres de rentrer; ils refusent, à leur défaut, c'est à moi que ces établissements font retour. Le fait est qu'un évêque maronite a poursuivi sur cette base la restitution de la maison de Zogorta, près de Tripoli, qui avait été fondée et donnée à la Compagnie par un évêque maronite d'Eden, nommé Gabriel Benjamin; et la maison de Zogorta a été restituée. Quoiqu'il en soit de toutes ces prétentions, ce qu'il nous importe de savoir, c'est que les établissements de l'ancienne Compagnie n'ont pas été donnés aux Lazaristes comme on le croit communément par la Propagande; c'est le P. Roothaan qui y a volontairement et spontanément renoncé en 1839.

Cette translation de propriétés a été si complète, que sans parler des meubles ou des livres qui avaient appartenu à l'ancienne Compagnie, nous ne sommes pas même rentrés en possession des manuscrits. Il y a une journée du chrétien et un catéchisme en Arabe qui ont été imprimés à Paris sous le nom de Mr Tousoon, lazariste. Il faut croire que cela s'est fait contre son gré; car allant de Damas à Beyrouth, il s'arrêta chez nos Pères à Zahleh, et leur montra ces deux manuscrits qu'il emportait avec lui, sans leur dissimuler le moins du monde que c'était l'ouvrage de nos anciens Pères.

Après ces vieilles histoires, je viens à ce qu'il y a de plus récent, je veux dire, la fondation de notre scolasticat de Gazir. C'est un immense bienfait qui assure un brillant avenir à la mission et dont nous sommes redevables principalement au Supérieur de la Mission, le R. P. Canuti et au T. R. P. Général. Nous étions placés jusqu'ici dans une double alternative également fâcheuse: ou bien la mission se recrutait parmi des Pères d'un certain âge et qui avaient de la peine à apprendre l'Arabe, ou bien, il fallait renvoyer en France nos scolastiques, finir leurs études, lorsqu'ils s'étaient déjà familiarisés avec les langues, le climat et les usages du pays. Maintenant, rien de pareil à craindre; on nous envoie des jeunes gens qui apprendront l'arabe en faisant un peu de surveillance dans le collège, ou qui feront la classe, et quand le temps sera venu, sans sortir de la maison, ils feront leur théologie; c'est donc vraiment un grand [illegible] pour la mission que la fondation de ce scolasticat; cela assure son avenir; d'autant plus [illegible] lieu d'espérer que la fondation d'un noviciat ne se fera pas trop attendre. Nous

avons au collège des germes de vocations qui nous fourniront les premiers éléments et qui en provoqueront d'autres par leur exemple. En attendant nous avons toujours notre Scolasticat. Le P. Champon professe le dogme le matin, le P. Borello, sicilien, le professe le soir. Le P. Estève fait la classe de morale et préside les cas de conscience. Quant à moi, je professe l'histoire ecclésiastique, et je me restreint à l'histoire des Eglises Orientales; avec cela, je fais le petit dogme, le cours triennal pour nos séminaristes. De plus, le P. Champon, qui est infatigable, fait un cours de droit canon et donne aux séminaristes quelques explications sur l'étude de l'Ecriture Sainte. Nous avons donc des professeurs, nous avons aussi des élèves; mais nos commencements sont modestes. Dans le grand cours des Nôtres, il y a trois théologiens de 1ère année; ils forment tout l'auditoire; au petit cours des séminaristes, j'ai quatre élèves, un Arménien en 1ère année, un maronite en 2e, un autre maronite et un grec catholique en 3e année. Comme il n'y a pas de philosophie cette année, je n'aurai pas de nouvelles recrues pour l'an prochain, et je serai réduit à deux auditeurs.

Notre maison de Gazir compte donc: 1° un Scolasticat ou théologat pour les NN. 2° Un grand Séminaire. 3° Un petit Séminaire. 4° Une école française. C'est la noblesse du pays qui met ses enfants en pension chez nous pour que nous les gardions trois ou quatre ans pendant lesquels on leur apprend avec le français, le catéchisme, un peu de géographie, d'histoire, d'arithmétique et d'Algèbre. Quelques-uns de ces enfants étudient le latin, ils suivent alors les mêmes Cours que les Séminaristes, quoique pour tout le reste ils soient séparés d'eux. Le Cours de français comprend quatre classes; le cours de latin a toutes les classes depuis la 6e jusqu'à la rhétorique; seulement la rhétorique et la 2de n'étant pas nombreuses, sont réunies sous un même professeur.

Le grand Séminaire est peu nombreux, comme je l'ai dit; mais j'espère qu'il se développera. Un des grands obstacles est l'opposition du Patriarche Clément, moine de Deir Mukhaller, et esprit étroit, qui est opposé à la formation d'un clergé séculier pour les Grecs-unis. Il ne veut que des moines, or il est certain que ces moines, tirés de leurs couvents, enlevés à la surveillance de leurs Supérieurs, à la vie de communauté et à l'observance de ses règles, font d'assez mauvais curés; un clergé séculier instruit, édifiant, zélé, est un des premiers besoins de l'Eglise Melchite; les évêques le comprennent, trois d'entre eux viennent de faire une démarche collective pour obtenir chacun trois bourses à Gazir ou à Antoura; ils viennent de recevoir du Gouvernement français une réponse favorable; c'est un premier pas qui en promet d'autres.

Gazir, 14 Décembre — Je voudrais appeler votre attention sur notre mission de Syrie à un point de vue particulier, celui de la facilité qu'elle présente pour l'étude des langues Orientales et des antiquités bibliques. J'ai déjà eu occasion de le dire; une des attaques les plus sérieuses auxquelles l'Eglise est exposée de nos jours, est celle qui est dirigée contre son enseignement par l'exégèse rationaliste. Or, il n'y a pas d'illusion à se faire, nos adversaires mettent au service d'une mauvaise cause des connaissances réelles et sérieuses; en général, ils ont étudié avec profit les langues orientales et les antiquités bibliques. En dehors même des rationalistes, les protestants sont en général plus forts que les catholiques dans ces matières. Il est donc grand temps d'accorder une sérieuse attention à ce point, et d'y porter remède. Pour cela, il n'y a qu'une chose à faire, mais elle est indispensable; il

faut que les professeurs d'Écriture Sainte et les Apologistes de la Religion s'appliquent à l'étude des langues orientales et des antiquités bibliques. Or, ceci ne peut se faire avec fruit qu'en Syrie. En Europe, on est bien loin d'avoir les mêmes facilités pour s'appliquer à l'étude des langues orientales, et rien ne peut remplacer la vue des monuments, l'aspect même du pays et la connaissance des mœurs et des usages Orientaux.

Cette vérité très-simple, très-élémentaire et en même temps très-importante a été parfaitement comprise par un certain nombre de bons esprits. Pour me borner à ce qui se fait dans la Compagnie, je vous citerai d'abord la province d'Allemagne qui a envoyé le P. Bourquenoud passer deux ans en Syrie. Les travaux qu'il a publiés et qui ont été généralement très-bien accueillis par les hommes compétents, disent assez le profit qu'il a retiré de son séjour en Orient, et la manière dont il s'acquitte de ses devoirs de professeur d'Écriture Sainte au théologat de Paderborn le dit encore mieux. Ce qui prouve encore que les Supérieurs de la province d'Allemagne n'ont eu qu'à se féliciter du résultat de leur expérience, c'est qu'ils ont envoyé cette année-ci à Gazir, le P. Cornely, également destiné à professer l'Écriture-Sainte.– Je vous citerai encore le P. Bolleg, envoyé en Syrie par le T. R. P. Général lui-même. Le P. Bolleg, après avoir passé une année à Gazir, est établi actuellement au monastère Syrien catholique de Schaarfi, à deux heures de Gazir. Il y continue ses études d'Arabe, il a commencé l'étude du Syriaque. Il s'occupe principalement de philologie; il travaille à rédiger des vocabulaires spéciaux qui donneront la terminologie Arabe dans les matières de théologie, de philosophie et de droit. Or, il est à remarquer que ces expressions ne se trouvent pas dans les dictionnaires ou qu'elles n'y sont pas indiquées d'une manière suffisamment précise. Il s'occupe de plus d'une traduction du Missel et du Pontifical Syriaque, et il compte faire le même travail sur les livres liturgiques des Maronites, des Grecs Melchites et des autres Églises orientales. Il est parvenu à posséder assez bien la langue Arabe pour faire aux Séminaristes de Schaarfi un cours de théologie en arabe et pour présider les cercles, également en Arabe, et cela sans se préparer d'une manière spéciale.

Il est permis d'espérer que l'exemple donné par sa Paternité et par la province d'Allemagne ne tardera pas à porter ses fruits, et que la Belgique, la Hollande, l'Angleterre ainsi que la France et les autres provinces de la Compagnie se détermineront à envoyer ici d'excellents sujets, faire en Orient une espèce de biennium qui les mettra à même, à leur retour dans leurs provinces respectives, de rendre les plus grands services à la Compagnie et à l'Église. Si des Pères isolés peuvent tirer un si grand parti d'un séjour de deux ou trois ans en Orient, que ne devons-nous pas attendre de leurs efforts quand ils seront quatre ou cinq réunis, mettant en commun leur intelligence et leur application, et partageant entre eux le résultat de leurs travaux.

Gazir, le 26 Décembre. – Vous aurez déjà appris que cet évêque de Homs qui s'était converti il y a trois mois, est retourné au schisme. J'espère que cette apostasie n'exercera pas grande influence sur le mouvement qui s'est manifesté au sein des populations vers le retour à l'unité: le mouvement a commencé en dehors de l'action de l'évêque et avant sa conversion. C'est cependant très-fâcheux, et on devrait être plus difficile pour l'admission des prêtres et des évêques dans l'Église. Il faut bien comprendre qu'ici, comme en Bulgarie, ce n'est pas le clergé qui ramène les populations vers Rome, ce sont les populations qui se jettent entre les bras des catholiques pour fuir leur clergé.

Les nouvelles de Constantinople nous apprennent que l'Église de Constantinople est dans un

état de crise et de désorganisation qui rappelle beaucoup la situation de l'Empire Ottoman. On s'attend à voir cette Eglise tomber; mais il ne faut pas se hâter de chanter victoire. Il n'est pas prouvé que nous en profiterons; il est bien possible que le protestantisme recueillera une partie de l'héritage. C'est du moins ce qu'on dit à Constantinople. Pour moi, je crois que les choses se passeront un peu autrement. Si les Grecs et les Orientaux ne reviennent pas au Saint Siège par l'Union, si nous ne sommes pas en mesure de les recevoir, ils se jetteront entre les bras des protestants, tout en gardant le culte des Saints, des images, des reliques, les Sacrements, la messe etc...; mais en se laissant envahir peu à peu par l'esprit protestant et rationaliste. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il y aura des brebis et des boucs; les brebis entreront dans l'Union, et les boucs resteront seuls dans l'Eglise Orientale, la précipiteront dans un nouvel abîme et l'éloigneront davantage de l'Unité. Ce qui est évident, c'est que le moment d'une crise profonde est arrivé pour toute l'Eglise Orientale, et que nous autres Catholiques nous sommes pris au dépourvu, n'ayant rien prévu, rien préparé. Plaise à Dieu qu'après avoir constaté notre impuissance, il fasse éclater sa puissance, sa sagesse et sa miséricorde.

Pays-Bas - Extrait d'une lettre du P. Zwattenberg, Maestricht, Juillet 1862.

Votre dernière lettre me demande des détails sur notre Mission des Indes Orientales. Voici en peu de mots son état actuel. Elle comprend Java, Bornéo, Sumatra, Bali, Madura, Floris, les Moluques et autres îles de moindre étendue. La population dépasse 12,000,000 d'habitants. Toutes ces îles comptaient en 1859, huit prêtres catholiques; en 1860, le Gouvernement a reconnu quatre autres prêtres. Vous savez que sans son autorisation expresse, aucun Missionnaire ne peut exercer le ministère dans ce pays. Cette pénurie d'ouvriers apostoliques se faisait grandement sentir, surtout depuis le triste événement dont Mgr. Grooff avait été victime. Mgr. Grooff, nommé en 1845, Vicaire Apostolique de toutes les possessions Néerlandaises des Indes Orientales, avait voulu, aussitôt après son arrivée à Java, prendre des mesures pour remédier à de graves abus qui s'étaient introduits parmi les membres du clergé; mais ces mesures engendrèrent la désobéissance. Les prêtres mécontents appelèrent à leur aide les autorités civiles, et firent si bien que Mgr Grooff reçut l'ordre de revenir en Europe. Il refusa, protestant qu'il était dans son droit; et en fin de compte, on fut obligé de le conduire de vive force sur le vaisseau qui devait le ramener. De retour dans sa patrie, il se plaignit amèrement, et justice lui fut rendue; mais il ne revint plus dans les Indes. Mgr Vrancken, appelé à le remplacer, comprit qu'il n'obtiendrait que de faibles résultats avec ce petit nombre d'ouvriers dont se composait sa Mission. Il s'adressa donc au Gouvernement et demanda des Pères de notre Compagnie; mais ses premières démarches restèrent sans succès. Ce refus fut douloureux au St. Prélat, qui ne cherchait que le bien, et qui était réduit, faute de missionnaires, à voir céder au protestantisme une partie de son vaste diocèse. En 1859 il écrivait au R.P. Provincial: "Si d'ici à quelque temps je ne puis envoyer des prêtres à Bornéo, le Gouvernement donnera la partie occidentale de cette île aux Missionnaires protestants, dits d'Elberfeld, comme il leur a déjà abandonné les côtes méridionale et occidentale". Mais cette même année, 1859, le Gouvernement céda aux instances de Mgr Vrancken, et deux des NN. les PP. Van den Elsen et Palinck s'embarquèrent sur la fin de Mars, et allèrent fonder la résidence de Soerabaya. Soerabaya est une ville de 10,000 âmes située dans la partie orientale de l'île de Java; le district dont elle est la capitale a une population de 2,500,000 h. C'est le champ confié aux PP. Van den Elsen

et Palinex; de là ils rayonnent sur les îles voisines, Madura, Baly, Lombok, Sumbawa etc... L'île de Java comprend trois autres districts ou paroisses administrées par 7 prêtres séculiers. Rien de plus disparate que la population de ce pays-ci: on y voit une foule de Malais, de Chinois, d'Italiens, de Français, d'Espagnols, d'Irlandais, de hollandais etc.... Pour vous donner une idée du bien qui se fait à Java, je vous envoie le compte-rendu des œuvres opérées pendant 3 ans dans le district de Soerabaya.

Ce compte-rendu a été fait il y a quelque temps par le Missionnaire qui administrait ce district avant l'arrivée de nos Pères.

	1ère Année.	2e	3e	
Baptêmes	49.	66.	60.	
Conversions	5.	6.	11.	
Confirmations	6.	21.	15.	
Communions pascales	7.	265.	304.	(Sur 1000 Cath. et plus)
Enfants fréquentant le Catéch.	0.	0.	30.	
Mariages devant l'église	2.	0.	1.	

Le Missionnaire continue ainsi: "Vous vous étonnerez de ne voir que trois mariages dans ce tableau; cela vient de ce que la plupart sont mixtes, et de ce qu'on vit dans le concubinage. Des 175 enfants baptisés pendant trois ans, je n'en compte que 30 de légitimes; les autres sont presque tous nés de pères Européens et de femmes mahométanes. Aujourd'hui encore j'ai baptisé à la caserne 14 enfants, tous illégitimes; il en reste 8 de l'âge de 7 à 10 ans que je dois auparavant instruire". Ces quelques détails vous donneront une idée de la moralité indienne, et de ce que nous avons à faire pour opérer quelque bien; car si la dépravation parmi les catholiques, est si grande, que devons-nous penser des idolâtres et des mahométans qui forment la majorité de la population? L'insouciance des habitants sur tout ce qui touche à la religion, la cupidité et un goût effréné pour le luxe et le plaisir ne sont pas encore un des moindres obstacles à la propagation de l'Evangile. Pour renouveler cette terre, il faudrait former une nombreuse jeunesse chrétienne; mais ce travail demande des hommes; et malheureusement les deux Pères qui missionnent à Soerabaya, obligés qu'ils sont d'être presque toujours en route pour les besoins du district ne peuvent s'en occuper ou que très-faiblement.

Deux autres PP., les PP. Van den Haguen et Metz viennent de fonder une nouvelle résidence dans l'île Floris, à Larentoeka. Cette île dont jusqu'ici nous ne possédions qu'une partie a été cédée l'an dernier par les Portugais. La population paraît être exclusivement Catholique, convertie, il y a bien des années par des prêtres de Goa et de Macao. C'est en 1843 que ce pays a été visité pour la dernière fois par un Missionnaire. Ce missionnaire en traversant les Moluques s'y arrêta quelques jours. Les habitants pleins de foi et de piété, profitèrent de sa présence pour se confesser et faire baptiser leurs enfants; et ils ne le laissèrent partir qu'après la promesse formelle qu'il reviendrait au milieu d'eux, ou qu'il leur enverrait un prêtre. Depuis cette époque, ils se réunissaient les Dimanches et les jours de fête pour chanter les louanges du Seigneur; ils faisaient des processions publiques et conservaient autant que possible les cérémonies de l'église qu'il leur était permis de faire. Deux maîtres d'école d'un âge respectable, qui se faisaient gloire de connaître la langue latine et qui savaient à

peine lire les prières, apprenaient le catéchisme aux enfants. Malgré leur application à bien faire, ils ont plus d'une fois dénaturé le dogme; mais leur dévoûment n'a pas laissé que d'être utile.

Le P. Palincx a fait l'an dernier un voyage dans l'intérieur de Bornéo, aux frais du Gouvernement. Il nous dira lui-même par suite de quelles circonstances il fut appelé à porter les secours de son ministère aux soldats en garnison dans cette île. — Bornéo qui n'a pu jusqu'ici être entièrement soumis ne renferme guère d'autres Européens que les militaires occupant plusieurs forteresses. Tous au service de la Hollande, ils appartiennent à plusieurs nations différentes; ainsi l'on trouve parmi eux des Français, des Italiens, des Irlandais, des Espagnols etc.... C'est ce qui explique le nombre considérable de catholiques que le P. Palincx a rencontrés dans les forteresses qu'il a visitées.

Soerabaya, 17 Novembre 1861. Extrait d'une lettre du P. Palincx à un Père de la Province de Hollande. — Après ma tournée annuelle, la nouvelle nous parvint qu'un des Missionnaires de Soerabaya, devait faire en qualité d'aumônier le voyage de Bornéo. Cette nouvelle fut confirmée le 1er Juillet 1861 par un décret de Son Excellence le Gouverneur Général des Indes Néerlandaises. Après une mûre délibération, le choix tomba sur votre serviteur, et le jour du départ fut fixé au 27 Septembre. Les préparatifs nécessaires étant faits, je dis adieu à mes amis et connaissances qui tous crurent que j'allais m'exposer à une mort certaine, et me conseillèrent de m'armer d'un révolver et d'un poignard. Je leur fis comprendre que la seule et la plus forte défense du Missionnaire est la confiance en Dieu.

Le matin du 27 Septembre je mis ordre aux affaires de ma conscience, j'offris la Sainte Messe pour le succès de l'entreprise, et après avoir reçu la bénédiction et l'accolade de mon Supérieur, je m'acheminai vers la rade. Il faisait bien chaud, le thermomètre marquait à l'ombre 102 degrés Fahrenheit. Une chaloupe me transporta à bord du bâteau à hélice Batavia, capitaine Ney. Bâteau et capitaine ne laissaient rien à désirer. Les passagers n'étaient pas nombreux: 12 officiers et un détachement de soldats et de sous-officiers, 18 pièces de canon et une trentaine de vaches composaient la cargaison. On leva l'ancre à 2 heures; les amis et connaissances se dirent un dernier adieu. Ce moment est toujours solennel. Hélas! la plupart de ceux qui partaient devaient tomber bientôt sous les balles meurtrières, et ne revoir ni Soerabaya ni les êtres chéris qu'ils y laissaient. Nous partîmes à toute vapeur, et bientôt Soerabaya disparut à nos yeux. Nous laissâmes sur la gauche la jolie petite ville de Grissée, et l'île de Madura sur la droite et bientôt nous reconnûmes au mouvement du bâteau et au mugissement des vagues que nous voguions en pleine mer. Je vous dirai entre parenthèse que depuis un an il y a un service mensuel régulier entre Soerabaya et Bornéo. Autrefois la traversée se faisait sur des navires à voiles et l'on y employait 20 jours, souvent même deux mois; nous fîmes le trajet beaucoup plus vite.

28 Septembre. Nous étions en vue de l'île de Baveän. Elle n'a que 37 milles de circuit, mais comme elle est couverte d'une foule de montagnes, elle offre aux navigateurs le plus beau spectacle. Sa population est de 33,000 habitants, qui ne sont ni joueurs, ni fumeurs d'opium, ni amateurs des combats de coqs, ni voleurs, en sorte qu'ils peuvent être comptés parmi les plus honnêtes gens de l'archipel. A cette hauteur la mer devint agitée; l'état maladif de plusieurs passagers couchés sur le tillac nous en fut une preuve.

29 Septembre. Le matin, tous les passagers furent éveillés par le cri : Terre ! Terre ! et bientôt Bornéo s'offrit à nos regards. Poussés par le vent et la vapeur nous entrâmes dans la rivière qui a, je crois, trois milles de largeur à son embouchure. Nous la remontâmes pendant 4 heures. A droite et à gauche il n'y avait que des marais, des sables mouvants et d'épaisses forêts ; à l'horizon, de hautes montagnes qui cachaient leurs cimes dans les nues. A midi, la voix du capitaine, la chute de l'ancre, le bruit des chaînes et un léger choc annonçaient aux passagers qu'ils étaient arrivés à destination. Je fis une courte prière pour remercier Dieu du succès de notre voyage et lui recommander de nouveau mes intérêts spirituels, puis je descendis à terre et acceptai l'hospitalité qu'un aimable Monsieur voulut bien m'offrir. Le débarquement s'était fait en un clin d'œil : en voyage on apprend à se dépêcher. Nous étions sur le théâtre des hostilités, et par conséquent nous avions à vivre quelque temps à la guerre comme à la guerre.

30 Septembre. Je fis une visite à tous les chefs militaires qui exercent l'autorité depuis que l'empire de Bandjermassing est soumis au royaume de Hollande. Le soir je visitai les hôpitaux où se trouvaient 200 malades ou blessés.

1er Octobre. Je fis savoir à tous les Européens qui se trouvaient à Bandjermassing mon arrivée et le but de mon voyage. Je leur appris que j'étais venu 1°, pour donner aux bien portants l'occasion de remplir leurs devoirs religieux, 2°. pour visiter les malades et les blessés et leur administrer les Sacrements ; 3°. pour baptiser les enfants et les instruire ; 4°. pour réunir les enfants des militaires morts sous les armes et les envoyer à l'orphelinat Catholique de Samarang, où ils recevraient une éducation chrétienne. Le soir, je visitai les hôpitaux et baptisai sept enfants.

2 Octobre. Je continuai mes visites domiciliaires et me rendis à la caserne où logeaient 150 militaires appartenant à dix nations différentes. Je profitai de l'occasion pour leur adresser quelques paroles bien senties. Dans l'après-midi je fis mes préparatifs pour partir le lendemain et pénétrer dans l'intérieur de Bornéo. Je vous dirai quelques mots sur Bandjermassing quand nous y serons revenus.

3 Octobre. Joie générale à Bandjermassing par suite de la nouvelle que Demanh-Jemanh s'était soumis avec 450 partisans. Demanh-Jemanh est un ami de Hydaiat, successeur du Sultan Adam. Son adresse et son courage en avaient fait l'un des principaux chefs de l'insurrection ; maintenant il déposait les armes faute d'argent et de munitions. Nous partîmes à 8 heures, musique en tête. On fit les honneurs au Missionnaire qui, le chapeau abaissé sur les yeux, le bâton à la main et le bréviaire sous le bras marchait tranquillement près de l'Auditeur militaire. Venaient ensuite neuf officiers envoyés à la guerre pour remplacer les morts et les blessés, quatre adjudants, quelques sous-officiers, un détachement de soldats ; enfin douze prisonniers dont un devait être pendu à Amanthay, un autre à Barabeci, le reste condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Une foule d'amis fermaient le cortège. Nous arrivâmes ainsi au bateau Capitaine Van Os. Le Van Os n'est employé que pour le transport des munitions de guerre et nullement aménagé pour recevoir des passagers. La pièce dite chambre du Capitaine nous fut offerte à quatre officiers et à moi. Figurez-vous un cachot de huit pieds de long sur sept de large et six de hauteur, à côté des machines, tout près du feu, rempli de blattes et autres insectes : c'était là notre logis, tandis que les autres passagers restaient à la belle étoile sur le tillac. Ainsi installés nous remontâmes le Barito, belle rivière d'une profondeur de

cent à cent quarante pieds. Les deux rives, couvertes d'arbres et de broussailles derrière lesquelles se cachent les habitations des indigènes, offrent les plus beaux aspects. A la nuit tombante nous passâmes le village Marcassari, où nous vîmes, à notre grand étonnement, les habitants paraître sur la rive, des flambeaux à la main. Aux yeux de quelques-uns d'entre nous ce procédé était une marque d'honneur; les autres n'y virent qu'une mesure de prudence dictée par la crainte que le bâteau n'endommageât les établissements de bains disposés devant chaque demeure.

4 Octobre. En vue de Nigara. Un soldat du 7e bataillon tombe dans la rivière et se noie malgré tous les efforts qu'on fait pour le sauver. Nigara est la plus singulière ville que j'aie jamais vue. Les maisons, les rues, les promenades et les jardins sont bâtis sur pilotis. Les pieux s'élèvent de 12 à 14 pieds au-dessus de l'eau et sont réunis par des planches ou des lattes de bambou. La ville a une belle mosquée et plus de 40 chapelles. Sa population est évaluée à 40,000 hab., tous malais ou Dayakkers. On trouve parmi eux des ouvriers de tous les métiers tels que, armuriers, orfèvres, tailleurs etc. Il y a tant d'opulence et de luxe dans la ville que les enfants, non seulement portent des colliers et des pendants d'oreilles du plus haut prix, mais ont aux jambes et aux bras de larges anneaux d'or. Tous ces ornements ainsi que les armes sont d'un travail si achevé que l'on ne trouve rien de mieux en Europe. Nous naviguions toujours longeant des champs de roseaux remplis de cochons sauvages et d'immenses prairies où paissaient des milliers de buffles et de cerfs. Au déclin du jour, d'innombrables insectes lumineux sortirent des marais et nous présentèrent un magnifique spectacle; mais avec eux vinrent des visiteurs moins agréables que l'on n'oublie jamais quand on a voyagé dans ces parages. Bornéo est fameux pour ses moustiques: on en trouve de toutes les grandeurs et toutes les formes et de toutes les couleurs, mais nulle part ils ne sont plus nombreux qu'entre Nigara et Amanthay. Celui qui ne l'a pas éprouvé ne saurait se faire une idée de la désespérante exactitude avec laquelle les essaims se succèdent. Aussi Dieu sait combien ils nous incommodèrent. En moins d'un quart d'heure nous fûmes tout couverts de piqûres. Pour trouver quelque soulagement (car toutes nos précautions n'aboutissaient à rien), il nous fallut éteindre nos lumières et brûler de la poudre. En sorte que nous passâmes une nuit blanche et saluâmes avec bonheur le lever du soleil.

5 Octobre. Nous arrivâmes à Amanthay, théâtre de plusieurs insurrections dont la dernière n'était pas encore apaisée. Le Major de Rochemont nous reçut cordialement et nous introduisit dans la forteresse. Dans ce pays les fortifications sont bien vite construites: elles consistent en un carré entouré d'un fossé dans lequel on plante des bambous pointus et dont les bords sont garnis d'une rangée de trembles. Au milieu d'un peuple ennemi je n'avais rien à faire hors de la forteresse. Au dedans, mes occupations se bornèrent à visiter l'hôpital et à annoncer le service que je devais célébrer le lendemain Dimanche à 7 heures du matin.

6 Octobre. Au milieu de la forteresse on avait élevé l'autel autour duquel la garnison vint musique en tête se ranger en demi cercle. Cet autel était composé d'une table sur laquelle je posai la pierre sacrée et d'une caisse supportant les canons, le crucifix et les chandeliers. C'était tout. Avant la messe, je fis une courte allocution, car dans de pareilles circonstances le missionnaire doit prêcher 3 fois: avant et après le saint Sacrifice et après l'Evangile. Je n'avais jamais été entouré en célébrant d'un appareil si militaire. Devant moi j'avais 180 soldats: les uns avaient fait la campagne de Crimée,

les autres ne leur cédaient en rien. Cette partie de l'assistance formait un grand contraste avec quelques jeunes gens dont l'air noble accusait une éducation soignée. Les soldats avaient les armes chargées, les artilleurs se tenaient près des canons chargés à mitraille, n'attendant qu'un signal pour mettre le feu à leurs pièces. Les gardes étaient doublées. Après la messe je voulus savoir la cause de cet armement. Le Commandant m'apprit que c'était une précaution nécessaire : le plus influent des séditieux devait être pendu le lendemain, et l'on craignait que ses partisans ne profitassent du temps de la messe pour assaillir la forteresse. Je passai le reste de la journée dans les exercices de mon ministère. Le soir, j'exposai au Major le projet que j'avais formé de pénétrer plus avant dans le Nord. Il le désapprouva. "Je vous prêterai, me dit-il, tous les secours possibles, mais vous tomberez bientôt au milieu d'une colonne ennemie qui se trouve près d'Amanthay, en sorte que je ne réponds pas de votre personne. Je vous conseille en ami de retourner à Bandjermassing ou de vous diriger du côté de l'Est vers les montagnes de l'Allei où se trouvent trois forteresses". Je suivis donc son conseil; car Mgr m'avait commandé de me régler toujours sur les ordres des autorités militaires pour tout ce qui ne concernait pas mon ministère.

7 Octobre. Ibrahim, chef des rebelles, fut étranglé. Il prétendait descendre en ligne droite de Mahomet. Dix autres reçurent des coups de bâton. A huit heures, nous nous mîmes en route pour Babos-ir, capitale de l'Allei. J'étais accompagné de l'auditeur militaire, du Fiscal, de deux lieutenants et de 30 soldats. Il nous fallait traverser le territoire ennemi. Une partie du voyage se fit en pirogues, avec de bons rameurs indigènes, de sorte que nous abordâmes à quatre heures du soir. J'avais pris le devant sur les autres et m'étais assis avant leur arrivée sur une sorte de canapé. Une soixantaine d'indigènes vinrent se grouper autour de moi et m'offrir du coco et du riz. Je ne me fis pas prier, car je mourais de faim; mais tout-à-coup un lieutenant s'élança vers moi le révolver à la main, me cria de ne pas manger, repoussa les indigènes, m'entoura d'un cordon de soldats et ordonna de faire feu sur quiconque approcherait. Ce procédé me parut barbare, aussi en demandai-je l'explication au lieutenant. Il me répondit que les indigènes affectaient cette amitié pour m'empoisonner ou pour me tuer d'une autre manière; que quelques jours auparavant, un caporal avec quatre soldats, trompés par de semblables démonstrations, avaient été surpris et privés de la vie. L'officier me conseilla la plus grande prudence quand je prendrais des fruits, parce qu'on les empoisonne aux arbres mêmes. Voici comment on s'y prend. Lorsque les indigènes ennemis apprennent qu'un détachement est en marche, ils font pénétrer au moyen d'un roseau très-fin un poison subtil dans les fruits des arbres qui bordent la route. Si les soldats passent dans les 24 heures, et mangent de ces fruits, ils subissent une mort affreuse. Ce temps écoulé, le danger a disparu, car les fruits tombent des arbres noircis et corrompus. Les indigènes empoisonnent de la même manière les œufs et les légumes. - Après un frugal repas la colonne se remit en marche. Il nous fallait faire encore six milles avant d'arriver au lieu de notre destination, et déjà nous avions parcouru un trajet de 250 milles dans l'intérieur du pays. Quelques soldats, le fusil armé, formaient l'avant-garde; le bagage placé sur des chars, et votre serviteur n'ayant d'autre arme que sa confiance en Dieu, formaient le centre. Venaient ensuite les officiers le révolver à la main; le reste des soldats fermaient la marche. Jusqu'ici nous n'avions considéré la belle nature que dans le lointain; maintenant nous pouvions admirer de près la forte végétation de Bornéo. Ici nous marchions sous des palmiers de 60 à 80 pieds de hau-

teur; là nous traversions des forêts de sago et d'orangers, les girofliers, les muscadiers, les anils et les poivriers se présentaient tour à tour à nos regards. De temps en temps nous apercevions des forêts impénétrables de Waringes et de pamarindes et de toutes sortes de plantes appartenant aux contrées équatoriales. Nous étions remplis d'admiration. Ces beaux aspects furent remplacés par la triste vue de quelques villages abandonnés et brûlés, où erraient une foule de chiens maigres qui cherchaient en vain leur nourriture, et firent entendre à notre arrivée d'affreux hurlements. Nous arrivâmes ainsi dans une grande plaine où une croix rouge élevée sur un monticule frappa tout d'abord mes regards. Comment vous exprimer mon étonnement, mon attendrissement en voyant ce signe de salut dans le désert. Quitter la colonne et voler au pied de la Croix fut l'affaire d'un moment. La croix était entourée d'une petite balustrade qui enfermait trois tombes. Je lus l'épitaphe écrite en français et en gros caractères : "Ici reposent trois grenadiers du 7e bataillon, morts au champ de bataille. Passants, priez pour le repos de leur âme". Je satisfis au désir des braves qui avaient gravé cette inscription comme un dernier adieu à leurs camarades. Le soldat français a cela de particulier entre tous les autres que le sentiment religieux demeure toujours en lui, quelle que soit d'ailleurs sa manière de vivre. Nous arrivâmes enfin à Barabee-ei. La joie des soldats fut indescriptible à la vue de l'Aumônier de Soerabaya où ils avaient été tous en garnison. La forteresse formait une rotonde plus petite que celle d'Amanthay, mais construite de la même façon. Je visitai l'hôpital où ce qui restait de la garnison se réunit pour entendre mon instruction. La nuit était venue, je parlais à la lueur d'une lampe dont la faible lumière donnait quelque chose de plus sombre aux visages pâles et amaigris de mes auditeurs, lorsqu'un Garde à vous ! répété vint tout à coup m'interrompre. Les malades se levèrent en sursaut, les autres saisirent leurs armes pour faire face à l'ennemi. Mais quelle ne fut pas notre surprise et notre joie lorsque nous vîmes que ce qui avait causé l'alerte était une partie de la garnison revenant d'une expédition. Jamais de ma vie je n'avais vu de troupe plus déguenillée : ils n'avaient ni bas, ni souliers; les capotes et les pantalons étaient en lambeaux; les uns portaient des chapeaux européens, d'autres des coiffures bandjeraises, d'autres étaient nu-tête. Leurs visages amaigris et leurs longues barbes montraient encore mieux ce qu'ils avaient souffert. Le Commandant les régala cordialement. Je m'associai volontiers au bon accueil qu'il leur fit, car l'expérience m'a appris que le Missionnaire doit se prêter à la bonne comme à la mauvaise fortune. - Les officiers m'offrirent de bon coeur leurs cages de bambou qu'ils appelaient des chambres; je préférai l'hôpital où, grâce aux soins des militaires, je pus prendre mon repos sans être tracassé par les moustiques.

8 Octobre. A 6 heures, je baptisai les enfants et m'occupai des malades. Pendant ce temps le deuxième chef des rebelles subit la peine de mort. A huit heures nous étions tout prêts à repartir. Nous nous embarquâmes dans vingt pirogues sur la rivière qui coule d'abord entre deux rives escarpées et passe ensuite par des marais et des champs de roseaux où les moustiques nous tracassèrent d'une manière désespérante. Nous arrivâmes à 11 heures du soir à Nigara où le bâteau Capitaine Van Os attendait notre colonne. La chambre du Capitaine fut donnée à quatre officiers malades. On voulait m'y faire place, mais je préférai passer la nuit sur le tillac. Je n'eus pas à me féliciter de cette décision, car une grosse pluie nous mouilla jusqu'aux os et rendit tout repos impossible. Nous étions le 10 Octobre de retour à Bandjermassing sans autre accident fâcheux. Cette ville est actuellement la

Capitale du département méridio-oriental de Bornéo. Le gouvernement est confié par intérim aux autorités militaires. Une rivière coule au milieu de la cité; les Européens demeurent sur la rive gauche, la droite est habitée par des Bandjerais, des Malais, des Chinois, des Arabes et des Dayakkers. Toutes les maisons sont bâties sur pilotis et couvertes de roseaux; celles des Européens sont construites en bois, celles des indigènes en bambous. On n'y voit point de rues; deux sentiers étroits sont, avec la rivière, les seuls moyens de communication; aussi des centaines de barques se croisent continuellement sur le fleuve. La ville est dominée par une bonne forteresse.

13 Octobre. Je célébrai un service solennel dans l'hôtel de ville et baptisai l'enfant de M. le président. Il y eut chez lui un grand dîner pendant lequel j'organisai un nouveau voyage pour le lendemain. Je voulais visiter les Dayakkers ou suivre la colonne de l'expédition. M. le président me fit voir l'impossibilité de mon plan. "Les Dayakkers, me dit-il, sont en pleine insurrection; s'ils vous font prisonnier, vous courez risque, non en qualité de Missionnaire, mais comme Hollandais, de subir une mort terrible. Quant à faire partie de l'expédition, cela vous fournirait peu d'occasions d'exercer votre ministère; car les malades et les blessés sont immédiatement transportés à Bandjermassing; et pour votre défense il faudrait vous donner plus de 30 soldats, ce qui diminuerait trop le nombre des combattants. Je crois que vous visiterez avec plus de fruits les forteresses de Martapoera et de Tanah-Laut."

14 Octobre. A 7 heures du matin tout fut prêt pour la nouvelle expédition. Une chaloupe m'attendait avec 24 rameurs. L'escorte militaire qui m'accompagnait s'embarqua dans une autre chaloupe qui, à cause du petit nombre de rameurs, arriva 12 heures après moi. Nous longeâmes des marais, des champs de roseaux et d'immenses forêts peuplées d'innombrables singes. La première barque aborda vers 6 h. du soir à Martapoera. Le Major Koch, Commandant de la forteresse et du département nous fit le plus aimable accueil. La garnison se montait à 160 soldats, plus 60 malades ou blessés. Il y avait 105 prisonniers indigènes écroués dans la forteresse et pour la plupart condamnés à mort. Parmi eux se trouvaient les assassins de la famille Wijnmalen et des autres Européens massacrés à Kalengan. Je les visitai, mais je ne saurais décrire l'extrême indifférence avec laquelle ils envisageaient le sort qui les attendait. Ils répondirent à toutes mes questions qu'ils seraient morts dans peu de temps lors même qu'on ne les aurait pas faits prisonniers, parceque Touwan-Allah (Dieu) en avait ainsi décidé; réponse que font tous les mahométans. - Martapoera dont la population est de 25,000 âmes, est située dans une agréable vallée entourée de forêts d'orangers et d'autres arbres à fruit. C'était la résidence des Sultans qui, de temps immémorial y avaient établi leur Cour. Une prophétie transmise par tradition disait que l'empire des Sultans cesserait d'exister aussitôt qu'un de leurs successeurs négligerait de démolir et de reconstruire le palais impérial tous les cent ans. Le dernier palais surpassait les précédents en magnificence, ce qui engagea le Sultan régnant à mépriser la prophétie. Le palais resta debout jusqu'à sa cent-dixième année; la guerre éclata, l'empire des Sultans tomba et leur résidence fut détruite. Tous les bons musulmans considèrent cette ruine comme un châtiment parce qu'on avait transgressé l'ordre de Dieu. - Pendant mon séjour à Martapoera, je pris quelques informations sur la population indigène. Autrefois les Sultans exerçaient l'autorité spirituelle et temporelle et se firent presque tous les tyrans de leurs malheureux sujets. Aujourd'hui le gouvernement civil des villes et villages est

confié à des bourgmestres dépendant du gouvernement hollandais. Ces fonctionnaires se mêlent de toutes choses; personne ne doit quitter la ville ni rien entreprendre sans avoir préalablement consulté le Tembekkel (bourgmestre), sans lui avoir exposé exactement le comment et le pourquoi. On prend grand soin de l'éducation des enfants, tous les parents sont obligés de les confier à un gourou (instituteur), qui surveille leurs jeux, leur enseigne quelques sentences du Coran, leur apprend des prières, et leur explique l'histoire et les traditions. Dans un âge plus avancé, les Hadjis (prêtres qui ont fait le voyage de la Mecque), achèvent leur éducation en les instruisant dans la religion. Par hasard, j'eus un entretien avec un homme du peuple qui paraissait assez instruit. Portant la conversation sur le terrain religieux, je lui demandai ce qu'il pensait de la destinée de l'âme après cette vie: "Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète, répondit-il, en faisant une profonde inclination. Quand l'homme a bien vécu, c'est-à-dire, s'il a bien prié, s'il a fait le voyage de la Mecque, s'il a toujours obéi à ses parents et à ses supérieurs; il arrive après sa mort dans un pays où les pirogues naviguent sans rames au son de sa voix, où le riz croît sans culture et les poissons nagent tout rôtis dans les rivières. Au contraire a-t-il mal vécu, alors on l'étend sur des lances dont les pointes sont fixées dans la terre; n'a-t-il observé aucun commandement, il est condamné à se coucher éternellement sur les pointes. C'est la doctrine de l'instituteur et du Hadji. Qui aura la témérité d'en douter?

15 Octobre. Toute ma journée se passa auprès des malades et blessés.

16 Octobre. Je fis le service dans la maison du Major; toute la garnison y assista. Le Major prêta une attention toute particulière à mon instruction et la suivit de point en point. J'avais pris pour sujet qu'un soldat à l'expédition et dans la caserne ne doit être ni un ivrogne, ni un voluptueux, ni un blasphémateur. Après la messe, le Major visita les soldats dans la caserne et leur répéta mon sermon d'une façon plus militaire que je ne l'avais fait. Dans l'après-midi, je baptisai les enfants et fis mes préparatifs pour le lendemain.

17 Octobre. Nous partîmes à 4 h. Outre l'escorte nécessaire pour ma défense, on eut l'obligeante attention d'envoyer un capitaine pour m'accompagner. La pirogue à ma disposition avait appartenu au Sultan et était très bien conditionnée. Vingt rameurs nous firent voler sur la rivière dont les hautes rives nous empêchaient de voir le pays. Nous eûmes en échange l'horrible spectacle d'une multitude de caïmans jouant sur les bancs de sable. Les soldats déchargèrent leurs fusils sur ces étranges ennemis, mais aucune balle ne perça leurs dures cuirasses. Nous arrivâmes vers 4 h. après midi à la forteresse Materaman. La rive était fort escarpée; un soldat se présenta pour me porter sur ses épaules; j'acceptai et arrivai sans encombre avec ma singulière monture! Mon ami le capitaine refusa l'honneur que j'avais eu, fit un grand saut, glissa et tomba dans le fleuve rapide. Par bonheur il s'accrocha à un tronc flottant sur l'eau, de sorte que les soldats eurent le temps de le sauver d'une mort inévitable car il ne savait pas nager. Nous entrâmes dans la mauvaise forteresse, bâtie sur pilotis, ce qui nécessita pour nous l'emploi d'une échelle. La garnison se composait d'un lieutenant, de trois soldats européens, de 50 soldats indigènes avec leurs femmes et leurs enfants, et d'une multitude de chiens et de chats. Mon compagnon le capitaine prit un petit verre pour se remettre un peu de sa peur. Occupé de cette affaire importante, il voulut s'appuyer contre la palissade, mais deux pieux cédèrent et se brisèrent

sous son poids. Le Commandant fit la remarque que notre arrivée ressemblait beaucoup à celle de Josué devant les murs de Jéricho. On examina la cause de cet accident, et l'on trouva que le fort était miné par les fourmis blanches : de fait, deux jours après la moitié de la forteresse s'écroula. Les fourmis blanches sont une seconde plaie de Bornéo. Aucun bâtiment, quelque fort qu'il soit, ne saurait résister à ces insectes destructeurs. Ils font des tranchées qu'ils commencent dans les fondements pour les continuer jusqu'au toit. Ils aiment surtout le papier : une nuit leur suffit pour ruiner une grande bibliothèque. Nous ne trouvâmes dans la forteresse ni chaises, ni tables, et nous dûmes nous contenter des caisses qui les remplacèrent. Le Commandant fut assez embarrassé pour me loger ; car il ne put m'offrir la salle où les soldats indigènes étaient couchés pêle-mêle avec leurs femmes et leurs enfants. On m'offrit donc et j'acceptai sans hésiter un petit cachot, séparé de la grande chambre par un voile, et servant de magasin pour toutes les munitions. On étendit une toile, quelques lattes et un oreiller sur les 27 barils de poudre. A Bornéo il n'y a pas plus de lits ou de matelats qu'il n'en faut. A peine étais-je couché, je me sentis soulevé sans pouvoir m'expliquer ce mouvement. Enfin je remarquai que les lattes de mon lit improvisé s'étendaient hors de mon logis, et que la sentinelle en se promenant, les ébranlait sans cesse. Ajoutez à cela les cris des enfants et le ronflement des soldats, et Votre Révérence comprendra quelle paisible nuit je passai. Je me réjouis de voir le soleil se lever, remerciai le Commandant et me dirigeai vers Tengaron.

18 Octobre. Nous voguâmes lentement longeant des bois d'orangers, de trembles et de mangas où sautait une armée de singes, tandis que quelques monstrueux orangs-outangs nous suivaient des yeux et semblaient s'intéresser à nous. Vers midi nous nous arrêtâmes quelque temps à Soengi. Le bourgmestre accourut pour nous saluer. En lui prenant la main je crus saisir un poisson ; c'est qu'en effet il était couvert d'écailles des pieds à la tête. Cette maladie est commune chez les indigènes, et dans l'archipel on trouve des îles dont tous les habitants sont atteints de cette affection. Les uns l'attribuent au manque de sel, les autres à l'usage de certains aliments ou à la malpropreté. Après avoir pris quelques rafraîchissements nous partîmes. Le terrain entre Soengi et Tengaron est montagneux ; on y voit des collines riches en charbon qu'on pourrait exploiter facilement. A 5 h. du soir, nous abordâmes à Tengaron, beau village situé au pied d'une chaîne de montagnes. Le Capitaine Benschop, commandant de la forteresse nous attendait et eut la complaisance de prendre soin de mon bagage pendant que nous nous rendions au fort. Je devançai les autres et voulais entrer le premier lorsqu'un soldat me prit au collet et me lança quelques pas en arrière en me disant : "Pardon, Mr. l'aumônier, vous étiez sur le point de périr : vous vous trouviez sur la pente d'une fosse aux loups". Une fosse aux loups est un trou de douze à 15 pieds de profondeur sur dix pieds de contour. Dans le fond sont plantés 30 à 40 pieux pointus. Le tout est couvert de nattes vertes, et le piège est si bien dissimulé qu'il faut un œil très exercé pour le découvrir. Je crois inutile de vous dire que je remerciai mon sauveur et quelle mort j'aurais trouvée si je n'avais été retenu dans ma marche. Nous entrâmes dans la forteresse par une voie plus sûre. Elle est divisée en quatre quartiers : la caserne, le logis du Commandant et des officiers, l'hôpital et la salle des inspecteurs des mines. On trouve à Tengaron des mines de charbon, de mercure, de fer, de cuivre, d'argent et de diamants. Je les ai visitées avec M. le Directeur. Je ne vous en donnerai

pas de description de peur d'être trop long, seulement j'ajouterai qu'on peut s'enrichir ici à peu de frais, car moyennant une somme de 3 florins (6 francs) par mois, on peut exploiter une mine de diamants.

21 Octobre. J'avais formé le dessein d'aller de Tengarou à Mengapon; mais je devais, disait-on, y renoncer. Des forêts impénétrables et de vastes déserts rendaient ce voyage impossible. J'étais donc forcé de retourner à Martapoera par Materaman. Je parlai au Major de l'excursion que je voulais entreprendre. Il me déclara que la route de Mengapon, le dernier des postes militaires que les Hollandais possèdent dans le pays du Sultan, était la plus dangereuse et la plus effrayante qu'il eut jamais parcourue. Et cependant il avait visité Java, Sumatra, les Moluques et une grande partie de Bornéo. Il fallait, selon lui, remonter un torrent impétueux bordé de rochers de granit et passer 22 cascades. La rivière dont la profondeur n'est pas connue, est quelquefois très resserrée entre ses bords; alors des troncs d'arbres creusés sont les seuls navires qui puissent en suivre le cours. Une des deux embarcations qui avaient entrepris le voyage avec le Major fut brisée contre les rochers. Depuis notre départ de Hollande, nous avions eu plus d'un moment critique, plus d'une fois nous nous étions trouvés en face de la mort; Dieu nous avait toujours préservés. Je m'armai de ma confiance en lui, persuadé que mon Ange gardien ne m'abandonnerait pas.

22 Octobre. A dix heures du soir je m'embarquai avec mes guides dans une pirogue. Après avoir fait mes exercices spirituels je me couchai sur les planches et m'endormis paisiblement; car j'étais fatigué des courses que j'avais faites les jours précédents. Pendant ce temps là, 20 rameurs travaillèrent si bien que nous arrivâmes à Soengieárie le lendemain 23 à 6 h. du matin. Là, il nous fallut quitter notre pirogue et nous embarquer dans le plus dangereux navire que j'eusse jamais vu. Un tronc d'arbre creusé, (en malais cette embarcation s'appelle djounkoun) long de quinze pieds et large d'un pied et demi, devait me transporter à Mengapon. Il m'était défendu de me tenir debout, de marcher, de changer de position, le moindre mouvement aurait fait chavirer notre embarcation; j'étais donc forcé de m'asseoir immobile, exposé à la pluie et aux ardeurs du soleil depuis 6 h. du matin jusqu'à 5 h. du soir. A 7 h., nous rencontrâmes l'ambassade de Demank-Jemank qui se rendait à Martapoera; vers 9 h. nous arrivâmes à la 1ère cascade. Je suis incapable, Mon Révérend Père, de vous peindre le beau spectacle qui s'offrit à mes yeux. Les vastes forêts qui couvrent les montagnes dont les cimes vont se perdre dans les nues vous remplissent d'admiration; les énormes blocs de granit s'élevant du milieu de la rivière vous font frémir et exposent à mille dangers le frêle navire qui doit se frayer un passage; le bruit des cascades qui se fait entendre au loin comme le roulement du tonnerre vous inspire une sainte horreur. Plusieurs fois nous fûmes obligés de tirer notre tronc d'arbre sur le rivage et de le porter pendant quelque temps pour qu'il ne fut pas brisé contre les rochers. Nous arrivâmes harassés à Mengapon vers les 5 h. - On oublie facilement toutes les privations, même un jeûne forcé de 24 h., lorsqu'après une course fatigante on peut se promettre le repos; mais figurez-vous qu'après une journée de fatigues on arrive dans un lieu où l'on ne puisse ni s'asseoir, ni se coucher, ni dormir: vous aurez une faible idée de la situation où se trouvèrent les braves soldats qui nous avaient précédés en ces lieux. Nous abordâmes par une pluie battante et entrâmes dans la forteresse. Tout autre lieu aurait pu porter ce nom hormis celui-là, c'était un vrai bourbier entouré de palissades. On était

exposé à la pluie au dedans comme au dehors. Le brave Capitaine Schepers et ses valeureux soldats me reçurent avec de grandes démonstrations de joie, et me témoignèrent le regret de ne pouvoir m'offrir d'autre asile. Mes braves, répliquai-je, l'aumônier de Soerabaya, votre vieil ami, passera avec plaisir 24 h. dans la forteresse où vous vous soutenez depuis des mois au milieu de tous les genres de privations. - On nous servit un bon souper que nous prîmes sur des poutres disjointes; la sauce ne nous manqua point: elle tomba gratis et abondamment du toit. La fatigue se fit sentir et je demandai une petite place pour me reposer: "Vous logerez au 4e étage, me dit le commandant. - Vous plaisantez, Capitaine! - Du tout, nous avons quatre étages ici. Allons voir! - Et en effet, les soldats indigènes logèrent au rez-de-chaussée, à deux pieds au-dessus d'eux logèrent les Européens sur un plancher de lattes soutenues par des poutrelles; le troisième étage, élevé à la même hauteur et conditionné comme le second était réservé aux malades et aux blessés; enfin les officiers se logèrent sous le toit: c'était là qu'on avait fait une petite place pour moi. Vous voyez, Mon R. Père, que toute la construction était en quelque sorte un pauvre meuble à quatre tiroirs. - Nous logeâmes donc au 4e étage, ou, si vous voulez, au quatrième tiroir. A peine étais-je couché que me voilà surpris par la troisième plaie de Bornéo, à savoir les rats. Ils y sont en si grand nombre et font de tels ravages que les soldats ne peuvent mettre aucun habit par terre sans qu'il soit la proie de ces animaux. On place donc les habits sur des cordes au bout desquelles on attache de grandes bouteilles, barrière insurmontable pour ces hôtes incommodes. Auraient-ils plus de respect pour l'aumônier de Soerabaya? N'en croyez rien. Je commençais à sommeiller quand ils me passèrent en grand nombre sur le corps. D'abord, je n'y fis pas attention: ce n'était pas la première fois que je recevais de semblables visites, mais lorsqu'ils poussèrent la hardiesse jusqu'à me mordre les pieds, force me fut de les tenir avec ma canne à une distance respectueuse. Comme je n'avais pas envie d'être mangé tout vif, je passai la nuit à bâtonner. Vers le matin, l'ennemi quitta le champ de bataille, et il me fut permis de m'endormir; j'en avais besoin. -

24 Octobre. A la guerre comme à la guerre! A huit heures je célébrai la Ste Messe. L'autel était fait de bambous, la terre servit de banc aux officiers et aux soldats. Je pris pour texte de mon instruction: "Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme?" Il faut que la misère qui m'entourait m'ait donné de l'éloquence, car tous mes auditeurs versaient des larmes. Le soldat, quelle que soit sa conduite, a le cœur sensible et reconnaissant. A Midi nous étions prêts à repartir. La rivière était grosse et nous entendîmes dans le lointain un bandjer qui approchait de nous. Un bandjer est une masse d'eau qui se forme soudain et entraîne tout avec une effrayante impétuosité. A son approche, les rivières montent en moins d'une heure de vingt à trente pieds. L'inondation qui a eu lieu cette année dans l'intérieur de Java a été causée par ce phénomène. Avant notre départ, le Capitaine cria au Mondour (pilote) de mon djoun-houn (embarcation): "Mon brave! si M. le Curé se noie, je te pendrai à cet arbre-là, et s'il tombe dans l'eau, 50 coups de fouets te seront réservés". - Le pilote plaça le meilleur nageur à mes côtés; il en fit asseoir à la proue un autre qui devait signaler tous les écueils apparents ou cachés, et indiquer la direction à prendre. Poussés par le bandjer nous voguions avec la rapidité d'une flèche; les deux rives me semblaient fuir avec une vitesse incroyable, le paysage tourbillonnait devant nous; je n'entendais que les cris répétés du matelot assis à la proue. Nous passâmes les cascades avec la vitesse de l'éclair: im-

impossible de ralentir la marche de notre barque. La preuve de ce que j'avance est que nous fîmes en quatre h. et demie un trajet qui, la veille, avait exigé 20 heures de navigation. De retour à Martapoera, nous reçûmes les félicitations du Major et des officiers. Ils m'assurèrent qu'un tel voyage effectué parmi tant de dangers était un fait inconnu dans les annales de Bornéo. J'avais donc bien raison de remercier Dieu. Tous les devoirs de mon ministère étant remplis à Martapoera, je manifestai le désir de partir le lendemain pour Tanah-Laut. Je devais faire ce voyage à pied.

25 Octobre. A 7 h. je me mis en route sous l'escorte d'un sergent, d'un caporal, de 12 soldats, et de 8 Koelies (coolies) pour le bagage. Le Major, à notre insu, nous avait fait suivre de son cheval, comme s'il avait eu le pressentiment de ce qui allait nous arriver! Nous marchions à la file dans le sentier qui serpentait à travers de magnifiques prairies. Nous traversâmes ensuite des champs de Alang-alang. Comme cette espèce de roseaux s'élevait à la hauteur de dix pieds et était encore humide de rosée, je crus devoir profiter de l'attention qu'avait eue le Major et monter à cheval. Nous nous croyions toujours dans la direction de Batie-Batie où nous pensions arriver vers les deux heures. Étrange mécompte! à onze heures environ, le sergent, chef de la colonne, m'aborde et me déclare qu'il ne sait plus où nous sommes; qu'il lui est aussi impossible de nous montrer la route de Martapoera d'où nous étions partis que celle de Batie-Batie où nous devions aller. Pour surcroît de bonheur, il nous apprit que nous aurions très-probablement à traverser quelques villages dont la population n'était pas encore soumise! Le singulier amusement que de s'être égaré dans un désert de 200 milles carrés d'étendue, fourmillant de moustiques, de serpents, de sangliers et d'ours, et cela sans boussole! Je ne doutai point que tout ne s'arrangeât, mais de quelle manière? On appela les Koelies; ils déclarèrent aussi ne pas connaître les chemins. On interrogea deux indigènes qui venaient de sortir du bois; ils se dirent étrangers à ces lieux et par conséquent incapables de nous servir de guides. Le sergent, persuadé du contraire, leur déclara qu'il leur passerait la bayonnette au travers du corps s'ils ne nous conduisaient à Batie-Batie. A cette sommation ils promirent de nous satisfaire, et prirent la direction de notre caravane. Nous dûmes passer des montagnes, des forêts, franchir des ravins, traverser des criques profondes et deux rivières, dont l'une était si large, si profonde et si rapide que je n'osais m'y aventurer avec mon cheval. J'envoyai donc quelques-uns de nos gens à la découverte d'un gué. Leurs recherches furent inutiles. Cependant ils me dirent que vers le Nord il y avait un endroit où la rivière se rétrécissait un peu. Nous résolûmes d'y aller tenter le passage. Là, nous fîmes tant bien que mal une espèce de radeau au moyen de bambous rattachés entre eux par des lianes. Nos indigènes se mirent à l'eau pour retenir et diriger ce navire improvisé; car il s'agissait de le faire arriver à l'autre côté de la rivière et d'empêcher que le courant ne l'emportât. Tous nos hommes passèrent bravement l'un après l'autre: ils y étaient habitués. Pour moi, j'étais fort novice dans ce métier qui me paraissait dangereux; aussi, je l'avoue, je ne savais de quelle façon m'y prendre. Comment garder l'équilibre sur ce pont mouvant et toujours incliné? Il fallut que les indigènes me tendissent une main secourable sans lâcher cependant notre embarcation. Grâce à ce point d'appui tout-à-fait nécessaire, j'opérai mon passage. Comment l'ai-je fait? Je l'ignore; mais je ne me noyai pas, et c'est le principal. Ce n'est pas tout. Restait à traverser un marais exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Nous eûmes de quoi nous amuser!

Mon cheval s'enfonçait jusqu'au ventre dans la boue, tandis que les soldats devaient à chaque moment s'arracher les uns les autres des trous où ils étaient plongés. Je dus subir le même sort, car il m'était impossible de rester à cheval. Je voudrais, Mon Rév. Père, que vous m'eussiez vu sauter d'une branche à une autre comme un écureuil, mais moins adroitement sans doute, car mes longs habits s'accrochaient partout et devenaient de plus en plus longs. A tout cela se joignait le 4e tourment de Bornéo. Les moustiques, les fourmis blanches et les rats nous étaient connus; maintenant nous étions livrés aux sangsues qui tombaient des arbres. Vous serez étonné, Mon Rév. Père, de ce que les sangsues tombent des arbres; je vous assure cependant que vous entendriez de terribles histoires au sujet de ces insectes d'un nouveau genre, si vous parliez à quelqu'un qui eût visité Bornéo et parcouru ses forêts. A peine tombées, elles se fourrent dans les habits et s'attachent au corps. Si on les arrache, la plaie commence instantanément à s'ulcérer; de sorte qu'on est forcé de les laisser sucer jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. — Nous mîmes trois grandes heures à passer le marais, toujours exposés à cet affreux tourment. Enfin nous arrivâmes à Kalengan, village où l'on a massacré M. Van Wijnmalen, sa respectable famille et plusieurs autres Européens. Les maisons en ruines nous montraient les vestiges d'une prospérité passée. Quelques-uns de nos soldats qui connaissaient ces lieux prirent sur eux de nous conduire à Batie-Batie. Les guides avaient disparu. Nous apprîmes plus tard qu'ils nous avaient trompés: il y avait une route battue à dix minutes de distance du sentier que nous avions suivi. Nous fîmes halte. Mes habits de dessus furent lavés dans la rivière et séchés au soleil. Nous avions pris possession de la maison d'un indigène qui s'était enfui à notre arrivée, et je profitai de cette circonstance pour bien examiner cette habitation. L'édifice était bâti sur 52 pilotis d'oegiphile (bois-de-fer), seule espèce de bois qui résiste aux fourmis blanches. Ils étaient rangés sur 3 lignes dont la 1re s'élevait à 5 pieds, la 2e à 8 pieds, la 3e à dix pieds au-dessus du sol. L'espace entre ces pieux devait servir de poulailler et d'écurie. Le plancher était fait de lattes de bambou. Je montai une échelle qui servait à pénétrer dans la demeure et j'arrivai à une galerie extérieure ayant 15 pieds de long sur 5 de large; le tout était de bambou. Un petit escalier et une porte me permirent d'entrer dans la galerie intérieure garnie de deux canapés qui servaient en même temps de siège, de table et de lit. Je montai par un autre escalier dans une pièce carrée: un canapé placé au milieu m'indiquait que c'était la chambre de famille. A droite et à gauche on avait fait des chambres à provisions derrière lesquelles était une autre pièce réservée exclusivement aux parents. Le tout était couvert d'une espèce de roseau nommé en Malais Atap. Pendant ce temps là, le bourgmestre du village voisin vint nous faire une visite. Je lui demandai où était situé Batie-Batie, et combien nous en étions encore éloignés. Il me répondit: "Vous n'avez qu'à continuer, Monsieur, et quand après avoir mangé votre riz vous aurez faim, vous serez au village que vous demandez". — C'est de cette manière que les indigènes déterminent le temps et la distance. Nous disons tant d'heures, eux disent tant de fois manger du riz. — Nous nous remîmes en marche. Un des porteurs était déjà tombé de fatigue; quatre autres et trois soldats succombèrent aussi. Sur les 7 h. du soir nous arrivâmes à Batie-Batie. Exténué de fatigue et tourmenté par une grande inflammation de foie, je tombai sans connaissance et restai dans cet état jusqu'au lendemain à midi.

26 Octobre. M. Trinsen, commandant de la forteresse, avait pris tant de soin de moi que vers le soir je fus sur pied et prêt à partir pour Plebarii.

27 Octobre. A 3 h. du matin nous commençâmes à traverser un lac dont nous atteignîmes le bord opposé à l'aube du jour. Le chemin que nous devions suivre était bon et même la contrée si pittoresque qu'on ne pourrait s'imaginer rien de plus agréable. Cependant il nous fallut franchir tant bien que mal 22 criques avant d'arriver dans la Capitale de Canah-laut. Dans cette ville où nous entrâmes vers les 11 h., je fus reçu avec la plus grande cordialité dans la famille protestante de l'officier municipal. - Non loin de Plebarii se trouvait un village de Dayatthers. Ceux-ci, comme tous les autres indigènes, bâtissent sur pilotis, mais leurs maisons sont ordinairement plus grandes parcequ'ils habitent avec leurs parents, leurs frères et sœurs, en un mot avec toute leur parenté. Ils portent la chevelure hérissée, soutenue par de petits roseaux. Ils sont tatoués des pieds à la tête et n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture d'écorce autour des reins. On prétend, mais à tort, que le Dayatthers pousse la cruauté jusqu'à écorcher la tête de son ennemi. Au contraire, il est humain; ce n'est que dans le transport de la colère qu'il tue son adversaire et lui arrache le crâne. J'ai entendu un colonel assurer que ce cas s'était présenté deux fois seulement durant les quatre années qu'il avait passées dans leur tribu. Vous voyez donc qu'on a tort de mettre au nombre de leurs habitudes une façon d'agir tout-à-fait exceptionnelle. On blâme trop facilement ce peuple qu'on ne connaît pas. A mon avis, une mission à Bornéo produirait peu de fruit parmi les Bandjerais, et opérerait beaucoup de conversions parmi les Dayatthers.

28 Octobre. A midi nous montâmes dans une pirogue avec douze bons rameurs pour nous rendre à la ci-devant colonie portugaise de Pabanio. De là, nous gagnâmes par mer Bandjermassing où nous nous embarquâmes le 2 Novembre sur le bateau à vapeur la Reine des Pays-Bas. Nous arrivâmes à Soerabaya le 4 Novembre.

Maduré. Extrait d'une lettre du P. Sales au R. P. Delvaux - Négapatam, 15

Mars 1862. - Que vous dirai-je aujourd'hui? je veux vous parler du P. Martin, mon ancien collègue au Collège Romain, en Portugal et dans les Indes. On peut bien lui appliquer en toute vérité ces paroles de l'Écriture: *Defunctus adhuc loquitur.* Sa mémoire est ici en grande bénédiction. Son tombeau qui se trouve à 7 ou 8 lieues de la ville de Maduré, est encore glorieux, non pas assurément comme celui de N. S., mais comme celui d'un bon et fidèle serviteur de Dieu. J'ai été chargé de desservir moi-même, plusieurs années, le district où repose ce cher Père, et j'ai été témoin de tout ce qui se fait en son honneur autour de son tombeau. J'ai reçu mille fois toutes sortes d'offrandes qu'on vient sans cesse lui faire ou qu'on lui envoie de 10 ou 12 lieues à la ronde, et même de l'île Ceylan: ce sont des poules, des coqs, des pigeons domestiques, du riz, des vaux, de l'argent et des *ex-voto* de toutes sortes en argent et en or: yeux, jambes, bras, oreilles. Ce sont autant de témoignages de reconnaissance pour des guérisons que l'on croit avoir obtenues par son intercession. On lui vend aussi de petits enfants, qu'il faut ensuite racheter à prix d'argent. Je ne parle pas de certaines pénitences que nous avons défendues, mais qui se font bien encore quelquefois malgré nous, et en notre absence. Une des plus singulières, et qui pourtant est assez commune dans l'Inde, consiste à se rouler presque tout nu, comme un tronc d'arbre, autour

du tombeau un certain nombre de fois. Nous ne permettons pas cette dévotion, parceque cela sent trop les usages des payens, qui non seulement se roulent ainsi autour de leurs pagodes, mais qui quelquefois, parcourent de la sorte l'espace de plusieurs lieues pour se rendre à quelque temple célèbre. La chose paraît incroyable, et cependant je l'ai vue de mes yeux. Oui, j'ai vu sur les grandes routes qui conduisent à certaines pagodes, de ces tronçons vivants, qui ne doivent remuer, ni pieds ni mains, ni bras ni jambes, et que l'on poussait avec le pied vers le temple de quelque divinité. Si vous demandez, comme je l'ai fait, ce que cela signifie, et pourquoi cet homme se roule ainsi, ou se fait rouler dans la poussière, dans la boue; on vous répondra gravement et même avec un ton pieux qu'il va en pélerinage.

Voilà ce qu'on fait ici pour le démon! Fait-on en Europe des pélerinages aussi pénibles! - Je reviens au P. Martin. Quoique nous l'aimions beaucoup, nous ne permettons pas qu'on fasse en son honneur toutes ces folies. Mais on prie, on chante, on mange, on dort, on tient conseil autour de son tombeau qui se trouve sous un immense tamarinier, et qui vu de loin, ressemble assez à une petite chapelle; on en fait souvent le tour à genoux, on y allume des lampes et des cierges, on y attache des guirlandes de fleurs, et loin d'y avoir peur, on s'y croit à l'abri de toutes sortes de maux.

Extrait d'une lettre de Mgr. Canoz au R. P. Provincial - Négapatam, 18 Novembre 1862.

Dans ma dernière lettre datée de Trichinopoly, le 9 Octobre, je faisais pressentir à Votre Révérence la fin prochaine de notre bon P. Jacques Wilmet, le patriarche de notre mission. Elle a été plus prompte encore que je ne le pensais. Averti par un télégramme, je me rendis en toute hâte à Négapatam par le chemin de fer, j'y arrivai le Samedi soir doutant si je le trouverais encore en vie. Heureusement il avait toute sa connaissance, qu'il a, du reste, conservée jusqu'à la fin, et j'ai eu le bonheur de m'édifier de ses bonnes et excellentes dispositions. Il ne parlait plus que du Ciel; il lui tardait de quitter la terre pour monter au Ciel; il lui semblait que son âme était déjà dégagée des liens de sa dépouille mortelle, et qu'elle planait dans une région plus élevée. Il avait toujours le sourire sur les lèvres, et même lorsqu'il ne pouvait plus parler, il laissait encore paraître un doux sourire lorsqu'on lui prononçait les noms sacrés de Jésus et de Marie, et baisait avec amour le crucifix. Son agonie a commencé hier matin, vers 11 h., au moment où on venait de lui appliquer l'indulgence plénière; mais c'était une douce agonie, sans crises, sans secousses, qui s'est prolongée ainsi, marquée seulement par une difficulté de respiration toujours croissante jusqu'à ce qu'enfin à 7 h. ½ du soir, en présence de toute la Communauté, il a cessé de respirer sans aucun effort, et s'est endormi paisiblement dans le Seigneur. Quelle belle âme! quelle admirable simplicité! quelle confiance inaltérable! quelle douce joie! Il a bien vérifié jusqu'au bout le surnom qu'il a porté toute sa vie, au moins dans les Indes, du bon P. Lajoie. Il avait tant prié pour les âmes du Purgatoire et avait gagné tant d'indulgences plénières qu'il était persuadé qu'il irait droit au Ciel, sans passer par le purgatoire, qu'il craignait autrefois beaucoup. Et j'aime à croire que le Bon Dieu, dans sa miséricorde, lui aura fait cette grâce, ou du moins qu'il n'aura fait que passer par ces flammes purgatives, pour achever de se purifier. Car il me disait dernièrement à Trichinopoly, dans une de ces conversations pieuses qu'il aimait à entretenir avec moi, que, grâce à Dieu, depuis bien longtemps, il ne croyait pas avoir fait volontairement la moindre chose qu'il connût devoir déplaire à N. S. Il avait de temps en temps de ces inspirations, dans lesquel-

les il croyait entendre N. S. lui dire ce qu'il désirait de lui, et lorsqu'il se vit sérieusement pris, il me fit écrire que N. S. lui avait fait connaître qu'il voulait lui faire partager ses souffrances et sa Croix, sans doute, comme je lui répondis, afin de lui faire partager bientôt son triomphe et sa gloire.

A cette lettre de Mgr Canoz, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques mots qui feront connaître davantage le saint Missionnaire que la mort vient d'enlever à la Mission des Indes: Le P. Wilmet était entré prêtre dans la Compagnie en 1819, et il se trouvait à Brugelette, quand le P. Bertrand fit entendre du fond du Maduré un cri de détresse qui appelait à son secours ses frères d'Europe. Je me rappelle, nous disait dernièrement un Père, l'impression que produisit sur nous la lecture de ces lettres, chacun rentrait en soi-même et faisait silence comme pour entendre une voix intérieure, et partir au moindre signal du divin Chef. Mais un seul fut appelé. Le P. Wilmet, pendant la récréation qui suivit le dîner, paraissait tout enflammé, et dans son ardeur, il ne pouvait comprendre comment tous ses frères n'éprouvaient pas le même désir que lui. Vous ne voulez pas partir, s'écriait-il: eh bien, moi, j'irai au Maduré, et là, je me ferai saint. Aussitôt il s'éloigne des hommes afin de pouvoir s'entretenir avec Dieu seul. C'est dans cette retraite que N. S. lui prodigua les grâces les plus extraordinaires. Un soir, pendant qu'il faisait l'examen d'usage dans la Cie, N. S. lui apparut et s'entretint familièrement avec lui. Quand 9 h. vinrent annoncer le coucher, le P. Wilmet dit à son bon Maître: Seigneur, retirez-vous, la règle m'appelle et m'ordonne de prendre du repos. N. S. disparut; mais quelques instants après il se présente de nouveau et réveille doucement son ami; puis dans un entretien qui dut être si doux il achève de purifier son serviteur, et allume dans son âme ce zèle infatigable qui pendant 22 ans ne se démentit jamais.- Cette faveur insigne ne fut pas la seule dont le P. Wilmet fut l'objet. Déjà, avant d'entrer dans la Cie il avait eu une vision. Il lui semblait voir une procession magnifique se dirigeant vers le Ciel; tous, disait-il au P. dont nous tenons ces détails, entraient de plain pied en paradis, et moi qui me trouvais le dernier, je me demandais si je pourrais aussi entrer comme les autres. Enfin, mon tour arriva, j'entrai et tout disparut; mais Dieu laissa dans mon âme l'assurance bien douce que j'arriverais au Ciel sans passer par le Purgatoire.

Dès que la retraite où le P. Wilmet avait reçu tant de grâces fut terminée, il écrivit au R. P. Provincial de Paris pour lui demander de répondre à l'appel fait par les PP. du Maduré; mais sa démarche resta sans succès. Ce refus ne le rebuta point; il écrivit à Rome, et Rome lui accorda la permission qu'il sollicitait avec tant d'ardeur.- A peine arrivé aux Indes, le nouveau Missionnaire se mit avec courage à l'étude de la langue, comptant plus comme il le dit lui-même dans ses lettres, sur le secours de sa bonne Mère que sur ses propres forces. Sa confiance ne fut pas trompée: le jour de la Pentecôte il reçut comme nouveau gage de l'amour du bon Maître, la connaissance de la langue indienne: "Vous me demandez, écrivait-il en 1861 au R. P. Delvaux, le confident intime de ses pensées, vous me demandez si j'ai reçu quelques graces extraordinaires aux fêtes de l'Immaculée Conception et du Sacré-Coeur? Quelques grâces, oui; et sans être extraordinaires, elles m'ont réjoui le cœur et fait du bien. Mais le jour de la grande fête de la Pentecôte, anniversaire de ma vocation au Maduré, je ne me possède plus de joie, d'amour et de reconnaissance. C'est en ce beau jour que le St. Esprit m'a donné la langue indienne. Il y avait plus d'un an que je priais ma bonne

Mère de m'obtenir cette grâce de son divin Fils; aussi en reconnaissance je me suis donné à elle, j'ai tout déposé entre ses mains, je n'ai plus rien à moi. - Ce talent confié au P. Wilmet ne demeura pas enfoui; il fructifia au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Nous regrettons que les limites de ce travail ne nous permettent pas de rapporter les miracles et les conversions nombreuses qu'il opéra dans la Mission du Maduré. - Tant que ce zélé Missionnaire put se livrer aux travaux de l'apostolat, on ne le vit jamais reculer devant aucune souffrance, aucune difficulté; toute son ambition était de gagner des âmes à J.C., il les aimait, nous dit-il, "comme un père ses enfants" et dans les derniers jours de sa vie, sa pensée ne pouvait se reporter à ces temps heureux où il lui était permis d'exercer le ministère apostolique, sans verser des larmes abondantes: "Je ne suis plus Missionnaire excurrens! je crains bien que mes péchés n'en soient la cause. Oh! que cette vie est belle! les consolations qu'on y éprouve surpassent de beaucoup les peines et les souffrances! Le souvenir de ces beaux jours me fait pleurer de joie".
Sa charité n'aidait pas seulement les âmes dans le cours de cette vie mortelle, elle les accompagnait encore au-delà de la tombe; car nous savons par sa Correspondance qu'il avait fait depuis longtemps le vœu qu'on appelle héroïque, et qui consiste à renoncer en faveur des âmes du Purgatoire à tous les mérites que nous pouvons acquérir. Deux ans avant sa mort, quand l'épuisement des forces eut condamné au repos le Saint Missionnaire, il chercha dans la prière et la correspondance un soulagement à la douleur qu'il éprouvait de ne pouvoir plus travailler; c'est ainsi qu'il savait se rendre toujours utile et qu'on retrouvait partout son cœur d'apôtre: "Me voilà devenu prieur", écrivait-il alors; je prie beaucoup pour les pécheurs et pour les âmes du Purgatoire. Tout mon temps est partagé entre la prière, la méditation, les lectures pieuses et des lettres écrites en Europe pour contribuer à la conversion des pécheurs. Toutes ces lettres sont des sermons et elles font du bien". Puis il ajoutait: "Enfin, je suis pour toujours débarrassé de la procure après une 40e d'années de service. Il était temps; la tête ne voulait plus de calculs". Cependant il n'en fut pas ainsi. L'année suivante, le P. Wilmet dut reprendre ses anciennes fonctions, et voici comment: Il écrivait en 1862 au R. P. Delvaux: "Vous m'excuserez si je n'ai pas répondu à votre lettre du 20 Sept. 1861; mais à cette époque j'étais devenu presque impotent. Je croyais que je ne pourrais plus rendre de services à la mission, et qu'il ne me restait plus qu'à prier. Mais, ô bonté de notre Divin Maître! il m'a comme ressuscité... Voici l'histoire: Mgr ayant envoyé le P. Chevalier à Bourbon, il fallait le remplacer au Colorium, et il n'y avait personne.... Que fit Notre Seigneur? il m'inspira la pensée de m'offrir, disant qu'il m'aiderait. J'écrivis immédiatement à Mgr, qui fut très-content, et moi j'étais plein d'une sainte joie en pensant que je pourrais encore être utile à notre chère Mission. Mon impotence disparut aussitôt, et je me trouve depuis ce temps plus vigoureux, plus joyeux qu'auparavant. Remerciez avec moi N. S. qui veut bien m'accorder encore quelque temps pour expier mes péchés, acquérir de nouveaux mérites, et secourir par mes prières les âmes du Purgatoire". - Hélas! ce temps ne fut pas long, quelques mois après, il entendit N. S. lui adresser ces paroles: "Jacques, tiens-toi prêt, car cette année sera la dernière de ta vie". Le saint vieillard obéit à cette voix; il résigna sa charge de procureur, et ne pensa plus qu'à se préparer à bien mourir. - Nos lecteurs connaissent par les *Lettres de Vals* les derniers moments d'une vie

si précieuse devant Dieu, nous terminerons donc cette courte notice par ces quelques paroles du R. P. Delvaux qui avait connu le P. Wilmet d'une manière plus intime : Les 20 années que cet excellent ami a passé dans les Indes auront toujours quelque chose de bien édifiant pour la Compagnie. Depuis sa vocation en 1840, ce bon Père n'est pas sorti d'un état surnaturel extrêmement remarquable.

Guyane-Française. Extrait d'une lettre d'un Père de Cayenne à sa famille. —

Puisque vous désirez connaître mes paroissiens, laissez-moi vous communiquer un calcul que je faisais dernièrement et qui a son éloquence. Les calculs sont chose assez sèche de leur nature, mais celui que je vous communique est hélas! attendrissant, disons le mot, navrant, navrant pour un chrétien, pour un prêtre surtout. Pour mieux connaître les hommes dont Dieu m'a confié les âmes, j'ai fait le relevé de leurs feuilles matricules (c. à d. de leurs condamnations); car il est bon qu'un prêtre qui est le médecin des âmes connaisse les misères et les maladies de la pauvre humanité; c'est à ce titre que je vous envoie ce relevé. Le personnel de l'établissement est de 406 personnes. Sur ce chiffre il y a environ 100 personnes libres, dont 53 militaires d'infanterie de marine; 306 transportés. — Les causes de condamnations se répartissent ainsi :

Homicides ou tentatives	28.	Incendies	10.
" avec vols	13.	Fausse monnaie	3.
" par conseils de guerre	4.	Faux en écriture ou	
Infanticides	4.	banqueroute frauduleuse	117.
Uxoricides ou tentatives	4.	# Vols 112	
Fratricides	1.	Vols conjointement 24	} 149.
Matricides ou tentatives	3.	Vols sacriléges 3	
Empoisonnements ou tentatives	5.	Commués de mort	19.
Homicides divers. total.	62.	Récidives du bagne	23.
Bigamie	1.	Condamnés à vie	73.
Contra VI sextum 32	} 43.	Condamnés par conseil	
In ipsorum filias 11		de guerre	12.

Je n'ai compté qu'un vol par transporté. Il en est dont la feuille en portait plus de 20, et encore gardait-elle le silence sur ceux que Dieu seul connaît.

Voilà un spécimen des misères de mes bons paroissiens!... Et le pire de l'affaire, c'est que presque tous regardent leur condamnation comme une peccadille.. La première parole qui leur échappe quand on en cause avec eux, c'est une excuse, comme Adam, répondant à Dieu : *mulier quam dedisti mihi*.... C'est toujours la faute, ou de leur femme, ou de ceci, ou de cela ... enfin ils sont ici pour un autre. Misérable orgueil qui perd tant d'enfants d'Adam et les fait persévérer dans le mal! — Quelles sont nos difficultés et nos succès? En deux mots, je réponds. Les difficultés il faut le dire, ont été grandes; mais notre position s'est bien améliorée depuis plusieurs années. Si quelques-uns de nos paroissiens nous font passer de mauvais moments, et montrent assez qu'ils n'ont pas volé la place qu'ils occupent, cependant nous trouvons dans le plus

Incomplet

grand nombre des sujets de consolation. Il y a même quelquefois de ces retours inespérés qui font oublier bien vite toutes les peines qui sont nécessairement attachées à notre ministère. Voici deux traits plus récents qui, je crois, vous intéresseront. Ils vous montreront qu'on ne doit jamais désespérer de personne; la grâce a ses moments, il faut savoir les attendre. Le premier trait est arrivé le 25 Janvier, jour de la conversion de St. Paul. – Chaque soir, ceux qui veulent venir à l'église, récitent une partie du chapelet, et toujours à une intention désignée. Ce jour là, je leur dis : nous réciterons la dizaine qui suit à l'intention des pécheurs qui sont dans le malheureux état du péché mortel, et qui ne veulent point revenir à Dieu. Nous demanderons leur conversion, malgré eux, par la Ste Vierge et par S. Paul dont nous honorons aujourd'hui la conversion. – Après le chapelet, tous les hommes sortent pour retourner à leur case. Je continuais mon chapelet auprès de la bonne Mère, lorsqu'un transporté, resté comme moi à la chapelle, vient à pas de loup, comme Nicodème, venit ad Jesum nocte : "Mon Père, est-ce que vous voulez bien me confesser... Je n'y tiens plus... Voilà plusieurs nuits que je n'en dors pas... Et puis, il m'a semblé que c'était moi que vous désigniez il n'y a qu'un instant, quand vous avez dit de prier pour ceux qui ne veulent pas revenir au bon Dieu". – Oui, vite mon ami, confessons-nous... mettez-vous là. – Ah! c'est que je ne suis pas prêt? – Allons donc! voilà plusieurs jours que vous y pensez, que vous n'en dormez pas... et vous dites que vous n'êtes pas prêt... – Mais ce sera bien long : voilà plus de 20 ans! – Raison de plus, ces confessions-là sont les plus faciles... Je vous aiderai... Répondez oui ou non, tout comme vous le feriez à N.S.J.C. lui-même et tout ira bien... à genoux, et commençons. – Le pauvre retardataire se confessa avec des sentiments de contrition vraiment remarquables... il pleurait comme un enfant, en se relevant il prit mon crucifix, l'embrassa à plusieurs reprises, et ajouta : "Ah! mon Père, que je suis soulagé! quelle *épine* vous venez de me retirer"! – Ce n'est pas moi, cher ami, c'est Dieu... – "Ça ne fait rien... je vous remercie aussi... Comme je vais bien dormir cette nuit.... Ce poids m'écrasait"... Et il se retira.

Bien des fois j'ai vu l'action de la grâce, surtout au moment décisif de la dernière maladie, sur les plus rétifs et les plus récalcitrants, mais jamais elle n'a paru plus touchante, plus patiente plus miséricordieuse que sur un de nos malheureux condamnés dont je vais vous raconter les derniers moments. C'était un repris de justice, ancien forçat libéré. Après avoir passé plusieurs mois à l'ambulance, traité comme anémique, il fut enfin évacué sur l'hôpital. En arrivant, il dit à la Sœur : C'est fini... je ne me relèverai pas de celle-là... je suis perdu... je n'avais plus qu'une année à faire pour être libéré; je serai crevé avant ce temps là. Oh! les gueux! ils savent bien ce qu'ils font! ils ont si bien pris leurs mesures que personne n'en sort (de la Guyane).

Jusque là je n'avais jamais eu à me plaindre de son honnêteté, aussi je fus surpris lorsqu'en arrivant près de son lit, avant même que je lui eusse adressé la parole, il dit exprès tout haut : "Mr. l'Aumônier, je vous prie quand vous viendrez à l'hôpital de ne pas me parler de toutes vos affaires de Religion. Je suis du 1er. convoi envoyé en Guyane en Mai 1851. J'ai eu à faire à plus habile que vous, et personne n'a pu m'entortiller. Je suis arrivé avec les P. Hus et Ringot : J'ai vu et connu tous vos P. Dabbadie, Bigot, Beigner, Berriand et Gaudré : J'ai vu à Toulon la

Scolasticat de Laval.

Octobre 1863.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de ......

Nos RR. PP. et nos TT. CC. FF.
Pax Christi.

Allemagne. — Lettre du P. Hasslacher. Bonn, 30 mai 1862. Mes dernières conférences furent celles que je terminai à Erfurt le 15 de ce mois. Erfurt est une ville qui compte environ 32000 hab. dont 5000 seulement sont catholiques; encore y en a-t-il très-peu parmi eux qui soient assez instruits pour profiter des instructions. Aussi n'ai-je accepté que parceque Mgr l'a absolument voulu, et j'ai dû me résigner à parler devant un auditoire en grande partie protestant. Si ceux-ci nous avaient abandonnés l'assemblée eût été très-petite; mais avec eux j'avais toujours 3 ou 400 hom. et 130 à 150 catholiq. pour la communion générale. Parmi les Protestants se trouvait une bonne partie de l'élite de la ville, savoir: le président, plusieurs Conseillers, des professeurs, des médecins, des officiers, etc... La dernière semaine le prédicateur protestant le plus ardent s'avisa de venir aussi et fut fidèle jusqu'à la fin. Il m'écrivit même une lettre pour me demander q.q. citations de Luther que j'avais données sur l'Immaculée Conception, et sur la Primauté du Pape. Ensuite il me remercia et me complimenta sur mes conférences "doctes et hardies" comme il dit, et en particulier sur l'examen de conscience dont j'avais parlé la veille. Le tout se termina par un Salut avec exposition du S. Sacrement et le chant du Te Deum. Mon beau prédicant ne manqua pas d'y venir aussi et de chanter avec les autres. Les Protestants en général étaient au moins aussi fervents pour m'entendre que les Catholiq. Cependant ils ne comprennent pas assez la nécessité de se convertir. Dieu seul sait jusqu'où va leur culpabilité. Plusieurs viennent me voir et montrent de très bonnes dispositions, mais ordinairement ils en restent là. Le président lui-même est venu me remercier, et je lui ai rendu sa visite. Il était la bonté même, lui et sa dame, mais voilà tout. Les retours à la religion ont été nombreux parmi les catholiques. [illegible] le midi de l'Allemagne m'est encore fermé. En Bavière, la seule ville d'Aschaffenburg a demandé un prédicateur. [illegible] toutes les villes en ont eu. Je dois recommencer ma tournée pour ne pas rester à sec. Si vous connaissez quelque âme bien pieuse, demandez lui de m'ouvrir par ses prières la Bavière et le Grand Duché de Bade. Le bon Dieu et toutes les villes qui auront des conférences lui en seront très-reconnaissants.

Munster. 26 déc. 62. — C'est ici que la Cie a reparu dans la haute Allemagne, il y a 12 ou 15 ans [illegible] le dévouement de q.q. catholiq. qui se chargèrent de fournir à nos PP. le nécessaire dès leur arrivée, les connu-

[illegible] Maintenant c'est la maison la plus nombreuse de la province. Elle renferme 113 personnes, parmi elles 20 [illegible], 27 novices scolastiques et 30 junioristes. Aujourd'hui même s'est fait la clôture d'une petite retraite de 3 jours donnée par notre professeur d'humanités à une 60e de jeunes étudiants, soit de l'académie, soit du gymnase de Munster. Tous ces jeunes gens passaient la journée à la résidence et suivaient un règlement sévère sous la garde de deux scolastiques chargés de leur faire la lecture et de leur procurer tout ce dont ils avaient besoin; les récréations étaient passées en silence. Le soir, la plupart rentraient chez eux. Le même Père dirige en ville une congrégation de 200 étudiants, laquelle vient de s'augmenter de plus de 30 approbanistes. Les Congrégations semblent être l'œuvre spéciale de cette province. Vous savez qu'il y en a une à Aix-la-Chapelle composée de plusieurs milliers de membres, jeunes et vieux. A Cologne, il y a 3 congrégations d'hommes dont l'une compte de 14 à 1500 associés.

Autriche. Pensionnat de Kalksburg, 17 Juillet 1862. — Le succès des examens de la fin de cette année scolaire a dépassé toutes nos espérances; six élèves y étaient préparés; c'étaient les premiers que nous présentions ici, et l'avenir du collège dépendait en grande partie de la réussite; d'autant plus que des bruits malveillants répandus dans Vienne disaient partout que nos élèves ne pouvaient manquer d'éprouver un échec. Mais le Dieu que nous avions invoqué se déclara pour nous; sur ces dix, cinq furent reçus, et l'un deux avec la mention très bien; aussi les examinateurs ont-ils complimenté le R. P. Recteur, en particulier sur la bonne tenue de nos élèves et le ton aisé et naturel avec lequel ils répondaient. — A la distribution des prix qui termina l'année, tout se passa d'abord comme à l'ordinaire: discours, musique, etc... à la fin, comme on allait se séparer, un élève, celui-là même qui avait obtenu la mention, monta sur l'estrade, au grand étonnement de tous, et au nom de ceux de ses condisciples qui ne devaient plus revenir, prononça un discours de remerciement et d'adieu aux Pères: ses paroles émurent vivement l'assemblée et firent même couler des larmes chez bien des parents.

Nous avons eu une conversion à Vienne le jour de la Pentecôte. Le Duc de Grammont avait désiré qu'un de nos Pères préparât ses enfants à la 1re Communion. Le Père profita de cette occasion pour gagner l'âme de la Duchesse, protestante anglaise; la grâce a triomphé et elle fit son abjuration le jour même de la 1re Communion de ses enfants.

Irlande. Galway, 1er Décembre 1862. — L'Irlande a été érigée en Province le 8 Xbre 1861. Jusqu'alors, même dans l'ancienne Cie, elle n'avait été que Mission ou Vice-Province. Il faut espérer que par la grâce de Dieu l'œuvre de notre B. P. Ignace prendra de plus grands accroissements dans ce pays si longtemps éprouvé, si fermement catholique. Nous avons actuellement, outre les deux anciens pensionnats de Clongowes et de Tullabeg, tous deux situés à la campagne, les 3 externats de Dublin, de Limerick et de Galway, enfin la résidence de Dublin, la Maison de retraite et le Noviciat aux environs de cette ville. Cette dernière maison s'est ouverte sous les plus heureux auspices. On l'a établie il y a deux ans, précisément au moment où l'on chassait nos FF. de Naples. Notre Provincial s'est alors empressé d'inviter les novices exilés à se rendre chez nous, à se joindre aux jeunes Irlandais, et à former avec eux le 1er Noviciat de l'Irlande. La demande

a été bien accueillie, et les novices italiens sont venus nous édifier par leur [illegible] leur attachement à leur vocation. Heureux d'avoir possédé ces confesseurs de la foi, nous en garderons longtemps le souvenir.

A Limerick l'externat répond parfaitement à nos désirs. Limerick est une assez grande ville, et bon nombre d'habitants nous envoient leurs enfants, non seulement de la ville, mais aussi de la campagne. Tout donne de belles espérances : aussi nous ne bornerons point nos efforts à l'enseignement, nous espérons être bientôt en état de bâtir une église, et Mgr. l'Évêque a déjà approuvé ce dessein. — A Galway, ville moins considérable que Limerick, nous n'avons pas un si grand nombre d'élèves, mais en revanche, nous possédons déjà une église tout nouvellement bâtie en pierres, avec vitraux et flèche, ce qui fait honneur à l'architecte.

Un petit mot sur nos Missions. Ici les paroisses sont grandes, et le concours des fidèles est prodigieux. Nous ne sommes pas les seuls qui en donnons en Irlande : les Lazaristes, les Rédemptoristes, les P. de l'ordre de la Charité en font également, mais toujours par bandes. Quant à la Compagnie, ce sont les P. des résidences de Dublin et de Galway qui sont réservés pour cette œuvre. Chaque mission dure 3 semaines en commençant et en finissant un Dimanche. Chacun des 4 Dimanches est marqué par qq. cérémonie importante, comme la procession de la Ste Vierge, la communion générale des enfants, etc.. Pendant la semaine, nos P. prêchent et entendent les confessions ; ils sont aidés dans ce ministère par les curés et les vicaires du voisinage au nombre souvent de 12 ou 15. Les communions, comme on peut le croire, sont nombreuses, dix mille ne paraîtrait pas aux Missionnaires un chiffre bien élevé. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est la constance avec laquelle les grandes foules demeurent à jeûn dans l'espérance de pouvoir se confesser et communier ensuite. On est obligé de donner la Ste Communion dans l'après midi et jusque dans la soirée : on a même vu une pauvre fille attendre jusqu'à 9 h. du soir pour pouvoir s'approcher du saint tribunal, et recevoir ensuite la Ste Communion.

Amérique. Cayenne. — *Pénitencier de St Laurent du Maroni.* Les premiers commencements de St Laurent ne datent guère que de l'année 1857. Monsieur Mélinon, qui en fut comme le fondateur, comprit que pour réussir avec de semblables éléments, il fallait tout d'abord bâtir sur la pierre angulaire. Homme foncièrement chrétien, aux vues élevées, au cœur bon et généreux, d'une énergie de caractère peu commune, il entra franchement, par conviction et par devoir, dans l'idée première de la transportation ! *Réhabiliter les condamnés par la religion*, relever la propriété et la famille. Sans se désister de son autorité administrative, il donna toujours une large part à l'influence du Père dont il favorisa le zèle, et par l'exemple d'une vie ostensiblement chrétienne, et par le relief qu'il accorda toujours à son ministère. Cette œuvre si belle de la transportation était enfin comprise comme le comprennent les missionnaires eux-mêmes. St Laurent, ainsi fondé sous les auspices de la religion et de la charité, dans un but de réhabilitation chrétienne, devait bientôt avoir ce cachet, cette physionomie qui le distingue des autres pénitenciers. D'abord, n'y est point admis qui veut ; on ne dirige sur ce point que les hommes qui se sont fait remarquer par une conduite régulière, soumise et religieuse. Admis à St Laurent ils ont plus de liberté, une discipline

plus paternelle, les [illegible] y sont [illegible]. Les exercices religieux sont plus honorés, un peu plus multipliés; l'atmosphère, en un mot, est plus chrétienne. L'homme qui a vraiment de bons sentiments et des passions ne sont pas trop indomptées s'y plaît bientôt, et laisse espérer pour l'avenir. Après un temps plus ou moins long, il devient concessionnaire, mais auparavant il y a une épreuve à subir. Ceux qui se sont remarqués par leur bonne conduite, et qui offrent des garanties suffisantes, sont appelés par le Commandant et par le Père à sortir de la condition ordinaire. Des concessions de terrain leur sont accordées. Les concessionnaires reçoivent deux hectares de forêt à exploiter et à cultiver; de plus un emplacement pour la case et le jardin, et peut-être une certaine quantité de terres basses à transformer en pâturages pour élever le bétail. A partir du jour où ils sont nommés concessionnaires, ils sont dispensés du travail à fournir à l'État, des appels, des corvées, etc.; ils sont à peu près libres. La police se fait à St Laurent par la gendarmerie. Douze gendarmes seulement veillent au bon ordre, et suffisent pour une population de près de 1000 âmes: ce qui montre le bon esprit du Pénitencier. Pour relever les concessionnaires à leurs propres yeux dans chaque concession, il y a un contre-maître choisi par tous, chargé de maintenir le bon esprit et de rendre compte au Commandant de ce qui se fait dans les concessions. Il vient également informer le Père des choses qui peuvent, de près ou de loin, appartenir à son ministère. Le Commandant lui-même envoie à l'aumônier communication des punitions de chaque jour. Par crainte d'une trop grande influence de notre part dans les affaires de discipline, on évite dans les autres pénitenciers, avec le plus grand soin, d'en agir de la sorte. Ici le gouvernement est sagement compris: [illegible] ferme mais religieux et paternel. Nous en avons la confiance, la colonie de St Laurent, fondée, maintenue sur des bases aussi chrétiennes, espérons-le, confirmera cette belle parole du Sauveur: qu'en cherchant avant tout le royaume de Dieu, il y aura pour surcroît des améliorations matérielles, de plus grands avantages terrestres.

Que produit-on à St Laurent? Cette question est sur toutes les lèvres. — Avec notre esprit français, nous savons peu attendre. St Laurent n'a que 6 ans d'existence. Il s'est fondé de lui-même peu à peu; il a aidé à la fondation de St Louis. Des maladies ont paralysé son énergie pendant une année entière; il a fallu déboiser, préparer les terrains, creuser des fossés de dessèchement, ouvrir des routes, construire de nombreux établissements. Est-il bien étonnant qu'il n'ait point encore beaucoup produit? Quand il s'agit d'une colonie fondée avec des éléments comme ceux dont on dispose dans une terre comme celle de la Guyane, il faut savoir attendre. — Cependant ne produit-on rien? La terre est sablonneuse, il est vrai, mais le café y vient bien; la canne à sucre et le coton y viennent bien aussi. Elle s'épuise vite, mais rien de plus facile avec le temps de former d'immenses prairies. L'herbe croît naturellement. Elle suffit toute l'année à l'entretien du bétail qui prospérera à St Laurent. Celui de l'établissement est magnifique. Avec du bétail, l'engrais ne fera point défaut; la terre donnera tout avec de l'engrais. — Les produits de St Laurent sont l'exploitation des bois de charpente, de marine, d'ébénisterie, la canne à sucre, le café, le coton, le tabac, le maïs, des fruits excellents: la mangue, l'orange, le citron, la banane, l'igname et la patate, presque tous nos légumes de France. On pense que dans un temps peu éloigné, nos premiers concessionnaires pourront se suffire à eux-mêmes. Le gouvernement les a nourris jusqu'aujourd'hui; mais déjà beaucoup ont un petit bien-être, leur case, leur jardin s'embellissent et leur culture prospère. Il y a espoir de réussite, si l'esprit reste laborieux.

modèle dans la dépense et sincèrement chrétien.

Un jour à St Laurent ressemble en quelque chose à une journée d'une maison religieuse. A cinq heures, les deux cloches de la paroisse s'ébranlent et appellent les hommes à la prière et au travail. Les hommes étant réunis, l'Aumônier, debout devant eux, récite à haute voix la prière de l'Église à laquelle tous répondent. A six heures, commencent les travaux et se poursuivent jusqu'à dix. La cloche annonce également la fin des travaux. Chacun revient tranquillement à son petit logis et se repose jusqu'à deux heures. La plupart profitent de ce temps libre pour travailler encore et gagner quelques sous; d'autres en grand nombre, viennent trouver le Père, soit pour se procurer quelques bons livres de lectures, soit pour demander des conseils. A deux heures, le travail recommence pour durer jusqu'à cinq heures et demie. Depuis cinq heures et demie jusqu'à sept heures et demie, temps libre. Quand nous avons un exercice religieux le soir, il a lieu à six heures et demie. Quand il n'y en a pas, le Père se rend au camp à six heures vingt minutes et récite la prière du soir. A huit heures et demie, chacun doit dormir. Voilà la journée d'un condamné à St Laurent.

Voici son Dimanche : Dès le samedi, il peut s'y préparer. Les travaux sont suspendus depuis midi; chacun s'occupe alors de la propreté et du lavage de son linge. Ceux que ces soins n'absorbent pas entièrement peuvent travailler et gagner quelque argent. Le Dimanche, une première messe est dite à l'hôpital dans la chapelle pour les malades et les estropiés. On dit un mot de l'Évangile pour les consoler, [illegible] entretenir parmi eux le bon esprit, l'esprit de charité, de douceur et de patience chrétienne. Les jours de [illegible] l'hôpital, presque tout entier, s'approche de la Ste Table. Le Père y va dès la veille pour entendre les confessions; les plus malades reçoivent Notre-Seigneur [illegible] où ils sont [illegible] par les sœurs, les autres, sur leurs lits, recouverts de linge bien blanc. Les jours de fête, pour plus de solennité, les chantres viennent chanter quelques morceaux. Après cette messe, vient celle de 6 heures à l'église pour les employés et les mères de famille. A huit heures, grand'messe paroissiale. Un quart d'heure à l'avance, se réunissent, autour de l'église, les concessionnaires, venus de divers côtés à la fois. Ceux qui sont mariés [illegible] leurs femmes par le bras. Celles-ci [illegible] immédiatement à l'église et y prennent la place [illegible]. Les hommes restent dehors et [illegible] ensemble, en attendant le dernier coup de la cloche. [illegible] de ces groupes animés [illegible]. Les habits sont convenables, la tenue parfaite. Vous croiriez avoir sous les yeux d'honnêtes paysans de France. Pendant que les concessionnaires [illegible] en toute liberté, les hommes du camp sont mis sur les rangs pour l'appel. Les premiers [illegible] à l'église [illegible] des hommes libres, les autres, en conservant leurs rangs. Vient ensuite le Commandant [illegible] les officiers, sous-officiers et soldats. Notre église est alors remplie d'une foule [illegible] de tout âge et de tout rang, dans le plus grand recueillement et gardant le plus grand silence. [illegible] des meilleures paroisses de France. Le sanctuaire est toujours magnifiquement [illegible] un superbe autel en bois du pays, orné de bouquets de fleurs en [illegible], aux couleurs les plus [illegible] et les plus variées. De chaque côté du sanctuaire, se trouvent deux petits autels, [illegible] des Sœurs de St Paul, l'autre, des Sœurs de St Joseph de Cluny. [illegible] pour honorer et embellir la maison de Dieu. Devant chaque autel, un petit [illegible] pour nos enfants de chœur et un fauteuil pour le prêtre. Une balustrade en bois [illegible] le sanctuaire du carré réservé au personnel libre. D'un côté, se trouve le Commandant [illegible] sous-officiers, grand[illegible]

nombre de soldats. De l'autre est placée Mme la Commandante, les femmes libres et les enfants. Une deuxième balustrade sépare la nef du carré. C'est l'endroit réservé aux femmes mariées des condamnés. Quelques-unes ont apporté leurs enfants. A côté d'elles sont les femmes non mariées, conduites par les Sœurs. Le costume de ces dernières étant le même pour toutes, on les prendrait pour de grandes pensionnaires. Derrière les femmes s'élève la chaire, et vis-à-vis, un magnifique confessionnal. Entre le confessionnal et la chaire, sont placés les chantres et les musiciens : dix hommes pour le plain-chant, vingt pour la musique. Un harmonium, assez complet, est touché par l'un de nos transportés. Les cantiques et le chant de l'Église, faciles à retenir, sont chantés alternativement par le chœur et par le peuple. Hommes, femmes, enfants, tous aiment à offrir à Dieu l'hommage de leur voix. Nos concessionnaires viennent après les chantres. Ils sont assis sur des bancs à dossier qu'ils se sont faits eux-mêmes. Les hommes du camp qui les suivent, sont simplement assis sur des madriers. A la messe il y a toujours instruction après l'Évangile. Il serait difficile de trouver plus d'attention parmi les auditeurs que dans nos pénitenciers. Nos transportés aiment la verve, l'entrain, l'autorité dans le prédicateur. Mais prenez garde de prononcer une parole de blâme qui puisse s'appliquer à un chef quelconque qu'ils n'aiment pas. Ils diront : A la bonne heure, voilà qui est bien dit. Après l'office terminé, chacun s'en retourne en paix vers sa demeure. Les maris viennent prendre leurs femmes qui sortent par une autre porte, et les reconduisent comme ils les ont amenées.

Au deuxième coup des vêpres, il y a catéchisme. Dix-huit ou vingt enfants y assistent. Cet exercice plaît beaucoup à nos gens. Toutes les femmes mariées et celles qui ne le sont pas y viennent aussi. Un grand nombre de concessionnaires y assistent également pour y entendre leurs chers petits enfants répondre d'ordinaire avec intelligence et naïveté aux questions qui leur sont faites. Nos vêpres se célèbrent avec solennité, l'assistance est la même qu'à la messe. Le Commandant donne l'exemple. Après le Magnificat, il y a sermon, puis salut. Pour que tout le monde sache bien les tons des psaumes et même les paroles, nos vêpres sont toujours les mêmes aux simples Dimanches et aux grandes fêtes. Il en résulte que tous nos hommes chantent et trouvent le temps très-court à l'église. Après les vêpres, temps libre et récréation pour tous. On voit alors les promeneurs circuler en tous sens. Les ménages vont à part ; les femmes non mariées sont conduites par les Sœurs. Les hommes du camp peuvent aussi circuler, mais jusqu'à une certaine limite qui leur est assignée. A la nuit tombante, souper, prière et repos jusqu'au lendemain. Tel est notre Dimanche à St Laurent.

Fête-Dieu. – Cette fête est belle partout dans nos établissements de la Guyane. Cependant quelque chose de plus populaire, de mieux préparé peut-être, la caractérise à St Laurent. Deux jours avant la fête, tous les travaux cessent. Une seule chose occupe : la procession de la Fête-Dieu. Personnes libres, concessionnaires, hommes du camp, tous rivalisent de zèle pour la construction des reposoirs. Monsieur le Commandant a le sien, les Sœurs de l'hôpital, le camp, les concessions, les Sœurs de St Joseph ont le leur. C'est à qui l'emportera. La verdure et les guirlandes en font tout l'ornement ; les chemins sont encadrés entre deux lignes de feuillage et couverts de verdure. Rien de plus imposant que le cortège de la procession. Nos six cents hommes marchent sur deux rangs, précédés par la Croix et accompagnés par deux gendarmes en grand uniforme. Viennent ensuite les bannières, derrière lesquelles marchent les musiciens. Puis nos enfants qui jettent des fleurs au nombre d'une douzaine, enfin les enfants de

chœur qui encensent au signal donné. Le dais vient ensuite, porté par des militaires escortés par un piquet en armes. Les officiers portent les cordons. Les personnes libres et les femmes des transportés, conduites par les Sœurs viennent ensuite et terminent la procession. A chaque reposoir, nos musiciens exécutent un morceau. Les mères, cette année, eurent une charmante idée, celle d'apporter leurs petits enfants au pied d'un reposoir, pour que la bénédiction du Dieu Sauveur tombât sur eux d'abord. Tous étaient émus à ce spectacle. Ces processions de la Fête-Dieu se font dans un ordre et un recueillement parfaits. Notre-Seigneur, on peut le dire, y est vraiment porté en triomphe.

Traits édifiants. — Je signalerai d'abord la mort d'un Indien engagé chez un colon du voisinage. Ce jeune homme était originaire de Siam. Dangereusement blessé par la chute d'un arbre qui lui avait fracassé les deux jambes, il avait été porté à l'hôpital du pénitencier pour y recevoir les soins du médecin. Tous les remèdes lui furent prodigués, mais ce fut en vain. La chair de ses jambes tombait en pourriture; les os étaient restés à découvert. Dans les premiers jours, on lui parla de Dieu, du christianisme. Il accueillit fort mal ce qu'on put lui dire: il crachait sur la Croix, quand on la lui présentait et répondait qu'il ne voulait point devenir chrétien. Nous nous mîmes à prier, les bonnes Sœurs à offrir des communions pour demander sa conversion et redoublèrent d'attention et de soins. Il commença peu à peu à s'adoucir. Au bout de quelques jours, on était parvenu à lui faire faire le signe de la Croix et à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie. Comme il paraissait expirant, on lui demanda s'il voulait être baptisé. Il y consentit et reçut ce Sacrement dans les meilleures dispositions. La grâce du baptême produisit en lui les effets les plus étonnants. Il se sentit extraordinairement affectionné à la prière. A chaque instant, il fallait le faire prier. Il souffrait le martyre, et au milieu des crises les plus violentes, si la Sœur lui parlait de prier, tout à coup il interrompait ses gémissements, et d'une voix calme, sereine, il répétait affectueusement toutes les paroles qu'on lui suggérait. Le matin, dès qu'il voyait arriver la Sœur: *Maman, prière*, lui disait-il. — Après son baptême, on lui avait donné le Scapulaire; il le baisait affectueusement, le pressait sur sa bouche dans les crises les plus violentes. Il appelait la Ste Vierge: *Maman, Marie*. Quand j'arrivais, il me montrait le Ciel et m'appelait son ami. Il ne comprenait pas ce que je venais faire, si je ne lui faisais pas dire sa prière. Un jour qu'il voulut me faire voir ses plaies dégoûtantes, toi, maman, dit-il à la Sœur, va-t-en. Quand elle fut partie, il fit signe à l'infirmier de le découvrir. C'était un squelette enveloppé de pourriture. Me regardant, il cherchait à lire sur mon visage ce que je ressentais à la vue de ses douleurs. Il reçut avec une piété touchante le Sacrement des mourants répétant avec amour les doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Oh! comme la grâce du Sacrement de Baptême est puissante quand elle tombe sur une âme bien disposée! Depuis son baptême, cet infortuné ne cessa point d'être sous l'influence sensible de l'esprit de Dieu. De là, un grand attrait pour les choses célestes, et pour la prière en particulier; une vive affection pour tout ce qui tient à Notre Seigneur, à Marie, à la religion. De là, cette héroïque patience dans les plus atroces souffrances. Dieu, évidemment, le préparait à recevoir au Ciel la couronne des élus.

Quelque temps auparavant, était mort, dans des sentiments non moins édifiants, un de nos pauvres transportés. Le même accident lui était arrivé qu'à notre cher Indien; un arbre était aussi tombé sur lui. Quand on le retira de dessous l'arbre, il était évanoui. On le porta à l'hôpital.

Sa jambe était comme broyée, la cuisse démise. Le pauvre homme, presque revenu à lui, fait demander le Père et se confesse. Oh! mon Père, lui dit-il, quel bonheur de n'avoir point été tué sous le coup. J'en remercie bien Dieu. Maintenant que je me suis confessé, je serais content de mourir. Oh! quelle grâce Dieu m'a faite en ne permettant pas que je sois écrasé! Ses souffrances étaient horribles. Pourvu que Dieu ne me fasse pas souffrir trop longtemps, mon Père! Allons, lui dis-je, prenez patience pendant huit jours, et après, vous serez mieux. Huit jours, oui, c'est assez pour me purifier. Mais, plus longtemps, ce serait bien dur. Pendant trois jours, les médecins travaillèrent en vain à lui remettre la jambe. Les chairs étant meurtries, isolées, la gangrène s'y mit. Notre pauvre malade s'affaissa. Il me demanda à faire une confession générale. Il m'est revenu quelques péchés, me dit-il, j'ignore si je les ai accusés. Je voudrais me confesser. Il se confessa et communia en viatique. Le jour même, je lui conférai le dernier Sacrement. Il répondait aux prières de l'Église, les yeux élevés au Ciel, les mains jointes sur sa poitrine. Il fit avec une piété touchante les actes que je lui suggérai. Mon enfant, lui dis-je, regrettez-vous quelque chose? — Non, mon Père, je suis content de mourir. Vers deux heures et demie, il expirait, dans la paix du Seigneur, adorant avec amour, jusqu'au dernier moment, la main de Dieu qui l'éprouvait pour le purifier et le rendre digne du Ciel.

L'hôpital de St Laurent est animé d'un excellent esprit. Les malades y sont affectionnés aux Sœurs et au Père. Du reste, je ne sache point qu'il y ait d'établissement où l'on soit traité avec plus de charité. M. le Commandant visite les malades chaque semaine; les médecins se montrent doux à leur égard; les Sœurs sont remplies de dévoûment. Aussi le ministère y est-il consolant et facile pour les Pères.

Deux concessions sont éloignées de cinq kilomètres de l'église. Nos pauvres hommes viennent se confesser la veille. Le lendemain, ils se lèvent de grand matin, et viennent recevoir la Ste Communion; ils n'ont pour se soutenir qu'un morceau de pain qu'ils ont mis dans leur poche. L'un de ces pauvres hommes étant arrivé après la Communion, le Dimanche, dès quatre heures, dut attendre que le Père revînt à l'église. Il l'avait fait prier de vouloir bien aller le communier. Le Père avait oublié. A onze heures, il se présenta à la maison et lui dit: Mon Père, la tête commence à me tourner; j'ai toujours attendu à l'église en récitant toutes mes prières devant Notre-Seigneur; mais je ne puis plus y tenir, venez me communier. C'est une âme que Notre-Seigneur appelle à une grande vertu. Sa vie est une lutte continuelle et acharnée contre Satan. Sans instruction à son arrivée des côtes de la Bretagne pour tomber dans le cloaque du bagne, il apprit lui-même à lire, à écrire, à travailler en tout genre. Ce qui vaut infiniment mieux, Dieu lui a donné un goût exquis pour les choses de piété. Lutter contre la nature, par la prière, les pénitences qu'il s'impose, la réception des Sacrements, accepter toutes choses comme venant de la main de Dieu, travailler de toutes ses forces et par l'exemple et par la parole à la conversion des autres, voilà son occupation de chaque instant. Il prie beaucoup. Il se lève ordinairement une heure avant les autres pour se retirer sous un arbre pour y prier et méditer à son aise. Les jours de fête, il reste à St Laurent toute la journée pour pouvoir passer plus de temps devant le St Sacrement. Comme il faut vivre néanmoins et que la distribution ne se fait que dans sa concession à tous les hommes qui s'y trouvent, il s'ingénie à trouver quelques curiosités ou un gibier; quand le bon Dieu lui a fait quelque chose, il porte son trésor chez les Sœurs, chez les Docteurs, et reçoit en échange de quoi vivre tout un jour. Quand il n'a rien rencontré, il vient à la maison. Mon Père, me dit-il, je suis bien en peine. Je n'ai point encore mangé et je ne sais

comment faire. Je lui donne un pain et quelques restes de table ; il est toujours content et reconnaissant. Pour remerciement il va prier à l'église pour les Pères. Il affectionne extraordinairement la lecture de l'imitation. Quand on lui donne un avis, oh ! oui, mon père, c'est bien ainsi que dit l'Imitation ! Oh ! que c'est un bon livre ! Il le porte toujours avec lui, enfermé dans un petit sac en drap. C'est son armure et son bouclier.

Quant aux femmes, comment sont-elles reçues à St Laurent, comment y sont-elles préparées au mariage ? – Un mot sur ces deux questions. Ce sont en général de jeunes filles condamnées pour infanticides, n'ayant qu'une seule condamnation. On les choisit dans les maisons centrales parmi celles qui semblent offrir quelques garanties de réhabilitation morale. Arrivées en Guyane, elles sont recueillies dans une maison qui leur est destinée et qui est tenue par les Sœurs de St Joseph. Cette maison est environnée d'un vaste jardin clos par une barrière qui les sépare du pénitencier. Leur costume, leur nourriture sont convenables. Le lever est à cinq heures comme pour tout le monde. Deux fois la semaine, elles viennent à la messe où elles chantent l'O salutaris, le dernier Évangile, un cantique. De retour à la maison, elles mettent tout en ordre, déjeunent et vont au travail à six heures. Elles cultivent la terre jusqu'à huit heures, elles rentrent ensuite à la maison et s'occupent de couture, du blanchissage jusqu'à dix heures. Depuis dix heures jusqu'à deux heures, elles travaillent pour elles. De deux heures à cinq heures, c'est pour l'État, mais à la maison.

Chaque semaine, le Père leur fait le catéchisme le jeudi à cinq heures du soir. Le Dimanche, elles assistent à tous les offices avec les Sœurs dans un lieu séparé. Elles vont en promenade deux ou trois fois la semaine : Quand elles ont leurs pièces pour s'établir, le Commandant permet au jeune homme qui les demande d'aller les voir. Ces visites se font sous la galerie des Sœurs et sous leur surveillance maternelle. Si les parties se conviennent, ils demandent à M. le Gouverneur, l'autorisation de se marier. L'autorisation reçue on fait les publications, puis on procède au mariage civil et religieux comme en France. Au sortir de la messe, le mari prend sa femme et va remercier tous ceux qui ont contribué à son établissement. Ces civilités terminées, les époux se rendent dans la maisonnette que le mari a eu soin de préparer d'avance. L'épouse y trouve d'ordinaire une belle couchette en bois du pays, une belle table, une petite armoire, un vaisselier, quelques chaises ou quelques bancs. Elle y apporte de son côté ses robes, du linge et un peu de vaisselle. – Le festin des noces se fait en partie aux frais des invités. Le soir, vers cinq heures, les nouveaux époux reviennent à l'église, récitent le chapelet et chantent un cantique en l'honneur de la Ste Vierge. C'est ordinairement un samedi que se célèbrent les mariages. D'abord parceque ce jour est consacré à la Ste Vierge, ensuite parce qu'il y a repos l'après-midi pour tout le monde. Après le mariage, les époux viennent voir les Pères. On leur donne quelques livres, des images pour orner la maison, une croix, un bénitier, un petit mobilier religieux en un mot. – A partir de ce jour, les époux sont remis en possession de tous les droits inhérents au mariage. Ils vivent ensemble et touchent les vivres de l'État, jusqu'à ce qu'ils puissent se pourvoir par eux-mêmes. En général, ces petits ménages vont bien : la paix, l'affection règnent au foyer domestique, et avec elles un certain bien-être. Les enfants sont remarquables de vigueur, de beauté : C'est l'espérance de l'avenir.

Mission des Montagnes Rocheuses.

Mission des Gros-Ventres et des Pieds-noirs. – Lettre du P. Giorda au R. P. Provincial à Monaco.

La Compagnie a trois résidences dans les Montagnes Rocheuses, celle de St Pierre, chez les Pieds-noirs,

celle du Sacré-Cœur chez les Cœurs-d'Alène, et celle de St Ignace chez les Kalispels. La mission des Pieds-noirs a commencé depuis peu. C'est en novembre 1862 que je me rendis sur les lieux, pour voir s'il l'on pouvait la fonder avec les plus grandes chances de succès. Je passai tout cet hiver au fort Benton, occupé à apprendre la langue de cette tribu, à catéchiser les femmes et les enfants, à prêcher 3 fois par semaine et deux fois le Dimanche; j'y érigeai aussi l'Archiconfrérie du St Cœur de Marie et celle du Scapulaire, je donnai enfin les exercices préparatoires à la fête de Noël; mais le froid excessif (40 degrés au-dessous de zéro) ne permit pas de les continuer. Vers la fin de Février de l'année suivante (1863) j'ai visité une tribu voisine, celle des Gros-Ventres. Voici comment j'ai été amené à le faire. Depuis quelques jours deux compagnons et moi, nous voyagions sur le lit du Missouri qui était gelé: pendant que nous nous efforcions d'en sortir et de grimper sur les bords, nous fûmes aperçus par des jeunes gens armés qui étaient au guet sur le sommet d'une colline. Ils nous abordent, nous enlèvent nos chevaux, et nous conduisent à pieds dans leur campement. Après une première entrevue assez froide avec le chef, nous entrons non sans quelques difficultés dans une case formée de pieux recouverts de troncs d'arbre et sans porte. Le propriétaire nous força à changer de vêtements avec lui, le pauvre homme! il avait froid! puis il nous conduisit dans la tente du chef qui se doutait un peu de ce qui était arrivé, et commanda qu'on nous rendît nos habits. Tandis que nous causions, il nous demanda du tabac. — Ne sais-tu pas que tes gens ont pris notre tabac et tout le reste? — Voilà tes effets, répondit-il, il les tenait cachés sous des peaux. Nous partageâmes aussitôt avec eux notre tabac et nos vivres. Pour avoir la paix, nous dûmes encore céder deux de nos chevaux. Ils étaient plus de [illegible] guerriers; je voulais les accompagner pour baptiser les enfants, mais ne pouvant laisser mes compagnons seuls, je dus me résigner à retourner au fort Benton. Alors les sauvages se décidèrent [illegible], plutôt pour avoir du tabac et de la poudre que pour me faire une garde d'honneur. Quelques jours auparavant, une autre bande de la même tribu avait tué une femme, volé des chevaux, et jeté dans le fort une alerte qui n'était pas encore apaisée: un conflit paraissait donc à craindre si cette seconde troupe entrait en armes. Je fis tout mon possible pour les en détourner, et je croyais avoir réussi, lorsqu'après avoir fait quelques milles de chemin, un des principaux vint nous rejoindre pour nous dire de nous arrêter; les autres sauvages arrivèrent alors aussi et nous firent toute sorte de démonstrations amicales. Après avoir pris notre repas ensemble, je leur demandai en grâce de pouvoir les précéder, afin d'avertir de leur arrivée le Commandant du Fort; c'était le seul moyen d'éviter tout malheur et d'être reçu favorablement. Les anciens se réunissent en conseil, et après quelques minutes, ils me disent de bannir toute crainte, qu'ils ne méditent rien de mal, et qu'ils désiraient seulement de la poudre et du tabac. Nous nous remettons donc en marche: à la nuit tombante, les chefs enlèvent la neige, allument un grand feu, tandis que les autres tuent un buffle pour le faire rôtir. Le lendemain, 3 Américains de leurs amis surviennent et leur annoncent que les Pieds-noirs leurs ennemis sont campés non loin de là, et qu'ils s'exposent à de grands dangers s'ils continuent leur route. Cette nouvelle les surprend, ils paraissent se repentir de leur première résolution. Bientôt quelques-uns de leurs compagnons envoyés en éclaireurs viennent annoncer qu'ils ont vu en réalité quelques hommes. Cette nouvelle leur ravit toute leur audace. — Allez-vous-en au fort Benton, nous dirent-ils, nous [illegible] nous en retournons. Mais à peine sont-ils montés à cheval,

qu'eux aussi, prennent la route qui conduit au fort. Nous les suivons tout étonnés. Arrivés à la colline qui est vis-à-vis du fort, trois d'entre eux se détachent et se précipitent à toute bride vers les portes. A [illegible] vue, les habitants épouvantés prennent les armes; les femmes se cachent; d'autres attendent avec anxiété le résultat de ce qui va se passer. Les sauvages nous prient alors de les précéder, mais à peine sommes-nous [illegible] dans le fort, qu'on en ferme les portes. Le Commandant parlemente avec les chefs, et sur leur assurance qu'ils étaient venus dans des intentions pacifiques, il leur permet d'entrer. Cependant les habitants [illegible] savaient déjà ce qui m'était arrivé; ils en firent de grands reproches aux Gros-Ventres, les retinrent néanmoins à dîner, et leur donnèrent de la poudre et du tabac. Les sauvages repartirent pendant la nuit sans commettre aucun dégât. Quelques jours après, ils m'envoyaient un messager pour demander pardon de leur [illegible], et supplier le Père de venir les visiter et les instruire. Le Missionnaire ne se fait pas longtemps prier pour satisfaire leurs désirs, qui étaient aussi les siens, et dès le commencement d'Avril il se rend dans leur village. Le grand chef avait changé d'avis: d'un air sérieux et le regard presqu'irrité, il vient à ma rencontre, et me dit que les siens ne voulaient laisser baptiser aucun de leurs enfants, et que par conséquent je pouvais m'en retourner. Malgré un accueil si froid, j'entre dans leur campement. Ils étaient à la vérité presque tous décidés à ne pas permettre que je donnasse le baptême à leurs enfants; mais deux des principaux me supplièrent de le conférer aux leurs. — Le chef ne vous l'a-t-il pas défendu? — Qu'il l'ait défendu ou [illegible], nous voulons que nos enfants soient baptisés. — Très-bien, je les baptiserai, mais ayez un peu de patience. — C'était le jour des Douleurs de la Ste Vierge. Le lendemain fut un jour de consolation. Le grand chef vint spontanément dans ma tente, et se mit à me parler longtemps de la paix. Il se servait de l'idiome des Gros-Ventres; une femme traduisait ses paroles en celui des Pieds-noirs, et l'interprète me les rendait en Français. Je répondis que je ne pensais pas du tout à la guerre, que j'aimais la paix, et que j'étais enchanté qu'il eût si bien exprimé mes propres sentiments. J'ajoutai: Il y a une autre paix à conclure pour mettre fin à une guerre bien plus dangereuse, et c'est pour cela que la Robe-noire est venue, en qualité d'ambassadeur de la part de Dieu. Nous nous naissons ennemis de Dieu, et nous lui faisons par nos péchés une guerre [illegible]; et jamais nous ne deviendrons ses amis si nous ne recevons le baptême étant enfants, ou si adultes, nous ne nous y préparons. C'est une [illegible] calomnie, poursuivai-je, que celle qui est répandue parmi vous, à savoir que le baptême tue les enfants. — Voilà précisément ce que tout le monde craint, répliqua le chef, en ajoutant que [illegible] tribu n'avait entendu la Robe-noire d'au-delà des monts, et qu'elle désirait être instruite. — [illegible] croyez-vous, leur dis-je, assez impie de vouloir la mort de vos enfants? Quel avantage m'en reviendrait-il? Ignorez-vous que la Robe-noire a quitté sa patrie, ses parents, tout ce qu'elle avait, pour venir parmi vous, et qu'elle s'est exposée à mille dangers. Vous le savez bien. Le Père vous a-t-il jamais demandé un cheval ou des peaux pour vous donner le baptême? et les Pieds-noirs lui ont-ils donné de l'argent pour tuer les enfants des Gros-Ventres? A ces paroles tous les cœurs furent changés. Nous avons été trompés, dirent-ils. Nous sommes grossiers et ignorants, que la Robe-noire ait pitié de nous: demain nous lui conduirons nos enfants pour qu'elle en fasse les amis de [illegible].

En effet, le lendemain, Dimanche des Rameaux, après la messe chantée avec [illegible] solennité possible, 160 enfants environ furent régénérés [illegible]

D'avoir prouvé [illegible] 5 ou 6 de leurs [illegible] dans un rayon de 300 milles; mais vers la [illegible] jours, le [illegible] arrive [illegible] à [illegible]. — [illegible] que tu restes avec nous, me dit-il, ton interprète [illegible] au fort Benton pour [illegible] les chevaux qui nous ont été enlevés. En effet, la nuit précédente [illegible] leurs chevaux avaient été volés; ils ignoraient par qui, et ils soupçonnaient les Robes-noires d'être [illegible] auteurs de ce larcin. Ils voulaient garder le Missionnaire dans l'espérance que les [illegible] forceraient les Pieds-noirs à restituer les chevaux. Souriant et feignant de croire qu'ils [illegible] me garder pour un tout autre motif. — Vous savez, leur dis-je, qu'il n'y a pour moi rien de [illegible] que de rester le plus longtemps possible avec vous. J'étais venu sans être invité, et quand vous [illegible] invités de revenir, je me suis hâté d'obéir. Mais que ferait la Robe-noire sans interprète? Je [illegible] semblable à ce [illegible] (il y en avait deux dans la tente) sans pouvoir entendre ni parler [illegible]. — Demain, leur dis-je, j'irai avec l'interprète au fort, puisque vous voulez qu'il y aille. — Ils me demandèrent alors qui avaient volé les chevaux. — Je ne sais pas, mais en suivant la trace des pieds, voyez la direction prise par les voleurs, et jugez vous-mêmes. — Nous ne le savons pas [illegible], qu'en penses-tu? Sont-ce les Pieds-noirs? — Il y avait réellement à craindre que ce ne fussent ces derniers, ce qui eut été très embarrassant. Je répondis donc : Je ne puis savoir, mais je crois que non. Leurs médecins se mirent aussitôt à faire des cérémonies pour découvrir les voleurs : [illegible] médecine répondit que ce pouvait être les Pieds-noirs, mais que cela n'était pas sûr. Ils me laissèrent [illegible], et je leur promis de revenir [illegible] quand j'en aurais la facilité. Ce peuple mérite sous tous les rapports [illegible] d'une manière spéciale, mais sa langue est parmi toutes les autres la plus difficile, et malheureusement nous n'avons pas de bons interprètes. La Ste Vierge qui a [illegible] le commencement de cette mission par ses douleurs, en prendra soin, nous l'espérons.

Quelques mois maintenant [illegible] les Pieds-noirs [illegible] leurs enfants [illegible] baptisés. Nous devions au commencement les aller chercher dans les [illegible], ensuite ils nous les apportaient eux-mêmes en disant qu'ils [illegible] au loin, et ils voulaient que leurs enfants fussent sains et robustes : ils ont remarqué, [illegible], que les enfants baptisés sont les plus forts. Il y a dans cette tribu 600 jeunes gens et jeunes filles baptisés depuis 15 à [illegible] ans par les PP. de [illegible] et Point. Les chefs et les médecins sont aujourd'hui les premiers à vouloir apprendre le signe de la Croix, les prières et les cantiques de la Ste Vierge.

[illegible] lettre du P. Giorda. Résidence du Sacré Cœur de Jésus chez les Cœurs d'Alène, [illegible] 18[illegible]. — J'ai reçu beaucoup de consolation ici, en voyant l'amour et le respect filial des néophytes pour nos Pères. Ce qui leur plait surtout, ce sont les leçons de la Doctrine Chrétienne. On voit avec le plus grand plaisir de petits garçons et de petites filles, s'interroger et se répondre [illegible] admirable. Les Sacrements sont très-fréquentés, et il est peu d'Indiens qui ne s'en approchent tous les 8 ou tous les 15 jours, ou au moins tous les mois. Ce qui me touche le plus, c'est d'entendre ces pauvres gens que l'on qualifie de Barbares, chanter dans l'église des cantiques très harmonieux. Il y a peu de jours qu'un Américain instruit, mais indifférent en religion, voyageant dans ces contrées vint loger chez nous. Il entra par curiosité dans l'église, et le soir en soupant il me disait : En vérité, ces ignorants m'ont bouleversé entièrement la conscience; ils s'étudient de toute manière à honorer Dieu, et ce Dieu est pour moi la dernière de mes pensées! — Différents faits arrivés [illegible]

ces derniers temps n'ont peut-être pas peu contribué à affermir la dévotion; ainsi un jeune enfant étant allé contre la volonté expresse de sa mère laver sa couverture à la rivière, fut trouvé mort, la tête dans l'eau, ayant encore les pieds dans la barque. Pendant le mois de Janvier de cette même année, on vient dire au Père qu'à 30 milles de la Résidence 3 Indiens étaient sur le point de mourir. On ne pouvait aller à eux ni à cheval ni en barque, à cause de la hauteur des neiges et de la glace des rivières. Le Père dut alors se servir de raquettes. Deux Indiens l'accompagnaient. Le lendemain il trouve les 3 malades respirant à peine. On eut dit que Dieu les avait conservés en vie par miracle pour qu'ils pussent recevoir les derniers Sacrements. En effet l'un d'eux mourut le jour même, et les deux autres qq. temps après.

Pendant les fêtes de la Pentecôte, un des NN. visita les Calispèles, et s'arrêta quelques jours au milieu d'eux; il n'eut pas un moment de repos; il entendit leur confession depuis le lever du Soleil jusqu'à minuit, et encore ne put-il pas satisfaire tout le monde. — Cependant la fête du Sacré-Coeur de Jésus approchait, les coeurs d'alène célèbrent ce jour d'une manière solennelle. Un Père va donc les visiter; après 20 heures de barque il aborde à la prairie de la Masse lieu de leur réunion; un peu de pain et une tasse de lait à 10 heures du soir, voilà tout son repas. Le lendemain est consacré à entendre les confessions et à faire deux instructions; le jour de la fête une centaine d'Indiens s'approchèrent de la table sainte. Après la messe, le Père baptise les enfants et c'est alors seulement qu'il peut prendre un peu de nourriture pour soutenir ses forces. Le reste du jour se passe à résoudre les difficultés des Indiens, et après avoir récité les prières du soir, chanté l'hymne du Sacré-Coeur et les litanies de la Ste Vierge, et fait une nouvelle instruction, le Missionnaire congédie le peuple et part pour Colville. Là la chapelle est trop petite pour l'affluence des Indiens, le Père est obligé de célébrer deux fois les jours chômés: 3 fois par jour il fait le catéchisme à 60 garçons et filles, et quand il se prépare à revenir à la résidence du S. Coeur, voilà la tribu entière des Senoukstsi qui réclame son ministère: depuis deux ans elle n'avait pas vu la robe-noire. Il fallut entendre leurs confessions, leur distribuer la communion et baptiser leurs enfants, enfin les larmes aux yeux il dut se séparer de ses bons Indiens qui pleuraient aussi.

Etats-Unis. — Extrait d'une lettre du F. Corres - Boston, mars 1863. — La Cie dans l'Amérique du Nord est actuellement divisée en 5 parties qui sont: 1º la province du Maryland; 2º la vice-prov. du Missouri; 3º la mission de la province de France; 4º la mission de la province de Lyon; 5º la mission de la province de Turin.

La province du Maryland compte 250 membres dont 74 prêtres, 81 scholastiques, 95 ff. coadjuteurs. Ses maisons sont toutes situées dans les limites du Maryland, de la Virginie, de la Pensylvanie et du Massachussets. Elle possède 4 colléges, savoir: le pensionnat et externat de Georgetown, jadis si florissant et qui ne renferme plus que 100 élèves; l'externat de Washington avec 260 élèves; les deux autres colléges, celui de Loyola à Baltimore et celui de Ste Croix à Worcester dans le Massachussets sont moins nombreux. Le manque d'écoles primaires catholiques oblige aussi les Pères à en tenir quelques-unes; il y en a deux à Boston et une à Philadelphie; cela s'appelle dans ce pays une académie; n'est-ce pas le cas de dire: il n'est rien, pas même académicien; mais du moins ces écoles empêchent les enfants de devenir protestants. — Le noviciat et juvénat de la province se trouve à Frédérick; il compte en ce moment une 20e de novices scholast. et coadjuteurs et 22 juvénistes. Les novices s'y occupent beaucoup des soldats malades. Parmi ces derniers 200 environ se sont déjà convertis; mais d'autres ont résisté à la

la grâce ; ainsi l'un d'eux pressé de revenir à Dieu répondit énergiquement : j'ai vécu en diable, je veux mourir en diable ; et il mourut en effet en diable. Il y avait aussi parmi les blessés un allemand qui se disait luthérien ; mais l'œil sûr d'un ancien découvrit bientôt qu'il entendait trop bien les prières et les cérémonies des catholiques pour que cela fût vrai ; il se mit donc en relation avec lui et finit par lui faire avouer d'abord qu'il était catholique, ensuite prêtre. Ce malheureux était arrivé dans ce pays sans autre lettre de recommandation que celle qui lui interdisait toute fonction ecclésiastique, n'ayant donc pas trouvé d'emploi il s'enrôla dans l'armée du Nord. Il s'est confessé et lorsqu'il fut guéri il retourna dans sa famille, mais avec un bras de moins. — La loi de la conscription qui a été manquée il y a 10 mois, a donné q.q. inquiétudes aux Supérieurs, et en donne encore maintenant. Voici comment les FF. Coadjuteurs ont été exemptés la 1re fois. Le P. Provincial dressa une pétition où il exposait que les FF. Coadjuteurs étaient religieux, qu'ils avaient fait des vœux perpétuels, que l'Église leur défendait de porter les armes et que par conséquent ils ne pouvaient le faire sans violer leurs engagements. Ces raisons furent trouvées bonnes et les officiers chargés des enrôlements accordèrent l'exemption. Quant aux scolastiques, le [illegible] les exempta comme étant du clergé. Mais une 2e loi qui a passé il n'y a pas longtemps n'excepte personne et permet seulement de se racheter pour 300 dollars environ 1600 f.cs Mais nous sommes pauvres et ce paiement deviendrait très onéreux à la Cie si la loi était mise à exécution ; heureusement tout fait espérer le contraire. — J'en viens maintenant au scolasticat de Boston, l'œuvre par excellence du R. P. Sopranis visiteur de la Cie en Amérique. Il renferme 26 théologiens et 21 philosophes : c'est un bon commencement ; Boston n'est pourtant pas le lieu définitif où il restera ; le climat y est un peu humide et malsain pour les santés faibles, de plus les vivres y sont fort chers. La maison est plutôt bâtie pour un externat et c'est à cette intention que les bienfaiteurs ont donné de l'argent ; cependant elle nous abrite bien jusqu'à la fin de la guerre. Elle se compose de deux corps de bâtiments de 60 pieds sur 90, parallèles l'un à l'autre et réunis à une extrémité par un autre plus petit où se trouvent le réfectoire, la chapelle et la bibliothèque. À l'autre extrémité libre est l'église séparée de la maison par une allée d'arbres ; l'église a 168 pieds sur 80 et est fort belle ; elle ressemble à S. Vincent de Paul de Paris, si j'ai bonne souvenance. — Dans la maison nous portons l'habit de la Cie avec un collet qui se rabat sur la soutane comme une cravate. Quand nous sommes au jardin qui n'est séparé de la rue que par une grille en fonte les passants s'arrêtent pour nous contempler ; nous sortons toujours en habit civil. Outre le jeudi qui est le jour ordinaire de congé, matin et soir, nous avons une heure de promenade tous les jours après la classe, avec un goûter avant de partir. — La ville de Boston qui est appelée l'Athènes de l'Amérique favorise beaucoup les établissements d'éducation ; elle nous a jusqu'ici exemptés d'impôts et nous a cédé un terrain considérable qui agrandit notre jardin. Dernièrement la législature a passé le bill qui érige cette maison en collège sous le nom de „Boston's College“ ; de sorte que quand nous partirons on n'aura qu'à y mettre des professeurs pour commencer immédiatement à enseigner. La population catholique est d'environ 60 000 âmes ; il y a dans la ville 15 églises, nos Pères en ont trois dont une est pour les Allemands. Le R. P. MacGuire a donné dernièrement une retraite dans celle qui est attenante au scolasticat ; il a fait beaucoup de bien, mais combien il en reste à faire ! La plupart des hommes ne fréquentent pas les sacrements ; un grand nombre de confessions étaient de 10, 20, 30 ans. Un homme âgé de 60 ans ne s'était confessé qu'une fois dans sa vie à l'âge de 18 ans en Angleterre. Une autre personne de 70 ans n'avait fait que

des communions et des confessions sacriléges depuis l'âge de 20 ans, époque où elle avait caché une faute au confessionnal. Nos PP. ont eu aussi une 15e d'abjurations de protestants dans cette maison et plusieurs autres se préparent en ce moment.

Je passe maintenant à la vice-prov. du Missouri. Elle comprend les états du Missouri, de l'Illinois, du Wisconsin, de l'Indiana, du Kentucky, du Kansas. Elle compte 194 membres dont 67 prêtres, 44 scolastiques, 83 FF. Coadjuteurs. Avant la guerre, nos PP. avaient à Bardstown bourg situé au-dessous de Louisville un collége florissant qui contenait autant d'élèves qu'il en pouvait recevoir, c.à.d. environ 170. Vers Noël 1861, après les six premiers mois de guerre il a dû être abandonné; le gouvernement l'a changé en hôpital où q.q. Frères sont restés pour soigner les malades; les batiments appartiennent à l'évêque de Louisville. – Le collége de Cincinnati est fréquenté par 130 externes et l'université de St Louis qui comptait avant la guerre 250 élèves, en a maintenant 150 environ. Outre ces établissements nos PP. ont encore q.q. écoles d'instruction primaire comme à Milwaukie, à Chicago et à St Marie dans le Kansas pour les sauvages Potowatomies où les FF. Coadjuteurs et quelquefois les PP. font l'école. C'est dans ce quartier qu'habite Mgr Miège. Le P. de Smet réside à St Louis d'où il va chaque année faire une excursion dans les montagnes rocheuses. Les PP. Smarius et Damen, ces deux infatigables missionnaires appartiennent à cette vice-prov.; leurs travaux sont toujours suivis de beaucoup de conversions. Il ont donné 4 missions cette année. La 1re à Leavenworth a converti 30 protestants; la 2e à Cincinnati a été suivie d'un nombre à peu près égal de conversions, de plus de 8.000 communions et de 350 confirmations. Le peuple ne pouvait plus pénétrer dans l'église qui était comble, et remplissait toutes les avenues. Le P. Smarius dit-on va se rendre en Europe pour recruter ses novices en Allemagne et surtout en Hollande.

Le P. Nash est à New-Orleans. Vous aurez une idée des sentiments patriotiques des habitants de cette ville quand vous apprendrez que nos PP. ont été forcés de lui refuser l'hospitalité dans leur maison. Comme il entrait dans l'église pour y dire la messe il fut reconnu pour l'aumônier de l'armée du Nord; aussitôt tout le peuple sortit.

Boston, 26 Mars 1863. – Je vous envoie un extrait d'une lettre du P. Tissot aumônier dans l'armée du Nord, et je crois que vous ne serez pas mécontent de moi; cette lettre est datée du 16 Janvier 1863, voici ce qu'elle dit: „ J'ai eu la bonne fortune d'obtenir un congé de q.q. semaines afin de renouveler l'homme intérieur lequel volens nolens se défigure toujours un peu dans le milieu où je me trouve, et je suis arrivé à New-York le jour de Noël, juste à temps pour dire mes trois messes. – Quant à l'armée, elle compte au moins 10 généraux catholiques, savoir: Rosencranz; Foster qui a reçu le baptême des mains du P. Maguire; Whipple converti il y a trois ans; ses deux enfants encore protestants sont au collége de Georgetown; Hardie converti depuis plusieurs années et grand ami du même P. Maguire; Stone; Schields, Newton, Corcoran, Meagher; ce sont tous des catholiques pratiquants et véritablement exemplaires. Le pauvre Colonel Garesché qui fut tué à côté du général Rosencranz avait l'habitude de communier toutes les semaines et tous les jours il lisait q.q. chapitres de l'Imitation. Il jouissait de l'estime générale; aussi a-t-on reçu la nouvelle de sa mort comme celle d'une calamité publique.„ Interrompons ici la lettre du P. Tissot pour vous donner q.q. détails sur ce colonel Garesché dont il fait un si bel éloge et en même temps sur son ami le général Rosencranz. Le 1er, comme son nom l'indique, descendait d'une famille créole de S. Louis; il était frère de notre P. Garesché de la province du Missouri et portait lui-même un grand amour à la Cie. Voici comment le général Rosencranz raconte sa mort dans une lettre particulière: Le colonel Garesché fut tué à mes côtés; un boulet de canon qui passa immédiatement derrière moi le frappa enlevant la tête et ne laissant que la machoire de dessous. Nous avions tous les deux reçu les sacrements le matin même. Peu de temps avant que le colonel ne fut

tué, il me demanda la permission de se retirer pendant q.q. moments de l'éminence où étaient placées nos batteries; je devine maintenant que c'était pour offrir sa vie à Dieu pour le succès de nos armes, et j'espère qu'il est allé droit au Ciel, notre bienheureuse patrie. — Quant au général Rosencranz lui-même, il est frère de Mgr Rosencranz évêque coadjuteur de Cincinnati et ancien élève de Fordham. Il a été le plus heureux, ou plutôt le seul heureux des généraux du Nord; il n'a jamais essuyé d'échec et a gagné deux batailles dans des circonstances qui ne lui étaient nullement favorables. Quand on lui donna le commandement de l'armée, il invita son ami le colonel Garesche, retiré depuis plusieurs années, à venir auprès de lui et le colonel ne sut pas refuser. Déjà comme simples officiers de l'ancienne armée des États-Unis, ces deux militaires réunissaient autour d'eux leurs camarades catholiques afin de pratiquer plus facilement leur religion; c'était Rosencranz qui distribuait les offices du S. Cœur. Nommé général d'une armée désorganisée, il y établit une discipline sévère et donna partout de si bons exemples qu'on disait de lui qu'il récitait son chapelet à cheval. — Mais reprenons la lettre du P. Tissot:

« Quand je rejoignis le régiment après un mois d'absence, je trouvai mes hommes tout démoralisés. Ils revenaient de la péninsule de Georgetown et étaient maintenant campés dans le voisinage d'Alexandrie. J'étais découragé et pour un moment je me demandais s'il ne valait pas autant les laisser et revenir faire quelque bien dans les Collèges; peu à peu cependant ils revinrent et maintenant je suis plus content qu'auparavant. L'idée me vint même à l'esprit de leur donner q.q. jours de retraite, à plusieurs reprises et à un petit nombre à la fois. La chose prit admirablement; je m'étais fait une règle de choisir les plus mauvais caractères et très-peu s'y refusèrent. Je n'en réunissais d'abord que dix à la fois, car je n'avais pas plus de place dans ma tente encore que deux fussent assis sur mon lit; on me prêta plus tard un local plus grand où je recevais une vingtaine de soldats. Je leur prêchais 3 fois par jour; ils se confessèrent tous, et à la fin ils furent investis du scapulaire. Quand j'avais fini avec une escouade, j'en appelais une autre et je fis ainsi un bien réel. — Nous avons eu beaucoup à endurer devant Fredericksburg; le temps était très-froid au point que le vin de messe gelait dans ma valise: la terre aussi était gelée autour de mon lit qui consistait simplement en quelques branches de cèdre et cependant nous fûmes obligés plusieurs fois de coucher en plein air; ajoutez à cela le manque de vivres. Tant qu'on n'est bien portant tout va bien, mais qu'une maladie vienne et c'est le comble de la misère. Je suis tombé malade le 8 Xbre, je recouvris la santé pour le jour de la bataille; je retombai encore et c'est ce qui m'a valu mon congé. J'ai donné l'absolution à tous mes hommes avant le combat et à mesure qu'ils passaient le fleuve, je les suivis ensuite et restai avec eux pendant une demie heure sous une pluie de bombes des plus terribles. J'aurais autant aimé me trouver ailleurs, mais un prêtre catholique n'est pas libre de se montrer lâche, je me suis cependant un peu retiré plus près du fleuve, mais les bombes arrivaient même jusqu'à l'autre rive, un boulet tomba à trois mètres de moi et me couvrit de terre. Tous les blessés qu'on put emporter du champ de bataille furent portés là, car on s'y trouvait un peu protégé par une élévation du terrain. La nuit quand on eut cessé de se battre, je revis mes hommes, ils étaient à 200, ou 300 mètres des pionniers ennemis, ~~l'ennemi~~ derrière une batterie. La plupart étaient couchés dans la boue, point de feu, cela va sans dire; ~~heureusement tout cela va sans dire~~, heureusement il ne faisait pas très froid alors, on ne parlait qu'à voix basse. J'entendis un grand nombre de confessions, des confessions

bien courtes. Je reviens à l'endroit où on a [illegible] les blessés; en m'y rendant je perdis mon chemin [illegible] et je tombai dans 2 ou 3 fossés. Enfin à 11 heures je m'étendis devant un [illegible] que de la fumée et je dormis assez bien. [illegible] hommes sont restés [illegible] sur le champ de bataille. [illegible] remarquable, il existe après l'action, une véritable sympathie entre les [illegible] des deux partis. Les piquets se trouvant assez rapprochés pour qu'on puisse se parler, on convient de part et d'autre de ne pas tirer [illegible] quelques-uns des nôtres passèrent chez l'ennemi pour jouer aux cartes. [illegible] un jour chercher leurs morts; [illegible] de retour chez lui à cause d'une blessure, [illegible] excellente. [illegible] bientôt que l'état de l'eau-de-vie. [illegible] jours après la bataille, [illegible] au voleur [illegible] je sais ce que c'est [illegible] bombardement [illegible] quelquefois, [illegible] sacrifier sa vie [illegible] le général [illegible] le signe de la croix [illegible] C'est par le [illegible] l'ordre à ses soldats de [illegible]

Nos P.P. [illegible] confidences sont dans une grande [illegible] de pain, de café et [illegible] souliers ou de bottes; [illegible]

[illegible] les soldats [illegible] de la [illegible] par le P. [illegible] Ces P.P. Paulistes sont une nouvelle congrégation [illegible] dans le but de donner des missions, et [illegible]

[illegible] comme le Protestant converti : sont tous les hommes remplis de talents et plus encore du zèle des âmes. Je vous ai [illegible] parlé du [illegible] composé par le P. Weninger pour les protestants ; un libraire de cette ville en vendit 40.000 exemplaires en très peu de temps. Il ne faut pas croire cependant que tout se fasse sans difficultés ; au contraire point de pays peut-être où il y en ait davantage. Que de choses ici s'opposent au progrès de l'église ! que de préjugés ! que d'ignorance ! Point de livre, [illegible] quel [illegible] il [illegible], qui ne contienne q.q. calomnie contre la religion. Dernièrement un jeune protestant allemand, attiré dans notre église par la musique eut des doutes sur sa religion. Il vint trouver le P. Welch et lui dit : Si je me fais catholique, mes parents me chasseront de la maison, mais que je m'attache à une des sectes évangéliques, cela leur est égal. Une jeune personne luthérienne eut des doutes aussi ; mais voici ce qu'elle dit à une de ses amies : Je désire connaître la vérité et je suis prête à l'embrasser n'importe où elle se trouve, excepté dans l'église catholique. L'année dernière, la fille d'un riche propriétaire fut mise à la porte par son père parce qu'elle s'était faite catholique. Une autre disait à une parente qui venait de se convertir : „Comment avez-vous pu sacrifier votre rang dans le monde et vous associer à ces pauvres Irlandais ?„ Malheureusement le scandale [illegible] venu plus d'une fois appuyer ces préjugés et la voix du scandale a autant d'échos qu'il y a de journaux dans le pays. Mais que cela ne vous étonne pas trop ; ici les fidèles sont arrivés avant leurs pasteurs et la conséquence en est un grand manque de prêtres ; ajoutez à cela l'étendue des diocèses, la pauvreté de la plupart des catholiques et le caractère [illegible] de bien des ecclésiastiques venus d'Europe, et vous comprendrez ce mot d'un de nos évêques : „Quand je suis arrivé dans mon diocèse, il ne s'y trouvait qu'un prêtre ; il était en prison et je crois qu'il le méritait.„ L'excès de travail dans un pays où les boissons fortes sont si communes, donne la tentation de boire ; l'incertitude de l'avenir et l'absence de tout asile pour la vieillesse, la solitude, la trop grande liberté, etc. tout porte les prêtres à l'avarice et à d'autres excès. La foi triomphera cependant de tous ces obstacles et il y a vraiment lieu d'espérer que tout le pays se convertira un jour ; les calamités publiques pourraient y contribuer.

Boston, 30 Juin 1863. – Ce que vous nous avez dit des Sœurs de charité en Europe est aussi vrai dans ce pays ; ce sont elles qui font peut-être le plus de bien. Elles ont déterminé bien des conversions dans les hôpitaux, comme je crois vous l'avoir déjà écrit, et elles se font si généralement aimer que l'année dernière le général Lee pour leur montrer sa bienveillance les conduisit lui-même dans un bateau à vapeur de Richmond au célèbre fort Darling [illegible] le leur faire voir. Voici un autre fait, arrivé dans un hôpital et qui montre combien ces bonnes Sœurs sont aimées et estimées. Cet hôpital est situé sur un cap qui s'avance dans la baie de Chesapeak ; là se trouvait bon nombre de soldats malades et ils étaient soignés en partie par les sœurs et en partie par des dames protestantes ; les unes et les autres demeurent dans de petites maisonnettes placées des deux côtés de l'hôpital, de sorte que les bateaux qui descendent la rivière passent d'abord devant la maison des Sœurs, puis devant l'hôpital enfin devant la résidence des dames protestantes. Or il y a quelque temps un assez bon nombre de soldats convalescents protestants en grande partie, retournaient au régiment. Arrivés devant la maison des sœurs, ils se mirent à les saluer par des hourras et des vivat qu'ils ont répétés neuf fois. A ce bruit, les dames protestantes s'assemblèrent sur leur terrasse, en crinoline et avec des mouchoirs blancs à la main afin de répondre aux salutations qui leur seraient faites à leur tour. Le bateau qui portait nos hommes arrive en effet, passe, puis [illegible] sans qu'une seule voix s'élève pour saluer ces dames, cette fois un peu confuses. Que résulta-t-il de là ? une persécution contre les pauvres sœurs ; on accusa le chirurgien en chef auprès du gouvernement comme quoi il favorisait les sœurs catholiques au détriment des dames protestantes, et on en donna pour preuve que la chapelle catholique était toujours propre tandis que la chapelle protestante ne l'était jamais. Mais le chirurgien répondit : La chapelle catholique est propre

[illegible] ne l'est pas parceque les Dames sont trop paresseuses pour s'en [illegible] [illegible] — [illegible] les ministres sont unanimes en faveur des prêtres catholiques et des sœurs [illegible] [illegible] Dans la ville de Frédérick, les sœurs de St. Vincent de Paul, dont [illegible] [illegible] appartiennent aux premières familles, étaient chargées d'un hôpital où elles soignaient des soldats fédéraux. Quand les confédérés [illegible] dans la ville, nos sœurs ont dû aussi secourir leurs malades et leurs blessés; cependant comme leur [illegible] [illegible] [illegible] engagement, il fallait qu'elles s'attachassent de préférence à ceux-ci. Mais il arriva que parmi les blessés confédérés se trouva le frère même de la mère supérieure. [illegible] son affection pour son frère et ses engagements [illegible] [illegible] dans la ville une maison qui voulût recevoir le malade [illegible] — [illegible] pour les noviciats sont très-bonnes. À [illegible] [illegible] plusieurs novices. Je ne les considère [illegible] enrichis le pays. — Cependant c'est ici que l'on peut dire [illegible] que les anciens Pères de la Cie. Déjà cependant on [illegible] les catholiques et les protestants ont été rapprochés les [illegible] mais encore nous manquons [illegible] pourquoi la France qui envoie [illegible] secours? — Je regrette en terminant [illegible] frère coadjuteur mort en odeur de sainteté [illegible] l'appela „notre saint frère„. Il [illegible] une grande réputation par sa charité [illegible] et par son union continuelle avec Dieu. C'est à lui qu'on dit être arrivé le fait suivant, il y a [illegible] années: Comme il priait devant l'image de [illegible] dans la chapelle domestique, le portrait lui parla: „Dites au P. Provincial, dit-il, que si tels et tels abus qui commencent à s'introduire ne sont pas abolis, ils amèneront la suppression de la province„. Le père [illegible] communiquer la révélation et les abus naissants furent extirpés. On garde le tableau dans la résidence de Philadelphie. — Quant à la guerre contre les Sioux Indiens, je n'en connais pas grand'chose. Je sais que le P. [illegible] met a passé par ici q.q. jours avant que cette guerre éclatât, en route pour Washington où il allait se plaindre de ce qu'on ne payait pas assez ponctuellement aux pauvres sauvages les dettes qui leur étaient dues. Je [illegible] beaucoup que cette guerre ne soit un crime de plus ajouté aux forfaits de notre nation contre cette race dont elle a volé le territoire. Les blancs commencent par tourmenter, persécuter, assassiner les peaux-rouges, et quand ceux-ci ont été exaspérés jusqu'au désespoir, ils font une guerre de représailles. Alors les blancs les attaquent sans pitié, et après en avoir exterminé un grand nombre, ils chassent le reste dans les forêts: là on les laisse, confondus avec [illegible] de nouveau. Ceux qui ont vu les atrocités commises en Californie, au Kansas et ailleurs, comprendront comment les nations [illegible] aucun gouvernement ne pourra avoir assez de puissance pour [illegible] par des écumes venues de tous les coins du monde.

[illegible] — Mission de Ste Croix. — Wisconsin, 7 Août, 1863. — Lettre [illegible] — Sœur de Marie

à son Supérieur général. — La raison principale qui me porte à vous écrire, c'est de vous donner connaissance
[illegible] par les [illegible] Sauvages [illegible] contre les Pères Jésuites, afin
que vous [illegible] N.-D. des Victoires. Voici ce qui a donné
[illegible] une Sauvage [illegible]
[illegible] prennent bien que lui,
[illegible] engagé [illegible] les Sauvages à persister
[illegible] que la personne gagnerait les
[illegible] chefs. Dans cet
[illegible] que les Sauvages étaient tous
[illegible] Michilimakinac, et cela par l'instigation
[illegible] à prendre les armes pour massacrer les
[illegible] un journal à
Toronto [illegible] Le 26 Juin dernier, un
[illegible] dans le village pour se [illegible]
[illegible] Les commandants
[illegible] et de tout ce
qui [illegible] de faire feu. Le P. Kohler
[illegible] pour l'emmener prison-
[illegible] pour
[illegible] ses procédés, [illegible]
[illegible] en appellerait
[illegible]
[illegible] Mais
[illegible] de le laisser,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Le P. Chone [illegible]
[illegible] Le matin le P. Kohler [illegible] sauvage pour
[illegible]
[illegible]
[illegible] permettra pas
[illegible]
[illegible] ni la prison
[illegible] Pour la prison, j'y suis
[illegible] que mes ennemis [illegible]
[illegible] il suffit qu'ils soient Jésuites,

pour que les suppos [illegible] ce ne sont pas des prêtres catholiques, ce sont des démons! Nous sommes dans de grandes craintes; cependant la divine Providence s'est déclarée si souvent en faveur de nos Indiens, que nous n'avons pas perdu tout espoir.

Bombay. — Récits historiques sur la Mission. 1861-1862.

La mission de Bombay s'étend le long de l'Océan Indien, du 15e au 28e de lat. N., et a pour limites, à l'Ouest, le Béloutchistan et l'Océan indien; au Sud, le territoire de Goa, et les vicariats apostoliques de Mangalore et de Mysore; à l'Est les vicariats apostoliques d'Hydrabad (Décan) et de Vizagapatam; au Nord, le vicariat apostolique d'Agra. La population catholique ne dépasse guère 18000, y compris environ 4900 Européens dont plus des trois quarts servent dans l'armée anglaise. Nous avons dans la mission de Bombay 41 églises ou chapelles. Plusieurs petites stations n'ont que des chapelles provisoires.

Voici un tableau succinct de nos ministères et des fruits spirituels recueillis dans l'espace de 11 mois, savoir depuis le 1er août 1861 au 30 juin 1862.

Baptêmes d'enfants 619, dont 10 enfants de païens.

Baptêmes d'adultes 100, dont 59 païens, 41 protestants.

Le nombre total des confessions a été d'environ 12,649; celui des communions, y compris les communions pascales, peut être évalué à 18000.

Confirmations, du 1er janvier au 30 juin, 450.

Le séminaire de Bandora compte 19 élèves dont 7 en théologie.

Bombay possède une communauté de religieuses de Jésus et Marie, qui ont un pensionnat de demoiselles, avec une école d'externes à Mazagon. Elles ont encore deux autres écoles à Bombay, l'une dans le Fort, près de la chapelle catholique, et l'autre à Cavel, dans la ville indigène, non loin de la cathédrale. Les trois établissements comptent au moins 300 élèves. Les mêmes religieuses sont chargées d'un orphelinat de filles à Poona. Le nombre des orphelines va en augmentant, et dépasse déjà 100. Il y a aussi un externat qui compte 32 élèves. [illegible] pendant plus de 2 ans [illegible] la santé et la patience avaient reçu une atteinte continuelle [illegible], a mis les religieuses dans la nécessité de transporter leur nombreuse famille dans le nouveau couvent, longtemps avant qu'il fût achevé. Le couvent et la nouvelle église de St François-Xavier sont l'ouvrage de deux de nos Pères, qui en ont donné le plan, et qui en dirigent la construction. Les deux bâtiments se font remarquer par la noble simplicité et la régularité de leur architecture. Aussi en parle-t-on généralement avec éloge, et quand ils seront achevés, ils seront un ornement pour Poona.

Les Filles de la Croix de Liège, arrivées à Bombay au mois de février dernier, ont ouvert à Kurrachee une école de filles, qui compte 37 élèves. Leur zèle leur a aussi suggéré l'idée d'établir une école pour les filles indigènes pauvres. Elles joignent leur instruction religieuse, et leur apprennent à travailler et à coudre, de manière à les mettre à même de gagner honnêtement leur vie.

Pour l'éducation des garçons, la Mission possède les établissements suivants :

1° L'école de Mazagon, qui renferme au delà de 300 élèves, savoir 112 Indo-Portugais et autres Indigènes élevés aux frais de la Mission dans l'orphelinat de Ste Anne à Byculla; - une centaine d'autres enfants,

23 Brumaire [illegible]

[illegible] l'idée que je m'étais faite des cavaliers dans le temps où je lisais les Romans. Je m'étais mis dans l'esprit qu'un cavalier est par excellence jureur, buveur, et tout ce qui s'en suit, mais pendant le mois de Mai dernier, j'ai commencé à changer d'opinion à leur égard. J'ai entendu dire que presque tous les catholiques du 2e Régiment de Dragons ont fait leurs pâques. En apprenant ce fait [illegible] la dévotion du mois de Marie n'est pas efficace, surtout [illegible] d'une mort inattendue qui [illegible]. Un proverbe dit qu'il faut battre le fer quand il est chaud [illegible] la confrérie du Scapulaire [illegible] à l'office du soir [illegible]. C'était [illegible] uniforme rouge [illegible] reçurent [illegible].

Avant de quitter [illegible] 12 Août [illegible] suffisantes [illegible] procession autour de l'Église [illegible] Protestants [illegible] de savoir quel serait l'effet [illegible] étaient finies, et dans l'après-midi [illegible] c'était une pluie abondante, mais douce [illegible] presque toute la nuit. Tout le monde [illegible] de cette pluie bienfaisante aux prières des catholiques [illegible] et à la portée des intelligences les plus bornées.

[illegible] Poona. Elle commença le 17 Août, et quoiqu'elle n'ait duré que huit jours elle [illegible] aux catholiques de Poona. Beaucoup de brebis égarées furent ramenées au bercail [illegible] qui ne s'étaient jamais montrés à la table de communion, se réconcilièrent avec Dieu, et rentrèrent dans le chemin qui mène au ciel. Le soir du Samedi Mgr Steins arriva au [illegible] du chemin de fer, qui est à 4 milles de l'Église. Le P. Kätely se trouvait là avec plusieurs officiers et d'autres personnes pour recevoir Sa Grandeur.

qui monta aussitôt en voiture [illegible] son cortège vers l'église de St Patrice. Beaucoup de fidèles y étaient accourus, malgré une pluie battante, pour recevoir la bénédiction [illegible] premier pasteur [illegible]. Le lendemain, dimanche, [illegible] solennité comme Poona n'en avait jamais vu. L'église était [illegible] et dans la foule on remarquait [illegible] grand'messe pontificale avec orchestre et musique excellente. Pendant cette longue cérémonie qui dura [illegible] ce qui surtout réjouissait un cœur catholique, [illegible] sentiments de foi vive et de piété sincère qui régnaient dans l'assemblée. Sa Grandeur [illegible] communions et donna la confirmation à 160 personnes de tout rang. Il était [illegible] de voir [illegible] de ces figures [illegible], s'inclinant [illegible] la force de combattre pour leur Dieu aussi bravement qu'ils combattent pour leur pays. On remarquait parmi eux [illegible] et quelques autres personnes d'une position [illegible] foi catholique et dont la conduite édifiante [illegible] exemple [illegible] St Patrice [illegible], était un témoin [illegible] dans cette [illegible] le zèle infatigable [illegible] avec le secours du ciel [illegible] après dix et vingt ans de [illegible] que le monde ne connaît pas.

Pendant la semaine qui suivit cette belle fête, il était [illegible] à St Patrice, de voir [illegible] pour se disposer à recevoir dignement le sacrement de confirmation; [illegible] occupés au confessionnal jusque bien avant dans la nuit. [illegible] le plus [illegible] c'était la charité de ceux qui enseignaient [illegible] qui se laissaient instruire comme des enfants, [illegible] de notre Religion. Pendant la semaine suivante le nombre [illegible] à l'église pour la prière du soir, était si considérable que Mgr notre Évêque [illegible] la parole [illegible] avec son zèle accoutumé. Le souvenir de ces [illegible], on ne peut en douter, [illegible] longtemps et portera ses fruits abondants. Le Dimanche suivant [illegible] encore une centaine de communions et soixante confirmations dans l'église de St Patrice. [illegible] de St François Xavier et y fit son entrée au milieu d'une foule de chrétiens [illegible] préparés à la réception des sacrements. [illegible] Il ne fallait pas s'attendre à [illegible] l'empressement [illegible] leur évêque. Assurément St François Xavier, du haut du Ciel, [illegible] aux enfants de ceux qui lui étaient si chers [illegible] cette première cérémonie dans une église érigée en son honneur par le zèle et la piété de ses successeurs, qui sont aussi ses frères en religion.

Baroda, 23 Février 1863. Extrait d'une lettre du [illegible] à un scholastique de Laval.

Vous savez depuis longtemps combien le schisme des prêtres de Goa, protégé par le gouvernement portugais, s'opposait aux progrès de la religion dans cette partie de l'Inde, et paralysait les efforts et les travaux des missionnaires. Leur place d'armes principale était [illegible] tout leur art à empêcher un grand

[illegible] de [illegible] à leur [illegible] et les vicaires apostoliques; aussi quelques-uns [illegible] [illegible] à Rome [illegible] reconnus par le Souverain Pontife. Le Pape voulut [illegible] il prolongea [illegible] quelques [illegible] avait [illegible] Le Pape Pie IX avait, il y a peu d'années, [illegible] un concordat avec le Portugal. [illegible] plénipotentiaire, mal informé de l'état religieux de l'Inde, [illegible] placées sous le patronage des rois portugais. Comme [illegible] la sanction du Souverain Pontife [illegible] archevêque de Goa, avant de prendre possession de son siège [illegible] alors sans pasteur depuis nombre d'années, [illegible] ordonné une centaine de [illegible] indiens, et Dieu sait quels prêtres [illegible] et archevêque, après avoir [illegible] de se rendre à Rome et ne [illegible] possession de son [illegible] une lettre pastorale où il donnait une fausse idée de sa juridiction. [illegible] Souverain Pontife [illegible] fit expédier par le cardinal Barnabo à [illegible] reconnaître l'archevêque jusqu'à nouvel ordre. [illegible] avec lui deux prêtres désignés par [illegible] comme une [illegible] de foi aux vicaires apostoliques [illegible] en conséquence qu'il prît possession de son siège [illegible] toutes les églises qui, au moment de la signature du concordat, [illegible] à l'obéissance des vicaires apostoliques. Il désigna en outre [illegible] ex-général des Capucins, consacré à cette fin archevêque de [illegible], homme très-avancé en âge, et lui [illegible] comme secrétaire un de ses chambellans, Mgr Howard. Ils accompagnèrent l'archevêque et arrivèrent à [illegible] 1862. J'ai eu occasion de parler avec le Commissaire et son digne secrétaire. [illegible] du misérable état des prêtres indigènes, à qui [illegible] dans les missions de l'Inde [illegible] à la lettre. Au temps de l'ancienne Cie, il y avait [illegible] 3 millions de catholiques; depuis sa suppression et celle des autres ordres [illegible] la Cie est rétablie à Bombay, la religion reprend peu à peu son [illegible] comme dans cette ville, la plus commerçante de toutes les Indes; la conversion d'un grand nombre de protestants et d'idolâtres, les mœurs réformées; un grand changement dans la conduite [illegible] sacrements auparavant totalement abandonnés, [illegible] et les principaux [illegible] le nouvel ordre de choses, on devra faire une autre circonscription des diocèses; le gouvernement [illegible] et des chapitres et paierait les évêques. Ce [illegible] qu'un diocèse serait donné [illegible] à l'évêque portugais. Selon moi, le Portugal sacrifiera tout pour s'emparer des biens ecclésiastiques [illegible] avec tant de peine par les missionnaires et il s'en servira pour payer ses dettes. Car on sait dans quel [illegible] état se trouve [illegible] le Portugal; il doit à l'Angleterre jusqu'à sa dernière [illegible] ni commerce [illegible] ni puissance politique. Il ne lui reste que la misérable Goa dont les habitants émigrent par milliers pour trouver de quoi vivre dans les possessions anglaises [illegible] gouvernement [illegible] dans les Indes

et des nombreux collèges et maisons religieuses qu'il a ruinés ou vendus aux Anglais!

Chine. Mission du Kiang-Nan. – Extrait de plusieurs lettres. – Chang-hai, Janvier 1863.

La mission du Kiang-nan se relève péniblement de ses ruines; dans un cercle de 10 lieues tout autour de Changhai, la paix est rendue aux populations des campagnes et des villes environnantes, si toutefois on peut appeler paix la domination des mandarins qui avec leurs armées finissent de détruire ce que les rebelles n'ont pas [illegible] au lieu de brigands déclarés, nous en avons d'autres, protégés et entretenus par le gouvernement, cependant grâce à Dieu nous avons un peu plus de liberté; dans les districts [illegible] on cherche à relever la mission en [illegible] et des chapelles, mais lentement et avec peine, car les matériaux sont chers et les ouvriers rares. A Changhai et à Zi-Ka-weï on s'organise de plus en plus, mais les conversions sont peu nombreuses. Le commerce absorbe trop les esprits; nous espérons cependant qu'avec le [illegible] ils reviendront enfin à la grâce. Quant aux Européens, ils vivent pour la plupart dans l'oubli de leurs devoirs religieux et il est facile de compter ceux qui viennent à la messe [illegible] On rencontre cependant aussi [illegible] d'élite qui [illegible] l'indifférentisme des spéculateurs. – Le grand projet [illegible] hôpital tenu par des sœurs de charité se poursuit avec succès par les soins du Père Desjacques. – Le conseil d'administration pour ce projet se compose des cinq principaux chefs des maisons de commerce Anglaises, Américaines et Françaises. Un grand terrain parfaitement situé à l'ouest de la ville Chinoise a été acheté pour cette œuvre de concert avec les Mandarins Chinois et l'on a déjà payé les premières sommes pour l'achat. C'est la vue de tant de pauvres malades Européens abandonnés de tout secours qui a suggéré l'idée de fonder ainsi un hôpital universel pour toutes les nations. Je vous envoie ici un extrait du programme tel qu'il a été publié dans le journal de Changhai le North-China-Herald. C'est le Père Desjacques lui-même qui l'a fait: « Dans toutes les contrées civilisées on a toujours regardé comme nécessaire d'établir des hôpitaux pour ceux qui auraient eu les moyens de recevoir la visite des médecins ou les soins de la famille, puissent être soignés soit gratuitement, soit en payant une modique somme dans les mêmes conditions que leurs voisins plus riches et plus heureux. Plus spécialement encore a-t-on regardé cela comme nécessaire dans les grandes villes où la population est agglomérée et par conséquent plus sujette aux épidémies. On croit qu'il y a [illegible] semblable à Changhai qui, grâce à l'immense accroissement de son commerce [illegible] l'affluence quotidienne d'étrangers de toutes les parties du monde et au grand [illegible] qui remplissent actuellement son port, prend les proportions d'une ville de premier ordre. Peu d'entre nous ont ici leurs familles et en cas de maladies nous sentons trop souvent que nous sommes un fardeau pour nos amis, ou bien nous tombons entre les mains de domestiques indigènes sans cœur [illegible] desquels on peut à peine se fier. Il est vrai, il existe déjà à Chang-hai deux hôpitaux [illegible] mais il [illegible] l'an-

[illegible] quartier Européens. C'est pourquoi [illegible] un hôpital général sur une plus grande échelle, tenu et surveillé par des sœurs de charité, entre la porte Ouest et la pagode [illegible], un terrain de [illegible] arpents a déjà été acheté [illegible]. Les communications par eau et par terre seront très faciles [illegible] qu'il y ait des chambres particulières, des salles [illegible], des jardins d'agrément [illegible] etc. [illegible] détail des dépenses probables lesquelles sont évaluées à [illegible] que ceci a été publié [illegible] avait déjà fait l'achat d'une [illegible] protestant en avait acheté [illegible] hôpital; mais que le [illegible] bienfaisance [illegible] près de ce qu'il l'avait acheté.

[illegible] la [illegible] du projet du P. Desjacques [illegible] catholique; où était [illegible] spéculation pour [illegible] établissements que nous avons actuellement à [illegible] Européen [illegible] Chinois, l'église de l'Immaculée [illegible] d'une quarantaine d'enfants. L'orphelinat [illegible] trentaine de petites [illegible] environ [illegible] plusieurs autres [illegible] même excite [illegible] chaque jour [illegible] leurs bonnes.

Le [illegible] l'année précédente [illegible] de brigands, c'est dans cette multitude innombrable [illegible] que Dieu a trouvé ses élus. Ces pauvres malheureux mourant de faim et de misère sur les bords des chemins et les pagodes, accueillirent favorablement la religion qui venait les secourir au seuil de la mort.

[illegible] pouvait [illegible] science —

pour se mettre en relation avec les savants d'Europe. Ce qui est [illegible] tout ce sont les connaissances locales de pays qu'ils pourraient utiliser ; et dont ils [illegible] de [illegible] observations météorologiques et magnétiques ; [illegible] les lignes de [illegible] pour faire [illegible] [illegible] voilà ce que les savants d'Europe demandent [illegible]. [illegible] donc [illegible] en Chine des sciences d'Europe ? oui, mais en ce qui est utile aux [illegible] les sciences [illegible], [illegible] physique ou à [illegible] instrumentale [illegible] seulement ; tout [illegible] capacité Chinoise [illegible] astronomie ; [illegible] géographie [illegible] et [illegible]. Ces livres ne donnent pas un mot de démonstration ; [illegible] théorème [illegible] avec les lettres de [illegible], et cependant ces livres sont publiés [illegible] préfaces [illegible] le temps qu'ils [illegible] la [illegible] faible capacité [illegible] Chinois en ces matières. Quelques expériences [illegible] en Chine [illegible], voilà tout ce [illegible] peut-être [illegible] ne [illegible] pas le [illegible] Rhétorique, [illegible] fortune, les seuls [illegible] venu à l'idée [illegible] sciences d'Europe [illegible] Wei.

[illegible] 1862, [illegible] que le pauvre M. [illegible] des troupes du Tché-kiang [illegible] par un canon qui a éclaté [illegible] fâcheux force les assiégeants à se retirer [illegible]. Cependant les rebelles, fiers de ce succès, firent une sortie au nombre de 1000 environ se jetant sur les assiégeants. Mais le chef [illegible] voyant cette attaque imprévue, résolut de la faire payer cher aux rebelles. Il fit donc placer ses soldats en embuscade [illegible] chemin [illegible] les brigands [illegible] arrivés il [illegible] et en fit un horrible carnage. Une cinquantaine [illegible] dans la place. Les [illegible] tinrent [illegible] à soutenir le siège. M. [illegible] qui se [illegible]

Mr Lebreton partit pour le remplacer. Arrivé devant Sao-hing, il commença par faire distribuer des munitions à ses soldats. On travailla nuit et jour avec une ardeur incroyable. Bientôt le moment d'essayer un nouvel assaut arrive. Déjà tout est prêt et Mr Tardif donnait ses ordres pour l'attaque, quand une balle vint le frapper dans le derrière de la tête; c'était un de ses soldats qui avait tiré ce coup fatal. Le capitaine Tardif expirait dix heures plus tard, et l'on dut encore cette fois renoncer à chasser les rebelles de la place. Mr d'Egbel, officier de la marine française prit le commandement des troupes et le siège continua sous sa direction. Les Chang-Mao voulurent l'acheter dans leur parti et lui offrirent 10,000 taels (80.000 f. environ); mais il refusa noblement, et envoya même sommer les rebelles de quitter la ville qu'ils occupaient. [illegible] sauts étaient de [illegible], et [illegible] peu de temps la ville fut évacuée. [illegible] [illegible] [illegible]. Durant le siège qui a duré plusieurs mois, les assaillants ont montré un grand courage, et ont toujours eu la supériorité sur leurs adversaires, même dans les [illegible] où l'ennemi [illegible] [illegible]. [illegible] un [illegible] [illegible] pour les Impériaux, [illegible] n'ont [illegible] jamais [illegible] [illegible] [illegible] un sur les Rebelliens avant de repousser des Chang-mao. Quand la Cour de Pékin apprit la mort de Mr [illegible], elle ordonna qu'on construisît une chapelle à l'endroit où il était tombé, victime non de la cupidité, comme tant d'Européens au service du gouvernement Chinois, mais victime de l'idée généreuse qu'il avait conçue d'expulser les Chang-maos de l'empire. Une autre chapelle doit être élevée par les ordres de la même Cour sur le terrain où l'amiral [illegible] a été frappé à mort, dans une [illegible] mission, à [illegible].

Dans notre province les Rebelles ont dû reculer aussi. — Tsang-Tao qui depuis longtemps était en leur pouvoir, est redevenu ville Impériale. Cet événement fit entrer en fureur les Rebelles de Tou-tcheou, et bientôt une forte armée vint bloquer la ville. Cela se passait au commencement de février dernier. Alors les troupes impériales de Chang-hai quittèrent notre ville pour aller porter secours à Tsang-Tao. En même temps les troupes du Général [illegible] se portèrent sur la ville de Ta-tsang où nos Rebelles étaient fortement retranchés. On s'avance contre les remparts, mais on rencontre un fossé sur lequel on jette la seule échelle que l'on eût apportée. L'échelle se brise bientôt, et ceux qui se trouvaient près des remparts restent exposés au feu de l'ennemi, les autres, sans échelles pour passer, et n'ayant nullement envie de se faire tuer, prennent la fuite. Une vingtaine d'Européens furent tués ou blessés, les Chinois perdirent beaucoup de monde, et l'on dut abandonner le siège de la ville. Comme vous le voyez, les Impériaux ont échoué devant Tà-Tsang qui n'a pas encore été pris. Nos braves cependant ne se sont pas découragés et ont continué la guerre sur un autre point. Dirigés par un Sous-Officier français Mr Sinelle, ils ont tenté de faire une descente auprès de Fo-Shan. Malheureusement la descente n'a pas été heureuse, et ils ont été repoussés deux fois.

Nos Rebelles cependant ne dépassent point la limite qu'on leur a fixée. Quand

seront-ils enfin chassés? je crois vraiment que si les [illegible] [illegible] le gouvernement chinois ne saura [illegible] s'en tirer. Il en a trop sur les bras, si je puis ainsi parler. Vous savez sans doute déjà que l'insurrection commence à s'approcher de Pékin.

En voilà assez sur la partie politique du céleste empire. Tous ces événements pourraient bien amener en Chine de grands changements qui ne manqueraient pas d'avoir sur l'avenir religieux de ce vaste pays une grande influence.

Parlons maintenant de nos travaux. Le P. Sentinier a été visiter en Janvier dernier la montagne d'argent, et [illegible]-fou, situé non loin du Kiang; il a trouvé la foi encore vive parmi les chrétiens, mais leur nombre avait un peu diminué; le Père songeait ensuite à aller à Ou-hou situé près du Kiang [illegible], [illegible] dans le Kiang-nan. Mais la chose a été impossible, et le Père est revenu à Chang-hai, dans les premiers jours de l'année chinoise. Un Père chinois seul pourrait se rendre dans ces endroits écartés où [illegible] un Européen ne serait pas en sûreté. À Hai-[illegible] le Père Carrère conçoit de grandes espérances; le démon se remue beaucoup; ce qui est bon signe. Plus tard peut-être pourrai-je vous parler plus spécialement de cette contrée. À [illegible] également [illegible] bien, mais il y faudrait un homme de plus, et l'on pourrait espérer beaucoup de conversions.

D'autres lettres vous ont déjà appris la maladie et la mort de plusieurs de nos Pères; le 5 février dernier nous étions à [illegible] au cimetière et nous confiions à la terre la dépouille mortelle de onze missionnaires dont neuf des nôtres et deux Pères chinois. Voici la liste par ordre de date de leur mort: le P. [illegible]; le P. [illegible]; le P. Pigot; le P. Willa-ime; le P. [illegible]; le P. [illegible]; le P. Desvergne; le F. [illegible]; le F. Kiu. Les deux prêtres chinois étaient le P. [illegible] et le P. [illegible].* Je ne vous dirai point les pensées qui agitaient notre cœur; ils sont heureux [illegible], mais que nous sommes peu nombreux maintenant, et encore combien d'entre nous dont la santé est chancelante. Une pensée nous consolait; nous devions dans qq. jours embrasser de nouveaux Pères et Frères; huit jours plus tard nous les serrions dans nos bras. Ils étaient cinq, dont trois pour le nord, et deux pour le Kiang-Nan. Je dois vous annoncer l'entrée au noviciat d'un novice scolastique appelé [illegible], séminariste qui a fini toutes ses études, et d'un F. coadjuteur nommé Tsian. Nous avons donc actuellement neuf novices scolastiques et quatre novices coadjuteurs. Nous espérons que Zi-ka-wei deviendra une pépinière de bons Jésuites; il en est déjà sorti dix novices.

Lettre du P. [illegible], directeur de l'orphelinat de Chang-hai, à un scolastique de Laval. — Vous savez que je suis de nouveau directeur de l'orphelinat des jeunes garçons; et comme vous connaissez déjà

---

* D'autres morts ont été rejoindre depuis ceux qui sont nommés dans cette lettre, savoir: Mgr Borgniet, le R. P. Lemaître; le P. Andrieux; le P. Huguenq; le P. [illegible]. Le chiffre total des décès de la mission de Chine, depuis le mois de Juillet 1861 jusqu'au mois de septembre 1863 est donc de 14; savoir: onze prêtres; deux scolastiques; un frère coadjuteur.

Du moins en partie ce qui lui est arrivé depuis sa fondation; je me bornerai aujourd'hui à vous exposer le compte-rendu qui [illegible] des principaux événements. L'orphelinat [illegible] abandonnés, et à en faire des chrétiens, des artisans, des maîtres d'école, et même des [illegible]istes si nous pouvons y réussir: ainsi avec le séminaire qui forme le clergé indigène, le collège de Zi-ka-wei qui donne des lettrés au pays et des sujets à la Compagnie, et avec l'orphelinat, nous nous trouvons [illegible] dans nos mains la jeunesse de toutes les conditions. Mais cela ne suffisait pas encore à nos besoins. Il nous faut des catéchistes et des maîtres d'école en grand nombre pour convertir les païens et pour instruire les fidèles. À de tels emplois ni le collège, ni le séminaire ne pouvaient suffire. En effet, ceux qui sortent de ces deux établissements, habitués à un genre de vie moins pénible, ne peuvent qu'avec peine se soumettre à la vie obscure et laborieuse de catéchiste. J'ai donc proposé et obtenu qu'on bâtît à côté de l'orphelinat un collège pour les enfants qui, soit à cause de leur talent, soit à cause de la position de leurs familles, ne pouvaient avoir place ni au séminaire ni à Zi-ka-wei, et qu'on les confiât au directeur de l'orphelinat pour en former des catéchistes et des maîtres d'école. Ce nouveau pensionnat occupé de 80 à 90 élèves qui nous viennent un peu de tous les côtés, et sont entretenus aux frais des missionnaires qui les envoient. Il n'a aucun rapport avec l'orphelinat: classes, maîtres, réfectoire, dortoir, tout est séparé. — Quant à l'orphelinat, il ressemble à un omnibus; celui qui le dirige doit connaître toutes les lettres, pour présider aux examens dans les classes; interroger et juger des réponses; les arts, pour [illegible] les ateliers et aider les artistes surtout dans la confection des ouvrages à l'européenne. Il faut être médecin et infirmier, si on ne veut pas voir tomber en langueur ces pauvres petites créatures; en un mot, il faut s'occuper de tout. L'orphelinat reçoit des enfants païens de 8 à 10 ans, [illegible] sans culture, tels que leurs parents nous les [illegible] de vices et surtout voleurs incorrigibles. Mais grâce à Dieu, nous réussissons à en faire de bons chrétiens, [illegible] des habitants pour le Ciel. — Un jeune enfant de Tche-Kiang fut un jour envoyé par sa mère faire l'aumône d'une coupe de riz à un mendiant, et comme il étendait le bras pour présenter la coupe, il est saisi par le prétendu mendiant qui était un Tchang-mao déguisé, et est emmené en captivité. Après diverses aventures, le malheureux captif se trouve à Kao-kiao, bourg aux environs de Chang-hai. Lors d'un combat engagé entre les troupes alliées et les Tchang-maos, il tomba dans les mains des Français qui me le remirent. Instruit et baptisé il a été depuis peu de jours appelé au Ciel. — J'ai admis plus d'une vingtaine de jeunes orphelins qui avaient eu le malheur de tomber entre les mains des Rebelles, et tous se sont conduits en bons élèves. Il suffit de rappeler entr'autres le dernier venu, Li-lien-yen. Né à Thé-[illegible] ville du [illegible] partie occidentale du Kiang-nan, il fut fait esclave par les Tai-pings à l'âge de 7 ans. Il vécut 10 ans en compagnie de ces infâmes vagabonds, exposé à toutes les tentations du mauvais exemple. Dans la prise de Kin-poo par les Européens, il fut recueilli et sauvé par un chrétien commerçant qui pensait à en faire un commis plutôt que d'en faire un chrétien. Le jeune homme cependant, quoique fils d'un riche payen commerçant aussi, ne montrait pas d'inclination pour cet état. Trompé dans son dessein, le chrétien l'emmena à Tom-ka-dou, pour le donner à qui le voudrait. On me proposa de le recevoir. Ayant entendu dire qu'il était âgé de 17 ans, et qu'il en avait passé 10 parmi les rebelles, j'eus quelques difficultés à l'admettre. Cependant après avoir réfléchi, je voulus le voir.

Il ne me déplut pas. Je le reçus donc en expériment, et l'emmenai moi-même en ville. Qui l'aurait cru! Ce jeune homme est un vrai petit enfant pour sa docilité et sa simplicité. Il demeura des journées entières dans la classe avec les plus jeunes à apprendre les rudiments de notre Ste Religion. Depuis le moment où il a connu notre foi, il me demande sans cesse le baptême.

Dernièrement j'ai baptisé un petit bonze. Il avait perdu un dé dans la pagode, et craignant pour cela d'être maltraité, il avait pris la fuite. Son bon ange le conduisit à Zi-ka-Wei, où on me le confia. Lui aussi paraît être un prédestiné: car il ne tardera pas à mourir.

Le temps du Catéchuménat est plus ou moins long selon la capacité et la nature des Catéchumènes. Chaque jour ils assistent au catéchisme, et c'est là qu'ils apprennent à connaître Dieu, à le craindre et à l'aimer. J'ai aussi vu une image de l'enfer que l'on suspend au mur pendant l'explication. Au dessous de cette image sont écrits les noms des Catéchumènes, les démons sont trois démons très laids: leur figure horrible inspire la crainte; un jour je demandai à un petit enfant, lequel de ces trois démons était son père; pour toute réponse il fondit en pleurs. Pendant le catéchisme, les Catéchumènes sont séparés des Néophytes, ceux-ci sont placés à droite, ceux là à gauche, et on leur en donne la raison en leur expliquant ce qui se passera au jugement dernier, et ainsi on leur donne une profonde horreur du vice. On ne peut s'imaginer avec quelle facilité, la foi catholique pénètre dans ces âmes vierges, comme elle en transforme facilement la vie; et par suite de quelle consolation est rempli mon cœur en pensant que je suis l'instrument dont Dieu se sert pour les attirer à lui. J'espère que le baptême de ces enfants sera « merces mea magna nimis. » Je suis tout transporté de joie lorsque j'apprends pour la 1ère fois à ces petites mains à faire le signe de la croix, ou que ces petites bouches me répètent qui est Jésus, qui est Marie; et quand elles me disent qu'elles les aiment.

Lorsque ces enfants voient s'approcher les grandes fêtes, accompagné de celui qu'ils ont choisi pour intercesseur, ils viennent chez moi me demander le baptême. Ceux d'entre eux qui obtiennent cette faveur, se regardent comme les plus heureux du monde et se préparent à le recevoir avec la plus grande diligence. La permission d'entrer dans l'Église, et celle de porter la médaille miraculeuse suspendue au cou, sont aussi deux privilèges bien recherchés. Une fois je donnai une médaille à un petit payen de 10 ans, parce qu'il avait bien répondu au catéchisme, avec la permission d'aller trois jours de la porter au cou, quoiqu'il ne fut pas encore baptisé. Tombé malade, on lui apprêta une médecine; mais peu habitué à de pareils traitements, il refusa constamment de la prendre; ni promesses ni menaces ne purent ébranler son obstination. L'infirmier désespéré eut recours à moi, et ce ne fut pas en vain. Je déclare au petit malade qu'il va prendre le remède ou me rendre la médaille. Il n'en fallut pas davantage, et en un clin d'œil la potion était avalée. — A la mort d'un autre on me remit son chapelet; tous ceux qui étaient présents, me supplièrent de le leur donner. Je ne pus me tirer d'embarras qu'en mettant le chapelet à l'enchère, à qui offrirait

[illegible] de dizaines d'Ave Maria pour l'âme du défunt. On allait [illegible] dans ce [illegible] genre [illegible] les catéchumènes firent monter le prix à plusieurs centaines de chapelets; je le donnai à celui qui en avait offert 200. Avec tant de foi et de dévotion il n'est pas étonnant que ces petits orphelins obtiennent de Dieu toutes les grâces qu'ils demandent, et que l'odeur céleste de leur vie innocente se répande quelquefois même au dehors. En voici une preuve.

L'été passé, nous manquions fréquemment d'eau; notre puits ainsi que ceux du voisinage étaient entièrement taris; le ruisseau qui passe devant notre porte, ne nous en fournissait qu'un petit filet, et encore au moment de la marée, cette eau était si remplie d'immondices, que les Chinois habitués cependant à se servir de la lie des fleuves, en étaient dégoûtés eux mêmes. Nous étions forcés d'aller puiser de la bonne eau à un quart de lieue de notre maison, et nous ne trouvions qu'à grand'peine quelqu'un qui voulût nous en apporter. Je me tournai vers mes enfants et les exhortai à demander de la pluie à notre bon Maître. Ils se mirent en prières, mais en vain, la pluie ne venait pas. Eh bien! leur dis-je, il ne pleut pas: Cela signifie que vous n'avez pas assez prié, ou que vous avez mal prié. — Nous allons prier de nouveau, répondirent-ils, et en effet ils prièrent si bien que la pluie tomba bientôt après. — Dans le mois d'avril de l'an passé, un pensionnaire d'une innocence vraiment angélique nous abandonna pour s'envoler au Ciel: le Seigneur l'avait préservé de toute tache, au milieu des scandales de sa famille. Peu de jours après sa mort, je me trouvai dans une maison chrétienne de la ville pour administrer les derniers sacrements à un mourant. La maîtresse de la maison m'interrogea sur la mort de cher enfant qu'elle connaissait, [illegible] avions brûlé des odeurs, ou si nous en avions senti; je répondis qu'étant présent à cette mort bienheureuse avec tous les enfants qui récitaient les litanies de N. D. pour l'agonisant, je n'avais ni vu ni senti d'odeur. Cependant, reprit-elle, les païens nos voisins, nous ont affirmé que dans ce moment précis il s'était exhalé une odeur suave de la chambre du petit malade. Ce fait n'est pas le seul de ce genre que je pourrais citer.

Pour conserver nos enfants dans la ferveur nous n'employons que les moyens ordinaires, [illegible] la fréquentation des sacrements, les exhortations hebdomadaires, la Congrégation de la Ste Vierge, l'association de la Ste Enfance, la fleur spirituelle du samedi. Cette fleur consiste à ne prendre au dîner qu'une coupe de riz au bouillon, et à s'abstenir de toute nourriture dans le courant du jour en dehors des repas. Presque tous la [illegible] [illegible] récompense, j'ai accordé dernièrement la permission de chanter chaque samedi les litanies chinoises qui se disent à la fin du chapelet. Ils ont aussi la pieuse coutume de faire chaque jour une visite au St Sacrement au commencement de la récréation. Nous espérons par ce moyen leur inspirer un peu de cœur. On sait en effet que le manque de cœur est un des plus grands défauts des Chinois, d'ailleurs pleins d'habileté et capables de réussir à peu près en tout. Ceci est tellement vrai, que je considère comme [illegible] fois heureux ceux qui achèvent leur carrière mortelle dans la fleur de l'âge; mais ceux à [illegible] la Providence [illegible] [illegible] beaucoup à craindre surtout dans les

circonstances où nous sommes, dans l'enfance [illegible] la corruption qui règne dans cette ville devenue l'emporium du monde.

Quelques mots maintenant sur l'ordre de notre établissement : Nous tâchons de faire de nos enfants de bons Chrétiens, et d'habiles ouvriers, du moins de ceux qui peuvent le devenir, afin qu'une fois sortis à l'âge de 20 ans, ils puissent conserver et gagner facilement leur vie. Je sais que dans plusieurs Vicariats Chinois on observe une toute autre méthode. On recueille les enfants on les instruit pendant quelque temps, et quand ils sont en âge de travailler, on les confie à des ouvriers du dehors pour leur apprentissage. Cette méthode ne me déplait pas ; néanmoins je n'ai pas cru devoir l'adopter pour de bonnes raisons. Nous voulons que nos enfants soient plus instruits dans notre S[te] religion, afin qu'ils puissent non seulement résister aux assauts du démon, mais encore coopérer à la conversion de leurs parents et de leurs voisins ; nous voulons qu'ils soient moins exposés aux dangers qui, dans nos contrées sont plus nombreux et plus graves qu'ailleurs. C'est pour cela qu'ils fréquentent en même temps les classes pour s'instruire, et les ateliers pour apprendre le métier qui leur convient le mieux. Outre ces raisons, la commodité d'avoir dans la maison tout ce qui est nécessaire, et les désagréments que nous éprouvions, lorsque tout nous manquait, m'ont fait regarder cette méthode comme préférable à toute autre. Nous avons sans cesse besoin de [illegible] leurs, de cordonniers, de menuisiers, et tandis qu'autrefois, il nous fallait en appeler du dehors. Aujourd'hui avec nos enfants et quelques maîtres, on peut pourvoir à tout et à temps.

Il ne me reste plus à présent qu'à vous entretenir de la santé de nos enfants, et sous ce rapport je n'ai que des [illegible] [illegible] [illegible] la funeste [illegible] 17 août 1860 qui nous enleva le R. P. Louis [illegible], et plusieurs [illegible], [illegible] [illegible] qui survécurent, se souviendront [illegible] à Chang-hai où ils furent [illegible] dans une maison peu commode près de [illegible] sous la direction [illegible] [illegible] Thomas, [illegible] leur compagnon d'infortune. On espérait qu'à la paix [illegible] dans l'ancien établissement de [illegible], bien que [illegible] mais malheureusement [illegible] [illegible], il est de toute impossibilité d'y habiter. [illegible] voyant que la position de ces pauvres enfants devenait de jour en jour plus pénible, leur [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de la ville. [illegible] Mgr Borgnet [illegible] [illegible] [illegible] 1853, et depuis cette époque [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] quelques [illegible] qu'ils [illegible] [illegible]. C'est [illegible] notre seconde habitation [illegible] que plus vaste et [illegible] [illegible] [illegible], et elle doit [illegible] contenir [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] et domestiques. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] à l'état [illegible] de ces enfants [illegible] [illegible] [illegible] forcées, [illegible] coup de ces petits malheureux.

Il y a deux ans que nous menons cette vie, et que nous sommes exposés à tous les [illegible] la colère divine ; et malgré nos prières incessantes vers le Ciel, le [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

de diminuer ses châtiments les accroît. La Peste, la famine et la guerre ont désolé la Chine, et vont ne faire peser leur poids, si elle n'ouvre enfin les yeux à la foi de Jésus-Christ. Partout ces trois fléaux ont détruit et détruisent toujours des familles entières, et si les rebelles ne sont pas encore revenus à Chang-haï, ils nous serrent de près. Malheur à nous si les troupes Européennes nous quittent un instant. Mais outre ces bourreaux, il en est d'autres encore plus cruels, savoir : le typhus, la petite-vérole, le choléra, la dyssenterie qui se succèdent sans relâche. On ne peut faire un pas sans rencontrer des morts qui gisent au milieu des rues, et qui pourrissent à l'air, ou que l'on va enterrer. L'air est empesté par tant d'exhalaisons cadavériques. Ici ainsi qu'ailleurs dans la Chine, on ne peut rencontrer de famille qui n'ait à pleurer le trépas de quelques uns des siens.

Notre cœur est brisé à la vue de tant d'âmes qui se perdent, et nous voudrions être dans tous les pays et dans toutes les maisons pour en sauver quelques unes. Et voilà que dans le moment où nous en avons le plus besoin nous voyons mourir nos meilleurs élèves, plusieurs de nos Pères et Monseigneur Borgniet lui-même. Quel coup de foudre que cette amère perte, surtout pour nos Orphelins ! Pour exprimer leur tristesse ils écrivirent sur la porte de notre Eglise cette épitaphe.

Andream Borgniet S.J. — Antistitem. Amantissimum. — Orphani. Nankinenses. —
Dum. Impatienter. Suspirant. Reducem. — Subito. Ereptum. Fato. —
Tristes. Lugent. — Anno. Christi MDCCLXIII.

Lettre du P. Launay à sa Grandeur Mgr Fillion Evêque du Mans.

Chang-haï 15 Mai 1863.

Monseigneur

Je viens encore aujourd'hui écrire à votre Grandeur, mais pour lui annoncer cette fois une bien triste nouvelle qui vient de plonger dans le deuil notre pauvre Mission. Nous venons de perdre l'excellent Père Lemaître, une fièvre typhoïde nous l'a enlevé le 3 Mai dernier — après 17 ans bientôt de Mission et, je puis le dire en toute vérité, après 17 ans de campagnes. J'ai pensé Mgr, que quelques détails sur sa vie et sur sa mort en Chine vous feraient plaisir, ainsi qu'à ceux qui ont connu ce bon Père. C'est dans ce dessein que je m'empresse de vous écrire ces quelques lignes.

Venu au Kiang-nan en 1846, le Révd P. Lemaître fut chargé de la procure de la mission, emploi où il montra une grande aptitude, et une grande dextérité. Envoyé vers la fin de 1850 dans la presqu'île de [illegible], il déploya dans les travaux apostoliques cette activité qui faisait un des traits principaux de son caractère. Il était partout à l'œuvre, baptisant, prêchant, administrant les malades, et ne trouvant qu'à peine le temps de se reposer un peu. Il affectionnait tout spécialement cette mission qui offrait plus qu'une autre des fatigues et des souffrances à endurer. Dieu cependant ne voulut pas l'y laisser. Il fut appelé par ses Supérieurs comme secrétaire auprès de Mgr Maresca, évêque administrateur du diocèse de Nankin. C'est alors que par sa position même il se trouva mêlé aux affaires de Chang-haï. Cette ville tombait aux mains des [illegible], le 7 Septembre 1853, et pendant les 18 mois qu'ils l'occupèrent, on vit notre bon Père se dépenser

tout entier, tantôt parlant aux Mandarins rebelles, pour protéger les chrétiens qui demeuraient dans la ville, tantôt portant secours à ces derniers, tantôt exhortant dans le petit hôpital qu'il avait fait élever à Chang-Haï près de notre Eglise, les soldats blessés, et les baptisant, tantôt enfin se rendant par le Yang-pou au quartier européen, sous une grêle de boulets qui pleuvaient des remparts de la ville. Que de nuits passées presque sans dormir, que d'allées et de venues pour le bien des Chrétiens, guide intrépide pour le bien de tous!

Au mois d'Avril 1856, le R.P. Lemaître faisait la profession solennelle des quatres vœux. L'année précédente 21 8.bre 1855 le R.P. Fournier en mourant le nommait son successeur comme supérieur des Nôtres; Il a rempli ces fonctions jusqu'au mois de Novembre dernier. La guerre de Chine, l'attaque de Chang-Haï en 1860 par les Zammos, leurs dernières tentatives contre cette ville l'an dernier au mois de Février, les expéditions faites contre eux à cette époque par les Impériaux, les Anglais et les Français, vinrent encore une fois mettre en évidence l'activité et le dévouement de notre bon Père. A la fois interprète, homme d'affaires, guide et aumonier des troupes dans ces campagnes, il était partout, se trouvait à tout, toujours souriant, toujours aimable, toujours plein d'entrain, toujours prêt à rendre service, ne se reposant jamais de ses fatigues. Les souffrances morales qu'il éprouva à la vue de la mort de plusieurs de nos Pères, et de plusieurs milliers de Chrétiens, durent encore contribuer à l'abattre; et, au mois d'Août dernier, il tomba dans une prostration de forces alarmante. Cependant il se remit peu à peu, la saison plus froide lui rendit quelque vigueur; mais des occupations et des soins incessants l'empêchèrent de se rétablir d'une manière satisfaisante, il resta toujours fatigué; la lassitude augmenta vers Pâques, et il fut forcé de se rendre à Zi-Ka-Wei pour se rétablir, il était trop tard. Au bout de quelques jours la typhoïde se déclara, c'était vers le 20 Avril. Le bon Père avait de la peine à croire qu'il était malade; c'était la première fois de sa vie qu'il était sérieusement attaqué. Mais il fallut bien se rendre à la réalité. Bientôt le délire s'empara du cher malade qui n'eut plus désormais que des intervalles lucides. Pendant sa maladie, il fut toujours comme à l'ordinaire plein d'amabilité et souriant. Je ne parle pas de sa résignation qui était parfaite. Le 28 Avril, on profita d'un de ces moments où le malade avait sa connaissance, pour lui administrer les sacrements de l'Eglise; Il remit alors tous ses pouvoirs de Vicaire général à notre Supérieur, le R.P. Gonnet, demandant pardon à ses Pères et à ses Frères de la mauvaise édification qu'il avait pu leur donner et laissant échapper son cœur, il nous recommanda la charité. La Charité, le dévouement voilà bien le mot qui caractérise notre bon Père, cette charité, ce dévouement étaient dans toutes ses actions.

Cependant dès que le mal devint grave, on se mit à prier pour le bon Père, à implorer le ciel de nous conserver une santé si précieuse pour la Mission. Pères et Frères, Séminaristes et Chrétiens, tous redoublaient leur prière pour faire violence au ciel. Sur ces entrefaites commença le triduum solennel en l'honneur de nos saints martyrs Japonais, et nous conçûmes beaucoup d'espoir de la guérison de notre cher malade; nous nous disions que tout n'était pas encore fini et que la puissante intercession de nos Martyrs obtiendrait s'il le fallait un miracle. Le bon Père cependant était toujours résigné; on lui parla de lui appliquer les reliques de nos Martyrs;

et lui même les prenant les portait sur sa tête avec piété et confiance. Le Samedi 3 Mai, il y eut un peu de mieux, et nous conçumes une grande espérance de voir nos vœux exaucés. « Vous vivrez mon Père, lui disait le Fr. Infirmier, pour convertir encore des âmes. » Mais le bon Père, levant les yeux au Ciel en souriant, disait. « Que la volonté de Dieu soit faite. » La volonté de Dieu était qu'il mourût. Le mieux disparut, la maladie reprit son cours, et le 3 Mai, jour de l'Invention de la Ste Croix et la fin du Triduum de nos Saints Japonais, à 6½ h du soir environ, notre cher P. Lemaître, allait, nous en avons la confiance, recevoir au ciel la récompense de ses longs et pénibles travaux.

Notre bon Père aimait, et il était aimé, Mgr; rien ne saurait peindre l'impression produite sur nous par cette mort d'un Père chéri, que nous entourions tous de notre affection. C'était un de ces moments pénibles où les larmes coulent et où l'on se retourne vers le ciel pour y puiser les consolations dont on a besoin. Nous perdions un Père, nous perdions aussi un modèle du missionnaire toujours au poste le plus périlleux, toujours prêt à se sacrifier, toujours aimable, et mettant parmi nous cet entrain [illegible] à l'humeur apostolique dans les circonstances [illegible] où il se trouve parfois [illegible]. Ce coup fut aussi [illegible] senti par les Chrétiens qui avaient rencontré dans leur premier pasteur jusqu'à la veille de sa maladie un défenseur actif et infatigable de tous leurs intérêts. L'impression fut grande aussi chez les Européens; ils s'empressèrent de se rendre au service célébré pour le défunt à Zi-Ka-Wei le lendemain de sa mort, 4 Mai. L'empressement fut encore plus grand à l'Église de la Concession française, à Yang-King-Pang. On voyait une foule d'officiers, de la marine surtout, qui étaient venus prier pour celui qui leur avait rendu ainsi qu'à leurs prédécesseurs une infinité de bons offices. Mercredi prochain aura lieu à notre Église de Tong-ka-dou, une messe solennelle où les Chrétiens de la ville et des environs viendront par leur présence et par leurs prières témoigner leur reconnaissance et leur affection à celui qui les aima tant.

La perte que nous avons faite, Mgr. est immense, mais que la volonté de Dieu soit faite. C'est lui qui ducit ad inferos et reducit, nous bénirons toujours la main qui nous frappe. Le soir de la mort de notre bon Père, nous arrivaient deux missionnaires, l'un est destiné à notre mission et l'autre à celle du Chily. Et peu plus tard, le vicaire apostolique du Tché-Kiang, Mgr. Delaplace ordonnait 4 Prêtres, 2 Chinois et deux des Nôtres. Mais à l'instant où je vous écris, 1 Prêtre Chinois et un de nos Pères sont aux portes de la mort; et c'est la typhoïde qui semble encore réclamer ces deux victimes. Je ne parle pas de tous les autres Pères fatigués et qui ne peuvent que traîner. — Que si les rebelles viennent à être chassés de Sou-Tcheou, nous serons encore écrasés par la besogne bien plus que nous ne le sommes actuellement. Je recommande, Mgr, à vos SS. SS. et vos prières ainsi qu'aux prières de tous ceux qui veulent bien s'intéresser à la propagation de la foi dans le céleste empire, notre mission et celles de tous nos collaborateurs dans l'Apostolat.

Scolasticat de Laval. IHS Mars 1864.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de.......

Nos RR. PP. et nos CC. FF.

Pax Christi.

France — Une lettre du Supérieur de la résidence de Strasbourg raconte l'épisode suivant arrivé pendant un triduum que prêchait un Père de cette maison au village de Schiltigheim à l'occasion de l'adoration perpétuelle: Le dimanche, 25 8bre, vers les 8 heures du soir, on sonne le tocsin pour annoncer un incendie; le feu venait en effet de se déclarer dans un village tout protestant, situé à une lieue de là et M. le Curé et le Père se mettent aussitôt en mesure de s'y rendre. « N'y allez pas, leur disait-on, ce sont tous des protestants ». Ils partent néanmoins, et arrivés sur le lieu du sinistre, ils trouvent une foule en désordre incapable de s'organiser; les gendarmes ne pouvaient parvenir à établir la chaîne. Le Père aussitôt met de côté son chapeau et sa roupe, fait former la chaîne, et se porte partout où sa présence peut être utile, sans avoir égard à aucun danger; le curé voulait le retenir, mais ce fut en vain, et ensemble ils travaillèrent jusqu'à 2 heures du matin. Le pasteur protestant finit par arriver aussi; il regarda, et ce fut tout. On ne put donc s'empêcher dans le village de faire la comparaison, et elle fut naturellement à l'avantage des deux prêtres catholiques; la police fit demander les noms et qualités du Père, mais je suis porté à penser qu'on hésitera à faire sonner trop haut l'éloge d'un Jésuite. Je ne sache pas que les feuilles publiques en aient parlé; toutefois le pasteur protestant de la Commune incendiée écrivit au Curé de Schiltigheim une lettre dont je vous adresse la copie.

« Mittelhausbergen, le 27 Octobre 1863. — Monsieur le Curé. —

« C'est avec un sentiment de vive gratitude que je viens aujourd'hui, tant au nom de mes ouailles qu'en mon nom personnel vous remercier du noble et généreux dévouement dont vous et votre excellent ami, tout à fait étranger, dit-on, à nos localités, avez fait preuve dans la triste nuit de dimanche dernier.

Vous avez, en dignes serviteurs de Dieu, compris et pratiqué les saints préceptes de son divin évangile.

Le feu, ce fléau terrible, s'était déclaré à Mittelhausbergen, commune entièrement protestante, et, sans égard à la différence de communion, vous êtes accourus au premier signal du danger; vous avez noblement payé de vos personnes; vous avez encouragé les travailleurs; vous avez travaillé vous-mêmes; vous avez montré par l'exemple que notre prochain était bien celui qui avait besoin de notre secours.

Recevez, Monsieur le curé, par ma bouche, nos faibles, mais sincères remerciements.

Que le Seigneur vous préserve, vous et votre commune d'un pareil malheur, et que le tout-puissant vous rende en bénédictions tout le bien que vous avez fait à notre Commune par votre présence et votre généreux exemple.

Votre tout dévoué serviteur en Christ — C. D. Meyer pasteur

Confession d'Augsbourg.

Maduré — Extrait de plusieurs lettres du P. Ollivier. — Fête du Sacré-Cœur de Jésus, 12 juin, 1863.

Je viens d'éprouver encore une fois la vérité de ce qui nous a été dit un jour dans une conférence à Laval : „ La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est un brasier ; placez ce brasier où vous voudrez, il échauffera tous ceux qui s'en approcheront „. Je puis dire en toute vérité que cette dévotion a réellement embrasé les chrétiens du village où je réside, et vous auriez été charmé de voir avec quelle piété et quelle ferveur ils assistèrent au divin Sacrifice ; en leur parlant de la dévotion au Sacré-Cœur, j'étais loin de m'attendre à les voir venir en si grand nombre à la Sainte Messe ; laissez-moi donc, Mon Révérend Père, vous raconter quelques-unes des grâces nombreuses que j'ai obtenues par l'intercession de ce Cœur divin. —

J'avais mille peines à déterminer les chrétiens d'un village à venir me chercher pour leur administrer les Sacrements, chaque fois que je leur en parlais : „ Que le Souami, répondaient-ils, vienne dans un ou deux mois, et nous le recevrons avec joie ; maintenant c'est impossible ; nous n'avons pas de paille pour ses bœufs ; nos travaux pressent, puis rien n'est prêt ; etc. — Je forçai enfin la place, mais j'eus bientôt lieu de m'en repentir ; la moitié du village refusa de se confesser et cela à cause de divisions et de querelles qui venaient de s'élever entre les habitants, et que le temps loin d'adoucir n'avait fait qu'envenimer. Dès mon arrivée, j'avais écrit, de concert avec le catéchiste, aux principaux chrétiens des villages voisins pour les prier de venir mettre la paix dans celui-ci. Ils avaient déjà eu deux longues séances à ce sujet, et la conclusion fut que les plus intéressés à l'affaire étant absents, il fallait remettre le tout à une autre fois ; et sur cela on me donna mon congé. Que faire ? Je me recommande alors au divin Cœur de Jésus, et avec d'autant plus de confiance que je lui demandais une chose moralement impossible ; car comment faire venir les parties intéressées sans lesquelles on ne pouvait rien décider ; puis comment réunir de nouveau 15 ou 20 cultivateurs dispersés dans trois villages, surtout après qu'ils eussent déjà été convoqués deux fois, et sans résultat ? Je dis donc aux chrétiens venus pour me congédier : le temps fixé pour vous administrer les sacrements est passé, mais je ne puis partir avant d'avoir confessé tout le monde ; et pour ne pas vous être à charge, je me procurerai moi-même tout ce dont j'ai besoin. „ Je restai donc et le lendemain je dis la Messe en l'honneur du Sacré-Cœur ; le soir même, les deux principaux représentants des parties adverses rentraient au village ; et les chrétiens des villages environnants se réunissaient une 3ème fois ; la séance fut longue et orageuse. J'entendais les discussions de ma cabane et je me demandai non sans inquiétude comment tout cela finirait. J'avais fait exposer dans l'église les tableaux des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et ma confiance ne fut pas trompée ; enfin vers 8 ou 9 heures du soir, mon catéchiste vint m'annoncer que la paix était faite. Je me rendis aussitôt à l'église pour remercier Dieu, et le dimanche suivant je confessai ces hommes maintenant réconciliés. Ce fut pour moi une véritable fête ; on ne voulut plus que je partisse ; on me fit en quelque sorte violence pour me retenir jusqu'au dimanche suivant, et l'on pourvut généreusement à mon entretien. — Grâce aux différents petits objets que les élèves du collège de Metz ont eu l'heureuse idée de m'envoyer, j'ai pu pendant ce temps prêcher un grand nombre de payens ; ma porte était assiégée ; tout le monde voulait voir mon petit bazar ; hommes, femmes et enfants ; et tous subissaient une assez longue instruction pour le plaisir de voir quelques bagatelles ; le dimanche surtout il y eut grand concours, et il fallut exposer devant l'église les images qui représentaient les principales vérités de la foi afin que tous les infidèles pussent les contempler à loisir ; Le Cœur de Jésus est vraiment le roi des cœurs ; conjurez-le d'étendre son aimable et puissant empire sur tous nos malheureux idolâtres ; faisons-lui tous violence en leur faveur.

15 Juillet. — La semaine dernière le divin Cœur rétablissait encore la paix dans deux de nos villa-

-ges. Le 1er compte seulement deux familles qui sont divisées depuis plus de 20 ans. Jusqu'ici je n'avais même pu réussir à parler aux deux partis à la fois; car quand ceux de l'un venaient me visiter, les autres refusaient de se présenter. Je résolus alors d'exposer dans l'église l'image du Sacré Cœur avec deux petites bougies; je fis ensuite réciter des prières; je dis quelques mots et la réconciliation s'opéra d'une manière vraiment touchante et admirable. La puissance de ce Cœur divin a encore été plus manifeste dans un autre village: j'y avais confessé à peu près tous les hommes; mais les femmes ne se présentaient pas; des disputes violentes s'étaient élevées entre elles depuis plusieurs mois; et les hommes mêmes avaient fini par entrer dans ces querelles. Il fallait cependant y mettre fin; on me conseillait de ne pas y songer maintenant; mais comptant sur l'intercession du Sacré Cœur, je fis venir par force tout le monde à l'église, sur mon ordre, on récite les litanies et d'autres prières, et voilà que la paix se rétablit d'elle-même. Gloire donc et honneur à l'aimable Cœur de Jésus. — Dans ce moment, je médite le projet de bâtir une église à Combée, ville située dans une immense vallée, très-peuplée. Mille obstacles s'élèvent contre la réalisation de ce dessein, et c'est précisément ce qui fait ma force et mon espérance. Je n'ai pas un sou pour commencer; des protestants me font un procès pour réclamer le terrain où je me propose de bâtir, et quelques anciens Chrétiens qui s'y trouvent ont absolument refusé de me recevoir l'année dernière; je n'ai encore baptisé que 8 enfants dans la ville. Mais j'ai promis à notre bon maître de dédier cette église à son Cœur divin s'il veut me seconder et aplanir les difficultés. Les lettres de nos anciens Pères parlent déjà de cette ville de Combée, qui n'a pas déchu de son importance; les payens y ont une pagode célèbre dont les fêtes durent de 8 à 10 jours: alors le concours est immense; on y vient même de Madras; de sorte que si nous y avions une belle église, tout porte à croire que nous ferions de nombreuses conversions.

— Si vous pouviez me voir aujourd'hui vous verriez ce que c'est que la pauvreté; tout à l'heure le cuisinier me disait d'un air tout triste, qu'il n'avait rien à servir pour le dîner, et qu'il ne pouvait rien trouver, même pour de l'argent. Pour avoir du pain, je suis obligé d'envoyer un exprès fort loin, et il est souvent obligé d'attendre un ou deux jours, lors même que les commandes ont été faites d'avance. Aussi le pain me tient lieu de dessert, et le riz cuit à l'eau me sert de pain. Il y a ici des millions d'hommes qui n'en mangent jamais, qui ne savent pas même ce que c'est. Je ne connais pas de race plus malheureuse que cette race noire, et cependant ce peuple ne se plaint pas; il ne murmure ni contre Dieu ni contre ceux qui le gouvernent, et pourtant que n'en a-t-il pas à endurer. J'ai vu de pauvres paysans auxquels on avait volé leurs bœufs, être obligés d'attendre plus d'un mois pour obtenir justice; pour le moindre petit procès, et ils sont très-fréquents ici, les cultivateurs sont obligés de quitter leurs villages et d'attendre 8, 15 et 20 jours auprès des tribunaux, et ils n'en reviennent le plus souvent qu'après des arrangements très-onéreux. Que j'aurai long à dire à ce sujet! Ce n'est pas précisément la faute des Anglais, mais plutôt celle de leurs subalternes noirs, pour lesquels l'argent est tout. Nos philanthropes modernes qui rêvent sans cesse de nouvelles constitutions feraient bien de laisser l'Europe en paix et de tourner leurs regards et leurs efforts vers des nations dont le sort est vraiment à plaindre, et dont l'affranchissement ferait l'honneur et la gloire de ceux qui auraient le courage et la générosité de s'y dévouer. Pour vous qui avez la belle mission de prêcher, ah! faites comprendre à vos auditeurs, je vous en prie, combien les Payens sont malheureux, même au point de vue du bien être matériel; avec une civilisation de plus de 3,000 ans, ils se trouvent à une distance incroyable des nations chrétiennes. Et cependant l'Indien se croit le premier peuple du monde; mais il n'en est que plus malheureux, car ne comprenant pas combien il est dégradé, il ne sait

non plus apprécier le bonheur matériel des peuples de l'Europe, encore moins les avantages intellectuels et spirituels dont ils jouissent. — Que le Cœur de Jésus ait pitié d'eux! — J'attends au plus tôt les divers objets que je vous ai marqués pour continuer mon apostolat auprès des payens; je dirai même auprès de bien des chrétiens; car j'ai besoin de les intéresser; et pour les attirer, il me faut de temps en temps du nouveau. Si vous saviez combien il est difficile ici de parler de religion lorsqu'on n'a rien pour exciter la curiosité et fixer les esprits; et combien au contraire c'est aisé quand on a quelque chose à montrer, ne serait-ce que des bagatelles, je ne doute pas que vous ne fissiez votre possible pour m'envoyer souvent de quoi renouveler mon petit bazar. Combien cependant les conversions sont difficiles! Oh! priez et faites prier beaucoup pour le pauvre missionnaire et pour le peuple qu'il doit évangéliser. Les privations et le travail font la joie d'un apôtre, mais ce qui le désole, c'est de ne rencontrer que des payens insensibles. Hélas! c'est souvent mon pain quotidien; et il est des jours où toute ma confiance est dans les prières de la Compagnie, notre mère. Le Schisme a pénétré ici, et longtemps encore nous gémirons de ses ravages; partout je le rencontre avec ses chicanes, sa haine et son esprit d'opposition. Dans toutes les localités un peu importantes, les Turcs pervertissent les chrétiens et communiquent aux payens leur fanatisme, et leur aversion contre nous; je ne connais pas un seul mahométan converti. Comment après cela amener à la foi les infidèles sur lesquels nous n'avons presque pas de moyen d'action: les intérêts du temps sont les seuls dont nous puissions les entretenir; les choses spirituelles, la vie future, le langage de la raison, ne font aucune impression sur ce pauvre peuple que les usages de caste tiennent comme enchaîné. Je m'industrie à multiplier mes rapports avec les payens; et quand je presse les chrétiens de travailler avec moi à les convertir, ils me répondent: c'est inutile; au moment voulu par Dieu, ils se convertiront d'eux mêmes. J'ai de la peine à me contenir en les entendant parler ainsi; et cependant je sais par ma propre expérience que les payens ne songent guère en effet à embrasser la foi.

Humainement parlant, nous ne sommes pas à la veille de voir les Indiens se convertir en masse. Voilà plus de 3 siècles que nos Missionnaires arrosent ce champ de leurs sueurs, et il paraît encore tout inculte. Que sont 150,000 chrétiens environ, au milieu de 7 millions d'habitants que renferme la mission du Maduré! Obtenez-nous le don des miracles, et nous serons peut être plus heureux. Il est vrai que le mouvement des conversions s'est ralenti depuis bientôt 100 ans; le schisme a éteint la foi dans les cœurs; faute de soins, plusieurs villages sont retournés au paganisme, car pendant près de 40 ans, les prêtres étaient rares et peu zélés. Les Protestants sont venus à leur tour; ils ont élevé des temples et des écoles dans un grand nombre de localités et partout on rencontre leurs Catéchistes. — Il faut avouer aussi qu'il y a des Centres où la religion est solidement établie; pour mon compte j'en ai quatre, dans chacun desquels il m'est possible de réunir 400, 500 et jusqu'à 600 chrétiens, généralement plus instruits des vérités de la religion que nos paysans en France; s'il y avait là de belles églises, je pourrais espérer des conversions; mais dans la chrétienté la plus importante, c'est une misérable grange qui me sert d'édifice religieux; et dans un autre centre, l'église tombe en ruine. — J'ai plusieurs fois entendu nos anciens missionnaires exprimer le désir de voir des Trappistes s'établir dans l'Inde. Leur genre de vie conviendrait admirablement à nos Indiens et leur présence dans le pays donnerait aux payens une plus haute idée de notre Religion. Qui n'a pas ouï parler des pénitents de l'Inde et de la vénération dont ils sont l'objet? Les frais d'établissement et la difficulté de s'acclimater paraissent avoir

empêché jusqu'à ce jour la réalisation de ce projet. Mais les dépenses seraient notablement diminuées par le moyen des messageries impériales, et quant au climat, on peut dire que près des montagnes, il se rapproche beaucoup de celui du Nord de la France, abstraction faite de la glace et de la neige. Nous avons là une maison où nos missionnaires vont de temps en temps se reposer de leurs fatigues. Que de sites magnifiques où loin du bruit et des révolutions de ce monde, de fervents Trappistes pourraient se sanctifier, en donnant à nos Indiens l'exemple de la perfection évangélique.

— Amérique —. Cayenne 29 7bre 1863. — Lettre du R.P. Givre au R.P. Foucault.—

Mon Révérend Père P. C. — Je ne saurais trop vous remercier ainsi que vos chers novices de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser. Comment vous payer ma dette de reconnaissance. Quand on reçoit une lettre datée de Cayenne, on s'attend ordinairement à des nouvelles intéressantes. Hélas, vous pourriez bien vous tromper. Notre œuvre de la transportation, modeste en elle même et dans ses résultats n'offre pas de scènes bien variées. Voici 10 ans que nous exerçons le ministère auprès des condamnés, auprès de cette classe d'hommes la plus vile, la plus malheureuse, la plus disgraciée aux yeux du monde. Les succès, et les consolations que nous commençons à recueillir à présent et la confiance dont nous jouissons, n'ont pu être achetés qu'au prix des plus grands sacrifices. Quatre d'entre nous ont trouvé la mort dans l'exercice de la charité, et quoique aujourd'hui les jours soient meilleurs, l'insalubrité du climat, et le travail laborieux que demande la guérison de ces pauvres âmes, exigent de nous la patience la plus grande, le zèle le plus dévoué, la charité la plus tendre, et ne laissent pas de rendre pénible et infiniment méritoire l'œuvre à laquelle nous sommes dévoués. — La transportation est divisée en plusieurs Pénitenciers placés généralement ou sur des Iles ou le long de la mer à différentes distances. Il y a 80 lieues de celui qui est situé le plus au nord sur le fleuve du Maroni, à celui qui se trouve le plus au sud sur l'Oyapock. Les transportés au nombre de plus de 6,000, ainsi répartis sur les différents points de la Colonie, forment en moyenne des groupes de 5 à 600 hommes pour un pénitencier, et ils sont soumis au régime militaire. — Les hommes sont employés à la culture de la terre, à la construction des Cases et des routes et leur travail n'est pas rétribué. Leur nourriture, qui vient de France, vu que le sol sous les tropiques ne produit point de céréales, consiste par jour en 750 grammes de bon pain ; 25 centilitres de vin, et 3 portions de légume, dont une est accompagnée d'une ration de bœuf salé. — Trois pantalons de toile blanche ; 3 chemises de coton ; deux blouses, dont l'une en toile et l'autre en laine ; un chapeau de paille et une paire de souliers, forment leur habillement. La plupart des transportés marchent pieds-nus, aussi leur arrive-t-il de se blesser souvent et la moindre blessure fait une plaie qui exige quelquefois plusieurs mois de guérison ; les amputations sont très fréquentes ; et à voir les figures pâles et décharnés d'un grand nombre de nos malades, vous les prendriez pour des spectres vivants. Il n'est pas rare de rencontrer ici de singulières maladies : ainsi une mouche s'étant introduite par le nez dans le cerveau d'un homme, y déposa ses œufs ; ceux-ci donnèrent naissance à des vers qui, nourris ainsi de chair humaine, devinrent bientôt énormes, et le pauvre patient, dévoré tout vivant éprouvait des douleurs atroces. Les vers allaient s'introduire dans le crâne et occasionner une mort instantanée ; pour prévenir ce malheur, le médecin dut enlever le nez au malade, et par des injections d'eau bouillante, il fit sortir 80 vers pleins de vie. On croyait le malade guéri ; mais d'autres vers se formèrent de nouveau, et le malheureux finit par succomber. Un homme peut donc être tué par une mouche,

et cette maladie est assez commune ici. — Nos transportés forment 3 catégories: les condamnés aux travaux forcés; les repris de justice et les libérés. — Les condamnés aux travaux forcés sont presque tous gens de la campagne, et ils ont conservé un reste de foi au milieu de leurs désordres. De toutes les catégories, elle est la plus maniable, la plus facile à gouverner. Avec un peu d'expérience il est facile de reconnaître à quelle contrée ils appartiennent: les Alsaciens, les Bretons, les Vendéens, en général les hommes du midi et du nord de la France se font remarquer par leur esprit de foi. Si vous leur dites en les abordant: mon ami, il faut vous confesser, ils vous répondront presque tous: « Ah! mon Père, je m'approchais des Sacrements dans mon pays; si je n'avais jamais cessé de le faire, je ne serais pas ici. — J'ai pleuré l'autre jour, en voyant les camarades communier en si grand nombre. — Si j'avais toujours suivi l'exemple de mon père et de ma mère! Mais vous savez, j'ai voulu faire mon tour de France et les mauvaises compagnies m'ont perdu; » etc. — Les condamnés qui viennent du centre de la France sont loin de tenir ce langage; ils n'ont jamais rien à se reprocher, et ils sont désespérants. À l'article de la mort, si vous leur dites: « Mon ami, il faut songer à la confession » Moi, Monsieur, répondront-ils, je n'ai rien sur la conscience, je suis ici pour mon fait, mais je l'ai bien expié. — Ou bien: « Je ne veux pas vous refuser, si vous le désirez »; ils apportent donc un peu de complaisance, mais jamais de péché ni de contrition; ils répondent oui ou non, et voilà tout. — Après cette première catégorie qui est la plus nombreuse (5,000 environ), vient celle des repris de justice; ce sont des hommes qui placés sous la surveillance de la police, ont rompu leurs bans, c'est-à-dire, qu'ils sont sortis des limites qui leur avaient été fixées; pris et envoyés en Guyanne, ils sont traités comme les condamnés; on en compte à peu près 1,200. Tous ces gens-là crient, tempêtent, prétendent qu'on est injuste à leur égard; qu'ils sont innocents etc; mais ils se gardent bien de dire qu'ils ont déjà subi 15 et 20 condamnations pour vol, vagabondage, fraude et le reste. Presque tous sont des habitués des prisons Centrales; là ils n'ont rien appris de bon, et en ont rapporté au contraire, beaucoup de préjugés contre la Religion. Notre ministère auprès de ces hommes-là rencontre beaucoup d'obstacles; il y en a qui ne peuvent souffrir qu'on leur parle de Dieu et la présence d'un prêtre les met en fureur. Ouvertement hostiles à la religion, ils ne cessent d'injurier et de railler ceux qui la pratiquent; à les entendre, c'est nous qui sommes les auteurs de leurs détention; plusieurs se disent protestants, uniquement pour ne pas venir à l'église. — Ce n'est pas à dire cependant qu'on travaille sans résultat auprès d'eux, et bien des faits prouveraient au besoin que la bonne semence fructifie aussi dans ce terrain réputé stérile et rocailleux. — Vient enfin la catégorie des libérés, qui devient chaque année de plus en plus considérable. Vous croyez sans doute que ce mot <u>libéré</u> désigne un homme qui a fini sa peine et qui ayant payé sa dette à la société peut retourner dans sa patrie. Cela était vrai autrefois; mais aujourd'hui <u>libéré</u> veut dire un homme qui après l'expiration de sa peine, doit encore passer le double du temps en Guyanne, s'il n'a pas été condamné pour plus de 8 ans; si au contraire sa condamnation s'étend à plus de huit années; il doit y rester toute sa vie; le décret a paru en 1854 et il est ponctuellement exécuté. C'est ce que nos hommes appellent être condamné au <u>doublage</u>. Il va sans dire qu'ils trouvent cette mesure absurde, et il faut se mettre à leur place pour s'expliquer leur mauvaise humeur. Ils ne comprennent pas pourquoi le gouvernement tient tant à les garder à la Guyanne; pour eux, ils n'y tiennent nullement, et c'est à qui peut s'évader; et cependant qu'ils sont à plaindre dans ces forêts vierges, traqués comme des loups, ou bien exposés sur la mer sans vêtements et sans nourriture. A ce sujet permettez-moi de vous raconter une évasion récente, et très adroitement opérée: tous les quin-

-ze jours le P. Jardinier se rend à St Jean, chantier dépendant de St Louis du Maroni, pour y célébrer l'office du dimanche, et ce jour là les condamnés ont l'habitude d'orner la chapelle avec un peu de verdure. Or, un samedi matin deux libérés se rendirent chez le surveillant pour lui demander la permission d'orner la chapelle, comme d'ordinaire, avec de grands pineaux, sorte de palmiers qui croissent à un quart de lieue de là. « « Oui, dit le surveillant, mais comme il vous faut un canot, deux soldats vous accompagneront. » Le canot part; les soldats n'avaient pas cru devoir prendre leurs armes; ils étaient deux contre deux. On arrive; les 2 libérés se mettent à cueillir leurs pineaux pendant que les soldats s'occupent à causer ensemble. Bientôt un de ces derniers entend du bruit près de la rive du Maroni, et dans la direction du canot. « Ce n'est rien, lui dit son camarade, tu sais que c'est le chantier de bois auquel on arrive par terre. » Un instant après, ils voient passer comme une ombre qui se dirigeait vers le rivage. Ils se lèvent et conçoivent des inquiétudes. — Qu'y a-t-il, s'écrient alors les deux libérés qui étaient dans le complot; est-ce qu'on veut voler notre embarcation? voyons un peu. » et ils se dirigent vers la rive. Quatre hommes démarraient le canot et le chargeaient de vivres et de haches. Un des cueilleurs de pineaux s'élance dans l'embarcation laquelle quitte aussitôt le bord et prend le large. Les soldats n'avaient pas d'armes, que faire? ils essaient en vain de retenir le deuxième cueilleur de pineaux; mais celui-ci s'esquive à son tour, se jette à l'eau et gagne à la nage ses compagnons qui l'attendaient. Les deux militaires qui ne savaient pas nager, étaient fort embarassés, à peu près comme une poule qui voit ses petits canards se jeter à l'eau. Il leur fallut revenir par terre et ce ne fut que le soir qu'on put annoncer l'évasion à St Louis; mais il était trop tard; les six fugitifs avaient une avance de huit heures sur ceux qui devaient les poursuivre. — Considéré sous le point de vue religieux, notre œuvre est des plus importante. Nous nous occupons des pécheurs les plus abandonnés, les plus éloignés de Dieu, les plus malheureux sous tous les rapports. Les transportés peuvent pratiquer ici leur religion sans rencontrer d'autre obstacle que le respect humain, et plusieurs savent le braver. Les offices se font dans les pénitenciers à peu près comme dans les paroisses de France, avec cet avantage que tous nos paroissiens sont obligés d'y assister. La messe et les vêpres sont obligatoires tous les dimanches et les jours de fête; la prière du matin et du soir est de règlement pendant toute l'année; on fait aussi des instructions pendant l'avent, le carême et le mois de Marie, et il y a toujours de nombreuses communions à toutes les grandes fêtes et surtout au temps pascal. — Pour comprendre tout le bien que la religion procure à ces malheureux, il faudrait, comme nous, voir tout ce qu'ils ont à souffrir de privations, d'injures, d'humiliations, de mauvais traitements, en compagnie souvent de mauvais camarades qui ne cessent de se plaindre, de blasphémer, d'injurier ceux qui les entourent. Vous en voyez un grand nombre qui gardent le silence, se retirent à l'écart pour prier Dieu dans le secret de leur cœur et supportent tout avec une tranquillité d'âme parfaite. Il en est qui font des lectures de piété très-prolongées, d'autres récitent leur chapelet et les prières de l'église, trouvant trop courte la prière qui est récitée le matin et le soir et qui consiste en un Pater et un Ave. Grâce à Dieu, nous ne travaillons pas en vain; sans doute tous nos transportés ne sont pas des modèles de vertu et d'humilité; mais il y en a beaucoup qui s'efforcent de mener une vie chrétienne; beaucoup se consolent dans le malheur par la pensée que Dieu voit leur repentir et que leurs souffrances bien endurées attireront les bénédictions de Dieu sur leurs familles qu'ils ont plongées dans le deuil et dans la désolation. Ils n'ont pas généralement l'espoir de retourner en France; mourir ignoré dans un coin de la Guyanne, voilà la seule ambition de plusieurs. « Si Dieu ne m'avait pas arrêté, disait un transporté, j'aurais marché toute ma vie dans le crime. » — C'est une sottise, [illegible]

d'avoir peur de se confesser, je viens de le faire, et j'en suis heureux. — Mon Père, disait un 3ème, voilà 10 ans que je n'ai donné de mes nouvelles à ma famille; veuillez écrire à ma mère pour la consoler; dites lui que je lui demande pardon de n'avoir pas suivi ses conseils et que je meurs en bon chrétien „. — Nous sommes heureux de nous dépenser pour une si belle œuvre; mais que les fruits seraient bien plus abondants, si l'on comprenait bien qu'elle doit être avant tout une mission religieuse. Mais malgré les difficultés, nous pouvons dire que nous sommes à présent maîtres du terrain; Comme nous n'entrons pour rien dans les moyens de répression sinon pour en adoucir quelquefois la rigueur, les bons et les mauvais nous rendent cette justice que nous ne sommes là que pour leur faire du bien.

Parmi les faits les plus intéressants de cette année, je mets en 1ère ligne une course apostolique du Père *Gonnet* à St. Georges et sur les rives de l'Oyapoc, pendant le mois de mai 1863, voici quelques détails. — Depuis assez longtemps aucun prêtre n'avait paru sur les rives de l'Oyapoc, et le pénitencier de St. Georges lui-même n'avait été visité qu'en courant au mois de Janvier et de Mars. Afin de procurer à ces populations délaissées les moyens de remplir leurs devoirs religieux, j'écrivis au P. Gonnet résidant à la Montagne d'Argent de se tenir prêt à partir pour une mission de quinze jours environ. Monsieur *Bourny* commissaire-commandant du quartier de l'Oyapoc avait aussi été prévenu par moi et devait venir chercher le Missionnaire. — Le 13 Mai à 8 heures du matin Mr. Bourny mouillait devant la Montagne et à 10 heures ½ le Père Gonnet s'embarquait sur un canot portant fièrement trois voiles. Le voyage fut des plus agréables; grâce à un vent frais et arrière, l'embarcation franchit rapidement la baie ordinairement difficile à traverser et entra triomphalement dans la rivière. Magnifique et immense rivière en comparaison des cours d'eau qu'en France nous appelons des fleuves. L'œil se repose avec ravissement sur les ilots sans nombre dont elle est parsemée et qui par leur luxuriante végétation attirent et charment les regards. — De distance en distance on apperçoit sur les deux rives des habitations qui semblent vouloir se cacher derrière l'épais rideau de verdure formé par les arbres et des plantes de toute espèce. Quelques uns des habitants riverains prévenus par le Commandant se montraient sur les bords, et on les avertit que le lendemain fête de l'Ascension, il y aurait Messe à *Malouet*. De petites embarcations essayèrent aussi de s'approcher pour voir et saluer le Père. Est-ce le P. *Barbe*? demandait un vieux nègre, voulant désigner par là un prêtre séculier qui visite quelquefois ces parages et qui porte une longue barbe. A 6 heures du soir, au moment du coucher du soleil, la brise tomba et force fut de mouiller en pleine rivière, l'équipage étant trop peu nombreux pour essayer de la pagaie. — La nuit fut splendide. Le Ciel étincelait de mille feux qui se réflétaient dans les ondes paisibles et transparentes et invitaient l'âme à bénir Dieu et à l'aimer comme l'auteur de tant de merveilles. — Le lendemain 14, dès la pointe du jour le canot abordait à Malouet. L'église est dans un état pitoyable; les murailles lézardées, et la toiture défoncée présagent une chute prochaine. Les légères habitations de ces contrées brûlantes, construites presque toutes en bois se détériorent vite et ne laissent presque pas de ruines. — A peine débarqué, le P. Gonnet se met à l'œuvre. Il s'agissait de décorer du mieux possible cette nouvelle grotte de Bethléem. Les paroles et les exemples du Père encouragent les noirs, ils apportent du feuillage et des fleurs et bientôt la pauvre chapelle prend un air de fête. Le chœur, l'autel, le modeste trône de la Reine du Ciel parés avec goût étalent un luxe tout champêtre. — Cependant les paroissiens arrivent, et les plus zélés se présentent au tribunal de la pénitence. A onze heures commence la messe, messe solennel autant que le permettent les circonstances et le lieu, et chantée avec entrain et avec assez d'ensemble. La parole de Dieu écoutée avec le plus religieux silence portera sans doute ses fruits car elle tombe dans des cœurs simples. Bon nombre de fidèles s'approchent avec foi du banquet divin. L'exercice se termine

par des cantiques à Marie. Le chant solennel des vêpres, la récitation du chapelet et les confessions occupèrent toute la soirée. — Le P. Gonnet avait annoncé qu'il ne partirait de Malouet que le dimanche suivant après la messe et qu'il serait à la disposition des habitants pendant les journées du vendredi et du samedi. Ce temps fut utilement rempli par les confessions, par divers exercices de piété, et par la visite de quelques malades. Cependant la plupart des paroissiens se réservaient de faire leurs dévotions à la grande fête de la Pentecôte, époque à laquelle le Missionnaire devait encore se trouver à Malouet au retour du pénitencier de St Georges. — Pour se rendre à l'église, nos chrétiens ont de grandes difficultés à vaincre. Comme la mer remonte dans l'Oyapoc à une assez grande hauteur, ceux qui habitent au dessous de Malouet y viennent avec le flux, ceux au contraire qui habitent au dessus s'y rendent par le reflux ; ainsi ce qui favorise les uns est un obstacle pour les autres et quand il faut lutter contre le courant c'est une fatigue incroyable pour les pagayeurs. Ils ne sauraient, en outre s'aventurer dans leurs embarcations avec des habits propres. Ils arrivent donc à demi vêtus, portant leur garde-robe dans des pagaras, et une fois débarqués, ils s'endimanchent. Quelques carbets sont élevés pour cette toilette en plein vent. — Le P. Gonnet ayant résolu de demeurer à Malouet depuis le 14 jusqu'au 17, dut songer à un abri pour la nuit. Les deux maisons les plus voisines, les seules dans lesquelles on aurait pu se rendre commodément par terre et dresser un hamac étaient de mauvais cabarets tenus par des personnes notoirement scandaleuses. Les libertins s'y donnent rendez-vous de toute la contrée et le samedi on y danse <u>au tamtam</u>. Prendre gîte chez le commandant du quartier, c'était se condamner à un voyage sur la rivière, de 2 heures au moins pour l'aller et autant pour le retour en supposant le courant favorable. Le Père résolut donc de passer les nuits à l'église en compagnie du divin sauveur. — Le dimanche 17 après avoir chanté la Ste Messe, il s'embarqua pour se rendre à St Georges. Le trajet est assez long, surtout quand il faut le faire par une pluie battante. A peine entrés dans la rivière, les Noirs chargés de conduire l'embarcation commencèrent une espèce de chant monotone s'élevant aux notes les plus aigues et retombant brusquement aux tons les plus graves. L'un d'eux chantait le récitatif, les autres répétaient le refrain. A force de les écouter, on finit par saisir la sauvage mélodie de l'air et parfois quelques-unes des paroles. Mais des oreilles européennes se familiarisent difficilement avec cette étrange musique. Ce chant accompagne et soutient le mouvement des pagayes que les Nègres frappent en cadence et qu'ils font quelquefois tournoyer dans tous les sens avec beaucoup d'adresse. Les Indiens ne connaissent pas cet accompagnement. Silencieux et pour ainsi dire, immobiles, ils fendent les flots avec rapidité, sans faire entendre le moindre bruit. — Le commandant de St Georges se prêta de très bonne grâce aux arrangements proposés par le Père pour donner une retraite fructueuse dans le Pénitencier. A cinq heures du matin les transportés se rendaient à l'église afin d'assister à la messe et entendre une instruction. Le soir à 6 heures, autre instruction suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Les chants liturgiques et des cantiques donnaient du mouvement et de la vie à ces divers exercices. La retraite commencée le dimanche 17, se termina le matin du jour de la Pentecôte, c'est à dire, qu'elle dura une semaine. — Le Pénitencier de St Georges se composait à cette époque de 98 transportés, parmi lesquels on comptait 27 blancs. Il y avait 10 ou 12 malades à l'hôpital. Les condamnés se montrèrent dociles, attentifs et recueillis. Malheureusement quelques Noirs Yoloffs ne comprenant ni le français ni le créole, ne purent profiter de ces jours de grâce et de salut. Trente transportés s'approchèrent de la Ste table. Saint Georges situé sur la grande terre est dans le voisinage d'immenses et impénétrables forêts. Des animaux de toute espèce peuplent ces bois inexplorés, et des tigres se montrent jusque dans le voisinage du camp. C'est près de là aussi que se trouve la tombe délaissée du P. *Bigot*, 1er aumônier de St Georges, mort le 28 avril 1854, victime de l'insalubrité du climat et de son zèle pour le salut du troupeau confié à ses soins. — Suivant sa promesse le P. Gonnet était à Malouet pour la fête de la Pentecôte. Ce fut une véritable journée de Missionnaire. La grand Messe,

les vêpres, les confessions, des baptêmes, des mariages ne lui laissent pas un instant de repos et la nuit seule interrompt le travail. Le lendemain 25, il se rendit chez Mr Bourny, dont la famille, son chef en tête, communia à la Messe. Le mercredi 27, le St Sacrifice était offert à *Ouanary*. C'est une habitation habilement conduite par un régisseur intelligent et énergique. On y emploie 72 engagés noirs, Coolis, et Chinois. La plupart de ces travailleurs sont idolâtres. Les Chinois et les Coolis sont faciles à reconnaître au milieu du reste de la population, et il ne serait pas difficile d'en faire des chrétiens si l'on avait les moyens et le temps de les instruire. Le P. Gonnet baptisa en ce lieu une jeune Coolie malade et très bien disposée. Elle avait été instruite par une pieuse négresse qui ne manqua pas de profiter de la présence du Père pour se confesser et faire la Ste Communion. Le soir du même jour le Père rentrait à la Montagne d'argent, après une absence de 15 jours. — Les chiffres suivants feront connaître les résultats de cette mission. — Communions 107. - Baptêmes d'enfants 7. - Baptêmes d'adultes 4. - Mariages 3. - Malades administrés 2. - Enterrement 1. - Pour compléter le tableau, je dirai un mot des habitants du pays. Les rives de l'Oyapoc à partir de son embouchure, jusqu'à 3 lieues environ au dessus de St Georges sont habitées par des noirs ou des mulatres de toutes les nuances. Les noirs, emancipés depuis 1848, gardent un impérissable souvenir de leur esclavage. C'est à cette époque de l'émancipation qu'ils rapportent les principaux évènements de leur vie. Ils ont horreur de tout travail pénible comme rappelant la servitude. Quand ils ont ensemencé un champ de Manioc qui doit les approvisionner de Couac et de Cassave, ils ne s'occupent guère d'autre culture. La chasse et surtout la pêche fournissent à leurs besoins. Ils sont sobres et n'était leur amour désordonné pour le tafia, ils seraient des modèles de tempérance. Mais quand l'occasion s'en présente, ils se montrent insatiables et ne gardent aucune mesure. Rien n'est plus simple que leur manière de s'établir sur un terrain qu'ils ont choisi. Ils commencent ordinairement par le niveler, puis avec des arbres abattus dans le voisinage ils construisent une case recouverte, en général, avec des branches de palmiers. Des sièges de bois, des hamacs, une table, composent l'ameublement. Ajoutez à cela quelques arbres fruitiers, un champ de patates et de maïs, de maigres volailles, et vous aurez le tableau d'une des riches habitations de la contrée. Cependant malgré cette nonchalance, ordinaire aux noirs, quelques familles se distinguent par leur ardeur au travail. Elles font le commerce des bois, du roucou, elles préparent le Cacao, le tapioka, et d'autres produits qu'elles vendent avantageusement. La plus grande passion des Noirs et surtout des négresses, c'est la toilette. Ils tiennent à s'habiller comme leurs maîtres et leurs maîtresses d'autrefois, et s'imposent les plus grandes privations, afin d'établir un luxe de mauvais aloi. Les couleurs vives, le blanc surtout, par amour des contrastes sans doute, sont de leur goût; la crinoline même a traversé les mers et s'étonne de se trouver au milieu des forêts et des savanes du nouveau monde. La fine bottine en cuir verni commence à devenir de mode. Les négresses les plus élégantes s'en parent mais on voit que c'est pour elles un embarras et un supplice. Aussi s'empressent-elles de les quitter, dès qu'elles ne posent pas en public. Un autre ridicule ce sont les noms prétentieux qu'on se donne dans cette population encore dans l'enfance. _ Mondor, Télémaque, Charlemagne, Wilfrid d'Alcantara, Zuleika etc et autres semblables. — Mais ce sont là de petites misères, il en est une plus grande et qui fait gémir le missionnaire. Le tempérament, le climat, l'oisiveté, la rareté des secours religieux amènent de graves désordres, et les exemples de quelques personnes effrontément scandaleuses et influentes augmentent le mal. Il faudrait un prêtre résidant dans ces parages pour contre-balancer cette influence fatale. Le prêtre est pour le noir un être à part contre lequel il n'a pas de griefs. Les autres blancs lui rappelent les jours de son esclavage, et sont pour lui des ennemis. Le prêtre au contraire est son ange de consolation, son avocat, son protecteur, son refuge; il est donc demeuré son ami, on écoute sa parole avec confiance, on croit à lui comme à Dieu même. La bonne volonté dont les noirs font preuve à son égard le démontre jusqu'à l'évidence: afin de faire baptiser un enfant ou de recevoir la bénédiction nuptiale, ils entreprennent dans leurs petits

canots des voyages pénibles et dangereux. Bien des chrétiens de France ne s'exposeraient pas à ces périls et ne s'imposeraient pas ces privations pour accomplir un devoir religieux. — Au dessus de St Georges, les rives de l'Oyapoc ne sont plus fréquentées que par les tribus indigènes. Nos anciens Pères avaient créé dans ces parages diverses missions dont on retrouve encore les vestiges, entre autres St Paul à quelques lieues de St Georges et N.D. de Ste Foi au confluent du Camopi et de l'Oyapoc. Le cœur saigne à la vue de ces ruines. Depuis la dispersion de la compagnie, les Indiens délaissés sont retournés dans leurs forêts et ils y continuent la vie sauvage de leurs ancêtres.

— Visite à Mana. —

Je viens de visiter le bourg de Mana et je vous envoie le récit de mon voyage à la léproserie. — Mana est un bourg de 800 âmes, composé presque exclusivement de noirs et fondé en partie par une Religieuse de France, qui, arrivée en 1828 avec 36 de ses Sœurs, 40 Colons et quelques enfants, conçut le projet de coloniser cette contrée. Tout ce qui existe aujourd'hui doit son origine à cette sainte femme, Supérieure générale des Sœurs de St Joseph de Cluny. Elle s'appelait Mme de Javouhey. Elle avait avec elle ses trois sœurs qui lui ont succédé dans le généralat. — Mr Mélinon, qui fut longtemps commandant de cette population, entra pour beaucoup dans la formation de Mana. L'Etablissement des Sœurs est très florissant. Et que font-elles ces bonnes sœurs? Elles font l'école des garçons et des filles, élèvent le bétail, cultivent la terre, la canne à sucre, le maïs, le riz, le café, font le tafia (eau de vie) et le rhum, (Breveté à différentes expositions.) écoulent les produits des habitants. C'est Mme de Javouhey qui a fait elle-même la plupart des mariages, en désignant à tel noir la négresse qui ferait mieux son affaire, et maintenant encore, on reconnaît comme les meilleures les alliances fixées par la Mère Jahouhey. — A six lieues de Mana existe une léproserie établie par la Mère Javouhey et desservie par trois de ses Sœurs et un médecin directeur. Les noirs ont une prédisposition à cette maladie hideuse et contagieuse, particulière aux pays chauds et beaucoup plus commune autrefois que maintenant. — L'Etablissement se compose de 50 lépreux et de 20 lépreuses. On en comptait, il y a peu de temps, 150. — La médecine soigne cette plaie, mais ne la guérit pas, parce qu'elle vient de la nature viciée du sang et de sa décomposition. La léproserie est isolée de toute habitation, et les pauvres lépreux sont exilés en pleine forêt sur un monticule d'un site enchanteur. La rivière de l'Acarouany, qui fait un coude au pied du mont, serpente à quelques pas de là. Une double allée de magnifiques manguiers et d'orangers abrite leurs pauvres cases ou carbets. Ils ne sont pas groupés dans une même salle; chacun peut avoir son logement. Le plus grand nombre est seul. Quelques ménages, mari et femme, vivent sous le même toit; d'autres qui n'aiment pas l'isolement, se réunissent à des camarades d'infortune et préparent ensemble leur nourriture. Entrons dans une de ces cellules. Il n'y a de jour que par la porte ouverte, jour et nuit. Tout dans ce carbet est noir, sale, affreusement sale. C'est au milieu de la case que se fait la cuisine. L'appartement est enfumé. Quel est cet homme étendu sur une espèce de lit de camp, couvert d'un drap, ou plutôt d'un chiffon sale? C'est un lépreux; il a un pied enveloppé dans un linge, l'autre pied n'a plus de doigts; les doigts des mains sont tombés, mangés, rongés par la lèpre, qui corrode les chairs à la manière des cancers. Il se sert de sa main, comme d'un moignon. Ces malheureux ne se plaignent pas; ils paraissent presque faits et habitués à cette privation. En générale, la lèpre attaque les extrémités, nez, oreilles, doigts et pieds, probablement parceque le sang appauvri a de la peine à arriver pour vivifier et enrichir les parties extrêmes. J'ai vu une négresse, jeune encore qui n'avait plus de doigts de pied. Elle marche habituellement sur ses genoux. Elle se recommande à nos prières. Une autre femme est continuellement couchée. Tout ce qu'elle prend se change en humeur. La pauvre fille est occupée toute la journée à faire de la charpie pour ses plaies. Il lui en faut un kilo par jour. — Un instant avant notre départ, les Sœurs nous montrèrent le pire de leurs lépreux qui était absent lors de notre première visite. Il était à son abatis, pour soigner le café qui leur est permis de cultiver. Cet homme n'est qu'une plaie depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est le vrai type de l'ancienne lèpre, de la véritable lèpre des Juifs. Toute la personne est enveloppée d'une espèce de croûte farineuse et squammeuse qui se détache comme de petites écailles.

Le visage est rugueux, couenneux et comme semé de grosse farine. Les oreilles sont en partie mangées et blanchâtres, les lèvres grosses et pendantes, toute la poitrine farineuse. Mais sous cette lèpre rebutante se trouve une belle âme. Cet homme communie souvent, travaille, dit son chapelet. Il nous remercia de notre visite en nous saluant de la tête et des mains avec une expression de profonde et de religieuse reconnaissance; et dire que le péché est cent fois pire que la lèpre! Le jour où nous visitions la léproserie était celui où l'on accorde à ces malheureux le salut de l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs. Je fus touché et attendri en voyant ces pauvres gens, ces exclus de la société, ces déshérités de la nature, se traîner péniblement à la chapelle et chanter de tout leur cœur. Dieu ne peut manquer d'exaucer les prières et les chants de ses enfants souffrants et méritants.

— Extrait d'une lettre du P. Nicou. — Ile royale du salut, 2 Août, 1863.

— La providence m'a jeté sur une île ou plutôt sur un rocher de l'océan: 15 officiers, 120 soldats, 6 gendarmes, 85 employés, autant de surveillants et 1000 condamnés composent ma paroisse. Ces derniers, aux yeux de l'administration, sont en général les plus mauvais, les plus méchants des transportés; c'est ici qu'on envoie les bandes noires, les incorrigibles, les indomptés. Pour moi, qui suis un peu comme le hibou de la fable, je les trouve mignons, gentils, surtout quand ils veulent être sages et m'écouter. Il en est quelques-uns dont la condamnation avait été rapportée dans les journaux. Ils vinrent donc me voir et me demandèrent s'il était vrai que le journal faisait mention d'eux. Je leur répondis que oui et leur lus l'article. Pour l'un, il s'agissait d'un vol considérable: « Bah, ce n'est qu'une petite bagatelle, reprit-il. D'autres, condamnés pour assassinat, me disaient: « Que voulez-vous, mon Père, c'est un petit coup de promptitude ». Mais ce sont là les exceptions; un grand nombre de mes transportés sont plus près du Ciel ici qu'ils ne l'étaient en France; sur 1000 hommes, j'en ai vu 630 s'approcher de la table sainte à Pâques; le mois de Marie ne m'a pas donné un spectacle moins consolant: chaque soir, 400 hommes se pressaient aux pieds de la statue de Marie pour entendre ses louanges et chanter des cantiques en son honneur; et ces hommes venaient de plein gré, après une journée de travail et de sueur. Plusieurs nous donnent de très beaux exemples; j'en citerai quelques-uns. — J'avais un repris de justice, jeune parisien qui s'était traîné dans la fange du vice depuis son enfance. Converti par le P. Jardinier, il était devenu pieux comme un ange, et s'était prescrit un règlement qui eut effrayé un religieux; plusieurs fois il m'avait demandé des instruments de pénitence. Charmé de ses bonnes dispositions, je résolus de lui faire renouer avec son oncle qui lui avait servi de père; des relations rompues depuis le commencement de sa captivité, c'est à dire, depuis six ans. J'écrivis donc à ce parent qui habitait Paris, et lui racontai l'heureux changement survenu dans son neveu. Il en fut si content qu'aussitôt il se rendit au ministère, montra ma lettre, demanda et obtint le retour de celui qu'il avait adopté pour son [illegible]. Grande fut la joie du jeune homme lorsque la nouvelle lui en arriva et il fut aussitôt adjoint à ceux qui, après l'expiration de leur peine, attendent le navire qui doit les ramener en France. Mais à peine était-il installé, que le directeur de l'établissement le désigna pour aller travailler à six lieues de là dans les forêts. Le jeune homme demeura stupéfait; on n'y envoyait d'ordinaire que les hommes vigoureux et punis, car l'endroit est fort malsain; en outre il y avait à craindre que le navire français n'arrivât dans l'intervalle et ne repartît sans le prendre. Il crut donc devoir faire des représentations, mais on ne lui répondit que par des injures et des menaces de prison, et il fut obligé de s'exécuter. Après un mois d'un travail qui était au dessus de ses forces, on le ramena à mon hôpital presque mourant. Je m'empressai d'aller le voir. Il m'accueillit avec un aimable sourire, me raconta son histoire avec la plus grande simplicité et n'eut pas un mot de plainte contre l'homme qui le traitait ainsi injustement. Sa maladie fut jugée mortelle et le médecin déclara qu'il n'avait pas un mois à vivre. Il reçut cette nouvelle avec la plus grande tranquillité et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Inutile d'entrer dans le détail de ses dispositions qui furent celles d'un prédestiné et qui édifièrent tous les malades. Jamais il ne s'est plaint, jamais il n'a rien demandé ni rien refusé pendant sa maladie qui dura 5 semaines; les contractions de son visage seules annonçaient la grandeur de ses souffrances. Un jour je m'avisai de lui demander lequel il préférait, revenir à la vie et retourner chez son oncle, ou bien mourir dans un hôpital de condamnés. — Je ne sais pas me répondit-il. — Mais encore, de quel côté penche votre inclination, pour la vie ou pour la mort? — Mon Père, je vous assure que

je ne le sais pas. – Hé bien, demain vous me le direz, après y avoir réfléchi. – Le lendemain je l'aborde : Avez-vous résolu la fameuse question, lui dis-je, lequel préférez-vous, de la vie ou de la mort ? Il se mit à sourire : mon Père, me dit-il, je crois qu'il y a une petite pente du côté de la vie, mais elle est imperceptible ; mais non, reprit-il aussitôt avec vivacité, je ne veux que ce que Dieu veut. C'était l'indifférence chrétienne poussée à ses dernières limites ; il acceptait la mort et une mort injuste. Le directeur qui l'avait envoyé travailler aux bois a dit depuis que n'ayant pas vu le décret ministériel, il ignorait qu'il fut gracié. – Un autre jeune homme, natif de Rouen, a fait aussi une mort fort édifiante. J'avais eu beaucoup de peine à le ramener à la religion. Tombé malade et sentant son état s'aggraver de jour en jour, il me dit : mon Père, je crois que je vais mourir ; dites-moi combien de fois il faut que je me confesse et que je communie, et quelles prières il me faut réciter ; jusqu'à présent, je n'ai été qu'un pécheur ; mais je veux mourir comme un enfant du bon Dieu et aller au Ciel. » Chaque matin quand j'allai le visiter, il souriait et me disait : mon Père, ça va-t-il bientôt venir ? Surtout soyez-là à mon dernier moment. » Je reçus en effet, son dernier soupir, c'était celui d'un Saint. – Enfin, j'ai dans ce moment un homme qui est pour moi comme un prodige. Il a tout un côté paralysé ; il ne peut, par conséquent, se servir que d'une main, que d'un pied et d'une seule béquille ; je ne puis comprendre comment il peut se tenir en équilibre et surtout se traîner. Aussi fait-il pitié à tous ceux qui le rencontrent. « Allez donc à l'hôpital, lui dit-on ; et cet homme refuse toujours. Il y trouverait cependant un bon lit, une excellente nourriture et des soins de toutes sortes ; tandis qu'au camp il est soumis à toutes les sujétions des autres transportés, hors le travail. Mais la raison pour laquelle il ne veut aller à l'hôpital est que là il ne pourrait pas entendre la messe tous les matins, ni faire les 2 communions que je lui permets par semaine. — *Adieu, priez bien pour nous les SS. Cœurs de Jésus et de Marie* Nicou s.j.

Nous transcrivons ici une petite pièce de vers, composée par un transporté de Cayenne, et présentée par lui à un de nos Pères à l'occasion de la bénédiction de sa Case.

Le rêve du transporté

1.

J'aime les visions, ces rêves poétiques
Qui du pauvre exilé agitent le sommeil,
Tour à tour, gais, gracieux, ou mélancoliques,
Ils me rendent heureux, toujours jusqu'au réveil.

2.

« Dans un songe j'ai vu ma bonne vieille mère,
« Espérance et courage, enfant, m'a-t-elle dit.
« L'arrêt qui te frappa fut, hélas, bien sévère ;
« Mais Dieu est juste et bon il ne t'a pas maudit !!!

3.

« Tu souffres as-tu dit ? le Christ sur le calvaire,
« Au milieu de tourments priait pour ses bourreaux
« A ses pieds sanglotait sa sainte Mère.
« Et pour la consoler il oubliait ses maux !!!

4.

« Prends courage plutôt, le jour de délivrance,
« Luira bientôt pour toi, calme donc ta douleur,
« Car pour le prisonnier, Dieu créa l'espérance,
« Comme au bord de l'abîme il fait naître la fleur !!

5.

« Tu reverras alors ta famille si chère
« Ceux qui t'aimaient jadis, heureux de ton retour ;
« Viendront te visiter dans ton humble chaumière,
« Et t'entoureront tous et de soins et d'amour.

6.

« Si quelque malheureux te demande une aumône,
« Ne le repousse pas, soulage l'indigent,
« Tous les bons cœurs vois-tu, au ciel ont leur couronne.
« Donne sans hésiter, au vieillard à l'enfant.

7.

« Crois-moi, n'écoute pas les lâches qui te disent
« Il n'est plus de bonheur pour les hommes flétris
« Comme des parias les autres les proscrivent ;
« C'est la peur qui leur fait vociférer ces cris.

8.

« Ne pleure plus enfant ; travaille, espère et prie,
« Ne porte plus au cœur la désolation
« C'est par ordre de Dieu que ta mère te crie
« Espérance courage et Résignation.

Canada. — Montréal, décembre 1863. — Lettre du F. Peultier.

Vous avez sans doute déjà entendu parler du projet de construire dans notre collége une église qui doit être dédiée au Sacré-Cœur; la résolution vient d'en être prise définitivement; toutefois ce ne fut pas sans quelques difficultés. On ne comptait, pour acheter le terrain convenable, attenant au collége, que sur un bienfaiteur très-riche et très-charitable, Mr Berthelet; mais il venait lui-même de faire recemment une dépense très-considérable pour une autre œuvre de bienfaisance, et il etait douteux qu'il pût acheter l'emplacement que nous convoitions. Lorsqu'il apprit notre embarras: J'aime mieux, dit-il, que mes enfants aient quelques écus de moins sur la terre et un trésor de plus dans le Ciel; donnons toujours, Dieu nous rendra; et un beau jour il vint au collége, portant le contrat de l'achat et de la donation à nous faite du terrain en question; et cela sans nous avoir prévenus. Quelle donc surprise! mais ce n'est pas tout; ce terrain ne suffisait pas; il nous fallait encore deux arpents, qui appartenait à un protestant. On apprend qu'ils ont été vendus à un catholique; il importait de les acquérir de suite, au risque d'en voir augmenter démesurément le prix, dès qu'on comprendrait qu'ils nous étaient indispensables. Un ami du collége se rend donc chez le nouveau propriétaire, et lui demande s'il ne consentirait pas à une vente. — Est-ce pour vous? demanda ce dernier; s'il en est ainsi je ne vends pas, car je tiens à ce terrain, acheté depuis si peu de temps; si c'est pour un de vos amis, encore moins; mais j'avoue que si les Jésuites venaient à me le demander, je n'hésiterais pas. — C'est précisément pour eux que je fais la demande. — Eh bien, c'est conclu. — Très bien; à quel prix? — Au prix que j'ai payé moi-même; je ne veux pas un sou de plus. — Vous ne sauriez croire combien Monseigneur prend part à cette affaire; le 2ème dimanche de l'Avent il envoya une lettre circulaire à tous les desservants, avec ordre de la lire au prône, pour annoncer qu'on allait construire une église au collége Ste Marie; il exhortait donc chaque citoyen à concourir selon ses moyens à cette bonne œuvre, et les invitait tous à se trouver présents à une assemblée qu'il présiderait lui-même, et qui aurait lieu au collége, le dimanche suivant, à 7 ½ du soir. Les journaux catholiques du pays ont tous publié cette lettre, manifestant l'espoir que l'appel d'un si digne pontife trouverait de l'écho; surtout lorsqu'il s'agissait d'une œuvre semblable. « Que ne méritaient pas en effet les Jésuites!.... quels services n'avaient-ils pas rendus! etc etc.. De fait, cette réunion à laquelle j'assistai ne fut pas très-nombreuse; mais l'élite de la société de Montréal s'y trouva. Mgr ouvrit la séance par un discours plein de chaleur sur les avantages qui ressortiraient de la construction de cette église; exhortant les auditeurs à reconnaître par leurs libéralités tout ce qu'ils devaient à la Cie. Après lui, Mr le Maire prit la parole et parla dans le même sens; Mr le Curé, Supérieur des Sulpiciens, ne put s'empêcher à son tour de faire aussi l'éloge de la Cie; il profita de l'occasion pour exprimer ses sentiments et ceux de sa Congrégation à l'égard des Jésuites. « Toujours ils avaient été unis par les liens de la plus sincère amitié; partout les Sulpiciens ont été heureux d'employer les Jésuites, et le prédécesseur de Mr Carrière sur son lit de mort recommandait encore à ses prêtres de vivre toujours avec eux dans les termes de la vraie charité; assurant qu'en toute occasion il avait admiré leur zèle. Un laïc se leva à son tour, et distingua dans le Sacerdoce deux sortes de fonctions: d'un côté les fonctions curiales, avec le devoir d'exposer simplement et clairement les vérités de la foi, les Sulpiciens s'en acquittent avec zèle! tout le monde le reconnait; de l'autre, la discussion de ces vérités; laquelle ne se contentant pas d'instruire et d'éclairer les esprits déjà convaincus, arrache à l'erreur les âmes que les préjugés y retenaient. Pour cette 2de sorte de ministère, qui peut mieux le remplir que les Jésuites, qui depuis trois siècles ont fait leurs preuves dans tous les pays du monde! Il leur faut donc une église qui soit au Canada ce qu'est Notre-Dame à Paris. Oui, je l'espère, nous y entendrons de nouveau des Mac-Carthy, des Ravignan, des Félix .... Et quoi! n'avons-nous pas déjà entendu les Schneider, les Tellier et les Tallew.... A la fin on prit à l'unanimité les décisions suivantes: 1º Le Canada ayant été, dès le commencement de sa Colonisation, le théâtre des travaux et des souffrances des R.R. PP. Jésuites, et l'objet constant

de leur dévouement le plus héroïque, ce pays doit leur en conserver sa reconnaissance: 2° pour mettre les RR. PP. Jésuites à même de faire un plus grand bien parmi nous, il est nécessaire qu'ils aient une église. 3° pour arriver à ce but une souscription sera ouverte dans la ville de Montreal; à cette fin, et pour recueillir les fonds, un Comité sera immédiatement établi, et composé des Messieurs dont les noms suivent.—(Ce sont une centaine de personnages, les plus distingués de la ville, qui vont se condamner à aller de porte en porte pour recueillir les dons) Sur la liste qui fut ouverte sur le champ, Mr. Rodier l'ex-maire inscrivit son nom pour une somme de 1000 dollards (5000 f.) c'est celui-là même qui accueillit les 1ers Jésuites de la nouvelle mission du Canada; il y fit allusion dans son discours, et ce passage fut vraiment touchant. Nous avons ici, sous le nom d'union Catholique, une réunion de jeunes gens qui, le dimanche, viennent tour à tour lire publiquement quelque travail utile, sur n'importe quel sujet. Le P. Michel dirige cette œuvre, dont le but est de maintenir les jeunes gens dans le bon chemin, en nourrissant leur esprit d'idées saines. Il y a à Montréal plusieurs cercles de ce genre, mais dont la fin est bien différente; citons, par exemple l'institut Canadien, qui se fait le champion de toutes les idées libérales. On y traita un jour cette question: *l'éducation doit elle être confiée à des ecclésiastiques?* Non; car cette éducation étouffe tout élan généreux de l'intelligence; et du reste, qu'apprend-on chez les ecclésiastiques?—à prier; c'est ce qu'on y fait à peu près du matin au soir. Tout dernièrement, le consul français de Québec, devant changer de destination, cet institut lui envoya une adresse dans laquelle il lui manifesta ses regrets, et sa reconnaissance pour les services rendus par lui au Canada; puis ce furent des professions de foi où il ne s'agissait que d'idées libérales, d'indépendance de la raison, etc.. Le Consul, homme profondément catholique et intimement lié avec nos Pères, répondit aux députés de l'institut en les remerciant de leur démarche, les assurant qu'il regrettait d'être obligé de quitter un pays qu'il voyait si attaché au nom français et à la religion catholique, la vraie source, selon lui, de la prospérité du Canada, le seul trait d'union capable de le préserver de l'envahissement des idées perverses, envahissement que le voisinage du protestantisme rendait si facile. Cette réponse fut prise pour une leçon, et les députés de l'institut Canadien s'en retournèrent l'oreille basse.

Mission de Ste Croix. — Nos dernières lettres annonçaient l'arrestation des PP. Kohler et Choné, à l'occasion du suicide d'un magistrat Anglais; nous n'avons pu jusqu'à présent recueillir tous les détails; voici ceux qui nous ont été transmis par une lettre du P. Kohler à sa famille: — Collingwood, 12 7bre 1863.

Dieu m'a fait la faveur d'être persécuté pour avoir pris la défense du pauvre contre le riche, et du faible contre le fort. Dès que je le pourrai, je vous donnerai un aperçu de tout ce qui m'est arrivé depuis trois mois. Avant hier j'ai subi un interrogatoire de deux heures; l'enquête dans laquelle j'étais impliqué coûtera près de vingt mille francs au gouvernement Canadien, et le ministère aura la honte d'avoir, pour se venger de moi, prêté l'oreille à des bruits sinistres qui couraient sur mon compte à l'occasion de la mort d'un homme qui était venu avec 22 soldats, armés de revolvers, pour s'emparer de moi; et lequel, après avoir manqué son coup, se sera probablement jeté à l'eau du bord du Steamer où je me trouvais à son retour du Sault, et où, au lieu de m'emmener prisonnier, il me vit appeler à la banc pour déposer contre lui. Tout ce qui a eu lieu depuis trois mois est presque miraculeux. Je risquais ma vie en venant ici, il y a trois semaines; aujourd'hui je marche en Soutane au milieu d'une population presque toute protestante. Si l'on m'avait tué ou blessé lors de la première sommation de la justice, tout le pays eût été à feu et à sang, car les Irlandais du haut Canada s'étaient déjà donné le mot pour me sauver ou me venger, et je n'aurais pu l'empêcher. Aujourd'hui je suis libre; le danger est passé, la Religion honorée, le droit de nos Indiens connu, sinon reconnu, et ma position de fausse qu'elle était est devenue franche. On m'avait cru la tête d'une conspiration secrète et prêt à commander nos Sauvages pour les aider à reconquérir leurs droits.

Chine. — Mission du Pètchè-li. — Extrait de la relation d'un voyage du F. Guillon à Pèkin. — Tchang-Kia-tchouang; 20 Août 1863.

Plusieurs fois j'avais manifesté le désir d'aller à Pèkin pour y voir la manière de construire des Chinois et surtout comment, dans la construction du Nan-tan ou Cathédrale dont j'avais beaucoup entendu faire l'éloge, nos anciens Pères avaient su tirer parti du genre de talent des ouvriers Chinois et des materiaux qu'ils emploient. La permission m'en fut accordée lorsque j'y pensais le moins. — Je partis de Tchang-Kiâ-tchuang le lundi 27 Avril, lendemain de la fête du Patronage de St. Joseph. En arrivant à Tien-tsin, j'appris qu'à la légation française de Pèkin on avait paru désapprouver la démarche du P. Leboucq lorsqu'il accompagna les Anglais dans leur expédition contre les voleurs Pè-Lien-Kiao qui depuis plusieurs années ravagent nos contrées. Inutile de rappeler ici l'histoire de ces brigands, non plus que celle de l'expédition des Anglais; ni comment le Père Leboucq se trouvait engagé par les circonstances à les suivre pendant deux mois et quelles furent les suites de cette longue course militaire; d'autres ont mis nos Pères au courant de tout cela. Malgré ce qu'on m'avait dit des dispositions de la légation, Mr. Edan, notre consul à Tien-tsing que j'allais visiter pour lui remettre des lettres de Mgr. Languillat me parut pleinement satisfait des explications que je lui ai données, mais je le trouvai très-inquiet sur le danger dont ces brigandages menaçaient notre mission, et assez peu rassuré même pour Tien-tsin et pour Pèkin, vu l'état de désorganisation des troupes impériales et leur impossibilité de résister à tout ennemi qui voudrait se montrer un tant soit peu résolu. Au consulat Anglais où j'allai de même porter une lettre du P. Leboucq, le consul Mr. Gibson, qui avait fait partie de l'expédition contre les brigands et qui y avait été blessé, souffrait encore, après un mois et demi, d'un reste de paralysie, suite de sa blessure, paralysie qui lui avait enlevé l'usage de la parole. Je fus reçu par son chancelier, excellent jeune homme, qui me parla beaucoup de Pèkin et de nos anciens Pères pour lesquels il témoignait une grande admiration, parce que, disait-il, ce sont les premiers qui sont venus ici faire connaître les Européens, leurs sciences et leur civilisation. « Pour moi ajouta-t-il, je ne suis point catholique, mais j'aime beaucoup l'Eglise catholique, c'est notre mère à tous, la mère de toutes nos églises!! Pauvre jeune-homme! Il me raconta ensuite comment le capitaine Coney, de retour de son expédition, lui avait parlé de tout ce qu'il avait vu dans notre mission et de l'accueil que nous lui avions fait; et aussi avec quel regret il voyait nos œuvres et nos établissements sur le point d'être détruits par les voleurs, à la merci desquels nous nous trouvions abandonnés. Ces visites terminées, je repris ma route vers Pèkin où j'arrivai deux jours après, c'est-à-dire le 1er Mai. — Rien de bien remarquable sur la route, si ce n'est le grand nombre d'attelages de mandarins ou de gens à boutons de toutes les couleurs que l'on y rencontre se rendant à la capitale ou en revenant. A quarante lis de Pèkin, je passai auprès de murailles en ruine défendant une enceinte assez vaste où je croyais voir les restes d'une ville; on me dit que ce lieu avait servi autrefois de haras pour les chevaux de l'empereur; mais depuis qu'il est devenu pauvre comme le reste de ses sujets il n'a plus de chevaux, et l'on ne voit plus là qu'un petit nombre de maisons isolées, dont quelques-unes encore assez propres semblent la demeure de quelques riches particuliers ou de petits mandarins. Quant à la ville de Pèkin, je me dispenserai d'en faire la description; assez d'autres l'ont déjà fait, soit dans les annales de la Propagation, soit ailleurs; et puis j'avouerai qu'en revoyant le premier de la nouvelle Compagnie cette terre témoin des travaux et des souffrances de nos premiers Pères, quoique le but de mon voyage fût d'y aller étudier l'architecture chinoise, pourtant mes pensées étaient tellement absorbées par ces souvenirs du passé, qu'en arrivant je ne pus guère porter mon attention sur autre chose. Il me semblait voir tous ces intrépides missionnaires, tous ces confesseurs de la foi venir au devant de moi pour saluer la nouvelle Compagnie dans la personne du plus pauvre de ses enfants; mais en même temps je les entendais me reprocher tout doucement de me montrer

si lâche et si peu digne d'eux et des exemples qu'ils avaient laissés. Plongé dans ces réflexions, je m'aperçus à peine des rudes secousses qui plus de cent fois avaient failli me briser la tête contre les parois de ma voiture au milieu des fondrières que l'on rencontre à chaque pas dans les immenses rues de Pékin, plus longues et plus larges que les boulevards de Paris. – Depuis une heure en effet nous étions à Pékin; déjà nous avions traversé cette longue file de maisons ou plutôt de baraques qui en forment les faubourgs, franchi les portes de ces formidables remparts qui protègent la ville chinoise, puis celles d'une seconde ligne de remparts encore plus gigantesques qui défendent la ville tartare; nous venions d'entrer dans l'enceinte de la ville impériale, sans savoir encore quand nous arriverions enfin à la demeure des Pères de la Mission, lorsque heureusement nous fîmes la rencontre d'un beau et jeune cavalier que mon compagnon reconnut bien vite au milieu de la foule pour un missionnaire. C'était en effet Mr. Favier, un des jeunes prêtres que Mr. Mouly amena de France l'an dernier. Il s'offrit aussitôt pour nous conduire, et grâce à la complaisance de cet aimable guide nous pûmes arriver bientôt au Pé-tan (église du nord) ancienne résidence des Jésuites français, située dans l'enceinte impériale. J'y trouvai réunis avec Sa Grandeur Mr. Mouly, la plupart des PP. Lazaristes Européens qui l'aident à cultiver cette mission: Mr. Tnarembourg (hollandais) directeur du séminaire et professeur de français pour 10 jeunes tartares, Mr. Mefert professeur du séminaire, Mr. Thierry et deux prêtres des Missions étrangères qui depuis près d'un an attendent à Pékin qu'on leur fasse justice contre le fameux général du Kouei-tcheou, Tien-ta-jen persécuteur des chrétiens et auteur du martyre de Mr. Niel. – Tous ces Messieurs, Monseigneur surtout, me firent le meilleur accueil et se montrèrent pleins d'attention et de bonté à mon égard pendant les dix jours que je passai au milieu d'eux. Une de mes premières visites fut à l'ambassade Française où j'avais à porter des lettres de Mgr. Languillat. Mr. de Berthemy, notre nouveau ministre plénipotentiaire n'était arrivé à son poste que depuis quinze jours. Or en quittant le Père Fourmont qui avait fait avec lui le voyage de Chang-hai à Tien-tsin, il avait manifesté le désir de recevoir de nos Pères des renseignements détaillés sur la rebellion de nos contrées, et ce sont ces renseignements avec les détails de l'expédition des Anglais et du P. Lebouq que j'avais à lui remettre. En arrivant chez Mr. Fontanier, 1er interprète de la légation, j'y trouvai réunis MM. Pichon et Hubert, élèves interprètes, et Mr. Morache, médecin de la légation. Je remis à chacun les petites commissions dont j'étais chargé de la part de nos Pères. Mr. Hubert aussitôt de s'accuser de paresse envers le P. Lebouq auquel il est redevable de deux lettres, M. Fontanier en dit autant pour lui-même et puis se mit à parler du gouvernement chinois qu'il voudrait voir enseveli cent pieds sous terre. Je remarquai que ses paroles trouvèrent écho chez tous les autres, car personne ne répondit sinon par des marques d'entier assentiment. Répondant à mon tour à je ne sais plus quelle question, je lui dis que, pour nous, nous n'avons pas beaucoup à nous plaindre des mandarins avec lesquels nos Pères se trouvent généralement en très bons rapports. « C'est vrai, reprend Mr. Fontanier, je ne sais comment cela se fait, mais les Jésuites ont le talent d'obtenir des mandarins plus que tous les autres et cependant de vivre avec eux en bonne harmonie; voilà ce que je ne m'explique pas; de tous les côtés il nous vient des affaires; les Jésuites sont les seuls qui ne se plaignent pas des mandarins et les seuls dont ceux-ci n'aient point à se plaindre! J'entends avec plaisir tous ces Messieurs de la légation rendre à nos PP. le même témoignage. – « Et ce Coney, me dit tout-à-coup Mr. Fontanier, en êtes-vous enfin débarassé. » Mr. Coney est ce capitaine Anglais que suivit le P. Lebouq dans son expédition contre les voleurs. Ce mot de Mr. Fontanier me rappelle aussitôt ce qui m'a été dit à Tien-tsin de la manière peu favorable dont à la légation française on avait envisagé la démarche du P. Lebouq. Sans chercher à combattre directement la manière de voir de ces Messieurs, mais croyant cependant devoir rendre justice à la conduite noble et digne des soldats Anglais pendant leur passage ici: « Tous les soldats Anglais, dis-je à Mr. Fontanier, sont maintenant rentrés à Ta-Kou; le brave capitaine Coney était fatigué de cette soldatesque Chinoise qu'il était venu secourir

et dont la lâcheté et l'immoralité lui donnaient plus de peine que les brigands eux-mêmes. Du reste, quoique la mauvaise organisation de l'armée chinoise l'ait empêché d'atteindre le but qu'il s'était proposé, son expédition n'a pas été sans fruit puisqu'il a détruit ou dispersé toute l'infanterie ennemie. Mais un des bienfaits non moins réel de cette excursion militaire, c'est le contraste qui n'a point échappé aux yeux des populations entre la bonne et noble conduite des soldats Européens et celle des Chinois. Au lieu des désordres qui en Chine accompagnent d'ordinaire ces excursions, la justice et la morale ont toujours trouvé des défenseurs dans les soldats anglais qui, après le sang de l'ennemi, n'en ont pas fait couler d'autre que celui des Chinois qu'ils trouvaient en flagrant délit. » Mr. de *Bellonet*, 1er Secrétaire de la légation étant entré dans ce moment, je lui donnai les lettres de Mgr Languillat, le priant de vouloir bien les remettre lui-même au ministre. Malgré mes excuses sur ce que, ne comptant pas avoir l'honneur de voir son Excellence, je n'avais pas pris de vêtements assez convenables, Mr. le ministre voulut que j'allasse le trouver. Introduit par Mr. de Bellonet, j'eus à répondre d'abord à beaucoup de questions sur l'état de notre mission et surtout sur celui de la rebellion, la marche des voleurs, leurs forces, leurs intentions, leur but politique, etc... « Dans un tel état de choses, me dit enfin Mr. le Ministre, il me semble que vos P.P. seront obligés de céder, au moins pour quelque temps, devant les difficultés du moment et de se réfugier à Tien-tsin ou dans tout autre lieu sûr; car partout où l'autorité de l'Empereur est encore respectée, je puis, en agissant auprès du gouvernement, leur obtenir la protection dont ils ont besoin et que garantissent les traités, mais dans le pays en rebellion je ne puis rien. » Ces paroles me rappelèrent ce qui m'avait été dit à Tien-tsin, que Mr. le Ministre ne permettrait probablement pas au P. *Bougon*, qu'il avait laissé à Chang-hai, de monter jusque chez nous, à cause des dangers de notre position; c'est pourquoi je répondis à son Excellence que nos PP. lui seraient toujours très reconnaissants de la protection qu'Elle voudrait bien leur accorder dans les circonstances qui dépendent d'Elle, mais qu'ils ne demandaient point l'impossible. « Du reste, ajoutai-je, je ne crois pas que les missionnaires en soient réduits à l'extrémité où le croit Mr. le Ministre; tout au plus, si la rebellion nous pressait de plus près, serait-on obligé d'éloigner les élèves du Séminaire; mais pour les PP. le devoir les retient auprès de leurs Chrétiens. D'ailleurs, si dans un temps qui n'est pas encore bien reculé, on a pu tenir malgré les brigands et les mandarins qui nous persécutaient, à plus forte raison pourra-t-on rester maintenant dans le pays avec ces brigands qui ne demeurent nulle part et ne font que passer. » Mais pourtant, répliqua Mr. le ministre, je ne puis pas laisser les missionnaires dans un péril aussi évident. « Les Missionnaires, répondis-je, ne partagent pas entièrement les craintes de votre Excellence, parce qu'ils croient devoir aussi se fier dans la Providence. » Monsieur le Ministre répliqua, « Pourtant il ne faut pas être fataliste; vous le savez, le fatalisme n'est pas ce que nous enseigne notre religion: aide-toi et le ciel t'aiderat. » – C'est vrai, Mr. le ministre, aussi nos Pères missionnaires agissent-ils conformément à cette pensée en fuyant quand le danger est trop évident, afin de revenir aussitôt après continuer leurs travaux pour le salut des âmes qui leur sont confiées. » Je racontai alors comment nous avions caché nos objets les plus précieux, les mesures que nous avions prises pour fuir devant un ennemi trop fort ou pour défendre nos établissements contre les petits voleurs; d'ailleurs, ajoutai-je, dans l'état où est le gouvernement chinois, on ne peut savoir quand finira cet état de choses. Quitter entièrement pour revenir lorsque ce sera fini, ce serait s'exposer à attendre long-temps, et pendant ce temps, perdre le fruit de longues années de travaux; tandis qu'en restant, l'œuvre se continue, et même avec plus de fruit, ce semble, que dans les temps ordinaires.. Je donne alors quelques détails sur les fruits des travaux de nos Pères, et sur les nouveaux catéchumènes dont le nombre va toujours croissant considérablement. Mr. le Ministre parut satisfait de ces explications, mais n'en continua pas moins à manifester ses craintes à notre sujet. Tout le temps de cette visite il se montra avec moi plein d'affabilité et d'aimable simplicité. Il parut témoigner beaucoup d'intérêt à tout ce qui

regarde nos Pères. Mr Fontanier et les autres interprètes me dirent qu'en effet Mr de Berthemy était très-bien disposé à notre égard, et dans l'occasion ne craignait pas de le manifester. Un des Pères du Pé-tan me dit aussi que c'était le plus Jésuite de toute la légation. — De retour à la mission, j'y trouvai un des élèves interprètes que je n'avais pas vu à la légation et qui ayant appris mon arrivée était venu pour me voir. C'est Mr Dillon ancien élève de Vaugirard et grand ami du P. Dutau et du P. Langlois avec lequel il est en correspondance. Déjà j'avais entendu parler de ce bon et charmant jeune homme et ce fut pour moi une vraie fortune de faire sa connaissance. » Mr Dillon, me disait Mr Fontanier, est une vraie gloire pour Vaugirard. Quoique le plus jeune d'entre nous, nous devrions bien le prendre pour modèle. » C'est qu'en effet malgré l'air empesté au milieu duquel il vit, Mr Dillon a su se conserver aussi pieux et aussi fervent que dans ses meilleures années de collège; et comme il sait rendre sa piété aimable par son caractère franc et enjoué, ses manières polies et sa complaisance qui fait qu'il est toujours prêt à rendre service, il a su conquérir l'affection de tous. Il est plein d'ardeur pour le travail, et lui-même me disait que pendant les six premiers mois de son arrivée, il avait pu consacrer en moyenne 12 à 13 heures par jour à l'étude du Chinois. Aussi dans ce court espace de temps est-il devenu aussi fort que les autres élèves qui sont là depuis 3 ou 4 ans. Dès avant le jour, pendant que tout repose autour de lui, il est à ses livres; puis, bien qu'éloigné d'au moins 3 kilomètres de la cathédrale, comme il est bon cavalier, à 6 heures on le voit à cheval traversant avec rapidité les rues de Pékin pour aller entendre la Ste Messe et deux fois par semaine faire la Ste Communion. C'est Mr Gottelicher, curé de la cathédrale et son confesseur, qui me donna ce détail, et il ajoutait: « Mr Dillon est un véritable apôtre par ses bons exemples et c'est un grand bonheur pour la légation de le posséder, par ce qu'il y attirera les bénédictions du ciel. » C'est un vrai saint, et même dans une communauté, étant ce qu'il est, on pourrait le prendre pour modèle. — C'est grâce à lui que j'ai pu voir l'observatoire de Pékin créé par nos Pères. Étant venu deux fois pour me voir sans me trouver, à cause des courses que je faisais continuellement à la cathédrale et aux cimetières, j'allai le trouver à mon tour, et de suite il me proposa une promenade à l'observatoire comme devant avoir pour moi un vif intérêt; mais son but était tout autant d'avoir une occasion de m'entretenir plus longuement et sans témoin sur un des objets de ses affections, la Compagnie. « Plus que jamais, me disait-il, je puis apprécier la grâce inestimable que le bon Dieu m'a accordée de faire mes études chez les Jésuites; aussi dites bien à tous vos Pères que quelque part que je sois, je les conjure de vouloir bien me regarder, sinon comme leur frère, ce dont je ne suis pas digne, mais bien au moins comme leur enfant, et en conséquence de me demander tous les services qu'à ce titre ils ont droit d'attendre, lorsque je serai à même de les leur rendre. Maintenant mon plus grand désir serait d'aller passer un mois à Tchang-kia-tchuang prendre quelques leçons de chinois auprès du R. P. Brueyre, et surtout y faire une grande retraite, car après cinq ans passés à Vaugirard, des accidents de famille m'ayant obligé à en sortir avant la fin de mes études, je n'ai pas pu avoir cette retraite que l'on y donne aux élèves qui ont achevé leurs cours; si ce bonheur pouvait m'être accordé à Tchang-kia-tchuang, ce serait le complément nécessaire de mes études chez les Jésuites. » Cependant nous étions montés sur ces immenses remparts dont l'épaisseur est telle que le sommet forme une plate-forme égale en largeur aux plus grandes rues de nos villes. Après une demi-heure de marche, nous arrivons auprès d'une espèce de grande tour carrée. « Voilà l'observatoire, me dit Mr Dillon. » — Bien, mais comment y monter, il n'y a pas d'escalier. — Alors Mr Dillon éclatant de rire: « L'escalier, me dit-il, est de l'autre côté au bas du rempart; je vous ai conduit par ici pour vous faire mieux voir la ville et puis parce que j'ai pensé qu'étant architecte vous deviez savoir escalader les murs. Voici une porte, mais on l'a murée pour empêcher le public d'entrer; pour moi, voici le chemin que je suis ordinairement. » Ce disant, il monte sur le parapet, saute, et le voilà au bas du rempart, me criant: « A votre tour! » Si j'avais été prévenu d'avance de ce saut périlleux, je n'aurais sans doute pas.

accepté, mais il avait engagé mon honneur d'architecte, et de plus sa première manœuvre avait attiré une foule de curieux qui attendaient pour voir comment je m'en tirerais, je dus donc renfoncer quelques mouvements de peur et je me jetai au bas, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.. Nous nous trouvions dans la cour des gardiens de l'observatoire, qui, à tout autre auraient fait payer cher cette manière de forcer la consigne. Ils nous reçurent bien et s'empressèrent de nous montrer tous les détails de l'observatoire. Je ne chercherai pas à en faire la description, Duhalde la donne très complète et j'ai pu vérifier l'exactitude de ce qu'il en dit. Après bientôt deux cents ans, ces énormes machines sont à la place où les a posées le P. Verbiest. Les pièces ont été fondues avec tant de soins et d'habileté, les proportions des alliages entrés dans la composition du bronze ont été si bien combinées, qu'elles se sont parfaitement conservées jusqu'ici et semblent même sorties d'hier de l'atelier du fondeur. Mais ce que je ne me lassai pas d'admirer, c'est le poli du travail, la finesse des sculptures, et comment, tout en donnant à ces machines l'exactitude et la précision que demandent des instruments d'astronomie, on a su cependant joindre tant de légèreté et d'élégance de formes à une solidité à toute épreuve. J'ai vu à Paris les plus beaux magasins de nos meilleurs fondeurs de France et j'ose affirmer que je n'y ai trouvé aucune pièce fondue dans d'aussi grandes dimensions, et dont le fini, la perfection d'exécution surpassât, ou même égalât celle des machines de l'observatoire de Pékin avec leurs cent quatre-vingts ans d'existence; et ajoutez l'épreuve qu'elles ont subie en restant exposées pendant tout ce temps en plein-air à l'intemperie de toutes les saisons et à l'incurie des hommes qui auraient dû veiller à leur conservation. Depuis longues années, en effet, personne n'en prend soin; les balustrades placées pour tenir les curieux à distance sont ruinées, le pavage n'existe plus et est remplacé par de grandes herbes qui croisent leurs branches avec celles des machines. Celles-ci ont même perdu leur aplomb, la maçonnerie sur laquelle elles reposent étant en partie détruite et minée par les pluies. Malgré leur pesanteur, j'ai pu les faire mouvoir encore avec facilité, mais non sans précautions, car plusieurs sont dégarnies des vis qui relient les pièces entre elles, ou qui servent à les fixer dans les positions voulues pour les observations. En somme les réparations à faire pour les remettre en état seraient assez peu considérables et surtout faciles à exécuter, et cela même témoigne de l'état de désorganisation et de ruine où est tombé le gouvernement. Le gardien, auquel je manifestais mon étonnement de tant d'incurie, me répondit que personne à Pékin ne sait se servir de ces machines et même ne s'occupe d'étudier les astres. Dans les batiments qui entourent la cour, et où Mr. Dillon m'avait fait faire le saut périlleux, je trouvai encore plusieurs objets qui rappellent nos Pères, entr'autres une mappemonde dessinée par le P. Verbiest et dont chaque hémisphère a bien deux mètres de diamètre. En passant devant une porte que le gardien parut faire semblant d'oublier, j'insistai pour voir ce qu'il y avait. Malgré ce qu'il me dit, savoir qu'il n'en avait pas la clef, qu'il y avait défense de l'empereur d'y entrer et qu'il serait sévèrement puni, je crus pouvoir me permettre de forcer encore la consigne et passant le bras à travers le papier de la porte, je réussis à défaire tout un système de barrage intérieur qui montrait en effet que depuis longtemps personne n'avait pénétré là. Je trouvai une chambre toute remplie d'étagères garnies de planches d'imprimerie faites autrefois, me dit-on, par les savants qui travaillaient à l'observatoire. Un grillage fermé en interdisait l'approche, et je n'ai rien pu examiner de près; mais je priai Mr. Dillon d'en parler au ministre afin de pouvoir par son entremise visiter ces planches qui pourraient bien renfermer quelque monument précieux de l'ancienne mission Française. Je n'ai pas encore reçu de réponse. — De retour à la légation avec Mr. Dillon, je vis de nouveau Mr. Fontanier et les autres interprètes. Ces Messieurs, depuis ma première visite, avaient, ce semble, reçu communication des lettres que j'avais presentées à Mr. le Ministre sur l'expédition contre les brigands, car immédiatement la conversation tomba de nouveau sur ce sujet, mais en termes différents; au lieu de blâmer la démarche du P. Leboucq, tout le monde en parlait de la manière la plus favorable et comme d'un événement heureux tant pour les rapports de la légation avec la cour de Chine que pour contrebalancer l'influence

anglaise aux yeux des populations et des mandarins. — Quelques mots encore sur la ville même de Pékin avant de commencer à parler des résidences de nos anciens Pères et des cimetières. Pékin me fit la même impression que la plupart des villes que j'ai eu occasion de visiter dans les provinces. Ce sont partout des ruines dont les restes justifient bien les descriptions magnifiques qu'en ont faites les anciens missionnaires, mais en même temps elles montrent combien cet empire est profondément déchu de son antique splendeur. La ville de Pékin est sillonnée dans tous les sens par d'immenses rues coupées de distance en distance par des arcs de triomphe et bordées de nombreux puits avec abreuvoirs publics fournissant une eau abondante mais mauvaise et servant à arroser la poussière. Sous ces rues, de magnifiques aqueducs en pierre conduisent hors de la ville les eaux des pluies et les immondices qu'ils reçoivent; mais depuis longtemps personne ne les entretient et ils sont défoncés dans mille endroits, formant autant de précipices où le voyageur inattentif court risque de tomber à chaque instant. L'aspect que présentent ces rues est celui d'un vaste et dégoûtant bazar. Une multitude de petits marchands, de comédiens ou de faiseurs de tours y ont installé pêle-mêle leurs baraques couvertes de chiffons sales et bariolés de mille couleurs, laissant à peine un petit passage pour les voitures et les nombreuses bandes de chameaux qui font à Pékin l'office de porte-faix. Les maisons sont basses, et, sauf de rares exceptions, mal bâties, offrant le plus bizarre contraste de devantures chargées de sculptures, de peintures, et de dorures magnifiques au milieu de décombres et de maisons en ruine. Une foule de mendiants vous y harcellent, étalant devant vous leurs plaies hideuses, ou vous présentant du feu avec de petits batonets de papier desséché pour allumer votre pipe, pendant que d'autres sous prétexte d'abattre la poussière de vos habits, vous assomment avec leurs torchons attachés au bout de bâtons. Pour éviter ces importunités vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de ne sortir qu'en voiture. — Pékin possédait autrefois quatre églises, avec autant de maisons de missionnaires. Les terrains qu'elles occupaient, avec les restes des constructions, ont tous été rendus à la mission. Ce sont — 1° le *Tong-tan* ou Église de l'est; elle était petite mais belle; à côté était la résidence des Pères jésuites Portugais. — 2° le *Si-tan* ou Église de l'Ouest; ce n'était qu'une chapelle pour le service des prêtres de la Propagande qui y avaient leur demeure. — 3° le *Nan-tan* ou Église du Midi servait de cathédrale. C'est là que demeurait l'évêque de Pékin et les Pères du collège portugais et c'est dans cette même église que l'armée française victorieuse vint chanter le Te Deum après le dernier traité de paix. — 4° le *Pé-tan* ou Église du Nord, ainsi désignée sans doute par rapport à la cathédrale et non par rapport à la ville elle-même dont elle occupe le centre, était la résidence des Jésuites Français et est encore maintenant la demeure de l'Évêque et le centre de la Mission. — Les deux premières églises, le Tong-tan et le Si-tan, avec les maisons adjointes, ont été complètement détruites lors des persécutions de 1811; quelques mauvais bâtiments, restes des anciens ou construits depuis, servent soit de demeures à des catéchistes qui y font l'école, soit de chapelles, où presque tous les jours un missionnaire du Pé-tan va dire la Sainte Messe. — Le Nan-tan dut sa conservation aux Russes dans les circonstances que je vais dire. Malgré les persécutions qui suivirent la mort de l'Empereur *Kang-hi* et qui furent cause de la destruction des autres Églises, la cathédrale de Pékin fut conservée jusqu'à la mort de Mgr *Pirès*, prédécesseur de Mgr *Mouly*, en 1838. Mgr Pirès était employé au tribunal des mathématiques, et c'est sans doute en cette considération qu'on lui permit de rester à Pékin, alors que l'entrée de cette ville était complètement interdite à tout autre missionnaire Européen. Il eût lui-même bien de la peine à tenir le poste jusqu'au bout; plusieurs fois on lui signifia l'ordre de partir, et il n'obtint de rester qu'en prétextant des infirmités qui ne lui permettaient plus d'entreprendre un voyage aussi long que celui d'Europe ou même de Macao. Lorsqu'il vint à mourir, personne ne se trouvant là pour recueillir l'héritage des biens de l'église, les ennemis des Chrétiens en profitèrent pour les faire confisquer au nom de l'Empereur. Le Nan-tan allait donc subir le même sort que les autres églises, lorsque les Russes, qui depuis longtemps avaient leurs représentants à Pékin vinrent s'interposer et obtinrent qu'on le leur confiât avec les bâtiments et le cimetière qui en dépendaient. Pourtant,

pouvant pas eux-mêmes occuper les bâtiments de l'Évêque ni ceux du collège Portugais, et d'ailleurs ne se sentant pas en force pour les défendre contre les ennemis des Chrétiens, ils prirent un parti extrême, et afin de sauver au moins la cathédrale, ils en murèrent les portes et vendirent les bâtiments à des payens, après avoir emporté la bibliothèque. Celle-ci resta à leur Légation jusqu'après le dernier traité de paix. Depuis, ils l'ont restituée à Mgr. Mouly et je l'ai retrouvée au Pé-tan. Il paraît cependant que tout ne fut pas rendu, car on sait par plusieurs Chrétiens encore vivants et qui aidèrent à la sauver, que nos Pères avaient laissé un bon nombre de manuscrits; or il n'en reste aucun parmi les livres qui furent rendus. J'ai estimé ce qui reste à environ 3 ou 4 mille volumes; la plupart sont en grand in-4°, ou même in-folio. Ce sont surtout des livres de sciences. Il y a aussi bon nombre d'ouvrages concernant la Compagnie. Voici le titre de quelques-uns que j'ai notés en passant. — Histoire de la Compagnie, par Orlandin — Celle de Juventius — Histoire de la Compagnie de Jésus au Brésil par de Vasconcellos — Les morts illustres de la Cie. de Jésus, par Alegambe — Del Techo, histoire de la province du Paragai — Franco, Annalium S.J. — Cassani, histoire de la Cie. de Jésus au nouveau royaume de Grenades — De Sousa, Conquêtes en Orient par les PP. Jésuites. — Histoire de la province de Germanie — Annales de Baronius — Spondanus, Epitome annal. Baronii. — Moreri, Dictionnaire historique — Un bel Atlas illustré donné par Louis XIV à Kang-hi et par Kang-hi au P. Parennin. — Le Nan-tan était la plus grande mais non la plus belle église de Pékin. J'en avais beaucoup entendu faire l'éloge; j'ai dû en rabattre lorsque je l'ai vue moi-même. A la vérité, quand, après avoir parcouru la ville et examiné même ses plus beaux monuments souvent riches de détails, mais toujours bas, mesquins et sans ordonnance, on se trouve subitement en face de cette construction sobre d'ornements, mais dessinée à grands traits comme tous nos édifices européens, bien qu'elle ne dépasse pas en hauteur 14 à 15 mètres, elle apparaît cependant comme un géant au milieu de ce qui l'entoure; ce contraste frappe et le premier mouvement, même pour un Chinois, est celui de l'admiration. Pourtant après en avoir examiné un peu les détails, on y rencontre passablement de défauts que la peinture vint heureusement faire disparaître, du moins en partie, ajoutant ici un pilastre ou une arcade, là une corniche ou un entablement complet, pour donner une apparence de régularité et justifier la disposition des voûtes. Sauf la façade, tout l'extérieur est sans décoration. — Quant aux bâtiments du collège et de l'évêché, il n'en reste rien. On a seulement bâti tout le long de la rue, pour faire façade et clore la grande enceinte, une suite de petits bâtiments qui se composent de deux belles portes d'entrée, l'une pour l'Église, l'autre pour la maison, quelques chambres pour le père et ses catéchistes, le parloir et une école où tous les jours plus de deux cents enfants chrétiens et payens viennent étudier sous la direction de six maîtres tant tartares que chinois. Un de ces maîtres est petit fils du troisième des six princes tartares qui souffrirent si courageusement pour la foi, comme le racontent les lettres édifiantes. — Grâce à la gent babillarde de l'école, dès le premier jour après mon arrivée, la nouvelle de l'apparition d'un Jésuite se répandit parmi les Chrétiens nombreux du quartier et je me vis bientôt l'objet de la curiosité générale. Je crus, par prudence, devoir éviter non seulement toute réception de visiteurs, mais même toute conversation où n'assistait pas le Curé de la cathédrale. Plusieurs cependant m'accompagnaient au milieu de mes occupations; je remarquai entr'autres un bon vieillard qui, après m'avoir suivi des yeux pendant deux jours, vint enfin m'aborder. Il avait pour cela revêtu ses habits de fête et s'était fait raser tout frais; un grand salut qu'il me fit en se prosternant le front jusqu'à terre me fit comprendre que le bon vieux avait quelque chose sur le cœur et que cette fois il fallait l'écouter. Après les premiers compliments il me demanda s'il était bien vrai que je fusse Jésuite. A ma réponse affirmative, ses traits s'illuminèrent et impuissant à contenir sa joie, les larmes aux yeux, il me dit qu'étant enfant il avait connu trois de nos Pères, et que c'était eux qui l'avaient baptisé; puis il se mit à raconter différentes histoires pour me dire combien ces Pères étaient bons, savants, zélés, et tout cela mêlé d'une foule d'exclamations sur le grand désir qu'il avait toujours eu de revoir des Jésuites, désir qu'il avait désespéré de voir se réaliser.

Pendant ce temps plusieurs autres chrétiens vinrent se mêler à la conversation; et bien des questions m'étaient lancées sur notre retour à Pékin; je fis semblant de ne les pas comprendre. Aussi bien la vue et les discours de ce bon vieillard, resté là comme une relique de nos anciens Pères, commençaient à m'émouvoir profondément, et craignant de ne pouvoir plus à mon tour retenir mes larmes, je me hâtai de le congédier. — Le Pé-tan, donné par Kang-hi aux Jésuites Français est dans l'enceinte impériale assez près du palais. L'empereur envoya lui-même quatre de ses architectes sous la surveillance de deux mandarins pour construire cette résidence. Il n'était vraiment pas nécessaire d'y employer tant de monde. La disposition de ces maisons est tout-à-fait chinoise; autour de trois petites cours carrées placées sur une même ligne, sont élevées un certain nombre de chambres basses, petites, sans symétrie et assez mal bâties. Actuellement le premier carré est occupé par le Procureur, les missionnaires et les catéchistes, le second par l'Evêque, la chapelle domestique, la bibliothèque et le réfectoire; le troisième par le séminaire où sont entassés une quarantaine d'enfants dont un tiers seulement a commencé les études de latin. A cette résidence, le même empereur adjoignit un autre terrain beaucoup plus vaste qui renfermait un petit parc, des jardins, et l'Eglise que nos Pères y bâtirent avec des salles et autres édifices destinés à recevoir les étrangers et les catéchumènes. Duhalde en donne la description; mais il n'en reste plus que le bel escalier en pierre qui conduisait, de la cour basse où étaient les salles de réception à la grande cour placée immédiatement en avant de l'Eglise et qu'entourait une vaste galerie. Cet escalier est resté intact, ainsi que ses balustrades en fer forgé et contourné en forme de dessins qui rappellent les balcons des maisons bâties en Europe à cette époque. Au pied de l'escalier les rampes viennent s'appuyer contre deux pilastres ouvragés de la même manière, mais plus riches et surmontés de grosses boules en cuivre. Tous les bâtiments de la résidence sont encore à peu-près dans l'état où ils furent bâtis primitivement. L'Eglise elle-même subsista bien plus long-temps que celles de Si-tan et du Tong-tan, car en 1826 elle était encore desservie par plusieurs prêtres chinois dirigés par Mr. Sera missionnaire portugais. Mais alors, ce dernier étant retourné en Europe, la chrétienté se vit encore dépouillée de cet établissement; les mandarins l'occupèrent au nom de l'empereur, et ne laissèrent intacte que la résidence qui fut donnée pour habitation à l'un d'eux. Plusieurs autres petits bâtiments construits aussi sans ordre sur le même emplacement, servent soit d'Eglise pour les chrétiens des environs, soit d'écoles pour leurs enfants ou de dortoirs pour de jeunes postulants Lazaristes. Outre la bibliothèque du Nan-tan qui, comme je l'ai dit, se retrouve maintenant au Pé-tan, les quelques objets que j'ai retrouvés là, et qui me rappelaient le souvenir de nos anciens Pères, sont: Au fond du parc, mais en dehors des terrains restitués, une maison qu'on appelle la verrerie, parceque c'est là que l'on fondait et qu'on travaillait les objets en verre; sous un hangard une cloche brisée, donnée aussi par Kang-hi, porte sur une face cette inscription en caractères chinois: « Faite pendant l'été de la 16ème année du cycle et la 14ème du règne de Kang-hi, deuxième empereur de la grande dynastie des Tsin. » Sur une autre face sont les chiffres de N. S. et de la Ste V. entourés de gloires avec cette inscription: B: V: M: E. DICATUM ANNO MDCLXXV. — Dans une petite tour, bâtie par les Lazaristes à un angle du séminaire, est une belle horloge en fer, sonnant les quarts; c'était autrefois l'horloge du Nan-tan; on l'a retrouvée aussi dans la ville. Un très-beau cadran solaire, monté sur une table de marbre richement sculptée, se trouve encore dans la cour principale de la communauté. Enfin dans le parc s'élève une grande butte artificielle que dominent des rochers artificiels aussi, et au milieu desquels est placé un calvaire. Il remonte aux premiers temps de la fondation de la résidence. — Quant aux cimetières il y en a trois, tous situés à l'ouest de la ville. Le Cimetière Français ou du Pé-tan est à deux grandes lieues hors des murs, près de trois lieues de la résidence; c'est celui qui a le plus souffert. Le Cimetière Portugais ou du Nan-tan est sur la même route, mais à une demi-heure seulement de la ville. Enfin le Cimetière du Si-tan placé tout près de celui du Nan-tan. Il est tout petit et ne renferme que 15 tombeaux. C'était le cimetière des missionnaires

de la propagande, appartenant à diverses congrégations religieuses, particulièrement aux Augustins déchaussés; il n'y a là pas de Jésuites. — Ces cimetières, suivant la coutume usitée parmi les grands de la Chine, sont plutôt des maisons de campagne. Pour nos Pères, outre que ce pouvait être un lieu de délassement, c'était surtout un lieu de solitude, loin du bruit de la ville et des distractions auxquelles ils ne pouvaient guère se soustraire au milieu de Pékin. Si le temps me le permet, j'essaierai de mettre au net le croquis que j'en ai pris, ainsi que de plusieurs autres monuments; ils en donneront mieux l'idée que toute espèce de description. Les tombeaux sont tous disposés en ordre et parfaitement alignés; chaque tombe est recouverte d'un massif de maçonnerie, en avant duquel s'élève la pierre commémorative où est gravée l'inscription. La tête de la pierre est toute chargée de sculptures qui représentent quatre serpents entrelacés, avec le dragon impérial; c'est la forme générale de toutes ces tombes; quelques unes cependant sont plus ornées, ce sont celles des défunts dont l'empereur a voulu reconnaître les services; tels sont les tombeaux des PP. *Thomas Pereyra* et *Alex. Verbiest*. La pierre commémorative est beaucoup plus haute, et repose sur deux autres pierres taillées en forme de tortue, symbole de la stabilité, pour indiquer que la mémoire de ces morts ne doit jamais s'éteindre. C'est une marque de distinction que l'empereur seul peut accorder. Mais il y en a une autre, plus grande encore, en faveur de ceux qui ont rendus des services plus signalés, comme les PP. *Mathieu Ricci*; *Adam Schall* et *Mgr de Sausa*. La pierre commémorative est de même dimension que pour les tombes précédentes, il n'y a pas de tortue; mais vous voyez une grande table en pierre, en avant de laquelle sont cinq autres pierres placées sur une seule ligne, et dont la plus grande a la forme d'un vase chargé de fruits; les quatre autres affectent aussi cette forme et sont semblables à celles qui servent à brûler de l'encens dans les sépultures payennes. J'ai pris en entier les inscriptions du cimetierre du Nan-tan, sans y changer un mot; pour celles du cimetierre du Cha-lan, comme à cause de son éloignement de la ville, il ne m'a été possible de faire qu'une visite, je n'ai pu les recueillir toutes. Ces inscriptions font connaître bien des détails, elles nous apprennent en particulier que l'ancienne Compagnie comptait déjà un bon nombre de Chinois parmi ses membres. Un calcul sur la durée moyenne de la vie des Missionnaires dans le Petché-li confirmera aussi ce que nous avons dit bien des fois de la salubrité de ce pays-ci, et en donnant, sous ce rapport, plus d'espérance pour la Mission, pourra nous consoler des pertes si grandes dont le bon Dieu nous a affligés dans le Kiang-nan. Ainsi les Pères enterrés dans le cimetierre Français ont atteint en moyenne 66 ans, dont 27 en Chine; la moyenne de la vie de 55 Jésuites inhumés dans le cimetierre de Nan-tan a été de 59 ans, dont 26 de mission. Les trois derniers Pères de l'ancienne Compagnie morts à Pékin sont: le P. *Ignace François*, mort en 1792; le P. *André Rodriguez*, en 1796; et le P. *Joseph Almeida* en 1805. — Puissent ces détails écrits à la hate et au milieu des distractions qui sont venues mille fois m'interrompre, être de quelqu'intérêt pour ceux de nos PP. et FF. auxquels ils pourront être communiqués.

Mission du Kiang-nan — *Extrait d'une lettre du P. d'Argy au P. Lefevre.*

(Cette lettre ne nous ayant pas été communiquée plus tôt, sera peutêtre lue néanmoins avec intérêt, malgré sa date déjà ancienne.)

Fête de St Joseph, 19 mars, 1862. *Mon Révérend et bien aimé Père P. C.* — Permettez-moi de vous raconter une histoire arrivée ici il y a un an ou un peu plus, mais qui aura encore pour vous, je l'espère, le mérite de l'actualité. — Un de nos Pères a dans un village de son district une école où quelques enfants païens suivent les mêmes leçons que nos jeunes Chrétiens. Le maître apprend à tout le monde les caractères Chinois: c'est la partie commune de l'enseignement. Pour les Chrétiens, il y ajoute la leçon de catéchisme et les petits païens qui y assistent peuvent en faire leur profit; puis vient pour ces derniers l'explication des livres sacrés des Chinois qu'on leur interprète litteralement, sans même insister

beaucoup pour faire ressortir les passages de ces livres où il y a des traces évidentes de la tradition primitive, du *Saint* qui doit ra-cheter les hommes, de la *Vierge* qui doit enfanter le Saint par l'opération du Ciel, sans lesion, sans souffrances, sans le concours d'aucun homme, etc etc. — Plusieurs de nos petits payens appartiennent à une famille recommandable d'honnêtes cultivateurs chinois. Ils avaient à espérer de leurs parents un héritage qui en France même eût pu passer pour assez beau. Il n'y a pas là de quoi étonner quand on sait que dans l'échelle sociale en Chine le cultivateur occupe le second rang. Ces petits bons hommes étaient aussi des plus spirituels de l'école, et ne perdaient rien des leçons données aux chrétiens non plus que de celles qui leur étaient particulières. — Le chef de famille était enchanté des rapides progrès qu'on leur faisait faire, et comme autrefois il avait étudié lui-même, chaque jour il se réjouissait de constater leur avancement dans la litterature chinoise. D'un autre côté leur obeissance, devenue si ponctuelle depuis qu'ils fréquentaient l'école chrétienne, le mettait dans l'admiration. Mais voici qu'un jour, un de ses fils, le plus choyé de tous, rentré à la maison, semble pensif, et tout à coup, sans autre préambule : « Papa, dit-il, je veux être chrétien — Comment, tu veux être chrétien ? Y penses tu ? C'est impossible, cela est contraire aux coutumes de nos ancêtres ; la religion chrétienne est une religion des étrangers. — Papa, elle est bien belle pourtant, elle apprend à faire de bonnes actions et à monter au Ciel. Et puis il y a beaucoup de Chinois qui la pratiquent ; l'Empereur lui-même l'a approuvée. — Le Père trouva que son enfant était beaucoup trop fort sur le raisonnement pour être un bon disciple de l'école de *Confucius*. C'est pourquoi sa détermination fut bientôt prise. Sans rien dire à ses enfants, il les laisse aller le lendemain à l'école comme à l'ordinaire ; mais après leur départ, ayant mis sa robe de soie et souliers brodés, il s'en vient lui-même au *Kong-sou*. Le Père Spirituel y était en ce moment à faire la mission. Le chef de famille en homme bien élevé (*et sur ce point, le Chinois pourrait quelquefois donner une leçon de politesse à plus d'un Français, même de haut rang*) ne songe point à faire d'inutile esclandre. — D'ailleurs, quand on avait reçu ses enfants à l'école chrétienne, il avait été suffisamment prévenu qu'à la vérité on ne ferait rien pour capter ces petits païens, mais que si, tout en étudiant le Chinois et en voyant les chrétiens réciter leurs prières, ils pensaient à les imiter, c'était leur affaire et celle des parents qui les plaçaient là. A eux de calculer à l'avance si les préjugés du paganisme pourront tenir contre les bons exemples que ces enfants auront sans cesse sous les yeux. — Tel est l'avis qu'on donne généralement aux parents païens en pareil cas. Le Chef de famille en question comprit donc que faire tapage ce serait se mettre dans son tort. Aussi n'avait il d'autre dessein que de remercier le P. Spirituel et le maître des soins donnés à ses enfants, ajoutant que comme il ne les destinait pas à poursuivre la carrière des lettres et les chances du baccalauréat ils étaient assez instruits à son gré et qu'il considérait leur éducation comme terminée. Cependant notre brave homme était arrivé pendant la messe et au moment du sermon. Toujours, en homme bien instruit, il ne dérange personne, il s'introduit sans bruit sous le porche de l'église et se mit à écouter le sermon. C'était là que la grâce l'attendait et voulait récompenser les belles vertus morales de cet homme, vertus qu'on rencontre encore assez souvent parmi les païens de ces contrées. Il écoute donc le sermon, il en juge en homme de saine raison. Tout ce qu'on lui dit lui paraît bien sensé et même s'accorder parfaitement avec ce qu'en Chine on appelle, la doctrine des anciens (*bien entendu, moins les superstitions auxquelles ces derniers ont pu se laisser aller*). Après le sermon vient la messe à laquelle il assiste respectueusement. Il y admire une gravité religieuse qui touche fortement son cœur et lui rend sensible l'auguste présence de la Divinité dans nos sacrés mystères. La messe finie il demande à parler au Père, et l'interroge avec soin pour savoir si toute la doctrine de cet étranger est d'accord avec le sermon. Examen fait, il trouve cette doctrine parfaitement liée dans ses parties, et il ne lui reste plus qu'un dernier doute : ne lui en impose-t-on pas, ne lui donne-t-on pas une doctrine extérieure, belle en apparence faite pour attirer les gens, mais qui en cache une autre plus secrète et toute différente qui contiendrait les mystères de la secte comme cela se pra-

-tique dans plusieurs branches du paganisme Chinois? Sur la réponse du Père que dans le catholicisme la vérité est pour tous une et publique, il fait le serment de devenir chrétien et de se faire baptiser si ses informations s'accordent avec ce qu'il vient d'entendre. Il prend donc tout le soin possible de découvrir la vérité, il interroge les chrétiens et les païens eux mêmes; enfin, s'étant pleinement convaincu qu'on ne l'avait point trompé, il vient solliciter le baptême. Cette grace lui fut différée quelques mois afin de s'assurer qu'il savait bien la doctrine nécessaire de façon à ne point l'oublier et en même temps pour relever à ses propres yeux et aux yeux de tous l'importance de l'action qu'il allait faire. - On l'avertit que la réception du St. Baptême n'est pas une ceremonie indifférente et qui n'entraine aucune conséquence, mais qu'une fois chrétien il lui faudra suivre les commandements de Dieu et de l'église et persévérer jusqu'à la fin, dût-il à cause de sa foi se voir en butte aux persécutions et à la mort même. Mais plus on lui retardait cette grâce, plus sa ferveur et sa foi se montraient impatientes de la recevoir. On dût bientôt céder à de si saints désirs et on le baptisa lui et tous ses enfants. Ce n'était pas sans un secret dessein de Dieu qu'on l'avait prémuni contre les épreuves et les contradictions. Ce cultivateur avait une femme païenne comme lui, fort honnête femme, si vous ne tenez pas compte de la foi, et avec laquelle il avait vécu dans la plus parfaite harmonie jusqu'au jour où il résolut de se faire chrétien et où il l'exhorta à en faire autant; jusque là aussi cette femme avait été laborieuse, obeissante, prenant soin des choses du ménage, comme le prescrit la doctrine des rapports mutuels des anciens livres Chinois; mais du jour où son mari voulut être baptisé, elle ne faisait plus autre chose que de le tourmenter du soir au matin et du matin au soir; elle l'appelait paresseux, homme sans cœur etc..; elle ne voulait plus même lui préparer les aliments nécessaires; elle s'emportait de même à l'égard de ses pauvres enfants et ne payait leurs caresses que par des coups. Le païen néophyte ne s'attendait pas à un pareil orage; un peu déconcerté, mais nullement ébranlé dans sa foi, il vient trouver le Père en q[...] mais il avait mis toute sa confiance. Le Père en deux mots lui explique toute l'affaire. Le démon voyant que toute la famille est sur le point d'être arrachée à ses griffes se met de la partie et fait un dernier effort pour contrarier les [...] de Dieu et de la grâce. - C'est, pour le dire en passant, un des mille et un exemples où le missionnaire habitué à la méditation des exercices de notre Bienheureux Père, et, particulièrement des règles *ad dignoscendos spiritus*, y trouve la réponse la plus assurée à tous ces doutes et à toutes ses difficultés. On dirait même que ces règles seraient plutôt faites pour guider le Jésuite dans l'apostolat des infidèles que pour l'aider dans la direction des âmes chrétiennes de notre Europe. - La païenne continue encore quelque temps à se conduire comme une harpie et une possédée, brisant tous les meubles de la maison et maudissant tout le monde. Grâces à Dieu! nous sommes trop chrétiens en France et en Europe, pour que quelqu'un de nous, je dis même les plus méchants et les plus impies puisse comprendre tout ce que ces malédictions renferment de saletés et d'infamies dans le paganisme. Il faut l'avoir entendu de ses oreilles pour s'en former [...] la plus petite idée. Heureusement Dieu tempéra bientôt ces épreuves par une grande consolation pour notre néophyte. Il avait une vieille mère agée d'environ 80 ans, sourde comme un pot, et le Père, n'en connaissant pas l'existence, n'avait pas engagé le nouveau chrétien à l'instruire; d'ailleurs cette instruction donnée à la vieille païenne aurait demandé beaucoup de temps, vu la difficulté qu'il y avait de lui faire comprendre la plus petite chose. Mais voici que la bonne vieille ordinairement bien tranquille sur son grabat et bien pleine d'affection pour son fils et sa belle fille s'aperçoit au changement opéré en eux qu'il s'est passé quelque chose de neuf dans l'intérieur de [...] La bru d'abord si docile ne fait plus que la maltraiter et la maudire; or il faut savoir qu'ici la bru ne doit être que la servante de sa mère adoptive. Mais, ô mon Dieu, que vos voies sont admirables! en maudissant sa [...] la méchante païenne dans l'emportement de la colère est la première à pouvoir faire comprendre à la pauvre sourde

quelque chose de la doctrine chrétienne; elle est aussi la première à lui apprendre que son fils abandonnant le culte des idoles a été baptisé et elle ajoute que c'est pour cela qu'elle-même est si en colère contre lui. La grâce s'en mêlant, cette furie est précisément celle qui malgré elle apprend le catéchisme à la vieille. C'était, il faut en convenir, un singulier prédicateur, mais la grâce acheva son ouvrage, et éclaira pleinement la malade de la vérité de la religion Chrétienne. Puisque c'est contre cette action qu'on entre dans une si mauvaise colère, il faut que l'action soit bien bonne, tel fut son raisonnement. Vous voyez que plus d'un lecteur de M. Renan pourrait gagner à se mettre pour la logique à l'école de notre vieille sourde. Il n'y avait qu'à changer un peu sa phrase et dire puisque M. Renan dit de pareils blasphèmes de Notre-Seigneur, il faut que N. S. soit bien bon. Oui, en vérité il faut qu'il soit d'une patience divine et qu'il ait l'éternité, pour le supporter ainsi. — Cependant la nouvelle catéchumène appelle son fils, et suivant l'autorité, que, selon les usages de ce pays lui donne sa qualité de mère, elle lui fait une réprimande sévère de ce qu'il n'a pas pris soin de l'instruire des vérités si importantes du salut après que lui-même les a connues. — « Eh quoi! lui dit-elle, ce n'était rien pour vous que de voir celle qui vous a donné le jour exposée à tomber en enfer et à y brûler éternellement? Est-ce ainsi qu'un fils doit en agir vis-à-vis de sa mère, s'il n'a pas encore renié dans son cœur les sentiments d'un bon fils. » — Le chrétien à de semblables paroles n'avait pas de réponse à donner, il reconnait sa faute et en demande pardon à sa mère puis à Dieu dans la personne du Prêtre, et pour réparer cette faute il s'efforce par tous les moyens de développer chez sa vieille mère la connaissance des premières vérités de la foi. Alors parut une chose doublement remarquable. La vieille n'a jamais oublié une seule des vérités qu'on était une fois parvenu à lui faire entendre, et elle savait si bien sous l'action de la grâce rejoindre ensemble, ces bandeaux détachés, ces quelques mots qu'en criant à gorge déployée on pouvait à grand peine lui faire saisir, que d'après la remarque de tous elle en savait plus qu'on n'avait pu lui en apprendre. Souvent, ses questions allaient au devant des vérités en sorte qu'on n'avait plus qu'à les lui confirmer par un signe et aussitôt les paroles qu'elle ajoutait spontanément attestaient qu'elle avait bien compris. — On peut donc la baptiser d'autant que l'âge la plaçait dans le danger d'une mort prochaine. Mais elle ne se contenta pas de cela, elle voulut se confesser et communier. Elle avait su que son fils avait reçu la Ste Communion et elle ne voulait pas rester en retard. L'époque de la mission nouvelle était arrivée; elle fait demander en grâce au Père missionnaire de vouloir bien la visiter sur le lit où elle était toujours étendue. Celui-ci malgré le peu de temps qu'il avait à sa disposition, y consent. « Et que voulez-vous? lui demande-t-il — Je veux me confesser — Savez-vous bien ce que c'est, et comment il faut faire? Non, mais je prie le Père de me l'apprendre. » Dans tout ceci, c'était le fils qui servait, non de truchement, mais de crieur, car il fallait crier tant qu'on avait de force; et la vieille semblait entendre son fils mieux que tout autre. « Pourquoi voulez-vous vous confesser? Depuis votre baptême, y a-t-il quelque faute contre Dieu ou les hommes dont vous ayez à vous repentir? — Oh non! je suis baptisée; comment aurais-je pu offenser Dieu gravement depuis? mais je veux recevoir la Communion. — Recevoir la communion! Savez-vous bien ce que c'est? — Non, mais je prie le Père de me l'apprendre, je sais seulement que c'est une grande chose; et je la désire beaucoup. » — Le Père lui demande alors ce que c'est que Notre Seigneur Jésus-Christ; elle répondit fort bien; ce que N. S. est venu faire sur la terre, pourquoi il a tant souffert jusqu'à être attaché sur la croix, etc. etc., à tout, elle répond admirablement, elle fondait en larmes en racontant ce qu'elle savait de la Passion de N. S. J. C. Tant il est vrai que les souffrances de sa passion c'est l'argument du Cœur que N. S. voulait donner aux hommes pour leur ouvrir les voies du salut. « Eh bien, lui dit le missionnaire, dans la Ste Communion, c'est N. S. J. C. que l'on reçoit, son corps, son sang, sa divinité — Ah la Ste Comm. c'est N. S. J. C., je ne le savais pas; mais je comprends

maintenant. Et la voila qui se met à développer toute une série de raisons morales sur l'utilité de ce sacrement, pour nous aider et nous fortifier, elle fait la concordance de tout ce qu'elle savait de la doctrine Chrétienne, mais en l'exposant si noblement, si clairement, et avec tant de cœur que le missionnaire lui-même sentit les larmes le gagner. Avant de la quitter il lui promit la Ste Communion pour le lendemain, et elle reçut Notre Seigneur pour la première fois avec les sentiments du vieillard Siméon chantant son *Nunc dimittis*.... — Ici pour continuer mon histoire, il faut laisser passer les rebelles, temps de ravages et de destructions. Ils furent pour notre famille néophyte comme pour beaucoup d'autres une épreuve et une occasion d'affermir leur foi. Ils perdirent d'abord une somme d'argent considérable qui leur fut enlevée de vive force dans leur maison, puis la maison elle-même qui fut incendiée, et ce qui fut plus dur encore, par suite de renseignements inexacts, ils furent sur le point de perdre vis-à-vis des PP. Missionnaires leur réputation de Chrétiens intègres. Ils avaient été accusés d'avoir pris un objet d'une valeur d'environ 19 piastres, tandis que, tout bien considéré, cet objet pouvait leur appartenir légitimement par le droit écrit et par l'usage qui consacrent ici le droit de trouvaille, à moins que le propriétaire primitif ne réclame lui-même, dans un temps très-rapproché. Cependant pour sauver leur réputation et faire acte d'obéissance, ils rendirent l'objet de 19 piastres, qui était tout ce qu'il leur restait alors; ce qui ajoute encore au mérite de cette action c'est que depuis il est devenu plus que douteux que celui qui profita de la restitution, fût en effet le légitime propriétaire de l'objet. Il est bon de rappeler ici en passant que, la femme païenne s'obstinant toujours dans son erreur, ces événements ne furent pour elle qu'une occasion de plus de maudire la religion Chrétienne. — Comme je l'ai dit plus haut tous les enfants mâles avaient été baptisés. Restait une fille, qui plus âgée et déjà mariée avait été emmenée au loin par son mari païen. A cause de cela elle n'avait pu participer au même bonheur; mais dès qu'elle en entendit parler, elle commença à l'ambitionner pour elle et pour ses deux enfants en bas âge. Son mari païen était à peu près aussi obstiné que sa propre mère. De là pour elle de grandes difficultés à se faire instruire dans un pays où il n'y avait point encore eu de Chrétiens. Son fils aîné vient à tomber malade; elle voit qu'il va mourir: eh bien! le croiriez-vous? pour cette pauvre païenne qui n'a pas encore reçu le baptême, mais que Dieu a déjà prévenue des impressions de sa grâce, la mort de son aîné n'est rien en comparaison de la crainte qu'elle a qu'il ne puisse recevoir le St Baptême. Elle veille sur la couche du petit malade, elle épie tous ses soupirs, à chaque instant elle va au berceau de son enfant et à l'entrée du village pour voir si son père qu'elle a envoyé prévenir arrive enfin pour baptiser le petit moribond. Son anxiété est à son comble. Hélas l'enfant meurt dans ses bras, tandis qu'elle le baigne de ses larmes! — Direz-vous après cela que nous sommes assez nombreux pour prêcher la foi et administrer les Sacrements à nos pauvres Chinois! - Formez, nous dira-t-on, plus de catéchistes sachant baptiser. Mais les hommes se forment-ils sans qu'on ait le temps et la possibilité de les instruire? Et venez voir ici, si plus d'un Missionnaire n'abrège pas considérablement les jours qui lui restent à vivre pour n'avoir pas su prendre les soins qu'exigent sa santé ou prolonger une convalescence que son cœur d'apôtre ne peut plus supporter, quand il sait que peut-être les besoins de plusieurs milliers d'âmes réclament sa présence. Je dirais volontiers à tous: venez et voyez; et après cela que de Pères se montreraient faciles et généreux

Voulez-vous des motifs pour enflammer votre zèle? Eh bien sans parler ici des âmes, que la Ste enfance nous fournit le moyen d'envoyer au Ciel en phalanges nombreuses, ni de l'administration des Sacrements aux vieux Chrétiens et aux néophytes, ni des conversions de quelques chrétiens devenus lâches et que la grâce de Dieu rend à la ferveur, à ne tenir compte que des seuls adultes baptisés, j'ose affirmer que bien peu de Pères en France pourraient se rendre le témoignage d'avoir autant travaillé pour le salut des âmes dans le courant de leur année.

Mais revenons à notre histoire. La pauvre mère versa bien des larmes sur le cadavre de son enfant. Dieu cependant lui envoya une autre épreuve plus rude encore. Quelques jours après, son second fils tombe malade aussi, et dès les premiers symptômes, la mère reconnait les germes de mort qui lui ont enlevé son premier enfant sans la précieuse grâce du baptême. Pour le second sa résolution est prise; il faut la lui procurer à tout prix. A un moment où son mari, païen obstiné, est sorti de la maison pour travailler aux champs, elle échappe avec son enfant à la surveillance de sa belle mère, et emporte dans ses bras son précieux fardeau. Elle s'éloigne à grands pas pour gagner la maison paternelle où elle espère trouver quelqu'un qui versera sur son enfant l'eau sainte qui ouvre le Ciel, car elle ne sait pas encore le faire elle-même. Mais son enfant était trop lourd pour qu'elle pût avancer assez vite surtout avec cette angoisse du cœur qui lui enlevait toutes ses forces. La route est si longue! Mais, ô Ciel, que les desseins de Dieu sont insondables! Ce second enfant meurt le long du chemin dans les bras de sa mère éplorée. Elle arrive cependant à la maison paternelle, mais elle n'apporte plus qu'un cadavre. La païenne obstinée, la mère de celle qui venait de montrer tant de ferveur et de zèle pour prémice de sa foi, voyant le malheur de sa fille, songea enfin que ces calamités étaient peut-être la punition de son obstination et de ses propres fautes et commença à se sentir ébranlé par la grâce qui devait bientôt compléter sa conversion. Ce qui acheva de la convertir en effet ce fut un nouveau coup dont il plut à Dieu de la frapper, mais d'une manière plus miséricordieuse, dans la personne même de son fils aîné. Les rebelles étaient revenus, et son fils mourut sous leurs coups le même jour et tout auprès du P. *Vuillaume*, dont vous avez lu la mort dans les annales de la Ste enfance. Ce fils qui avait cru devoir exposer sa vie pour repousser les rebelles, mourut, comme il avait vécu toujours depuis son baptême, en fervent chrétien. — C'en était fait, la païenne si obstinée jusqu'alors, était convertie. Elle demanda et obtint bientôt le baptême. Le jour même de la mort de son fils, le digne chef de cette famille avait encore trouvé moyen de faire un acte vraiment héroïque. Il était fugitif à Chang-Haï, et comme la plupart des autres Chrétiens, (leur nombre est allé jusqu'à 15000) il recevait chaque jour le riz nécessaire , que nous avions pu leur procurer, soit en prenant sur les fonds de la mission, soit au moyen des aumônes que quelques personnes charitables de toutes les religions, et de toutes les Communions, mais plus particulièrement les familles riches de nos catholiques Chinois de Chang-Haï, avaient remises entre nos mains pour cette bonne œuvre. — Déployant un mouchoir, il y trouve encore deux piastres qu'au moment de la fuite il y avait caché ; c'était toute sa fortune alors; ayant appris la mort de son fils et celle du P. Vuillaume, il vient trouver un de nos Pères et lui remet les deux piastres en aumône, le priant de vouloir bien dire deux messes, l'une pour son fils, l'autre pour le Père qui venait d'être tué au milieu des Chrétiens. Le missionnaire refuse de recevoir l'argent, mais il lui promet de dire les 2 messes. Alors notre brave homme ne voulant point reprendre ses deux piastres lui dit: « Père, les missionnaires me nourissent moi et ceux de ma famille qui ont pu échapper; je ne puis en conscience recevoir leur riz et garder mon argent. Quant à mon fils aîné qui vient d'être tué, en apprenant sa mort, j'étais tenté de m'abandonner à la douleur; mais quand j'ai vu qu'un Père s'était fait tuer au milieu des chrétiens pour leur donner les sacrements ; je n'ai plus pensé qu'à la perte que nous faisions tous, nous Chrétiens, dans la mort d'un de nos Pères spirituels, et je n'ai plus eu de larmes pour pleurer mon propre fils.

— Ile de Tsong-min — *Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau au P. Labouin. 3 7bre 1863*

— Ici, comme en Europe, les conversions sont un mystère de la grâce; et semblent quelquefois tenir à un rien. J'en ai été encore témoin dernièrement dans la chrétienté de Tsa-Ko, où je faisais mission. Comme je prenais mon repas, un vieux payen à barbe blanche, entre subitement dans ma chambre, se jette à genou en pleurant et en sanglottant, et le front contre terre, me dit: « Père, venez et baptisez mon fils; sa vie n'a pu être protégée par le démon; je veux au moins sauver son

âme ; venez vite, il est peut-être déjà mort. » Les administrateurs m'expliquèrent alors en peu de mots comment du temps du vénérable P. Clavelin, ce vieux avait prêté main-forte contre de méchants payens qui avaient voulu insulter le Père, et comment depuis lors, il était toujours resté ami des chrétiens. C'est peut-être un dessein particulier de Dieu, me dis-je, allons voir; et sur le champ nous nous rendons à la maison du malade. Il était à l'agonie; ses yeux égarés, ses bras qui s'agitaient, sa poitrine oppressée, la sueur qui inondait son corps, tout annonçait la dernière crise. « Il n'y a plus rien à faire, dit un des administrateurs, c'est trop tard. – Essayons, répondis-je, et récitons les litanies de la Ste Vierge. » Ceci étant fait, je présente le crucifix au malade. Il le fixe et le repousse de la main avec de grandes contorsions. Enlevez, dis-je alors au père, tous les objets de superstitions et priez les deux sorciers appelés par vous, de se retirer. Il faut savoir que le malade était resté pendant deux jours et deux nuits entre les mains de deux preneurs de diables, fort renommés dans le pays. Nous prions les payens de se retirer aussi, et quand tout est dans l'ordre, nous recommençons les litanies et d'autres prières à St Joseph, et aux SS. Anges; puis j'asperge le malade d'eau bénite, et lui présente de nouveau le crucifix. Cette fois, il le saisit et l'approche de ses lèvres; nous ne pûmes obtenir d'autre signe; je crus que c'était suffisant, et je baptisai le moribond sous condition. Dieu voulait fortifier la foi de cette famille. A peine baptisé, le malade retrouva la connaissance et la parole et presque la santé; lui même expliqua que c'était une faveur de Dieu, et il dit à son père, à sa mère et à sa femme : « Je vais mourir, c'est ce qu'il y a de mieux pour moi, pour vous, faites-vous baptiser. » Il mourut en effet, le soir même, calme et serein, et le visage épanoui comme celui d'un enfant qui dort. Son père tomba malade 8 jours après, et un des administrateurs le baptisa. J'arrivai près de lui le lendemain, il était mourant. « Père, me dit-il, que je suis heureux! toute cette nuit j'ai vu une lumière sur ma poitrine; qu'est-ce que c'est? plus je la regardais, plus j'étais content, plus je la trouvais belle. » Je lui administrai les derniers sacrements, et il mourut peu après. Ne serait-ce pas un effet de la protection de notre bon Père Clavelin? — Tous les ans nous donnons ici une petite retraite à nos braves maîtres d'école; et cette année, deux néophytes, tout fraîchement baptisés, se sont aussi joints à eux. On voulait les renvoyer; mais je m'y opposai, seulement je leur recommandai de faire comme les autres et surtout de ne pas dire un mot jusqu'au dernier jour. Le croiriez-vous? ce sont eux qui ont le mieux profité. Le premier, à peine de retour chez lui, fait tant de démarches qu'il obtient un maître chrétien, construit une chambre pour une école, et réunit une vingtaine d'enfants; peu après cette école devient chapelle où s'assemblent une quarantaine de catéchumènes; lui même est devenu apôtre; il a l'éloquence du cœur, fruit de la conviction; rien ne le décourage, ni procès, ni humiliations. S'il persévère, nous ne tarderons pas à fonder là une nouvelle chrétienté; d'autant plus que c'est une localité importante; c'est le second bourg de la partie haute de l'île, où jamais on n'avait encore vu de chrétiens.

Le second néophyte rentré à la maison, se met à prêcher son vieux père, payen endurci. Peine perdue! Bientôt le vieux tombe malade; pour se guérir, il a recours aux superstitions, et afin de payer les sorciers et les bonzes, il vend un champ et les meubles de sa maison. Pourtant notre néophyte ne perd pas tout espoir. Voyant que ses exhortations irritent le malade, il se met à jeûner et à prier. Un soir que le malade semblait devoir succomber au mal, ce bon fils s'agenouille près du lit de son père et pendant de longues heures, ne fait que pleurer. Tant de dévouement touche le cœur du payen, il appelle son fils et lui dit : « Je sais que tu pleures, non pas mon corps, mais mon âme perdue; eh bien ne pleure plus; mon corps et mon âme sont entre tes mains; je ferai tout ce que tu voudras; est-ce que je puis encore éviter l'enfer? » Grande est la joie du néophyte; il vient en toute hâte chercher un administrateur qui baptise le malade. Mais outre la santé de l'âme, Dieu lui accorda encore celle du corps; le lendemain ce bon vieux était presque guéri et vaquait déjà à ses affaires. Tout le voisinage, témoin de ce fait, demande à se faire chrétien; et nous y comptons déjà 25 catéchumènes; c'est notre bon néophyte qui les exhorte, leur apprend les prières et les soutient dans les difficultés qu'entraîne l'abjuration du paganisme. Encore un an ou

deux, et il nous faudra là aussi former une chrétienté. Nous attribuons tous ces résultats aux mérites d'un ancien confesseur de la foi nommé *Zi-Kie-ieu*, qui le premier embrassa le christianisme dans ce pays vers l'an 1650. La chose irait mieux encore si ce saint homme nous faisait quelque miracle bien évident; peut-être cela viendra-t-il un jour quand nous serons plus capables d'en profiter. Il nous faut des ouvriers, et d'autant plus, qu'il en meurt beaucoup; je crains bien que Tsong-min ne se ressente cette année de la disette de missionnaires. Notre bon et vénéré Père Supérieur pousse beaucoup à former des Catéchistes, chargés de prêcher les payens; nous allons essayer avec ceux qui sont déjà initiés; je compte beaucoup sur vos bonnes prières. Ne me reprochez pas de ne dire mot des rebelles et du Japon. Dans mon île, je suis un peu au bout du monde; ma grande préoccupation c'est la crainte des brigands qui couvrent la mer et qui pourraient bien, au moment où l'on y pense le moins, dévaliser nos insulaires comme ils dévalisent les barques des marchands. Jusqu'ici Dieu a épargné Tsong-min; et pendant que tous les autres missionnaires pleurent sur des ruines comme Jérémie, nous continuons en paix à bâtir de nouvelles églises: *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* — Il est encore un point que je recommande à vos prières, c'est notre petite ville de Tsong-min. Cette année on a achevé de nous rendre le terrain de l'église de nos anciens Pères; nous y avons bâti, à côté de la chapelle, un petit orphelinat pour recueillir les enfants, et les porter de là soit dans les familles chrétiennes, soit dans notre orphelinat central. Nous espérons aussi sauver beaucoup d'enfants, et peu à peu nous aurons aussi quelqu'action sur les adultes. N'est-ce pas honteux pour la ville de Tsong-min de ne pas compter 10 chrétiens? J'aurais voulu vous envoyer le chiffre des œuvres de toute la mission; je n'ai pas encore les renseignements; voici notre petite part: Chrétiens, 7,740; catéchumènes, 473; adultes baptisés, 197; enfants d'infidèles baptisés, 1,669; enfants nourris, y compris les anciens survivants, 1,730; Confessions annuelles, 5,855; Communions, 4,847; Confessions de dévotion, 8,010.

— Lettre du P. Palatre à un Scolastique de Laval. — Zi-ka-wei, 25 7bre 1863.

La mission du *Kiang-Nan* est toujours dans le même état d'épreuves; et voilà qu'une insurrection que personne ne pouvait prévoir vient d'éclater tout à coup et il est difficile de dire quelle en sera l'issue. A l'est du *Kiang-sou* s'étend une langue de terre où se trouve le district du P. de *Carrère*; c'est la presqu'île de *Hai-men*. La secte des *Mangeurs d'herbe* y est nombreuse et c'est elle qui au mois de juillet dernier a fait courir à toute cette contrée des dangers qui pour avoir été en partie prévenus, sont cependant loin d'être passés. Depuis longtemps les mangeurs d'herbe entretenaient avec les rebelles des relations actives et avaient formé le complot de s'unir à eux pour soustraire Hai-men au joug impérial et proclamer le règne de la paix universelle. Des milliers d'uniformes militaires et de drapeaux se confectionnaient partout dans le plus grand secret. Le point de ralliement était la montagne de *Lam-se* qui domine le *Yang-tse-Kiang* à quelque distance de *Tong-tcheou-fou*. Au sommet on devait allumer de grands feux que les rebelles de *Kiang-Kin*, ville située sur la rive opposée du bras de mer pourraient apercevoir facilement. C'était là le signal de la révolte et de l'invasion. Les rebelles traverseraient alors le Yang-tse-Kiang, opéreraient leur jonction avec les mangeurs d'herbe, et tous de concert marcheraient à la conquête du pays. Les feux devaient être allumés le 14 juillet, mais le 13 au soir le complot fut découvert d'une manière toute providentielle. Le chef principal des conspirateurs nommé *Ouang* chargea un de ses affidés d'aller remettre ce jour-là au mangeur d'herbe *Ki* une lettre renfermant l'ordre d'allumer pendant la nuit les feux sur la montagne de *Lam-se*. Le courrier arrivé au village de Ki demande où est sa demeure. Il ne connaissait pas le conspirateur. On lui montre la maison du mandarin militaire nommé *Ki* comme le mangeur d'herbe; il y entre et remet sa lettre. Le mandarin en homme habile ne manifesta pas le moindre étonnement à la lecture de cette pièce et exploita parfaitement la méprise du pauvre courrier: « Eh bien! lui dit-il, voilà donc enfin les affaires en bon train; je te félicite de ton zèle pour la bonne cause; » et en même

temps il lui donna trois piastres pour lui délier la langue. Le conspirateur flatté du compliment et plus encore du don des piastres se mit à développer les chances du succès, parla du nombre des insurgés, et nomma ceux qui montraient le plus d'ardeur pour faire réussir l'insurrection. Le mandarin lui adressa de nombreuses questions; il répondit à tout avec d'autant plus de détails qu'il ne se doutait nullement de l'erreur dans laquelle il était tombé. La conversation dura longtemps et quand le mandarin eut tous les renseignements qu'il jugeait nécessaires pour faire échouer sûrement le complot, il s'adressa une dernière fois au Conspirateur. « Tu t'es mal adressé, lui dit-il, je suis le mandarin militaire Ki et non le mangeur d'herbe à qui Ouang t'avait chargé de remettre cette lettre. » Il vous est facile de deviner quel effet ces paroles durent produire sur le pauvre messager. Son désespoir ne fut pas de longue durée car le mandarin lui fit immédiatement trancher la tête. Sur le champ tous les chefs militaires furent avertis de se tenir prêts à saisir avant la nuit les mangeurs d'herbe de Tong-tcheou-fou et des environs, à les massacrer ainsi que leurs femmes et leurs enfants, et à incendier leurs maisons. Un détachement nombreux eut ordre de cerner la montagne de Lan-Sé pour en défendre l'approche et de prendre toutes les mesures nécessaires pour que les feux qui devaient servir de signal à la révolte ne fussent point allumés. Les Impériaux envahirent les maisons des mangeurs d'herbe et l'on vit alors des scènes de carnage digne des plus mauvais jours de l'histoire. Un nombre considérable d'hommes, de femmes et d'enfants furent massacrés, et leurs demeures réduites en cendres. Malgré le zèle barbare des Impériaux la plupart des conspirateurs échappèrent à la mort et s'enfuirent en toute hâte vers le nord du *Kiang-sou*. Des sept chefs de l'insurrection qui tous portaient le titre d'empereurs un seul a été pris; c'est Ouang l'auteur de la lettre adressée à Ki. Avant d'exécuter aucun acte de vengeance contre les mangeurs d'herbe les mandarins firent une descente dans sa maison et le saisirent ainsi que l'impératrice sa femme. Le principal bonze de la secte, ardent conspirateur, eut le même sort et tous les trois furent conduits en prison. Ouang n'y resta pas longtemps. Les juges le condamnèrent à la peine capitale, mais avant de lui trancher la tête on lui fit souffrir d'affreuses tortures. Les bourreaux lui arrachèrent les seins avec des tenailles de fer et lui coupèrent les bras aux coudes et les jambes aux genoux; il fut ensuite décapité. Quand sa femme comparut devant les juges on lui demanda selon les règles de la procédure qui elle était. Elle répondit fièrement: « je suis l'impératrice. » Elle fut soumise aux mêmes tortures et au même supplice que son mari. Le bonze fut traité avec moins de rigueur, on se contenta de lui trancher la tête sans lui faire souffrir d'autres tourments préalables. — L'insurrection de Hai-men a été anéantie: mais si le midi de la presqu'île jouit de la paix, il n'en est pas de même au nord. Les mangeurs d'herbe y ont levé l'étendard de la révolte et se sont rendus maîtres de la ville de *Siu-tcheou*. Plaise à Dieu que de nouveaux malheurs ne viennent pas fondre sur les chrétiens de Hai-men! Les impériaux de cette contrée viennent de se mettre en campagne contre les rebelles et ils ont débuté par la prise de *Kiang-Hin*. Le bruit court que c'est à coup de piastres et non à coup de canon que les mandarins militaires ont obtenu la reddition de cette place; la valeur des Impériaux est si bien connue que ce bruit n'a rien qui doive étonner. De Kiang-Hin ils ont dirigé leur marche sur *Hou-sé*. Ces deux villes appartiennent au district du P. *Sentinier*. Voilà ce me semble, tous les détails que l'on peut donner sur l'insurrection des mangeurs d'herbe et sur les petits détachements de rebelles qui occupent les villes voisines de la côte du *Yang-tse-Kiang*. Parlons maintenant de l'armée rebelle proprement dite qui occupe aujourd'hui *Sou-tseu* (*Sou-tchou-fou*), *Nanquin* et une partie du pays situé entre ces deux villes. Restera-t-elle définitivement maîtresse de ce territoire? Cela paraît peu probable et selon toute apparence la cause impériale triomphera, grâce à l'intervention des Européens. Voici l'état actuel des choses. Les communications entre les rebelles de *Sou-tseu* et ceux de *Nankin* sont coupées par les camps impériaux établis entre ces deux villes et les opérations militaires n'en deviennent que plus faciles pour les Européens. Comme je vous l'annonçais au mois de mars, la défaite du général *Holland* à *Tse-tsang* lui a fait perdre le commandement de la petite armée chinoise organisée par l'officier américain *Ward* et que l'on désigne ici par le nom de *Wardiens*. Le Major *Gordon* de l'armée anglaise l'a remplacé

et s'est emparé de *Ta-tsang*, de *Tsang-Zo* et de *Kouen-Sai*; il s'est même avancé à la poursuite des rebelles jusqu'à une lieue de Sou-tseu, où ces derniers, chassés de toutes les villes environnantes, ont établi aujourd'hui leur quartier général. Kouen-Sai appartenait à son district, le P. Sentenier s'est empressé d'y aller pour rentrer en possession de son église et des maisons qui en dépendent. Il a obtenu une audience du général Gordon et lui a exposé les motifs de son voyage. Le général l'a reçu avec une grande politesse et une grande bienveillance, lui a rendu les propriétés de la mission et lui a permis d'écrire en anglais sur les murs de l'église les mots: *Eglise Catholique Romaine*. Après avoir établi un gardien au *Kou-Sou* et visité les chrétiens, le Père est revenu à Chang-hai, où se trouvent une partie de ses ouailles dispersées par les rebelles. Quant à la ville de Kouen-Sai elle offrait à l'œil du visiteur un bien triste spectacle. Un grand nombre de maisons étaient abandonnées, car leurs propriétaires avaient préféré l'exil à la domination des rebelles. La disette se faisait sentir depuis longtemps et les habitants éprouvés par la faim et les maladies attendaient avec impatience l'arrivée de leurs libérateurs. Quelques-uns couverts de gale et de plaies hideuses erraient tout nus dans les rues. Quant aux rebelles ils savaient fort bien se procurer du riz *per fas et nefas* et ne redoutaient point la famine. — Depuis la prise de Kouen-Sai aucune opération militaire importante n'a eu lieu; mais un grand événement se prépare, c'est la prochaine attaque de Sou-tseu. Depuis six semaines les troupes Anglo et Franco-Chinoises sont campées aux environs de cette ville. Les premières, comme je vous l'ai dit, obéissent au major Gordon ayant le titre de général Chinois; les secondes sont commandées par Mr. *Bonnefoy*, lieutenant de la marine française. 4000 Impériaux sous les ordres des mandarins doivent prendre part à l'action; en tout 8000 hommes, parmi lesquels on compte 200 engagés Européens, dont le concours est indispensable pour souffler le feu de Mars au cœur de tous ces bons Chinois. L'attaque devait avoir lieu dans la dernière semaine du mois d'Août, et deux bataillons de Cypayes avaient été envoyés de Chang-hai à Kouen-Sai pour appuyer au besoin le général Gordon, et surtout pour lui épargner toute opération militaire du côté de cette ville si les rebelles faisaient une sortie pour la reprendre, et lui permettre ainsi de garder sa position devant Sou-tseu. Cette attaque n'a pas eu lieu; le général Gordon l'a différée par prudence. Deux raisons importantes l'ont décidé à prendre cette résolution: l'arrivée de la flotille de l'Amiral *Osborne* et la trahison de *Bergewine*. Les journaux français vous ont sans doute appris que cette flotille composée de 12 navires est venue en Chine sur la demande du prince *Kong* pour faire la guerre aux rebelles et elle devait commencer ses opérations par le siège de *Nankin*. Mais plusieurs de ces navires peuvent remonter le grand Canal de Chang-hai à Sou-tseu et prêter par conséquent un appui efficace aux assiégeants; de plus les équipages des autres navires peuvent prendre rang dans l'armée de terre; d'un autre côté ce concours est désirable et presque nécessaire à cause de la trahison de Bergewine qui diminue pour l'armée d'attaque les chances de succès. Le général Gordon a présenté à son compatriote ces considérations; l'amiral les a trouvées justes, mais ne pouvant rien promettre par lui-même puisqu'il doit recevoir sa direction du gouvernement Chinois, il est parti pour Pékin où il fait constater et régler nettement ses pouvoirs afin d'échapper aux tracasseries des mandarins provinciaux et agir avec toute la liberté que pourra lui accorder le prince Kong. Le général *Brown* commandant les troupes Anglaises à Chang-hai l'accompagne à Pékin et le bruit court qu'il y va pour demander l'autorisation de prendre aussi part à l'attaque. Si MM. Osborne et Brown obtiennent ce qu'ils demandent 15.000 hommes au lieu de 8000 se trouveront réunis devant Sou-tseu. Quant à Bergewine voici en quelques mots son histoire. C'est un Américain, agé de 35 ans environ et, dit-on, ancien élève de nos Pères; il commandait en second sous le général Ward. Après la mort de ce dernier au *Tche-kiang* il fut placé à la tête des Wardiens, à leur grande satisfaction, car ils l'aimaient et redoutaient d'être mis à la disposition des mandarins. Les mandarins connaissaient l'esprit des Wardiens et savaient qu'ils déserteraient en masse si on voulait les soustraire au commandement des officiers Américains; ils n'osèrent prendre cette mesure;

mais pour se venger ils suscitèrent à Bergewine des embarras de plus d'un genre. Quand il réclamait la solde de sa petite armée, le *Fou-tai* (*gouverneur de la province*) ennemi déclaré des Barbares, trouvait toujours quelque raison pour refuser et différer le paiement. Un jour les soldats privés de leur solde murmuraient plus que de coutume, proféraient des menaces et voulaient entrer en révolte contre le Fou-tai. Bergewine parvint à les apaiser en leur promettant de l'argent avant deux jours. Il alla trouver *Yang-ta-Ki* directeur de la banque Chinoise, lui exposa l'état des choses et lui demanda la somme dont il avait besoin s'engageant à le rembourser dès qu'il recevrait de l'argent du Fou-tai. Yang-ta-Ki promit la somme demandée et pria Bergewine de venir la chercher le lendemain. Bergewine revint. Yang-ta-Ki avait-il eu dans l'intervalle une entrevue avec le Fou-tai, cela parait probable; mais au lieu de tenir sa promesse il refusa nettement de donner une seule piastre. Bergewine indigné de cette mauvaise foi lui donna un soufflet. De là grand émoi parmi les mandarins. Pour venger un pareil affront le Fou-tai ne trouva rien de plus simple que de mettre à prix la tête de Bergewine. Bergewine monta sur un navire anglais stationnant dans le port de Chang-hai et il aurait pu y rester un demi-siècle avant qu'un Chinois essayât d'aller le prendre. Des explications avec le Fou-tai devenant impossibles, il partit pour Pékin afin de rendre compte au prince Kong de l'état des choses et des motifs de sa conduite. Il était à peine hors de Chang-hai que le Fou-tai mit l'officier anglais *Holland* à la tête des Wardiens. Holland détesté des soldats parmi lesquels il avait voulu établir une discipline trop sévère, et battu à *Ta-tsang* se hâta de faire voile pour *Londres*. Le major Gordon le remplaça et se fit un nom par ses succès à Ta-tsang, et à Tang-zo. Sur ces entrefaites Bergewine arriva de Pékin. Ses explications avaient été agréées, le prince Kong le réhabilitait et lui avait remis le brevet de commandant en chef des Wardiens. Il obtint une audience du Fou-tai et lui remit ses lettres et son brevet. Le Fou-tai reconnut la légitimité de toutes ces pièces, mais déclara que n'ayant reçu aucune instruction du prince Kong sur cette affaire il ne pouvait lui remettre le commandement des troupes. Bergewine attendit les instructions et comme elles n'arrivaient pas, il se rendit de nouveau à Pékin. Le prince Kong essaya de lui faire entendre qu'il était difficile d'enlever le commandement des Wardiens à Gordon après tous les succès qu'il venait d'obtenir et lui proposa de le mettre à la tête d'une armée contre les rebelles du Nord. Bergewine revint à Chang-hai mécontent; il se mit à enrôler des Chinois et des Européens, laissant croire à tout le monde qu'il allait partir pour le nord. Il passa en revue sa petite troupe sur la concession française, quitta Chang-hai, et quelques jours après on apprenait qu'il avait offert ses services aux rebelles et qu'il était à Sou-tseu bien résolu à se venger de la mystification dont il était dupe. Accueilli par les rebelles il se mit immédiatement à l'œuvre et enleva à quelque distance de Sou-tseu deux vapeurs anglais au service des Chinois. Le Fou-tai fit alors afficher à Chang-hai une proclamation dans laquelle il promettait une somme de 3 000 taëls (24 000 f) à quiconque lui livrerait mort ou vif l'américain Bergewine. Cette proclamation éveilla l'attention des Consuls, ils y virent une infraction aux traités conclus avec les puissances Européennes. Dans ces traités il est stipulé que tout étranger coupable d'un délit envers les Chinois sera remis entre les mains de son consul pour être jugé et puni selon les lois de sa nation. Huit consuls Européens (*parmi lesquels se trouve celui de France*) et le Consul d'Amérique se réunirent en conseil, rédigèrent une protestation contre le Fou-tai et le prièrent de retirer sa proclamation qui portait atteinte aux traités. Ceci se passait vers le 20 du mois d'août. Le consul anglais n'a pris aucune part à toute cette affaire. Le Fou-tai répondit que Bergewine ne pouvait être assimilé à un étranger quelconque coupable d'un délit envers les Chinois, et qu'en acceptant la position officielle de général dans l'armée Chinoise il devenait justiciable du gouvernement sous l'autorité duquel il s'était placé; puis il ne retira point sa proclamation. Bien plus il partit pour une expédition militaire laissant au temps le soin d'arranger les choses et aux Consuls toute liberté de se réunir en conférence. Quant à Bergewine beaucoup moins ému que les Consuls de la proclamation du Fou-tai il est venu à Chang-hai dans la première quinzaine de Septembre, y a passé quatre ou cinq

jours pour régler quelques affaires et visiter ses amis, puis il est retourné à Sou-tsen. Voilà l'histoire de l'homme qu'un sentiment d'orgueil froissé a lancé dans une mauvaise voie et qui comme tant d'autres déserteurs mourra peut-être en défendant une cause qu'il aurait dû écraser. Le général Gordon a fait un acte de prudence sachant le craindre, car il est maître d'une ville bien fortifiée et difficile à prendre. De plus les rebelles ne sont plus abandonnés à eux-mêmes comme autrefois, aujourd'hui ils ont, dit-on, plus d'Européens dans leurs rangs que MM. Gordon et Bonnefoy. Les obusiers et les bombes ne leur manquent pas plus que les fusils et les canons, et des déserteurs leur apprennent le maniement des armes, les manœuvres Européennes et la fabrication des projectiles de guerre. Espérons cependant que la cause de l'ordre triomphera. Le général Gordon a déjà obtenu quelques succès dans des sorties que les rebelles, qui avaient formé un camp hors de la ville, ont faites contre lui. Il les a repoussés, forcés à rentrer dans Sou-tsen, et il occupe maintenant leurs retranchements, et se maintient à 800 mètres des remparts, en attendant l'amiral Osborne et le général Brown. Quant aux 4000 Impériaux que les mandarins ont mis à sa disposition, il ne peut compter sur eux, car ils ne connaissent guère qu'une manœuvre, celle de la fuite au moment du danger. — La ville de Nankin est en proie à une affreuse famine. Le 20 du mois dernier un Nankinois, payen, récemment arrivé à Chang-hai alla pour je ne sais quelle raison faire visite au P. *Desjacques* et lui parla des misères qui désolent son malheureux pays. « Pour moi, lui dit-il, à bout de ressources et ne trouvant plus rien à manger, je me suis décidé à tuer ma femme, j'en ai mangé une partie et j'ai vendu le reste 800 sapèques (4f.) la livre à des personnes qui me suppliaient de leur rendre ce service. » Ce fait épouvantable ne s'est-il point renouvelé plus d'une fois ? Je ne voudrais pas l'affirmer ; mais il me semble qu'il n'y a pas témérité à le croire, surtout quand on considère la condition sociale de la femme Chinoise et la dureté du cœur de ces pauvres payens. L'homme qui peut chasser son épouse ou la vendre comme une marchandise quelconque, éprouvera-t-il de grands scrupules pour lui ôter la vie quand par cet acte il pourra sauver la sienne ! Ce Nankinois racontait encore qu'il n'était pas rare de voir manger les morts au lieu de leur rendre les honneurs de la sépulture. Les rebelles souffrent aussi de la famine, mais moins que les autres habitants, car ils trouvent encore moyen de se procurer quelques provisions de riz. Quelle est donc direz-vous la raison de cette affreuse disette ? C'est que les rebelles ont promené dans toute cette contrée le pillage et l'incendie. Un grand nombre de paysans ruinés complètement, n'ayant plus de maisons pour se loger ni d'argent pour ensemencer leurs terres, ont préféré l'exil à un joug de fer et sont allés chercher loin de leur terre natale des moyens d'existence et une tranquillité sur lesquels ils ne pouvaient plus compter sous le régime de la *paix universelle*. La plus grande partie des terre est restée en friche et les moissons sont insuffisantes pour nourrir les habitants des villes ; et de plus les mandarins impériaux ont porté la peine de mort contre quiconque transporterait des vivres à Nankin. Ce sytème de dévastation adopté par les rebelles doit être un phénomène inexplicable pour l'homme qui ne le considère qu'avec des vues purement naturelles. Ils veulent, disent-ils, renverser la dynastie actuelle et secouer le joug des tartares, et ils y seraient peut-être parvenus si après s'être rendus maîtres d'une partie du Kiang-Nan, ils avaient favorisé le commerce, protégé l'agriculture, diminué les impôts, s'ils avaient su en un mot faire aimer leur domination. Et, au contraire, ils ont promené partout le pillage, le meurtre et l'incendie, ils ont excité contre eux une haine qui ne finira qu'avec la génération actuelle, et aujourd'hui une des plus sanglantes injures que l'on puisse adresser à un Chinois c'est de l'appeler *Zam-mo* (Rebelle). D'où vient donc que ces hommes si avides de domination ont précisément adopté les moyens les plus capable de faire échouer leurs projets. C'est que comme *Attila* et *Gengis-kan* ils sont une verge entre les mains de Dieu, et dès lors leur conduite n'a plus rien qui étonne. Quant aux émigrations elles ont à peu près cessé ; il n'y en a eu qu'une seule cette année dans un moment où les habitants du pays de Sou-tsen, Tsang-Zo, Ta-tsang ont eu à craindre de la part des rebelles une recrudescence de vols et d'incendies. Le 20 et le 21 Mars plus de 40,000 émigrés passaient par Zi-Ka-Wei pour se rendre à Chang-hai, emportant avec eux tout leur mobilier et jusqu'à leurs morts, car sur plus d'une barque j'ai apperçu des cercueils. Quelques jours après le quai de Chang-

-hai était encombré de meubles mis en vente; et de pauvres huttes, formées de vieilles nattes de roseaux suspendues sur des pieux, servaient d'abri à ces malheureux sans les prémunir contre les injures du temps. Les pauvres, privés de toute ressource mendiaient pendant le jour, quand ils en avaient la force, car assez souvent épuisés par les privations ou la maladie ils ne pouvaient se remuer, on les voyait étendus çà et là dans les rues et attendant la mort qui ne tardait jamais beaucoup à venir. L'un d'eux avait-il rendu le dernier soupir, on lui enlevait quelquefois ses habits et on le laissait tout nu à l'endroit où il venait d'expirer. J'ai pu être témoin du fait; me rendant un jour à la Concession française je vis un homme à l'agonie, quelques heures après je repassai au même endroit, il était mort et dépouillé de tous ses habits. Quelques-uns arrivés à Chang-hai avec une modique somme d'argent qui dans leur pays aurait servi à l'entretien de plusieurs mois, la voyaient disparaître rapidement à cause de la cherté des vivres et des besoins nouveaux auxquels il fallait faire face; et si à l'aide d'un petit commerce ou d'une autre industrie ils ne pouvaient faire rentrer dans leur bourse les piastres qui en sortaient, la mendicité devenait leur seul moyen d'existence. J'ai vu un jour trois femmes, une mère et ses deux filles, réduites à cette extrémité. Elles étaient toutes les trois fort proprement vêtues; mais enfin toutes leurs ressources avaient disparu et il fallait bien se résigner à tendre la main. Les deux filles se cachaient le visage dans les mains et n'osaient se montrer, la mère seule regardait les passants mais sans dire mot. Elle avait fait écrire son histoire sur un papier d'environ 50 centim. carrés (ce moyen est qq. fois usité ici) et fixé ce papier à terre en plaçant des pierres aux quatre coins. Lisait qui voulait; les curieux ne manquaient pas et quelques sapèques tombaient dans la tasse des pauvres mendiantes. Toutes ces misères sont grandes et cependant j'entends dire à ceux qui ont été témoins des unes et des autres qu'elles sont peu de chose si on les compare à celles des années précédentes. Aujourd'hui comme autrefois nous donnons asile à une partie de ces pauvres réfugiés, dans des maisons en bambous construites sur le Champ de Mars avec la permission du gouverneur de la ville. Un séminariste et un catéchiste vont les visiter et leur enseigner les vérités de notre Sainte Religion; la plupart se font chrétiens, un grand nombre meurent après avoir reçu le baptême, et Dieu les reçoit dans son paradis où ils ne seraient jamais entrés s'ils avaient eu le malheur de mourir dans leur pays au milieu de l'idolâtrie. C'est ainsi que la miséricorde divine sait tirer le bien du mal. Mais je viens de commettre, sans m'en appercevoir une grosse erreur de date. Toutes ces maisons du Champ de mars n'existent plus, elles sont devenues la proie des flammes le 25 juillet, jour où un incendie épouvantable a réduit en cendres près de 1500 maisons dans la ville non murée, en face de la porte du Sud-Est. Il a fallu tout le dévouement de nos soldats et de nos marins pour se rendre maîtres du feu. Les pompiers Chinois, on leur doit cette justice, ont aussi fait preuve d'une grande activité. Les réfugiés en attendant qu'on puisse leur bâtir d'autres maisons, habitent une grande pagode abandonnée, d'où les mandarins chassèrent le diable il y a deux ou trois ans pour y loger des soldats. La Mission, grâce à la sollicitude paternelle du R.P. Supérieur, vient de faire l'acquisition d'un terrain considérable sur le versant méridional d'une montagne située entre Song-Kiang et Tsin-Pou, à dix lieues de Chang-hai. Cette montagne appelée Zo-sè est à peu près trois fois plus élevée que les collines au pied desquelles coule la Mayenne aux environs de Laval. La maison qu'on y a bâtie à mi-coteau servira de lieu de repos aux missionnaires fatigués; ceux qui auront fait une maladie pourront y passer les jours de leur convalescence et réparer leurs forces, car l'air vif qu'on y respire est excellent et beaucoup plus sain que celui de Chang-hai et de Zi-ka-Wei. Le P. Leveillé dont la santé est toujours délabrée et qui ne peut plus se livrer aux œuvres du ministère Apostolique y établira probablement son séjour et si le R.P. Provincial nous envoie un Frère Coadjuteur infirmier le but principal de cette acquisition sera atteint. J'ai passé pendant les vacances quelques jours à Zo-sè avec les PP. [illegible], Chevreuil, d'Argy, Royer et le F. Gervais. Du sommet de la montagne le coup d'œil est magnifique. De tous côtés s'étend à perte de vue une plaine immense, d'une fertilité qui rappelle les plus riches campagnes de l'Anjou près des bords de la Loire; des canaux la sillonnent en tous sens et conduisent à Song-Kiang, Se-Kien, Tsin-Pou etc. Le grand canal de Se-Kien est au moins trois fois plus large que la Mayenne. Entre ces nombreux canaux on apperçoit des groupes d'arbres peu distants les uns des autres et au milieu desquels

se cachent les fermes Chinoises; je devrais dire : les ruines des fermes Chinoises, car l'année dernière les rebelles étaient encore maîtres de ce pays, et aujourd'hui à l'endroit où s'élevait naguère une maison, on n'aperçoit ordinairement qu'un monceau de briques rougies par le feu, quelques débris de poutres brulées, ou de pans de murailles au-dessus desquels les paysans ont placés des roseaux pour servir de toit : Voilà l'aspect ordinaire que présentent les contrées où ont séjourné les hommes de la *paix universelle*. Quelques maisons cependant sont restées intactes et maintenant on commence à en construire de nouvelles. En jetant les yeux à l'occident on aperçoit à l'horizon les eaux brillantes du lac *Sie-sé-hou*; ce spectacle me plait plus que tous les autres : il me rappelle le Morbihan ou des hauteurs de S. *Nolf*. Bretagne, adieu ! A quelques pas de notre montagne se trouve le petit village qui, comme elle, porte le nom de Zo-sè; il est tout entier au pouvoir du diable, car on n'y compte pas un seul chrétien. Nous espérons que le vieux suzerain du pays perdra bientôt quelques-uns de ses sujets et que Notre Seigneur rentrera peu à peu dans son droit. La pagode de Zo-sè a été incendiée par les rebelles et tous les Bonzes, excepté un, sont allés chercher fortune ailleurs. Celui qui reste près des ruines de son ancien temple habite une maisonnette devant laquelle je suis passé avec le P. *Royer*; la porte était ouverte et nous y jetâmes un regard curieux; une image diabolique dont nous ne comprenions pas le sens était suspendue à la muraille, et sur une table nous aperçûmes une petite statuette de Boudha; c'était là tout le luxe du nouveau sanctuaire. Le Bonze s'avança vers nous et nous pria d'entrer; nous le saluâmes, et après avoir échangé avec lui quelques paroles de politesse nous poursuivîmes notre route sans franchir le seuil de sa porte. Le pauvre homme nous voit d'assez mauvais œil; il manifeste ses craintes et croit que la présence des prêtres Européens à Zo-sè causera la ruine de sa religion. Plaise à Dieu que ses prévisions puissent se réaliser, et qu'il se convertisse lui-même! Les habitants du village ne semblent pas mécontents de nous voir établis au milieu d'eux; dans nos promenades ils liaient volontiers conversation avec nous lorsque nous les rencontrions; quelquefois même ils sortaient de leurs maisons pour venir nous saluer. Au temps des émigrations ils ont vu nos églises de Chang-hai et de Zi-Ka-Wei, et ils se disent que s'il y en avait une semblable sur le flanc de la montagne, elle présenterait un beau coup-d'œil et que dans toute la contrée on parlerait de la belle église de Zo-sè. Un jour quelques-uns ont demandé au R. P. Supérieur s'il n'en bâtirait pas bientôt une : « Comment voulez-vous que je batisse une église, leur répondit le Père, puisque vous êtes tous payens; si vous voulez vous faire chrétiens, je vous en promets une. » Dans notre maison nous avons une petite chapelle où nous disions la messe; tous les matins les chrétiens de *Sang-pou-tiə*, (village éloigné de deux ou trois Kil.) venaient en assez grand nombre y assister. Des payens de Zo-sè attirés par la curiosité les suivaient et se tenant en dehors, sous la galerie, ils regardaient par les fenêtres tout ce qui se passait dans le petit sanctuaire et ne pouvaient être qu'édifiés de ce qu'ils voyaient. Qui sait si quelques-uns n'ont pas déjà trouvé dans cette vue le germe d'une future conversion? Pendant la journée les visiteurs ne nous manquaient pas. Il n'était question dans les environs que des hommes de l'occident; au moment des repas nous étions assiégés par les curieux. Et comme la chaleur nous obligeait à laisser portes et fenêtres ouvertes, les bons Chinois pouvaient nous regarder tout à leur aise manier nos fourchettes et nos couteaux. Ils épiaient tous nos gestes, tous nos mouvements pour se rendre un compte exact de la manière dont mangent les Européens, puis de retour chez eux ils racontaient ce qu'ils avaient vu, à d'autres Chinois qui le lendemain ou quelques jours après, venaient à Zo-sè pour jouir du même spectacle. En nous regardant ils gardaient le silence ou ne parlaient qu'à voix basse; malgré cette tenue irréprochable leur curiosité permanente nous gênait singulièrement. Nous aurions pu facilement les congédier et couper court avec tous ces visites inopportunes, mais nous les aurions froissés et éloignés de nous peut-être pour toujours; ils auraient désormais évité l'Européen qui les avait humiliés, et il aurait été presque impossible de leur parler de notre sainte Religion avec quelque chance d'opérer leur conversion. Pour éviter un pareil malheur il vaut mieux se donner chaque jour en spectacle pendant le déjeûner et le dîner. En définitive je crois que tous les visiteurs ont dû se retirer contents, car nous leur avons laissé la liberté de circuler autour de la maison, dans la galerie et ils ont pu satisfaire amplement leur curiosité. Un fait qui aurait pu exciter contre nous l'animadversion des payens est passé inaperçu et n'aura aucune suite fâcheuse. Un de nos domestiques guidé par un zèle imprudent et maladroit entra dans une vieille mazure où se trouve une grande idole

et lui fit sauter le visage à coup de pierres. Fort heureusement aucun payen ne l'aperçut. Le lendemain le Po-tsen (maire) de Zo-sè vint trouver le F. Lo pour traiter quelques affaires et en passant devant le reduit du diable il remarqua cette absence totale de visage. Le Frère le pria de croire que les Pères n'avaient pris aucune part à ce délit et qu'ils ne se permettraient jamais d'entrer dans une pagode pour y mutiler des statues. « Oh! reprit le Po-tsen, je n'ai aucune peine à le croire; mais il est probable que ce sont les enfants chrétiens de Sang-pou qui en venant ces jours-ci aux cérémonies de votre religion ont fait ce mauvais coup. Recommandez bien aux chrétiens de ne jamais se permettre aucun acte semblable, autrement ils exciteront contre eux la haine des habitants du village. » Quant au Po-tsen les délits de ce genre lui sont fort indifférents; il est de la religion des piastres et de l'opium, et il verrait brûler tous les Boudhas du pays sans ressentir la moindre émotion. — Le Choléra a fait pendant l'été des ravages extraordinaires à Chang-hai. Pendant je ne sais quelle semaine du mois de juillet il est mort chaque jour plus de 4000 Chinois; les Européens n'étaient pas non plus épargnés; ils mouraient cependant en moins grand nombre. Les mandarins faisaient transporter les cercueils dans les champs voisins de la ville; la route de Zi-Ka-Wei en était encombrée et l'air empesté par l'odeur fétide qu'exhalaient tous les cadavres enfermés dans des cercueils qui ne sont qu'à moitié cloués et que l'on place sur la terre au lieu de les y enfouir. Dans de pareilles conditions d'insalubrité et avec les chaleurs étouffantes des mois de juillet et d'août la peste était réellement à craindre; le bon Dieu nous en a préservés. Aujourd'hui la dyssenterie a remplacé le Choléra, sans causer toutefois les mêmes ravages; elle s'attaque surtout aux Européens et il en meurt un certain nombre. Nous avons maintenant à Zi-Ka-Wei une nouvelle résidence construite à l'Européenne. Les chambres sont d'une bonne grandeur et pendant l'été nous n'y souffrirons pas de la chaleur comme dans l'ancienne maison. Deux longs corridors où l'air pourra circuler facilement nous seront surtout d'une grande utilité. — Voici la dernière nouvelle de Sou-tsen: Bergevine a proposé a proposé de se rendre avec les déserteurs Européens, américains etc si les consuls voulaient leur accorder la vie sauve. Le consul anglais et le consul américain ont accepté la proposition mais à condition que tous les déserteurs consentiraient à quitter la Chine. On attend la décision des autres Consuls. Il y a environ 100 Européens, américains etc à Sou-tsen; s'ils abandonnent la ville, il ne sera pas difficile de s'en emparer car le découragement se mettra parmi les rebelles. Le bruit court que l'amiral Osborne et le général Brown ont obtenu du prince Kong la permission de se joindre au général Gordon pour en faire le siège.

Palatre S. J.

Avant de terminer les lettres de nos missionnaires du Kiang-nan, résumons les dernières nouvelles: Sou-tsen est au pouvoir des impériaux depuis le 5 decembre; les chefs rebelles se sont rendus sur la promesse d'avoir la vie sauve; mais lorsqu'ils se sont présentés au gouverneur de la province pour faire leur soumission, celui-ci les a fait impitoyablement massacrer. Les Français et les Anglais sont furieux de la conduite des Mandarins. — Quant à l'état actuel de santé de nos Pères, sans être plus alarmant, il n'est pourtant point consolant encore; plusieurs ne se remettent que lentement, les autres moins faibles sont accablés par le travail qui augmente de jour en jour. Le 19 Février dernier, 4 missionnaires se sont embarqués à Marseille pour se rendre en Chine; ce sont les PP. de Puiberneau, Gandar, Bulté, et le F. Hérouart. Ils avaient été précédés de 4 mois par les PP. Bichon et de Beaurepaire.

Autriche. —

Nous venons de recevoir d'intéressants détails sur une course apostolique en Slavonie, en Illyrie et en Croatie, entreprise dans le courant de l'année 1863 par les PP. Ayala et Givricco; ces détails sont rapportés dans une lettre écrite par le P. Ayala lui-même au R. P. Provincial de la province de Venise. En voici la traduction.

Mon Révérend Père Provincial. P. C. — Cette année qui est la 12ème depuis l'établissement de la mission, s'est écoulée toute entière pour nous hors de la Dalmatie, d'abord à Cherso et à Veglia iles du Quarnero, dans l'Adriatique, puis dans l'archidiocèse de Zagabria, et dans les deux diocèses de Diakovar et Cinquechiese. Dans ces différentes localités 15 missions ont été données et 4 congrégations établies. Le Curé de Cherso nous avait invités à prêcher le Carême dans sa paroisse. Le souvenir des fruits merveilleux recueillis en 1854 nous fit accepter cette offre avec empressement. A peine arrivés nous entendîmes un grand nombre de confessions. Et tandis qu'

disposition subite de la Providence, me faisait quitter cette ville après mon second sermon. Le P. Guinucco et le P. Aperti qui m'avait remplacé, travaillèrent infatigablement à donner des retraites aux ecclésiastiques d'abord, puis aux jeunes gens et aux jeunes filles séparément, en Illyrien et en Italien. Dieu bénit leurs efforts. La douce efficacité des exercices éteignit une dangereuse animosité qui régnait entre quelques membres du clergé et qui avait donné occasion à des divisions et à des scandales; le triomphe de la grâce fut si complet qu'ils consentirent à se donner le baiser de paix et à se demander mutuellement pardon. Les retraites données à la jeunesse des deux sexes se terminèrent par l'érection de deux congrégations. Celle des jeunes gens, établie dans l'Eglise du St. Esprit, compte plus de deux cents membres; celle des jeunes filles, à St. Isidore, en réunit plus de trois Cents. Les parents se plaisent à rendre hautement témoignage à l'heureux changement qu'ils ont remarqué dans la conduite de leurs enfants depuis que ceux-ci ont donné leurs noms à la congrégation. Le soir de notre départ, la population voulut nous donner une preuve publique de sa reconnaissance et de son affection. Tout le golfe sur les bords duquel est situé Cherso se trouva illuminé, et la foule couvrait le rivage. Les jeunes gens de la Congrégation montés sur une barque, tenaient à la main des torches allumées, et chantant les Cantiques de la mission, nous escortèrent jusqu'au bateau à vapeur. Nous eussions bien voulu prévenir ou empêcher une telle démonstration, mais comme elle avait été préparée à notre insu, nous n'eûmes ni le temps ni le moyen de nous y opposer ou de nous y soustraire. *Soli Deo honor et gloria.* De Cherso nous passâmes aux extrémités de l'Esclavonie, où l'on nous avait assigné trois centres principaux à évangéliser.

Peter-Wardein, Karlovci & Slankamen. Peter Wardein est une des plus importantes forteresses de l'Esclavonie; elle est située sur le bord du Danube en face de Novi-Sad qui est sur le sol hongrois. Ce fut dans notre ancienne Eglise que nous donnâmes la mission, et nous eûmes pour logement les chambres autrefois habitées par nos Pères. Quoique la population de la forteresse soit presque toute entière Allemande, Mgr Strossenmayer évêque de Diakovar, jugea néanmoins que la mission devait se faire dans la ville même, à cause de la proximité des paroisses de Novi-Sad, Ludvigthal, Rochusthal et Kremenme; et parce que l'église était suffisamment grande pour contenir la population de tous les lieux circonvoisins. Les exercices s'ouvrirent le dimanche 19 Avril. Du lundi au mercredi le concours des fidèles ne répondit pas à notre attente. Alors nous implorâmes le secours de Marie. Aussitôt une grande ardeur de prendre part à tous les exercices de la mission, s'empara des deux paroisses de Ludvigthal et Rochusthal dont les habitants ne perdirent plus désormais un seul sermon. Presque tous s'approchèrent de la Ste table, et accueillirent avec grande joie la dévotion au SS. Cœurs de Jésus et de Marie que nous introduisîmes parmi eux. De Novi-Sad il nous vint bien quelques habitants qui suivirent la mission, mais non pas en aussi grand nombre que nous l'eussions souhaité, et qu'il eût été à désirer pour cette ville naissante, qui se recrute de gens de toutes sortes et de toutes religions. A voir la grande ferveur de ce peuple, nous ne pûmes nous empêcher de suggérer au zélé pasteur, de profiter d'une circonstance si favorable pour introduire dans son église la dévotion du mois de Marie. Il se rendit à nos désirs et le peuple de son côté correspondit, en accourant en foule pour honorer la Mère de Dieu. — De Peter Wardein nous passâmes à *Karlovci*, résidence du Patriarche grec non-uni, qui a juridiction sur tous ses coreligionnaires schismatiques dans l'empire d'Autriche. Quelques-uns trouvaient étrange que l'on osât choisir pour théâtre d'une mission catholique le siège principal du schisme; ils regardaient cette démarche comme peu sage. D'autre part on tentait de nous faire passer pour des espions du gouvernement; d'autres représentaient au Curé ce qu'il y avait d'ignominieux pour lui dans cet appel de prédicateurs étrangers, comme s'il s'avouait incapable d'instruire lui-même son peuple. Mais il était venu lui-même trois fois à Peter Wardein pour être témoin des résultats de nos travaux. Il disposa donc sa population à notre arrivée, et le 3 mai on ouvrit la mission avec les cérémonies accoutumées sans rencontrer le moindre obstacle. Beaucoup de Grecs, même du Clergé schismatique, suivirent assidûment nos sermons et personne n'osa censurer ni les prédicateurs, ni la doctrine qu'ils exposaient. Les fidèles qui avaient déjà pris part à la mission de Peter Wardein, nous montrèrent d'une manière éclatante combien la ferveur qu'ils y avaient conçue pendant les saints exercices, était encore vive dans leurs âmes. Ils accouraient en grand nombre pour entendre encore nos instructions. Deux fois ils vinrent en procession. Ce spectacle ne servit pas peu à émouvoir les cœurs de ceux que nous voulions toucher. Il s'est introduit dans cette paroisse une secte

nouvelle connue sous le nom de *Nazariens*, dont malheureusement deux catholiques se sont faits les coryphées. Ces Nazariens ne connaissent ni Eglise, ni ancien testament; ils détruisent les tableaux et les statues, et jettent au feu les Crucifix, et les images de la Vierge et des Saints. Tout en adoptant le nouveau testament, ils n'admettent d'autre prière que l'oraison dominicale. Ils rejettent tous les Sacrements, excepté le baptême qui, suivant eux, doit être conféré seulement aux adultes, et par immersion. Parmi eux, pas de hiérarchie; tous se considèrent comme étant égaux; et dès que quelqu'un ayant donné son nom à cette secte a foulé aux pieds les images, il devient, par là même, impeccable. Ils tiennent des assemblées auxquelles prennent part les personnes des deux sexes. Après quelques chants et la lecture de quelques passages du nouveau testament, les lumières s'éteignent et tous demeurent dans les ténèbres. Pour se couvrir d'un masque de piété ils s'abstiennent de blasphémer, et affectent une certaine gravité de maintien. Ils s'efforcent à tout prix de faire des prosélytes; beaucoup de catholiques sont déja restés pris dans leur filets. En Hongrie il y a des villages entiers infectés de cette peste. Il nous vint en pensée de faire une tentative pour éclairer ces pauvres aveugles, en appelant un des chefs. Mais l'attitude sauvage de ce personnage, ses regards farouches, le ton d'autorité avec lequel il nous parlait, citant sans cesse des textes du nouveau testament, tronqués ou pris à contre-sens, nous firent connaître que nous avions affaire à un obstiné et un endurci. Après un entretien de trois quarts d'heure où nous n'avions rien obtenu, le malheureux se retira tel qu'il était venu. Alors nous crûmes de notre devoir d'élever la voix et de signaler ouvertement le danger au peuple, pour le prémunir contre la séduction. A Slankamen, quelques familles qui s'étaient fait inscrire et quelques autres qui fréquentaient les assemblées nocturnes, les rompirent avec les sectaires et protestèrent qu'elles resteraient fidèles à la vraie foi. Notre langage franc et précis a raffermi les faibles, et nous avons lieu d'espérer que le mal n'étendra pas ses ravages, du moins dans ce pays. Le succès de la mission fut rendu encore plus complet par l'apparition inattendue de la procession des habitants de Peter Wardein. Excités par l'amour de Marie et par l'estime pour les exercices de la mission, ces braves gens s'étaient réunis spontanément, et un prêtre, à leur tête ils avaient franchi à pied et en récitant des prières une distance de 10 lieues, bien qu'ils ne fussent pas certains que la mission durât encore. A peine étaient-ils arrivés que le prêtre qui les avait accompagnés célébra la Ste Messe, et tous s'approchèrent de la Sainte table. Le nombre de ces pieux pèlerins montait à cent environ, et il eut été plus considérable si le projet eut été connu d'avance; mais se décider et se mettre en route avait été pour eux un seul et même moment. Leur arrivée imprévue, la piété de leur maintien, la ferveur avec laquelle ils priaient devant la Ste image de Marie produisit une si vive impression sur les cœurs des habitants de Slankamen, que durant les deux derniers jours personne n'osa se dispenser d'aller à l'église pour entendre la parole de Dieu et les tribunaux de la pénitence furent véritablement assiégés. Nos bons visiteurs prirent part à la procession accoutumée, dans laquelle on porte l'image de la Ste Vierge, que nous avons toujours avec nous dans nos missions; puis chacun d'eux ayant reçu une médaille, ils s'en retournèrent chez eux. Du diocèse de Diakovar nous nous dirigeames vers l'archidiocèse de *Zagabrie* pour donner des missions à *Novacappelle*, à *Ferionz*, et à *Ferczovaz*. Partout les Curés coopérèrent à notre œuvre avec un grand zèle. Le peuple des paroisses voisines venait tous les jours en procession. Cependant Mgr. Georges *Girk* évêque de Cinquechiese en Hongrie, songeait à ouvrir un nouveau champ à nos travaux. Son diocèse renferme plusieurs paroisses Slaves; le faubourg *Budese* près de la ville épiscopale ne compte presque que des Slaves parmi ses habitants. C'étaient le Curé de ce faubourg et celui de *Dolmi-Mikolaz*, qui avaient prié l'évêque de nous faire venir. Dolmi-mikolaz dans le district de *Valpoo*; quoiqu'enclavé dans la Slavonie, il appartient cependant au diocèse de Cinquechiese. Le vieux Curé très affectionné à la Compagnie nous accueillit très cordialement, et nous célébrames chez lui la fête de St. Ignace; D'abord la mission ne devait durer que trois jours, Mais nous n'eûmes pas de peine à faire comprendre à ce bon prêtre qu'il valait mieux ne pas fixer de terme à la mission, mais la prolonger suivant l'opportunité et le besoin des âmes. Ce peuple avait grand besoin de la visite du Seigneur, Elle lui fut profitable. La dévotion aux Saints Cœurs de Jesus et de Marie fut reçue avec une grande ferveur, et dès les premiers jours qui suivirent l'inauguration des exercices en leur honneur, on constata avec joie une amélioration sensible dans les mœurs; et la disparition de plusieurs scandales auxquels

nous nous étions efforcés d'apporter remède. En nous rendant de Mikolaz à Linquechiese nous visitâmes le sanctuaire de notre Dame de *Gyiil*, élevé l'an 1150 par le Roi *Gisa II*, et où l'on accourt en foule de toutes les parties de la Hongrie, et de la Croatie. Nous recommandâmes à la Mère de Dieu la mission de Linquechiese qui rencontrait de grands obstacles. Outre qu'on avait répandu des calomnies contre la Compie et contre les missionnaires, les Hongrois qui voudraient étouffer tout élément contraire à leur nationalité, ne pouvaient souffrir que la mission fut donnée en Slave. Le Curé lui-même s'était d'abord retiré à cause de certaines difficultés, l'Evêque pour les mêmes motifs avait été sur le point de différer la mission jusqu'à une époque plus éloignée. Ce fut dans ces circonstances que nous arrivâmes le 15 du mois d'Août. Cependant la réflexion avait dissipé les craintes du Curé; il nous accueillit fort bien dans son presbytère. Là nous eûmes la consolation d'être rejoints par le P. *Basile*, venu de *Pozega* à notre aide. A l'exception des jours de fête, le concours des fidèles était nombreux. L'ennemi du genre humain se servait de l'esprit de nationalité pour empêcher le bien spirituel de ces âmes. Néanmoins le résultat dépassa de beaucoup ce que pouvaient faire attendre de semblables dispositions. La congrégation du Sacré *Cœur* de Jésus, que nous avons établie dans cette paroisse, servira de centre aux autres congrégations du diocèse. - De la Hongrie nous retournâmes à *Vérone* pour donner un peu de repos à l'esprit et au corps par la retraite. Oh! combien elle est nécessaire aux ouvriers évangéliques pour ranimer en eux cette vigueur spirituelle indispensable à quiconque veut travailler avec ardeur et avec fruit dans la vigne du Seigneur. Nous profitâmes de notre séjour à Vérone pour accompagner le P. *Franco* dans une de ses missions en *Tyrol*, afin de nous mieux instruire, par la pratique de la méthode qu'il suit dans ce pays. Le zélé recteur qui gouverne depuis neuf ans la paroisse de *Roncone* avait parfaitement disposé son peuple à recevoir la grâce extraordinaire de la mission. Nous élevâmes la voix avec force contre les vices dominant dans le pays, et la parole de Dieu triompha de bien des cœurs rebelles. Les paroisses voisines accouraient aux exercices, conduites par leurs pasteurs, de sorte que l'église était toujours remplie. J'ai remarqué peu de différence entre la méthode du P. Franco et celle suivie dans les missions Slaves. On peut dire seulement en général que dans celles-ci, l'appareil des cérémonies extérieures joue un plus grand rôle, et cette différence me paraît fondée sur la diversité du caractère des habitants des deux contrées. Le P. Franco à la fin de chacune de ses missions réunit tous les prêtres qui y ont pris part, pour leur faire une conférence courte et familière sur les moyens d'entretenir et de conserver le fruit des exercices. C'est là une excellente pratique que nous tâcherons d'introduire dans les missions Slaves lorsque le temps sera venu. Vous vous rappelez comment durant le dernier carême, nous avions jeté à Cherso les fondements de deux Congrégations; nous retournâmes au mois de Novembre pour conduire à terme notre entreprise. Nous disposâmes par un triduum les congréganistes des deux sexes à faire l'offrande d'eux-mêmes à la Ste Vierge. Le 8 Novbre était le jour fixé pour l'érection solennelle. Les jeunes gens et les jeunes filles partirent en procession de leurs chapelles respectives et se rendirent au chant des cantiques dans l'Eglise paroissiale, où ils étaient attendus par le Curé. Après l'invocation au St Esprit, le Curé interrogé s'il voulait recevoir l'offrande d'eux-mêmes que les congréganistes étaient disposés à faire à la Ste Vierge, ayant répondu qu'il l'accepterait volontiers, pourvu qu'ils s'engageassent à vivre désormais en véritables enfants de Marie, Un des directeurs lut la formule d'offrande de consécration que chacun répéta tout bas. On donna ensuite lecture de l'acte d'érection canonique des deux congrégations, agrégées à la Prima Primaria de Rome. Le Curé célébra la Ste Messe, et les congréganistes au nombre de 400 environ reçurent tous la Ste Communion. La foule accourue à cette cérémonie fut très édifiée de la modestie et de la ferveur de cette jeunesse. L'impossibilité de trouver un directeur fut longtemps un obstacle insurmontable à l'établissement des congrégations de *Veglia*; mais enfin la protection de Marie nous fit triompher de cette difficulté et de plusieurs autres, et le jour de la présentation de la T. S. Vierge, à la messe de clôture du *triduum* de préparation, 62 jeunes gens et 107 jeunes filles prirent part à la communion générale des postulants. - Pendant notre séjour à Veglia, Monseigneur l'Evêque demanda à tous les Curés de l'Ile s'ils souhaitaient que des missions fussent données dans leurs paroisses. Son intention était d'en fixer les

exercices à une époque plus éloiguée, après qu'il aurait adressé lui-même une instruction préalable à ses prêtres; mais la réponse affirmative des 8 Curés qui sont dans l'île, lui fit juger que ce délai était inutile. En conséquence les missions de *Cattaro* furent remises à un autre temps, et nous mîmes aussitôt la main à l'œuvre. *Polјiza* où se rendaient les paroisses de *S.t Roch* et de *Menke*, *Dubašniza* avec celles de *Miksliza* et de *Castelmuschio* embrassent à peu près la moitié de l'île. C'est là que nous travaillâmes depuis le 22 Nov.bre jusqu'au 30 décembre, réservant pour janvier prochain la mission de *Dobrigno*. Chaque mission durait de 11 à 12 jours. La population de Poliza n'avait pas compris l'importance de fréquenter assidûment les exercices de la mission. Pour secouer l'indolence des habitants de certains villages plus indifférents, nous eûmes recours à l'industrie employée par nos anciens Pères. Un soir, ayant parcouru les rues, la clochette à la main, nous réunîmes les villageois sur les places où nous avions planté la croix, et de là les entraînant à l'Eglise, nous les exhortâmes à ne point résister plus longtemps à la grâce. Cette démarche extraordinaire fit sur eux une telle impression, qu'à partir de ce moment jusqu'à la fin de la mission, ils accoururent en foule aux sermons, et s'approchèrent en grand nombre du tribunal de la pénitence. La paroisse de Menke était la plus difficile à ébranler. Le P. Giuricco s'y rendit à la pointe du jour, ayant rassemblé les habitants, et après les avoir touchés par un discours pathétique, il les conduisit, au sortir de la messe à Polјiza, pour qu'ils profitassent au moins du dernier <u>triduum</u>. Ce moyen eut un plein succès. Tous s'approchèrent de la S.te Table, et bénirent de tout leur cœur la miséricorde divine. Le 6 Déc.bre plus de 1000 personnes appartenant à tous les villages qui avaient pris part à la mission, nous accompagnaient jusqu'à *Dubašniza* en récitant le chapelet et d'autres prières. Le Curé suivi d'un peuple nombreux vint à notre rencontre à quelque distance de l'Eglise. La renommée des merveilleux résultats obtenus dans les missions précédentes, et dont plusieurs personnes de ce pays avaient été témoins, aida beaucoup au succès de cette nouvelle entreprise. Le concours fut sans cesse très considérable, et la foule des pénitents fut telle qu'on ne put satisfaire tout le monde. L'empressement à se rendre aux exercices de la mission, fut encore plus grand à Castelmuschio. Un village entier accourut de trois lieues pour assister à la cérémonie d'ouverture. Le Curé à la vue d'une foule si nombreuse, entendant les enfants qui marchaient en tête chanter la protestation de bien vivre pour toujours, fut attendri jusqu'aux larmes. Les personnes de la classe élevée, aussi bien que les marins et le peuple, avaient un égal besoin de la mission, et ils en retirèrent de grands fruits. Tous s'approchèrent de la S.te Table, et donnèrent des preuves non équivoques d'un véritable repentir, et d'une ferme résolution de changer de vie. Ayant terminé la mission au bout de 10 jours, nous allâmes à *Veglia* pour prêcher le sermon de fin de l'année, et nous concerter avec M.gr l'Evêque au sujet des prochaines missions et surtout fixer avec lui l'époque de la retraite du Clergé. La température devenue très froide avec le 1.er jour de l'an 1864, les neiges accumulées sur les chemins et le vent du nord qui soufflait avec violence, étaient de grands obstacles à l'ouverture de la 4.me mission annoncée pour le 3 du même mois. Toutefois, ayant placé dans Marie toute notre confiance, le 2 janvier nous prîmes le chemin de Dobrigno, bourgade située sur une petite hauteur à deux lieues de Veglia. Pendant le trajet nous souffrîmes beaucoup de la neige que le vent soulevait en tourbillon. A peine arrivés nous nous rendîmes à l'église afin de déposer ce qui était nécessaire pour la mission. Le froid intense, et les chemins couverts de neiges empêchèrent les habitants de Castelmuschio de venir en procession; mais ceux de la paroisse elle-même, accoururent en grand nombre. Celle-ci compte environ 3000 habitants. Ces causes nous obligèrent de prolonger la durée des exercices jusqu'à 15 jours. Avec la 2.e semaine le temps devint un peu plus doux, et les habitants des villages voisins commencèrent à venir. Ils étaient avides d'entendre la parole divine, qui produisit en eux des impressions très salutaires. Ainsi un jeune homme qui avait donné du scandale, demanda publiquement pardon de sa faute. Il y eut aussi des restitutions et des réconciliations qui portèrent la consolation et la paix dans plusieurs familles. Le 17 du même mois, quoique le froid fut très intense, le termometre marquant 5 degrés au dessous de 0 dans les appartements, la cloture de la mission se fit au milieu d'un très grand concours de fidèles. Avant de donner la bénédiction papale nous recueillîmes l'aumône pour le denier de S.t Pierre, et quoique ces habitants soient presque tous pauvres, et que la récolte du blé et celle du vin a été cette année très peu abondante, nous reçûmes de ces 4 paroisses la somme de 6400.f que nous fîmes parvenir au S.t Père par le moyen de *l'Unità Cattolica* de Turin, en implorant la bénédiction du Souverain Pontife sur ces bonnes populations. Ainsi s'est terminé le cours de nos fatigues apostoliques depuis le carême de l'année 1863 jusqu'au 17 janvier dernier. —— Veuillez, mon Rév.d Père, agréer ces quelques détails, et faire prier beaucoup pour nous et pour nos missions.

Je suis, en union de vos Saints Sacrifices, de Votre Révérence, le très-humble serviteur en J. C.

Ayala, missionnaire.

Dobrigno di Veglia, le 18 janvier, 1864.

Scolasticat de Laval. IHS Juin, 1864.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de . . . . .

Nos RR. PP. et nos TT. CC. FF.

Pax Christi.

France. — Amiens; Lettre d'un Scolastique de St. Acheul, 25 Décembre, 1863. —

Je crois vous avoir déjà dit que j'ai le bonheur, deux fois par semaine, d'aller à la prison avec deux autres Scolastiques. Monseigneur Boudinet, dont vous connaissez la bonté et le zèle, vient d'y faire un si grand bien pendant ce mois de Décembre, que je ne puis m'empêcher de vous en entretenir quelques instants. Il y a deux prisons à Amiens, appelées la 1ère Bicêtre, la 2de les Grands Chapeaux. Bicêtre renferme les prisonniers condamnés généralement pour un an; c'est là que nous allons régulièrement toutes les semaines; les prisonniers condamnés à des peines plus graves sont aux Grands Chapeaux; ils attendent là qu'on les fasse comparaître devant les Assises pour être ensuite envoyés au bagne ou à Cayenne. Vous comprenez que cette dernière population est un peu plus difficile à gouverner que celle de Bicêtre; il y a là souvent des détenus qui occupaient dans le monde des positions honorables et de brillantes fortunes. Mais toujours est-il que l'une et l'autre maison offraient l'image d'un enfer anticipé, tant y était grande l'immoralité, ainsi que le mépris de toute religion; aussi les malheureux jeunes gens qui tombaient dans ce gouffre en sortaient-ils plus pervertis qu'ils n'y étaient entrés; c'était de vraies maisons de corruption. Mais, grâce à Dieu et au zèle du pieux évêque d'Amiens, les choses ont bien changé, et les deux prisons sont actuellement méconnaissables; voici comment cela s'est passé. Dans les derniers jours de Novembre, un jeudi, comme nous nous entretenions à l'ordinaire, avec nos gens, on annonça tout-à-coup que Mgr venait d'arriver à Bicêtre et qu'il allait visiter les ateliers. Personne ne l'avait attendu; aussi n'avait-on fait aucun préparatif. Les détenus étaient occupés par groupes de 7 ou de 8 à différents travaux. Comme sa Grandeur désirait leur adresser quelques mots et qu'il ne lui était pas possible de les visiter tous séparément, Elle fit réunir tout le monde dans une même salle. Le bon évêque nous aperçut alors; il vint à nous; nous pressa affectueusement la main et nous adressa quelques paroles bienveillantes. Cependant Mgr voulait dominer son auditoire; et bien entendu, il n'y avait pas de chaire. Que fit-il ? Il avisa au fond de la salle une table d'assez triste apparence, et toute couverte d'instruments de travail; après en avoir par lui-même constaté la solidité, il monta dessus avec l'agilité d'un jeune homme et de là, adressa à ces pauvres gens une touchante allocution. Il commença en leur disant qu'au jour de son sacre il a promis entre les mains de l'évêque consécrateur d'aimer d'une affection toute spéciale la portion de son troupeau la plus affligée. Pauvres amis, leur dit-il, vous êtes bien malheureux, n'est-ce pas? et c'est bien vous surtout qui avez droit à la compassion et à l'amour de votre évêque. Aussi je ne viens aujourd'hui que pour vous dire et vous

montrer que je vous aime ». Ensuite, après leur avoir parlé de leur familles, il leur parla de la confession, en leur montrant que s'ils y avaient toujours été fidèles, ils ne seraient pas dans cette triste position; il leur rappela de même tous leurs devoirs de chrétiens, et voici comment il termina: « Et cette petite prière du soir que dans votre enfance vous faisiez avec tant de bonheur avec votre pieuse mère, vos frères, vos sœurs, au sein du foyer paternel, pauvres amis, comment la faites-vous maintenant? Au moins, je veux qu'il soit dit que vous l'avez faite une fois avec votre évêque; nous allons la faire tous ensemble de notre mieux. » A ces mots, sa Grandeur tombe à genoux sur la table et récite à haute voix le Pater, l'Ave, le Credo et les actes de Foi d'Espérance et de Charité, auxquels tout le monde répond avec un entrain admirable. Monseigneur avait parlé pendant trois grands quarts d'heure, et sa parole avait ému profondément les cœurs. J'ai vu moi-même bon nombre de grognards pleurer comme des enfants; et je vous assure que j'ai ressenti moi-même une vive impression. Avant de se retirer, Mgr nous donna à tous sa bénédiction. — A partir de ce jour, les choses commencèrent à changer de tournure, et quand nous revînmes le dimanche suivant, plusieurs prisonniers nous donnèrent leurs noms pour se confesser; tous nous reçurent avec une cordialité qui n'était pas ordinaire. Heureux de ce premier succès de la visite de Mgr, nous nous hatâmes d'en informer Mr l'aumônier, qui de son côté en instruisit sa Grandeur. Alors un éclair venu sans doute du Ciel brilla aux yeux du bon évêque. « Si nous donnions une retraite, dit-il à l'aumônier. Celui-ci ne put retenir sa joie à cette proposition. C'était le dimanche soir; il n'y avait plus que huit jours avant la fête de l'Immaculée Conception. « Battons le fer tandis qu'il est chaud, dit Mgr, demain la retraite commencera, et c'est moi qui veux en faire l'ouverture. » Et le lendemain, lundi soir, sa Grandeur monta, la mitre en tête et la crosse à la main, dans l'humble chaire de la chapelle de la prison, et dit clairement que cette fois ce n'était plus simplement pour visiter les prisonniers qu'il venait, mais aussi et surtout pour les convertir et les sauver. Cet appareil, inouï pour des prisonniers, les toucha vivement; Mr le Curé de St Jacques continua une œuvre si bien commencée et fit des fruits de salut bien consolants. Trois fois, dans cette semaine, nous allâmes à la poursuite de ces âmes pour les engager à se confesser. Tout réussit à merveille, et au jour de la clôture, Mgr vint dire la sainte Messe et donna la Ste Communion à 130 prisonniers environ sur 150. Je l'ai vu pleurer d'attendrissement. — Cette retraite avait porté de trop beaux fruits, pour que Mgr ne fût pas engagé à procurer le même bonheur à la prison des Grands Chapeaux. Lui-même, comme à Bicêtre, voulut en faire l'ouverture, et il vint, le 3ème dimanche de l'Avent au soir, prêcher le premier sermon; on lui avait dressé du côté de l'épître un beau trône, surmonté d'un baldaquin en velours rouge, et c'est de là que revêtu de ses ornements pontificaux, il adressa la parole à une foule étonnée, mais profondément recueillie. Cette parole remua tellement ces âmes que plus d'une fois, Mgr dut s'arrêter pour donner un libre cours à ses larmes, ému qu'il était en entendant les sanglots de ces pauvres prisonniers. Une circonstance rendit cette scène encore plus touchante: Au milieu de l'allocution, un des prisonniers tomba évanoui, et comme on le portait hors de la chapelle: « Mr l'aumonier, s'écria Monseigneur, donnez l'absolution à ce pauvre homme; peut-être qu'il va mourir. » Une crainte salutaire s'empara de tous les cœurs; Mgr en profita pour parler de la mort, et de la nécessité de bien mourir. Le coup était porté, et le triomphe de la grâce fut complet. Mr de *Guillebon*, vicaire de la cathédrale n'eut qu'à entretenir un feu si bien allumé, et l'exemple donné par les plus influents entraîna tous ceux qui purent s'approcher des Sacrements sans exception; je dis ceux qui purent, car une loi de prudence portée par l'aumônier, interdit pour un temps la confession à ceux qui n'ont pas encore été jugés; il y a peu de temps, un prévenu donnait en plein tribunal la confession et la communion qu'il venait de faire comme preuve de son innocence, et le parquet a fait ses plaintes aux autorités ecclésiastiques. A part ceux-là, qui étaient au nombre de quinze environ, tous se sont confessés et ont Communié. Dix-sept prisonniers n'avaient pas encore reçu la Confirmation et ils étaient dans la plus grossière ignorance en fait de religion; ce fut notre rôle de les instruire et c'est ce qui nous procura le bonheur d'assister à toutes ces fêtes. Le 4ème dimanche de l'Avent, à 7h du matin, Mgr se rendit

de nouveau à la chapelle de la prison des Grands Chapeaux. Les détenus y étaient réunis depuis une demi-heure, se préparant par la récitation de prières vocales à la grande action qu'ils allaient faire. Pendant que Mgr revêtit ses ornements pontificaux, un Chœur de musiciens, tous prisonniers, excepté un, chanta un Cantique de circonstance composé par l'un d'eux. C'était un air guerrier, plein d'harmonie, et les paroles s'y adaptaient fort bien; ils remerciaient Dieu et Mgr pour les grâces qui tombaient sur eux depuis plusieurs jours et du bonheur qu'ils goûtaient. — Après le cantique, la petite fille du gardien chef, vêtue de blanc et une couronne sur la tête, vint présenter à Mgr plusieurs gâteaux que les prisonniers avaient voulu offrir à sa Grandeur. Personne ne leur en avait parlé, et ils s'étaient cotisés pour cela, afin de montrer leur reconnaissance en quelque façon. Mgr en fit la bénédiction solennel et on les distribua à tous pendant la messe. Cependant de nouveaux chants se firent entendre: une chose me frappa; ce fut le sentiment, l'expression que ces pauvres prisonniers donnaient à leurs voix; ce sentiment avait quelque chose de mélancolique, et il ne produisit que plus d'effet. Avant la Communion, Mgr leur adressa quelques mots: « Hier, dit-il, à l'heure où je vous parle, j'étais entouré de jeunes gens qui venaient se consacrer pour toujours au service du bon Dieu, je consacrai des prêtres, c'est-à-dire, des hommes qui se dévouent pour la gloire de Dieu et dont l'un des principaux ministères est la consolation de l'affligé: Chers amis! c'est un beau jour pour un évêque que celui-là; eh bien, je vous le jure, ce matin au milieu de vous, mon cœur est aussi heureux. Si vous avez péché autrefois, maintenant vous êtes convertis; vous faites la joie de Dieu et de ses Anges. Et vous savez que Notre Seigneur lui-même a dit que le Ciel se réjouissait davantage de la conversion d'un seul pécheur que de la persévérance de 99 justes, et moi, à l'imitation de mon bon maître, je me réjouis en vous voyant devenus ses amis. » Puis après avoir ranimé leur foi, leur humilité et leur amour, il leur distribua le pain des forts en versant des larmes de joie. — Après la messe, Mgr leur parla de nouveau pour les aider à remercier le bon Dieu et pour disposer à la confirmation ceux qui devaient la recevoir. « Quand vous serez sortis de ce triste séjour, dit-il, pensez souvent, chers amis, à cette belle fête, pour ranimer votre ferveur et vos bonnes résolutions; et puis, si cela peut vous être utiles, pensez aussi à votre évêque, si heureux maintenant de vous voir rentrés au bercail; car, voyez, je suis votre pasteur. Puis leur montrant sa crosse: « et voici ma houlette; celle des bergers n'est pas comme la mienne; elle est faite de manière à prendre et à lancer des pierres et de la boue; tandis que celle-ci est recourbée comme pour ramener et retenir les brebis au bercail. Chers amis, je voudrais savoir tous vos noms et écrire à vos bons Curés le changement qui s'est opéré en vous; comme ils pleureraient de joie avec leur évêque en apprenant cette bonne nouvelle!... Suivit la cérémonie de la Confirmation après laquelle Mgr s'étant retiré sur son prie-Dieu pour faire son action de grâces, un prisonnier vint s'agenouiller au pied de l'autel. C'était un homme d'une trentaine d'années, père de quatre enfants et condamné à 4 ans de prison pour faux. Il lut un acte de consécration à la Ste Vierge et comme une renovation des promesses du baptême. Dès les premières phrases, il se sentit tellement ému que sa voix tremblante et entrecoupée de pleurs put à peine prononcer les paroles. Un grand nombre des assistants pleuraient aussi; mais quand le prisonnier prononça ces mots: *Bénissez, mon Dieu, nos femmes et nos pauvres enfants*, un cri longtemps étouffé s'échappa de sa poitrine; à ce moment il y eut dans la chapelle une explosion générale de sanglots. Le pauvre homme voulut continuer, mais impossible, il ne fit que balbutier. Alors l'aumônier, d'une voix tremblante d'émotion, entonna le *Magnificat*, et c'est à peine si quelques-uns purent lui répondre. De ma vie, je n'oublierai cette scène.

Après le Magnificat, les musiciens exécutèrent leur Chœur final; la musique était déchirante; les paroles avaient aussi été composées par un prisonnier; voici le refrain dont je voudrais aussi pouvoir vous envoyer l'air:

Si nous restons seuls sur la terre,
Pauvres enfants, que ferons-nous
Dans ce séjour de la misère,
Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous.

Après la cérémonie, Mgr nous reçut dans un des salons du gardien-Chef, et nous parla avec sa bonté ordinaire. Pendant que nous causions, voici que le prisonnier qui avait fait la consécration se présente à la porte avec 5 ou 6 des plus notables; ils venaient remercier Mgr au nom de tous. Sa Grandeur les fit entrer avec bonté et entendit en pleurant le compliment qui lui était adressé. Puis, après leur avoir dit quelques mots d'encouragements, Elle voulut les embrasser tous. Ces pauvres gens qui ne s'attendaient pas à une telle marque d'affection, se mirent de nouveau à fondre en larmes. Enfin Mgr les congédia en leur donnant une dernière bénédiction. - Tels sont les fruits de grâces et de salut que le bon Dieu vient d'opérer dans ces âmes infortunées; il faut espérer qu'ils seront durables. Depuis plus d'un mois on n'a pas donné une seule punition dans les deux prisons, chose autrefois inouie. Maintenant la paix, l'ordre, je dirais même le bonheur règnent dans ces deux maisons, auparavant si tristes et si pleines de misères.

Angleterre. — *Nous extrayons des notices et lettres imprimées au noviciat de la province d'Angleterre quelques détails sur l'établissement de la Compagnie en Ecosse et sur les premiers travaux de nos Pères à Glascow et à Edimbourg.* — C'est en 1857 que furent entamées les négociations qui devaient amener la rentrée de la Cie en Ecosse. Les premières ouvertures furent faites par un prêtre de *Glascow*, un converti, qui s'offrait à acheter un vaste terrain pour la Cie, et à y faire construire une église et un collège. — Mais ce projet présentait de grandes difficultés. Mgr Murdah vicaire apostolique du district de l'Ouest, désirait sincèrement l'arrivée de nos Pères dans cette grande cité; mais il y voyait un grand obstacle: la plupart des églises paroissiales et les écoles nouvellement érigées, étaient chargées de dettes, et il craignait que la présence d'un nouvel ordre religieux n'absorbât une partie des aumônes. Sa Grandeur se voyait donc forcée d'imposer comme condition à la Cie l'acceptation d'une des églises paroissiales, avec toutes ses dettes. — Pendant que ces négociations se poursuivaient, Mgr Gillis évêque d'Edimbourg vint trouver le P. Provincial à *Beaumont Lodge*, pour le supplier de lui envoyer du secours. — Ce bon prélat insista vivement, priant le P. *Johnson* de ne pas le laisser partir sans cette espérance. Le P. Provincial, répondit que si sa Grandeur voulait passer la nuit au collège, il pourrait lui faire connaître sa détermination le lendemain.. Il tint donc consulte pendant la nuit, et le lendemain Mgr Gillis partit tout heureux d'emporter avec lui la promesse d'un prompt secours. En effet au mois de Juillet, le P. Provincial se rendit à Edimbourg, y acheta un vaste terrain dans un quartier peuplé par plus de 2000 catholiques, et y fit construire une chapelle assez vaste qui nous coûta 5000 livres sterlings. Elle fut ouverte solennellement le 8 juillet 1860, Mgr Gillis prêcha, et le R. P. Provincial chanta la grand-messe. En quittant Edimbourg le R. P. Provincial se rendit à Glascow, où l'attendait Mgr Murdoch et son coadjuteur. Il visita avec ces deux prélats l'église St Joseph que l'on nous destinait, et après avoir entendu l'exposé des dettes et autres conditions, il signa le contrat. Bientôt on chercha l'emplacement d'un collège: on nous offrait une grande maison avec un jardin, dans une des principales rues; Mgr le coadjuteur voulut bien s'en occuper activement, et au mois de Mars l'achat fut conclu. Il était grand temps de venir au secours de la religion dans cette grande cité. Les catholiques au nombre de 130,000, ne possédaient pas une seule école, dont l'enseignement s'élevât au dessus de celui donné par les écoles pauvres. - Les commencements furent assez laborieux. Nos catholiques de la paroisse qui nous était confiée regrettaient vivement leur Curé envoyé par suite de ce changement à 7 milles de Glascow. Ils firent même une pétition à l'Evêque pour demander qu'on le leur laissât. Mais ces premières impressions disparurent dès notre arrivée. Nous inaugurâmes notre apostolat dans cette ville par une mission qui fut couronnée des fruits les plus consolants et des résultats les plus importants. Le collège lui aussi nous offrit d'abord quelques déceptions. Des parents qui nous appelaient de tous leurs vœux avant notre arrivée, ne voulaient donner à leurs enfants qu'un commencement d'éducation, et ne désiraient notre collège, que parce qu'il les délivrait de l'humiliation d'envoyer leurs enfants aux écoles des pauvres. Cependant nous tînmes ferme, peu à peu on apprécia les bienfaits de l'éducation que nous offrions; les élèves nous vinrent en grand nombre, et on nous laissa maîtres de leur donner la direction que nous jugions

convenable. — Le R.P. Supérieur donna sur l'éducation deux lectures publiques qui furent imprimées et produisirent une grande sensation. — Nos distributions des prix furent célébrées avec une grande solennité, une dame donna le prix d'honneur c'était une belle médaille d'argent. — Mgr Gray vicaire apostolique du district de l'Est, voulut donner le prix d'instruction religieuse. Des bienfaiteurs généreux nous donnèrent plusieurs prix de 100 frs chacun qu'on devait conquérir par un examen public. — Nulle part peut-être en Angleterre et en Ecosse la Cie n'a devant elle un plus vaste champ pour déployer son zèle. Il s'agit de former à la vertu un peuple de 130 000 catholiques; de les prémunir contre les séductions d'une grande cité, et contre la propagande protestante. — Mais notre tâche la plus glorieuse comme aussi la plus laborieuse c'est d'arracher une nombreuse jeunesse à l'ignorance et aux entraînements d'une grande ville. — Pour les ouvriers, nous avons ouvert des écoles du soir, qui ont déjà produit les plus beaux résultats. Ainsi de nombreux jeunes gens viendront plusieurs fois par semaine chercher chez nous des armes contre l'erreur, ils y trouveront en même temps un délassement, et une garantie contre leurs propres passions. Toutefois ce que nous avons le plus à cœur, c'est de tirer les catholiques de cette infériorité marquée, où nous les avons trouvés vis-à-vis des protestants. En effet beaucoup de familles catholiques s'enrichissent tous les jours; les enfants que nous élevons seront un jour plus riches que leurs parents, et il s'agit de les mettre à même de tenir un rang dans la société; et nous y parviendrons avec la grâce de Dieu et l'Eglise sortira de cette situation humiliante où elle se trouve ici, ne comptant guère ses enfants que dans les classes les plus pauvres et les moins instruites.

Lettre d'un Scolastique de Stonyhurst. 6 Mai, 1864. — Vous recevrez peut-être avec bienveillance sur les progrès de la religion catholique en Angleterre les détails suivants que j'ai recueillis du discours du Cardinal Wiseman au congrès de Malines et que plusieurs de nos Pères de France ne connaissent peut-être pas encore, quoiqu'il ait été imprimé en français. — La religion catholique est en Angleterre dans un état de progrès, qui a été marqué jusqu'ici par trois époques bien caractérisées. La première date d'un événement important qui eut lieu le 23 Avril 1829, savoir l'émancipation civile des catholiques; ce fut notre sortie des catacombes. On peut fixer le commencement de la seconde au 30 Juillet 1840, alors que sa Sainteté *Grégoire XVI* doubla le nombre des vicaires apostoliques qui de quatre furent portés à huit; cet événement donna un nouvel élan au prosélytisme. Enfin la 3e époque est celle de l'établissement de la hiérarchie épiscopale par N. S. P. Pie IX en 1850. Il nomma un archevêque et douze évêques; et l'on conçoit quelle vive impression cet événement communiqua au mouvement catholique dont au reste il était déjà le résultat et la preuve. Les chiffres suivants donneront une idée de nos progrès durant ces trois époques. En 1830, l'Angleterre et le pays de Galles réunis ne comptaient que 434 prêtres et 410 églises; en 1850, ils avaient 788 prêtres et 574 églises; maintenant nous possédons 1242 prêtres et 872 églises. De 16 couvents nous sommes montés à 162. En 1830 nous n'avions pas une seule maison religieuse; en 1850 nous possédions 11; à présent leur nombre s'élève à 63. En 1780 le nombre des catholiques ne s'élevait qu'à 69,376; aujourd'hui ils sont plus de 4 millions; quelques-uns les portent même à 5 millions. L'Ecosse à elle seule renferme 195 églises ou chapelles, 165 prêtres; 5 maisons religieuses et 2 collèges catholiques. La cathédrale d'York est la plus belle de nos anciennes églises occupée maintenant par les protestants. Tout auprès se trouvait une modeste chapelle catholique; l'évêque l'ayant vendue acheta non loin de la cathédrale, un terrain sur lequel il osa élever une magnifique église, à l'ombre même de l'édifice de nos ancêtres. Un juge protestant en apercevant la nouvelle construction ne put s'empêcher de s'écrier: « Il faut donc que la vieille église romaine ait poussé de profondes racines sous terre pour faire surgir ce gracieux rejeton à si peu de distance du tronc ». Mais ce tableau a aussi ses ombres. Quelle misère par exemple dans certains quartiers de Londres, peuplés par une multitude déguenillée! Que d'enfants n'y rencontre-t-on pas, sans parents et sans noms, et cela par centaines. Nous avons fait des efforts en leur faveur, et les Pères de l'Oratoire ont dépensé 300 000 frs pour leur construire des

écoles. Mais depuis quelques années, ces élèves ont augmenté de 1000 par an; et cependant il reste encore plus de 17000 enfants sans instruction. Toutefois à Londres même il y a progrès. En 1826, on y comptait 48 prêtres; en 1851, il y en eut 113; en 1863, on en compta 194; aujourd'hui il s'en trouve plus de 200. A ces trois époques le nombre des églises a été successivement de 24, 46 et 102; celui des couvents de 1, 9, 25. Il y a de plus 34 institutions de charité; entre autres un hôpital construit par un converti ; des maisons de petites sœurs, un asile du bon pasteur; six ou sept orphelinats, etc.. De plus, Londres possède une église pour les Allemands et une autre très belle pour les Italiens, qui a été ouverte le 16 Avril 1863; les Français ont aussi la leur; mais elle est mal située, et trop éloignée du quartier qu'ils fréquentent; et on a acheté un terrain pour leur en construire une autre. – Le nombre des conversions va toujours en augmentant, quoiqu'on en parle moins. La classe bourgeoise qui jusqu'ici était demeurée presque entièrement étrangère au mouvement, commence à être ébranlée. Plusieurs étudiants en droit ou en médecine, nouveaux convertis ont reçu dernièrement la Confirmation des mains de son Eminence. Quarante deux églises ont été construites ou sont en voie de l'être par les soins des convertis. Mais c'est surtout depuis 1850 que le progrès est devenu plus sensible. *Manchester* et *Liverpool* voient presque chaque jour s'élever de nouveaux édifices religieux. *Northampton* et *Plymouth* où naguères on n'apercevait aucun indice de catholicisme, ont maintenant de belles cathédrales et des communautés religieuses. Dans le Nord du pays de Galles resté jusqu'à ces dernières années complètement étranger au catholicisme, s'élèvent maintenant un vaste établissement de la Compagnie de Jésus (*notre Scholasticat*), un couvent de Capucins, deux maisons de religieuses et sept nouvelles paroisses. – Le rétablissement de la hiérarchie a été suivi de l'établissement de Chapitres diocésains avec privilège de proposer à Rome trois noms pour la succession au siège vacant; et de la tenue de trois conciles provinciaux dont le dernier a décrété la fondation d'un séminaire dans chaque diocèse. Dès avant 1850 il s'était formé un comité des écoles pauvres, composé de représentants de tous les diocèses. Ce comité maintenant reconnu par le gouvernement a la surintendance de toutes les écoles pauvres catholiques. Depuis 15 ans il a obtenu de l'état 5,984,425 francs pour cette œuvre, outre une autre somme de 538,575 fr. pour les écoles normales catholiques. – Ces écoles sont soumises à la visite d'inspecteurs catholiques approuvés par les Evêques et recevant de l'état un traitement fixe et les frais de voyage. – Les Irlandais catholiques qui forment plus du quart de l'armée, n'avaient pas d'aumôniers. A l'époque de la guerre de Crimée, on obtint l'envoi de quelques prêtres à l'armée. Mais n'ayant pas de titre officiellement reconnu, ils se trouvaient soumis aux aumoniers protestants. En 1858 le général *Peel* les fit mettre sur le pied d'égalité avec ceux-ci. On compte 18 aumoniers en titre, et de plus 63 aumoniers-assistants, attachés aux casernes. Leur budget s'élève à 148,025 francs.. On osa demander une semblable institution pour la marine. La proposition fut d'abord accueillie avec mépris et indignation. Toutefois peu de temps après, le gouvernement allouait une certaine somme pour réparer cette injustice. Dans chacun de nos grands ports se trouve un vaisseau affecté au culte catholique avec un aumônier qui reçoit annuellement 3125 frcs de traitement. – Les prisons ont été aussi l'objet de sérieuses améliorations. Après une vive opposition et des débats très animés, en 1862, lord *Palmerston* proposa de voter une somme de 13170 fr. pour l'entretien d'aumôniers catholiques dans 7 prisons dépendant de l'état, où les catholiques sont dans les mêmes conditions que les protestants. Enfin nous avons aussi obtenu des aumôniers pour nos dépots de mendicité (*Workhouses*). – Je termine cette courte analyse d'un long compte-rendu de 60 pages. Je n'ai voulu en extraire que la moelle, et les chiffres sont la moelle d'un compte-rendu. Veuillez donc agréer cette page de chiffres qui pourra servir à vous faire apprécier les progrès de notre sainte religion dans ce pays. Si d'une situation si humble, nous avons pu en 20 ans conquérir la position que nous occupons, partant maintenant du point où nous sommes où n'atteindrons-nous pas dans vingt ans d'ici? Appliquez votre formule de progression géométrique ou d'intérêt composé.

Belgique. — *Liège, Mars, 1864.* Il y a quelques jours, la société de S^t. Charles Borromée, composée en grande partie de nos anciens élèves, a eu une réunion nombreuse chez Mgr. de Moreau. M^r. Collinet, autrefois notre élève au collège S. Servais, y a fait un rapport sur le succès et sur les progrès de cette œuvre, dûs principalement à quatre causes, savoir: 1°. *la bibliothèque populaire gratuite.* Il y a bientôt un an, quelques membres de cette société, avocats, ou encore élèves de l'université, conçurent la généreuse pensée de fournir gratuitement des bons livres à la classe des ouvriers, et de préserver ainsi ce pauvre peuple de l'abrutissement et de la corruption. Cette pensée était belle sans doute, mais la réalisation en paraissait impossible, car les ressources pécuniaires, nécessaires pour une œuvre aussi coûteuse, manquaient presque totalement. La veille du jour où la bibliothèque devait s'ouvrir, on n'avait encore ni livres, ni argent suffisant pour en acheter. Alors nos généreux jeunes gens mirent leur confiance en Dieu, et allèrent de porte en porte demander l'aumône. Ils obtinrent ce jour là 3,000 f^cs. et une quantité considérable de livres qu'ils portèrent eux-mêmes dans le local destiné pour les recevoir. Le lendemain on ouvrit la bibliothèque, et on distribua des livres à 600 personnes. Depuis le mois d'avril 1863 jusqu'à présent, 25,000 personnes se sont adressées à la bibliothèque gratuite. Il arriva plus d'une fois dans les commencem^ents qu'on demandât de mauvais livres: ainsi un jeune ouvrier vint demander les sept péchés capitaux d'Eugène Sue; on lui donna les Légendes sur les sept péchés capitaux de Collin de Plancy; je ne sais si cet homme s'est aperçu de la pieuse fraude; maintenant on ne demande guère que des livres religieux et instructifs. 2°. *les bibliothèques roulantes.* C'est une œuvre presque semblable à la première et qui produit des résultats non moins heureux. Comme il est impossible pour le moment de fonder des bibliothèques gratuites dans tous les villages; et comme d'un autre côté, on ne voudrait pas priver le peuple de la campagne d'un si grand bien, on a imaginé un moyen qui peut en quelque sorte les remplacer. On envoie de gros paquets de livres à des personnes de confiance, habitant la campagne. Ces personnes les distribuent aux familles, puis les renvoient dans d'autres villages ou à la bibliothèque centrale; c'est ce qu'on appelle bibliothèques roulantes. 3°. et 4°. *l'almanach Liégeais et le journal Hebdomadaire.* Le premier, s'est répandu à 23,000 exemplaires; et le second compte de 2,000 à 3,000 abonnés. Voilà une faible esquisse de ce que fait à Liège l'Œuvre admirable de S. Charles Borromée. — Quelques mots maintenant sur la *Concordia*, composée aussi en grande partie de nos anciens élèves de S. Servais. C'est un cercle catholique organisé il y a deux ans pour fournir aux jeunes gens un lieu de réunion où ils puissent se récréer et se délasser sans danger pour leur vertu. Voici quelques uns de leurs statuts que je copie textuellement! Il est fondé à Liège, sous le nom de cercle *Concordia* une société, destinée principalement à fournir aux jeunes gens un centre de réunions agréables et utiles. A cet effet, on y donne des séances littéraires et musicales, et l'on s'y exerce à l'art de la parole. Des conférences d'histoire, de philosophie, de sciences, de droit et de médecine y sont établies. On y organise des soirées, particulièrement le dimanche en hiver, et l'on s'efforce enfin de rendre aux membres du cercle qui sont éloignés du foyer domestique, quelque chose de la vie de famille. Des journaux, revues et autres publications périodiques; des brochures et une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages de littérat^ure et de science sont mis à la disposition des sociétaires. La Commission admet les personnes qui ne font pas partie du cercle à y donner des conférences sur des sujets approuvés par elle. Elle saisit les occasions d'engager les étrangers de distinction à s'y faire entendre, etc etc. Cette association est fortement organisée, elle marche fort bien et compte environ 150 membres. Mgr. l'honore de sa protection et a parfois assisté à ses réunions. Le P. Mingeard et M.M. Lepas s'y sont fait entendre. Le nombre des élèves qui fréquentent aujourd'hui les 11 collèges de la Cie. en Belgique s'élève à 3,057 ainsi répartis: *Alost, 170; Anvers, 238; l'institut d'Anvers, 189; Bruxelles, 453; Gand, 317; Liège, 438; Mons, 181; Namur, 408; Tournai, 206; Turnhout, 197; Verviers, 260.* — La vie du P. *Canisius*, écrite par le P. *Riest*, est achevée et doit paraître sous peu. Ce Père est un ancien rédacteur d'un journal catholique du *Wurtemberg*, et a été

condamné plus de 20 fois avant son entrée dans la Cie pour ses articles trop catholiques. Il a travaillé pendant plusieurs années à cette vie, et a passé près d'un an à Munich avec un scolastique, fils d'un ministre Bavarois, le comte de Pelkhoven. Il avait obtenu du roi la permission de faire des recherches dans toutes les bibliothèques du royaume, et a ainsi trouvé, sur le glorieux apôtre de l'Allemagne bien des détails inédits jusqu'à ce jour.

Mission de Calcutta. — *Lettre du Père Shea.* (extraite des lettres de nos Pères d'Angleterre). — *Calcutta, 9 Décembre 1863.* — Voici quatre ans que je suis à Calcutta; je suis un peu embarrassé pour savoir par où commencer le tableau que vous m'avez demandé de notre mission; d'autant plus que je ne sais si les événements qui ont précédé notre arrivée vous sont connus. Quoiqu'il en soit, je me contenterai de dire que le 28 Novembre 1859, six mois après notre arrivée, nous avons ouvert notre collège, avec l'approbation de Mgr Steins, qui nous avait rencontrés à Ceylan, et qui nous a accompagnés ici. Ce collège primitivement, ouvert par le docteur Carew, sous le nom de collège St Jean, avait été fermé pendant deux ans. Il se rouvrit alors sous le patronage de St François-Xavier. Environ 100 élèves se rallièrent à nous; depuis ce temps nous sommes restés à ce chiffre. — Nous avons eu bien des difficultés à surmonter. D'abord la concurrence de deux grands collèges: l'un de 250, l'autre de 400 élèves. Le 1er le collège *la Martinière* est richement doté, et a une fondation de 70 bourses: le 2d espèce de compagnie en actions, sous la direction du clergé local est décoré du nom d'Académie des Parents. En matière de moralité sa réputation est assez peu établie pour que plus d'un protestant en ait éloigné ses enfants, pour les confier à nos soins. Vous savez que le collège de l'ancienne mission de la Compagnie dans ce pays a été transformé en une espèce de petit séminaire pour l'évêque protestant. L'entreprise n'a pas réussi; l'emplacement a été vendu il y a 3 mois et le petit séminaire a été transféré à Darjeeling, dans l'Himalaya. On refuse l'absolution aux pensionnaires ainsi qu'à leurs parents; mais malgré cette mesure rigoureuse il y a encore plusieurs catholiques parmi eux. — Nous avons eu beaucoup à lutter pour notre nouvelle fondation contre l'apathie des catholiques et quelquefois même contre leur hostilité. Nous avons manqué de professeurs anglais, les ressources pécuniaires nous ont fait défaut, nous avons eu des malades, et de plus nous éprouvons les embarras que donne une maison très-incommode. — Le collège était autrefois un théâtre, appelé *Théâtre sans Souci*; il se trouvait en vente quand nos Pères ont quitté Calcutta, ou du moins peu de temps après leur départ. Le docteur Carew l'acheta alors et se trouva ainsi possesseur d'un batiment de pompeuse apparence, mais incommode, muni de toutes les dépendances d'un théâtre et entouré d'environ 50 ares de terrain. Le batiment est oblong, une grande partie en est prise par un beau porche et le vestibule d'entrée. La grande salle a la forme d'un fer à cheval exigée pour la disposition des loges; nous ne pouvons rien y changer, vous imaginez sans peine toute la place que nous sommes ainsi obligés de perdre. A la fin de l'année dernière nous avions 92 enfants dont 24 étaient pensionnaires; on comptait parmi eux 70 catholiques, 19 protestants, 8 arméniens, et un Indou de haute caste. Nos examens ont eu lieu le 4 Décembre. Il y eut à l'ordinaire, très peu de monde, mais le 5, jour de la séance et de la distribution des prix, 500 personnes environ s'étaient portées chez nous. La pièce de comédie que l'on a représentée était traduite du français, elle avait été composée pour un de nos collèges du continent. Elle a eu un plein succès. — Bien que je ne sois pas optimiste de tempérament, j'ai grand espoir de voir notre collège réussir avec le temps. Nous avons été obligés de recourir à des maîtres payés, et cet expédient coûte fort cher; il a de plus l'inconvénient de nuire à l'uniformité de l'institution, et de nous exposer à être mis dans l'embarras par le départ inattendu de ces maîtres. C'est là la grande difficulté des écoles de Calcutta; comme nous ne pouvons offrir des traitement bien elevés, nous ne pouvons non plus offrir de dedommagement capables d'empêcher un homme d'accepter ailleurs des conditions plus avantageuses. Nos Pères se forment peu à peu à l'enseignement, et aussitôt que nous pourrons faire nous mêmes toutes nos

classes, nous aurons le grand avantage que donne une administration permanente, et nous lutterons à armes égales contre nos riches adversaires. — Nous nous faisons de la réputation à cause de la discipline que nous exigeons de nos élèves. Ce point est fort négligé dans les établissements protestants; les soins que nous prenons de ce côté nous attireraient des élèves, n'était la trop grande faiblesse des parents. Mais qu'un enfant soit mécontent il dit à son père qu'il n'aime pas l'école, ajoute quelques arguments, et la conclusion est que le père qui n'est pas assez ferme pour faire ce qu'il convient dans ces circonstances, envoie son enfant dans un autre collège avec l'espérance de lui faire passer des jours meilleurs. — Venons en maintenant à la mission. Elle est depuis ces cinq dernières années dans un état précaire, parcequ'aucun évêque n'y a paru. Toutes les mesures ne sont prises qu'en attendant l'arrivée de l'évêque comme l'on dit. A quoi tiennent ces délais? nous ne le savons pas d'une manière certaine, bien que nous puissions soupçonner divers motifs. La question de la juridiction de Goa, la question de savoir si l'on enverra un évêque Jésuite ou un évêque séculier, voilà des raisons que l'on donne; mais, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, l'on ne connaît pas quelles sont les véritables. On se plaint généralement aujourd'hui de ce que dans ce pays où tout se fait avec grand étalage et beaucoup de solennité nous n'ayons personne qui représente dignement la religion catholique, et l'on cite le docteur *Carew* pour montrer le bien que peut faire un homme qui sait se poser. Je ne suis pas dans le pays depuis assez longtemps pour avoir une opinion en semblable matière. Je me borne à former des vœux pour que l'évêque soit un homme de Dieu, et en même temps un homme d'action. Je souhaite qu'il ne perde pas de vue que dans le *Bengale Occidental* il n'y a pas seulement des millions de payens, mais encore un nombre jusqu'ici inconnu de chrétiens de naissance, qui n'ont d'autre titre pour aller au ciel que d'avoir été baptisés et de conserver dans leur chaumière l'image de Saint Antoine. — A ne considérer que le nombre, je peux dire que la mission est bien pourvue de prêtres. Il n'y a pas, en effet, moins de 20,000 chrétiens de toutes couleurs et de toutes dénominations à Calcutta; on peut admettre que les catholiques forment la moitié de cette population. Nous avons 10 Pères jésuites; 7 prêtres séculiers, parmi lesquels 3 européens deux élèves de la propagande et deux prêtres de Goa non schismatiques; ainsi, nous avons autant de prêtres que *Preston*, avec ses 25 000 catholiques. Mais le collège absorbe la moitié des Pères. La ville est immense, les catholiques y sont disséminés et le climat fait que tout déplacement est difficile et onéreux. De plus, tous les prêtres que je viens de vous nommer ne sont pas valides. L'un d'eux est sourd; et en général les prêtres des Indes Orientales, par le fait même de leur constitution physique ne peuvent pas travailler beaucoup. — Avec vos idées anglaises, vous ne sauriez manquer de rire, si vous entendiez parler de ce que l'on appelle ici une rude journée. Cependant, bon gré mal gré, il vous faudrait compter que, dans ce pays, la célébration de la Sainte Messe et l'action de grâces fatiguent un homme à un point tel qu'on ne peut s'en faire une idée dans les climats plus tempérés. Il n'y a pas beaucoup à dire des travaux apostoliques dans notre vicariat. Le Père Everard commence à bâtir. Il a ouvert une souscription pour une chapelle d'indigènes. Hier on a posé la première pierre d'un hôpital sur les terrains de l'orphelinat des filles. Je n'ai pas pu me rendre à la cérémonie, parce que j'ai dû assister à un enterrement à l'église portugaise. Je me suis trouvé à côté d'un prêtre de Goa et de ses chantres. Je regrette de dire que je n'ai pu me mettre d'accord avec eux, malgré les efforts que je faisais pour leur montrer que maintenant nous sommes frères. — Je parle assez bien l'Indoustan pour entendre les confessions. La langue qu'on parle ici défie l'art des grammairiens. C'est une sorte de langue franque. Voici par exemple comment se conjugue un verbe. —

Singulier — *Nous parlé* — *Vous parlé* — *Lui parlé*. Pluriel. *Nous tous parlé* — *Vous tous parlé* — *Lui ou elle tous parlé*. — L'on se dispense des genres et des nombres, et le pauvre homme, qui a appris avec soin sa grammaire,

trouve que ce qu'il a de mieux à faire c'est de la jeter au feu, si toutefois on a envie d'en faire dans ces climats brûlants, et de tâcher de prendre un peu du patois de Calcutta.

Nous compléterons les détails que l'on vient de lire par quelques extraits empruntés à la correspondance du P. Carbonel. — Notre collège compte 108 élèves, dont la gde majorité est catholique. Les autres, protestants, schismatiques arméniens et indiens sont au nombre de trente environ. La plupart des noms ont une physionomie anglaise. Vous entendrez pourtant aussi des noms portugais français et arméniens, portés respectivement par des peaux blanches, noires, bronzées et brunes. — Les costumes de nos élèves sont assez variés; les indiens sont vêtus en *babous*, tantôt en blanc, tantôt en jaune, tantôt en noir; ils sont très-décemment couverts de leurs étoffes, plus décemment même que beaucoup des plus jeunes élèves, appartenant à des familles européennes, car pour ces petits malheureux, ils viennent quelquefois en classe habillés presque comme pour les fonts baptismaux. Figurez-vous les ainsi dans une cour de colléges en Europe. Pour les plus grands, on peut dire que le blanc et surtout le calicot blanc fait tous les frais de leur garde-robe, malgré quelques couleurs sombres ou tendres qui apparaissent çà et là. Dans les cours, ils ne portent guère que la chemise et le pantalon; il faut un surveillance active pour les empêcher de mettre l'une par dessus l'autre, suivant une coutume assez générale. — L'anglais est la langue commune; les élèves français mêmes la parlent plus aisément que la langue de leurs parents, et la plupart ne savent de bengali et d'indoustan que ce qu'il faut pour se faire comprendre des domestiques indiens. Quant à la musique; je crois qu'il serait impossible de trouver sur tout le continent européen un peuple plus dépourvu de tout sens musical que nos élèves. Ce n'est pas le goût qui leur manque, c'est le bon goût. Quelques-uns ont un instrument assez semblable à l'accordéon, et qu'on appelle *Concertina*. Ils ont le courage de passer toutes leurs récréations, et cela pendant trois mois et plus, à jouer dessus toujours le même air. J'ai entendu ainsi le *God save the quen* des millions de fois; et chacune était assez désagréable pour vous en dégoûter à tout jamais; jugez si j'en rafolle. — L'ordre du jour pour les internes est celui-ci: Lever à 5h ½; 6h messe et prières du matin; 6h ½ étude; 8h déjeuner, récréation; 9h classe jusqu'à 11h ¾. Récréation. — 12h ½, classe jusqu'à 3h; récréation de 20 minutes. Étude. 4h ¼ Diner; récréation. 6h, étude; 7h ¾, chapelet en commun; 8h, thé; 8h ½ prières du soir et coucher. Comme vous le voyez, les classes commencent à 9h du matin et vont tout d'une haleine, sauf une demi-heure d'interruption, jusqu'à 3h après midi. C'est entre ces deux limites que les externes doivent se trouver au collège, excepté le jeudi et le dimanche, où il n'y a pas de classe. Les plus pauvres d'entre eux viennent à pied; les autres sont montés sur un *pony*, avec un domestique indien chargé de porter les livres, et de ramener la bête. Beaucoup viennent en voiture. Il n'y a pas de séparation entre externes et internes; en récréation tous les élèves sont surveillés par un Frère. Cette surveillance se réduit à fort peu de chose; et j'espère qu'on ne songera jamais à la rendre plus active; elle deviendrait nécessaire. Nous enseignons l'alphabet, l'anglais, le français, le latin, le grec, l'indoustan, le bengali, l'histoire, la géographie, les mathématiques. Les classes durent depuis le milieu de Janvier jusqu'au milieu de décembre, avec une interruption de quinze jours de vacances à Pâques et vers la fin du mois d'Août. Le prix de la pension est de 300 roupies par an, c. à. d. 750 fcs; or vû la cherté des vivres, ces 300 roupies ne valent pas 300 fcs en Belgique. Mais il n'y a guère moyen d'augmenter la pension: les familles riches envoient leurs enfants en Europe; les autres trouvent l'instruction à meilleur marché dans les colléges protestants soutenus par des fondations et par le gouvernement. Les externes paient 8 roupies par mois; au-dessous de 12 ans, ils n'en doivent que 6; mais beaucoup d'entre eux sont dispensés de ce devoir. Et pourtant l'instruction que nous leur donnons ne laisse pas d'être très coûteuse pour nous. Je ne parle pas de notre entretien, mais des maîtres étrangers qu'il faut rétribuer. — Parcourons la galerie des professeurs. Ces deux jeunes gens d'une vingtaine d'années, l'un irlandais et blanc; et l'autre né dans l'Inde de père en

fils et tirant sur le bronze, reçoivent chacun, outre le logement et la nourriture 50 roupies par mois (125 f.); ils enseignent 4 heures par jour et se partagent l'étude du soir. Un autre, qui se nourrit et se loge lui-même, reçoit par mois 35 roupies pour son cours élémentaire. Quant au cours sous-élémentaire, devinez qui nous avons: il y avait l'année dernière en Australie un vieux médecin, nommé le docteur O'Sullivan, irlandais fort jovial, ayant femme et enfant. Un jour, dit-on, il lui vint en pensée que Dieu l'appelait à la Cie. Que fait-il? Il se met aussitôt en route pour Calcutta, met sa femme et ses enfants en pension chez des religieuses et vient s'installer chez nous. Pour éprouver sa vocation, il s'essaie à la classe de huitième. Voilà six semaines que cela dure; mais je crois qu'il a du mal à s'y faire. Il va sans dire qu'il ne reçoit pour sa peine que le logement et la nourriture. Outre cela, nous avons à payer un maître de dessin; un maître de musique, pauvre noir qui ne sait presque rien; enfin deux autres maîtres qui enseignent l'un le bengali; l'autre l'indoustan; ils reçoivent chacun 20 roupies par mois. Les classes supérieures sont faites par les Pères, qui se partagent ainsi l'enseignement de l'anglais, du français, du latin, du grec, de la physique et des mathématiques.

J'ai visité Calcutta. Ici nous distinguons deux grandes classes d'indiens, les Mahométans et les Indous. Ils sont faciles à reconnaître dans les rues. Les mahométans portent de la barbe, et ordinairement ils ont sur la tête une calotte un peu plus grande que celle des prêtres en Belgique, et qui, n'ayant qu'une couture formant arête, est un peu moins sphérique. Les riches ont des calottes brodées d'or et d'argent, souvent très-coûteuses, les pauvres font la leur avec deux morceaux de calicot d'un blanc très-foncé. Pour les femmes, je ne sais trop à quel signe les reconnaître, sinon peut-être aux couleurs d'une partie de leurs vêtements. Du reste aucune femme indienne tant soit peu riche ne paraît dans les rues. Les indous, tous idolâtres, ne portent pas de barbe au menton, mais seulement des moustaches et quelquefois des favoris. En cas de deuil pour la mort d'un parent ils rasent tout, et même les cheveux de la partie antérieure du crâne. Le reste des cheveux est le plus souvent relevé et réuni par un noeud en forme de chignon. Les hommes vont presque toujours nu-tête; quelquefois ils se font un turban avec une grande pièce de calicot assez gracieusement tournée. Les riches s'habillent en mousseline, les incrédules portent des souliers de cuir, les autres des sandales de bois; pour les pauvres, comme j'ai très-souvent assisté à leur toilette au sortir du bain, je vais vous la décrire. Hommes et femmes portent sur la peau autour des reins une ficelle, que les plus fortunés remplacent par une chaîne d'argent, et qu'ils ne quittent jamais. Ordinairement une ou plusieurs clefs y sont attachées. Entre cette ficelle et leur peau ils enfoncent le bord d'une pièce de calicot longue et large comme un drap de lit, et qui fait d'abord un tour et demi autour de leurs jambes; les hommes alors passent entre leurs jambes ce qui reste du drap de lit et en rattachent l'extrémité à la ficelle ou à la chaîne d'argent. Les femmes rejettent ce même reste d'étoffe sur l'une des deux épaules et sur la tête, de manière à se couvrir la poitrine. Nous ne pouvons aller sur la rivière, ou faire une promenade sans avoir des centaines de fois sous les yeux, de près ou de loin le spectacle de ces toilettes. Pour en compléter la description, ajoutons que les pauvres sont tous pieds nus, que beaucoup d'hommes ont des colliers, et que les femmes portent aux pieds deux grands anneaux de cuivre ou d'argent, et de plus une profusion de colliers, de bracelets, d'anneaux enfoncés dans les cartilages de l'oreille et jusque dans les narines. Ce costume forme l'essentiel et l'ordinaire de leurs vêtements.

A partir du mois de novembre jusqu'au mois de mars, les indiens ont une saison qu'ils appelent l'hiver; à 20 degrés centigrades ils ont froid, à 15 degrés ils grelottent, à 12 ou 13 degrés ils sont gelés. Il faut voir le matin, les maçons, les *mistri* (charpentiers), et autres ouvriers logés ordinairement à la campagne, arriver en ville tout fagottés dans un ou deux draps de lit complémentaires, la bouche et le nez complètement cachés, ayant si bien l'air d'avoir froid qu'au bout de quelques années les européens eux-mêmes, triste effet du mauvais exemple, finissent par se persuader qu'il fait

froid ici en hiver, et attrapent même par ci par là un rhume. Les domestiques aussi tachent alors d'obtenir quelque défroque dont ils s'affublent sans aucun égard pour l'esthétique. Le *deurnan* (portier) qu'on peut toujours reconnaître à sa toque rouge, et au petit cordon blanc, porté en baudrier, caractéristique de la caste des brahmes, demandait l'année dernière au P. *Stockman* une de ses vieilles soutanes. Un petit *béra* (domestique) se pavanait l'autre jour dans le vieux paletot de son maître. Le maître a trente-cinq ans, le bérà en a sept. Les *méteur* (balayeurs de chambres etc), se couvrent de tout, toiles d'emballages, paillassons réformés, etc, etc. Les *Bossartchi* (cuisiniers) sont les plus heureux en hiver, ils se chauffent au bois de leurs maîtres. — Bref, voilà mes indiens plus ou moins habillés et chauffés. Nous allons les voir agir. Le mieux pour cela sera de faire un tour en palanquin depuis le collége jusqu'à la station du chemin de fer; si nous arrivons à temps pour le convoi nous ferons même une petite excursion jusqu'à *Serampore* ou *Chandernagore*. Voici le palanquin qui nous attend à la porte. C'est une boite en bois, longue horizontalement d'un mètre 80 centimètres à peu près, les deux autres dimensions sont chacune d'un mètre environ; deux timons un peu recourbés et attachés l'un en avant l'autre en arrière, semblent le prolongement de l'axe du parallélipipède (*pardon pour ce mot, vous savez que j'enseigne la géométrie*). Deux individus vêtus du costume simplement essentiel se placent sous le timon de devant de manière à le poser, l'un sur son épaule droite, l'autre sur son épaule gauche; ils se serrent l'un contre l'autre parceque *l'Union* fait la force. Deux autres indiens semblables en font autant pour le timon de derrière. Le palanquin est soulevé; j'en fais glisser les portières latéralement, je m'assieds sur le bord, et avec toute l'élégance que donne l'habitude de la gymnastique, je me lance dedans à reculons. Le fond est une sorte de matelas, on s'y couche tout de son long, les épaules se trouvent alors appuyés sur un coussin à l'arrière, les pieds sont à l'avant; l'on crie: *Djao* et les quatre *palki-béra* se mettent en route. Ordinairement pour marquer la mesure, le plus spirituel des quatre lance des petites phrases de 4 ou 6 syllabes, sur un mode très-monotone et tout-à-fait inconnu en Europe, les autres y répondent en le répétant sur le même ton. En ville ils marchent d'un train à faire au moins six milles à l'heure. Dans les voyages de longue haleine ils vont plus lentement. J'ai déjà deux fois fait une course de cinq lieues dans ce genre de boîte. La première fois était assez poétique; c'était à plus de 50 lieues de Calcutta. Nous étions trois européens. Un français fort léger (*de corps, mais non d'esprit*), un irlandais et moi. Le français portait avec lui une somme considérable, et le pays étant à son avis quelque peu dangereux, il s'était fait apporter à la station du départ des armes de toute espèce. J'avais avec moi dans mon palanquin, une carabine à deux coups, une caisse de munitions, et un grand couteau de chasse. Pour empêcher qu'on ne me volât tout cela je me couchai en partie sur la carabine, je fis un oreiller de la caisse, et je m'endormis en serrant d'une main le fourreau, de l'autre la poignée de mon couteau de chasse. L'irlandais parti à cheval avec des pistolets nous servait d'éclaireur; mais ses pistolets ne l'empêchèrent pas d'être frappé au visage et aux bras par le plus célèbre brigand de l'Inde, je veux dire le soleil. Il en eût la peau rouge pendant plusieurs jours. Pour nous qui étions à l'ombre dans nos palanquins, nous n'eûmes naturellement pas l'ombre d'une aventure; sinon que je rêvais peut-être de brigands et de forêt-noire, en traversant une vaste plaine déserte, toute blanche de lumière. Aussi lorsque quinze jours plus tard nous revînmes sur nos pas, nous ne prîmes d'autre arme à feu qu'une boîte d'allumettes et des cigares. Mais tout ceci est une parenthèse, continuons notre route. — *Daina Péro* (tourner à droite) ce n'est pas la route ordinaire; mais aussi au lieu de passer par la large rue européenne de *Parksrut*, nous nous faufilerons dans les sinueux et obscurs passages d'un bazar indien. Un bazar, c'est un tas de ruelles exclusivement composé de misérables cabanes encombrées de toute espèces de marchandises. On n'y rencontre guère que des hommes; la fille de boutique et la demoiselle de magasin sont également inconnues ici. Mais dans ces sâles ruelles on trouve toutes les formes de la misère.

Voilà là bas un mendiant de dix-huit à vingt ans, vêtu du nécessaire, et qui n'a pas même un rudiment, une ombre de bras. Il est long et maigre, mais a l'air de se porter bien. Un médecin français m'a dit que fort probablement ses parents lui ont coupé les bras dans son enfance pour lui procurer une industrie. Pendant que nous le regardons, voilà qu'à la portière opposée du palanquin se présente une main gigantesque. Les doigts en sont gros comme les bras d'un enfant de deux ans; ils sont longs en proportion. Cette main demande l'aumône. Nous nous redressons un peu pour voir ce géant nécessiteux, et nous voyons un maigre et chétif indien, dont le reste du corps ne peut guère peser beaucoup plus que ses deux mains. Car sa main gauche est semblable à sa droite. Ce cas d'hypertrophie est, je pense unique ici; mais un autre très commun et qu'on rencontre dans *toutes* les rues, c'est l'*Eléphantiasis*, hypertrophie des jambes. Ces malheureux ont depuis le genou jusqu'au bout du pied, une jambe, parfois deux jambes d'éléphant, cylindriques, énormes, et qui semblent attirer à elles la nourriture de tout le reste du corps. — Mais nous voici arrivés au *Meïdan* ; c'est ainsi qu'on appelle cette immense esplanade, où se trouve le fort *William*, et que bordent le palais du gouverneur, l'hôtel de ville, la cathédrale protestante, la prison, la maison des aliénés, et les maisons de beaucoup d'autres: Traversons-le en palanquin, côtoyons la rivière et arrivons vite aux environs de la station. Là nous nous trouvons assiégés par les *couli* espèce de porte-faix de tout âge. Ils réclament l'honneur de porter notre sac de voyage à cinquante pas pour un *païs* (environ 4 centimes). Puisque nous y sommes, avant d'aller plus loin, disons un mot des *couli*. — Les uns sont au service des riches et des Européens, les autres se louent dans les rues. Les premiers sont toujours des hommes; parmi les seconds il y a beaucoup d'enfants. Il n'y en a guère de bien forts (*Du reste, règle générale, un européen a la force de plusieurs Bengalis*). Les uns et les autres portent tout sur leur tête dans une grande corbeille hémisphérique; c'est là qu'ils déposent les malles des voyageurs, ou les provisions achetées au bazar. L'un d'eux m'apporta un jour deux petits oiseaux qu'un irlandais avait tués pour moi et qu'il m'adressait de sa résidence à 3 lieues de Calcutta. Les deux petits oiseaux étaient dans la grande corbeille. J'écrivis en les recevant deux lignes de remerciement; le couli porta mon billet dans sa corbeille. Voici encore une anecdote dont je puis garantir la réalité. Mr Moyne, le français dont je parlais tout-à-l'heure, avait chargé un de ses couli d'un transport de je ne sais quels matériaux très lourds. Il vit ce pauvre diable courbé sous le fardeau, et comme le transport devait durer encore plusieurs jours, il alla chez son charpentier, et lui fit construire une brouette. Cela fait, il vient tout content de sa bonne œuvre et mène lui-même la brouette au couli, la lui charge, lui montre la manière de s'en servir, et s'en retourne ensuite convaincu qu'il lui avait fait faire un pas vers la civilisation. Le plaisir que lui donne cette réflexion l'engage alors à se retourner pour jouir de son œuvre. Il se retourne donc, et voit le couli qui marche, la brouette et les matériaux sur la tête. — Mais chemin faisant nous avons rencontré un grand nombre de mahométans, portant sur le dos une outre énorme et toute mouillée. Ce sont les *bisthis* porteurs d'eau. Chaque maison a les siens; car on dépense ici beaucoup d'eau et l'on n'a ni puits ni citernes. Les *bisthis* vont remplir leur outre à la rivière ou aux réservoirs publics qu'on trouve dans presque toutes les grandes rues, et viennent la verser dans le *compound* ou cruches de la dimension d'un grand tonneau. On la filtre pour la boire; pour les autres usages on se contente de la laisser reposer. Au collège nous avons trois ou quatre bisthis qui n'ont pas d'autre occupation. — Ces autres individus, un peu plus propres, qui portent sur la tête de grands paquets de linge, sont des *dôbi* (laveurs). Ils lavent le linge en le trempant dans l'eau, et le frappant ensuite de toutes leurs forces contre une pierre ou une planche. Heureusement, malgré la guerre d'Amérique, le calicot n'est pas trop cher ici; vous comprenez que dans une pareille lessive, il passe par une rude épreuve, et vieillit avant l'âge. Pourquoi donc ne pas leur apprendre à laver autrement? Rappelez-vous la brouette de Moyne. — Miséricorde! Pendant que nous jasons ainsi sur les couli, les bisthi, et les dôbi, nous manquons le convoi. Puisqu'il est parti, nous ferons comme les autres retardataires, nous

prendrons un *Minghi*, barque indienne, longue, recourbée et sans quille. Nous y trouverons quatre ou cinq *Mendjië* (bateliers) mahométans dont l'un gouverne avec un long aviron, les autres rament avec des bambous gros comme le bras, et terminés par des planchettes. Au moment où nous y entrons l'équipage termine sa prière en commun, dans laquelle avec force prostrations, et gestes en plein air, ils remercient Dieu et le prophète de les avoir aidés à bien voler jusqu'ici, et les prient de les aider de même à l'avenir. — *Allah! Allah!* Mendjië, ramez fort, si nous arrivons en temps vous aurez deux *amas* (30 centimes). — Qu'est-ce qui flotte à trois pas d'ici? Un cadavre d'homme couché sur le dos... et là bas? un cadavre de femme;... et plus loin? une carcasse de cheval. Les corbeaux, les milans, les vautours y prennent un grand intérêt. — Mais nous abordons. Les passagers du bâteau à vapeur ne sont pas encore tous débarqués. Vous y voyez une quarantaine, une cinquantaine peut-être d'habits européens. Et des centaines d'indiens. Dans les voitures de seconde classe où nous entrons, nous verrons des indiens en mousseline, qu'on nomme *babou* par politesse. Ce sont des commis aux écritures dans les bureaux de Calcutta. Ils demeurent à plusieurs lieues d'ici, viennent chaque jour en ville et s'en retournent chez eux par le chemin de fer. La masse compacte des pauvres est parquée dans d'horribles voitures de 3e classe. On sonne, on siffle, on est parti. A 13 milles au nord de Calcutta, est la troisième station, la première importante; on s'arrête deux minutes. Descendons, nous sommes à Serampore; ancienne colonie Danoise, vendue il n'y a guère longtemps à l'Angleterre. Nous nous contenterons d'y visiter les dieux indous; et nous aurons fort à faire si nous voulons les voir tous; il y a, je crois, plus de cinquante temples. En voici un qui n'est guère plus grand qu'une de ces chapelles qu'on voit souvent chez nous sur les grands'routes. Au fond sur un escabeau de 20 centimètres de haut se trouve un dieu tout noir, de forme presque humaine, tenant les deux mains comme s'il jouait de la flûte. Pas de flûte pourtant. Le dieu a la taille d'un conscrit français. A ses pieds se trouve une petite femme d'un pied, et un petit dieu d'un demi pied exactement copié sur le grand. Voici le prêtre qui nous a remarqués et qui vient nous parler. Il est est vêtu comme les plus pauvres indous. — Comment s'appelle ton dieu? — Réponse inintelligible. — Qu'est-ce que ces deux petits personnages? Sa femme et son fils. — Qu'est-ce qu'il fait ce dieu là? — Il mange. — Vraiment? — Oh! oui, *Saheb*, il mange beaucoup. Tenez, si vous voulez lui donner du riz et de la farine, il vous sera très reconnaissant, et cela vous sera d'un très grand avantage spirituel. — Oh! oh! mais si nous lui donnons du riz, le mangera-t-il devant nous? Oh! pour cela, non. Il ne mange pas en compagnie; je mets le riz devant lui, je ferme soigneusement la porte, et je m'en vais; quand je reviens quelques temps après ouvrir la porte, il a tout mangé. — Là-dessus nous nous mettons à rire; le prêtre sourit aussi, et nous partons. — On rencontre sous presque tous les grands arbres, quatre ou cinq de ces dieux, ou même un plus grand nombre. Au-dessus les indiens suspendent des noix de coco, remplies d'une eau qui s'échappe goutte à goutte par un petit trou pratiqué au fond. C'est ainsi qu'ils tiennent leurs dieux au frais. — On voit souvent une série régulière de petits temples, bâtis les uns auprès des autres sur un même soubassement. Ordinairement il y en a six d'un côté, six de l'autre. Au centre de chacun d'eux se trouve une pierre noire, représentant assez bien une petite enclume recouverte d'un chapeau. Cette pierre est un dieu. On en vend beaucoup à Calcutta à 10 ou 12 roupies pièce (25 à 30 francs). Mais voici un temple de *Kali* la sanglante déesse de la destruction, en l'honneur de laquelle la secte des *Togs* s'est vouée à l'assassinat pendant des siècles. On dit qu'il y a encore des Togs qui tuent pour tuer, surtout dans le Bengale. La déesse est debout, elle est presque noire, a quatre bras armés de poignards et de têtes de mort, autour du cou est un double collier qui pend jusqu'à terre, et qui est composé de centaines de petites figures représentant aussi des têtes de mort; mais le plus beau c'est sa langue qui pend jusqu'au milieu de sa poitrine. Tirer la langue est le signe de l'étonnement en Bengali; or Kali, un jour revenant de la guerre, avec son chapelet de crânes autour du cou, rencontra

un homme qu'elle tua naturellement tout d'abord. C'est ce cadavre qui est là couché sous ses pieds; elle demanda son nom, et fut bien surprise de reconnaître qu'elle avait tué son mari. Alors elle tira la langue; c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Vous croyez peut-être que cet accident funeste l'a corrigée. Détrompez-vous; n'ayant plus de mari à égorger, privée même récemment des sacrifices humains par le gouvernement Anglais, elle se fait immoler d'énormes quantités de chevraux noirs. J'en vois souvent des troupeaux de plusieurs centaines arriver en ville; les dévôts de Bali vont leur faire couper la tête à un temple célèbre que nous avons ici à Calcutta. Car, il est bon que vous le sachiez, Calcutta signifie *temple de Bali*. J'ai un jour été voir ces sacrifices. Le temple est peu de chose, mais tout autour, un grand nombre d'autres dieux, attirés sans doute par l'odeur du sang, sont venus établir leur demeure. Avançons. Cette grande baraque de paille que vous voyez là-bas, recouvre un char énorme, ayant un très grand nombre de roues très-pesantes. Ces roues ont écrasé bien des hommes. C'est le char de *Djaghernatt*, aux grandes fêtes duquel le gouvernement anglais envoyait encore, il y a quelques années, des soldats européens, non pour y maintenir l'ordre, mais pour s'adjoindre à la procession. Ô noble Albion; *Djaghernatt* demeure avec *Bolaraham* et *Soubâdhra*, son frère et sa sœur, dans un temple vis-à-vis du hangar de paille. Je vous ai envoyé leurs portraits peints à l'huile; vous les reconnaîtrez à leurs figures découpées en forme de blason. — Un grand nombre des dieux dont nous voyons les temples, ont le goût des promenades; de là viennent ces *kiosques* que vous voyez partout et qui leur servent de reposoirs. Le plus joli est à l'ombre d'un *Banian-tree* arbre aux cent tiges, qui à lui seul vaut tout un bois. — Mais malgré mon désir, il faut que j'abandonne les dieux indous ou que je les remette à un autre numéro. Car cette lettre commence à prendre des proportions qui m'épouvantent; et *Mahomet*, dont j'aurais voulu décrire le culte et les mosquées, et que je dois aussi remettre à plus tard, ne me pardonnerait pas d'avoir donné trop de place à ses rivaux. Nous n'irons donc pas voir la riche mosquée d'*Hoogli* à 30 milles de Calcutta, revenons chez nous, le soleil se couche; nous verrons dans les rues ce qu'on y voit tous les soirs: des chiens, des feux d'artifice et des mariages. — Le chien Bengali est une bête très-vilaine et très-lâche, à long museau, à poils roux. Il n'aboie guère, mais hurle toujours. Soyez bien sûrs que le soir dans les ruelles, il nous insultera sans relâche, ne mettant rien de respectueux entre nous et lui que la distance. Il y a aussi dans la campagne et même dans la ville, un grand nombre de chiens *parias* qui rôdent surtout la nuit; espèce de bêtes féroces, peu dangereuses à cause de leur lâcheté. On dit aussi que les chiens de race européenne se gâtent ici peu à peu. — Ces fusées que vous voyez s'élever de tous les points de l'horizon, sont un divertissement quotidien qui plaît beaucoup aux Bengalis. Rarement il y a une pièce d'artifice tant soit peu belle mais il y a du feu, de la fumée, des pétards, et cela suffit. Quelquefois ils lancent de petits ballons de papier, avec une boule de camphre enflammée qui brûle un bon quart d'heure. — Mais là-bas, est-ce un incendie? Une vive lueur éclaire le sommet des arbres et des maisons européennes. Non ce n'est pas un incendie. C'est un mariage. La procession tourne le coin de la rue; une vingtaine d'Indiens portent chacun sur la tête une planche sur laquelle brûlent une cinquantaine de chandelles. D'autres portent du bois résineux enflammé au bout d'une longue perche, au centre de la procession, des trompettes, des tambours de basque, des grosses caisses et des marmittes produisent un vacarme épouvantable, où chaque musicien n'a d'autre règle à suivre que de faire le plus de bruit possible; derrière l'orchestre viennent un ou deux palanquins découverts renfermant les mariés, autour desquels on allume de temps en temps des flammes de *Bengale*. Je vous défie de vous imaginer correctement l'effet de ce cortège et surtout de cette musique. Ils vont courir ainsi de rue en rue pendant plusieurs heures, puis on mangera du riz à satiété, on se gorgera de pâtisseries indiennes, et demain matin on n'aura plus le sou. Nous voyons cela de notre terrasse plusieurs fois par semaine, et même tous les jours en certaines saisons. — Je n'ai pas le temps de relire

cette longue lettre; mais, si je ne me trompe, je n'y ai encore rien dit du caractère de ces pauvres Indiens. A cet égard, des réserves sont nécessaires. J'entends dire qu'il n'y a guère de ressemblance entre le Bengali, le Maduré, le territoire de Bombay, de Punjaub, etc, etc. Pour les Bengalis, chacun s'accorde à les regarder comme les plus dégradés; ils sont mous, paresseux et lâches par tempérament, menteurs et voleurs par éducation. Ils se disputent souvent entre eux, mais jamais ils ne se battent. Cette lâcheté donne du cœur à beaucoup d'Anglais, qui les battent à tort et à travers par désœuvrement. Mon idée est que, sauf les miracles de la grâce, il est tout-à-fait impossible de faire des chrétiens réels avec ces êtres là. Le seul moyen de fonder le christianisme dans cette race, serait d'acheter leurs enfants et de les élever en dehors de tout contact avec les autres. Il y a des chrétiens parmi eux; ils sont le plus souvent cuisiniers ou *consomma* chez les européens; mais ils ne connaissent pas le premier mot de leur religion; ne vont à l'église que le Vendredi-Saint et le jour des morts, et généralement on est d'accord qu'ils sont pires encore que les domestiques payens.

J'ai reçu la visite d'un français de *Pondichéry* que j'avais vu hier pour la première fois, et cela m'a inspiré de consacrer la *présente* à vous décrire *Chandernagore*. Ce français, Mr. *Guidamour*, n'est pas tout-à-fait un étranger pour moi. Il a étudié à Paris, et a été souvent en Belgique. Il est très-lié ici avec un de nos anciens élèves de l'institut d'Anvers, Mr. *Rodriguez*, le seul Belge qu'il m'ait été possible de rencontrer jusqu'à présent. Tous deux sont d'assez bons chrétiens, et ne demandent pas mieux que de devenir tout-à-fait bons. — Allons donc voir Chandernagore, territoire français au beau milieu du territoire Anglais, et si petit que probablement il n'a pu trouver place sur votre carte; figurez-vous seulement que vous remontez *l'Hoogly* de 21 milles au nord de Calcutta. Là sur la rive droite du large fleuve, il y a une bande de terre de deux milles de long sur un mille de large, où une soixantaine d'individus vivent à l'européenne avec quelques milliers de Bengalis qui vivent à l'indienne; c'est Chandernagore. Le meilleur moyen pour s'y rendre, est de partir par le chemin de fer de la rive droite comme nous l'avons fait dans la lettre précédente pour aller à Sérampore et de s'y laisser traîner une vingtaine de minutes de plus. Là nous entendons les employés indiens qui crient à tue tête: *Chan'nagore! Chan'nagore!* » Descendons, laissons partir le train, traversons la voie, sortons de la gare, et quand nous aurons franchi ce fossé à dix pas devant nous, nous serons en France. Comme le centre des habitations européennes est à un quart d'heure de ce point, on se jette ici dans une voiture à 4 places et l'on enfile des routes très-mal entretenues, au risque de verser cent fois ou d'attraper le mal de mer. J'ai souvent passé sur ce pont en compagnie de français; et nous nous efforcions alors d'éprouver une impression, en fredonnant:

Vers les rives de France, etc..

Un jour que je m'apprêtais à affronter ces chemins périlleux en compagnie de deux irlandais, il nous arriva dans notre voiture un gentleman considérable dont le poids aurait été redoutable pour nous, si je ne m'étais arrangé de manière à équilibrer ses *pounds* par mes kilogrammes. A sa tournure, je le jugeai *Britannique*, et en conséquence je ne fis aucun frais pour engager une conversation. Mais voici qu'un de mes irlandais, (*celui-là même qui, en nous servant d'éclaireur, dans notre aventure de brigands, reçut un coup de soleil*), incommodé des cahots de la voiture, me dit en anglais: « Ma foi, les Français auraient tort d'être fiers de la façon dont ils entretiennent leurs routes. » A cette remarque, vous auriez vu bondir mon gros voisin; et d'un air menaçant répliquer à mon interlocuteur: « Ah ça! ne dites rien ici contre les Français, je suis français, moi. » Ceci fut dit en Anglais; je n'avais pas encore ouvert la bouche. Je crus que j'apaiserais mon gros irascible en lui parlant sa langue. « Allons, allons, lui dis-je en français, on ne se moque pas des Français pour en rire. » Mon homme à l'instant rentra ses griffes en balbutiant trois ou quatre syllabes que je ne pus entendre. Effet magique de la langue maternelle! pensai-je; et dix mètres plus loin, pour établir tout-à-fait la bonne harmonie entre

nous, je lui parlai de nouveau français sur n'importe quoi. Il me regarda bouche béante. Je crus qu'il n'avait pas bien entendu, je répétai. Mais alors force lui fut de m'avouer qu'il ne savait pas un mot de français, qu'il était Irlandais, ancien soldat, qu'il était enfin un original très connu dans le pays par ses excentricités et qui s'intitule lui-même *le héros de 132 combats*. Maintenant retiré de la guerre, il écrit ses exploits dans un petit journal hebdomadaire tout farci de bouffonneries. Il déteste l'Angleterre, aime la France en général, et attaque tous les français en particulier. Une fois mis à l'aise par son aveu naïf, il se mit à jaser tant et si bien que nous oubliâmes les secousses de la voiture, et même les grands et magnifiques arbres qui bordaient la route. Après quelques détours, et après avoir passé un très grand nombre de huttes indiennes, et rencontré des centaines d'indous et surtout d'indouses chargées chacune d'une grande cruche d'eau, nous voici enfin dans une rue. *Rue de Paris*, s'il vous plaît, longue et sale, et mal aérée, rien de remarquable, passons. *Rue neuve*, en ruines. *Rue des grands escaliers*, si étroite, que le plus mince escalier débordé l'obstruerait complètement. Passons, passons, tournons à gauche, et nous voici au bord de la rivière. Ici tout est large et grand; quai, rivière, maisons, jardins. Vous avez une partie de cette vue dans une des photographies que j'ai envoyées. Sans nous y arrêter maintenant allons tout de suite jusque vers le bout du quai, nous rafraîchir et nous reposer dans une maison amie. Elle mérite triplement ce nom, car 1°) c'était autrefois la maison de Dieu, ancienne chapelle des Franciscains. Une vieille planche qui s'y trouve encore porte l'inscription suivante qui ne brille pas par l'orthographe: *Cette église è dédiéée à Saint François d'Assise*. 2°) Elle appartient à l'ancien curé, le P. *Chéroutre* qui est maintenant notre voisin à *Bailloul*, et enfin 3°) Elle est occupée par Mr. Moyne de Lyon, un de nos anciens élèves, dont je vous ai déjà parlé. Il est au seuil de la porte, et nous reçoit à bras ouverts. Les Franciscains étaient autrefois curés à Chandernagor; cette chapelle servait d'église à la paroisse; et leur couvent est maintenant converti en hôtel. Il y a ici deux hôtels qui ne vivent guère que des Anglais qui viennent souvent de Calcutta à Chandernagor pour y passer quelques jours de vacances. D'une des fenêtres de l'hôtel voisin on a une vue magnifique qui s'étend très loin grâce à la rivière et à l'absence presque complète d'accidents de terrain. — Cette tour carrée à gauche, est le corps de garde; car il y a ici une armée francaise composée de trente indiens commandés par un lieutenant européen. On prétend, mais c'est à tort, que ces trente soldats n'ont entre eux que vingt uniformes, et que souvent quand on relève un poste, les nouveaux venus entrent non seulement dans les fôrtions mais encore dans les habits de leurs camarades. C'est une calomnie de la perfide Albion, mes renseignements sont sûrs, je les tiens du général en chef. A côté se trouve la police. Avec leurs tuniques blanches, leurs pantalons rouges, ces policemen indiens ont tout l'air d'enfants de chœur. C'est encore le lieutenant qui se trouve pour le moment préfet de police. Cette belle maison à gauche est la maison de l'administrateur, ou comme on dit par courtoisie, du gouverneur. Entrons y. Nous verrons ce gouverneur, gros petit homme, né aux colonies; il parlera un peu de tout, mais surtout de l'honneur et du bonheur si rares pour lui de recevoir une visite de savant. C'est bien fâcheux que Mme la gouvernante ait la grippe en ce moment. Car elle est astronome, et elle avait réservé une foule de questions à me proposer le jour où j'aurais bien voulu me rendre à leur invitation. Ce sera pour une autre fois. Mr le gouverneur est horticulteur il fait parfaitement soigner son jardin par des forçats indiens qui traînent le boulet dans ses allées. Forçats et gouverneur! Les extrêmes se touchent. Puisque nous y sommes, voyons les échelons du milieu. Il y a ici un contrôleur, un receveur des contributions et du domaine, un commandant commissaire de police, un officier de santé dans un hôpital vide, un tribunal de 1ère instance avec juge impérial, procureur impérial, greffier, notaire, juge de paix, interprète, etc, etc. Une école de Frères, une école de Religieuses (3 religieuses de St Joseph de Cluny, venues de Pondichéry.) Une paroisse avec deux prêtres français. Enlevez tous ces fonctionnaires, il ne restera guère que trois ou quatre européens, Français ou Anglais. C'est donc ici comme dans la mère patrie; tout le monde

ni fonctionnaire. Mais aussi comme dans la mère patrie, les appointements sont très-insuffisants. Tandis que chez les Anglais les traitements de 1000 francs par mois sont considérés comme peu de chose, et qu'un très-grand nombre dépassent 5000 et même 10 000 francs par mois, à Chandernagor, les officiers publics n'ont guère de quoi vivre. J'ai envie de vous en citer un triste exemple. Voyez là-bas à cinquante pas d'ici, tout près de l'église paroissiale la maison du lieutenant, commissaire de police. Son prédécesseur qui n'était pas soldat, mais qui ajoutait à ses fonctions de commissaire de police, celles de juge de paix intérimaire, était un jeune Lyonnais que j'ai parfaitement connu. Il était universellement aimé pour son bon cœur et ses bonnes manières, et en sa qualité d'ancien élève des Jésuites à Chambéry, il n'avait eu besoin que de me rencontrer au chemin de fer pour m'offrir aussitôt sa confiance et son affection. Depuis lors, quand il savait que j'allais à Chandernagor, il montait la garde pour m'arrêter dans les rues, et souvent m'emportait dans sa maison, où j'ai plusieurs fois dîné avec lui. J'ai pu là me convaincre qu'il ne faisait pas trop grand train ; et pourtant il paraît que c'était encore au-dessus de ses moyens. Nommé secrétaire du préfet de Constantine, et ayant annoncé sa nomination à tout le monde, on le vit pourtant, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, retarder son départ de mois en mois. Il était souvent triste sans qu'on en sût la cause. Je lui parlai souvent de religion, il était d'accord avec moi sur tous les points ; seulement il avait perdu l'habitude de se confesser. Il me promit qu'il viendrait se confesser à moi la veille de son départ, et qu'il amènerait avec lui le capitaine, alors commandant des Cipayes, lequel devait partir par le même vaisseau. Or l'avant-veille, le 1er décembre, au moment où nous sortions de table, je le vis entrer chez nous. Il me dit qu'il était pressé, qu'il n'entrait qu'en passant, qu'il reviendrait demain. Il accepta pourtant notre dîner, et causa longtemps, mais mangea très-peu. Évidemment il avait pleuré ; je ne l'avais jamais trouvé si distrait. Croyant qu'il était indisposé, je lui proposai un tour de jardin. « Non, dit-il, allons d'abord à la chapelle. » Il pria quelques temps, mais ne pouvant me parler seul, il se contenta de me répéter qu'il reviendrait le lendemain avec le capitaine, et causa alors de toutes choses, et principalement de l'Algérie où il allait. Plus tard, je crus démêler dans quelques-unes de ses paroles et de ses gestes, comme une envie de se trouver seul avec moi ; mais comme plusieurs d'entre nous le connaissaient et savaient qu'il allait partir, ce désir ne fut pas satisfait. Le lendemain à 3 heures, au moment même où j'attendais sa visite, j'entendis les pas de deux gentlemen se dirigeant vers ma chambre. Bon ! me dis-je, le voilà avec le capitaine ; ils sont exacts. J'ouvre ma porte ; c'étaient deux Anglais. J'attendis toute la soirée, il ne vint pas ; le 3 décembre au matin je me rendis au paquebot qui partait, et là je trouvai d'abord le capitaine qui m'expliqua tout. La veille, à trois heures, mon malheureux jeune homme s'était tiré un coup de pistolet au cœur, en laissant un billet à Mr Moyne son compatriote et son ami. Heureusement on était accouru, et comme il n'était pas mort sur le coup, il eût le temps de se reconnaître, de se repentir, de se confesser, et de demander pardon à tout le monde. Mr Moyne, présent à sa mort, m'a répété vingt fois qu'il avait été, lui et bien d'autres, profondément édifié par ses derniers moments. Le pauvre jeune homme, comptant un peu trop en aveugle sur l'avenir, sur son père qui est très-riche, avait, pour subvenir à ses dépenses, emprunté sur la caisse de la police une somme qui ne s'élevait guère au dessus de 1200 roupies (3000 francs). Comme il devait rendre ses comptes avant de partir, on connut ses délais. Après avoir reçu un refus très-net de son père, il s'était adressé à des usuriers de Calcutta qui après l'avoir longtemps leurré de belles promesses, voyant qu'il allait partir lui avaient refusé leur argent. C'était de là qu'il revenait, les yeux rouges, quand il vint me dire adieu. Il avait eu honte de s'adresser à ses amis ; peut-être, s'il avait été seul avec moi, m'aurait-il exposé sa situation. S'il avait voulu, il pouvait même rester encore à Chandernagor ; mais il avait honte de reculer après avoir si solennellement annoncé son départ définitif ; son imagination exaltée l'emporta. Il terminait son billet à Moyne par ces mots : « Je finis comme les hommes

«sans cœur; mais plutôt la mort que les galères!» Comme je vous le disais, il était généralement aimé; on souscrivit aussitôt pour lui faire un service, et lui élever une tombe. Espérons que Dieu lui a fait miséricorde.

Amérique. — Canada.

— Nos lettres ont déjà parlé deux fois de l'arrestation du P. Kohler; nous en donnerons aujourd'hui un récit plus étendu qui nous a été transmis par le F. Carrez, ainsi que divers détails sur les missions du lac Supérieur. — Parmi les réserves des sauvages, se trouve une île renommée pour ses pêcheries. Ce printemps, Mr Gibbard, qui remplissait quelques fonctions dans le département des pêcheries, désirant sans doute causer du trouble et détourner l'attention publique du point principal, c. à. d. la prétendue cession de l'île vendit à deux blancs le droit de pêcher dans les réserves indiennes. Le dimanche 28 juin, il se rendit en personne à Wikwemikong, et y remit au P. Kohler une lettre officielle (écrite par lui-même) pour l'avertir qu'il avait loué l'île de pêche des indiens, et qu'il ferait emprisonner le premier d'entre eux qui y mettrait le pied. Le P. Kohler ayant lu cette lettre, lui déclara qu'elle serait envoyée à Québec. Sur ce, Mr Gibbard la lui arracha pour ainsi dire des mains sous prétexte d'y faire quelques changements. Mais le Père s'opposa à ce qu'il y écrivît quoique ce fut. De là naquit une dispute. Et la discussion s'animant un peu, le P. Kohler dit à Mr Gibbard que si les indiens avaient eu un peu plus de cœur, ils auraient donné le mot à leurs compagnons et se seraient retirés dans les bois, et on aurait vu se renouveler ici les mêmes scènes qu'en Floride, où une poignée de sauvages avait causé une si grande perte d'hommes et d'argent au gouvernement Americain. Pour moi, ajouta-t-il, malgré ma mauvaise santé, je serais parti avec eux pour les montagnes et les aurais aidés à se protéger contre les voleurs de grand chemin. Ces paroles, que tout le monde n'approuva pas, mais qui sont bien excusables dans les circonstances, prêtèrent flanc à Mr Gibbard, qui menaça immédiatement le Père de le mettre en jugement comme instigateur de la révolte, après quoi il se retira. Le lendemain 29 juin, les sauvages envoyés par leurs chefs se rendirent à l'île pour débusquer ceux auxquels Mr Gibbard avait loué la pêche. Mais celui-ci se trouvait là pour les défendre. A l'arrivée des sauvages, il appliqua son revolver à six coups sur la poitrine de l'un d'eux et menaça même du poignard. Les sauvages revinrent alors à Wikwemikong pour chercher du renfort. Les Pères leur recommandèrent de ne pas commencer l'attaque, tout en se montrant fermes. Mais à leur retour l'agent avait disparu, craignant sans doute qu'on ne lui fit un mauvais parti; ceux qui avaient loué la pêche se retirèrent aussi. — Une histoire à peu près semblable s'était passée en 1849 ou 1850; des mineurs exploitaient Mica-bay, réserve indienne au nord du lac Supérieur, mais ne payaient jamais aux sauvages ce qui leur était dû. Les Indiens, assistés de quelques blancs, les chassèrent de leurs mines. A la suite de cette équipée, on porta une loi qui défendit aux blancs de prendre parti pour les indiens et de les assister dans leurs difficultés avec le gouvernement. — Mr Gibbard s'empara de cette loi et des paroles du P. Kohler, et résolut de faire un exemple, en mettant en prison le Père et les chefs sauvages qui avaient fait chasser ses pêcheurs. Il organisa donc à Collingwood une expédition de 22 hommes de police pour venir opérer l'arrestation des coupables. Ils s'emparèrent d'abord de quelques chefs et essayèrent de mettre les fers aux mains de deux d'entre eux. Mais les Indiens débarrassèrent les prisonniers, malgré les armes dont on les menaçait. Quand Mr Gibbard vit que les sauvages lui arrachaient ses prisonniers, il leur fit savoir par son interprète que s'ils résistaient, il ferait feu sur eux. Les sauvages étaient sans armes. Comme ils n'avaient pas prémedité une résistance, ils ne s'étaient pas préparés; d'ailleurs ils n'avaient pas de poudre. Malgré cela ils eurent bientôt fait face au danger en s'armant de gros bâtons. Fort heureusement Mr Gabbard n'eut pas la témérité de tirer; car tout porte à croire, que, s'il l'eut fait, ni lui

ses hommes de police ne fussent retournés à bord du *plongle-boy*. Par ses ordres ses hommes allèrent —— pour s'emparer du P. Kohler et Choné; mais ici encore ils n'eurent pas plus de succès, comme vous l'avez déjà appris par une précédente lettre.

Mr. Gibbard échoua donc dans cette entreprise, ainsi que dans une autre dirigée contre un sauvage appelé Ozawamiki. Hautement blâmé par les autorités de *Toronto* pour sa conduite brutale; furieux en outre de quelques propos lancés contre lui, et où l'on rappelait qu'il s'était autrefois fait chasser de l'armée Anglaise dans les Indes, il déclara qu'il se rendrait immédiatement à Québec pour faire son rapport, et prit passage sur le plongle-boy avec ses hommes. Le P. Kohler, qui devait célébrer l'office du dimanche à *Bruces mines*, allait s'y rendre de *Killarny* en bateau, quand il apprend sur le quai que Mr. Gibbard, pendant la dernière traversée du Sault Ste Marie à Killarny, et par conséquent pendant que lui et son indien se trouvaient à bord, avait subitement disparu un peu avant d'arriver, et que par suite, il avait dû périr dans le lac. Y était-il tombé par accident, ou bien s'y était-il précipité de dépit et de désespoir? C'est ce qu'on ne pourrait affirmer. Mais l'opinion générale est qu'il s'est suicidé, et il y a bien des indices que ses amis ne l'ignorent pas. Mais il fallait sauver son honneur, et les personnes qui étaient venues de Collingwood à la recherche de son corps s'arrangèrent de manière à faire inspirer des soupçons contre le P. Kohler et son sauvage. Le Père comprit aussitôt tout le parti que ses ennemis allaient essayer de tirer de cette coïncidence. Son attente ne fut pas trompée. Le journal *le Globe* publia en effet des articles remplis des mensonges les plus impudents, suivant le principe: « *mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose* ». Le grand juge qualifia ces articles de libelles sans nom, et indignes de toute créance. Mr. *Wilson*, chef de la douane et premier assesseur de la cour s'exprima de la même manière. Dans Ste Marie, tous, protestants et catholiques n'eurent qu'une voix pour crier à la calomnie, et stigmatiser la conduite tyrannique de Mr. Gibbard, dont la mort était à leurs yeux un châtiment du ciel. Le P. *Blettner* rédigea une réfutation des calomnies du globe pour le gd juge, et celui-ci ainsi que Mr. *Wilson* promirent de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour que l'innocence des Pères fut défendue et mise au jour. Il savait quelle valeur attacher aux assertions de ce journal, qu'il avait déjà fait condamner à plus de 1200 fcs d'amende pour calomnie contre sa propre personne. Au retour du *Steamboat* à Bruces-mines, le P. Kohler revint à Killarney. Il y trouva le P. Choné qui partait pour Québec. Le corps de M. Gibbard avait été retrouvé avec une blessure à la tête, et le Plongleboy le ramena à Collingwood. — Le P. Kohler avait résolu d'abord de ne pas répondre au globe, et de mettre sa confiance en Dieu seul, protecteur de l'innocence. Mais les accusations où son caractère de Prêtre et de supérieur n'était pas épargné se succédaient de jour en jour. Le globe alla jusqu'à faire entendre que c'était le P. Kohler lui-même qui avait jeté Mr. Gibbard dans le lac, à la brume, alors que tout le monde était debout et le vapeur couvert de passagers. Or pendant tout ce temps le Père n'avait pas quitté la loge du pilote, précisément afin d'éviter des démêlés avec Mr. Gibbard et ses hommes de police. Il comprit donc qu'il était nécessaire d'élever la voix contre son accusateur, et il écrivit une lettre à Mr. *Brown* rédacteur de ce journal. En voici quelques extraits: « Je suis, Monsieur, depuis 16 ans, missionnaire dans ce pays. Un grand nombre de mes amis non catholiques connaissent mon esprit conciliant, le désir que j'ai de porter remède aux maux et de redresser les torts, n'importe où. Médecin des corps, garde spirituel des âmes, je n'ai jamais mis de différence entre ceux qui avaient recours à moi, quand je les ai vu souffrir »..... « Je connais, monsieur, quelles sont mes obligations vis-à-vis de l'Eglise, comme prêtre; je sais quels devoirs j'ai à remplir vis-à-vis de la Compagnie de Jésus, qui m'a reçu parmi ses membres et qui m'a placé à la tête des missions Indiennes. Comme

« chrétien, j'ai à obéir à l'autorité, lui laissant la responsabilité de ses actes, aussi longtemps qu'elle ne me donnera p..
« d'ordre contraire à ma conscience; dans ces divers devoirs, j'espère par la miséricorde de Dieu, n'avoir jamais failli.
« Mais aussi je sais que je suis le Père de ceux qui n'en ont point et le conseiller de ceux que l'on persécute. Quand je
« vois les indiens traités avec tant de barbarie, qu'on les met absolument dans l'impossibilité de vivre ici ou à Garden-
« River, où ils sont souvent, pendant l'année entière, dans un dénument qui diffère peu de la famine; Quand je vois ceux
« qui, par le traité de 1836, se sont mis sous la protection du gouvernement Anglais, pressés par leur gardien même d'aban-
« donner leurs terres; quand j'entends parler des offres les plus ridicules faites à ces pauvres enfants des bois, pour leur faire céder
« une partie de leurs réserves et de cette misérable île. C'est alors que je sens que j'ai les entrailles d'une mère et le cœur d'un père et que je voudrais
« sincèrement donner ma vie pour sauver mes enfants adoptifs d'une destruction totale. — « Vous avez beau dire, monsieur, l'histoire est là
« pour attester que nous ne sommes pas les ennemis de la civilisation. Si nos sauvages et nous leurs missionnaires n'avions pas été provoqués;
« si, au lieu d'affamer les pauvres Indiens et d'encourager en dessous la vente des liqueurs, les officiers du gouvernement avaient été autorisés ou
« plutot, si on leur avait enjoint de stimuler les Indiens par des présents utiles et de les aider dans la construction des routes, les blancs se seraient
« établis paisiblement et petit-à-petit, avec le consentement des Indiens et en ce moment la colonisation serait très probablement un fait
« accompli!.... Vous m'appelez, Monsieur, un Jésuite à tête chaude; grâces à Dieu, je pense que je suis aussi un homme au cœur
« chaud, et tels sont ici tous les missionnaires, eux qui se privent comme moi, de tout plaisir et de toute jouissance, pour passer leur
« vie dans ces bois. — Je ne crains, Monsieur, ni la prison, ni la corde. Je ne serais pas le premier de nos Pères qui eût été en
« prison pour la défense d'une bonne cause. Mais je pense que dans un pays civilisé, il n'appartient pas à un simple particulier
« de s'ériger en exécuteur de la loi. Les procédés de nos Indiens, bien différents de vos comptes-rendus sont la conséquence immédiate
« d'une question de principes. C'est une affaire de titres qui sera décidée par une autorité plus élevée que la vôtre; et si au lieu d'ob-
« tenir justice, nous sommes entièrement écrasés par un vil esprit de spéculation, nous aurons tout perdu, hors l'honneur et nous ne cesserons pas
« néanmoins de prier pour nos oppresseurs. Comme un soldat sur le champ de bataille, je puis fraterniser avec vous, mon ennemi, mais
« non pas avec vos principes. Vous pouvez gagner ou perdre votre cause. Mais croyez que mon cœur ne gardera pas de sentiments d'amertume
« contre votre personne, quelque longue que soit la lutte. Bien que mon calomniateur, croyez-moi votre ami, Aug. Kohler. S.J.

Trois jours après avoir écrit cette lettre, le 7 Août après souper, le P. Kohler reçut une sommation qui le citait devant le coroner du comté de Simcoe pour le 11 aout à 7h du soir. Elle n'était signé par aucune autorité légitime du district d'Algoma, dont le juge avait seul juridiction sur le Père. La localité où il devait se rendre n'était pas marquée; il était dit seulement qu'il avait à se présenter dans la salle commune de ladite ville. Mais le nom de la ville ne s'y trouvait pas. Ces manques de forme pouvaient faire craindre un piège. Cependant on lui conseilla de se rendre à Collingwood (endroit probable de la citation), afin de ne pas prêter flanc aux soupçons. C'est pourquoi le lendemain 8, il partit de Wickwemikong avec Ozawamiki et 8 autres personnes. Où alla-t-il? je n'en sais rien; mais il n'arriva à Collingwood que le 10 septembre c. à. d. un mois plus tard. Deux choses sont certaines, c'est que le Steamer Plough-boy qui faisait le service, échoua quelque part, et par conséquent les communications furent interrompues ou du moins rendues plus difficiles. Secondement, le P. Kohler en arrivant à Collingwood était muni d'un mémoire, que le colonel Prince, juge du district d'Algoma avait rédigé de sa main déclarant que le P. Kohler n'était pas tenu de se rendre à Collingwood. Le 10 Septembre donc de 9h à 10h du soir, et le lendemain à la même heure, le Père et Ozawamiki subirent un interrogatoire devant un jury présidé par Mr Mc hab au sujet de la mort de Mr Gibbard. Il leur fut facile de prouver leur innocence; aussi le jury rendit un verdict de meurtre commis par une personne ou des personnes inconnues. Le délai avait été heureux, car écrit le P. Kohler, si j'étais arrivé ici il y a trois semaines, il y aurait eu probablement du sang versé.... Cette enquête coutera au pays 4000 piastres, et tout cela pour pallier un suicide et me mettre en question..... Je ne sais pas encore si je recevrai une compensation pour mes dépenses, quoique l'on m'ait assuré d'avance que le gouvernement me rembourserait

«ou plutôt qu'il se chargerait des frais.» — J'en viens maintenant au P. Choné. Parti de Wikwemikong le 1er Août, de Killarney le 4, il se rendit droit à Québec afin d'arriver avant l'ouverture des chambres qui avait lieu le 13. Mais les chambres avaient bien d'autres occupations. On lui conseilla donc d'éclairer l'opinion par des articles dans les journaux. Voici en abrégé le mémoire qu'il rédigea: « Que s'est proposé le pays avec les sauvages qui habitent les vastes forêts? A-t-il voulu leur destruction? Jamais. Il a voulu les civiliser; en faire des hommes d'abord, puis des chrétiens; les détacher de la vie errante pour les attacher au sol. On a toujours eu à cœur de les tenir séparés des blancs; l'expérience avait dicté cette loi. — Ainsi dans tous les traités faits avec eux par le gouvernement une clause invariable a toujours été qu'ils pussent s'établir et cultiver leurs terres entre eux, séparés du contact des blancs. — Toujours le gouvernement les a exhortés à abandonner la vie errante pour se réunir et vivre de la culture de leurs champs. Mais les moyens employés à cela se sont bornés à peu près aux paroles. — « Enfin est venu l'établissement de Manitowaning. Et ici il doit être payé un juste tribut d'éloges aux instructions et aux efforts de Mr le Surintendant, capt. Anderson. C'est lui qui forma le dessein de cet établissement. Mais on pourra voir qu'il manquait à son plan un principe de vie. — « Il fit un appel à tous les sauvages protestants et catholiques. Il assigna aux premiers la baie de Manitowaning dont le village a pris le nom et aux catholiques celle de Wikwemikong, qui elle aussi a donné son nom au village. Mais il se contenta pour ces derniers de tracer un plan: « A Manitowaning au contraire, il fit construire un certain nombre de maisons; y établit des ateliers, et il y eut forgerons, menuisiers, charpentiers, cordonniers, tonneliers, tailleurs, maçons, couturières, maître d'école, ministre et docteur-médecin. Pendant les premières années, il fournit même des vivres aux sauvages, ce qui en attira un bon nombre, on le comprend. Mais quand il voulut obliger ces derniers à travailler, des murmures se firent entendre, et quand il diminua les subsides, la désertion commença. — Déjà tous les maîtres d'ateliers étaient partis. Lui-même quelques temps après fut appelé à une autre surintendance. Dès lors le village se débanda tout-à-fait, et aujourd'hui de toutes les batisses faites à si grands frais, il ne reste que les maisons des officiers du gouvernement. Ce n'est plus qu'un village de cheminées, comme disent plaisemment les sauvages, les cheminées en maçonnerie étant restées debout; et les quelques maisons qui composent le nouveau Manitowaning sont bâties sur un autre emplacement. — Mais revenons à Wikwemikong et au plan du village. Il a été et est encore fidèlement suivi sans qu'aucun agent du département y ait mis la main. — « Il y fut alloué un traitement pour un maître d'école, mais moindre qu'à Manitowaning, quoique le village eût toujours été plus considérable. Ce traitement existe encore, savoir 60 louis. — Or de ces 60 louis, 25 sont payés par le maître d'école en titre, à deux maîtresses pour les filles; 12 à un sous-maître pour les plus petits garçons et sur les 23 qui restent le maître d'école en titre prend toutes les fournitures pour les deux écoles de garçons et de filles, et pour l'entretien des maisons. Le surplus est pour son propre entretien. Il n'est pas besoin de dire qu'il est pour se contenter de sa portion. — Donc le village de Wikwemikong s'est formé, s'est accru par ses propres forces et compte aujourd'hui environ 700 âmes, outre qu'il a colonisé. Car un bon nombre de ses habitants ont formé le village de Mitchikiwatinong et sont allés augmenter la population des autres villages de l'île. — Mr Anderson aimait à reconnaître que s'il y avait un grain de blé d'inde au magasin de Manitowaning, il venait de Wikwemikong. — Dans les premières années, une scierie fut donnée au village, un jeune homme fut pourvu d'instruments de menuiserie, et plus tard, après le départ de Mr Anderson, une forge fut accordée aux sollicitations des missionnaires. — Mais enfin sans être ingrat, on peut dire que ce n'est pas là ce qui fait vivre un nouvel établissement de sauvages ni ce qui contribue beaucoup à leur civilisation. Il eut fallu les attacher au sol; il eut fallu encourager l'agriculture avec des animaux et des instruments propres au labourage; un moulin à grains était d'une nécessité absolue. Mr Anderson l'avait bien compris. Aussi avait-il promis aux sauvages de Wikwemikong de le leur procurer, quand ils auraient eux-mêmes assez de terre ensemencée pour récolter un certain nombre de minots de froment, mais ce nombre malgré les efforts des sauvages ne se trouva jamais assez considérable. Je suis loin d'accuser la bonne volonté de Mr le Surintendant. Elle m'est connue. — Enfin vers 1847, le missionnaire voyant que les habitants de Wikwemikong se décourageaient prit la résolution, après leur avoir procuré quelques charrues de

leur faire construire un moulin. Dans un voyage qu'il fit dans ce dessein, il vit dans les journaux une adjudication pour un moulin sur l'île Manitouline. Il se désista et l'adjudication fut retirée. — Les choses en restèrent là, l'espace d'environ 10 ans, durant lequel temps les sauvages ne cessaient de réitérer leurs demandes à Mr le Surintendant; lorsque vers 1857, ce dernier fatigué de leurs prières leur promit un moulin à condition qu'ils construiraient eux-mêmes la maison. Aussitôt les sauvages de se mettre à l'œuvre. Ils firent venir de loin un homme de l'art, qu'ils payèrent au prix de 4 piastres par jour, en leur monnaie, c. à. d. en grains, patates, sucre, etc. Ils se mirent au travail avec lui, en sorte que l'architecte ne fit guère que diriger les travaux. Mais quand la construction fut achevée, il n'y avait pas d'argent au département, et l'entreprise en resta là au grand désappointement des pauvres sauvages. — Sur ces entrefaites, le missionnaire qui les avait quittés en 1848 fut rappelé auprès d'eux. Sa première pensée fut de seconder leur bonne volonté pour la culture de la terre. Il pensa qu'en s'imposant annuellement quelques sacrifices, à lui et à ses compagnons d'apostolat, il pourrait conduire l'entreprise à bonne fin. On sait que les missionnaires vivent des aumônes de la propagation de la foi.

Or la somme totale de l'allocation annuelle divisée entre les membre qui composent la mission de Wikwemikong ne donne pas à chacun 100 piastres; et ils doivent avec cela s'entretenir, voyager et aider les sauvages. — Il commanda donc de suite, à la maison Hudon de Montréal, les meules et les pièces qui ne pouvaient pas se faire en bois. — Mais en même temps il pensa à un autre établissement qui aurait pour but de mettre les sauvages en état de se pourvoir d'habillements. Cet établissement doit aussi contribuer au développement de l'agriculture, On cultive déjà le chanvre et le lin et le nombre des montures va croissant chaque année. — Il fallait aussi des maîtresses pour former les jeunes filles, leur inculque l'amour de l'ordre et du travail, leur apprendre à filer, à coudre et à tisser. Après s'être assuré des maîtresses, il fallait construire une maison pour les recevoir. Maintenant ces divers établissements sont formés; les jeunes filles manient la quenouille, font le metier de tisserand; et le moulin est monté. Mais je dois ajouter qu'il nous est venu deux fois et d'une manière providentille un secours inattendu de 400 piastres qui bien vite trouva sa place (ce don venait de la famille du P. Kohler). — Quand les sauvages de Wikwemikong virent que les pièces du moulin tant désiré par eux étaient sur place et qu'il n'y avait plus lieu à déception; ils pensèrent aux moyens de se procurer des ressources pour s'aider dans le développement de la culture de la terre. Ils avaient vu leur surintendant vendre aux Steamboat les bois qu'ils coupaient eux-mêmes et leur en escompter le prix d'un tiers par corde; ils eurent la pensée qu'ils pourraient vendre eux-mêmes leur bois et en retirer tout le profit. — Un beau quai de 100 pieds de long et d'une largeur proportionnée fut construit par eux à la pointe nord de l'île sur le passage du vaisseau et du bois en quantité y fut déposé. Pendant le travail il y eut bien quelques rumeurs que Mr le Surintendant y metrait opposition; mais jamais avis officiel ne leur fut communiqué. Ce travail fut commencé et achevé durant l'hiver. Au printemps sortit des bureaux du département un avis défendant aux blancs sous peine de confiscation et d'amende d'acheter des sauvages un seul morceau de bois. Comme si ce n'était pas assez de ce premier avis, il fut suivi un ou deux mois après d'un second beaucoup plus sévère. Il y était défendu à tous, blancs ou sauvages, sous peine d'être punis par les lois, de couper sur les réserves sauvages aucun bois, même une bûche à brûler, sans une permission préalable. Le surintendant local pouvait donner cette permission. Ainsi le sauvage ne pouvait plus couper sur sa propriété un morceau de bois pour faire sa cuisine ou se chauffer pendant l'hiver, sans la permission, au moins du surintendant local. Il faut avouer que si ces mesures rigoureuses étaient motivées d'ailleurs, elles coïncidaient singulièrement avec ces premiers efforts des habitants de Wikwemikong. — Vint ensuite le traité du 6 octobre 1862. Quoiqu'il en ait déjà été parlé en differents articles, je vais en donner ici l'analyse. —— « Ce prétendu traité est illégal, parceque: 1°) Les parties étaient inhabiles à contracter, comme étant respectivement tuteur et pupille — 2°) Les sauvages ont été mis sous l'influence d'une crainte grave injuste et de promesses illusoires. — 3°) Il n'y eut pas liberté dans la discussion; les conditions ayant été imposées par le parti acquéreur, sans même laisser soupçonner à l'autre partie qu'elle était libre de discuter. — 4°) Le traité s'appuie sur des considérants dénués de verité.

Ainsi il n'est pas vrai que les sauvages aient remis à la couronne leurs droits à la dite île par le traité de 1836. - Il n'est pas juste de faire entendre, comme 2^{d} considérant que le traité est conditionnel. Pas une phrase du dit traité n'autorise ce sens. Il n'est pas vrai que les sauvages opposants aient consenti à la cession de toutes les autres parties hors de la presqu'île. Ils ont cédé à la force, comme ils le disent expressément dans leur protestation et relation des faits accomplis à Manikowaning. - 5°) Les sauvages prétendus cessionnaires ne représentaient qu'une faible minorité. - 6°) Cette minorité était purement nominale, les chefs signataires ayant agi contre les intentions formelles de leurs tribus respectives et par conséquent sans autorité, d'après les droits de toutes les nations, c. à. d. qu'un député n'a pas de pouvoir hors de son mandat. Or l'intention des sauvages de ne jamais consentir à l'abandon de leurs îles, avait été manifesté plusieurs fois en conseil général. - 7°) Plusieurs des chefs signataires ont leur réserve et leur tribu sur la terre ferme et par conséquent ont livré ce qui ne leur appartenait pas. - 8°) Au nom de cette minorité purement nominale, la presque totalité des sauvages a été dépouillée de plus des quatre cinquièmes de ses propriétés. - 9°) Subséquemment, les sauvages prétendus cessionnaires et plusieurs des chefs et notables signataires, quand ils ont pu secouer le joug de la crainte ont adressé à son excellence le gouverneur général des protestations contre le prétendu traité et contre les moyens employés pour les amener à cette transaction; ces pièces sont au nombre de trois. - 10°) Le traité n'atteint aucun des buts que se propose le gouvernement, et devient par conséquent inutile à une partie et nuisible à l'autre. etc. — Choné S. J.

Je n'ai pas à ma disposition les détails de ce qui se passa dans les chambres, où un membre du conseil parla pour les sauvages; il parait que la question des pêcheries fut décidée favorablement. Mais pour la cession de l'île, son excellence le gouverneur renvoya le P. Choné à ses ministres. Mr Mc Donald lui donna de bonnes paroles; Mr Dorion fut plus explicite. Comme le Père lui disait que la justice exigeait..... Il fut interrompu. « Ce n'est pas ce dont il s'agit, lui répondit-on, la question « est fort simple. Si les terres de l'île sont bonnes, votre cause est perdue; si elles sont mauvaises, votre cause est gagnée. Voilà la question « tranchée! - Il eut été inutile d'insister. Le P. Choné quitta Québec le 15 Octobre, passa trois jours à Montréal et revint à Manitouline.

Missions du lac Supérieur. — De la résidence de l'Immaculée Conception, près du fort *Wilian*, nos Pères visitent différents groupes de sauvages disséminés sur le lac Supérieur et dans les environs du fort Nipigon. Je vais suivre le P. Duranquet dans une excursion chez ces divers peuplades; cela vous donnera une idée des travaux de nos Pères dans ces contrées. -

Dans les 1ers jours d'Avril 1863, le P. Duranquet se rendit au fort Nipigon, où il passa un mois et demi avec les hommes du fort. Presque tous s'y sont confessés. Pour les préparer, le Père établir deux exercices de piété, l'un le matin, l'autre le soir pour tout le monde; dans le courant de la journée, il fesait l'école et le catéchisme aux enfants. Vers la fin de Mai, les sauvages commencèrent à paraître. Ceux qui étaient venus de l'intérieur des terres débarquèrent à peine: après avoir fait leurs ventes et leurs achats, ils repartirent immédiatement et le Père n'eut que le temps de leur dire un mot. Mais ceux qui avaient l'intention de passer l'été sur les bords du lac séjournèrent plus longtemps. Le premier soin du Père, et ce n'était pas le plus facile, fut de repêcher les Chrétiens, de les reconnaître et de s'en faire reconnaître. La plupart montrèrent de la bonne volonté; mais le chef d'une grande famille que le P. *Kanipaux avait* baptisé l'année précédente, se montra presque inabordable. Il prétendit qu'il n'avait consenti au baptême qu'à la condition que son fils guérirait, et le pauvre jeune homme est encore bien malade. C'est ce qui a rendu son retour si difficile. Le Père fit aussi des visites aux loges des infidèles et y fut généralement bien accueilli. Mais quand il leur parla de la prière, ils répondirent qu'ils ne valaient pas moins que ceux qui l'avaient embrassée. « Ils l'ont reçue, dirent-ils, et loin d'en garder les lois, ils se montrent « à la tête de ceux qui donnent le scandale aux chrétiens et aux infidèles ». Telle fut leur excuse, et il faut bien reconnaître que les Indiens, une fois loin du missionnaire, retombent dans leurs anciennes habitudes, et succombent facilement à la tentation des danses

Indiennes et du Whiskey. Cependant le Père eut la consolation de baptiser un jeune homme très malade, le fils d'un des grands prophètes du Nipigon. Il tâcha d'abord de lui inspirer la résignation à la volonté de Dieu; puis il excita en lui la crainte de ses jugements. La grâce aidant, le malade demanda et obtint le baptême. — Vers le milieu de juin, le P. Duranquet, qui devait se rendre aux pays plats avec les canots qui portent les pelleteries à Michipicoton, prit les devants pour visiter une île située à quelques distance de la route. Il y trouva les Indiens engagés dans une de ces fêtes à grand tapage de tambour et de chants, qu'ils appellent Wabanon. A peine l'interrompirent-ils pour écouter le Père, et à la nuit ils recommencèrent leur train. Le Père y trouva une famille, qu'il avait baptisée il y a quelques années et qui ne s'était pas mêlée à la fête. Ces chrétiens construisirent à la hâte pour le missionnaire une loge près de la leur; le lendemain ils y assistèrent à la messe et s'approchèrent des Sacrements. De là le P. Duranquet se rendit au Sault Ste Marie. Cela lui procura le plaisir de passer quelques jours avec le P. Blettner, qui y remplissait les fonctions d'évêque, de curé et de missionnaire. Il y vit deux sauvages de l'île Walpool, île que nos Pères ont évangélisée lorsqu'ils étaient à Sandwich. Envoyés par les leurs avec quelques Anglais, ces sauvages allaient examiner les terres à Badjawanang, c. à. d. à 30 ou à 40 milles au nord du Sault Ste Marie. « Ces gens (c. à. d. les catholiques de l'île Walpool), lui dirent ces ambassadeurs, tiennent encore leur prière; mais ils ne voient jamais de prêtre. » Le P. Duranquet repartit avec la goëlette pour Michipicoton et l'île du Pic, où il ne trouva pas de sauvages qu'on puisse regarder comme enfants de l'Église. Il n'y reste que des personnes attachés au service de la baie d'Hudson, 8 familles à Michipicoton et 4 au Pic. Encore plusieurs d'entre elles ne passent pas toute l'année dans ces postes. Au mois de Septembre, elles vont aux stations d'hiver, et ne reviennent qu'en Mai et en Juin. Quand le Père arriva à Michipicoton, les gens des barges du Nipigon et du Pic et ceux du lac long (situé dans le bassin de la baie d'Hudson) s'y trouvaient encore, attendant le second envoi des marchandises d'Angleterre, le premier ayant péri avec l'Anglo-saxon. Ainsi la petite chapelle du Père s'est trouvée plusieurs fois bien remplie. Après la prière du matin, il célébrait la messe; à 9h ½ et à 3h, il faisait le catéchisme à 25 enfants, et à la chute du jour, il donnait une instruction, suivie de la prière du soir. — Il éprouva de grandes difficultés avec les sauvages des terres qui s'étaient montrés si dociles à l'époque de leur conversion. Par suite de leurs rapports avec les Méthodistes du gros Cap (au nord et tout près du Sault Ste Marie) ou avec les prophètes des bois, presque tous avaient apostasié. A force d'exhortations, le Père obtint d'eux qu'ils vinssent une fois à l'instruction. Tout n'est pas encore perdu néanmoins; car on dit que les Méthodistes sont fatigués, et que plusieurs regrettent leur ancienne prière. Leur chef même aurait avoué que si le Messawakivat (le P. Hanipaux) passait quelque temps avec eux, ils entreraient tous dans la vraie Église. Mais il est difficile de les ramener, tant que les catholiques ne seront pas exemplaires. Au Pic, le P. Duranquet vit plusieurs Indiens du lac long, sur le point de remonter la rivière, dont la source n'est pas éloignée du lac. Avec eux se trouvait un métis anglais devenu catholique à l'Immaculée Conception, près du fort William. Il dit au Père, qu'il y aurait beaucoup de bien à faire à son poste, et croit que beaucoup d'Indiens se montreraient dociles. Il a lui-même baptisé des mourants, qui demandaient à être reçus dans le sein de l'Église romaine. En quittant le Pic, le Père passa par les pays plats, d'où il revint au fort William (il était seul et ramait tout le temps). Ayant pris quelques jours de repos il fit une dernière excursion au gd Portage, où il fit des préparatifs pour la construction d'une église. Tout se borna pour le moment à abattre une 60ne d'arbres. Ces sauvages, qui sont sur le territoire Américain ont adressé une pétition à l'agent des États-unis, le général Webb, pour qu'il les aidât dans cette circonstance. Si l'agent accède à leur demande, ils consentent de bon cœur à travailler sans salaire pourvu qu'on les nourrisse. Ces conditions sont meilleures que celles dans lesquelles nos Pères ont bâti l'église de l'Immaculée Conception près du fort William, puisque le P. Choné y payait certains ouvriers jusqu'à 5 fcs par jour. Je sais peu de chose de la résidence de l'Immaculée Conception du fort William. La ferme s'est agrandie considérablement et dans deux ou trois ans, il est presque certain qu'elle fournira chaque année les provisions de viandes, de légumes, de volailles, etc pour toute l'année. Cette année, nos Pères ont eu beaucoup de peine à faire leurs provisions d'hiver car la récolte a été mauvaise. Depuis le mois de Novembre 1862, jusqu'au mois de Juin 1863 ils n'ont reçu qu'une fois des nouvelles du monde civilisé. Pendant l'absence du P. Duranquet, le P. Férard est complètement seul avec les Frères et les sauvages.

Encore s'il y avait une bibliothèque! Le P. Férard s'est surtout occupé à recueillir des mots et des phrases indiennes. — Voilà, la vie de nos missionnaires parmi les sauvages, sur le bord de ce lac, qui est le plus beau et le plus grand réservoir d'eau douce qui soit au monde. Il a 143 lieues de long sur 53 de large, et 900 à 1200 pieds de profondeur. Son niveau est à 600 pieds au dessus du niveau de la mer. Ses côtes sont remplies de mines de cuivre massif, que souvent l'on coupe au ciseau. Mais en attendant qu'il soit peuplé, la vie y est pleine de privations, et rappelle ces jours où nos Pères s'enfonçaient dans les forêts avec les sauvages de l'Amérique. Aussi des détails analogues à ceux-ci, mais un peu plus détaillés sans doute ont rempli d'admiration le T. R. P. Général. Il a écrit aux missionnaires qu'ils renouvelaient ici les beaux jours de l'ancienne Compagnie dans les missions Indiennes. — Ce n'est pas cependant dans ces missions que se trouve le principal fruit des travaux de nos Pères. C'est surtout dans les collèges et les résidences qu'ils affermissent et étendent le Catholicisme en Amérique. Quelques détails sur les autres maisons ne seront donc pas sans intérêt.

Dans le haut-Canada, nos Pères obtiendraient beaucoup plus de conversions s'ils avaient plus d'ouvriers. Leur nombre s'est beaucoup accru depuis que le P. Conilleau a établi à Chatam l'archiconfrérie et la communion du 1er vendredi du mois en l'honneur du Sacré-Cœur. Les protestants viennent se faire instruire sans qu'on les aille chercher. Ils assistent en grand nombre à la messe et aux Vêpres. De Chatam, nos Pères desservent la mission de Rond-eau, ils y feraient beaucoup de bien, s'ils pouvaient y aller souvent; mais à peine peuvent-ils s'y rendre une fois le mois. A Guelph tout allait fort bien, quand le P. Holzer tomba malade, attaqué d'une paralysie, dont on n'ose guère espérer la guérison. Au mois de juillet il avait commencé la construction d'une grande église, dont Mgr Farel, évêque d'Hamilton bénit la 1re pierre le 4 Octobre. Elle est située sur le point le plus élevé de Guelph et sera visible à plus d'une lieue à la ronde. Elle sera gothique, longue de 252 pieds, large de 76. Deux tours de 126 pieds flanqueront le portail. Le 8 novembre un monsieur vint trouver le P. Holzer (c'était un catholique de nom qui n'avait jamais fait sa première Communion), et en lui offrant 500 fcs pour l'église, il lui dit: « vous avez touché aujourd'hui le cœur d'un pauvre pécheur; car je suis le plus grand pécheur de la paroisse ». La somme sans doute n'a rien de remarquable; mais c'était ce même Monsieur, qui était à la tête de ceux qui s'opposaient à la construction de l'église. Une autre personne a donné 4000 fcs en argent comptant. Cela est fort beau pour une petite ville comme Guelph. Le peuple est enchanté ainsi que Mgr. — Le P. Ouellet a été rappelé du département de la caroline du nord où il avait soin des hopitaux du 18e Corps; il vient de prendre de nouveaux engagements avec le 69e régiment, qui se réorganise. Le rappel du général Foster (catholique) et son remplacement par le général Butler pourraient paraître la raison de ce changement. Il n'en est rien néanmoins; il était question de son rappel bien avant que le général Foster n'ait été changé. Il est clair cependant que le nouveau général n'est pas aussi favorable aux catholiques, comme les faits suivants en donnent la preuve. — En dehors de la forteresse Monroe, près de l'entrée principale et justement sous les bouches effrayantes de 100 canons se trouve une église catholique, dédiée à la Mère de Dieu, sous le vocable d'étoile de la mer. C'est une construction en bois, petite, mais bien fine et bien ornée. C'est là que le général Foster, pendant sa résidence au fort, comme gouverneur militaire du département de la Virginie et de la Caroline du nord, assistait ponctuellement à la messe les dimanches. Tous les catholiques du fort pouvaient se rendre à l'église sans en être empêchés. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Par un ordre récent du nouveau gouverneur, les soldats qui veulent assister à la messe, doivent se rendre en uniforme sur la terrasse où l'on fait les revues, le dimanche à 10h; pour être ensuite conduits à la messe et en revenir sous la surveillance attentive du premier officier, qui voudra se donner la peine de les conduire. Ceci serait très-bien, si on le mettait en pratique; mais comme les officiers n'ont pas assez de bonne volonté pour le faire, il arrive que les catholiques qui se présentent pour aller à la messe trouvent la porte de la forteresse fermée. A tout autre jour du reste, la permission est refusée nettement. Il y a aussi une église protestante dans l'enceinte du fort, elle est toujours ouverte; et il ne faut pas être en tenue pour y aller. — L'église de l'Etoile de la mer est sous la direction de deux prêtres de Norfolk, Mr O'Keefe et Mr Fern, qui viennent l'un après l'autre de 15 en 15 jours. C'est là que le P. Ouellet, quand il se trouvait à Norfolk, célébrait le St Sacrifice et distribuait la Ste Communion aux soldats. On croirait, écrit l'un d'eux, que ce généreux disciple de St Ignace se trouve partout à la fois, tant ses allées et venues sont rapides. Un jour il offre ici le St Sacrifice, le lendemain il donne le pain de vie aux soldats de New-port-news; puis il visite les hopitaux et les camps le long de Hampton-road; ensuite il assiste les déserteurs condamnés à mort à Portsmouth; et bientôt après, [illegible] New-bern, ou à Little washington, administrant les malades dans les hopitaux ». A New-port-news, dans une retraite

de 8 jours, il obtint 120 communions. La plupart de ces hommes ne s'étaient pas confessés depuis leur départ pour la guerre. Plusieurs ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis 10, 15 et 20 ans. Trois n'avaient point fait leur première communion. A Port mouth, il prépara à la mort, 5 soldats, condamnés à être fusillés. Deux furent exécutés dans d'excellentes dispositions. L'exécution des autres fut différée le matin même du jour où elle devait avoir lieu. L'un d'eux était protestant, ou plutot n'avait pas de religion; le P. Ouellet lui administra le baptême la veille au soir. Les deux autres étaient catholiques, mais l'un ne s'était jamais confessé. Tous sont ainsi rentrés en grâce avec Dieu. — Revenu à la forteresse Monroe, le Père annonça une retraite sous forme de mission extraordinaire avec indulgence plénière. On y vint avec empressement. Chaque jour, il célébrait la messe à 5h. 3/4, et le soir à 6h., après la récitation du chapelet et les chants de chœur, il adressait une pressante exhortation. Venait ensuite la prière du soir après laquelle, il entendait les confessions. Le dimanche 6 décembre, tous renouvelèrent leurs vœux de baptême tenant en main un cierge, et répétant avec le Père, qu'ils renonçaient au démon à ses pompes et à ses œuvres. Cette mission, qui fut terminée le jour de l'Immaculée Conception, a produit des fruits au delà de toutes les espérances du chapelain.

Mission de Guatemala. — Lettre du P. de Koninck. Guatemala. 20 Mars, 1864. — Avant de vous parler de l'état actuel de notre mission, je vous donnerai quelques renseignements sur le passé, depuis notre établissement dans cette république. Appelés par le gouvernement en 1831, nos Pères ont toujours joui d'une paix inaltérable, et nos maisons ont ouvert plus d'une fois un refuge fraternel à ceux que de continuelles révolutions avaient chassés des républiques voisines. Nous comptons maintenant dans cette capitale deux maisons; l'une, *La Merced*, résidence des Operarii, et qui est en même temps noviciat et maison d'études inférieures; l'autre, le collège *Conciliaire*, d'où sortent non seulement des docteurs en théologie, mais encore des avocats, des médecins, etc. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici d'autres établissements d'instruction publique qui se posent comme nos rivaux, ni bien des parents qui y envoient leurs enfants sous prétexte de leur faire donner une éducation moins rétrograde; cela doit être dans un pays où non seulement Mr. Dumas, mais même Mr. *Renan* ont reçu un secret accueil; toutefois l'opinion publique est pour nous; les autorités ecclésiastiques et civiles apprécient nos travaux apostoliques et littéraires, et assurent notre position contre les efforts de l'irréligion. Un mot de notre digne Président suffira pour vous faire connaître ses dispositions à notre égard: « La forteresse qu'il faut à nos villes dit-il un jour, c'est une maison de Jésuites; la paix intérieure que nous devons à leur zèle est bien autrement stable, et plus salutaire que celle procurée par la terreur des armes. Et vraiment, pour pouvoir apprécier à leur juste valeur les bénédictions que la divine Providence a répandu sur ce pays par le moyen de nos Pères, il faudrait pouvoir comparer ses habitants d'il y a dix ans avec ceux d'aujourd'hui; l'assistance aux offices divins et aux sermons; la fréquentation des sacrements, la répression des vices en sont une preuve frappante. C'est encore aux Jésuites, que l'on doit la dévotion du mois de Marie, les congrégations, les hospices etc. A quarante lieues d'ici se trouve notre résidence de *Quezaltenango*, où il n'y a que quatre Pères, au milieu d'environ 500 000 Indiens. Un grand nombre de ces derniers, sans cesser d'être idolâtres, ont cependant emprunté divers usages aux Catholiques qui les environnent: de là vient ce mélange de la croix avec les pierres-dieux. Espérons que l'auguste signe de notre rédemption ne tardera pas à faire disparaître ces émules infernaux. Depuis 1861, époque où les Nôtres ont été chassés de la Nouvelle-Grenade, cette malheureuse république, si jalouse de sa liberté, est ravagée par la licence et l'impiété. Dans une guerre que son président *Mosquera* (frère d'un archevêque) fit à la république de l'Equateur, les Equatoriens furent battus dans deux rencontres. Un de nos aumoniers, le P. *Profeta*, fut fait prisonnier; voici comment il raconte lui-même son aventure. « *Quito, 23 décembre 1863*: Je partis en qualité d'aumonier militaire, avec un autre Père Italien, de la province de Venise, et deux Pères Américains. Nous sortîmes de Quito le 28 octobre, à la suite des troupes équatoriennes, qui marchaient contre Mosquéra, président de la république de la Nouvelle-Grenade, et grand-maître des *francs-maçons*. Les commencements de la guerre furent favorables aux équatoriens; mais tout-à-coup la fortune se tourna contre eux, et ils éprouvèrent une défaite complète. Presque toute leur armée fut faite prisonnière, et les aumoniers avec elle. Nous avions perdu tout espoir de retourner à Quito, ni de pouvoir jamais serrer dans nos bras nos P.P. et nos F.F. car Mosquera nourissait une haine implacable contre les Jésuites; aussi nous attendions-nous à tout moment à être fusillés et cela serait infailliblement arrivé, si la divine Providence n'avait touché le cœur du général ennemi. Un Père Américain, le P. Selva, se présenta le premier chez lui pour obtenir un passe-port, il était accompagné de son frère, attaché au service du général; il obtint un passe-port, mais après avoir été obligé de subir mille injures et toutes sortes d'affronts. A mon tour, je me présentai

à la tente de Mosquera pour faire la même demande. Je le trouvai étendu sur un lit. En me voyant, il me demanda qui j'étais; à quelle nation et à quel ordre religieux j'appartenais. Quand je lui dis que j'étais Jésuite, il bondit comme un énergumène et vomit mille injures contre la Compagnie contre le pape, contre les cardinaux, et contre tous les Italiens. Il finit par me dire qu'il m'accordait un passe-port mais à la condition de sortir du territoire de la république de l'Equateur avec tous les Jésuites qui s'y trouvaient parce que, dit-il la *Colombie* et les *Jésuites*, sont deux choses incompatibles. Nous n'avons pas encore abandonné Quito, et nous ne l'abandonnerons pas, que l'on ne nous en chasse. En attendant, les soldats ennemis m'ont complètement dépouillé ainsi que les autres aumôniers; ils ont pris notre linge et nos livres; ils ne nous ont laissé que les habits que nous portions sur nous. Nous avons eu aussi un peu à souffrir de la faim et du froid, ayant été obligé de coucher en plein air; mais malgré cela, aucun de nous n'a été malade, et quant à moi, je me porte très bien. Dans ces pénibles circonstances nous avons été forcés de fermer notre collége, et nos élèves nous ont quittés les larmes aux yeux.

Vous connaissez, je crois, l'issue de la guerre entre S^n^ Salvador et Guatemala. Le théâtre des événements n'était qu'à quelques lieues de nous; mais sauf quelques moments d'anxiété nous avons joui de la tranquilité la plus parfaite. Après une première retraite un peu équivoque, nos troupes ont marché de victoire en victoire, jusqu'à ce que notre président en personne ait emporté d'assaut S^n^ Salvador. Le président ennemi a pris la fuite et le nôtre a été reçu et acclamé comme un libérateur et un bienfaiteur. Son retour fut un vrai triomphe. Lui-même accompagna l'évêque de S^n^ Salvador exilé depuis longtemps à Guatemala, pour l'installer solennellement: celui-ci ne trouvant presque plus de traces de religion dans son troupeau, a eu hâte de demander quelques-uns de nos Pères pour y donner une mission; quatre des Nôtres ont été désignés; la mission produit un bien surprenant, dont je vous entretiendrai une autre fois quand j'aurai reçu des nouvelles plus précises.

Scolasticat de Laval. Octobre 1864.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de.....

Nos R.R.P.P. et nos T.T. C.C. FF.

Pax Christi.

Allemagne. — *Lettre d'un Scolastique de Maria-Laach au P. Boylesve, 10 Avril, 1864.* — Le P. Roh vient de donner à *Inspruck* une mission qui a produit de très-bons résultats. Elle a duré depuis le dimanche de la Passion jusqu'à la fin du carême et s'est même prolongée au delà, à cause des prières de l'adoration qui commencaient à Pâques. Le Père prêchait chaque jour deux fois, le matin à la paroisse et le soir dans l'église de nos Pères. Il était secondé pour les nombreuses confessions auxquelles il n'aurait pu suffire, par les membres des divers ordres religieux (il y en a 6 ou 7 à Inspruck) et surtout par les bons Pères Capucins qui ne quittaient pas le confessionnal. Les Pères Liguoriens donnaient aussi une mission dans l'un des faubourgs de la ville. — Le principal effort du P. Roh était dirigé contre l'Université d'Inspruck où plusieurs professeurs propagent les doctrines panthéistes, et où la société des *solidaires* compte déjà bien des adeptes parmi les étudiants. Vous savez que les membres de cette détestable association devenue si tristement fameuse en Belgique, s'obligent à ne jamais entrer dans une église et à mourir sans Sacrements. — Comment croyez-vous que le Père attaqua de pareils adversaires? Il débuta par une provocation ouverte, proclamant sans détour que tout homme qui, n'ayant pas la même croyance ni les mêmes pratiques que les catholiques, fuyait les sermons et redoutait la dispute, montrait par là qu'il n'était pas sûr de ses convictions et qu'il était retenu en dehors de l'Église par des motifs d'intérêts, de coterie ou de respect humain; bref, par toute autre chose que par la conscience et l'honneur. Ce langage franc et ouvert va beaucoup aux Allemands; aussi sur une population de 15 000 âmes le Père comptait toujours de 5 à 6000 auditeurs. — Pour traverser le succès de la mission, l'ennemi de tout bien fit répandre par des émissaires le bruit que les Jésuites réclamaient pour prix de leurs travaux 1600 florins autrichiens (4000 fr.) puis, comme les rumeurs populaires vont toujours en grossissant, on porta bientôt la somme à 3000 florins et enfin à 6000. Le P. Roh méprisa d'abord ces grossières calomnies, mais le Curé qui en avait été informé par lettre, le pressa vivement de ne point garder le silence dans l'intérêt même de la religion. Sur ses instances le P. Roh lut en chaire le jour suivant la lettre adressée au Curé et la fit suivre de quelques mots d'explication. Il exposa brièvement que les Jésuites ne recevaient que l'argent nécessaire pour les frais de voyage: le surplus, si on le donnait, était accepté à titre d'aumône purement gratuite et jamais comme un dédommagement pour l'exercice des œuvres du St. Ministère. En terminant, il déclara que pour lui il pardonnait de tout son cœur à l'auteur de la calomnie, pria ses auditeurs de faire de même et les invita à

réciter avec lui un *Pater* et un *Ave* afin d'obtenir aussi de Dieu le pardon pour cette pauvre âme. Vous ne sauriez vous imaginer quel effet produisit cette scène sur l'assemblée et avec quelle profonde émotion furent accueillies les paroles du P. Roh: nos Allemands du sud sont bien plus sensibles et plus impressionnables que ceux du nord. — Après la mission, des députations des différentes corporations de la ville et de toutes les classes de la société sont venues remercier le Père, pendant qu'une bande de 40 musiciens se faisait entendre sous ses fenêtres: en se retirant la foule faisait partout l'éloge de la charité et du zèle des missionnaires. — La diète du Tyrol, qui se réunit après Pâques sous la présidence de l'évêque, lui envoya aussi une députation et quand le Père Roh fut sur le point de repartir par le chemin de fer de Munich, ce fut Mgr lui même qui le conduisit à la gare avec ses compagnons et qui cria le premier au moment où le train partait: *Vivent les Pères Jésuites!* — Nous avons dans notre maison de Maria-Laach quelques *scriptores*, entre autres le P. *Schleininger* qui s'occupe de relever l'étude de la Rhétorique jusqu'ici très négligée en Allemagne. Ses ouvrages sont accueillis avec beaucoup de faveur. — Le P. Rivé a prêché le carême à la cathédrale de Cologne devant 20 à 25 000 auditeurs. Il a surtout parlé contre *Renan* dont le livre fait du mal là comme partout. Il y a telle grande fabrique, par exemple, où l'on n'a pas honte de le lire aux ouvriers réunis. — Dans les villes du Rhin, *Mayence*, *Coblentz*, *Bonn*, la réaction se fait contre les *Casinos* qui affichaient un esprit d'indépendance religieuse presque complète. De nouvelles sociétés ouvertement catholiques se sont fondées et prospèrent malgré les sarcasmes de leurs adversaires.

Nous apprenons sur la guerre du Scheswig-Holstein mille petits traits intéressants qui montrent que l'œuvre de la Providence divine sur son Église s'accomplit là où le monde ne voit qu'un intérêt purement temporel. Laissez-moi vous donner quelques extraits d'une lettre d'un aumonier de l'armée, et datée du 11 Avril. — « Hier était un dimanche. Nous l'avons célébré avec toute la solennité que l'on peut désirer dans les circonstances actuelles. A 7 heures, le Cte de *Galen* (un des aumôniers volontaires des Prussiens) a dit le 1er la Ste Messe et après il a prêché sur l'Evangile du jour, c'est-à-dire sur le bon Pasteur. A 9 heures moins un quart, nous nous transportâmes avec notre autel au village d'*Ulderup* où devait se célébrer la messe militaire. Le cimetière était déjà rempli de soldats, tous jeunes gens des alentours de Munster et de Paderborn. Il fallait presque user de violence pour se frayer un chemin vers l'église, car à chaque pas j'étais abordé par quelque connaissance; c'était un soldat de Munster, un autre de Dulmen etc. etc. Ce fut une bien grande joie pour moi de retrouver si loin de leur patrie ces chers enfants dont j'avais autrefois préparé un grand nombre à la 1re Communion. J'arrivai enfin à l'église luthérienne, mais elle était beaucoup trop petite pour contenir ces centaines de soldats qui voulaient tous assister à la messe et entendre le sermon. J'eus bientôt trouvé dans le cimetière une place convenable pour y établir mon autel et je commençai la Ste Messe. Le vent était trop fort pour que nos cierges pussent rester allumés, mais on eût bientôt trouvé des lanternes pour les garantir. J'avoue que ni le lieu ni les circonstances ne nuisirent à la dévotion. La messe dite, je déposai la chasuble et montant sur une table je parlai du bon Pasteur qui suivait partout ses ouailles, même au Schleswig-Holstein. J'étais tout ému de parler à tant de jeunes gens catholiques, au sein d'une contrée protestante; le ministre luthérien lui-même était au nombre de mes auditeurs..... Ici le travail est sans fin ni trêve, tellement les soldats se pressent autour de nous pour se confesser. — Mardi, nous étions à Sandberg; M. de Galen et moi, nous confessâmes jusqu'à 10 heures du soir et la foule ne diminuait pas, et cependant il nous restait 5 quarts d'heure de marche pour rentrer au quartier. Mercredi matin, dès 6 heures ½, nous étions au même endroit pour distribuer la 1re Communion.

En ces occasions, nous disons toujours quelque petit mot, et nos discours produisent la plus profonde impression sur les soldats. Ils se pressent autour de nous comme de vrais enfants de Dieu qui savent goûter et estimer sa parole. Que le Seigneur soit béni qui fait servir un aussi grand mal que la guerre à ses desseins de bonté et de miséricorde! Lui seul avec ses anges connait tous les fruits de salut qui s'opèrent ici: pour moi, je puis dire sans exagération qu'ils surpassent tout ce qu'ont produit parmi nous depuis 15 ans les missions les plus heureuses. Pendant les 17 ans que j'ai exercé le St Ministère, jamais je n'ai entendu tant de confessions. Tous les jours, après midi, des troupes de 50, 100, et même 200 soldats, se présentent à notre quartier. Il y a là parfois des incidents assez curieux. Ordinairement, ils attachent leurs casques à la haie de notre ferme, prennent en main leur livre de prières et se préparent à la confession, mais non sans être distraits plus d'une fois: car au pignon de notre ferme deux cigognes ont établi leur nid, et dans ce ménage aérien il se fait un tapage que l'on se figure aisément. Naturellement, cela fait lever la tête à nos jeunes gens et donne lieu à quelques réflexions et quolibets. En attendant, ceux qui sont déjà préparés se tiennent à l'entrée assez étroite de notre chambre, et nous autres, après plusieurs heures de travail, quand la porte s'ouvre pour livrer passage à un nouveau pénitent, nous jetons furtivement un regard pour voir si le nombre ne diminue pas. Mais c'est comme pour la pluie: une goutte fait place à l'autre; et il faut tenir ferme. Le jeudi 7 Avril, nous attendions les soldats de Schnadeck; on se trompa et l'on nous amena une troupe de luthériens qui devaient aussi se préparer à leur Cène. Nous allions les faire entrer au confessionnal quand l'erreur se découvrit. Cette méprise nous fit rire un peu, et nous nous mîmes à chercher nos vraies ouailles qui du reste furent bientôt trouvées. Il y a maintenant deux nuits que j'ai pu obtenir un lit. Jusqu'ici nous étions cent hommes dans une même maison couchant tous sur la paille.» Ici se termine la lettre de l'aumônier. — Il est bien consolant d'apprendre que presque tous les soldats catholiques blessés ont pu faire leurs Pâques au camp devant Duppel. Pendant l'attaque, les aumoniers se sont distribués de manière à pouvoir venir au secours de tous les blessés et mourants. —— Qu'ajouterai-je encore, Mon R. Père, au sujet de cette même guerre? Vous dirai-je par exemple que les protestants, émerveillés de voir que nos Sœurs de Charité ne sont pas de vieilles filles dégoûtées de la vie, comme on le leur avait tant prêché, viennent leur apporter de larges aumônes pour les soldats blessés afin d'avoir une occasion de les voir de leurs propres yeux et de s'édifier de cette charité toute nouvelle; que les ministres protestants eux-mêmes ne peuvent s'expliquer comment cette Église catholique, tant persécutée dans le midi de l'Europe, vient tout d'un coup envahir le nord et s'y montrer douée d'une vigueur qui ne semble pas connaître de vieillesse? — Vous dirai-je que les commissaires de la Prusse et de l'Autriche, de concert avec l'evêque d'Osnabruck, vicaire apostolique du nord, viennent de suspendre provisoirement (car ils n'ont pas de pouvoir régulier) les anciennes lois en vigueur dans le Schleswig-Holstein contre les catholiques, et surtout contre les mariages catholiques, rendant à chacun pleine liberté de suivre sa conscience pour ce qui regarde la religion. Vous parlerai-je du roi de Prusse qui vient en personne faire ses remerciments aux Sœurs et dire aux soldats blessés qu'il s'en retourne consolé à Berlin parce qu'il voit ses braves en de telles mains; du prince de Prusse qui apporte à ces mêmes Sœurs des chapelets qu'il a reçus du St Père lors de son voyage à Rome et qu'il dit avoir été bénits sous ses yeux par sa Sainteté? Enfin de ces chevaliers de St Jean de Malte de la langue Allemande, dont je vous ai déjà entretenu dans une autre lettre et qui maintenant sont tout entiers aux œuvres de charité dans le Schleswig-Holstein? Ils secondent les sœurs non seulement de leur argent, mais de leur personne, dirigeant les convois

de malades et de blessés, s'occupant des relations avec le gouvernement, et rendant à la cause catholique mille autres bons offices. C'est l'un d'eux, par exemple, qui s'est chargé d'accompagner les grands personnages dans la visite des hôpitaux: il sait très bien profiter de ces moments pour dissiper dans leur esprit les vieux préjugés contre les prêtres, les religieuses, et l'Église Romaine. En bien des endroits, les cérémonies du culte catholique se célèbrent de nouveau dans les anciennes églises mises à la disposition de nos soldats: car vous savez que non seulement dans l'armée autrichienne, mais dans l'armée prussienne même, les catholiques sont en majorité: un très-grand nombre sont originaires de la *Westphalie*, ce Tyrol du nord. Les saluts sont chantés dans les hôpitaux par les bons Italiens blessés qui professent hautement la grande dévotion de leur nation pour MARIE Immaculée tant par le chapelet qu'ils récitent en commun que par leurs cantiques pleins d'une tendre piété: ces saluts attirent non seulement tous les malades en état d'y assister mais encore les protestants de la ville assez favorisés pour y être admis. — Après tout cela, ne vous étonnez pas de mille petits traits édifiants et pleins de consolation pour la religion. Ici ce sont les officiers protestants qui aident le prêtre en toute circonstance et l'un d'eux qui se charge d'accompagner sur l'orgue le service catholique dans une église protestante; là, c'est un capitaine catholique enfonçant son épée dans un amas de terre pour offrir un appui à l'aumônier et se mettant à genoux pour se confesser à la tête de toute sa compagnie; enfin c'est le prince généralissime de l'armée, qui voyant ses soldats assister à la messe, se confesser dans un grenier ou même en plein air avant d'aller au combat, proclame hautement que dans ces moments critiques, il est bien doux et bien consolant pour un soldat d'être catholique et de se voir entouré de tant de secours et de charité. Je ne finirais pas si je voulais tout raconter. — Encore une petite nouvelle de Berlin. Il y a là une dame russe catholique qui a fondé un orphelinat. Ces jours-ci elle donnait au profit de son œuvre un concert de matinée, comme c'est la mode en ce moment à Berlin. Non seulement on a mis la grande salle du théâtre royal à sa disposition, mais la noblesse protestante l'a aidée de toutes les manières possibles, même en prenant une part active au concert. Le roi lui-même qui était de retour du Schleswig depuis la veille, y a assisté avec la reine. — Dieu seul connaît les cœurs et les moments qu'il a fixés pour le triomphe de sa grâce, mais ce qui est certain, c'est que bien des préjugés contre notre Ste Religion tombent de toutes parts. Fasse le Ciel que la Béatification de notre Père Canisius soit le moment destiné par la Providence pour consommer l'œuvre de restauration que ce premier provincial d'Allemagne avait commencée avec tant de succès! — Je vous prie, mon R. Père, de vouloir bien vous intéresser à cette grande œuvre par vos SS. Sacrifices et vos prières à N. D. des Victoires.

Écosse. — *Lettre du P. Corry au P. Kingdon en Angleterre.* (extrait des lettres du noviciat de Roehampton).

Galashiels 1864. — Mon bien cher Père, je vais compléter aujourd'hui l'histoire de l'établissement de la Cie en Écosse: — Après la fondation de deux maisons à Glascow et d'une résidence à Edimbourg, la Compagnie établit un nouveau poste à Dalkeith. Cette ville est située à 6 milles au sud de la capitale, dans une des plus belles parties de ce beau pays. — C'est une vieille cité, formée autrefois sous le patronnage des Douglas, dont l'écusson a fait place à celui des ducs de Buccleugh. On y voit encore l'église paroissiale de St Nicolas, avec une belle chapelle de N. Dame. — Depuis la réforme le St Sacrifice n'y fut plus offert, et au commencement de ce siècle on n'y comptait pas un seul catholique. — Pour vous, si vous voulez juger de l'état de la religion en Écosse et travailler à son développement, il est bon de savoir qu'il ne faut point apprécier les choses ici comme en Angleterre.

car les circonstances sont loin d'être les mêmes. L'Écosse est maintenant à peu près où en était l'Angleterre il y a 50 ans. On a disséminé des missions par tout le pays, mais même en ce moment, elles sont en petit nombre et séparées les unes des autres par de grandes distances. Tout récemment encore des contrées entières étaient totalement dépourvues d'écoles, de chapelles et de prêtres. Il faut donc considérer l'Écosse comme un pays de mission, où l'Église tout en faisant de rapides progrès, doit compter avec une grande difficulté, celle de pourvoir aux besoins religieux des petits centres de catholicisme éparpillés dans les petites villes et dans les villages. — En Angleterre, vous êtes presque partout solidement établis, et vous n'avez à fonder que dans quelques endroits, sans doute tous les jours on fonde et on entreprend de nouvelles œuvres, mais presque toujours ce ne sont que les développements d'une église centrale dont l'existence est depuis longtemps assurée. — Notre population catholique est en général très pauvre, disséminée sur toute l'étendue et dans tous les coins des plaines et des montagnes. Non seulement chaque hameau, mais chaque ferme compte quelques familles ou quelques individus appartenant à notre Ste Foi. L'Église maintenant comme une tendre mère, va à leur recherche les poursuit dans ces retraites écartées, et fait son possible pour leur procurer les bienfaits des Sacrements et du St Sacrifice. — Il faut tenir compte de cette position et ne pas vous étonner de voir célébrer les Sts mystères tantôt dans de misérables cabanes, tantôt dans une grange, tantôt dans une salle louée. Glascow même qui a plus de 100 000 catholiques, se rapelle encore le jour où l'unique messe qui se célébrait dans ses murs, était dite dans une chambre louée. Un témoin me racontait que le prêtre, le seul de Glascow, (depuis Mgr Scott auquel l'Écosse doit tant de grandes choses soit avant, soit après son élévation à l'épiscopat) était obligé chaque dimanche de se tenir aux pieds de l'escalier par où montaient ses 70 fidèles, pour empêcher les vagabonds de s'attrouper et d'attirer l'attention du public sur son petit troupeau. Tant les hommes les plus hardis de l'Église catholique redoutaient alors une lutte avec leurs concitoyens les presbytériens. Le vénérable Prélat a cependant fait preuve d'une fermeté et d'une hardiesse bien extraordinaire: jugeant que le moment était venu pour l'Église de sortir des montagnes et des retraites où elle se renfermait, pour se montrer au grand jour dans toute sa majesté, il jeta les yeux sur *Broomielaw* et là choisit pour les bâtiments qu'il projetait, un terrain situé au centre même de la ville. Il s'en assura, fit venir un architecte, et lui apprit à tracer des dessins dans un style devenu pour l'Écosse tout-à-fait inconnu. Il voulait une cathédrale, et qui plus est une cathédrale gothique, en l'honneur de St André patron de l'Écosse, dans une ville qui n'avait point vu d'édifice gothique depuis les mauvais jours de *Knox*! Quand les constructions commencèrent à sortir de terre, se développant sur une espace pouvant contenir 2 500 personnes, le peuple poussa des cris d'horreur, et des bandes d'émeutiers envahirent les bâtisses, de sorte que souvent en une nuit on démolissait plus qu'on n'avait élevé pendant le jour. Le courageux prélat persévéra avec calme, reprenant l'ouvrage là où la fureur populaire l'avait laissé, et tenant soigneusement compte des dommages. Quand l'autorité locale se montrait passive ou faible, il en appelait aux autorités les plus élevées du pays, et même au ministre de Londres. Il gagna sa cause, et on força la ville de l'indemniser de toutes les pertes occasionnées par l'emportement et la violence des habitants. Ceci vous montre qu'il y a 40 ans à peine, l'Église jetait ses fondations au sein même de la haine et de l'opposition populaire, comme sur un volcan, toujours prêt à éclater. En 1816 on bâtit à *Glascow* l'église St André; 2 prêtres y furent attachés. Il y avait à *Edimbourg* une chapelle pour l'Évêque et 2 autres prêtres, ajoutez y 3 autres stations et vous avez tout l'état de la mission à cette époque au dessous de la *Clyde* et du golfe de *Forth*. Tel était

l'état des choses, quand l'Irlande commença à envoyer ses enfants en Écosse. Ils arrivèrent ici comme dans tant de pays, sans se douter de la grande mission qui leur était confiée pour le salut de tant d'âmes; sans se douter que leur pauvreté et leur détresse venaient annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile aux grands et aux nobles, en replantant l'arbre de la foi déraciné depuis de si longues années. Ils se groupèrent surtout dans les grandes villes et auprès des grands centres d'industrie, mais ils se répandirent aussi par petites bandes de deux ou trois jusque dans les plus petits endroits. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Dalkeith. On y célébra la 1ère Messe en 1850. Peu après on loua pour le dimanche une grande salle appartenant aux maçons de la ville, mais à leur meeting annuel les maçons votèrent l'expulsion du petit troupeau, et celui-ci se réfugia dans le grenier d'un boulanger. Ce fut alors que Dieu attira à son Église une noble dame des environs. C'est dans ce nouveau Bethléhem qu'elle fut gagnée aux pompeuses cérémonies du Romanisme pour me servir de l'expression des journaux protestants. Elle pourrait redire comment alors la pauvreté et la petitesse du lieu forcèrent le prêtre d'avoir recours à un rite nouveau pour sauvegarder le secret des confessions. Le local étant trop petit pour qu'on pût même y chuchoter sans être entendu, et les fidèles n'ayant point de vestibule, deux compagnons munis de souliers ferrés, se promenaient à grand bruit dans la chambre et permettaient ainsi au prêtre de remplir son ministère sans trop d'inconvénients. Cette dame est la marquise douairière de Lothian qui habite avec sa famille le château de Newbattle situé tout près de la ville. Ce château était autrefois une abbaye de cisterciens fondé par le pieux roi David Ier, fils de Ste Marguerite. Le dernier abbé fut Marc Kerr de l'ancienne famille des Kerr. On ne sait s'il était dans les ordres sacrés. Ce qui est trop certain, c'est qu'il apostasia, épousa Hélène Leslie, et prit une part active aux événements qui suivirent la réforme. L'abbaye fut érigée en fief seigneurial en sa faveur, et son petit fils fut créé marquis de Lothian. L'apostasie du chef de cette famille consomma l'œuvre de l'hérésie à Dalkeith, mais aussi les premières personnes qui revinrent à la vraie foi dans cette ville furent la marquise, et son beau-frère lord Henri Kerr. Quatre de ses enfants sont aussi revenus avec elle, mais son fils aîné et le second, lord Schombert Kerr sont encore attachés à l'Église épiscopalienne. — La marquise fit bâtir à l'entrée de son parc et près de la ville une jolie église sous le vocable de St David, et unit ses prières à celles de Mgr le vicaire apostolique pour nous y faire venir; deux Pères y sont établis et cultivent plus de 1000 catholiques. Ce nombre est bien surprenant si on le compare à celui de quelques années auparavant. Mais il en est ainsi dans toute l'Écosse; partout où un prêtre s'établit, une nombreuse réunion de fidèles surgit comme par enchantement. En effet sans compter les conversions, les catholiques répandus sur toute la surface du district, ne pouvant résister à l'attrait que leur offre la présence d'un prêtre, sont comme entraînés vers la chapelle, et font tout au monde pour s'établir à l'entour. La mission de Galashiels que le P. Provincial vient d'accepter pour trois ans, nous offre un exemple frapant de ce fait. En 1852 quand Mr. Hope Scott y établit une mission cette petite ville qui a 6000 ou 7000 habitants ne comptait que quelques catholiques; maintenant elle en renferme 500; beaucoup sont établis dans les environs, et le nombre de ceux qui assistent à l'office s'élève certainement à 1200. L'église qui n'est pas encore achevée sera magnifique. Cette église, la fondation de la mission, l'érection et l'entretien des écoles, tout est dû à la munificence de Mr. Hope Scott. La duchesse de Buccleugh a bâti et Mr. Scott entretient une école à Selkirk à 6 milles de là, et tous les 15 jours un Père y dit la messe et réunit autour de lui 150 à 200 fidèles sans que le nombre diminue à Galashiels. Lord Henri Kerr entretient aussi une école à Melrose à 4 milles de Selkirk, où se trouvent plus de 100 catholiques. Ces villages sont évidemment les noyaux des futures missions. — Envoyez-nous des hommes

et de l'argent et je vous promets qu'en peu d'années, Galashiels deviendra le centre d'une réunion [illegible] de catholiques, entouré de missions florissantes ayant chacune son prêtre et son église. — Je vous ai maintenant raconté tout ce qui me semblait propre à vous intéresser au sujet du rétablissement de la Cie dans ce vieux pays, pays des rochers, des bruyères et des héros, comme dit le proverbe.

Corry S. J.

Amérique. — Guyane française. — Lettre du P. Nicou au P. Noury. — Ile royale du Salut, 1er Mai 1864. — Mon Révérend et cher Père — P. C. —

Je réponds à votre lettre du mois d'octobre, qui a été une messagère aussi prompte que fidèle, et qui nous a apporté les premières nouvelles des Status. Aussi, son contenu a-t-il été envoyé à tous nos Pères disséminés en Guyane, tous avides comme moi de savoir ce qui se fait au centre de la famille. Merci donc, pour tous les détails si intéressants que vous m'avez envoyés. Vous continuerez, n'est-ce pas, à nous instruire et à nous édifier. — Vous attendez en retour une lettre et des détails sur la partie de la vigne Guyanaise que la Providence m'a confiée. Hélas! le bien se fait péniblement, lentement, rarement au gré de mes désirs; néanmoins il y a des jours où la miséricorde du bon Dieu éclate d'une manière plus extraordinaire, il y a des âmes auxquelles elle semble s'attacher davantage; il y a des faits enfin qui consolent le cœur du missionnaire et soutiennent son courage au milieu des scandales qui se passent sous ses yeux et des difficultés contre lesquelles il doit lutter. — Je suis toujours à l'île royale, située à 12 lieues N. O. de Cayenne, entrepôt de tous les ateliers de la transportation ainsi que des machines; port où viennent aborder tous les vaisseaux de guerre venant d'Europe ou d'ailleurs. Nous avons en ce moment l'Amazone qui vient de nous jeter 500 individus naguère habitants du bagne de Toulon, aujourd'hui et pour quelques jours mes paroissiens, jusqu'à ce qu'on les ait dispersés dans les autres pénitenciers. Notre île est encore le lieu où l'administration envoie tous les hommes vicieux, corrompus, mauvaise tête, incorrigibles, tous ceux qui cherchent à s'évader. Voilà mon troupeau. Pour moi je trouve bien en eux quelques défauts, mais je trouve aussi des qualités et c'est par là que je tâche de les saisir et de les accrocher au bon Dieu. — Je viens de soutenir la grande lutte des Pâques, le travail a été pénible; mais grâces à Dieu, la moisson a été abondante. J'avais dans le pénitencier 920 hommes; en détachant de ce chiffre ceux qui se disent protestants, puis les Arabes, et ceux qui sont employés dans des services qui ne leur permettent ni de venir à la messe, ni de trouver l'aumônier, il me restait à peu près 800 hommes; de ces 800 hommes qu'on regarde comme le rebut non seulement de la société, mais encore du bagne lui-même, 600 se sont approchés des Sacrements, se sont réconciliés avec Dieu, et sont devenus, je dirais presque des anges, au moins pour quelques instants! Croyez-vous qu'il n'y ait pas là de quoi rendre gloire à Dieu et de se réjouir dans le Seigneur? Il y a eu aussi un grand nombre de retardataires qui ont franchi le grand passage qui les séparait de Dieu. Un jour, un homme d'un aspect assez imposant pour un transporté vint me trouver et me dit: mon Père, je suis un vieux pécheur, il y a 50 ans que je n'ai été à confesse, si vous croyez qu'on puisse encore faire quelque chose de moi, faites. Le sans-gêne de son langage me surprit en même temps que ses paroles. Comment lui dis-je, si on peut faire quelque chose de vous, mais j'espère bien faire de vous un saint. Faire de moi un saint, reprit-il, sachez donc, mon Père, que je n'ai jamais fait que du mal dans ma vie; j'ai toujours été un mauvais sujet, comment voulez-vous que je devienne un saint. Notre conversation se termina comme vous le pensez bien par une confession, et quelques jours après notre homme faisait sa seconde Communion à l'âge de 65 ans; c'était le plus vieux de mon pénitencier. — Un autre jour je me rendais à

l'église pour faire ma visite au S.t Sacrement; au moment d'entrer, j'aperçus à une assez faible distance, une belle figure d'homme, encadrée dans une magnifique chevelure blanche. Cet homme m'était inconnu, c'était pour moi une preuve qu'il ne venait point à confesse. Résolu à l'attaquer quel qu'il fût, dès qu'il serait seul; (il causait en ce moment avec un autre homme) je n'entrai point à l'église, et j'allai me cacher et faire sentinelle. Aussitôt qu'il eut quitté son compagnon, je tombai sur lui comme à l'improviste et sûrement comme la foudre. J'entamai la conversation; il parut embarrassé, je continuai mes questions, et lui demandai ce qu'il faisait dans le pénitencier. — Je suis repasseur de couteaux et de ciseaux, me dit-il. — Ah! bien, repris-je, je m'en vais aussi vous repasser la conscience, vous en avez peut-être grand besoin; combien y a-t-il que vous avez été à confesse? — 40 ans. — 40 ans; oh! la bonne affaire pour vous et pour moi; allons ne perdons point de temps, venez avec moi tout de suite. En même temps je pris mon homme par le bras et voyant qu'il n'opposait qu'une faible résistance, je déployai toutes mes forces et je l'entraînai jusqu'au presbytère. C'était un colosse. Arrivé dans le cabinet de réception, il ne fit, à mon grand étonnement aucune difficulté pour se mettre à genoux et pour se confesser, et quand il eut fini, il se mit à pleurer et à me serrer la main en me disant: mon Père, voilà 10 ans que je suis dans le pénitencier; j'ai résisté à toutes les sollicitations des Pères; bien plus chaque année, une de mes sœurs qui est religieuse, m'écrit pour me presser de remplir mes devoirs de religion, et j'ai la lâcheté de lui répondre chaque fois que je les ai remplis, n'est-ce pas indigne? — Hé bien! lui dis-je, écrivez encore cette année à votre sœur, et j'ajouterai quelques lignes à votre lettre, pour attester que vous êtes bien réconcilié avec le bon Dieu. Jamais de sa vie cet homme n'a été si heureux ni si content. ——

Un autre fait qui m'a causé plus de peine et non moins de joie cependant, est une mort précieuse devant Dieu. La veille de Noël j'allai confesser à l'hôpital ceux qui devaient communier le lendemain, et grâces à Dieu, c'était la grande majorité, la presque totalité. Arrivé auprès d'un malade que je ne connaissais pas, je lui demandai comme aux autres, s'il ne désirait pas se confesser pour célébrer dignement la belle fête de Noël. Cet homme se leva sur son séant, me regarda avec des yeux étincelants, et me dit d'un ton sec et haut: « Monsieur, ce n'est pas à moi qu'on parle de ces choses là. » Une parole semblable était de nature à faire un mal immense dans la salle, tant le respect humain est grand parmi nos hommes, aussi je ne m'amusai point à discuter avec lui, et tout honteux, je m'en allai à un autre lit, où je fus mieux reçu. La fête se passa, 2 seulement dans cette salle ne communièrent point. Après la fête je repris mes visites quotidiennes, et je vis avec tristesse que mon malade s'affaiblissait rapidement; je prévoyais une lutte terrible après sa réponse de la veille de Noël. Néanmoins, il fallait tout tenter pour sauver cette âme. Je lui parlai donc avec le plus de douceur possible, mais je n'obtins rien. Je m'en revins bien triste raconter au Cœur de Notre Seigneur, à l'église, l'échec que je venais de subir. J'avais prévenu la sœur de bien veiller sur cet homme, de lui donner tout ce qu'il voudrait, de lui parler de religion, mais d'une manière bien douce. Cette bonne Sœur s'en acquitta parfaitement, mais ne fut pas plus heureuse que moi. Elle allait donc abandonner à son triste sort, ce malade qui s'éteignait doucement, sans agonie et avec pleine connaissance, quand passant devant son lit, elle s'entendit appeler; elle vole auprès du malade, qui lui dit tout bas: je voudrais bien voir le Père. M'envoyer un messager, et moi d'accourir fut l'affaire d'un instant. J'arrive au malade, je lui adresse quelques bonnes paroles et j'attends sa réponse. Mon Père, me dit-il, je vais mourir, je désire me réconcilier avec Dieu, cela est-il possible? Je dois vous déclarer que je suis protestant.... Je parus moins déconcerté que je ne le fus en effet. — Tout est possible, mon cher, quand il s'agit de Dieu, lui dis-je. Notre Seigneur est mort pour nous racheter, il veut donc

nous sauver tous. — Hé bien! mon Père, reprit-il, je m'abandonne à vous, faites tout ce que vous avez à faire. Je le baptisai sous condition, je l'instruisis des principaux mystères, il fit une confession parfaite, et enfin je lui administrai l'extrême-Onction, et l'indulgence plenière. C'était trop tard pour le St Viatique. 2 heures après notre homme rendait son âme au bon Dieu. Voilà les péripéties par lesquelles nous passons chaque jour; toujours sur la brèche, nous frappons à droite et à gauche, nous bataillons contre le diable, contre l'indifférence, le respect-humain, les vices de toutes sortes, nous éprouvons parfois des échecs, mais finalement nous avons presque toujours la victoire, parceque Dieu combat pour nous. Depuis l'année dernière, j'ai baptisé 20 adultes, protestants ou Arabes, j'ai eu plus de 150 retours qui dataient de 10, 20, 30 ou 40 ans, j'ai confessé au moins 1000 hommes, sans compter les confessions répétées plusieurs fois. Comme vous le voyez si la peine est grande, la consolation est plus grande encore, et je goûte un véritable bonheur quand j'expédie pour le Ciel des âmes bien disposées. Je termine, en me recommandant à vos prières ainsi que cette œuvre entreprise par nos Pères, elle est bien belle, mais elle rencontre bien des obstacles et surtout des obstacles de détail qui nous arrêtent à chaque instant et montrent que le royaume des cieux souffre violence. Priez donc pour que je me sanctifie et que j'envoie beaucoup d'âmes au Ciel. Adieu mon bien cher Père, soyons toujours unis de pensées et d'affections dans le Cœur de Notre bon Maître.

S. Nicou S.J.

Province du Missouri. — *Missions données dans le Michigan, le Kentucki et l'Ohio par le P. Smarius.* (Extrait des lettres du noviciat de Roehampton). ——

— La 1ère mission fut celle de Jackson dans le Michigan; cette ville est située à moitié route entre le lac St Clair et le lac michigan dans une fertile région parsemée de blocs erratiques dont plusieurs sont énormes. C'est une ville assez manufacturière et qui compte 10000 h. Les émigrés Irlandais qui y affluent et quelques catholiques de nationalités diverses y forment une congrégation de 700 à 1000 communiants. La mission avait été annoncée deux semaines d'avance pour le 1er dimanche de carême. Pendant toute la durée des exercices tous les catholiques suspendirent leurs travaux ordinaires. Dans de vastes ateliers longs de plusieurs centaines de pieds on éteignit les feux, le bruit des marteaux, le grincement des machines cessèrent de se faire entendre jusqu'au jour qui suivit la clôture de la mission. Un nombre considérable de catholiques étaient en révolte contre leur curé et leur évêque; tous, excepté quatre, revinrent à leur devoir et s'approchèrent des Sacrements. Bien que plusieurs ministres influents eussent été appelés de loin pour contrecarrer l'action des missionnaires, 9 protestants furent reçus dans l'Eglise et à peu près le même nombre de transfuges furent réunis à la vraie foi. Plusieurs qui jusque là n'étaient pas connus comme catholiques s'approchèrent des Sacrements et firent ainsi pour la 1ère fois ouvertement profession de leur croyance. — *Marshall*, située à quelques heures de chemin de fer, à l'Ouest de Jackson est une ville de même grandeur que cette dernière; mais les catholiques y sont plus nombreux et y appartiennent à des classes plus aisées de la société. Un prêtre seul ne suffit pas à leurs besoins spirituels, et jusqu'ici cependant on n'a pu leur en accorder qu'un. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Dans les paroisses qui comme celle-ci, n'ont pas un clergé suffisant on voit des pénitents attendre pour se confesser des journées entières, quelques uns même restent à jeûn jusqu'à 6 h. du soir, se confessent et demandent la Ste Communion. Un homme bien instruit de sa religion et connaissant, disait-il, son devoir, n'avait pû être amené à faire sa Confession ni par

les exhortations des missionnaires, ni par les larmes et les prières de sa pieuse fille ; et cependant il avait conscience du péril auquel il s'exposait en négligeant l'appel de Dieu et du danger de mort toujours suspendu sur sa tête. Le lendemain de la clôture des exercices il est frappé d'apoplexie et reste deux jours sans connaissance ; quand il revint à lui ses répugnances étaient vaincues et il fit sa confession avec toutes les marques d'un sincère repentir. — A *Marshall* vingt-cinq protestants furent reçus dans l'Eglise, entre autres un jurisconsulte distingué et sa femme. Plusieurs des convertis qui appartiennent aux familles les plus respectables de la ville pour éviter des persécutions domestiques demandèrent qu'on leur administrât secrètement le baptême. — La 3e mission fut celle de *Lexington*, ville riche et aristocratique du *Kentucky*, elle est située dans un beau pays assez justement appelé le jardin des Etats-unis. La congrégation de cette ville était depuis plusieurs années divisée en deux partis ennemis. Les querelles et les récriminations mutuelles avaient sans cesse entretenu le feu de la discorde au grand scandale du public ; peu s'approchaient des sacrements ; et les enfants dont l'éducation était tout-à-fait négligée se perdaient. Le zélé Curé, le Révérend M. *Bekkers*, qui venait d'être chargé de cette paroisse, jugea qu'une mission était le meilleur moyen de rétablir la concorde et de ramener ses ouailles aux pratiques de la religion. A l'ouverture des exercices peu vinrent entendre les missionnaires ; mais le second et le troisième jours le concours fut si grand que tous ne purent trouver place. Plusieurs protestants suivirent les instructions, entre autres la belle-mère du président *Lincoln* et la mère du général *Morgan*, que ses audacieuses entreprises ont rendu célèbre dans la guerre actuelle. Tous les catholiques sans exception se sont approchés des Sacrements ; la paix et la bonne harmonie ont été rétablies et les différents arrangés à l'amiable : les catholiques de *Lexington* ont montré plus de ferveur et donné plus de signes de sincère conversion que les missionnaires n'en ont observé dans les autres missions et ils ont exprimé aux Pères leur reconnaissance de la manière la plus touchante : il y a tout lieu d'espérer qu'ils persévèreront dans ces heureuses dispositions. Il y a eu à Lexington 12 conversions de protestants. — *Reading* dans l'*Ohio* a été la dernière station du carême : les auditeurs principaux des instructions furent les élèves du *Mont-Notre Dame*, pensionnat de jeunes filles dont un 5e seulement est catholique. Parmi les non-catholiques on compte de 15 à 20 juives, les autres appartiennent à différentes sectes protestantes : elles sont agées de 17 à 22 ans. Au discours d'ouverture il n'y eût que quelques protestantes et pas de juives ; mais dès le 2e jour toutes demandèrent avec instance à être admises aux instructions. Les exercices furent donnés comme s'il n'y eût eu que des catholiques et l'on ne traita pas d'autres sujets que ceux marqués par St Ignace. Ces sujets étaient nouveaux pour elles et les méditations produisirent tout leur effet ; elles étaient en larmes pendant presque toutes les instructions et treize demandèrent le baptême, les unes en s'adressant directement au Père, les autres par l'intermédiaire de la directrice de l'école ; mais on jugea prudent de n'en admettre qu'une seule au Sacrement et on le différa pour les autres jusqu'à ce qu'elles fussent mieux instruites des vérités de notre Sainte Religion. A la fin des exercices elles ne savaient comment témoigner leur reconnaissance pour le bonheur qu'elles avaient eu d'être enfin instruites de la vraie voie du salut, et comme on refusait leurs riches présents, elles organisèrent une représentation et mirent en scène les vérités et les faits qui les avaient le plus frappées dans les exercices. — Beaucoup de conversions soit de protestants, soit de mauvais catholiques ont été dues à l'édifiante ferveur de ceux qui suivaient les exercices. La vue d'un grand nombre d'hommes qui suspendent leurs travaux, unique soutien de leurs familles ; de filles de magasin et de domestiques qui se lèvent dès 3 ou 4 heures du matin et parcourent plusieurs milles pour se rendre à l'église ;

est un spectacle qui fait nécessairement impression sur les plus endurcis. — A Marshall une jeune domestique obtint par ses longues importunités de ses maîtres protestants de conduire aux missionnaires un enfant malade. Cet enfant agé de 14 ans n'avait pas été baptisé : il était remarquable par la beauté de ses traits et son intelligence, mais tout son corps excepté le visage et les mains était couvert de lèpre et n'était qu'une plaie. La jeune fille lui avait inspiré le désir du baptême et il le demandait avec larmes, car il sentait que sa dernière heure n'était pas éloignée. Mais la défense formelle de son père ne permettant pas aux missionnaires de le baptiser, ils instruisirent la jeune servante pour qu'elle le fit elle-même lorsque le danger deviendrait plus pressant; elle l'a en effet baptisé et il y a tout lieu de croire qu'il est maintenant parmi les bienheureux. — Tels sont les faits principaux de 6 semaines de missions. Ces faits brièvement racontés suffisent pour montrer combien est digne de leurs soins le vaste champ ouvert au zèle des apôtres. Le peuple est affamé du pain de la parole divine, et il n'y a personne pour le leur distribuer. Quelque part que le missionnaire aille, la difficulté est de trouver une église ou une salle assez vaste pour contenir la foule avide de sa parole. — Tout missionnaire aussi sera convaincu par ces faits, qu'il n'y a ni arguments, ni polémiques aussi efficaces pour porter les hommes à Dieu qu'une mission ou une retraite donnée suivant le livre des exercices de St Ignace, c'est la grâce qui convertit les cœurs, Or cette grâce toujours favorise et accompagne une mission.

Asie. — Mission de Bombay. — Extrait d'une lettre du P. Goubert au P. Van Heule, socius du R. P. Provincial de Belgique. — Bombay, 14 Février 1864.

Que vous dirai-je, mon R. Père, des ex-schismatiques ou Goanais? de bonnes nouvelles, on ne peut en donner, car je crois que ce n'est que de nom qu'ils se sont réconciliés avec le St Siège. Pour autant que le sujet d'une lettre le permet, je tâcherai de vous persuader de ce que je dis par quelques exemples. Votre Révérence n'ignore pas qu'il y a eu question de transférer une bonne partie des missions de la juridiction des vicaires apostoliques à celles de l'archevêque de Goa. De là, il fallait des prêtres qui parlassent l'anglais et à Goa il est rare d'en trouver. Qu'a donc fait l'archevêque? Il a donné ordre à tous ses séminaristes d'étudier l'anglais, sous peine de ne pas être ordonné : la langue anglaise est donc préférée à la Théologie, dont si peu d'entre les Padris Goanais savent suffisamment pour exercer le St ministère. Mgr Canoz du temps qu'il était administrateur apostolique de Bombay, avait suspendu de ses fonctions un prêtre (originaire du pays) qui était sous sa juridiction : cet interdit a été ratifié par Mgr Steins. Après l'arrivée du nouvel archevêque de Goa, ce prêtre se rend dans cette ville, expose son misérable état et demande à être admis dans le diocèse. L'archevêque le reçoit et sans autre forme de procès l'envoie dans une de ses églises en qualité de vicaire : ce n'est que peu de temps après que Mgr Steins en apprit la nouvelle et eut peine à la croire : cependant le fait est tel que je vous le dis. En voici un autre non moins singulier. Un jeune homme, élève de notre séminaire avait déjà fait une partie du cours de Théologie lorsque Mgr, voyant que jamais il n'aurait pu l'ordonner à cause de son incapacité, lui conseilla de quitter le séminaire et de tâcher de trouver un bureau. Il fut donc renvoyé, et se mit en quête d'une place, n'importe à quel prix, mais sans succès. Que fait alors notre homme? Il prend la résolution de suivre sa première vocation, se rend à Goa, se présente à l'Archevêque, est reçu et après un petit examen est ordonné prêtre. Les deux faits sont publics et Mgr Steins a protesté contre de tels abus du haut de la chaire, dans la cathédrale de Bombay. Votre révérence peut juger par là que le proverbe : tel pasteur, tel troupeau, ne

doit que trop se vérifier ici. Il est pitoyable de voir les pauvres chrétiens soumis aux prêtres Goanais, ignorer jusqu'aux plus simples éléments de notre Ste religion. Pour l'extérieur, ils baisent les croix, les statues, les pavés de l'église mais ne leur parlez pas de confession ni de Communion, à peine savent-ils ce que c'est. Quand il y aurait l'une ou l'autre âme simple qui voudrait s'approcher des Sacrements, la plupart de leurs padris lui diraient qu'il suffit de se confesser à Pâques, quoiqu'ils sachent bien qu'alors aussi ceux qui ne s'approchent pas des sacrements sont bien plus nombreux que ceux qui le font. Des fêtes dans le courant de l'année, on n'en fait guère aucun cas; des coups de canon, des feux d'artifice, le son des cloches, des dîners splendides, voilà la fête: pour l'âme rien, absolument rien. Le dimanche un grand nombre de chrétiens entendent la messe, fumant un cigarre et causant tout le temps, autour de l'église. — Pour que votre Révérence ne pense pas que j'exagère, je donnerai encore un exemple de ce que j'affirme, concernant deux paroisses très rapprochées l'une de l'autre, ou pour mieux dire concernant un village qui jadis ne formait qu'une paroisse mais qui pendant les difficultés religieuses s'est divisé en deux parties l'une restée dans la juridiction de Goa, l'autre sous celle du vicaire apostolique. Dans ce village c'est la coutume de célébrer aussi solennellement que possible la fête du St Nom de Jésus, le 1er jour de l'an. Voici ce que j'y ai vu de mes propres yeux. — Quinze jours ou trois semaines avant la fête un des villageois se constitua, avec l'agrément du Curé, président de la fête. Par cette dignité il se rend caution de toutes les dépenses qui se feront à l'église ce jour là, sans compter le dîner qu'il est obligé de donner à un grand nombre de personnes, surtout aux membres des différentes confréries. La veille de la fête une foule de personnes se rendent à l'église pour l'orner de fleurs, de guirlandes, et de cierges. A midi la fête est annoncée par une salve d'artillerie: le soir il y a toujours vêpres solennelles pendant lesquelles on ne cesse de tirer le canon et de sonner les cloches. A l'heure fixée pour commencer le service, le prêtre revêtu de ses ornements se rend à la porte de l'église accompagné de ses assistants (s'il y a moyen d'en avoir) là il est attendu par le président et les principaux membres de la confrérie. Après avoir béni le chef, le prêtre entonne une antienne et rentre à l'église suivi de tout son cortége, tous tenant un flambeau à la main, et le gardant allumé jusqu'à la fin du service. Le lendemain au son de l'Angelus, on commence de nouveau à tirer le canon, et ainsi d'heure en heure jusqu'à la grand'messe qui a ordinairement lieu à 11 h. Un peu avant on entend la musique se préparant à chercher le président à sa maison. Arrivé à l'église, celui-ci est de nouveau introduit par le prêtre jusqu'au sanctuaire, où tous se tiennent debout jusqu'à l'Evangile, après quoi ils déposent leurs cierges et s'assient pour entendre le sermon. Après le sermon ils reprennent leurs cierges jusqu'à la fin de la messe, sauf ceux qui doivent communier. Après la messe le président, sa femme et ses enfants sont amenés au pied de l'autel où le prêtre leur met une petite couronne sur la tête et prononce quelques prières de l'Eglise sur eux. Alors la musique se met de nouveau en marche pour reconduire le président à sa demeure où un repas attend ceux qui ont assisté à la solennité. Ainsi se termine ordinairement une grande fête religieuse. — Le jour de Noël il y eut dans notre église plus de deux cents communions tandis que dans l'église desservie par les prêtres Goannais il n'y en eut que deux. Pour finir je vous donnerai encore un spécimen d'ignorance dont j'ai été témoin. — Au commencement de l'année passée, deux prêtres Syriens vinrent à Bombay avec l'intention et dans le but de ramasser un peu d'argent pour leur mission. Mgr les reçut cordialement, car ils avaient d'excellentes recommendations de leur évêque. Etant du reste Syriaque, ils disaient la messe avec un rite autre que les prêtres de Bombay. Nos séminaristes étant curieux de voir ces cérémonies, le P. Supérieur invita ces prêtres à venir célébrer dans la chapelle du séminaire. Non loin de là se trouve une église paroissiale desservie par 3 prêtres Goannais, et le Curé de cette église

est le seul qui jusqu'à présent ait tâché d'être en bons termes avec Mgr Steins et tous nos Pères de la mission: le P. Supérieur l'invita donc aussi à assister à cette messe, ce qu'il accepta. La messe dite, ce bon Curé demanda aux prêtres Syriens de quelle partie de l'Inde ils venaient. Mais comme on ne put lui faire comprendre leur réponse, le P. Supérieur prit un atlas et l'ouvrit devant lui. « Mon Père demanda-t-il en voyant les différentes cartes passer sous ses yeux, est-ce là le missel de ces deux prêtres ? Ce trait suffit pour vous donner une idée du degré d'instruction de ce clergé.

Chine. — Mission du Pé-tché-ly. — *Extraits de plusieurs lettres du P. Leboucq.*

Village de Han-tzé-ta, 24 Décembre, 1863. — Depuis mes dernières lettres, nos catéchumènes ont augmenté d'une manière presque prodigieuse: il y a un mois j'en comptais 2,000 environ dans mon district: un voyage que je viens de faire, m'a donné plus de 4000 nouveaux élus. Pauvres payens ! Ils commencent enfin à ouvrir les yeux à la lumière: je prêche sur les places publiques, dans l'intérieur des hôtelleries; ils accourent en foule. Pendant une heure, si je le veux, j'aurai devant moi une foule compacte et silencieuse qui écoute la parole de Dieu. Le sermon fini: la multitude se retire en disant: « ce qu'il nous a enseigné de la religion chrétienne n'est pas dénué de bon sens » Cette appréciation de nos auditeurs, est bien froide et bien indifférente. Cependant, attendez un peu: laissez tout ce peuple s'en retourner; et voyez ces quelques bons paysans demeurant sur le milieu de la place ou dans un coin de la cour de l'auberge: ils tiennent conseil entre eux et se demandent s'il leur sera permis de voir le missionnaire... bientôt mon catéchiste les aborde, les invite à venir me trouver; de nouveaux éclaircissements leur sont donnés sur les difficultés et les objections qui pourraient les empêcher d'embrasser la religion d'occident. Ils se font inscrire au nombre des catéchumènes. Je prends exactement leurs noms, et le lieu de leur habitation. Quelques jours après un catéchiste est envoyé dans la contrée que j'ai parcourue, il va de famille en famille et achève l'œuvre commencée. Dans les quinze jours qui viennent de s'écouler j'ai parcouru à cheval plus de 50 bourgs ou gros villages: plus de 20 d'entre eux m'ont fourni un contingent capable de faire oublier, lui seul, la stérélité de 10 années de prédication. Mais vous me demandez si ces catéchumènes persévèrent tous et s'ils se convertissent sincèrement: Non, ils ne sont pas tous constants: un bon nombre se présentent, conduits par des vues tout humaines: par exemple, ce sont des marchands qui ont à faire rentrer des fonds et qui n'osent pas accuser leurs débiteurs devant les tribunaux: ils espèrent que nous allons prendre leur cause en main: d'autres sont accusés d'avoir volé, ou de n'avoir pas payé le tribut; et ils viennent chercher en nous des protecteurs pour un procès, souvent injuste: vous comprenez bien que ceux là ne sont pas de vrais catéchumènes: dès qu'ils sont assurés que notre autorité n'est pas de ce monde et que nous ne nous occupons que du salut des âmes, ils se retirent et nous ne les voyons plus. Cette classe de catéchumènes, en se présentant pour embrasser le christianisme, nous a quelquefois compromis devant les autorités chinoises; étant presque tous des hommes faux et transgresseurs des lois de l'empire, la publicité qu'ils donnent à leur désir de se faire chrétiens nous suscite beaucoup d'ennemis parmi les populations et indispose surtout les mandarins contre nous. Plusieurs fois déjà Mgr Languillat a dû prévenir positivement les mandarins, qu'il n'admettait parmi ses catéchumènes, que des hommes bien formés. Toutefois, malgré les embarras que nous ont suscités déjà ces catéchumènes, Il n'en est pas moins vrai que leur empressement à étudier la doctrine, a été cause d'un mouvement des masses vers notre Ste religion. Ceux qui l'ont occasionné sont presque tous rejetés comme indignes du baptême: mais ceux qui, sans trop se rendre compte de leur démarche, ont suivi l'impulsion et sont venus se faire inscrire comme catéchumènes, sont presque tous de bons et paisibles habitants de la campagne: jusqu'ici, ils avaient cherché partout

une religion qui pût leur enseigner la vérité. La divine Providence a secondé leur bonne volonté : ils nous ont connus, ils ont écouté la parole de vie, leurs yeux se sont ouverts, et ils sont devenus de fervents et zélés convertis. Je ne saurais vous dire, tous les prodiges que la grâce opère tous les jours ici, ils sont trop nombreux et je n'aurais pas d'expressions pour en donner une juste idée : la semaine dernière j'étais appelé par une famille payenne, à mon passage dans le village qu'elle habite : que me voulait elle ? Depuis un mois le démon la tourmentait d'une manière effrayante : le père et la mère avec leur 4 petits enfants n'avaient pu trouver un instant de repos. Ils ne pouvaient prendre à peu près aucun aliment : on les a trouvés plusieurs fois étendus dans leur maison, presque sans vie ; des chrétiens leurs voisins en entrant chez eux pour les secourir, avaient entendu une voix, qui leur criait : « Ah ! vous voulez aussi vous faire chrétiens » Evidemment le démon était là. Ils assurent l'avoir vu plusieurs fois sous diverses formes et à chaque visite, il leur répétait la même parole : « Vous voulez aussi être chrétiens ! » Ils n'avaient jamais auparavant songé à embrasser le christianisme : mais aujourd'hui, ils demandent le baptême à grands cris : en arrivant à la porte de leur maison, je les trouvai tous prosternés le front contre terre. « Père, me dirent-ils ayez pitié de nous, bénissez notre « maison, et commandez au démon de ne plus nous tourmenter. » Je bénis en effet leur habitation, je les bénis eux aussi. Depuis cette époque, ils ont retrouvé un peu de calme. Et avant un mois, le démon les aura entièrement quittés : car ils doivent recevoir le baptême, le jour de l'Epiphanie. Avant sa conversion cette famille était la plus zélée et la plus fervente du village, quand il s'agissait de bâtir des pagodes ou de brûler l'encens en l'honneur des idoles : elle était ordinairement chargée par les payens du voisinage d'aller prier Boudha, pour les malades, et lui demander qu'il préservât la contrée de la peste et des brigandages. L'année dernière, pendant l'épidémie qui nous enleva Mgr Borgniet et le P. Prabeau, un jeune payen riche et fils unique, voyant son père sur le point de mourir, alla chercher le chef de notre intéressante famille : « Viens avec moi, lui dit-il : je veux faire un vœu à « Boudha, pour la guérison de mon père » Ils vont tous deux à la pagode et là ; le front contre terre, aux pieds de l'idole, ils lui promettent que si le malade guérit, ils viendront pieds nus, la corde au cou, et portant sur le dos une selle de mulet, lui offrir 4 flambeaux et un habillement de soie. Ce vœu, vous le devinez bien, n'empêcha pas le malade de mourir : lorsqu'ils rentrent à la maison, il venait d'expirer. La conversion de cette famille et les vexations du démon ont fait beaucoup de bruit dans le pays, et ont amené plus de 10 familles à demander le baptême. — Dans un gros bourg appelé *Hao-tsuen*, j'eus le bonheur, il y a trois jours seulement, d'ajouter une trentaine de nouveaux catéchumènes aux quelques centaines que j'y ai déjà. Parmi eux se trouvait un bachelier, renommé dans toute la contrée pour ses talents et surtout pour ses superstitions. Au mois de novembre dernier, ayant entendu parler de la religion chrétienne il alla trouver un baptiseur *excurrens* que j'avais envoyé dans un village voisin du sien : « Depuis 8 ans, lui dit-il, j'ai voué une haine mortelle à mon père : je l'ai maudit. « J'ai essayé de l'empoisonner, mais ma haine n'a pu jusqu'ici, se satisfaire : Le mandarin a toujours donné raison à mon père. Je ne connais rien de la doctrine de votre religion. Je viens vous demander si les Européens « qui la prêchent peuvent et veulent m'aider à tirer vengeance des insultes et des injustices de ma famille. Si je « puis faire perdre la face à mes ennemis, je vous promets que désormais je me donnerai tout entier au Tien-tchou-kiao, (religion du Maître du Ciel). Je ferai tout ce qu'il me demandera, je corrigerai tous mes défauts : « mais il faut auparavant qu'il me venge ! » Le pauvre aveugle !! Il avait entendu dire que les mandarins n'osaient plus molester les chrétiens et même qu'ils traitaient plus vite et avec plus de dignité leurs affaires litigieuses que celles des payens. Il n'avait jamais rien lu des livres de la religion, il n'avait jamais entendu

parler de ses enseignements et de ses lois : l'administrateur auquel il s'était adressé n'essaya pas de le détourner de ses projets de vengeance : Vous êtes bachelier lui dit-il, votre intelligence et vos talents sont connus dans la contrée, et je sais que malgré vos sentiments de haine vous avez le cœur droit. J'ai entre les mains un petit ouvrage qui contient l'explication détaillée des dix commandements de Dieu : emportez-le avec vous, lisez-le en tâchant d'oublier que votre désir d'embrasser le christianisme a eu tout d'abord pour cause première la vengeance et la haine. Notre lettré emporta le livre. Arrivé chez lui, il le lut avec attention, le relut plusieurs fois. Au bout de quelques jours, il le savait presque par cœur. La grâce éclaira son esprit et disposa ses préjugés. Il voit que le christianisme commande aux enfants le respect et l'amour filial, leurs parents eussent-ils les plus grands défauts. Le pardon des injures, surtout à l'égard de sa famille, lui parut d'abord une chose moins étrange et moins difficile. Il réfléchit plusieurs jours : C'était le travail de la grâce. Il ne put y tenir plus long-temps. Son livre des dix Commandements de Dieu à la main, il alla trouver son père, auquel il n'avait pas adressé une parole de respect et d'amour depuis 10 ans. Il se jeta à ses pieds en lui demandant pardon pour le passé : « Voilà, dit-il, en montrant le livre ; voilà ce qui m'a converti : « si vous me pardonnez, je pourrai me faire chrétien : la religion qui enseigne le pardon des injures et que je n'avais « jamais connue, sera désormais la mienne. » Ce converti est venu avec son père me voir à Hao-tsuen. Toute la famille est réconciliée ; hommes et femmes, tous veulent être chrétiens. — Si tous nos catéchumènes ne ressembl[ent] pas à celui-là : je puis vous affirmer pourtant qu'il s'en trouve un bon nombre d'assez généreux pour renoncer complètement aux procès et aux injustices dont leurs ennemis eussent été victimes, si la religion n'était venu frapper à la porte de leur cœur. Tout près du village d'où je vous écris aujourd'hui, est un maître d'école que j'ai baptisé, il y a quelques mois : avant d'être catéchumène, il était la terreur du pays : sa réputation de plaideur, d'ivrogne, de joueur etc. n'était que trop méritée. Je lui ai imposé avant son baptême 18 mois d'épreuves. Durant tout ce temps, il s'est énergiquement interdit l'entrée des tribunaux, des auberges et des maisons de jeu. Aujourd'hui, ce néophyte est le modèle de mes chrétiens et tous, chrétiens et payens regardent sa conversion comme un miracle. Le peu de sapèques qu'il reçoit de ses élèves, sont presque toutes employées à nourrir les payens pauvres qui vont chaque soir le trouver pour apprendre le catéchisme et les prières. Depuis son baptême, je sais qu'il s'est imposé 3 jeûnes par semaines. Il y est fidèle. Et assez souvent même, il se contente d'un seul repas le vendredi ; j'ai étudié ce néophyte, je l'ai suivi constamment depuis 2 ans : je puis donc en connaissance de cause, en parler et vous assurer que cet homme est un prodige de la grâce. Il ne me rencontre jamais sans que sa première parole soit celle-ci : « Oh ! Père, j'ai à expier 40 « années d'horreur » ! Il a voulu, plusieurs fois, faire sa confession publiquement et c'est à peine si j'ai eu assez d'autorité pour l'en empêcher. Oui, mon R. Père, pour qui connaît le caractère chinois ; les difficultés que nous rencontrons pour détruire les erreurs et les superstitions dont le cœur de nos catéchumènes est comme pétri, leur apathie naturelle pour tout ce qui vient d'un autre pays ou qui déroge aux usages séculaires de la Chine, pour celui-là, les conversions véritables ici, sont vraiment des prodiges de la miséricorde divine. Priez beaucoup pour vos frères de Chine afin qu'ils aient de plus en plus l'esprit d'abnégation ! Avec les Chinois, si nous voulons être les instruments de la divine Providence pour les convertir, il nous faut être d'une patience et d'une abnégation à toute épreuves, il nous faut renoncer en quelque sorte, à nos habitudes européennes. Les Chinois nous abordent avec plaisir quand ils savent que nous aimons la Chine, que nous évitons volontiers des comparaisons qui l'abaissent. L'étude de leurs mœurs, la connaissance de leurs affaires de famille, de leurs lois, etc. est à mon avis une porte par laquelle ils viennent nous trouver avec plaisir, et c'est un moyen de

conversion qui réussit ici plus que partout ailleurs, peut-être. Priez aussi pour nos payens et nos chrétiens, afin qu'ils deviennent moins indifferents et moins orgueilleux. Mais pardon, je m'aperçois que j'en suis encore à mon premier point... En voilà 6 pages pour lui seul! — Quelques mots cependant sur les troubles de la Province. Les Bandes des *Pei-lien-kiao* (Rebelles du blanc Nenuphar) semblent s'être retirés vers le *Ho-nan* et depuis 2 mois, nous respirons un peu. Nous avons, il est vrai dans notre voisinage des bandes de 20, 30, et même 200 voleurs de grands chemins : mais nous n'avons rien à craindre à la résidence. Le fossé qui nous protège maintenant avec son parapet à créneaux nous met à l'abri des bandes qui ne sont que des voleurs du pays, et n'ont aucune organisation militaire; pour entrer chez nous, il faudrait faire le siège de la place, et peut-être même résisterait-elle à un siège donné par le *Pei-lien-kiao*. La mission du Chan tong avec des moyens de défense semblables aux nôtres à peu près, a pu résister plusieurs fois aux rebelles qui voulaient la piller, et qui sans son fossé de circonvallation, l'auraient en effet pillée. Seulement, en voyage, nous avons à nous tenir sur nos gardes; il y a quelques jours, je me rendais dans un gros village où je prépare une trentaine de familles au baptême : j'avais à traverser une plaine assez longue, où l'on ne rencontre aucun village. On nous avait dit qu'une bande de voleurs y avaient, les jours précédents, dévalisé plusieurs marchands. Je ne tins pas compte de l'observation : mais, à peine avais-je fait quelques ly, que j'entends les cris : *au voleur!* bientôt j'aperçois une troupe d'hommes armés qui s'échappaient à toutes jambes, emportant un butin assez considérable qu'ils venaient de faire en pillant 2 voitures de marchands forins. Si j'étais arrivé un instant plus tôt, il est probable que mon bagage aurait disparu comme celui de nos deux voyageurs. Les voleurs étaient au nombre de 50 ou 60. Il était inutile d'essayer la résistance. — Mais mon R. Père, les pertes matérielles que peuvent nous faire éprouver les brigands, ne sont rien en comparaison de celles que nous font subir chaque jour la haine des payens et la mauvaise volonté des mandarins. De tous côtés on vient nous dire que les payens ont frappé ou fait mettre en prison des catéchumènes. Il est constaté qu'un grand nombre de ceux qui viennent se plaindre et réclamer du secours, nous trompent : mais il est certain aussi que le paganisme cherche partout et à chaque occasion, le moyen de persécuter les nouveaux chrétiens. Si les ennemis de notre foi se déclaraient ouvertement, s'ils disaient maintenant qu'ils battent ou accusent nos catéchumènes, parcequ'ils sont chrétiens, nous pourrions facilement en avoir raison : mais ce n'est pas le moyen dont ils se servent : Ce mode d'agir n'est pas Chinois. Ils ne parlent pas de la religion : ils ont trouvé d'autres griefs, des *accusations fausses*, adroitement préparées. — La grande difficulté pour nous, en ce moment, n'est pas seulement d'être impuissants à faire rendre justice à nos chrétiens persécutés ; mais plustôt d'être trop souvent dans l'impossibilité de prouver juridiquement aux autorités, que nous sommes injustement attaqués. En Chine les tribunaux ne s'appuient pas sur le témoignage des hommes, mais sur celui des sapèques. L'enfer se voit pressé dans ses retranchements. Il met tous ses moyens en œuvre pour conserver son empire. A nous de travailler à le détruire, Par la patience et par une constante abnégation! Nous arrachons chaque jour, quelques grosses pierres à l'édifice de l'idolâtrie, Et peut-être pourrons-nous bientôt jouir du spectacle de sa chute complète. A tous nos frères d'Europe de mettre la main à l'œuvre et de nous soutenir par leurs prières. Notre petite mission du *Tché-ly-Oriental* est bien peu connue des associés de la Propagation de la Foi. Elle l'est moins encore de ceux qui ne sont pas associés à cette œuvre apostolique. Mais, vous qui la connaissez et l'aimez tant, tâchez de lui gagner des bienfaiteurs, oui des bienfaiteurs qui nous aident de leurs aumônes pécuniaires! Tant de choses à faire! tant de chapelles! tant de catéchuménats à bâtir! Et pas de ressources pour satisfaire, même au plus pressant des besoins de notre mission! Le mouvement

des masses s'annonce, les catéchumènes se multiplient : mais nous restons les mains vides et incapables de leur donner des catéchistes qui les instruisent. Il nous faut donc des aumônes ; mais aussi, il nous faut des bienfaiteurs qui nous fassent l'aumône de leurs prières ; demander cette aumône pour nous ; car c'est l'apostolat de la prière plus que l'apostolat de la parole qui convertira la Chine. — Je voudrais écrire à toutes nos maisons de France, à *Laval* surtout, à *Angers*, à *St Acheul*, à tous les collèges de la Compagnie, pour demander des prières spéciales en faveur de notre mission, et de nos milliers de nouveaux catéchumènes : j'aurais bien d'ailleurs quelque dette à payer à chacune de nos maisons, soit pour des aumônes données par elles, soit pour des lettres reçues... Mais j'ai si peu de temps à moi ! Pour vous écrire ces détails, j'ai dû choisir la *veillée* de la nuit de Noël.

—— 3 Mars, 1864 —— J'en viens à la question si grave de la *perle bleue*. Pour sa valeur matérielle : elle est en or et doit peser environ 3 onces, ce qui lui donne le prix de 2 ou 300 fcs, je pense. Valeur morale : d'après les renseignements officiels ou à peu près, cette dignité me mettrait au rang de *Tao-tai*, c'est-à-dire, deux degrés au dessus des préfets de la province et 4 degrés au dessus des sous-préfets ; dans une visite ou rencontre avec un préfet, celui-ci devrait donc me céder la place d'honneur, si je portais l'étoile d'or. Cette décoration renferme une grosse perle bleue ; elle est elle-même encadrée dans un magnifique tissu de soie bariolé de mille couleurs et sur lequel se voit une grande et belle grue en fil d'argent, (la grue est le symbole de l'autorité). Le tissu est brodé d'or dans son contour ; on le porte au moyen d'un grand cordon en soie jaune que le dignitaire met autour de son cou lorsqu'il veut se revêtir de ses insignes. L'étoile impériale, dans la pensée de celui qui l'institua il y a, dit-on, 600 ans, doit mettre celui qui la porte au nombre des astres du firmament, parce que ses mérites l'ont rendu supérieur aux hommes de la terre. — Vous voulez maintenant connaître les nombreuses preuves de courage qui me l'ont value. Je vous le dirai simplement, « *in insipientiâ meâ*, car je n'ai pas à craindre la vanité. Je ne vous parlerai pas des circonstances qui m'engagèrent comme malgré moi à suivre les troupes ou plutôt les bandes impériales. Vous avez lu par l'article du moniteur que ce fut le gouvernement de la province qui me sollicita avec beaucoup d'instance pour suivre l'expédition. Le commandant anglais n'avait pas besoin d'interprète ; il avait à son service deux Cantonnais parlant bien l'anglais et le chinois : mais la divine Providence voulait qu'un haut dignitaire de la Chine rendit publiquement justice à cette religion sainte que nous prêchons, et qu'il serait peut-être lui-même prêt à proscrire au besoin... « Les Chinois, me dit-il un jour, sont trop fourbes ; ils me diront tout le contraire de ce que les officiers Anglais voudront me communiquer ; tandis que je croirai à chacune de vos paroles comme si je pouvais tout comprendre moi-même. — Cette expédition ne me souriait nullement ; laisser mes missions, mes catéchumènes déjà nombreux ; m'éloigner des nôtres pour un temps considérable peut-être ; avoir la perspective de tant de privations, de tant de sacrifices au point de vue de mes exercices de piété, du St Sacrifice de la messe, etc... tout cela me faisait appréhender la vie des camps. Mais la Ste Obéissance avait parlé ; on m'avait dit : allez ; vous savez que ce n'est pas être *Jésuite* que de dire : mais cet exercice ne me va pas trop ! — Je partis donc disposé à faire de mon mieux. Je me suis trouvé plusieurs fois sur le champ de bataille et je n'ai pas eu peur. J'ai eu le plaisir à plusieurs reprises de contribuer au succès des armes impériales, non pas en combattant, non pas même en marchant à la tête des colonnes et les conduisant au feu, mais en les suivant de près et empêchant les officiers de fuir... Oui, ceci est exact ; montant un cheval vigoureux, j'ai eu la

[illegible] le mérite de le lancer plusieurs fois à la piste d'officiers qui tournaient le dos à l'ennemi et de les ramener au combat en leur disant que j'allais aussitôt les dénoncer au gouverneur. J'ai eu la gloire (puisque nous en sommes aux faits d'armes qui m'ont valu tant d'honneur) j'ai eu la gloire d'empêcher des colonnes entières d'impériaux de jeter bas leurs armes pour s'enfuir plus vite. Si vous voulez d'autres actions d'éclat, je ne pourrai vous satisfaire; je n'ai rien fait de plus... pardon; le gouvernement chinois a signalé en moi un autre mérite qui vous fera plaisir; le voici: Le Missionnaire Siü de la Cie de Jésus, a su pendant l'expédition vivre en bonne intelligence avec les mandarins militaires: il a su concilier plusieurs fois des difficultés qui s'étaient élevées entre les officiers Anglais et les officiers de l'empire du milieu; etc, etc... Bref, le résumé de ma campagne c'est d'avoir contenté les Anglais et les Chinois!!! Mais laissons là ces vieux souvenirs d'un temps passé et qui, je l'espère, ne reviendra plus. Parlons d'autres combats qui vous intéresseront davantage et que nous livrons ici chaque jour pour la plus grande gloire de Dieu. La Ste Obéissance m'a en grande partie déchargé de mes missions; les PP. Dubar, Fourmont, et Bougon s'occupent des chrétiens de mon district; je puis ainsi me livrer presqu'exclusivement à l'œuvre des payens et des catéchumènes. L'enfer semble plus mécontent de nous que jamais... depuis quelques temps il a imaginé un stratagème qui lui a passablement réussi: les payens ont répandu le bruit du prochain massacre de tous les Européens qui sont en Chine. On y a ajouté foi: Nos chrétiens sont venus, pâles et tremblants, nous raconter ces nouvelles. Un certain nombre de catéchumènes, encore peu instruits et peu familiarisés avec l'idée du martyre, ont déserté la bannière de Notre Seigneur. — J'en ai la conviction, nous n'avons pas à craindre un massacre de Missionnaires et de chrétiens; mais nous avons à soutenir une guerre de buisson tous les jours. Les mandarins n'osent pas prendre ouvertement les armes; ils se servent d'agents qu'on ne suppose pas être leurs émissaires et qui en formulant les accusations les plus mensongères contre notre sainte doctrine excitent la haine de l'opinion publique contre tous ceux qui veulent se faire chrétiens. — Il y a quelque temps j'avais envoyé un catéchiste dans la partie Nord du district de *Ho-Kien-fou* pour y instruire plusieurs familles qui venaient de se déclarer catéchumènes. Mon chrétien, fervent et zélé, se rendit d'abord dans un village appelé Tsai-Kien pour prendre des informations sur les nouveaux chrétiens qu'il allait visiter. Le village de Tsai-Kien compte lui-même 22 familles converties depuis quelques mois. Elles sont persécutées par les payens du village; on les maudit, on maudit publiquement la religion. Mon catéchiste voulait donc aussi en passant connaître et les dispositions des nouveaux chrétiens et leurs rapports avec les payens. Il n'avait pas la mine d'un homme qui veut se battre; sans armes, portant sur son dos un assez lourd paquet d'habits, il arrive à l'entrée du village. Mais en [illegible] arrière. Une trentaine d'hommes armés de lances, d'arcs et de fusils à mèche sont là, rangés en ordre de bataille. Le chef de la troupe donne un commandement; 8 ou 10 coups de fusil se font entendre; les archers décochent leurs flèches; les lanciers brandissent leurs lances; on veut épouvanter le voyageur. Mais point du tout. Il [illegible] en faisant le signe de la croix et formulant son acte de contrition. « Que me voulez-vous, leur demanda-t-il ensuite; est-ce contre moi que vous avez voulu diriger vos coups? Vous n'êtes pas des guerriers bien [illegible] que vous ajustez si mal! » Les gardes nationaux se regardent les uns les autres et se retirent tout [illegible] Ils ne voulaient pas tuer ce catéchiste assurément; dans les circonstances actuelles il y allait de leurs [illegible] Ils ne voulaient que l'effrayer et l'empêcher de venir chez eux prêcher la doctrine d'Occident. Instruit [illegible] passé, je montai à cheval et me rendis à Tsai-Kien. Les preux chevaliers ne s'attendaient [illegible] mais il fallait bien leur donner une leçon. En vertu des prérogatives que me donnent [illegible]

mes titres de gradué militaire, je citai sur la place publique les deux maires du village et plusieurs lettrés les plus marquants; tous s'y rendirent et à genoux me demandèrent pardon, promettant de ne plus jamais molester les chrétiens. Un édit, que le préfet publia deux jours après ma visite, dans le village même, acheva de leur donner la contrition et de faire perdre la face aux 30 braves qui avaient voulu livrer bataille à notre catéchiste. Ce fait semblerait invraisemblable ailleurs qu'en Chine; mais ici nous en avons presque tous les jours de pareils. Le démon rugit; il veut jouer de tous les ressorts de sa haine pour nous vexer et empêcher les malheureux Chinois de suivre la voie de la vérité. Il faut que je vous raconte encore deux faits, qui datent de quelques instants seulement. Mes Chinois sont là autour de moi au nombre de plus de 40. Ils me demandent à qui j'écris, et se font, en riant, des observations curieuses sur le système des lettres européennes, sur la rapidité de ma plume, etc. Mais revenons au fait. Pendant que je dînais, un vieux chrétien, capable d'ailleurs et mystique pour un Chinois, s'approche de moi: « Père, me dit-il, j'ai une question de théologie à vous proposer; il y a longtemps que j'en cherche moi-même la solution, mais je ne la trouve pas. » « Parlez, » lui dis-je. — « Je voudrais savoir si l'Ange gardien que Dieu a chargé de m'accompagner partout, retournera au Ciel » pour se reposer lorsque je serai mort, ou bien s'il sera de nouveau envoyé sur la terre pour protéger un autre chrétien? » — Comme le voudra le bon Dieu, fut ma réponse; et tout le monde de rire aux éclats. » A peine avions-nous résolu cette grave question, qu'un cri plusieurs fois répété se fit entendre à 20 pas de là. — Nous écoutons. Le cri recommence; nous ne comprenons que ces mots: Mère, revenez à la maison, de grâce, revenez. Un chrétien est envoyé pour voir ce qu'il y a... Je vous le donne à deviner entre mille. L'homme qui venait de crier est un payen; sa mère, alitée depuis plusieurs mois, venait de mourir. Selon l'usage superstitieux de ces malheureux idolâtres, notre homme, voyant sa mère à l'agonie avait fait fermer les portes et les fenêtres de sa maison; il était même monté sur le toit pour boucher un petit tuyau en terre cuite qui sert de cheminée. Après avoir attendu quelques instants, il avait demandé à ceux qui gardaient la malade si elle allait mieux et si son âme était revenue toute entière. « Elle est morte, lui cria-t-on; c'était alors qu'il avait appelé sa mère de toutes ses forces; il l'a appelée ainsi pendant plus de 20 minutes en demandant de temps en temps à ceux de l'intérieur si elle était rentrée. Ses efforts étant restés sans succès, il descendit du toit, fit ouvrir toutes les portes de la maison, et prenant un des habits de la défunte, il parcourut les champs et les rues du village en criant: « Au moins si vous ne me reconnaissez pas, reconnaissez vos habits et suivez-les. » Peu à peu il rentra au logis, et la cérémonie finit là. — Les voisins sachant que cette payenne avait cessé de vivre et qu'elle ne voulait plus revenir à son ancienne habitation, accoururent pour pleurer en chœur, et au moment où je vous trace ces lignes, ils crient et ils pleurent si haut que les oreilles m'en tintent. Pauvres payens! qu'ils sont à plaindre! Sachant que cette femme était en danger de mort, j'avais envoyé mon catéchiste plusieurs fois pour lui parler du Ciel et de l'enfer et l'exhorter à se faire chrétienne. J'y étais allé moi-même deux fois! elle était demeurée inébranlable, et n'en était même devenue que plus fervente à réciter des prières et brûler de l'encens en l'honneur de Fo! Elle est morte à 20 pas de ma chambre.

Leboucq S. J.

Lettre du P. Bougon à un Scolastique de Laval. — Tchang-kia-Tchouang, 2 Juin 1864.
Mon bien aimé Frère, P. C. — J'ai reçu très exactement vos lettres du 14 Août 1863, d'Octobre 1863, de Janvier et Février 1864. Je les ai lues avec le plus grand plaisir, et les ai communiquées à tous nos Pères et Frères, qui ont partagé mon contentement. Que vous en dirai-je? bien aimé Frère, je reste confus et attendri de tant de charité de votre part. Vous devinez tout ce que peuvent désirer ceux qui sont éloignés de la famille, et vous trouvez moyen

de les faire encore participer au: *Quam bonum et jucundum habitare Fratres in unum!* Merci, mille fois merci de vos attentions si délicates. — J'ai bien tardé à vous répondre, mais j'espère que vous pardonnerez à un missionnaire débutant, à qui le travail ne manque pas et qui se défie de ses premières impressions sur un pays tout nouveau pour lui. — Je reprends donc mon histoire à partir de ma première lettre. — Quand je vous écrivais de Zi-ka-Wei c'était au moment des désolations de la mission du Kiang-nan. On venait de perdre le P. Lemaître et le P. Roger arrivait avec la fièvre Typhoïde. Un peu plus tard nous perdions encore les Pères Andrieux et Hugueny. Les chaleurs étaient suffocantes, et bientôt moi-même attaqué par une espèce de dyssenterie je me demandais si j'aurais le temps d'atteindre ma mission. Cependant le 15 juillet je me mis en route. — Faute d'autres navires, je m'embarquai sur un petit brick Danois de 7 hommes d'équipage, tous parlant anglais ou danois. Vous comprenez que je me trouvai alors en grande retraite; mais bientôt je me crus en purgatoire. Car je fus repris par un affreux mal de mer sans pouvoir trouver aucun soulagement dans la nourriture ou la boisson, qui étaient à peu près celles des matelots. Joignez à cela une affreuse tempête dans le golfe du Pé-tchély, et vous comprendrez que j'avais de bonnes raisons pour me préparer au passage du temps à l'éternité. Mais Dieu en disposa autrement, et après un voyage de 14 jours, (par les vapeurs il dure ordinairement 5 jours,) j'arrivai à Ta-kou, où je crus respirer pendant quelques heures l'air de France, dans la compagnie de l'excellent commandant de la Tour-du-Pin. Enfin après une nuit et un jour passés sur le tortueux Pei-ho, j'arrivai à Tien-tsin pour la St Ignace. On m'attendait là depuis trois semaines, aussi je me hâtai de partir le jour même de la fête de notre Bienheureux Père. Une barque avait été louée par mon guide, elle était tirée sur le fleuve par 5 Chinois payens, quand le vent ne soufflait pas. Après 2 nuits et 3 jours de navigation, je fus conduit en char et à cheval jusqu'à la Citadelle de Tchang-kia-tchouang, où je fis mon entrée d'une manière digne de celui qu'on appelait autrefois le *petit Zouave* ou le *petit caporal*. Vous comprenez le plaisir que j'éprouvai en me trouvant enfin au milieu de nos Pères, dans le séjour que Dieu m'avait marqué. Aussi les premières émotions de ce *quam bonum*... me firent oublier pendant quelques jours le délabrement de l'estomac. Mais bientôt je subis les premières épreuves de l'acclimatation, et je dus me remettre aux soins de notre excellent médecin, le bon F. Guillon. Grâce à sa tendre sollicitude le *petit Zouave* fut bientôt sur pied; on le gratifia du nom de Pou qu'on prononce ici Pouŏ et qui s'écrit ainsi 卜, avec le prénom de Koum-tam. On le nomma en même temps Ministre de la résidence, et on lui dit de se préparer à rentrer à l'école avec le P. Fourmont et le P. Couvreur, qui avaient déjà commencé leur cours Chinois avant les vacances. C'est après le 15 Août que je redevins écolier. Notre bon Père Supérieur, vieux Chinois de 22 ans de mission, compositeur en langue mandarine, se fit notre maître, et deux fois par jour se mit à nous apprendre non pas l'*alphabet*, car il n'y en a pas, mais les lettres avec leurs racines, en nous faisant étudier le catéchisme et des dialogues usuels, composés par lui-même, pour faciliter les premières conversations des missionnaires. Je ne vous dissimulerai pas que cette étude, dans les commencements, me parut une terrible épreuve. La mémoire fait tout, et il faut y graver, non pas seulement des sons barbares, mais des lettres ou plutôt des assemblages de signes aux formes les plus bizarres. Que de fois je me disais: *comment pourrai-je jamais parler cette langue?* Ah quelle épreuve pour l'impatience! Mais croyez-le bien, mon cher Frère, on a toujours les grâces d'état; aussi après un mois et demi d'étude, je prêchai à la messe du premier dimanche d'Octobre un petit sermon chinois sur le Rosaire. Puis, au mois de Novembre je commençai à entendre des Confessions. Dans cet intervalle de deux mois, les distractions de nos vieux écoliers étaient assez médiocres. Tous les Pères anciens travaillaient à qui mieux mieux dans leurs districts respectifs et reparaissaient assez rarement à la résidence.

Dans une de nos promenades aux environs, nous découvrîmes une colline élevée de main d'homme, et sur laquelle

nous aperçumes une grande statue de Fô, en fonte, d'environ 10 pieds. Nous l'escaladâmes, et arrivés sur le sommet, je dis à mes compagnons qu'il fallait suspendre une médaille de St Joseph en face de ce diable, avec recommandation spéciale à notre bon Saint de faire tomber cette statue tôt ou tard. Ce qui fut dit fut fait; deux cyprès se trouvaient là, deux clous y furent enfoncés et portèrent deux médailles, l'une de St Joseph et l'autre de l'ange gardien. Je vous dirai tout à l'heure comment ma prière a été exaucée d'une manière tout à fait inespérée. — Au bout de quelque temps les *oiseaux à peine éclos* durent sortir du nid maternel, pour aller au loin faire entendre leurs chants plus ou moins discordants. Le P. Fourmont reçut un sous-district dans le nord et le P. Couvreur un autre dans le sud, avec le P. Octave. Quant à moi, les Supérieurs pensèrent que les occupations de Ministre à la résidence ne devaient pas m'empêcher de faire un peu l'apprentissage de la vie apostolique, et on me créa un petit sous-district, qui prit le nom de Chien-Chien et qui renferme Tchang-kia-Tchuang avec 11 autres petites paroisses aux environs. C'est ainsi, mon bien aimé Frère, que je dus bon gré mal gré, me lancer en pleine eau de Chinois et apprendre la vérité de cet axiôme: *fabricando fit faber*; *en parlant Chinois on finit par apprendre*. Je donnai donc Mission d'abord avec un Père que j'entendais et regardais faire, ensuite tout seul, et grâce à notre bon St Joseph, je pus visiter tous mes paroissiens, et en confesser un grand nombre pendant le mois de Mars. Ensuite je recommençai au mois de Marie, et la besogne marcha bien. Mais les chaleurs étaient arrivées, et il fallut payer tribut à la fièvre pendant quelques jours. — Voilà, mon bien cher Frère, un petit abrégé de[s] évènements de ma vie chinoise depuis l'époque où je vous écrivais l'année dernière. C'est quelque chose d'assez ordinaire, comme vous le voyez. Depuis le mois de janvier nous avons eu ici quelques visites extraordinaires; d'abord celle de M. Millière missionnaire au Kouei-tchéou, il venait de Pékin où il se trouvait depuis deux ans pour attendre la solution d'un procès intenté à l'occasion de la mort de M. Néel, dont vous avez vu les détails dans les Annales. Il resta avec nous durant une huitaine de jours et nous charma par sa cordiale simplicité. Ensuite au mois de Février nous arriva l'excellent M. Charles Dillon, ancien élève de Vaugirard, et maintenant élève interprète à Pékin, où il se montre un modèle de solide piété. Je passai avec lui des moments bien agréables en causant de son frère et de tous ses condisciples que j'avais connus; mais surtout en parlant des Pères et de nos collèges, car il avait dû pendant quelques années suivre les cours des lycées, et c'était un bonheur pour lui de se rappeler les Pères qu'il avait aimés et que l'*université* lui avait fait apprécier. Il visita avec nous quelques-unes de nos chrétientés, causa avec les chrétiens, et les laissa tous bien édifiés de la piété de ce Tâ-fâ-kô-lâo-iê vénérable personnage du grand royaume de France. Enfin une autre fête nous réunit encore au Patronage de St Joseph: le P. Dubar, votre humble serviteur, et le F. Audoin firent leurs derniers vœux, dont la date avait été fixée à Rome pour le 2 Février; mais on n'arrive pas au Pé-tché-ly, comme à Laval, et c'est ainsi que le bon St Joseph, que j'avais toujours trouvé si fidèle protecteur dans tous mes examens, fut le patron de mes derniers et solennels engagements. — Mon bien aimé Frère, maintenant que vous connaissez tout ce qui me concerne, je vais vous donner quelques détails généraux sur le pays et la mission. Vous savez déjà que notre vicariat est dans la province du Tché-ly, resserré d'une manière fort singulière entre le vicariat de Mgr Anouil à l'ouest, le vicariat de Mgr Mouly au nord, et le Chang-tong à l'Est. Plus tard j'espère pouvoir vous envoyer une carte de notre citadelle et du petit district dont je suis chargé aux environs.

Topographie — Climat — Productions. Notre résidence est un village peu considérable d'environ 300 habitants, il ressemble à tous les villages chinois qui nous entourent; mais depuis qu'il possède une enceinte fortifiée, composée d'un rempart en terre, d'un fossé assez profond, de trois portes en briques et de plusieurs bastions; il est

devenu célèbre dans la contrée. Notre maison avec le séminaire et l'orphelinat est dans une enceinte en briques qui a quelque chose d'assez imposant pour les Chinois; mais ce qui répand au loin la terreur (parmi les gens qui ont besoin d'être effrayés,) c'est que l'on sait qu'il y a là des canons européens et des armes effrayantes pour les imaginations chinoises. Avec cela, et surtout la protection de notre grand St Joseph, on repose en paix, et notre F. Guillon élève doucement une cathédrale gothique sous l'invocation du Sacré-Cœur, dont le clocher dominera plus tard toute la contrée. A un quart d'heure de là, à l'Ouest, est le Chien, c'est-à-dire ville du 3ème ordre, ou sous-préfecture, elle s'appelle Chien-Chien c. à. d. ville des sages, c'est un carré formé par une enceinte de terre et renfermant peut-être deux ou trois mille habitants payens. Tout le pays est plat, et n'offre d'autre variété que des monticules en terre, ordinairement surmontés de pagodes en ruines, et des villages très nombreux, plus ou moins entourés d'arbres. — Ces villages présentent tous le même aspect; ils sont entourés de grands trous, qui ont fourni la terre pour construire les maisons, et dans lesquels poussent ordinairement des saules ou des ormeaux. Les maisons sont invariablement construites de la même manière, en briques avec des créneaux pour les riches, en terre pour les pauvres, avec une entrée tournée vers le midi, et donnant issue dans deux chambres, une de chaque côté. Chaque chambre renferme un Kam, lit en terre, sur lequel on dort, mange et travaille; à côté se trouvent les armoires de la famille, et le tout est éclairé par une fenêtre garnie de papier. C'est très simple, quelquefois très malpropre, et partout disposé de la même manière. — Le sol est partout sablonneux et plus ou moins imprégné de salpêtre. Les puits ne renferment que de l'eau salée, mais cependant il y a encore quelques puits d'eau douce, bienfait dont nous jouissons et faisons jouir notre village de Tchang-kia-Tchouang. Comment expliquer la présence de ce salpêtre? On croit assez généralement que la mer recouvrait autrefois tout ce pays et qu'elle s'est retirée peu à peu, comme elle se retire encore du golfe du Pé-tché-ly. Ce terrain sablonneux est assez productif quand il a été arrosé par les pluies, bienfait dont jouissent les habitants depuis un an seulement, car auparavant ils étaient exposés chaque année à une affreuse famine. Dieu a eu pitié d'eux, et après avoir eu l'année dernière une bonne récolte, ils en attendent une meilleure encore cette année. On fait deux moissons; à la première, au mois de Juin, on récolte le blé semé avant l'hiver; à la seconde, au mois de Septembre, on récolte le Sorgho, le Millet, le Maïs, les pois, le Coton, semés après le dégel au mois de Mars. Cette époque, Mai, Juin, Juillet, Août, est l'époque des grandes chaleurs et des grands travaux; un soleil d'Afrique embrâse cette terre sablonneuse; de temps en temps d'affreux orages forment des ravins dans le sol et renversent les maisons de terre; mais généralement il y a de l'air et les nuits sont fraîches. J'avoue que je suis tout étonné de supporter si facilement une chaleur qui va quelquefois jusqu'à 35 degrés. Mais en hiver, c'est autre chose, la terre se gèle à une grande profondeur, le sol est comme une plaine de sable où l'on jouit tous les jours du phénomène du mirage, car le soleil est magnifique et le ciel sans aucun nuage. Ainsi cet hiver, durant deux mois, il n'est tombé ni neige ni pluie; le ciel était d'une sérénité admirable, le froid très piquant, surtout le matin; et à midi on se croyait presque au printemps. Durant ce temps là, le Chinois qui ne fait pas le commerce et ne file pas le coton, ne s'occupe qu'à dormir, et à manger, s'il a des provisions; s'il n'en a pas, il mendie, ou bien se réunit aux bandes de voleurs, qui ont dévasté le pays ces dernières années. Cette belle saison d'hiver est celle qu'on choisit de préférence pour les Missions, parce que les Chinois n'ont rien à faire et qu'on est sûr d'avoir tout son monde sous la main. Quatre Pères, sans compter le P. Leboucq, grand mandarin militaire, sont dispersés dans ce Vicariat. Monseigneur Languillat est à la résidence, d'où il rayonne au loin pour visiter les chrétientés. —

Le R. P. Supérieur est aussi à la résidence où le retiennent les soins du séminaire, de l'orphelinat et des occupations si multipliées qu'il faut son activité extraordinaire pour faire face à tout. — En ce moment, le bon Dieu favorise certaines parties de notre mission ; les catéchumènes s'y multiplient ; mais il y a aussi de temps en temps des revers de médaille. Les chrétiens sont quelquefois trop fiers de l'autorité dont jouit en ce moment la religion, et leurs imprudences suscitent quelquefois des procès. Joignez à cela les sourdes menées de l'ennemi de tout bien qui voit avec rage beaucoup d'âmes arrachées de ses mains, et vous comprendrez qu'on est toujours un peu bercé entre la crainte et l'espérance. — J'oubliais de vous dire que St Joseph a si bien disposé les choses que cette montagne surmontée d'une statue de Fô, dont je vous ai parlé, est devenue notre propriété ; on va y bâtir une chapelle de Saint Joseph et une petite maison de campagne. Quel plaisir de voir dégringoler ce grand diable !

— Mission du Kiang-nan. — Lettre du R. P. Gonnet à M. le Directeur de l'Œuvre de la Ste Enfance. — Chang-haï, 15 Janvier 1864. — Monsieur le Directeur,

Dans le petit rapport que j'eus l'honneur de vous adresser, il y a environ 2 mois, je m'étais engagé à donner, dès que je le pourrais, de plus amples détails sur l'île de Tsoum-ming, qui, comme vous le savez, est dans notre mission le district par excellence de la Ste Enfance. Il est juste que je m'acquitte de ma promesse, et que je ne prive pas plus longtemps vos chers petits associés de la joie et de l'édification que leur procurera le petit voyage que je leur propose de venir faire avec moi. L'île appelée Tsoum-ming se trouve placée à l'embouchure du magnifique fleuve dit en Chinois : Fils de la mer. C'est une terre basse qui n'est habitée que depuis quelques centaines d'années. Elle a environ 25 lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, et 4 à 5 lieues de largeur seulement, du Nord au Sud. On évalue sa population à plusieurs millions d'habitants. Les uns disent 2 millions : d'autres pensent qu'il y en a jusqu'à 4 et même 5 millions. Quoi qu'il en soit de ce chiffre, et d'autres de ce genre, qu'il n'est pas facile de vérifier en Chine ; ce qui est certain, c'est que nous avons là une florissante chrétienté de plus de 8 000 chrétiens, répandus sur toute la surface de l'île, et dont le nombre va toujours croissant. Ces bons chrétiens sont pour la plupart très-pauvres, et vivent au jour le jour. Ils ont une nourriture si grossière et si misérable, qu'on est tout étonné de les voir cependant si vigoureux, et même mieux portants que les autres Chinois du continent, qui généralement ne sont pas soumis aux mêmes privations. Nos Tsum-minnois se font encore remarquer par leur simplicité, leur foi vive, et une grande ferveur ; ce qui ne veut pas dire cependant que tous soient des saints. Là comme ailleurs, il y a des misères humaines ; et on a la douleur de rencontrer des chrétiens dont la conduite n'est pas toujours conforme aux préceptes de l'Evangile et n'édifie pas toujours les payens. Mais l'exception confirme la règle : et là plus que partout ailleurs peut-être dans la Mission, l'idolâtrie perd du terrain, les chrétiens marchent la tête haute, et les adorateurs des idoles, quoique de beaucoup plus nombreux, non seulement n'osent plus les molester, mais encore sentent que comme malgré eux ils devront bientôt céder à leur tour à cette bénigne influence de la religion du Maître du Ciel. Ce sera là, dans un prochain avenir, la récompense, et comme le triomphe de tant de beaux exemples de vertu que nos chrétiens ne cessent de donner aux payens ; et, j'ajoute avec un vrai bonheur, M. le Directeur, le triomphe de l'œuvre de la Ste Enfance qui depuis près de vingt ans fait faire des prodiges de charité à nos bons chrétiens de Tsoum-ming. Malgré tous les beaux traits que j'avais entendu raconter, je ne m'en faisais moi-même qu'une idée très imparfaite, avant d'avoir vu les choses de près, dans la trop courte visite que j'ai faite à ces braves gens, il y a environ 3 mois. L'œuvre de la Ste Enfance occupe

une place importante dans l'existence des chrétiens de Tsoum-ming : ou mieux, comme le disait un Missionnaire, il semblent ne vivre que pour leur *ia-mi-lom* (trésor étranger) ; c'est le nom qu'ils donnent à leurs enfants adoptés. Dans les autres districts, le *ia-mi-lom* n'est pas toujours l'objet des tendresses des parents adoptifs. Trop souvent on les traite comme des étrangers ; et on calcule que ne recevant que tant de sapèques par mois, on ne peut leur donner que de pauvres vêtements et une nourriture non moins misérable. A Tsoum-ming au contraire la qualité de *ia-mi-lom* semble un titre de noblesse. Ce pauvre enfant abandonné de tous et même souvent condamné à une mort affreuse par des parents dénaturés sera reçu avec empressement par nos chrétiens. Non seulement il entrera dans la famille et en fera partie; mais la foi faisant voir en lui une pauvre petite créature qui n'a plus d'autre père que le Père commun de tous les hommes qui est au Ciel, on lui prodiguera à ce titre tous les petits soins de la plus ingénieuse charité ; tout ce qu'il y a de mieux dans la famille sera pour lui, et il en sera à la lettre le plus précieux trésor. Aussi dans les courses à travers le district, dans quelque chrétienté que vous arriviez, lorsque les chrétiens se pressent en foule dans la petite chapelle pour recevoir la bénédiction du prêtre et lui présenter leurs enfants petits et grands, un signe presqu'infaillible vous fera reconnaître quels sont les enfants de la Ste Enfance. Voyez quels sont les enfants les plus propres, ceux qui ont de plus beaux habits, qui semblent plus choyés par leurs parents, et dites sans crainte de vous tromper, ce sont des *ia-mi-lom*. Voici une bonne femme chrétienne qui me présente ses deux petites filles à bénir. Son extérieur annonce une pauvre famille. La plus âgée de ses deux enfants est vêtue d'une robe neuve, elle a de beaux petits souliers, et la tresse de ses cheveux est arrêtée par une petite ficelle rouge : ses deux yeux brillants comme des étoiles sont fixés sur moi : elle a l'air contente de sa petite personne. Sa sœur au contraire est plus que modestement vêtue : sa tenue est en rapport avec celle de la mère. – « Pourquoi, dis-je à celle-ci, ta petite fille aînée a-t-elle une belle robe et de beaux souliers, tandis que sa petite sœur et toi-même vous n'avez que des haillons pour vous couvrir ? » La bonne femme me regarde tout étonnée de mon observation ; un mot, selon elle, doit m'expliquer tout le mystère. – « Père, me dit-elle, mais cette petite fille est une *ia-mi-lom*, c'est une petite du bon Dieu ! » Le Missionnaire a beau recommander aux chrétiens de ne pas donner à leurs enfants adoptés de plus beaux habits qu'à leurs propres enfants, il y perd son temps et sa peine. La plupart des parents se croient pour ainsi dire obligés de faire quelque chose de plus pour leurs *ia-mi-lom*, quoiqu'ils ne reçoivent généralement qu'une très faible rétribution, la moitié, le tiers ou le quart de ce que nous donnons ailleurs, et même souvent rien du tout. Leur bon cœur trouve déjà une grande consolation ici-bas de sauver le corps et l'âme de ces pauvres enfants ; et leur foi leur rappelle que Celui qui a dit : *Beati misericordes*, heureux les miséricordieux, leur réserve dans le Ciel une récompense proportionnée à la grandeur de leurs sacrifices. — Mais hâtons-nous de nous rendre à la chrétienté centrale de l'île, où se trouve la grande chapelle. C'est là que le P. Bourdilleau nous ménage une agréable surprise, un touchant spectacle. Il a donné le mot aux chrétiens des environs. Le lendemain matin les *ia-mi-lom* doivent être envoyés ou apportés à la chapelle. Il s'agit d'une grande revue : aveugles, borgnes, sourds, bossus, boiteux, etc, que personne ne manque à l'appel : les malades seuls sont exceptés ; c'est l'ordre du jour.... Donc après la 2de messe, pendant que je faisais mon action de grâces, le P. Bourdilleau, en habile capitaine, rangeait son petit bataillon sur 3 lignes, dans la grande cour qui est devant l'église. Il était aidé dans cette rude besogne par quelques catéchistes qui lui servaient de lieutenants. Environ 140 enfants de tout âge étaient sur les rangs. Ce petit régiment, à défaut d'armes, avait en échange une musique vocale bien fournie ; malheureusement pour nos oreilles, ces petits artistes, quoique bien exercés, ne parvenaient guère à se mettre d'accord, comme on le pense bien. Bref, tout étant disposé, nous parcourûmes les rangs, lentement, nous arrêtant devant chaque enfant, et adressant aux bonnes et aux parents quelques paroles d'encouragement. Chacun voulait nous redire l'histoire de son petit protégé. Celui-ci avait été acheté 50 sapèques (5 sous) ; celui-là en avait

coûté 100 : son père menaçait de le jeter au canal, si on ne lui avait compté cette somme ; cet autre avait été trouvé abandonné dans un champ près de la voie publique. En voici une, maintenant grande et vigoureuse fille de 18 ans, qui étant encore au berceau a été retirée du canal, déjà à demi morte de faim et de froid. La bonne vierge qui lui a servi d'ange gardien, et qui l'a nourrie et élevée, ne lui fait grâce d'aucune circonstance de sa tragique histoire. Aussi de grosses larmes roulent dans les yeux de cette pauvre enfant : elle se presse contre sa bienfaitrice et lui serre la main avec amour. — Il me faudrait écrire tout un volume, si je voulais pousser plus loin ces détails. N'oublions pas cependant de mentionner une des particularités les plus intéressantes de cet exercice et qui fixait surtout l'attention et les yeux de notre petit monde. A nos cotés suivait un grand panier rempli de bonbons et de petits gâteaux, qui se vidait à mesure que nous avancions. Nous voilà à la fin de notre petite revue. Nous arrivons devant un groupe de charmants enfants payens qui fréquentent les différentes écoles chrétiennes des environs que nous avions visitées la veille. Nous les avions invités à la fête ; ils n'ont pas manqué au rendez-vous. Plusieurs d'entre eux apprennent les prières ; et tous nous donnent l'espoir fondé que bientôt ils deviendront enfants de Dieu par le St. Baptême. — Vous le voyez, Monsieur le Directeur, cette matinée n'a pas manqué de douces émotions. La foule bruyante s'écoule peu-à-peu : et il eût été difficile de dire qui était le plus heureux, ou de nos chers enfants, ou de leurs parents adoptifs, ou des Missionnaires. Dans l'île entière, c'est partout le même entrain, la même ardeur pour adopter et nourrir les petits enfants abandonnés. Aussi non seulement on trouve facilement à placer ceux que l'on reçoit chaque jour ; mais il arrive encore de temps en temps que nous en envoyons d'ailleurs des cargaisons entières qui sont toujours les bien-venues. Nos orphelinats du continent se déchargent de leur trop plein sur les pauvres familles de Tsoum-ming. Leur charité pour ces petits enfants va souvent jusqu'à l'héroïsme, sans que ces bons chrétiens aient l'air de le soupçonner. — Un petit fait entre mille. Pendant la visite, dans mes courses journalières, une vierge chrétienne, de chétive apparence, mais qui cache un cœur d'or dans un corps miné par la maladie et sans doute aussi par les privations, vint me présenter 3 petites filles de l'âge de 9 à 12 ans. Ces pauvres enfants n'étaient pas seulement contrefaites, mais elles étaient encore défigurées par la gale ou la teigne. Le P. Bourdilleau se hâta de me dire que cette bonne personne était un vrai trésor pour son district. Depuis bon nombre d'années, elle s'est consacrée entièrement au bien de l'œuvre de la Ste. Enfance. Elle est baptiseuse, exerce la médecine, a une petite école, etc. De plus c'est à elle que le Missionnaire confie les enfants malades ou rachitiques, qu'il ne trouverait pas facilement à placer ailleurs. Elle leur prodigue tous les petits soins d'une bonne mère, et ne les abandonne que lorsqu'ils partent pour le Ciel, ou lorsque après les avoir rendus à la santé, elle peut les faire adopter dans quelque famille chrétienne. Pour avoir l'occasion de faire un plus grand bien, elle a planté sa tente au milieu des payens. Cette tente est une pauvre petite cabane en paille que le Missionnaire lui a fait élever. C'est bien l'image de Bethléem et pour le dénûment et pour l'air de sainteté qu'on y respire. J'ai eu l'occasion de visiter cette chétive maisonnette qui n'a qu'un seul appartement. Il sert tout à la fois de chambre à coucher, d'oratoire, d'école, de cuisine, de réfectoire, de catéchuménat, de pharmacie et d'hospice. Si l'Enfant Jésus n'habite pas en personne cette pauvre cabane, du moins il y a toujours quelques uns de ses petits frères ou petites sœurs de la Ste. Enfance, qui sont ordinairement les plus malheureux et les plus délaissés de l'île. Qu'on juge du dévouement et de la vie de sacrifice de cette sainte fille ! Et avec cela elle a toujours le sourire sur les lèvres, un entrain à faire plaisir, et une gaîté si vraie et si franche qu'on se demande si elle n'a pas commencé à goûter sur cette terre les joies ineffables que Dieu lui réserve dans le Ciel. Elle ne se plaint que d'une chose : à savoir de ne pouvoir convertir tous les payens des environs, et de ne pouvoir baptiser tous les enfants en danger de mort. C'est là sans contredit sa plus grande peine. Heureuse fille ! Quelle belle couronne-

l'attend dans le Ciel ! ... — Pour compléter ces détails sur l'œuvre de la Ste Enfance à Tsoum-ming, j'ajouterai que nous avons 2 orphelinats dans cette île : un, plus grand, qui se trouve dans le centre de l'île, bâti, il y a quelques années par les soins de Mgr Maresca, et un autre plus petit dans la ville même de Tsoum-ming. Celui-ci n'est, pour ainsi dire, qu'une crèche ou dépôt; on y reçoit les petits enfants, et de là on les dirige sur le grand orphelinat ou sur les familles chrétiennes. Pendant que je me trouvais dans la petite chrétienté de la ville, le mandarin gouverneur de l'île vint nous rendre la visite que nous lui avions faite la veille. Il parcourut les modestes appartements de l'orphelinat et parut y prendre un grand intérêt. Il nous dit qu'il était heureux de voir que nous cherchions à faire du bien aux Chinois, et nous promit sa protection. Ce n'était pas chez lui de vaines paroles; car depuis cette époque, il a déjà eu plusieurs fois l'occasion de nous prouver qu'il désirait sincèrement être de nos amis. Que Dieu récompense ce digne magistrat ! et lui accorde le don de la Foi et la grâce de l'aimer dans ce monde et dans l'autre !

Extrait d'une lettre du P. Adinolfi au P. Lanzilli. — Chang-haï, 20 Mai 1864. —

Les dernières lettres apportées en Europe par la malle anglaise vous ont déjà appris la double perte que vient d'éprouver notre pauvre mission de Chine au commencement de ce mois consacré à Marie. Dieu ne nous avait donc envoyé le P. de Guiberneau que comme une victime déjà prête pour le sacrifice; mais cette victime obtiendra, j'en suis sûr, des grâces abondantes pour les missionnaires et les âmes qui leur sont confiées. — Et le P. Giaquinto !... Ah ! la grande perte que nous venons de faire, surtout dans les circonstances présentes... Ce bon Père, durant les 16 années de son apostolat en Chine, n'a pas cessé d'être l'objet de l'admiration de tous. D'une constitution robuste et d'une activité peu commune, il était rompu aux plus rudes fatigues et ne connaissait pas le repos. Chargé à deux reprises et pendant 10 années, de la direction de l'orphelinat où sont élevés les enfants chinois délaissés par leurs parents, il y a mené une vie de sacrifice remplie de travaux et de privations telles qu'une charité et une abnégation peu communes pouvaient seules les inspirer. — En 1850, l'orphelinat, qui venait d'être confié au P. Giaquinto pour la première fois, était construit depuis peu d'années; les inondations de 1848, les désastres de 1849, et bien d'autres raisons encore n'avaient pas permis de le mettre sur un pied convenable. Figurez-vous 2 ou 300 petits Chinois, presque tous trouvés dans la rue, sales, misérables sous tous les rapports, couverts de plaies et d'ulcères, entassés pêle-mêle au milieu de l'ordure, enfants qui trop souvent, hélas ! étalent dans leur propre corps les misères et les vices de ceux qui leur ont donné le jour; voilà la triste famille au milieu de laquelle s'est déployé le dévoûment inaltérable de ce courageux Missionnaire. Rétablir l'ordre et la propreté dans la maison, se procurer des lits et le mobilier nécessaire, habiller à neuf les orphelins, et mille autres soucis de toutes sortes n'épuisèrent pas sa charité; et pourtant il était seul ou presque seul, car il ne pouvait que difficilement se procurer des catéchistes ou des domestiques assez dévoués pour se prêter à ce qu'il demandait d'eux, et l'imiter dans le soin de ces misérables rebuts de la société chinoise. Souvent, bien souvent pour donner l'exemple à ses employés qui n'osaient mettre la main à l'œuvre, il lui a fallu rendre les services les plus vils à ces pauvres orphelins. Combien de fois a-t-il, de ses propres mains, lavé, peigné, pansé ces chers orphelins avec autant d'amour que l'eût pu faire une mère ! — Telle était sa vie, vraie copie de celle du Bx Claver et s'écoulant dans une atmosphère presque aussi répugnante à la nature. Bientôt l'ordre et la propreté régnèrent dans l'orphelinat; la discipline y était maintenue au moyen de petits surveillants de 15 à 16 ans, choisis parmi les orphelins eux-mêmes. Ceux-ci étaient partagés en plusieurs divisions, et tandis que les plus capables étaient appliqués aux études, les autres se livraient aux travaux manuels et apprenaient quelques métiers. Des sentiments d'émulation commençaient à se faire jour dans ces cœurs qui, privés de l'amour maternel, comme de tout autre amour bien réglé, paraissaient jusque là inaccessibles à tout sentiment généreux. Trois divisions étaient privilégiées entre toutes, c'était celle de la Ste Vierge, celle de St François Xavier ou des artisans,

et celle de St Stanislas ou des enfants. Il suffira de vous parler de quelques-uns de leurs privilèges pour vous faire connaître l'esprit que le P. Giaquinto avait su inspirer à ses orphelins. Une première faveur, commune aux enfants des trois divisions, c'était de pouvoir rester avec le P. Directeur pendant la récréation, au lieu d'aller avec les autres jouer dans les cours. Un autre privilège, accordé seulement aux deux premières divisions, leur permettait le soir, quand les autres étaient déjà au lit, de rester encore une heure avec le Père pour entendre lire et commenter un livre de piété. Enfin, le privilège par excellence, et tout-à-fait particulier à la division de la Ste Vierge, donnait le droit d'aider le Père à laver et servir les malades; et c'est ainsi que ce saint Missionnaire savait se former des émules parmi ses orphelins et dans ces mêmes œuvres si répugnantes à notre nature pour lesquelles il avait en vain cherché des aides, même à prix d'argent. — Vers la fin de 1857, le P. Giaquinto, envoyé par les Supérieurs dans le Tché-ly, dût se séparer de ses chers orphelins, ce qui fut, selon moi, le plus pénible sacrifice qu'il eût enduré pendant sa vie de Missionnaire. Mais le climat du Tché-ly n'ayant pu convenir à sa santé, il fut rappelé après quelques mois dans le Kiang-nan, et donné comme compagnon au P. Clavelin. C'est alors qu'il fonda et dirigea un petit collège dans la ville de Vousi. Il fut obligé de s'en éloigner en 1860, à l'approche des terribles Zam-mos. Après les catastrophes de cette même année, lorsqu'il fallait de nouveau réunir les orphelins et trouver un successeur au P. Louis Massa qui avait donné sa vie pour ses brebis, le choix des Supérieurs se porta aussitôt sur le P. Giaquinto qui paraissait né pour un tel poste. On loua une vaste maison qui fut destinée à recueillir les orphelins. Imaginez un grand carré, fermé par un mur de 20 pieds de haut et divisé en quatre lignes de grandes chambres qui vont de l'Est à l'Ouest. Voilà le nouvel orphelinat dans lequel doit se renfermer le P. Giaquinto avec plus de 200 enfants. Tout y manque: lits, habits, mobilier; que dis-je, l'air même, la lumière et jusqu'à l'eau; car les cours ont à peine 20 ou 23 pieds de largeur, et l'eau ne peut être fournie que par un canal situé hors de la ville. C'est là cependant que furent réunis tous les enfants qui avaient survécu à la ruine de Tsa-ka-Wei, ainsi que ceux qui mouraient de faim dans les rues de Chang-hai. Le choléra et le typhus se chargeaient de faire de la place dans l'orphelinat pour les nouveaux arrivants. Les difficultés que le Père eut à surmonter pour leur procurer les objets de première nécessité dépassent toute imagination. Et c'est cependant dans cette maison que son cœur de père, trouvait ses délices; il ne s'en éloignait presque jamais, même dans les plus fortes chaleurs. Pendant les vacances de l'année dernière, il n'est venu à Zi-ka-Wei que le premier et le dernier jour, ne pouvant pas se résoudre à passer une seule nuit hors de son cher orphelinat. Il y avait institué deux œuvres admirables, celle de la Ste Enfance et celle des Anges-Gardiens. Les membres de cette dernière société, c'est-à-dire les orphelins les plus pieux et les plus diligents, devaient prendre un soin spécial d'un enfant de 5 ou 6 ans parmi ceux que le Père était forcé de recevoir dans sa maison, faute de les pouvoir placer ailleurs. Grâce à cette pieuse industrie, ces orphelins épargnaient à leur Père la nécessité d'avoir des gouvernantes. Tout le monde connait l'organisation et le but de la Ste Enfance; mais ce qui n'est pas si facile à comprendre, c'est comment une pareille œuvre a pu être établie au milieu d'enfants pauvres et dénués de tout bien. Voici l'industrie à laquelle le P. Giaquinto eut recours. Les enfants recevaient pour leur diligence et leur bonne conduite des bons points dorés avec lesquels ils pouvaient acheter des images, des médailles, etc. Le Père les exhortait et non sans succès à échanger ces points contre des sapèques au profit de l'œuvre de la Ste Enfance. Cependant n'allez pas croire d'après tous ces petits traits que les consolations du cœur fussent pour le P. Giaquinto une compensation aux rudes travaux qu'il s'était imposés. Je crois au contraire que les fatigues du corps n'étaient rien en comparaison des peines morales qu'il eut à endurer. Ceux qui ont vécu dans les collèges d'Europe me comprendront lorsqu'ils réfléchiront que nous n'avons point à faire ici à des cœurs bien nés, mais à la lie d'une société payenne. Quelle merveille donc qu'après 16 années d'un semblable apostolat, le P. Giaquinto fut digne d'aller recevoir la couronne? Il paraît que St Joseph voulut se charger

lui-même de le disposer au grand passage. Le bon Père ne put faire la retraite que pendant le mois de Mars, tout juste dans la neuvaine qui précède la fête du glorieux Patriarche. Dans cette retraite, le P. Giaquinto dut recevoir des grâces extraordinaires car il en sortit, fatigué de corps, mais plein d'une ferveur d'esprit extraordinaire. Cette ferveur le soutint au milieu des travaux de la Semaine S^te^ et de ceux que nécessita une épidémie dans l'orphelinat. Durant l'octave du patronage de St Joseph, le typhus qui y faisait déjà tant de victimes, atteignit enfin ce bien aimé Père mais sans l'abattre. Factotum dans la maison, entouré d'une soixantaine de malades, ensevelissant chaque jour un ou deux de ses chers enfants, il resta debout, luttant généreusement pendant quatre jours contre la fièvre qui le consumait. Enfin le 23 avril, il fut porté en chaise à Tam-ka-dou, et le lendemain, octave du patronage de St Joseph, les terribles symptômes d'un typhus violent ne laissèrent plus d'espoir de guérison. La première parole qu'il me dit en souriant, lorsque j'arrivai de Zi-ka-wei, ce fut : « Je crois que le 1er des cinq cercueils que je viens de faire faire, servira pour moi ; je ne désire qu'une chose c'est que ça aille vite. » C'est [illegible] notre désir à tous quand vient le moment de partir de ce monde, afin de donner moins de mal aux infirmiers. Il souffrit beaucoup dans la nuit du 25 ; le matin il se trouva bien, c'est-à-dire qu'il ne sentait plus son mal, symptôme funeste en ces maladies. Se croyant alors guéri, il me témoigna à différentes reprises le désir de commencer le mois de Mai avec ses enfants. Le soir du 28, il reçut les derniers Sacrements ; il vécut encore deux jours, et ne perdit connaissance que dans les quelques moments qui précédèrent immédiatement sa mort. Il ouvrait les yeux et donnait des marques d'assentiment chaque fois que je l'appelais pour lui suggérer quelque bonne pensée ou une oraison jaculatoire. Enfin le samedi, 30 avril, après une assez [illegible] pénible agonie, il expira sans secousse et sans que personne autour de lui s'en aperçût, vers 10 h. ½ du soir, semblant se hâter d'aller ouvrir avec les Anges dans le Ciel le mois de la bonne Mère qu'il avait voulu commencer ici-bas parmi ses chers orphelins.

Le dimanche qui précéda la mort du P. Giaquinto, un autre missionnaire, le P. de Puiberneau, arrivé en Chine depuis 15 jours à peine, se mettait au lit pour ne plus se relever. Nous extrayons de plusieurs lettres quelques détails sur son voyage et ses derniers instants. A défaut de grands travaux du Missionnaire que Dieu ne lui laissa pas le temps d'exécuter, on y verra du moins l'esprit de sacrifice, d'abnégation de soi et de dévoûment à la Compagnie qui formait comme le fond de son caractère et faisait présager en lui l'un des plus fermes soutiens de la mission de Chine.

« Le peu de temps que je passai avec le P. de Puiberneau, écrit un de ses compagnons de voyage, a suffi pour me donner une haute idée de ses vertus non communes. Je l'admirais bien souvent. C'était l'homme de l'ordre, l'homme de la règle. Arrivés à bord du Cambodge, à Suez, le Père, voyant que nous étions un peu remis des violentes secousses de la Méditerranée, nous traça un réglement qu'il suivit lui-même avec la plus grande exactitude. Lever à 5 heures, à 5^h^ ½ la messe etc.... Quelques jours après, je pris la liberté de lui dire : « Commencer nos messes à 6^h^ ½, c'est peut être un peu tard, surtout pour celui qui doit la dire le dernier. » A l'instant il me répondit avec beaucoup de douceur : « Notre règle nous prescrit une heure de méditation avant la Ste Messe : suivons la. Vous qui êtes le plus fatigué, vous direz la première messe, je me réserve la dernière. » Son cœur était tout rempli d'amour pour la Sainte Eucharistie. Il éprouvait une peine très sensible lorsqu'il ne pouvait célébrer les Saints Mystères. En voici quelques preuves. Avant de nous embarquer, il avait souverainement à cœur d'obtenir pour chacun la permission de dire la Sainte Messe, toutes les fois que cela serait possible. Arrivés à Suez, à 8^h^ ½ du matin, après 16 heures de chemin de fer nous passâmes environ ¾ d'heure dans l'hôtel à nous débarbouiller un peu et à nous reposer en attendant le déjeûner. Tout à coup notre Père apprend que dans la ville il y a une chapelle catholique. Aussitôt son parti est pris. Il nous avertit qu'il va dire sa Messe et que nous pouvons en faire

autant, si nous le jugeons à propos. Pour moi, je m'en abstins, j'étais accablé de fatigue. Il était près de onze h. lorsque nous regagnâmes notre hôtel, où nous ne pûmes plus trouver qu'un déjeûner très-frugal. — Nous mouillâmes en face de Syngapore à 8h. du matin. Tous avaient dit la Ste Messe à bord, excepté notre cher Père. Il n'y avait plus de pain d'autel pour lui. Il presse la descente à terre ; voulant offrir le St Sacrifice à la procure des Missions étrangères, éloignée du port de 6 ou 7 kilomètres. Il n'y renonça que quand il se vit dans l'impossibilité absolue de faire à temps ce long trajet. — Quand il s'agissait d'un acte de charité ou d'un exercice de piété, la fatigue ne le faisait pas reculer. En mer, on se fait assister pour l'oblation du St Sacrifice par un autre prêtre. L'un de nous, toujours plus ou moins souffrant, ne rendit guère ce service à ses compagnons. Notre P. Supérieur ne le permettait pas. Mais lui-même se chargeait souvent de nous assister tous les deux. C'était les jours où il disait la seconde messe. Je me hasardai plusieurs fois à lui représenter que c'était trop de fatigue, et qu'il s'épuisait. « Pourquoi me dites-vous cela, me répondait-il avec l'autorité de la vertu jointe à celle du Supérieur? C'est à vous de ménager vos forces; ne faites pas plus que vous ne pouvez. » Quant à lui, il puisait dans son dévoûment pour ses frères et dans son amour pour la mortification la force de rester une heure ou une heure et demie dans notre cabine-chapelle. Là, dans un étroit espace, se trouvaient deux autels, cinq ou six personnes avec quatre cierges et deux bougies, qui fumaient à qui mieux mieux. Il était 8h. 1/4 au moins lorsque notre bien aimé Père sortait de cette atmosphère viciée. Il venait terminer son action de grâces sur le pont, où il restait sans rien prendre jusqu'à 9h. 1/2, heure de notre déjeûner. Il faisait tous ses exercices de piété sur le pont, se promenant ou assis, avec une modestie et un recueillement qui édifiaient tout le monde. Une grande partie de ses temps libres était consacrée à recueillir des notes pour écrire la relation de notre voyage qu'il envoya à ses nombreux amis de France. M. de Bovis, commandant du *Cambodge*, l'appela aussi plus d'une fois à son aide pour traduire quelques pages de *Xénophon*. — Pendant nos récréations, passées généralement en commun avec ces Messieurs des Missions étrangères, le P. de Puiberneau savait, tout en gardant une douce réserve, être en même temps gai et plaisant. Il aimait à nous amuser par ses chansons bretonnes ou à nous édifier par de pieux cantiques auxquels il donnait une expression qu'on ne se lassait pas d'admirer. Plus d'une fois on les redemanda, et toujours notre bon Père acquiesçait avec grâce à nos désirs. — Tels sont, mon R. Père, les exemples de vertu qui m'ont le plus frappé dans la vie de notre bien aimé guide. Arrivé en Chine, tout le monde fut étonné de le voir si hâve et si défait. On cherchait à expliquer son état par la fatigue de la traversée. Mais lui de répondre à tous, comme il avait fait durant la route et avant de quitter la France : « C'est ma couleur habituelle. Je vais très-bien. » On finit par lui en faire compliment : il avait la figure chinoise. Le R. P. Supérieur de la Mission, plein de bonté pour ses ouvriers, nous accorda 8 à 10 jours de repos. Le P. de Puiberneau employa ce temps à mettre ses notes en ordre et à composer sa relation de voyage qu'il a envoyée en France. Il la termina le mercredi, 20 Avril. Le lendemain, le P. *Sécher* nous commença ses leçons sur les caractères chinois. — Dès la troisième classe, notre Père n'assistait plus qu'en amateur. Il souffrait de la fièvre. Le jeudi et le vendredi, il y avait eu changement de temps, et déjà les quatre nouveaux arrivés commençaient à payer tribut au climat de *Chang-hai*, chacun à sa manière. L'indisposition du P. de Puiberneau se prolongeant, le R. P. Supérieur l'envoya sans tarder à la campagne de *Zi-Ka-Wei* où il reçut les soins de notre cher *F. Hersant*. Il y arriva le mardi; le lendemain on déclara une fièvre typhoïde, assez bénigne. Le R. P. Supérieur alla lui rendre visite le vendredi. Le P. de Puiberneau ne se croyait pas malade. Cette fièvre typhoïde a cela de singulier, qu'elle vous jette sur le lit sans grande secousse, en vous enlevant jusqu'au sentiment de la douleur. Notre cher malade avait une fièvre de 130 pulsations, et il se trouvait bien ! Il demandait fort sérieusement : « demain pourrai-je dire la Ste Messe? Je suis beaucoup mieux. » Pourtant, hélas ! la maladie avait déjà fait de grands progrès. Notre F. Hersant,

avec son coup-d'œil si sûr, ne conservait pas beaucoup d'espoir. Le lundi suivant, le danger était plus pressant. Le Père était plein de piété et de résignation, mais il conservait toujours cette même idée, qu'il n'était pas sérieusement attaqué. Il devenait urgent de le tirer d'illusion et de l'avertir du danger. Mais comment s'y prendre pour le désabuser ! Notre Père Spirituel, le P. Flet, avait été frappé comme tout le monde de l'exactitude admirable de son pénitent à remplir les moindres prescriptions de notre Institut. Il lui dit donc : « N'est-il pas vrai, mon R. Père, que vous êtes prêt à faire tout ce que la Compagnie exige de vous ? » Frappé de cette entrée en matière, le malade répondit vigoureusement : « Oui, mon R. Père, et cela pratiquement » — « Eh bien ! la Compagnie me charge de vous avertir que votre position est dangereuse, que vous pouvez succomber, et que par conséquent vous devez vous préparer à la mort. » — « Merci, mon Père, merci, je m'y préparerai ». Ce n'était pas trop tôt. La fièvre empira. Le pouls donnait de 135 à 140 pulsations. Notre cher Père, avec une pleine soumission à la parole de ses Supérieurs, se prépara donc au grand passage de l'éternité. La nouvelle en vint à Tom-ka-dou, le deux Mai, jour de l'enterrement du père de nos orphelins, l'incomparable P. Giaquinto. Le R. P. Supérieur fit aussitôt commencer une neuvaine à la Ste Vierge, et recommanda le P. de Puiberneau aux élèves du grand et du petit séminaire, de Zi-ka-Wei et des orphelinats. Le mardi, 3 Mai, il administra lui-même les derniers Sacrements au malade qui les reçut en parfaite connaissance, avec un calme et une sérénité angéliques. Le P. de Puiberneau de sa nature était sérieux et réservé ; la maladie le rendit taciturne ; il parlait peu, le plus souvent avec le sourire sur les lèvres. Le F. Hersant ne put guère lui faire prononcer que des paroles de piété. Pendant les deux derniers jours, oppressé par les étreintes d'une fièvre violente, il ne conserva pas grande connaissance. Il répétait seulement l'invocation « Jésus ! Marie ! Joseph ! » La veille de sa mort, le Père Spirituel lui ayant demandé : « Que désirez-vous de N. Seigneur ? — Son Saint Cœur » répondit-il gravement. Sa dernière parole fut aussi une invocation au Sacré-Cœur de Jésus. Le mercredi, 4 Mai, vers midi, il perdit tout-à-fait connaissance ; son agonie ne dura pas 3/4 d'heure. A 5 h. 1/2, il rendit son âme à Dieu. C'était la veille de l'Ascension et la fête de Ste Monique, sa patronne du mois, qui, nous l'espérons, l'aura introduit dans le Ciel pour y célébrer l'entrée triomphale de N. Seigneur. — Le P. de Puiberneau a ainsi obtenu, trop tôt pour nous, hélas ! la grâce qu'il avait sollicitée, tous les jours durant sa théologie, dans le petit oratoire de St François Xavier, à Laval, celle de mourir Missionnaire en Chine. C'est lui-même qui en fit la confidence au P. Royer partant pour cette mission. — Je termine ici cette trop longue épître funèbre. Pour adoucir un peu ces tristes impressions, ajoutons qu'aujourd'hui, 13 Mai, nos cœurs s'ouvrent à l'espérance. Nous étions menacés d'un nouveau malheur. Notre bon et bien aimé Recteur de Zi-ka-Wei, le P. Tettoli, va mieux ; il nous donnait de vives inquiétudes. D'une constitution délicate, d'une poitrine plus délicate encore, il avait été saisi par une fièvre non intense, mais continue. Cette continuité est toujours d'un mauvais augure. Mais hier, grâce à Dieu, la fièvre a presque complètement disparu. — La lettre que nous venons de citer se termine par ces mots : « 19 Mai 1864. Avant-hier, l'un de nos Frères novices Chinois, le F. Ho, a reçu les derniers Sacrements. Aujourd'hui, il n'est guère mieux : il est entre la vie et la mort. A la garde de Dieu ! Toujours la fièvre typhoïde ! » Fort heureusement ces tristes pressentiments ne se sont point réalisés ; mais le mois de Marie ne s'écoula pas sans qu'un autre Père fût encore enlevé à la Mission. Le P. Louis Taffin succombait à Chang-haï le 29 Mai. C'est la 14e victime que la mort a frappée depuis deux ans dans cette même Mission du Kiang-nan, qu'affligent en outre des désastres de tout genre. — En voici un nouveau qui nous est annoncé par le dernier courrier.

Lettre du P. Ravary au P. Damien. — Zi-ka-Wei, 16 Juillet 1864. — Mon Révérend et bien cher Père, P. C. Je me disposais à vous écrire plus au long par ce courrier. Mais je suis encore tout étourdi par la rude

secousse éprouvée il y a 2 jours. Vous connaissez déjà l'histoire de toutes nos tribulations pendant ces dernières années. Dans la nuit du 13 au 14, nous avons été éprouvés d'une manière nouvelle, mais non pas plus agréable. Sit nomen Domini benedictum! — Un typhon, tel qu'on n'en a pas vu depuis l'année 1799, a secoué tout ce pays. Dès 1h. du matin, nous étions sur pied. Une pluie torrentielle, des coups de vent qui faisaient tout trembler; c'est assez vous dire qu'on ne pouvait pas reposer tranquillement. Pendant une heure, nous essayons tant bien que mal de réparer les désastres plus ou moins graves qui surviennent en semblable occurrence. Je voulais aller au collège voir ce qui se passait. Mais d'abord je ne pensais pas qu'il y eût nécessité; et surtout il était presque impossible d'y parvenir à cause du vent et de la pluie. Impossible de conserver de la lumière dans cette affreuse obscurité. Tout à coup quelqu'un frappe à coups redoublés à la porte. On ouvre. C'était notre charmant Enfant, notre jeune artiste et poëte, le jeune Mo, qui crie avec l'accent du désespoir: *les Elèves du 1er dortoir sont tous morts; le dortoir est écroulé; ils sont tous écrasés sous les ruines!* — Voilà des émotions, mon bon Père, qu'on peut sentir, mais qu'on ne peut exprimer. Comment vous dire ce que j'ai éprouvé, quand le premier arrivant sur les ruines, au milieu de cette affreuse tempête, dans une obscurité profonde, je donnai une absolution générale à nos 22 ou 24 bien aimés enfants, que je croyais alors tous ensevelis sous les ruines? Je fais sonner la cloche de l'église, je crie au secours, je vais à droite et à gauche, d'une voix de Stentor appelant au sauvetage tout notre monde. Bientôt nos jeunes scolastiques et novices Chinois, les 5 soldats de marine qui sont à Zi-ka-Wei et nos domestiques sont à l'œuvre. Mais hélas! que de difficultés à vaincre. Pas de lumière. Un vent si furieux éteint toutes nos lanternes. Puis, au milieu de la tempête, nos enfants qui crient d'une voix lamentable sous les ruines qui les couvrent: "Jésus, Marie, sauvez-nous!" — En vérité, mon bien cher Père, nous ne comprenons rien encore maintenant à la manière dont les choses se sont passées; tout ce que nous savons, c'est que nous avons été protégés de la manière la plus providentielle. Plusieurs de nos Pères, au 1er cri d'alarme, avaient fait des vœux au Sacré-Cœur et à la Ste Vierge: Nos 22 grands élèves auraient dû tous périr dans cette affreuse tourmente. 7 ou 8 se sont dégagés d'eux-mêmes du milieu des décombres. 7 ou 8 ont été retirés avec le secours de nos efforts réunis. Après 3/4 d'heure, 2 élèves nous manquaient encore. On a travaillé de nouveau. L'un a été retrouvé; il est sauvé, quoiqu'assez fortement contusionné. L'autre est enfin découvert, mais hélas! je ne sais pas s'il respirait encore. Je donne l'absolution à ce cher enfant que j'aimais beaucoup; bientôt il était froid, il était perdu pour nous. A 17 ans, plein de talent, d'un caractère jovial, espiègle et spirituel, ce cher Tin-gui-pou, un de mes petits musiciens instrumentistes, nous est enlevé d'une manière si douloureuse! Mais enfin un nouveau *fiat*! Je le disais tout à l'heure; malgré notre douleur, un grand cri de reconnaissance et d'amour s'échappe de notre cœur et de notre bouche. Nous avons été protégés d'une manière visible. Ajoutons que le matin, nous apercevions avec stupeur le dortoir de la petite division tout penché. Il avait été fortement ébranlé; pourquoi ne s'est-il pas écroulé sur ces 22 petits enfants qu'il renfermait? Quelques coups de vent encore, et sans doute il serait tombé! *Gratias agimus!* — Tous les environs de Chang-hai ont été bouleversés. On compte partout des ruines et de nombreuses victimes. A Chang-hai, il y a eu, dit-on, 1500 personnes noyées dans le fleuve, et près de 700 barques englouties sous les flots. — Priez pour nous. — En union de vos SS. SS.

Ravary s. j.

Pour compléter toutes les nouvelles que nous venons de donner sur nos Missions de la Chine, nous ajouterons, ce que la plupart de nos lecteurs savent déjà, que dans un consistoire public tenu le 22 Septembre dernier, Sa Sainteté a daigné nommer le R. P. Dubar au siège épiscopal de Canata in partibus, avec le titre de vicaire apostolique du Péking Oriental. Mgr Languillat, précédemment vicaire apostolique du Péking Oriental, est transféré au vicariat apostolique de Nanking.

État des Missions de la Cie, envoyé par Notre T. Rv. P. Général au Président de l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Rome, 5 Avril 1864.

Monsieur le Président,

Je viens, selon l'usage, transmettre par votre intermédiaire au Conseil central l'exposé de l'état et des besoins des missions de notre Compagnie, qui réclament pour leur conservation et leur développement le charitable concours de l'œuvre de plus en plus admirable et providentielle de la Propagation de la Foi. — Voici les noms de ces missions :

1. Syrie. 4. Maduré. 7. Calcutta. 10. Californie et ses annexes.
2. Kiang-nan. 5. Bombay. 8. Algérie. 11. Montagnes Rocheuses.
3. Tchély-Sud-Est. 6. Poona. 9. Madagascar. 12. Missions du Nord de l'Amérique.
13. Tine et Syra en Europe. 14. Jamaïque.

I. Syrie. — 28. PP. — 8. Scolastiques. — 22. Frères coadjut. — Tout ce qu'on peut espérer de l'indemnité due et promise par le gouvernement Turc est payé. Avec ces fonds et des aumônes d'Europe, nos Pères ont réparé et terminé l'église et relevé une partie minime de la Résidence à Zaahleh. Une chapelle et maison assez vaste ont été construites à Maallaka pour les missionnaires et 180 orphelins. On se propose de leur adjoindre les 40 novices Xavériens. — Une maison-mère avec un jardin a été achetée pour les Sœurs Mariamètes, à Bickfaja. On a acquis et approprié une maison et chapelle pour la Résidence de Saïda ; une maison d'école pour les deux sexes à Sour. Résidence et chapelle ont été installées à Daïr-el-kamar. Le Collège de Gharir a acquis et préparé pour l'usage des élèves ecclésiastiques une assez vaste filature attenante aux anciens bâtiments. Ce qui reste de cette indemnité est destiné à construire à Beyrouth une église dont l'urgente nécessité est reconnue par tout le monde ; mais ce reliquat n'atteint pas le tiers du prix de cette construction. — Aucune des Résidences n'est pourvue de revenus suffisants, ou plutôt Maallaka et Bickfaja seuls ont quelques possessions. Il faut en dire autant des Congrégations des Xavériens, des Sœurs grecques du S. Cœur et Maronites, dites Mariamètes. — Ces maîtres et maîtresses devraient être logés et entretenus par les villages, où ils tiennent école, mais en réalité, le plus souvent, ils sont à la charge de la mission. Or ces écoles catholiques empêchent un grand mal ; car les écoles protestantes ont dû cesser dans les villages où nos maîtres et maîtresses ont été établis : elles produisent un grand bien, en élevant l'enfance dans la connaissance et l'amour de N. S. J. C. et de la Sainte Église, et le missionnaire qui les visite, arrive par les enfants à gagner les cœurs des parents : il serait souverainement important de multiplier ces écoles, l'un des plus puissants auxiliaires sur qui l'Église puisse compter dans la lutte terrible qu'elle doit soutenir en Orient contre le schisme grec et l'hérésie protestante. Avec la richesse et la puissance dont ils disposent, ils ont acquis de vastes terrains, élevé des maisons d'éducation, parfaitement montées au point de vue matériel ; leurs prédicants parcourent le pays, répandent les bibles et autres livres de leur secte imprimés en Arabe. Notre imprimerie Arabe de Beyrouth fait un grand bien ; cependant il faut bien avouer qu'elle est hors d'état de lutter avec les imprimeries des dissidents, soit pour la perfection typographique, soit pour le nombre des volumes édités et distribués gratuitement, ou à très-bas prix. Pour soutenir la concurrence,

[illegible] considérable et par là même impossible à une mission qui [illegible] de l'Europe, doit entretenir 58 religieux de la Compagnie, [illegible] [illegible] des écoles établies dans les villages, avec les Xavériens et les Sœurs qui les tiennent, ou qui s'y préparent dans les Noviciats.

II. Kiang-Nan. — Le personnel à la charge de la Mission se compose de 12 Prêtres indigènes — 52 Religieux de la Compagnie — 50 Séminaristes — 100 élèves du Collège de Zi-ka-wei — 147 maîtres d'école — 73 maîtresses — 7.443 orphelins des deux sexes, la plupart enfants de payens baptisés : 8000 personnes et plus à entretenir. 4 Pères et 2 prêtres indigènes sont morts pendant l'année. La perte la plus sentie a été celle du P. Lemaître, qui pendant [illegible] avec tant de zèle, de courage et de constance au bien spirituel et temporel des chrétiens, et dont la mémoire est restée en bénédiction auprès de tous ceux qui ont eu à traiter avec lui. — Le P. Gonnet, Supérieur, m'écrit que s'il avait le personnel suffisant, il mettrait au repos pour un an la moitié des missionnaires actuels, tant ils sont épuisés par le mauvais air, les épidémies et les travaux incessants. — Toutes ces morts et ces maladies ont forcé de faire enfin quelque droit aux réclamations des médecins des Européens laïcs et missionnaires des autres Congrégations sur l'insuffisance et l'insalubrité de nos habitations. On s'est donc vu obligé de commencer à Zi-ka-wei une construction plus saine pour nos pères, quand ils y viennent soigner leur santé, pour les Novices et le collège. Un terrain y a été acquis sur les [illegible] les plus voisines, et dans cette atmosphère plus fraîche et plus pure on a commencé une maison de santé pour les convalescents. L'orphelinat des garçons ayant été détruit par les insurgés, qui menacent toujours la province, il a fallu le rebâtir auprès du Collège de Zi-ka-wei, gardé par un poste français. Pour une raison semblable, on a construit dans ce même [illegible] mais à une distance assez considérable du collège et de la maison des orphelins, l'orphelinat des jeunes filles, mal logées et mal placées auprès de Chang-hai. — Cette dernière ville compte aujourd'hui environ trois millions d'habitants. Il s'y est formé un quartier Européen, ou plutôt Anglais, qui s'étend tous les jours. Ces Messieurs, presque tous protestants, ont apporté avec eux les prix Anglais, de sorte que depuis dix ans la valeur des articles pour vêtements, de la nourriture, des matériaux, de la main-d'œuvre, des terrains etc. a plus que doublé. Et cependant il faut soutenir les œuvres existantes, ou plutôt il faut les développer, pour profiter des bonnes dispositions des indigènes et pour lutter contre la propagande protestante. De plus l'invasion des insurgés a tout détruit dans ce vicariat, si l'on en excepte la banlieue de Chang-hai et les districts de l'île de Tsum-ming et de la presqu'île de Haimen. Églises, habitation du missionnaire, écoles, tout serait à refaire, si l'avenir était plus sûr et si la Providence envoyait des ressources : des millions y seraient dépensés sans prodigalité. — Depuis quelques années, les missionnaires sont parvenus à se créer quelques ressources locales, ils [illegible] [illegible] *inter tantos*. Les secours de la Propagation de la Foi sont [illegible] que jamais et ne répondent pas aux besoins.

III. [illegible] — [illegible] Apostolique est aidé par 2 Prêtres indigènes — [illegible] [illegible] — La Mission doit de plus entretenir 7 Séminaristes, 17 maîtres, 6 maîtresses d'école, le collège [illegible] enfants [illegible] parents : en tout de 320 à 400 personnes [illegible] les frais de voyage d'Europe en Chine, des courses dans l'intérieur du vicariat, les aumônes indispensables aux [illegible] et aux indigents, les frais du culte. Sur 160 chrétientés, 58 sont sans églises ou chapelles : celles qui existent dans les autres lieux, bâties en terre, ne sont ni saines, ni décentes. Le nombre des écoles devrait être plus que doublé. — La mission n'a aucun revenu, aucune aumône à attendre, soit à cause de la stérilité du sol, sablonneux, désolé en hiver par des inondations, en été par une [illegible] dévorante ; soit parce que les chrétiens appartiennent en général à la

... la plus indigente de cette population peu fortunée, c'est à cause des torrents de ... qui s'abattent tous les ans sur ce pays pour le dévaster. Bref, l'unique ressource de la mission est dans les aumônes de la Propagation de la Foi et de la Ste Enfance. Ajoutons que, à en juger par les œuvres, ces charités sont très-bien placées. Depuis 7 ans que Mgr Languillat et ses confrères cultivent ce vicariat, le nombre des chrétiens s'est élevé de 9.475 à 11.367; celui des chrétientés de 132 à 164. Dans le courant de l'année dernière, les 10 Missionnaires ont entendu 19.000 confessions, ont fait 1851 exhortations, donné le baptême à 683 adultes, à 3.719 enfants d'infidèles; ils ont 1865 catéchumènes; 15 églises ou chapelles ont été construites ou réparées.

IV. Maduré. — 47 Pères — 12 Scolastiques — 10 ff. Coadj; en tout 69 Religieux — L'année précédente leur nombre n'était que de 59; cette augmentation est due à l'envoi de nouveaux renforts d'Europe et à l'admission de quelques novices dans l'Inde. Nous avons cependant perdu 2 Pères: l'un d'eux, le P. Rossignol, était à peine arrivé depuis un an; l'autre a reçu pendant la traversée la récompense du désir de s'immoler pour le salut des âmes qui le conduisait aux Indes — Bien que les œuvres de cette mission soient déjà connues du Conseil Central par les comptes-rendus des années précédentes, je crois cependant utile de rappeler ici quelques-unes des principales d'entre elles:

== 1. Collège-Séminaire de Negapatam — Malgré la détresse extrême où s'est trouvée la mission, l'année dernière, elle n'a cependant pas diminué le nombre des élèves qui sont entretenus à ses frais; elle en a donc encore une cinquantaine entièrement à sa charge, et doit suppléer, pour une quarantaine environ, à l'insuffisance de la rétribution donnée par les parents. C'est en vue de l'avenir de la Religion catholique dans ces contrées que nos Pères ont cru devoir continuer à s'imposer de si énormes sacrifices. Ils y ont été aussi engagés par les résultats déjà obtenus: en effet, la mission compte en ce moment 8 prêtres formés dans cet établissement; de plus, 5 élèves en Théologie et 4 aspirants

== 2. Orphelinats — Nous avons dans les 4 principaux orphelinats 469 orphelins ou orphelines nés de parents payens, et que la Ste Enfance aide à entretenir. Mais la charité ne permet pas de rejeter les orphelins de parents chrétiens; il faut pour ceux-ci d'autres secours que ceux de la Ste Enfance auxquels ils n'ont pas droit. L'orphelinat de Dindigul n'est que pour les garçons plus âgés qu'on forme à l'agriculture. Celui d'Adeïkalabouram dans le Sud, est commun aux deux sexes qui y sont cependant séparés. Il est situé dans un terrain acheté et défriché par un de nos missionnaires avec l'argent de sa famille. == 3. Catéchuménats et hôpitaux — Ils sont au nombre de 7. Les hôpitaux sont ouverts aux payens comme aux chrétiens. Dans les catéchuménats on reçoit les payens qui donnent des espérances de conversion ou qui sollicitent d'eux-mêmes la grâce du baptême. Pour faire mieux apprécier cette œuvre et le bon emploi des aumônes de la Propagation de la Foi, permettez-moi de vous citer un passage de la réponse de Mgr Canoz à un Père qui lui avait procuré cent francs remis par une dame inconsolable de la mort de son fils unique, à la condition qu'on donnerait à de nouveaux baptisés le nom de cet objet de sa tendresse et de sa douleur: "Cette aumône, écrit l'Évêque missionnaire, est venue bien à propos pour nous aider à faire les frais d'entretien de nos catéchumènes pendant leur instruction. Ces frais se montent à peu près à une dizaine de francs par tête, en sorte qu'avec ces 100 francs nous pourrons en préparer 10 au St baptême. Croiriez-vous qu'à la vue de notre extrême pauvreté, j'étais sur le point d'engager le P. Trincal à ralentir son zèle pour la conversion des payens, de crainte de voir s'augmenter par là la somme de nos dettes? C'est pourtant vrai et j'en gémis devant Dieu. Quoi! faudrait-il donc fermer le ciel à tant d'âmes parce que nous n'avons pas le moyen de leur en ouvrir la porte? Nous avons pris alors un moyen terme pour le moment. Dans une petite ville, voisine de Maduré, où le ... venait de faire bâtir une chapelle en terre pour les nouveaux néophytes, plusieurs catéchumènes se disposaient

à venir à Maduré pour se faire instruire. Pour épargner les frais de nourriture, le Père leur a envoyé son catéchiste qui doit les instruire sur les lieux. Mais cela ne peut pas toujours se faire, soit à cause de la pauvreté des gens qui doivent gagner leur vie par le travail, soit défaut de local pour les réunir. — Dans le district du centre seul, il y a eu cette année 519 conversions de payens adultes et près de 3000 baptêmes d'enfants de payens = 4. Religieux indigènes ou Congrégation de Notre-Dame des-Sept-Douleurs. — Jusqu'ici il n'y a que 27 Religieux. Il serait à désirer qu'ils fussent trois et quatre fois plus nombreux, car ce sont les meilleurs catéchistes les meilleurs maîtres d'école, les meilleurs compagnons des missionnaires isolés. Le développement de cette congrégation serait plus rapide, si l'on pouvait consacrer des fonds plus considérables au Noviciat = 5 – Religieuses – Encore ici l'accroissement serait bien plus consolant, si la prudence ne faisait pas une loi de le mesurer sur les ressources dont on est moralement certain qu'on pourra disposer. Les Religieuses Européennes, au nombre de 20, sont réparties en 4 maisons; on compte plus de 60 Religieuses indigènes. C'est une œuvre pleine d'avenir, si le Seigneur continue à la protéger; c'est aussi une œuvre nécessaire pour contrebalancer les écoles de grandes et de petites filles établies à grands frais par les protestants = 6. Eglises, chapelles et maisons bâties par nos Pères, ou avec leur secours, c'est-à-dire, en très-grande partie avec le secours de la Propagation de la Foi. — J'insère ici cette indication sommaire comme un témoignage de reconnaissance envers le conseil Central, dans l'espoir qu'il en sera consolé, et aussi comme une justification de l'emploi des aumônes qu'il accorde à nos missions — Nos Pères ont bâti depuis leur rappel au Maduré en 1838: — 3 grandes Eglises de 1re classe, en briques — 35 églises de 2e classe; également en briques; un très-grand nombre de chapelles en terre, recouvertes de chaume; et à côté de la plupart de ces églises, un logement pour le missionnaire. De plus ils ont donné des secours, quelquefois au dessus de leurs forces, pour aider les chrétiens à en construire eux-mêmes, ou à réparer les anciennes. On peut facilement conjecturer que l'occasion s'en est souvent présentée, si l'on se rappelle que le vicariat possède 163 églises et 469 chapelles — Il reste cependant bien des localités importantes, entre autres Tanjaour, capitale du Royaume de même nom, qui réclameraient impérieusement la substitution d'une église décente à la petite chapelle qui s'y trouve. De plus, dans un nombre encore bien plus grand de chrétientés, le missionnaire n'a pas de logement où il puisse s'abriter, quand il s'y rend pour les desservir. = 7. Protestants — Je n'ai pas encore reçu le chiffre exact des conversions opérées parmi eux l'année dernière; je sais toutefois que le nombre en est consolant, surtout si l'on considère leurs moyens de propagande et d'intimidation, les sommes immenses qu'ils ont à leur disposition et les progrès qu'ils avaient faits dès le commencement de ce siècle. Aujourd'hui, on compte, dans la mission du Maduré, 53 ministres protestants Européens et 22 ministres indigènes. Grâces à Dieu, ils n'ont pu réussir à séduire nos chrétiens, tandis que nous avons pu retirer de leurs mains tous ceux qui avaient été entraînés dans l'erreur, au district de Souranam, lorsqu'il était sous la juridiction des prêtres de Goa. Le nombre de leurs partisans est assez restreint dans le Nord et le centre, malgré tous les efforts de leur propagande et le nombre assez considérable de leurs [illegible]. Mais c'est dans le Sud, dans la province de Tinnevely, que le Protestantisme a le plus de vie et de force parce qu'il s'y est établi depuis longtemps avec l'appui du gouvernement Anglais depuis l'époque de sa domination dans le pays. Il y entretient maintenant 26 Ministres Européens et 16 Ministres indigènes — Tandis que, dans le Nord et dans le centre, la population protestante se trouve à peu près réduite aux agents salariés des Ministres, elle s'élève dans le Sud à près de 25.000, la plupart de basse caste, convertis du paganisme et établis dans des espèces de réductions, sous la tutelle des Ministres. La station principale de l'hérésie est à Palamcottah. Il y a là un grand séminaire de 40 jeunes gens et un petit Séminaire de 80 élèves pour les plus jeunes, destiné à alimenter

le premier, une école de 40 [illegible] filles et une autre pour les [illegible] petites; enfin une imprimerie montée sur le plus grand pied. — Outre cette station principale, il y a [illegible] autres secondaires qui, à part l'imprimerie et le grand séminaire, ont les mêmes établissements que Palamcottah sur une échelle plus ou moins grande suivant l'importance de la localité ou de la position. Chaque ministre [illegible] européen a 50 ou 60 employés a ces ordres comme catéchistes, maîtres ou maîtresses d'école. C'est une [illegible] Il est étonnant qu'avec tant de ressources elle n'ait pas réussi à entamer [illegible], mais qu'[illegible] les moyens minimes en comparaison de ceux dont ils disposent, et un personnel beaucoup moins considérable [illegible] tant de conversions. Pour les [illegible] bien plus nombreux, il suffirait d'avoir [illegible] (environ [illegible] 500 piastres) [illegible] pour [illegible] missionnaires en état de [illegible] Églises, y fonder une école et [illegible].

V. — Mission de Bombay. — 29 Prêtres — [illegible] — [illegible] Coadjuteurs; en tout, 39 membres de la Compagnie se trouvent actuellement dans cette mission; [illegible] sont arrivés depuis peu; un missionnaire a dû retourner en Europe [illegible]. Ce ne sont pas les seuls voyages dispendieux pour cette mission. Son immense étendue du Nord au Sud (13 degrés, [illegible] 750 milles anglais) y rend très considérables les frais de la visite annuelle épiscopale, de [illegible] missionnaires dans leurs stations diverses, de leurs changements et des courses nécessaires pour visiter les fidèles dispersés. Il faut encore considérer que le Gouvernement ne donne de subsides qu'à ceux qui portent le titre de Chapelain militaire: ils sont au nombre de 8. Les stations ou paroisses actuellement desservies par les prêtres de la Compagnie, sont: la cathédrale et la chapelle du fort à Bombay, celles de Byculla, de [illegible], de Bandora, de Poona, de Kirkee, de Khandalla, de [illegible], de Belgaum, d'Ahmednuggur, [illegible], de Kurrachee, de Shikarpore, avec Sukkur, Larkhana et Jacobabad; plusieurs autres sont desservies par des prêtres Indo-Portugais d'origine, qui se sont soumis au Vicaire Apostolique. — En outre, il y a de 30 à 40 églises ou paroisses, qui s'étaient maintenues dans le schisme, et qui, depuis le concordat, sont placées sous la juridiction extraordinaire de l'Archevêque de Goa. Elles se trouvent pour la plupart dans le voisinage de Bombay. — Le Vicariat a encore érigé et entretient un séminaire à Bombay, un orphelinat à Byculla, un autre à Bandora, plusieurs couvents et communautés religieuses auxquelles il faut joindre en dernier lieu une maison des Sœurs du Bon Pasteur et bon nombre d'écoles (17 de garçons et 9 de filles). En ce moment on est occupé à bâtir deux grands orphelinats. — Jusqu'ici on avait dû loger les orphelins et les orphelines dans des maisons louées. Cette œuvre est universellement accueillie avec faveur; les fidèles y contribuent de tout leur pouvoir; les protestants [illegible] et les païens [illegible] et apportent leurs aumônes; le gouvernement s'est engagé à doubler le montant des [illegible] les anciens schismatiques qui s'abstiennent [illegible], ou, s'ils le font, ce n'est que dans des proportions [illegible] ment minimes. — Depuis l'année dernière le nombre des communions paschales [illegible] et celui des communions de toute l'année, de 3000.

VI. — Mission de Calcutta. — [illegible] Prêtres — [illegible]; par suite du renfort [illegible] derniers venus a dû être envoyé à l'île Bourbon pour [illegible] rétablir sa santé; pour un motif [illegible] un missionnaire devra bientôt retourner en Europe. Ces voyages sont une source de grands frais, charge d'autant plus lourde à porter que jusqu'ici la mission a bien peu de [illegible]. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, elle est encore dans un état de préparation, je dirai presque d'enfantement. D'ailleurs il serait bien difficile qu'elle pût prendre son essor avant d'avoir reçu un chef dans la personne d'un

vicaire apostolique. Il est probable que cette nomination aura lieu dans peu de jours: la Sacrée Congrégation de la Propagande doit s'en occuper dans sa première réunion.* Il y a eu dans le courant de l'année qui vient de finir progrès sur les précédentes; on a pu s'occuper davantage des chrétiens natifs et de la conversion des payens, et l'on vient de jeter les fondements d'une nouvelle église qui leur est surtout destinée. Les autres stations ou églises jusqu'ici desservies par les Pères sont celles de St Thomas; de St Jean à Boitakhaña; du Sacré-Coeur à Durumtallah, de Dum-dum et du fort William; ce qui, avec les classes du Collège, les soins spirituels de deux monastères de religieuses, des frères de la doctrine chrétienne, des deux orphelinats et de plusieurs écoles, donne un travail plus que suffisant aux 11 Pères qui se trouvent actuellement dans le Vicariat.

VII. Algérie. – 34 Pères – 12 Scolastiques – 35 Coadjuteurs; en tout 89 religieux de la Cie Le plus grand nombre des frères coadjuteurs est employé aux orphelinats de Ben-Aknoun et Bouffarik. Les enfants, dont le nombre diminue, la France ayant cessé d'y envoyer des recrues, donnent satisfaction par leur bonne conduite et leur piété. Cet établissement, dont la Propagation de la Foi a si bien mérité, parviendra, on l'espère, à éteindre ses dettes – Alger. Les Pères de la Résidence s'occupent avec zèle et succès des Français civils et militaires à l'hospice et au pénitencier; des Allemands soignés par un Père de leur nation; des Maltais secourus par un Père maltais lui-même; des Italiens; des Espagnols surtout, auprès des quels 3 Pères sont employés. Outre les ministères ordinaires, ils ont établi parmi eux des associations spéciales pour les hommes, les jeunes gens, les jeunes personnes et les mères de famille – Sans les secours de la Propagation de la Foi, la Résidence ne pourrait soutenir ces œuvres de pauvres ouvriers, qui nécessitent beaucoup d'aumônes, ni servir les intérêts de ses dettes, beaucoup moins entreprendre la construction d'une chapelle, dont la nécessité se fait sentir de plus en plus – La conversion des Musulmans marche avec lenteur. C'est une œuvre de patience et de prières. 80.000 associés de N. Dame d'Afrique s'efforcent de hâter l'heure de la divine miséricorde sur ces infortunés. Deux frères Arabes baptisés, placés dans une maîtrise en France pour leur éducation, donnent pleine satisfaction par leur application, leur talent et leur conduite angélique – Un Père envoyé comme desservant au Fort-Napoléon, au centre de la Kabylie s'efforce par l'exercice de la charité chrétienne de préparer les cœurs des indigènes à recevoir la bonne nouvelle. Il est plein d'espérance.

VIII. Madagascar – 41 Pères – 10 scolastiques – 24 FF. Coadj – en tout 75 religieux de notre Compagnie sont employés dans la grande et les petites îles, à Bourbon et à Maurice

= 1. Grande Terre – Tananarive – 6 Pères, 3 ff. Coadj – Après les tristes évènements que vous connaissez, les autorités françaises, en quittant la Capitale, pressèrent les Pères de se retirer eux-mêmes. Malgré le danger évident auquel ils restent exposés, ils n'ont pu se décider à abandonner leur petit troupeau. Jusqu'ici point de persécution sanglante contre notre sainte religion. Plusieurs adultes ont reçu le baptême, le nombre des catéchumènes s'est accru, les écoles de filles tenues par les Sœurs de St Joseph, et de garçons dirigées par nos Pères, sont fréquentées. La case en paille, qui sert d'église, a été augmentée et peut contenir 2,000 personnes – Tamatave – 2 Pères et un Frère Coadjuteur y résident et ne sont pas troublés dans les travaux du Saint Ministère = 2. Mahela. Cette station a été abandonnée après la mort des 2 Pères frappés en même temps et morts à 10 jours d'intervalle, en Avril 1863, privés, comme St François-Xavier, des derniers secours de l'Église. – Fort peu de nouvelles nous parviennent de Madagascar.

* Ce vicaire apostolique a été nommé par Sa Sainteté dans le consistoire public du 22 Septembre 1864 – C'est le R. P. Van Heule, socius du R. P. Provincial de Belgique, que le St Père a revêtu de cette dignité.

Le P. Jouen doit être maintenant à la Capitale où sa présence est instamment réclamée par les missionnaires. = 3. *Petites îles : Mayotte, Nossibé, Ste Marie* — Au milieu de difficultés infinies, nées de l'insalubrité du climat, du caractère si léger des naturels, et d'autres causes encore, indépendantes de notre action, le bien s'y fait, surtout à Ste Marie = 4. *Bourbon* — L'orphelinat Malgache de la Ressource va vraiment bien sous la sage et religieuse direction du P. Lacombe; nous avons appelé les F. F. de la Doctrine Chrétienne pour nous venir en aide : celui de Nazareth, confié aux Sœurs de St Joseph, donne aussi de vrais motifs de consolation. Religieux, religieuses et enfants, tous sont contents, tout marche régulièrement = 5. *Mission Malabare* pour les Indiens engagés : Le P. Laroche la continue à Bourbon; les PP. Puccinelli et Roy à Maurice, et Dieu bénit leurs travaux. Dans cette dernière colonie, 2 Pères sont employés auprès des Créoles. Sous le soleil des tropiques et dans ces parages fiévreux, la santé du missionnaire européen s'use vite : 5 sont morts l'année dernière, un nombre à peu près égal a dû rentrer en France. De nombreux renforts ont été expédiés pour combler les vides. Ces voyages, ces maladies et l'état où se trouve la Grande Terre entraînent de fortes dépenses et recommandent la mission à la charité du conseil.

IX. Mission de l'Amérique du Nord. — Comme les années précédentes, je m'abstiendrai de parler de la Province du Maryland et des établissements de New-York et de l'Est-Canada, mais je recommanderai de nouveau les 2 Résidences de Buffalo, et les missions sauvages du Canada — 1. à *Buffalo*, dans 2 Résidences, 10 de nos Religieux dépensent leurs forces au service d'une population composée en grande partie d'ouvriers, Allemands pour la plupart. Depuis l'année dernière, la position s'est encore aggravée par la nécessité de reconstruire une des églises pas assez décente et qui menace ruine — 2. *Missions Sauvages* — 7 Pères, 7 Frères Coadjuteurs — Peu de missionnaires ont une existence aussi pénible, aussi obscure, aussi dépourvue de toute consolation humaine. Leurs moindres peines sont la rigueur de l'hiver qui dure de 6 à 7 mois avec 20 et 30 degrés de froid, leur habitation dans des cabanes de bois mal ajustées, leur nourriture grossière, que souvent le Prêtre doit se préparer à lui-même ou emporter avec soi dans les voyages; de longues courses à pied sur la terre couverte de neige, de glace ou de boue, à travers les forêts, ou sur les lacs dans une frêle embarcation. Leur peine véritable et profonde, c'est de voir leur ministère comme frappé de stérilité par la nature grossière et l'indomptable paresse des sauvages, par leur humeur nomade, que stimulent encore les marchands de pelleteries, par les boissons alcooliques, l'esprit d'insubordination et le libertinage que leur apportent les Blancs. "Que faire dans "cette position? m'écrivait cette année le Supérieur de la mission du Fort-William, se décourager? non, mais se dévouer "jusqu'à extinction au salut de quelques élus qui se trouvent encore çà et là. Nous ne nous plaignons pas; nous aimons à nous sacrifier, pourvu que Dieu dans sa miséricorde ne nous abandonne pas, prêts à vivre et à mourir "dans l'absence de toute consolation humaine." Le même Père constate que dans ces tribus du Lac Supérieur, depuis des années, le nombre des décès est double du nombre des naissances. Ceux qui habitent les îles et rives canadiennes du lac Huron sont dans une position moins compromise; mais voilà que, contre la foi des traités, on veut les déposséder de la plus grande et de la meilleure partie de leurs Réserves. On abuse de leur ignorante simplicité ou même on les enivre pour leur faire signer de nouveaux et d'iniques traités. Et parce que les missionnaires ont éclairé les sauvages sur les droits que leur confèrent les anciennes conventions et sur les suites désastreuses des conventions nouvelles, pour cela, ces missionnaires sont calomniés, persécutés, traduits comme rebelles — De leur Résidence principale, à Manitouline, les Pères font des excursions aux îles voisines, pour visiter Nord et Est, ... parler toutes les sauvages. Un moulin a été établi à Ste Croix de Manitouline; on éloigne, on pousse par tous les moyens possibles les

sauvages à la culture des céréales, des légumes, du chanvre, lin, à l'élève des bestiaux et de la volaille, et pour cela une dépense extraordinaire de quelques milliers de francs est nécessaire. L'établissement d'un second moulin pour les sauvages du rivage Canadien est vivement désiré par eux et par le supérieur de la mission. Ce serait un moyen efficace de les fixer et de les former en Réduction, au moins pour une grande partie de l'année.

X. Montagnes Rocheuses — 9 Pères — 8 ff. Coadj. répartis entre 4 Résidences: 1. St Pierre, chez les Pieds-Noirs, territoire de Nebraska. 2. St Ignace, chez les Pends-d'Oreille, territoire de Washington. 3. Le Sacré-Cœur, chez les Cœurs-d'Alène, même territoire — 4. St Paul, au Fort Colvil; la mission s'y est ranimée l'année dernière et compte déjà de nombreux néophytes — Les excursions chez les tribus voisines continuent toujours, et non sans fruit; un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes ont reçu le baptême.

XI. Californie — 25 Pères — 4 Scolastiques — 22 ff. Coadjuteurs — Nous y avons deux maisons: l'une à Sancta-Clara, avec un pensionnat nombreux; l'autre à San-Francisco, où nous dirigeons un collège qui a plus de 300 externes. On construit en ce moment une maison et une église. Les Congrégations qui y sont établies comptent des milliers de membres. Il est consolant de voir, tous les dimanches, ceux qui résident dans des fermes ou des villages aux environs de San-Francisco, parcourir à cheval ou en voiture plusieurs milles pour venir assister à leurs réunions. Beaucoup de protestants ont fait leur abjuration — Mais ce n'est pas en faveur de ces 2 établissements que je réclame les secours de l'Œuvre; c'est pour les missions que nos Pères ont commencées pour les Indiens.

XII — Missions de l'Amérique Méridionale — Ces missions prises dans leur ensemble, sont desservies par 225 religieux (96 Pères, 62 scolastiques et 57 ff. coadj.) répartis entre 7 collèges ou séminaires, un noviciat et 6 Résidences. Ces différentes maisons sont situées dans la Confédération Argentine, le Chili, les républiques de l'Équateur et de Guatemala, et le Brésil. C'est uniquement pour celles de ce dernier pays, où nous n'avons aucun collège, mais seulement 4 stations principales, ou centres d'excursion et 17 religieux, que j'ai recours à la généreuse charité du Conseil Central. L'allocation qui leur est assignée sert principalement à couvrir les frais de traversée des nouveaux renforts, qui sont envoyés d'Europe, et que je voudrais multiplier bien plus encore vu l'étendue du champ que nous avons à cultiver et les bonnes dispositions des habitants.

XIII. Tine et Syra — à Tine, 4 PP. et 2 ff. coadj. — à Syra, 4 PP. et 5 ff. coadj. — Le but principal de cette mission est encore jusqu'ici de maintenir l'esprit de foi et de ferveur parmi les catholiques de ces deux îles et des îles adjacentes, par les différents exercices du St Ministère, surtout par des missions, et en donnant beaucoup de retraites, quelquefois même aux religieuses et au clergé. Ils font aussi de temps en temps des excursions dans les pays soumis à la domination Turque. Lorsque l'état politique de la Grèce sera plus tranquille, nous verrons ce qu'il serait possible de faire de plus pour un royaume où les besoins spirituels sont si grands et si nombreux. Néanmoins, malgré l'agitation du pays, nos Pères de Tine ont ouvert une école. Leur église n'est pas encore terminée, leurs ressources s'étant trouvées jusqu'ici insuffisantes.

XIV — Mission de la Jamaïque — 10 PP. — 5 dans l'île même, et 5 dans les Honduras — Dans l'île de la Jamaïque, la Résidence principale de nos Pères est celle de Kingstown, d'où ils se rendent à certaines époques fixes à des stations où ils ont érigé des chapelles; ils parcourent de temps en temps l'île entière pour visiter les catholiques dispersés en petits groupes sur ce vaste territoire — La mission des Honduras prend d'heureux accroissements. Nos 5 missionnaires résident dans 3 stations principales, Bélize, Corosal, Punta-Gorda. Chacun d'eux a en outre à desservir bon nombre de stations secondaires, tant sur la côte de la presqu'île que dans l'intérieur

de la colonie. Le nombre des catholiques dépasse 30.000; il y a quelques milliers de protestants anglais et un certain nombre d'Indiens sauvages qui n'ont encore que peu de notions religieuses. Ici encore s'échappe presque instinctivement de notre cœur ce cri: Que n'avons-nous à notre disposition plus de missionnaires et plus de ressources!

Telles sont, Monsieur le Président, les missions que je recommande à votre charité et à celle du conseil central. Ce ne sont pas, vous le savez, les seules missions confiées à notre Compagnie, mais j'ai dû me borner afin de ne pas trop réduire la part allouée à chacune d'elles; et bien qu'elles eussent toutes des titres à faire valoir pour participer à vos aumônes, je me suis limité à celles dont les besoins m'ont paru les plus urgents. Peut-être verrez-vous avec plaisir l'indication des missions que j'ai omises. La voici.

A. En Amérique 1) La Guyane anglaise – 11 Pères 1 frère.
2) Cayenne ou la Guyane française – 14 PP. – 11 ff.

B. En Afrique ... Fernando-Pó – 8 PP. – 7 ff.

C. En Asie et Australie 1) La mission de Macao – 3 PP. – 1 scol – 2 ff.
2) Les îles Philippines – 11 PP – 2 scol – 9 ff.
3) La Malaisie, qui comprend diverses missions dans les îles de la Sonde jusqu'à celle de la Nouvelle-Guinée. Jusqu'ici, 7 Pères seulement.
4) Nouvelle-Hollande, diocèse d'Adélaïda – 5 PP. – 7 ff.

En tout 99 missionnaires. On est saisi d'étonnement et d'admiration envers la bonté divine, quand on pense sérieusement aux seuls frais de voyage que l'envoi des nouveaux a dû entraîner.

Je vous prie en finissant de vouloir bien accueillir cet exposé de l'état de nos missions avec la bienveillance à laquelle vous m'avez depuis longtemps accoutumé et recevoir la nouvelle assurance des sentiments de profond respect et de vive reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Président,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur en JC.

Pierre Beckx

Supérieur général de la Compagnie de Jésus

10-16102
Alenk 2436733